



[redacted]



LORIENT. — TYPOGRAPHIE ÉDOUARD CORFMAT.

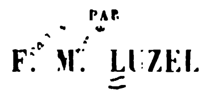
DOCUMENTS
pour servir
A L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE ET DE LA LANGUE BRETONNES.

GWERZIOU BREIZ-IZEL

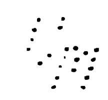
CHANTS POPULAIRES
DE LA
BASSE-BRETAGNE

RECUEILLIS ET TRADUITS

PAR



F. M. LUZEL



GWERZIOU

PREMIER VOLUME



LORIENT
ÉDOUARD CORFMAT, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DU PORT, 68.

FRANCK, rue Richelieu, 67, à Paris.
Th. CLAIRET, à Quimperlé.
Mme Ve LE GOFFIC, à Lannion.
Francisque GUYON, à Saint-Brieuc.
J. SALAUN, à Quimper.
J. HASLÉ, à Morlaix.

1868

LORIENT. — TYPOGRAPHIE ÉDOUARD CORFMAT.

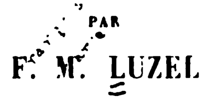
DOCUMENTS
pour servir
A L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE ET DE LA LANGUE BRETONNES.

GWERZIOU BREIZ-IZEL

CHANTS POPULAIRES
DE LA
BASSE-BRETAGNE

RECUEILLIS ET TRADUITS

PAR



F. M. LUZEL

GWERZIOU

PREMIER VOLUME



LORIENT
ÉDOUARD CORFMAT, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DU PORT, 68.

FRANCK, rue Richelieu, 67, à Paris.
Th. CLAIRET, à Quimperlé.
Mme Ve LE GOFFIC, à Lannion.
Francisque GUYON, à Saint-Brieuc.
J. SALAUN, à Quimper.
J. HASLÉ, à Morlaix.

1868

PRÉFACE

Personne ne conteste aujourd'hui l'utilité et le charme de l'étude des poésies populaires. C'est une science nouvelle et qu'on étudie avec le plus grand et le plus légitime intérêt. L'histoire, la poésie, la philologie et même l'ethnographie ont toutes quelque secret à demander aux chants traditionnels du peuple, surtout quand il s'agit d'un rameau sorti du grand tronc aryen, d'un dialecte de cette grande langue antique venue de l'Asie, dans des temps reculés que l'histoire n'atteint que très-imparfaitement, et qui se répandit dans presque toute l'Europe. Le breton-armoricain, trop dédaigné de nos savants, peut, il me semble, aider beaucoup à éclairer plus d'un problème dont on a l'habitude de chercher bien loin la solution, tant il est vrai que : . . . . *Non proxima semper*
Nota magis. . . . .

Je ne m'arrêterai donc pas à démontrer l'utilité ou l'opportunité d'un recueil de chants populaires bretons. Je me bornerai à exposer brièvement la méthode que j'ai suivie dans mes recherches et ma publication; j'y ajouterai quelques explications indispensables.

Ce recueil est le second qui a été publié jusqu'à ce jour sur la poésie populaire des bretons-armoricains (1). Le premier, tout le monde le sait, c'est le *Barzaz-Breiz*, de M. de la Villemarqué. Mais ce livre si répandu et connu dans toute l'Europe, est insuffisant pour donner une idée complète et bien exacte de notre poésie vraiment populaire. D'ailleurs, l'auteur n'a jamais eu la prétention d'y renfermer tous les *Gwerz* et les *Sônes* nés sur notre poétique terre de Breiz-Izel, et dont la plupart s'y chantent encore. On peut dire, sans exagération, des chants du peuple, en Basse Bretagne, ce que La Fontaine disait de l'Apologue :

Mais ce champ ne se peut tellement moissonner,
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.

Le recueil de *Gwerziou Breiz-Izel* ne vient donc pas faire double emploi avec le *Barzaz-Breiz*, ni même le compléter. Cela tient, en grande partie, à ce que la méthode que j'ai suivie diffère essentiellement de celle de M. de la Villemarqué. Le savant éditeur du *Barzaz-Breiz* a fait, de l'aveu de tout le monde, un livre charmant, plein d'intérêt et de poésie, et qui est déjà classique ; mais, il faut bien le dire aussi, c'est une œuvre plus littéraire qu'historique, où l'auteur ne s'est pas assujéti à toutes les exigences de la critique et de la philologie envisagées comme des sciences exactes. Pour moi, c'est un but tout opposé que je me suis proposé d'atteindre, partant de ce principe, que la poésie populaire est véritablement de l'histoire, de l'histoire littéraire, intellectuelle et morale, tout au moins, et qu'à ce titre, il n'est permis d'en modifier, en aucune façon, ni l'esprit ni la lettre.

Cette publication, que je prépare depuis plus de vingt ans, contiendra donc les chants populaires de la Basse Bretagne, tels absolument que je les ai trouvés dans

(1) Je n'ignore pas que Cambry et surtout E. Souvestre ont aussi inséré des poésies populaires dans leurs publications; mais ils n'ont pas donné les textes bretons, et d'ailleurs nos anciennes chansons se trouvent chez eux tellement arrangées et remaniées, qu'on ne peut les considérer comme de véritables poésies populaires.

nos campagnes armoricaines, et qu'on peut les y retrouver encore ; souvent incomplets, altérés, interpolés, irréguliers, bizarres ; mélange singulier de beautés et de trivialités, de fautes de goût, de grossièretés qui sentent un peu leur barbarie, et de poésie simple et naturelle, tendre et sentimentale, humaine toujours, et qui va droit au cœur, qui nous intéresse et nous émeut, par je ne sais quels secrets, quel mystère, bien mieux que la poésie d'art. C'est réellement le cœur du peuple breton qui bat en ces chants spontanés.

Qu'on ne s'étonne pas trop de ces irrégularités de toute sorte et de ces inégalités, car c'est là un des caractères distinctifs et comme la nature même de la poésie populaire. Il ne faut jamais perdre de vue que ces chants du peuple sont généralement, sinon toujours, lorsqu'il s'agit des Bas Bretons surtout, l'œuvre de gens illettrés, qui ne savaient ni lire ni écrire, et qui ne connaissaient d'autre règle que leur inspiration, d'autres modèles que les vieux gwerz légués par leurs pères, lesquels furent aussi ignorants que leurs fils des préceptes d'Horace et de Boileau.

Je ne sais si mon avis sera partagé par tout le monde ; je trouve à nos chants bretons une inspiration plus élevée, un sentiment poétique, un accent de sincérité et d'honnêteté supérieur à ce qu'on rencontre ordinairement dans les autres provinces de la France. Dans les chansons les moins remarquables, il y a presque toujours quelque fleur de poésie et de sentiment qui répand son charme et son parfum sur toute la pièce et lui donne un attrait irrésistible ! peut-être aussi suis-je dans des conditions exceptionnelles pour comprendre et aimer ces chants qui ont bercé mon enfance, ces chants écrits dans une langue qui est la première que j'ai parlée et qui expriment des idées morales que j'ai, pour ainsi dire, sucées avec le lait de ma nourrice.

A ceux qui me reprocheraient d'avoir donné des pièces incomplètes, irrégulières, ayant toutes sortes d'imperfections, je ne pourrais que répondre : J'ai donné ce que j'ai trouvé, ce qui existe réellement dans

le peuple, de la véritable poésie populaire enfin. A la critique maintenant à noter les erreurs, les lacunes, les interpolations, les noms altérés, de manière à me mettre en mesure de perfectionner mon livre, si toutefois il se réimprime jamais. Quant à ceux qui voudraient faire œuvre de littérature et s'exercer à composer des ballades régulières et d'un goût épuré à l'aide de ces thèmes primitifs, libre à eux ; la poétique du genre est suffisamment connue aujourd'hui. Macpherson, Walter Scott, l'auteur de la *Guzla*, d'autres encore, ont prouvé qu'on peut parfaitement réussir dans ce genre de pastiche. Ce travail lui-même a aussi son mérite ; le *Roi des Aulnes* et la ballade de Lénore, *les morts vont vite*, deux vieux chants populaires, seraient sans doute restés complètement ignorés, si Gœthe et Bürger, par le privilége du génie, ne les eussent rendus immortels.

Mon livre renferme peu de chants très-anciens, ou se rattachant à l'histoire générale du pays. Comme l'a très-bien dit un savant critique : (1) « Les célébrités du » peuple sont rarement celles de l'histoire, et, quand » les bruits des siècles reculés nous sont arrivés par » deux canaux, l'un populaire, l'autre historique, il est » rare que ces deux formes de la tradition soient pleine- » ment d'accord l'une avec l'autre. »

J'ai conservé scrupuleusement la langue telle que me la donnaient nos rustiques rapsodes, sans l'épurer, ni la vieillir, ce qui m'eut été pourtant assez facile ; j'ai pensé que la langue est aussi un document historique, qu'on ne saurait traiter avec trop de respect. On remarquera que cette langue n'a pas beaucoup varié depuis le XVe et le XVIe siècle, en ce sens du moins que la proportion des mots français n'y est guère plus considérable que dans les documents écrits que nous possédons de ces époques. J'ai aussi conservé dans mes textes bretons un grand nombre de vers irréguliers, en fait de quantité ou de rime. J'aurais pu les rectifier sans peine ; mais il aurait fallu pour cela parfois ajouter et souvent retran-

(1) M. Renan, dans la Poésie des races celtiques.

cher des mots, des membres de phrases, ce qui ne pouvait se faire, sans altérer ou modifier quelque peu le sens. J'ai préféré des vers incorrects. — Quant à mon orthographe bretonne, j'avoue qu'elle est parfois indécise et flottante. Je suis presque toujours Le Gonidec; cependant, comme sur certains points il est incomplet ou défectueux, jadopte alors d'autres modèles; j'innove même quelquefois, ou du moins je crois le faire. —

Enfin dans la traduction, j'ai fait tous mes efforts pour serrer le texte breton d'aussi près que j'ai pu, sans chercher l'élégance de la phrase, tout en parlant français, autant que possible, et en rendant chaque vers breton par une ligne correspondante de français. J'ai voulu que le lecteur pût ainsi contrôler plus facilement l'exactitude scrupuleuse de ma traduction, et même, — ce qui ne m'a pas semblé indifférent, — trouver dans mon livre d'utiles exercices pour étudier et apprendre la langue.

J'ai divisé ma publication en deux parties, les *Gwerziou* et les *Soniou*. Cette division était naturellement indiquée; elle renferme, à l'exception des cantiques, tout ce qui se chante en breton dans nos campagnes armoricaines. Les *Gwerziou* comprennent les *chansons épiques*, qui peuvent se subdiviser en: *chansons historiques*, *chansons légendaires*, *chansons merveilleuses ou fantastiques*, et *chansons anecdotiques*. — Les *Soniou*, c'est la poésie lyrique. On comprend sous cette dénomination: les *chansons d'amour*, les *chansons de Kloers* ou clercs, qui tiennent une si large place dans la poésie bretonne, — les *chansons satiriques* et *comiques*, les *chansons de noces* et de *coutumes*, etc. — Il faut y ajouter les *chansons d'enfants*, les *chansons de danse*, *rondes*, *jabadaos*, *passe-pieds*, etc. . . .

Ce premier volume n'a pas épuisé ma collection de *Gwerziou*, comme on peut le voir par la liste que j'ai placée à la fin du livre. Je vais reprendre mes recherches, avec plus d'ardeur que jamais, et, si ma publication est bien accueillie du public, j'espère être en mesure

OBSERVATIONS

Page 16, vers 5.

..... pe ma *broget*. Le mot *broget*, que je n'ai pas traduit, doit être une altération pour *droged*, qui signifie *robe d'enfant*, selon Dom Le Pelletier, et *robe de femme*, selon le père Grégoire de Rostrenen.

Page 108 et suivantes.

Substituer le mot *orpheline* à *mineure*.

Page 212, vers 18 et 19.

Ces deux vers me semblent devoir être rétablis comme suit :

Weleur roudou hi daoulinn er mein-bez, dre ar gwad;
Weleur roudou hi daoulinn, dre 'r gwad, war ar mein-be.

Page 222, vers 27 et 28.

Mon ami M. Sauvé me fait remarquer que ces deux vers, que je n'ai pas compris, et que j'ai crus interpolés, deviennent très-clairs en substituant le mot *gwad*, sang, à *c'hoad*, bois, dans le premier vers :

Me oa ruillet, diruillet dre 'r gwad,
Allas! Doue me oa kousket mad.

Page 297, à la note.

Les mots *ur marc'h rouan*, doivent se traduire par : *un cheval rouan*. On appelle ainsi un cheval à poil blanc, gris et bai.

Page 407, à la note.

Au lieu de : *Yves Gélard*, lire : *Kloarek Kerversault*.

Page 480, à la note.

Ce ne fut pas La Fontenelle qui pilla le château de Mézarnou, mais bien le capitaine royaliste Du Liscoat, ainsi que l'établit un document curieux publié par M. Le Men, dans la *Revue de Bretagne et de Vendée*.

Page 469, à la note.

On m'avertit qu'il existe une famille de La Villaudry dans le département du Morbihan, dans les environs d'Auray, je crois.

Page 499, à la note, ligne 5.

Après ces mots : « en voici une copie littérale, » ajouter : « que vous traduirez comme vous l'entendrez. »

Page 527, ligne 4.

Au lieu de : trouve son frère-beau, frère de la *marquise*,
lisez : trouve son frère-beau, frère du *marquis*,

PREMIÈRE PARTIE

GWERZ

CHANTS ÉPIQUES, HISTORIQUES, ANECDOTIQUES.
FANTASTIQUES, LÉGENDAIRES.

ANN AOTRO AR C'HONT

ANN AOTRO AR C'HONT.

GWES KENTA.

I

Ann aotro 'r c'hont hag he briet
Iaouankik mad 'zo dimezet;

Unan daouzek, un-all trizek.
A-benn nao miz gwillioudet.

'N aotro ar c'hont a c'houlenne
Euz he briet, un deiz a oe:

— Ma friet, d'in-me lavaret
Petra digan-in c'hoantaët? —

— Un tam kig glujar pe kig gad
A c'houlennann, dimeus ar c'hoad. —

An aotro 'r c'hont, p'hen euz klewet,
En he fuzul ez eo krôget;

En he fuzul ez eo krôget,
Da ober ur bale eo et.

E-bars ar c'hoad p'eo antreet,
Kornandonez gant-han digwet:

— Deiz-mad d'ac'h-c'hui, aotro ar c'hont,
Me oa pell-zo 'klask ho rankontr;

Brema p'am eûz ho rankontret,
Eureuji d'in-me a renkfet. —

— Eureuji d'ac'h-c'hui na rinn ket,
Rag me 'zo newez-dimezet;

Rag me 'zo newez-dimezet,
Ma groeg 'n noz-ma gwillioudet. —

— Daoust d'ac'h pe verwell 'dann tri de,
Pe chomm seiz bloas war ho 'kwele;

Merwell endann ann tri de-man,
Pe chomm seiz bloas war h' kwele klan. —

— Gwell ganin merwell 'dann tri de,
'Wit chomm seiz bloas war ma gwele;

Rag ma groegik a zo iaouank,
'Defe ganin kalz nec'hamant. —

II

Ann aotro ar c'hont a lare
D'he vamm, er ger pa arrue:

LE SEIGNEUR COMTE.

PREMIÈRE VERSION.

I

Le seigneur comte et sa femme
Bien jeunes sont mariés;

L'une a douze, l'autre treize ans.
Au bout de neuf mois, la dame est accouchée.

Le seigneur comte demandait
Un jour à sa femme:

— Ma femme, dites-moi
Ce que de moi vous désirez? —

— Un peu de chair de perdrix ou de lièvre,
Provenant du bois, me ferait plaisir. —

Le seigneur comte, dès qu'il a entendu,
A pris son fusil;

Il a pris son fusil,
Et il est allé faire une promenade.

Dans le bois quand il est entré,
Une fée à lui s'est présentée :

— Bonjour à vous, seigneur comte,
Depuis longtemps je vous cherchais;

Maintenant que je vous ai rencontré,
Il vous faudra vous marier avec moi. —

— Me marier avec vous, je ne le ferai point,
Car je suis nouvellement marié;

Car je suis nouvellement marié,
Et ma femme est accouchée la nuit dernière. —

— Choisissez ou de mourir dans trois jours,
Ou de rester sept ans sur votre lit;

Ou mourir dans trois jours d'ici,
Ou rester sept ans malade sur votre lit. —

— J'aime mieux mourir dans trois jours,
Que rester sept ans sur mon lit;

Car ma petite femme est bien jeune,
Et elle aurait avec moi beaucoup de chagrin. —

II

Le seigneur comte disait
A sa mère, en arrivant à la maison :

— Ma mamm 'gret-c'hui me gwele d'inn,
Bikenn an-ez-han na zavinn ! —

— Ma mab ker, d'in-me lavaret,
Petra gant-oc'h 'zo arruet ? —

— O chaseal er c'hoad on bet,
Ur Gornandonez 'zo digwet,

Hag a deuz d'in-me lavaret
Eureuji d'ez-hi vije red. —

— Ma mabik, d'in-me lavaret
Petra dez-hi 'c'h euz respontet ? —

— Hag am euz d'ez-hi respontet :
Eureuji d'ec'h me na rinn ket,

Rag me 'zo newez-dimezet,
Ma groeg 'n noz-ma gwillioudet.

'R Gornandonez, pa deuz klewet,
D'in-me neuze deuz lavaret : —

— Daoust d'ac'h pe verwell 'dann tri de,
Pe seiz vloas klanv war ho kwele. —

— Gwell ganin merwell 'dann tri de,
'Wit chomm seiz bloas war ma gwele,

Rag ma groegik a zo iaouank
Defe ganin kalz nec'hamant. —

Ma mammik paour, mar am c'haret,
Euz ma friet n'anzavfet ket ;

Euz ma friet n'anzavfet ket,
Ken 'vo euz hi gwele savet. —

III

Itron ar c'hont a c'houlenne
Digant hi mam-gaer en de-se :

— A zo gant ma friet digwet,
Pa na deu-han ket d'am gwelet ? —

— Da chaseal d'ar c'hoad eo et,
Er ger n'eo ket c'hoas arruet ;

Et eo da chaseal d'ar c'hoad,
Da glask d'ac'h un draïk bennag. —

Itron ar c'hont a c'houlenne,
Euz hi mitijenn en deiz-se :

— Ma mitijenn, d'in-me laret,
Gant ar mewelienn 'zo digwet ?

— Ma mère, faites-moi mon lit,
Jamais plus je ne m'en relèverai ! —

— Mon fils chéri, dites-moi,
Que vous est-il arrivé ? —

— J'ai été chasser dans le bois,
Et j'ai rencontré, une fée

Et elle m'a dit
Qu'il faudrait l'épouser. —

— Mon fils chéri, dites-moi,
Que lui avez-vous répondu? —

— Et je lui ai répondu :
Vous épouser, je ne le ferai point,

Car je suis nouvellement marié;
Ma femme est accouchée la nuit dernière.

Et la fée, en m'entendant,
M'a répondu : —

— Choisissez ou de mourir dans trois jours,
Ou de rester sept ans malade sur votre lit. —

— J'aime mieux mourir dans trois jours,
Que rester sept ans sur mon lit,

Car ma petite femme est bien jeune,
Et elle aurait avec moi beaucoup de chagrin.

Ma pauvre mère, si vous m'aimez,
Vous n'avouerez pas à ma femme;

Vous n'avouerez pas à ma femme,
Jusqu'à ce qu'elle ait quitté son lit. —

III

La dame comtesse demandait
A sa belle-mère, ce jour-là :

— Qu'est-il arrivé à mon mari,
Puisqu'il ne vient pas me voir? —

— Il est allé chasser, au bois,
Et il n'est pas encore de retour;

Il est allé chasser, au bois,
Pour vous chercher quelque petite chose. —

La dame comtesse demandait
A ses servantes, ce jour-là :

— Mes servantes, dites-moi,
Qu'est-il arrivé aux domestiques?

Petra gant-ez a zo digwet,
Na ma oelont-hi ken dourek? —

— O touran ar c'hezek int bet,
Ar marc'h gwella ho deuz beuzet. —

— Laret d'ez-he na oelfont ket,
Pa vinn iac'h, re all 'vo prenet. —

Itron ar c'hont a c'houlenne
Euz hi mitijenn en deiz se:

— Ma mitijenn d'in-me laret,
Petra ganac'h 'zo c'hoarvezet?

Petra 'zo ganac'h c'hoarvezet
Na ma oelet-c'hui ken dourek? —

— O kanna 'r c'houez ez omp bet,
Linseliou gant ann dour 'zo et. —

— Ma mitijenn, na oelet ket,
Pa vinn iac'h, re-all 'vezo gret. —

Itron ar c'hont a c'houlenne
Euz hi mitijenn en deiz-se:

— Petra 'zo newez en ti-ma,
Ma 'ma 'r veleïnn o kana? —

— Ur paour a oa ama lojet,
Hag a zo en noz-ma marwet;

Hag a zo en noz-ma marwet,
Ha fete 'vezo douaret. —

Itron ar c'hont a c'houlenne
Digant hi mam-gaer en deiz-se:

— Pere dillad a wiskinn-me
'Wit monet d'ann iliz, fete? —

— 'Ma gant 'r groagez iaouank ar c'hiz
Em wiska 'n du d'vont d'ann iliz. —

Itron ar c'hont a c'houlenne
bars ann iliz pa arrue:

— Piou 'zo 'dann ma skabel douaret,
Ann douar 'zo newez mesket? —

— Beta-henn am euz d'ac'h kuzet,
Hen ober pelloc'h n'hellan ket:

Hen ober pelloc'h n'hellan ket:
Ho priet 'zo ase douaret! —

Que leur est-il donc arrivé,
Pour les faire pleurer si abondamment ? (1) —

— Ils ont été baigner les chevaux,
Et ils en ont noyé le plus beau. —

— Dites-leur de ne pas pleurer,
Quand je serai guérie, on en achètera d'autres. —

La dame comtesse demandait
A ses servantes, ce jour-là :

— Mes servantes, dites-moi,
Que vous est-il arrivé ?

Que vous est-il arrivé,
Pour pleurer si abondamment ? —

— Nous avons été faire la lessive,
Et l'eau a emporté des draps de lit. —

— Mes servantes, ne pleurez pas,
Quand je serai guérie, on en fera d'autres. —

La dame comtesse demandait
A ses servantes, ce jour-là :

— Qu'y a-t-il de nouveau dans cette maison,
Que les prêtres chantent ainsi ? —

— Un pauvre avait été logé ici,
Et il est mort dans la nuit ;

Et il est mort dans la nuit,
Et aujourd'hui il sera enterré. —

La dame comtesse demandait
A sa belle-mère, ce jour-là :

— Quels habits convient il de mettre,
Pour aller à l'église, aujourd'hui ? —

— La coutume est aux jeunes femmes
De s'habiller de noir, pour aller à l'église. (2) —.

La dame comtesse demandait,
En arrivant à l'église :

— Qui a été enterré sous mon banc ?
La terre a été nouvellement remuée ! —

— Jusqu'à présent je vous ai caché (la vérité)
Le faire plus longtemps je ne puis :

Le faire plus longtemps je ne puis :
C'est votre mari qui a été enterré là ! —

(1) *Dourek*, mot à mot : *si en eau*.

(2) Pour les relevailles.

Itron ar c'hont pa deuz klewet,
Raktal d'ann douar 'zo zemplet;

Raktal d'ann douar 'z eo zemplet,
Ha war al lec'h ez e marwet!

Kanet gant ar paour dall GARANDEL,
Iezhanvet KOMPAGNON-DALL.

Plouaret, **1844.**

ANN AOTRO NANN.

EIL GWES.

I

Ann aotro Nann hag he briet
Iaouankik flamm 'zo dimezet;

Iaouankik flamm int dimezet,
Un' daouzek vloas, un-all trizek:

Iaouankik flamm int dimezet,
Iaouankik flamm dispartiet.

II

Ann aotro ar c'hont ä lare
Na d'he briet, un deiz a oë:

— Brema pa 'z oc'h gwillioudet,
Petra 'c'hoantaët, ma friet?

Un tam kefelek, un tam iar,
Pe c'hoas un tamik kig glujar?

— Un tam kefelek, mar karet,
Penamed ho poan, ma friet. —

'N aotrou ar c'hont, p'hen euz klewet,
En he fuzul a zo kroget;

En he fuzul ez e kroget,
Da chaseal d'ar c'hoad eo et.

Ebars ar c'hoad p'e digwezet,
Ur gornandonez 'n euz kavet:

— Deiz-mad d'ac'h-c'hui, aotro ar c'hont,
Me 'zo pell-zo 'klask ho rankontr;

La dame comtesse, à ces mots,
Est tombée à terre sans connaissance;

Elle est tombée à terre sans connaissance,
Et est morte sur la place!

Chanté par le mendiant aveugle GARANDEL
dit COMPAGNON-L'AVEUGLE.

Plouaret, 1844.

LE SEIGNEUR NANN.

SECONDE VERSION.

I

Le seigneur Nann et sa femme
Tout jeunes ont été mariés;

Tout jeunes ils ont été mariés,
L'une a douze ans, et l'autre treize.

Tout jeunes ils ont été mariés,
Tout jeunes aussi ils ont été séparés.

II

Le seigneur comte disait
Un jour à sa femme :

— Maintenant que vous êtes accouchée,
Que désirez-vous, ma femme?

De la chair de bécasse ou de poule,
Ou bien encore de perdrix? —

— De la chair de bécasse, si vous le voulez bien;
Mais je crains votre peine, mon mari. —

Le seigneur comte, à ces mots,
A pris son fusil;

Il a pris son fusil,
Et est allé chasser au bois.

En entrant dans le bois,
Il a rencontré une fée :

— Bonjour à vous, seigneur comte,
Il y a longtemps que je désire vous rencontrer;

Brema, p'am euz ho rankontret,
Ma eureuji a vezo red;

Pe ma eureuji promptamant,
Pe reï d'in ma *buset* (1) arc'hant;

Pe c'hoas merwell endann tri de,
Pe chomm seiz vloas war ho kwele;

Pe chomm seiz vloas war ho kwele,
Ha merwel neuze koulsgoude!

— 'Wit ho eureuji na rinn ket,
Me 'zo dimet hag eureujet;

Me 'zo dimet hag eureujet,
Bet eur mab bihan d'am friet.

Gwell ganin merwell 'dann tri de,
'Wit chomm seiz vloas war ma gwele;

'Wit chomm seiz vloas war ma gwele,
Ha merwel neuze koulsgoude! —

III

'N Aotro ar c'hont a lavare
D'he vamm, er ger pa arrue;

— Ma mammik gret ma gwele eaz
Rag me 'm euz bet ur gwall-dewez;

O chaseal er c'hoad 'z on bet
'R gornandonez am euz kavet;

'R gornandonez am euz kavet,
Ha vel-henn d'in deuz-hi laret: —

Pe hi eureuji promptamant,
Pe rei d'ei hi *buset* arc'hant;

Pe c'hoas merwell endann tri de,
Pe chomm seiz vloas war ma gwele;

Pe chomm seiz vloas war ma gwele,
Ha merwel neuze koulsgoude.

Me vezo maro 'benn tri de,
Hag 'vo beziet ar beware:

Ma mammik paour, mar am c'haret,
N'anzavet ket euz ma friet,

N'anzavet ket euz ma friet,
Ken a vo bet purifiet.

(1) Je ne connais pas ce mot *buset*. Je présume qu'il est là pour *ma foi* et je traduis par *mon poids*.

Maintenant que je vous ai rencontré,
Il vous faudra m'épouser;

Il vous faudra m'épouser sur le champ,
Ou me donner mon *poids* d'argent;

Ou bien encore mourir dans trois jours,
Ou rester sept ans malade sur votre lit;

Ou rester sept ans malade sur votre lit,
Et cependant mourir ensuite! —

— Pour vous épouser, je ne le ferai point,
Car je suis fiancé et même marié;

Je suis fiancé et même marié,
Et ma femme a donné le jour à un jeune fils.

J'aime mieux mourir au bout de trois jours,
Que rester sept ans sur mon lit;

Que rester sept ans sur mon lit,
Et cependant mourir ensuite! —

III

Le seigneur comte disait
A sa mère, en arrivant à la maison.

— Ma pauvre mère, faites-moi mon lit bien à l'aise,
Car j'ai fait une mauvaise journée :

J'ai été chasser au bois,
Et j'ai rencontré une fée;

J'ai rencontré une fée,
Et elle m'a parlé de la sorte :

Ou l'épouser sur le champ,
Ou lui donner son poids d'argent;

Ou bien encore mourir au bout de trois jours,
Ou rester sept ans malade sur mon lit;

Ou rester sept ans malade sur mon lit,
Et mourir après, cependant.

Je serai mort dans trois jours,
Et le quatrième je serai enterré.

Ma pauvre mère, si vous m'aimez,
Vous n'avouerez pas à ma femme;

Vous n'avouerez pas à ma femme,
Jusqu'à ce qu'elle ait été purifiée. —

IV

Ar gontez iaouank 'c'houlenne
Euz hi mamm-gaër, un deiz a oe:

— Petra 'newez 'zo en ti-ma,
Me gleo 'r meweliènn o oela? —

— Gwella marc'h 'oa er marchosi
'Zo bet debret gant ar bleizdi. —

— Laret d'ez-he na oelfont ket,
Me denno akord ma friet. —

Ar gontez iaouank 'c'houlenne,
Euz hi mitijenn en de-se:

— Perag m'eo dibrenn ho koeffou,
N'eo ket en defaot a spilhou,

Euz ar foar vraz a Landreger
Digasset 'm boa d'ac'h peb a viller? —

— Ur paour a oa ama lojet,
Hag a zo en noz-ma marwet;

Hag a zo en noz-ma marwet,
Dougenn he ganvo 'zo dleet. —

Ar gontez iaouank 'choulenne
Euz hi mamm-gaër c'hoas en de-se:

— Petra 'zo newez en ti-ma,
Me gleo beleienn o kana?

— Ur paour aman 'oa repuet,
Hag a zo en noz-ma marwet;

Hag a zo en noz-ma marwet,
Hen bezia brema vezo red.

— Lavaret d'ez-he kana ge,
Me 'm euz arc'hant, hag a rei d'e. —

Ar gontez iaouank 'c'houlenne
Euz hi mamm-gaër, c'hoas en de-se :

— Pe-lec'h e manet ma friet?
Na deu ket pelloc'h d'am gwelet;

Na deu ket pelloc'h d'am gwelet,
Ha kustum ez oa da donet.

— Terrubl, ma merc'h, e ho klewet;
Ha c'hui n'oc'h ket purifiet. —

IV

La jeune comtesse demandait
Un jour à sa belle-mère :

— Qu'y a-t-il de nouveau dans cette maison,
J'entends les domestiques pleurer ? —

— Le plus beau cheval de l'écurie
A été mangé par les loups. —

— Dites-leur de ne pas pleurer,
J'arrangerai l'affaire avec mon mari. —

La jeune comtesse demandait
A ses servantes, ce jour-là :

— Pourquoi vos coiffes sont-elles pendantes ? (1)
Ce n'est pas qu'il vous manque des épingles;

De la grande foire de Tréguier,
Je vous en avais apporté à chacune un millier ? —

— Un mendiant avait été logé dans la maison,
Et il est mort cette nuit ;

Il est mort cette nuit,
Et il convient de porter son deuil. —

La jeune comtesse demandait
Encore à sa belle-mère, ce jour-là :

— Qu'y a-t-il de nouveau dans cette maison ?
J'entends les prêtres chanter. —

— Un mendiant avait été logé dans la maison,
Et il est mort dans la nuit;

Il est mort dans la nuit,
Et il faudra à présent l'enterrer. —

— Dites-leur de chanter gaîment,
J'ai de l'argent, et je leur en donnerai. —

La jeune comtesse demandait
Encore à sa belle-mère, ce jour-là :

— Où donc est resté mon mari ?
Il ne vient plus me voir;

Il ne vient plus me voir,
Comme il en avait l'habitude. —

— Vos paroles m'étonnent, ma fille;
Vous n'êtes pas encore purifiée. —

(1) Dans les campagnes du pays de Tréguier et de Lannion, les femmes qui sont en deuil laissent flotter sur leurs épaules les deux ailes de leurs coiffes blanches.

Ar gontez iaouank 'c'houlenne
Euz hi mamm-gaër, c'hoas en de-se :

— Pe dillad a wiskinn brema,
'Wit monet da burifia ?

Un habit gwenn, pe ma *broget*,
Ma c'hotillonenn violet ?

— Un habit dû, euz ar gaera,
Ma merc'h wit mont d' burifia. —

Ar gontez iaouank a lare
En hi skabell pa zaouline :

— Petra 'zo newez c'hoarveset,
P'eo ma skabell en du gwisket ?

P'eo ma skabell en du gwisket,
'M euz aoun e maro ma friet !

— Nac'h pelloc'h ouzoc'h n'hellan ket,
Aze eo beziet ho priet ! —

— Dalet, mam-gaër, ma alc'houeou,
Lakit-ewez euz ar madou ;

Lakit ober er-vad d'am mab,
Me chommo ama gant he dad ! —

Kanet gant ma mamm
ROSALI AR GAC.

***Kerarborn*, 1848.**

ANN AOTRO AR C'HONT.

TERVET GWES.

I

Ann aotro 'r c'hont hag he bried
Iaouankik-mad 'zo dimezet ;

Iaouankik-mad int dimezet,
Un' daouzek vloas, un' all trizek ;

Un' daouzek vloas, un' all trizek,
Ur mab-bihan 'benn pevarzek.

La jeune comtesse demandait
Encore à sa belle-mère, ce jour-là :

-- Quels habits mettrai-je aujourd'hui,
Pour aller me faire purifier?

Une robe blanche, ou.... (1)
Ou mon cotillon violet? —

— Une robe noire, votre plus belle,
Ma fille, pour aller vous purifier. —

La jeune comtesse disait,
En s'agenouillant dans son banc :

— Qu'est-il donc arrivé de nouveau,
Mon banc est habillé de noir?

Mon banc est habillé de noir,
Je crains que mon mari soit mort ! —

— Je ne puis vous le cacher plus longtemps,
Votre mari a été enterré là. —

— Prenez, belle-mère, mes clefs,
Et veillez sur mes biens ;

Ayez bien soin de mon fils;
Moi je resterai ici avec son père !

Chanté par ma mère,
ROSALIE LE GAC.

Keramborgne, 1848.

LE SEIGNEUR COMTE.

TROISIÈME VERSION.

I

Le seigneur comte et sa femme
Sont tout jeunes mariés;

Tout jeunes ils sont mariés,
L'une a douze ans et l'autre treize;

L'une a douze ans et l'autre treize,
A quatorze ans un fils leur est né.

(1) Je ne traduis pas le mot *broget*, que je ne connais pas. /. M. VIII

Ann aotro 'r c'hont a c'houlenne
Digant he bried, un dez oe:

— Ma fried paour, d'in-me laret
Petra diganin 'c'hoantaet;

Petra diganin gafec'h mad,
P'oc'h euz ganet d'in-me ur mab?

Daoust ez eo dec'h-c'hui pe gik-gad,
Pe gik-glujar..... (1) —

— Gwell 've ganin kik kefelek,
Penamet ho poan, ma fried. —

Ann aotro 'r c'hont, vel ma klewas,
Pront en he fuzul a grogas;

Pront en he fuzul eo kroget,
Etrezeg ar c'hoad ez eo et.

Ebars ar c'hoad p'eo erruet,
'R gornandonez 'n euz rankontret:

— Na demad dide, aotro 'r c'hont,
Me oa pell-zo 'klask da rankontr:

Brema, p'am euz da rankontret,
Ma eureuji a vo did red.

Daoust did pe eurenji d'in-me,
Pe chomm seiz vloas war da wele..... —

— Eureuji dec'h na hallann ket,
Ma fried 'zo newez wilioudet. —

— Pe chomm seiz vloas war da wele,
Pe c'hoas merwell endann tri de. —

— Gwell 'ganin merwell 'dann tri de,
Wit chomm seiz vloas war ma gwele,

Rag ma fried a zo iaouank,
Da chomm seiz vloas en nec'hamant! —

II

Ann aotro 'r c'hont a lavare
Er ger, d'he vamm, pa errue:

— Ma mammik paour, mar am c'haret,
Ma gwele d'in-me a aozfet;

Mar hen aozet, hen aozet aes,
Rag ma c'halonik 'zo diaes:

Me a ia bars ma gwele klan,
Birwikenn 'nn ez-han na zavan;

(1) Le vers est incomplet.

Le seigneur comte demandait
Un jour à sa femme :

— Ma femme chérie, dites-moi
Que désirez-vous de votre mari ;

Que souhaitez-vous de moi,
Puisque vous m'avez donné un fils ?

Choisissez entre la chair de lièvre,
Ou la chair de perdrix..... —

— J'aimerais mieux de la chair de bécasse,
Si je ne craignais votre peine, mon mari. —

Le seigneur comte, à ces mots,
A saisi promptement son fusil ;

Il a saisi promptement son fusil,
Et a pris le chemin du bois.

En entrant dans le bois,
Il a rencontré une fée :

— Salut à toi, seigneur comte,
Depuis longtemps je te cherchais ;

Maintenant que je t'ai rencontré,
Il te faudra te marier avec moi.

Choisis ou de te marier avec moi,
Ou de rester sept ans sur ton lit... —

— Me marier avec vous, je ne le puis,
Ma femme est nouvellement accouchée. —

— Ou rester sept ans sur ton lit,
Ou encore mourir dans trois jours. —

— J'aime mieux mourir dans trois jours,
Que rester sept ans sur mon lit ;

Car ma femme est jeune
Pour rester pendant sept ans en peine ! —

II

Le seigneur comte disait
A sa mère, en arrivant à la maison :

— Ma pauvre mère, si vous m'aimez,
Vous me préparerez mon lit ;

Et si vous le faites, faites-le bien,
Car mon pauvre cœur est bien mal à l'aise :

Je vais malade dans mon lit,
Et jamais plus je ne m'en relèverai ;

Birwikenn 'nn ez-han na zavan,
Nemet ur wes, d'am lienna. —

— Tawet, ma mab, na oelet ket,
Kement ve klan na varvont ket. —

— Ebars ar c'hoad p'on erruet,
'R gornandonez 'm euz rankontret;

Hag a deuz d'in-me lavaret
Penaos renkjenn hi c'homerret;

Pe chomm seiz vloas war ma gwele,
Pe c'hoas merwel endann tri de:

Ha ma fried a zo iaouank
Da chomm seiz vloas en nec'hamant!

Ma mammik paour, mar am c'haret,
Euz ma fried n'anzaofet ket. —

III

Ar gontez iaouank c'houlenne
Euz hi mammik paour, un de oe:

— Petra zo newez en ti-ma
Ma oel 'r vitijenn er giz-ma? —

— O kanna kouez ez int bet,
Ul linsell-voan ho deuz kollet. —

— Laret d'ez-he na oelfont ket,
Linselliou 'walc'h vezo kavet;

Me 'm euz aour, me am euz arc'hant,
Am bo linselliou, p'am bo c'hoant:

Ann aotro 'r c'hont 'zo un den mad,
Me gomzo oud-han deread. —

Ar Gontez iaouank 'c'houlenne
Digant hi mamm c'hoas, ann de-se:

— Petra 'zo newez en ti-ma,
Ma oel 'r mewelienn, er giz-ma? —

— Ar gwella marc'h oa en ti-ma
'N euz toret he c'houg en de-ma. —

— Laret d'ez-he na oelfont ket,
Kezek a-walc'h vezo kavet:

Me 'm euz aour, me am euz arc'hant,
Hag am bo kezek, p'am bo c'hoant;

Ann aotro 'r c'hont 'zo un den mad,
Me gomzo oud-han deread. —

Ar gontez iaouank c'houlenne
Euz hi mamm-gaer c'hoas, en de-se:

Jamais plus je ne m'en relèverai,
Si ce n'est une fois, pour prendre mon suaire! —

— Mon fils, ne pleurez pas de la sorte,
Tous les malades ne meurent point. —

— Quand je suis entré dans le bois,
J'ai rencontré une fée;

Et elle m'a dit
Qu'il faudrait la prendre (l'épouser)

Ou rester sept ans sur mon lit,
Ou encore mourir dans trois jours :

Ma femme est bien jeune
Pour rester sept ans en peine!

Ma pauvre mère, si vous m'aimez,
Vous n'avouerez pas à ma femme. —

III

La jeune comtesse demandait
Un jour à sa mère :

— Qu'y a-t-il de nouveau dans cette maison,
Pour que les servantes pleurent de la sorte? —

— Elles ont été faire la lessive,
Et elles ont perdu un drap de toile fine. —

— Dites-leur de ne pas pleurer,
On trouvera des draps à souhait;

J'ai de l'or, j'ai de l'argent,
Et j'aurai des draps quand je voudrai :

Le seigneur comte est plein de bonté,
Je lui parlerai avec douceur. —

La jeune comtesse demandait
Encore à sa mère, ce jour-là :

— Qu'y a-t-il de nouveau dans cette maison,
Pour que les domestiques pleurent de la sorte? —

— Le plus beau cheval qu'il y eut à la maison
S'est cassé le cou, aujourd'hui. —

— Dites-leur de ne pas pleurer,
On trouvera des chevaux à souhait :

J'ai de l'or et j'ai de l'argent,
Et j'aurai des chevaux quand je voudrai;

Le seigneur comte est plein de bonté,
Je lui parlerai avec douceur. —

La jeune comtesse demandait
Encore à sa belle-mère, ce jour-là :

— Ma mammik paour, d'in lavaret,
Ma fried pelec'h eo c'hommet?

Pelec'h eo chommet ma fried,
Pa na zeu ket ken d'am gwelet? —

— Et ez eo duze da Baris,
Dont 'rei d'ar ger, p'hen do avis. —

Ar gontez iaouank 'c'houlenne
Euz hi mamm-gaer c'hoas, en de-se:

— Petra 'zo newez en ti-ma,
Pa gan 'r veleïenn er giz-ma? —

— Ur paour bihan hon euz lojet,
A zo en noz-ma tremenet. —

— Laret d'ez-he kana bepred,
Arc'hant a-walc'h vezo kavet;

Me 'm euz arc'hant, me am euz aour,
Awalc'h wit douari ur paour. —

Ar gontez iaouank 'c'houlenne
Euz hi mamm-gaer c'hoas ann de-se:

— Petra 'zo newez en ti-ma,
P'am gwisker en du, er giz-ma? —

— Dreama, ma merc'h 'man ar c'hiz
Ia 'r groagez en du d'ann iliz;

Hag ez aint en du, pe en gwenn,
Wit lakad binniga ho fenn. —

Ar gontez iaouank 'c'houlenne
Euz hi mamm-gaer c'hoas, en de-se:

— Petra 'zo newez er bourk-ma,
Pa 'ma skabel ma fried ama? —

— Hirra 'm euz gallet 'm euz kuzet;
Ho pried paour 'zo tremenet! —

— Dalet, mamm-gaer, ma alc'houezou,
Ha grit er-vad euz ma madou;

Ha grit er-vad war-dro ma mab,
Me chommo ama gant he dad! —

Kanet gant Marie Raher.

Duault.

— Ma mère chérie, dites-moi,
Où donc est resté mon mari ?

Où donc est resté mon mari,
Puisqu'il ne vient plus me voir ? —

— Il est allé là-bas, à Paris;
Il reviendra, quand il sera mandé. —

La jeune comtesse demandait
Encore à sa belle-mère, ce jour-là :

— Qu'y a-t-il de nouveau dans cette maison,
Pour que les prêtres chantent ainsi ? —

— Nous avions logé un petit mendiant,
Qui est mort dans la nuit. —

— Dites-leur de chanter toujours,
Il ne leur manquera pas d'argent ;

J'ai de l'argent et j'ai de l'or,
Assez pour faire enterrer un mendiant ! —

La jeune comtesse demandait
Encore à sa belle-mère, ce jour-là :

— Qu'y a-t-il de nouveau dans cette maison,
Pour qu'on m'habille ainsi de noir ? —

— Par ici, ma fille, la coutume existe,
Pour les jeunes femmes, d'aller en noir à l'église ; (1)

Elles y vont en noir ou en blanc,
Pour faire bénir leur tête. —

La jeune comtesse demandait
Encore à sa belle-mère, ce jour-là :

— Qu'y a-t-il de nouveau dans ce bourg,
Pour que l'escabeau de mon mari soit ici ? —

— Je vous ai caché (la vérité) aussi longtemps que j'ai pu;
Votre pauvre mari est mort ! —

— Tenez, belle-mère, prenez mes clefs,
Et administrez mes biens ;

Et prenez soin de mon fils,
Moi je resterai ici avec son père ! —

Chanté par MARIE RAHER.
Commune de Duault.

(1) Pour la cérémonie des relevailles.

NOTE.

Cette ballade doit être très-ancienne. On la trouve, non-seulement dans la Bretagne, où elle est connue partout, je crois, mais encore dans presque toute la France, et dans plusieurs contrées de l'Europe, fort éloignées les unes des autres. En Danemarck, le héros s'appelle sire Olaf, en Italie, le comte Angiolino, ailleurs, chef Magnus, en France, Jean Renaud, qu'on désigne tour à tour sous les titres de roi, prince ou seigneur, et qui finit même, dans certaines localités, par devenir tout simplement le fils d'un *riche bourgeois*. Les chanteurs bretons l'appellent aussi tantôt *comte* (ann aotro ar c'hont; tantôt seigneur (ann aotro Nann). M. de La Villemarqué a fait remarquer le premier que le nom breton Nann n'est qu'une abréviation de Reunann ou Ronann, qui signifie *homme velu*, et qu'il ne serait peut-être pas téméraire de penser que le nom français Renaud en dérive.

Mais quelle doit être la version primitive? Les critiques ne sont pas d'accord à ce sujet. M. Rathery réclame la priorité pour la version française, s'appuyant sur un texte recueilli par M. Boucher d'Argis, à Orléans, mais qui proviendrait de la Bretagne ; tandis que M. Gaston Paris prend fait et cause pour les versions bretonne et danoise, et ses raisons me paraissent excellentes : « Je persiste, dit-il, à penser que la rencontre avec une fée était « l'introduction de la plus ancienne forme, antérieure sans doute à toute » version française. Ce trait mythologique étant tombé, on lui a substitué « des explications diverses : Renaud est blessé à la guerre dans plusieurs « versions ; *décousu* par un sanglier, dans celle de M Argis ; mordu par un « chien enragé, dans la chanson vicentine ; ailleurs, condamné à mort. La « fée (Elfe, Korrigan) ne subsiste qu'en danois et en breton. » Dans la finale, j'ai souvent entendu les chanteurs faire alterner les couplets bretons avec ceux de la ballade française : *Ah! dites-moi, ma mère ma mie*, etc......

MM. de LaVillemarqué, Ampère, Gérard de Nerval, Buchon, Tarbé, Brachet, Rathery, J. Bujaud, De Puymaigre, Ad. Wolf, Nigra, presque tous ceux, enfin, qui se sont occupés de poésie populaire, ont donné des versions de cette ballade.

Quoique ces trois versions ne diffèrent pas entre elles d'une manière bien essentielle, j'ai cru devoir les donner *in extenso*, à cause de l'importance de la pièce. J'en ai d'autres, mais elles ne contiennent aucun détail qui ne soit compris dans une de celles que j'ai données.

JANET AR WERN

JANET AR WERN.

GWES KENTA.

I

— Ter noz zo n' 'm euz kousket banne,
Henoz na rinn ket adarre;

Nag o klewet ann aer-wiber
'C'huibanad war vordik ar ster.

Ha ma lare dre hi c'huiban :
Na euz dimi nemet unan:

'Nn hini dime gant he c'hrad-vad,
Hag a dispenn dre wall-bennad,

Hag a dispenn dre wall-bennad,
Euz ann diaoul a ra kontrad:

A ve euz Doue distag krenn,
Evel ar brank euz ar wezenn;

Euz ar baradoz distag net,
Evel euz ar blouzenn ann ed! —

II

Pa 'z ie Janet 'r Wern da Wengamp,
Da disanzao ar zakramant,

Da zansal euz ur groaz arc'hant,
Hi' rankontr 'n denjentil iaouank:

Hi' rankontr 'n denjentil iaouank,
Med 'oa gwisket 'vel païsant;

Un denjentil, oa brao awalc'h,
Med 'oa he dreid 'vel treid ur marc'h.

— Janet ar Wern, d'in me laret,
D' bed den iaouank 'c'h euz prometet? —

— Da dric'houec'h am euz prometet,
Med euz hini n'am euz dalc'het;

Med euz hini n'am euz dalc'het,
C'hui vo ma hini, mar karet.

Tric'houec'h kemener 'zo em zi,
Oc'h ober dillad newez d'in;

Oc'h ober dillad newez d'in,
Da vont warc'hoas da dimizi. —

Pa oa ann dillad newez gret,
Da Janet 'r Wern na blijent ket;

JEANNE LE GUERN.

PREMIÈRE VERSION.

I

— Voilà trois nuits que je n'ai dormi goutte,
Et cette nuit je ne le ferai pas encore,

En entendant la Vipère
Qui siffle au bord de la rivière.

Et elle disait par son sifflement
Qu'il n'y a de (bonnes) fiançailles qu'une seule fois :

Celui qui est fiancé de bon gré
Et qui rompt par caprice;

Et qui rompt par caprice,
Fait contrat avec le démon :

Il est détaché net de Dieu,
Comme la branche de l'arbre ;

Détaché net du paradis,
Comme le grain de la paille ! —

II

Comme Jeanne Le Guern allait à Guingamp,
Pour désavouer le sacrement,

Et danser devant une croix d'argent,
Elle rencontra un jeune gentilhomme;

Elle rencontra un jeune gentilhomme,
Mais il était vêtu comme un paysan ;

Un jeune gentilhomme qui était assez bien,
Si ce n'est qu'il avait des pieds de cheval.

— Jeanne Le Guern, dites-moi,
A combien de jeunes gens avez-vous fait promesse ? —

— J'ai promis à dix-huit,
Mais je n'ai tenu parole à aucun ;

Mais je n'ai tenu parole a aucun,
Vous serez mon mari, si vous voulez.

Il y a dix-huit tailleurs chez moi,
A me faire des habits neufs;

A me faire des habits neufs,
Pour me fiancer demain. —

Et quand les habits neufs furent faits,
Ils ne plaisaient pas à Jeanne Le Guern ;

Da Janet 'r Wern na blijent ket,
Endann hi zreid ho deuz mac'het.

III

Ann Aerouant a lavare,
'N ti ar Wern koz pa arrue:

— Roët d'in skabel d'azeza,
Mar ben-me mab-kaër en ti-ma. —

— Mab-kaër en ti-ma n' vefet ket,
Gwennou-daoulagad n'oc'h euz ket;

Gwennou-daoulagad n'oc'h euz ket,
Ho treid a zo 'vel re kezek! —

— Drouk ha mad gant neb a garo,
Mab-kaër en ti-ma me vezo;

Pa ve ma zreid 'vel re ur c'hi,
Ho merc'h Janedik a zo d'in. —

— Ma merc'h Janedik n'ho po ket,
Rag ma c'honje vo red kavet. —

— Gant ul lom goad ma biz-bihan,
'M euz gret kontrad oud-hi d' viken! —

IV

Kriz 'vije 'r galon na oelje,
'N ti ar Wern koz neb a vije,

'Welet 'n dut a eured douget,
Hag ar wroeg iaouank o kerzet;

Hag ar wroeg iaouank o kerzet,
Hi inkane n' hi gouzanv ket.

— Taolet-hi d'in war lost ma marc'h,
He-man hi gouzanvo a-walc'h! —

Ac'hane neuze n'oe gwelet,
Ken oe oc'h antren er vered.

Dre ma tostaë d'ann iliz,
Hi oa ken kaër ha fourdeliz;

Pa dro hi bizaj d'ann aoter,
Hi 'zo ken kaër hag ar bleun per;

Pa droë hi c'hein d'ann aoter,
Ez ie du evel Lusufer!

'N aotro ar person a lare
Da Janet 'r Wern eno neuze:

— Janet ar Wern, d'in-me laret,
Ur pec'het bennag 'c'h euz nac'het? —

Ils ne plaisaient pas à Jeanne Le Guern,
Et elle les a foulés aux pieds.

III

Le Démon disait
En arrivant chez le vieux Le Guern :

— Donnez-moi un escabeau, pour m'asseoir,
Si je dois être le gendre dans cette maison. —

— Le gendre dans cette maison vous ne serez point,
Car vos yeux n'ont pas de blancs;

Vos yeux n'ont pas de blancs,
Et vos pieds ressemblent à ceux d'un cheval ! —

— Le trouve bon ou mauvais qui voudra,
Je serai gendre dans cette maison;

Et quand mes pieds ressembleraient à ceux d'un chien,
Votre fille Jeanne m'appartient ! —

— Ma fille Jeanne ne vous appartiendra pas,
Car il faudra avoir mon congé. —

— Avec une goutte de sang de mon petit doigt
J'ai fait contrat avec elle pour l'éternité ! —

IV

Dur eut été le cœur de celui qui n'eut pleuré,
Chez le vieux Le Guern,

En voyant les gens de la noce portés (sur des chevaux)
Et la jeune fiancée allant à pied ;

Et la jeune fiancée allant à pied,
Sa haquenée ne la supportait pas.

— Jetez-la moi sur la croupe de mon cheval,
Celui-ci la supportera bien ! —

A partir de ce moment on ne la vit plus,
Jusqu'au moment d'entrer dans le cimetière.

A mesure qu'elle approchait de l'église,
Elle était belle comme la fleur de lys;

Quand elle tourne son visage vers l'autel,
Elle est belle comme la fleur du poirier;

Quand elle tournait le dos à l'autel,
Elle devenait noire comme Lucifer !

Monsieur le curé disait
A Jeanne Le Guern, en voyant cela :

— Jeanne Le Guern, dites-moi,
Vous avez nié quelque péché ? —

— Me n'am euz n'achet nep pec'het,
Med seiz promese am euz gret;

Ia, seiz promese, siouaz d'in,
Heb eureuji da neb-hini ! —

— Janet ar Wern, d'in-me laret,
Da biou kenta 'c'h euz prometet ? —

— D'Ervoanik 'r Bail, a Vourbriek,
Oa 'r c'hentan am euz prometet. —

Ar belek, vel m'hen euz klewet,
War he inkane zo pignet;

War he inkane eo pignet,
Ha da Vourbriek ez eo et.

— Ervoanik 'r Bail, d'in-me laret,
C'hui zelivrfe 'n ine daonet;

C'hui zelivrfe 'n ine daonet,
O komer Janet 'r Wern da bried ? —

— Me iel' ganac'h lec'h ma karfet,
Hag a raï 'vel ma lavarfet;

Hag a raï vel ma lavarfet,
'Komer Janet 'r Wern da briet. —

Janet ar Wern a lavare
Penaos ann den-ze n'anvee;

Penaos ann den-ze n'anvee,
Oa gant-hi ann neb a gare.

. . . .
. . . .

— Lammet m' mantel diwar ma chouk,
Ma loski' ra vel ann tan-broud !

Lammet d'in iwe ma zeienn,
Ma zeienn eured, ma gwalenn;

Ma zeienn eured, ma gwalenn,
Ma dewi reont 'vel tan 'n ifern ! —

V

Ann aerouant a lavare
Euz sonerrienn 'n eured neuze :

— Sonerrienn 'n eured, d'in laret,
C'hoari-gaer 'zo bet er banket ? —

— C'hoari-gaer 'r banket n'euz ket bet,
Janedik ar Wern 'zo kollet. —

— Sonerrienn 'n eured, d'in laret,
A c'hui c'hoantaë hi gwelet ? —

— Je n'ai nié aucun péché,
Mais j'ai fait sept promesses;

Oui, sept promesses, pour mon malheur,
Sans me marier à aucun ! —

— Jeanne Le Guern, dîtes-moi,
A qui fîtes-vous la première promesse? —

— A Yves Le Bail, de Bourbriac,
Oui, à celui-là je promis le premier. —

Le prêtre, à ces mots,
Est monté sur sa haquenée;

Il est monté sur sa haquenée,
Et est allé à Bourbriac.

— Yves Le Bail, dites-moi,
Voulez-vous délivrer une âme damnée;

Voulez-vous délivrer une âme damnée,
En prenant Jeanne Le Guern pour femme? —

— J'irai avec vous où vous voudrez,
Et ferai ce que vous me direz;

Je ferai ce que vous me direz,
Je prendrai Jeanne Le Guern pour femme. —

Jeanne Le Guern dit
Qu'elle ne connaissait pas cet homme;

Qu'elle ne connaissait pas cet homme,
Et qu'elle était avec celui qu'elle aimait.

. . . .
. . . .

— Otez-moi mon manteau de dessus les épaules,
Il me brûle comme la braise!

Enlevez-moi ma ceinture,
Ma ceinture de noces et mon anneau;

Ma ceinture de noces et mon anneau,
Ils me brûlent comme le feu de l'enfer ! —

V

Le Démon disait
Alors aux sonneurs de la noce :

— Sonneurs de la noce, dites-moi,
Y a-t-il eu beau jeu au banquet? —

— Il n'y a pas eu beau jeu au banquet,
Car Jeanne Le Guern est perdue ! —

— Sonneurs de la noce, dites-moi,
Désirez-vous la revoir ? —

— Ia 'walc'h, me c'houlenn hi gwelet,
Med gant n'am bezo drouk er-bed;

Med gant n'am bezo drouk er-bed,
Ha ma vinn er porchet rentet. —

Hag hen o kregi bars he benn,
Hen kass dreist ann tier huël.....

VI

En ifern pa 'z eo arruet,
Janet ar Wern hen euz gwelet;

Janet ar Wern hen euz gwelet,
'N ur gador ardant azezet;

'N ur gador ardant azezet,
Dira-z-hi 'r gaoter plom berwet!

Janet ar Wern a lavare
Da zoner ann eured neuze:

— Dalet ma chapelet bihan,
Ma losk aman evel ann tann!

Laret d'ann Nikolas, ma zad,
Eman en ifern he gontrad;

Laret da Janedik ar Wern,
Eman hi c'hador en Ifern!

Dalet ma chapelet eured.
Roët-han d'ann hini vo 'r porchet..... —

. . . .

Hi chapelet p'eo diskroget,
En puns ann ifern e fontet,

Hi o kriall : — Ah! iaou! allas!
Poaniou ann ifern a zo braz! —

Kanet gant MARIE CLECH.

Loguivi-Plougras, 1867.

— Oui, je voudrais bien la revoir,
Mais à la condition qu'il ne m'arrivera aucun mal;

A la condition qu'il ne m'arrivera aucun mal,
Et que je serai ramené dans le porche. —

Alors il le prend par la tête
Et l'enlève pas-dessus les hautes maisons....

VI

Arrivé dans l'enfer,
Il a vu Jeanne Le Guern ;

Il a vu Jeanne Le Guern,
Assise dans un siége de feu;

Assise dans un siége de feu,
Devant elle un bassin rempli de plomb fondu !

Jeanne Le Guern dit
Alors au sonneur de ses noces :

— Prenez mon petit chapelet,
Qui me brûle ici comme le feu !

Dites à Nicolas, mon père,
Que son contrat est dans enfer;

Dites à Jeanne Le Guern (sa mère),
Que son siége est dans l'enfer !

Prenez mon chapelet de noces,
Et donnez-le à celui qui sera dans le porche..... —

. . . .

Dès qu'elle s'est dessaisie de son chapelet,
Elle est tombée au fond du puits de l'enfer,

En criant : — O douleur! hélas!
Les peines de l'enfer sont grandes ! —

Dicté par Marie CLECH, sabotière de la forêt de Beffou.
Loguivi-Plougras, 1867.

— Mar na oc'h-c'hui ket bet pedet,
Deut warc'hoas 'r beure, hag vefet. —

Kement blijaz d'he fantazi,
M'hi c'honduaz beteg hi zi;

Beteg hi zi eo gant-hi et,
Allas! piou 'oa na ouie ket!

Ar mal iaouank a lavare
En hent d'ez-hi na dre ma 'z ee :

— Janet 'r Wern, m' vije d'ho reket,
Ni vije hon daou dimezet. —

— Na 'z eo ket ebars ann hentjou
A dle bout gret ann dimiziou;

Me 'zo beo ma mamm ha ma zad,
Vont war al lec'h, rok 'rinn kontrad. —

— Me, 'me-z-han 'zo beo m' re iwe,
Med n' c'houlennann ket ho c'honje! —

. . . .

Ar mal iaouank a lavare,
Bars ar c'hroaz-hent pa 'z arrue :

— Janet ar Wern, kontant 'vefet.
A vezimb hon daou dimezet? —

— Na n'eo ket bars ar c'hroaz-hentjou
A dle bout gret ann dimiziou;

Me 'zo beo ma mamm ha ma zad,
A renkont bezan er c'hontrad. —

— Me a zo beo ma re iwe,
Med n' c'houlennan ket ho c'honje. —

. . . .

III

Ar mal iaouank a vonjoure
'N ti Janet ar Wern p'arrue :

— Roët d'in skabel d'azeza,
Serviedenn d'em dic'houeza;

Serviedenn d'em dic'houeza,
Mar be me mab-kaër ann ti-ma :

Me blijo d'ac'h, d'ho zantimant,
Me roïo d'ac'h aour hag arc'hant;

Me roïo d'ac'h aour hag arc'hant,
Ha mado ar pez ho po c'hoant;

Me blijo d'ac'h ha d'ho speret,
Aour, arc'hant po 'r pez a garrfet. —

— Si vous n'avez pas été invité,
Venez demain matin et vous le serez. —

Elle lui plut si bien,
Qu'il la conduisit jusqu'à sa maison;

Il l'a accompagnée jusqu'à sa maison;
Hélas elle ne savait pas qui il était!

Le jeune homme lui disait,
En la reconduisant :

— Jeanne Le Guern, si c'était votre bon plaisir,
Nous serions fiancés ensemble, tous les deux. —

— Ce n'est pas sur les chemins
Que doivent se faire les fiançailles;

Moi j'ai mon père et ma mère vivants,
Et ils seront sur les lieux avant que je m'engage. —

— Et les miens aussi sont vivants,
Mais je ne demande pas leur permission. —

. . . .

Le jeune homme disait,
En arrivant dans un carrefour:

— Jeanne Le Guern, voulez-vous
Que nous soyons fiancés ensemble, tous les deux? —

— Ce n'est pas dans les carrefours
Que doivent se faire les fiançailles;

Moi j'ai mon père et ma mère qui vivent encore,
Et il faut qu'ils assistent au contrat. —

— Les miens aussi vivent encore,
Mais je ne demande pas leur consentement. —

. . . .

III

Le jeune homme souhaitait le bonjour,
En arrivant chez Jeanne Le Guern :

— Donnez-moi un escabeau pour m'asseoir,
Et une serviette pour essuyer la sueur;

Et une serviette pour essuyer la sueur,
Si je dois être gendre dans cette maison;

Je vous plairai à souhait,
Car je vous donnerai de l'or et de l'argent;

Je vous donnerai de l'or et de l'argent,
Et des biens autant que vous en désirerez;

Je vous plairai à souhait,
Car vous aurez de l'or et de l'argent à discrétion. —

— C'hui a vije a-walc'h d'am grad,
M'ho bije gwennou daoulagad :

Gwennou daoulagad n'oc'h euz ket,
Ho treid a zo vel treïd kezek ! —

IV

'N aotro 'r person a c'houlenne
Euz ar mal iaouank, p'hen gwele :

Petra 'glaskes war-dro ma zi ?
Me na ian morse d'as hini. —

— Me a zo ac'hann a bell-bro,
Ma brendeur-all 'zo evel-t-on ;

Me a zo ac'hann a bell-bro
Mab Lusufer eo ma hano. —

'N aotro 'r person a c'houlenne
Euz Janedik ar Wern neuze :

— Janet ar Wern, d'in-me laret
Petra pec'het oc'h euz nac'het. —

— N'am euz nac'het pec'het abed,
Med seiz dimizi am euz gret ;

Me am euz gret seiz dimizi,
Heb ober kontrat euz hini :

Heb ober kontrat euz hini,
Med ar wes-ma, siouas a rinn !

. . . .

V

Pa 'z ia Janet 'traon gant 'n iliz
Ez ia ken kaer ha fourdeliz ;

Pa 'z ia d'ann nec'h gant ann aoter,
Ez ia ken du ha Lusufer.

. . . .
. . . .

VI

. . . .

— Ur banket kaer a-walc'h 'zo bet,
Med ar vroeg eured 'zo kollet ! —

Ann aër-wiber a lavare
Da zonerrienn 'n eured neuze :

— M'oc'h euz c'hoant gwelet Janet 'r Wern,
Deut ganin da fonz ann ifern ! —

— Vous seriez assez à mon gré,
Si vos yeux avaient des blancs;

Vos yeux n'ont pas de blancs,
Et vos pieds ressemblent à ceux des chevaux! —

IV

Monsieur le curé demanda
Au jeune homme, quand il le vit :

— Que cherches-tu autour de ma maison?
Moi je ne vais jamais à la tienne. —

— Je suis d'un pays qui est bien loin d'ici,
Et tous mes frères me ressemblent;

Je suis d'un pays qui est bien loin d'ici,
En mon nom est fils de Lucifer. —

Monsieur le curé demandait
A Jeanne Le Guern, en ce moment :

— Jeanne Le Guern, dites-moi,
Quel est le péché que vous avez nié? —

— Je n'ai nié aucun péché,
Mais j'ai été fiancée sept fois;

J'ai été fiancée sept fois,
Sans jamais tenir ma parole;

Sans passer contrat avec aucun,
Mais cette fois, hélas! il faudra le faire! —

. . . .

V

Quand Jeanne descend dans le bas de l'église,
Elle est belle comme la fleur de lys;

Quand elle monte vers l'autel,
Elle devient noire comme Lucifer!

. . . .
. . . .

VI

. . . .

— Le banquet a été assez beau,
Mais la jeune mariée est perdue! —

La Vipère disait
Aux sonneurs de la noce, en ce moment :

— Si vous voulez voir Jeanne Le Guern,
Venez avec moi au fond de l'enfer! —

Ann aer Wiber a lavare
Da Janet ar Wern p'arrue :

— Petra d'zonerrien ho eured 'rofet ?
Janet ar Wern, d'in-me laret. —

— Petra d'ez-he a ve roët
Med ma gwalenn, ma chapelet;

Ma gwalenn ha ma chapelet
Ewit kass d'ar ger, d'am fried?

Ewit kass d'ar ger d'am fried,
D'ar c'henta am boa prometet ! —

Euz hi gwalenn, hi c'hapelet,
Ker-kent ma ez eo diskroget,

Ur griadenn a deuz leusket,
En punz ann ifern eo kouezet,

En em laret : — Ah ! iaou ! allas !
Poaniou ann ifern a zo braz ! —

Kerarborn, 1849.

La Vipère disait
A Jeanne Le Guern, en arrivant :

— Que donnerez-vous à vos sonneurs de noces,
Jeanne Le Guern, dites-le moi ? —

— Et que puis-je leur donner,
Si ce n'est mon anneau et mon chapelet;

Mon anneau et mon chapelet,
Pour les porter à mon époux ?

Pour les porter à mon époux,
Le premier à qui j'avais fait promesse ? —

De son anneau et son chapelet
Aussitôt qu'elle s'est dessaisie,

Elle a poussé un cri,
Et est tombée au fond du puits de l'enfer,

En disant : — O douleur ! hélas !
Les peines de l'enfer sont grandes ! —

Keramborgne, 1849.

NOTES ET VARIANTES.

Une autre version donne ainsi la finale de cette ballade :

. . . .

P'a oaut gant ann hent o vonet,
Ar gompagnonez 'n euz laret :
— Jannet ar Wern, em diouallet,
Ur gwall briet gavfann 'c'h euz bet !
N'eo ket henvel euz ur c'hristenn,
Daoulagad diaoul 'zo 'n he benn ! —
Dre m' tosta Janet d'ann iliz,
Hi a oa kaer 'vel fourdeliz;
Dre ma tostaë d'ann aoter,
Hi a ice du 'vel Lusufer !
— Gant-oc'h, Guern-koz, 'on saouezet,
O welet petra oc'h euz gret,
Roët ho merc'h da Lusufer,
Laket 'nn ez-hi 'n ker braz mizer !

. . . .

Pa lak' hi gwalen war hi biz,
Saouezc kement oa 'n iliz.
Ober eure ur iouc'hadenn
A oa spontuz, war bouez hi fenn !
Meaz ann iliz p'eo sortiet,
Komanz da grial a deuz gret :
— Dewi a rann kig hag-eskern,
Me 'zo un' 'vemprou ann ifern ! —
Ann douar a zo digoret,
En punz ann ifern eo kouezet !
— Seiz promese faoz am boa gret,
Hep beza hini eureujet;
Ann eizvet am euz eureujet,
D' 'nn ifern gant-ban renkann monet !
Me ia gant 'nn eizvet d'ann ifern,
Ewit dewi kig-hag-eskern ! —

Kanet gant Mari-Jos KADO.
Kerarborn, 1849.

. . . .

Comme ils allaient par le chemin,
La compagnie disait :
— Jeanne Le Guern, prenez garde à vous,
Je trouve que vous avez là un singulier mari !
Il ne ressemble pas à un chrétien,
Il a des yeux de démon dans la tête !
Quand Jeanne approchait de l'église;
Elle était belle comme la fleur de lys,
Mais à mesure qu'elle approchait de l'autel,
Elle devenait noire comme Lucifer !
— Je suis bien surpris avec vous, vieux Le Guern,
En voyant ce que vous avez fait ;
Avoir donné votre fille à Lucifer,
Et l'avoir mise en si grande infortune ! —

. . . .

Quand elle mit son anneau à son doigt,
Tous ceux qui étaient dans l'église furent effrayés ;
Elle poussa un cri,
Un cri épouvantable, de toutes ses forces !
Et quand elle sortit de l'église,
Elle se mit encore à crier :
— Le feu consume ma chair et mes os,
Je suis un membre de l'enfer ! —
La terre s'est entr'ouverte,
Et elle est tombée dans le puits de l'enfer !
— J'ai fait sept fausses promesses,
Sans épouser aucun :
Mais le huitième, je l'ai épousé,
Et il faut aller avec lui en enfer !
Je vais avec le huitième, en enfer,
Pour y brûler chair et os ! —

Chanté par Marie-Jos KADO.
Keramborgne, 1849.

Une autre version débute ainsi :

Jannedik ar Wern a lare
D'ar belek iaouank un dez oë :
— Ter noz 'zo takenn D' 'meuz kousket, *etc.*

ce qui donne à croire que c'est en confession qu'elle lui parle. Dans cette même version, le premier a qui elle a fait promesse s'appelle : Ervoan ar Biban, de Saint-Brieuc.

Rapprocher cette ballade de celle contenue dans le *Barzaz Breiz* sous le titre de *la Fiancée de Satan*, p. 156 (sixième édition).

1,35?
Romania, 4, 116 (...)

ANN HINI OA ET DA WELET

HE VESTREZ D'ANN IFERN.

ANN HINI OA ET DA WELET

HE VESTREZ D'ANN IFERN.

Sklezrijenn euz ann ef breman a c'houlennan,
Euz ar Werc'hez-Vari, wit gallout esplikan
Un exempl pitoïabl e-touez ann dut iaouank,
Da gement 'zo er bed ur mezelour patant.

Em darempredi rent en ho bugaleaj,
Dre ma teuent en oad, a rent c'hoas davantaj,
Em darempredi rent koulz en noz hag en de,
Hep diskouez nep doujanz euz a c'halloud Doue.
Met un dra gri deuaz ewit ho separi;
Ar plac'h deu da verwell, iaouank ha dizoursi.
Pa well ann den iaouank marw he vestrez fidel,
E em strinkaz 'n ur gouent, e-touez ann dut zantel,
Le'h ma pede Doue, koulz en noz hag en de,
'N esper gwelt he vestrez, 'vel pa oa en buhe.
Un de m'oa ar c'hloarek en pedenn en he gambr,
Ann Diaoul aparisaz en giz d'un den iaouank.
— Pegement, eme-z-han, a roï-te d'in-me
Wit gwelet da vestrez, 'vel pa oa en buhe? —
— Me a zo ur paour keiz n'am euz ket a voïenn,
N' 'm euz met ur blatinenn c'houezet en aour-melenn;
Nep raï d'in hi gwelet, hep kavet nep ofanz,
hen do ma flatinenn, o ia en asuranz. —
Tapout 'ra krog en-han evel en ur bugel,
Nijell a ra gant-han dreist ann tier uhel.
Arruout a rejont 'n un ale vraz meurbed,
Er penn-all ann-ez-hi un or vraz houarnet.
P'arruaz 'tal ann or, d'ez-han eo digorret,
Dre m'oa euz ann ifern un diaoul inkarnet:
Mont a eure gant-han en ur gambr a goste,
Lec'h m' welaz he vestrez, vel pa oa en buhe;
Laket oe ar c'hloarek a goste en ur gambr,
Lec'h ma wel he vestrez en ur gador ardant.
— Laret d'in, ma mestrez, ha c'hui 'c'h euz aze poan,
Seblantout a ra d'in ez oc'h en kreiz ann tan? —

CELUI QUI ALLA VOIR SA MAITRESSE

EN ENFER.

J'implore la lumière du ciel
Et l'assistance de la Sainte-Vierge, pour pouvoir exposer
Un fait digne de pitié, parmi les jeunes gens,
Un exemple patent pour tous ceux qui sont dans ce monde.

Ils se fréquentaient dès leur enfance,
Et à mesure qu'ils avançaient en âge, ils le faisaient encore da-
[vantage.
Ils se fréquentaient la nuit comme le jour,
Sans montrer aucune crainte de la puissance de Dieu.

Mais une chose cruelle vint les séparer,
La fille vient à mourir, jeune et sans souci.

Quand le jeune homme vit son amie morte,
Il se jeta dans un couvent, parmi les hommes saints;

Et là il priait Dieu nuit et jour,
Dans l'espoir de revoir son amie, comme quand elle était en vie.

Un jour que le kloarek était en prière, dans sa chambre,
Le Démon lui apparut, sous la forme d'un jeune homme.

— Combien, lui dit-il, me donnerais-tu
Pour voir ton amie, comme quand elle était en vie? —

— Je ne suis qu'un pauvre homme et je n'ai pas de biens;
Je n'ai qu'une patène *soufflée* en or jaune;

Celui qui me fera voir mon amie, sans qu'il m'arrive de mal,
Aura ma patène, ô oui, en assurance. —

Il le prend, comme un enfant,
Et s'envole avec lui par-dessus les hautes maisons.

Ils arrivèrent dans une avenue très-grande,
Avec une grande porte garnie de fer, à l'extrémité.

Quand il arriva près de la porte, elle lui fut ouverte,
Parce qu'il était un diable incarné de l'enfer;

Il le conduisit dans une chambre, à l'écart,
Où il vit son amie, comme quand elle était en vie;

Le kloarek fut mis dans une chambre, à l'écart,
Où il voit son amie sur un siége de feu!

— Dites-moi, mon amie, souffrez-vous dans ce lieu,
Car il me semble vous voir au milieu du feu? —

— Oh! ia sur, eme-z-hi, mad hallet kredi-ze,
Me n'am euz tam repoz nag en noz nag en de. —
— Petra ann traou c'hudur 'zo ouz ho tiou-skouarn,
Iffom dac'h ho pisaj, ho tried hag ho taouarn? —
— Holl serpanted 'nn ifern am devor de-ha-noz,
N'am euz ket digant-he ur momet a repoz;
Ma zreid ha ma daouarn, ma izili 'samblez,
A zo 'vel un houarn o tont euz ar forniez! —
— Laret d'in, ma mestrez, na ve ket a voïenr
Da dont d'ho delivra a boaniou ann ifern,
Gant iün hag orezon, pedennou mad laret,
Aluzon d'ar baourienn, oferniou selebret? —
— Iünou, orezonou, pedennou mad laret,
Na reont met kreski poan un ine daonet. —
— Adieu ta, ma mestrez, pa 'z eo red partia,
C'hoant 'm euz d'ho ambrasi wit ar wes diweza? —
— Salv-ho-kraz, servijer, wit-ze na refet ket,
Rag gant tan ann ifern c'hui a ve sur dewet. —
— Adieu ta, ma mestrez, pa eo red partia,
Me 'reï h' gourc'hemenou d'ho c'hoarik bihanna. —
— Oh ia, ma servijer, oh! ia, na vanket ket,
Grit ma gourc'hemenou, ha deuz ma feurz laret,
Na vo ket familier re gant ar galanted,
Gant aoun, siouas Maria, na ve iwe daonet! —

Kanet gant Mari-Job KADO, paourez koz.

Kerarborn, 1844.

— Oh ! oui, certes, dit-elle, vous pouvez bien le croire,
Je n'ai pas un seul instant de repos, ni la nuit, ni le jour. —

— Qu'est-ce que ces choses repoussantes qui sont à vos oreilles,
Et qui souillent votre visage et vos pieds et vos mains ? —

— Tous les serpents de l'enfer me dévorent, jour et nuit,
Sans me laisser un seul moment de repos ;

Mes pieds, mes mains, tous mes membres
Sont comme le fer qui sort de la fournaise ! —

— Dites-moi, mon amie, n'y aurait-il pas moyen
De vous racheter des supplices de l'enfer,

Par des jeûnes, des oraisons, de bonnes prières,
L'aumône aux pauvres, et la sainte messe ? —

— Les jeûnes, les oraisons, les bonnes prières
Ne font qu'accroître les peines d'une âme damnée. —

— Adieu donc, mon amie, puisqu'il faut partir,
Je voudrais bien vous embrasser une dernière fois ? —

— Sauf votre grâce, mon serviteur, vous ne ferez point cela,
Car vous seriez brûlé par le feu de l'enfer. —

— Adieu donc, mon amie, puisqu'il faut partir ;
Je donnerai de vos nouvelles à votre jeune sœur. —

— Oh ! oui, mon serviteur, oh ! oui, n'y manquez pas,
Donnez-lui de mes nouvelles, et lui dites de ma part

De n'être pas trop familière avec les galants,
De crainte, hélas ! Marie, d'être aussi damnée ! —

Chanté par MARIE-JOB KADO, vieille mendiante

Keramborgne, 1844.

NOTE.

J'ai plusieurs versions de cette ballade, mais elles concordent toutes, ou les différences sont si légères, que je crois inutile de donner des variantes. — Rapprocher du sombre gwerz de *Katell gollet* (Catherine la damnée) qui a été imprimé à Morlaix, chez Lédan.

M. le comte de Puymaigre dans son intéressant recueil de *Chants populaires du pays Messin*, a donné, sous le titre de *la Damnée*, un chant français qui ressemble d'une manière frappante à notre gwerz breton. Voici ce chant :

C'est d'une fille et d'un garçon,
D'un garçon qui l'a bien aimée.
Mais bientôt sur le vert gazon
La belle fille est enterrée.

Le garçon fit une prière
A la bonne vierge Marie,
Pour qu'elle lui fasse voir encore
La belle qu'il a tant chérie.

Il n'a pas fini sa prière,
Et voilà la belle arrivée.
— Oh! la belle, la belle, où avez-vous été,
Que vos fraîches couleurs ont si fort changé? —

— Ce sont les diables et les enfers
Qui ont ainsi rongé mes membres,
Et cela pour un maudit péché
Que nous avons commis ensemble. —

— Oh! dites-moi, dites, ma mie,
Ne peut-on pas vous soulager,
Avec quelques messes à dire,
Ou quelques vigiles à chanter? —

— Oh! non, mon bel ami, oh! non,
Oh! non, ne m'en faites point dire,
Tant plus prieras ton Dieu pour moi,
Et tant plus souffrirai martyre.

— Oh! adieu donc, adieu, ma mie,
Puisqu'il faut ainsi vous quitter.
A votre sœur Marguerite,
N'avez-vous rien à envoyer? —

— Tu diras à ma sœur Marguerite
Qu'elle ne fasse pas comme moi.
Que jamais elle ne se promène,
Sur le soir, dans les grands bois. —

Voir encore dans le livre de M. de Beaurepaire, *Etude sur la poésie populaire en Normandie*, deux chants normands qui ont quelque analogie avec le nôtre.

JANEDIK AR ZORSERES

JANEDIK AR ZORSERES.

GWES KENTA.

I

— Eomp-ni hon daou Janedik, d'ar pardon d'ar Ieodet,
Pell-braz dimeuz a amzer 'm euz prometet monet. —

Janedik a lavare, p'oa drem-dost d'ar Ieodet :
— Aman a-vad, eme-z-hi, 'zo 'r parkad kaer a ed !

Aman a-vad, eme-z-hi, 'zo 'r parkad kaer 'segall,
Hag a-benn ma retornfomp, na vo nemet pigall ;

A zo bet et d'hen hada tric'houec'h poezellad had,
'Benn vo daro da droc'ha, na vo met ur rennad !

'Benn vo daro da droc'ha, na vo met ur rennad,
Hag a-benn ma vo gwentet, n' vo ket ur skudellad ! —

— Na gwallet d'in ledander ul linsel-wenterez,
Ha me a welo neuze ha c'hui 'zo zorserez. —

— Salv-ho-kraz, ma zad, 'me-z-hi, n'hallan ket hen ober,
Dont rafenn da rouinan ar vro-ma en antier. —

— Eomp-ni d'ar ger, Janedik, eomp-di d'ar ger hon daou,
Ha laromp a wir galon adieu d'ar pardoniou. —

II

Ann ozac'h Iann a lare bars ar ger, d'he bried :
— Ni a meump maget ur verc'h a oar gwalla ann ed ;

Me ia d'hi rekomandi d'ar prokuror iskar (fiscal?). —
Ann ozac'h Iann a lare d'ar prokuror iskar :

— Ni a meump ganet ur verc'h a oar gwalla ann ed,
Grit ho posubl 'n hi andret, wit omp-ni hon euz gret. —

— Digasset ho merc'h ama, ma vo interrojet,
Barnet dirag 'nn tribunal, mar deuz-hi meritet. —

III

— Laret-c'hui d'in, Janedik, brema pa 'z oc'h barnet,
Penaos 'c'h euz disket 'r sekret ewit gwalla ann ed ? —

— Gant ur mesaër denved a oa en ti ma zad,
Ma c'hasse bepnoz gant-han da welet ar zabad,

JEANNE LA SORCIÈRE.

PREMIÈRE VERSION.

I

— Allons tous les deux, Jeanne, au pardon du Guéodet,
Il y a longtemps que j'ai promis d'y aller. —

Jeanne disait, quand elle fut près du Guéodet :
— Voici, par exemple, un beau champ de blé !

Voici, par exemple, un beau champ de seigle,
Et quand nous retournerons, il n'y aura que de l'ivraie!

Il a fallu pour l'ensemencer dix-huit boisseaux,
Et quand il sera mûr à couper, il n'en restera pas un quart!

Quand il sera mûr à couper, il n'en restera pas un quart;
Et quand il sera vanné, il n'y en aura pas une écuellée ! —

— Gâtez-en là la largeur d'une nappe à vanner,
Et je verrai alors si vous êtes sorcière. —

— Sauf votre grâce, dit-elle, mon père, je ne puis faire cela,
Car je ruinerais le pays tout entier. —

— Retournons à la maison, Jeanne, retournons tous les deux,
Et disons de bon cœur adieu aux pardons. —

II

Jean, le chef de ménage, disait à sa femme, en arrivant à la [maison:
— Nous avons nourri une fille qui sait gâter le blé (1);

Je vais la recommander au procureur fiscal. —
Jean, le chef de ménage, disait au procureur fiscal :

— Nous avons nourri une fille qui sait gâter le blé,
Faites votre possible à son endroit, pour nous, nous l'avons [fait. —

— Amenez-moi votre fille, pour être interrogée
Et condamnée devant le tribunal, si elle l'a mérité. —

III

— Dites-moi, Jeanne, maintenant que vous êtes condamnée,
Comment avez-vous appris le secret pour gâter le blé ! —

— Un gardeur de moutons qui était chez mon père,
M'emmenait chaque nuit au sabbat,

(1) *Gwalla*, gâter au moyen d'un sortilége.

Lec'h ma vije 'r zorserienn hag ar zorserezed;
Hag a diskas d'in 'r sekret ewit gwalla ann ed.

Pa oa arruet hennes ebars en ti ma zad,
Na ouienn tra en douar nemet ma chapelad :

Brema me oar al latin, me oar skriva ha lenn,
Hag ampich ar belek d' laret ann oferenn;

Ampich 'r belek da laret, d'ar zul, he ofern-bred,
Ha konsakri ann hosti, mar ve d'in permetet! —

— Laret-c'hui d'in, Janedik, brema pa 'z oc'h barnet,
Petra 'zo red da gavet ewit gwalla ann ed? —

— Red' kaout kalon un tousek, lagad-kleiz ur mal-bran,
Ann had dimeuz ar radenn, en noz tantad Sant-Iann.

Gant ur plat arc'hant am boa 'tastummenn leiz ma bôz,
Oh! ia', etre unnek-heur hag ann taol anter-noz.

Ul louzouenn all 'zo c'hoas, hounnes na hanwinn ket,
Hogenn a-nez hi c'havet, n'ho deuz vertuz er-bed.

Me 'm euz ur c'houfik-bahut er ger, en ti ma zad,
Hag ann nep hen digoro hen defo kalonnad!

Ann hini hen digoro renko kaout kalon frank,
'Zo en-han ter aer-wiber o c'hori ur serpant.

Mar deu ma zer aerik da ober bloavez-mad,
A renkont beza bewet gant ur boued dilikad;

A renkont beza bewet gant ur boued dilikad,
Ma eo gant kik glujar ha kik kefeleged;

Hag iwe ar goad roïal euz ann inosanted,
Pa 'z aint wit beza badet, da doull dor ar porchet;

Ha kent ma vankfenn-me d'ober d'ez-he er-vad,
Me deufe da rei d'ez-he goad ma mamm ha ma zad! —

— Laret-c'hui d'in, Janedik, brema pa'z oc'h barnet,
Petra 'zo red da ober wit na brodufont ket? —

— Lakad 'nn ez-he 'n un dachenn, ober tan 'n dro d'ez-he,
Ann douar a zigoro, a lonko ann ez-he!

Met me ho ped, mar gret tan, gret ma vezo tan-frank,
Mar deu hini da achap, 'vo dewet 'r firmamant!

Na mar vijenn-me bet c'hoas ur bloavez en buhe,
Am bije laket ar bed da vont war he goste! —

Kanet gant Dall-Kompagnon.

Kerarborn, 1849.

Où étaient les sorciers et les sorcières,
Et c'est lui qui m'apprit le secret pour gâter le blé.

Quand il arriva chez mon père,
Je ne savais rien au monde que mon chapelet :

A présent je sais le latin, je sais écrire et lire,
Et empêcher le prêtre de dire sa messe ;

Empêcher le prêtre de dire la grande messe, le dimanche,
Et consacrer l'hostie, si cela m'était permis ! —

— Dites-moi, Jeanne, à présent que vous êtes condamnée,
Que faut-il avoir pour gâter le blé ? — [mâle

— Il faut avoir le cœur d'un crapaud, l'œil gauche d'un corbeau
Et de la graine de fougère, ramassée la nuit du feu de la S[t] Jean.

Avec un plat d'argent que j'avais j'en ramassais une poignée,
Oui, entre onze heures et le coup de minuit.

Il y a encore une autre herbe, que je ne nommerai pas,
Et sans celle-là, les autres n'ont aucune vertu.

J'ai un petit coffre-bahut à la maison, chez mon père,
Et celui qui l'ouvrira en éprouvera crève-cœur !

Celui qui l'ouvrira devra avoir un cœur intrépide,
Car il y a là trois vipères qui couvent un serpent.

Et si mes trois petites couleuvres viennent à bien,
Il faudra les nourrir avec des mets délicats ;

Il faudra les nourrir avec des mets délicats,
Comme de la chair de perdrix et de bécasse,

Et aussi le sang royal des innocents,
Quand on les porte au porche, pour être baptisés ;

Et avant que je manque de les bien traiter,
Je leur donnerai le sang de ma mère et celui de mon père ! —

— Dites-moi, Jeanne, maintenant que vous êtes condamnée,
Que faut-il faire pour qu'ils ne produisent pas ? —

— Les mettre au milieu d'une plaine, faire du feu autour ;
La terre s'entr'ouvrira pour les engloutir !

Mais, je vous prie, si vous faites du feu, ne l'épargnez pas,
Car s'il s'en échappe un seul, il incendiera le firmament !

Si j'étais restée encore une année en vie,
J'aurais renversé ce monde ! —

Chanté par COMPAGNON-L'AVEUGLE.

Keramborgne, 1849.

JANEDIK AR ZORSERES.

KIL GWES.

. . . .
. . . .

— Pa is kenta da Baris, da ziskin ar Gallek,
Me na ouienn, ma Doue, nemet ma chapelet.

Met brema me 'm euz disket, me oar skiva ha lenn,
Ha kerkouls hag ar belek laret ann oferenn;

Me oar kana 'nn abostol, bars ann oferenn-bred,
Ha konsakri ann hosti, mar ve d'in permetet. —

— Laret-c'hui d'in, merc'h iaouank, gant piou oc'h euz
Oc'h euz disket ar sekret ewit gwalla ann ed? — [disket,

— Gant ur c'hloarek iaouank a oa en ti ma zad,
Ma c'hasse bep-noz gant-han wit gwelet ar zabad;

Ma c'hasse bep-noz gant-han wit gwelet ar zabad,
Hag am euz disket ann drouk, e-lec'h diski ar vad:

Ha pa arruenn eno, na glewenn mann er-bed,
Nemet kaoz ar zorserienn hag ar zorseresed;

Nemet kaoz ar zorserienn hag ar zorseresed,
Hag e-lec'h diskin ar vad, ann drouk am euz disket! —

— Laret-c'hui d'in, merc'h iaouank, gant piou oc'h euz
Oc'h euz disket ar sekret ewit gwalla ann ed? [disket,

War-hed seiz lew diouzoc'h n'euz dioanet tamm ed,
Ha bugel-bihan ganet, hini n'euz badezet?

. . . .

— Laret-c'hui d'in merc'h iaouank, petra 'zo red kavet,
Petra'zo red da gavet, ewit gwalla ann ed? —

— Na lagad-kleiz ul mal-bran ha kalon un tousek,
Ann had dimeuz ar radenn, noz goel-Iann dastumet.

Kenta lakiz ma louzou, da c'houd ha hi oa mad,
Oa 'n ur mezoad segall hen doa hadet ma zad;

Oa 'n ur mezoad segall hen doa hadet ma zad,
Hag a oa et d'hen hada tric'houec'h hanter poellad;

Hag a oa et d'hen hada tric'houec'h hanter poellad,
Met na euz ket bet en-han tric'houec'h skudellad-vad.

Me 'm euz ur c'houfik-bahut ebars en ti ma zad,
Ar c'henta hen digoro, hen defo kolonad!

JEANNE LA SORCIÈRE.

SECONDE VERSION.

. . . .
. . . .

— Quand j'allai premièrement à Paris, pour apprendre le
Je ne savais, mon Dieu, que mon chapelet. [français,

Mais à présent je suis savante, je sais écrire et lire,
Et, aussi bien que le prêtre, je sais dire la messe;

Je sais chanter l'épitre, à la grande messe,
Et consacrer l'hostie, si cela m'était permis. —

— Dites-moi, jeune fille, avec qui vous avez appris
Le secret pour jeter un sort sur le blé ! —

— C'est avec un jeune kloarek qui était chez mon père,
Et qui m'emmenait toutes les nuits au sabbat;

Il m'emmenait toutes les nuits au sabbat,
Et j'ai appris le mal au lieu d'apprendre le bien.

Et quand j'arrivais là, je n'entendais rien autre chose
Que la conversation des sorciers et des sorcières;

Que la conversation des sorciers et des sorcières,
Et au lieu d'apprendre le bien, j'ai appris le mal ! —

— Dites-moi, jeune fille, avec qui vous avez appris
Le secret pour jeter un sort sur le blé ?

Sept lieues à la ronde, il n'a germé aucun grain,
Et aucun enfant nouveau-né n'a reçu le baptême ? —

. . . .

— Dites-moi, jeune fille, ce qu'il faut avoir,
Ce qu'il est nécessaire d'avoir pour gâter le blé ? —

— L'œil gauche d'un corbeau mâle et le cœur d'un crapaud,
Avec de la graine de fougère ramassée la nuit de la St-Jean.

La première fois que j'employai mon sortilége, pour l'éprouver,
Ce fut dans un champ de seigle ensemencé par mon père;

Ce fut dans un champ de seigle ensemencé par mon père,
Et où l'on avait mis dix-huit demi-boisseaux;

On l'avait ensemencé avec dix-huit demi-boisseaux,
Et il ne donna pas dix-huit bonnes écuellées !

J'ai chez mon père un petit coffre-bahut,
Et le premier qui l'ouvrira en aura du crève-cœur !

'Zo en-han ter aer-wiber o c'hrri ur serpant,
Hag a dewo ar bed-ma en holl antieramant.

Mar deu ma loenidigou da ober bloavez-mad,
A renkont beza bewet gant ur boued dilikad:

Na vo ket gant leas-peutrinn eo a vezoint bewet,
Ma vo gant ar goad roïal euz ann inosanted;

Ma vo gant ar goad roïal euz ann inosanted,
Kent wit monet d'ann iliz da veza badezet.

Me ouie laza 'r bugel en kornik ar porchet,
Prest da resev badeziant, hag ar belek gwisket. —

— Arsa eta, Janedik, brema pa 'z oc'h barnet,
Petra 'zo dleet d'ober wit na brodufont ket? —

— Ho lakad en kreiz ur park, ober tan 'n dro d'ez-he,
Ann douar a zigoro, a lonko ann ez-he!

Ha me ho ped, mar gret tan, gret ma vezo tan frank,
Mar achap hini 'nn ez-he, 'tewo ar firmamant!

Mar vijenn-me bet chomet c'hoas ur bloas en buhe,
Am bije lakad ar bed da vont war he goste! —

Kanet gant Mari-Job KADO. — 1849.

Il y a là trois vipères qui couvent un serpent
Destiné à incendier le monde entier.

Et si mes chères petites bêtes viennent à bien,
Il faudra les nourrir avec une nourriture délicate :

Ce n'est pas avec du lait de femme qu'ils seront nourris,
Mais avec le sang royal des innocents ;

Ce sera avec le sang royal des innocents,
avant d'aller à l'église pour recevoir le baptême.

Je savais tuer l'enfant dans un coin du porche,
Au moment d'être baptisé, et le prêtre déjà habillé... —

— Or ça, Jeanne, à présent que vous êtes condamnée,
Que faut-il faire pour qu'ils ne produisent pas ? —

— Les mettre au milieu d'un champ, faire du feu tout au tour,
La terre s'entr'ouvrira pour les engloutir !

Mais je vous prie de faire un feu d'enfer,
Car s'il s'en échappe un seul, il incendiera le firmament !

Si j'étais restée encore une année en vie,
J'aurais renversé ce monde !...

Chanté par Marie-Job KADO. — 1849.

NOTES ET VARIANTES.

Comme l'indique le vers suivant, plusieurs fois répété :

— Arsa eta Jannedik, brema pa 'z oc'h barnet,

— Or ça, Jeanne, à présent que vous êtes condamnée,

il s'agit très-probablement ici d'une condamnation au bûcher, sur soupçon de sorcellerie, cas très-commun aux quinzième et seizième siècles. Cette ballade est très-répandue dans le pays de Lannion, où j'en ai recueilli plusieurs versions qui toutes concordent assez pour ne pas présenter de différences importantes. Je noterai seulement les suivantes :

Le chef de la famille (ann ozac'h iann), après la conversation curieuse qu'il a eue avec sa fille, en traversant le champ de seigle, dit dans une autre version :

— Arsa eta, Janedik, poent eo monet d'ar ger,
Ha laret, a wir galon, adieu d'ar pardoniou,
Me wel arru awell, glao, dared ha kurunou ! —

— Or ça ! donc, Jeanne, il est temps de retourner à la maison,
Et de dire, de bon cœur, adieu aux pardons,
Je vois venir vent, pluie, éclairs et tonnerres !

Puis, devant le procureur fiscal (les chanteurs disent *iskar*) il s'exprime ainsi :

— Me 'm euz maget ur bugel a oar gwalla ann ed,
Me ho ped, tud ar justiz. da dont d'hi c'homerret.
Me am euz gret ma dever, grit ho hini, mar karet,
Mar karet e profitfet, ha kement 'zo er bet. —

— J'ai nourri une enfant qui sait gâter le blé ;
Je vous prie, gens de la justice, de venir la prendre.
J'ai fait mon devoir, faites le vôtre, si vous voulez ;
Profitez, si vous voulez, vous et tous ceux qui sont au monde ! —

Le procureur fiscal fait venir la jeune fille devant lui, et lui dit :

— Demad d'ac'h, plac'hik iaouank, oalet a dric'houec'h vloa,
Gant piou oc'h euz disket ar zorseraj kenta ? —
— Ma oa gant ur paotr denved a oa en ti ma zad;
Wit beza ur paotr denved, hennes 'oa disket mad.
Am c'hasse gant-han bepnoz da welet ar zabbad,
Allas ! me a oa iaouank, hag am euz profitad !
Pa iz kenta da Baris da deski ar gallek... *etc.*

— Bonjour à vous, jeune fille âgée de dix-huit ans,
De qui avez-vous appris premièrement la sorcellerie ? —
— D'un pâtre de moutons qui était chez mon père ;
Et pour être pâtre, celui-là était bien instruit.
Il m'emmenait toutes les nuits au sabbat ;
Hélas ! j'étais jeune, et j'y ai profité.
Quand j'allai d'abord à Paris pour apprendre le français... *etc.*

Rapprocher cette ballade de celle contenue dans le *Barzaz-Breiz* (6e édition), p. 135, sous le titre de *Héloïse et Abeilard.*

AR PLAC'HIK HAG INE HI MAMM

AR PLAC'HIK HAG INE

HI MAMM.

GWES KENTA.

I

Ur plac'hik euz a baroz Blan,
'Deuz goulennet gwelet hi mamm;

Gwelet hi mamm ha komz oud-hi,
Gant ar c'heuz braz hi doa d'ez-hi.

Monet 'ra da gaout ar person,
Wit konta d'ez-han hi rezon:

— Ia, ma merc'h, komz gant-hi 'refet,
Mar gret 'vel ma vo d'ac'h laret:

Epad ter-noz, a-c'houde koan,
Iefet d'ann iliz ho unan;

Kass ganac'h tri davanjer d'eï,
Da lakad war 'r bez da bedi. —

II

Pa well allumi goulou-glaz,
Bars ann tu-deo d'ann aoter-vraz,

Ez ia bars ar govezion,
Kelennet mad gant ar person,

Nag ewit gwelet ann anaoun,
Oc'h ober tro 'r procession.

Assedet oant 'tre ter vandenn,
Re-du ha re-c'hriz ha re-wenn.

Touez ar re-du ez oä hi mamm,
Oh! Doue, pebeuz da estlamm!

P'ho doa gret ann dro en antier,
Ez ia da gaout hi davanjer;

Ez ia da gaout hi davanjer,
Hag hen laka 'tre nao c'hartier.

En noz warlerc'h, p'oa debret koan,
'Z ia arre d'ann iliz hi hunan;

Kass an eil davanger gant-hi,
Da lakad war 'r bez, da bedi.

LA JEUNE FILLE ET L'AME
DE SA MÈRE.
PREMIÈRE VERSION.

I

Une jeune fille de la commune de Blan (1)
A demandé à revoir sa mère (après sa mort);

A revoir sa mère et à lui parler,
Tant elle la regrettait.

Elle va trouver le curé
Pour lui conter son cas :

— Oui, ma fille, vous lui parlerez,
Si vous faites comme on vous dira :

Pendant trois nuits, après votre souper,
Vous irez à l'église, seule,

Et vous emporterez trois tabliers à votre mère,
Pour mettre sur sa tombe, pour prier,

II

Quand elle voit allumer une lumière bleue,
Du coté droit du grand autel,

Elle entre dans un confessionnal,
D'après la recommandation du curé,

Pour de là voir les âmes
Faisant la procession.

Elles étaient partagées en trois groupes,
Des noires, des grises et des blanches.

Parmi les noires était sa mère;
Oh ! Dieu que sa frayeur fut grande !

Quand elles (les âmes) eurent fini leur procession,
Elle (sa mère) va a son tablier;

Elle va au tablier
Et le met en neuf morceaux.

La nuit suivante, après souper,
Elle se rend encore seule à l'église ;

Elle emporte un second tablier,
Pour mettre sur la tombe pour prier.

(1) Je ne connais pas de commune de ce nom en Bretagne.

Pa well allumi goulou-glaz
Bars ann tu-deo d'ann aoter-vraz,

Ez ia bars ar govezion,
Kelennet-mad gant ar person,

Nag ewit gwelet ann anaoun
Oc'h ober tro 'r procession.

Assedet oant 'tre ter vandenn,
Re-du ha re-c'hriz ha re-wenn.

Touez ar re-c'hriz ez oa hi mamm,
Na oa ket ker-braz hi estlamm.

Pa doa gret ann dro en antier,
Ez ia da gaout hi davanjer;

Ez ia da gaout hi davanjer,
Hag hen laka 'tre c'houec'h kartier.

Ur c'hoar dimezet doa 'r plac'h-se,
Hag a Willioudaz en noz-se.

Da derc'hel 'r bugel eo klasket,
Ha prest a deuz laret monet.

Pa 'z ia 'r bugel d' veza badeet
Euz ar belek deuz goulennet,

Deuz ar belek deuz goulennet,
M' vije 'n hano d'hi mamm laket:

— Kerlies gwes ha m'hen gwelinn,
Dont a raï sonj euz ma mamm d'inn. —

Pa 'z eo ar bugel badezet,
Neuze kerkent eo bet marwet;

Neuze kerkent eo bet marwet,
D'hen veill' hi a zo bet chommet.

Pa 'z eo ar bugel douaret,
Da gaout ar person hi 'zo et;

Mont a ra da gaout ar person,
'Wit konta d'ez-han hi rezon.

— Ia, ma merc'h, komz gant-hi refet.
Mar gret 'vel ma vo d'ac'h laret. —

Ar plac'h, pa oa debret hi c'hoan,
Ez ia d'ar vered hi hunan,

Kass 'nn drivet davanjer gant-hi,
D' lakad war ar bez da bedi.

Pa well allumi goulou-glaz,
Bars ann tu-deo d'ann aoter-vraz,

Ez ia bars ar govezion,
Kelennet-mad gant ar person,

Quand elle voit allumer une lumière bleue
Du coté droit du grand autel,
Elle entre dans un confessionnal,
D'après la recommandation du curé,
Pour de là voir les âmes
Faisant la procession.
Elles étaient partagées en trois groupes,
Des noires, des grises et des blanches.
Parmi les grises était sa mère;
Sa frayeur ne fut pas aussi grande.
Quand elles eurent fini leur procession,
Elle va à son tablier;
Elle va à son tablier,
Et le met en six morceaux.
La jeune fille avait une sœur mariée
Qui eut un enfant cette nuit-là :
Elle fut demandée pour nommer l'enfant,
Et elle promit vite d'aller.
Au moment de baptiser l'enfant,
Elle a demandé au prêtre,
Elle a demandé au prêtre
De lui donner le nom de sa mère :
— Toutes les fois que je le verrai,
Il me rappellera ma mère. —
Lorsque l'enfant eut été baptisé,
Il mourut aussitôt;
Il mourut aussitôt,
Et elle passa la nuit à le veiller.
Quand l'enfant eut été enterré,
Elle alla trouver le curé;
Elle alla trouver le curé,
Pour lui conter son cas :
— Oui, ma fille, vous lui parlerez,
A la condition de faire comme on vous dira. —
Quand la jeune fille eut soupé,
Elle se rendit, seule, au cimetière,
Et emporta un troisième tablier,
Pour mettre sur la tombe, pour prier.
Quand elle voit allumer une lumière bleue
Du coté droit du grand autel,
Elle se retire dans un confessionnal,
D'après la recommandation du curé,

Nag ewit gwelet ann anaoun,
Oc'h ober tro 'r prosession,

Assedet etre ter vandenn,
Re-du ha re-c'hriz ha re-wenn.

Touez ar re-wenn hi mamm a oa,
Dimeuz estlamm, deuet da joa!

Pa doa gret ann dro en antier,
Ez ia da gaout hi davanjer;

Ez ia da gaout hi davanjer,
Hag hen laka 'tre tri c'hartier.

Da gaout hi merc'h ar vamm 'zo et,
Ha 'vel-henn d'ez-hi deuz laret:

— Un taol-mad ez eo bet dide
Pa n' 'm euz da ziframmet iwe;

Pa n' 'm euz da ziframmet en beo,
'Vel ma renn d'ann davanjerou!

Te greske ma foaniou bemde,
Gant ar glac'har a reez d'in-me!

Ur bugel a t'euz bet dalc'het,
Em hano a t'euz-han laket;

Em hano a t'euz-han laket,
Hennes hen euz ma zikouret.

Me ia brema d' welet Doue,
Te a deui iwe hep-dale! —

ANNA SALIK, 75 bloas.
***Plouaret*, 1864.**

AR VINOREZIK A DRAON

AL LANN.

EIL GWES.

Ar vinorezik, 'draon al lann,
'Deuz glac'har da varo hi mam;

Medi noz-dez o estlami,
Hi c'hovezour 'n deuz poan gant-hi.

. . . .

P'oa war bez hi mamm 'n orezon,
'Klewaz ann anter-noz o soon;

Pour de là voir les âmes
Faire la procession,

Partagées en trois groupes,
Des noires, des grises et des blanches.

Parmi les blanches était sa mère,
Et sa frayeur fut changée en joie !

Quand elles eurent fini leur procession,
Elle va à son tablier;

Elle va à son tablier,
Et le met en trois morceaux.

La mère va alors trouver sa fille
Et lui parle de la sorte :

— Tu as eu du bonheur
Que je ne t'aie mise toi-même en morceaux !

Que je ne t'aie mise en pièces, toute vivante,
Comme je le faisais à mes tabliers !

Tu augmentais mes peines, chaque jour,
Par la douleur que tu me témoignais !

Tu as tenu un enfant (sur les fonts baptismaux),
Et tu lui as donné mon nom ;

Tu lui as donné mon nom,
Et c'est ce qui m'a sauvée !

Je vais maintenant voir Dieu,
Et toi, tu viendras aussi sans tarder ! —

ANNA SALIC, 75 ans.
Plouaret, 1864.

LA PETITE MINEURE
DU BAS DE LA LANDE.
SECONDE VERSION.

La petite mineure du bas de la lande
Est désolée de la mort de sa mère;

Nuit et jour elle se lamente
Et son confesseur a bien de la peine avec elle.

. . . .

Comme elle était en prière sur la tombe de sa mère,
Elle entendit sonner minuit;

Klewaz ann anter-noz o soon,
Erru koulz ar prosession.

Erru ez int en ter vandenn,
Re du ha re c'hriz ha re wenn.

'N touez ar re du a well hi mamm,
O Doue, pebeuz da estlamm !

Deiz warlerc'h da noz 'z ia 'darre
War bez hi mamm d' bedi Doue.

P'oa war ar bez en orezon,
'Klewaz ann anter-noz o soon ;

'Klewaz ann anter-noz o soon,
Erru oa koulz 'r prosession.

Erru int e-tre ter vandenn,
Re du ha re c'hriz ha re wenn.

'N touez ar re-c'hriz a well hi mamm,
Na doa ket kement a estlamm.

Deiz warlerc'h 'noz ez ia 'darre
War bez hi mamm d' bedi Doue.

Pa oa war ar bez, 'n orezon,
'Klewaz 'ann anter-noz o soon ;

Klewaz ann anter-noz o soon,
Erru koulz ar prosession.

Erru int etre ter vandenn,
Re du ha re c'hriz ha re wenn.

Touez ar re-wenn a well hi mamm,
Neuze na doa ken a estlamm.

'N hi davanjer ez eo kroget,
En pewar zamm deuz-han laket,

Hi mamm evelhenn deuz laret :
— Penamet oud en graz Doue,

'M boa da diframmet a beziou,
'Vel ma rez d'as davanjerou !

Ur bugel a t'euz bet dalc'het,
Em hano a t'euz-han laket,

Hag hennes hen euz ma zalwet ! —

. . . .

Kanet gant Mari HULO.

Kerarborn, 1855.

Elle entendit sonner minuit,
C'était l'heure de la procession.

Elles (les âmes) viennent en trois groupes,
Des noires, des grises et des blanches.

Parmi les noires elle voit sa mère,
Oh! Dieu, quelle frayeur!

La nuit suivante elle va encore
Prier Dieu, sur la tombe de sa mère.

Comme elle était sur la tombe, en prière,
Elle entendit sonner minuit;

Elle entendit sonner minuit,
C'était l'heure de la procession.

Elles viennent en trois groupes,
Des noires, des grises et des blanches.

Parmi les grises elle voit sa mère;
Sa frayeur ne fut pas aussi grande.

La nuit suivante elle va encore
Prier Dieu sur la tombe de sa mère.

Comme elle était sur la tombe, en prière,
Elle entendit sonner minuit;

Elle entendit sonner minuit,
C'était l'heure de la procession.

Elles viennent en trois bandes,
Des noires, des grises et des blanches.

Parmi les blanches était sa mère;
Alors elle n'eut plus de frayeur.

Elle a pris son tablier
Et l'a mis en quatre morceaux.

Et sa mère a parlé ainsi :
— Si tu n'avais été en la grâce de Dieu,

Je t'aurais mise en pièces,
Comme tu le fais à tes tabliers!

Tu as tenu un enfant sur les fonts-baptismaux,
Tu lui as donné mon nom,

Et c'est celui-là qui m'a sauvée! —

. . . .

Chanté par Marie HULO.

Keramborgne, 1855.

TROGADEK.

'Baoe m'eo maro Trogadek,
Den en he di na euz padet.

Ur belek iaouank a Leon,
Un den gardiz, kriz a galon,

A oa deut un dewez d'he di,
Espres ewit hen konjuri.

Ar belek iaouank c'houlenne,
Euz Trogadek, p'hen konjure :

— Trogadek, d'in-me lavaret,
Pe-re 'nn torfedou oc'h euz gret ? —

— Tric'houec'h vloas 'zo, mar na euz c'hoaz,
'Baoe m'on 'n ifern losket poaz ! —

— Gaou a lavaret, Trogadek,
Rag n'euz ket ter zun tremenet ;

Eman ar varw-skanv war ho pe,
Abaoe ho servij eiz de. —

— Mar 'man ar varwskanv war ma be,
M' ho ped, hen lammet ac'hane ;

N' roët ket din dour-benniget,
Nemet kreski ma foan na ret. —

— Trogadek, d'in-me lavaret,
Petra 'zo kaoz ma 'z oc'h daonet ? —

— Keit 'zo 'tre Brest ha Leznevenn,
Am euz laeret gant ma gwalenn ;

Am euz laeret a serj Paris,
O chacha m' gwalenn war hi giz.

P'am bije gwerzet ter gwalenn,
Nemet diou-anter na drohenn ;

Nemet diou-anter na drohenn,
Ma werzenn pemp skoed ar walenn.

Un ti newez am euz savet,
Gant 'nn arc'hant drouk akuizitet ;

Gant 'nn arc'hant drouk akuizitet,
Me garrie he lein war he oaled !

Ar men huella 'nn izella !.....
Allas ! diwezad 'on brema.

TROGADEC.

Depuis que Trogadec est mort,
Personne n'a pu habiter sa maisou.

Un jeune prêtre de Léon,
Un homme intrépide et dur de cœur,

S'était rendu un jour dans sa maison,
Exprès pour le conjurer.

Le jeune prêtre demandait
A Trogadec, en le conjurant :

— Trogadec, dites-moi,
Quels sont les crimes que vous avez commis? —

— Voilà dix-huit ans, s'il n'y a davantage,
Que je suis dans l'enfer, brûlé, cuit ! —

— Vous mentez, Trogadec,
Car il n'y a pas plus de trois semaines;

Les tréteaux funèbres sont encore sur votre tombe,
Depuis le service de huitaine (l'octave). —

— Si les tréteaux funèbres sont encore sur ma tombe,
Je vous en prie, faites-les enlever;

Ne me donnez pas d'eau bénite,
Car vous ne faites qu'augmenter mon supplice! —

— Trogadec, dites-moi
Ce qui est cause que vous êtes damné ? —

— Aussi long qu'il y a entre Brest et Lesneven
J'ai volé avec mon aune ;

J'ai volé de la serge de Paris,
En retirant mon aune en arrière.

Quand j'avais vendu trois aunes,
Je n'en coupais que deux et demie;

Je n'en coupais que deux et demie,
Et je vendais cinq écus l'aune.

J'ai fait bâtir une maison neuve ,
Avec de l'argent mal acquis;

Avec de l'argent mal acquis :
Je voudrais en voir le comble sur le foyer !

La pierre le plus haut, le plus bas!.....
Hélas ! c'est trop tard à présent !

It d'ar ger, laret d'am friet,
Donet d'ann ifern d'am gwelet;

Donet d'ann ifern d'am gwelet,
Pa vo arru n' zistroo ket.

Mar karrie bout rot hep-goud d'in
Ann aluzon ebars hi zi,

'Vije unan hon daou zalwet,
Brema hon daou ez omp kollet! —

— Ha penaoz reï a-hep-goud d'ec'h?
War ar bara oa alc'houezet,

War ar bara oa alc'houezet
Ar bleud el laouer oa merket; —

— Hag 'vije 'r bara alc'houezet,
Hag ar bleud el laouer merket;

Hag ar bleud el laouer merket,
Ann ed en arc'h na zellenn ket! —

Kanet gant Mari-Yvonn AR ROUE, 70 vloaz.

Plouaret, 1867.

Allez chez moi, et dites à ma femme
De venir me voir dans l'enfer ;

De venir me voir dans l'enfer,
Quand elle y sera, elle ne s'en ira pas.

Si elle avait voulu, à mon insçu,
Donner l'aumône dans ma maison,

Un de nous deux aurait été sauvé,
A présent nous sommes perdus tous les deux ! —

— Et comment donner à votre insçu ?
Le pain était toujours sous clef ;

Le pain était toujours sous clef,
Et la farine était marquée dans le pétrin. —

— Et quand le pain aurait été sous clef,
Et la farine marquée dans le pétrin ;

Et la farine marquée dans le pétrin,
Je ne visitais pas le blé, dans l'arche ! —

Chanté par Marie-Yvonne LE ROI, 70 ans.

Plouaret, 1867.

AR BLEIZDI-MOR.

Lemmomp hor c'hleveïou,
War-lein ar meneziou,
'Wit mont d'ar brezeliou !

Arru e listri 'r bleizdi-mor,
Da digass brezel en Arvor;
Ar Ieodet ho deuz komerret,
Hag ann iliz ho deuz dewet.

Lemmomp, etc.

Ann eskop-koz n' em skuill daero,
Hen euz renket leuskel he vro;
Et ez e da glask ur vro-all,
E-lec'h na deui ket ann dut-fall.

Den na gred ken chomm en Arvor,
Gant ann euz ouz ann dut-a-vor;
Parko, tier, loened ha tud,
Holl int gwallet, braz ha munud.

Met ar roue, p'hen euz klewet,
He dent gant broüer (1) 'n euz skrignet;
Em laket e prest en he hent,
Gant he holl dut, he holl gerent.

Un arme vraz 'zo bet savet,
Hag en Arvor 'z omp arruet;
Bars ur blenenn, en bro-Arvor,
E meump bet kat ar bleizdi-mor.

Epad tri de hon euz stourmet,
Epad tri de hon euz kannet;
Epad ter noz, hep heana,
N'hon ëuz gret tra nemet laza :

Laza, ken a ruille 'r goad-ru,
'Vel diou waz vraz, euz ann daou-du;
Laza, evel dorna kolo,
Kolo-segal, pa ve daro !

(1) Je ne connais pas le mot *broüer*, que j'ai traduit par *rage*.

En recevant cette pièce tirée de la collection de M. de Penguern, je l'ai portée immédiatement à l'impression, sans l'examiner de bien près. Depuis, j'y ai réfléchi, je l'ai soumise à une critique rigoureuse, et je dois avouer qu'elle m'offre tous les caractères d'une pièce *fabriquée*. J'en donnerai mes raisons plus tard.

LES LOUPS DE MER.

Aiguisons nos épées,
Sur le haut des montagnes,
Pour aller aux combats !

Voici venir les navires des loups de mer,
Qui apportent la guerre en Armorique !
Ils ont pris le Guéodet,
Et en ont incendié l'église.

Aiguisons, etc.

Le vieil évêque, les larmes aux yeux,
A été forcé de quitter sa patrie ;
Il est allé chercher un autre pays
Où ne viendront pas les méchants.

Personne n'ose plus rester en Armorique,
Tant on a en horreur les hommes de mer ;
Moissons, animaux et gens,
Ils détruisent tout, grands et petits (1).

Mais le roi, dès qu'il en a été instruit,
A grincé des dents avec rage,
Et vite il s'est mis en route,
Avec tous ses gens et ses parents.

Une grande armée a été levée,
Et nous sommes descendus en Armorique ;
Dans une grande plaine, au pays d'Arvor.
Nous avons rencontré les loups de mer.

Pendant trois jours nous avons résisté,
Pendant trois jours nous nous sommes battus ;
Pendant trois nuits, sans reprendre haleine,
Nous n'avons fait que tuer :

Tuer, a faire ruisseler le sang rouge,
Des deux côtés, comme deux grands ruisseaux ;
Tuer, comme on bat la paille,
La paille de seigle, quand il est mûr !

(1) « Nul orage, dit Dargentré, nul tourbillon ne fut jamais tel : villes,
» châteaux, églises, monastères, maisons, allèrent par terre sans nul respect :
» tout fut massacré a souhait. »

Strakal 're hor zaoliou-kleze,
'Vel taoliou 'n horz war ann anne,
Ken a fraille pennou tud-vor,
Evel istrenn hanter-digor.

Keït ma pade ann argadenn,
Ar brini 'nije uz d'hon fenn;
Pa zo bet fin, en em goagal,
Int bet diskennet d'ar festal!

Lemmomp hor c'hleveïou,
War-lein ar menez-iou,
'Wit mont d'ar brezeliou!

Tennet euz paperou ann aotro J.-M. PENGUERN.

NOTE.

Ce beau *gwerz*, qui a un cachet d'antiquité barbare et de rudesse sauvage qui rappelle un peu le chant célèbre de Ragnar Lodbrog, est extrait de la riche et très-importante collection bretonne de feu M. J.-M. de Penguern. Il doit se rapporter à quelque descente des hommes du Nord, Normands ou Saxons, sur les côtes armoricaines, au IXe siècle. S'agit-il ici de la destruction du Koz-Guéodet par Hasting, vers l'an 836? Je crois qu'il n'est pas trop téméraire de le penser, sans rien affirmer pourtant. « Hasteing, » dit Albert Le Grand, « capitaine des Danois qui escumaient la mer océane, vint cette » année (836) avec une grosse armée navale au Bec-Léguer. Ils assiégèrent » et emportèrent d'assaut la ville de Lexobie (Koz-Ieodet) massacrèrent » le clergé et le peuple et pillèrent les trésors de l'église. » Le Baud dit aussi: « Haston, duc des Danois, persécutant les régions maritimes des » Gaules, print *Lexovium*, et la disrompit. » Et Albert Le Grand ajoute: » Puis les barbares, passant outre, entrèrent dans l'embouchure de la » rivière du Jaudy, et posèrent les ancres devant le monastère de *Trécor*, » lequel ils pillèrent et ruinèrent. » L'armée des Bretons les atteignit à peu de distance de là, dans la grande lande de Plourivo, près de Paimpol, et c'est sans doute là que se livra la terrible bataille que le chant breton décrit avec une énergie si féroce: *Bars ur blénenn, en bro Arvor.*

Ce chant avait sa place naturelle en tête des *Chants historiques* qui suivront, et non parmi les gwerz un peu fantastiques et merveilleux où je l'insère. J'ai cependant eu mes raisons pour agir ainsi, et je veux les faire connaître.

Je suis devenu tout dernièrement, et conjointement avec M. Hippolyte Du Cleuziou, acquéreur de la collection des manuscrits bretons de M. J.-M. de Penguern, poésies populaires, incantations, conjurations, proverbes, mystères. Lorsque cette bonne fortune m'est arrivée, d'une façon assez inattendue, le plan de ma publication était déjà arrêté, mon manuscrit terminé, ou à peu près, et l'impression allait commencer. J'aurais pu, néanmoins, ou fondre les deux collections en une seule, de manière à ne former qu'un même ouvrage, ou me borner à compléter et à éclairer mes textes avec l'aide de ceux de M. de Penguern; mon recueil y aurait certainement gagné

Et nos coups d'épée retentissaient,
Comme les coups de masse sur l'enclume,
Et fracassaient les cranes des hommes de la mer,
Comme des huîtres entr'ouvertes!

Pendant que dura le combat,
Les corbeaux voltigeaient sur nos têtes;
Et quand ce fut fini, en croassant,
Ils s'abattirent pour le festin !

Aiguisons nos épées,
Sur le haut des montagnes,
Pour aller aux combats !

Tiré de la collection de M. J.-M. DE PENGUERN.

---

en intérêt et en valeur. Mais, pour le bien des études bretonnes, qui commencent enfin à prendre faveur dans le monde savant, j'ai cru devoir suivre une autre marche. J'ai dit à M. Du Cleuziou : « Je désire publier ma » collection à part; c'est le résultat de mes recherches depuis vingt-trois » ans; presque tout a été recueilli ou par moi-même, ou par ma sœur, qui » m'a beaucoup aidé dans ce travail, souvent assez ingrat (1); je suis là sur » un terrain connu; je puis désigner les localités et les personnes, dont je » retrouverais encore le plus grand nombre, au besoin. Si ma collection est » inférieure à celle de M. de Penguern, en chants anciens, elle a aussi sa » valeur très-réelle, et je puis au moins dire avec le poëte :

« Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre. »

« La collection de M. de Penguern sera, à son tour, l'objet d'une publi- » cation spéciale, et de la sorte nous aurons trois textes différents, le » *Barzaz-Breiz*, le recueil de M. de Penguern et le mien, qui pourront » fournir à la critique tous les éléments et les conditions désirables pour » une étude comparée. De cette confrontation des textes jailliront sans » doute des lumières inattendues, sortiront des résultats précis et arrêtés; » la critique et l'histoire y trouveront également leur profit, et la vérité, » qui doit être l'objet constant et désintéressé de nos recherches et de nos » études, s'en dégagera peut-être sous un jour nouveau mais non moins » éclatant. Enfin, pour rendre le contrôle facile et mettre notre conscience » d'éditeurs à l'abri de tout soupçon fâcheux, une fois les publications » terminées, je propose de déposer les manuscrits, les miens comme ceux » de M. de Penguern, dans une bibliothèque publique, à Paris ou à Saint- » Brieuc, où chacun pourra les consulter à loisir. »

Donc le chant *ar Bleizdi-mor* sera le seul emprunt que je ferai pour cette publication à la collection de M. de Penguern, que je n'ai jamais vue, et dont je ne parle que sur ouï-dire, et c'est en grande partie pour trouver l'occasion de faire cette déclaration, que j'ai cru devoir publier ce beau gwerz.

Lorient, 6 février 1868.

(1) Je ne dois pas non plus oublier les obligations que j'ai à mon compatriote et ami J.-M. Le Jean

Hi gwaz oa et da' labourad,
Kredet, hen doa gwall galounad,
O welet marwet ar paour-kez,
Lazet gant ar vizerablez !

Met dre ar justiz a Zoue
E warw ar vroeg kerkent neuze !
Un amezeg a zo redet
D'ar park, da laret d'hi friet :

— Na fachet ket euz ar c'hezlou,
Marw eo ho kroeg war ann treuzou ! —
— Ma mignon, m'ho trugareka,
Eomb d'ar ger d'hi sebelia. —

III

D'anter-noz oa 'nn interamant,
Ma em breparjont promtamant.
Staget oe tri loen euz ar c'har
En aviz hi c'hass d'ann douar.

Kaer ho doa chacha ho gwella,
Na oant ket wit hen diblasa.
E-lec'h tri, c'houec'h a zo staget,
Ha c'hoas ar c'har n' ziblase ket.

Staget a zo seiz a loened,
A bepred na ziblase ket !
Ar veleïenn 'zo arruet,
Ma lavarjont oa red gwelet.

Ann arched a zo digorret,
Ha netra en-han 'zo kavet ;
Na euz kavet netra ebars,
Met ur barbet-du hag ur c'haz !

Neuze 'n taol-kurun a zeuaz
A-uz d'ar c'har, ken a grenaz,
Hag hen euz bet holl luduet,
Hep poan d'ann dut, na d'ar c'hezek !

Diskaret hen euz ilizou,
War ar mor-braz, batimantjou,
M'ho deuz renket koll ho buhe
Ann holl gristenienn oa en-he,

M'ho supli, kement laka ed,
Da sonjal 'r pez oc'h euz klewet :
N'eo ket gant Doue puniset,
Gant ann diaoul eo a oa et !

Kanet gant ur baourez koz
a *Gurunhuël.*

Le mari était allé travailler (aux champs),
Et vous pouvez croire que sa douleur fut grande
De voir mourir le pauvre,
Tué par la misérable !

Mais, par la justice de Dieu,
Sa femme meurt aussi subitement !
Un voisin court
Au champ, pour en avertir son mari.

— Ne vous fâchez pas de la nouvelle,
Votre femme est morte sur le seuil de sa porte ! —
— Mon ami, je vous remercie,
Allons à la maison, pour l'ensevelir. —

III

A minuit devait se faire l'enterrement,
Et ils se préparèrent en toute hâte.
On attela trois chevaux à la charrette,
Pour la porter en terre.

Mais ils avaient beau tirer de leur mieux,
Ils ne pouvaient la déplacer.
Au lieu de trois, on en attela six,
Et la charrette ne bougeait toujours pas.

On en attela sept,
Et elle ne bougeait pas encore !
Les prêtres arrivèrent,
Et ils dirent qu'il fallait voir.

On ouvre le cercueil,
Et on n'y trouve rien ;
On n'y trouve rien,
Si ce n'est un barbet noir et un chat !

Alors un coup de tonnerre se fit entendre
Au-dessus de la charrette, qui la fit trembler
Et réduisit tout en cendres,
Sans faire de mal aux gens ni aux chevaux !

Il a renversé des églises
Et des navires, sur la grande mer,
Si bien qu'ils ont perdu la vie
Tous les chrétiens qui s'y trouvaient.

Je vous prie, vous tous qui mettez du blé,
De réfléchir à ce que vous avez entendu :
Ce n'était pas Dieu qui punissait,
Mais c'était le diable qui emportait son âme !

Chanté par une vieille mendiante
de *Gurunhuël.*

ANN INTANVEZ PAOUR.

Mar plij ganac'h a selaoufet
Ur werz a zo newez savet;
D'un intanvez iaouank eo gret,
A zo 'newez marw hi friet,

Hi fried-paour newez-maro,
M'ia 'nn intanvez da vale-bro;
M'ia er bloa-ma da glask hi boed;
Da di hi aotro ez eo et.

— En han' Doue un tamm bara;
N'am euz bet elwenn en de-ma,
Hag am euz tri a vugale,
N'am euz bruzunn da reï d'ez-he! —

— Na mar t'euz tri a vugale,
Kerz d'ar ger, laz un ann ez-he;
Kerz d'ar ger, laz unann a dri,
'Wit reï d'ar re-all da zebri! —

Ann intanvez paour 'z ia d'ar ger,
Evel un den en disesper;
Ann intanvez paour 'z ia d'ar ger,
En aviz lazan hi bugel.

— 'N han' Doue, mamm, un tam bara!
N'hon euz bet elwenn en de-ma;
N'hon euz bet elwenn en de-ma,
Prest eo hon c'halon da faïa!

— A be-lec'h 'rofenn d'ac'h bara?
Ha na euz tamm bars ann ti-ma!
Na euz tamm ebars ann ti-ma,
Me ia gant m' c'houtell d'ho laza!

Ur bugel bihan oa en ti,
Oajet a daou viz, n'oa ket tri,
E-meaz he gawell eo lampet,
'N kichenn he vamm 'eo daoulinet.

Burzud! hag hen euz bet komzet:
— 'N han Doue! mamm, n'hon lazet ket,
Me iel' wit ar bloa da glask boed,
Lec'h bikenn james n'am gwelfet.

'Nn intanvez paour' ia 'n hi gwele,
O klewet 'vel ma prezege;
Et 'n hi gwele, manet kousket,
'R Werc'hes en ti zo antreet:

LA VEUVE PAUVRE.

S'il vous plaît, vous écouterez
Un gwerz nouvellement composé ;
Il a été fait à une jeune veuve,
Dont le mari est mort dernièrement.

Le mari est mort dernièrement,
Et sa veuve va mendier par le pays;
Il lui faut aller mendier son pain, cette année,
Et elle va chez son propriétaire.

— Au nom de Dieu, un morceau de pain;
Je n'ai rien mangé de la journée,
Et j'ai à la maison trois enfants,
Et rien à leur donner ! —

— Si tu as trois enfants,
Retourne à la maison et tues-en un;
Retourne à la maison et tue un des trois,
Pour donner aux autres à manger ! —

La pauvre veuve s'en retourne chez elle,
Comme une femme désespérée ;
La pauvre veuve s'en retourne chez elle,
Dans l'intention de tuer son enfant.

— Au nom de Dieu, mère, un peu de pain !
Nous n'avons rien eu de la journée;
Nous n'avons rien eu de la journée,
Et notre cœur est prêt de défaillir ! —

— Et d'où pourrais-je vous donner du pain ?
Il n'y en a pas le moindre morceau dans la maison !
Il n'y en a pas le moindre morceau dans la maison,
Je vais vous tuer avec mon couteau ! —

Un jeune enfant était dans la maison,
Agé de deux mois, pas encore trois,
Et il a sauté de son berceau,
Et s'est mis à genoux devant sa mère.

Miracle ! et il s'est mis à parler :
— Au nom de Dieu, mère, ne nous tuez point,
J'irai dans l'année chercher mon pain,
Là où jamais vous ne me verrez ! —

La pauvre veuve se met au lit,
Etonnée de le voir parler ainsi;
Elle s'endort dans son lit,
Et la Sainte-Vierge entre dans la maison :

Antrenn ra ar Werc'hes en ti,
Ha seiz goulou-koar dira-z-hi:
War ann daol ho deuz-hi pozet,
Da gichenn ar c'hawel eo et.

'Nn intanvez paour a c'houlenne
Di-war hi c'hilinn, 'n hi gwele:
— Petra 'zo d'ar c'houlz-ma ann noz,
P'on et em gwele da repoz! —

— M' eo intanvez, ar Warc'hes sakr,
'Zo deut a-beurz Doue, hi mab,
Wit n' lazfet ket ho pugale,
Rag beza 'po bara d'ez-he;

Rag beza 'po bara d'ez-he
Ha d'ac'h ho unann 'po iwe:
Ann ed hadaz 'nn aotro 'r beure,
A vezo daro kent ann de. —

— Segal daro d'ann Nedelek,
Pez biskoas den na euz gwelet! —
— It-c'hui d'ar park ha medet-han,
Digasset d'al leur, dornet han.

Kasset-han d'ar forn, poazet-han,
Ha pa vezo poaz ar bara,
Kasset 'n tamm d'ez-han da dava,
Met n' gasset ket nemeur d'ez-han;

Met n' gasset ket nemeur d'ez-han,
Hennes vo he damm diweza! —
— Dalet m' aotro, un tam bara,
Segall-newez wit ar bloa-ma! —

— Pa vez bikenn hen laret d'in,
Eo bara-newez offrez d'in;
Eo bara-newez offrez d'in,
Na oufenn bikenn da gredi.

Pajik, pajik, ma faj-bihan,
Te 'zo dilijant ha buhan,
Prepar d'in-me ma inkane
Ma 'z inn da c'houd ar wirione. —

En leur 'nn intanvez p'eo arruet,
Ann ed 'n deuz gwelet goustellet:.....
Ann douar endann-han 'zo rannet,
'N kreiz punz ann ifern 'z eo kouezet!

Kriz vije kalon nep vije
'N leur 'nn intanvez, mar na oelje,
O welet c'hoas ann den brutal
'Sevel he benn war-c'hore 'nn douar;

La Sainte-Vierge entre dans la maison,
Précédée de sept cierges :
Elle place les cierges sur la table,
Et se rend près du berceau :

La pauvre veuve demandait,
Appuyée sur son coude, dans son lit :
— Qu'y a-t-il là, à cette heure de la nuit,
Quand je repose dans mon lit? —

— C'est moi, veuve, la Sainte-Vierge,
Qui viens de la part de Dieu, mon fils,
Pour vous empêcher de tuer vos enfants,
Car vous aurez du pain à leur donner;

Vous aurez du pain à leur donner,
Et vous en aurez aussi pour vous-même.
Le blé que votre propriétaire ensemença ce matin,
Sera mûr avant le jour. —

— Du seigle mûr à Noël !
Jamais personne n'a vu pareille chose. —
— Allez au champ et coupez-le,
Puis vous l'apporterez sur l'aire et le battrez.

Portez-le ensuite au four, pour cuire;
Et quand le pain sera cuit,
Portez-en un morceau au propriétaire, pour goûter,
Mais ne lui en portez pas beaucoup;

Ne lui en portez pas beaucoup,
Car ce sera là son dernier morceau ! —
— Tenez, maître, un morceau de pain,
Fait avec du seigle nouveau de cette année ! —

— Et quand tu me le dirais éternellement,
Que c'est du pain nouveau que tu m'offres;
Que tu m'offres du pain nouveau,
Non, jamais je ne te croirai.

Page, page, mon petit page,
Toi qui es alerte et vif,
Prépare moi ma haquenée,
Je veux savoir la vérité. —

Arrivé sur l'aire de la veuve
Il a vu le blé en meules.....
La terre s'est entr'ouverte sous ses pieds,
Et il est tombé au milieu du puits de l'enfer !

Dur eut été le cœur de celui
Qui n'eut pleuré, sur l'aire de la veuve,
En voyant encore l'homme brutal
Levant la tête hors de la terre;

'Sevel he benn war-c'hore 'nn douar,
Hag o lavaret gant glac'har:
— Ma zudou kez, mar am zentet,
'Nn aluzon d'ar paour a rofet! —

Kanet gant ur baourez koz
a *Blounevez-Moëdec*, 1854.

ANN TER GROEG KABLUZ.

I

Ann ter groeg iaouank ingrat
A ia da Rom, a galon-vad,
D' glask absolvenn digant ar Pab,
Da glask pardon euz ho fec'hat.

Pa oant gant ann hent o vonet,
Un den fur-braz ho deuz kavet;
— Aotro, blamour d'ar Bassion,
Nin a c'houlenn ann aluzon;

Ni a c'houlenn ann aluzon,
Rag just eo hon frovision. —
— Dalet, groagez, peb ' seiz gwennek,
D'ho sikour un tamm da vonet.

Bars ar ger a Rom p'arrufet,
Peb '*bater* wit-on a larfet,
Dirag aoter 'r Jakobined,
'Zo en tu-deo, pa antrefet. —

II

Er ger a Rom p'int arruet,
Bonjour ha joa ho deuz laret:
— Bonjour ha joa holl er ger-ma,
Ar Pab a Rom pelec'h ema? —

— Mar eo 'r Pab a Rom a glasket,
It d'ann iliz-vraz, hen kavfet;
Ema 'laret he ofern-bred,
Dirag aoter 'r Jakobined;

Dirag aoter 'r Jakobined,
'Zo en tu-deo pa antrefet. —
En iliz vraz p'int arruet,
Dour-binniget 'deuz komerret;

Levant la tête hors de la terre
Et disant avec douleur :
— Mes pauvres gens, si vous m'en croyez,
Vous donnerez l'aumône au pauvre ! —

Chanté par une vieille mendiante,
de *Plouneve:-Moëdec*, 1854.

LES TROIS FEMMES COUPABLES.

I

Les trois jeunes femmes ingrates
S'en vont à Rome, de bon cœur,
Pour demander l'absolution du Pape,
Pour implorer le pardon de leurs péchés.

Comme elles étaient en route,
Elles rencontrèrent un homme de grande sagesse;
— Monsieur, au nom de la Passion,
Nous vous demandons l'aumône ;

Nous vous demandons l'aumône,
Car nos provisions sont presque épuisées. —
— Tenez, femmes, chacune sept sols,
Pour vous aider un peu dans votre voyage.

Quand vous arriverez dans la ville de Rome,
Vous direz chacune un *pater* pour moi,
Devant l'autel des Jacobins,
Qui est a droite, en entrant. —

II

Arrivées dans la ville de Rome,
Elles ont dit : — bonjour et joie !
Bonjour et joie à tous dans cette ville,
Où est le Pape de Rome ? —

— Si c'est le Pape de Rome que vous cherchez,
Allez à la grande église et vous le trouverez ;
Il est à dire la grande messe,
A l'autel des Jacobins ;

A l'autel des Jacobins,
Qui est du côté gauche, en entrant. —
En arrivant dans l'église,
Elles ont pris de l'eau bénite ;

Dour-binniget deuz komerret,
Da dreid ar Pab int em strinket,
Hag he bardon deuz goulennet.
— Pez torfedou oc'h euz-c'hui gret ? —

AR C'HENTA.

— Me a zo bet ken dinatur
Ewit laza ma c'hrouadur,
Me 'm euz lazet ma inosant,
Hep ole ha hep badeziant ! —

ANN EIL.

— Ha me, siouas ! am euz lazet
Ar vamm pini deuz ma ganet,
Hag hi c'huzet 'n ur bern-deillo,
Lec'h n'euz bet belek war hi zro ! —

ANN DERVET.

— 'Baoe ma 'z on deut war ar bed,
Meur 'govezion am euz gret ;
Nemet re-faoz n'am euz me gret,
Aoun-braz am euz d' veza daonet ! —

Ann Tad-Santel a lavare
D'ann ter groeg iaouank, p'ho c'hlewe :
— Ter groeg iaouank, em gonfortet,
P' oc'h euz anzavet ho pec'het.

Roët 'm euz pouar d'ann eskibienn
D'absolvi ann holl bec'herrienn ;
Hag evel-se, mar anzavet,
Gant pinijenn, zalwet 'vefet.

Setu aze 'r wialenn-wenn
Ho rento 'n kambr ar binijenn...

. . . .
. . . .

Hag a-benn tri bloavez goudé,
Sekretour 'r Pab ho bisite :
— Ter-groeg iaouank, mar oc'h c'hoas beo,
Deuit ama, m'ho absolvo. —

Burzud 'beurz Doue arruet !
Ann ter groeg a oa beo bepred.
Ann aotro sekretour lare
Na d'ann ter groeg iaouank neuze :

— Ebars ar ger pa arrufet,
Dirag ho priejou 'taoulinfet ;
Dirag ho priejou 'taoulinfet,
Pardon digant-he 'c'houlenfet. —

Elles ont pris de l'eau bénite,
Et se sont jetées aux pieds du Pape,
Et lui ont demandé pardon.
— Quels sont les crimes que vous avez commis? —

LA PREMIÈRE.

— Moi, j'ai été assez barbare
Pour tuer mon enfant;
J'ai tué mon innocent,
Sans qu'il ait reçu le chrême du baptême! —

LA SECONDE.

— Et moi, pour mon malheur, j'ai tué
La mère qui me donna le jour;
Puis je l'ai cachée sous un tas de feuilles,
Où elle n'a reçu la visite d'aucun prêtre! —

LA TROISIÈME.

— Depuis que je suis dans ce monde,
J'ai fait bien des confessions;
Mais toutes étaient fausses,
Et j'ai grand'peur d'être damnée! —

Le Saint-Père dit
Aux trois jeunes femmes, après les avoir entendues :
— Jeunes femmes, consolez-vous,
Puisque vous avez confessé tous vos péchés.

J'ai donné pouvoir à mes évêques
Pour absoudre tous les pécheurs;
Ainsi, si vous avouez,
En faisant pénitence, vous serez sauvées.

Voici une baguette blanche
Qui vous rendra dans la chambre de la pénitence...

. . . .
. . . .

Trois ans après,
Le secrétaire du Pape leur rendait visite :
— Trois jeunes femmes, si vous êtes encore en vie,
Venez à moi, et je vous absoudrai. —

Miracle de la part de Dieu!
Les trois jeunes femmes vivaient encore.
Monsieur le secrétaire dit alors
Aux trois jeunes femmes :

— Quand vous arriverez chez vous,
Vous vous mettrez à genoux devant vos maris;
Vous vous mettrez à genoux devant vos maris,
Et vous leur demanderez pardon. —

III

Bars ar ger pa 'z int arruet,
Ho friejou n'ho anveent ket,
Dre ar boan 'r binijen galet
Ha dre forz hïr-hent ho doa gret :

Nag ho bugale, ker-neubeud,
Dre ann tri-chant lew ho doa gret;
Ha pa 'z int bet em anvezet,
Ho c'halonou a zo rannet;

Hag ho c'houec'h ez int desedet,
Ha d'ann ef kerkent ez int et :
Et eo ar c'houec'h pried d'ann ef,
Ha graz d'imb da vonet iwe!

Kanet gant Mari-Job Kado. — 1846.

MARI KELENN.

I

Selaouet holl hag a klewfet
Ur werz 'zo a-newez savet;

Ur werz 'zo a-newez savet,
Da Vari Gelenn ez e gret.

Da Vari Gelenn ez e gret,
A deuz hi mamm-baour dioueret :

Hi zad hen euz hi debauchet
Da vonet gant-han da gousket.

Seiz bloas eo bet gant-han 'kousket,
Seiz bugel 'nn ez-han deuz ganet.

II

Na Kelenn-goz a lavare
D'he verc'h Mari, un de a eo :

— En bourk Burtul 'zo ur retret,
Me ho ped, Mari, da vonet;

Me ho ped, Mari, da vonet,
Marteze a vefet zalwet;

III

Quand elles arrivèrent à la maison,
Leurs maris ne les connaissaient plus,
A cause de la peine, de la dure pénitence,
Et aussi de la longue route qu'elles avaient faite.

Et leurs enfants ne les connaissaient pas davantage,
A cause des trois cents lieues qu'elles avaient faites;
Et quand ils se sont enfin reconnus,
Leurs cœurs se sont brisés;

Et ils sont morts tous les six,
Et sont allés aussitôt au ciel :
Les six époux sont allés au ciel,
Puisssions-nous y aller aussi !

Chanté par Marie-Job KADO. — 1848.

MARIE QUELEN.

I

Ecoutez tous et vous entendrez
Un gwerz nouvellement composé;

Un gwerz composé nouvellement,
C'est à Marie Quelen qu'il est fait.

Il est fait à Marie Quelen,
Qui a perdu sa pauvre mère :

Son père l'a débauchée
Pour aller coucher avec lui.

Pendant sept ans elle a couché avec lui,
Et elle a donné le jour a sept enfants.

II

Le vieux Quelenn disait
Un jour a sa fille Marie :

— Au bourg de Burtulot il y a une retraite,
Et je vous prie, Marie, d'y aller;

Je vous prie, Marie, d'y aller,
Peut-être serez-vous sauvée ;

Hag ann eil bugel a c'hanis,
Endann ann oaled hen plantis,

Ha ma zad a oe d'in kiriek,
Grit ho polante em andret;

Grit ho polante em andret,
Pa ve 'n tan larfac'h d'in monet! (1) —

— Mari Gelenn, deportet c'hoas,
Ma torchinn 'r gliz war ma bizaj;

Ma torchinn 'r gliz war ma bizaj,
Wit ma c'halon 'zo fatig-braz! —

— 'R bevare bugel a c'hanis,
Bars en leur-ann-ti hen plantis;

En leur-ann-ti 'm euz-han plantet,
Ha ma zad a zo d'in kiriek.

Ar bempvet bugel a c'hanis,
Endann troad ann daol en plantis;

Ar c'houec'hvet bugel a c'hanïs,
Endann ann treuzou hen plantis.

Ar seizvet, gassis d'ar jardin,
Hep biskoas na c'houvezaz den. —

— En han' Doue, deportet c'hoas,
Ma torchinn 'r gliz war ma bizaj;

Ma torchinn 'r gliz war ma bizaj,
Rag ma c'halon 'zo fatig-braz! —

— Grit ho polante em andret,
Ma c'hovezion a zo gret. —

— Mari Gelenn, d'in lavaret,
N'oc'h euz ket un arc'h alc'houezet? —

— Eo, du-ma 'zo 'n arc'h alc'houezet. —
— En hounnes, Mari, ez iefet.

En hounnes, Mari, ez iefet;
Ha na larfet da den er-bed.

A-benn ur bloa me arruo,
Neuze, Mari, m'ho absolvo. —

III

He-ma 'zo ur belek iaouank
Hen euz gant-hi nec'h ha tourmant;

Ha pa oa ar bloa achuet,
Da welet ez e bet deuet.

(1) Il y a sans doute une lacune ici pour le troisième enfant.

Le second enfant à qui je donnai le jour,
Je le plantai sous la pierre du foyer;

Et c'est mon père qui en fut la cause,
Disposez de moi à votre gré;

Disposez de moi à votre gré,
Dussiez-vous me condamner au feu ! —

— Marie Quelen, attendez encore,
Laissez-moi essuyer la sueur de mon visage;

Laissez-moi essuyer la sueur de mon visage,
Car mon cœur est prêt de défaillir ! —

— Le quatrième enfant à qui je donnai le jour.
Je le plantai dans l'aire de la maison ;

Dans l'aire de la maison je l'ai planté,
Et c'est mon père qui en fut la cause.

Le cinquième enfant à qui je donnai le jour,
Je le plantai sous le pied de la table.

Le sixème enfant à qui je donnai le jour,
Je le plantai sous le seuil de la porte.

Et le septième, je le portai dans le jardin,
Sans que jamais personne en sût rien. —

— Au nom de Dieu, arrêtez-vous encore,
Pour que j'essuye la sueur de mon visage ;

Pour que j'essuye la sueur de mon visage,
Car mon cœur est prêt de défaillir. —

— Disposez de moi à votre gré,
Car ma confession est faite. —

— Marie Quelen, dites-moi,
Avez-vous une arche fermant à clef? —

— Oui, il y a la maison une arche fermant à clef. —
— Vous entrerez dans cette arche, Marie;

Vous entrerez dans cette arche,
Et n'en direz rien à personne au monde.

Au bout d'une année j'arriverai,
Et alors, Marie, je vous absoudrai. —

III

Celui-ci est un jeune prêtre
Qui a avec elle inquiétude et tourment d'esprit;

Et quand l'année fut terminée,
Il se rendit chez elle.

Ann arc'h pa 'z eo bet digorret,
Netra en-hi na zo kavet,

Met un tamik euz hi c'halon,
Marteze 'vel boed ur graouenn :

Marteze 'vel boed ur graouenn,
Un dra derrupl oa da gomprenn !

'N he vouchouar 'n euz-han laket,
Da vourk Burtul gant-han eo et :

Da vourk Burtul gant-han eo et,
War vur 'r vered 'n euz-han laket ;

War vur 'r vered 'n euz-han laket,
D'ofernia wit-hi ez eo et.

. . . .

Belek bourk Burtul' a lare
D'ann aotro ar Fleur en de-se :

— Mar trec'h 'l mal-bran war ar goulm-wenn,
'Z aï Mari ha te d'ann ifern ! —

Dre c'hraz Doue hag ann Drindet,
Ar goulmik-wenn 'deuz gonezet ;

Ar goulmik-wenn 'deuz gonezet,
'Nn aotro ar Fleur 'zo delivret !

'Nn aotro ar Fleur 'zo delivret,
Ho daou d'ar baradoz int et.

Et int ho daou dirag Doue,
Ha graz d'imb holl da vont iwe !

Kanet gant Mari-Anna Ann Noan, paourez-koz, parroz *Duault*.

NOTE.

Cet épisode du corbeau et de la colombe blanche qui se disputent une âme, est très-commun dans les vieux contes bretons. Voici comment les choses se passent. On place le cercueil qui renferme la dépouille mortelle sur le mur du cimetière. Alors arrivent, de deux points opposés de l'horizon, un corbeau noir et une colombe blanche, qui se mettent aussitôt à le battre à coups d'ailes : la colombe fait son possible pour l'envoyer dans le cimetière, et le corbeau travaille de son mieux à le faire tomber du côté opposé. Si la colombe l'emporte, l'âme est sauvée ; si, au contraire, c'est le corbeau, l'enfer possède une âme de plus !

M. G. Milin, m'a dit avoir recueilli une version de ce gwerz, qui offre une variante curieuse : au moment de l'ouverture de l'arche, le prêtre y trouve *sept petits pourceaux !*

***Burtulot* est un petit bourg dans un pays aride et désolé entre Plougonver et Kergrist-Moëlou (Côtes-du-Nord).**

Quand l'arche fut ouverte,
On n'y trouva rien,
Si ce n'est un petit morceau de son cœur,
Grand peut-être comme le cœur d'une noisette ;
Grand peut-être comme le cœur d'une noisette,
Chose effrayante à penser !
Il le mit dans son mouchoir,
Et le porta au bourg de Burtulot :
Il le porta au bourg de Burtulot,
Et le déposa sur le mur du cimetière;
Il le déposa sur le mur du cimetière,
Puis il alla célébrer la messe!

. . . .

Le prêtre de Burtulot disait
A monsieur Lafleur, ce jour-là :
— Si le corbeau mâle l'emporte sur la colombe blanche,
Marie et vous vous irez en enfer ! —
Grâce à Dieu et à la Sainte-Trinité
C'est la colombe blanche qui l'a emporté ;
La colombe blanche l'a emporté,
Et monsieur Lafleur est sauvé !
Monsieur Lafleur est sauvé,
Et ils sont allés tous les deux en Paradis.
Ils sont allés tous les deux devant Dieu,
Et puissions-nous y aller tous !

Chanté par Marie-Anne Lenoan, vieille mendiante,
commune de *Duault*.

GARAN AR BRIZ.

I

Mar plij ganec'h a selaoufet
Ur werz a zo newez-zavet;

Ur werz a zo newez-zavet,
Da C'haran ar Briz ez eo gret.

Arru eo 'r mandat a newe,
Rigouruz a-beurz ar roue,

Da lakad tenna d'ar billet,
Choas 'r c'horfou gwella ar wazed,

'Dalek ann oad a dric'houec'h vloas,
Beteg 'nn oad a dri-ugent vloas.

Personn Cavan a lavare
En he gador pa sermone:

— Orsa eta holl, Cavaniz,
Ur c'hezlo trist en ho iliz!

Korf ha mado 'z omp d'ar roue,
Hag hon ine 'zo da Doue.

Warc'hoas ama c'hui em gavo,
Wit-oc'h holl me oferrinio;

Wit-oc'h holl me oferrinio,
Ganec'h d' Lannuon me' ielo. —

II

Kriz vije 'r galon na oelje
En Lannuon nep a vije,

O welet Cavan ha Ploubezr,
Asambles o tiskenn en ker.

Ann taol a dek-heur 'zo skoët,
Parouz Ploubezr a zo galwet;

Parouz Ploubezr a zo galwet;
Gant hini na eo digwezet.

Parouz Cavan a deuz tennet,
Gant Garan ar Briz eo digwet.

Garanik ar Briz a oele,
Na gave den hen konzolje;

Na gave den hen konzolje,
Met he baeron, hennez a ree.

GARAN LE BRIZ.

I

S'il vous plait, vous écouterez
Un gwerz nouvellement composé;

Un gwerz nouvellement composé,
C'est à Garan Le Briz qu'il a été fait.

Le mandat est encore arrivé,
Mandat rigoureux de la part du roi,

Pour faire tirer au sort
Et choisir les plus beaux corps parmi les hommes,

Depuis l'âge de dix-huit ans,
Jusqu'à l'âge de soixante ans.

Le curé de Cavan disait,
Monté dans sa chaire à prêcher :

— Habitants de Cavan, pour vous tous
Voici une bien triste nouvelle !

Nos corps et nos biens appartiennent au roi,
Et notre âme est à Dieu.

Demain vous vous trouverez tous ici,
Et je dirai la messe à votre intention;

Je dirai la messe à votre intention à tous,
Puis j'irai avec vous à Lannion. —

II

Dur eut été le cœur de celui qui n'eut pleuré
Dans la ville de Lannion,

En voyant Cavan et Ploubezre
Descendant ensemble dans la ville.

Au coup de dix heures,
La commune de Ploubezre a été appelée;

La commune de Ploubezre a été appelée,
Et aucun n'est tombé au sort.

La commune de Cavan a ensuite tiré,
Et Garan Le Briz a été désigné par le sort.

Garan Le Briz pleurait,
Et personne ne le consolait;

Et personne ne le consolait,
Si ce n'est son parrain, celui-là le faisait.

— Tawet, Garan, na oelet ket,
Ur re-bennag a renk monet. —

— Me n' rojenn forz wit partian,
Penamet ma mamm-baour 'zo klan;

'Ma seiz miz 'zo war hi gwele,
Na deuz kristenn nemet-on me. —

III

Garan ar Briz a lavare
Er ger d'he vamm, pa arrue :

— Savet, mamm baour, euz a-lec'h-ze,
Ma rinn ur wes c'hoas ho kwele. —

— Pe c'hui 'zo skuiz euz ma c'hlenved,
Pe c'hui 'zo skuiz euz ma gwelet? —

— O tenna d'ar billet 'on bet,
Soudart 'wit Cavan 'z on digwet ! —

Ar vroegik paour a lavare
D'hi mab Garan eno neuze :

— Ma mabik paour, em gonzolet,
Ur re bennag a renk monet. —

Pa oant ho daou o teplori,
Teuas he gabitenn en ti :

— Hastet, Garan, em breparet,
D' Wengamp fenoz vo red monet. —

Garan ar Briz, pa 'n euz klewet,
E-meaz ann ti 'zo sortiet;

'Nn or war he vamm 'n euz alc'houezet,
Da di ar person ez eo et :

— Dalet, gouarnerez, alc'houez ma mamm,
M'ho ped da gaout ann-ez-hi soign,

Ha laret d'ann aotro person
Hi rekommandi en hi bron;

Hi rekommandi 'n ofern-bred,
Ma ielo ann dut d'hi gwelet. —

— Lakit ho alc'houez lec'h m' karfet,
Lec'h m'hen po laket hen kavfet. —

Euz 'r presbitor 'n euz kimiadet,
D'ann iliz kerkent ez eo et.

— Aotro sant Garan, ma faëron,
Grit ewit-on un donezon :

Lakit ho kleïer d' zoon kanvo
D'am mammik paour, pa vo maro;

Kanvo d'ann noz ha d'ar beure,
Ha karillon war ar c'hreiz-de!

Ha grit ma klewinn ann-ez-he
Hag a veen pemp-kant lew out-he! —

IV

Garan ar Briz a lavare
En kreiz ann arme, un de oe:

— Arretet, kabitenn, 'r penned,
Kleïer Cavan am euz klewet! —

— Penaos a klewfes ann-ez-he,
Ha te pemp-kant lew dioud-he? —

— Laket ho troad war ma hini,
Hag ho c'hlewfet kerkoulz ha me. —

He droad war h' hini 'n euz laket,
Kleïer Cavan hen euz klewet.

He gabitenn a lavare
Da C'haran 'r Briz eno neuze:

— Me 'skriv did Garan, da gonje,
Da vonet d'ar ger da vale. —

V

Garan ar Briz a lavare,
'Tal feunteuniou Cavan p'arrue:

— Petra 'zo a-newez ama,
Ma soon ar c'hleïer er giz-ma? —

— Tri de ha ter nozwez a zo
E maint noz-de o soon kanvo;

E maint noz-de o soon kanvo,
Hep kristenn ganet war ho zro!

Kanvo d'ann noz ha d'ar beure,
Ha karillon war ar c'hreiz-dé! —

Garan ar Briz a lavare,
Prennestr gwele he vamm pa dremene:

— O Doue! marw eo ma mamm-me,
Pa n' 'ma hi fenn 'n prennestr hi gwele;

Pa n'hi gwelann 'n prennestr hi gwele,
'Welet a be-duz arrijenn-me. —

Garan ar Briz a lavare,
'N presbitor Cavan p'arrue:

— Roët d'in-me ma alc'houezo. —
— Lec'h poa ho laket c'hui ho c'havo. —

Deuil le soir et le matin,
Et carillon à midi ;

Et faites aussi que je les entende,
Dussé-je en être éloigné de cinq cents lieues ! —

IV

Garan Le Briz disait
Un jour, au milieu de l'armée :

— Arrêtez, mon capitaine, arrêtez un peu,
J'ai entendu les cloches de Cavan ! —

— Et comment pourrais-tu les entendre,
Puisque tu en es à cinq cents lieues ? —

— Mettez votre pied sur le mien,
Et vous les entendrez comme moi. —

Il a mis son pied sur le sien,
Et a entendu les cloches de Cavan.

Son capitaine disait
A Garan Le Briz, sur la place :

— Je te signe ton congé, Garan,
Pour aller faire un tour chez toi. —

V

Garan Le Briz disait
En arrivant près des fontaines de Cavan :

— Qu'y a-t-il de nouveau ici,
Que les cloches sonnent ainsi ? —

— Voilà trois jours et trois nuits
Qu'elles sonnent le deuil, jour et nuit ;

Elles sonnent le deuil, jour et nuit,
Sans qu'il y ait chrétien né autour d'elles !

Deuil le soir et le matin,
Et carillon à midi ! —

Garan Le Briz disait,
En passant sous la fenêtre du lit de sa mère :

— O Dieu ! ma mère est morte,
Puisque je ne vois sa tête à la fenêtre de son lit ;

Puisque je ne la vois à la fenêtre de son lit,
Pour voir de quel côté j'arriverai ! —

Garan Le Briz disait,
En arrivant au presbytère de Cavan :

— Donnez-moi mes clefs. —
— Où vous les aviez mises, vous les retrouverez.

Garan ar Briz, pa 'n euz klewet,
'N he alc'houezou a zo kroget;

'N he alc'houezou ez e kroget,
'Nn or war he vamm 'n euz digorret.

Oa he vamm-baour war leur-an-ti,
Peder gwerc'hes hi lienni;

Peder gwerc'hes hi lienni,
Peder sierj koar dira-z-hi.

Daou bok d'he vamm hen euz roët,
Ha war ar plaz ez e marwet.

Emaint ho daou war ar varw-skaonv,
Doue d' bardono ann anaoun!

Emaint en palez ann Drindet,
Graz d'imb da vont di d'ho gwelet!

Kanet gant Mari-Job KERIVAL, matez
en *Kerarborn*. — 1848.

Garan Le Briz, à ces mots,
A pris ses clefs :

Il a pris ses clefs,
Et a ouvert la porte de sa mère.

Sa pauvre mère était sur l'aire de la maison,
Et quatre vierges l'ensevelissaient ;

Quatre vierges l'ensevelissaient,
Quatre cierges allumés devant elle.

Il a donné deux baisers à sa mère,
Puis il est mort sur la place.

Ils sont tous les deux sur les tréteaux funèbres,
Que Dieu pardonne à leurs âmes !

Ils sont tous les deux dans le palais de la Trinité,
Et puissions-nous y aller les rejoindre !

Chanté par Marie-Josèphe KERIVAL, domestique à *Keramborgne*. — 1848.

NOTE.

Saint Garan, dont le héros de notre gwerz porte le nom, est un personnage peu connu des hagiographes bretons, et pas du tout, je crois, des autres. Quoiqu'il en soit, la commune de Cavan, dans les environs de Lannion, le vénère comme son patron, et l'on croit que Cavan n'est qu'une altération de Garan. Je possède un vieux manuscrit breton où sa vie est exposée sous forme de *Mystère*. On m'assure qu'il s'en trouve aussi une copie, ou une autre version, avec quelques différences, sans doute, dans la collection des manuscrits bretons de M. de Penguern. D'après mon *Mystère*, Garan était fils d'un patricien Romain. Sa jeunesse fut orageuse. Après avoir commandé les armées, il se convertit au christianisme, à la veille de se marier à la fille d'un sénateur, fut baptisé par saint Denis et ordonné prêtre par saint Clément. Jeté par une tempête sur les côtes de la Basse-Bretagne, *alors pleine d'idolâtres*, il prit terre en la commune de Plestin, au lieu encore nommé aujourd'hui Trégaran, y convertit les habitants et vint ensuite prêcher la foi au pays où se trouve maintenant la commune de Cavan, entre Lannion et Bégar. Là encore il signala son séjour par des miracles et de nombreuses conversions.

Cette pièce, fort longue, ne manque pas d'un certain mérite littéraire. Voici une jolie comparaison de saint Garan instruisant ses disciples : « .....Voyez, quand vient le mois de mai, comme tout est gai et riant dans » un verger ! Tous les arbres se couvrent de fleurs, selon leur nature, et » tous sont si beaux à voir !... Mais survient un mauvais vent, qui souille » et flétrit les belles fleurs, et trouble le ciel ! Ainsi le démon flétrit et » dévaste nuit et jour le verger de Dieu ! »

On aura remarqué dans ce *gwerz* et quelques autres, et on aura souvent occasion de remarquer encore dans la suite, beaucoup d'irrégularité dans le mètre des vers bretons. Est-ce de la faute des chanteurs, ou des auteurs? Je ne saurais le dire. Les élisions, les contractions, les syncopes fréquentes auxquelles je suis forcé de recourir par suite de ces irrégularités, rendront la lecture de mes textes assez difficile, surtout aux personnes à qui notre vieil idiôme n'est pas très-familier. Mais la méthode de rigoureuse fidélité à laquelle je me suis condamné m'oblige à user de ces moyens, qui n'ont même pas été toujours suffisants pour éviter quelques vers excédant la mesure. En procédant autrement, en redressant les vers boiteux, en les remettant sur leurs pieds, prosodiquement, — chose assez facile en général, — il pourrait m'arriver parfois de substituer ma propre pensée à celle du poëte populaire, et dans tous les cas, je ne donnerais plus un texte parfaitement authentique. C'est du reste un inconvénient commun à toutes les poésies du peuple, dans tous les pays, et il faut en prendre son parti. Je constate aussi que la méthode que je pratique a été généralement celle des éditeurs de poésies populaires, tant français qu'étrangers. On se tromperait cependant en croyant que ces irrégularités sont une grande difficulté pour nos chanteurs. Quelques syllabes de plus ou de moins dans un vers ne les embarrassent nullement, et ils y adaptent facilement leurs airs. « Les mots « de plusieurs syllabes, » comme le dit très-bien M. Champfleury dans son recueil des *Chansons populaires des provinces de France*, « glissent sur » une note comme par enchantement; un vers tout entier saute le pas, s'il » le faut; et, en d'autres occasions, une phrase musicale de plusieurs mesures » n'est pas trop longue pour un mot. C'est une poétique impossible à régu- » lariser, ce qui n'enlève rien, au contraire, au charme de la mélodie. »

La prosodie du peuple existe plus dans sa tête, dans sa voix surtout, que dans les caractères typographiques et la mesure matérielle des mots et des vers. D'ailleurs, dans l'intention de ces poëtes inconnus, et qui le plus souvent, sinon toujours, ne savaient pas lire, ces chants n'étaient pas destinés à l'impression.

AR VINOREZIK

AR VINORBZIK.

GWES KENTA.

I

Me oa 'r bugelik iaouank-flamm,
Pa varwaz ma zad ha ma mamm;

Oblijet oann da glask ma boed,
Kapabl d'hen gonit na oann ket.

Ma oann leusket war ann hent-braz,
War ann hent-braz ewit em glask.

Pa oann diskennet en hent doon,
Me o rankontr tud-a-feson;

O rankontr aotro hag itron,
Pa oann diskennet hent doon;

Ma laraz 'nn aotro d'ann itron :
— Sell aze 'r bugel-a-feson;

Hi c'homerromp ganimb 'n hon zi,
'Vel d'hon bugel greomp d'ez-hi. —

II

Pa oann bet tric'houec'h miz 'n ho zi,
Oa gret un habit newez d'in :

Me a oa maget ha gwisket,
'Vel pep-hini ann-he bewet.

P'oann bet tric'houec'h vloaz en ho zi,
(Tri bloaz war-n-ugent 'm boa neuze)

Laraz ma mestr mad d'am mestrez :
— Poent e dimizi 'r vinorez,

Rei d'ei noblanz ar Feunteuniou,
Kaera noblanz a zo er vro;

Kaera noblanz a zo er vro,
Un darn, itron, euz hon mado. —

Ma laraz neuze ma mestrez :
— N' vo ket dimet ar vinorez;

N' vo ket dimet ar vinorez,
Ken 'vo bet ganimb 'n pardon Agnez;

Bep-bloa 'teu ganimb d'ar pardon,
Dre m'eo ur bugel-a-feson..... —

Pa arruaz ebars ar c'hoad,
'Teu c'hoant-kousket d'am mestrez-vad;

LA PETITE MINEURE.

PREMIÈRE VERSION.

I

J'étais une enfant toute jeune encore,
Quand moururent mon père et ma mère.

Je fus obligée de mendier mon pain,
Car je n'étais pas capable de le gagner.

On m'abandonna sur le grand chemin,
Sur le grand chemin, pour chercher ma vie.

Comme je marchais dans un chemin creux,
Je rencontrai des gens de bonne mine;

Je rencontrai un monsieur et une dame,
Etant descendue dans un chemin creux ;

Et le monsieur dit à la dame :
— Voilà une enfant qui a bonne mine ;

Prenons-là avec nous dans notre maison,
Et traitons-la comme notre propre enfant. —

II

Quand j'eus été dix-huit mois dans leur maison,
On me fit un habit neuf :

J'étais entretenue, habillée
Et nourrie comme chacun d'eux.

Quand j'eus été dix-huit ans dans leur maison,
(J'avais alors vingt-trois ans)

Mon maître dit à ma maîtresse :
— Il est temps de marier ~~la mineure,~~

Lui donner la noblesse des Fontaines,
La plus belle noblesse du pays ;

La plus belle noblesse du pays,
Avec une partie de nos biens. —

Et ma maîtresse dit alors :
— ~~La mineure~~ ne sera pas mariée ;

~~La mineure~~ ne sera pas mariée,
Jusqu'à ce qu'elle ait été avec nous au pardon de Sainte-Agnès ;

Chaque année elle vient avec nous au pardon,
Parce qu'elle est une honnête fille..... —

En arrivant dans le bois,
Ma maîtresse fut prise de sommeil :

Me 'c'h azeza war ar c'hlazenn,
Tapout hi fenn war ma barlenn;

Tapout hi fenn war ma barlenn,
Hag a vanaz kousket soudenn.

O tont un dra da laret d'in :
— Laz da vestrez, zent a-ouz-in;

Laz da vestrez, zent a-ouz-in,
Hag itron en hi flaz e vi! —

Euz ann dra-ze am euz zentet,
Ma mestrez vad am euz lazet;

Ma mestrez vad am euz lazet,
Seiz taol-kontel d'ei 'm euz roët.

P'am boa lazet ma mestrez vad,
Na ouienn pelec'h hi lakad.

O tont un dra da laret d'in,
Dre ma oann ken nec'het gant-hi :

— Na kerz te gant-hi d'ar poull-glaou,
Ha kuz 'nn ez-hi gant deilou-kraou. —

Me a ieaz neuze d'ar pardon,
Doue 'ouie ma intantion.

Me o rankontr ma mestrik mad,
O kana hag o c'huibanad;

O kana hag o c'huibanad,
Me 'roaz d'ez-han kalonad!

— Ma mestrez vad a zo lazet,
Bars ar c'hoad, gant ar forbaned!

Me vije iwe, penamet
E-meaz ar c'hoad am euz redet. —

— Ma vijac'h bet fidel d'ez-hi,
C'hui vije lazet koulz ha hi! —

Ma mestrik mad, p'hen euz klewet,
Ter-gwes d'ann douar 'zo koezet;

Ter-gwes d'ann douar eo koezet,
Hag am euz-han bep-gwes savet :

— Tawet, mestrik, na oelet ket,
Me ho servijo 'vel bepred;

Met n'inn ket ganec'h da gousket,
Ken 'vomp dimet hag eureujet. —

III

Sevel 'ra 'tre-z-he prepoziou
Na diwar-benn ann dimiziou.

Je m'assis sur le gazon,
Et elle appuya la tête sur mes genoux;

Elle appuya la tête sur mes genoux,
Et s'endormit aussitôt.

Quelque chose vint alors qui me dit :
— Obéis-moi et tue ta maîtresse;

Crois-moi, tue ta maîtresse,
Et tu seras dame à sa place! —

J'ai obéi à cette voix,
Et j'ai tué ma bonne maîtresse;

J'ai tué ma bonne maîtresse,
Je lui ai donné sept coups de couteau!

Quand j'eus tué ma bonne maîtresse,
Je ne savais où la cacher.

Vint alors une chose qui me dit,
En voyant mon embarras :

— Porte-là au trou à charbon,
Et la couvre avec des feuilles de noisetier. —

J'allai alors au pardon,
Dieu seul connaissait ma pensée.

Je rencontrai mon bon maître,
Qui chantait et qui sifflait;

Il chantait et il sifflait,
Et moi je lui navrai le cœur!

— Ma bonne maîtresse a été tuée,
Dans le bois, par les brigands!

Moi aussi je l'aurais été,
Si je n'avais couru hors du bois. —

— Si vous lui aviez été fidèle,
Vous eussiez été tuée comme elle! —

Mon bon maître, à cette nouvelle,
Est tombé trois fois à terre;

Il est tombé trois fois à terre,
Et à chaque fois je l'ai relevé :

— Mon bon maître, ne pleurez pas,
Je vous servirai comme toujours;

Mais je n'irai pas coucher avec vous,
Jusqu'à ce que nous soyons fiancés et mariés. —

III

Bientôt des propos s'élèvent entre eux,
Au sujet de mariage.

Pa oant dimet hag eureujet,
Hi poent da vonet da gousket,

'C'h antrenn ar c'horf maro en ti,
Ha seiz sierj koar dira-z-hi;

Seiz sierj allum dira-z-hi,
Unan a oa war bep-gouli.

— Savet al lec'h-se, minorez,
C'hui oc'h euz lazet ho mestrez;

C'hui 'c'h euz lazet ho mestrez-vad,
Tamallet d'ar forbaned er c'hoad ! —

Hi friet, pa hen euz klewet,
'Meaz he wele a zo zavet;

En ur fuzul ez eo kroget,
En aviz hi lazan eo et :

Met ar c'horf maro 'n euz laret :
— Ma fried paour, n' hi lazet ket,

Met hi leusket da glask hi boed,
Etre Cavan ha Tonquedec (1),

Lec'h na vezo ket anvezet,
M' tamanto hi c'horf d'hi fec'het ! —

Kanet gant Janet Ar Gall.
Plouaret, 1853.

AR VINOREZIK.

SIL GWES.

I

Me oa iaouankik, wit a oad,
Pa varwaz ma mamm ha ma zad :

Ha me da vale dre ar bed,
Da glask ur re d'am c'homerret.

Pa oann o vont gant ann hent-braz,
Daou den iaouank a rankontraz;

Ur plac'h iaouank, vel un itron,
Un den-jentil, 'r giz d'ur baron.

(1) Deux communes des environs de Lannion.

Quand ils furent fiancés et mariés,
Prêts de se mettre au lit,

Voilà que le corps mort entre dans la maison,
Précédé de sept cierges allumés ;

Sept cierges allumés précédaient,
Et sur chaque blessure il y en avait un autre.

— Levez-vous de là, mineure,
Vous avez tué votre maîtresse ;

Vous avez tué votre bonne maîtresse,
Et vous en avez accusé les brigands du bois ! —

A ces mots, son mari
A quitté son lit ;

Il a saisi son fusil,
Avec l'intention de la tuer :

Mais le corps mort a dit :
— Mon pauvre mari, ne la tuez pas,

Mais laissez-la chercher son pain
Entre Cavan et Tonquédec,

Là où personne ne la connaîtra,
Afin que son corps expie son crime ! —

Chanté par Jeanne Le Gall.
Plouaret, 1853.

LA PETITE MINEURE.

SECONDE VERSION.

I

— J'étais bien jeune d'âge,
Quand moururent ma mère et mon père :

Et je me mis à courir le monde,
Cherchant quelqu'un pour me prendre chez lui.

Comme je cheminais sur la grande route,
Je rencontrai deux jeunes gens;

Une jeune fille, mise comme une dame,
Et un gentilhomme, comme un baron.

Ma lare ann eil d'egile :
— Kassomp ganimp ar bugel-me;

A vrema hon divertisso,
P' vo deut en oad hon servijo. —

II

Ma lare ar mestr d'ar vestrez,
— Dimezomp 'r mewel d'ar vatez. —

— Dimet ho mewel pa garfet,
Ma matez na vo ket dimet;

'Benn ma timezinn ma matez,
Me renk ober gant-hi tiegez;

Me renk ober gant-hi tiegez,
Pevar eujenn, peder buc'h leaz,

Diou boezellad a bep-seurt ed;
En ti hi mamm n'ho c'havjac'h ket. —

III

Pa 'z ia ma mestrez d'ar pardon,
Me ia gant-hi, evel rezon;

Me ia gant-hi, evel rezon,
Dre ma oann plac'hik a-feson.

Pa oamp-ni o tremenn ar c'hoad,
Ha ni o vont da disheoliad;

Oc'h azeza war ar c'hlazenn,
Tapout hi fenn war ma barlenn.

O tont un dra da laret d'in :
— Kommer da gontel ha laz hi,

Te a vo laket en hi lec'h,
Te 'vezo groeg ann tiegez;

Kuz ann ez-hi 'n touez ann deillou,
Met hi botou hag hi loerou..... —

IV

Ar vinorezik a lare
Er ger d'hi mestr pa arrue :

— Itron Varia ann Drindet,
Ma mestrez paour a zo lazet!

Lazet ez eo ma mestrez-vad,
Gant ar forbaned, bars ar c'hoad! —

. . . .
. . . .

Et ils se dirent l'un à l'autre :
— Emmenons cette enfant ;

Elle nous divertira maintenant,
Puis nous servira plus tard. —

II

Le maître disait à la maîtresse :
— Marions le domestique à la servante. —

— Mariez votre domestique quand il vous plaira,
Quant à ma servante, elle ne se mariera pas.

Avant de marier ma servante,
Je veux la pourvoir d'un ménage ;

Je veux la pourvoir d'un ménage,
Quatre bœufs et quatre vaches à lait,

Deux mesures de chaque sorte de grain ;
Chez sa mère vous ne les trouveriez pas. —

III

Quand ma maîtresse va au pardon,
Je vais avec elle, comme de raison ;

Je vais avec elle, comme de raison,
Parce que j'étais une honnête fille.

Comme nous passions dans le bois,
Nous nous reposâmes à l'ombre ;

Je m'assis sur le gazon,
Et elle appuya la tête sur mes genoux.

Une chose vint alors qui me dit :
— Prends ton couteau, et tue-la,

Tu seras mise à sa place
Et tu seras la femme du ménage ;

Cache-là parmi les feuilles,
Mais ne cache pas sa chaussure et ses bas..... —

IV

La mineure disait
A son maître, en arrivant à la maison :

— Sainte-Vierge de la Trinité !
Ma pauvre maîtresse a été tuée.

Ma pauvre maîtresse a été tuée,
Par les brigands, dans le bois ! —

. . . .
. . . .

— Tawet, mestrik, na oelet ket,
Me a reï d'ac'h-c'hui 'vel bepred;

Me a reï d'ac'h-c'hui 'vel bepred,
Met monet ganac'h da gousket;

Met monet ganac'h da gousket,
Ha monet iwe, mar be red. —

V

Pa oant dimet hag eureujet,
Ha poent d'ez-hi mont da gousket (1),

Oc'h arruout unan en ti,
Peder sierj-koar dira-z-hi;

Peder sierj-koar dira-z-hi,
Ur goulou-koar war bep-gouli!

— C'hui eta oc'h euz eureujet
Ann hini a deuz ma lazet?

Ma c'huzet e-touez ann deillou,
Met ma botou ha ma loerou! —

— Ha petra vezo gret out-hi? —
— Klask pevar marc'h d'hi ziframmi!

Klask pevar marc'h d'hi ziframmi,
Gori ar forn hag hi dewi;

Ha gant ann tan pa vo dewet,
Gant ann awell 'vezo gwentet! —

Ur baourez koz a *Blougonver*. — 1855.

(1) On trouve une situation analogue dans le recueil de M. Jérôme Bujeaud, *Chants et chansons populaires des provinces de l'Ouest* (tome II, page 239), à la pièce qui porte le titre de : *Le Mari assassiné* :

..... Quand fut au lit, le soir des noces,
Elle aperçut un ange blanc,
Qui avait l' cœur couvert de sang.

— Ah! tiens-le bien, ma chère femme,
Ah! tiens-le bien entre tes bras,
Celui qui m'a mis au trépas.

Garde-le bien, ma chère femme,
Garde-le bien toute ta vi',
Moi, je m'en vais dans l' paradis! —

— Consolez-vous, mon bon maître, ne pleurez pas,
Je vous servirai comme devant ;

Je vous servirai comme devant,
Mais je ne coucherai pas avec vous ;

Je ne coucherai pas avec vous,
Et pourtant, je le ferai aussi, s'il le faut. —

V

Quand ils furent fiancés et mariés,
Que l'heure de se coucher fut arrivée,

Une femme entra dans la maison,
Précédée de sept cierges ;

Quatre cierges étaient devant elle,
Et un autre sur chaque blessure !

— Vous avez donc épousé
Celle qui m'a tuée ?

Elle m'a ensuite cachée sous les feuilles,
A l'exception de ma chaussure et mes bas ! —

— Et que faut-il lui faire ? —
— Amenez quatre chevaux pour l'écarteler !

Amenez quatre chevaux pour l'écarteler,
Et faites chauffer le four, pour la brûler ;

Et quand elle sera consumée par le feu,
Ses cendres seront jetées au vent ! —

Une vieille mendiante de la commune de *Plougonver*. — 1855.

AR VATES VIHAN.

I

Selaouet hag a klewfet, hag a klewfet kana,
Ur zon a zo bet savet a-newez wit ar bloa,
Gret da ur vates vihan a oa o serviji
'N un noblanz gant un aotro, m'ho ped da ententi.

Ann aotro 'n doa ur merer dlee d'ez-han kant skoed,
Hag a lakaz ar serjant da vonet d'hen kavet.
Ar merer, p'hen euz gwelet ar serjant arruet,
Hen euz komerret he vaz, da di he vestr eo et.

Un eiz dewez a dermenn out-han 'n euz goulennet;
— E-lec'h eiz dewez, merer, me a ro did pemzek :
Wit me na vinn ket er ger, ma mates vihan 'vo,
Ar gouitans 'vo en armel, ma merer, m'hi zino. —

II

Pa 'n euz kontet he arc'hant serret he zinerou,
Komerret hen euz he vaz, wit mont d'baëa 'nn aotrou.
Pa oa kontet he arc'hant, laket ann asuranz,
N'hen doa biskoas ar sonj da c'houlenn he gouitanz.

Pa oa erru gant ann hent, gant ann hent avanset :
— Aotro Doue ! eme-z-han, me oar ez on manket,
Ia, o veza n'am euz ket ar gouitanz goulennet,
Ha mar deu ar plac'h da nac'h, setu me glac'haret ! —

P'arru ann aotro er ger, kerkent 'n euz goulennet ;
— Na eo ket bet ma merer 'baoe euz ho kavet ? —
— Oh ! nann a-vad, eme-z-hi, n'am euz-han ket gwelet,
'Ma ho kouitanz en armel, lec'h m'ho poa hi laket. —

Komanset eo da bec'hi, da ofansi Doue,
Laket hen euz ar serjant d' vont d'ar merer arre.
Ar merer, p'hen euz gwelet ar serjant arruet,
D'ann douar a zo kouezet, hag a zo fatiket.

Ar serjant 'oa un den-mad, hag hen euz-han savet;
Hag hen euz-han bet savet, ha d'ez-han lavaret :
— Deuz ganin-me, merer paour, deuz ganin d'ann noblanz,
Me a raï did kaout arc'hant, p' autramant da gouitanz. —

— Perag, eme-z-han, aotro, n' ret d'ann den-ma kouitanz,
P'hen euz paëet hi arc'hant, laket he asuranz ? —
— Penaoz ta, 'me ann aotro ec'h hallfenn ober-ze,
Pa n'am euz gwelet biskoas liard euz ann ez-he ? —

LA PETITE SERVANTE.

I

Ecoutez, et vous entendrez chanter,
Un gwers nouveau composé cette année,
Au sujet d'une petite servante qui était au service
D'un seigneur, dans une gentilhommière; comprenez bien ceci.

Le seigneur avait un fermier qui lui devait cent écus,
Et il lui envoya le sergent.
Le fermier, en voyant arriver le sergent,
A pris son bâton, et s'est rendu chez son seigneur.

Il lui a demandé un délai de huit jours.
— Au lieu de huit jours, je t'en donne quinze, fermier.
Moi je ne serai pas à la maison, mais ma petite servante y sera;
La quittance sera dans l'armoire, et je la signerai. —

II

Après avoir compté son argent et serré ses deniers,
Le fermier prit son bâton, pour aller payer son seigneur.
Après avoir compté son argent et pris assurance (1),
Il ne songea pas à demander quittance.

Comme il s'en revenait et qu'il était déjà assez loin :
— Seigneur Dieu, se dit-il, j'ai commis une faute!
Oui, en ne demandant pas de quittance,
Et si la fille vient à nier, me voilà dans la désolation ! —

Le seigneur, en arrivant à la maison, a demandé aussitôt :
— Mon fermier n'est-il pas venu vous trouver ? —
— Non certainement, dit-elle, je ne l'ai pas vu,
Et votre quittance est dans l'armoire, où vous l'aviez mise. —

Alors il s'est mis à jurer, à offenser Dieu,
Et il a encore envoyé le sergent au fermier.
Le fermier, en voyant arriver le sergent,
Est tombé sans connaissance à terre.

Le sergent, qui était un homme bon, l'a relevé;
Il l'a relevé et lui a dit :
— Venez avec moi, pauvre fermier, venez avec moi au manoir
Et je vous ferai avoir ou l'argent ou la quittance. —

— Pourquoi donc, seigneur, ne donnez-vous pas quittance à [cet homme,
Puisqu'il a déposé l'argent et pris assurance ? —
— Et comment le ferais-je, dit le seigneur,
Puisque je n'ai jamais vu un liard de son argent ? —

(1) Assurance de jouissance accordée au fermier à chaque payement.

Goullet e 'r vates vihan da zont d'ann nec'h, d'ar gambr,
Da welet a hi anzao ar gouitanz pe 'nn arc'hant.
— Perag ta, mates-vihan, n' ret d'ann den-ma kouitanz,
P'hen euz paeet ann arc'hant, ha laket asuranz? —

— Penaos eta, eme-z-hi ec'h hallfenn ober-ze,
Pa n'am euz gwelet biskoas liard euz ann-ez-he? —
Ar merer, pa 'n euz klewet ann-he gant ho freposiou,
Diskennaz en eur oela, a zo deuet d'ann traon.

III

Pa eo erru gant ann hent un tammik avanset,
Setu 'n den-jentil iaouank hen euz bet rankontret :
— Na lar d'in-me merer paour, petra 'ra did goela,
Pa deuz euz a di da vestr, pa oud-te ken trist-ma? —

— Aotro Doue! eme-z-han, petra zervij d'in nac'h!
Me 'm euz kollet brema deon pemp kant skoed gant ur plac'h!—
— Deuz ganin-me, merer paour, ha retorn war da c'hiz,
Me a raï did kaout kouitanz peautramant aviz.

— Perag, eme-z-han, aotro, n' ret d'ann den-ma kouitanz,
P'hen euz paeet he arc'hant, laket he asuranz? —
— Penaos ta, 'me ann aotro, ec'h hallfenn ober-ze,
Pa n'am euz gwelet biskoas liard euz ann ez-he? —

— Gret-c'hui d'ho mates-vihan dont d'ann nec'h bars ar gambr,
Da c'houd ba hi anzavo ar gouitanz pe 'nn arc'hant.
Perag ta, mates-vihan n' rez d'ann den-ma kouitanz,
P'hen euz paeet he arc'hant, laket he asuranz? —

— Me c'houlenn tan d'am dewi, ann diaoul am dougfe,
Mar am euz gwelet biskoas liard euz ann ez-he! —
— Gaou lares, mates-vihan, bars en kreiz da ine!
Rag e-maint en ur ialc'had en golc'hed da wele.

Rag e-maint en ur ialc'had en golc'hed da wele,
Kalz a draou a t'euz laeret a zo eno gant-he..
Mar zo bet lazet, aotro, tri mewell-braz 'n ho ti,
Ez eo ho mates-vihan a zo kiriek da-ze! —

Ann aotro, p'hen euz klewet komz 'hi dri mewell-braz,
Ter-gwes d'ann douar goezaz, ter-gwes a fatikaz;
Ter-gwes d'ann douar eo koet, ter-gwes eo fatiket,
Ann diaoul a oa er gambr hag hen euz han savet.

— Arsa, eme-z-han, aotro, mar eo ar plac'h-ma d'ac'h,
Pe dre dan pe dre awell 'vo lamet diganac'h?
Mar ia ganin-me dre dan, 'vo dewet ann noblanz,
Mar ia ganin dre awell n' vo ket ker braz ofanz. —

Dont 'ra ur c'houad-awell hag a zo krenv meurbet,
Ha da greiz stang ar vilinn hi a zo bet taolet!.....
Ur meliner iaouank a oa o serri ann dour,
Hen deveuz bet astennet he vrec'h wit hi zikour.

On a prié la petite servante de monter dans la chambre,
Pour voir si elle avouera ou la quittance, ou l'argent.
— Pourquoi donc, petite servante, ne donnez-vous pas quittance
Puisqu'il a déposé son argent, et pris assurance? — [à cet homme,

— Et comment pourrais-je le faire, dit-elle,
Puisque je n'ai jamais vu un liard de son argent? —
Le fermier, en entendant leurs propos,
Est descendu en pleurant.

III

Comme il s'en revenait, un peu avancé sur la route,
Voilà qu'il rencontre un jeune gentilhomme :
— Dis-moi, pauvre fermier, quel sujet tu as de pleurer,
Et pourquoi tu es si triste en revenant de chez ton seigneur? —

— Seigneur Dieu, répondit-il, à quoi me servirait de le nier?
Je viens de perdre cinq cents écus avec une fille! —
— Viens avec moi, pauvre fermier, retourne sur tes pas,
Et je te ferai avoir ton argent, ou ta quittance.

Pourquoi, dit-il, seigneur, ne donnez-vous pas quittance à cet
Puisqu'il a déposé son argent, et pris assurance? — [homme,
— Et comment, dit le seigneur, pourrais-je faire cela,
Puisque je n'ai jamais vu un liard de son argent? —

— Faites monter votre petite servante,
Pour voir si elle avouera ou la quittance ou l'argent.
Et pourquoi donc, petite servante, ne donnez-vous pas quittance
Puisqu'il a déposé son argent, et pris assurance? — [à cet homme,

— Je demande que le feu me consume, que le diable m'em-
Si j'ai jamais vu un liard de son argent! — [porte,
— Tu mens, petite servante, *au milieu de ton âme!*
Car son argent est dans une bourse dans la paillasse de ton lit!

L'argent est dans une bourse, dans la paillasse de ton lit,
Et beaucoup d'autres choses volées s'y trouvent encore.
Si trois premiers valets ont été tués dans votre maison, seigneur,
C'est votre petite servante qui en est la cause! —

Le Seigneur, en entendant parler de ses trois premiers valets,
Tomba trois fois à terre, sans connaissance;
Trois fois il est tombé à terre, sans connaissance,
Et le diable, qui était dans la chambre, l'a relevé.

— Or ça, dit-il, seigneur, si cette fille vous appartient,
Ou par le feu ou par le vent voulez-vous qu'elle vous soit enlevée?
Si je l'emporte par le feu, le manoir sera incendié;
Si je l'emporte par le vent, le dommage ne sera pas aussi grand! —

Aussitôt vint un tourbillon d'une violence extrême,
Et la fille a été lancée au milieu de l'étang du moulin!.....
Un jeune meunier, qui était à serrer l'eau,
Lui a tendu la main, pour lui venir en aide.

Ar fulor euz ann arc'hant hag ar plac'h milliget
Ho deuz bet beteg he skoa brec'h ar meliner dewet;
Ho deuz bet beteg he skoa brec'h ar meliner dewet;
Setu enor ha profit denner euz ar merc'hed ! —

DOM IANN DERRIEN

I

— Dom Iann Derrien, kousket a ret,
War ar plun dous, me na rann ket! —

— Petra 'zo d'ar c'houlz-ma ann noz
E-toul ma dor oc'h ober trouz? —

— Me eo ho mamm, Dom Iann Derrien,
'Zo ama 'c'h ober pinijenn;

'Zo 'c'h ober pinijenn garo
Dom Iann, 'baoe ma 'z on maro.

— Ma mammik paour, d'in lavaret
Petra 'zo defaot 'n ho andret?

— Gwez-all, pa oann war ar bed-ze,
Me am boa gret ur bromese,

Da vont da zant Jakez 'nn Turki;
Hir eo ann hent, ha pell mont di! —

— Ma mammik paour, d'in lavaret,
Servijout 'raë d'in monet? —

— Servijout raë d'ac'h monet,
Evel ma unan, ma veenn bet. —

Dom Iann Derrien a lavare
D'he dad ha d'he c'hoar, en de-se :

— Ma zad, ma c'hoar, mar am c'haret,
Roït d'in daou pe dri c'hant skoed;

Roït d'in daou pe dri c'hant skoed,
'N ur veaj pell 'm euz da vonet. —

— Brema ta, pa 'z oc'h beleget,
Brema, ma breur, hon c'houitafet? —

Mais la chaleur de l'argent et le contact de la fille maudite,
Lui ont brûlé le bras, jusqu'à l'épaule;
Lui ont brûlé le bras, jusqu'à l'épaule,
Et voilà l'honneur et le profit qu'on retire des femmes ! —

DOM JEAN DERRIEN

I

— Dom Jean Derrien, vous dormez
Mollement sur la plume, moi je ne le fais point. —

— Qu'est-ce donc à cette heure de la nuit,
Qui fait du bruit à ma porte ? —

— C'est moi, votre mère, Dom Jean Derrien,
Qui suis ici à faire pénitence ;

Qui suis à faire dure pénitence,
Dom Jean Derrien, depuis l'heure de ma mort ! —

— Ma pauvre mère, dites-moi,
Que vous manque-t-il ? —

— Autrefois, quand j'étais dans ce monde-là,
J'avais fait un vœu

D'aller à Saint-Jacques de Turquie ; (1)
La route est longue et c'est bien loin d'ici ! —

— Ma pauvre mère, dites-moi,
Servirait-il d'y aller moi-même ? —

— Oui , cela servirait,
Comme si j'y étais allée moi-même. —

Dom Jean Derrien disait
A son père et à sa sœur, ce jour-là :

— Mon père, ma sœur, si vous m'aimez,
Donnez-moi deux ou trois cents écus ;

Donnez-moi deux ou trois cents écus,
Car j'ai un long voyage à faire. —

— Maintenant donc, que vous êtes prêtre,
Maintenant, mon frère, vous nous quitterez? —

(1) Ce saint Jacques de Turquie, ne serait-ce pas saint Jacques de Compostelle?

— Aotro zant Jakez benniget,
Grit c'hoas ur burzud em andret :

Plijit gant-oc'h ma 'z inn d'ar ger,
Me roï d'ac'h un donezon gaer :

Me a roï d'ac'h ur banier-gwenn,
Vo seiz kloc'h arc'hant euz he benn;

Vo seiz kloc'h arc'hant euz he benn,
Hag un troad balan d'hen dougenn;

Me a roï d'ac'h ul lamp aour-finn,
Braoa hini vo 'n foar Kintinn,

Ha gwiskamant d'ho seiz aoter,
Hag un oferenn bep-gwener ! —

N'oa ket ar gir peurlavaret,
War dreuzou he dad eo rentet;

Rentet er ger, en ti he dad,
O c'houeza ann dour hag ar goad !

He c'hoar, vel ma deuz-han gwelet,
Wit hen torcha hi a zo et;

Ma deuz tapet ul lienn-gwenn,
Ewit hen torcha penn-da-benn.

— Ma c'hoarik paour, n'am torchet ket,
Ken am bo ma c'houezenn *cursd;*

Ene ma mamm 'm euz delivret,
Ha ma hini am euz zalwet ! —

Doue d' bardono 'nn holl anaon,
'Ma he gorf paour war ar var'-skaon;

Breman ema dirag Doue,
Graz d'imb holl da vonet iwe !

Kanet gant Mari-Anna ANN NOAN, paourez-koz,
parroz *Duault*.

— Monsieur saint Jacques le bienheureux,
Faites encore un miracle en ma faveur :

Qu'il vous plaise que je retourne chez moi,
Et je vous ferai un beau présent.

Je vous donnerai une bannière blanche,
Avec sept clochettes d'argent à ses extrémités;

Avec sept clochettes d'argent à ses extrémités,
Et une tige de genêt (ou de baleine) pour le porter;

Je vous donnerai une lampe d'or fin,
La plus belle qui sera à la foire de Quintin ;

Et des garnitures pour vos sept autels,
Avec une messe chaque vendredi ! —

Il n'avait pas fini de parler,
Qu'il se trouva au seuil de la maison de son père !

Il fut transporté chez son père,
Suant l'eau et le sang !

Dès que sa sœur le vit,
Elle accourut pour l'essuyer,

Elle prit aussitôt un linge blanc,
Pour l'essuyer complètement.

— Ma pauvre sœur, ne m'essuyez point,
Jusqu'à ce que *j'aie ma sueur de noces* (1).

J'ai délivré l'âme de ma mère
Et sauvé la mienne propre ! —

Que Dieu pardonne à toutes les pauvres âmes,
Son pauvre corps est sur les tréteaux funèbres ;

Il est maintenant devant Dieu,
Et puissions-nous tous y aller aussi !

Chanté par Marie-Anne LENOAN, vieille mendiante,
commune de *Duault*.

(1) Ce vers est sans doute altéré. Je ne comprends pas ce que peut signifier cette *sueur de noces*, à moins que ce ne soit la *sueur de la mort*.

SANT MATELINN MONCONTOUR.

I

— Konje, tad ha mamm c'houlennan,
Ewit monet da bardonan ;

D'ar pardon braz da Landreger,
Mont 'raï iwe ma breur-mager;

Mont 'raï iwe ma breur-mager,
Hag holl dut iaouank ar c'hartier. —

— D'ar pardon-braz na iefet ket,
Rag 'ma 'nn awell di-war 'r Ieodet.

Maleuriou braz 'zo c'hoarvezet,
Ur vagad tud a zo beuzet ;

Zo beuzet 'r vagad tud iaouank,
A oa en-hi ur seiz ha kant!

Hep na nouenn na zakramant,
Ha beza beleïenn prezant !

Muia a roë d'in true,
Oa ur vroeg-iaouank oa 'nn ez-he;

Oa ur vroeg-iaouank oa 'nn ez-he,
A oa o tougenn bugale!

Pa 'z ee ar vag da fonz ann dour,
A pede Doue d'hi zikour ;

A pede Doue d'hi zikour,
Ha zant Matelinn Moncontour. —

— Aotro sant Matelinn Moncontour,
'Zo mestr ann awell hag ann dour,

Preservet d'in ma inosant,
'Zo 'n fonz ar mor hep badeziant ;

Ha me reï dac'h un donezon
A vezo kaer de ho pardon :

Me a reï d'ac'h ewit prezant
Ur c'haliz aour, ur zakramant ;

Me a reï d'ac'h ur bannier-gwenn,
Gant seiz kloc'h-arc'haut ouz pep-penn ;

Gant seiz kloc'h-arc'hant ouz pep-penn,
Hag ur c'har balenn d'hen dougenn ;

Me a reï d'ac'h ur bannier-ru,
A vo alaouret en daou-du;

SAINT MATHURIN DE MONCONTOUR.

I

— Mon père et ma mère, je vous demande congé
Pour aller au pardon ;

Pour aller au grand pardon de Tréguier,
Mon frère nourricier m'accompagnera ;

Mon frère nourricier m'accompagnera,
Avec tous les jeunes gens du quartier.

— Vous n'irez pas au grand pardon,
Car le vent souffle du côté du Guéodet.

De grands malheurs sont arrivés,
Une embarcation pleine de monde s'est perdue ;

Une embarcation pleine de jeunes gens,
Il y en avait cent-sept !

Ils ont péri sans le sacrement de l'extrême-onction,
Et pourtant il y avait des prêtres présents !

Ce qui excitait le plus ma compassion,
C'était une jeune femme qui se trouvait parmi eux ;

Une jeune femme qui était parmi eux,
Et qui était enceinte !

Quand l'embarcation descendait au fond de l'eau,
Elle priait Dieu de la secourir;

Elle priait Dieu de lui venir en aide,
Avec saint Mathurin de Moncontour. —

— Monsieur saint Mathurin de Moncontour,
Vous qui êtes le maître du vent et de l'eau,

Préservez-moi mon innocent,
Qui est au fond de l'eau, sans baptême ;

Et je vous ferai un présent,
Qui sera beau le jour de votre pardon :

Je vous donnerai en présent
Un calice d'or et un ostensoir;

Je vous donnerai une bannière blanche,
Avec sept clochettes d'argent à chaque extrémité ;

Avec sept clochettes d'argent à chaque extrémité,
Et une tige de baleine pour la porter.

Je vous donnerai une bannière rouge,
Qui sera dorée des deux côtés;

Me a reï d'ac'h ur c'houriz-koar,
Hag a reï ter zro d'ho touar;

Ter d'ho pered ha ter d'ho ti,
Ha ter d'a c'har ar grusifi;

Ha ter da c'har ar grusifi,
Ha war ann aoter d'allumi! —

N'oa ket hi gir peurlavaret,
En aod sant Iann a oa rentet.

Gant hi bugel war hi barlenn,
En aod sant Iann, war an dreazenn;

En he dorn ur bar bizinn-glaz,
D' zizkouez 'oa ganet er mor-braz.

A-vriad en-han 'z eo kroget,
Ha d'ar ger gant-han ez eo et.

Er ger gant-han p'eo arruet,
En he wele deuz-han laket:

— Chomm aze brema, m' bugel-me,
Me ia d' Voncontour adarre,

Diarc'henn, dilour, war ma zroad,
War ma daoulinn mar hallann pâd! —

II

En Moncontour p'eo arruet,
Ter dro d'ann iliz a deuz gret;

Ter dro d'ann iliz a deuz gret,
Hag euz ar goad 'vije c'heuillet;

Euz hi daoulinn 'koeze ar goad,
Ann daelou euz hi daoulagad!

— Aotro sant Matelinn benniget,
Antrenn 'n ho ti na hallann ket,

Serret-kloz eo ho torojou,
Kerkoulz evel ho prennestrou..... —

N'oa ket hi gir peurlavaret,
Ar c'hleïer d' zoon 'zo komanset.

Ma lare holl dut ar c'hontre:
— Ur mirakl-bennag 'zo 'darre!

Ur mirakl-bennag 'zo 'darre,
Sant Matelinn a ra bemde! —

Ann or-dal d'ez-hi 'zo digorret,
Ar prosession hi c'homerret;

Je vous donnerai une ceinture de cire,
Qui fera trois fois le tour de votre terre;

Qui fera trois fois le tour de votre cimetière et de votre
Et trois tours à la tige du crucifix; [chapelle,

Trois tours à la tige du crucifix,
Et viendra allumer sur l'autel! —

Elle avait à peine fini de parler,
Qu'elle fut transportée sur le rivage de Saint-Jean (1);

Avec son enfant sur ses genoux,
Au rivage de Saint-Jean, sur la grève.

L'enfant tenait à la main une branche de varech vert,
Pour montrer qu'il était né dans la grande mer.

Elle l'a caché dans son sein,
Et l'a emporté chez elle.

Et, en arrivant à la maison,
Elle l'a mis dans son lit:

— Reste-là, mon enfant,
Moi, je vais encore à Moncontour,

A pied, sans chaussure et sans bas,
Et sur mes genoux, si je puis résister! —

II

En arrivant à Moncontour,
Elle a fait trois fois le tour de l'église;

Elle a fait trois fois le tour de l'église,
Et on aurait pu la suivre aux traces de son sang;

De ses genoux coulait le sang,
Et de ses yeux tombaient les larmes!

— Monsieur saint Mathurin le bienheureux,
Je ne puis entrer dans votre maison,

Car bien closes sont vos portes,
Et vos fenêtres aussi..... —

Elle avait à peine fini de parler,
Que les cloches se sont mises à sonner;

Et tout le monde disait dans le pays:
— Encore quelque nouveau miracle!

Encore quelque nouveau miracle,
Saint Mathurin en fait tous les jours! —

La porte principale a été ouverte,
Et la procession est venue la prendre;

(1) Saint-Jean du Doigt, arrondissement de Morlaix

Ar prosession hi c'homerret,
Hag hi c'halon a zo rannet!

Doue d' bardono ann anaon,
'Man hi c'horf-paour war ar var'-skaonv (1)!
Setu hi liennet, laket 'n hi be,
Bennoz Doue war hi ine! —

Kanet gant Fanch AR ROUE, labourer-douar, 70 vloas.
Plouaret, 1847.

(1) Ce mot est composé de maro et de skaonv, *mortis scamnum*, mot à mot : escabeau de la mort, tréteaux funèbres.

MATELINA TROADEK.

I

Matelina Troadek' lare,
D'hi zad, d'hi mamm, un dez a oe:
— Ma zad, ma mamm, mar am c'haret,
D' bardon sant Iann n'am c'hasfet ket;
Ma speret 'ro da gredi d'in
Mar 'z ân war ar mor, beuzet vinn! —
— Bezet drouk gant nep a garo,
Da bardon sant Iann c'hui 'ielo;
C'hui 'iel' d' bardon sant Iann-ar-Biz,
D' ziskouez he vugel d'ar Markiz. —
— Deuz ama m' bugel, m'as gwiskinn,
Rag bikenn mui n'as diwiskinn!
Ez an d' lakad ma c'horf-balan,
D' lakad d'hen prennan ur ruban;
Ez an d' wiska ma habit-wenn,
Ma davanjer taftaz-melenn,
Ma davanger taftas-melenn,
Birwikenn n'ho diwiskann ken!
Adieu ma friet, holl dut ma zi,
Rag birwikenn n'ho kwelann mui! —

La procession est venue la prendre,
Et son cœur s'est brisé !

Que Dieu pardonne à son âme,
Son pauvre corps est sur les tréteaux funèbres !

Elle est ensevelie et mise au tombeau,
Et la bénédiction de Dieu soit sur son âme (1) !

Chanté par François LE ROY, laboureur, 70 ans.
Plouaret, 1847.

(1) Ces quatre derniers vers sont une formule qu'on rencontre fréquemment dans nos chants populaires, et que le chanteur ajoute souvent de sa propre autorité. L'auditoire y répond ordinairement : *Amen!*

MATHURINE TROADEC.

I

Mathurine Troadec disait
A son père et à sa mère, un jour :

— Mon père, et ma mère, si vous m'aimez,
Vous ne m'enverrez pas au pardon de Saint-Jean ;

Mon esprit me donne à croire
Que si je vais sur la mer, je serai noyée. —

— Le trouve mauvais qui voudra,
Vous irez au pardon de Saint-Jean ;

Vous irez au pardon de Saint-Jean du Doigt,
Pour faire voir son fils au marquis. —

— Viens, mon enfant, que je t'habille,
Car jamais plus je ne te déshabillerai !

Je vais mettre mon corset,
Et le lacer avec un ruban ;

Je vais mettre ma robe blanche,
Et mon tablier de taffetas jaune ;

Mon tablier de taffetas jaune,
Jamais plus je ne l'oterai !

Adieu, mon mari, et tous les gens de la maison,
Car jamais plus je ne vous reverrai ! —

II

Matelina Troadek 'lare,
Pa lake hi zroad el lestr-newe:

— Adieu d'ac'h-c'hui, holl dut ma bro,
Me ia da antrenn em anko. —

Matelina Troadek 'lare,
Pa droë 'r vag war hi c'hoste:

— Laret holl ho chapeledou,
Me 'lavaro ma gousperou;

Me lavaro ma gousperou,
'Z ia 'r vag da dreï war hi geno!

Me a well el liorz ma mamm,
O troc'ha kaol da ober koan;

Mar selaou Doue ma fedenn,
Birwikenn na droc'hfe kaolenn;

Birwikenn kaolenn na droc'hfe,
P'e kiriek d'in d' goll ma buhe!

Aotro sant Matelinn Monkontour,
C'hui 'zo mestr ann awèll hag ann dour;

Aotro sant Matelinn Monkontour,
Dalc'het ma bugel war ann dour;

Prezervet d'am bugel he vuhe,
Kasset-han d'ar bordik duze! —

III

Kriz 'vije 'r galon na oelje,
En aod sant Iann nep a vije,

'Welet ur bugel tric'houec'h miz
War 'r plankenn 'n aod sant Iann-ar-Biz;

Dindan-han ur zaë satinn-griz,
Da ziskouez oa mab ur markiz.....

IV

Matelina Troadek 'zo kavet
En fonz ar mor, tric'houec'h gourred,

En hi dorn ur boud bizinn-glaz,
Rekour hi buhe felle d'ei c'hoaz!......

. . . .

Kanet gant un neeres, en bourk *Guerand*,
Miz maë, 1863.

II

Mathurine Troadec disait
En mettant le pied sur l'embarcation neuve :

— Adieu à vous tous, gens de mon pays,
Je vais entrer *dans ma mort!* —

Mathurine Troadec disait,
Quand l'embarcation penchait sur le côté :

— Récitez tous vos chapelets,
Et moi, je vais réciter les vêpres ;

Moi je vais réciter les vêpres,
Car l'embarcation va chavirer !

Je vois ma mère dans son jardin,
Qui coupe des choux pour son souper ;

Si Dieu exauce ma prière,
Jamais plus elle ne coupera de choux ;

Jamais plus elle ne coupera de choux,
Car c'est elle la cause que je perds la vie !

Monsieur saint Mathurin de Moncontour,
Vous êtes le maître du vent et de l'eau ;

Monsieur saint Mathurin de Moncontour,
Tenez mon enfant au-dessus de l'eau ;

Sauvez la vie à mon enfant,
Et conduisez le au rivage ! —

III

Dur eut été le cœur de celui qui n'eut pleuré
Sur le rivage de Saint-Jean,

En voyant un enfant de dix-huit mois
Sur une planche dans la grève de Saint-Jean du Doigt ;

Il portait une robe de satin blanc,
Pour montrer qu'il était le fils d'un marquis (1).....

IV

Mathurine Troadec a été retrouvée
A dix-huit brasses, au fond de la mer ;

Elle tenait à la main une branche de varech vert ;
Elle voulait encore sauver sa vie !.....

Chanté par une fileuse du bourg de *Guérande*. — Mai 1863.

(1) S'agirait-il ici du fameux marquis de Lomaria, dont le château de Guérande n'est pas bien loin de Saint-Jean du Doigt, et qui est le sujet d'un grand nombre de chants et de traditions populaires dans le pays ?
Je crois qu'il n'y a aucune corrélation entre cette pièce et la précédente.
Saint-Mathurin de Moncontour est encore un des lieux de pélerinage les plus fréquentés de la Bretagne.

AR C'HEMENER HAG AR C'HORRED.

Paskou hir, ar c'hemener,
Re ke ke, la, la, la, lira, la, la!

Paskou hir, ar c'hemener
'Zo et da ober al laer.

'Zo et da ober al laer, re ke ke, etc.
Abardae noz, digwener.

Et eo da di ar c'horred, re ke ke, etc.
Gant he goz-pall da doulet:

Gant he goz-pall da doulet, re ke ke, etc.
Da glask ann tenzaour kuzet.

Ann tenzaour hen a gavaz, re ke ke, etc.
Ha d'ar ger, 'n eur redek braz!

Ha d'ar ger, 'n eur redek braz, re ke ke, etc.
En he wele 'n em lakaz.

— Sarret ann or, sarret kloz, re ke ke, etc.
Setu ann duzigou-noz!

Dilun, dimeurz, dimerc'her, re ke ke, etc.
Diriou ha digwener!

Sarret ann or ta, paotred, re ke ke, etc.
Setu ar c'horriganed.

Maint o tont ebars ar porz, re ke ke, etc.
Maint holl en-han 'tansall forz.

Maint o pignat war ann ti, re ke ke, etc.
Maint 'komanz da zistoï.

Krapet out, ma mignon paour, re ke ke, etc.
Taol-kuit fonnuz ann tenzaour!

Paskou paour, te 'zo kollet, re ke ke, etc.
Taol war-n-out dour benniget!

Taol da linsell war da benn, re ke ke etc.
Ha na gruflusk ket a-grenn.

Siouaz d'in! maint o c'hoarzinn, re ke ke, etc.
Nep dec'hfe-kuit a ve finn.

Aotrou Doue! setu 'nan, re ke ke, etc.
He benn dre ann toul gant-han!

He zaoulagad ru glaou-tan, re ke ke, etc.
'Ma d'ann traon gant ar peulvan!

Aotrou Doue! 'nan, daou, tri, re ke ke, etc.
Maint en-dro war al leur-zi!

LE TAILLEUR & LES NAINS.

Paskou Le Long, le tailleur,
Re ke ke, la, la, la, lira, la, la!

Paskou Le Long, le tailleur,
S'est mis à faire le voleur.

Il s'est mis à faire le voleur, re ke ke, etc.
Dans la soirée de vendredi.

Il est allé à la grotte des nains, re ke ke,
Avec sa vieille pelle, pour creuser;

Avec sa vieille pelle pour creuser, re ke ke, etc.
Et rechercher le trésor caché.

Il a trouvé le trésor, re ke ke, etc.
Et de courir à la maison !

Et de courir à la maison, re ke ke ke, etc.
Et de se mettre au lit.

— Fermez la porte, fermez-la bien ! re ke ke, etc.
Voici les petits *duz* de la nuit!

Lundi, mardi, mercredi, re ke ke, etc.
Jeudi et vendredi!

Fermez la porte, mes amis, re ke ke, etc.
Voici venir les nains!

Ils entrent dans la cour, re ke ke, etc.
Ils y dansent avec frénésie!

Voilà qu'ils grimpent sur la maison, re ke ke, etc.
Et qui se mettent à défaire le toit!

Tu es pris, mon ami, re ke ke, etc.
Jette vite, jette dehors le trésor!

Pauvre Paskou, tu es perdu, re ke ke, etc.
Asperge-toi d'eau bénite!

Jette ton drap sur ta tête, re ke ke, etc.
Et ne fais pas un mouvement!

Malheur à moi ! ils rient, re ke ke, etc.
Bien fin serait qui saurait échapper!

Seigneur Dieu! en voici un, re ke ke, etc.
Qui avance la tête par le trou!

Ses yeux sont rouges comme la braise, re ke ke, etc.
Il glisse le long du pilier!

Seigneur Dieu! un, deux, trois! re ke ke, etc.
Les voilà qui dansent sur l'aire de la maison !

Lammout reont ha kounnari, re ke ke etc.
Taget 'on, Gwerc'hes Vari! —

— Daou, tri, pevar, pemp hanter, re ke ke, etc.
Dilun, dimeurz, dimerc'her.

Kemenerik, kemener, re ke ke, etc.
Roc'hall a rez aze, laër!

Kemener, kemenerik, re ke ke, etc.
Tenn da fri 'meas un tammik!

Deuz da ober un dro danz, re ke ke, etc.
Ni 'zisko did ar c'hadanz.

Kemenerik, kemener, re ke ke, etc.
Dilun, dimeurz, dimerc'her.

Kemenerik, te 'zo laër, re ke ke, etc.
Dilun, dimeurz, dimerc'her.

Deuz da laëres ur wes-all, re ke ke, etc.
Deuz, koz kemenerik fall.

Ni a ziskoï did ur bal, re ke ke, etc.
'Lakaï da gein da strakall;

'Lakaï da gein da strakall, re ke ke, etc.
Arc'hant korik tra na dal.

En ti Iannik ann Trevou, re ke ke, etc.
Ni euz rostet hon c'harnou;

Ni euz rostet hon c'harnou, re ke ke, etc.
Ha gret foar gant he boudou! — (1)

(1) Cette pièce m'a été communiquée par mon ami M. Le Men, archiviste du département du Finistère, qui m'envoye en même temps la note explicativequi suit :

« J'ai appris cette chanson, au mois d'octobre 1858, de M. Iann Karrer,
» propriétaire cultivateur au manoir de Kermorial, en la commune de Baye,
» à une lieue de Quimperlé. C'est une satire très-réussie contre les tailleurs
« et les chercheurs de trésors. M. Karrer, après me l'avoir chantée, eut
» l'obligeance de me remettre un cahier écrit en 1835, par un maître d'école
» nommé Le Mestric, et dans lequel, au milieu de chansons françaises et
» bretonnes, toutes modernes, telles que : *La mort du général Mortier ;*
» *Ar c'horn butun; O ma cavale au sabot noir*, etc., se trouvait celle
» de *Paskou-hir* que je ne crois pas plus ancienne que celles que je viens de
» nommer. Le véritable nom de Iannik ann Trevou est Iann Stankik, qui
» passe pour sorcier dans sa paroisse. Je l'ai bien connu. C'est un très-habile
» homme, qui s'occupe principalement de médecine vétérinaire, et on lui
» attribue des cures merveilleuses. Les *pots* dont il est question dans le
» dernier couplet de la chanson, sont ceux qui lui servaient à mettre ses
» onguents ou *louzou*. Cette pièce n'est connue que dans la commune de
» Trevou et dans les communes voisines, où les traditions relatives aux
» *korriked* sont très-répandues. Elle paraît se rapporter à un fait qui se
» serait passé dans une de ces localités. Les familles qui portent le nom de
» *Paskou* y sont assez nombreuses, et je crois qu'il serait possible, en cher-
» chant bien, de retrouver le héros de la chanson. »

Ils bondissent comme des enragés, re ke ke, etc.
Vierge Marie ! je suis étranglé ! —

— Deux, trois, quatre, cinq ! re ke ke, etc.
Lundi, mardi, mercredi !

Tailleur, petit tailleur, re ke ke, etc.
Tu ronfles là, voleur !

Tailleur, petit tailleur, re ke ke, etc.
Montre un peu ton nez !

Viens faire un tour de danse, re ke ke etc.
Nous t'apprendrons la mesure.

Tailleur, petit tailleur, re ke ke, etc.
Lundi, mardi, mercredi !

Cher petit tailleur, tu es un voleur, re ke ke, etc.
Lundi, mardi, mercredi !

Viens-t'en nous voler encore, re ke ke, etc.
Viens, méchant petit tailleur!

Nous t'apprendrons une danse, re ke ke, etc.
Qui fera craquer ton dos ;

Qui fera craquer ton dos, re ke ke, etc.
Argent de nain ne vaut rien !

Chez Iannik Le Trévou, re ke ke, etc.
Nous avons rôti nos pieds fourchus;

Nous avons rôti nos pieds fourchus, re ke ke, etc.
Et mis en pièces tous ses pots ! —

SANT-JULUAN.

I

Juluan 'zo un den vaillant,
A ligne nobl ha puisant,
Ez ia un de, hep lakad mar,
Da draon ar c'hoad da chaseal.

En traon ar c'hoad pa arruaz,
Ul loenik rouz a rankontraz,
Ul loenik rouz, pewar zroad-gwenn,
Ha daou gorn zavet war he benn.

— Juluan, lares-te d'in-me,
Ewit petra am c'heuilles-te?
Ewit petra am c'heuilles-te,
Mar n'eo ewit kaout ma buhe?

Mar am lazes, te a lazo
Da dad ha da vamm war un dro;
Te lazo da vamm ha da dad,
Ho daou, er memeuz gwelead! —

— Me gouitafe kentoc'h ma bro
Ewit ma teufenn d'ho lazo;
Kouitad ma bro ha ma c'hartier,
Mont da di 'r prinz da zervijer! —

II

Ur prinz a oa hag hen karre,
Evel unan he vugale,
Hag ar prinz-ze hen dimezaz
D'un dimezell euz un ti braz.

Gouarner 'n he di laket a oe,
Ha kabitenn war he arme.....
Neuze tad ha mamm Juluan,
Pell-zo en hirvoud hag en poan,

Skuiz-braz dre ar vro o vale,
O klask klewet euz he zoare,
En toull ar porz pa arrujont,
Un itron-gaer a zaludjont.

— Daou denik koz ha deread,
Pe-lec'h oc'h bet ken divezad!
— O klask ur mab hon euz kollet,
Ha Juluan ez eo hanwet. —

SAINT-JULIEN.

I

Julien est un homme vaillant,
De lignée noble et puissante,
Qui va un jour, cela est certain,
Chasser au bas de la forêt.

En arrivant au bas de la forêt,
Il rencontra une bête rousse;
Une bête rousse, avec quatre pattes blanches,
Et deux cornes sur la tête.

— Julien, dis-moi
Pourquoi tu me poursuis?
Pourquoi me poursuis-tu,
Si ce n'est pour m'ôter la vie?

Si tu me tues, tu tueras toi-même
Ton père et ta mère ensemble;
Tu tueras ton père et ta mère,
Tous les deux dans le même lit! —

— Je quitterai mon pays,
Plutôt que de m'exposer à les tuer;
Je quitterai mon pays et mon quartier,
Et j'irai servir chez un prince! —

II

Il y avait un prince qui l'aimait,
Comme un de ses enfants,
Et ce prince-là le maria
A une demoiselle de grande maison.

Il le fit gouverneur de sa maison,
Et lui donna le commandement de son armée.....
Alors le père et la mère de Julien,
Depuis longtemps dans la désolation et le chagrin,

Fatigués de courir du pays,
Cherchant partout de ses nouvelles,
Arrivèrent à la porte de la cour (du palais),
Et saluèrent une belle dame.

— Vieillards respectables,
D'où revenez-vous, si tard? —
— Nous cherchons notre fils, que nous avons perdu;
Il se nomme Julien. —

— Deportet ho taou, deut en ti,
Ganin-me a lojfet fete;
Ma friet n'ema ket er ger,
Et eo en un tammik afer. —

Pa doa roët d'he da goania,
Ho lak' 'n ur gwele ar gwella.....
Juluan pa 'z arru ar ger.
A oa tentet gant Lusufer;

Roët d'ez-han d' gredi parfet
Ez oa ur pez-fall he bried.
Bars en he gambr pa antreaz,
Daou den 'n he wele a welaz:

Hag hen o kommer he gleze,
Ho lazan ho daou 'n he wele.
War ar pave pa ziskennaz,
He bried paour a rankontraz:

— Ma fried paour, d'in-me laret,
Piou en ho kwele 'c'h euz laket?
Piou en ho kwele 'c'h euz laket,
Me 'sonje oa c'hui 'm boa lazet? —

— Ho tad hag ho mamm, Juluan,
Pell-zo en hirvoud hag en poan,
Skuiz-braz dre ar vro o vale,
O klask klewet euz ho toare. —

— Itron Varia ar Folgoat!
Al loen hen doa d'in laret mad,
E lazjenn ma mamm ha ma zad,
Ho daou er memeuz gwelead!

Dalet breman ann alc'houeou,
Ha taolet ewez ar madou;
Me ia brema d' rivier Jourdenn,
D'ober d'am zorfed pinijenn. —

— Ma fried paour antreit enn ti,
Ma lakafomp ho interri;
Lec'h m' iel' unan, iefomp hon daou,
Evel ma 'z omp gwir briejou! —

Dastumet war lez forest *Koat-ann-noz*.

— Arrêtez-vous, entrez dans la maison,
Car vous logerez chez moi aujourd'hui ;
Mon mari n'est pas à la maison,
Il est allé à une petite affaire. —

Après leur avoir fait servir à souper,
Elle les fit coucher dans un lit excellent.....
Quand Julien arriva à la maison,
Il était possédé par Lucifer;

On lui avait donné à croire
Que sa femme lui était infidèle.
En entrant dans sa chambre,
Il vit deux personnes dans son lit.

Il saisit aussitôt une épée,
Et les tua tous les deux dans le lit !
Puis il descendit sur le pavé,
Et rencontra sa femme.

— Ma pauvre femme, dites-moi,
Qui avez-vous mis dans votre lit?
Qui avez-vous mis dans votre lit,
Je croyais vous avoir tuée? —

— Votre père et votre mère, Julien,
Depuis longtemps dans la désolation et le chagrin,
Et fatigués de courir du pays,
Cherchant partout de vos nouvelles ! —

— O Notre-Dame du Folgoat !
La bête m'avait bien dit
Que je tuerais mon père et ma mère,
Tous les deux dans le même lit !

Tenez, prenez les clefs,
Et administrez nos biens ;
Moi, je vais maintenant à la rivière du Jourdain,
Pour faire pénitence de mon crime. —

— Mon pauvre mari, entrez dans la maison,
Et faisons-les enterrer ;
Où ira un de nous, nous irons tous les deux,
Comme nous sommes de vrais époux !

Recueilli sur la lisière de la forêt de *Koat-ann-noz*.

AR BUGEL KOAR.

GWES KENTA.

I

Na mar karje Laudregeriz
Alc'houeza kloz dor ho iliz,
Na vije ket ur bugel-koar
Bet badezet en skeud al loar.

II

Ar Vagerez a c'houlenne
Euz 'nn aotro Penfeunteun, un de:
— Mar plij ganec'h, d'inn lavaret
Euz a be-lec'h a zistroet? —

— Distreï a rann euz ar ru-vraz,
O preena ur zaë satinn-glaz,
Brodet en-dro gant neud-arc'hant,
Dam fenherez, ur plac'hik Koant. —

— Ma klewfac'h ar pez 'ouzonn-me,
Bikenn hi zaë na lakafe;
Bikenn ki zaë na lakafe,
Hag ho taoulagad n'hi gwelfe.

Ho merc'h 'deuz gret ur bugel-koar,
'Wit ho kass diwar ann douar:
Ur bugel-koar hi deveuz gret
Ewit ho kass prim d'ar vered!

Douget hi deuz-han nao miz-kloz
Etre hi c'hinviz hag hi broz;
Douget hi deuz-han 'n pad nao miz
Etre hi broz hag hi c'hinviz. —

Ann aotro koz, p'hen euz klewet,
D'ar ger buhan 'zo diredet:
— Roït, ma merc'h, ho alc'houezou,
Wit ober mez d'ar gwall-deodou! —

Ar benherez, pa deuz klewet,
Ter-gwes d'ann douar 'zo kouezet;
Ter-gwes d'ann douar eo zemplet,
Hi lez-vamm hi deuz-hi zavet;

Hi lez-vamm hi deuz-hi zavet,
Ha d'ez-hi a deuz lavaret:
— Roït d'ho tad ann alc'houeou,
Ma vo gret mez d'ar gwall-deodou. —

L'ENFANT DE CIRE.

PREMIÈRE VERSION.

I

Si voulaient les habitants de Tréguier
Tenir bien close la porte de leur église,
Un enfant de cire n'y aurait pas
Eté baptisé au clair de la lune.

II

La nourrice demandait,
Un jour à monsieur de Penfeunteun :
— Dites-moi, s'il vous plaît,
D'où vous revenez ? —

— Je reviens de la grande rue,
Je reviens d'acheter une robe de satin bleu,
Brodée tout autour avec du fil d'argent,
Pour ma *penhérès* (1), la charmante fille. —

— Si vous entendiez ce que je sais, moi,
Jamais elle ne mettrait cette robe ;
Jamais elle ne mettrait cette robe,
Ni vos yeux ne la reverraient.

Votre fille a fait un enfant de cire,
Pour vous faire partir de dessus la terre ;
Elle a fait un enfant de cire,
Pour vous envoyer promptement au cimetière !

Elle l'a porté neuf mois entiers
Entre sa chemise et sa jupe ;
Elle l'a porté pendant neuf mois
Entre sa jupe et sa chemise. —

Le vieux monsieur, entendant cela,
Est accouru vite à la maison :
— Ma fille, donnez-moi vos clefs,
Pour que les mauvaises langues soient confondues ! —

La *penhérès*, à ces mots,
Est tombée trois fois à terre ;
Trois fois à terre elle est tombée,
Et sa marâtre l'a relevée ;

Sa marâtre l'a relevée
Et lui a parlé ainsi :
— Donnez vos clefs à votre père,
Pour que les mauvaises langues soient confondues. —

(1) Penn-hérès, fille unique.

— Alc'houez ann armel 'm euz kollet,
Alc'houez ann arc'h am euz torret;
Alc'houez ann arc'h am euz torret,
Me n'am euz ken alc'houez abed. —

'Nn aotro Penfeunteun kounnaret,
En ur vouc'hal a zo kroget;
Ann arc'h kerkent hen euz draillet,
Ar bugel-koar a zo kavet.

En ul lienn ez oa paket,
Ha gant-han ur ialc'h a gant-skoed,
Ewit reï d'ar belek diboel
Hen doa badezet ar bugel.

Ter-gwes ann dez hi hen zave,
Ter-gwes ann dez hi hen broude;
Pa vroude 'nn ez-han gant spilhou,
E save pistig d'ann aotrou:

Pa hen broude gant spilhou-braz,
En he galon a skoë gloaz;
Pa dome 'nn ez-han euz ann tan,
Ann aotro a ie moan-euz-moan.

III

'Nn aotro Penfeunteun a lare
D'he benherez, neubeud goude:
— Deiz-sul, goude ann ofern-bred,
Ma fenherez, c'hui 'vo losket! —

— O ia ma zad, losket a vinn,
Me dougo keuneud d'am loskin. —
— Nann, ar c'heuneud na zougfet ket,
Rag en ur c'harr c'hui 'vo douget. —

IV

Ar bugel-koar, ar benherez,
Ar paeron hag ar vaeronez,
Ho fewar ez int bet losket
Dirag ann holl bopl dastumet;

Dirag ann holl bopl dastumet,
Ho fewar ez int bet losket,
Ar belek iaouank disakret,
Ha kerkent goude dibennet!

Ann aotro-koz a oele stenn,
Hag a ziframme he vleo-gwenn,
O welet he verc'h o leski,
Pa n'hen doa bugel nemet-hi!

— La clef de mon armoire, je l'ai perdue,
La clef de l'arche, je l'ai cassée;
La clef de l'arche, je l'ai cassée,
Et je n'ai aucune autre clef. —

Monsieur de Penfeunten, courroucé,
A saisi une hache;
Il a mis l'arche en pièces,
Et l'enfant de cire a été découvert.

Il était enveloppé de langes,
Et avec lui était une bourse de cent écus,
Pour donner au prêtre sacrilége
Qui avait baptisé l'enfant.

Trois fois par jour elle le levait,
Et trois fois par jour elle le *piquait;*
Quand elle y enfonçait des épingles,
Monsieur avait des points de côté;

Quand elle y enfonçait de grandes épingles,
Il éprouvait une douleur au cœur;
Et quand elle le chauffait au feu,
Monsieur maigrissait, maigrissait !

III

Monsieur de Penfeunteun disait
A sa fille unique, peu après :
— Dimanche, après la grand'messe,
Penhérès, vous serez brûlée ! —

— Oui, mon père, je serai brûlée,
Et je porterai moi-même le bois —
— Non, vous ne porterez-pas le bois,
Car vous serez conduite sur une charrette. —

IV

L'enfant de cire, la *penhérès*,
Le parrain et la marraine,
Tous les quatre ont été brûlés,
Devant tout le peuple assemblé :

Devant tout le peuple assemblé,
Tous les quatre ont été brûlés;
Le jeune prêtre a été *désacré*,
Puis aussitôt il a eu la tête coupée.

Le vieux monsieur pleurait dru,
Et s'arrachait les cheveux blancs,
En voyant brûler sa fille,
Car il n'avait d'autre enfant qu'elle !

AR BUGEL KOAR.

EIL GWES.

I

Poularfeunteun a lavare
D'ann aotro Bistigo, un de:
— Pelec'h ez oc'h bet, pe ez et,
Pe ho euz esper da vonet? —

— Oh! me a ia duman d'ar stal,
Da dibab etof inkarnal,
Dantelez aour ha re arc'hant,
D'am fenheres, ur plac'hik koant. —

— Mar oufec'h ar pez' ouzon-me,
Birwikenn habit na defe:
Hounnes' deuz gret ur bugel-koar,
D'ho lemel diwar ann douar!

Ter-gwes ann dez a ve tommet,
Ter-gwes ann dez a ve broudet,
Ha n'hen brouder gwes gant spilhou,
Aotro, na divezr ho teiziou! —

— Poularfeunteun, d'in-me laret,
Pelec'h 'z e 'r bugel badeet? —
— Badeet e ar bugel-koar
En iliz-vraz a Landregar;

En iliz-vraz a Landregar,
Euz heaul hag euz golou al loar! —
— Poularfeunteun, d'in-me laret,
Ar gomperienn piou ez int bet? —

— Ho mewel-braz eo ar c'homper,
Ar vates-vihan ar gommer. —
— Poularfeuteun, d'in me laret,
Piou 'n euz ar bugel badezet? —

— Ma 'z eo ur belegik iaouank,
Ewit kaout ur sommik arc'hant,
Pewar-c'hant skoed en arc'hant gwenn,
Ha kement-all en aour melenn.

Pewar-c'hant skoed en arc'hant-gwenn,
Ha kement-all en aour-melenn,
Hen euz bet ar belek iaouank,
Ewit ober ar vadeziant. —

L'ENFANT DE CIRE.

SECONDE VERSION.

I

Poularfeunteun disait,
Un jour, à monsieur Bistigo :
— D'où revenez-vous, où allez-vous,
Où espérez-vous aller ? —

— Je vais là-bas, à la boutique,
Pour choisir de l'étoffe écarlate,
Avec de la dentelle d'or et d'argent,
Pour ma penhérès, la charmante fille. —

— Si vous saviez ce que je sais, moi,
Jamais plus vous ne lui achetteriez d'habit :
Celle-là a fait un enfant de cire,
Pour vous ôter de dessus la terre !

Trois fois par jour on le réchauffe,
Trois fois par jour on le *pique;*
Et chaque fois qu'on y enfonce des épingles,
Monsieur, vos jours diminuent ! —

— Poularfeunteun, dites-moi,
Où l'enfant a-t-il été baptisé ? —
— Il a été baptisé, l'enfant de cire,
Dans la grande église de Tréguier;

Dans la grande église de Tréguier,
Au soleil et à la lumière de la lune ! —
Poularfeunteun, dites-moi,
Qui ont été les compères? (le parrain et la marraine). —

— Votre premier valet est le compère,
La petite servante est la commère. —
— Poularfeunteun, dites moi,
Qui a baptisé l'enfant ? —

— C'est un jeune prêtre,
Pour avoir une somme d'argent,
Quatre cents écus en argent blanc,
Et autant en or jaune.

Quatre cents écus, en argent blanc,
Et autant en or jaune,
A eu le jeune prêtre
Pour faire le baptême. —

II

'Nn aotro Bistigo, pa glewaz,
D'ar ger a-c'hane 'retornaz;
D'ar ger 'c'hane eo retornet,
Ha d'he benheres 'n euz laret :

— Roët d'in m' merc'h, ho alc'houeou,
Teodou ann dut 'zo diaoulou. —
— Alc'houez ann armel 'm euz kollet,
Alc'houez ma c'houf a zo torret;

Alc'houez ma baütik bihan,
Me hen karrie en kreiz ann tan ! —
'Nn aotro Bistigo, pa glewaz,
En un hachik vihan 'grogaz;

'N un hachik pennek 'z eo kroget,
Ar bahut-bihan 'n euz torret;
Ar bahut-bihan 'n euz torret,
Ar bugel-koar hen euz kavet.

Hen da retorn 'darre en ker,
Da glask jendarmed d'hi c'hommer.

. . . .

III

Kriz a galon nep na oelje
En Landreger nep a vije,
Welet pewar c'horf 'leskin en tan,
Ar c'hleïer o soon ho unan !

'Nn aotro Bistigo 'oele tenn,
Hag a denne 'r bleo euz he benn,
'Welet he benheres 'leski,
Ha n'hen doa bugel nemet-hi ! —

IV

Na mar karje Landregeriz
Alc'houeza kloz dor ho iliz,
Na vije ket ur bugel-koar
Bet badezet en skeud al loar !

Kanet gant Godik FULUP, paoures mac'hagnet,
a baroz *Plunet*. — 1867.

II

Monsieur Bistigo, à ces mots,
S'en retourna à la maison;
Il s'en est retourné à la maison,
Et a dit à sa penhérès :

— Ma fille, donnez-moi vos clefs,
Les gens ont des langues de diables. —
— La clef de mon armoire, je l'ai perdue,
La clef de mon coffre est cassée ;

Et la clef de mon petit bahut,
Je voudrais la voir au milieu du feu ! —
Monsieur Bistigo, entendant cela,
Saisit une petite hache ;

Il a saisi une hache à tête,
Et a mis en morceaux le petit bahut ;
Il a mis en morceaux le petit bahut,
Et l'enfant de cire a été découvert.

Et aussitôt de retourner en ville,
Chercher les *gendarmes* pour prendre sa fille.
. . . .

III

Dur eut été le cœur de celui qui n'eut pleuré,
Etant dans la ville de Tréguier,
En voyant quatre corps brûler dans le feu,
Pendant que les cloches sonnaient d'elles-mêmes !

Monsieur Bistigo pleurait dru,
Et s'arrachait les cheveux,
En voyant brûler sa penhérès,
Car il n'avait d'autre enfant qu'elle ! —

IV

Si voulaient les habitants de Tréguier
Tenir bien closes les portes de leur église,
Un enfant de cire n'y aurait pas
Eté baptisé au clair de la lune ! (1)

Chanté par Marguerite Philippe, mendiante estropiée de la commune de Pluzunet. — 1867.

(1) Il s'agit dans ces deux ballades, assez difficiles à trouver aujourd'hui, d'un envoûtement, superstition très-répandue dans le moyen-âge. La première version m'a été communiquée par mon ami M. Prosper Proux, l'auteur si original de l'excellent recueil *Bombard Kerne*, populaire dans nos campagnes. Il l'a recueillie à Plouigneau, dans les environs de Morlaix. On remarquera que les rôles sont en partie changés dans la seconde version. La nourrice disparait pour faire place à monsieur Poularfeunteun, et monsieur Penfeunteun, de la première version, devient monsieur Bistigo.

IANNIK SKOLAN.

Iannik Skolan hag he baeron
'Zo deut ho daou da c'houll pardon,
Da c'houll pardon dioc'h Doue,
Remision wit ho ine.

En ti he vamm p'eo arruet,
Digant-hi hen euz goulennet :
— Noz vad ha joa holl en ti-ma,
Et eo 'nn dut da gousket ama ? —

— Piou 'zo aze d'ar c'houls-ma 'nn noz,
P'on et em gwele da repoz ? —
— Savet, ma mamm, da c'houeza 'nn tan,
C'hui 'welo daou e-lec'h unan. —

Ar golo pa deuz enaouet,
Ter-gwes d'ann douar eo koezet.
— Savet, ma mamm, na spontet ket
Dirag ar mab ho euz ganet.

Euz tan 'r purkator a teuan,
Da dan ann ifern eo ez an ;
Da dan ann ifern da leski,
Mar na deuet d'am pardoni.

Me 'zo deut d' c'houll pardon Doue,
Ha remision ma ine. —
— Penaos, ma mab, da bardoni,
Sonj er maleuriou t'euz gret d'in !

Laza da dad, pa oa kousket,
Gwalla ter euz da c'hoarezed ! —
— Pa on pardonet gant Doue,
Ma mamm, ma fardonet iwe !

Ma mamm, me oar er-vad am euz,
Siouas, dre valeur ha dre reuz ;
Met p'on pardonet gant Doue,
Ma mamm, ma fardonet iwe ! —

— Penaos, ma mab, da bardoni ?
Sonj er maleuriou 't'euz gret d'in,
Lakad ann tan en nao bern-ed,
Ha ma lakad da glask ma boed ! —

— Ma mamm, me oar er-vad am euz,
Siouas ! dre valeur ha dre reuz ;
Met p'on pardonet gant Doue,
Ma mamm, ma fardonet iwe ! —

JEAN SCOLAN.

Jean Scolan et son parrain
Sont venus tous les deux demander pardon;
Demander le pardon de Dieu,
Et rémission pour leurs âmes.

En arrivant chez sa mère,
Il lui a dit :
— Bonne nuit et joie à tous dans cette maison;
Est-on allé se coucher ici ? —

— Qui est là, à cette heure de la nuit,
Quand je repose dans mon lit ? —
— Levez-vous, ma mère, pour souffler le feu,
Et vous verrez deux, au lieu d'un. —

Quand elle eut allumé la chandelle,
Elle tomba trois fois à terre.
— Calmez-vous, ma mère, ne vous effrayez point,
En voyant le fils que vous avez mis au monde.

Je viens du feu du purgatoire,
Et je vais au feu de l'enfer;
Je vais brûler dans le feu de l'enfer,
Si vous ne voulez me pardonner.

Je suis venu demander le pardon de Dieu,
Et la rédemption de mon âme. —
— Et comment te pardonner, mon fils?
Songe à tout le mal que tu m'as fait!

Tu as tué ton père, pendant qu'il dormait,
Et violé trois de tes sœurs ! —
— Puisque Dieu m'a pardonné,
Ma mère, pardonnez-moi aussi !

Ma mère, je sais bien que je l'ai fait,
Hélas! par malheur et par méchanceté;
Mais puisque Dieu m'a pardonné,
Ma mère, pardonnez-moi aussi ! —

— Et comment, mon fils, te pardonner?
Songe à tout le mal que tu m'as fait !
Mettre le feu à neuf meules de blé,
Et me forcer à aller mendier mon pain ! —

— Ma mère, je sais bien que je l'ai fait,
Hélas ! par malheur et par méchanceté;
Mais puisque Dieu m'a pardonné,
Ma mère, pardonnez-moi aussi ! —

— Penaos, ma mab, da bardoni ?
Sonj er maleuriou 't'euz gret d'in;
Laket ann tan bars an ti-forn,
Dewet tric'houec'h a loened-korn ! —

— Ma mamm, me oar er-vad am euz,
Siouas, dre valeur ha dre reuz !
Pa on pardonet gant Doue,
Ma mamm, ma fardonet iwe. —

— Penaos, ma mab, da bardoni ?
Sonj er maleuriou 't'euz gret d'in ;
Laeret ar c'houriz en Gwengamp,
Ar chapelet, ar groaz arc'hant ! —

— Ma mamm, me oar er-vad am euz,
Siouas, dre valeur ha dre reuz ;
Met p'on pardonet gant Doue,
Ma mamm, ma fardonet iwe ! —

— Penaos, ma mab, da bardoni ?
Sonj er maleuriou 't'euz gret d'in ;
Sonj er maleuriou 't'euz d'in gret,
Ma levr-bihan a t'euz kollet !

N'eo ket ma levr c'hoas ar gwasa,
Ma chapelet, a oa en-han ! —
— Tawet, ma mamm, na oelet ket,
Ho levr-bihan n'e ket kollet !

Ho levr-bihan n'e ket kollet,
Digorit ho armel hen gwelfet ;
It d'ho armel hag hen gwelfet,
Ter feillen en-han efaset ;

Unan gant dour, un' all gant goad,
Un' all gant daero m' daoulagad ! —
Hi armel pa deuz digoret,
Euz hi mab Iann 'eo dizroët :

— Tec'h al lec'h-se, pell diouzin,
Kerz da dan 'nn ifern da leski ! —
— Pa on pardonet gant Doue,
Ma mamm, ma fardonet iwe ! —

. . . .

Kanet gant Mari AUDERN, a vourk *Plunet*. — 1867.

— Et comment, mon fils, te pardonner?
Songe à tout le mal que tu m'as fait :
Tu as mis le feu au fournil,
Et brûlé sept bêtes à cornes ! —

— Ma mère, je sais bien que je l'ai fait,
Hélas ! par malheur et par méchanceté !
Mais puisque Dieu m'a pardonné,
Ma mère, pardonnez-moi aussi. —

— Comment, mon fils, te pardonner?
Songe à tout le mal que tu m'as fait :
Tu as volé la *ceinture* à Guingamp,
Le chapelet et la croix d'argent ! —

— Ma mère, je sais bien que je l'ai fait,
Hélas ! par malheur et par méchanceté ;
Mais puisque Dieu m'a pardonné,
Ma mère, pardonnez-moi aussi ! —

— Comment, mon fils, te pardonner?
Songe à tout le mal que tu m'as fait :
Songe à tout le mal que tu m'as fait,
Tu m'as perdu mon petit livre !

Ce n'est pas encore mon livre que je regrette le plus,
Mais mon chapelet, qui s'y trouvait ! —
— Consolez-vous, ma mère, ne pleurez pas,
Votre petit livre n'est pas perdu !

Votre petit livre n'est pas perdu,
Ouvrez votre armoire et vous le verrez ;
Allez à votre armoire et vous le verrez,
Avec trois feuilles effacées ;

Une par l'eau, une autre par le sang,
Et la troisième par les larmes de mes yeux ! —
Elle a ouvert son armoire,
Et se retournant vers son fils Jean :

— Retire-toi loin de moi,
Va-t'en brûler dans les feux de l'enfer ! —
— Puisque Dieu m'a pardonné,
Ma mère, pardonnez-moi aussi ! —

. . . .

Chanté par Marie AUDERN du bourg de *Pluzunet*. — 1867.

ANN TER VARI.

I

P' oa ann ter Vari o wriet,
En jardin-vraz ar Pradennec,

Arruaz 'nn aotro sant Iann gant-he,
Da anonz d'he kezlo-newe.

— Ha demad d'ac'h-c'hui, ma moereb,
N' 'c'h euz ket gwelet Zalwer ar bed? —

— Aotro sant Iann, c'hui oa gant-han,
Hag a dle goud pe-lec'h eman. —

— Aboe dirio da greiz-de
N'am euz klewet d'ez-han doare. —

Ar Werc'hes Vari, pa glewaz,
Ter-gwes d'ann douar a goezaz : —

— Tawet, moereb, na oelet ket,
Me ielo d'hen klask, mar be red;

Me dalc'ho da vale, noz-de,
Ken am bo kavet map Doue. —

II

P' oa 'nn ter Vari' vont gant ann hent,
Hi o rankontr ur mâl iaouank :

— Demad d'ac'h, 'me ar mâl iaouank,
'R zalut 'zo bepred ekselant;

'R zalud 'zo bepred ekselant,
Kerkoulz da goz 'vel da iaouank.

Pelec'h ez et, pelec'h oc'h bet,
Pe ho euz esper da vonet?

Me 'zo 'retorn euz ar menez,
Bet 'welt sevel 'r c'halvar newez;

O welt sevel ur ch'alvar koad,
Wit krusifia Doue 'r map. —

Ar Werc'hes Vari, pa glewaz,
Ter-gwes d'ann douar a goezaz;

Ter-gwes d'ann douar eo koezet,
'R mâl iaouank 'n euz hi goureet.

— Pe c'hui a c'hoerz, pe c'hui 'ra goab,
Pe 'ra da Vari kalonad? —

LES TROIS MARIE.

I

Pendant que les trois Marie étaient à coudre
Dans le grand jardin de *Pradennec*,

Monsieur saint Jean vint les trouver,
Pour leur annoncer une nouvelle.

— Bonjour à vous, ma tante,
N'avez-vous pas vu le Sauveur du monde ? —

— Monsieur saint Jean, vous étiez avec lui,
Et vous devez savoir où il est. —

— Depuis jeudi, à midi,
Je n'ai pas eu de ses nouvelles. —

Quand la Sainte-Vierge entendit cela,
Elle tomba trois fois à terre :

— Consolez-vous, ma tante, ne pleurez pas,
J'irai le chercher, s'il le faut;

Je marcherai, nuit et jour,
Jusqu'à ce que j'aie retrouvé mon Dieu. —

II

Comme les trois Marie étaient en route,
Elles rencontrèrent un jeune homme :

— Bonjour à vous, dit le jeune homme,
Le salut est toujours une bonne chose;

Le salut est toujours une bonne chose,
Pour les vieux comme pour les jeunes.

Où allez-vous, ou avez-vous été,
Où comptez-vous aller ?

Moi, je reviens de la montagne,
Où j'ai été voir dresser un nouveau calvaire;

J'ai été voir dresser un calvaire nouveau,
Pour crucifier Dieu le fils. —

La Sainte-Vierge, en entendant cela,
Est tombée trois fois à terre;

Elle est tombée trois fois à terre,
Et le jeune homme l'a relevée.

— Voulez-vous plaisanter, ou vous moquer,
Ou navrer le cœur de Marie? —

— Me na c'hoerzann, me na ran goab,
N' ran ket da Vari kalonad. —

III

— Lavaret d'in-me, c'hui Pilat,
Pini ann tri-z-hont eo ma mab? —

— 'Nn hini 'zo 'rok gant 'r groaz vrasa,
Bigno d'ar menez da genta,

A zo komerret 'neizour-noz,
Gant golo-sklezr, leterniou-kloz.

. . . .

— Kasset ar vroeg-se al lec'h-se,
Kreski ma foaniou 'ra d'in-me. —

— Perag' lares groeg euz da vamm?
Krenv eo ma c'halon pa na rann!

Krenv eo ma c'halon pa na rann,
Klewet m' mab' laret groeg d'he vamm!

Diskennet ma mab, euz ar groaz,
'Wit m'hen maillurinn ur wes c'hoaz.

— Deut ama d'in ur mouchouer,
Ma torchinn ma goad, a diver.

Dalet, ma mamm, ar mouchouer
Eman en-han goad ar Zulwer;

Ha na et ket d'ar stang gant-han,
Rag goad hon Zalwer 'zo en-han;

Eman en-han ar vadeziant,
Ann nouenn hag ar zakramant;

Rag eman en-han ann nouenn,
Prest da reï d'ann nep hi goulenn!

IV

P' oa 'nn ter Vari 'vont gant ann hent,
Hi o rankontr ur plac'h-iaouank.

— Dalet, plac'h-iaouank, 'r mouchouer,
Eman en-han goad hon Zalwer;

Eman en-han ar vadeziant,
Ann nouenn hag ar zakramant;

Eman en-han sur ann nouenn,
Prest da reï d'ann nep hi goulenn;

Ha na it ket d'ar stang gant-han,
Rag goad hon Zalwer 'zo en-han. —

— Je ne plaisante, ni me moque,
Ni ne veux navrer le cœur de Marie. —

III

— Dites-moi, vous Pilate,
Lequel de ces trois est mon fils ? —

— Celui qui est devant, avec la plus grande croix,
Et qui montera le premier sur la montagne;

Il a été arrêté la nuit dernière,
Avec de la lumière dans des lanternes closes. —

. . . .

— Eloignez de là cette femme,
Car elle augmente mes peines. —

— Pourquoi appelles-tu ta mère *femme ?*
Fort est mon cœur, puisqu'il ne se brise!

Fort est mon cœur, puisqu'il ne se brise,
En entendant mon fils appeler sa mère *femme !*

Descendez mon fils de la croix,
Pour que je l'emmaillotte une fois encore. —

— Donnez-moi un mouchoir,
Pour essuyer mon sang qui ruisselle.

Tenez, ma mère, prenez ce mouchoir,
Qui contient le sang du Sauveur;

Et n'allez pas le laver à l'étang,
Car il contient le sang du Sauveur ;

Il contient le baptême,
Et le sacrement de l'extrême-onction ;

Il contient le sacrement de l'extrême-onction,
Tout prêt pour qui le demandera ! —

IV

Quand les trois Marie étaient en chemin,
Elles rencontrèrent une jeune fille.

— Tenez, jeune fille, prenez ce mouchoir,
Qui contient le sang de notre Sauveur;

Qui contient le baptême
Et le sacrement de l'extrême-onction ;

Il contient le sacrement de l'extrême-onction,
Tout prêt pour qui le demandera.

Mais n'allez pas avec lui à l'étang,
Car il contient le sang de notre Sauveur !

V

Ar plac'h-iaouank n' deuz ket sentet,
(Kalz a re-all na reont ket),

D'ar stang gant-han hi a zo et,
Ar stang gant-hi 'zo dizec'het;

Ar stang gant-hi 'zo disec'het,
Hon Zalwer 'zo apariset;

Hon Zalwer a aparisaz,
'R mouchouer digant-hi 'lemaz :

— Dama, plac'h iaouank, 'r mouchouer
Eman en-han goad ho Salwer :

Pa oa 'r mouchouer d'ac'h roët,
Dor 'nn ifern 'dan-oc'h 'poa serret;

Dor 'nn ifern 'dan-oc'h 'poa serret,
Dor 'r baradoz uz d'ac'h digorret :

P'eo 'r mouchouer digant-oc'h lemet,
Dor 'nn ifern 'dann ho treid 'zo digorret;

Dor 'nn ifern 'dann ho treid 'zo digorret,
'R baradoz uz d'ho penn serret !

Adieu, plac'h iaouank, kenavo,
Joa ar baradoz, pe war-dro ! —

Kanet gant Mari AUDREN, euz bourk *Plunet*. — 1867.

V

La jeune fille n'a pas obéi
(Beaucoup d'autres ne le font pas),
Elle est allée à l'étang avec le mouchoir,
Et l'étang s'est desséché !
L'étang s'est desséché,
Et notre Sauveur lui est apparu ;
Notre Sauveur lui est apparu
Et lui a repris le mouchoir :
— Donnez, jeune fille, ce mouchoir
Qui contient le sang de votre Sauveur.
Quand ce mouchoir vous fut donné,
Vous aviez fermé la porte de l'enfer sous vous ;
Vous aviez fermé la porte de l'enfer sous vous,
Et ouvert la porte du paradis sur votre tête :
Maintenant que le mouchoir vous est enlevé,
La porte de l'enfer s'ouvre sous vos pieds ;
La porte de l'enfer s'ouvre sous vos pieds,
Et celle du paradis se referme sur votre tête !
Adieu, jeune fille, au revoir,
Dans la joie du paradis, ou aux environs ! —

Chanté par Marie AUDERN, du bourg de *Pluzunet*. — 1867.

SANTES HENORI.

I

Selaouet holl hag a klewfet
Ur werz a zo newez zavet;
Ur werz a zo newez zavet,
Da zantes Henori eo gret.

Biskoaz hi zad n'euz hi anduret,
Na klasket d'ez-hi mad ar-bed,
Met hi chaseal 'meaz he vro,
Hag hi friva euz hi mado.

Met allas! klan ez eo chommet,
Ha gwall-aozet gant ar c'hlenved;
Ma lar d'ez-han ar brofeted,
Mar deen ur vron werc'h vo iac'het:

Mar deen ur vron werc'h vo iac'het,
Mar be digant un' he verc'hed.....

II

Ar roue a Vrest a lare
Euz ar mintinn, un dez a oe :

— Me ia da gaout ma merc'h-henan,
Hounnes a garienn da gentan :
— Demad d'ac'h-c'hui, ma merc'h henan,
C'hui eo a garienn da gentan.

Me 'zo aozet gant ur c'hlenved,
Ma lavar d'in ar brofeted
M'am be ur vron werc'h, 'm be iec'het,
Mar be digant nn' ma merc'hed. —

— A ze, m' zad n'ho sikourinn ket,
Euz un dra-all na larann ket;
Euz un dra-all m'ho sikouro,
Hep gwaska ma c'horf, na mado. —

— Me ia d' gaout m' merc'h etre-c'hena,
Houennes a garienn ar muia :
— Demad, ma merc'h etre-c'hena,
C'hui eo a garienn ar muia;

Me zo gwasket gant ur c'hlenved,
Ma lavar d'in ar brofeted
M'am be ur vron werc'h 'm be iec'hed,
Mar be digant 'un ma merc'hed. —

SAINTE HENORI.

I

Ecoutez tous, et vous entendrez
Un gwerz nouvellement composé;
Un gwerz nouvellement composé,
C'est à sainte Henori qu'il est fait.

Jamais son père ne l'a supportée,
Jamais il ne lui a désiré de bien ;
Il n'a fait que la chasser de son pays,
Et la priver de ses biens.

Mais hélas! il est tombé malade,
Et la maladie le malmène ;
Et les prophètes lui disent
Que s'il tette un sein vierge, il sera guéri;

S'il tette un sein vierge, il sera guéri,
S'il appartient à une de ses filles.....

II

Le roi de Brest disait
Un matin :

— Je vais trouver ma fille aînée,
C'est celle-là que j'aimais la première :
— Bonjour à vous, ma fille aînée,
C'est vous que j'aimais la première.

Je suis en proie à une maladie,
Et les prophètes me disent
Que si j'avais le lait d'un sein vierge, je serais guéri,
S'il appartenait à une de mes filles. —

— En cela, mon père, je ne puis vous secourir ;
En autre chose, je ne dis pas;
En toute autre chose je vous secourrai,
Sans nuire à mon corps ni à mes biens. —

Je vais trouver ma fille cadette,
C'est celle-là que j'aimais le plus :
Bonjour, ma fille cadette,
C'est vous que j'aimais le plus.

Je suis en proie à une maladie,
Et les prophètes me disent
Que si j'avais le lait d'un sein vierge, je serais guéri,
S'il appartenait à une de mes filles. —

— A ze, m' zad, n'ho sikourinn ket,
Euz un dra-all na larann ket;
Euz un dra-all m'ho sikouro,
Hep gwaska ma c'horf, na mado. —

— Me ia d' gaout ma merc'h Henori,
Biskoaz vad n' 'm euz karet d'ez-hi;
Met hi chaseal 'meaz ma bro,
Hag hi friva euz hi mado. —

Ar roue a Vrest a lare,
En ti Henori, p' arrue:
— Demad d'ac'h-c'hui, ma merc'h Doue, —
— Ha d'ac'h iwe, ma zad roue! —

— Me 'zo gwasket gant ur c'hlenved,
Hag a lar d'in ar brofeted
M'am be ur vron werc'h 'm be iec'het,
Ma ve digant un' ma merc'hed. —

— 'Nn aotro Doue da vo meulet,
M'eo red d'ac'h, ma zad, ma c'havet!
It-c'hui war-benno ho taoulinn,
Me ia d' zibrenna ma feutrinn. —

Vel m'oa hi feutrinn dibrennet,
Hi bron gant 'r serpant 'zo dantet;
Hi bron gant 'r serpant 'zo dantet,
Ur griadenn a deuz leusket.

Ema Henori 'n hi gwele,
Na gave den hi c'honzolje;
Na gave den hi c'honzolje,
Met ki zad roue, hennes 'ree.

— Tawet, Henori, n'oelet ket,
Pa viot iac'h, viot dimet;
Pa viot iac'h, m'ho timezo
D' vraoa mab baron 'zo er vro. —

III

P' oa dimezet hag eureujet,
Bet un neubeud gant hi friet;
Bet un neubeud gant hi friet,
He vamm 'n euz d'ez-han lavaret:

Leall, 'me-z-hi, ma mab kloarek,
Braoa ma touges ar bonnet!
Me 'm euz gwelt da vroeg er zolier
Gant ur belek o trouk-ober! —

— Tawet, ma mamm, pec'hi a ret,
Ur plac'h-a-feson am euz bet;

— En cela, mon père, je ne puis vous secourir,
En autre chose, je ne dis pas;
En toute autre chose je vous secourrai,
Sans nuire à mon corps ni à mes biens. —

— Je vais trouver ma fille Henori,
Jamais je ne lui ai désiré de bien ;
Je n'ai fait que la chasser de son pays,
Et la priver de ses biens. —

Le roi de Brest disait,
En arrivant chez Henori :
— Bonjour à vous, ma fille de Dieu. —
— Et à vous aussi, mon père roi ! —

— Je suis en proie à une maladie,
Et les prophètes me disent
Que si j'avais du lait d'un sein vierge, je serais guéri,
S'il appartenait à une de mes filles. —

— Que le Seigneur Dieu soit béni,
Puisque vous êtes obligé de recourir à moi, mon père !
Mettez-vous à genoux,
Je vais délacer ma poitrine. —

Aussitôt qu'elle eut délacé sa poitrine,
Son sein a été mordu par un serpent;
Son sein a été mordu par un serpent,
Et elle a poussé un cri.

Henori est sur son lit,
Et personne ne la console;
Et personne ne la console,
Si ce n'est son père le roi, celui-là le fait.

— Consolez-vous, Henori, ne pleurez pas,
Quand vous serez guérie, vous serez mariée;
Quand vous serez guérie, je vous marierai
Au plus beau fils de baron du pays. —

III

Quand elle fut fiancée et mariée,
Après avoir été quelque temps avec son mari ;
Après avoir été quelque temps avec son mari,
Sa mère lui a dit (1) :

— Sur ma foi, dit-elle, mon fils clerc,
Comme vous portez bien le bonnet !
J'ai vu votre femme dans le grenier,
Faisant le mal avec un prêtre ! —

— Taisez-vous, ma mère, vous péchez,
Car ma femme est une honnête femme ;

(1) La mère du mari.

Me 'm euz bet ur plac'h-a-feson,
Hag hi c'har a greiz ma c'halon.

Tawet, ma mamm, pec'hi a ret,
Ma faotr ar gambr ho poa gwelet. —
— Gant da baotr ar gambr na euz ket
Soutanenn na bonnet belek. —

— Ma oufenn ve gwir kement-ze,
Oann et beteg ma zad roue.....
Demad d'ac'h-c'hui, ma zad roue. —
— Ha d'ac'h iwe, ma mab Doue. —

— Pe bunition 'zo dleet
D'ur vroegik 'zo gwall eureujet ? —
— Mar d'eo den-onest hi friet,
Barn galet d'ez-hi 'vo roët :

Barnet d'ar c'hleze pe d'ann tan,
Pe d'ar groug, 'zo 'r maro buhan. —
— 'Nn aotro Doue da vo meulet,
Ho merc'h Henori 'c'h euz barnet ! —

— Mar eo Henori 'm euz barnet,
Ur varnik-all d'ez-hi 'vo gret :
Gret 'vezo un donnel newe
Da vont war-vor, en gward Doue ! —

IV

Hi friet neuze a lare
D'Henori, er ger p'arrue :
— Henori, gwisket ho tillad,
M'iefomp d'ar bal, da di ho tad. —

— Biskoas n'am euz bet refuset
mont lec'h m'ho pije d'in laret,
Ispisial da di ma zad,
Eno medi ma holl ebat :

Demad d'ac'h-c'hui, ma zad roue ! —
— Ha d'ac'h iwe, ma merc'h Doue. —
— Penaos ez on bet d'ac'h manket,
P'eo d'ar groug oc'h euz ma barnet ? —

— Tawet, Henori, n' oelet ket,
Ur varn-all d'ac'h c'hoas a zo gret :
Gret 'zo d'ac'h un donnel newe
Da vont war-vor, en gward Doue. —

N'oa ket ar ger peur-lavaret,
Bars ann donnel ez eo laket;
Bars ann donnel ez eo laket,
Ha war ar mor ez e leusket.

J'ai épousé une honnête femme,
Et je l'aime de tout mon cœur.

Taisez-vous, ma mère, vous péchez,
C'est mon valet de chambre que vous avez vu. —
— Votre valet de chambre ne porte pas
Ni soutane, ni bonnet de prêtre. —

— Si je savais que cela fût vrai,
Je serais allé trouver mon père roi.....
Salut à vous, mon père roi !
— Et à vous aussi, mon fils de Dieu. —

— Quelle punition est due
A une pauvre femme mal mariée ! — (1)
— Si son mari est honnête homme,
Il faudra la juger sévèrement ;

La condamner à l'épée ou au bûcher,
Ou à la potence : une mort prompte. —
— Que Dieu soit loué,
C'est votre fille Henori que vous avez jugée ! —

— Si c'est Henori que j'ai jugée,
Je lui ferai un autre jugement :
On lui construira un tonneau neuf,
Pour l'exposer sur la mer, à la garde de Dieu ! —

IV

Son époux disait alors
A Henori, en arrivant à la maison :
— Henori, habillez-vous,
Pour m'accompagner au bal, chez votre père. —

— Jamais je n'ai refusé
D'aller où vous me disiez,
Et surtout chez mon père,
Car là est tout mon bonheur :

Bonjour à vous, mon père roi ! —
— A vous pareillement, ma fille de Dieu. —
— Et comment ai-je pu vous manquer,
Pour m'avoir condamnée à la potence ? —

— Consolez-vous, Henori, ne pleurez pas,
Un autre jugement a été fait pour vous :
On vous a construit un tonneau neuf,
Pour être exposée sur la mer, à la garde de Dieu. -

A peine eut-il prononcé ces mots,
Qu'elle fut placée dans le tonneau ;
Elle a été placée dans le tonneau
Et exposée sur la mer.

(1) Qui trompe son mari.

V

Et eo bars ann donnel newe,
Leusket war-vor, en gward Doue.....
Hag hi friet a c'houlenne
Euz ar vartoloded, un de :

— Martoloded, d'in-me laret,
N'oc'h euz gwelet tonnel a-bed ? —
— N'hor euz gwelet tonnel a-bed,
Ann hini 'n euz kollet, klasket ;

Met hini santes Henori,
'Zo diskennet en Hiberni ;
'Zo diskennet en Hiberni,
Ni ia bemde d'hi zaludi.

Bars en korfik hi inosant
A zo diou rozenn ekselant ;
A zo diou rozenn ekselant,
Mar na ve roue, sur 'vo zant ! —

. . . .

— Ma fried paour, d'in lavaret,
Ha ganin d'ar ger a teufet ? —
— Biskoas n'am euz bet refuset
Mont lec'h m'ho pije d'in laret.

Ho mamm hi doa d'ac'h lavaret
Penaos e oann groeg d'ur belek ;
Penaos e oann groeg d'ur belek,
Ar wirione brema 'welet. —

— Ma friet paour, d'in lavaret,
Pe boan d'ez-hi vezo roët ?
Me am euz seitek mereri,
Hag ho c'harfe holl ho tewi ;

Garfe ann tan en izellan,
Kerkoulz evel en huëllan,
Rag ma 'z on bet ken glac'haret,
Eo ma mamm a zo bet kiriek ! —

. . . .

Kanet gant Anna Salic, paourez koz.
***Plouaret,* 1863.**

V

La voilà dans un tonneau neuf,
Exposée sur la mer, à la garde de Dieu !.....
Son mari demandait,
Un jour aux matelots :

— Matelots, dites-moi,
N'avez-vous pas vu un tonneau ? —
— Nous n'avons pas vu de tonneau ;
Que celui qui a perdu, cherche ;

Si ce n'est celui de sainte Henori,
Qui a abordé en Hibernie ;
Qui a abordé en Hibernie,
Tous les jours nous allons la saluer.

Du corps de son innocent (enfant),
Sortent deux roses charmantes ;
Sortent deux roses charmantes,
S'il n'est roi, il sera certainement saint ! —

. . . .

— Ma pauvre femme, dites-moi,
Voulez-vous retourner avec moi à la maison ? —
— Jamais je n'ai refusé
D'aller où vous me disiez.

Votre mère vous avait dit
Que j'étais la femme d'un prêtre ;
Que j'étais la femme d'un prêtre,
Maintenant vous connaissez la vérité. —

— Ma pauvre femme, dites-moi,
Quelle punition lui souhaitez-vous ?
Je possède dix-sept métairies,
Et je voudrais les voir toutes en feu ;

Je voudrais voir le feu à la plus basse,
Aussi bien qu'à la plus haute,
Car si j'ai été dans la douleur,
C'est ma mère qui en est cause ! —

. . . .

Chanté par Anne Salic, vieille mendiante.
Plouaret, 1863.

VARIANTES.

Une autre version, qui m'a été chantée au mois de septembre 1867, dans la petite presqu'île de Loquirec, par une vieille mendiante nommée Barba Lucas, présente les variantes qui suivent :

Le roi de Brest, après avoir vainement imploré l'assistance de sa fille aînée et de la cadette, comme dans la première leçon, arrive chez Henori, qu'il a chassée de son pays, et privée de ses biens.

— Demad d'ac'h, ma merc'h Henori,
Pe tiegez eo ho hini ? —
— Leall ma zad, gwelet a ret,
Dour ha bara en ho reket ;

Dour ha bara en ho reket,
Hag ann douar ien da gousket ;
Hag ann douar ien da gousket ;
Ha da bluëk ur men kalet ! —

— Me 'zo klanvet gant ur c'hlenved
Hag a zo diremed meurbed,
Ma lavar d'in ar brofeted,
M'am be ur vron werc'h venn iac'het —

— Kommerret skabel, azezet,
Ho sikour, ma zad, 'zo dleet. —
Ma 'z ia Henori d'ann daoulinn,
D' zispaka d'hi zad hi feutrinn.

Pa oa ar peutrinn dispaket,
Ur serpant gant-han 'zo lampet ;
Ur serpant gant-han 'zo lampet,
Ha bron Henori 'n euz troc'het !

Neuze kerkent 'tiskenn un el,
En he zorn gant-han ur vron sklezr ;
En he zorn gant-han ur vron sklezr,
'Zervij da c'holou, d' ganteler.

— Bonjour à vous, ma fille Henori,
Quel est votre ménage? —
— Ma foi, mon père, vous le voyez,
Du pain et de l'eau à votre disposition;

Du pain et de l'eau à votre disposition,
Et la terre froide pour couche;
Et la terre froide pour couche,
Et une pierre dure pour oreiller ! —

— Je suis en proie à une maladie
Qui est sans merci,
Et les prophètes me disent que
Si j'avais un sein vierge, je guérirais. —

— Prenez un escabeau et asseyez-vous,
Mon devoir est de vous secourir, mon père. —
Et Henori se met à genoux
Et découvre sa poitrine à son père.

Quand sa poitrine fut découverte,
Un serpent se précipita dessus ;
Un serpent se précipita dessus,
Et coupa le sein d'Henori !

Aussitôt descend un ange,
Portant à la main un sein lumineux;
Portant à la main un sein lumineux,
Qui sert de lumière et de chandelier !

Quand Henori eut erré pendant sept ans sur la mer, dans un tonneau de *sureau vert* (skao-glaz), dit cette leçon, le prince Efflam se mit à sa recherche.

Pa oa ar seiz bloaz achuet.
'R prinz Efflamm d'hi c'hlask a zo et.
Ar prinz Efflamm a c'houlenne
Euz 'r verdedi, pa dremene :

— Merdedi, d'in-me lavaret,
N'oc'h euz gwelet tonnel a-bed? —
— Na ouzomp doare da hini,
Met hini santes Henori ;

Met hini santes Henori,
Advokades d'ar merdedi :
Ter fourdelizenn ekselant
'Zo war galon hi inosant ;

'Zo war galon hi inosant;
Mar na ve roue, 'vezo sant !.....
— Dem ad d'ac'h, m' fried Henori,
C'hui 'zo 'n graz Doue, me n'on mui.

Diwar ma zreid 'on dizec'het,
Ma bleo diwar ma fenn 'zo et ;
Ma bleo diwar ma fenn 'zo et,
Ma mamm 'zo et gant 'nn drouk-speret ! —

Quand les sept ans furent accomplis,
Le prince Efflam se mit à sa recherche.
Le prince Efflam demandait
Aux matelots, en passant :

— Matelots, dites-moi,
N'avez-vous pas rencontré un tonneau? —
— Nous n'en connaissons aucun,
Si ce n'est celui de sainte Henori ;

Si ce n'est celui de sainte Henori,
La protectrice des matelots :
Trois fleurs de lys excellentes
Sont sur le cœur de son innocent ;

Sont sur le cœur de son innocent,
S'il n'est roi, il sera saint !.....
— Bonjour à vous, ma femme Henori,
Vous êtes en la grâce de Dieu, moi, je ne le suis plus.

Je suis desséché sur mes pieds,
Et les cheveux me sont tombés de la tête;
Les cheveux me sont tombés de la tête,
Et le diable a emporté ma mère! —

Il y a quelque analogie entre cette pièce et *la Tour d'Armor* du *Barzaz-Breiz* (page 490, 6ᵉ édition).

SANTES MARC'HARIT

SANTES MARC'HARIT.

I

M'ho suppli, kristeniènn, da brestan ho silanz
Da zelaou ur c'hantik a zo a gonsekanz:
Buhez ur feumeulenn am euz antreprenet
Da zont da ziskleria aman en brezonek (1).

Holl raned ann dour-dous deut da gonsideri,
Gant ho mouez triomfant bemdez o fredoni,
Pere lavar d'ann holl, er bed antieramant,
En em gonvertisan, eo arru 'r jujamant!

Houma 'zo 'r feumeulenn euz a huël ligne,
Hag a deuz kuitaët noblanz ha kalite;
Hag a deuz kuitaët noblanz ha kalite,
Wit dont da di hi moereb da vesa ann denved.

Houma ' zo 'r feumeulenn euz a huël ligne,
Hag a gane bemde d'hi denved, er mene;
Hag a gane bemde d'hi denved, er mene,
Kantikou d'ar Werc'hes, en enor da Zoue.

Ur marc'heger iaouank, o tont euz ann arme,
Hen euz klewet hi mouez o kanan er mene,
Ma 'n euz pedet he baotr da vont da gomz out-hi,
Na wit goud piou a oa 'r giz-ze o fredoni.

— Demad, merc'hik iaouank, meurbet e kanet ge!
Na eo ket c'hui a dle bout gant ann denved-ze.
Duhont war ann hent-braz ' zo 'r marc'heger iaouank,
Hen euz klewet ho mouez ken kaer, ken ravisant;

Hen euz lavaret d'in donet beteg aman,
Un dezir braz hen euz 'teufac'h da gomz gant-han;
Ma mestr 'zo un den brao, hen euz aour hag arc'hant,
Kement a blij d'ez-han a ve rentet kontant. —

— Ho! salv-ho-kraz, aotro, ho adres a zo mad,
Ha koulsgoude n'eo ket henvel euz ho tillad;
Ho tillad a zo brao, manifik alaouret,
C'hui a zeblant beza un trompler ar merc'hed.

'Wit on d' vezan el lann o vesan ann denved,
Me n'an ket evel-se da c'heul ar C'hallaoued;
Ewit-on da veza el lann o fredoni,
Me n'an ket evel-se da c'heul tremenidi. —

(1) Ce premier couplet m'a tout l'air d'une formule moderne appliquée à une vieille chanson, un de ces lieux communs qu'on rencontre fréquemment dans les productions contemporaines.

SAINTE MARGUERITE.

I

Je vous prie, chrétiens, de me prêter votre silence
Et d'écouter un cantique qui est de conséquence ;
C'est la vie d'une femme que j'ai entrepris
D'exposer ici en breton.

Considérez tous les grenouilles d'eau douce,
Chantant tous les jours avec leurs voix triomphantes,
Et disant à tous, dans le monde entier,
De se convertir, que le jugement arrive !

Celle-ci est une femme de haute lignée,
Qui a quitté noblesse et qualité ;
Elle a quitté noblesse et qualité,
Pour venir chez sa tante garder les moutons.

Celle-ci est une femme de haute lignée,
Qui chaque jour chantait à ses moutons, dans la montagne ;
Chaque jour elle chantait à ses moutons, dans la montagne,
Des cantiques en l'honneur de Dieu et de la Sainte-Vierge.

Un jeune cavalier qui revenait de l'armée,
A entendu sa voix chantant dans la montagne,
Et il a dit a son garçon d'aller lui parler,
Pour savoir qui chantait de la sorte.

— Bonjour, jeune fille, qui chantez si gaîment !
Ce n'est pas vous qui devriez être avec ces moutons.
Là-bas, sur la grande route, il y a un jeune cavalier,
Qui a entendu votre voix, si belle, si ravissante ;

Et il m'a dit de venir jusqu'ici,
Car il désire beaucoup que vous veniez lui parler.
Mon maître est un bel homme, qui a de l'or et de l'argent,
Et il sait rendre contents ceux qui lui plaisent. —

— Sauf votre grâce, monsieur, votre adresse est bonne,
Et pourtant elle ne ressemble pas à vos habits ;
Vos habits sont beaux, magnifiquement dorés,
Et vous, vous semblez être un enjoleur de filles.

Pour être sur la lande à garder les moutons,
Je ne vais pas ainsi à la suite des Français ;
Pour être sur la lande à chanter,
Je ne vais pas ainsi à la suite des passants. —

— Salut d'ac'h, ma mestrik, ma beaj a zo bet
Un tammik hirvouduz, prompt ez on refuzet :
Honnont 'zo ur plac'h fur, promptamant gant ur ger
'Deuz ma rentet kontant, ha digasset d'ar ger :

— Wit-on d' veza el lann o vesa ma denved,
Me na 'z ann ket, 'me-z-hi, da c'heul ar C'hallaoued !
Ewit-on da veza el lann o fredoni,
Me n'an ket evel-se da c'heul tremenidi. —

— Gallaoued ho deuz diouar, koulz ha tremenidi,
Mont a rann ma hunann ewit parlant gant-hi. —
— Demad d'ac'h, merc'h iaouank; roguz braz a komzet,
Ewit beza el lann mesaëres-denved.

Digasset 'm boa unann ewit komz diouzoc'h,
M'ho euz respontet rust, hen digasset d'ar ger;
Taolet pled, merc'h iaouank, ann dewez a vrema,
Me em gavo ganec'h pa zonjfet neubeuta. —

II

Me 'well arru el lann daou gavalier o tont;
Pell-braz a zo ma oa ma c'halon endann spont;
Me well arru ann heur ma vinn-me distrujet,
Met war ma ine paour n'ho deuz pouar a-bed !

Monet a rann brema war bennou ma daoulinn,
D' laret ma chapeled devota ma hallinn;
Jezuz am euz choazet ewit ma redemptor,
Jezuz am euz choazet ewit ma c'hurator. —

— Distroët, merc'h iaouank, distroët a galon,
N'euz forz pegen soignuz ez oc'h en orezon —
— Jezuz am euz choazet ewit ma redemptor,
Jezuz am euz choazet ewit ma c'hurator. —

Kasset a oa d'al lez, wit bout interrojet,
Da c'houd a be-lec'h oa, hag a be-lec'h deuet.
Lavaret a ra d'he, hep ober komplimant,
Piou lareur ann-ez-hi, neuze soudenn vatant :

— Merc'h 'on d'ur ministr braz, zo mestr war al lezenn,
Elizak oa he hano, pa oa er bed o reen;
Merc'h Elizak 'on zur, n'hen dizanzavann ket,
Wit servija Doue am euz-han kuitaët. —

Taolet a oe er stank, na beteg hi diou-lez;
Kana a ree eno evel ur rouanes.
Met un dewez a oe, oa gwelet o tiskenn,
Viziblamant d'ar bopl, uz d'ez-hi, ur goulm-wenn.....

Pa welaz ann aotro penaos na varwe ket,
'Teuaz da c'hourc'hemenn 'vije 'r stank dizec'het;
Hag hen o c'hourc'hemenn da dizec'han ar stank,
Ma oe taolet 'n he doull da debri d'ur serpant !

— Salut, à vous, mon maître, ma démarche a été
Un peu désagréable, j'ai été promptement repoussé :
C'est une honnête fille, et avec une seule parole
Elle a su me contenter et me faire retourner sur mes pas : —

— Pour être sur la lande à garder mes moutons,
Je ne vais pas, dit-elle, à la suite des Français !
Pour être sur la lande à chanter,
Je ne vais pas ainsi à la suite des passants. —

— Les Français ont des jambes et les passants aussi,
Et je vais moi-même lui parler. —
— Bonjour, jeune fille ; vous parlez de façon fort arrogante,
Pour une fille qui garde les moutons sur la lande !

J'avais envoyé quelqu'un pour vous parler,
Et vous lui avez répondu impertinemment, vous l'avez congédié;
Rappelez-vous bien, jeune fille, le jour d'aujourd'hui,
Vous me reverrez, quand vous y songerez le moins!..... —

II

— Je vois venir par la lande deux cavaliers;
Depuis longtemps mon cœur était dans l'appréhension ;
Je vois venir l'heure où je serai mise à mort :
Mais sur ma pauvre âme ils n'ont aucun pouvoir !

Je vais me mettre à genoux
Pour réciter mon chapelet, le plus dévotement que je pourrai;
J'ai choisi Jésus pour mon rédempteur,
J'ai choisi Jésus pour mon protecteur. —

— Détournez-vous, jeune fille, détournez vous de bon cœur,
Quelqu'attentive que vous soyez à votre prière. —
— J'ai choisi Dieu pour mon rédempteur,
J'ai choisi Dieu pour mon protecteur. —

Elle fut conduite à la cour, pour être interrogée,
Pour savoir d'où elle était et d'où elle était venue.
Elle leur dit, sans hésiter,
Comment on l'appelait, sur le champ :

— Je suis fille d'un grand ministre, maître de la loi,
Son nom était Elizac, quand il vivait :
Oui, je suis la fille d'Elizac, je ne le cache point,
Et je l'ai quitté pour servir Dieu..... —

Elle fut plongée dans un étang, jusqu'aux hanches;
Elle y chantait comme une reine.
Mais un jour on vit descendre,
Visible au peuble, une colombe blanche vers elle.....

Quand le seigneur vit qu'elle ne mourait point,
Il donna l'ordre de dessécher l'étang;
Il donna l'ordre de dessécher l'étang,
Et on la jeta dans la caverne d'un serpent, pour être dévorée !

Taolet oe en un toull ken tefall hag ar glaou,
En pe-lec'h na wele sklezrijenn na goulaou.....
Nep a welje Marc'harit en daou-benn hi frizon
Nag o essa tec'hel diarok ann dragon!.....

Met en noz-ma en tan hen deuz bet hi lonket,
Ha dre volonte Doue he vouellou 'zo freuzet!
Digwezout 'rez da dut dont da dremen dre 'r plaz,
Na pa oa Marc'harit o ambrasi hi c'hroaz.

Hag ez iejont buhan da anons ar c'hezlou
D'ar ger a Vrelidi, lec'h ma oa ann aotrou.

. . . .
. . . .

Hogenn ann aotro-ma, pini na grede ket,
A zigassaz daou den euz he di da welet.
Pa welaz ann aotro penaoz na varwe ket,
'C'hourc'hemenaz neuze ma vije dibennet.

Arru war ar chafot ma vije dibennet,
Un anter-heur amzer en graz ' deuz goulennet;
Goulenn a ra en graz un anter-heur amzer
Ewit goulenn pardon ewit hi zri barner.

— Oh! ia zur, Marc'harit, m' ho peed, ma fardonet,
Rag ewit-on, kredet, me n'ho tibenninn ket. —
— Salv-ho-kraz, micherour, na vanket ket da ze,
Rag c'hui ez eo ann or etre Doue ha me! —

Ha na oa ket hi gir gant-hi peurlavaret,
Daou el ann ef war 'r chafot a zo bet diskennet:
— Allon eta Marc'harit, Marc'harit, kourajet,
Rag arru eo ann heur ma vetet kurunet! —

Ha na oa ket ar gir gant-han peurlavaret
Hi c'hurunenn war hi skoaz a zo kerkent koezet;
Hi c'huruuenn euz traon a goezaz war hi skoa,
Viziblament d'ar bopl 'z ia da gomerret joa!

Kanet gant ur vates, en bourk *Pleubihan*. — 1864.

Elle fut jetée dans une caverne, noire comme du charbon,
Où elle ne voyait aucune lumière.....
Il fallait voir Marguerite courant d'un bout à l'autre de la pri-
Pour essayer d'éviter le dragon ! [son,

Mais cette nuit il l'a dévorée, au milieu du feu,
Et, par la volonté de Dieu, ses entrailles ont été déchirées !
Il se trouva du monde à passer par là,
Au moment ou Marguerite embrassait sa croix.

Et, vite, ils allèrent annoncer la nouvelle
Au village de Brelidi (1), où demeurait le seigneur.

. . . .
. . . .

Mais ce seigneur, qui n'y croyait pas,
Envoya deux hommes de sa maison pour s'en assurer.
Quand le seigneur vit qu'elle ne mourait pas,
Il donna l'ordre de la décapiter.

Arrivée sur l'échafaud, pour être décapitée,
Elle a demandé une demi-heure de temps;
Elle demande une demi-heure de temps,
Pour implorer pardon pour ses trois juges.

— Oh ! oui certainement, Marguerite, pardonnez-moi, je vous
Car pour moi, je ne vous décapiterai pas ! — [prie,
— Sauf votre grâce, artisan, ne manquez pas de le faire,
Car vous êtes la porte entre Dieu et moi ! —

A peine avait-elle prononcé ces mots,
Que deux anges sont descendus du ciel sur l'échafaud :
— Allons ! Marguerite, Marguerite, courage !
Car voici l'heure où vous devez être couronnée ! —

Et à peine l'ange avait prononcé ces mots,
Que sa couronne (celle de Marguerite) est tombée sur son épaule;
Sa couronne descendit sur son épaule,
Signe visible pour le peuple qu'elle allait jouir de la joie !

Chanté par une servante, au bourg de *Pleubihan*. — 1864.

(1) Il existe une commune de Brelidi entre Bégar et Pontrieux. On y voit les ruines d'un vieux château nommé Kastell-Brelidi, fameux dans les traditions locales. Je ne sais s'il existe quelque corrélation entre ce château et ce chant légendaire, qui me paraît ancien.

Il y a des lacunes et des obscurités dans cette piece et la précédente. Je n'ai pas essayé de les faire disparaître.

VARIANTES.

Une autre version, recueillie par-delà la forêt de Koat-an-noz, donne ainsi la seconde partie de ce gwerz :

. . . .

Kroget ez eo en-hi, hag hi zaolet er stank.....
Houman a gan eno evel en ur gouant.
Holl lapouzidigou ann ef, p'int tremenet,
Margodik o kanan ho deveuz bet klewet :

Hag ez ia ar re-ma da laret d'ann aotro
Penaoz na eo ket c'hoas Marc'haridik maro :
Nemet pa dremenent ebars ar mene glaz,
'Welent Marc'haridik o saludi ar groaz.

Hag ez ia ar re-ma da laret d'ann aotro
Penaoz na eo ket c'hoas Marc'haridik maro.
Ha pa well ann aotro penaoz na varwe ket,
He ordrenaz neuze m' vije 'r stank dizec'het.

Ma ordrenaz neuze da dizec'han ar stank,
M'eo taolet Marc'harit en he doull d'ar serpant.
Nemet ar sarpant, 'vel ma 'z eo d'ez-han taolet,
Marc'haridik raktal hen euz-han bet lonket !

Met pa ' zeu brud un dez ar serpant a greuvaz ;
Marc'harit dre he gein ann ez-han a zeuaz :
Marc'harit dre he gein ann-ez-han 'zo zavet,
En ur gana laouenn, hag hep kaout drouk a-bed.

Ha pa well ann aotro penaoz na varwe ket,
He ordrenaz neuze ma vije dibennet. ...
Un anter-heur amzer a deuz bet goulennet,
Un el dimeuz ann ef a zo bet diskennet. —

— Kendalc'het, Marc'harit, kendalc'het mad bepred,
Eman ho kurunenn bars ar baradoz gret ! —
Gret a eo hi froses ewit bout dibennet,
Nemet hini ann-he na eveuz bet kredet.....

— Deut d'ann traon, Marc'harit, al lec'h-se, pa garfet,
Rag 'wit-on, Marc'harit, me n'ho tibenninn ket ! —
— A-rabad d'ac'h, 'me-z-hi, mankout da ober-ze,
Rag c'hui eo 'nn or breman etre Jezuz ha me ! —

Dans plusieurs églises de nos campagnes bretonnes on voit sainte Marguerite figurée sur un serpent ou dragon.

. . . .

On l'a prise et on l'a jetée dans l'étang.....
Mais elle y chante comme dans un couvent.
Les petits oiseaux du ciel, en passant,
Ont entendu Marguerite qui chantait :

Et ils vont dire au seigneur
Que Marguerite n'est pas encore morte,
Et qu'en passant dans la montagne verte,
Ils l'ont vue qui saluait la croix.

Ils vont dire au seigneur
Que Marguerite n'est pas encore morte.
Et le seigneur, voyant qu'elle ne mourait pas,
Ordonna de dessécher l'étang.

Il ordonna de dessécher l'étang,
Et on jette Marguerite dans la caverne du serpent.
Et le serpent, aussitôt qu'on la lui a jetée,
A avalé Marguerite !

Mais un jour, le bruit s'en répandit, et le serpent creva,
Et Marguerite en sortit par son dos :
Marguerite en sortit par son dos,
En chantant gaîment, et sans avoir éprouvé de mal.

Et le seigneur, voyant qu'elle ne mourait pas,
Donna alors l'ordre de la décapiter.....
Elle a demandé une demi-heure de temps,
Et un ange est descendu du ciel.

— Persévérez, Marguerite, persévérez toujours,
Votre couronne est toute prête dans le paradis ! —
On lui fit son procès, pour être decapitée,
Mais aucun d'eux n'a osé.....

— Descendez, Marguerite, descendez de là quand vous voudrez,
Car pour moi, Marguerite, je ne vous décollerai point ! —
— Il ne faut pas, dit-elle, manquer de le faire,
Car vous êtes maintenant la porte entre Jésus et moi ! —

ROUE AR ROMANI.

GWES KENTA.

I

P'oa roue 'r Romani 'pourmen,
Hag hen 'welet ur goulmik wenn:
Ur goulmik wenn dimeuz ann ef,
'Gomzaz out-han a beurz Doue.

— Roue 'r Romani, kuita da di,
Ha kerz da chomm d'ann Normandi;
Red 'vo did kuitad d' rouantelez,
Kent wit antren er gristenez! —

Roue 'r Romani p'hen euz klewet,
D'he bried paour hen euz laret:
— Gret-c'hui er-vad d'hon bugale,
Me a ia brema da vale. —

— Mar et, m' fried. me iel' iwe;
Petra 'vo gret hon bugale? —
— C'hui dougo unann, ha me daou,
Pa veomp skuiz, ni 'ziskuizo:

Pa veomp skuiz, ni ziskuizo,
Ann amzer bepred 'dremeno;
Ann amzer bepred 'dremeno,
Hag hon buhe a divezro. —

II

Kement ho deuz gret o kerzet,
M'int gant ur chapel arruet;
Bars ar chapel p'int antreet,
War ho daoulinn int em strinket.

Hag hi 'welet viziblamant
Korf Jezuz 'n ur c'haliz arc'hant;
Korf Jezuz 'n ur c'haliz arc'hant,
'Wit reï d'he ho femp 'r vadeziant.

P'ho deuz 'r vadeziant resevet,
Gant ho hent adarre 'z int et;
Gant ho hent adarre 'z int et,
En bord ar mor 'z int arruet.

LE ROI DE ROMANI (1)

PREMIÈRE VERSION.

I

Quand le roi de Romani était à se promener,
Il vit une petite colombe blanche;
Une petite colombe blanche descendue du ciel,
Qui lui parla ainsi de la part de Dieu :

— Roi de Romani, quitte ta maison,
Et va demeurer en Normandie;
Il te faudra quitter ton royaume,
Avant d'entrer dans la chrétienté ! —

Le roi de Romani, ayant entendu cela,
A dit à sa femme :
— Ayez bien soin de nos enfants,
Moi, je vais faire un voyage. —

— Si vous partez, mon mari, moi je partirai aussi;
Mais que ferons-nous de nos enfants? —
— Vous en porterez un, et moi, deux;
Quand nous serons fatigués, nous nous reposerons;

Quand nous serons fatigués, nous nous reposerons,
Et le temps passera toujours;
Et le temps passera toujours,
Et notre vie diminuera. —

II

Ils ont tant marché,
Qu'ils sont arrivés près d'une chapelle ;
Et étant entrés dans cette chapelle,
Ils se sont mis à genoux.

Et ils aperçurent visiblement
Le corps de Jésus, dans un calice d'argent;
Le corps de Jésus dans un calice d'argent,
Pour leur donner à tous les cinq le baptême.

Et ayant reçu le baptême,
Ils se remirent en route:
Ils se remirent en route,
Et arrivèrent au bord de la mer.

(1) Je ne sais comment traduire ce titre, car il est vraiment difficile de savoir de qui il est question ici. Les chanteurs prononcent tantôt *ar Romani*, *ar Mani* et d'autres fois *ar Mang* et même *ar Manac'h*.

En bord ar mor p'int arruet,
Saludi 'r pasajer 'deuz gret :
— Pasajer paour, mar am c'haret,
Tremenet anomp 'n ur vaged. —

— Roët d'in dorn 'nn dimezel-ze,
Ha me hi c'hasso d'ar c'hoste. —
— N'omp ket kement 'n ur vandennad.
Na iefomp pemp en ur vagad. —

— Roët d'in dorn 'nn dimezel-ze,
Me deuio d'ho kerc'had goude. —
N'oa ket 'n anter ar mor rentet,
Afront d'ez-hi hen euz bet gret.

— Itron Varia ann Drindet !
Preservet ann-on d'am friet ;
Preservet ann-on d'am friet,
Biskoas ar sonj-se n'am euz bet ! —

N'oa ket hi gir peurlavaret,
'R c'hurun ann ef 'zo diskennet ;
'R c'hurun ann ef 'zo diskennet
Hag ar vag 'zo daou-anteret !

Ar vag a zo daou-anteret,
Hag ar pasajer 'zo beuzet ;
Ar pasajer a zo beuzet,
'R rouanes d'ar c'hoste kasset :

— Itron Varia ann Drindet,
Setu me ama dilezet ;
Dilezet pried, bugale,
Birwikenn n' welann ann ez-he ! —

III

Rouanes Romani 'lare,
En hostaliri p'arrue :
— Roët d'in-me boed ha dillad,
Me chomo 'n ho ti d' labourad ;

Me chomo d' labourad 'n ho ti,
'Reï dantelez hag aouraji..... —
. . . .
. . . .

IV

Roue 'r Romani a lare
D'he vugaligou en eur-ze :
— It war ma c'houk, ma mab-henan,
'Tre ma diou-vreac'h m' mab bihannan ;

Et en arrivant au bord de la mer,
Ils saluèrent le passager :
— Cher passager, si vous m'aimez,
Passez-nous dans votre barque. —

— Donnez-moi la main de cette demoiselle,
Et je la conduirai de l'autre côté. —
— Notre bande n'est pas si grande,
Que nous ne puissions aller tous les cinq dans votre barque. —

— Donnez-moi la main de cette demoiselle,
Et je reviendrai ensuite vous prendre. —
Ils n'étaient pas rendus au milieu de la mer,
Qu'il lui a fait affront.

— Notre-Dame de la Trinité !
Préservez-moi pour mon mari ;
Préservez-moi pour mon mari,
Jamais je n'ai eu pareille pensée ! —

Elle n'avait pas fini de parler,
Que la foudre est tombée du ciel ;
La foudre est tombée du ciel,
Et a mis la barque en deux !

La barque a été mise en deux,
Et le passager a été noyé ;
Le passager a été noyé
Et la reine a été conduite à l'autre bord :

— Notre-Dame de la Trinité,
Me voici maintenant abandonnée !
Séparée de mon mari et de mes enfants,
Jamais plus je ne les reverrai ! —

III

La reine de Romani disait,
En arrivant à l'auberge :
— Donnez-moi de la nourriture et des vêtements,
Et je resterai travailler dans votre maison ;

Je resterai travailler dans votre maison,
Je ferai de la dentelle et de la passementerie..... —
. . . .
. . . .

IV

Le roi de Romani disait
A ses petits enfants, en ce moment :
— Montez sur mon dos, mon fils aîné,
Venez dans mes bras, mon plus jeune fils ;

M' mab entre-henan, chomet aze,
Me deuio d'ho kerc'had goude..... —
Na pa oa o tremen ar mor,
'Koezaz he vab-henan en dour.

P'arruaz gant h' vab entre-henan,
A oa ul leon hen tagan;
P'arruaz gant h' vab iaouanka,
'Oa ur bleiz-mor hen ziframma!

Roue 'r Romani a lare
En bord ar mor, en he goanze :
— Itron Varia ar Folgoet,
Setu me ama dilezet;

Kollet pried ha bugale,
Birwikenn na welann ann-he!
Birwikenn na welann ann-he,
Ha petra breman a rinn-me? —

V

Roue 'r Romani a lare,
En ti 'r pinvidik p' arrue :
— En hano Doue, un tamm boed,
Tri dewez 'zo tamm n'am euz bet!

Penamet eo braz graz-Doue,
N'ouzonn penaoz 'haljenn bale;
Roët d'in-me boed ha dillad
M' chomo 'n ho ti da labourad:

Me chomo d' labourad 'n ho ti,
'Reï dantelez hag aouraji..... —

. . . .
. . . .

Kriz 'vije 'r galon n' oelje ket,
'Welet 'r roue 'vessa ann denved,
En he zorn un tamm bara loued,
Chass 'r pinvidik n'hen debrjent ket!

VI

Pastor ar roue 'vonjoure
Roue 'r Romani, p'hen gwele :
— Pastor ann denved, d'in laret,
N'oc'h euz gwelet roue a-bed? —

— Me zo seiz bloaz-so gant 'nn. denved-man,
N' 'm euz gwelet roue-bed 'tremenn aman. —
— C'hui 'zo roue ma vis-a-vis,
M'ho anvez euz ho fourdeliz.

Et vous, mon fils cadet, restez-là,
Je reviendrai vous prendre après... —
Et comme il passait la mer,
Son fils aîné tomba dans l'eau.

Et quand il vint prendre son fils cadet,
Un lion était à l'étrangler;
Et quand il revint vers son plus jeune fils,
Un loup de mer le mettait en morceaux !

Le roi de Romani disait,
Assis sur le rivage de la mer :
— Notre-Dame du Folgoat,
Me voici abandonné !

J'ai perdu femme et enfants,
Et jamais plus je ne les reverrai !
Jamais plus je ne les reverrai,
Et que ferai-je maintenant ? —

V

Le roi de Romani disait,
En arrivant chez le riche :
— Au nom de Dieu, un peu de nourriture,
Depuis trois jours je n'ai rien mangé !

Sans la grâce de Dieu, qui est grande,
Je ne sais comment je pourrais marcher.
Donnez-moi de la nourriture et des vêtements,
Et je resterai travailler dans votre maison;

Je resterai travailler dans votre maison,
Je ferai de la dentelle et de la passementerie... —
. . . .
. . . .

Dur eut été le cœur de celui qui n'eut pleuré,
En voyant un roi gardant les moutons,
Avec un morceau de pain moisi dans la main,
Les chiens du riche ne le mangeraient pas !

VI

Le berger du roi saluait
Le roi de Romani, en le voyant :
— Gardeur de moutons, dites-moi,
N'avez-vous pas vu un roi ? —

— Voilà sept ans que je garde ces moutons,
Et je n'ai pas vu de roi passer par ici. —
— Vous êtes mon roi,
Et je vous reconnais à vos fleurs de lys.

Kassomp d' 'r pinvidik he denved,
Hennes a hallo lavaret
Penaoz he denved a zo bet
Gant ur roue braz diwallet ! —

VII

Roue 'r Romani 'vonjoure,
En hostaliri p' arrue :
— Hostises, d'in-me lavaret,
Moïenn a ve da vout lojet ?

Moïenn 'c'h euz d' lojan ur roue,
Hag he bastor kerkoulz hag hen,
Ur plac'hik koant d'ho serviji,
N'am euz gwelet biskoas hini

Hag a vije kerkoant ha hi,
Met rouanes ar Romani. —
— Oh ! ia sur, deuet bars ann ti,
Moïenn 'walc'h 'zo d'ho serviji.....

Ma flac'h-ar-gambr, mar am c'haret,
Da zerviji ann daol 'teufet ;
Seiz bloaz 'zo ez oc'h 'bars ma zi
N'ho 'm euz ket pedet d' serviji ;

C'hoas n'am bije ket ho pedet,
Penamet 'zo 'r roue arruet..... —

. . . .
. . . .

VIII

— Plac'hik iaouank, d'in-me laret,
Un tamm euz ma flat a zebrfet ? —
Pa eaz d' gommer un tamm er plad,
Hi gwalenn aour hen euz gwelet :

— Itron Varia ann Drindet,
A posubl ve 'vec'h ma fried ! —
— Mar oc'h roue, 'vel ma laret,
Hon bugale pelec'h int et ? —

— Pa oann o tremenn ar mor-braz,
Ma mab-henan en dour 'goezaz ;
P'arruaz d' vouit m' mab entre-henan,
'Oa ul leon euz hen tagan ;

Reconduisons ses moutons au riche;
Celui-là pourra dire
Que ses moutons ont été
Gardés par un grand roi ! —

VII

Le roi de Romani saluait,
En arrivant à l'auberge :
— Hotesse, dites-moi
S'il y a moyen d'être logé ?

Etes-vous en mesure de loger un roi,
Et son berger comme lui,
Et une jolie fille pour les servir,
Je n'ai jamais vu personne

Qui fut aussi jolie qu'elle (1),
Si ce n'est la reine de Romani. —
— Oui certainement; entrez dans la maison,
Il y a tout ce qu'il faut pour vous servir.....

Ma femme de chambre, si vous m'aimez,
Vous viendrez servir la table :
Voilà sept ans que vous êtes dans ma maison
Sans que je vous aie jamais priée de servir;

Et je ne vous en aurais pas encore priée,
S'il n'était arrivé un roi..... —
. . . .
. . . .

VIII

— Jeune fille, dites-moi,
Voulez-vous manger un morceau dans mon plat ? —
Quand elle alla pour prendre un morceau au plat,
Il a vu son anneau d'or :

— Notre-Dame de la Trinité,
Serait-il possible que vous fussiez ma femme ! —
— Si vous êtes roi, comme vous le dites,
Où sont donc vos enfants ? —

— Comme je traversais la grande mer,
Mon fils aîné tomba dans l'eau;
Quand j'arrivai pour prendre le second,
Je trouvai un lion qui l'étranglait;

(1) Il y a ici une altération évidente, ou une lacune de quelques vers, car le texte n'est guère intelligible tel que je l'ai recueilli.

Arru gant ma mab iaouankan,
'Oa ur bleiz euz hen ziframma! —
N'oa ket ar gir peurlavaret,
Ar rouanes d'ann douar 'zo koet;

Ar rouanes d'ann douar 'zo koet,
Paj ar roue 'n euz hi zavet;
Paj ar roue 'n euz hi zavet,
Hi zri mab 'r gambr 'zo arruet.

— Ma bugale, d'in lavaret,
Ha piou hen euz ho mailluret? —
— A-fonz ar mor un dimezell-wenn
A deue bemde d'hon kelenn;

A deue bemde d'hon kelenn,
Da ziluia hon bleo-melenn..... —

. . . .
. . . .

IX

Ann aotro sant Loup ha sant Gili,
Ar mab iaouank sant Bernardi,
'Zo tri mab roue 'r Romani,
'Zo et da chomm d'ann Normandi.

Kanet gant Janet **Ar Rolland**, en bourk *Plunet*. — 1867.

ROUE AR MANI.

EIL GWES.

I

Disul da noz, goude ma c'hoan,
'Z on em wisket, wit partian:
Tont ul luc'hedenn uz d'am fenn,
Ken 'sklezrie tro-dro ann dachenn!

— *Roue 'r Mani*, poent eo monet
D'glask badeziant d'ho inosanted;
D'glask badeziant d'ho inosanted
Did da unann ha d'as pried! —

Et quand je revins vers mon plus jeune fils,
Un loup le mettait en pièces ! —
Il n'avait pas fini de parler,
Que la reine tomba à terre;

La reine tomba à terre,
Et le page du roi la releva;
Le page du roi l'a relevée,
Et ses trois fils sont entrés dans la chambre.

— Mes enfants, dites-moi
Qui vous a emmaillottés ? —
— Une demoiselle blanche du fond de la mer,
Qui venait chaque jour nous instruire;

Chaque jour elle venait nous instruire,
Et démêler nos cheveux blonds..... —

. . . .
. . . .

IX

Monsieur saint Loup et saint Gili,
Et le plus jeune, saint Bernardi,
Sont trois fils du roi de Romani,
Qui est allé demeurer en Normandie.

Chanté par Jeanne Le Rolland, au bourg de *Pluzunet*. — 1867.

ROUE AR MANI (1)

SECONDE VERSION.

I

Dimanche soir, après souper,
Je me suis habillé pour partir :
Vint alors un éclair au-dessus de ma tête,
Qui éclaira tout autour la plaine !

— *Roue ar Mani*, il est temps d'aller
Chercher le baptême pour tes innocents ;
Chercher le baptême pour tes innocents,
Pour toi-même et pour ta femme ! —

(1) Ne sachant comment traduire ce titre, évidemment altéré, je me décide à le laisser tel que je l'ai recueilli en breton.

Roue ar Mani a lare
Er ger d'he bried, p'arrue :
— Ma fried, me ia da vale,
Pa vin me bet, c'hui iel' iwe. —

— Mar et, ma fried, da vale,
Me a ielo ganec'h iwe. —
— Mar eomp da vale hon daou,
Pelec'h iel' hon bugaligou? —

— C'hui 'zougo unan, ha me daou,
Doue hag 'r Werc'hes hon zikourou..... —
Doue hag 'r Werc'hes deuz ho zikouret,
Ann hent-mad ho deuz kommerret.

II

'Tal ur chapel int arruet,
Badeziant ho deuz goulennet.
'Nn aotro sant Iann 'n euz ho badezet,
Doue hag 'r Werc'hes deuz ho dalc'het.

Ann hent-mad ho deuz kommerret,
'Tal ar mor-braz int arruet;
'Tal ar mor-braz int arruet,
Ha goulenn tremenn ho deuz gret.

— Tremener, lares-te d'in-me
Te hon zremenfe d' vont d'ar c'hoste?
M'am zremenes, ma zremenn kouit,
N' 'm euz ket a vado da rei did.

Me 'zo deut aman a bell bro,
Am euz roët ma holl vado. —
— Deut d'in krog en dorn ar vroeg-ze,
M'hi zremeno d' vont d'ar c'hoste. —

Anter 'r pasaj p'eo arruet,
Drouk-ober d'ez-hi 'n euz c'hoantet;
'R vag war hi geno 'zo troët,
Hag ann tremener 'zo beuzet!.....

III

Ar vroegik koant a c'houlenne,
'N ti ar pinvidik p'arrue :
— En han' Doue, un tam bara,
Tri de 'zo na zebriz netra!

Ma miret 'n ho ti d' labourat,
Pinvidik, m'ho servijo mad;
Me a reï skool d'ho pugale,
Ho disko d' serviji Doue,

Roue ar Mani disait
A sa femme, en arrivant à la maison :
— Ma femme, je vais me promener (en voyage),
Quand j'aurai été, vous irez aussi. —

— Mon mari, si vous allez en voyage,
Moi, j'irai avec vous aussi. —
— Si nous allons tous les deux en voyage,
Où iront nos chers petits enfants ? —

— Vous en porterez un, et moi, deux,
Dieu et la Vierge nous protégeront..... —
Dieu et la Vierge les ont protégés,
Et ils ont pris le bon chemin.

II

Près d'une chapelle ils sont arrivés,
Et ils ont demandé le baptême.
Monsieur saint Jean les a baptisés,
Dieu et la Vierge les ont tenus (sur les fonts-baptismaux).

Ils ont pris le bon chemin,
Et près de la grande mer sont arrivés ;
Près de la grande mer ils sont arrivés,
Et ont demandé à la passer.

— Passager, dis-moi,
Nous passerais-tu de l'autre côté ?
Si tu me passes, passe-moi *gratis*,
Car je n'ai rien a te donner.

Je suis venu ici d'un pays éloigné,
Et j'ai donné tous mes biens. —
— Laissez-moi prendre la main de cette femme,
Et je la conduirai de l'autre côté. —

Arrivé au milieu du passage,
Il a voulu lui faire violence ;
La barque a été chavirée,
Et le passager noyé !.....

III

La jolie femme demandait,
En arrivant chez le riche :
— Au nom de Dieu, un morceau de pain !
Il y a trois jours que je n'ai rien mangé !

Gardez-moi dans votre maison pour travailler,
Riche, je vous servirai bien ;
Je ferai l'école à vos enfants,
Et les instruirai à servir Dieu,

Koulz hag am bije gret d'am re,
Siouas ! ma oann chommet gant-he. —
— Et duze d'ann hostaliri,
Eno 'kavfet da serviji. —

Ar vroegik paour a c'houlenne,
'N tal 'n hostaliri p'arrue :
— Ma miret 'n ho ti d' labourat,
Hostises m'ho servijo mad ;

Me a reï skool d'bo pugale,
Evel am bije gret d'am re ;
Evel am bije gret d'am re,
Ma vijenn bet chommet gant-he. —

— Deuet en ti hag azeet,
Ken 'vo klewet gant ma fried ;
Ken 'vo klewet gant ma fried,
Rag laret d'ac'h na hallann ket..... —

IV

Roue ar Mani a lare,
En ti 'r pinvidik p'arrue :
— En han' Doue un tamm bara,
Pell-braz 'zo na zebris netra !

Ma miret 'n ho ti d' labourat,
Pinvidik, m'ho servijo mad..... —
Roët tranch d'ez-han, d' dorri havrek,
Met allas ! n'ouïe mann a-bed !

Roët 'zo d'ezhan 'n tamm bara-loued,
Da vont d'al lann gant ann denved.....
Bet eo seiz vloaz 'l lann gant ann denved,
Gant un tammik kreun bara-loued.

Pa oa ar seiz bloaz achuet,
Baroned el lann 'zo arruet :
— Na mesaër, lares-te d'in,
Na t'euz gwelet roue 'r Mani ? —

— M'eo roue ar Mani 'glasket,
Me gred eo out-han a komzet :
Me 'zo seiz bloaz 'zo gant 'nn denved,
Gant un tammik kreun bara-loued. —

— Kasset d' 'r pinvidik he zenved,
Hag he dammik kreun bara-loued..... —
Ar baron-man a c'houlenne,
'N tal 'nn hostaliri p'arrue :

— Beza 'zo 'n hostaliri-ma
D'am baroned ha me d'goania ;
D'am baroned ha me d'goania,
Ur plac'hik koant d'hon servija ? —

Comme j'aurais fait aux miens,
Hélas ! si j'étais restée avec eux. —
— Allez là-bas à l'auberge,
Là vous trouverez à servir. —

La pauvre femme demandait,
En arrivant près de l'auberge :
— Gardez-moi dans votre maison pour travailler,
Hotesse, je vous servirai bien ;

Je ferai l'école à vos enfants,
Comme j'aurais fait aux miens ;
Comme j'aurais fait aux miens,
Si j'étais restée avec eux. —

— Entrez dans la maison et asseyez-vous,
Jusqu'à ce que j'aie consulté mon mari ;
Jusqu'à ce que j'aie consulté mon mari,
Car je ne puis vous donner de réponse..... —

IV

Roue ar Mani disait,
En arrivant chez le riche :
— Au nom de Dieu un morceau de pain,
Il y a bien longtemps que je n'ai rien mangé !

Gardez-moi dans votre maison, pour travailler,
Riche, et je vous servirai bien..... —
On lui donna une pioche pour ouvrir les guérets,
Mais hélas ! il ne savait rien.

On lui donna un morceau de pain moisi,
Pour aller sur la lande, garder les moutons.....
Il a été sept ans dans la lande avec ses moutons,
N'ayant qu'un peu de croûte de pain moisi.

Quand les sept ans furent accomplis,
Des barons sont arrivés sur la lande :
— Pâtre, dis-nous,
N'as-tu pas vu *roue ar Mani* ? —

— Si c'est *roue ar Mani* que vous cherchez,
Je crois que c'est à lui que vous parlez :
Je suis ici depuis sept ans à garder les moutons,
Avec un petit morceau de croûte de pain moisi. —

— Reconduisez ses moutons au riche,
Et rendez-lui son morceau de croûte de pain moisi....—
Ce baron demandait
En arrivant auprès de l'auberge :

— Y a-t-il dans cette auberge
De quoi souper, pour mes barons et moi ;
De quoi souper, pour mes barons et moi,
Et une jolie fille pour nous servir ? —

— Ur plac'h 'zo seiz bloaz-so em zi,
Biskoas n' deuz servijet hini ;
Biskoas hini n' deuz servijet,
Me garr 'nn ez-hi dreist ma merc'hed. —

— Mar koaniomp fenoz en ho ti,
'Teuï 'r plac'hik koant d'hon serviji ;
'Teuï 'r plac'hik koant d'hon serviji,
N'hon euz drouk-bed d'ober d'ez-hi. —

Na pa oa ar goan preparet,
Plajou war ann daol digasset :
— Plac'hik iaouank, laret-c'hui d'in,
C'hui debrfe 'n tamm er plad ganin ? —

— Itron Varia ann Drindet,
Petra 've kaoz na rafenn ket ?
Petra 've kaoz na rafenn ket,
Alies, 'kredann, am euz gret !..... (1) —

. . . .

Kanet gant Mari-Anna ANN NOAN, paourez-koz,
paroz *Duault*.

(1) Ce gwerz et le précédent, outre l'incertitude qui existe à l'égard du personnage principal, sont pleins d'obscurités et de bizarreries, et me paraissent anciens. Je n'essaierai aucune explication. Je serais assez porté à croire qu'il y a mélange de deux chants, anciens tous les deux, surtout dans la première version, *Roue ar Romani*. Les deux leçons que je donne peuvent, jusqu'à un certain point, se compléter et s'éclairer l'une par l'autre, sans pourtant satisfaire entièrement la curiosité du lecteur. Ma traduction, comme toujours en pareil cas, doit reproduire les incertitudes et les obscurités du breton.

Les vieilles ballades françaises *le Chant de Jousseaume*, dans le recueil de M. Jérôme Bujeaud, *Chants populaires des provinces de l'Ouest* (tome II, page 215), *Germaine*, dans les *Poésies populaires du pays Messin* (page 8), par M. le comte de Puymaigre, *Germine*, dans les *Poésies populaires des provinces de France*, par M. Champfleury, *La Pourcheireto*, dans les *Poésies populaires de la Provence*, de M. Damase Arbaud, enfin *Le Dom Guillermo* du *Romancerillo catalan* de M. *Milà y Fontanals*, doivent être rapprochés de ces deux *gwerz*, ainsi que des deux qui vont suivre.

— Il y a une fille depuis sept ans dans ma maison,
Et jamais elle n'a servi personne;
Jamais elle n'a servi personne,
Je l'aime plus que mes propres filles. —

— Si nous soupons ce soir dans votre maison,
La jolie fille viendra nous servir;
La jolie fille viendra nous servir,
Nous n'avons pas de mal à lui faire. —

Quand le souper fut prêt,
Et que les plats étaient sur la table :
— Jeune fille, dites-moi,
Voudriez-vous manger dans mon plat avec moi ? —

— Notre-Dame de la Trinité !
Et pourquoi ne le ferais-je pas ?
Pourquoi ne le ferais-je pas ?
Je l'ai fait souvent, il me semble !..... —

. . . .

Chanté par Marie-Anne Lenoan, vieille mendiante, commune de *Duault*.

AR MARC'HEGER HAG AR VERJERENN

I

— Laret-c'hui d'in, berjerenn, petra ret ho unan? —
— Ma eo ober ur bouket dimeuz a vleun balan. —
— Laret-c'hui d'in, berjerenn, na da biou eo hen gret? —
— M'eo d'Ervoan ann Henan, ka d'am muia-karet. —
— Mar eo Ervoan ann Henan lareur euz ho pried,
Seiz bloaz 'zo ez e maro, en douar-kerc'h interret. —
— Mar eo maro ma fried, Doue d'hen pardono,
Ha mar 'man en buhe, Doue d'hen konzolo!
Ha mar 'man en buhe, Doue d'hen konzolo,
Rag me eo sur he bried, Doue d'am konforto! —
— Deut-c'hui ganin, berjerenn, endann ur boudik-glaz,
Me choazo d'ac'h un habit dimeuz a ekarlaz. —
— Ho! salv-ho-kraz, marc'heger, salv-ho-kraz na 'z inn ket,
Un habit lienn-leoïenn ' zo mad d'in da gavet:
Un habit lienn-leoïenn na pa ve kannet-gwenn,
A zo mad d'ur verjerenn 'wit mont d'ann oferenn. —
— Deut-c'hui ganin, berjerenn, endann ur boudik-glaz,
Rag ann amzer a zo kriz, ann awell a zo braz. —
— Ho! salv-ho-kraz, marc'heger, salv-ho-kraz na 'z inn ket,
Rag ofansi ma enor, koll respet ma fried. —
— Laret-c'hui d'in, berjerenn, piou 'lareur ann-ez-han? —
— Ho trugarekad da c'houl, m'eo Ervoan ann Henan. —
— Mar eo Ervoan ann Henan 'lareur euz ho pried,
Seiz bloaz 'zo ez eo maro, 'n douar-kerc'h interret! —
— Mar eo maro ma fried, Doue d'hen pardono,
Ha mar eman en buhe, Doue d'hen konforto! —
Ker skuiz a oa he galon o tevisa diout-hi,
Ken ' lemaz he vanegou ewit parlant gant-hi.
— Mar eo maro ma fried, evel ma lavaret,
Eman sur ma diamant war darn ho pizied. —
— Laret-c'hui d'in, berjerenn, ha me a ve lojet
En hostaliri m'oc'h-c'hui o vesa ann denved? —
— Oh! ia, 'me-z-hi, marc'heger, lojet mad a vefet,
Beza ' zo marchosiou 'wit lakad ho ronsed;

LE CAVALIER & LA BERGÈRE.

I

— Dites-moi, bergère, que faites-vous là, seule? —
— Je fais un bouquet de fleurs de genêt. —

— Dites-moi, bergère, pour qui vous le faites? —
— Pour Yves Le Henan, mon plus aimé. —

— Si c'est Yves Le Henan qu'on appelle votre mari,
Il est mort depuis sept ans, et enterré en terre d'avoine (1). —

— Si mon mari est mort, que Dieu lui pardonne!
Et s'il est en vie, que Dieu le console!

Et s'il est en vie, que Dieu le console,
Car je suis bien sa femme, que Dieu me soutienne! —

— Venez avec moi, bergère, sous un buisson vert,
Je vous choisirai un cotillon d'écarlate. —

— Sauf votre grâce, cavalier, sauf votre grâce, je n'irai pas,
Un cotillon de grosse toile c'est ce qu'il me convient d'avoir :

Un cotillon de grosse toile, quand il est lavé bien blanc,
Sied à une bergère, pour aller à la messe. —

— Venez avec moi, bergère, sous un buisson vert,
Car le temps est dur, et le vent est fort. —

— Sauf votre grâce, cavalier, sauf votre grâce, je n'irai pas,
De crainte d'offenser mon honneur et de manquer de respect à [mon mari. —

— Dites-moi, bergère, comment le nomme-t-on? —
— Merci de la demande, c'est Yves le Henan. —

— Si c'est Yvés Le Henan que se nomme votre mari,
Voilà sept ans qu'il est mort, et enterré en terre d'avoine! —

— Si mon mari est mort, que Dieu lui pardonne!
Et s'il est encore en vie, que Dieu le soutienne! —

Son cœur était si las de deviser avec elle,
Qu'il ota ses gants, pour lui parler.

— Si mon mari est mort, comme vous le dites,
Certes mon diamant est à un de vos doigts. —

— Dites-moi, bergère, si je serai logé
A l'auberge où vous êtes gardeuse de moutons? —

— Oh! oui, dit-elle, cavalier, vous serez bien logé,
Il y a des écuries pour mettre vos chevaux;

(1) Cette expression équivaut à terre labourable, où l'on peut mettre de l'avoine.

Beza ' zo marchosiou 'wit lakad ho ronsed,
Ha gweleou mad a blun, d'ho lakad da gousket. —

II

Mont a ra ar marc'heger da c'houlenn da goania,
Goulenn 'ra ar verjerenn 'wit dont d'hen servija.

— Salv-ho-kraz, 'me 'nn hostises, salv-ho-kraz n'ielo ket,
Seiz bloaz ' zo 'ma en ti-ma, den na deuz servijet. —

Dont a ra ar marc'heger d'ofr d'ez-hi da evan,
Hag o tont ar verjerenn da gommer digant-han.

O tonet ar verjerenn da gommer digant-han,
Dont a ra ann hostises 'n despet hi fasatan.

— Terrupl, 'me-z-han, hostises, ho kafann iffrontet,
Dont dirag ma daoulagad d' fasata ma fried!

Laret-c'hui d'in berjerenn, pelec'h 'man ho tillad,
Rag pa oann et deuz ar ger, c'hui a oa gwisket mad? —

— Leall 'me-z-hi, marc'heger, et int d' wiska ma mab,
A zo seiz bloaz ' zo er skool, ur bugel disket-mad;

A zo seiz bloaz ' zo er skool, ur bugel disket-mad,
Met mar eo gwir a laret, na welo ken he dad!..... —

. . . .

Kanet gant Janet Ar Gall. — *Kerarborn*, 1849.

ANN DAOU VREUR.

I

— Mar ann me d'ann arme, 'vel ma dleann monet,
Pelec'h lakaïnn me ma fried da viret? —

— Digasset-hi d'am zi, ma breurik, mar karet,
M'hi lakaïo er gambr, gant ma dimezelled;

M'hi lakaïo er gambr, gant ma dimezelled,
Ha p'arrufet er ger, ma breurik, hi gwelfet. —

II

Met na oa ket et mad he daou-droad meaz ann ti,
Ma oa laret d'ez-hi : — Brema c'hui iel' iwe!

Il y a des écuries pour mettre vos chevaux,
Et de bons lits de plume, pour vous coucher.

II

Le cavalier va demander à loger,
Et il demande aussi la bergère, pour le servir. [pas;

— Sauf votre grâce, dit l'hotesse, sauf votre grâce, elle n'ira
Voilà sept ans qu'elle est dans la maison, et elle n'a jamais servi

Le cavalier lui offre à boire, [personne. —
Et la bergère accepte.

La bergère vient à accepter,
Et l'hotesse vient pour la souffleter.

— Hotesse, dit-il, je vous trouve terriblement effrontée
De vouloir souffleter ma femme sous mes yeux!

Dites-moi, bergère, où sont vos habits,
Car, quand je partis de la maison, vous étiez bien habillée? —

— En vérité, dit-elle, cavalier, j'en ai habillé mon fils,
Qui est depuis sept ans à l'école, un enfant bien appris;

Il est depuis sept ans à l'école, un enfant bien appris,
Mais si ce que vous dites est vrai, il ne reverra pas son père!....

. . . .

Chanté par Jeanne Le Gall. — *Keramborgne*, 1849.

LES DEUX FRÈRES.

I

— Si je vais à l'armée, comme je dois y aller,
Où mettrai-je ma femme, pour la garder? —

— Envoyez-la chez moi, mon cher frère, si vous voulez,
Je la mettrai en chambre avec mes demoiselles;

Je la mettrai en chambre, avec mes demoiselles,
Et quand vous reviendrez, mon frère chéri, vous la reverrez. —

II

Mais ses deux pieds étaient à peine sortis de la maison,
Qu'on lui dit : — A présent vous sortirez aussi!

Diwisket ho proz-ru, hag ho proz-wenn gwisket,
Ma iefet-c'hui d'al lann da vesa ann denved! — (1)

Etro pad ur seiz vloaz na deuz gret met goela,
Achuet ar seiz vloaz, 'komansaz da gana.

Un den-jentil iaouank o tont euz ann arme
A gleo hi mouez el lann pini a gane ge :

— Arret, ma faj bihan, krog en penn ar marc'h-ma,
Ma selaouinn ur vouez ' zo el lann o kana;

Ma selaouinn ur vouez ' zo el lann o kana,
Breman ez euz seiz vloaz na glewis ar vouez-ma! —

— Demad d'ac'h, berjerenn, mesaëres denved,
N'ouzonn penaoz hallet miret aze 'r gwerc'hted. —

— Ho! ia sur, eme-z-hi, dre drugare Doue,
D'un den-jentil iaouank, a zo et d'ann arme;

D'un den-jentil iaouank, a zo et d'ann arme,
Hag hen euz bleo-melenn henvel dimeuz ho re. —

— Mar hen euz bleo-melenn henvel dimeuz ma re,
Diouallet, berjerenn, hag a ve me a ve. —

Wit-on da voud el lann o vesa ann denved,
Me zo ann itron vraz a vaner ar Faouet. —

— Mar oc'h ann itron vraz a vaner ar Faouet,
Laret d'in, berjerenn, ha me a vo lojet? —

— Ho! ia sur, eme-z-hi, lojet-mad a vefet,
Hag ur marchosi-kaer, da lakad ho ronsed :

Beza ' zo marchosi da lakad ho ronsed,
Gweleou-mad a blun d'ho lakad da gousket.

Me a ve bars ar c'hraou bep-noz, gant ma denved,
Hag en laouer ar mooc'h am be ma zamik-boued! (2).

---

(1) Variante.

Mar na oc'h ket kustumm, kustummi a refet;
Aman ' zo ur foet-lezr hag a raï d'ac'h monet;

Aman ' zo ur foet-lezr, ' zo kordet a zri brank,
Hag a raï d'ac'h monet, ha n'ho pe ket a c'hoant. —

(2) Variante.

— Arsa eta, berjerenn, dastummet ho tenved,
Évit ma 'z aimp hon daou da vaner ar Faouet. —

— Salv-ho-kraz, den-jentil, ewit se na rinn ket,
Rag uhel eo ann heaul, me a ve gourdrouzet;

Rag uhel eo ann heaul, me a ve gourdrouzet,
Ha kiriek a vec'h d'in ewit beza pilet.

Bars en kraou ann denved me a ve o kousket,
Bars en skudel ar c'hi 've trempet d'in ma boed! —

Quittez votre robe rouge et mettez votre robe blanche,
Pour aller sur la lande garder les moutons ! (1)

Pendant sept ans, environ, elle ne fit que pleurer ;
Les sept ans accomplis, elle commença à chanter.

Un jeune gentilhomme, qui revenait de l'armée,
Entend sa voix qui chantait gaîment sur la lande :

— Arrête, mon petit page, tiens la tête de mon cheval,
Pour que j'écoute la voix qui chante sur la lande ;

Pour que j'écoute la voix qui chante sur la lande,
Voici sept ans que je n'entendis cette voix ! —

— Bonjour à vous, bergère, gardeuse de moutons,
Je ne sais comment vous pouvez conserver là votre virginité? —

— Si, certainement, dit-elle, grâce à Dieu,
(Je la conserve) à un jeune gentilhomme, qui est à l'armée ;

A un jeune gentilhomme, qui est à l'armée,
Et qui a des cheveux blonds, semblables aux vôtres. —

— S'il a des cheveux blonds, semblables aux miens,
Prenez garde, bergère, que ce ne soit moi-même. —

— Pour être dans la lande, à garder les moutons,
Je suis la grande dame du manoir du Faouet. —

— Si vous êtes la grande dame du manoir du Faouet,
Dites-moi, bergère, si j'y serai logé ? —

— Oui certainement, dit-elle, vous serez bien logé,
Et (vous aurez) une belle écurie pour mettre vos chevaux :

Une belle écurie pour mettre vos chevaux,
Et un bon lit de plume pour vous coucher.

Moi, je couche à l'étable, avec mes moutons,
Et c'est dans l'auge aux pourceaux qu'on me donne à manger (2).

---

(1) Variante.

— Si vous n'avez pas l'habitude, vous la prendrez ;
J'ai ici un fouet de cuir, qui vous fera marcher ;

J'ai ici un fouet de cuir, tressé en trois branches,
Et qui vous fera marcher, malgré vous ! —

(2) variante.

— Or ça, bergère, rassemblez vos moutons,
Pour aller tous les deux ensemble au manoir du Faouet. —

— Sauf votre grâce, gentilhomme, je ne ferai pas cela,
Car le soleil est encore haut et je serais blâmée ;

Le soleil est encore haut, et je serais blâmée,
Et vous seriez cause que je serais battue.

C'est dans l'étable aux moutons que je couche,
C'est dans l'écuelle du chien qu'on me trempe ma nourriture ! —

III

— Demad d'ac'h-c'hui, ma breur, demad d'ac'h a larann,
Pelec'h 'ma ma fried, brema pa n'hi gwelann ? —

— Eman ebars ar gambr, gant ma dimezelled,
Pa ziskenno da goan, neuze, m' breur, hi gwellfet. —

— Gaou a lares, ma breur, e-kreiz da zaoulagad !
'Ma ma fried el lann o vesa ann denved !.....

Didostaët, berjerenn, tostaet da donman,
Hervez al liou a zouget, a kredann ez oc'h klan. —

— Salv-ho-kraz, eme-z-hi, salv-ho-kraz na 'z inn ket,
Seiz vloaz ' zo en ti-ma tommadenn n'am euz gret;

Me a vije er c'hraou bep-noz gant ma denved,
Hag en laouer ar mooc'h me am bije ma boed ! —

— Pa oann et d'ann arme, as boa d'in-me laret
Hi lakajes er gambr gant da dimezelled;

Hi lakajes er gambr gant da dimezelled,
Hag a t'euz hi kasset d'al lann gant ann denved !

Panamet respecti ti ma mamm ha ma zad,
Am boa treuzet m' c'hleze bremasounn dre da wad ! —

Kanet gant Janet AR GALL, mates en *Kerarborn*, 1849.

III

— Bonjour à vous, mon frère, je vous souhaite le bonjour !
Où est ma femme, que je ne la vois ? —

— Elle est dans la chambre, avec mes demoiselles,
Quand elle descendra pour souper, alors vous la verrez, mon frère. —

— Tu mens, mon frère, au milieu de tes yeux !
Ma femme est sur la lande, à garder les moutons !.....

Approchez-vous, bergère, venez vous chauffer,
Car à votre pâleur, je crois que vous êtes malade. —

— Sauf votre grâce, dit-elle, sauf votre grâce, je n'irai point,
Voilà sept ans que je ne me suis chauffée dans cette maison ;

Je passais toutes mes nuits à l'étable, avec mes moutons,
Et c'est dans l'auge aux pourceaux qu'on me donnait à manger !—

— Quand je partis pour l'armée, tu m'avais dit
Que tu la mettrais en chambre avec tes demoiselles ;

Que tu la mettrais en chambre avec tes demoiselles,
Et tu l'as envoyée garder tes moutons sur la lande !

N'était le respect que j'ai pour la maison de ma mère et de mon père,
J'aurais à l'instant lavé mon épée dans ton sang ! —

Chanté par Jeanne Le Gall, servante à *Keramborgne*. — 1849.

AR BREUR HAG AR C'HOAR.

GWES KENTA.

———

Selaouit holl hag a klewfet
Ur zon a zo newez zavet;
D'ur zoudart iaouank ez eo gret,
A oa d'ann arme partiet.

A oa d'ann arme partiet,
Hag he dad 'zo as-dimezet.....
Pa oa he amzer achuët,
D'ar ger ez eo bet dizroët.

— Demad ha joa bars ann ti-ma,
Ar verc'h-henan pelec'h ema;
Ar verc'h-henan euz ann ti-ma,
Oa hi hano Marianna? —

— Et eo duze da dall ar stank,
Et da ved-hi, soudart iaouank;
Hounnes eo plac'h 'nn daouliarded,
Goullit, n' veet ket refuset. —

— Penaos monet da dall-ar-stank,
Biskoas na on bet en-hi frank! —
— It d'ann traon gant ar vali-c'hlaz,
Hag a klewfet trouz hi golvaz;

It d'ann traon gant ann âle frank,
Hag ho rento etal ar stank. —
— Demad dec'h, plac'hik o kannan!
Kannan a ret gwenn, a gredan?

C'hui a gann gwenn hag a wask stenn,
C'hui gannfe d'in ma rokedenn! —
— Na gannann gwenn, na waskann stenn,
N' gannfenn ket dec'h ho rokedenn. —

— Plac'hik koant, d'in-me lavaret,
C'hui brestfe d'inn daouliarded? —
— O salv-ho-kraz, ma iskusèt,
N'on ket plac'h ann daouliarded;

N'on ket plac'h ann daouliarded,
Nag ar gwenneienn ker neubed:
Me 'm euz ur breurik en pell-bro,
Ha mar klewfe ho resoniou:

LE FRÈRE & LA SŒUR.

PREMIÈRE VERSION.

Ecoutez tous, et vous entendrez
Une chanson nouvellement composée;
Elle a été faite à un jeune soldat,
Qui était parti pour l'armée.

Il était parti pour l'armée,
Et son père s'est remarié.....
Quand son temps fut achevé,
Il retourna à la maison.

— Bonjour et joie dans cette maison,
Où est la fille aînée;
La fille aînée de cette maison,
Qui avait nom Marianne? —

— Elle est allée là-bas à l'étang,
Allez la rejoindre, jeune soldat;
C'est la fille *aux deux liards* (1),
Demandez, vous ne serez pas refusé —

— Mais comment aller à l'étang,
Car jamais je n'y ai été? —
— Descendez l'avenue verte,
Et vous entendrez le bruit de son battoir :

Descendez la large avenue,
Elle vous conduira près de l'étang. —
— Bonjour à vous, jeune fille qui lavez!
Vous lavez blanc, il me semble?

Vous lavez blanc, vous tordez roide,
Voudriez-vous me laver mon gilet? —
— Je ne lave pas blanc, je ne tords pas roide,
Je ne vous laverai point votre gilet. —

— Charmante jeune fille, dites-moi,
Voulez-vous me prêter des *deux liards?*
— Oh! sauf votre grâce, excusez-moi,
Je ne suis pas la fille aux deux liards;

Je ne suis pas la fille aux deux liards,
Pas davantage la fille aux sols :
J'ai un frère chéri en pays lointain,
Et s'il entendait vos raisons,

(1) Fille de mauvaise vie.

Oh ! ia, mar klewfe ho komzou,
A vreofe d'ec'h ho holl vemprou ! —
— Plac'hik iaouank, d'inn lavaret,
C'hui 'n euz ho preur anavezet ? —

— Salv-ho-kraz, siouas ! n'am euz ket,
Me oa re-iaouank pa oa et ;
Me oa re-iaouank em *zoutou*
Pa ieaz ma breur e-meaz ar vro.

Me oa iaouankik em c'hawell,
Pa ieaz ma breurik d'ar brezell ;
Me a oa c'hoaz iaouankik-mad,
Pa ieaz ma breur a di ma zad. —

— Plac'hik iaouank, d'in-me laret,
A c'hui a garrje hen gwelet ? —
— A greiz kalon hen goulennan,
Me garrie 'vije bet aman ! —

— Leusket ho kolvez gant ann dour,
Hag ho saon gant ann *dinamour* ; (1)
Hag ho saon da vonet da c'heul,
Ha deut da vriata ho preur !

Ho lez-vamm a doa d'in laret
Ez oac'h plac'h ann daou-liarded,
Ez oac'h plac'h ann daou-liarded,
Brema welann mad n'ez oc'h ket ! —

Kriz 'vije 'r galon na oelje
Etal ar stank nep a vije,
O welet ar breur hag ar c'hoar
En em vriata gant glac'har ;

En em vriata gant glac'har,
Koeza raint ho daou d'ann douar !

(1) Les chanteurs prononcent presque tous *dinamour* ou *diamour;* mais ces mots sont une corruption évidente pour *dinaoudour*, composé de *dinaou*, pente, et de *dour*, eau, *courant de l'eau.*

Oh! oui, s'il entendait vos paroles,
Il vous broierait tous les membres! —
— Jeune fille, dites-moi,
Avez-vous connu votre frère? —

— Sauf votre grâce, hélas! je ne l'ai pas connu,
Car j'étais trop jeune quand il partit;
J'étais trop jeune, dans mon *toutou* (berceau),
Quand mon frère quitta le pays.

J'étais toute jeune, dans mon berceau,
Quand mon frère chéri alla à la guerre;
J'étais encore bien jeune,
Quand mon frère quitta la maison de mon père.—

— Jeune fille, dites-moi,
Voudriezvous le revoir? —
— De tout mon cœur, je le demande,
Je voudrais qu'il fût ici! —

— Laissez aller votre battoir sur l'eau,
Et votre savon au courant;
Laissez votre savon aller à sa suite,
Et venez dans les bras de votre frère!

Votre marâtre m'avait dit
Que vous étiez fille à deux liards;
Que vous étiez fille à deux liards,
Et je vois clair à présent que vous ne l'êtes pas!—

Dur eut été le cœur de celui qui n'eut pleuré,
Etant auprès de l'étang,
En voyant le frère et la sœur
S'embrasser avec douleur (avec bonheur);

S'embrasser avec bonheur,
Et tomber ensemble à terre!

AR BREUR HAG AR C'HOAR.

EIL GWES.

Mab ar Roue a lavare
En Coadelez pa arrue :
— Demad ha joa holl en ti-ma,
Merc'h ar Roue pelec'h ema ? — (1)

— Medi duze bars ar gambr-wenn,
Nag o kribad hi bleo-melenn;
Man o kribad hi bleo-melenn,
Ha titira al lienn-gwenn. —

— Mab ar Roue, vel ma klewaz,
Gant ar vinz d'ann nec'h a bignaz;
Gant ar vinz d'ann nec'h a bignaz,
Kerkent d'ann traon a ziskennaz. —

— Me n'eo ket hounnes a glaskann ;
Merc'h ar Roue, ar verc'h henan,
Merc'h ar Roue a Goadelez,
Oa choumet ama minorez. —

— Na mar d'eo hounnes a glasket,
Falla feumelenn a gavfet.
Et eo 'boe 'r beure, beure-mad,
Wit kannann un neubeud dillad..... —

— Ma ouijenn-me ann hent d'al lenn,
Me aprouvfe ar feumeulenn. —
— It gant ann âle, hed-a-hed,
Ebars ar c'hoad a em gavfet ;

Ha pa vefet arru er c'hoad,
C'hui a glewo trouz ar pez-koad ;
C'hui a glewo trouz ar pez-koad,
Gant-hi o skei war hi dillad. —

— Demad, plac'hik diwar al lenn,
C'hui a gann gwenn hag a wask stenn ;
C'hui a gann gwenn hag a wask stenn,
C'hui a saonvfe d'inn ma brondenn ? —

— Na gannann gwenn, na waskann stenn,
Na saoninn ket d'ac'h ho prondenn. —
— Sellet-c'hui euz ma mantell du,
A zo alaouret en daou-du, —

(1) *Ar Roue*, Le Roi, doit être ici un nom propre.

LE FRÈRE & LA SŒUR.

SECONDE VERSION.

Le fils du Roi disait,
En arrivant à Coadelez : (1)
— Bonjour et joie à tous dans cette maison,
Où est la fille du Roi ? —

— Elle est là-haut dans la chambre blanche,
A peigner ses blonds cheveux ;
Elle est à peigner ses blonds cheveux,
Et à détirer le linge blanc. —

Le fils du Roi, à ces mots,
Monta l'escalier tournant;
Il monta l'escalier tournant,
Et le redescendit aussitôt.

— Ce n'est pas là celle que je cherche :
La fille du Roi, sa fille aînée,
La fille du Roi, de Coadelez,
Qui était restée ici, mineure. —

— Si c'est là celle que vous cherchez,
C'est la plus mauvaise fille que vous puissiez trouver.
Elle est allée depuis ce matin, de bonne heure,
Pour laver quelque peu de linge.....

— Si je connaissais le chemin de l'étang,
J'irais éprouver la femelle. —
— Suivez l'avenue tout au long,
Vous vous trouverez dans un bois;

Et quand vous serez dans ce bois,
Vous entendrez le bruit de son battoir;
Vous entendrez le bruit de son battoir,
Avec lequel elle bat son linge. —

— Bonjour, jeune fille sur l'étang,
Vous lavez blanc et tordez roide;
Vous lavez blanc et tordez roide,
Voudriez-vous me savonner ma chemisette? —

Je ne lave pas blanc, je ne tords pas roide,
Je ne vous savonnerai pas votre chemisette. —
— Voyez mon manteau rouge,
Qui est doré des deux côtés. —

(1) Il existait un manoir noble de Coadelez en la commune de Drenec.

— Na rann vân euz ho mantel du,
Mui ma rann euz ur boud burlu ! —
— Sellit euz ma inkane gwenn,
' Zo ur brid-arc'hant en he benn. —

— Na rann vân ho inkane-gwenn,
Kerneubeud ' rann euz he berc'henn ! —
— Deut-c'hui ganin-me bars ar c'hoad,
Hag a c'honefet ur gobr mad. —

— Wit-on da veza kannerez,
Ma zad a zo en he balez.....

. . . .
. . . .

Me 'm euz ur breurik en pell-bro,
Aotro, mar klewje ho komzo,
Ho tiframje a bechadou,
Da lakad war ar c'hroaz-hentjou ! —

— Me eo ho preurik a bell-bro,
' Zo deut ama wit ho ampro ;
Ho lez-vamm d'in-me ' doa laret
Ez oac'h plac'h-fall, ha n'ez oc'h ket ! —

Kriz vije 'r galon na oelje,
Etal al lenn nep a vije,
O welet ar breur hag ar c'hoar
En em vriata gant glac'har ! (1)

Kanet gant Janet AR GALL. — *Kerarborn*, 1849.

(1) Ce sujet, la reconnaissance du frère et de la sœur, après une longue absence, — sept ans ordinairement, — a été très-souvent traité, comme celui du mari et de la femme, par la poésie populaire de presque tous les pays. Je me contenterai de citer, comme offrant beaucoup d'analogie avec notre chanson bretonne, la ballade écossaise de *Lord Thomas* et de la *Gentille Annie*, et surtout les deux pièces contenues dans le recueil de M. le comte de Puymaigre, *Chants populaires du pays Messin* (pag. 54 et 56), sous le titre de *l'Epreuve*. Mais la comparaison est tout à l'avantage de la jeune bretonne, comme moralité du moins. Une autre pièce, une ballade suédoise, insérée dans le recueil de M. X. Marmier, *Chants du Nord* (p. 175), aussi sous le titre de *l'Epreuve*, présente un dénouement plus conforme à celui du chant breton.

Je ne fais cas de votre manteau rouge,
Plus que ne fais d'une tige de digitale ! —
— Voyez ma haquenée blanche,
Avec une bride d'argent en tête ! —

— Je ne fais cas de votre haquenée blanche,
Plus que ne fais de son maître ! —
— Venez avec moi dans le bois,
Et vous gagnerez un bon gage. —

— Bien que je sois lavandière,
Mon père habite un palais.....

. . . .

. . . .

J'ai un frère chéri en pays lointain,
Monsieur, et s'il entendait vos paroles,
Il vous mettrait en pièces,
Qu'il disperserait dans les carrefours ! —

— C'est moi votre frère chéri de pays lointain,
Qui suis venu ici pour vous éprouver :
Votre marâtre m'avait dit
Que vous étiez une fille perdue, et vous ne l'êtes point!—

Dur eut été le cœur de celui qui n'eut pleuré,
S'il eut été auprès de l'étang,
En voyant le frère et la sœur
S'embrasser avec douleur (bonheur).

Chanté par Jeanne Le Gall. — *Keramborgne,* **1849.**

MARC'HARIT LAURANZ.

GWES KENTA.

I

Tostaït, koz ha iaouank, holl omp oblijet mad,
D'ann itron zantes Anna, hag iwe d'ar Folgoat,
Balamour d'ur plac'h-iaouank bet tri dez euz ar groug,
Dre 'r c'hraz a zantes Anna na deuz ket bet a zrouk!

Balamour d'ur plac'h iaouank bet tri dez euz 'r potanz,
Dre 'r c'hraz a zantes Anna n' deuz ket bet a ofanz.
Ar c'hloaregik a lare, p'arrue 'tall 'r potanz :
— Penaoz a ra da galon, Marc'haridik Lauranz? —

— Na t'euz ezom, c'hloaregik, da bedi gant m' ine,
Me ' zo ken dispoz aman evel ma 'z oud aze;
Me ' zo ken dispoz aman evel ma 'z oud aze,
Met sepet, kloaregik, n'am euz ket liberte.

Ma c'halon a zo dispoz, bepred en meulodi,
Dre 'r c'hraz a zantes Anna hag ar Werc'hes Vari :
Nemet kerz te, kloaregik, kerz brema d'ann noblanz,
Da lakad ma distaga d'ann traon euz ar potanz. —

II

Ar c'hloaregik a lare, p'arrue en noblanz :
— Me ' zo o tont a zisput a gichenn ar potanz;
Me ' zo o tont a zisput a gichenn ar potanz,
Na gant ma muia karet, Marc'haridik Lauranz. —

— Ro peuc'h, ro peuc'h, eme-z-han, c'hloaregik ar gaouiet,
N'oufenn bikenn da gredi, o nann, bikenn er-bed!
Mar kanfe, 'r c'habon rostet ' zo aze war ar plad,
Me a gredfe, marteze, kloaregik ar gaouiad! —

Na oa ket ar gir gant-han c'hoas peurlavaret mad,
Ma kan ar c'habon rostet, a vouez sklezr, war ar plad;
Ma kan ar c'habon rostet war ar plad, a vouez sklezr;
Neuze-vad a oa kredet kloaregik ar gewier.

Ar Senechal a lare d'he baotr ar marchosi :
— Dibr d'in me ma inkane, ro d'ez-han kerc'h d' zibri;
Dibr d'in me ma inkane, hag hen dibr-han timad,
Wit ma 'z inn da chaseal, d'ober un dro d'ar c'hoad! —

MARGUERITE LAURENT.

PREMIÈRE VERSION.

I

Approchez, jeunes et vieux, tous nous sommes les obligés
De madame sainte Anne, et aussi du Folgoat,
A cause d'une jeune fille qui, ayant été trois jours à la potence,
Grâce à sainte Anne, n'a pas eu de mal !

A cause d'une jeune fille qui a été trois jours à la potence,
Et, grâce à sainte Anne, n'a pas eu d'offense.
Le jeune clerc disait, en arrivant auprès de la potence :
— Comment est ton cœur, Marguerite Laurent ? —

— Tu n'as pas besoin, cher clerc, de prier pour mon âme,
Je suis aussi à l'aise ici que tu l'es là ;
Je suis ici aussi à l'aise que toi là,
Excepté, clerc chéri, que je n'ai pas ma liberté.

Mon cœur est dispos, toujours en adoration,
Grâce à sainte Anne et à la Vierge Marie :
Cependant va, cher clerc, vas au manoir,
Pour me faire détacher de la potence. —

II

Le jeune clerc disait, en arrivant au manoir :
— Je viens de faire la conversation auprès de la potence ;
Je viens de faire la conversation auprès de la potence,
Avec ma bien-aimée, Marguerite Laurent. —

— Tais-toi, tais-toi, clerc menteur,
Je ne saurais jamais te croire, oh ! non, jamais au monde !
Si chantait le chapon rôti que voilà sur ce plat,
Alors je te croirais peut-être, ô clerc menteur ! —

Il n'avait pas encore tout à fait prononcé ces mots,
Que le chapon rôti chanta, d'une voix claire, sur le plat ;
Que le chapon rôti chanta sur le plat d'une voix claire ;
Et alors on crut le clerc aux mensonges.

Le Sénéchal disait à son garçon d'écurie :
— Selle-moi ma haquenée et donne-lui de l'avoine à manger ;
Selle-moi ma haquenée, et selle-là sur le champ,
Que j'aille chasser, faire un tour au bois ! —

III

Ar Senechal a lare, p'arrue 'tall 'r potanz :
— Penaoz a ra ho kalon, Marc'haridik Lauranz ? —
— Ma c'halon a zo dispoz, bepred en meulodi,
Dre 'r c'hraz a zantes Anna hag ar Werc'hes Vari. —

— Diskennit, Marc'haridik ha deut ganin d'am zi.
Me lako ma c'heginer d'avan d'ac'h dijuni ;
Keit ma vefet en buhez, m'ho ped da chomm ganin,
Ha me ho graïo ouzpenn gouarneres em zi. —

— Wit fete tam na zebrann, na banne na evann,
Ken a vinn bet er Folgoat hag en Zantes-Anna. —
— Deut ganin, Marc'haridik, war lost ma inkane,
Me ho kasso d'ar Folgoat, d' Zantes-Anna iwe. —

— Na inn ket war inkane, nag iwe ma daou-droad,
Nemet war ma daoulin neaz mar ghell ma c'halon pad. —
Ken buhan hag inkane ' vije mibinn a droad,
Ez ia sur Marc'haridik etrezeg ar Folgoat.

Ha p'arru Marc'haridik en bered ar Fogloat,
Weleur roudou hi daoulin er mein-bez hag er c'hoad ;
Weleur roudou hi daoulin dre 'r c'hoad hag ar mein-be,
Euruz ar feumeulenn a ielo di goude !

Marc'haridik a lare, en iliz ar Folgoat :
— Bet on en Zantes-Anna, brema 'z on er Folgoat ;
Bet on en Zantes-Anna, brema 'z on er Folgoat,
Achu eo ma finijenn, me n'on ket bet ingrat ! —

Etre chapel sant Lauranz, hag hini zant Nikolaz
Eo achuet hi buhe gant Marc'harit Lauranz !

Kanet gant Mari-Anna ANN NOAN, paourez-koz,
paroz *Duault*.

III

Le Sénéchal disait, en arrivant près de la potence :
— Comment est votre cœur, Marguerite Laurent? —
— Mon cœur à moi est dispos, toujours en adoration,
Grâce à sainte Anne et à la Vierge Marie. —

— Descendez, Marguerite, et venez avec moi dans ma maison,
Je vous ferai préparer à déjeuner par mon cuisinier;
Pendant que vous serez en vie, je vous prie de rester avec moi,
Et je vous ferai de plus gouvernante dans ma maison. —

— Pour aujourd'hui, je ne mangerai ni ne boirai,
Jusqu'à ce que j'aie été au Folgoat et à Sainte-Anne. —
— Venez avec moi, Marguerite, sur la croupe de ma haquenée,
Je vous conduirai au Folgoat et aussi à Sainte-Anne. —

— Je n'irai ni sur haquenée, ni aussi sur mes deux pieds,
Mais sur mes genoux nus, si mon cœur peut résister. —
Aussi vite qu'une haquenée aux pieds légers,
Va Marguerite vers le Folgoat.

Et quand Marguerite arriva dans le cimetière du Folgoat,
On voyait les traces de ses genoux sur les pierres tombales et dans le bois;
On voyait les traces de ses genoux dans le bois et sur les pierres [tombales,
Heureuse la femme qui y ira après elle!

Marguerite disait, dans l'église du Folgoat :
— J'ai été à Sainte-Anne, me voici à présent au Folgoat;
J'ai été à Sainte-Anne, me voici à présent au Folgoat,
Ma pénitence est finie, je n'ai pas été ingrate! —

Entre la chapelle de saint Laurent et celle de saint Nicolas,
Marguerite Laurent a terminé sa vie!

Marie-Anne Le Noan, vieille mendiante,
commune de *Duault*.

MARC'HARIT LAURANZ.

EIL GWES.

I

Selaouet, hag a klewfet, hag a klewfet kana
Ur werz a zo bet savet a newez wit ar bloa,
Da Varc'haridik Lauranz, staget ouz ar potanz,
B'lamour d'ur c'houvert arc'hant, laeret euz ann noblanz.

II

Ar c'hloaregik a lare, pa dremene 'r potanz :
— Bennoz Doue war d'ine, Marc'haridik Lauranz!
Bennoz Doue war d'ine, Marc'haridik Lauranz,
Ni hon euz bet gret hon daou 'lies meur a dro danz! —

— N'oc'h euz ket affer, kloarek d' bedi war ma ine,
Me ' zo ken euruz aman ha ma 'z oc'h-c'hui aze;
Me ' zo tri dez ha ter noz ama diouz ar groug,
Met dre c'hraz zantes Anna n'am euz ket bet a zroug!

It-c'hui brema kloaregik, it brema d'ann noblanz,
Da lakad ma distaga breman ouz ar potanz. —

III

Ar c'hloaregik a lare, p'oa arru en noblanz :
— Me zo digasset ama 'beurz Marc'harit Lauranz,
' Zo tri de ha ter nozwez duman diouz ar groug,
Met dre c'hraz zantes Anna na deuz ket bet a zrouk. —

Ar Senechal a lare d'ar c'hloarek, en de-se :
— N'as kredinn ket, kloaregik, o laret kement-se,
Ken ' gano 'r c'habon rostet ' zo aze war ar plad,
N'as kredinn ket m'hen tou', kloaregik ar gaouiad! —

Na oa ket he c'hir gant-han c'hoaz peurlavaret mad,
Pa gân ar c'habon rostet oa eno war ar plad! —
Ar Senechal a lare d'he baotr ar marchosi :
— Dibr d'in-me ma inkane, m'inn d'ober ur bale! —

. . . .

— Leall Marc'harit Lauranz, d'in-me a lavarfet
Piou hen deuz ho preservet, pa na oc'h ket marwet? —
— Me a oa en em westlet d'ann itron ar Folgoat,
Hag a deuz laket d'in-me skabel endann ma zroad!

MARGUERITE LAURENT.

SECONDE VERSION.

I

Ecoutez, et vous entendrez, et vous entendrez chanter
Un gwerz nouvellement composé l'année présente,
A Marguerite Laurent, qui a été attachée à la potence,
Pour un couvert d'argent, volé au manoir.

II

Le jeune clerc disait, en passant près de la potence :
— La bénédiction de Dieu soit sur ton âme, Marguerite Laurent!
La bénédiction de Dieu soit sur ton âme, Marguerite Laurent,
Nous avons fait ensemble bien des tours de danse ! —

— Vous n'avez pas besoin, clerc, de prier sur mon âme,
Je suis aussi heureuse ici que vous l'êtes là ;
Voilà trois jours et trois nuits que je suis pendue ici,
Mais, grâce à sainte Anne, je n'ai pas eu de mal !

Allez à présent, clerc, allez au manoir,
Pour me faire détacher de la potence. —

III

Le jeune clerc disait, en arrivant au manoir :
— Je suis envoyé ici de la part de Marguerite Laurent,
Qui est depuis trois jours et trois nuits là-bas à la potence,
Mais, grâce à sainte Anne, elle n'a pas eu de mal. —

Le Sénéchal disait au clerc, ce jour-là :
— Je ne te croirai pas, jeune clerc, quand tu parles ainsi,
Jusqu'à ce qu'ait chanté le chapon rôti que voilà sur ce plat ;
Non, je ne te croirai pas, je le jure, ô jeune clerc menteur ! —

Il n'avait pas encore fini de parler,
Quand chanta le chapon rôti qui était là sur un plat ! —
Le Sénéchal disait à son garçon d'écurie :
— Selle-moi ma haquenée, que j'aille faire un tour ! —

. . . .

— En vérité, Marguerite Laurent, me direz-vous
Qui vous a préservée, puisque vous n'êtes pas morte ? —
— Je m'étais vouée à Notre-Dame du Folgoat,
Et elle m'a mis un escabeau sous mes pieds !

Me a oa en em westlet d'ann itron a C'houlvenn,
Hag a defoa preservet ma c'houk euz ar gordenn.
Me am euz c'hoaz prometet monet da bardona,
D'ar Ieodet ha d'ar Folgoat ha da Zantes-Anna;

D'ar Ieodet ha d'ar Folgoat ha da Zantes-Anna,
D'ann aotro zant Matilinn prometet mad am boa. —
— Deut-c'hui ganin, Marc'harit, deut war gein ma inkane,
M'ho kasso da bardona, mar be bolante Doue. —

— Oh! me na vinn ket douget, kerneubeud war ma zroad,
Met war benno ma daoulinn, mar ghell ma c'halon pad. —

. . . .

. . . .

Kriz a vije ar galon, mar n' deuje da oela,
'Welet Marc'harit Lauranz o vont da bardona,
War benno hi daoulin-noaz, o c'heuil un inkane.....
Kriz a vije ar galon, kriz kaer, mar na oelje!..... (1)

. . . .

Kanet gant ar C'hemener bihan. — *Plouaret*, 1863.

(1) Une autre version se termine ainsi :

Ar c'hloaregik a lare, p'arrue er Folgoat :
— Arru e Marc'haridik, eme-z-han, er Folgoat :
Arru e Marc'haridik, eme-z-han, er Folgoat,
Me 'wel roudou hi daoulin er vein-bez hag er c'hoad!

Hep alc'houez na den-bed, tigorre 'nn orojou,
Ar c'hleier a zoone, ha n'oa den war ho zro! —
Marc'haridik ' lare etal an aoter vraz :
— Gret 'm euz ma holl zroïou, nemet da Sant-Weltas;

Gret 'm euz ma holl zroïou, nemet da Sant-Weltas,
Di am euz prometet kent merwel monet c'hoas..... —

NOTE.

Cette légende du chapon rôti qui chante sur la table du Sénéchal, ou à la broche, suivant d'autres leçons, est-elle d'origine bretonne? Je ne sais, mais on la trouve aussi en Espagne, où elle passa de la légende de saint Dominique de La Calzada dans celle de saint Jacques de Compostelle. Des pèlerins bretons l'auront peut-être apportée de Santiago en Bretagne. Un poète anglais, un poète lauréat, Robert Southey, a trouvé dans cet épisode, puisé dans le *Martyrologium Hispanicum* de Tormaio Salacar, le sujet d'un poème, qui porte dans ses œuvres le titre de *The Pilgrim to Compostella*, et dont voici en quelques mots la fable :

Des pèlerins de France, le père, la mère et le fils, se rendant à Saint-Jacques de Compostelle, s'arrêtent à une *posada*, ou auberge, tenue par une femme que le poète nous fait connaître, en disant qu'elle eut été la digne fille de *Lady Putiphar*. Cette femme trouve dans le plus jeune des trois pèlerins la vertu de Joseph, et, furieuse de ses refus, le dénonce comme voleur a l'alcade. L'alcade le condamne à la potence; et il est pendu, après

Je m'étais vouée à Notre-Dame de Goulven,
Et elle a préservé mon cou contre la corde.
J'ai encore promis d'aller aux pardons
Du Guéodet, du Folgoat et de Sainte-Anne;

J'ai promis d'aller au Guéodet, au Folgoat, à Sainte-Anne,
Et j'ai aussi promis à monsieur saint Mathurin (de Moncontour)—
— Venez avec moi, Marguerite, venez sur ma haquenée,
Je vous conduirai à ces lieux, s'il plaît à Dieu ! —

— Oh ! je ne serai pas portée, je n'irai même à pied,
Mais sur mes genoux, si mon cœur peut résister. —

. . . .
. . . .

Dur eut été le cœur de celui qui n'eut pleuré
En voyant Marguerite Laurent aller au pardon,
Sur ses genoux nus, suivant une haquenée.....
Oui, dur eut été, bien dur, le cœur de celui qui n'eut pleuré ! (1)

. . . .

Chanté par le *Petit Tailleur*, au bourg de *Plouaret*, **1863**.

(1) Une autre version se termine ainsi :

Le jeune clerc disait, en arrivant au Folgoat :
— Marguerite est arrivée, dit-il, au Folgoat ;
Marguerite est arrivée, dit-il, au Folgoat,
Je vois les traces de ses genoux sur les pierres tombales et dans le bois!

Sans clef, ni personne pour les ouvrir, s'ouvraient les portes,
Et les cloches sonnaient d'elles-mêmes ! —
Marguerite disait, auprès du grand autel :
— J'ai fait tous mes tours (pèlerinages), si ce n'est à Saint-Gildas;

J'ai fait tous mes tours, si ce n'est à Saint-Gildas,
Où j'ai promis d'aller encore avant de mourir.....

---

avoir obtenu préalablement de son père et de sa mère qu'ils continueront leur pèlerinage, ce qu'ils font en effet. Mais à leur retour, ils retrouvent leur fils encore vivant, et qui les console, en leur disant, d'un air content, qu'il les attendait patiemment depuis six semaines. *Quoique je ne puisse pas me plaindre*, dit-il, *d'être fatigué, et que mon cou ne me fasse pas le moindre mal*, allez trouver l'alcade, ce juge si prompt à juger injustement, et dites-lui que saint Jacques de Compostelle m'a sauvé, et qu'il faut enfin me descendre du gibet. Or, l'alcade venait de s'asseoir à table, et commençait son dîner. Il levait déjà le couteau sur le plat de rôti. Dans ce plat étaient deux volailles, un coq et sa poule fidèle, qui le matin encore chantaient dans sa basse-cour. L'alcade refuse de croire que Santiago fasse ainsi des miracles en faveur d'un Français et d'un voleur. « Je croirais aussi aisément, dit-il, que ce coq et cette poule pourraient revenir à la vie ! » Soudain le coq se lève, et chante, et sort du plat, suivi de sa poule !

Dans le *Barzaz-Breiz*, cet épisode se trouve dans la pièce qui a pour titre *Notre-Dame du Folgoat* (p. 272, 6ᵉ édit.), et qui correspond aux trois pièces qui vont suivre, *Annaïk Kozik*, *Fransesa Kozik* et *Ann aotro ar Gerwenn*.

ANNAIK KOZIK.

I

Kriz vije 'r galon na oelje,
'R ger a Razon nep a vije,
O Welet Annaïk Kozik
O vont d'ar prison etre tri;

O vont d'ar prison etre tri,
'R bugel 'n ur baner dira-z-hi,
Ha ma lavare, dre ma 'z ee:
— Ar bugel-ze n'eo ket d'in-me! —

II

Annaïk Kozik a laïe
'N tal ar steir d'hi mamm, un dez oe:
— Ma mammik paour, d'in-me laret,
Na kanna ho tillad a ret? —

— Kanna ma dillad, gwenn 'vel erc'h,
Petra 'c'h euz a newez, ma merc'h? —
— Ma mammik paour, mar am c'hredet,
Ho tillad aze a lezfet;

Me 'zo deut d'ho pedi m' mamm, m' zad,
Da vont ewit-on d'ar Folgoat,
Diarc'henn, dilour war ho troad,
Ma klewo 'r Werc'hes ho mennat.

En distro, dre Razon 'teufet,
C'hui 'welo glaou ha ludu gret;
C'hui 'welo glaou ha ludu gret,
Euz ar galonik 'c'h euz ganet! —

— Na pez torfed oc'h euz-c'hui gret,
Mar gwelann glaou ha ludu gret;
Mar gwelann glaou ha ludu gret
Euz ar galonik 'm euz ganet! —

— Ar gouarneres euz ann ti
Lec'h ma oann-me o serviji;
Lec'h ma oann-me o serviji,
Oa mignoned 'nn aotro hag hi;

Ha pa oann em gwele kousket,
Ur bugel-bihan deuz ganet;
Ganin em gwele deuz-han laket,
Klasket 'r justiz d'am c'homerret;

Klasket 'r justiz d'am c'homerret,
M' oun 'n prizon Razon dastumet. —
— Penaoz 'n prizon Razon dastumet,
Pa 'z oc'h deut ama d'am gwelet! —

ANNE COZIC.

I

Dur eut été le cœur de celui qui n'eut pleuré,
S'il avait été en la ville de Rennes,
En voyant Anne Cozic
Allant en prison entre trois.

Allant en prison entre trois,
Précédée d'un enfant dans un panier,
Et elle disait, tout en marchant :
— Cet enfant n'est pas à moi ! —

II

Anne Cozic disait
Un jour à sa mère, auprès de la rivière :
— Ma pauvre mère, dites-moi,
Vous êtes à laver vos vêtements ? —

— A laver mes vêtements, blancs comme la neige,
Que vous est-il arrivé de nouveau, ma fille ? —
— Ma pauvre mère, si vous m'en croyez,
Vous laisserez là vos vêtements ;

Je suis venue vous prier, ma mère et mon père,
D'aller pour moi au Folgoat,
Sans chaussure, sans bas et à pied,
Pour que la Vierge exauce votre prière ;

Au retour, vous reviendrez par Rennes,
Et vous verrez réduit en charbon et en cendres ;
Vous verrez réduit en charbon et en cendres,
Le petit cœur que vous avez mis au monde ! —

— Et quel crime avez-vous commis,
Si je dois voir réduit en charbon et en cendres ;
Si je dois voir réduit en charbon et en cendres,
Le petit cœur que j'ai mis au monde ? —

— La gouvernante de la maison
Où j'étais à servir ;
De la maison où j'étais à servir,
Était l'amie du maître ;

Et pendant que je dormais dans mon lit,
Elle donna le jour à un enfant ;
Elle le mit avec moi dans mon lit,
Et fit chercher la justice, pour me prendre ;

Elle fit chercher la justice pour me prendre,
Et on m'a renfermée dans la prison de Rennes. —
— Comment pouvez-vous être renfermée dans la prison
Puisque vous êtes venue ici me voir ? — [de Rennes,

— Dre c'hraz ar Werc'hes benniget,
Dont aman m' mamm, am euz gallet;
Dre c'hraz ar Werc'hes benniget,
A zo em flaz en em laket!

— Ma merc'h, me ielo d'ar Folgoat,
Diarc'henn, dilour ha war-droad;
Diarc'henn, dilour ha war-droad,
Ma klewo 'r Werc'hes ho mennat. —

III

Bourrew Razon a lavare
Diwar ar chaffot, un dez oe:
— Tud-a-justiz, em aretet,
Rag c'hui pe me 'zo bet manket;

C'hui pe me a zo bet manket,
'R feumeulenn-ma na varwfe ket!
Bet on ter-gwes war hi diou-skoa,
Nemet c'hoarzin ouzin na ra!

Nemet laret d'in: — C'hoas ur wes,
Wit plijout d'ar gompagnunes! —
— Annaïk Kozik, d'in laret,
Petra c'hoarve na varwfeac'h ket? —

— Ur goulmik wenn 'zo dreist ma fenn
A virr ma zaga gant kordenn:
'Nn itron Varia ar Folgoat
Oc'h ober skabell 'dann ma zroad! —

Annaïk 'c'hane oe lemmet,
Gwisket d'eï inviz rousinet,
Hag en kreiz un tantad taolet:
Ann tan diout-hi daou-anteret!

Annaïk Kozik a lare
'N kreiz tre ann daou den, en de-se:
— Me well arru 'r gouarneres,
Hag hi ker kaer hag ur brinses!

Lakit-hi em flaz, hag 'welfet
Pe hi pe me 'zoug ar pec'het!..... —
P' arru 'r gouarneres en dachenn,
A lamm ann tan en hi barlenn,

— Itron Varia ann Drinded,
Me n'on ket anter bunisset;
Me n'on ket anter bunisset,
Ha tamal d'un all ma fec'het! —

. . . .

Kanet gant GARANDEL, leshanwet dall kompagnon.

Kerarborn, 1847.

— C'est grâce à la Sainte-Vierge,
Ma mère, que j'ai pu venir ici ;
Par la grâce de la Sainte-Vierge,
Qui s'est mise en ma place ! —

— Ma fille, j'irai au Folgoat,
Sans chaussure, sans bas et à pied ;
Sans chaussure, sans bas et à pied,
Pour que la Vierge écoute votre demande ! —

III

Le bourreau de Rennes disait,
Un jour, du haut de l'échafaud :
— Gens de la justice, arrêtez-vous,
Car vous ou moi nous nous sommes trompés ;

Vous ou moi nous nous sommes trompés,
Car cette femme ne meurt pas !
J'ai été trois fois sur ses épaules,
Et elle ne fait que me sourire !

Elle ne fait que me dire : encore une fois,
Pour faire plaisir aux spectateurs !
— Anne Cozic, dites-moi,
Qu'est-ce qui est cause que vous ne mourez pas ? —

— Une petite colombe blanche est audessus de ma tête,
Qui empêche la corde de m'étrangler ;
Notre dame du Folgoat
Me sert d'escabeau sous mes pieds !

Anne fut otée de là,
Et on lui revêtit une chemise enduite de résine,
Puis on la jeta au milieu d'un grand feu :
Le feu s'est fendu en deux, en s'écartant d'elle !

Anne Cozic disait
Ce jour là, entre deux hommes :
— Je vois venir la gouvernante,
Belle comme une princesse !

Mettez-la à ma place et vous verrez
Si c'est elle ou moi qui a commis le péché !..... —
Quand la gouvernante arriva dans la plaine,
Le feu s'élanca dans son sein !

— Notre dame de la Trinité,
Je ne suis pas punie la moitié assez ;
Je ne suis pas punie la moitié assez,
Et charger une autre de ma faute ! —

. . . .

Chanté par Garandel, surnommé compagnon l'aveugle,
Keramborgne, 1847.

FRA-NSESA KOZIK.

I

Aotro ar Vurwenn a lare
D' Itron ar Vurwenn, un dez oe :
— Savet, Itron, deut-c'hui e-meaz,
D'ober d'ho fillores soubenn 'l leaz !

D'ober soubenn 'l leaz d'ho fillores
'Zo bet en noz-ma muntreres ;
Ur bugel bihan 'zo 'n hi gwele,
Ur gontel noaz en he goste ! —

Itron 'r Vurwenn, 'vel ma klewas,
Meaz hi gwele a zilampas;
Meaz hi gwele ' eo dilampet,
D' gaout hi fillores hi ' zo et.

II

Itron ar Vurwenn a lare,
'N ti hi fillores p'arrue :
— Penaos ' me-z-hi, ma fillores,
Ma 'z oc'h-c'hui bet ur vuntreres !

Mar ho pije d'in anzaovet,
Me 'm bije ho pugel maget;
Me 'm bije ho pugel maget,
Bikenn den n' dije gouveet. —

Tawit, maerones, n' nec'hit ket,
Euz ar maleur n'on ket kiriek;
Chanjet linselliou d'in un de,
Laket ur bugel em gwele;

Laket ur bugel em gwele,
Ur gontel noaz en he goste!
Me oa ruillet diruillet dre 'r c'hoad, l. gwad
Allas! Doue me oa kousket mad! —

Pa oant ho diou ho tiskouri,
Ann archerrienn ' antre en ti ;
Ann archerrienn 'zo antreet,
Fransesa Kozik komerret.

Fransesa Kozik a lare
D'ann archerrienn eno neuze :
— Me iel' gant-oc'h lec'h ma karfet,
Dre di ma mamm ' renkann monet. —

FRANÇOISE COZIC.

I

Monsieur du Bourblanc disait
Un jour à madame du Bourblanc :
— Levez-vous, Madame, sortez de votre lit,
Pour faire de la soupe au lait à votre filleule !

Pour faire de la soupe au lait à votre filleule,
Qui a été meurtrière cette nuit :
Un petit enfant est dans son lit,
Avec un couteau nu dans le côté ! —

Madame du Bourblanc, dès qu'elle entendit,
Sauta hors de son lit ;
Elle a sauté hors de son lit,
Et est allée trouver sa filleule.

II

Madame du Bourblanc disait,
En arrivant chez sa filleule :
— Comment, dit-elle, ma filleule,
Vous avez commis un meurtre !

Si vous m'aviez fait l'aveu,
J'aurais élevé votre enfant ;
J'aurais élevé votre enfant,
Et jamais personne n'aurait rien su. —

Soyez tranquille, marraine, n'ayez pas d'inquiétude,
Ce n'est pas moi qui ai commis le crime :
Un jour on m'a changé mes draps de lit,
Et l'on a mis un enfant dans mon lit ;

L'on a mis un enfant dans mon lit.
Avec un couteau nu dans le côté !
Je fus roulée en tous sens dans le bois,
Hélas ! mon Dieu, je dormais bien ! (1)

Pendant qu'elles étaient toutes les deux en conversation,
Les archers entrèrent dans la maison ;
Les archers entrèrent dans la maison,
Et Françoise Cozic fut arrêtée.

Françoise Cozic disait
Aux archers en ce moment-là :
— Je vous suivrai où vous voudrez,
Mais il faut que je passe par chez ma mère. —

(1) Ces deux vers doivent être une interpolation, car je ne sais comment les expliquer ici.

III

P'arru Fransesa 'tall lenn hi mamm,
E kavas hi mamm o kannan :
— Ma mammik paour, d'in-me laret,
Nag ober ar c'houez, a ret ? —

— Ia, ur c'houez gwenn 'vel ann erc'h ;
Petra a fell d'ac'h-c'hui, ma merc'h ? —
— Ma mammik paour, mar am c'haret,
Ho kouez da redek a lezfet ;

Ho kouez da redek a lezfet,
Ken 'vo dizio da zonet ;
Neuze en glaou ha ludu welfet
Ho merc'h Fransesa, a garet ! —

Hi mammik paour, vel ma klewas
'Goezaz d'ann douar, a zemplaz ;
A zo koezet, a zo zemplet,
Ann archerrienn deuz hi savet.

— O petra 'valeur a teuz gret,
Ma verites beza losket ? —
— Tawet, mamm baour, na oelet ket,
Euz ar maleur n'on ket kiriek.

Chanjet 'zo linselliou euz ma re,
Laket d'in 'r bugel em gwele.
Me oa ruillet diruillet dre 'r c'hoad,
Allas ! Doue, me oa kousket mad !

Ma mammik paour, mar am c'haret,
Wit-on d'ar Folgoat ez iefet.
Gwella buc'h-leaz 'zo 'n ti ma zad
A gasfet wit-on d'ar Folgoat. —

IV

. . . .

'Nn aotro 'r Vurwenn 'n euz komandet
Eleal ma vije krouget.

Fransesa Kozik 'lavare
D'ar bourrewienn, un dez a oe :
— Gwaskit, bourrewienn, gwaskit bepred,
Kontanti ar bopl a refet ! —

Ar bourrewienn a lavare
D'ann aotro 'r Wurwenn, en de-se :
— Pe c'hui pe ni ' zo bet manket ?
Fransesa Kozik n' varwfe ket !

III

Quand Françoise arriva auprès de l'étang de sa mère,
Elle trouva sa mère qui était à laver :
— Ma pauvre mère, dites-moi,
Vous êtes à faire votre lessive ? —

— Oui, une lessive blanche comme la neige;
Que vous faut-il, ma fille? —
— Ma mère chérie, si vous m'aimez,
Vous laisserez couler votre lessive;

Vous laisserez couler votre lessive,
Jusqu'à jeudi prochain;
Alors vous verrez réduite en charbon et en cendres
Votre fille Françoise, que vous aimez! —

Sa pauvre mère, à ces mots,
Tomba à terre et s'évanouit;
Elle tomba à terre et s'évanouit,
Et les archers la relevèrent.

— Quel crime as-tu donc commis,
Pour avoir mérité d'être brûlée? —
— Consolez-vous, ma pauvre mère, ne pleurez pas,
Ce n'est pas moi qui ai commis le crime.

Mes draps ont été échangés contre d'autres,
Et l'on m'a mis un enfant dans mon lit.
Je fus roulée en tous sens par le bois,
Hélas! mon Dieu, je dormais bien!

Ma mère chérie, si vous m'aimez,
Vous irez pour moi au Folgoat;
La meilleure vache à lait qui soit chez mon père,
Vous la conduirez pour moi au Folgoat! —

IV

. . . .

Monsieur du Bourblanc a donné l'ordre
De la faire pendre.

Françoise Cozic disait
Un jour aux bourreaux :
— Pesez, bourreaux, pesez encore,
Vous rendrez le peuple content! —

Les bourreaux disaient
A monsieur du Bourblanc, ce jour-là :
— Qui a failli, de vous ou de nous?
Françoise Cozic ne meurt pas!

Bet on me ter-gwes war hi skoa,
Ha nemet c'hoarzin hi na ra,
Laret d'in mont ur bedervet,
Kontanti 'r bopl a rinn bepred ! —

'Nn aotro 'r Vurwenn 'n euz komandet
Ma vije 'c'hane distaget ;
Ma vije 'c'hane distaget
Ha war ar chaffot lakaët.

Bet eo ac'hane distaget,
Ha war ar chaffot lakaët :
'Nn hach war-n-ezhi p'eo diskennet,
Tre daou anter a zo rannet !

Ar bourrewienn a c'houlenne
Euz aotro ar Vurwenn neuze :
— Pe c'hui pe ni zo bet manket?
Fransesa Kozik n' varwfe ket !

'Nn hach war-n-ezhi p'eo diskennet,
Tre daou-anter ez eo rannet ! —
'Nn aotro 'r Vurwenn a lavare
D'ar bourrewienn eno neuze :

— It gant-hi d'ar fagodiri,
Gwiskit 'n inviz rousinet d'eï;
Gwiskit 'n inviz rousinet d'eï,
Lakit soufr hag alun gant-hi ! —

Ann tan war-n-ezhi p'eo c'houezet,
Tre daou anter a zo rannet !
— Fransesa Kozik, d'imp laret,
Petra ' zo kiriek n' varwfeac'h ket? —

— Penaos 'me-z-hi, oufenn merwell,
Pa 'ma gant-on 'r Speret-Zantel?
Ur goulmik-wenn ' zo uz d'am fenn
A c'harz ann tân euz ma c'herc'henn ;

'Nn itron Varia ar Folgoat
'Dalc'h ur skabel indann ma zroad ! —
Beleïenn 'r Vurwenn, vel ma klewjont,
Ur prosession a zavjont :

Ma 'z ia ar banier hag ar groaz
Da gass Fransesa d'ar ger c'hoaz !
— Eomp-ni d' vouit 'r gouarneres,
Hounnes eo bet ar vuntreres ! —

Ar gouarneres a lare
Euz, prennestr ann daol, en de-se :
— Me well 'tont ar banier, ar groaz
D' digass Francssa d'ar ger c'hoaz. —

J'ai été trois fois sur ses épaules,
Et elle ne fait que sourire,
Et me dire d'aller une quatrième fois,
Pour contenter le peuple! —

Monsieur du Bourblanc a donné l'ordre alors
De la détacher du gibet;
De la détacher du gibet,
Et de la faire monter sur l'échafaud.

On l'a détachée du gibet,
Et on l'a fait monter sur l'échafaud :
La hache est descendue sur elle,
Et s'est brisée en deux morceaux !

Les bourreaux demandaient
Alors à monsieur du Bourblanc :
— Qui de nous ou de vous a failli ?
Françoise Cozic ne meurt pas !

Quand la hache est descendue sur elle,
Elle s'est brisée en deux morceaux! —
Monsieur du Bourblanc disait
Alors aux bourreaux :

— Conduisez-la au bûcher,
Et revêtez-lui une chemise de résine;
Revêtez-lui une chemise de résine,
Et enduisez-la de soufre et d'alun ! —

Quand on a allumé le feu sur elle,
Il s'est fendu en deux!
— Françoise Cozic, dites-moi,
Qu'est-ce qui est cause que vous ne mourez pas? —

— Et comment pourrais-je mourir, dit-elle,
Puisque le Saint-Esprit est avec moi?
Une petite colombe blanche est au-dessus de ma tête,
Qui écarte le feu de mes seins;

Et Notre-Dame Marie du Folgoat
Tient un escabeau sous mes pieds ! —
Les prêtres du Bourblanc, entendant cela,
Levèrent une procession.

Et la bannière et la croix
Vont reconduire Françoise à la maison.
— Allons chercher la gouvernante,
C'est celle-là qui a commis le crime ! —

La gouvernante disait,
A la fenêtre de la table, ce jour-là :
— Je vois venir la bannière et la croix,
Ramenant Françoise à la maison. —

P'arru Fransesa Kozik en ti
'R c'houarneres daoulinn dirazhi :
— Fransesa Kozik ma fardonet,
En braz am euz ho ofanset ! —

— Gouarneres, savet al lec'h-se,
Goulennit pardon euz Doue;
Goulennit pardon euz Doue,
Gouarneres, m'ho pardon iwe. —

V

Et 'r gouarneres d'ar fagodiri,
Hounnes int deut a-benn 'nn ez-hi;
Treuz daou dewez-arad diout-hi,
A tilamm ann tan d'hi dewi ! (1)

Plouaret, décembre 1854.

ANN AOTRO AR GERWENN

HAG AR VATES-VIHAN.

Bars ar Gerwenn ez euz glac'har,
Mar euz nep-lec'h war ann douar,
Balamour d'ar Gouarneres,
A zo em gavet dougeres.

Ar gouarneres a lare
Ha d'ann aotro, un dez a oe :
— 'Ma 'r vates-vihan 'n hi gwele,
Ur bugelik euz hi c'hoste;

Ur bugelik euz hi c'hoste,
Ur gontel-noaz 'n penn ar gwele ! —
Dre 'r finessez euz ar merc'hed,
Hi linselliou a deuz chanjet;

Hi linselliou a deuz chanjet,
D'ar vates ho deuz-hi laket.
'Nn aotro 'r Gerwenn, vel ma klewas,
Da gaout ar justiz mont a reas.

(1) Il y a une commune du Bourg-Blanc dans le département du Finistère, canton de Plabennec. Il existe aussi une ancienne famille bretonne du nom de Bourblanc, que les Bretons appellent *ar Vurwenn*. Dans la version qui suit, ce nom devient *ar Gerwen*, La Villeblanche.

Quand Françoise Cozic entra dans la maison,
La gouvernante se mit à genoux devant elle :
— Françoise Cozic, pardonnez-moi,
Je vous ai grandement offensée ! —

— Gouvernante, relevez-vous,
Et demandez pardon à Dieu ;
Demandez pardon à Dieu,
Gouvernante, pour moi je vous pardonne ! —

V

La gouvernante est allée au bûcher,
Et celle-là, ils sont venus à bout d'elle :
A la distance de deux journaux de terre,
Le feu s'élançait pour la consumer !

Plouaret, décembre 1854.

MONSIEUR DE LA VILLEBLANCHE
ET LA PETITE SERVANTE.

I

A la Villeblanche il y a de la douleur,
S'il en est quelque part au monde,
A cause de la gouvernante,
Qui s'est trouvée enceinte.

La gouvernante disait
Un jour à monsieur de La Villeblanche :
— La petite servante est dans son lit,
Avec un petit enfant à son côté ;

Avec un petit enfant à son côté,
Et un couteau nu à la tête du lit ! —
Par une finesse de femme,
Elle (la gouvernante) a changé ses draps de lit ;

Elle a changé ses draps de lit,
Et les a mis à la petite servante.
Monsieur de La Villeblanche, en entendant cela,
Alla trouver la justice.

III

Kriz vije 'r galon na oelje
En ker Razon nep a vije,
'Welt 'r vates-vihan 'n kreiz ar flamm,
N'euz ket en hi c'halon estlamm!

Ann dut-a-justiz c'houlenne
Euz Janedik eno neuze:
— Janedik, d'imp-ni lavaret
Petra 'zo kaos na zewet ket?

Hag ar bourrew a lavare
Da dut ar justiz, p'ho c'hlewe:
— Bet on ter gwes war hi diou-skoa,
Nemet c'hoarzin ouzin na ra! —

— 'Nn Itron-Varia a C'houlvenn
A skoulm hi diou-vrec'h em c'herc'henn;
'Nn Itron-Varia ar Folgoat
'Zo skabell indann ma zaou-droad. —

— Kassomp-hi d'ar fagodiri,
Soufr hag alun lakit out-hi;
Soufr hag alun lakit out-hi,
Ha ni deui a-benn ann-ezhi! —

Kriz' vije 'r galon na oelje,
'R fagodiri nep a vije,
O Welet Janet 'n kreiz ar flamm,
N'euz ket 'n hi c'halon a estlamm!

— Na Janedik, d'in lavaret,
Petra 'zo kaos na varwfeac'h ket? —
— Aotro 'r Gerwenn, me varwfe eaz,
Ma welfenn ho kouarneres! —

N'oa ket hi gir peurlavaret,
'N trezeg ar ger hen a zo et;
— Gouarneres em breparet,
Ganin-me a renket donet. —

'R vates-vihan na varwfe ket,
A-rok ma defo ho kwelet. —
— N'oamp ket ker braz mignonesed,
Na varwfe 'walc'h hep ma gwelet! —

Pa 'z arru en tal ann tanted,
Oh! ia, treuz un dewez-aret,
Ur fulenn-dan ' zo distrinket,
Ar c'houarneres ' zo paozet.

'Nn aotro 'r Gerwenn, vel ma welaz,
War he zaoulin hen em strinkaz;
War he zaoulin hen em strinkaz,
Da c'houll ouz-hi pardon ha graz.

III

Dur eut été le cœur de celui qui n'eut pleuré,
Etant dans la ville de Rennes,
En voyant la petite servante au milieu des flammes,
Sans que son cœur éprouvât de frayeur !

Les gens de la justice demandaient
A Jeanne, en ce moment :
— Jeanne, dites-nous,
Ce qui est cause que vous ne brûlez point. —

Et le bourreau disait
Aux gens de la justice, en les entendant :
— J'ai été trois fois sur son épaule,
Et elle ne fait que me sourire ! —

— Notre-Dame Marie de Goulven
Noue ses bras autour de mon cou ;
Notre-Dame Marie du Folgoat
Me sert d'escabeau sous mes pieds. —

— Conduisons-la au bûcher,
Et l'enduisons de soufre et d'alun ;
Enduisons-là de soufre et d'alun,
Et alors nous en viendrons à bout. —

Dur eut été le cœur de celui qui n'eût pleuré,
Etant auprès du bûcher,
En voyant Jeanne au milieu des flammes,
Sans que son cœur éprouvât de frayeur !

— Jeanne, dites-moi
Ce qui est cause que vous ne mourez point ? —
— Monsieur de La Villeblanche, je mourrais facilement,
Si je voyais votre gouvernante ! —

Elle eut à peine dit ces mots,
Qu'il se dirigea vers la maison :
— Gouvernante, préparez-vous,
Car il vous faut venir avec moi.

La petite servante ne veut pas mourir
Avant de vous avoir vue. —
— Nous ne sommes pas tellement amies
Qu'elle ne puisse mourir sans me voir ! —

Quand elle arriva auprès du bûcher,
Oui, à la distance d'un journal de terre,
Une étincelle a jailli,
Et la gouvernante a été brû'ée.

Monsieur de La Villeblanche, en voyant cela,
Se jeta à genoux ;
Il se jeta à genoux
Pour demander à Jeanne pardon et grâce.

— Wit euz ar groug ho pardonann,
Met euz an tan, bikenn na rann,
Mar na deu 'r groaz hag ar banier
Da glask 'r vates-vihan d'ar ger.

Kanet gant Mari-Anna ANN NOAN.
Duault.

FANTIK AR PIKART.

GWES KENTA.

I

Aotro Lezhildri a lare
D'ann itron Lezhildri 'n dez oe :
— O chaseal er c'hoad 'on bet,
Hag ul levrenn 'm euz rankontret ;

Me 'm euz rankontret ul levrenn,
'R bugel bihan gant-hi 'n hi fenn :
'R bugel bihan gant-hi 'n hi fenn,
Zo henvel euz ar Bikardenn. —

Itron Lezhildri, pa glewaz,
D'hi fajik bihan a laraz :
— Dibret d'in ma inkane gwenn,
M'inn da welet ma mererienn. —

II

Itron Lezhildri a lare
'N ti 'r Pikart-koz pa arrue :
— Demad ha joa holl en ti-ma,
Ho merc'hed, pa na ho gwelan ? —

— Diou ann-ez-he ' zo o kanna,
Ha diou-all ' zo o tiwaska,
Ha diou-all ' zo o paluc'ha,
Ha diou-all a zo o kriba.

Diou-all 'nn ez-he ' zo o neza,
Ha diou-all ' zo o tibuna ;
Diou-all 'nn ez-he ' zo o ferri,
Ha diou-all ' zo ho ampezi ; (1)

(1) Il y a quelque chose de semblable dans la pièce du *Barzaz-Breiz* qui a pour titre : *Notre-Dame du Folgoat* (page 272, 6e édition).

— Pour ce qui est de la potence, je vous pardonne,
Mais pour ce qui est du feu, je ne vous pardonnerai jamais,
A moins que la croix et la bannière
Ne viennent me chercher, pour me conduire à la maison. (1)

Chanté par Marie-Anne Le Noan.
Duault.

FRANÇOISE PICART.

PREMIÈRE VERSION.

I

Le seigneur de Leshildri disait,
Un jour, à la dame de Leshildri :
— J'ai été chasser au bois,
Et j'ai rencontré une levrette;

J'ai rencontré une levrette.
Qui portait un petit enfant dans sa bouche;
Qui portait dans sa bouche un petit enfant,
Qui ressemble à la Picard. —

La dame de Leshildri, entendant cela,
Dit à son petit page :
— Sellez-moi ma haquenée blanche,
Pour aller voir mes fermiers. —

II

La dame de Leshildri disait,
En arrivant chez le vieux Picard :
— Bonjour et joie à tous dans cette maison,
Où sont vos filles, que je ne les vois pas ? —

— Deux d'entre elles sont à laver,
Et deux autres sont à tordre le linge,
Et deux autres à préparer le lin,
Et deux autres à le peigner.

Deux autres sont à filer,
Et deux autres à dévider ;
Deux autres sont à repasser,
Et deux autres à empeser ;

(1) Ces trois pièces, *Annaïk Kozik, Fransesa Kozik* et *Ann aotrou ar Gerwenn,* ne sont, sous des titres différents, qu'autant de versions du même gwerz.

Hag un' all a zo er gambr-wenn
O kriba flour hi bleo melenn :
Fantik ' zo klan war hi gwele,
A green 'nn derzienn diou-wes bemde. —

— 'Nn hini ' zo war hi gwele klan,
Hounnes ann hini a glaskan.....
Penaoz, 'me-z-hi, ma fillores
Ma oc'h-c'hui bet ur vuntreres?

Mar karjeac'h bout d'in anzavet,
Me 'm bije ho pugel maget;
Me 'm bije ho pugel maget,
Bikenn den 'n dije gouveet. —

— Me 'm euz aoun-braz, ma mamm-baeron,
Na veac'h et war ar marc'h-Hamon. —
— Mar on-me itron Lezhildri,
Me reï paea ar gomz-se dit! —

III

War-benn ar merc'her ar beure,
'N doa Fantik kezelo newe;
Arru archerrienn a Razon,
Da gerc'had Fantik d'ar prison.

Fantik ar Pikart a lare
Di-war ar chaffaut, un dez oë :
— Me well ' c'hann noblanz Lezhildri, (1)
Me garrie 'nn tân euz ho dewi!

Me garrie 'nn tân euz ho dewi,
Ann aotro a zo kiriek d'in. —

RENAOU ar Boulaouër-koad, a *Dregrom*. — 1854.

(1) Il y avait une maison noble de Lezhildry, ou Lesquildry, en la commune de Plouguiel, au pays de Tréguier. En la commnne de Goudelin, il y avait également un manoir de Lezhildri.

Et une autre est dans la chambre blanche,
A peigner et à lisser ses cheveux blonds :
Françoise est malade sur son lit,
Elle tremble la fièvre deux fois par jour. —

— Celle qui est malade sur son lit,
C'est là celle que je cherche.....
Comment, dit-elle, ma filleule,
Avez-vous pu devenir meurtrière ?

Si vous aviez voulu m'avoir avoué,
J'aurais élevé votre enfant ;
J'aurais élevé votre enfant,
Et personne n'en aurait jamais rien su. —

— Je crains bien, ma marraine,
Que vous ne soyez montée *sur le cheval de Hamon*.— (1)
— Si je suis la dame de Leshildri,
Je te ferai payer cette parole ! —

III

Pour le mercredi-matin,
Françoise Picard eut de ses nouvelles ;
Des archers arrivèrent de Rennes,
Pour emmener Françoise en prison.

Françoise Picard disait,
Un jour, du haut de l'échafaud :
— Je vois d'ici le manoir de Leshildry,
Et je voudrais que le feu y fût !

Je voudrais le voir consumé par le feu,
Car c'est le seigneur de là qui est cause (de ma mort). —

RENAN le Sabotier, de *Trégrom*. — 1854.

(1) Dicton breton pour exprimer la jalousie, comme on dit en français : *monter sur le bidet*. Quelle en peut être l'origine?

FANTIK PIKART.

EIL GWES.

I

'Nn itron a Lezhildri, 'r vroeg-vad,
A zavaz un de, beure-mad;
A zavaz un de, beure-mad,
Hag a deveuz gret ur c'havad.

Arruet er ger 'l levrenn-wenn,
Gant-hi 'r plac'h-bihan ' dreuz 'n hi fenn,
Hag ur c'horf lienn hen pakan,
Hano Fant 'r Pikart war-n-ezhan.

'Nn itron a Lezhildri lare
D'hi faotr marchosi, en de-se :
— Dibret d'in-me ma inkane,
M'inn d'am mereriou da vale;

Dibret d'inn ma inkane gwenn,
Laket brid arc'hant en he benn,
M'inn da vereuri Lezhildri,
Pell-zo na on ket bet en-hi. —

II

'Nn itron Lezhildri a lare,
'N ti 'r Pikart koz pa arrue :
— Ma c'homper, d'inn-me lavaret,
Pelec'h emedi ho merc'hed ? —

— Diou ' zo war al lenn, o kanna,
Diou-all o lakad da zec'ha ;
Diou all o lakad da zec'ha,
Ha diou-all ' zo o tiwaska ;

Nemet hounnes, ho fillores,
'Zo war hi gwele klanvoures. —
'Nn itron Lezhildri a lare
D' Fantik Pikart eno, neuze :

— 'Baoue pegoulz, ma fillores,
Ma 'z oc'h c'hui em gavet dies? —
— 'Baoue 'r mintinn-ma, maerounes,
Ez on-me chomet klanvoures. —

— Ma fillores, d'in-me laret,
Pelec'h 'man ar boan a zoufret? —
— Ur boan ar vrasa 'm euz em penn,
Siouas ! d'am c'halon a tiskenn. —

FRANÇOISE PICART.

SECONDE VERSION.

I

La dame de Leshildri, la bonne dame,
Se leva un jour, de bon matin;
Elle se leva un jour, de bon matin,
Et fit une trouvaille.

Sa levrette blanche arriva à la maison,
Portant une petite fille à travers dans sa bouche;
Une petite fille emmaillottée dans un linge,
Sur lequel se trouvait le nom de Françoise Picart.

La dame de Leshildri disait,
Ce jour-là, à son garçon d'écurie :
— Sellez-moi ma haquenée,
Pour aller me promener à mes métairies;

Sellez-moi ma haquenée blanche,
Mettez-lui sa bride d'argent en tête,
Je veux aller à ma métairie de Leshildri,
Il y a longtemps que je n'y suis allée. —

II

La dame de Leshildri disait,
En arrivant chez le vieux Picart :
— Dites-moi, compère,
Où sont allées vos filles ? —

— Deux sont sur l'étang, à laver,
Deux autres font sécher le linge;
Deux autres font sécher le linge,
Et deux autres sont occupées à le tordre;

Mais celle-là, votre filleule,
Est malade dans son lit. —
La dame de Leshidri disait
A Françoise Picart, en ce moment :

— Depuis quand, ma filleule,
Vous êtes-vous trouvée mal ? —
— Depuis ce matin, ma marraine,
Je suis restée malade. —

— Ma filleule, dites-moi,
Où est le mal dont vous souffrez ! —
— Je souffre beaucoup de la tête,
Hélas ! et le mal descend jusqu'à mon cœur. —

'Nn itron Lezhildri a lare
D' Fantik 'r Pikart eno neuze.
— Lakit ewes, ma fillores,
Na veac'h-c'hui bet ur vuntreres ! —

— Ma maerounes, petra laret?
Me n'am euz bloaz nemet c'houezek !
Et oc'h are war ar *bidet*,
Ha n'oc'h euz ket lec'h da vonet ;

Ha n'oc'h euz ket lec'h da vonet,
Rag den honest eo ho priet. —

. . . .

. . . .

'Nn itron Lezhildri a lare,
Euz ti 'r Pikart e-meaz pa 'z ee :
— Ha pa goustfe d'in pemp-kant skoed,
Fantik ar Pikart vo krouget ! —

III

Fantik ar Pikart a lare,
'R vaz hualla 'r skeul pa bigne :
— Me well 'c'hann noblanz Lezhildri,
Me garrie 'nn tân euz hen dewi !

Me garrie 'nn tân euz hen dewi,
Ann aotro 'n he greiz o loski ;
Ann aotro 'n he greiz o loski,
Rag hennes a zo kiriek d'in !

P' vijenn kasset d'ann ofern-bred,
En Lezhildri vijenn kavet ;
Me a vije en Lezhildri,
Ebars ar c'hambrjou, pe en ti ;

O c'hoari 'nn dinz hag ar c'hartou,
'Sambles gant bugale 'nn aotrou ;
Pa vijemp skuiz c'hober 'r jeu-ze,
Ni gouske hon daou 'n ur gwele ! —

Kanet gant Mari-Job Kerival, mates en *Kerarborn*. — 1849.

La dame de Leshildri disait
Alors à Françoise Picart :
— Prenez garde, ma filleule,
Que vous n'ayez commis un meurtre ! —

— Ma marraine, que dites-vous ?
Et moi qui n'ai que seize ans!
Vous êtes encore montée sur le bidet,
Et vous n'en avez pas de raison ;

Vous n'avez pas de raison de le monter,
Car votre mari est un honnête homme. —

. . . .
. . . .

La dame de Leshildri disait,
En sortant de la maison de Picart :
— Dût-il m'en coûter cinq cents écus,
Françoise Picart sera pendue! —

III

Françoise Picart disait,
Arrivée au dernier degré de l'échelle :
— Je vois d'ici le manoir de Leshildri,
Et je voudrais que le feu le consumât !

Je voudrais y voir le feu,
Et le seigneur brûler au milieu ;
Le seigneur brûler au milieu,
Car c'est lui qui est cause (de ma mort) !

Quand on m'envoyait à la grand'-messe,
C'est à Leshildri qu'on m'aurait trouvée;
C'est à Leshildri que j'étais,
Dans les chambres ou dans la maison ;

A jouer aux dés et aux cartes,
Avec les fils du seigneur ;
Et quand nous avions assez de ce jeu,
Nous couchions ensemble dans le même lit ! —

Chanté par Marie-Josèphe Kerival, domestique à *Keramborgne*, — 1849.

BUGEL AL LAOUREK.

I

'Nn hini 'n euz c'hoant kavet truez
It dilun d'ar C'hastel-nevez,

Hag ' welo krougan ha leski
Braoa groeg iaouank 'zo en-hi;

Braoa groeg iaouank 'zo en-hi,
Plac'h ar merer a Lezhildri,

'Zo kavet 'r bugel 'n hi gwele,
Ur gontel-noaz en he goste;

Hag a zo d'ez-hi tamalet,
Koulzgoude 'lar n'eo ket kiriek.

II

Ar bugelik pemp bloaz 'lare
Diouz ar ger pa zortie:

— Na euz bugel war ann douar
'N euz kement ha me a c'hlac'har!

Ma mamm 'vo krouget ha dewet,
Ha ma zadik paour 'zo laouret! —

Ar bugelik paour a lare
D'ar Senechal-braz en de-se:

— Aotro 'r Senechal, m'am c'haret,
Ma mammik paour d'in a rofet;

Ma mammik paour d'in a rofet,
Me varwo wit-hi, mar be red. —

Ar Senechal braz a lare
D'ar bugelik pemp bloaz neuze:

— N'eo ket arru ann amzer-ze
Ma varw ann eil 'wit egile. —

Ar vroegik paour a lavare
D'hi bugelik pemp bloaz neuze:

— Ma bugel paour, kerz al lec'h-se,
Me 'digwezo d'ar ger bars tri de! —

L'ENFANT DU LÉPREUX.

I

Celui qui veut avoir de la pitié,
Qu'il aille lundi à Châteauneuf,

Et il verra pendre et brûler
La plus belle jeune femme qui y soit;

La plus belle jeune femme qui y soit,
La fille du fermier de Leshildri, (1)

Dans le lit de laquelle on a trouvé un enfant,
Avec un couteau nu dans le côté;

Et on lui a attribué le crime,
Et pourtant elle dit qu'elle n'est pas coupable.

II

L'enfant de cinq ans disait,
En sortant de la maison :

— Il n'y a pas d'enfant sur la terre
Qui ait autant que moi de chagrin !

Ma mère sera pendue et brûlée,
Et mon pauvre père est lépreux ! —

La pauvre enfant disait
Au grand Sénéchal, ce jour-là :

— Monsieur le Sénéchal, si vous m'aimez,
Vous me rendrez ma mère chérie;

Vous me rendrez ma mère chérie,
Je mourrai pour elle, s'il le faut. —

Le grand Sénéchal disait
A l'enfant de cinq ans, en ce moment ;

— Ce temps-là n'est pas encore venu,
Où l'un meurt pour l'autre. —

La pauvre femme disait
Alors à son enfant de cinq ans :

— Ma pauvre enfant, retire-toi,
Je me retrouverai à la maison dans trois jours ! —

(1) Je ne sais s'il y a quelque corrélation entre ce gwerz et celui de ***Fantik Pikart;*** l'introduction de la fille du ***fermier de Leshildry*** dans ce début m'a tout l'air d'une interpolation.

Ar bugel pemp bloaz a lare
Bars ar ger na pa zigwese :

— Na euz bugel war ann douar
'N euz kement ha me a c'hlac'har ;

Ma mamm 'zo krouget ha dewet,
Ha ma zad paour a zo laouret ;

Ur breurik 'm euz war ar menez,
Savet d'ez-han un ti-newez ;

Un ti-newez, liouet en gwenn,
Vel ma ve savet d'al laourienn. —

III

Ar bugel pemp bloaz a lare,
Euz ar ger na pa zortie :

— Me 'ia d' ganna d'am zad hi rochet,
Tri bloaz 'zo na eo bet kannet ;

Tri bloaz 'zo na eo bet kannet,
Dindann-han me gred eo breignet. —

Ar bugel pemp bloaz a lare,
'Tal dor he dad pa arrue :

— Ma zadik paour, d'in-me laret,
Ha me gannfe dec'h ho rochet !

Tri bloaz 'zo na eo bet kannet,
Dindann-oc'h me gred eo breignet. —

Hi zadik paour a c'houlenne
Euz ar bugel pemp bloaz neuze :

— Petra gant oc'h 'zo c'hoarvezet,
M'oc'h deut ker iaouank d'am gwelet ? —

— Na euz bugel war ann douar
'N euz kement ha me a c'hlac'har ;

Ma mamm 'zo krouget ha dewet,
Ha c'hui, ma zad, a zo laouret. —

— Na pez torfed a deuz-hi gret,
Ma 'z eo bet krouget ha dewet ? —

— Ur bugel 'zo kavet 'n hi gwele,
Ur gontel noaz en he goste ;

Hag a zo d'ez-hi tamalet,
Koulsgoude na eo ket kiriek. —

Hi zadik paour a lavare
D'ar bugelik pemp bloaz neuze :

— Ma bugel keiz, kerz al lec'h-se,
Gant aoun n' laournfez dre doul 'nn alc'houez ! —

L'enfant de cinq ans disait,
En arrivant à la maison :

— Il n'y a pas d'enfant sur la terre
Qui ait autant que moi de chagrin ;

Ma mère a été pendue et brûlée,
Et mon pauvre père est lépreux !

J'ai un petit frère sur la montagne
A qui l'on a bâti une maison neuve ;

Une maison neuve, peinte en blanc,
Comme celles que l'on bâtit aux lépreux.

III

L'enfant de cinq ans disait,
En sortant de la maison :

— Je vais laver sa chemise à mon père,
Il y a trois ans qu'elle n'a été lavée;

Il y a trois ans qu'elle n'a été lavée,
Je crains qu'elle ne soit pourrie sur lui ! —

L'enfant de cinq ans disait,
En arrivant à la porte de son père :

— Mon père chéri, dites-moi,
Voulez-vous que je vous lave votre chemise ?

Voilà trois ans qu'elle n'a été lavée,
Je crains qu'elle ne soit pourrie sur vous. —

Son pauvre père demandait
Alors à l'enfant de cinq ans :

— Que vous est-il donc arrivé,
Que vous êtes venue si jeune me voir ? —

— Il n'y a pas d'enfant sur la terre
Qui ait autant que moi de chagrin ;

Ma mère a été pendue et brûlée,
Et vous, mon père, vous êtes lépreux ! —

— Et quel crime a-t-elle donc commis,
Pour avoir été pendue et brûlée ? —

— Un petit enfant a été trouvé dans son lit,
Avec un couteau tout nu dans le côté;

Et on le lui a attribué,
Et pourtant elle dit qu'elle n'est pas coupable. —

Son pauvre père disait
Alors à l'enfant de cinq ans :

— Mon enfant chérie, retire-toi,
De peur d'attraper la lèpre, par le trou de la serrure ! —

'R bugel pemp bloaz, pa 'n euz klewet,
He benn er prennestr 'n euz boutet;

He benn er prennestr 'n euz boutet,
Ho c'halon ho daou 'zo rannet!

Bennoz Doue war ho ine,
Et int ho daou dirag Doue!

Kanet gant ar *C'hemener-bihan*.
Plouaret, 1863.

MARI AR C'HABITENN.

I

Selaouet holl, hag a klewfet
Ur werz a zo newez savet;

Ur werz a zo newez savet,
Da Vari 'r C'habitenn eo gret;

D'hi breur kloarek koulz ha d'ez-hi,
Memeuz maro 'n euz evel-t-hi.

II

Mari 'r C'habitenn a lare
Dimeuz ar ger pa sortie:

— Penherezik, chommet aze,
Me ia da ober ur bale;

Me ia da ober ur bale,
Arruo er ger bars tri de. —

Mari 'r C'habitenn lavare,
'N ti hi breur kloarek p'arrue:

— Demad ha joa holl en ti-ma,
Ma breur kloarek pelec'h ema? —

Ar vates vihan a laraz
D' Vari 'r C'habitenn, p'hi c'hlewaz:

— Ho preur kloarek er ger n' man ket,
'Baoue 'r beure eo sortiet. —

Mari 'r C'habitenn, p' deuz klewet,
Kerkent d'ar jardinn a zo et;

L'enfant de cinq ans, en entendant cela,
A mis la tête à la fenêtre ;

Elle a mis la tête à la fenêtre,
Et leurs cœurs à tous les deux se sont brisés !

La bénédiction de Dieu soit sur leurs âmes,
Ils sont allés tous les deux devant Dieu !

Chanté par le *Petit-Tailleur*.
Plouaret, 1863.

MARIE LE CAPITAINE.

I

Ecoutez tous, et vous entendrez
Un gwerz nouvellement composé ;

Un gwerz nouvellement composé,
C'est à Marie Le Capitaine qu'il a été fait ;

A son frère le clerc comme a elle,
Car il a eu la même mort qu'elle.

II

Marie Le Capitaine disait,
En quittant la maison :

— Chère penherès, restez-là,
Moi, je vais faire une promenade ;

Moi, je vais faire une promenade,
Je serai de retour dans trois jours. —

Marie Le Capitaine disait,
En arrivant chez son frère le clerc :

— Bonjour et joie à tous, dans cette maison,
Où est mon frère le clerc ? —

La petite servante répondit
A Marie Le Capitaine, en l'entendant :

— Votre frère le clerc n'est pas à la maison,
Il est sorti depuis ce matin. —

Marie Le Capitaine ayant entendu cela,
Alla aussitôt au jardin ;

(p. 143.)

D'ar jardinn hi a zo bet et,
Ur mab-bihan a deuz ganet;

Ur mab-bihan a deuz ganet,
En douar a deuz-han plantet.....

. . . .

III

Ar benheres a hirvoude,
Na gave den hi c'honzolje;

Na gave den hi c'honzolje,
Met hi maerones, hounnes 'ree :

— Tawet, fillores, n' oelet ket,
Ganin-me da Lanwenn 'teufet;

Ganin-me da Lanwenn 'teufet,
M'ho lakaï en kambr gant m' dimezelled. —

— Tawet, maerones, brao eo laret,
Ken 've kestion da welet.

Me 'ia brema d' Lann-Blounevez, (1)
Da c'houd ha 'ma m' mamm en buhez! —

Kerlies kammed ha ma ree,
Bet 'ann douar hi a zemple.

En Lann-Blounevez p'eo arruet,
'Tall ar potanz eo daoulinet;

'Tall ar potanz eo daoulinet,
Pardon hi mamm deuz goulennet.

— Aotro Senechal, lest m' mamm en buhe,
Me ielo d'ar maro wit-hi! —

— Na eo ket arru c'hoaz ann de,
Ma varw ann eil 'wit egile. —

— Me 'm euz tric'houec'h-mill skoed leve,
Kement-all en douar-newe;

Kement-all en douar-newe,
Hag a reï dac'h holl ann ez-he. —

. . . .

IV

Mari 'r C'habitenn a lare,
'R vaz huella 'r skeul pa bigne :

(1) En la commune de Plounevez du Faou. Le Châteauneuf ou ***Kastell-newez*** dont il est parlé dans cette pièce est aussi Châteauneuf du Faou, dans le Finistère, arrondissement de Châteaulin.

Elle alla aussitôt au jardin,
Et donna le jour à un petit enfant ;

Elle donna le jour à un petit enfant,
Et le planta dans la terre.....

. . . .

III

La penherès sanglotait
Et ne trouvait personne pour la consoler;

Et ne trouvait personne pour la consoler,
Si ce n'est sa marraine, celle-là le faisait :

— Consolez-vous, ma filleule, ne pleurez pas,
Vous viendrez avec moi à Lanwenn ; (1)

Vous viendrez avec moi à Lanwenn,
Et je vous mettrai en chambre avec mes demoiselles. —

— Taisez-vous, marraine, il fait beau dire,
Jusqu'à ce qu'il s'agit de voir.

Je vais maintenant à la lande de Plounevez,
Pour savoir si ma mère est encore en vie ! —

A chaque pas qu'elle faisait,
Elle s'affaissait à terre.

En arrivant à la lande de Plounevez,
Elle s'est agenouillée au pied de la potence ;

Elle s'est agenouillée au pied de la potence
Et a demandé pardon pour sa mère.

— Monsieur le Sénéchal, laissez ma mère en vie,
J'irai à la mort à sa place ! —

— Le jour n'est pas encore venu
Où l'un peut mourir pour l'autre. —

— J'ai dix-huit mille francs de revenus,
Et autant en terre neuve ;

Autant en terre neuve,
Et je vous donnerai tout cela. —

. . . .

IV

Marie Le Capitaine disait
En mettant le pied sur le plus haut degré de l'échelle :

(1) Mot-à-mot *la Lande-Blanche*, correspondant aux *Vurvenn* et *Gerwenn* des pièces précédentes.

— Ma breur kloarek n' vo ket krouget,
Rag hennès na eo ket kiriek ! —

— Bet drouk gant ann nep a garo,
Kloarek 'r C'habitenn krouget 'vo ! —

Kloarek 'r C'habitenn a lare,
'R vaz-huella 'r skeul pa bigne :

— Mar be bolante ma Doue
'Savfe ur wezenn 'dann tri-de,

Diwar bont ar C'hastel-newez,
Ewit diskleri ar wirionez ! —

. . . .

V

'R vinorezik pemp bloaz lare,
Euz Lann-Blounevez pa zortie :

— Na euz bugel war ann douar
'N euz kement ha me a c'hlac'har !

Ma mamm 'zo krouget ha dewet,
Ha ma zad paour a zo laourek ! —

'R vironezik pemp bloaz lare
War bont 'r C'hrstell-newez p'arrue :

— Tud ar justiz, c'hui 'zo manket,
'Veza ma contr kloarek krouget !

Me well ur wezenn a zri-dez,
Na war bont ar C'hastell-newez ! —

. . . .

'R vinorezik pemp bloaz lare
'N toul-dor hi zad pa arrue :

— Digorit ho tor d'inn-me, ma zad,
Wit ma chanjinn dac'h ho rochad ;

Wit ma chanjinn dac'h ho rochet,
Tric'houec'h miz 'zo n'oc'h euz chanjet. —

— Penherezik, it al lec'h-se,
Rag mar chanj 'nn awell a goste,

Mar chanj ann awell a gostez,
C'hui 'laourfe dre doull ann alc'houez !

Me 'zo ama 'tibri gant 'r c'hontron,
Prest int da gregin em c'halon ! —

— Bet ann awell 'n tu ma karo,
Me a garrie beza maro !

Na euz bugel war ann douar
'N euz kement ha me a c'hlac'har !

— Mon frère le clerc ne sera pas pendu,
Car celui-là n'est pas coupable ! —

— Le trouve mauvais qui voudra,
Le clerc Le Capitaine sera pendu ! —

Le clerc Le Capitaine disait,
En mettant le pied sur le plus haut degré de l'échelle :

— Si c'était la volonté de Dieu
Qu'un arbre s'élevât au bout de trois jours

Sur le pont de Châteauneuf,
Afin de manifester la vérité ! —

. . . .

V

La petite mineure de cinq ans disait,
En revenant de la lande de Plounevez :

— Il n'y a pas d'enfant sur la terre
Qui ait autant que moi de chagrin !

Ma mère a été pendue et brûlée,
Et mon pauvre père est lépreux ! —

La petite mineure de cinq ans disait,
En arrivant sur le pont de Châteauneuf :

— Gens de la justice, vous avez failli,
En pendant mon oncle le clerc !

Je vois un arbre de trois jours
Sur le pont de Châteauneuf ! —

. . . .

La petite mineure de cinq ans disait,
En arrivant à la porte de son père :

— Ouvrez-moi votre porte, mon père,
Pour que je vous change votre chemise ;

Pour que je vous change votre chemise,
Il y a dix-huit mois que vous n'en avez changé. —

— Chère penherès, retirez-vous de là,
Car si le vent change de côté,

Si le vent change de côté,
Vous attraperez la lèpre par le trou de la serrure !

Je suis ici mangé par les vers,
Bientôt ils m'entameront le cœur ! —

— Que le vent souffle du côté qu'il voudra,
Je voudrais être morte !

Il n'y a pas d'enfant sur la terre
Qui ait autant de chagrin que moi !

Ma mamm 'zo krouget ha dewet,
Gant 'nn awell hi ludu gwentet! —

— Pe-seurt torfed a deuz-hi gret,
Mar deuz meritet bout dewet? —

— Da di ma eontr kloarek oa et,
Allas! er ger hen na oa ket;

Ur bugel bihan deuz ganet,
Hag en douar deuz-han plantet. —

— Da betra eo et d'ober-ze?
Tamal d'in-me hi a halle..... —

. . . .

Kanet gant Mari-Job Kado.
Plouaret, 1849.

IANNIK KOKARD.

GWES KENTA.

I

Iannik Kokard a Blouilliau,
Braoa mab kouer 'zo er vro,
Ar pabor euz ann holl baotred,
Kalonik ann demezelled.

Pa 'z ee Iann Kokard d'all Lew-dreaz, (1)
Ar merc'hed koant 'lamme e-meaz,
Ann eill d'eben a lavare:
— Iannik Kokard 'zo vont aze! —

Iannik Kokard 'n euz lavaret
Er ger, d'he dut, p'eo arruet:
— Ma zad, ma mamm, mar veoc'h kontant,
Me eureujfe ur plac'hik koant,

Me eureujfe Mari Tili,
Ur madou-braz 'roër gant-hi;
Reï 'reur d'ez-hi seiz komanant,
Ha leiz ar bouezell a arc'hant;

(1) C'est St-Michel-en-Grève, à deux kilomètres du bourg de Ploumilliau.

Ma mère a été pendue et brûlée,
Et ses cendres ont été jetées au vent ! —

— Quel crime a-t-elle donc commis,
Pour avoir mérité d'être brûlée? —

— Elle était allée chez mon oncle le clerc,
Hélas ! il n'était pas à la maison ;

Elle donna le jour à un petit enfant,
Et le planta en terre. —

— Et pourquoi a-t-elle fait cela?
Elle pouvait rejeter la faute sur moi..... —

. . . .

Chanté par Marie-Job Kado.
Plouaret, 1849.

IANNIK COQUART.

PREMIÈRE VERSION.

I

Iannik Coquart, de Ploumilliau,
Est le plus beau fils de paysan qui soit dans le pays;
C'est la fleur des jeunes gens, (1)
Le petit cœur des demoiselles.

Quand Ervoanik Coquart allait à la lieue de grève,
Les jolies filles accouraient sur le seuil de leurs maisons,
En se disant l'une à l'autre :
— C'est Ervoanik Coquart qui passe ! —

Ervoanik Coquart a dit
A ses parents, en arrivant à la maison :
— Mon père et ma mère, si vous êtes contents,
J'épouserai une jolie fille;

J'épouserai Marie Tili,
On donne avec elle une dot considérable :
On lui donne sept métairies,
Et plein un boisseau d'argent,

(1) Mot-à-mot : le *chardonneret* des jeunes gens, cet oiseau étant le plus beau de nos campagnes, par l'éclat et la richesse de son plumage.

Leiz ar veol-vraz a neud-gwenn,
Ur c'harr houarnet hag un denn ! —
Ar C'hokard-koz a lavare
D'he vab Iannik, eno neuze :

— Mari Tili n'ho pezo ket,
Rag dac'h ha dimp 've rebechet ;
Dac'h-c'hui ha dimp 've rebechet,
Rag ur gakouses ho pe bet ! —

— Ma zad, ma mamm, da vihana,
Ma lest da vont da bardona ;
Ma lest da vont da bardona
D'ar Folgoat, pe d' Zantes-Anna. —

— Mar et d'ar pardon d'ar Folgoat,
Doue ra reï dac'h beaj-vad !
Doue ra reï dac'h beaj-vad,
D'ho tud er ger kezelo mad ! —

II

Pa oa o tremenn Montroulez,
Hag hen o kaout he Gakousez :
— Iannik Kokard, ma c'harante,
Na pelec'h et-c'hui er giz-ze ? —

— Me 'ia da bardon ar Folgoat,
Dilour, diarc'henn, war ma zroad. —
— Iannik Kokard, ma c'harante,
Ma lest da vont ganec'h iwe,

Da c'houlenn 'r c'hraz digant Doue
Ma kouskfomp er memeuz gwele ;
Kousket 'n ur memeuz gwelead,
Debri er memeuz skudellad. —

Euz a Vontroulez da Blouvorn,
Ez int et ho daou dorn-euz-dorn.
Mari Tili a lavare,
Toul porz hi zad pa dremene :

— Iannik keiz, gortoït un tamm,
Ma 'z inn en ti da gaout ma mamm,
Da c'houlenn ha 'zo peadra
Da rei d'imb hon daou da goania. —

. . . .

— Ma merc'hik, me am euz klewet
Iannik Kokard 'zo dimezet ;
Pa vezo ouz taol o koanian,
Ma merc'h, goulennit digant-han ;

Plein la grande jatte de fil blanc,
Une charrette ferrée et un attelage ! —
Le vieux Coquart répondit
Alors à son fils Iannik :

— Vous n'épouserez pas Marie Tili,
Car on la reprocherait à vous et à nous;
On la reprocherait à nous et à vous,
Car vous épouseriez une lépreuse! —

— Mon père et ma mère, au moins,
Laissez-moi aller au pardon;
Laissez-moi aller au pardon,
Au Folgoat ou à Sainte-Anne. —

— Si vous allez au pardon au Folgoat,
Que Dieu vous donne bon voyage;
Que Dieu vous donne bon voyage,
Et de bonnes nouvelles à vos parents, à la maison! —

II

Comme il passait par Morlaix,
Il rencontra sa Lépreuse .
— Iannik Coquart, mon bien-aimé,
Où allez-vous ainsi? —

— Je vais au pardon du Folgoat,
Sans chaussure, sans bas et à pied. —
— Iannik Coquart, mon bien-aimé,
Permettez-moi de vous accompagner,

Pour demander à Dieu la grâce
De coucher tous les deux dans le même lit;
Coucher dans le même lit,
Et manger dans la même écuelle. —

De Morlaix à Plouvorn,
Ils sont allés en se tenant par la main.
Marie Tili disait,
En passant devant la porte de son père :

— Cher Iannik, attendez un peu
Que j'entre pour parler à ma mère,
Pour lui demander si elle a de quoi
Pour nous donner à souper à tous les deux. —

. . . .

— Ma fille chérie, j'ai entendu dire
Que Iannik Coquart est marié;
Quand il sera à table, à souper,
Ma fille, demandez-le lui;

Euz ma laro, mar eo kristenn,
Roït d'ez-han he groaz-nouenn :
Roït d'ez-han he groaz-nouenn,
Un arched a bewar flankenn ! —

— Iannik Kokart, ma c'harante,
Anzaovit d'inn ar wirione;
Anzaovit d'inn ar wirione,
Ha c'hui ' c'h euz groeg ha bugale? —

— Ia, me 'm euz groeg ha bugale, (1)
Me garrie beza 'r ger gant-he. —
— Iannik Kokard, ma c'harante,
Evit 'r banne diganin-me;

Na roinn ket d'ac'h a winn-gwenn,
Gant aouenn na zavfe d'ho penn;
Me diskenno dac'h gwin-kleret,
Wit ma roï dac'h nerz da gerzet. —

III

P' ice Iannik Kokard da vouit dour,
Na ouie ket ez oa klanvour;
Na ouie ket ez oa klanvour,
Ken a zellas ebars ann dour.

Bars ar feuntenn dre ma selle,
Gant al laournes e tispenne!
— Iannik Kokard a lavare
D'he dad, d'he vamm, pa arrue :

— Ma zad, ma mamm, mar am c'haret,
Un ti-newez d'inn a zavfet;
Zavet-han d'inn en lez al lann,
Tost d'ann hent a ia da Zant-Iann;

Grit ur prennestr en he bignon,
Ma welinn ar prosession,
Ar baniel braz a Blouilliau,
O vont etrezeg sant Kado.

Ar baniel braz tro ar vered,
Hag a wes am euz-han douget!
Mar 'm euz-han douget lies-braz,
N'hen douginn ken brema siouas! —

He dad he vamm a lavare
D'Iannik Kokard eno neuze :
— Iannik Kokard, d'in lavaret,
Gant petra ez oc'h bet laouret? —

(1) Cet aveu semble en contradiction avec la demande que Iannik fait au commencement à sa mère, de le laisser épouser Marie Tili, à moins qu'il ne se soit marié dans l'intervalle.

Et suivant ce qu'il dira, s'il est chrétien,
Donnez-lui sa croix d'extrême-onction ;
Donnez-lui sa croix d'extrême-onction,
Avec un cerceuil de quatre planches ! —

— Iannik Coquart, mon bien-aimé,
Avouez-moi la vérité ;
Avouez-moi la vérité,
Avez-vous femme et enfants ? —

— Oui, j'ai femme et enfants,
Et je voudrais être auprès d'eux. —
— Iannik Coquart, mon bien-aimé,
Acceptez à boire de moi ;

Je ne vous donnerai pas de vin blanc,
De crainte qu'il ne vous monte à la tête ;
Je vous verserai du vin clairet,
Qui vous donnera des forces pour marcher. —

III

Quand Iannik Coquart allait chercher de l'eau,
Il ne savait pas qu'il était malade ;
Il ne savait pas qu'il était malade,
Jusqu'à ce qu'il eut regardé dans l'eau.

Quand il regarda dans la fontaine,
(Il vit) qu'il était pourri de lèpre ! (1)
Iannik Coquart disait
A son père et à sa mère, en arrivant :

— Mon père et ma mère, si vous m'aimez,
Vous me bâtirez une maison neuve ;
Bâtissez-moi une maison neuve sur le bord de la lande,
Près du chemin qui mène à Saint-Jean ;

Et faites une fenêtre dans le pignon,
Pour que je puisse voir la procession,
Avec la grande bannière de Ploumilliau,
Allant vers saint Cado.

La grande bannière autour du cimetière,
Que de fois ne l'ai-je pas portée !
Oui, je l'ai portée bien souvent,
Mais je ne la porterai plus, hélas ! —

Son père et sa mère disaient
A Iannik Coquart, en ce moment :
— Iannik Coquart, dites-nous,
Qu'est-ce qui vous a donné la lèpre ? —

(1) Mot-à-mot : qu'il se dépeçait, que ses chairs tombaient par lambeaux.

— O eva gwinn, leiz ar werenn
Digant ur plac'hik a garienn;
O eva gwinn ampouezonet
Gant ur gakouses milliget. —

IV

Mari Tili a lavare
En Montroulez pa arrue:
— Tric'houec'h kloarek am euz karet,
Hag ho zric'houec'h am euz laouret;

Iannik Kokard, ann diwesa,
Laka ma c'halon da ranna!
Ur strill-goad euz ma biz-bihan,
A laourfe kant, koulz hag unan! —

Dastummet gant P. Proux, en *Plouigneau*,
lez Montroulez. — 1863.

IANNIK KOKARD

EIL GWES.

I

Iannik Kokard a Blouilliau,
Braoa païsan 'zo er vro;
Bez' eo roue 'r baïsanted,
Kalonik ann demezelled.

Iannik Kokard a lavare
D'he dad, d'he vamm, un dez a oe:
— Konje 'chcu ennaun da dimi,
Da dimi da Vari Tili;

Da dimi da Vari Tili,
Madou a-walc'h 'roër gant-hi:
Reï reur gant-hi peder buc'h leaz,
Komansamant mad a diegez;

Ann dibab a der gomanant,
Ha leiz ar boezel a arc'hant;
Reï a reur ur c'harr hag ann denn,
Ha leiz un donel a neud-gwenn. —

He dad, he vamm a lavare
D'ho mab Iannik eno neuze:
— Salv-ho-kraz, ma mab, na po ket
Na hi na merc'h kakouz a-bed. —

— C'est en buvant du vin, à plein verre,
Versé par une jeune fille que j'aimais;
En buvant du vin empoisonné
Par une lépreuse maudite! —

IV

Marie Tili disait,
En arrivant à Morlaix :
— J'ai aimé dix-huit clercs,
Et je leur ai donné la lèpre à tous;

Mais Iannik Coquart, le dernier,
Me brise le cœur !
Une goutte de sang de mon petit doigt,
Donnerait la lèpre à cent, comme à un seul ! —

Recueilli par P. Proux, en la commune de *Plouigneau*, près Morlaix. — 1863.

IANNIK COQUARD.

SECONDE VERSION.

I

Iannik Coquart, de Ploumilliau,
Est le plus beau paysan du pays;
Il est le roi des paysans
Et le petit cœur des demoiselles.

Iannik Coquart disait
Un jour, à son père et à sa mère :
— Je vous demande votre congé pour me marier,
Pour me marier avec Marie Tili;

Pour me marier avec Marie Tili,
On lui donne une dot considérable :
On donne avec elle quatre vaches à lait,
Bon commencement de ménage;

Avec une au choix de trois fermes
Et plein un boisseau d'argent;
On donne une charrette avec son attelage,
Et plein un tonneau de fil blanc. —

Son père et sa mère disaient
A leur fils Iannik, en ce moment :
— Sauf votre grâce, mon fils, vous ne l'aurez pas,
Ni elle ni aucune autre fille de lépreux. —

II

Mari Tili a lavare,
'N ti ar C'hokard koz p'arrue :
— Roït d'in skabel d'azeza,
Mar ben-me merc'h-kaer en ti-ma. —

— Merc'h-kaer en ti-ma n' vefet ket,
Na c'hui na merc'h kakouz a-bed. —
— Biskoaz n'ho po gwaz-kalounad,
Wit laret kakouz euz ma zad ! —

III

Iannik Kokart a lavare
D'he dad, d'he vamm, un dez a oe :
— Ho konje, ma mamm ha ma zad,
Da vont d'ar pardon d'ar Folgoat. —

— Ia, ma mab, it-c'hui d'ar Folgoat,
Hag it en kompagnunes-vad..... —

. . . .
. . . .

Pa oa gant ann hent o vonet,
Mari Tili 'n euz rankontret :
— Iannik Kokard, d'in-me laret,
Pelec'h ez et pe ez oc'h bet ? —

— Me ia d'ar pardon d'ar Folgoat,
Doue da reï d'in pardon mad ;
Doue da reï d'in pardon mad,
D'am zud er ger kezelo-mad ! —

. . . .

— Mari Tili a lavare,
Bars en Plouvorn pa arrue :
— Diskennit d'in gwinn da evan,
Diskennit euz ho kwinn gwellan ;

Ha diskennit d'in gwinn-kleret,
'R gwinn blij da galon ar merc'hed ! —
'N ur memeuz gwerenn ez evjont,
'N ur memeuz gwele e kouskjont.....

. . . .

IV

P' ee Iannik Kokard da vouit dour,
Na ouie ket ez oa klanvour,
Ken a deuaz da em zellet,
E tispenne gant ar c'hlenved !

Iannik Kokard a lavare
Er ger, d'he vamm, pa arrue :
— Dalet, ma mamm, ho tour kerc'het,
En han' Doue, n'evet-han ket.

II

Marie Tili disait,
En arrivant chez le vieux Coquart :
— Donnez-moi escabeau pour m'asseoir,
Si je dois être belle-fille dans cette maison. —

— Belle-fille dans cette maison vous ne serez,
Ni vous, ni aucune autre fille de lépreux. —
— Jamais vous n'éprouverez de plus grande douleur
Que pour avoir appelé mon père lépreux ! —

III

Iannik Coquart disait
Un jour, à son père et à sa mère :
— Votre congé, ma mère et mon père,
Pour aller au pardon du Folgoat. —

— Allez, mon fils, allez au Folgoat,
Et allez-y en bonne compagnie..... —

. . . .

. . . .

Comme il était en route, pour s'y rendre,
Il rencontra Marie Tili :
— Iannik Coquart, dites-moi,
Où allez-vous, où avez-vous été ? —

— Je vais au pardon du Folgoat,
Que Dieu me donne bon pardon ;
Que Dieu me donne bon pardon,
Et à mes parents, à la maison, bonne nouvelle ! —

. . . .

Marie Tili disait,
En arrivant à Plouvorn :
— Versez-moi du vin à boire,
Versez-moi de votre meilleur vin :

Versez-moi du vin clairet,
Le vin qui plaît au cœur des femmes ! —
Ils burent dans le même verre
Et couchèrent dans le même lit.....

. . . .

IV

Quand Iannik Coquart allait prendre de l'eau,
Il ne savait pas qu'il était malade,
Jusqu'à ce qu'il vint à regarder dans l'eau,
Et qu'il vit qu'il se dépeçait par la maladie !

Iannik Coquart disait
A sa mère, en arrivant à la maison :
— Voici, ma mère, l'eau que j'ai été vous prendre,
Mais, au nom de Dieu, n'en buvez pas.

Ha mar fellfe d'in-me laret,
Me oar pelec'h 'on bet gwallet :
Oc'h eva gwinn, 'r memeuz gwerenn
Gant ur plac'hik koant a garienn ;

Oc'h eva gwinn 'r memeuz gwerenn,
Hag ur plac'h a oa kakousenn !
Ha ma karrfe ma mamm ma zad
Reï d'in kant skoed hag ur marc'h mad,

Me iafe da rivier Jourdenn,
Lec'h ma ve gwellat al laourienn ;
Lec'h m'oa hon Zalwer badezet,
'Zo remed euz a bep-klenved :

Mar karet, ma mamm ha ma zad,
Reï, d'in kant skoed hag ur marc'h mad,
Me 'iafe da rivier Jourdenn,
Lec'h ma ve gwellat al laourienn ? —

— Da rivier Jourdenn n'iefet ket,
Da lann 'r C'hlandi c'hui 'vo kasset :
C'hui 'vo kasset da lann ar c'hlan,
War vord ann hent 'ia da Zant-Iann. —

— Mar 'zavet un ti newez d'in,
Hen zavet en lann ar C'hlandi,
Ma welinn ar belerined
O vont en miz maë d'ar Ieodet.

Lakit ur prennestr 'n he bignon,
'Wit ma welinn 'r prosession ;
Wit ma welinn 'r prosession
En Plouilliau, dez ar pardon ;

M' welinn baniel-braz Plouilliau,
(Me 'm euz-han douget a weziou !)
Lakit ur prennestr 'n hi gostez,
Wit ma welinn ar Gernewez ;

Wit ma welinn ar Gernewez,
Eno ema ma c'harantez. —

V

Mari Tili a lavare
Er ger d'hi zad, pa arrue :
— Tric'houec'h paotr iaouank 'm euz laouret,
Iannik Kokard ann naontekvet ;

Iannik Kokard, ann diveza,
Laka ma c'halon da ranna !
Gant ul lomm goad ma biz-bihan,
Me laourfe kant evel unan ! —

Kanet gant Mari Clec'h, boutaoueres-koad euz koad *Beffou*. — 1868.

Si je voulais le dire,
Je sais où j'ai été empoisonné :
C'est en buvant du vin dans le même verre
Qu'une jeune fille que j'aimais ;

En buvant du vin dans le verre
D'une fille qui était lépreuse !
Et si voulaient mon père et ma mère
Me donner cent écus et un bon cheval,

J'irais à la rivière du Jourdain,
Où les lépreux recouvrent la santé ;
Là où notre Sauveur fut baptisé,
Il y a remède contre toutes les maladies.

Si vous vouliez, ma mère et mon père,
Me donner cent écus et un bon cheval,
J'irais à la rivière du Jourdain,
Où les lépreux recouvrent la santé ? —

— Vous n'irez pas à la rivière du Jourdain,
Mais vous serez conduit au *Klandi ;*
Vous serez conduit à *la lande du malade*,
Sur le bord du chemin qui mène à Saint-Jean. —

— Si vous me faites bâtir une maison neuve,
Faites-la bâtir sur la lande du Klandi,
Pour que je puisse voir les pèlerins
Qui si rendent au mois de mai au Guéodet.

Et qu'il y ait une fenêtre dans le pignon,
Pour que je puisse voir la procession ;
Pour que je puisse voir la procession
A Ploumilliau, le jour du pardon.

Pour que je voie la grande bannière de Ploumilliau,
(Je l'ai portée plus d'une fois !)
Mettez aussi une fenêtre sur le côté,
Pour que je puisse voir la Villeneuve ;

Pour que je puisse voir la Villeneuve,
Car c'est là qu'est mon amour ! —

V

Marie Tili disait
A son père, en arrivant à la maison :
— J'ai donné la lèpre à dix-huit jeunes gens,
Et Iannik Coquart est le dix-neuvième ;

Iannik Coquart, le dernier,
M'a brisé le cœur !
Avec une goutte de sang de mon petit doigt,
Je donnerais la lèpre à cent, comme à un seul ! —

Chanté par Marie Clech, sabotière de la forêt de *Beffou*. — 1863.

VARIANTES.

Une autre version, que je dois à Marie-Yvonne Le Roy, **la servante de** l'ancien curé de Plouaret, M. Denès, commence ainsi :

Iannik Kokard a lavare
D'he dad, d'he vamm, un dez a oc :
— Ma zad, ma mamm, mar am c'haret,
D'ar marc'hajou n'am c'hasfet ket,

Balamour da Vari Tili,
Na dremenann gwes ' biou hi zi,
Na dremenann gwes ' biou hi zi
N'am be komplimant digant-hi :

'Ve war ann daol un doubier wenn,
Ur beseled amann melenn,
Hag un dorz a vara michenn,
Hag en hi daou-dorn diou werenn ;

Gant-hi 'n hi daou-dorn diou werenn,
Unan gwinn-ruz, un' all gwinn gwenn.....

. . . .

Mari Tili a lavare,
'N ti Iann Kokard pa 'z arrue :
— Demad ha joa holl en ti-ma,
Roët d'in skabel d'azeza ;

Roët d'in skabel d'azeza,
Mar veen ar verc'h-kaer en ti-ma. —
Ar C'hokard koz a lavaras,
Da Vari Tili, p'hi c'hlewas :

— Merc'h-kaer en ti-ma n' vefet ket,
Na c'hui na merc'h kakouz a-bed. —
— Biskoas n'oc'h euz bet kalounad,
'Vel ' laret kakouz euz ma zad!..... —

. . . .

Biskoas na welis braoc'h ti
'Wit na ' ve ur gakouziri ;
Eno ' ve porz-bihan, porz-braz
'Vel 'n ti ann aotro a Roc'hlaz ;

Eno zo porz-braz, porz-bihan,
'Vel 'n ti ann aotro Koat-Rouan.....

. . . .

Cette version se termine ainsi :

Kriz ' vije 'r galon na oelje
En Plouilliau nep a vije,
[illegible] ar groaz, ar banier
H[illegible] bag ar c'hloer,
O kass Iannik d'he di newez !.....

NOTE.

Je connais parfaitement toutes les localités désignées dans ce gwerz. *Ar C'hlandi* (mot-à-mot maison du malade) est un village à peu de distance du bourg de Ploumilliau; la chapelle de Saint-Cado en est voisine, et le village de Saint-Jean-Brézéhan est un peu plus loin, sur la route de Saint-

Iannik Coquart disait,
Un jour, à son père et à sa mère :
— Mon père, ma mère, si vous m'aimez,
Vous ne m'enverrez pas aux marchés,

A cause de Marie Tili;
Je ne passe jamais devant sa maison,
Je ne passe jamais devant sa maison
Sans obtenir d'elle un compliment :

Sur la table il y a une nappe blanche,
Un vase rempli de beurre jaune,
Et une tourte de pain de miche (pain blanc),
Et elle tient à la main deux verres;

Elle tient à la main deux verres,
L'un de vin rouge, l'autre de vin blanc..... —

. . . .

Marie Tili disait,
En arrivant chez Jean Coquart :
— Bonjour et joie à tous dans cette maison,
Donnez-moi un escabeau pour m'asseoir;

Donnez-moi un escabeau pour m'asseoir,
Si je dois être belle-fille dans cette maison. —
Le vieux Coquart répondit
A Marie Tili, quand il l'entendit :

— Belle-fille dans cette maison vous ne serez,
Ni vous, ni aucune fille de lépreux! —
— Jamais vous n'aurez eu de crève-cœur,
Comme pour avoir appelé mon père lépreux! —

. . . .

Jamais je ne vis de plus belle maison,
Qu'une léproserie;
Il y a là petite cour et grande cour,
Comme chez le seigneur de Roc'hlaz;

Il y a là grande cour et petite cour,
Comme chez le seigneur de Coat-Ronan.....

. . . .

Dur eut été le cœur de celui qui n'eut pleuré,
Etant à Ploumilliau,
En voyant la croix et la bannière,
Et les prêtres et les clercs,
Conduisant Iannik à sa maison neuve!.....

Michel-en-Grève. Roc'hlaz, dans cette même commune, était un château dont il ne reste plus aujourd'hui que quelques ruines sans importance. Coat-Ronan était aussi un manoir noble d'une commune avoisinante. La Villeneuve (*ar Gernewez*) est à cinq cents mètres, environ, du bourg de Ploumilliau, sur le bord de la route de Saint-Michel-en-Grève. Quant au bourg de Plouvorn, dans le Finistère, il est bien sur la route que devaient suivre les pèlerins des Côtes-du-Nord, pour se rendre au Folgoat.

AR PLAC'H HI DAOU BRIED.

GWES KENTA.

I

Pa 'z een me da vouit dour da feunteunn 'r Waz-c'halek,
Ha me ' rankontr unan gwisket en ru-skarlek.

Hag hen 'c'houl' diganin : — Plac'h, ha c'hui ' zo dimet? —
Allas! me oa iaouank, hag laret na oann ket.

Hag hen d'am c'hass gant-han da dall ur boud-c'halek,
Ha ma derc'hell eno 'n toulad da varvallet.....

— Me am euz ul lez-vamm, ar wasa ' zo ganet,
Ha p'arruinn er ger, me a vo gourdrouzet. —

— Lavaret d'ho lezvamm, ar gwasa ' zo ganet:
Ar feunteun a zo pell, ann dour ' oa strawillet;

Ar feunteun a zo pell, ann dour oa strawillet,
Gant marc'h ur c'havalier ' tistreï euz ann Naonet..... —

. . . .

II

Pa oann en Keridon, en Keridon, ' tonet,
Me a glewe ur vouez ' oa *dili a bec'het;*

Ar zonerienn o soon, ' soon da dut ann eured,
Ha me ' poursu ma marc'h, o sonjal bout abred;

Ha me poursu ma marc'h, o sonjal bout abred,
Allas! pa arruiz, oant et kazi d' gousket.

— Digorrit d'in ho tor, plac'hik diou-wes eureujet,
Ann awell a zo kriz, ma daou-dorn ' zo klezret;

Ann awell a zo kriz, ma daou-dorn ' zo klezret,
O terc'hell brid ma marc'h ha ma c'hleze alaouret. —

— It-c'hui da Geridon, eno c'hui vo lojet,
Warc'hoas, pa vezo de, me iel ' di d'ho kwelet,

Hag a gasso dac'h lod euz a fest ma eured,
Ur c'hartier a gik-maout, un'-all a gefelek;

Ur c'hartier a gik-maout, un'-all a gefelek,
Hag ur banne gwin Spagn, da dorri ho sec'het. —

LA FEMME AUX DEUX MARIS. cf. II, 165)

PREMIÈRE VERSION.

I

Quand j'allais prendre de l'eau à la fontaine de Gwashalec,
Je rencontrai un homme vêtu d'écarlate rouge.

Et lui de me demander : — Femme, êtes-vous mariée? —
Hélas! j'étais jeune, et je lui dis que je ne l'étais pas.

Et lui de me conduire près d'un buisson de saule,
Et de me garder là quelque temps pour me conter fleurettes.....

— J'ai une marâtre, la plus méchante femme qui ait vu le
Et quand j'arriverai à la maison, je serai gourmandée. — [jour,

— Dites à votre marâtre, la plus méchante femme qui ait vu
La fontaine est loin, et l'eau était troublée; [le jour :

La fontaine est loin, et l'eau était troublée
Par le cheval d'un cavalier, qui revenait de Nantes..... —

. . . .

II

Quand j'étais à Keridon, à Keridon, revenant,
J'entendais une voix qui était (1).....................

Et les sonneurs qui sonnaient, sonnaient aux gens de la noce,
Et moi de presser mon cheval, pensant arriver de bonne heure;

Et moi de presser mon cheval, pensant arriver de bonne heure,
Hélas ! quand j'arrivai, on allait se coucher.

— Ouvrez-moi votre porte, jeune femme deux fois mariée,
Le vent est cruel, et mes deux mains sont engourdies;

Le vent est cruel, et mes deux mains sont engourdies
A tenir la bride de mon cheval, et mon épée dorée. —

— Allez à Keridon, là vous serez logé,
Demain, quand il fera jour, j'irai vous voir là,

Et je vous porterai votre part de mon festin de noces,
Un quartier de mouton et un autre de bécasse;

Un quartier de mouton et un autre de bécasse,
Et un peu de vin d'Espagne, pour vous désaltérer. —

(1) Je ne traduis pas la fin du vers, car je ne comprends pas ce que peut signifier *dili a bec'het*. Y a-t-il altération, ou aurai-je mal entendu? Je me rappelle cependant avoir interrogé la chanteuse qui me répondit : *Je ne sais pas; c'est comme cela que j'ai entendu dire*. Peut-être faudrait-il : *oa didu da glewet, — qui faisait plaisir à entendre*.

— N'eo ket se ' c'houlennann, plac'h diou-wes eureujet,
Digorrit d'in ho tor, ma daou-dorn ' zo klezret;

Digorrit d'in ho tor, ma daou-dorn ' zo klezret,
O terc'hell brid ma marc'h ha ma c'hleze alaouret.

Digasset am euz d'ac'h ar pez 'm boa prometet,
Ur gegeliad gloan-Spagn, hi daou-benn alaouret.

Digorrit d'in ho tor, plac'h diou-wes eureujet,
Me am boa klasket d'ac'h ho kwalenn genta ' eured;

Sellit ho piz-bihan, ho hini en tu-deou,
Hag ' teufet d'am c'hredi p' larinn gwirionezou. —

Pa zell hi biz-bihan, da em gonsideri :
— Oh! ia sur, c'hui ez eo, deuit raktall en ti!..... — (1)

. . . .

Kanet gant Mari MAHO. — 1867.

(1) La pièce est sans doute incomplète. Les villages qui portent le nom de *Gwazhalec* (Ruisseau des Saules) sont nombreux en Basse-Bretagne. Il y en a un dans la commune de Plounevez-Moëdec, auprès de la charmante chapelle de Keranmanac'h, ancienne aumônerie aux Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, dont la construction remonte au xv[e] siècle. J'ai recueilli cette version non loin de là, d'une jeune fille nommée Marie Maho.

———————

— Ce n'est pas là ce que je veux, femme deux fois mariée ;
Ouvrez-moi votre porte, mes deux mains sont engourdies ;

Ouvrez-moi votre porte, mes deux mains sont engourdies,
A tenir la bride de mon cheval, et mon épée dorée.

Je vous ai apporté ce que je vous avais promis,
Une quenouillée de laine d'Espagne, dorée aux deux bouts.

Ouvrez-moi votre porte, femme deux fois mariée,
C'est moi qui vous avais acheté votre premier anneau de noces ;

Regardez votre petit doigt, celui de la main gauche,
Et vous me croirez, quand je dis des vérités. —

Quand elle regarde son petit doigt, et qu'elle réfléchit :
— Oh ! oui, c'est bien vous, entrez vite dans la maison !.... —

. . . .

Chanté par Marie Maho — 1867.

AR PLAC'H HI DAOU BRIED.

EIL GWES.

I

Ann dersienn ' zo ganin a euz ma gwall-aozet.
— Mar karfeac'h dibri boued goude ' pe hi c'hrenet ;

Mar karfeac'h dibri boued goude ' pe hi c'hrenet,
Krenvoc'h ' ve ho kalon da stourmi euz 'r c'hlenved. —

— Me am euz ul lezvamm hag a zo kriz meurbet,
Diou, ter heur ' rok ann de, siouas! me ' ve zavet;

Diou, ter heur ' rok ann de, siouas! me ' ve zavet,
Da vont da gerc'had dour da feunteun 'r Waz-c'halek.

Ann noz a oa gwall-du, ann dour ' oa strawillet,
Gant marc'h ur c'havalier o tont euz ann Naonet :

Hag hen ' c'houll diganin : — Plac'hik, ha c'hui 'zo dimet? —
Ha me oe sot a-walc'h da laret na oann ket.

Hag hen kregi em dorn, m' c'hass gant-han d' 'r valanek,
Lakad d'in war ma barlenn un daou pe dri c'hant skoed;

Lakad d'in war ma barlenn un daou pe dri c'hant skoed,
Ur mouchouar koton, ur walenn alaouret :

— It-c'hui d'ar ger, plac'hik, da laret 'z oc'h dimet,
A-benn seiz vloaz ama me deui c'hoaz d'ho kwelet. —

II

— Pa oann en Keridon m' mestres, ' tont d'ho kwelet,
Me a glewe sklezr-mad sonerrienn ho eured.

Digorrit d'in ho tor, plac'hik newez-eureujet,
Brid ma marc'h ' zo torret, ma fajik ' zo kollet. —

— N' digorrinn ket ma dor d'ac'h na da zen a-bed,
Me ' zo aman kousket euz koste ma fried;

Me ' zo aman kousket euz koste ma fried,
Ha mar hen dishunvann, on sur bout skandelet..... —

P' oa digorret ann or, alumet ar goulaou,
Eno sur a rannas ho c'halonou ho daou !

Kanet gant Mari-Louiz LOYER.

LA FEMME AUX DEUX MARIS.

SECONDE VERSION.

I

J'ai la fièvre, et elle m'a fort malmenée.
— Si vous vouliez manger après l'avoir tremblée ;

Si vous vouliez manger après l'avoir tremblée,
Votre cœur aurait plus de force pour résister au mal. —

J'ai une marâtre qui est bien dure,
Deux, trois heures avant le jour, hélas ! je suis levée :

Deux, trois heures avant le jour, helas ! je suis levée,
Pour aller chercher de l'eau à la fontaine de Gwashalec.

La nuit était bien noire et l'eau était troublée,
Par le cheval d'un cavalier qui revenait de Nantes :

Et lui de me demander : — Jeune fille, êtes-vous mariée ? —
Et moi, je fus assez sotte pour lui dire que je ne l'étais pas.

Et lui de me prendre par la main et de me conduire dans une
Et de me mettre sur les genoux deux ou trois cents écus; [genêtaie,

Et de me mettre sur les genoux deux ou trois cents écus,
Avec un mouchoir de coton et un anneau doré :

— Retournez à la maison, jeune fille, et dites que vous êtes
Au bout de sept ans, je reviendrai vous voir. — [mariée ;

II

— Comme j'étais à Keridon, ma maîtresse, revenant vous voir,
J'entendais clairement les sonneurs de votre noce.

Ouvrez-moi votre porte, jeune femme nouvellement mariée,
La bride de mon cheval est rompue et mon page s'est égaré. —

— Je n'ouvrirai ma porte ni à vous, ni à nul autre,
Je suis ici couchée à côté de mon mari ;

Je suis ici couchée à côté de mon mari,
Et si je le réveille, il m'en voudra..... —

Quand la porte fut ouverte et la lumière allumée,
Leurs cœurs à tous les deux se brisèrent aussitôt ! (1)

Chanté par Marie-Louise LOYER.

(1) Rapprocher cette pièce et la précédente de celle du *Barzaz-Breiz* : *Le frère de lait* (page 163, 6e édition).

ANN DAOU VANAC'H

HAG AR PLAC'HIK IAOUANK

GWES KENTA.

I

Bars ar ger euz a Rudon, war ann hent pa her da Rom,
'Zo zavet ur gouant newez, 'zo en-hi menec'h o chom;

'Zo zavet ur gouant newez 'zo en-hi menec'h iaouank,
Ha noz na de na sessont o tebauch ar merc'hed koant.

Ma oa ur vinorezik a oa meurbet devodes
A ie bemdez da bedi Doue da gouant Sant-Franses.

O tont unan ar menec'h, hag o lavaret d'ez-hi :
— Deut ganin, minorezik, deut ganin-me d'am zi;

Deut ganin, minorezik, deut ganin-me d'am c'hambr,
Me diskoueso d'ec'h 'nn taolinier, ar misteriou ekselant. —

Ebars en kambr ar manac'h na pa 'z eo bet antreet,
Ann orojou war-n-ezhi kerkent a zo alc'houezet :

Hag ar spaz euz a seiz miz, ar spaz euz a seiz miz kloz,
Eo bet ar vinorezik, hep gwelet na de na noz;

Eo bet ar vinorezik, hep gwelet na de na noz,
Met ann daou jakob iaouank, 'ia da ved-hi bep-noz.

Ha war-benn ann eizvet miz, en em gavas dougerez,
Ann daou jakobin iaouank oe neuze meurbet diez.

'Tonet unan ar venec'h, ha d'ez-hi o lavaret :
— 'Tro Doue! minorezik, na penaos a vezo gret?

'Tro Doue! minorezik, na penaos a vezo gret?
Arru 'zo 'r vikel newez, ma vefomp holl visitet! —

— 'N han 'Doue! tad Olierr, ma c'hasset da gambr 'r studi,
Na euz vikel na eskop a ielo wit ma c'hlask di. —

O tont unan ar venec'h, hag o lavaret d'ez-hi :
— Selaouet, minorezik, ha zentet a ouzomp-ni;

Hastet-c'hui, minorezik, da gwiska ho pantouflou,
Wit ma teufet d'ann iliz, da laret ho kousperou;

Wit ma teufet d'ann iliz, da laret ho kousperou,
Mar n'ho laret euz ann dez, ho larfet euz ar goulou. —

Ma oa ur c'hloarek iaouank a oa arnaouet meurbet,
Mont eure da c'houll loja da gouant ar Fransesed.

LES DEUX MOINES

ET LA JEUNE FILLE.

PREMIÈRE VERSION.

I

Dans la ville de *Rudon* sur la route qui mène à Rome,
On a bâti un couvent neuf, où des moines demeurent;

On a bâti un couvent neuf, où demeurent de jeunes moines,
Qui ne cessent, ni la nuit ni le jour, de débaucher les jolies [filles.

Il y avait une petite mineure, qui était très-dévote,
Et qui allait tous les jours prier Dieu au couvent de St-François.

Vint un des moines, qui lui dit :
— Venez avec moi, jeune mineure, venez avec moi à la maison ;

Venez avec moi, jeune mineure, venez avec moi dans ma chambre,
Je vous montrerai les tableaux, les mystères *excellents*. —

Quand elle entra dans la chambre du moine,
Les portes furent aussitôt fermées sur elle ;

Et pendant l'espace de sept mois, l'espace de sept mois entiers,
Fut la jeune mineure, sans voir ni le jour ni la nuit;

Fut la jeune mineure, sans voir ni le jour ni la nuit,
(Nul autre) que les deux jeunes jacobins qui la visitaient chaque [nuit.

Et au bout de huit mois, elle se trouva enceinte,
Et les deux jeunes jacobins furent alors fort inquiets.

Vint un des deux qui lui dit :
— Hélas ! jeune mineure, que faire?

Hélas ! jeune mineure, que faire,
Il est arrivé un nouveau vicaire général, et nous serons tous [visités. —

— De grâce, père Ollivier, conduisez-moi dans la salle d'étude,
Il n'est ni vicaire ni évêque qui vienne me chercher là. —

Vint un des moines, qui lui dit :
— Ecoutez, jeune mineure, et obéissez-nous :

Dépêchez-vous, mineure, de mettre vos pantoufles,
Pour venir à l'église dire vos vêpres;

Pour venir à l'église dire vos vêpres,
Si vous ne pouvez les dire à la lumière du jour, vous les direz à [la chandelle. —

Un jeune clerc, harrassé de fatigue,
Vint demander à loger au couvent des Franciscains.

'Tonet unan ar venec'h hag o lavaret d'ez-han :
— En em dennet, ma mignon, na ve lojet den aman. —

Hag hen neuze o tistreï, hag o vonet war he c'hiz,
O vont 'n ur govezion, bars en traonik ann iliz.

War dro ter-heur rok ann dez hen deveuz bet ur spont braz,
'Welet enaoui goulou war gornik ann aoter-vraz.

. . . .

Hag ar vinorezik paour, pehini doa epouvant,
'C'houlenne a greiz kalon, ann nouenn, ar zakramant;

'C'houlenne a greiz kalon ann nouenn ar zakramant,
D'ar c'hrouadur a zouge a c'houlenne badeziant.

— Tawet-c'hui, minorezik, tawet ha na welet ket,
Rag n'eo ket c'hui ar c'henta, ann diwesa n' larann-ket :

Aman a zo et nao verc'h, krouadur gant pep-hini,
E-leall sur, Fanchonik tric'houec'h 'eo a reont-hi !

Ni 'zo deut hon c'halonou 'vel ann houarn pe ann derv,
Setu aze, Fanchonik, lec'h m'eo et ho kininterv ! —

II

Ar c'hloaregik iaouank gant spont vraz a lavare,
Bars en ti ann hostises, ann de warlerc'h ar beure :

— Digasset d'in, hostises, gwinn-ruz dimeuz ho kwella,
Ma teuïo d'in ma memoar, am euz kollet ann noz-ma;

Ma teuïo d'in ma memoar, am euz ann noz-ma kollet,
Rag gwelet 'm euz ann noz-ma pez na rafe den a-bed;

Gwelet laza 'r feumeulenn, ar vraoa plac'h a welis,
War ma fe a zen honest, brases a oa d'am avis ! —

Ann hostiz a c'houlenne euz ar c'hloarek, p'hen klewe :
— C'hui anavefe 'r re-ze, m'ho gwelfac'h war ar bale? —

— Laket ar c'hleïer da zoon, 'r prosession da vont en dro,
Mar marchont war ar pave, sur me ho anaveso..... —

. . . .

'Nn hini 'zo gant 'r zakramant, ez eo paotr ar c'hontellou, (1)
'Nn hini 'zoug ar sibouar, oa o terc'hel ar goulou !

Kroget en-he archerienn, ia, en-he raktal kroget,
'R re-ze ho deuz gret ur muntr, ha na raje den a-bed;

Deuz lazet ur feumeulenn, braoa plac'hik a welis;
War ma fe a zen honest, braz a vije ho malis ! —

. . . .

(1) Voir la variante, page 276.

Vint un des moines, qui lui dit :
— Retirez-vous, mon ami, ici on ne loge personne. —

Et lui de s'en retourner alors, de revenir sur ses pas,
Et de se mettre dans un confessionnal, au bas de l'église.

Environ trois heures avant le jour, il eut une grande frayeur,
En voyant allumer de la chandelle sur l'angle du maître-autel.

. . . .

Et la pauvre mineure, saisie d'épouvante,
Demandait du fond du cœur le sacrement de l'extrême-onction ;

Elle demandait du fond du cœur le sacrement de l'extrême-onction,
Et pour l'enfant qu'elle portait, elle demandait le baptême.

— Taisez-vous, jeune mineure, taisez-vous et ne pleurez pas,
Car vous n'êtes pas la première, la dernière je ne dis pas :

Il y a là neuf filles, créature en chacune d'elles,
En vérité, Françoise, cela fait dix-huit !

Nos cœurs à nous sont devenus comme le fer ou le chêne ;
Voilà, Françoise, l'endroit où repose votre cousine ! —

II

Le jeune clerc disait, saisi d'épouvante,
En arrivant, le lendemain matin chez l'hôtesse :

— Apportez-moi, hôtesse, du vin rouge de votre meilleur,
Pour que je retrouve ma mémoire, que j'ai perdue cette nuit;

Pour que je retrouve ma mémoire que j'ai perdue cette nuit,
Car j'ai vu cette nuit ce que personne au monde ne voudrait faire;

J'ai vu tuer une femme, la plus jolie que jamais je vis,
Et, sur ma foi d'honnête homme, je crois qu'elle était enceinte ! —

Et l'hôte demandait au clerc, en l'entendant :
— Reconnaîtriez-vous ces gens-là, si vous les voyiez sur pied ? —

— Faites sonner les cloches et sortir la procession,
S'ils marchent sur le pavé, je les reconnaîtrai certainement... —

. . . .

— Celui qui porte l'ostensoir, est l'homme aux couteaux, (1)
Celui qui porte le ciboire, tenait la chandelle !

Saisissez-les, archers, saisissez-les sur le champ,
Car ceux-là ont commis un meurtre que nul au monde n'aurait commis ;

Ils ont tué une femme, la plus jolie que jamais je vis :
Sur ma foi d'honnête homme, grande devait être leur méchanceté !

. . . .

(1) Voir la variante, page 277.

III

Hi lez-tad a lavare, pa zaouline war hi be :
— Ha posupl ve Fanchonik, a ve te a ve aze?
Me ' zo bet seiz miz 'r prison, barnet da veza krouget,
Balamour did, Fanchonik, a oa din-me tamalet ! —

Kanet gant Mari-Job KERIVAL.
Kerarborn, 1849.

VARIANTE.

'Nn hini ' rok a ansanse, oa ' terc'hel ar goulou ;
'Nn hini ' zouge 'r zakramant, oa paotr ar c'hontellou.

— Tostaët, aotro 'r person, tostaët promtamant
Da lemel 'nn aotro Doue a zaou-dorn 'nn den mechant !

. . . .

Endann seitek dewez ho froses a oe gret,
Barnet gant ar Parlamant da veza dibennet.

Lennet a oe dira-z-he gant rigor ho setanz,
Konduet gant ar bourrew da vont bete 'r potanz ;

Konduet a oant gant-han bet ' ar vaz huella,
Eno a renkjont merwell bet ' ar varn diwesa !

III

Son parâtre disait, agenouillé sur sa tombe :
— Est-il possible, Françoise, que tu sois là !
J'ai été sept mois en prison, condamné à être pendu,
A cause de toi, Françoise, que l'on me reprochait ! —

Chanté par Marie-Josèphe KERIVAL.
Keramborgne, 1849.

VARIANTE.

Celui de devant, qui encensait, tenait la chandelle;
Celui qui portait l'ostensoir, était l'homme aux couteaux.

— Approchez, monsieur le recteur, venez vite
Arracher le Seigneur Dieu d'entre les mains du méchant ! —

. . . .

Sous dix-sept jours, leur procès fut fait,
Ils furent condamnés par le Parlement à être décapités.

On leur lut la sentence rigoureuse,
Et ils furent conduits par le bourreau jusqu'à la potence;

Ils furent conduits par lui jusqu'au dernier degré de l'échelle,
Et là ils durent mourir jusqu'au jugement dernier !

ANN DAOU VANAC'H

HAG AR PLAC'HIK IAOUANK.

EIL GWES.

I

Etre traon ar *Rudonou* (1), hag ann hent 'z ia da Rom,
'Zo zavet ur gouant newez, en-hi menec'h o chomm;

'Zo zavet ur gouant newez, en-hi menec'h iaouank
N' baouezont noz na de o tebauch 'r merc'hed koant.

Bars en ker ' zo 'r vinores, ' zo meurbet devodes;
Mont ' ra bep-sul d'ann ofern, war ar pemdez alies:

Mont ' ra bep-sul d'ann ofern, war ar pemdez ' wesiou,
Na da iliz Sant-Franses, da laret hi euriou.

Ha daou jakobin iaouank o vont da gomz out-hi :
— Deut ganimb, minorezik, deut ganimb-ni d'hon zi;

Deut ganimb, minorezik, deut ganimb-ni d'hon c'hambr,
D'esplikan ann taolinier, 'r misteriou ekselant..... —

II

Pa oa bet nao miz eno, hag hi laret d'ez-hi :
— 'Tro Doue! minorezik, na petra refomp-ni?

'Tro Doue, minorezik, petra a vezo gret,
Arru 'r vikel-jeneral d'ar gouant d'hor gwelet? —

Hag hi o c'houlenn kuzul. Lusufer ho c'helennas
D'hi laza, d'hi interrin en korn ann aoter-vraz.....

Ur paour en iliz lojet, a oe meurbet spontet,
Na buhez ar plac'hik 'n noz-se p'hen euz klewet.

Ar manac'h ar C'hardinal hen euz d'ez-hi laret :
— Lar d' *in manus* pa gari, out en eur m' vi lazet! —

Ha hi da c'houlenn hi graz, wit n' vije ket lazet,
'Wit ar frouez a oa gant-hi, ma vije badezet.

'Wit hi bugelik bihan ' c'houlenne badeziant,
Hag ewit-hi hi unan, nouenn ha zakramant.

Met ar manac'h-braz neuze a dies-krog 'n ur bal,
Ha ' skoas ar vinores paour d'ann douar raktal.

(1) Toutes les versions que j'ai recueillies de ce chant portent *Rudon* ou *Ruduno*, ou *Rudonou*. Faut-il y voir une altération de *Redon* ?

LES DEUX MOINES
ET LA JEUNE FILLE.
SECONDE VERSION.

I

Entre la vallée de *Rudono* et le chemin qui mène à Rome,
On a bâti un couvent neuf, où des moines demeurent;

On a bâti un couvent neuf, où demeurent de jeunes moines
Qui ne cessent, ni la nuit ni le jour, de débaucher les jolies filles.

Il y a dans la ville une mineure qui est très-dévote;
Elle va tous les dimanches à la messe, et souvent sur la semaine:

Elle va tous les dimanches à la messe, sur la semaine, quel-
A l'église de Saint-François, pour réciter ses heures. [quefois,

Et deux jeunes jacobins d'aller lui parler : [son;
— Venez avec nous, mineure, venez avec nous dans notre mai-

Venez avec nous, mineure, venez avec nous dans notre chambre,
Nous vous expliquerons les tableaux, les mystères excellents. —

II

Quand elle y eut été neuf mois, ils lui dirent :
— Mon Dieu, petite mineure, que ferons-nous?

Mon Dieu, petite mineure, que faire?
Le vicaire-général est arrivé au couvent, pour nous visiter. —

Et ils demandèrent conseil. Lucifer leur conseilla
De la tuer et de l'enterrer au coin du maître-autel.....

Un mendiant, logé dans l'église, fut saisi de frayeur,
De voir ce qui arriva cette nuit-là à la pauvre fille.

Le moine *Le Cardinal* lui dit : (1)
— Récite ton *in manus* quand tu voudras, car voici l'heure où

Et elle de demander grâce pour sa vie, [tu mourras! —
Et le baptême pour le fruit qu'elle portait.

Pour son petit enfant elle implorait le baptême,
Et pour elle-même le sacrement de l'extrême-onction.

Mais le grand moine alors saisit une pelle,
En frappa la mineure et l'étendit par terre.

(1) S'agit-il ici d'un moine nommé Le Cardinal, ou bien du grand moine, comme il est dit ailleurs, l'abbé?

Seiz taol-pal, hep-c'houitan, hen euz d'ez-hi roët,
Ar bugel, ar vinores, ho daou 'n euz ho lazet!

Neuze 'z iejont d'ar gouant, ha 'pakjont ho dillad,
Gant ann aouenn rag ar c'hlask, balamour ma oa goad.

Ann deiz-warlerc'h ar beure, pa oa strinket ann de,
Unan ann daou vanac'h-man ann or a zigorre.

Ar paour e-meaz ann iliz kerkent a zo bet et,
Ebars un hostaliri ez eo bet antreet :

— Roët d'in tamm da zibri, ha banne da eva,
Nag ewit kaout ma memoar, 'm euz kollet en noz-ma;

Me am euz gwelet laza 'n noz-man ur vinores,
Am euz aoun-braz, ma Doue, rag ma oa dougeres.

Rag ar vouez euz hi bugel, me gred, am euz klewet,
Met kaer hen euz bet krial, bepred eo bet lazet! —

Tud oa en hostaliri a zo bet sortiet
D'ober ann diskuil kerkent ha m'ho deuz bet klewet.

Ar vikel a lavare d'ar paour, p'hen interroje :
— Na taolet-ewes mad paour, petra ho pe laret!

Na taolet-ewes mad paour, petra ho pe laret,
Da zamma ma ministred brema, hep kaout sujet! —

— Leall, aotro ar vikel, mar n'am c'hredet-c'hui ket,
Gret-c'hui ur prosession, neuze 'vezo gwelet;

Gret-c'hui ur prosession, gret d'he monet en dro,
Dishenvel int ar re-all, ar goad euz ho bouto.... —

. . . .

Toullet a oe ann douar 'l lec'h ma oa bet laket,
M'eo kavet ar c'horf 'l lec'h hen doa ar paour laret.

M'int bet neuze kommerret ha kasset d'ar prison;
En Paris a resevjont ho c'hondaonation.

Ha ter zro d'ann iliz ho deuz renket ober,
Ewit ho finijenn, ann dut indign ha kruel.

Gwisket a oe d'ez-he peb a rochet rousinet,
Ha goude-ze ho c'horfo 'n un tanted braz dewet;

Ha goude-ze ho c'horfo 'n un tanted braz dewet,
Ewit reï skouer d'ar re-all 'n ho flaz 'vije laket.

Ar manac'h braz a lare na pa ieas bars ann tan :
— Roït d'in nerz ha kalon 'wit gallout resistan,

Ewit ma rinn pinijenn euz ma fallagries!

. . . .

Allas! penaos, ma memoar, biskoas n'am boa sonjet
A vijenn me d'ar maro blamour d'ur plac'h laket!

Kalz euz a verc'hed iaouank 'hallo brema laret
Am euz me kousket gant-he ha tapet ho gwerc'hted.... —

Il lui a donné sept coups de pelle, sans faillir,
Et l'enfant et la mineure, il les a tués tous les deux !

Alors ils rentrèrent dans le couvent et cachèrent leurs vête-
Par crainte de la recherche, car il y avait du sang ! [ments,

Le lendemain matin, quand le jour eut jailli,
Un des deux moines ouvrit la porte (de l'église).

Le mendiant sortit aussitôt de l'église
Et entra dans une auberge :

— Donnez-moi un morceau à manger et une goutte à boire,
Pour que je recouvre la mémoire, que j'ai perdue cette nuit :

J'ai vu tuer cette nuit une mineure,
Et je crains bien, mon Dieu, qu'elle ne fut enceinte,

Car je crois avoir entendu la voix de son enfant ;
Mais il avait beau crier, on l'a tué quand même ! —

Des gens qui étaient dans l'auberge sortirent,
Pour faire leur déclaration, dès qu'ils entendirent cela.

Le vicaire (général) disait au mendiant, en l'interrogeant :
— Prenez bien garde, mendiant, à ce que vous dites !

Prenez bien garde, mendiant, à ce que vous dites,
Et que vous ne chargiez mes ministres, sans raison ! —

— Vraiment, monsieur le vicaire, si vous ne me croyez pas,
Faites une procession, et alors on verra ;

Ordonnez une procession, faites-les défiler, [chaussures. —
Ils ne ressemblent pas aux autres, ils ont du sang sur leurs

. . . .

On creusa la terre à l'endroit où elle avait été mise,
Et on trouva son corps là où le mendiant avait dit.

Les deux moines ont été arrêtés alors et conduits en prison ;
C'est à Paris qu'ils reçurent leur condamnation.

Il leur a fallu faire trois fois le tour de l'église,
Pour leur pénitence, les hommes indignes et cruels !

On leur revêtit a chacun une chemise enduite de résine,
Puis leurs corps furent consumés sur un grand bûcher ;

Puis leurs corps furent consumés sur un grand bûcher,
Pour faire un exemple pour ceux qui devaient les remplacer.

Le grand moine disait, en entrant dans le feu :
— Donnez-moi force et courage pour pouvoir résister,

Et faire pénitence de ma méchanceté !

. . . .

Hélas ! ma mémoire, pourquoi n'avais-je jamais pensé
Que je serais condamné à mourir à cause d'une fille !

Beaucaup de jeunes filles pourront dire, à présent,
Que j'ai couché avec elles, et pris leur virginité..... —

Brema 'hallo ann ezec'h, p'eo ar manac'h dewet,
Dougenn ar c'hanvo d'ez-han, dre ma voint delivret.

Ha koulsgoude ar groage lareur 'zo dezolet
D'ar manac'h ha d'ar paillard, en heur ma oe dewet.

Finisa 'ra he vuhe gant kalz euz a ankenn,
Ha lezel bars ar bed-ma kalz bars ar binijenn.

Hag a-baoue m'eo maro, biskoas na euz klewet,
'Vell 'lare, p'oa en buhez, a teuje da brezek :

Met 'baoue ma 'z eo maro, hag et bars ann douar,
N'euz ket bet brasoc'h galloud wit 'roeur d'ar re-all !

Hogenn lezomp ar manac'h, dre ma oa ur gwall-baotr,
En keït ma oa er bed-man, hen deveuz gret he baotr.

C'hoas lavare ann indign, dre ma oa un den-fall,
N'hen defoa ket a skrupul o vont er c'hostez-all !

Kanet gant ur vates hostaliri, en bourk *Pleubihan*.
Ebrel, 1864.

Une autre version présente les variantes qui suivent :

— Hennont 'zo war 'r marchepi, a zouje ar golou,
He gamarad 'nn tad Olier, oa paotr ar c'hontellou. —

Kriz a vije ar galon, kriz-kaer, mar ma oelje,
Bars en iliz Sant-Franses, ur zulwez da greiz-de;

Bars en iliz Sant-Franses, ur zulwez da greiz-de,
O welet tad ar plac'hik, 'welet penaoz ' krie :

— Me a oa gret ma froses da veza dispennet,
Blamour did, minorezik, a oa d'in tamallet ;

Blamour did, minorezik, a oa d'in tamallet,
En beo pe hen maro a renkjes beza rentet ! —

Maintenant que le moine est mort, les maris pourront
Porter son deuil (s'en réjouir) parcequ'ils seront délivrés de lui.

Et pourtant les femmes sont, dit-on, désolées,
Et regrettent l'heure où fut consumé le moine, le paillard.

Il finit sa vie avec beaucoup d'angoisse,
En laissant dans ce monde beaucoup dans la pénitence.

Et depuis qu'il est mort, on n'a jamais entendu dire,
Comme il disait, quand il était en vie, qu'il soit *revenu :*

Mais depuis qu'il est mort et mis en terre,
Il n'a pas obtenu de plus grand privilége que les autres!

Mais laissons le moine, parce qu'il était un homme redouta-
Pendant qu'il a été dans ce monde, il a mené joyeuse vie! [ble!

Il disait encore, l'homme indigne, le méchant,
Qu'il n'avait aucun scrupule en allant de l'*autre côté!*

Chanté par une servante d'auberge du bourg de *Pleubihan.*
Avril 1864.

Une autre version présente les variantes qui suivent :

— Celui-là qui est sur le marchepied (à l'autel), tenait la chandelle,
Son camarade, le père Ollivier, était l'homme aux couteaux. —

Dur eut été le cœur, bien dur, de celui qui n'eut pleuré
Dans l'église de Saint-François, un dimanche, à midi;

Dans l'église de Saint-François, un dimanche, à midi,
En voyant le père de la jeune fille, en voyant comme il criait :

— Mon procès était fait, j'étais condamné à être mis en morceaux,
A cause de toi, chère mineure, de toi qu'on me reprochait ;

A cause de toi, chère mineure, de toi qu'on me reprochait,
Vive ou morte, il me fallait te retrouver! —

NOTE.

Rien n'indique que les moines de notre gwerz fussent de l'ordre du Temple. Au contraire, les mots *jacobins* et *couvent de Saint-François* reviennent souvent dans les leçons que j'ai recueillies. Dans la pièce du *Barzaz-Breiz* (page 184), la scène se serait passée auprès de Quimper, dans la commune de Penharz, je crois, au lieu où l'on voit encore quelques ruines, connues dans le pays sous le nom de *Temple des faux dieux*, et où l'on dit traditionnellement qu'exista autrefois une commanderie de l'ordre du Temple. Il n'est pas prouvé cependant que cette attribution ne soit pas erronée, et M. de Blois s'exprime clairement dans ce sens, dans le dictionnaire d'Ogée, au mot Penharz : « Ce qu'on appelle *le Temple des faux dieux*, n'est autre chose que la grande » salle du manoir de Prat-an-Roux. Cette terre a donné son nom à une » ancienne famille, ayant pour armes une croix pattée d'azur, et qui s'est » fondue dans la maison du Juch, vers la fin du XIVe siècle. Les croix pattées » ont fait croire que Prat-an-Roux avait appartenu aux Templiers. Mais il » faut remarquer que partout, ici, ces croix sont alliées avec le lion de la » maison du Juch, et l'alliance de cette maison avec l'héritière de Prat-an-» Roux est bien connue. »

Cette pièce est, a peu près, la seule de ce genre que j'aie recueillie contre les moines. J'ai cependant fait bien des recherches pour trouver une version, ne fût-ce même que des lambeaux, quelques vers seulement, de la ballade, déjà célèbre parmi les savants bretons, connue sous le nom de *Les moines de l'Ile-Verte*, et qui a été publiée dans l'*Athenæum français* (année 1854, p. 709). J'ai séjourné plusieurs jours dans le pays où l'on place la scène, j'ai interrogé les habitants de Pleubihan, de Lanmaudes, de Paimpol, de Kerity-Beauport, mais vainement; je n'ai même pas trouvé un seul vers. Et pourtant des couplets tels que ceux-ci étaient bien de nature à se graver dans la mémoire du peuple, si le chant en question avait été réellement populaire :

Ar manac'h-braz a lavare,	Le grand moine (l'abbé) disait.
War lein ar skeul pa arrue :	En arrivant au haut de l'échelle :
— Mui a verc'hed am euz gwallet,	— J'ai violé plus de filles
Wit n' zo aman euz ma zellet !	Qu'il n'y en a là à me regarder !
Mui a zakrilej am euz gret	J'ai commis plus de sacriléges
Wit ' zo neudenn bars ma rochet,	Qu'il n'y a de fils dans ma chemise ;
Ha c'hoas c'houlennann ' rok merwel,	Et je demande encore, avant de mourir,
Ma kouezou gwall war Breiz-Izel. —	Que tous les fléaux tombent sur la Basse-Bretagne ! —

Mais aujourd'hui que je tiens le mot de cette énigme, et que je connais l'auteur de ce pastiche, qui est réellement réussi quoique trop empreint de la rhétorique et des sentiments modernes pour passer pour une poésie *ancienne*, après mûr examen, je ne m'étonne plus de l'insuccès complet de mes recherches. Il me revient à la mémoire que, il y a seize ou dix-sept ans, le véritable auteur de la pièce, homme de talent et de beaucoup d'imagination, me sachant occupé à rechercher les poésies populaires du pays de Tréguier, celui de nos anciens diocèses bretons où l'on chante le plus, me récitait souvent ces vers, ainsi que quelques autres, comme le refrain des *Loups de mer* (*Ar Bleizdi-mor*, voir page 72), l'apostrophe de La Fontenelle à son épée, *la vieille Ahès*, et me demandait, en souriant : — As-tu trouvé cela ? — Non, disais-je, avec quelque dépit ; mais je chercherai encore, et je trouverai. — Tu peux chercher, reprenait-il, avec une douce malice, mais tu ne trouveras pas. — J'étais dépité et presque honteux de voir que d'autres trouvaient, dans mon pays même, de si beaux chants *anciens*, relatifs aux événements les plus marquants de notre histoire nationale, tandis que moi je ne trouvais rien de pareil, ou presque rien. Et je cherchais encore, avec

plus d'ardeur, j'interrogeais les aveugles, les fileuses, les tailleurs, les sabotiers dans leurs huttes, les vieillards; je leur citais les couplets, les beaux vers que j'avais retenus à les entendre réciter à mon ami, ou pour les avoir lus dans un livre auquel j'avais voué une grande admiration, le *Barzaz-Breiz*, et tous me répondaient invariablement, et en secouant la tête d'un air de doute : « Nous » n'avons jamais entendu rien de semblable. » J'en venais alors à douter du mérite et de l'utilité de mes recherches et j'y renonçais parfois : mais j'y revenais toujours, pour mon propre plaisir, et sans aucune idée bien arrêteé de publicité, du moins dans les premiers temps. Les pauvres *gwerz* et *sônes*, trop souvent incomplets, incohérents, bizarres, naïfs, que je copiais sous la dictée de nos paysans me semblaient si pâles, si mal tournés, si rustiques, à côté des belles ballades toujours si régulières, si poétiques, si parfaites de mon ami et du *Barzaz-Breiz !* Et pourtant j'y trouvais un charme inexprimable; j'avais toujours sur moi du papier blanc et un crayon, et je ne manquais jamais une occasion de recueillir un *gwerz* ou un *sône* que je n'avais pas encore, ou une version différant sur quelque point de celles que je possédais déjà. Aussi puis-je dire en toute sincérité que mon livre est un livre de *bonne foi*, ce qui en sera sans doute le principal mérite. Toutes les pièces qui s'y trouvent, sans exception, peuvent se recueillir encore dans le pays. Si on ne les trouve pas toujours dans les communes, et dans la bouche des personnes que j'ai indiquées (car quelques-unes sont mortes), on les trouvera certainement dans quelqu'autre commune voisine. Chez nous, nul n'emporte dans la tombe le secret d'une tradition orale ou d'un chant populaire légué par les aïeux de génération en génération, et venu avec eux, peut-être, des pays lointains où fut leur berceau. C'est là un patrimoine commun, et il est assez riche pour que chacun de nous y ait une part aussi large qu'il le peut désirer.

LEZOBRE (1)

GWES KENTA.

I

Tre Koat-ar-Skevel ha Lezobre
A zo zavet ur gombat newe; (*bis*)
Ar re-ze deuz zavet ur gombat,
Doue da reï d'ez-he kombat vad! (*bis*)
Doue da reï d'ez-he kombat vad,
Ha d'ho zud er ger kezelou mad! (*bis*)
Markiz Lezobre a lavare
D'he baj-bihan, un dez a oe:
— Dibres-te d'in-me ma inkane,
Ma ez inn da ober ur bale;
Laka ur brid arc'hant en he benn,
Hag un dibr alaouret war he gein;
Hag un dibr alaouret war he gein,
Houarn he daou-droad en aour-melenn;
En aour melenn vezo houarnet,
Wit mont da Zantes-Anna Vened. —

II

Ann aotro Lezobre a lare,
En Zantes-Anna pa arrue:
— Demad, itron santes Anna Vened,
Me zo deut iaouankik d'ho kwelet;
N'am euz ket tric'houec'h vloaz achuet,
Hag en tric'houec'h kombat ez on bet;
Hag ho zric'houec'h am euz goneet,
Dre ho kraz santes Anna Vened;
Grit d'in c'hoaz gonit ann naontekvet,
Ha me a rei dac'h anter-kant skoed;
Ia, anter-kant skoed en arc'hant gwenn,
Hag ur c'hement-all en aour-melenn;
Ha c'hoaz a rinn dac'h un donezon
A vezo kaer da dez ho pardon;

(1) Les Aubrays, nom d'une seigneurie de la maison de Retz, apportée en mariage, en 1455, à Rolland de Lannion, par Guyonne de Grézy, dame des Aubrays.

LES AUBRAYS.

PREMIÈRE VERSION.

I

Entre *Koat-ar-Skevel* et Lezobre
S'est élevé un combat nouveau ;

Ceux-là ont élevé un combat,
Que Dieu leur donne bon combat !

Que Dieu leur donne bon combat,
Et à leurs parents, à la maison, bonne nouvelle !

Le marquis de Lezobre disait,
Un jour, à son petit page :

— Selle-moi ma haquenée,
Que j'aille faire une promenade ;

Mets-lui une bride d'argent en tête,
Et une selle dorée sur le dos ;

Et une selle dorée sur le dos,
Aux deux pieds des fers d'or jaune ;

Elle sera ferrée d'or jaune,
Pour aller à Sainte-Anne de Vannes. (1) —

II

Le seigneur Lezobre disait,
En arrivant à Sainte-Anne :

— Bonjour, madame sainte Anne,
Je suis venu bien jeune vous voir ;

Je n'ai pas dix-huit ans accomplis
Et pourtant j'ai pris part à dix-huit combats ;

Et je les ai tous gagnés,
Grâces à vous, sainte Anne de Vannes ;

Faites-moi encore gagner le dix-neuvième,
Et je vous donnerai cinquante écus ;

Oui, cinquante écus, en argent blanc,
Et autant en or jaune ;

Je vous ferai de plus un présent,
Qui sera beau le jour de votre pardon ;

(1) Sainte-Anne d'Auray.

Me a roïo dac'h ur groaz aour-finn,
Ar c'haera vezo en foar Kintinn;

Me a roïo dac'h un tabernek
Hag ur zakramant holl alaouret;

Ouspenn a rinn dac'h ur groaz arc'hant,
Hag un esensouer hag ul lamp;

C'hoaz a roïnn dac'h ur baniel-gwenn,
A vo seiz kloc'h arc'hant ouz he benn;

A vo seiz kloc'h arc'hant ouz he benn
Hag un troad balenn wit hen dougenn;

Habillamant wit ho seiz aoter,
Hag un oferenn-bred bep gwener:

C'hoaz a roïnn dac'h ur c'houriz koar,
Hag a raïo ter zro d'ho mogoar;

A raïo ter zro en dro d'ho ti,
Ha dont da skoulmo d'ar marchepi. —

Na oa ket he c'hir peur-lavaret,
Ma komzaz santes Anna Vened:

— Kerz d'ar gombat, 'me-z-hi, Lezobre,
Me a vo eno kerkent ha te. —

III

'Nn aotro Koat-ar-Skevel 'c'houlenne
Digant Lezobre, un dez a oe:

— Demad larann dide, Lezobre;
Da unan out-te deut d'ann arme? —

— N'euz deut nemet-on da gombati,
Nemet ma fajik bihan ha mi;

Nemet ma fajik bihan ha mi,
Ha Doue hag ar Werc'hes Vari;

Ar Werc'hes Vari benniget,
Hag 'nn itron santes Anna Vened! —

— Lizeriou am euz digant ar roue,
Na ewit da laza, Lezobre. —

— Mar 'c'h euz lizeriou digant ar roue,
Roït d'inn, ma lenninn ann ez-he. —

— Distera zoudard 'zo em bandenn,
N'ho rofe ket da ur seurt azenn! —

— Wit mar d'on-me azenn, a dra-sur,
Me na onn ket azenn dre natur;

Me na on ket azenn dre natur,
Ma zad a lareur oa un den fur. —

Je vous donnerai une croix d'or fin,
La plus belle qui sera à la foire de Quintin;

Je vous donnerai un tabernacle (un dai),
Et un sacrement (ostensoir) tout d'or;

Je vous donnerai encore une croix d'argent,
Avec un encensoir et une lampe;

Je vous donnerai encore une bannière blanche,
Avec sept clochettes d'argent à son extrémité;

Avec sept clochettes d'argent à son extrémité,
Et une tige de baleine pour la porter;

Garnitures pour vos sept autels,
Et une grande messe chaque vendredi :

Je vous donnerai encore une ceinture de cire
Qui fera trois tours à votre muraille;

Qui fera trois fois le tour de votre maison,
Et viendra se nouer sur le marchepied (de l'autel). —

Il n'avait pas fini de parler,
Que sainte Anne de Vannes prit la parole :

— Vas au combat, dit-elle, Les Aubrays,
Je serai là aussitôt que toi ! —

III

Le seigneur de Koat-ar-Skevel demandait,
Un jour, à Les Aubrays :

— Je te souhaite le bonjour, Les Aubrays;
Es-tu venu seul au combat? —

— Il n'est venu que moi pour combattre,
Il n'est venu que mon petit page et moi;

Il n'est venu que mon petit page et moi,
Et Dieu et la Vierge Marie;

La Vierge Marie bénie,
Et madame sainte Anne de Vannes! —

— J'ai des lettres de la part du roi,
Pour te tuer, Les Aubrays. —

— Si vous avez des lettres de la part du roi,
Donnez-les moi, pour que je les lise. —

— Le moindre soldat de ma troupe
Ne les donnerait pas à un âne comme toi! —

— Si je suis âne, bien certainement,
Je ne suis pas âne de nature;

Je ne suis pas âne de nature,
Mon père était, dit-on, un homme sage. —

— Kent wit ma 'z i-te euz al lec'h-me,
Me ouïo hag eo gwir kement-se. —

Na oa ket ar gir peurlavaret,
Koat-ar-Skevel hen euz douaret;

Koat-ar-Skevel hen euz douaret,
Hag anter-kant euz he zoudarded.

He baj bihan a zo en tuz-all,
A ra iwe mui, pe gement-all.

Koat-ar-Skevel a lavare
Da varkiz Lezobre eno neuze:

— Te skrivfe ewit-on ul lizer,
Da gass d'am fried, a zo er ger?

Da gass d'am fried, d'am bugale.
Da laret 'vo marw ho zad en arme?

Rag ma bugale ve disenoret
'Klewet vo ganid 'm bo kombatet;

'Klewet vo ganid 'm bo kombatet,
Na p'am euz-me ar gombat kollet! —

Kanet gant Mari Daniel, paroz *Duault.*

LEZOBRE

HA MAURIAN AR ROUE.

EIL GWES.

I

Koad-ar-Ster ha Lezobre 'zo bet
Diwar-benn un emgann em glewet. (*bis*)

Doue da reï d'ez-he beaj-vad,
D'ar re chommo er ger kezlo-mad! (*bis*)

Ann aotro Koad-ar-Ster a lare,
War bave Treger, pa zigoueze : (*bis*)

— Demad d'ac'h holl ha joa er ger-ma,
Ann aotro Lezobre pelec'h ema? — (*bis*)

— Mar d'eo Lezobre a c'houlennet,
Aotro Koat-ar-Ster, oud-han 'komzet. — (*bis*)

— Dalc'h aze ul lizer, Lezobre,
Digasset did a-beurz ar roue. — (*bis*)

— Mar d'eo gant ar roue skrivet d'in,
Reit-han d'in ta, ewit m'hen lennin. —

— Avant que tu t'en ailles de là,
Je saurai si cela est vrai. —

Il n'avait pas fini de parler,
Qu'il a étendu Koat-ar-Skevel à terre;

Il a étendu Koat-ar-Skevel à terre,
Ainsi que cinquante de ses soldats.

Son petit page est de l'autre côté,
Et en fait autant, ou davantage.

Koat-ar-Skevel disait
Au marquis de Les Aubrays, en ce moment :

— Voudrais-tu m'écrire une lettre,
Pour l'envoyer à ma femme, qui est à la maison?

Pour l'envoyer à ma femme et à mes enfants,
Pour leur dire que leur père sera mort à l'armée?

Car mes enfants seraient déshonorés,
S'ils apprenaient que c'est contre toi que j'ai combattu;

S'ils apprenaient que c'est contre toi que j'ai combattu,
Puisque j'ai perdu le combat! —

Chanté par Marie Daniel, commune de *Duault*.

LES AUBRAYS

ET LE MORE DU ROI.

SECONDE VERSION.

I

Koat-ar-Ster et Les Aubrays
Se sont entendus au sujet d'un combat.

Que Dieu leur donne bon voyage,
Et à ceux qui resteront à la maison, bonne nouvelle!

Le seigneur Koat-ar-Ster disait,
En arrivant sur le pavé de Tréguier :

— Bonjour et joie à vous tous dans cette ville,
Où est le seigneur Les Aubrays? —

— Si c'est Les Aubrays que vous demandez,
Seigneur Koat-ar-Ster, c'est à lui-même que vous parlez.

— Tiens, voilà une lettre, Les Aubrays,
Qui t'est envoyée de la part du roi. —

— Si elle m'est écrite par le roi,
Donnez-la moi alors, pour que je la lise. —

— Distera zoudard ' zo em bandenn,
N'astennfe ket he zorn did, azenn. —

— Mar d'on-me un azenn, a dra-sur,
Me na on ket azenn dre natur;

Me na on ket azenn dre natur,
Rag ma zad oa brudet vel den-fur;

Mar n'oc'h euz ket anvezet ma zad,
Brema-zoudenn anvefet he vab !.....

Dibret, pajik, ma inkane-gwenn,
Lakit ur brid-arc'hant en he benn,

Hag un dibr alaouret war he gein,
Ma vo brao da zougenn un azenn !

Ha pa gouezfe ma marc'h bep-kamed,
Me renk monet fenoz da Wenet ! —

II

Ann aotro Lezobre a lavare,
En Zantes-Anna pa zigoueze :

— En tric'houec'h emgann ez on-me bet,
Heman a vo d'in ann naontekved;

Ma naontekved ha ma diwesa,
A lako ma c'halon da ranna.

Me reï d'ac'h, o Gwerc'hes, ma mamm ger,
Seiz gwiskad ewit ho seiz aoter. —

Na oa ket he c'hir peurlavaret,
Ma deuz ar Werc'hes out-han komzet :

— Ho ia, te zo bepred ma map-me,
Kerz ta buhan d'ar ger, Lezobre :

Lezobre, kerz ta d'ar ger, buhan,
Ha na gass den ganid d'ann emgann;

Na gass den ganid d'ann emgann-ze,
Nemed da bajik bihan a ve. —

III

Ann aotro Koad-ar-Ster a laraz
D'ann aotro Lezobre, p'hen gwelaz :

— N'oc'h ket en ho pro un den karet,
Pa na euz deut ganec'h zoudarded. —

A-boan oa he c'hir peurlavaret,
Ma oa Koad-ar-Ster eno kouezet,

Gant anter-kant euz he zoudarded,
Hag anter-kant all a oa tec'het.

— Le moindre soldat qui est dans ma troupe,
Ne te tendrait pas la main, âne! —

— Si je suis âne, bien certainement,
Je ne suis pas âne de nature;

Je ne suis pas âne de nature,
Car mon père avait la réputation d'être sage;

Si vous n'avez pas connu mon père,
Bientôt vous connaîtrez son fils!.....

Sellez, mon page, ma haquenée blanche,
Et mettez-lui une bride d'argent en tête,

Et une selle dorée sur le dos,
Pour qu'elle soit belle pour porter un âne!

Et quand mon cheval tomberait à chaque pas,
Il faut que j'aille cette nuit à Vannes. —

II

Le seigneur Les Aubrays disait,
En arrivant à Sainte-Anne :

— J'ai pris part à dix-huit combats,
Et celui-ci sera le dix-neuvième;

Ce sera mon dix-neuvième, le dernier,
Car il me brisera le cœur.

Je vous donnerai, ô Vierge, ma mère chérie,
Sept parures, pour vos sept autels. —

Il n'avait pas fini de parler,
Que la Vierge lui a répondu :

— Oh! oui, tu es toujours mon fils,
Retourne, vite, à la maison, Les Aubrays;

Les Aubrays, retourne, vite, à la maison,
Et n'emmène personne avec toi au combat;

N'emmène personne avec toi à ce combat,
A moins que ce ne soit ton petit page. —

III

Le seigneur Koat-ar-Ster dit
Au seigneur Les Aubrays, quand il l'entendit :

— Vous n'êtes pas un homme aimé dans votre pays,
Puisque vous n'êtes pas venu avec des soldats. —

A peine avait-il dit ces mots,
Que Koat-ar-Ster était couché à terre,

Avec cinquante de ses soldats,
Et cinquante autres avaient pris la fuite!

Met ' benn eiz de warlerc'h kement-se,
A oa deut lizer da Lezobre.

— Lezobre, sell ul lizer aze
Digasset did a-beurz ar roue. —

— Mar d'eo gant ar roue skrivet d'in,
Dama ann ez-han, wit m'hen lenninn. —

— Hen lar d'ac'h, eme ar paj-bihan,
Monet da c'hoari gant he Vaurian. —

— Disket d'in-me ta, pajik-bihan,
Stum hag ardo brezel he Vaurian. —

— Kement-se d'ac'h na lavarinn ket,
Gant aouenn da veza diskuliet. —

— Ken-gwir ha 'm euz 'r maro da dremenn,
Pajik, n'hel lavarinn birwikenn. —

— Ar Maurian, vel ma vo deut er zal,
A daolo he zillad traon raktal;

Grit vel-t-han; ha pa rei zaill en er,
Lakit ho kleze d'hen digommer;

Kerkent ha m'hen gwelfet ' tic'houinan,
Taolet prim dour-binniget gant-han;

Pa c'houlenno ganec'h diskouizan,
Na roït ket a ziskouiz d'ez-han;

Rag hennes hen euz gant-han louzou,
Vent ket pell wit gwellad gouliou. —

Velkent ar Maurian a lavare
D'ann aotro Lezobre p'hen gwaske:

— Aotro Lezobre, mar am c'haret,
Un tammik diskouiz d'in a rofet? —

— Ho! na eo ket ewit diskouiza
Ez omp deut hon daou d'ar c'hoari-ma! —

. . . .

Goude ar roue, holl glac'haret,
Da Lezobre hen euz lavaret:

— Lazet t'euz diwaller ma buhe,
Ganin em falez e chommi-te? —

— Ganec'h 'n ho palez na chomminn ket,
Ma mamm ' zo newez-intanvezet. — (1)

(1) Cette version a été recueille non loin de la montagne de Bré, par le vénérable recteur de Saint-Laurent, M. Quémar, bien connu pour son amour éclairé de notre vieille langue, et ses encouragements et ses conseils précieux à ceux qui s'en occupent. Il l'a fait imprimer à Lannion, chez Le Goffic, mais l'édition n'a pas été mise dans le commerce.



Mais huit jours après cela,
Une lettre était arrivée à Les Aubrays.

— Les Aubrays, voilà une lettre,
Qui vous est envoyée de la part du roi. —

— Si elle m'a été écrite par le roi,
Donnez-moi la, pour que je la lise. —

— Il vous commande, dit le petit page,
D'aller jouer contre son More. —

— Apprenez-moi donc, petit page,
Les manières et les ruses de guerre du More. —

— Je ne vous apprendrai pas cela,
De crainte d'être dénoncé. —

— Aussi vrai que j'ai la mort à passer,
Petit page, je n'en dirai jamais rien. —

— Le More, sitôt qu'il sera entré dans la salle,
Mettra bas ses habits;

Faites comme lui, et quand il fera un bond en l'air,
Présentez votre épée pour le recevoir :

Dès que vous le verrez dégaîner,
Lancez-lui de l'eau bénite :

Quand il vous demandera de le laisser se reposer,
Ne lui accordez pas de répit;

Car celui-là a sur lui des herbes,
Qui ne sont pas longtemps à guérir les blessures. —

Cependant le More disait
Au seigneur Les Aubrays qui le serrait de près :

— Seigneur Les Aubrays, si vous m'aimez,
Vous m'accorderez un peu de repos? —

— Ho ! ce n'est pas pour nous reposer
Que nous sommes venus tous les deux à ce jeu ! —

. . . .

Plus tard le roi, tout désolé,
Dit à Les Aubrays :

— Tu as tué le défenseur de ma vie,
Veux-tu rester avec moi dans mon palais? —

— Je ne resterai pas avec vous dans votre palais,
Car ma mère est veuve depuis peu de temps ! —

LEZOBRE

HA MAURIAN AR ROUE.

TERVET GWES.

I

Etre Koat-ar-Skinn (1) ha Lezobre
A zo bet assinet un arme; (*bis*)
A zo bet assinet ur gombat,
Doue da reï d'ez-he kombat-vad; (*bis*)
Doue da reï d'ez-he kombat-vad,
Hag er ger, d'ho zud, kezelou-mad!.... (*bis*)
Ann aotro Lezobre a lavare
D'he bajik-bihan, un dez a oe :
— Dibr d'in-me prim ma inkane-gwenn,
Laka he vrid arc'hant en he benn; (*bis*)
Laka he vrid arc'hant en he ben,
Hag he gollier-aour en he gerc'henn; (*bis*)
Hag ho hini Rouan akipet,
Ma iefomp d' Santes-Anna Wened! —

II

Ann aotro Lezobre a lavare,
En Zantes-Anna pa arrue :
— Bars en tric'houec'h stournad ez on bet,
Hag ho zric'houec'h am euz gonezet;
Hag ho zric'houec'h am euz gonezet,
Dre ho kraz, santes Anna Wened;
Roït d'in 'r c'hraz da c'honit 'nn naontekvet,
Me a vo kurunet en Drindet.
Ha me breno d'ac'h ur c'houriz koar,
A reïo ann dro d'ho holl douar,
Unan d'ho iliz ha d'ho pered,
Ha da ho holl douar benniget;
Me a breno d'ac'h ur baniel ru,
Hag a vo alaouret en daou-du. —

(1) Les chanteurs disent tantôt *Koat-ar-Skinn*, tantôt *Koat-ar-Skevel*, et d'autres fois *Koat-ar-Ster*. Je trouve le nom de *Koat-ar-Skinn* dans un autre gwerz, *Ann aotro Kerdadraon*, que l'on lira plus loin.

LES AUBRAYS

ET LE MORE DU ROI.

TROISIÈME VERSION.

I

Entre Koat-ar-Skin et Les Aubrays
A été arrêtée une armée (une rencontre);

A été arrêté un combat;
Que Dieu leur donne bon combat!

Que Dieu leur donne bon combat,
Et à leurs parents, à la maison, bonne nouvelle!.....

Le seigneur Les Aubrays disait,
Un jour, à son petit page :

— Selle-moi, vite, ma haquenée blanche,
Et mets-lui sa bride d'argent en tête;

Mets-lui sa bride d'argent en tête,
Et son collier d'or au cou;

Apprête aussi ton cheval *Rouen* (1)
Pour que nous allions à Sainte-Anne de Vannes.

II

Le seigneur Les Aubrays disait,
En arrivant à Sainte-Anne :

— J'ai assisté à dix-huit combats,
Et j'ai gagné les dix-huit;

Et j'ai gagné les dix-huit,
Grâces à vous, sainte Anne de Vannes;

Faites-moi gagner le dix-neuvième,
Et je serai couronné dans *la Trinité*. (2)

Et je vous achèterai une ceinture de cire,
Qui fera le tour de toutes vos terres;

Fera le tour de votre église et du cimetière,
Et de toute votre terre bénite;

Je vous achèterai une bannière rouge,
Qui sera dorée des deux côtés.

(1) J'ignore si cette expression signifie un cheval normand, du pays de Rouen; mais je sais qu'on désigne aussi par ces mots, en parlant de chevaux, une nuance particulière, d'un bai tirant sur le jaune.

(2) Ne serait-ce pas plutôt au Guéodet, comme il est dit plus loin?

Ar pajik-bihan a lavare
En Lannuon na pa arrue :

— Demad d'ac'h ha joa holl er ger-ma,
'Nn aotro Lezobre pelec'h ema ? —

'Nn aotro Lezobre, p'hen euz klewet,
He benn er prennestr 'n euz boutet;

He benn er prennestr 'n euz boutet,
Ha paj ar roue 'n euz saludet.

— Demad d'ac'h-c'hui, aotro Lezobre ! —
— Ha d'ac'h-c'hui iwe, paj ar roue !

Ha d'ac'h-chui iwe, paj ar roue,
Petra 'zo c'hoarvezet a newe ?

— Lavaret 'zo d'ac'h-c'hui, Lezobre,
Dont d' gombati Maurian ar roue. —

— En han ' Doue! pajik ar roue,
Desk-d'in sekret ar Maurian-ze!

Ha me a roïo did ur bouket,
A vo en he greiz pewar-mill skoed. —

— Me a lavaro d'ac'h he sekret,
Met bikenn da den n'hen diskuilfet :

Na pa gomanso ar gombat-ze,
Taolet prim ho tillad war he re;

Ha strinket gant-han dour-binniget,
Kerkent evel hen do dic'houinet;

Neuze a raïo ul lamm en er;
Lakit ho kleze d'hen digommer;

Bezit gwell ganec'h koll ho kleze,
Lezobre, ewit koll ho puhe ! —

'Nn aotro Lezobre, p'hen euz klewet,
He zorn en he c'hodel 'n euz boutet;

He vouked d'ezhan hen euz roët,
A oa en he greiz pewar mill-skoed. —

V

'Nn aotro Lezobre a lavare,
En Santes-Anna, pa arrue :

— Bars en naontek stourmad ez on bet,
Hag ho naontek am euz gonezet;

Hag ho naontek am euz gonezet,
Dre ho kraz, santes Anna Vened ;

Grit d'in c'hoas gonit ann ugenvet,
Ha me vo kurunet er Ieodet.

Et le petit page disait,
En arrivant à Lannion :

— Bonjour et joie à tous dans cette ville,
Où est le Seigneur Les Aubrays? —

Le seigneur Les Aubrays, en entendant cela,
A mis la tête à la fenêtre;

Il a mis la tête à la fenêtre,
Et a salué le page du roi.

— Bonjour à vous, seigneur Les Aubrays! —
— Et à vous aussi, page du roi!

Et à vous aussi, page du roi,
Qu'est-il arrivé de nouveau. —

— Il vous est ordonné, Les Aubrays,
De venir combattre contre le More du roi. —

— Au nom de Dieu, page du roi,
Apprends-moi le secret de ce More-là.

Et je te donnerai un bouquet,
Au milieu duquel il y aura quatre mille écus. —

— Je vous dirai bien son secret,
Mais vous n'en parlerez jamais à personne :

Quand commencera ce combat,
Jetez vite vos habits sur les siens;

Et lancez-lui de l'eau bénite,
Aussitôt qu'il aura dégaîné :

Alors il fera un bond en l'air :
Mettez votre épée pour le recevoir :

Aimez mieux perdre votre épée,
Les Aubrays, que perdre votre vie! —

Le seigneur Les Aubrays, ayant entendu,
A mis la main dans sa poche;

Il lui a donné son bouquet,
Avec quatre mille écus au milieu.

V

Le seigneur Les Aubrays disait,
En arrivant à Sainte-Anne :

— J'ai pris part à dix-neuf combats,
Et j'ai gagné les dix-neuf;

Et j'ai gagné les dix-neuf,
Grâces à vous, sainte Anne de Vannes;

Faites-moi encore gagner le vingtième,
Et je serai couronné au Guéodet.

Me a breno d'ac'h ur baniel gwenn,
A vo seiz kloc'h arc'hant euz pep-penn;

A vo seiz kloc'h arc'hant euz pep-penn,
Hag ur c'har-balenn d'hi dougenn;

Me a breno d'ac'h ewit presant
Ur c'haleï aour hag ur zakramant,

Hag a vezo kaer d'ho enori,
Rag ur burzud-kaer ho po gret d'in. —

VI

'Nn aotro Lezobre a lavare,
En palez ar roue, p'arrue :

— Demad d'ac'h, sir, ha memeuz roue,
Na petra oc'h euz-c'hui a newe? —

— Lavaret 'zo dide, Lezobre,
Dont d' gombati ma Maurian-me;

Koat-ar-Skinn a t'euz-te lazet,
Oa unan ma brasa mignoned;

Met Koat-ar-Skinn mar t'euz-te lazet,
Ma Maurian-me na lazi ket. —

. . . .

P'antreaz er zal-vraz war-'nn-ezhan,
O teurrel dour-binniget gant-han.

Pa daol 'r Maurian he dillad d'ann douar,
A taol Lezobre he re war-var;

Pa ra 'r Maurian ul lamm en er,
E lak' he gleze d'hen digommer.

— En hano ma Doue, Lezobre,
Na chach-te da gleze ganide! —

— Na chachinn ket ganin ma c'hleze,
N'as bijes ket chachet d'hini, te. —

— En hano ma Doue, Lezobre,
Na leusk-te ganin-me ma buhe! —

— Na leuskinn ket ganid da vuhe,
N'as bijes ket leusket ganin-me! —

Na oa ket he c'hir peurlavaret,
Ar Maurian duz a zo lazet;

Ar Maurian duz a zo lazet,
Hag al Lezobre 'zo sortiet.

Pajik ar roue hen euz kavet,
Un eil bouket d'ez-han 'n euz roët;

Un eil bouket d'ez-han 'n euz roet,
A oa en he greiz pevar-mill skoed.

Je vous achèterai une bannière blanche,
Qui aura sept clochettes à chaque extrémité;

Qui aura sept clochettes d'argent à chaque extrémité,
Et une tige de baleine, pour la porter;

Je vous achèterai en présent
Un calice d'or et un sacrement (ostensoir),

Et qui sera beau pour vous faire honneur,
Car vous aurez fait un grand miracle en ma faveur. —

VI

Le seigneur Les Aubrays disait,
En arrivant dans le palais du roi :

— Bonjour à vous, sire, et même roi,
Qu'avez-vous de nouveau ? —

— Il t'a été ordonné, Les Aubrays,
De venir combattre contre mon More;

Tu as tué Koat-ar-Skin,
Qui était un de mes plus grands amis;

Mais si tu as tué Koat-ar-Skin,
Tu ne tueras pas mon More. —

. . . .

Quand il entra sur lui dans la grande salle,
Il lui lança de l'eau bénite.

Quand le More jette ses habits à terre,
Les Aubrays jette les siens dessus;

Quand le More fait un bond en l'air,
Il présente son épée, pour le recevoir.

— Au nom de mon Dieu, Les Aubrays,
Retire ton épée ! —

— Je ne retirerai pas mon épée,
Car toi, tu n'aurais pas retiré la tienne. —

— Au nom de mon Dieu, Les Aubrays,
Laisse-moi la vie ! —

— Je ne te laisserai pas la vie,
Car toi, tu ne m'aurais pas laissé la mienne ! —

Il n'avait pas fini de parler,
Que le More noir a été tué,

Le More noir a été tué.
Et Les Aubrays est sorti.

Il a rencontré le petit page du roi,
Et lui a donné un second bouquet;

Il lui a donné un second bouquet,
Avec quatre mille écus au milieu.

Ar roue neuze a lavare
Na da Lezobre, pa sortie :

— Na aotro Doue a posubl ve,
As pe lazet ma Maurian-me ! —

— Ia, ho Maurian 'm euz lazet,
Ha c'hui lazfenn iwe, mar karet ! —

— En hano da Doue, Lezobre,
Na leusk-te ganin-me ma buhe,

Ha chomm bars ma falez ganin-me,
Me as groaïo roue ma goude ! —

— Na chomminn ket ganec'h 'n ho palez,
Rag ma mammik paour 'zo intanves;

Rag ma mammik paour 'zo intanves,
Ha defe ouzin-me dienès. —

IV

'Nn aotro Lezobre a lavare,
En ker Lannuon, pa arrue :

— Bars en ugent kombat ez on bet,
Hag ho ugent am euz gonezet,

Dre ho kraz, santes Anna Wened,
Me a vo kurunet er Ieodet;

Me a vo kurunet en Sant-Louis,
N'am euz ket c'hoas ugent bloaz fournis ! —

Kanet gant *ar C'hemener-bihan*,
bourk *Plouaret*, 1863.

Le roi disait alors à Les Aubrays,
Au moment où il sortait :

— Mon Dieu, serait-il possible
Que tu as tué mon More? —

— Oui, j'ai tué votre More,
Et je vous tuerai aussi, si vous voulez! —

— Au nom de Dieu, Les Aubrays,
Laisse-moi la vie,

Et reste avec moi dans mon palais,
Je te ferai roi après moi! —

— Je ne resterai pas avec vous dans votre palais,
Car ma pauvre mère est veuve;

Car ma pauvre mère est veuve,
Et cela lui ferait de la peine! —

VII

Le seigneur Les Aubrays disait,
En arrivant dans la ville de Lannion :

— J'ai pris part à vingt combats,
Et je les ai tous gagnés,

Grâces à vous, sainte Anne de Vannes,
Je serai couronné au Guéodet;

Je serai couronné à Saint-Louis,
Et je n'ai pas encore vingt ans accomplis! —

Chanté par le *Petit-Tailleur*,
au bourg de *Plouaret*, 1863.

NOTE.

Les trois versions que je donne de *Lezobre* correspondent au poëme de *Lez-Breiz* du *Barzaz-Breiz*, un des plus importants de ce recueil et par son étendue (de la page 79 à 111) et par la haute antiquité que M. de La Villemarqué lui attribue. M. Pol de Courcy est loin de partager l'opinion du savant *auteur* du *Barzaz-Breiz*, relativement a l'antiquité et à l'attribution. Voici comme il s'exprime à ce sujet, dans son excellent itinéraire *De Rennes à Brest et à Saint-Malo* (collection des *Guides Joanne*, Hachette, éditeur, pages 201 à 203). « Les *Dames hospitalières de Saint Augustin* sont établies, » depuis 1650, près de la chapelle de Sainte-Anne, chapelle qui, suivant » la tradition, doit son origine à la piété d'un seigneur des Aubrays, de la » maison de Lannion, protégé par sainte Anne dans un combat contre un » magicien Maure. Cette tradition s'appuie sur une ballade bretonne très- » répandue dans le pays de Goello et insérée dans le recueil des chants » populaires publiés par M. de La Villemarqué. Il semble pourtant que le » savant éditeur ait attribué à cette ballade une date beaucoup trop » ancienne, en traduisant *Les Aubrays* par *Lez-Breiz* (*hanche*, et au figuré, » soutien de la Bretagne), surnom qu'il donne à Morvan, roi des Bretons, tué » en 818, dans une rencontre avec les Francs de Louis le Débonnaire. Les » Aubrays est le nom d'une seigneurie du pays de Retz, apportée en » mariage, en 1455, à Rolland de Lannion, par Guyonne de Grezy, dame des » Aubrays. La ballade ne peut pas, par conséquent, être antérieure à cette » époque, et nous la croyons bien plus moderne....... Le poëte populaire » dit que le seigneur des Aubrays, vainqueur du *Maure du roi*, fut plus » tard décapité par les Français, et *recapité* par un ermite (1). La tradition » du pays de Goello, en conservant de génération en génération le souvenir » de sa bravoure et de sa force extraordinaires, dit seulement qu'on lui scia » la tête; et l'on montre, dans le caveau délabré de Kermaria-Nisquit, en » Plouha, un crâne d'une solidité remarquable, dont la partie supérieure » porte des traces évidentes de l'opération. Or le testament de Jean de » Lannion, châtelain des Aubrays et seigneur de Lisandré, en Plouha, daté » du 21 janvier 1651, et publié par M. Ch. de Keranflec'h (2), ordonne » que : « Son corps soit mis dans le caveau qui est sous la grande tombe » élevée au milieu du chœur, en l'église de Kermaria. » L'identité du héros » des chants trégorois et cornouaillais ne peut donc guère faire l'objet d'un » doute; la partie historique de ses exploits est moins facile à démêler de la » partie légendaire. Nous pensons d'ailleurs que le curieux poëme inséré » dans le *Barzaz-Breiz* est, comme beaucoup de pièces de ce genre, une » œuvre de rapsodes, dont des fragments appartiennent a des époques et à » des héros différents. »

---

(1) Ce détail ne se trouve dans aucune des versions que j'ai recueillies; on n'y voit nulle part figurer le *moine* ou *ermite* de la ballade de M. de La Villemarqué.

(2) Voir pour plus amples détails, *Revue de Bretagne et de Vendée*, septembre 1857, un excellent travail de M. de Keranflec'h, sur la chapelle de Kermaria-Nisquit, en Plouha.

ROZMELCHON

ROZMELCHON.

GWES KENTA.

I

— Ma zad, ma mamm, mar am c'haret,
N'am c'hasset ket d'ar varadek;

N'am c'hasset ket d'ar varadek,
Gant Rozmelchon 'z on c'hoantaët. —

— C'hui iel' abred warc'hoas 'r beure,
Pa vo Rozmelchon 'n he wele. —

Naïk ar Manchou n'ouie ket
Oa 'n tall ar prennestr o klewet. —

II

Kenta den a deuz rankontret,
E Rozmelchon, 'n korf he roc'hed;

E Rozmelchon, 'n penn he ale,
Savet abred euz ar beure.

— 'Naïk c'hui ' zo abred savet,
Pelec'h ma 'z et, pe ma 'z oc'h bet?

Deuit-c'hui ganin-me d'am zi,
'Wit ma tebrfomp hon dijuni. —

— Debret ganin ma dijuni,
En Kvezennek verreninn, (1)

Euz taol ann aotro, ann itron,
Ar re-se am c'har 'n ho c'halon. —

— Naïk deut ganin d'am jardinou,
'Wit dibab ar c'haera bleuniou;

'Wit dibab ar c'haera bleuniou,
D'ar baotred iaouank ' vo eno. —

— En Kervezennek 'z euz kanvou,
D'ar mab-henan, a zo maro. —

— M'e marw mab-henan ann aotrou,
N'eo ket c'hui zougo ar c'hanvou. —

— Tec'het, aotro, ma tremeninn,
Pec'het oc'h euz balamour d'inn;

(1) D'autres versions portent Kergwezennec et Kervezelec. Kervezennec et Kergwezennec ne sont que le même nom, et ils sont tous les deux très-communs en Basse-Bretagne.

ROZMELCHON.

PREMIÈRE VERSION.

I

— Mon père et ma mère, si vous m'aimez,
Ne m'envoyez pas à l'écobue;

Ne m'envoyez pas à l'écobue,
Je suis convoitée par Rozmelchon. —

— Vous irez demain, de bon matin,
Quand Rozmelchon sera dans son lit. —

La petite Anne Le Manchou ne savait pas
Qu'il était auprès de la fenêtre à l'écouter.

II

Le premier homme qu'elle rencontra,
C'est Rozmelchon, en bras de chemise;

C'est Rozmelchon, au bout de son avenue,
Levé de bon matin.

— Petite Anne, vous êtes levée de bien bonne heure,
Où allez-vous, où avez-vous été?

Venez avec moi dans ma maison,
Afin que nous déjeunions ensemble. —

— J'ai déjeuné déjà,
Et c'est à Kervezennec que je dînerai,

A la table du seigneur et de la dame,
Ceux-là m'aiment dans leur cœur. —

— Petite Anne, venez avec moi dans mes jardins,
Pour choisir les plus belles fleurs;

Pour choisir les plus belles fleurs,
Pour les jeunes gens qui seront là. —

— A Kervezennec il y a du deuil,
Pour le fils aîné, qui est mort. —

— Si le fils aîné du seigneur est mort,
Ce n'est pas vous qui porterez le deuil. —

— Retirez-vous, seigneur, que je passe,
C'est péché à vous, à cause de moi;

Avanset-mad ez eo ann de,
Divezad vo p'arruinn-me. —

A-vriad en-hi eo kroget,
Ar pot diwar hi fenn 'zo koet;

Ar pot diwar hi fenn 'zo koet,
Hag al leaz a zo bet skuillet. —

— M'ouife Kervezennek Leon
'Venn aretet gant Rozmelchon,

Hennes sur deufe d'am c'herc'had,
Pa skuizfe nao marc'h bep-kammad. —

— Na rann mui forz euz da leon,
Ewit na rann-me a-c'hanout! —

En-hi neuze ez eo kroget,
Gant-han d'ar c'hastel hi c'hasset.....

. . . .

— Naïk deut ganin d'am c'hambrjou,
Da zibab per hag avalou. —

— Wit dibri per hag avalou,
Me a renko kaout kontellou. —

N'oa ket hi gir peurlavaret,
Ter c'hontel d'ez-hi presantet :

Unan troad-ruz, unan troad-gwenn,
Hag unan-all en aour melenn (1).

Euz hi Doue 'deuz goulennet :
— Ma Doue, d'in-me lavaret,

Pe me em laz, pe na rinn ket? —
'N kreiz hi c'halon deuz-hi siket!

Pa zistro Rozmelchon en dro,
'Oa Annaïk war hi geno :

— Penamet daoni ma ine,
N'oas ket et gwerc'h dirag Doue! —

III

Kervezennek a vonjoure
En ti Rozmelchon p'arrue :

— Demad ha joa bars ann ti-ma,
'Nn aotro Rozmelchon pelec'h 'ma? —

— Ann aotro n'ema ket er ger,
Et eo en un tammik afer. —

(1) Il y a sans doute une lacune de deux vers, ici, pour dire qu'elle a pris le couteau à manche noir.

Le jour est bien avancé,
Et il fera tard quand j'arriverai. —

Il l'a prise à bras le corps,
Et le pot est tombé de dessus sa tête;

Le pot est tombé de dessus sa tête,
Et le lait a été répandu.

— Si Kervezennec le lion (1) savait
Que j'ai été arrêtée par Rozmelchon,

Celui-là, certainement, viendrait me chercher,
Et quand il fatiguerait neuf chevaux à chaque pas.

— Je ne fais pas plus de cas de ton lion,
Que je n'en fais de toi-même ! —

Alors il l'a saisie,
Et l'a emmenée au château.....

. . . .

— Petite Anne, venez avec moi dans les chambres,
Pour choisir des poires et des pommes. —

— Pour manger des poires et des pommes,
Il me faudra avoir des couteaux. —

Elle n'avait pas fini de parler,
Qu'il lui présenta trois couteaux ;

Un à manche noir, un à manche blanc,
Et un autre en or jaune.

Elle a demandé à son Dieu :
— Mon Dieu, dites-moi

Si je dois me tuer, ou si je ne dois ? —
Au milieu de son cœur elle l'a planté !

Quand Rozmelchon se détourna,
La petite Anne était couchée sur la bouche :

— Si je ne craignais de damner mon âme,
Tu ne serais pas allée vierge devant Dieu ! —

III

Kervezennec souhaitait le bonjour,
En arrivant chez Rozmelchon :

— Bonjour et joie dans cette maison,
Où est le seigneur de Rozmelchon ? —

— Le seigneur n'est pas à la maison,
Il est allé à une petite affaire. —

(1) Ce mot de *Lion* est le seul dans la pièce qui puisse faire songer à Duguesclin, qui est le héros de la pièce correspondante du *Barzaz-Breiz*, page 212.

— Gaou a lares war da ine !
Rag Rozmelchon 'zo 'n he wele;

Ar Rozmelchon a zo er ger,
Me lako ann tân 'n he gastel;

Me dewo he gastel a-grenn,
Hag hen en-han da c'houlaouenn !.... —

IV

Ha setu dewet ar c'hastel,
Hag ar Rozmelchon euz ar beer ! (1)

Kanet gant un neeres en bourk
***Plouegat-Guerrand.* — 1863.**

(1) Variante :

Ann-neb a welje Rozmelchon
Diouz ar beer, 'vel ur hochon !

ROZMELCHON.

EIL GWES.

I

El Lezker-vraz 'zo 'r varadek,
Pedet eo ann holl da vonet;

Pedet eo ann holl da vonet,
Marc'haridik 'zo *zoubpedet*.

Marc'haridik a lavare
[illegible] d'hi mamm, un noz a oe:

— [illegible] ket d'ar varadek,
Ma c'hoar Vari a renk monet;

Ma c'hoar Vari a renk monet,
M' habit kaer d'ez-hi 'vo gwisket. —

— Ho c'hoar n'aï ket d'ar varadek,
C'hui 'zo pedet, a renk monet. —

Marc'haridik, pa deuz klewet,
Da oela ez eo em laket.

— Tu mens sur ton âme!
Car Rozmelchon est dans son lit.

Rozmelchon est à la maison,
Et je mettrai le feu à son château;

Je brûlerai son château complètement,
Et lui dedans comme une chandelle!..... —

IV

Et voilà le château incendié,
Et Rozmelchon à la broche! (1)

Chanté par une fileuse, au bourg
de *Plouegat-Guerrand.* — 1863.

(1) Variante :

Il fallait voir Rozmelchon
A la broche, comme un cochon!

ROZMELCHON.

SECONDE VERSION.

I

Au grand Lezker il y a une écobue,
Tout le monde est prié d'y aller;

Tout le monde est prié d'y aller,
La petite Marguerite a été priée en dessous.

La petite Marguerite disait
A son père et à sa mère, une nuit :

— Moi, je n'irai pas à l'écobue,
Ma sœur Marie doit y aller;

Ma sœur Marie doit y aller,
On lui mettra mon bel habit. —

— Votre sœur Marie n'ira pas à l'écobue,
C'est vous qui êtes priée, et il vous faut y aller. —

La petite Marguerite, quand elle a entendu,
S'est mise à pleurer.

Hi zad, vel m'hen euz hi gwelet,
Da Varc'haridik 'n euz laret :

— Merc'h Marc'harit, na oelet ket,
Rag c'hui ielo d'ar varadek ! —

Marc'harit paour a lavare
E-meaz hi gwele pa zave :

— Adieu did, ma gwele, 'larann,
Bikenn en-out ken na gouskann ! —

Hi zad, 'vel m'hen euz hi c'hlewet,
Da Varc'haridik 'n euz laret :

— Ma merc'h Marc'harit, n' oelet ket,
Rag c'hui ielo d'ar varadek. —

Marc'haridik a lavare
Na d'hi fresik, p'hen digore :

— Adieu did, ma frez paour, 'larann,
Ha d'am dillad-kaer 'zo en-han ! —

Hi zad, 'vel m'hen euz hi c'hlewet,
Da Varc'haridik, 'n euz laret :

— Marc'haridik na oelet ket,
Rag c'hui ielo d'ar varadek ! —

Marc'haridik paour a lare
E-meaz ann ti pa sortie :

— Adieu, ma mamm baour ha ma zad,
Adieu breudeur ha c'hoerezad ! —

Hi zad, 'vel m'hen euz hi c'hlewet,
Da Varc'haridik 'n euz laret :

— Marc'haridik, na oelet ket,
Rag c'hui ielo d'ar varadek ! —

Marc'haridik a lavare
D'hi inkane, pa hen pigne :

— Adieu did, ma marc'h paour, 'larann,
Bikenn warnout ken na bignann ! —

II

Pa arruaz en penn ar roz,
Oa Rozmelchon euz hi gortoz :

— Bonjour, Marc'harit, d'ac'h 'larann,
Plac'hik beure-mad ho kavann ! —

— Ha c'hui, aotro, a zo iwe,
Brema dlejac'h boud 'n ho kwele ! —

— Marc'haridik koant, diskennet,
Da dijuni ganin 'teufet. —

Dès que son père a vu cela,
Il a dit à la petite Marguerite :

— Ma fille Marguerite, ne pleurez pas,
Car c'est vous qui irez à l'écobue !..... —

La petite Marguerite disait,
En se levant de son lit :

— Je te dis adieu, ô mon lit,
Jamais plus je ne coucherai en toi ! —

Son père, l'ayant entendue,
A dit à la petite Marguerite :

— Ma fille Marguerite, ne pleurez pas,
Car c'est vous qui irez à l'écobue. —

La petite Marguerite disait
A sa petite armoire, en l'ouvrant :

— Je te dis adieu, ma pauvre armoire,
Et à mes beaux habits qui sont en lui (toi) ! —

Son père, l'ayant entendue,
A dit à la petite Marguerite :

— Petite Marguerite, ne pleurez pas,
Car c'est vous qui irez à l'écobue. —

La petite Marguerite disait,
En sortant de la maison :

— Adieu, ma pauvre mère et mon père,
Adieu, frères et sœurs ! —

Son père, l'ayant entendue,
A dit à la petite Marguerite :

— Petite Marguerite, ne pleurez pas,
Car c'est vous qui irez à l'écobue ! —

La petite Marguerite disait
A sa haquenée, en montant dessus :

— Je te dis adieu, mon pauvre cheval,
Jamais plus je ne te monterai ! —

II

Quand elle arriva au haut de la colline,
Rozmelchon était à l'attendre :

— Je vous souhaite le bonjour, Marguerite,
Je vous trouve une jeune fille bien matinale ! —

— Et vous, vous l'êtes aussi, seigneur,
Vous devriez être maintenant dans votre lit ! —

— Gentille petite Marguerite, descendez (de cheval),
Vous viendrez déjeuner avec moi. —

— Kennt dont e-meaz a di ma zad,
Me am euz dijuniet mad. —

— Marc'haridik, deut d'am jardinn,
Da dibab 'r bouked louzou finn;

Pe autramant ur garlantes,
Da lakad war ho podad leas. —

— Salv-ho-kraz, eme-z-hi, aotrou,
Na sonjann ket en bokedou;

En Kervezennek 'zo kanvou,
Marw eo mab-henan ann aotrou. —

— Ha ve marw mab-henan 'nn aotrou,
N'eo ket c'hui a reï he ganvou;

N'eo ket c'hui a reï he ganvou,
Met 'r re herito d'he vadou. —

N' oa ket he c'hir peurlavaret,
A-vriad en-hi eo kroget.

Un heur-anter, hep laret gaou,
Ez int bet o c'hourenn ho daou.

'Nn itron lare 'brennestr hi c'hambr :
— Kouraj! kouraj, plac'hik iaouank! —

— Kouraji mui na hallann ket,
Ma c'halon baour na bado ket;

Ma c'halon baour na bado ket,
Ma zeïenn a zo re stardet :

Gwell eo ganin koll ma buhe,
Wit m'eo koll ma virjinite!

Itron, ur gontel d'in taolet,
D' droc'ha ma zeïenn re-stardet! —

Ur pognard d'ez-hi 'zo taolet,
En hi c'halon deuz-han plantet;

En hi c'halon deuz-han plantet,
Eno war al lec'h eo marwet!

Kanet gant Mari-Anna ANN NOAN, paoures-koz
euz parez *Duault*.

— Avant de sortir de la maison de mon père,
J'ai bien déjeuné. —

— Petite Marguerite, venez avec moi dans mon jardin,
Pour choisir un bouquet de fines fleurs;

Ou bien encore une guirlande,
Pour mettre sur votre pot à lait. —

— Sauf votre grâce, dit-elle, seigneur,
Je ne songe pas à des bouquets;

A Kervezennec il y a du deuil,
Le fils aîné du seigneur est mort. —

— Et quand même le fils du seigneur serait mort,
Ce n'est pas vous qui porterez son deuil;

Ce n'est pas vous qui porterez son deuil,
Mais ceux qui hériteront ses biens. —

Il n'avait pas fini de parler,
Qu'il l'a prise à bras le corps.

Une heure et demie, sans mentir,
Ils ont été à lutter tous les deux.

La dame disait, à la fenêtre de sa chambre :
— Du courage! du courage! jeune fille! —

— Avoir courage plus longtemps je ne puis,
Mon pauvre cœur ne résistera pas;

Mon pauvre cœur ne résistera pas,
Ma ceinture me serre trop :

J'aime mieux perdre la vie,
Que perdre ma virginité!

Madame, jetez-moi un couteau,
Pour couper ma ceinture, qui me serre trop! —

Un poignard lui a été lancé,
Et elle se l'est plongé dans le cœur;

Elle se l'est plongé dans le cœur,
Et elle est morte sur la place!

Chanté par Marie-Anne Le Noan, vieille mendiante de la commune de *Duault*.

ROZMELCHON.

TERVET GWERS.

I

— Marc'haridik, it d'ho kwele, o rei tra la la, dirala (*bis*)
Ma savfet warc'hoas ar beure;

Ma savfet warc'hoas beure-mad, o rei tra la la, dilara (*bis*)
Ewit kass leaz d'ar varadac. —

Marc'haridik Joss (1) a lare, o rei tra la la, dirala (*bis*)
D'hi mamm 'n de-warlerc'h ar beure :

— Ma mammik paour, mar am c'haret, (*bis*)
D' Gervezelek n'am c'hassfet ket;

N'am c'hasset ket d' Gervezelek, (*bis*)
Gant Rozmelchon 'on gourdrouzet. —

— C'hui a ielo war ar beure, (*bis*)
Pa vo Rozmelchon 'n he wele;

Ha war ho penn ur podad-leas, (*bis*)
En dro d'ez-han ur garlantes. —

II

Ar palefrenier a lare (*bis*)
Da Rozmelchon, euz ar beure :

— Ma mestr, ma mestr, savet buhann (*bis*)
Ur plac'h war ar bale 'welann;

Ma mestr, savet euz ho kwele, (*bis*)
Me well ur plac'h 'n penn ann ale;

Me well ar vraoa feumeulenn, (*bis*)
A dougas biskoas koef lienn;

Ha war hi fenn ur podad leas, (*bis*)
En-dro d'ez-han ur garlantes;

En hi zreid a zo ur botou (*bis*)
'Zo gwarniset a rubanou. —

Rozikmelchon, pa 'n euz klewet, (*bis*)
Penn he ale 'zo em renntet;

Penn he ale eo em renntet, (*bis*)
Marc'harid Joss 'n euz saludet :

— Marc'haridik, senntet ouzinn, (*bis*)
Ha deut da dijuni ganinn. —

(1) D'autres versions portent *Jord* et d'autres *Saoz*.

ROZMELCHON.

TROISIÈME VERSION.

I

— Petite Marguerite, mettez-vous au lit, o rei tra la la, dirala
Afin de vous lever demain matin;

Afin de vous lever demain de bon matin, o rei tra la la, dirala,
Pour porter du lait à l'écobue.

La petite Marguerite Joss disait
A sa mère, le lendemain matin :

— Ma pauvre petite mère, si vous m'aimez,
Vous ne m'enverrez pas à Kervezelec;

Ne m'envoyez pas à Kervezelec,
Je suis menacée par Rozmelchon. —

— Vous irez sur le matin,
Quand Rozmelchon sera encore au lit;

Et sur votre tête une potée de lait,
Entourée d'une guirlande. —

II

Le valet d'écurie disait
A Rozmelchon, un matin :

— Mon maître, mon maître, levez-vous vite,
Je vois une fille sur pied;

Mon maître, levez-vous de votre lit,
Je vois une fille au bout de l'avenue;

Je vois la plus jolie fille,
Qui jamais porta coiffe de lin;

Sur sa tête est une potée de lait,
Avec une guirlande autour.

Elle a aux pieds des chaussures
Qui sont garnies de rubans. —

Rozmelchon, quand il entendit,
Se rendit au bout de l'avenue;

Il s'est rendu au bout de l'avenue,
Et a salué la petite Marguerite Joss :

— Petite Marguerite, obéissez-moi,
Et venez avec moi déjeuner. —

— Ho trugarez, aotro, 'm ez-hi, (*bis*)
Rag dijuniet ez eo d'in ;

Me am euz dijuniet-mad, (*bis*)
Kennt ma 'z on deut a di ma zad ;

Aotro, dijuniet eo d'inn, (*bis*)
En Kervezelek e leigninn ;

En Kervezelek e leigninn, (*bis*)
Euz taol ann aotro 'c'h azezinn ;

Euz taol ann aotro, ann itron, (*bis*)
'R re-ze am c'har a greiz kalon. —

— Marc'haridik, senntet ouzinn, (*bis*)
Ha deut-c'hui d'ar jardinn ganinn ;

Deut-c'hui ganin-me d'am jardinn, (*bis*)
Da dibab 'r bouket louzou-finn ;

Da dibab 'r bouket louzou-finn, (*bis*)
A varjolain a durkantinn ;

A varjolain, a durkantinn, (*bis*)
Ewit lakad war ho peutrinn. —

— Na 'z on ket plac'h ar boukedou, (*bis*)
Marw eo mab-henan ann aotrou. —

— M' eo marw mab-henan ann aotrou, (*bis*)
N'eo ket c'hui zougo ar c'hanvou. —

— Bugale omp d'ar breur, ha c'hoar, (*bis*)
Sonjit, aotrou, pe-gen tost kar. —

— Marc'haridik, senntet ouzinn, (*bis*)
Ha deut-c'hui d'am c'hambrjou ganinn ;

Ha deut-c'hui ganinn d'am c'hambrjou (*bis*)
Da dibab per hag avalou ;

Da dibab per hag avalou, (*bis*)
Ar pez a garfet, c'hui ho po. —

— Tec'het, aotrou, ma tremeninn, (*bis*)
Pec'hed oc'h euz balamour d'inn.

M'ouife ma breur, 'me-z-hi, ervad, (*bis*)
Hen ho tispennfe kik ha gwad ;

M'ouife m' breur-mager Kernenan (*bis*) (1)
Lakafe ho kwad da ienan ! —

— Me n' rann forz a vab Kerverzino (*bis*)
Mui ma rann euz fank ma botou ! —

(1) C'est à tort que le nom de Kernenan ou Kerninon se trouve ici. Ces deux vers sont une interpolation. Kerverzino doit être pour Kerninon, par suite d'une confusion entre deux pièces différentes.

— Merci, seigneur, dit-elle,
Car j'ai déjà déjeuné;
J'ai déjà bien déjeuné,
Avant de quitter la maison de mon père;
Seigneur, j'ai déjà déjeuné,
Et c'est à Kervezelec que je dînerai;
C'est à Kervezelec que je dînerai,
Et je m'asseoirai à la table du seigneur;
A la table du seigneur et de la dame,
Ceux-là m'aiment du milieu de leur cœur! —
— Petite Marguerite, obéissez-moi,
Et venez avec moi au jardin;
Venez avec moi au jardin,
Pour choisir un bouquet de fines fleurs;
Pour choisir un bouquet de fines fleurs
De marjolaine et de thym;
De marjolaine et de thym,
Pour mettre sur votre poitrine. (à votre corset.) —
— Je ne suis plus la fille aux bouquets,
Le fils aîné du seigneur est mort. —
— Si le fils aîné du seigneur est mort,
Ce n'est pas à vous de porter son deuil. —
— Nous sommes enfants du frère et de la sœur,
Songez, seigneur, quelle proche parenté! —
— Petite Marguerite, obéissez-moi,
Et venez avec moi dans les chambres;
Venez avec moi dans les chambres,
pour choisir des poires et des pommes;
Pour choisir des poires et des pommes,
Vous en aurez autant que vous voudrez. —
— Retirez-vous, seigneur, que je passe,
C'est péché à vous à cause de moi.
Si mon frère, dit-elle, le savait bien,
Il vous mettrait en pièces, chair et sang;
Si mon frère nourricier Kerninon le savait,
Il ferait refroidir votre sang! (Il vous tuerait.) —
— Je me moque autant du fils de Kerverzino,
Comme de la boue de mes souliers! —

— Baoue ar beure 'z omp ama, (*bis*)
Ha prest eo ann heaul da guza ! —

— Me garre ann noz serret kloz, (*bis*)
Marc'haridik ganinn wit ann noz!..... —

. . . .

Marc'haridik a lavare (*bis*)
D'ar gouarneres (1), en noz-ze :

— Gouarneres, mar am c'haret (*bis*)
Grit m'inn da vedoc'h da gousket ! —

Ar gouarneres a laraz, (*bis*)
Da Varc'haridik, p'hi c'hlewaz :

— Euz taol ann aotro c'hui goanio, (*bis*)
Hag en he wele c'hui gousko. —

Marc'haridik a lavare,
Ebars ar gambr pa 'z arrue :

— Me 'well duont 'n aval melenn, (*bis*)
M'am bije 'r gontel, hen peilfenn. —

Rozikmelchon, pa 'n euz klewet, (*bis*)
Ar choas a der 'n euz deï roët;

Unan troad-du, un ' all troad-gwenn, (*bis*)
Un ' all c'houezed en aour melenn;

En hini troad-duz eo kroget, (*bis*)
En hi c'halon deuz-hi plantet !

Pa zistro Rozmelchon en dro, (*bis*)
Oa ar plac'hik war hi geno :

— Penamed daoni ma ine, (*bis*)
N'oas ket et gwerc'h dirag Doue ! —

Kanet gant Godik FULUP.
Pluzet, 1867.

(1) Le mot *gouarneres*, gouvernante, signifie souvent *cuisinière* dans nos poésies populaires.

— Depuis ce matin nous sommes ici,
Et le soleil est près de se coucher ! —

— Je voudrais qu'il fît nuit close,
Et avoir la petite Marguerite pour la nuit !...... —

. . . .

La petite Marguerite disait
A la gouvernante, cette nuit-là :

— Gouvernante, si vous m'aimez,
Faites que j'aille coucher avec vous ! —

La gouvernante répondit
A la petite Marguerite, quand elle entendit :

— C'est à la table du seigneur que vous souperez,
Et c'est dans son lit que vous coucherez — (1)

La petite Marguerite disait,
En arrivant dans la chambre :

— Je vois là-bas une pomme jaune,
Si j'avais un couteau, je la pèlerais. —

Rozmelchon, ayant entendu,
Lui donna le choix de trois (couteaux).

Un à manche noir, un à manche blanc,
Et un autre en or jaune soufflé.

C'est celui à manche noir qu'elle a pris,
Et elle se l'est enfoncé dans le cœur !

Quand Rozmelchon se détourna,
La jeune fille était sur la bouche :

— Si je ne craignais de damner mon âme,
Tu ne serais pas allée vierge devant Dieu ! —

Chanté par Marguerite PHILIPPE.
Pluzunet, 1867.

(1) Tout ce passage est une interpolation, empruntée au gwerz de *Markiz Trede* (*Coatredrez*), qu'on trouvera plus loin, et où il y a une situation semblable. Nos poëtes populaires ne se font pas scrupule d'emprunter 10, 15, 20 vers, pour rendre une situation déjà traitée par un poëte antérieur. Peut-être aussi l'interpolation est-elle du fait de la chanteuse qui me paraît avoir constamment confondu et mélangé ces deux poëmes, qui offrent beaucoup d'analogie, il est vrai, mais dont les personnages sont cependant tout différents.

JANEDIK AR ROUZ (1)

GWES KENTA.

I

Selaouet holl hag a klewfet
Ur werz a zo newe-zavet,
'Zo gret da Janedik ar Rouz,
Braoa plac'h 'vale 'n hi farouz.

Janedik ar Rouz a lare
D'hi zad, d'hi mamm, ur zul 'r beure :
— Red eo laret na oc'h ket fur,
Lakad de ma eured d'ar zul ;

Ha c'hui o klewet a bell-zo
Ema 'nn aotro Tremblai er vro ;
Ha c'hui o klewet, o welet
'Ma 'nn aotro Tremblai 'klask ma c'havet ! —

Hi zad hag hi mamm a laraz
Da Janet 'r Rouz, 'vel ma komzaz :
— Bet drouk gant ann nep a garo,
Ho eured d'ar zul a vezo ;

Ho eured vezo d' boennt ann de,
N' vo ket Tremblai war ar bale..... —

. . . .

II

Janedik ar Rouz a lare
D'ann aotro person 'zul 'r-beure :
— Hastet-c'hui, aotro, depechan,
C'houeza 'nn tan er mech a glewann ! —

N'oa ket hi gir peurlavaret,
Oa leun 'nn iliz hag ar porchet ;
Oa leun 'nn iliz hag ar porchet
Gant Tremblai hag he zoudardet.

(1) Une version de cette chanson, extraite de la collection de M. de Penguern, a été publiée dans l'*Athenæum français*, en 1855. Elle diffère peu de la nôtre.

JEANNE LE ROUX.

PREMIÈRE VERSION.

I

Ecoutez tous, et vous entendrez
Un gwerz nouvellement composé,
Qui a été fait à Jeanne Le Roux,
La plus jolie fille qui marche dans sa paroisse.

Jeanne Le Roux disait
A son père et à sa mère, un dimanche matin :
— Il faut dire que vous n'êtes pas sages,
De fixer pour le jour de ma noce un dimanche;

Et pourtant vous entendez dire depuis longtemps
Que le sieur La Tremblaie (1) est dans le pays;
Et pourtant vous entendez dire et vous voyez
Que le sieur La Tremblaie cherche à m'avoir ! —

Son père et sa mère dirent
A Jeanne Le Roux, sitôt qu'elle parla :
— Le trouve mauvais qui voudra,
Votre noce sera faite le dimanche;

Votre noce sera au point du jour,
La Tremblaie ne sera pas encore levé..... —
. . . .

II

Jeanne Le Roux disait
A monsieur le recteur, le dimanche matin :
— Hâtez-vous, monsieur, faites diligence,
J'entends mettre le feu à la mèche ! —

Elle n'avait pas fini de parler,
Que l'église et le porche étaient pleins;
Que l'église et le porche étaient pleins
Des soldats de La Tremblaie.

(1) Le sieur La Tremblaie dont il est question dans cette chanson était un des plus célèbres capitaines tenant pour le roi, en Bretagne, sous la ligue. Il défendit vaillamment Moncontour contre les entreprises du duc de Mercœur. En l'année 1591, secondé par un corps de troupes anglaises, envoyé par la reine d'Angleterre, sur la demande des États de Nantes, il enleva l'île de Bréhat aux Ligueurs. La tradition locale veut que la scène qui a fourni le sujet de notre gwerz se soit passée a Paimpol, où séjourna à cette époque le capitaine La Tremblaie. Du reste les deux premiers vers de la seconde version le disent clairement :

Les plus jolies filles qui soient sous le soleil,
Sont les filles de Le Roux, de Paimpol.

Ann aotro Tremblai a lare
D'ann aotro 'r person, en de-se :
— Aotro 'r person, d'in-me laret,
Pelec'h ' ma ar wreg a eured? —

Ann aotro person a laraz
D'ann aotro Tremblai, p'hen klewaz :
— Aotro Tremblai, ma iskuset,
Eureuji d'ar zul na rann ket;

Eureuji d'ar zul na rann ket,
Ur vadeziant eo am euz gret. —
— Aotro person, gaou a laret,
Janedik 'r Rouz 'c'h euz eureujet;

Rentet Janedik 'r Rouz ama,
Pe me ho lazo da genta;
Pe me ho lazo da genta,
Gant hi zad, hi mamm 'ma ama. —

Janedik ar Rouz a lare
D'ann aotro Tremblai eno neuze :
— Aotro Tremblai, m'ar am c'haret,
Ma lest mont war vur ar vered;

Ma lest mont war vur ar vered,
Da laret adieu d'am fried. —
— War vur ar vered n' iefet ket,
Diwar lost ma marc'h kimiadfet! --

Janedik ar Rouz a lare
D'ann aotro Tremblai eno neuze :
— Ma lest da vont c'hoaz en iliz,
Da gimiadi euz ma broïz. --

— Wit en iliz na iefet ket,
Diwar lost ma marc'h kimiadfet;
Ganin 'teufet war lost ma marc'h,
Kriet, garmet, goelet ho kwalc'h! --

Janedik ar Rouz a lare
D'ann aotro Tremblai eno neuze :
— Aotro Tremblai, mar am c'haret,
Ur gontel d'in-me a rofet;

Ur gontel d'in-me a rofet,
'Wit troc'ha zeïenn ma eured;
'Wit troc'ha zeienn ma eured
A zo bet war-n-on re-stardet. —

'Nn aotro Tremblai p'hen euz klewet,
Ter gontel d'ez-hi 'n euz diskoet;
Unan troad-duz, unan troad-gwenn,
Un' all c'houezet en aour-melenn :

Le sieur La Tremblaie disait
A monsieur le recteur, ce jour-là :
— Monsieur le recteur, dites-moi,
Où est la femme de noce! (la nouvelle mariée) —

Monsieur le recteur répondit
Au sieur La Tremblaie, quand il l'entendit :
— Monsieur La Tremblaie, excusez-moi,
Je ne marie pas le dimanche;

Je ne marie pas le dimanche,
C'est un baptême que j'ai fait. —
— Monsieur le recteur, vous mentez,
Vous avez marié Jeanne Le Roux;

Rendez-moi ici Jeanne Le Roux,
Ou je vous tuerai d'abord;
Ou je vous tuerai d'abord,
Car elle est ici avec son père et sa mère. —

Jeanne Le Roux disait
Au sieur La Tremblaie, là, en ce moment :
— Monsieur La Tremblaie, si vous m'aimez,
Laissez-moi aller sur le mur du cimetière;

Laissez-moi aller sur le mur du cimetière,
Pour dire adieu à mon mari. —
— Sur le mur du cimetière vous n'irez pas,
Vous ferez vos adieux de dessus la croupe de mon cheval! —

Jeanne Le Roux disait
Au sieur La Tremblaie, là, en ce moment :
— Laissez-moi aller encore dans l'église,
Pour faire mes adieux à mes compatriotes. —

— Dans l'église vous n'entrerez pas,
Vous ferez vos adieux de dessus la croupe de mon cheval;
Vous viendrez avec moi sur la croupe de mon cheval.
Criez, sanglotez, pleurez à satiété! —

Jeanne Le Roux disait
Au sieur La Tremblaie, là, en ce moment :
— Monsieur La Tremblaie, si vous m'aimez,
Vous me donnerez un couteau;

Vous me donnerez un couteau,
Pour couper ma ceinture de noce;
Pour couper ma ceinture de noce,
Qu'on a trop serrée sur moi. —

Le sieur La Tremblaie, quand il a entendu,
Lui a montré trois couteaux,
Un à manche noir, un à manche blanc,
Un autre en or jaune soufflé :

En hini troad-du 'z eo kroget,
En hi c'halon deuz-hi plantet!
Pa zistroas 'nn aotro en dro,
Oa Janedik war hi geno!

Ann aotro Tremblai a lare
Da Janet 'r Rouz eno neuze :
— Tric'houec'h (1) groeg-eured 'm euz laeret,
Janedik 'r Rouz ann naontekvet;

Janedik 'r Rouz, ann diveza,
'Laka ma c'halon da ranna! —

Kanet gant Janet AR GALL. — *Kerarborn,* 1848.

JANEDIK AR ROUZ.

EIL GWES.

I

Braoa merc'hed 'zo 'ndann ann heaul,
Eo merc'hed ar Rouz a Bempoul :
Janedik 'zo kaer 'vel ur Rozenn,
Ann diou-all 'zo diou rouzardenn.

Janet ar Rouz a lavare
D'hi zad, d'hi mamm, un dez a oe :
— Ma zad, ma mamm, na oc'h ket fur,
Lakad ma eureuji d'ar zul,

Ha c'hui o klewet a bell-zo
'Ma kabitenn Tremblai er vro;
C'hui oc'h ouzoud hag o klewet
Penaoz eman 'klask ma c'havet! —

Hi zad neuze a lavaraz
Da Janedik 'r Rouz, p'hi c'hlewaz :
— C'hui 'vo eureujet 'rok ann de,
Vo 'nn aotro Tremblai 'n he wele. —

(1) On aura bien certainement remarqué déjà comme le mot *tric'houec'h,* dix-huit, mot-à-mot *trois six,* revient souvent dans nos chants populaires bretons.

C'est celui à manche noir qu'elle a pris,
Et elle se l'est plongé dans le cœur !
Quand le sieur La Tremblaie se détourna,
La pauvre Jeanne était couchée sur la bouche !

Le sieur La Tremblaie disait,
A Jeanne Le Roux, en ce moment :
— J'ai enlevé dix-huit jeunes mariées,
Jeanne Le Roux est la dix-neuvième;

Jeanne Le Roux, la dernière,
Me brise le cœur ! —

Chanté par Jeanne Le Gall. — *Keramborgne,* 1848.

JEANNE LE ROUX.

SECONDE VERSION.

I

Les plus jolies filles qui soient sous le soleil,
Sont les filles de Le Roux, de Paimpol :
La petite Jeanne est jolie comme une rose,
Les deux autres sont rousses.

Jeanne Le Roux disait,
Uu jour, à son père et à sa mère :
— Mon père, ma mère, vous n'êtes pas sages,
De mettre mon mariage un dimanche,

Et pourtant vous entendez dire depuis longtemps
Que le capitaine La Tremblaie est dans le pays;
Vous savez et vous entendez dire
Comme il cherche à m'avoir ! —

Son père dit alors
A Jeanne Le Roux, quand il l'entendit :
— Vous serez mariée avant le jour,
Quand le sieur La Tremblaie sera dans son lit. —

II

Kabitenn Tremblai a lare
D'he bajik-bihan en noz-ze :
— Sav warc'hoas-beure mintinn mad,
Ma iefomp d' chaseal d'ar c'hoad ;

Da chaseal renkomp monet,
Janet 'r Rouz 'vo warc'hoas eureujet.....
. . . .

III

Janedik ar Rouz a lare,
D'ann aotro person en de-se :
— Hastet gant ho ofern-eured,
C'houeza 'nn tan er poultr 'm euz santet;

C'houeza 'nn tan er poultr 'm euz santet,
'Ma 'nn aotro Tremblai o tonet. —
Ann aotro person a lare
Da Janedik ar Rouz neuze.

— Penamet ifom da dillad,
'M boa da guzet 'n un arched-koad,
Da laket er zakristiri,
A zo seiz alc'houez war-n-ezhi. —

— Ha posubl ve digant Doue,
Ve damant d'am dillad ho pe!
M'ho c'harfe holl en un tantad,
Me er ger, war oaled ma zad! —

N'oa ket hi gir peurlavaret,
Oa karget 'nn iliz, ar porchet;
Oa karget iliz ha porchet
Gant Tremblai hag he zoudardet.

Kabitenn Tremblai c'houlenne
Digant ar person en de-se :
— Aotro ar person, d'in laret
Pelec'h ema 'r plac'h a-eured ? —

— Aotro Tremblai, ma iskuzet,
N'eo ket un eured am euz gret;
N'eo ket un eured am euz gret,
Ur bugel am euz badezet. —

— N'eo ket un eured oc'h euz gret ?
Pelec'h 'man 'r bugel badezet ? —
— Gant he vageres ez eo et,
'Wit hen tomma war ann oaled. —

II

Le capitaine La Tremblaie disait
A son petit page, cette nuit-là :
— Lève-toi demain de bon matin,
Pour que nous allions chasser au bois ;

Il nous faudra aller à la chasse,
Jeanne Le Roux sera mariée demain .... —
. . . .

III

Jeanne Le Roux disait
A monsieur le recteur, ce jour-là :
— Dépêchez-vous de dire votre grand'messe,
J'ai senti mettre le feu à la poudre !

J'ai senti mettre le feu à la poudre,
Le sieur La Tremblaie arrive. —
Monsieur le recteur disait
Alors à Jeanne Le Roux :

— Si je ne craignais de salir tes habits,
Je t'aurais cachée dans un cerceuil de bois,
Et je t'aurais mise dans la sacristie,
Sur laquelle il y a sept clefs. —

— Serait-il Dieu possible
Que vous craigniez de salir mes habits !
Je voudrais les voir tous dans un feu de joie,
Et être à la maison, sur le foyer de mon père ! —

Elle n'avait pas fini de parler,
Que l'église et le porche étaient pleins ;
Qu'église et porche étaient remplis
De La Tremblaie et de ses soldats.

Le capitaine La Tremblaie demandait
Au recteur, ce jour-là :
— Monsieur le recteur, dites-moi
Où est la fille de noce (la nouvelle mariée) ? —

— Monsieur La Tremblaie, excusez-moi,
Ce n'est pas une noce que j'ai faite ;
Ce n'est pas une noce que j'ai faite,
C'est un enfant que j'ai baptisé. —

— Ce n'est pas une noce que vous avez faite ?
Où donc est l'enfant que vous avez baptisé ? —
— La nourrice l'a emporté,
Pour le réchauffer sur la pierre du foyer. —

— N'eo ket ewit badeziantjou
'Ma 'r bouklou arc'hant war 'r botou;
'ma 'r bouklou arc'hant war 'r botou,
Ann dantelez war ar manchou;

Janet ar Rouz 'c'h euz eureujet,
Hounnes a renkann da gavet! —
— Ema bars ar zakristiri,
A zo seiz alc'houez war-n-ezhi. —

Kabitenn Tremblai a lare
Da Janedik ar Rouz neuze:
— Ha na teuz-te ket a zonj mad
Pa oas er ger, en ti da dad,

As boa te d'in-me lavaret
N' gouskjes ket ganin noz da eured?....

. . . .

Janedik 'r Rouz a lavare
D'ann aotro Tremblai en de-se:
— Ma lest mont war vur ar vered,
Da laret adieu d'am fried? —

— Savet pa garfet war ar vur,
Laret kenavo d'ez-han sur. —
Janedik 'r Rouz a lavare,
War vur ar vered pa zave:

— Ma fried paour, d'in-me laret,
Ma retornann am c'homerfet? —
— Mar deuet, c'hui vo deuet-mad,
Pa na eo ket gant ho krad-vad. —

Janet ar Rouz a c'houlenne
Euz kabitenn Tremblai neuze:
— Aotro Tremblai, d'in-me laret,
Ouspenn d'ac'h a vinn oblijet? —

— Ha d'in-me ha d'am faotr ar gambr,
Ha d'am zoudarded, p'ho do c'hoant;
Ha d'am zoudarded, p'ho do c'hoant,
Bez' a zo 'nn ez-he dek-ha-kant! —

Janedik ar Rouz a lare
D'ann aotro Tremblai en de-se:
— Aotro Tremblai, mar am c'haret,
Ur gontel d'in-me a brestfet;

Ur gontel d'in-me a brestfet,
Da droc'ha zeïenn ma eured,
Pehini a zo re-stardet,
Gant ar vamm a deuz ma ganet? —

— Ce n'est pas pour des baptêmes
Que je vois les boucles d'argent sur les chaussures;
Que je vois les boucles d'argent sur les chaussures,
Et la dentelle aux manches;

Vous avez marié Jeanne Le Roux,
Et c'est celle-là qu'il me faut! —
— Elle est dans la sacristie,
Renfermée sous sept clefs. —

Le capitaine La Tremblaie disait
A Jeanne Le Roux, en ce moment:
— Ne te rappelles-tu pas bien
Que quand tu étais dans la maison de ton père,

Tu me dis
Que tu ne coucherais pas avec moi la nuit de ta noce?...

. . . .

Jeanne Le Roux disait
Au sieur La Tremblaie, ce jour-là:
— Laissez-moi monter sur le mur du cimetière,
Pour dire adieu à mon mari? —

— Montez quand vous voudrez sur le mur,
Et dites-lui au revoir. —
Jeanne Le Roux disait
En montant sur le mur du cimetière:

— Mon pauvre mari, dites-moi,
Si je retourne, me reprendrez-vous? —
— Si vous revenez, vous serez la bien venue,
Puisque ce n'est pas de votre plein gré. —

Jeanne Le Roux demandait
Alors au capitaine La Tremblaie:
— Monsieur La Trèmblaie, dites-moi,
Serai-je obligée à d'autres que vous? —

— A moi et à mon valet de chambre,
Et à mes soldats quand ils le désireront;
Et à mes soldats, quand ils le désireront,
Il y en a cent dix! —

Jeanne Le Roux disait
Au sieur La Tremblaie, ce jour-là:
— Monsieur La Tremblaie, si vous m'aimez,
Vous me prêterez un couteau;

Vous me prêterez un couteau,
Pour couper ma ceinture de noce,
Qui a été trop serrée,
Par la mère qui m'a donné le jour? —

— Wit kontellou na zougann ket,
Dalet ma fognard alaouret,
Da droc'ha zeïenn ho eured,
Ha lezit-hi gant ho pried ! —

He bognard d'ez-hi 'n euz roët,
En hi c'halon deuz-han plantet;
En hi c'halon deuz-han plantet,
Hag o koueza a deuz laret :

N'iaje ket da varc'h-zoudarded,
D'ann aotro Tremblai ken-neubed.
Kabitenn Tremblai a lare
Da Janedik eno neuze :

— Te varw 'n ur gwall-intention,
Doue da reï did ar pardon :
Penamed daoni ma ine,
N'oas ket et gwerc'h dirag Doue!

Tric'houec'h groeg eured 'm euz laeret,
Ha te a ra ann naontekvet;
Te ann naontekvet, 'nn diveza,
Laka ma c'halon da ranna ! —

VI

Janedik ar Rouz a lare
Da dud ann eured, en de-se :
— Diotoc'h wit-on vije kavet,
Em c'horf-balan (1) 'm euz-han plantet ! —

Kanet gant Mari Daniel, parez *Duault.*

(1) Le mot *korf-balan*, corset, me semble tirer son origine d'un vieil usage de notre pays de Lannion, qui consistait à faire les corsets des paysannes avec de la toile de lin trempée dans une décoction d'écorce de genêt (*bulan*) qui la teignait en rouge tirant sur le jaune. Cet usage, aujourd'hui disparu, existait encore il y a trente ans.

— Quant à des couteaux, je n'en porte pas,
Prenez mon poignard doré,
Pour couper votre ceinture de noce,
Et laissez-la à votre mari ! —

Il lui a donné son poignard,
Et elle se l'est enfoncé dans le cœur ;
Dans le cœur elle se l'est enfoncé
Et en tombant, elle a dit :

Qu'elle ne servirait pas de monture à des soldats,
Pas davantage au sieur La Tremblaie.
Le capitaine La Tremblaie disait
A la pauvre Jeanne, en ce moment :

— Tu meurs dans une mauvaise intention;
Que Dieu t'accorde le pardon :
Si je ne craignais de damner mon âme,
Tu ne serais pas allée vierge devant Dieu ! (1)

J'ai enlevé dix-huit jeunes mariées,
Et toi, tu fais la dix-neuvième ;
Toi, la dix-neuvième, la dernière,
Tu me brises le cœur ! —

IV

Jeanne Le Roux disait
Aux gens de la noce, ce jour-là :
— De plus sottes que moi on eut trouvées,
C'est dans mon corset que je l'ai enfoncé (le poignard) ! —

Chanté par Marie DANIEL, commune de *Duault.*

(1) Ces deux vers se trouvent dans trois pièces de notre recueil, où se reproduit la situation d'une jeune fille qui se donne la mort pour échapper au deshonneur. Ces trois pièces sont, avec celle-ci, *Rozmelchon* et *Markiz Trede* ou *Coatredrez.*

Ce sujet a été très-souvent traité, et est devenu, pour ainsi dire, un lieu commun de poésie populaire. Parmi les pièces qui se rapprochent le plus de la nôtre, ou des nôtres, je citerai : *La fille des Sables-d'Olonne,* dans le recueil de M. Bujeaud, tome II, page 177. *La fille du pâtissier,* dans le recueil de M. de Puymaigre ; puis *l'Anneau d'or* et *le beau Marinier,* dans l'*Etude* de M. de Beaurepaire *sur la poésie populaire en Normandie,* pages 148-151, et enfin une *canzone* piémontaise recueillie par le chevalier Nigra, sous le titre de *el Corsaro.*

MARKIZ TREDE.

I

Selaouet holl, hag a klewfet
Ur werz a zo newez-savet;
Ur werz a zo newez-savet,
D'ur plac'hik iaouank ez e gret :

D'ur plac'h iaouank bet *anleuvet*,
War hent Leon, 'vont d'ar Ieodet;
Anleuvet gant markiz Trede,
Euz ann hent, war he inkane.

II

'N aotro Trede a c'houlenne
Euz ar plac'hik p'h i rankontre :
— Plac'hik iaouank, d'in-me laret,
Pelec'h ez et pe ez oc'h bet ? —

— D'ar pardon d'ar Ieodet ez ann,
'Wit koves ha komunian;
'Wit koves ha komunian,
Gonit ar pardon, mar ghellan. —

'N aotro Trede a lavaras,
D'ar plac'h iaouank 'vel m'hi c'hlewas :
— Wit d'ar pardon n'ez iefet ket,
Ganin da Drede a teufet :

Plac'hik iaouank me ho tisko
Da vont oc'h unan dre 'n hentjo ! —
— Salv-ho-kraz aotro, iskuset,
M' unan dre 'n hentjo n'ez on ket;

M' unan dre 'n hentjo n'ez on ket,
D'eva dour feunteun 'oann chomet;
D'eva dour feunteun 'oann chomet,
Ha ma re a-rok a zo et. —

Ann aotro Trede a lare
Na d'he balefrinier neuze :
— Didoles-te d'in war ma marc'h,
A-c'hane 'tiskouro hi gwalc'h ! —

— Salv-ho-kraz, ma mestr, na rinn ket,
Glac'hari 'r plac'h n' c'houlennann ket;
N' c'houllann glac'hari hi c'halon,
Ur plac'h fur eo, plac'h-a-feson ! —

LE MARQUIS DE COATREDREZ.

I

Ecoutez tous, et vous entendrez
Un gwerz nouvellement levé (composé);
Un gwerz nouvellement composé,
C'est à une jeune fille qu'il a été fait :

A une jeune fille qui a été enlevée,
Sur le chemin de Léon, en allant au Guéodet;
Enlevée par le marquis de Coatredrez,
De dessus le chemin, sur sa haquenée.

II

Le seigneur de Coatredrez demandait
A la jeune fille, en la rencontrant :
— Jeune fille, dites-moi,
Où allez-vous, où avez-vous été ? —

— Je vais au pardon du Guéodet,
Pour me confesser et communier;
Pour me confesser et communier,
Gagner le pardon si je puis. —

Le seigneur de Coatredrez répondit
A la jeune fille, sitôt qu'il l'entendit :
— Quant au pardon, vous n'y irez point,
Vous viendrez avec moi à Coatredrez :

Jeune fille, je vous apprendrai
A aller toute seule par les chemins ! —
— Sauf votre grâce, seigneur, excusez-moi,
Je ne suis pas toute seule par les chemins;

Je ne suis pas toute seule par les chemins,
J'étais restée à boire de l'eau de fontaine;
J'étais restée à boire de l'eau de fontaine,
Et les miens sont allés devant. —

Le seigneur de Coatredrez disait
A son valet d'écurie, en ce moment :
— Jette-la moi sur mon cheval,
De là elle discourra à satiété ! —

— Sauf votre grâce, mon maître, je ne le ferai point,
Je ne veux pas désoler la fille;
Je ne veux pas navrer son cœur,
C'est une fille sage, une honnête fille ! —

'N aotro Trede, 'vel ma klewas,
Diwar he varc'h a ziskennas;
Diwar he varc'h eo diskennet,
Ur fasad d'he baotr 'n euz roët.

Ur fasad d'he baotr 'n euz roët,
A-vriad er plac'h eo kroget;
A-vriad er plac'h eo kroget,
War gein he varc'h 'n euz hi laket.

Ur mouchouar gwenn ampezet
War hi geno hen euz laket,
'Wit n' vije ket anavezet
Gant ann dut o vont d'ar Ieodet.

'R plac'hik iaouank a lavare
A-biou d'hi re pa dremene :
— En han' Doue, mar am c'haret,
Kompagnunes ma zikouret! —

— Allas! ho sikour n'hellomp ket,
P'eo 'n aotro Trede 'n euz ho c'hoantet! —
Ar palefrinier a lare
Na d'ann aotro Trede neuze :

— Lemet 'r mouchouar d' war hi geno,
Taoli ra 'r gwad a vouchado! —
— Lez-hi da daol 'r pez a garo,
Ar merc'hed 'zo leun a ardo!..... — (1)

III

'N aotro Trede a lavare
D'he c'houarneres p'arrue :
— Na laket ar beer uz ann tân,
D'ar plac'hik ha d'in-me d'hon c'hoan! —

Ar plac'hik iaouank a lare
D'ann aotro Trede, p'hen klewe :
— Debret, evet 'r pez a garfet,
Ewit-on me na goaninn ket. —

Ar plac'hik iaouank a lare
D'ar gouarneres en noz-se :
— Gouarneres, mar am c'haret,
Gret ma 'z inn gant-oc'h da gousket. —

(1) Variante :

Ar plac'h iaouank a hirvoude,
Na gave den hi c'honzolje,
Met 'r palefrinier a weziou,
Gant truez vraz euz hi c'hanvou :
— Tawet, merc'hik, na oelet ket,
Me viro n'ho po drouk a-bed!..... —

Le seigneur de Coatredrez, dès qu'il entendit,
Descendit de cheval ;
Il descendit de cheval,
Et donna un soufflet à son valet.

Il a donné un soufflet à son valet
Et a pris la jeune fille à bras le corps ;
Il a pris la jeune fille à bras le corps,
Et l'a mise sur son cheval.

Un mouchoir blanc empesé
Il lui a mis sur la bouche,
Pour qu'elle ne fût pas reconnue
Par les gens qui allaient au Guéodet.

La pauvre jeune fille disait,
En passant auprès des siens (de sa société) :
— Au nom de Dieu, si vous m'aimez,
Ma société, secourez-moi ! —

— Hélas ! nous ne pouvons vous secourir,
Puisque c'est le seigneur de Coatredrez qui vous a désirée ! —
Le valet disait
Au seigneur de Coatredrez, en ce moment :

— Otez le mouchoir de dessus sa bouche,
Elle rejette le sang à pleine bouche ! —
— Laisse-la en rejeter tant qu'elle voudra,
Les femmes sont pleines d'artifices !..... (1)

III

Le seigneur de Coatredrez disait
A sa gouvernante, en arrivant :
— Mettez la broche au feu,
Pour le souper de la jeune fille et le mien. —

La pauvre jeune fille disait
Au seigneur de Coatredrez, en l'entendant :
— Mangez et buvez tant qu'il vous plaira,
Pour moi, je ne souperai point. —

La pauvre jeune fille disait
A la gouvernante, cette nuit-là :
— Gouvernante, si vous m'aimez,
Faites que j'aille coucher avec vous. —

(1) Variante :

La jeune fille se lamentait,
Et personne ne la consolait,
Si ce n'est parfois le valet,
Qui avait grande pitié de sa douleur :
— Consolez-vous, pauvre enfant, ne pleurez pas,
Je veillerai qu'il ne vous arrive pas de mal !..... —

— 'Wit ganin-me na gouskfet ket,
Ho kwele 'r gambr uhel 'zo gret;
Ho kwele 'r gambr uhel 'zo gret,
Gant 'n aotro Trede da gousket. —

Ann aotro Trede a lare
D'ar plac'hik iaonank en noz-se:
— Na deut-c'hui ganin d'ar jardinn,
Da glask ur bouket louzou-finn:

Da glask ur bouket louzou-finn,
A varjolain a durkantinn;
A varjolain hag a lavand,
A zere ouz-oc'h plac'hik koant. —

Ar plac'hik iaouank a lare,
'N kichenn ar jardin p'arrue:
— Adieu ma mamm, adieu, ma zad,
Bikenn n'ho kwell ma daoulagad!

Aotro, prestet d'in kontellou,
Da droc'ha treid ma boukedou;
Da droc'ha treid ma boukedou,
A zo re-hir euz a dreunchou. —

Ann aotro Trede, pa glewas,
He zorn 'n he c'hodel a voutas,
He zorn 'n he c'hodel 'n euz boutet,
Ter c'hontel d'ez-hi 'n euz tennet:

Unan troad-duz, unan troad-gwenn,
Un' all c'houezet en aour melenn:
En hini troad-duz 'eo kroget,
'N kreiz hi c'halon deuz-hi plantet!

Pa zistroas 'n aotro en dro,
'Oa 'r plac'h iaouank war he geno;
'Oa 'r plac'h iaouank 'n kreiz ar jardinn,
Hi fenn 'n tal penno hi daoulinn.

Ma lavare c'hoas ann d'en-fall,

. . . .

— Penamed daoni ma ine,
N' voas ket et gwerc'h dirag Doue! —

IV

Ann aotro Trede a lare
Da holl dut he di en noz-se:
— Arru ez e gwall bell ann noz,
Poent da bep-den mont da repoz! —

Ar gouarneres a lare
D'ann aotro Trede en noz-se:
— 'Lies am boa ho kelennet,
War-benn ar gwinn hag ar merc'hed,

— Pour avec moi vous ne coucherez pas,
Votre lit est fait dans la chambre haute;
Votre lit est fait dans la chambre haute,
Pour coucher avec le seigneur de Coatredrez. —

Le seigneur de Coatredrez disait
A la pauvre jeune fille, ce soir-là :
— Venez avec moi au jardin,
Pour cueillir un bouquet de fines fleurs :

Pour cueillir un bouquet de fines fleurs,
De marjolaine et de thym ;
De marjolaine et de lavande,
Qui vous sied, fillette jolie. —

La pauvre jeune fille disait,
En arrivant auprès du jardin :
— Adieu, ma mère, adieu, mon père,
Jamais ne vous reverront mes yeux !

Seigneur, prêtez-moi des couteaux,
Pour couper les tiges de mes fleurs;
Pour couper les tiges de mes fleurs,
Qui sont trop longues des tiges. —

Le seigneur de Coatredrez, quand il entendit,
Mit la main dans sa poche;
Il a mis la main dans sa poche,
Et en a retiré trois couteaux pour elle :

Un à manche noir, un à manche blanc,
Un autre en or jaune soufflé :
C'est celui à manche noir qu'elle a pris,
Et elle se l'est plongé au milieu du cœur !

Quand le seigneur se détourna,
La jeune fille était sur la bouche;
La jeune fille était au milieu du jardin,
La tête auprès de ses genoux.

Et il disait encore, le méchant,
. . . .
— Si je ne craignais de damner mon âme,
Tu ne serais pas allée vierge devant Dieu ! —

IV

Le seigneur de Coatredrez disait,
A tous les gens de sa maison, cette nuit-là :
— La nuit est fort avancée,
Il est temps à chacun d'aller reposer. —

La gouvernante disait
Au seigneur de Coatredrez, cette nuit-là :
— Je vous avais souvent averti
Au sujet du vin et des femmes;

Ispisiall war-benn hou-man.
'Zo c'hoar-vager da Gernenan :
Na euz servijer en ho ti,
Na oar ho nozwez koulz ha c'hui. —

— Mar karet n'am diskuilfet ket,
Me 'roio d'ac'h peb a gant-skoed ;
Ni hi lienno, archedo,
'Zono d'ez-hi ar glaz tano! —

V

N' doa ket kanet ar c'hog d'ann de,
Oa toret 'r perzier en Trede;
Ez oa perzier Trede toret,
Gant Kernenan hag he baotred.

'Nn aotro Kernenan 'lavare
En maner Trede, p'arrue :
— Demad ha joa holl en ti-ma,
'N aotro Trede pelec'h ema? —

Ar palefrinier a laras
D' 'n aotro Kernenan, p'hen klewas :
— Et eo en un tammik afer,
Na deuio ket henoz d'ar ger. —

— Gaou a lares, palefrinier,
E-medi sur da vestr er ger,
Rag te zo kustum mont gant-han,
War ann hentjou da verc'hetan! —

'N aotro Trede, 'vel ma klewas,
Gant 'r vinz d'ann traon a diskennas;
Gant 'r vinz d'ann traon e diskennet,
Ur gwall salud braz hen euz bet.

— Aotro Trede, d'in-me laret,
D'am c'hoar-vager oc'h euz-c'hui gret? —
— E-medi duze er jardinn,
Hi fenn 'n tal penno hi daoulinn! —

— Ma c'hoar-vager a t'euz lazet,
Hi revanch renkann da gavet! —
— Kernenan, les d'in ma buhe,
Me a roi did ma holl leve! —

— N'eo ket mado a c'houlennann,
Buhe 'wit buhez a renkann;
Ma c'hoar-vager a t'euz lazet,
Hi revanch renkann da gavet! —

D'ar zal vraz neuze ez int et,
Da c'hoari 'r c'hleze ar fleuret;
Markiz Trede hen euz kollet,
Kernenan hen euz-han treuzet!

Mais surtout au sujet de celle-ci,
Qui est sœur de lait de Kerninon :
Il n'est pas de serviteur en votre maison
Qui ne connaisse votre nuit aussi bien que vous. —

— Si vous voulez ne pas me trahir,
Je vous donnerai à chacun cent écus;
Nous l'ensevelirons et la mettrons au cercueil,
Et lui sonnerons un glas mince (peu bruyant)! —

V

Le coq n'avait pas encore chanté le jour,
Que le portail de Coatredrez était brisé;
Le portail de Coatredrez était brisé
Par Kerninon et ses gens.

Le seigneur de Kerninon disait,
En arrivant au manoir de Coatredrez :
— Bonjour et joie à tous dans cette maison,
Le seigneur de Coatredrez, où est-il? —

Le palefrenier répondit
Au seigneur de Kerninon, en l'entendant :
— Il est allé à une petite affaire,
Il ne reviendra pas cette nuit à la maison. —

— Tu mens, palefrenier !
Ton maître est à la maison,
Car tu as l'habitude d'aller avec lui
Sur les chemins arrêter les filles. —

Le seigneur de Coatredrez, dès qu'il entendit,
Descendit par l'escalier tournant;
Il est descendu par l'escalier tournant,
Et a reçu un bien mauvais salut.

Seigneur de Coatredrez, dites-moi
Qu'avez-vous fait de ma sœur de lait? —
— Elle est là-bas dans le jardin,
Sa tête auprès de ses genoux ! —

Tu as tué ma sœur de lait,
Et il faut que je la venge ! —
— Kerninon, laisse-moi la vie,
Et je te donnerai toutes mes rentes ! —

— Ce n'est pas des biens que je demande,
Vie pour vie, voilà ce qu'il me faut :
Tu as tué ma sœur de lait,
Et il faut que je la venge ! —

Alors ils sont allés dans la grande salle,
Pour jouer de l'épée et du fleuret :
Le marquis de Coatredrez a perdu,
Kerninon l'a traversé (de son épée).

Kriz 'vije 'r galon na oelje
'Bars en Trede neb a vije,
'Welet ar zal-vraz o ruia,
Gant gwad ar markiz o skulla!

'N aotro Kernenan a lare
En maner Trede, d'ar pred-se :
— Laket ho torn endann he benn.
M' vo roët d'ez-han 'nn absolvenn! —

RENAOU, ar boutaouer-koad, en paroz *Tregrom*. — 1854.

VARIANTE.

J'ai recueilli six versions de cette chanson, dans différentes localités; mais aucune d'elles ne présente des différences assez marquées avec celle que je donne, pour que je croie devoir la reproduire, si ce n'est une cependant, dont voici la seconde partie, qui me paraît contenir des détails intéressants.

. . . .

IV

Markiz Trede a lavare
D'ar plac'hik iaouank en noz-se :
— Eomp-ni brema da gousket,
Pell 'omp en noz, poent e monet. —

Ar plac'hik iaouank ' respontas
Da varkiz Trede, p'hen klewas :
— Et-c'hui da gousket pa garfet,
Ma fedenno 'm euz da laret. —

Ar plac'hik iaouank a lare
En maner Trede en noz-se :
— Itron Varia 'r goz-leodet,
Gret ma 'z inn fenoz d'ho kwelet! —

Markiz Trede p'hen euz gwelet
Ar plac'h da gousket na ee ket,
'Meaz he wele ' zo dilampet,
Da gomz ho daou int em laket.

Màrkiz Trede a lavare
D'ar plac'hik iaouank en noz-se :
— Deut-c'hui ganin-me d'ar jardinn,
Da dibab 'r bouket louzou-finn..... —

— Markiz Trede, mar am c'haret,
Ur gontel d'in-me a rofet,
'Wit krenna troadou ma bouket,
Am euz-me re-hirr dibennet. —

— Kontello d'ac'h na roinn ket,
Ur pognard aour ' po, mar karet. —
Er pognard aour pa 'z eo kroget,
Euz ar Werc'hes deuz goulennet :

Dur eut été le cœur de celui qui n'eut pleuré,
S'il avait été à Coatredrez,
En voyant la grande salle qui rougissait
Par le sang du marquis, qui coulait !

Le seigneur de Kerninon disait
Au manoir de Coatredrez, en ce moment :
— Mettez votre main sous sa tête,
Pour qu'on lui donne l'absolution ! —

RENAN, le sabotier, commune de *Trégrom*. — 1854.

VARIANTE.

. . . .

IV

Le marquis de Coatredrez disait
A la jeune fille, cette nuit-là :
— Allons maintenant nous coucher,
La nuit est avancée, il est temps d'aller. —

La jeune fille répondit
Au marquis de Coatredrez, quand elle l'entendit :
— Allez vous coucher quand vous voudrez,
Moi, j'ai mes prières à dire.

La jeune fille disait
Au manoir de Coatredrez, cette nuit-là :
— Sainte Vierge du Koz-Gueodet,
Faites que j'aille cette nuit vous voir ! —

Quand le marquis de Coatredrez vit
Que la jeune fille ne se couchait pas,
Il a sauté hors de son lit,
Et ils se sont mis tous les deux à causer.

Le marquis de Coatredrez disait
A la jeune fille, cette nuit-là :
— Venez avec moi au jardin,
Pour choisir un bouquet de fines fleurs..... —

Marquis de Coatredrez, si vous m'aimez,
Vous me donnerez un couteau,
Pour raccourcir les tiges de mon bouquet,
Que j'ai cueilli trop long ? —

— Je ne vous donnerai pas de couteaux,
Vous aurez un poignard d'or, si vous voulez. —
Ayant pris le poignard d'or,
Elle demanda à la Vierge :

— Itron Varia 'r Rosera,
Pe me em laz, pe me na ra?
Balamour d'ec'h, Gwerc'hes Vari,
N' c'houlennann ket ho ofansi. —

N'oa ket hi gir peur-lavaret,
'N kreiz hi c'halon deuz-han plantet :
Pa zistro ar markiz en dro,
'Oa ar plac'hik war hi geno !

Markiz Trede a lavare
D'ar plac'h iaouank eno neuze :
— Penamet daoni ma ine,
N'oas ket et gwerc'h dirag Doue ! —

Markiz Trede a lavare
Na d'he holl baotred en noz-se :
— Ma faotred et-c'hui da gousket,
Arru pell 'n noz, poent eo monet. —

Ar gouarneres a laras
Da varkiz Trede p'hen klewas :
— Na euz hinin ebars ho ti
Na oar ho torfed kouls ha c'hui.

'Lies 'm euz bet ho kelennet
War-benn ar gwinn hag ar merc'hed,
Ispisial war-benn houman,
C'hoar-mager 'nn aotro Kernenan ! —

V

N' doa ket kanet ar c'hog d'ann de,
Oa toret 'r perzier en Trede ;
Oa 'r perzier en Trede toret,
Gant Kernenan hag he baotred.

'Nn aotro Kernenan a lare
En maner Trede, p'arrue :
— Demad ha joa 'bars ann ti ma,
Markiz Trede pelec'h ema ? —

Ar palefrinier a laras
D' 'n aotro Kernenan p'hen klewas :
— Ma mestr-me n'ema ket er ger,
Na bet a-baoue digwener. —

— Gaou a lares, palefrinier !
Da vestr ' zo 'r ger, pa 'z out iwe;
Te ' zo kustum da vont gant-han
War ann hentjou da verc'hetan ! —

Markiz Trede, 'vel ma klewas,
Traon gant ar vinz a ziskennas;
Traon gant ar vinz e diskennet,
'N aotro Kernenan 'n euz saludet.

— Les-te ganin-me ma buhe,
Me roïo did ma holl leve,
Ma maner kaer euz a Drede,
Hag iel' en servij ar roue ! —

— Madame Marie du Rosaire,
Me tuerai-je, ou ne le ferai-je ?
A cause de vous, Vierge Marie,
Je ne veux pas vous offenser. —

Elle n'avait pas fini de parler,
Qu'elle le plongea au milieu de son cœur :
Quand le marquis se détourna,
La pauvre jeune fille était sur la bouche !

Le marquis de Coatredrez disait
A la jeune fille, en ce moment :
— Si je ne craignais de damner mon âme,
Tu ne serais pas allée vierge devant Dieu ! —

Le marquis de Coatredrez disait
A tous ses valets, cette nuit-là ;
— Mes gens, allez vous coucher,
La nuit est avancée, il est temps d'aller. —

La gouvernante dit
Au marquis de Coatredrez, quand elle l'entendit :
— Il n'est personne dans votre maison
Qui ne connaisse votre crime comme vous.

Je vous ai souvent averti
Au sujet du vin et des femmes,
Mais surtout au sujet de celle-ci,
La sœur de lait du seigneur de Kerninon ! —

V

Le coq n'avait pas encore chanté le jour,
Que le portail était brisé à Coatredrez;
Le portail était brisé à Coatredrez,
Par Kerninon et ses gens.

Le seigneur de Kerninon disait,
En arrivant au manoir de Coatredrez :
— Bonjour et joie dans cette maison,
Le marquis de Coatredrez où est-il ? —

Le palefrenier dit
Au seigneur de Kerninon, quand il l'entendit :
— Mon maître n'est pas à la maison,
Et il n'y a été depuis vendredi. —

— Tu mens, palefrenier !
Ton maître est à la maison, puisque tu y es toi-même;
Tu as l'habitude d'aller avec lui
Arrêter les jeunes filles sur les chemins ! —

Le marquis de Coatredrez, dès qu'il entendit,
Descendit l'escalier tournant;
Il a descendu l'escalier tournant,
Et a salué le seigneur de Kerninon.

— Laisse-moi la vie,
Et je te donnerai toutes mes rentes,
Mon beau manoir de Coatredrez,
Et j'irai servir le roi ! —

— N'e ket da leve a glaskann,
Rebech m' c'hoar-vager c'houlennan,
Rebech m' c'hoar-vager 'renkann kavet,
A zo bet 'bars ma zi maget ! —

— Ema duze 'bars ar jardinn
'Dann treunchenn ar wezenn ivinn;
Endann kef ar wezenn plantet,
Mar na gredes, kerz da welet ! —

N'oa ket he c'hir peurlavaret,
He gleze dre-z-han 'n euz treuzet :
— Markiz Trede, me ho tisko
D' laeres merc'hed war ann hentjo ! —

Kriz 'vije 'r galon na oelje
'N maner Trede neb a vije,
O welet ar plench o ruia
Gant gwad ar markiz o skuilla !

Kanet gant Mari-Job KERIVAL.
Kerarborn, 1848.

NOTE.

Cette chanson est très-répandue dans le pays de Lannion ; c'est une de celles qui ont le plus de succès dans les veillées d'hiver, où l'on s'apitoie sur le sort de la pauvre jeune fille, et maudit le ravisseur. Coatredrez est la principale maison noble de la commune de Tredrez, entre Saint-Michel-en-Grève et Lannion, non loin de Koz-Guéodet. Albert le Grand (*Vies des Saints de Bretagne*, page 683) mentionne un évêque de Tréguier sorti de cette maison ; voici en quels termes : « Hugues de Coat-Tredrez, de la noble » maison de Coat-Tredrez, fut eslu évesque de Tréguier, l'an 1467, sous le » pape Paul II, l'empereur Frédéric III et le duc François second. L'année » suivante il fut fait cardinal, et alla à Rome, ayant résigné à Christophe » Du Chastel. Il mourut en sa maison de Coat-Tredrez, et fut enterré en sa » cathédrale, dans le chœur, du côté de l'Evangile. » En l'année 1594 un sieur de Coat-Tredrez, tenant pour le roi, partage la défense de Morlaix avec les seigneurs de Bois-Eon et de Corboson. Le peuple, à Saint-Michel-en-Grève, à Trédrez, à Ploulec'h et dans les environs, a conservé le souvenir d'un seigneur de Coatredrez, du nom de Pierre, qu'il a flétri de l'épithète de cruel, *Pierre le Cruel*. Serait-ce le ravisseur de notre ballade ? Le manoir de Kerninon, encore habité par la famille de ce nom, Le Roux de Kerninon, est en la commune de Ploulec'h, limitrophe de celle de Tredrez. Tous les chanteurs disent *markiz Drede* ou *Trede*. Les noms propres sont ainsi très-souvent défigurés dans les chants populaires, et l'on est parfois fort embarrassé pour les reconnaître sous leurs déguisements et leur restituer leur véritable orthographe ; mais ici, aucun doute n'est permis. Cette chanson est si populaire dans les pays de Lannion et de Tréguier, que les chanteurs en intercalent souvent des vers et des couplets entiers dans les pièces qui présentent des situations analogues. On en a vu des exemples dans *Rozmelchon* et *Janedik ar Rouz*.

— Ce n'est pas tes rentes que je cherche,
C'est la vengeance de ma sœur de lait que je demande;
Il me faut la vengeance de ma sœur de lait,
Qui a été élevée dans ma maison! —

— Elle est là-bas dans le jardin
Sous la tige de l'if;
Enterrée sous le tronc de l'arbre,
Si vous ne croyez, allez-y voir! —

Il n'avait pas fini de parler
Qu'il l'a passé au fil de son épée:
— Marquis de Coatredrez, je vous apprendrai
A enlever les jeunes filles sur les chemins! —

Dur eut été le cœur de celui qui n'eut pleuré,
S'il eut été au manoir de Coatredrez,
En voyant rougir le plancher
Par le sang du marquis, qui coulait!

Chanté par Marie-Josèphe Kerival.

Keramborgne, 1848.

— War bont al lestr ia, baleet,
Met taolet-ewez veac'h beuzet. (*bis*)
Marivonnik a lavare
War bont al lestr pa bourmene : (*bis*)
— Gwerc'hes Vari, lavaret d'inn,
Pe me em veuz, pe me na rinn? (*bis*)
Balamour d'ac'h, Gwerc'hes Vari,
N' c'houlennann ket ho ofansi. (*bis*)
Mar ann er mor, me 'vo beuzet,
Ha mar chommann, me vo lazet! — (*bis*)
Euz ar Werc'hes a deuz zentet
War hi fenn 'r mor eo em daolet. (*bis*)
Ur pesk bihan a fonz ar mor,
'Zav Marivonn war c'hore 'nn dour. (*bis*)
Ann aotro 'nn Angles a lare
D'he verdedi eno neuze : (*bis*)
— Merdedi, merdedi, hastet,
Me a roïo d'ac'h pemp kant skoed! — (*bis*)
Ann aotro 'nn Angles a lare
Da Varivonnik, en de-se :
— Marivonnik, c'hui 'zo manket,
Ma karjeac'h 'vijeac'h ma fried! —

Kanet gant Janet AR GALL. — *Kerarborn*, 1849.

VARIANTE.

Une autre version donne ainsi la fin de cette chanson, dont l'air est charmant :

Ur pesk bihan a fonz ar mor
'Zav Marivonn war c'hore 'nn dour (*bis*)
Ur bar-awell a zo zavet,
'N toul porz hi zad 'n eus hi c'hasset. (*bis*)
— Tadik paour, digoret ho tor,
Marivonnik a c'houll digor! — (*bis*)
— Ha posubl a ve, ma Doue,
Marivonnik a ve aze! — (*bis*)
Ter zro d'ann ti a deveuz gret,
Ha neuze kerkent 'eo marwet! (*bis*)

— Oui, promenez-vous sur le pont du navire,
Mais prenez garde de vous noyer. —

La petite Marie-Yvonne disait,
En se promenant sur le pont du navire :

— Vierge Marie, dites-moi,
Me noierai-je ou ne le ferai-je?

A cause de vous, Vierge Marie,
Je ne veux pas vous offenser.

Si je vais dans la mer, je serai noyée,
Et si je reste, je serai tuée ! —

Elle a obéi à la Vierge
Et s'est jetée sur la tête dans la mer.

Un petit poisson du fond de la mer
Porte Marivonnic à la surface de l'eau.

Le seigneur Anglais disait
A ses matelots, en ce moment :

— Matelots, matelots, dépêchez-vous,
Je vous donnerai cinq cents écus ! —

Le seigneur Anglais disait
A Marivonnic, ce jour-là :

— Petite Marivonne, vous avez eu tort,
Si vous aviez voulu, vous seriez ma femme ! —

Chanté par 'eanne LE GALL. — *Keramborgne*, **1849.**

VARIANTE.

Un petit poisson du fond de la mer
Amène Marivonne à la surface de l'eau.

Un coup de vent s'est élevé
Qui l'a poussée au seuil de la cour de son père.

— Père chéri, ouvrez votre porte,
C'est la petite Marivonne qui demande ouverture —

— Est-il donc possible, mon Dieu,
Que la petite Marivonne soit là ? —

Elle a fait trois fois le tour de la maison,
Puis elle est morte aussitôt !

IANNIK AR BON-GARÇON.

I

Marc'hadourienn Paris, marc'hadourienn Rouan,
Pa iefet da Gerhaez, da foar galan-goan,
Na et ket d'ann ti braz a Rohan da lojan. (1)

Iannik ar Bon-garçon na euz ket bet sentet,
D'ann ti braz a Rohan da lojan eo bet et.

— Laret d'in-me, hostizes, ha me a ve lojet,
Hag ur marchossi kaer, da lakad ma ronsed? —

— Diskennet, marc'hadour, diskennet, deut en ti,
Lakaët ho ronsed ebars ar marchossi;

Lakaët ho ronsed ebars ar marchossi,
Ez ia ma mewel-braz ewit ho abreuvi.

Tostaët, marc'hadour, tostaët tall ann tan,
Da gommer ur banne ewit gortoz ho koan;

Pesked euz ann dour-douss ho pezo da goania,
Pa vo erru 'nn ozac'h euz foar kalan-goan.

Matezik Margodik, depechet-c'hui buhan
D'enaoui ar goulou ha da c'houeza ann tan,

D'enaoui ar goulou ha da c'houeza ann tan,
Mont d'ober he wele d'ar marc'hadour bihan. —

II

P'antree 'r marc'hadadour, p'antree en he gambr,
Hen a c'houistelle sklezr gant he biffer arc'hant;

Hen a c'houistelle sklezr gant he biffer arc'hant,
Hag a rejouisse kalon ar plac'h iaouank.

Pa 'z ee 'r vates Margodik wit ober ar gwele,
Iannik ar Bon-Garçon gant-hi a vadine;

Iannik ar Bon-Garçon gant-hi a vadine,
Ar vates Margodik oud-han huanade:

(1) Une autre version connue sous le titre de : ***Ar Marc'hadour bihan***, ***Le petit Marchand***, débute ainsi :

Ur marc'hadour bihan, euz ar ger a Rouan,
'Zo et da Gerhaes, da foar galan-goan,

Da brena daou c'houpl saout, ur c'houpl oc'henn iwe,
Ewit gonit gant-he ebars ar foar-newe.

IANNIK LE BON-GARÇON.

I

Marchands de Paris, marchands de Rouen,
Quand vous irez à Carhaix, à la foire de la Toussaint,
N'allez pas loger dans la grande maison de Rohan. (1)

Iannik le Bon-Garçon n'a pas suivi ce conseil,
A la grande maison de Rohan il est allé loger.

— Dites-moi, hotesse, serai-je logé,
Et (trouverai-je) une belle écurie pour mettre mes chevaux? —

— Descendez, marchand, descendez et entrez dans la maison,
Et mettez vos chevaux à l'écurie;

Mettez vos chevaux à l'écurie,
Mon premier valet va les abreuver.

Approchez, marchand, approchez du feu,
Pour prendre une goutte, en attendant votre souper.

Vous aurez à souper des poissons d'eau douce,
Quand mon mari sera revenu de la foire de la Toussaint.

Petite servante Marguerite, dépêchez-vous vite
D'allumer la chandelle et de souffler le feu;

D'allumer la chandelle et de souffler le feu,
Et d'aller faire le lit du petit marchand. —

II

Quand entra le marchand, quand il entra dans sa chambre,
Il tirait des sons clairs de son fifre d'argent;

Il tirait des sons clairs de son fifre d'argent,
Et réjouissait le cœur de la jeune fille.

Quand la servante Marguerite alla faire le lit,
Iannik le Bon-Garçon badinait avec elle;

Iannik le Bon-Garçon badinait avec elle,
La servante Marguerite soupirait en le regardant.

(1) Variante :

Un petit marchand de la ville de Rouen
Est allé à Carhaix, à la foire de la Toussaint,

Pour acheter deux couples de vaches et une couple de bœufs,
Et gagner dessus à la foire neuve.

— Matezik Margodik, na d'in-me lavaret,
Na pa zellet ouz-in, perag 'huanadet? —

— Aotro ar marc'hadour, na d'in me lavaret
Ha c'hui 'c'h euz promese gant plac'h iaouank a-bed? —

— Matezik Margodik, me n'ho trahisinn ket,
Hirio a zo ter zuun a oa de ma eured. —

— Doue d'ho konzolo, ha c'hui hag ho pried,
Rag oc'h aman er plas lec'h ma vefet lazet! (1)

Sellet 'ndann ho kwelle, 'welfet ur c'hleze-noaz,
'Baoue laza tri-all na eo ket gwalc'het c'hoaz;

Aze 'zo tri c'horf marw o c'hortoz ar mare,
C'hui, Iannik, 'r Bon-Garçon, vezo ar bevare. —

— Pa ve ma inkane ha ma zibr alaouret,
Ha m' valizenn arc'hant, ha pa vent holl kollet,

Ha me er ger a Rouan, gant Mari, ma fried,
Matezik Margodik, na rafenn kaz a-bed.

Matezik Margodik, rekour d'inn ma buhe,
Ar choaz euz ma breudeur, Margodik, as bo te;

Ar choaz euz ma breudeur, Margodik, as bo te,
Paotred ann terrupla, marc'hadourienn 'vel me..... —

Na pa zone ann heur, ann heur a anter-noz,
Ar vates Margodik na halle mui repoz:

— Na, marc'hadour-bihan, saves-te al lec'h-se,
Na mar a teuz te c'hoant da rèkour da vuhe. —

Ha dre dor ar jardinn ez int bet achapet,
Breur-kaer ann hostizes hen euz bet ho c'hlewet.

III

Ha pa gane ar c'hog, ar c'hog da c'houlou-de,
Na doa ann hostizes a repoz 'n hi gwele:

— Matezik Margodik, savet, savet buhan,
D'enaoui ar goulou ha da c'houeza ann tan;

D'enaoui ar goulou ha da c'houeza ann tan.
Wit ma lazfomp hon diou ar marc'hadour bihan! —

Breur-kaer ann hostizes d'ez-hi a lavare:
— Ho mates Margodik, leall, n' 'ma ket aze:

Ho mates Margodik, leall, n' 'ma ket aze,
Et gant ar marc'hadour, war lost he inkane! —

(1) Variante:

Iannik ar Bon-Garson, braoa den ma 'z oud-te,
Ha warbenn ma vo de, te gollo da vuhe!

— Petite servante Marguerite, dites-moi,
Quand vous me regardez, pourquoi soupirez-vous ? —

— Monsieur le marchand, dites-moi,
Avez-vous fait promesse à quelque jeune fille ? —

— Petite servante Marguerite, je ne vous tromperai pas,
Il y a aujourd'hui trois semaines que c'était le jour de ma noce.—

— Que Dieu vous console, vous et votre femme,
Car vous êtes ici dans le lieu où vous serez tué ! (1)

Regardez sous votre lit, vous verrez une épée nue,
Depuis qu'elle a tué trois autres, elle n'a pas encore été lavée ;

Il y a là trois corps morts qui attendent l'occasion (pour être
Vous, Iannik le Bon-Garçon, vous serez le quatrième.— enlevés),

— Quand ma haquenée et ma selle dorée,
Et ma valise pleine d'argent seraient perdues,

Et moi (si j'étais) dans la ville de Rouen auprès de mon épouse
Petite servante Marguerite, je n'en aurais nul souci. [Marie,

Petite servante Marguerite, sauve-moi la vie,
Tu auras, petite Marguerite, le choix de mes frères ;

Tu auras, petite Marguerite, le choix de mes frères,
Garçons des mieux bâtis, et marchands comme moi..... —

Et quand sonna l'heure, l'heure de minuit,
La servante Marguerite ne pouvait plus reposer :

— Petit marchand, lève-toi de là,
Si tu veux sauver ta vie ! —

Et ils se sont échappés par la porte du jardin ;
Le beau-frère de l'hotesse les a entendus.

III

Et quant le coq chanta, au point du jour,
L'hotesse n'avait pas de repos dans son lit :

— Petite servante Marguerite, levez-vous, levez-vous vite,
Pour allumer la chandelle et souffler le feu ;

Pour allumer la chandelle et souffler le feu,
Pour que nous tuions toutes les deux le petit marchand ! —

Le beau-frère de l'hotesse lui disait :
— Votre servante, la petite Marguerite, sur ma foi, n'est pas là :

Votre servante la petite Marguerite, sur ma foi, n'est pas là,
Elle est partie avec le marchand, en croupe sur sa haquenée ! —

(1) Variante :

Iannik le Bon-Garçon, que tu es un bel homme,
Et avant qu'il soit jour, tu auras perdu la vie !

— Leall, tric'houec'h marc'hadour am euz me bet lazet,
Mar am bije gouvet, 'vije ann naontekvet ! —

. . . .

IV

Neb a welje Margodik war baveïou Rouan,
'N hi zreid ur boutou-lijer, hag ur bazou stam-gloan ;
'N hi zreid ur boutou-lijer hag ur bazou stam-gloan,
Hag eureujet gant-hi, ur marc'hadour bihan ! (1)

Kanet gant Mari-Job Kado.
Plouaret, 1845

(1) Dans une autre version le dénouement est tout différent :

P'oa arru el lann vraz, oh ! ia pell a-c'hane,
E taolas Margodik diwar he inkane.

Voir dans le *Barzaz-Breiz*, page 221, la pièce qui correspond à celle-ci, sous le titre de : *Le Vassal de Duguesclin.*

SILVESTRIK.

GWES KENTA.

I

Me 'm euz ur mab Silvestrik, ha n'am euz nemet-han,
Hag 'n euz bet hardison da zont d'am glac'haran ;
Bet 'n euz ann hardieges da vont a-rok he benn,
Ema zoudart en arme, dirag he gabitenn.
Me 'm euz bet ar vadeles da vonet d'hen goulenn,
Dirag kalz tud-a-feson, digant he gabitenn.
Ar c'habitenn, p'am gwelaz, a chommaz saouezet :
— Ganac'h-c'hui, den ansienn, me a zo saouezet !
Lemel digant ar roue 'sonjoc'h he zoudarded ?
Touchet hen euz paeamant, ambarkin a zo red. —
— Lavaret d'in, kabitenn, pegement eo koustet,
Ha m'am euz acr'hant 'walc'h, a vezo rambourset. —

— Sur ma foi, j'ai tué dix-huit marchands,
Et si j'avais su, il eut fait le dix-neuvième !..... —

. . . .

IV

Il fallait voir la petite Marguerite sur le pavé de Rouen,
Aux pieds des souliers légers, avec des bas de laine;

Aux pieds des souliers légers, avec des bas de laine,
Et mariée à un petit marchand !

Chanté par Marie-Josèphe KADO.
Plouaret, 1845.

Arrivé dans la grande lande, oh ! oui, bien loin de là,
Il jeta la petite Marguerite de dessus son cheval !

Voir aussi dans la *Revue critique d'histoire et de littérature*, année 1867, livraison du 23 novembre, page 321, un article de M. D'Arbois de Jubainville où il est question de cette chanson.

SYLVESTRIK.

PREMIÈRE VERSION.

I

J'ai un fils Sylvestre, et je n'ai que lui,
Et il a eu la hardiesse de venir m'affliger;

Il a eu la hardiesse d'aller au-devant de sa tête, (1)
Il est soldat dans l'armée, devant son capitaine.

J'ai eu la bonté d'aller le demander,
Devant beaucoup de gens honorables, à son capitaine.

Le capitaine, quand il me vit, resta étonné;
— Par vous, vieillard (dit-il), je suis étonné :

Vous pensez enlever au roi ses soldats?
Il a touché son payement, (2) il faut qu'il s'embarque. —

— Dites-moi, capitaine, combien il a coûté,
Et si j'ai assez d'argent, il sera remboursé. —

(1) Faire un coup de tête.
(2) Sa prime.

— Hag ho pe pemp kant skoed, n'ho pe ket ann-ez-han,
Rag n'euz soudart er vandenn a blij d'in evel-t-han. —

II

Pa oann-me en Roz-Julon em gwele kousket-mad,
Me 'glewe merc'hed 'r Roudour o kana zon ma mab.

Ha me 'treï euz ar voger, hag o komanz gwela :
Aotro Doue, Silvestrik pe-lec'h out-te brema ?

Marteze te 'zo maro pemp kant lew diouz-in
Taolet da eskernigou d'ar pesked da zibri !

Taolet da eskernigou da zibri d'ar pesked,
Ma vijent ganin brema, me 'm boa ho briated !

Me 'm euz un evnik bihan du-man, en toul ma dor,
Bars-e-kreiz tre daou vean, en un toul ar vogor ;

Bars-e-kreiz tre daou vean, en un toul ar vogor,
Tromplet eo ma speret, mar n'ema ket en gor.

Mar deu d'am evn da zevel, da ober bloaves-mad,
Me a lako ma evnik d' vont da welet ma mab.

— Oh ! ia, skrivet ho lizer, denik-koz, pa garfet,
Me a zo prest d'hen dougenn raktal en ho reket. —

Pa oa skrivet al lizer, laket d'ann evn 'n he vek,
Etrezeg Metz-sant-Lauranz gant-han 'z eo partiet... .

— Arretet-c'hui, Silvestrik, lennet al lizer-ma,
A zo digasset d'ac'h-c'hui gant ho tad 'zo duma. —

— Diskennet, evnik bihan da vordik ann *ablestr*, (1)
Me skrivinn d'ac'h ul lizer da gass d'am zad d'ar ger ;

[illegible] d'ac'h ul lizer ewit laret d'ez-han
[illegible] dez a hidu me em gavo gant-han..... —

[illegible]

[illegible] pa 'z oc'h c'hui bet ;
[illegible] gwelet ? —

[illegible] ez eo Silvestrik, komzet am euz gant-han,
Bars pemzek dez a hidu, en em gavo aman..... —

Pa oa ann tad glac'haret ho ober he ganvou,
Ez oa he vab Silvestrik 'n toul ann or o selaou :

(1) La chanteuse prononçait *ablest*, mot inintelligible ; elle devait peut-être dire *ma lestr, mon navire.* Peut-être aussi le mot *ablestr* désigne-t-il quelque partie d'un navire, puisque, comme nous l'avons vu au vers 10, Sylvestrik était marin, quoique son père lui envoyât son petit oiseau à *Metz en Lorraine.*

— Vous auriez cinq cents écus, que vous ne l'auriez pas,
Car il n'y a pas dans la compagnie de soldat qui me plaise
[autant que lui. —

II

Quand j'étais à Roz-Julou, dans mon lit, bien couché,
J'entendais les filles du Roudour chanter la chanson de mon fils.

Et moi de me tourner du côté du mur et de commencer à
Seigneur Dieu ! Sylvestre chéri, où es-tu à présent ? [pleurer :

Peut-être es-tu mort à cinq cents lieues de moi,
Tes chers os jetés aux poissons à manger !

Tes chers os jetés à manger aux poissons,
Si je les avais maintenant, je les embrasserais.

J'ai un petit oiseau, ici, près le seuil de ma porte,
Entre deux pierres, dans un trou du mur ;

Entre deux pierres, dans un trou du mur,
Et je me trompe s'il n'est pas à couver.

Si mon oiseau vient à lever (faire éclore), à faire bonne année,
Je ferai que mon oiseau chéri aille voir mon fils.

— Oh ! oui, écrivez-lui votre lettre, cher vieillard, quand vous voudrez,
Je suis prêt à la porter tout de suite, à votre requête. —

Quand la lettre fut écrite, mise à l'oiseau dans le bec,
Vers Metz en Lorraine avec lui elle partit.....

— Arrêtez-vous, cher Sylvestre, lisez cette lettre-ci,
Qui vous est envoyée par votre père, qui est chez nous. —

— Descendez, petit oiseau, *au bord de mon navire* (?)
Que je vous écrive une lettre à porter à mon père à la maison ;

Que je vous écrive une lettre pour lui dire
Que dans quinze jours, à partir d'aujourd'hui, je me trouverai auprès de lui..... —

III

— Bonjour à vous, petit oiseau, à présent que vous êtes revenu ;
Mon cher Sylvestre est-il bien portant, si vous l'avez vu ? —

— Oui, Sylvestre se porte bien, je lui ai parlé,
Dans quinze jours, à partir d'aujourd'hui, il se trouvera ici... —

Pendant que le père affligé se lamentait,
Son fils chéri Sylvestre était au seuil de la porte à l'écouter.

— Tawet, tawet, eme-z-han, tad a volonte-vad,
Na skuillet ken a zaelou, setu aman ho mab;

Na skuillet ken a zaelou, setu aman ho mab,
O tizreï euz ann arme, ma fardonet, ma zad :

Dalit c'hui ma c'horn-butun ha ma ziou bistolenn,
Ar re-ze a roann d'ac'h ewit ho pinijenn;

Ewit ma c'hallfet laret ho po maget ur mab
Ewit ho glac'hari : ma fardonet, ma zad. —

Dastumet en paroz *Duault*, (Kostez-ann-anter-noz.)

SILVESTRIK.

KIL GWES.

I

Etre chapel Sant-Efflam ha tossenn Menez-Bre,
'Zo ur c'habitenn iaouank o sevel un arme;

'Zo ur c'habitenn iaouank o sevel un arme,
Me 'm euz ur mab Silvestrik a lavar mont iwe.

Me 'm euz ur mab Silvestrik ha n'am euz nemet-han,
N'euz soudard bars ar vandenn a gareur evel-t-han.

Me am bo ar vadèles da vonet d'hen goulenn
Gant kalz a dud-a-feson digant hi gabitenn.

Ar c'habitenn, p'hen klewas, da zelaou 'zo chomet :
— Gant-oc'h, denik ansienn, me a zo saouezet!

Fellout d'ac'h trompla 'r roue, ha kaout he zoudarded?
Touchet hen euz ann arc'hant, d'ann arme renk monet;

Pa rofac'h d'in pemp kant skoed, n'ho po ket ann-ez-han,
Na euz soudard er vandenn a blij d'in evel-t-han. —

— Adieu eta, Silvestrik, er giz ur mab prodig!
Ma vijac'h chommet er ger, ni 'vije pinvidik!

Me 'm euz un evnik bihan en kichenn toul ma dor,
En un toullik ar voger, me gred eman en gor.

— Taisez-vous, taisez-vous, dit-il, père de bonne volonté,
Ne versez plus de larmes, voici votre fils.

Ne versez plus de larmes, voici votre fils,
Qui revient de l'armée ; pardonnez-moi, mon père.

Prenez ma pipe et mes deux pistolets ;
Je vous les donne, pour votre pénitence,

Afin que vous ne puissiez dire que vous avez nourri un fils
Pour vous affliger. Pardonnez-moi, mon père ! —

Recueilli en la commune de *Duault* (Côtes-du-Nord).

SYLVESTRIK.

SECONDE VERSION.

I

Entre la chapelle de St-Efflam (1) et la colline de Menez-Bré,
Il y a un jeune capitaine qui lève une armée ;

Il y a un jeune capitaine qui lève une armée,
J'ai un fils Sylvestrik qui parle d'y aller aussi :

J'ai un fils Sylvestrik, et je n'ai que lui,
Il n'y a pas dans la compagnie de soldat qu'on aime comme lui.

J'aurai la bonté d'aller le demander,
Avec beaucoup de gens honorables, à son capitaine.....

Le capitaine, quand il entendit, s'arrêta pour écouter :
— Par vous, petit vieillard, je suis étonné :

Vous voulez tromper le roi, et avoir ses soldats ?
Il a touché l'argent, il faut qu'il aille à l'armée ;

Quand vous me donneriez cinq cents écus, vous ne l'auriez pas,
Il n'y a pas de soldat dans la compagnie qui me plaise autant que lui. —

— Adieu donc, cher Sylvestre, comme un enfant prodigue !
Si vous étiez resté à la maison, nous serions riches.

J'ai un petit oiseau auprès du seuil de ma porte,
Dans un petit trou du mur ; je crois qu'il couve.

(1) La chapelle de Saint-Efflam au nord-ouest sur la baie de Saint-Michel-en-Grève (Côtes-du-Nord).

Na te, ma evnik bihan, te az euz diou-askel,
A nijfe dreist ar mor braz, oh! ia, dreist ar mor pell;

A nijfe ewit-on-me bete penn ann arme,
Da c'houzout hag ema Silvestrik en buhe?..... —

II

— Demad d'ac'h-c'hui, Silvestrik, demad d'ac'h a larann. —
— Ha did, iwe evn bihan, pa 'z out deut bet' aman. —
— Me zo digasset ama gant ho tad dezolet,
Hag a lavar, Silvestrik, ez eo c'hui 'zo kirick. —
— Diskennet, evnik bihan, diskennet war h' taou-droad,
Ma skrivinn d'ac'h ul lizer da gass d'ar ger d'am zad;
Ma skrivinn d'ac'h ul lizer da gass d'ar ger d'ez-han,
Bars daou-vloas a hirio e vinn arru gant-han..... —

— Pa oann-me bars ma gwlee, ma gwele kousket mad,
Me 'glewe merc'hed Roudour o kana zon ma mab..... —

Pa oa ann tad dezolet ho ober he ganvou,
A oa he vab Silvestrik 'n toul ann or o selaou.
— Na sesset, tad dezolet, sesset-c'hui da oela,
Sellet ho mab Silvestrik a zo arru ama!..... — (1)

Plouaret (Kostez-ann-anter-noz).

(1) Cette pièce correspond à celle du *Barzaz-Breiz* (page 141, 6e édition), connue sous le nom de : *Le Retour d'Angleterre.* — Voir dans la *Revue Archéologique*, livraison de mars 1868, page 227, un article très-intéressant où M. D'Arbois de Jubainville compare ces deux versions avec celle du *Barzaz-Breiz*.

O toi, mon petit oiseau, tu as deux ailes,
(Voudrais-tu) voler par-delà la grande mer; oh! oui, par-delà la mer, loin;

(Voudrais-tu) voler pour moi jusqu'à la tête de l'armée,
Pour savoir si mon cher Sylvestre est en vie? —

II

— Bonjour à vous, Sylvestrik, je vous souhaite le bonjour. —
— Et à toi aussi, petit oiseau, puisque tu es venu jusqu'ici. —

— Je suis envoyé ici par votre père désolé,
Qui dit, Sylvestrik, que c'est vous qui en êtes cause. —

— Descendez, petit oiseau, descendez sur vos deux pieds,
Que je vous écrive une lettre, pour lui porter, à la maison;

Que je vous écrive une lettre, pour lui porter, à la maison,
Dans deux ans, à partir d'aujourd'hui, je serai arrivé auprès de lui..... —

— Quand j'étais dans mon lit, dans mon lit, bien couché,
J'entendais les filles du Roudour qui chantaient la chanson de mon fils..... —

Quand le père désolé était à faire ses gémissements,
Son fils Sylvestrik était à l'écouter, sur le seuil de la porte.

— Cessez, père désolé, cessez de pleurer,
Voyez votre fils Sylvestrik qui est de retour!.... —

(*Plouaret* (Côtes-du-Nord).

ANN AOTRO ROSMADEK.

GWES KENTA.

I

'Tre Rosmadek hag ar Baron, (1)
'Zo zavet 'n tamm dissension,
Balamour d'un alead gwez
A oa daou-anter en tre-z-he.

'Nn aotro Rosmadek a lare
A renkje kaout ar choaz ar gwez;
A renkje kaout ar choaz ar gwez,
He heritourienn hen goude.

— Kent ewit kaout ar choaz ar gwez,
Te renko gonid, ann-ez-he! —
'Nn aotro Rosmadek a lare
D'ann aotro 'r Baron en de-se :

— Eomp-nin hon daou d'ar Prat-Newez,
Ewit c'hoari un taol kleze. —
— Da c'hoari 'r c'hleze me n'inn ket,
D'ann oferenn me 'renk monet;

— Eomp-nin hon daou d'ann oferenn,
'Wit torri ar gwall-blanedenn;
D'ann ofern-bred, d'ar gousperou,
A dorr kalz a blanedennou. —

— D'ann ofern-bred na iefomp ket,
D' c'hoari 'r c'hleze e red monet;
Eomp-nin hon daou d'ar Prat-Newez,
Ewit c'hoari un taol kleze! —

II

Er Prat-Newez p'int arruet,
Da c'hoari 'r c'hleze int bet et;
P'int et da c'hoari ar c'hleze,
'Nn aotro ar Baron 'c'honee.

'Nn aotro Rosmadek 'lavare
D 'n aotro 'r Baron, pa c'honee :
— Baron, dastumet ho pouklo,
Mar 'z ann war-n-ez-he, m'ho zorro! —

(1) VARIANTE :

Er bloaz mil seiz kant pevarzek,
P'oa bet ar stadou en Naonet :
— Eomp-ni holl d'ann ofernio,
Ha goude-ze ni 'gombatto! —

LE SEIGNEUR DE ROSMADEC.

PREMIÈRE VERSION.

I

Entre Rosmadec et le Baron (1)
S'est élevé un petit désaccord,
Au sujet d'une avenue d'arbres
Qui leur appartenait de compte-à-demi.

Le seigneur de Rosmadec disait
Qu'il voulait avoir le choix des arbres;
Qu'il voulait avoir le choix des arbres,
Et ses héritiers après lui.

— Avant d'avoir le choix des arbres,
Il te faudra les gagner ! —
Le seigneur de Rosmadec disait
Au seigneur Baron, ce jour-là :

— Allons tous les deux au Pré-Neuf
Pour jouer un coup d'épée. —
— Moi, je n'irai pas jouer de l'épée,
Il faut que j'aille à la messe :

— Allons tous les deux à la messe,
Pour conjurer le mauvais sort;
Allons à la grand'messe et aux vêpres,
Qui conjurent beaucoup de mauvais sorts. —

Nous n'irons pas à la grand'messe,
Il faut aller jouer de l'épée;
Allons tous les deux au Pré-Neuf,
Pour jouer un coup d'épée. —

II

Arrivés au Pré-Neuf,
Ils se sont mis à jouer de l'épée ;
Et quand ils eurent commencé à jouer de l'épée,
Le seigneur Baron gagnait (avait l'avantage).

Le seigneur Rosmadec dit
Au seigneur Baron, qui avait l'avantage :
— Baron, ramasse tes boucles,
Si je marche dessus je les briserai. —

(1) VARIANTE :

En l'année mil sept cent quatorze,
Quand les états furent tenus à Nantes :
— Allons tous aux messes,
Ensuite nous nous battrons ! —

D' zastum he vouklo eo pleget,
Ann trubart hen euz-han treuzet !
'Nn aotro 'r Baron a lavare
D'he baj-bihan eno neuze :

— Guillaou 'r Belek, ma mewel mad,
Klask ur belek d'am kovesad;
Medesinn da stanka ma gwad,
M'am bo buhez ar Rosmadek. —

Guillaou 'r Belek a lavaras
D'he vestr ar Baron, p'hen klewas :
— Gwell 've ober ho testamant,
Keït m'oc'h en ho intentamant. —

Kenta testamant a eure,
'Oa offr he ine da Doue :
— Guillaou 'r Belek, ma mignon kez
C'hui ' ha d'ar ger ha me n'hann ket :

Ma gourc'hemeno d'am fried,
Med n' laret ket ' e vinn lazet;
Med laret ' vinn et da Baris
Da zaludin ar roue Loïz;

Laret e vinn et da Baris
Da zaludin ar roue Loïz,
Prenet ganin ur marc'h newez,
Kalonik ma marc'h oa re-ge. —

III

Ar Varones a c'houlenne
Euz Guillaou 'r Belek, en de-se :
— Guillaou 'r Belek, d'in-me laret,
Ho mestr 'r Baron pelec'h eo et? —

— Ma mestr a zo et da Baris
'Wit saludin ar roue Loïz,
Prenet gant-han ur marc'h-newez,
Kalon he varc'h a oa re-ge. —

Guillaou 'r Belek a lavare,
Pa oa gant he goan, en noz-se :
— Daoust piou 'n defo ann hardison
D'anonz ar c'hezlo d'ann itron?

D'anonz ar c'hezlo d'ann itron,
Eo lazet hon mestr ar Baron?
D' dapoud he vouklo p'e pleget,
Rosmadek trubart 'n euz-han treuzet! —

Ar vates vihan pa glewas,
D'ann nec'h gant ar vinz a bignas;
D'ann nec'h gant ar vinz eo pignet,
D'ar Varones a deuz laret :

Il s'est baissé pour ramasser ses boucles (de souliers).
Le traître l'a traversé (de son épée)!....
Le seigneur Baron disait
A son petit page, en ce moment :

— Guillaume Le Bélec, mon bon serviteur,
Va quérir un prêtre, pour me confesser,
Un médecin pour arrêter mon sang,
Pour que j'aie la vie de Rosmadec! —

Guillaume Le Bélec dit
A son maître le Baron, quand il l'entendit :
— Mieux vaudrait faire votre testament,
Pendant que vous avez votre entendement. —

Le premier testament qu'il fit,
Ce fut d'offrir son âme à Dieu :
— Guillaume Le Bélec, mon bon ami,
Vous allez à la maison, moi je n'y vais pas :

Faites mes compliments à ma femme,
Mais ne lui dites pas que j'ai été tué;
Mais dites lui que je serai allé à Paris,
Pour saluer le roi Louis;

Dites que je serai allé à Paris,
Pour saluer le roi Louis,
Et que j'ai acheté un nouveau cheval,
Le petit cœur de mon cheval était trop gai. —

III

La baronne demandait
A Guillaume Le Bélec, ce jour-là :
— Guillaume Le Bélec, dites-moi,
Où est allé votre maître le Baron? —

— Mon maître est allé à Paris,
Pour saluer le roi Louis,
Et il a acheté un nouveau cheval,
Le petit cœur de son cheval était trop gai. —

Guillaume Le Bélec disait,
Quand il était à souper, cette nuit-là :
— Savoir qui aura la hardiesse
D'annoncer la nouvelle à Madame?

D'annoncer la nouvelle à Madame,
Que notre maître le Baron a été tué?
Quand il s'est baissé pour ramasser ses boucles,
Rosmadec le traître l'a traversé de son épée! —

La petite servante, quand elle entendit,
Monta aussitôt par l'escalier tournant;
Elle est montée par l'escalier tournant,
Et a dit à la Baronne :

— Aotro Doue petra 'vo gret ?
Hon mestr ar Baron 'zo lazet !
D' dapoud he vouklo p'eo pleget,
Rosmadek trubart 'n euz-han treuzet ! —

Ar Varones pa deuz klewet,
Ter gwes d'ann douar 'zo zemplet ;
Ter gwes d'ann douar eo zemplet,
'R vates vihan 'deuz hi goureet.

'R Baron bihan, pa 'n euz klewet,
D'he vamm 'r Varones 'n euz laret :
— Ma mammik paour, na oelet ket,
Me am bo buhez 'r Rosmadek ! —

IV

Ha pa oa pemzek vloaz oajet,
D'he vamm 'r Varones 'n euz laret :
— Ma mamm 'r Varones, m'am c'haret,
Kleze ma zad d'in a rofet ;

Kleze ma zad d'in a rofet
Da vont da gaout ar Rosmadek ;
Da vont da gaout ar Rosmadek,
He vuhe 'renkann da gavet ! —

Ar Baron iaouank a larc
'N ti ar Rosmadek p'arrue :
— Demad ha joa holl en ti-ma,
Ar Rosmadek pelec'h ema ? —

Ar c'houarneres a laras
D'ar Baron bihan, p'hen klewas :
— Ema duze ebars he gambr,
Et-c'hui d'hen kaout, mar oc'h euz c'hoant. —

— D'hen kaout en he gambr na inn ket,
Hen 'deui d'ann traon pa vo pedet. —
Ar Rosmadek, 'vel ma klewas,
He benn er frennestr a voutas ;

He benn er frennestr 'n euz boutet,
D'ar Baron iaouank 'n euz laret :
— Baron bihan, kerz a lec'h-se,
Rag euz da wad am euz true ! —

— N'ho pet nep truez euz ma gwad,
Pa n'ho poa euz hini ma zad :
Ha hastet buhan dont d'ann traon,
Pe me c'houezo 'n tan 'n ho holl vado !

Hastet dont ganin da c'hoari,
Pe me 'c'houezo 'n tan en ho ti ;
Pe me c'houezo 'n tan en ho ti,
Ho talc'ho en kreiz da dewi. —

— Seigneur Dieu, que faire ?
Notre maître le Baron a été tué !
Quand il s'est baissé pour ramasser ses boucles,
Rosmadec le traître l'a traversé de son épée ! —

Quand la Baronne a entendu,
Elle est tombée trois fois à terre;
Elle est tombée trois fois à terre,
La petite servante l'a relevée.

Quand le jeune Baron a appris,
Il a dit à sa mère la Baronne :
— Ma mère chérie, ne pleurez pas,
Moi, j'aurai la vie de Rosmadec ! —

IV

Et quand il fut arrivé à l'âge de quinze ans,
Il a dit à sa mère la Baronne :
— Ma mère la Baronne, si vous m'aimez,
Vous me donnerez l'épée de mon père ;

Vous me donnerez l'épée de mon père,
Pour aller trouver Rosmadec ;
Pour aller trouver Rosmadec,
Car il faut que j'aie sa vie ! —

Le jeune Baron disait,
En arrivant chez Rosmadec :
— Bonjour et joie à tous dans cette maison,
Rosmadec, où est-il ? —

La gouvernante répondit
Au jeune Baron quand elle l'entendit :
— Il est là-haut, dans sa chambre,
Allez le trouver, si vous voulez. —

— Je n'irai pas le trouver dans la chambre,
Mais il descendra quand il en sera prié. —
Quand Rosmadec entendit cela,
Il mit la tête à la fenêtre ;

Il a mis la tête à la fenêtre
Et a dit au jeune Baron :
— Jeune Baron, retire-toi de là,
Car j'ai pitié de ton sang ! —

— N'ayez nulle pitié de mon sang,
Puisque vous n'en aviez pas de celui de mon père :
Et hâtez-vous de descendre,
Ou je mettrai le feu à tous vos biens !

Hâtez-vous de venir jouer (de l'épée) avec moi,
Ou je mettrai le feu à votre maison ;
Ou je mettrai le feu à votre maison,
Et vous laisserai brûler au milieu ! —

'Nn aotro Rosmadek a lare
D'holl dut he di, pa giniade :
— Me ha brema d'ar Prat-Newez,
Me 'zo sur 'kollinn ma buhez ! --

P'int et da c'hoari ar c'hleze,
'R Baron bihan a c'honee :
'Nn aotro Rosmadek a lare,
D'ar Baron bihan p' c'honee :

— Baron, dastum te da vouklo,
Mar an war-n-ez-he m'ho zorro. —
— Hag a ve torret ma bouklo,
Arc'hant 'walc'h 'zo em godelo;

Arc'hant 'walc'h 'zo em godelo
Da gaout re-all ho ramplaso;
N'as be ket nec'h gant kement-se,
C'hoari hardiz da daol kleze ! —

'Nn aotro Rosmadek a lare,
D'ann aotro Baron, p' c'honee :
— Baron, dastum d'vouchouero,
Mar 'an war-n-ez-he m'ho saotro. —

— Pa ve saotret m' mouchouero,
Arc'hant 'walc'h 'zo em godelo;
Arc'hant 'walc'h 'zo em godelo,
Merc'hed 'zo 'r vro hag ho gwalc'ho ;

N'as be ket nec'h gant kement-se,
C'hoari hardiz da daol kleze;
C'hoari d' daol kleze pa gari,
Oud aman en heur ma varwi ! —

N'oa ket he c'hir peurlavaret,
He benn diwar he gorf 'n euz troc'het,
Ha taolet 'n ez-han war ar ru,
D'ar vugale d' c'hoari dotu.

Hag ann dut-jentil a lare
Ann eill d'egile an-ez-he :
— Set' 'r Baron bihan 'vont aman,
Ha penn ar Rosmadek gant-han ! —

Ma lare ann eill d'egile :
— Hennes 'oar c'hoari ar c'hleze ! —

V

He vamm 'r Varones 'c'houlenne
Euz 'r Baron bihan, p'arrue :
— Ma mab ar Baron, d'in laret,
Bet oc'h euz buhe Rosmadek ? —

Le seigneur de Rosmadec disait,
En faisant ses adieux aux gens de sa maison :
— Je vais en ce moment au Pré-Neuf,
Et je suis sûr que j'y perdrai la vie ! —

Quand ils sont allés jouer de l'épée,
Le jeune Baron gagnait :
Le seigneur de Rosmadec disait
Au jeune Baron, voyant qu'il avait l'avantage :

— Baron, ramasse tes boucles,
Si je marche dessus, je les briserai. —
— Et quand mes boucles seraient brisées,
J'ai de l'argent assez dans mes poches;

J'ai de l'argent assez dans mes poches,
Pour en avoir d'autres qui les remplaceront;
Ne t'inquiète pas de cela,
Et joue hardiment ton coup d'épée ! —

Le seigneur de Rosmadec disait,
Au seigneur Baron qui avait l'avantage :
— Baron, ramasse tes mouchoirs,
Si je marche dessus, je les souillerai. —

— Et quand mes mouchoirs seraient souillés,
J'ai de l'argent assez dans mes poches;
J'ai de l'argent assez dans mes poches,
Il y a des filles dans le pays qui les laveront :

Ne t'inquiète donc point de cela,
Et joue hardiment ton coup d'épée;
Joue ton coup d'épée quand tu voudras
Car voici l'heure où tu mourras ! —

Il n'avait pas fini de parler,
Qu'il lui trancha la tête de dessus le corps,
Et la jeta sur la rue,
Aux enfants, pour jouer à la crosse !

Et les gentilshommes disaient,
Se disaient l'un à l'autre :
— Voici le jeune Baron qui passe,
Portant la tête de Rosmadec !

Et ils se disaient l'un à l'autre :
— Celui-là sait jouer de l'épée ! —

V

Sa mère la Baronne demandait
Au jeune Baron, quand il arriva :
— Mon fils le Baron, dites-moi,
Avez-vous eu la vie de Rosmadec ? —

Ar Baron bihan a laras,
D'he vamm 'r Varones, p'hi c'hlewas :
— Ma mamm, 'man he benn war ar ru,
Gant 'r vugale 'c'hoari *dotu!* — (1)

RENAOU, ar boutaouer-koad, en paroz *Tregrom*. — 1854.

(1) Une autre version ajoute :

— Me 'm euz laket he benn war 'r pave
D' servijout d' voul c'hillou d'ez-he ! —

AR ROSMADEK

HA BARON HUET.

EIL GWES.

I

Baron Huët a lavare
Da Rosmadek, un dez a oe :
— Eomp-ni hon daou d'ann oferenn,
Wit torri ar gwall-blanedenn. —

'N aotro Rosmadek a lare
Da varon Huët en de-se :
— Et d'ann ofern nep a garo,
Eomp-ni da c'hoari 'r c'hlezeio !

Eomp-ni da c'hoari 'r c'hlezeio,
Ann nep a gollo a gollo :
Ann nep a gollo a gollo,
Nep a c'honeo, 'c'honeo ! —

Na ter-heur anter ez int bet
'C'hoari ar c'hleze ar fleuret ;
'Benn ma oa peder heur zonet,
Baron Huët a oa lazet.

Baron Huët a lavare
Da Willaou 'r Belek en de-se :
— Et-c'hui d'ar ger, Gwillaou 'r Belek,
Ha kasset gant-oc'h ma ronsed :

Ha laret 'vinn et da Baris,
'Wit saludin ar roue Loïz,
Prenet ganin un inkane,
Kalonik ma marc'h 'oa re-ge. —

Le jeune Baron répondit,
A sa mère la Baronne, quand il l'entendit :
— Ma mère, sa tête est sur la rue,
Servant aux enfants à jouer à la crosse ! — (1)

RENAN, le sabotier, commune de *Trégrom*. — 1854.

(1) VARIANTE :

— J'ai mis sa tête sur le pavé
Pour leur servir de boule à jouer aux quilles ! —

ROSMADEC

ET LE BARON HUET.

SECONDE VERSION.

I

Le baron Huët disait
Un jour à Rosmadec :
— Allons tous les deux à la messe,
Pour conjurer le mauvais sort. —

Le seigneur de Rosmadec disait
Au baron Huët, ce jour-là :
— Aille à la messe qui voudra,
Pour nous, allons jouer de l'épée!

Pour nous, allons jouer de l'épée,
Et celui qui perdra, perdra;
Celui qui perdra, perdra,
Et celui qui gagnera, gagnera ! —

Trois heures et demie ils ont été
A jouer de l'épée et du fleuret;
Et quand sonnèrent les quatre heures,
Le baron Huët était tué.

Le baron Huët disait
A Guillaume Le Bélec, ce jour-là :
— Retournez à la maison, Guillaume Le Bélec,
Et emmenez mes chevaux :

Et dites que je suis allé à Paris,
Pour saluer le roi Louis,
Et que j'ai acheté une nouvelle haquenée
Le petit cœur de mon cheval était trop gai. —

II

Ar Varones a lavare
Euz frennestr hi c'hambr en de-se :
— Petra newez 'zo en ti-ma,
Ma kreen ma c'hastel er giz-ma?

Petra zo 'n ti a neweïo,
Ma kreen ma c'hastel krec'h-a-traon? —
Ur vates vihan 'oa en ti
Pell-amzer zo o serviji,

Hag a lavaras d'hi mestres :
— Un dra bennag 'zo a newez,
Me well o tont Gwillaou 'r Belek,
Ma mestr ar Baron n'welann ket. —

Ar Varones, vel ma klewas,
Gant ar vinz d'ann traon 'ziskennas;
Gant 'r vinz d'ann traon eo diskennet,
Da Willaou 'r Belek deuz laret ;

— Gwillaou 'r Belek, d'in me laret,
Ho mestr 'r Baron pelec'h eo et? —
Gwillaou ar Belek ' lavaras
D'ar Varones, vel m'hi c'hlewas :

— Ma mestr a zo et da Baris,
Da saludin ar roue Loïz,
Prenet gant-han un inkane,
Kalonik he varc'h 'oa re-ge. —

Ar Varones a lavare
Da Willaou 'r Belek, p'hen klewe :
— Gwillaou 'r Belek, mar am c'haret,
Ar wirionez d'in a larfet;

Laret-c'hui d'in ar wirionez,
Me breno d'ac'h 'n habit-newez;
'N habit-newez gant passamant,
A vo brao da un den iaouank. —

Gwillaou 'r Belek a lavaras
D'ar Varones, 'vel m'hi c'hlewas :
— Itron Varia ann Drindet,
Nac'h a ous-oc'h na hellann ket :

Nac'h a ous-oc'h na hellann ket
Ma mestr ar Baron 'zo lazet;
Ma mestr ar Baron 'zo lazet,
Na gant ann trubart Rosmadek ! —

Ar Varones, vel ma klewas,
Ter gwes d'ann douar a gouezaz;
Ter gwes d'ann douar eo kouezet,
'R Baron iaouank 'n euz hi zavet ;

II

La Baronne disait,
A la fenêtre de sa chambre, ce jour-là ;
— Qu'y a-t-il de nouveau dans cette maison,
Que le château tremble de la sorte ? —

Quelles nouvelles dans la maison,
Que le château tremble de fond en comble ? —
Une petite servante était dans la maison,
Et y servait depuis longtemps,

Et elle dit à sa maîtresse :
— Il y a quelque chose de nouveau,
Je vois revenir Guillaume Le Bélec,
Et je ne vois pas le Baron mon maître. —

La Baronne, dès qu'elle l'entendit,
Descendit l'escalier tournant;
Elle est descendue par l'escalier tournant
Et a dit à Guillaume Le Bélec :

— Guillaume Le Bélec, dites-moi,
Votre maître le Baron, où est-il allé ? —
Guillaume Le Bélec répondit
A la Baronne, sitôt qu'il l'entendit :

— Mon maître est allé à Paris,
Pour saluer le roi Louis,
Et il a acheté une haquenée,
Le petit cœur de son cheval était trop gai. —

La Baronne répondit
A Guillaume Le Bélec, quand elle l'entendit :
— Guillaume Le Bélec, si vous m'aimez,
Vous me direz la vérité;

Dites-moi la vérité,
Et je vous achèterai un habit neuf,
Un habit neuf, avec passements,
Qui sera beau pour un jeune homme. —

Guillaume Le Bélec répondit
A la Baronne, sitôt qu'il l'entendit :
— Notre-Dame Marie de la Trinité,
Je ne puis pas vous le nier !

Je ne puis pas vous le nier,
Le Baron mon maître a été tué;
Le Baron mon maître a été tué
Par le traître Rosmadec ! —

Quand la Baronne entendit cela,
Elle tomba trois fois à terre ;
Trois fois à terre elle est tombée,
Le jeune Baron l'a relevée :

— Tawet, ma mamm, na oelet ket,
Revanj ma zad n' vo ket kollet;
Mar chomann-me da dont en oad,
Me 'mo revanj maro ma zad! —

III

Ar Baron iaouank a lare
Da Willaou 'r Belek un dez oe:
— Tennet ma c'hezek 'ar marchosi,
Laket war-n-he tapisiri;

Laket war-n-he tapisiri,
Monet hep dale a fell d'in,
Monet hep dale a fell d'in
Da welet Rosmadek d'he di. —

Ar Baron iaouank a lare
En maner *Derleu* p'arrue:
— Demad ha joa holl en ti-ma,
Ar Rosmadek pelec'h ema? —

Rosmadek evel ma klewas
He benn er frennestr a voutas;
He benn er frennestr 'n euz boutet,
D'ar Baron iaouank 'n euz laret:

— Et-c'hui d'ar ger, ma Baron mad,
Ken a vefet arru en oad,
Rag truez vraz 've, a gavan,
Ho lemel a vuhez breman! —

Ar baron iaouank a laras
Da Rosmadek, vel ma klewas:
— Eomp da c'hoari 'r c'hlezeïo
Pe me lakaï 'n tan 'n es holl vado,

A weli 'n-ez-he o leski,
Ha te 'vo dewet koulz ha hi! —

. . . .

Ar Rosmadek, pa 'n euz klewet,
Gant 'r vinz d'ann traon zo diskennet;
Gant 'r vinz d'ann traon eo diskennet
Da c'hoari 'r c'hleze int bet et.

Diou-heur hag anter ez int bet
O c'hoari 'r c'hleze ar fleuret;
O c'hoari 'r c'hleze ar fleuret,
Rosmadek a zo bet lazet.

IV

Pa 'z ee ar Baron gant ar ru,
A krenc ann dut en daou-du;
'Krenc ann dut en daou goste:
— Hema 'oar c'hoari ar c'hleze! —

— Consolez-vous, ma mère, ne pleurez pas,
La vengeance de mon père ne sera pas perdue ;
Si je vis, quand je serai en âge,
Moi, je vengerai la mort de mon père ! —

III

Le jeune Baron disait
Ce jour-là à Guillaume Le Bélec :
— Sortez mes chevaux de l'écurie,
Et mettez dessus des tapis;

Mettez dessus des tapis,
Car je veux aller sans retard,
Je veux aller sans retard
Rendre visite à Rosmadec, chez lui. —

Le jeune Baron disait,
En arrivant au manoir de *Derleu* :
— Bonjour et joie à tous dans cette maison,
Rosmadec où est-il ? —

Rosmadec, sitôt qu'il entendit,
Mit la tête à la fenêtre;
Il a mis la tête à la fenêtre,
Et a dit au jeune baron :

— Retournez à la maison, mon bon Baron,
Jusqu'à ce que vous soyez venu en âge,
Car je trouve que ce serait grande pitié
De vous oter la vie à présent ! —

Le jeune Baron répondit
A Rosmadec, sitôt qu'il l'entendit :
— Allons jouer de l'épée,
Ou je mettrai le feu à tous tes biens,

Et tu verras tout brûler,
Et toi-même tu seras rôti en même temps ! —

. . . .

Rosmadec, à ces mots,
Descendit l'escalier tournant;
Il descendit l'escalier tournant,
Et ils allèrent jouer de l'épée.

Deux heures et demie ils ont été
A jouer de l'épée et du fleuret;
A jouer de l'épée et du fleuret,
Rosmadec a été tué.

IV

Quand le Baron allait par la rue,
Les gens tremblaient des deux côtés;
Les gens tremblaient des deux côtés :
— C'est celui-ci qui sait jouer de l'épée ! —

Ar Baron iaouank a lare
Er ger d'he vamm, pa arrue :
— Dalet, ma mamm, kleze ma zad,
Me 'm euz-han gwalc'het en he wad !

Me 'm euz laket he benn d'ann traon,
D'ar vugale d'c'hoari c'hillaou !
Laret 'm oa d'ac'h, assuret mad,
'M bije revanch maro ma zad ! — (1)

Kanet gant GARANDEL, leshanwet kompagnon dall.
Kerarborn, 1847.

(1) La famille de Rosmadec tient une large et honorable place dans l'histoire de Bretagne, à différents titres. Je ne suis pas en mesure de déterminer à quel personnage de cette illustre famille se rapporte cette ballade d'une allure si fière.

Le baron Huët de la seconde version ne me semble pas être le véritable nom ; ce doit être une altération, quoique je l'aie trouvé dans la bouche de plusieurs chanteurs.

Dans les *Instructions du Comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France*, rédigées en 1853, par M. Ampère, je trouve, dans la pièce intitulée *Monsieur de Bois-Gilles*, une situation qui a quelque analogie avec celle de notre jeune Baron tirant vengeance de la mort de son père :

. . . .

Achevant ces paroles,
Le combat s'engagit.

Bois-Gilles en tua trente,
Mais son épée faillit.

Il appela son page ;
— Petit Jean, mon ami !

Va-t'en dire à ma femme
Qu'ell' n'a plus de mari.

Va dire à la nourrice
Qu'elle ait soin du petit :

Et qu'il tire vengeance
Un jour de ces gens-ci ! —

Achevant ces paroles,
Bois-Gilles rendit l'esprit !

Le jeune baron disait
A sa mère, en arrivant à la maison :
— Tenez, ma mère, voici l'épée de mon père,
Je l'ai lavée dans son sang !

J'ai mis sa tête à bas,
Pour servir aux enfants de boule à jouer aux quilles !
Je vous avais dit et assuré
Que je vengerais la mort de mon père ! —

Chanté par GARANDEL, surnommé compagnon l'aveugle,
Keramborgne, 1847.

PONTPLANCOAT.

GWERS KENTA.

I

— Marc'haridik, ma merc'hik koant,
Komz ho timizi am euz c'hoant,
Ho timizi da Bontplancoat,
A gafann 'zo un intanv mad. —

— M'am dimezet da Bontplancoat,
Adieu d'ann dans ha d'ann ebat;
Adieu d'ann ebat ha d'ann dans;
Adieu d'am holl rejouissans! —

II

Tri miz hanter e bet padet
Ar solennite ann eured,
Solennite, ar bal, ann dans,
Visito bemde d'ann noblans.....

Digwet 'zo lizer d'ann aotro,
Da vont da Razon, d'ar stado;
Da vont da Razon d'ar stado,
Dilezell holl, groeg ha mado.

III

'Nn aotro Pontplancoat 'lavare,
D'he baj-bihan, un noz a oe:
— Un hunvre 'm euz bet en noz-man,
Am laka en nec'h, a gredann;

Ema ann Itron war oenklo,
Tri dewez ha ter nozwez 'zo! —
Ar paj-bihan a lavaras
Da Bontplancoat 'vel m'hen klewas:

— Ma mestrik mad, kouskomp hon daou,
Ha n' gredomp ket en hunvreou;
Na gredomp ket en hunvreou,
Ann hunvreou a zo holl gaou! —

'Nn aotro Pontplancoat 'lavare
D'he bajik-bihan en noz-se:
— Laket ar marc'h a-rok ar c'hoch,
Me renk mont d' Bontplancoat fenoz. —

PONTPLANCOAT.

PREMIÈRE VERSION.

I

— Petite Marguerite, ma fille gentille,
Je veux vous parler de vous marier,
De vous marier à Pontplancoat,
Qui est, à mon avis, un bon veuf. —

— Si vous me mariez à Pontplancoat,
Adieu à la danse et aux ébats ;
Adieu aux ébats et à la danse,
Adieu à tous les plaisirs ! —

II

Trois mois entiers ont duré
Les solennités de la noce ;
Solennités, bals, danses,
Des visites tous les jours à la noblesse.....

Une lettre est arrivée au seigneur,
Pour se rendre aux états, à Rennes ;
Pour se rendre aux états, à Rennes,
Et abandonner tout, femme et biens.

III

Le seigneur de Pontplancoat disait,
Une nuit, à son petit page :
— J'ai fait un songe cette nuit
Qui m'inquiète, je pense ;

(J'ai rêvé) que Madame est en couches,
Depuis trois jours et trois nuits ! —
Le petit page répondit
A Pontplancoat, quand il l'entendit :

— Mon bon maître, dormons tous les deux,
Et ne croyons pas aux songes ;
Ne croyons pas aux songes,
Les songes sont tous menteurs ! —

Le seigneur de Pontplancoat disait
A son petit page, cette nuit-là :
— Attelez le cheval à mon carrosse,
Il faut que j'aille à Pontplancoat, cette nuit. —

IV

'Nn aotro Pontplancoat 'lavare,
En Pontplancoat pa arrue :
— Demad ha joa holl en ti-ma,
Petra newentis 'zo ama ? —

Ar vates vihan 'respontas
D'ann aotro Pontplancoat p'hen klewas :
— Na newentis a-walc'h a zo,
Eman ann itron war oenklo !

Ema 'r Varones war oenklo,
Tri dewez ha ter nozwez 'zo. —
'Nn aotro Pontplancoat a lare
D'ar Varones, p'hi zalude :

— Ma fried paour, em gourajet,
Arru e 'n noblans d'ho kwelet ;
Arru eo ann impalaër,
Ha merc'h ar roue da gommer ! —

— Na euz na aotro na itron
Lakafe joaüs ma c'halon,
Mar n'hen gret-c'hui, aotro 'r Baron,
Pe c'hoas ma breur, eskop Leon.

Aotro 'r Baron, ma vec'h kontat,
Me raë brema m' zestamant ? —
— Gret ann testamant a garfet,
Arc'hant 'zo, beza vo paëet. —

— Ma habit eured, ar gwella,
'Roann d'itron santes Anna :
Ma habit satinn-gwenn da santes Katell,
Ma varwin tri de goude genell. —

N'oa ket he gir peurlavaret,
'R Werc'hes en ti 'zo antreet ;
Eo antreet 'r Werc'hes en ti,
Ewit gwelet hi digori.

— Arret ! arret ! chirurgiann,
Un tammik 'out-te re vuhan ;
Laka 'l loa arc'hant 'n hi geno,
Ha flanch d'e-z-hi 'r choste deho !

Ha flanch d'e-ez-hi 'r c'hoste deho,
Gwell eo koll unan 'wit koll daou ! —
Ar chirurgiann a lare
D'ann aotro ar Baron, neuze :

— Setu 'r mabik bihan aman
'Zo leiz ann diou-vrec'h ann-ez-han ;
'Zo leiz ann diou-vrec'h ann-ez-han,
Med badeziant na vank d'ez-han ! —

IV

Le seigneur de Pontplancoat disait,
En arrivant à Pontplancoat :
— Bonjour et joie à tous, dans cette maison,
Qu'y a-t-il de nouveau ici? —

La petite servante répondit
Au seigneur de Pontplancoat, quand elle entendit :
— Il y a du nouveau assez,
Madame est en peine d'enfant!

La Baronne est en peine d'enfant,
Depuis trois jours et trois nuits. —
Le seigneur de Pontplancoat disait
A la Baronne, en la saluant :

— Ma pauvre femme, du courage!
Voici la noblesse qui vient vous faire visite;
Voici l'empereur qui vient,
Et la fille du roi pour marraine!

— Il n'y a ni seigneur ni dame
Qui puisse rendre mon cœur joyeux,
Si vous ne le faites, mon seigneur Baron,
Ou bien encore mon frère, l'évêque de Léon.

Seigneur Baron, si vous étiez content,
Je ferais à présent mon testament? —
— Faites le testament que vous voudrez,
Il y a de l'argent et on payera. —

— Ma robe de noce, la meilleure,
Je la donne à madame sainte Anne;
Ma robe de satin blanc, à sainte Catherine,
Pour que je meure trois jours après avoir enfanté. —

Elle n'avait pas fini de parler,
Que la sainte Vierge entra dans la maison;
La sainte Vierge entra dans la maison,
Pour la voir ouvrir. —

— Arrête, arrête, chirurgien,
Tu vas un peu vite en besogne :
Mets-lui une cuillère d'argent dans la bouche
Et fais une incision au côté droit.

Fais-lui une incision au côté droit,
Mieux vaut perdre une que perdre deux! —
Le chirurgien disait
A Monsieur le Baron, en ce moment :

— Voici un petit fils,
Dont j'ai plein les bras;
J'en ai plein les bras,
Il ne lui manque que le baptême! —

— Me garrie ma mab badezet,
Hag en douar tric'houec'h goured;
Hag en douar tric'houec'h goured,
He vamm o vale war ar bed! —

— Me 'm euz tri mab en Pontplankoat,
Melenn ho bleo, glaz ho lagad,
Hag 'hell gant gwirionez laret
Biskoas mamm na d'euz ho ganet;

Biskoas mamm na d'euz ho ganet,
Dre ho c'hoste int bet tennet.
Ter Marc'harit am euz-me bet,
Hag ho zer es int-hi marwet:

Ter groeg Marc'harit am euz bet,
Siouas! ho zer am euz kollet;
Marc'harit Rohan, 'nn diweza,
Laka ma c'halon da ranna! — (1)

Kanet gant Mari-Job KERIVAL.
Kerarborn, 1848.

PONTPLANCOAT.

EIL GWES.

I

— Marc'haridik ma merchik koant,
Komz ho timizin am euz c'hoant,
Ho timizi da Bonplancoat,
A gafann 'zo un intanv mad. —

— Raison, ma mamm e ho klewet,
Oboïssa d'ac'h, 'zo dleet;
Met d' Bonplancoat mar timezann,
Adieu da joaïo ar bed-man!

Peder fried Marc'harit 'n euz bet,
Ho feder int bet digoret;
Ho feder int bet digoret,
Siouas! ha me vo ar bempvet. —

II

Dimezet int hag eureujet,
Ha tri miz hanter e padet,

(1) Il y a des maisons nobles du nom de Pontplancoet dans les communes de Plongoulm et de Plougasnou (Finistère).

— Je voudrais voir mon fils baptisé,
Et qu'il fût a dix-huit brasses sous terre;
Et qu'il fût sous terre à dix-huit brasses,
Et sa mère bien portante au monde !

J'ai trois fils à Pontplanceot,
Aux cheveux blonds et aux yeux bleus,
Et ils peuvent dire avec raison
Que jamais mère ne les mit au monde;

Jamais mère ne les mit au monde,
Car tous en ont été tirés par le côté.
J'ai eu trois femmes du nom de Marguerite,
Et toutes les trois sont mortes :

J'ai eu trois femmes du nom de Marguerite,
Hélas ! je les ai perdues toutes les trois;
Marguerite Rohan, la dernière,
Celle-la me brise le cœur ! —

Chanté par Marie-Josèphe KERIVAL.
Keramborgne, 1848.

PONTPLANCOET.

SECONDE VERSION.

I

— Petite Marguerite, ma gentille enfant,
Je veux vous parler de vous marier,
De vous marier à Pontplancoet,
Qui, à mon avis, est un bon veuf. —

— Ma mère, il est juste que je vous écoute,
Et je vous dois obéissance;
Mais si je me marie à Pontplancoet,
Adieu aux joies de ce monde !

Il a eu quatre femmes du nom de Marguerite,
Toutes les quatre elles ont été ouvertes;
Toutes les quatre elles ont été ouvertes,
Hélas ! je serai la cinquième. —

II

Les voilà fiancés et mariés,
Et trois mois et demi ont duré,

Ha tri miz hanter e padet
Ar solennite ann euret.

Pa 'z ee Pontplancoat d'ar stadou,
Hen a reseve lizerou;
Hen a reseve lizerou
« Ez oa ann itron war oenklou :

» Ez oa ann itron war oenklo,
» (Santes Marc'harit d'hi delivro!)
» O klask genell ur mab bihan,
» Mill aoun am euz bikenn n'hen gan! »

He baj-bihan a lavare
Da Bontplancoat, un dez a oe :
— Glao-puill a ra, duz eo ann noz,
Ma mestrik, eomp da repoz. —

— Fenoz em gwele na gouskann,
Nag en nep-lec'h na repozann;
Nag en nep-lec'h na repozann,
N'am bo gwelet nep a garann;

Hag 'vougfe ur marc'h bep-kammed,
Me a renk, gwelet ma fried;
Me a renk gwelet ma fried,
Un dra 'zo 'nec'hi ma speret —

III

Ha Pontplancoat a lavare
En-tal he borz pa arrue :
— Petra 'zo 'newez bars ma zi,
Na zeu den da zigori d'in? —

Ar c'houarneres a lare
Da Bontplancoat eno neuze :
— Newentiz 'walc'h a zo er vro,
Hag er parouziou tro-war-dro;

Newentiz 'walc'h a zo er vro,
Ema 'r Varones war oenklo!
Ema 'r Varones war oenklo,
Santes Marc'harit d'hi delivro! —

Tri de ha ter nozwez a zo
A-baoue medi war oenklo,
O klask genell ur mab bihan,
Mill aoun am euz bikenn n'hen gan! —

— Demad eme-z-hi, ma fried,
Pell-zo bras n'am boa ho kwelet;
Aba 'm'oc'h et euz ann ti-man,
Me am euz bet gwall-galz a boan!

Et trois mois et demi ont duré
Les solennités de la noce.

Quand Pontplancoet était aux Etats,
Il recevait des lettres;
Il recevait des lettres
(Pour lui dire) « que sa femme était en couches :

» Que sa femme était en couches,
» (Que sainte Marguerite la délivre !)
» Cherchant à donner le jour à un petit fils,
» J'ai mille peurs qu'elle ne le mette pas au monde ! »

Son petit page disait,
Un jour, au seigneur de Pontplancoet :
— Il tombe de la pluie à torrent, la nuit est noire,
Mon maître chéri, allons reposer. —

— De la nuit je ne me coucherai dans mon lit,
Ni ne me reposerai nulle part;
Ni ne me reposerai nulle part,
Que je n'aie vu celle que j'aime :

Dussé-je crever un cheval à chaque pas,
Il faut que je voie ma femme;
Il faut que je voie ma femme,
Je ne sais quoi tourmente mon esprit ! —

III

Et Pontplancoet disait,
En arrivant auprès de la cour (de son manoir) :
— Qu'y a-t-il de nouveau dans ma maison,
Que personne ne vient m'ouvrir? —

La gouvernante disait
A Pontplancoet en ce moment .
— Il y a du nouveau assez dans le pays,
Et dans les paroisses environnantes;

Il y a du nouveau assez dans le pays,
La Baronne est en couches !
La Baronne est en couches,
Que sainte Marguerite la délivre !

Voici trois jours et trois nuits
Qu'elle est en peine,
Cherchant à donner le jour à un petit fils,
J'ai mille peurs qu'elle ne le mette jamais au monde ! —

— Bonjour, dit-elle, mon époux,
Il y a bien longtemps que je ne vous ai vu ;
Depuis que vous êtes parti de cette maison,
J'ai éprouvé bien de la peine ! —

— Ma friedik, mar am c'haret,
Kasset ho paotr da Sant-Briek,
A-c'hane 'teui da Sant-Ervoan, (1)
Hennes am delivro a boan. —

IV

— Pajik, pajik, ma faj bihan,
Petra 'n euz laret sant Ervoan? —
— Sant Ervoan hen euz laret d'in
E vije red hi digori;

Laket 'r vill arc'hant 'n hi geno
Hag ann aotenn 'n hi c'hoste deho;
Hag ann aotenn 'n hi c'hoste deho,
'Kavfet ur mabik hag hen beo. —

— N' lakaï den kontant ma speret,
Pa na ret-c'hui ket ma friet;
N' lakaï den kontant ma c'halon,
Nemet ma breur, eskop Leon.

Ma friet, skrivet ul lizer
Da eskop Leon 'dont d'ar ger;
Laket war 'n-ez-han war un dro
Digass medesinn war ma zro;

Digass medesinn war ma zro,
Gwell 've koll unan 'wit koll daou;
Gwell 've koll unan badezet
Ewit un all ha na ve ket!

Ma friet paour, mar am c'haret,
Ganin d'ar vratel a teufet;
Ganin d'ar vratel a teufet,
'Wit ma zestamant 'vezo gret. —

Bars ar vratel pa 'z eo digwet,
Ur bouket d'ez-han d'euz roet,
Ur bouket gret a dri seurt plant,
Chagrin, melkoni ha tourmant.

— Ma friedik, mar dimezet,
Dimezelled n' gommerret ket,
Kommerret merc'h un ozac'h-mad,
A vo kustum da dravellad.

Gwella buc'h-leaz a zo em zi,
D'am mates vihan roet-hi;
Roët-hi d'am mates vihan,
'Deuz bet ganin-me kals a boan;

(1) D'autres versions portent : *sant Diboan* le saint qui *guérit de tous les maux*. C'est, m'a-t-on dit, saint Alibon, qui a une chapelle à Plévin, canton de Maël-Carhaix (Côtes-du-Nord).

— Ma femme chérie, si vous m'aimez,
Envoyez votre valet à Saint-Brieuc,
De là, il viendra à Saint-Yves,
C'est celui-là qui me tirera de peine! —

IV

— Page, page, mon petit page,
Et qu'a dit saint Yves? —
— Saint Yves m'a dit
Qu'il faudrait l'ouvrir;

Mettez-lui une bille d'argent dans la bouche,
Et le couteau dans le côté droit;
Et le couteau dans le côté droit,
Vous trouverez un petit enfant en vie. —

— Nul ne mettra mon esprit content,
Puisque vous ne le faites, mon époux;
Nul ne rendra mon cœur content,
Si ce n'est mon frère, l'évêque de Léon.

Mon mari, écrivez une lettre
A l'évêque de Léon (pour le prier) de venir à la maison;
Mettez-y en même temps,
D'amener un médecin pour me voir;

D'amener un médecin pour me voir,
Mieux vaudrait perdre un que perdre deux;
Mieux vaudrait perdre un qui est baptisé,
Qu'un autre qui ne le serait pas!

Mon pauvre mari, si vous m'aimez,
Vous viendrez avec moi à la tonnelle;
Vous viendrez avec moi à la tonnelle,
Pour que je fasse mon testament. —

Arrivée dans la tonnelle,
Elle lui a donné un bouquet,
Un bouquet fait de trois sortes de plantes,
Chagrin, mélancolie et tourment.

— Mon cher époux, si vous vous remariez,
Ne prenez pas une demoiselle,
Prenez la fille d'un bon père de famille,
Qui sera habituée au travail.

La meilleure vache à lait qui est dans ma maison,
Donnez-la à ma petite servante;
Donnez-la à ma petite servante,
Qui a eu beaucoup de mal avec moi;

D' 'r servijerienn-all pep a louis-aour,
M'ho do sonj ar Varones paour! —

. . . .
. . . .

— Kourajet, kourajet, m' friet,
Arru' ann noblans d'ho kwelet;
Arru ma breur 'nn impalaër,
Ha merc'h ar roue da gommer! —

— Digoret frank ann orojou,
Ma welinn o tont ma Ankou;
Digoret frank dor ar geginn,
Ma welinn 'tont ar medesinn!

Un habit wenn euz ar gaera
A brofan da santes Anna,
Hag un-all da santes Katell,
Ma vewinn tri de goude genell. —

V

Pa oant o vont d'hi digori,
'Antreas diou werc'hes en ti,
Diou werc'hes euz ar re-gaera,
Ar Werc'hes ha santes Anna:

'Antreas diou werc'hes en ti,
A gelennas hi digori:
— Laket 'r vil-arc'hant 'n hi geno
Ann aotenn 'n hi c'hoste deho;

Ann aotenn 'n hi c'hoste deho,
'Kavfet ur mabik hag hen beo;
Gret tri c'hraf noazde 'n hi c'hoste,
Gan-imp e teui a-benn tri de! —

VI

— Baron, savet euz ho kwele,
Ur mab d'ac'h ken kaer hag ann de;
Ur mab d'ac'h ken kaer hag ann de,
Ho pried iac'h war hi gwele! —

— Me garrie ma mab badezet,
Indann ann douar tregont goured;
Indann ann douar tregont goured,
Ar vamm hen dougas o kerzet!

Me 'm euz pewar mab en arme,
A 'hell laret en gwirione,
A 'hell en gwirione laret
Biskoas gant mamm n'int bet ganet! —

Kanet gant Anna Salik.
Plouaret, 1865.

Aux autres serviteurs, vous donnerez à chacun un louis d'or,
Pour qu'ils se souviennent de la pauvre Baronne ! —

. . . .
. . . .

— Du courage, du courage, ma femme,
Voici la noblesse qui vient vous voir ;
Voici mon frère l'*empereur*,
Et la fille du roi pour marraine ! —

— Ouvrez toutes les portes,
Pour que je voie venir la Mort ;
Ouvrez à deux battants la porte de la cuisine,
Que je voie venir le médecin !

Une robe blanche des plus belles
J'offre à sainte Anne,
Et une autre à sainte Catherine,
Pour que je vive trois jours après avoir enfanté. —

V

Au moment où l'on s'apprêtait à l'ouvrir,
Deux vierges entrèrent dans la maison,
Deux vierges des plus belles,
La Sainte-Vierge et sainte Anne.

Deux vierges entrèrent dans la maison,
Qui donnèrent des conseils pour l'ouvrir :
— Mettez-lui la bille d'argent dans la bouche,
Et le couteau dans le côté droit ;

Le couteau dans le côté droit,
Vous y trouverez un petit enfant en vie ;
Faites-lui trois coutures d'aiguille dans le côté,
Elle viendra avec nous au bout de trois jours ! —

VI

— Baron, quittez votre lit,
Vous avez un fils beau comme le jour ;
Vous avez un fils beau comme le jour,
Et votre femme est bien portante dans son lit. —

— Je voudrais voir mon fils baptisé,
Et qu'il fut sous terre à trente brasses ;
Qu'il fut sous terre à trente brasses,
Et la mère qui le porta sur pied !

J'ai quatre fils àl'armée,
Et ils peuvent dire en toute vérité ;
Ils peuvent dire en toute vérité
Qu'ils n'ont pas été mis au monde par leurs mères ! —

Chanté par Anna Salic.
Plouaret, 1865.

RENEA AR GLAZ.

GWEZ KENTA.

I

Renea 'r Glaz a lavare
'N hi c'hoaze, 'tal 'r Chapell-Newe :
-- Ma vijenn me lec'h ma karjenn
Na eo ket aman a vijenn;

Met 'n Kerversault, gant 'r map-henan,
Ma muia karet er bed-man;
Ma muia karet goude Doue,
Hag 'vezo keit 'vinn en buhe. —

II

Renea 'r Glaz a lavare,
Ebars ar ger pa arrue :
— Petra 'zo newez en ti-man,
Ma medi ar beer diouc'h ann tan?

Ma medi ar beer diouc'h ann tan,
'R pot-houarn braz, ann daou vihan? —
— Terrupl, Renea, ho klewet,
P'eo warc'hoaz kenta ho eured! —

— Mar medi warc'hoas ma eured,
Piou lareur ann hini 'm euz bet? —
— Terrupl, Renea, ho klewet,
Ha braoa den oc'h euz-c'hui bet!

Ha braoa den oc'h euz-c'hui bet,
Ervoanik Gelard da bried! —
Renea 'r Glaz a lavare
D'hi mates vihan, ann de-se :

— Dalet, mates, al lizer-man,
It-c'hui da Gerversault gant-han;
It-c'hui da Gerversault gant-han,
Hag hen roët d'ar map-henan. —

Ar vates vihan a lare,
En Kerversault pa arrue :
— Demad ha joa holl en ti-man,
Pelec'h medi ar map-henan? —

— D' petra 'c'h euz ezom 'r map-henan,
P'eo dimet hi dous Renean? —
— Bet drouk gant ann nep a garo,
Euz ar map-henan me gomzo! —

RENÉE LE GLAZ.

PREMIÈRE VERSION.

I

Renée Le Glaz disait,
Assise auprès de la Chapelle-Neuve :
— Si j'étais ou je voudrais être,
Ce n'est pas ici que je serais;

Mais à Kerversault, avec le fils ainé,
Celui que j'aime le plus dans ce monde;
Mon plus aimé après Dieu,
Et qui le sera aussi longtemps que je serai en vie! —

II

Renée Le Glaz disait,
En arrivant à la maison :
— Qu'y a-t-il de nouveau dans cette maison,
Que la broche est au feu?

Que la broche est au feu,
Avec la grande marmite et les deux petites? —
— Je suis fort étonnée, Renée, de vous entendre,
Puisque c'est demain prochain votre mariage? —

— Si c'est demain mon mariage,
Comment appelle-t-on celui que j'ai eu?
— Je suis fort étonnée, Renée, de vous entendre,
Vous qui avez eu un si bel homme!

Vous qui avez eu un si bel homme,
Yves Gelard, pour époux! —
Renée Le Glaz disait
A sa petite servante, ce jour-là :

— Prenez, servante, cette lettre,
Et allez avec elle (portez-la) à Kerversault;
Allez avec elle à Kerversault,
Et donnez-la au fils aîné. —

La petite servante disait,
En arrivant à Kerversault :
— Bonjour et joie à tous dans cette maison,
Où est le fils aîné? —

— Pourquoi avez-vous besoin du fils aîné,
Puisque sa douce Renée est mariée? —
— Le trouve mauvais qui voudra,
Je parlerai au fils aîné! —

— 'Ma duze war he wele klan,
Gant ar c'heun d'he dous Renean. —
Ar vates vihan 'lavare,
'Tall ar map-henan p'arrue :

— Dalet, map-henan, 'l lizer-ma,
Digant ho toussik Renea;
Digant ho toussik Renea,
Hennes hi lizer diweza. —

N'oa ket 'l lizer digoret mad,
Ma oa ann dour 'n hi daoulagad :
— Mar d'e gwir lar al lizer-ma,
Me n' 'm euz ket pell-meur da vewa;

Me n' 'm euz ket pell-meur da vewa,
Hi d'euz neubeutoc'h, a gredan ! —

III

Renea 'r Glaz a lavare
Euz prennestr hi c'hambr, en de-se :

— Me well Ervoan Gelard 'tont aman,
'R gompagnunes vrao 'zo gant-han :
Digant ma Jesuz 'reketan
Ma toro he c'houg 'tont aman ! —

Ervoanik Gelard a lare,
'N ti ar Glaz koz pa arrue :
— Demad ha joa holl en ti-ma,
Medi ma doussik Renea ? —

— Medi 'r gabinet, 'n traon ann ti,
Ervoanik, et-c'hui da ved-hi :
Ervoanik, et-c'hui da ved-hi,
Ha 'n han' Doue konzolet-hi. —

— Demad d'ech-c'hui, Renea goant ; —
— Ha d'ec'h, 'me-z-hi, intaon iaouank. —
— Itron Varia ann Drindet !
Wit un intaon ma c'hommerret ? —

— Wit 'n intaon n'ho kommerrann ket,
Met n' vo ket pell-meur a vefet ! —
Renea 'r Glaz a lavare
En porz hi zad hag en de-se :

— Me ro m' malloz a galon-vad
Ha koulz d'am mamm evel d'am zad,
Ha da gement 'vag bugale,
Hag ho dime 'n despet d'ez-he ;

Da gement a vag tud-iaouank,
Pa n'ho lezont da choas ho c'hoant ! —
Renea 'r Glaz a lavare,
'Biou Kerversault pa dremene :

— Il est la-bas malade, sur son lit,
Du regret de sa douce Renée. —
La petite servante disait,
En arrivant auprès du fils aîné :

— Prenez, fils aîné, cette lettre,
De la part de votre douce Renée;
De la part de votre douce Renée,
C'est là sa dernière lettre. —

La lettre était à peine ouverte,
Qu'il avait les larmes aux yeux :
— Si cette lettre dit vrai,
Je n'ai plus bien longtemps à vivre;

Je n'ai plus bien longtemps à vivre,
Et elle a moins encore, je crois ! —

III

Renée Le Glaz disait
A la fenêtre de sa chambre, ce jour-là :

— Je vois Yves Gélard qui vient ici,
Une belle compagnie est avec lui :
Je demande à mon Jésus
Qu'il se casse le cou en venant ! —

Yves Gelard disait,
En arrivant chez le vieux Le Glaz :
— Bonjour et joie à tous dans cette maison,
Où est ma douce Renée ? —

— Elle est dans le cabinet au bas de la maison,
Yves, allez la voir;
Yves, allez la voir,
Et, au nom de Dieu, consolez-la. —

— Bonjour à vous, Renée jolie. —
— A vous pareillement, jeune veuf! —
— Notre-Dame Marie de la Trinité,
Me prenez-vous donc pour un veuf ? —

— Pour un veuf je ne vous prends pas,
Mais vous le serez sans tarder ! —
Renée Le Glaz disait
Dans la cour de son père, ce jour-là :

— Je donne ma malédiction, de bon cœur,
Aussi bien à ma mère qu'à mon père,
Et à tous ceux qui élèvent des enfants
Et les marient malgré eux;

A tous ceux qui élèvent des jeunes gens,
Et ne les laissent choisir à leur gré ! —
Renée Le glaz disait,
En passant devant Kerversault :

— Ervoanik Gelard, laret d'in,
Ma lezel 'refet d' vont en ti,
Ma lezel d' vont er maner-man
D' gimiadi euz ar map-henan? —

— Ewit brema na iefet ket,
O tont d'ar ger, na larann ket. —
— Bet drouk gant ann nep a garo,
En Kerversault me diskenno! —

Pa diskenn Renea en ti,
Oa rannet hi c'halon d'ez-hi;
Oa ar c'horf paour war ar varwskaon,
Doue d' bardono ann anaon!

Tapout he benn war hi barlenn,
Merwel eno en he gichenn!
Kerc'had 'zo linsell d'ho lienna,
Alumet goulou d'ho veilla.

Holl dut ann ti ho deuz laret
Ho lakad ho daou 'n ur poullad,
Ho lakad ho daou 'r memeuz be,
Pa n'int bet er memeuz gwele!

Kanet gant ma mamm, Rosali Ar Gac.
Kerarborn, 1845.

RENEA AR GLAZ.

KIL GWES.

I

Renea 'r Glaz a c'houlenne
Euz hi mamm, ul lun ar beure:
— Petra 'zo newez en ti-man,
Ma medi ar beer oc'h ann tan?

Ma medi ar beer oc'h ann tan,
Ar pot-c'houarn braz, 'nn hini bihan? —
— 'N dra vraz, ma merc'h, eo ho klewet,
Hag 'ma warc'hoaz dez ho eured! —

— Penaos warc'hoaz de ma eured,
Ha na on ket bet dimezet! —
— Pa oac'h 'n ho kwele, kousket mad,
C'hui oa dimezet gant ho tad. —

— Yves Gélard, dites-moi,
Me laisserez-vous entrer dans la maison ;
Me laisserez-vous entrer dans ce manoir,
Pour faire mes adieux au fils aîné ? —

— Pour à présent, vous n'irez pas,
En retournant à la maison, je ne dis pas. —
— Le trouve mauvais qui voudra,
Je descendrai à Kerversault ! —

Quand Renée entra dans la maison,
Son cœur fut brisé ;
Le pauvre corps était sur les tréteaux funèbres,
Que Dieu pardonne à son âme !

Elle met sa tête sur ses genoux,
Et meurt auprès de lui !
On cherche des linceuls pour les ensevelir,
On allume de la lumière, pour les veiller.

Tous les gens de la maison dirent
Qu'il fallait les mettre tous les deux dans la même fosse;
Qu'il fallait les mettre tous les deux dans le même tombeau,
Puisqu'ils n'ont pas été dans le même lit !

Chanté par ma mère, Rosalie Le Gac.
Keramborgne, 1845.

RENÉE LE GLAZ.

SECONDE VERSION.

I

Renée Le Glaz demandait
A sa mère, un lundi matin :
— Qu'y a-t-il de nouveau dans cette maison,
Que la broche est au feu ?

Que la broche est au feu,
Ainsi que le grand pot de fer, et le petit ? —
-- Je suis étonnée, ma fille, de vous entendre,
Puisque c'est demain le jour de votre noce ! —

— Comment, demain le jour de ma noce,
Et moi qui ne suis pas fiancée ! —
— Vous étiez dans votre lit, bien endormie,
Quand vous avez été fiancée par votre père. —

— Mar 'ma warc'hoaz de ma eured,
Me ha d'aur gwele da gousket,
'Wit sevel warc'hoas beure-mad,
Ma mamm, da wiska ma dillad;

Ma mamm, ewit em brepari
Mont gant Ervoan Gelard d'eureuji. —
Renea 'r Glaz a lavare
D'hi mates vihan en de se:

— Mates vihan, mar am c'haret,
Ul lizer wit-on a gassfet;
Ul lizer wit-on a gassfet
Da Gerversault, d'am dous Kloarek. —

II

Ar vates vihan a lare
En Kerversault pa arruë:
— Demad ha joa holl en ti-ma,
Ar C'hloarek iaouank pelec'h 'ma? —

— E-medi war he wele klan,
Gant keûn d'he dous koant Renean;
Gant keûn d'he dous koant Renean,
Mates vihan, konzolet-han. —

— Dalet, Kloarek, al lizer-ma,
Digant ho tous-koant Renea. —
Ar C'hloaregik a lavare,
Ebars al lizer pa lenne:

— Hervez 'lavar al lizer-ma,
Na d'euz ket tri de da vewa;
Hi n'deuz ket tri de da vewann,
Me n' 'm euz ket ter heur, a gredann!

Dalet, matezik 'r pez daou-skoed,
Wit ar boan oc'h euz kommerret. —

III

Renea 'r Glaz a lavare,
A brennestr hi c'hambr, ann de-se:

— Me 'well arru 'r gompagnunes,
E-maint 'tremenn koat ann *Dizes*;
Ervoaon Gelard er penn kentan,
Ha ma malloz roann d'ez-han;

Ma malloz a roann d'ez-han,
Pa deuas d' glask plac'h er vro-man;
Merc'hed a-wale'h oa 'n he gontre,
Hep kaout re-all 'n despet d'ez-he! —

— Si c'est demain le jour de ma noce,
Je vais me mettre au lit, pour dormir,
Afin de me lever demain de bonne heure,
Ma mère, pour m'habiller ;

Ma mère, pour me préparer
A accompagner Yves Gelard, pour nous marier. —
Renée Le Glaz disait
A sa petite servante, ce jour-là :

Petite servante, si vous m'aimez,
Vous porterez une lettre pour moi ;
Vous porterez une lettre pour moi
A Kerversault, à mon doux Kloarek. —

II

La petite servante disait
En arrivant à Kerversault :
Bonjour et joie à tous dans cette maison,
Le jeune Kloarek, où est-il ? —

– Il est malade sur son lit,
Du regret de sa douce jolie Renée;
Du regret de sa douce jolie Renée,
Petite servante, consolez-le. —

— Kloarek, prenez cette lettre
De votre douce jolie Renée. —
Le pauvre Kloarek disait,
En lisant la lettre :

— D'après ce que dit cette lettre,
Elle n'a pas trois jours à vivre;
Elle n'a pas trois jours à vivre,
Et moi, je n'ai pas trois heures, je pense !

Prenez, petite servante, une pièce de deux écus,
Pour la peine que vous avez prise. —

III

Renée Le Glaz disait,
A la fenêtre de sa chambre, ce jour-là :

— Je vois venir la compagnie,
Ils passent par le bois de *Dizes ;* (1)
Yves Gélard est en tête,
Et je lui donne ma malédiction ;

Je lui donne ma malédiction
Pour être venu chercher femme dans ce pays ;
Assez de filles étaient dans sa contrée,
Pour ne pas vouloir en avoir d'autres malgré elles ! —

(1) Une autre version porte *koad ar Varones,* bois de la Baronne.

Ervoan Gelard a lavare,
'N ti ar Glaz koz pa arrüe :
— Demad ha joa holl en ti-ma,
Ma medi ma dous Renea? —

— Ema bars ar gambr, uz d'ann ti,
Ervoan Gelard, konzolet-hi. —
— Na demad d'ec'h, Renea goant ! —
— Ha d'ec'h iwe, intaon iaouank ! —

— Itron Varia ann Drinded !
Ha wit intaon ma c'hommerret ? —
— Wit intaon n'ho kommerrann ket,
Met 'benn un tri dez a vefet ! —

IV

Renea 'r Glaz a lavare,
'Biou Kerversault pa dremene :
— Ma lezet da antrenn aman,
Wit ma welinn ar map-henan :

Wit ma welinn ar map-henan,
'M euz klewet 'zo 'n he wele klan ;
'M euz klewet 'zo 'n he wele klan,
Memeuz en he heur diwezan. —

— Wit fete na antrefomp ket,
Warc'hoas hen grafomp, mar karet. —
— Mar na antreomp ket fete,
Warc'hoas n'hen grafomp ket iwe..... —

E-pad oferenn ann eured,
Taoliou ar maro 'zo skoët ; (1)
Taoliou ar maro 'zo skoët,
Ar c'hloaregik 'zo tremenet !

Renea 'r Glaz a lavare
D'ann aotro 'r person, en de-se :
— Hastet laret ann .ofern-ma,
Daro ma c'halon da fata ! —

'Nn aotro 'r Person a lavare
Da Renea 'r Glaz en de-se :
— Un dra vraz, Renea, ho klewet,
Un den-a-feson ho eûz bet,

'Zo perc'henn 'nn arc'hant hag ann aour,
Gant ho tous kloarek 'vijeac'h paour. —
— Se na ra mann da zen a-bed,
Ha pa ven gant-han klask ma boed ! —

(1) Glas funèbre qu'on sonne dans nos campagnes, au clocher de la commune et à la chapelle la plus voisine de l'habitation où quelqu'un vient de mourir.

Yves Gélard disait,
En arrivant chez le vieux Le Glaz :
— Bonjour et joie à tous dans cette maison,
Où est ma douce Renée ? —

— Elle est dans la chambre, au-dessus de la cuisine,
Yves Gélard, consolez-la. —
— Bonjour à vous, Renée la jolie. —
— A vous de même, jeune veuf ! —

— Notre-Dame Marie de la Trinité !
Me prenez-vous pour un veuf ? —
— Je ne vous prends pas pour un veuf,
Mais vous le serez dans trois jours ! —

IV

Renée Le Glaz disait,
En passant auprès de Kerversault : (1)
— Laissez-moi entrer ici,
Pour que je voie le fils aîné :

Pour que je voie le fils aîné,
J'ai entendu dire qu'il est malade sur son lit ;
J'ai entendu dire qu'il est malade sur son lit,
Et même à son heure dernière. —

— Pour aujourd'hui, nous n'entrerons pas,
Nous le ferons demain, si vous voulez. —
— Si nous n'entrons pas aujourd'hui,
Demain nous ne le ferons pas non plus..... —

Pendant la messe de noce,
Les coups de la mort ont frappé ;
Les coups de la mort ont frappé,
Le pauvre Kloarec est mort !

Renée Le Glaz disait
A monsieur le recteur, ce jour-là :
— Hâtez-vous de dire cette messe,
Mon cœur est près de défaillir ! —

Monsieur le recteur disait
A Renée Le Glaz, ce jour-là :
— Je suis surpris, Renée, de vous entendre,
Vous avez eu un honnête homme ;

Il possède de l'argent et de l'or,
Et avec votre doux Kloarec vous seriez pauvre ! —
— Cela ne regarde personne au monde,
Et quand je serais avec lui à chercher mon pain ! —

(1) Les villages du nom de Kerversault ou [illegible] ne sont pas rares en Basse-Bretagne ; il s'en trouve, entr'autres, dans les communes de Ploubezre et de Quemperven, arrondissement de Lannion.

V

Renea 'r Glaz a lavare,
'N ti hi mamm-gaer pa arrue :
— Roët d'in kador d'azeza,
Serviedenn d'em dic'houeza ;

— Serviedenn d'em dic'houeza ;
Prest eo ma c'halon da ranna ! —
Met hi mamm-gaer a lavares
Da Renea 'vel m'hi c'hlewas :

— Un dra vraz, Renea, ho klewet,
Ha c'hui war 'n inkane douget ! —
— Ma vijenn deut gant ma grad-vad,
Me a vije deut war ma zroad. —

Renea 'r Glaz a lavare
Da dut ann eured, ann de-se :
— Debret, evet, kompagnunez,
Achu eo da berc'henn 'nn dewez ! —

Renea 'r Glaz a c'houlenne
Digant hi mamm-gaer, en noz-se :
— Ma mamm-gaer, d'in-me lavaret
Pelec'h iefomp-ni da gousket ? —

— Gret eo ho kwele 'r gabinet,
Lec'h gant netra n' vefet jenet. —
Er gabinet p'eo arruet,
Diou gador a deuz kommerret ;

Diou gador a deuz kommerret,
Unan d'ez-hi, 'n all d'hi fried :
— Ma fried paour, ma veac'h kontant,
'Rafenn brema ma zestamant ? —

— Gret ann testamant a garfet,
Ha pa iafe d'bewar mill-skoed ;
Ha pa iafe d'bewar mill skoed,
Vel ma larrfet a vezo gret. —

— Ma fried paour lavaret d'in,
Ped a veweliemm 'zo 'n ho ti ? —
— Tric'houec'h pe naontek 'zo 'nn ez-he ;
Gant ma mamm a klewet goude. —

— Ma fried paour, mar am c'haret,
Pep' habit dû d'he a breenfet,
Wit ma laro tud ar c'hontre :
Kaonerienn 'r vroeg-iaouank 'r re-ze ! —

V

Renée Le Glaz disait,
En arrivant chez sa belle-mère :
— Donnez-moi siége pour m'asseoir,
Serviette, pour essuyer la sueur;

Serviette, pour essuyer la sueur,
Mon cœur est près de se briser ! —
Mais sa belle-mère répondit
A Renée, sitôt qu'elle l'entendit :

— Je suis étonnée, Renée, de vous entendre,
Vous qui étiez portée sur un cheval ! —
— Si j'étais venue de mon plein gré,
Je serais venue à pied ! —

Renée Le Glaz disait
Aux gens de la noce, ce jour-là :
— Mangez, buvez, compagnie,
C'en est fini pour la maîtresse de la journée ! (1)

Renée Le Glaz demandait
A sa belle-mère, cette nuit-là :
— Ma belle-mère, dites-moi,
Où irons-nous coucher? —

— Votre lit est fait dans le cabinet,
Là où rien ne vous gênera. —
Arrivée dans le cabinet,
Elle a pris deux chaises;

Elle a pris deux chaises,
Une pour elle, l'autre pour son époux :
— Mon pauvre époux, si vous étiez content,
Je ferais à présent mon testament? —

— Faites le testament que vous voudrez,
Dût-il aller à quatre mille écus;
Et quand il irait à quatre mille écus,
Comme vous direz il sera fait. —

— Mon pauvre époux, dites-moi,
Combien y a-t-il de serviteurs dans votre maison ! —
— Il y en a dix-huit ou dix-neuf,
Vous l'apprendrez plus tard de ma mère. —

— Mon pauvre époux, si vous m'aimez,
Vous leur achèterez à chacun un habit noir,
Pour que les habitants du pays disent :
— Ce sont les porteurs de deüil de la jeune femme ! —

(1) La nouvelle mariée.

Hi lakad hi fenn war he varlenn,
Hag o verwell neuze zoudenn!
Doue d' bardono ann anaon,
Medint ho daou war ar varwskaon!

Et int ho daou en ur poullad,
Pa n'int bet et 'n ur gwelead;
Medint ho daou er memeuz be,
Bennoz Doue war ho ine! (1)

Kanet gant GARANDEL, leshanwet Kompagnon-Dall.
Kerarborn, 1847.

JANET AR IUDEK.

GWES KENTA.

I

Janet 'r Iudek 'zo dimezell,
Na briz ket neza hi c'hegell,
Nemet hi gwerzid ve arc'hant,
Hi c'hegell korn pe olifant.

Janedik 'r Iudek, c'hui a gleo,
Ken melenn hag 'nn aour e ho pleo;
Pa vent melennoc'h un anter,
Na po ket Fulup Ollier.

Et eo d' Wengamp, 'boe diziou,
Na ewit resev ann urzou,
P'oa o tremenn gant he urzou.
Oa Janedik war hi zreuzou:

Oa Janedik war hi zreuzou,
Hi oc'h ourla mouchouerou;
Ha gant-hi tric'houec'h mouchouer,
C'houec'h 'nn ez-he d' Fulup Ollier.

II

Fulup Ollier a lare,
'N ti 'r Iudek koz pa arrue: —
— Demad ha joa holl en ti-ma:
— Ar Iudek koz pelec'h ema? —

(1) Voir dans le *Barzaz-Breiz* (p. 242) la pièce qui correspond à celle-ci, sous le titre de: *Azenor la pâle*.

Elle mit alors la tête sur ses genoux,
Et mourut presqu'aussitôt !.....
Que Dieu pardonne à leurs âmes,
Ils sont tous les deux sur les tréteaux funèbres ! (1)

Ils sont allés tous les deux dans la même fosse,
Puisqu'ils n'ont pas été dans le même lit :
Ils sont tous les deux dans la même tombe,
La bénédiction de Dieu soit sur leurs âmes !

Chanté par Garandel, surnommé Compagnon-l'Aveugle.
Keramborgne, 1847.

JEANNE LE IUDEC.

PREMIÈRE VERSION.

I

Jeanne Le Iudec est demoiselle,
Et ne daigne pas filer sa quenouille,
Si son fuseau n'est pas d'argent,
Sa quenouille, de corne ou d'ivoire.

— Petite Jeanne Le Iudec, vous l'entendez,
Aussi blonds que l'or sont vos cheveux ;
Mais fussent-ils plus blonds de moitié,
Vous n'aurez pas Philippe Olivier.

Il est allé à Guingamp, depuis jeudi,
Pour recevoir les Ordres.
Et comme il s'en retournait avec les Ordres,
La petite Jeanne était sur le seuil de sa maison ;

La petite Jeanne était sur le seuil,
Occupée à ourler des mouchoirs ;
Et avec elle dix-huit mouchoirs,
Dont six pour Philippe Olivier.

II

Philippe Olivier disait,
En arrivant chez le vieux Le Iudec :
— Bonjour et joie à tous dans cette maison,
Le vieux Le Iudec, où est-il ? —

(1) *Tous les deux* doit s'entendre ici de Renée et de son amoureux, Yves Gélard.

Ar Iudek koz a lavaras
D' Fulup Ollier, p'hen klewas:
Petra 'glaskes war-dro d'am zi,
Mar na c'houlennes ket dimi? —

— Iudek koz, ho pédi a rann,
Da donet d'am ofern gentann,
Ha dont muia ma vo gallet,
Met ho merc'h Janet na deui ket. —

Janedik 'r Iudek a laras,
D' Fulup Ollier, p'hen klewas : —
— Bet-drouk gant ann nep a garo,
D'ho ofern genta me 'ielo;

D'ho ofern genta me ielo,
Ha pewar fistol a brofo;
Pewar fistol me a brofo,
Hag un douzenn mouchouero. –

III

Janedik 'r Iudek a lare,
En bered ar Vur p'arrue : —
— Kompagnunes, d'in-me laret,
Ann ofern nevez zo laret? —

Ann ofern newez n'eo ket bet,
N'eo ket 'r belek ouit hi laret,
Gant keun d' vraoa plac'h ar vro-man,
M'eo d'ec'h, Janedik, a gredan. —

Fulup Ollier ' tro 'nn asperges,
A Krog Janet en he surplis :
— Fulup Ollier, distreit ouzinn,
Pec'het ho euz, balamour d'inn!

Mamm Fulup Ollier lare
Da Janet 'r Iudek, en de-se;
— Janet 'r Iudek savet ho penn,
C'hui welo Jesuz 'n oferenn;

C'hui welo Jesuz presantet
Tre daoudorn ho muia karet... —
A-gichenn 'nn aoter d'ann or-dal,
Oe klewet kalon Janet 'strakal.

Un' ar c'hureed 'c'houlenne :
— A koad 'nn iliz ' strak er giz-se? —
— Salv-ho-kraz, aotro, na eo ket,
Janet 'r Iudek zo fatiket! —

— Le vieux Le Iudec répondit
A Philippe Olivier, quand il l'entendit :
— Que cherches-tu autour de ma maison,
Si tu ne veux pas te marier ? —

— Vieux Le Iudec, je vous prie
De venir à ma première messe,
Et de venir le plus possible,
Si ce n'est votre fille Jeanne, qui ne viendra pas. —

Jeanne Le Iudec répondit
A Philippe Olivier, quand elle l'entendit :
— Le trouve mauvais qui voudra,
J'assisterai à votre première messe;

J'assisterai à votre première messe,
Et je ferai mon offrande de quatre pistoles;
Je ferai mon offrande de quatre pistoles,
Et une douzaine de mouchoirs. —

III

La petite Jeanne Le Iudec disait,
En arrivant dans le cimetière du Mur : (1)
— Dites-moi, compagnie,
Si la messe nouvelle est dite? —

— La messe nouvelle n'a pas eu lieu,
Le prêtre ne peut pas la dire,
Avec le regret de la plus jolie fille du pays,
Et c'est vous, petite Jeanne, si je ne me trompe. —

Quand Philippe Olivier faisait le tour de l'*asperges*,
Jeanne le saisit par son surplis :
— Philippe Olivier, détournez-vous vers moi,
C'est péché à vous, à cause de moi ! —

La mère de Philippe Olivier disait
A Jeanne Le Iudec, ce jour-là :
— Jeanne Le Iudec, levez la tête,
Vous verrez Jésus dans la messe;

Vous verrez Jésus présenté
Entre les mains de votre bien-aimé ! —
Depuis l'autel jusqu'à la porte principale,
On entendait le cœur de Jeanne qui éclatait !

Un des vicaires demandait :
— Est-ce la charpente de l'église qui craque ainsi ? —
— Sauf votre grâce, seigneur, ce n'est pas,
Mais c'est Jeanne Le Iudec, qui s'est évanouie ! —

(1) S'agit-il ici de la commune de *Mur*, ou de l'ancienne église du *Mur*, à Morlaix ?

VI

Janedik 'r Iudek a lare
Er ger d'hi. zad, pa arrue : —
— Me ha d'am gwele, ha me klan,
Bikenn ann ez-han na zavann;

Bikenn ann ez-han na zavann,
Ken 'vo ur wes d'am liennan.
Tric'houec'h amourouz kloarek 'm euz bet,
Fulup Ollier ann naontekvet;

Fulup Ollier ann diweza,
Laka ma c'halon da ranna! —
Fulup Ollier a lare
Er ger d'he vamm pa arrue :

— Me ha d'am gwele, ha me klan,
Bikenn ann ez-han na zavann :
M'ouifenn bout kaoz d' varo Janet,
Me garie bikenn ofern n'am be laret! —

'Ma ho c'horfo war ar varwskaon,
Doue d' bardono ann anaon!
Et int ho daou er memeuz be,
Pa n'int bet er memeuz gwele!

Kanet gant Marie-Job KERIVAL.
Kerarborn, 1848.

JANET AR IUDEK.

EIL GWES.

I

Janet 'r Iudek 'zo dimezell,
Na briz ket nea hi c'hegell,
Met hi gwerzid a ve arc'hant,
Hi c'hegell korn pe olifant.

'Ma Janedik war hi zreuzou,
Hi oc'h ourla mouchouerou,
Deuz ho ourla gant neud arc'hant,
Da c'holo 'r c'haleï hi vo koant.

IV

La petite Jeanne Le Iudec disait
A son père, en arrivant à la maison :
— Je vais me mettre au lit, car je suis malade,
Et jamais je ne m'en relèverai ;

Jamais je ne m'en relèverai,
Si ce n'est une fois, pour être mise dans un linceul.
J'ai eu dix-huit amoureux clercs,
Philippe Olivier est le dix-neuvième ;

Philippe Olivier, le dernier,
Celui-là me brise le cœur ! —
Philippe Olivier disait
A sa mère, en arrivant à la maison :

— Je vais me mettre au lit, car je suis malade,
Et jamais plus je ne m'en relèverai :
Si je savais être la cause de la mort de Jeanne,
Je voudrais n'avoir jamais célébré la messe ! —

Leurs corps sont sur les tréteaux funèbres,
Que Dieu pardonne à leurs âmes !
Ils sont allés tous les deux dans le même tombeau,
Puisqu'ils n'ont pas été dans le même lit !

Chanté par Marie-Josèphe KERIVAL,
Keramborgne — 1848.

JEANNE LE IUDEK.

SECONDE VERSION.

I

Jeanne Le Iudec est demoiselle
Et ne daigne pas filer sa quenouille,
A moins que son fuseau ne soit d'argent,
Sa quenouille de corne ou d'ivoire.

La petite Jeanne est sur le seuil de sa porte,
Occupée à ourler des mouchoirs,
A les ourler avec du fil d'argent ;
Pour couvrir le calice ils seront charmants.

II

Janet ar Iudek a lare,
'N ti 'nn Ollier koz p'arrue :
— Roët d'in skabell d'azeza,
Serviedenn d'em dic'houeza,

Serviedenn d'em dic'houeza ;
Mar ben merc'h-kaer euz ann ti-ma. —
— Merc'h kaer en ti-ma n' vefet ket,
D'ar studi da Baris eo et. —

P'ee Fulup Ollier d'ann urzou,
Ez ee Janet dre ar parkou :
— Fulup Ollier, distro, d'ar ger.
Beleïenn 'walc'h 'zo en Treger ! —

III

Janet ar Iudek a lare
Euz prennestr hi c'hambr, un dez oe :
— Me well 'r c'hloer iaouank 'tont d'ar ger,
Ha belek Fulup Ollier !

Tric'houec'h dous kloarek am euz bet,
Fulup Ollier 'nn naontekvet ;
Fulup Ollier 'nn diweza,
Lakaï ma c'halon da ranna ! —

Fulup Ollier ' lavare
D' Janet 'r Iudek, pa dremene :
— Janet 'r Iudek, mar am c'haret,
D'am ofern genta n' deufet ket ;

'N deufet ket d'am ofern genta,
Lakad rafac'h ann-on da vanka. —
— Bet drouk gant ann nep a garo,
D'ho ofern genta me ielo ;

D'ho ofern genta me ielo,
Ha pewar fistol me brofo,
Wit na laro ket ma broïz :
Janet 'r Iudek 'zo diaviz. —

— Mar karet Janet, n' zeufet ket,
Me a roï d'ec'h pewar c'hant skoed ;
Ma zad he unan ' roïo kant,
Setu 'r gobr mad d'ur plac'h iaouank. —

II

Jeanne Le Iudec disait,
En arrivant chez le vieux Olivier :
— Donnez-moi escabeau pour m'asseoir,
Et serviette pour essuyer la sueur; (1)

Serviette pour essuyer la sueur,
Si je dois être belle-fille dans cette maison. —
— Belle-fille dans cette maison vous ne serez,
Il est allé étudier à Paris. —

Quand Philippe Olivier allait recevoir les Ordres,
Jeanne le suivait à travers champs :
— Philippe Olivier, retourne à la maison,
Assez de prêtres sont en Tréguier! —

III

Jeanne Le Iudec disait,
Un jour, à la fenêtre de sa chambre :
— Je vois les jeunes clercs qui reviennent à la maison,
(Avec eux) Philippe Olivier, fait prêtre!

J'ai eu dix-huit amoureux clercs,
Philippe Olivier est le dix-neuvième;
Philippe Olivier, le dernier,
Me brisera le cœur! —

Philippe Olivier disait
A Jeanne Le Iudec, en passant :
— Jeanne Le Iudec, si vous m'aimez,
Vous ne viendrez pas à ma première messe;

Vous ne viendrez pas à ma première messe,
Car vous me feriez faillir. —
— Le trouve mauvais qui voudra,
J'irai à votre première messe;

J'irai à votre première messe,
Et je ferai offrande de quatre pistoles,
Afin que mes compatriotes ne disent pas :
Jeanne Le Iudec est mal-avisée. —

— Si vous voulez, Jeanne, ne pas venir,
Je vous donnerai quatre cents écus;
Mon père lui-même vous en donnera cent,
Un bon gage pour une jeune fille! —

(1) On aura déjà remarqué plusieurs fois cette formule, et on la remarquera encore plus d'une fois dans la suite. C'est là un lieu commun dont nos chanteurs populaires font souvent usage.

— N'eo ket d'ho aour na d'ho arc'hant,
D'ec'h, Ollier, eo am euz c'hoant,
Nemet o sonjal beza well
Euz ho amitie, 'rok merwell. —

— Euz ma amitie, tre 'vewinn,
Wit a ze hallet assurin,
Met nann ewit ho eureujin,
Hag eo ma mamm 'zo kiriek d'in. —

IV

P'ee Fulup Ollier d'ann iliz,
Chache Janet war he surpliz :
— Fulup Ollier, distro d'ar ger,
Beleïenn 'walc'h 'zo en Treger !

Pa lare 'r belek : *Dominus vobiscum*,
Save Janet en hi zao plomm.
Allas ! pa ver er goureou,
Kouezaz Janet war hi genaou !

'Gichenn 'l balustro d'ann or dal,
Oe klewet hi c'halon 'strakal,
Ken a c'houlenne ar c'hure
Ha koad ann iliz a strake ?

— Janet 'r Iudek, savet ho penn,
C'hui welo Jesuz 'n oferenn ;
C'hui welo Jesuz selebret
Tre daoudorn ho muia karet ! —

Kasset oe da gambr ann dourrell,
Hag eno chommas da verwell.
Mamm Fulup Ollier 'lare
D'hi mab belek eno neuze :

— Hastet-c'hui buhan monet di,
Ha 'n han' Doue konzolet hi. —
Fulup Ollier a lare
D'he vamm a gomze er giz-se :

— Tawet, mamm, n'em kaketet ket,
C'hui n' po ket pell ur map belek ;
Hirie oc'h euz ma belegi,
Ha warchoas euz ma interri ! —

Fulup Ollier a lare,
En kambr ann dourrel p'arrue :
— Demad d'ec'h, ma muia karet,
'hui 'zo o vont diwar ar bed ! —

— Ma vijenn ho muia karet,
N' poa ket gret d'in vel m'ho euz gret ! —
. . . .

— Ce n'est ni votre or ni votre argent,
Mais c'est vous-même, Olivier, que je désire,
Dans l'espoir de me trouver mieux
De votre amitié, avant de mourir. —

De mon amitié, aussi longtemps que je vivrai,
Je puis vous donner l'assurance,
Mais non de vous épouser,
Et c'est ma mère qui en est la cause. —

IV

Quand Philippe Olivier allait à l'église,
Jeanne le tirait par son surplis :
— Philippe Olivier, retourne à la maison,
Assez de prêtres sont en Tréguier ! —

Quand le prêtre disait : *Dominus vobiscum !*
Jeanne se levait tout droit debout.
Hélas ! quand on fut à l'élévation,
Jeanne tomba sur la bouche !

Depuis les balustres (le chœur) jusqu'à la porte principale,
On entendit son cœur éclater,
Si bien que le vicaire demandait
Si c'était la charpente de l'église qui craquait ? —

— Jeanne Le Iudec, levez la tête,
Vous verrez Jésus *dans la messe;*
Vous verrez Jésus glorifié
Entre les mains de votre bien-aimé ! —

On la porta dans la chambre de la tour,
Et elle resta là mourir.
La mère de Philippe Olivier disait
A son fils prêtre, en ce moment :

Pressez-vous d'y aller,
Et au nom de Dieu, consolez-la. —
Philippe Olivier disait
A sa mère, en l'entendant parler de la sorte :

— Taisez-vous, ma mère, ne me plaisantez pas,
Vous n'aurez pas longtemps un fils prêtre ;
Vous célébrez aujourd'hui mon ordination,
Et demain vous serez à m'enterrer ! —

Philippe Olivier disait,
En arrivant dans la chambre de la tour :
— Bonjour à vous, ma plus aimée,
Vous allez sortir de ce monde ! —

— Si j'étais votre plus aimée,
Vous ne m'auriez pas traitée comme vous l'avez fait !
. . . .

Choucha he benn war hi barlenn,
Merwell eno neuze zoudenn !
Doue d' bardono ann anaon,
Emaint ho daou war ar varwskaon !

Setu-int et er memeuz be,
Pa n'int bet er memeuz gwele :
'R re-se oa gant Doue choaset
Ewit bewa vel daou bried !

Kanet gant Mari-Jab KADO.
Kerarborn, 1844.

JANEDIK AR MAREC.

I

Belek ar Bihan a lare
'N ti ar Marek koz p'arrue :
— Me zo deut ama ann de-ma
D'ho pedi d'am ofern genta;

Hag holl ho pedann da donet,
Nemet honnont ma dous Janet;
Nemet honnont ma dous Janet,
Hounnes larann na deuio ket. —

Janet ar Marec a lare
Da velek ar Bihan neuze :
— Bet drouk gant ann nep a garo,
D'ho ofern-genta me ielo;

D'ho ofern-genta me ielo,
Ha mar be profet, me brofo;
Me lakaïo ur pez a skoed,
Ar walenn-aour 'poa d'in roët;

Ma c'hoerezed 'brofo iwe,
Wit n'hon bezo mez diout-he..... —

. . . .

Il appuya sa tête sur ses genoux,
Et mourut là, presqu'aussitôt !
Que Dieu pardonne à leurs âmes,
Ils sont tous les deux sur les tréteaux funèbres !

Ils sont allés dans le même tombeau,
Puisqu'ils n'ont pas été dans un même lit :
Ceux-là étaient choisis par Dieu
Pour vivre (ensemble) comme deux époux !

Chanté par Marie-Josèphe Kado.
Kerambergne, 18 .

JEANNE LE MAREC.

I

Le prêtre Le Bihan disait,
En arrivant chez le vieux Le Marec :
— Je suis venu ici aujourd'hui
Pour vous prier d'assister à ma première messe;

Et je vous prie de venir tous,
A l'exception de celle-là, ma douce Jeanne ;
A l'exception de celle-là, ma douce Jeanne,
Que je prie de ne pas venir. —

Jeanne Le Marec disait
Au prêtre Le Bihan, en ce moment :
— Le trouve mauvais qui voudra,
A votre première messe j'irai ;

A votre première messe j'irai,
Et s'il y a des offrandes, j'en ferai;
Je mettrai (dans le plat) une pièce d'un écu,
Avec l'anneau que vous m'avez donné :

Mes sœurs feront aussi leur offrande,
Pour que nous n'ayons pas honte d'elles.....
. . . .

II

Janet ar Marec a lare
En bered *Gaudri* p'arrue :
— Groagez ha merc'hed, d'in laret
Hag ann ofern 'zo komanset? —

— N'eo komanset nag achuët,
N'hell ket ar belek hi laret ;
N'hell ket ar belek hi laret,
Pa sonj en Janet ar Marec. —

Janet 'r Marec, pa deuz klewet,
Bars ann iliz 'zo antreet ;
Bars ann iliz eo antreet,
Euz ar balustro daoulinet.

P'oa 'r belek 'c'h ober tro 'nn iliz
'Chache Janet war he surpliz,
'Wit gwelet hag hen zistroje
D' laret adieu d'he garante.

'Gichenn marchepi d'ann or-dal,
Kleweur ho c'halonou 'strakal,
Ken a c'houlenne ar c'hure
A koad ann iliz a strake?

A koad ann iliz a strake?
Ma oa kalon Janet a ree!
Ken a lare hi holl broïz
'Oa ur plac'hik gwall-diaviz;

Oa ur plac'hik gwall-diaviz
Bout sot gant un den a iliz!
Belek ar Bihan a lare
Da zakrist Gaudri en de-se :

— Kasset Janet 'meaz ann iliz,
Wit ma larinn ar zakrifiz,
Rag me n'on ket wit hi laret,
Pa zellann euz Janet 'r Marec. —

Belek ar Bihan a lare
Da Janet 'r Marec en de-se :
— Tawet, Janet, na oelet ket,
Ur banket-kaer a zo aozet;

Ur banket-kaer a zo aozet,
Evel ur banket a eured :
Evel ur banket a eured,
Er penn uhellan a vefet. —

II

Jeanne Le Marec disait,
En arrivant dans le cimetière de Gaudri : (1)
— Femmes et jeunes filles, dites-moi,
La messe est-elle commencée? —

— Elle n'est ni commencée ni terminée,
Le prêtre ne peut pas la dire;
Le prêtre ne peut pas la dire,
Quand il pense à Jeanne Le Marec. —

Jeanne Le Marec, quand elle a entendu,
Est entrée dans l'église ;
Elle est entrée dans l'église,
Et s'est agenouillée contre les balustres (du chœur).

Quand le prêtre était à faire le tour de l'église,
Jeanne tirait sur son surplis,
Pour voir s'il se détournerait,
Pour dire adieu à son amour.

Du marchepied (de l'autel) à la porte principale,
On entendait leurs cœurs éclater,
Si bien que le vicaire demandait
Si c'était la charpente de l'église qui craquait?

Si c'était la charpente de l'église qui craquait,
Et c'était le cœur de Jeanne qui le faisait !
Si bien que tous ses compatriotes disaient
Qu'elle était une jeune fille bien mal-avisée;

Qu'elle était une jeune fille bien mal-avisée
D'être folle d'un homme d'église !
Le prêtre Le Bihan disait
Au sacristain de Gaudri, ce jour-là :

— Faites sortir Jeanne de l'église,
Pour que j'offre le sacrifice,
Car je ne puis pas l'offrir,
Quand je regarde Jeanne Le Marec. —

Le prêtre Le Bihan disait
A Jeanne Le Marec, ce jour-là :
— Consolez-vous, Jeanne, ne pleurez pas,
Un beau banquet a été préparé :

Un beau banquet a été préparé,
Comme un banquet de noces;
Comme un banquet de noces
Et vous serez au haut bout (de la table). —

(1) Je ne connais pas de commune de ce nom en Bretagne.

III

Janet ar Marec a lare
'N ti ar Bihan-koz p'arrue :
— Roït d'in skabel d'azeza,
Mar bean keginerес ama;

Mar bean aman keginerеs,
Lec'h ma tlefenn beza mestres ! —
C'hoar ar belek a lavaraz
Da Janedik, 'vel m'hi c'hlewaz :

— Kegineres ama n' vefet ket,
'R penn uhellan 'nn daol a vefet ;
'R penn uhellan 'nn daol a vefet,
Ha viz-a-viz d'am breur-belek. —

Ar c'hennta banne 'ziskennaz,
Da Janedik a lavaraz :
— D'ho iec'het, plac'hik diaviz,
Dont da garet 'n den-a-iliz ! —

Ann eil banne a ziskennaz,
Memeuz tra d'ez-hi a laraz;
Memeuz tra d'ez-hi 'n euz laret,
Janet ar Marec 'zo zemplet.

Janet ar Marec a lare
D'ar gompagnunes, pa divalle :
— Kompagnunes, ma iskuzet,
Deut 'on d'ober mez ar banket !

Ma iskuzet, kompagnunes,
Deut 'on d'ober mez ann dewez !
Seiz servijer kloarek 'm euz bet,
Belek ar Bihan ann eizvet ;

Belek 'r Bihan, ann diweza,
Laka ma c'halon da ranna !....

. . . .

VI

Janet ar Marec a lare
Da zakrist Gaudri, un dez oe :
— Laret d' velek 'r Bihan dont aman,
Digass an traou-nouenn gant-han ;

Digass gant-han ann traou-nouenn,
Ez on war ar poent da dremenn. —
Zakrist Gaudri n'euz ket zentet,
D' velek 'r Bihan n'euz ket laret ;

D' velek 'r Bihan n'euz ket laret,
Janet ar Marec zo marwet !....

. . . .

III

Jeanne Le Marec disait,
En arrivant chez le vieux Le Bihan :
— Donnez-moi escabeau pour m'asseoir,
Si je dois être cuisinière ici;

Si je dois être cuisinière ici,
Où je devrais être la maîtresse! —
La sœur du prêtre répondit
A Jeanne, quand elle l'entendit :

— Cuisinière ici vous ne serez,
Mais vous serez au haut bout de la table;
Vous serez au haut bout de la table,
Vis-à-vis de mon frère prêtre. —

La première goutte qu'il versa,
Il dit à la petite Jeanne :
— A votre santé, jeune fille mal-avisée
D'aimer un homme d'église! —

La seconde goutte qu'il versa,
Il lui dit la même chose;
Il lui a dit la même chose,
Jeanne Le Marec s'est évanouie.

Jeanne Le Marec disait à la compagnie,
Quand elle revint à elle :
— Compagnie, excusez-moi,
Je suis venue faire la honte du banquet!

Excusez-moi, compagnie,
Je suis venue faire la honte de la fête.
J'ai eu sept serviteurs clercs,
Le prêtre Le Bihan est le huitième :

Le prêtre Le Bihan, le dernier,
Me brise le cœur!..... —

. . . .

IV

Jeanne Le Marec disait,
Un jour, au sacristain de Gaudri :
— Dites au prêtre Le Bihan de venir ici,
Et de venir avec l'extrême-onction;

De venir avec l'extrême-onction,
Car je suis sur le point de passer (mourir)!
Le sacristain de Gaudri n'a pas obéi,
Il n'a pas dit au prêtre Le Bihan;

Il n'a pas dit au prêtre Le Bihan,
Et Jeanne Le Marec est morte!....

. . . .

V

Belek ar Bihan a lare
En bered Gaudri p' valee :
— Piou 'zo er bez-ma douaret,
Pa n'oa ma c'honje goulennet? —

Sakrist Gaudri a lavaraz
Da velek 'r Bihan, p'hen klewaz :
— Nac'h ouzoc'h pelloc'h n'hellann ket,
Aze ema Janet 'r Marec!

Belek 'r Bihan, p'hen euz klewet,
Dour-benniget 'n euz kommerret,
Ha war ar bez eo daoulinet,
Ur mennad hen euz goulennet :

Goulennet 'n euz digant Doue
Merwell iwe endann tri de;
Merwell iwe endann tri de,
Ha douaret ar bevare.

Doue hen euz-han selaouet,
War-benn tri dez ez eo marwet;
War-benn tri dez ez eo marwet,
Hag ar bevare douaret.

VI

En bouk Gaudri, bars ar vered,
Ur fourdeliz-kaer 'zo zavet;
Ur fourdeliz-kaer 'zo zavet,
War vez 'r plac'h iaouank hag 'r belek;

Kaer 'zo donet d'hi c'hutuilla,
Na ra bepred met fleurissa!.... (1)

. . . .

Kanet gant ma mamm, Rosali AR GAC. — 1853.

(1) Rapprocher cette pièce ainsi que la précédente de celle qui leur correspond dans le *Barzaz-Breiz* (page 266, 6e édition) sous le titre de *Geneviève Rustéfan.*

V

Le prêtre Le Bihan disait,
En se promenant dans le cimetière de Gaudri :
— Qui a été enterré dans cette tombe,
Sans qu'on m'en ait demandé la permission ? —

Le sacristain de Gaudri répondit
Au prêtre Le Bihan, quand il l'entendit :
Je ne puis vous le cacher plus longtemps,
C'est Jeanne Le Marec qui est là ! —

Le prêtre Le Bihan ayant entendu cela,
A pris de l'eau bénite,
Puis il s'est agenouillé sur la tombe
Et a demandé une faveur :

Il a demandé à Dieu
De mourir aussi sous trois jours ;
De mourir aussi sous trois jours,
Et d'être enterré le quatrième.

Dieu l'a exaucé,
Et il est mort au bout de trois jours ;
Il est mort au bout de trois jours,
Et a été enterré le quatrième.

VI

Au bourg de Gaudri, dans le cimetière,
Une belle fleur de lys s'est élevée (de terre) ;
Une belle fleur de lys s'est élevée,
Sur la tombe d'une jeune fille et d'un prêtre ;

Et on a beau la cueillir,
Elle continue de fleurir !....

. . . .

Chanté par ma mère, Rosalie Le Gac. — 1852.

422

ESKOP PENANSTANK.

GWES KENTA.

I

— Aliettik, ma merc'hik koant,
Red 'vo monet da Benanstank;
Red 'vo monet da Benanstank,
Pe goll ar gwir ar gomanant. —

-- Ma vije beo nep am ganas,
Evel ma 'z eo nep am magas,
N' vijenn ket et da Benanstank,
Pa goljeac'h 'r gwir ar gomanant. —

— Met allaz! paour kéiz, pa n'eo ket,
Senti ouz lez-vamm a zo red;
Senti ouz lez-vamm a zo red,
Da Benanstank 'vo red monet. —

— Gwell eo ganin, wit ma enor,
'M lakafac'h endann treuz ho tor!
Kommerrit un tranch hag ur bal,
Ma laket en beo en douar! —

II

'Nn aotro Penanstank a lare,
D'he baotr ar gambr, un dez a oe :
— Me well Aliettik ar Vad
O tonet a dreuz dre ar c'hoad.

Un daoulagad 'zo en hi fenn
A luc'h 'vel diou verelaouenn,
Hi zal iwe hag hi diou-jod
Ker-gwenn hag al leaz er ribod. —

En Penanstank p'eo arruët,
War ann treuzou eo azeet;
War ann treuzou eo azeet,
Ha gwalc'h hi c'halon 'deuz goelet. —

— Aliettik, laret 'zo d'ec'h
Gant ann aotro pignet ouz krec'h,
Da derc'hel d'ez-han ar goulou,
Wit ma kano he c'housperou. —

— Mar d'oc'h messajer ewit-han,
It d'ann nec'h, ha laret d'ez-han :
'Zo kantelleuriou aour hag arc'hant,
Da derc'hel goulou peziou koant. —



L'ÉVÊQUE DE PENANSTANK.

PREMIÈRE VERSION.

I

— Petite Aliette, ma gentille enfant,
Il faudra aller à Penanstank;
Il faudra aller à Penanstank,
Ou perdre nos droits sur le convenant. (1) —

— Si vivait encore celle qui me donna le jour,
Comme vit celui qui m'éleva,
Je n'irais pas à Penanstank,
Et quand vous perdriez vos droits sur le convenant. —

— Mais hélas! ma pauvre enfant, puisqu'elle n'est plus,
Il faut obéir à votre marâtre;
Il faut obéir à votre marâtre,
Il faudra aller à Penanstank. —

— J'aime mieux, pour mon honneur,
Que vous me mettiez sous le seuil de votre porte!
Prenez une pioche et une pelle
Et mettez-moi vivante en terre!

II

Le seigneur de Penanstank disait,
Un jour, à son valet de chambre :
— Je vois la petite Aliette Lemad
Qui vient à travers le bois.

Deux yeux sont dans sa tête
Qui brillent comme deux étoiles du matin,
Son front aussi et ses deux joues
Sont blancs comme le lait dans le ribot. —

En arrivant à Penanstank,
Elle s'est assise sur le seuil de la porte;
Elle s'est assise sur le seuil de la porte,
Et a pleuré à noyer son cœur!....

— Petite Aliette, il vous est commandé,
Par Monseigneur de monter dans sa chambre,
Pour lui tenir la chandelle,
Pendant qu'il chantera ses vêpres. —

— Si vous êtes messager à ses ordres,
Montez et dites-lui
Qu'il y a des chandeliers d'or et d'argent,
Charmants objets pour tenir la chandelle. —

(1) Ferme à domaine congéable.

— Aliettik, laret 'zo d'ec'h,
Gant ann aotro, donet ouz krec'h ;
Gant ann aotro monet d'he gambr,
Ma roïo d'ec'h aour hag arc'hant. —

— Mar d'oc'h messajer indan-han,
It d'ann nec'h, ha laret d'ez-han
Miret he aour hag he arc'hant,
En paourentez me 'zo kountant ;

Mar d'oc'h messajer indan-han,
It d'ann nec'h, ha laret d'ez-han
Miret he arc'hant hag he aour,
Me 'zo ma dere beza paour. —

— Aliettik, laret 'zo d'ec'h,
Gant ann aotro, donet ouz krec'h;
Gant ann aotro monet d'he gambr,
Ma roïo d'ec'h gwalinier koant. —

— Mar d'oc'h messajer indan-han,
It d'ann nec'h ha laret d'ez-han,
Euz dewejeres n' zere ket
Gwalinier aour d'ho bizied. —

— Aliettik, laret 'zo d'ec'h,
Gant ann aotro, pignet d'ann nec'h,
Wit monet gant-han d'ar sellier
Da danva gwinn douss 'vel ar mel. —

— Mar d'oc'h messajer indan-han,
It d'ann nec'h, ha laret d'ez-han
P'am bo sec'het, me evo dour,
A bedo Doue d'am zikour. —

— Aliettik, laret 'zo d'ec'h
Gant ann aotro monet d'ann nec'h,
Monet gant-han d'ar c'hrinceliou,
D' divreïna per hag avalou. —

— Mar d'oc'h messajer indan-han,
It d'ann nec'h, ha laret d'ez-han
Rei 'r re-vad d'ar paour, ho zebro,
'R re-fall d'ar mooc'h, ho zivreïno. —

— Aliettik, laret 'zo d'ec'h,
Gant ann aotro, monet d'ann nec'h;
Gant ann aotro monet d'ann nec'h,
Wit ober d'ez-han he wele. —

— Mar d'oc'h messajer indan-han,
It d'ann nec'h, ha laret d'ez-han
Donet d'ann traon, me iel' d'ann nec'h,
Hag a reï d'ez-han he wele;

— Petite Aliette, il vous est commandé,
Par Monseigneur, de monter dans sa chambre;
Par Monseigneur de monter dans sa chambre,
Pour qu'il vous donne de l'or et de l'argent. —

— Si vous êtes messager à ses ordres,
Montez et dites-lui
De garder son or et son argent,
Je suis contente dans ma pauvreté;

Si vous êtes messager à ses ordres,
Montez et dites-lui
De garder son argent et son or,
Mon devoir à moi est d'être pauvre! —

— Petite Aliette, il vous est commandé,
Par Monseigneur, de monter dans sa chambre;
Par Monseigneur de monter dans sa chambre,
Pour qu'il vous donne de belles bagues. —

— Si vous êtes messager à ses ordres,
Montez et dites-lui
Qu'il ne convient pas à une journalière
d'avoir des bagues d'argent à ses doigts. —

Petite Aliette, il vous est commandé
Par Monseigneur de monter dans sa chambre,
Pour aller avec lui dans son cellier,
Déguster du vin doux comme le miel. —

— Si vous êtes messager à ses ordres,
Montez et dites-lui
Que quand j'aurai soif, je boirai de l'eau,
Et prierai Dieu de m'être en aide. —

— Petite Aliette il vous est commandé,
Par Monseigneur, de monter dans sa chambre,
Pour aller avec lui dans les greniers,
Choisir les poires et les pommes gâtées. —

— Si vous êtes messager à ses ordres,
Montez et dites-lui
De donner les bonnes au pauvre, qui les mangera,
Et les mauvaises, aux pourceaux, qui les *dépourriront*.

— Petite Aliette, il vous est commandé,
Par Monseigneur, de monter dans sa chambre;
Par Monseigneur de monter dans sa chambre,
Pour lui faire son lit. —

— Si vous êtes messager à ses ordres,
Montez et dites-lui
De descendre et je monterai,
Et je lui ferai son lit;

Ha mar astenn re he baziou,
Da zont war ma lerc'h 'r skaillerou;
Da zont war ma lerc'h 'r skaillerou,
M'hen taolo d' 'nn traon war he c'henaou! —

III

Euz 'seitek plac'h 'zo bet em zi,
N'euz et hinin evel-d-oc'h-c'hui;
Met c'hui, Aliettik ar Vad,
'Zo bet kelennet gant ho tad.

Biskoas na euz bet plac'h iaouank
Na debauchjenn, p'am bije c'hoant,
Nemet-oc'h, Aliet ar Vad,
Zo bet kelennet gant ho tad. —

— Gant ma zad n'on ket kelennet,
Met gant ar zennt ar zenntezed;
Met gant ar zennt ar zenntezed,
A zo wit-on avocaded.

Lakit ma arc'hant war ann daol,
Ma 'z inn e-meaz gant ma enor;
Gant ma enor ha ma respet,
Tric'houec'h vloaz 'zo hini n'euz et. —

— Aliettik, me ho kwelo
Un de bars en kear, pe war-dro,
Ho kof gant-oc'h bet' ho lagad,
Brases euz ur c'hokinn bennag. —

— Gwell ve ganin beza brases
Euz ur paotr mooc'h, ma c'harantez,
Beza brases euz ur paotr mooc'h,
Aotro, wit bezan a-c'hanoc'h.

N' vo ket ken disenor d'am zad,
Evel bezan euz un den zakr;
Evel bezan euz ur belek
N'hen euz na enor na respet! —

Dastummet en paroz *Plougonven*. — 1863.

NOTE.

Il s'agit dans cette chanson, très-répandue dans les environs de Morlaix, d'un évêque interdit, qui passa ses dernières années dans son manoir de Penanstank, en la commune de Plougonven, arrondissement de Morlaix. Son souvenir est encore très-vivant dans ce pays, où la tradition s'occupe beaucoup de lui, comme j'ai pu le constater moi-même sur les lieux, quand je suis allé visiter Penanstank. Voici ce que dit Albert Le Grand de cet

Et s'il allonge trop ses pas,
A me poursuivre dans les escaliers ;
A me poursuivre dans les escaliers,
Je le jetterai en bas sur la bouche ! —

III

— De dix-sept filles qui ont été dans ma maison,
Aucune n'en est sortie comme vous;
Mais vous, petite Aliette Lemad,
Vous avez été conseillée par votre père.

Jamais il n'a existé de jeune fille
Que je ne pusse débaucher, quand il me plaisait,
Si ce n'est vous, Aliette Lemad,
Qui avez été conseillée par votre père. —

— Je n'ai pas été conseillée par mon père,
Mais par les saints et les saintes ;
Mais par les saints et les saintes,
Qui ont été mes avocats.

Mettez-moi mon argent sur la table,
Pour que je m'en aille avec mon honneur,
Avec mon honneur et mon respect,
Voici dix-huit ans qu'aucune n'est partie ainsi ! —

— Petite Aliette, je vous verrai
Un jour dans la ville, ou aux environs,
Avec votre ventre jusqu'à votre œil,
Enceinte de quelque coquin ! —

— J'aimerais mieux être enceinte
D'un porcher, que j'aimerais,
Etre enceinte d'un porcher,
Monseigneur, que de l'être de vous !

Ce ne serait pas un si grand déshonneur pour mon père,
Que si je l'étais d'un homme consacré (à Dieu);
Que si je l'étais d'un prêtre
Qui n'a plus ni honneur ni estime ! —

Recueilli dans la commune de *Plougonven*. — 1863.

évêque peu exemplaire, dans le catalogue des évêques de Cornouailles, qu'il a annexé à ses *Vies des Saints de Bretagne* : : « Frère François de La Tour, » fils d'escuyer Guillaume de La Tour, et Jeanne de Goaz-riant, sieur et » dame de Penn-ar-Stanq, fut moyne profès de l'ordre de Cysteaux, en » l'abbaye du Relec, diocèse de Léon, et sacré évesque de Cornouaille, le » jour des Rois, l'an 1574, sous le pape Grégoire, le roy très-chrétien........ » et fut transféré à Tréguier, l'an 1585, ou il mourut l'an 1593, au manoir » épiscopal de Pennarstanq, gist en la paroisse de Plougonvenn, sans enfeu » ny epitaphe. »

ANN AOTRO PENANSTANK.

EIL GWES.

I

— Aliettik, ma merc'hik koant,
Red vo monet da Benanstank ;
Red vo monet da Benanstank,
Pe goll ar gwir ar gomanant. —

— Ma vije beo nep am ganas,
Evel ma 'z eo nep am magas,
N'am c'hasje ket da Benanstank,
Pa golje tric'houec'h komanant !

Komanantjou 'walc'h 'zo er vro,
Pa meomp arc'hant, ni a breno,
Ha ma enor, pa vo kollet,
Gant ann holl vad n'hen prenfenn ket. —

II

'Nn aotro Penanstank 'lavare
D'Aliettik, un dez a oe :
— Aliettik, ma c'hoarik finn,
Deut-c'hui ganin-me d'ar jardinn ;

Deut-c'hui ganin-me d'ar jardinn,
Da glask ur bouket louzou finn ;
Ma tiskouezinn d'ac'h al louzou
Ez-ia d'ober ma zoubennou. —

— Et da laret ho ofern-bred,
Ha bars neuze am bo hi gret,
Ha mar plij d'ac'h, c'hui hi debro,
Mar na blij ket, c'hui hi lezo. —

— Aliettik, ma c'hoarik koant,
Deuit-c'hui ganin-me d'am c'hambr,
D' zivreïna per hag avalo, (1)
Pe-re 'zo eno pell a zo. —

— Mar d'eo breïnet ho avalou,
N'eo ket me ho debro, aotrou ;
Ho zaolet d'ar mooc'h ha vont debret,
Setu 'nn avalou divreïnet ! —

(1) D' zivreïna per hag avalou — pour *dépourrir des poires et des pommes*. Il s'agit de poires et de pommes mises en réserve et qu'on visite de temps en temps ; on emporte celles qui sont gâtées on les *dépourrit*, c'est-à-dire qu'on enlève la partie qui est corrompue, puis on mange le reste.

LE SEIGNEUR DE PENANSTANK.

SECONDE VERSION.

I

— Petite Aliette, ma gentille enfant, (1)
Il faudra aller à Penanstank;
Il faudra aller à Penanstank,
Ou perdre nos droits sur le convenant. —

— Si celle qui me mit au monde était encore en vie,
Comme l'est celui qui m'éleva,
Elle ne m'enverrait pas à Penanstank,
Dût-elle perdre dix-huit convenants !

Assez de convenants sont dans le pays,
Quand nous aurons de l'argent, nous en achèterons,
Et mon honneur, une fois perdu,
Avec tous les biens (du monde) je ne pourrais le racheter ! —

II

Le seigneur de Penanstank disait,
Un jour, à la petite Aliette :
— Petite Aliette ma petite sœur *fine*,
Venez avec moi au jardin;

Venez avec moi au jardin,
Cueillir un bouquet de fines herbes;
Pour que je vous montre les herbes
Qui entrent dans ma soupe. —

— Allez dire votre grand'messe,
Et pour lors je l'aurai faite, (la soupe)
Et si elle vous plaît, vous la mangerez,
Et si elle ne vous plaît pas, vous la laisserez. —

— Petite Aliette, ma gentille petite sœur,
Venez avec moi dans ma chambre,
Pour choisir des poires et des pommes pourries,
Qui sont là depuis longtemps. —

— Si vos pommes sont pourries,
Ce n'est pas moi qui les mangerai, Monseigneur;
Jetez-les aux pourceaux, qui les mangeront,
Et ainsi vos pommes seront *dépourries !*

(1) Dans la version précédente et généralement dans les autres, le nom est mieux précisé : *Aliettik ar Vad,* Aliette Le Mad ou Le Bon.

— Aliettik, ma c'hoarik ker,
Deut-c'hui ganin-me d'am sellier;
Deut-c'hui ganin-me d'am sellier,
D'eva gwinn douss evel ar mel. —

— Salv-ho-kraz aotro, na inn ket,
Ar gwinn n' zere ket d'ar merc'hed;
P'am bo zec'het, me evo dour,
Ha 'bedo Doue d'am zikour! —

III

'Nn aotro Penanstank a lare
D'Aliet ar Vad, un dez a oe:
— Aliettik, mar am c'haret,
Ur bloaz c'hoas ganin a chomfet. —

— Ur bloaz ho poa ma goulennet,
Ur bloaz am euz ho servijet;
Ur bloaz am euz ho servijet,
Ewit pelloc'h na chomminn ket;

Ha setu ar gomanant d'in,
Aotro Penanstank, 'n despet d'ho fri!
Me a ha gwerc'h dimeuz ho ti,
Seiz vloaz 'zo na oa et hini! —

— Aliettik, d'in-me laret,
Pelec'h ez oc'h bet kouantjet? —
— En korn ann tann, en ti ma zad,
Me 'm euz klewet meur a gomz vad:

En korn ann tan, en ti ma zad,
Me 'm euz klewet meur a gomz-vad,
Pa oann-me euz da luskellad.....
Te 'zo d'in ur breur-mager mad! —

— Aliettik, me ho kwelo
En ker Landreger, pe war-dro,
Hag ho kof beteg ho lagad,
Brases euz ur c'hokinn bennag. —

— Mar be euz ur c'hokinn a vo,
Kred 'n es kalon m'hen eureujo,
Mar na ve euz un den dimet,
Pe 'n den da Zoue konsakret.

Te 'zo eureujet d'ann iliz,
Ha dimezet d'ar zakrifiz:
Mar sonjfes, Penanstank 'n as pec'het,
Asuramant n'hen grafes ket! —

Kanet gant Godik Rio, mates en *Kerarborn*. — 1847.

— Petie Aliettte, ma chère petite sœur,
Venez avec moi au cellier;
Venez avec moi au cellier,
Pour boire du vin doux comme le miel, —

— Sauf votre grâce, Monseigneur, je n'irai pas,
Le vin ne convient pas aux jeunes filles;
Quand j'aurai soif, je boirai de l'eau,
Et je prierai Dieu de m'assister ! —

III

Le seigneur de Penanstank disait
Un jour à Aliette Lemad :
— Petite Aliette, si vous m'aimez,
Vous resterez encore une année avec moi? —

— Vous m'aviez demandée pour un an,
Et je vous ai servi un an;
Je vous ai servi un an,
Et je ne resterai pas plus longtemps;

Et le convenant est à moi,
Seigneur de Penanstank, en dépit de votre nez !
Je sors vierge de votre maison,
Voilà sept ans qu'aucune autre n'en est sortie! —

Petite Aliette, dites-moi,
Où avez-vous été au couvent ? —
— Au coin du feu, chez mon père,
J'ai entendu mainte bonne parole :

— Au coin du feu, chez mon père,
J'ai entendu mainte bonne parole,
Pendant que je te berçais.....
Quel frère de lait pour moi ! —

— Petite Aliette, je vous verrai,
Dans la ville de Tréguier, ou aux environs,
Avec votre ventre jusqu'à votre œil,
Enceinte de quelque fripon !

— Si c'est d'un fripon,
Crois-le bien dans ton cœur, je l'épouserai,
S'il n'est marié,
Ou un homme consacré à Dieu.

Toi, tu es marié à l'église,
Tu es marié au saint sacrifice :
Si tu réfléchissais, Penanstank, à ton péché,
Certainement tu y renoncerais ! —

Chanté par Marguerite Rio, domestique à *Keramborgne*. 1847.

PENHERES CREC'HGOURE.

I

Kant skoed en aour e koustet d'in,
Gortoz ma mestres da zimin :

Kant skoed a deu, kant skoed a ha,
Kant skoed en aour na eo netra;

Kant skoed en aour na eo netra
D'un den iaouank da ober joa.

Pa 'z een d'ar studi ha d'ar skol.
Me zalude ma dous war hi dor;

M'hi zalude a ziabell :
— Demad, ma dousik dimezell;

Me ho salud a ziabell,
Ma vijenn tost, me 'raje gwell!

— Diskennet, Kloarek, deut en ti,
D' gonta d'in doare ho studi. —

— Na ziskenninn na 'z inn en ti,
Na gontinn doare ma studi;

Met da Landregér eo ez han
Da vouit ma urzou diwezan. —

— Diskennet, Kloarek, deut en ti,
Kontet d'in doare ho studi. —

— Doare ma studi mar faot d'ac'h,
Brema-soudenn m'hen konto d'ac'h :

Tric'houec'h kemener 'zo em zi,
Oc'h ober dillad newez d'in;

Oc'h ober dillad satin griz
Da vont d'ar studi da Baris. —

— Ma dousik Kloarek, d'in laret,
Na perag d'ar studi ma 'z et;

Perag ma 'z et-c'hui d'ar studi,
Mar 'ma 'n ho speret dimizi;

Dimizi ha kommer pried,
Ha ma godisa eo a ret? —

— Ho godisa me na ran ket,
Karet ober na rafenn ket;

Karet ober na rafenn ket,
Na beza en lec'h ma ve gret :

L'HÉRITIÈRE DE CREC'HGOURÉ.

I

Cent écus d'or il m'a coûté
D'attendre ma maîtresse pour nous marier :

Cent écus viennent, cent écus s'en vont,
Cent écus d'or ce n'est rien;

C'ent écus d'or ce n'est rien,
A un jeune homme pour mener joyeuse vie.

Quand j'allais à l'étude et à l'école,
Je saluais ma douce sur le seuil de sa porte;

Je la saluais de loin :
— Bonjour, ma douce demoiselle;

Je vous salue de loin,
Si j'étais près de vous, je ferais mieux!

— Descendez, Kloarec, venez dans la maison,
Pour me parler de vos études. —

Je ne descendrai ni n'entrerai dans la maison,
Ni ne vous parlerai de mes études;

Mais je vais à Tréguier,
Pour recevoir mes derniers Ordres. —

-- Descendez, Kloarec, venez dans la maison,
Et parlez-moi de vos études. —

— S'il vous faut des nouvelles de mes études,
Je vous en conterai tout-à-l'heure :

Dix-huit tailleurs sont dans ma maison,
Occupés à me faire des habits neufs;

A me faire des habits de satin gris,
Pour aller à l'étude à Paris. —

— Mon doux Kloarec, dites-moi,
Pourquoi allez-vous à l'étude :

Pourquoi allez-vous à l'étude,
Si vous avez dans l'esprit de vous marier;

De vous marier et prendre femme,
Vous moquez-vous donc de moi ? —

— Je ne me moque pas de vous,
Ni ne voudrais le faire;

Je ne voudrais pas le faire,
Ni me trouver où on le ferait :

Ouspenn da ze a fellfe d'in
Difenn ho kaoz ha ma hinin. —

— Laret da varkiz Coatanhai
Dont d'am goulenn da Grec'hgoure;

Dont d'am goulenn da Grec'hgoure,
A zo denjentil, kouls ha me.

Mar be refuset Coatanhai.....
Med na vo ket, dre c'hraz Doue! —

II

Ar C'hloaregik a vonjoure
En Coatanhai pa 'z arrue :

— Demad ha joa holl en ti-man,
Medi 'r Markiz, pa n'hen gwelan?

Medi 'r Markiz, pa n'hen gwelan,
Ezom am euz da gomz out-han? —

— Eman en he gambr o leina,
Pez ezom oc'h euz an-ez-han? —

— Laret d'ezhan donet d'ann traon,
M' komzinn out-han ur gir pe daou.

Demad d'ac'h, aotro Coatanhai!
— D'ach-c'hui, ma breur-mager iwe :

Neubeud a wes 'deut d'am gwelet,
Ha me a ran euz ho karet!

Neubeud a wez a teut d'am zi,
Hag hen penaos e plijet d'in!

Petra newez 'zo c'hoarvezet,
P'oc'h deut hizio d'am gwelet?

P'oc'h deut hizio d'am gwelet,
Kustum da zonet na oc'h ket.

— Me a zo deut gant ur sujet,
Hag am euz mez hen lavaret. —

— Petra a newez 't'euz te gret,
Hag a t'euz mez da lavaret?

Mar na t'euz tanet, na laeret,
Na gwallet plac'hik koant a-bed;

Na gwallet plac'hik koant a-bed,
Ha goude n'hi eureujfes ket?

Hag 's pe gret 'n eill hag egile,
Keit m' vo beo markiz Coatanhai,

Keit m' vo beo markiz Coatanhai,
Birwikenn nep drouk n'as po te. —

Bien plus, je voudrais
Défendre votre cause et la mienne. —

— Dites au marquis de Coatanhai
De venir me demander à Crec'hgouré;

De venir me demander à Crec'hgouré,
Il est gentilhomme comme moi.

Si Coatanhai est refusé?.....
Mais il ne le sera pas, grâce à Dieu ! —

II

Le jeune Kloarec souhaitait le bonjour,
En arrivant à Coatanhai :

— Bonjour et joie à tous dans cette maison,
Où est le Marquis, que je ne le vois?

Où est le Marquis, que je ne le vois,
J'ai besoin de lui parler. —

— Il est dans sa chambre, à dîner,
Qu'avez-vous besoin de lui? —

— Dites-lui de descendre,
Pour que je lui dise un mot ou deux.

Bonjour à vous, seigneur de Coatanhai ! —
— A vous de même, mon frère de lait !

Vous venez rarement me voir,
Et moi qui vous aime tant !

Vous venez rarement à ma maison,
Quoique vous me plaisiez beaucoup !

Qu'est-il arrivé de nouveau,
Que vous êtes venu me voir aujourd'hui?

Que vous êtes venu me voir aujourd'hui,
Vous n'êtes pas habitué à venir. —

— Je suis venu pour un motif
Que j'ai honte de dire. —

— Qu'as-tu fait de nouveau,
Que tu aies honte à avouer?

Si tu n'as ni incendié, ni volé,
Ni violé aucune jolie jeune fille;

Ni violé aucune jolie jeune fille,
Que tu ne veuilles pas épouser ensuite?

Et quand tu aurais fait l'un et l'autre,
Pendant que le marquis de Coatanhai sera en vie,

Pendant que le marquis de Coatanhai sera en vie,
Jamais il ne t'en arrivera de mal. —

— N'am euz na tanet na haeret,
Na gwallet plac'hik koant a-bed :

Deut ganin-me da Grec'hgoure,
Da c'houll 'r benheres a-c'hane. —

— Ma breur-mager te 'n goar er-vad,
Ann dra-ze na ve ket gret mad,

Perc'henn pemp mill-skoed a leve,
Mab ur païsant a defe;

A defe mab ul labourer
Merc'h a di nobl ha dimezell. —

— Markiz Coatanhai, m'hen goar-mad,
Ann dra-ze na ve ket gret mad;

Gwelloc'h ganin beza belek,
Med ar plac'h n'hen permetfe ket. —

— Beza belek a zo kargus,
Kouls 'vel beza religius :

Mar 'man ar plac'h euz da goste,
Me iel' ganid da Grec'hgoure;

Me hi zenno did a-c'hanc
War-bouez ma lanz ha ma c'hleze.

III

Markiz Coatanhai 'c'houlenne,
En Crec'hgoure pa arrue :

— Demad ha joa holl en ti-ma,
Markiz Crec'hgoure pelec'h 'ma? —

-- Markiz Crec'hgoure a laras
Da Goatanhai, 'vel m'hen klewas :

— Diskennet, Markiz, deut en ti,
Ma 'z aï ho ronsed d'ar marchosi.

Laket war-n-he tapissiri,
Ma 'z aimp hon daou da bourmeni;

Ma 'z aimp hon daou da bourmeni,
Da c'hortoz lein da darewi. —

— Na ziskenninn, na 'z inn en ti,
N'am bo laret ma c'hefredi;

N'am bo laret ma c'hefredi,
Na zavfe 'n tre-z-omp fachiri. —

— N' zavo ket 'n tre-z-omp fachiri,
Mar 'ma ho koulenn 'bars ma zi. —

— Ho penherezik a faot d'in,
D'am breur-mager da zimizin;

— Je n'ai ni incendié, ni volé,
Ni violé aucune jolie jeune fille :

Venez avec moi à Crec'hgouré,
Pour demander l'héritière de là. —

— Mon frère de lait, tu le sais bien,
Cela ne serait pas convenable,

Que celle qui possède cinq mille écus de rente
Épousât le fils d'un paysan ;

Épousât le fils d'un laboureur,
Fille de maison noble et demoiselle. —

— Marquis de Coatanhai, je le sais bien,
Cela ne serait pas convenable;

J'aimerais mieux être prêtre,
Mais la fille ne le permettrait pas. —

Etre prêtre, c'est lourd,
Aussi bien qu'être religieux (moine);

Si la fille est de ton côté,
J'irai avec toi à Crec'hgouré;

Et je te l'aurai de là,
Avec ma lance et mon épée ! —

III

Le marquis de Coatanhai demandait,
En arrivant à Crec'hgouré :

— Bonjour et joie à tous dans cette maison,
Le marquis de Crec'hgouré, où est-il ? —

Le marquis de Crec'hgouré répondit
A Coatanhai sitôt qu'il l'entendit :

— Descendez, Marquis, entrez dans la maison,
Pour que vos chevaux aillent à l'écurie :

Mettez sur eux des tapis,
Pour que nous allions nous promener tous les deux :

Pour que nous allions nous promener tous les deux,
En attendant que le dîner soit prêt. —

Je ne descendrai ni n'entrerai dans la maison,
Avant que je n'aie dit mon message;

Avant que je n'aie dit mon message,
De peur qu'il ne s'élève entre nous quelque facherie. —

— Il ne s'élèvera pas entre nous de facherie,
Si ce que vous demandez est dans ma maison. —

— C'est votre jeune héritière qu'il me faut,
Pour se marier avec mon frère de lait ;

Ho penherez, d'am breur-mager,
Mab a di mad, ha skrivanier:

Skrivanier en dalc'h ar roue,
Breur-mager d'ann aotro Coatanhai. —

— Wit pa hen defe tric'houec'h **grad**,
Ann dra-ze n' ve ket deread;

Hen defe-han un dimezel,
A ligne nobl, a wad uhel;

M' vije wit-oc'h hi goulennjac'h,
Coatanhai, me hi roje d'ac'h. —

Markiz Coatanhai a lare
D'he baj-bihan eno neuze:

— Kerz-te da gaout ar benheres,
M' klewfomp a hi zo godiseres. —

Ar paj-bihan a lavare,
Bars ar geginn pa arrue:

— Demad d'ac'h-c'hui, kegineres,
Pelec'h eman ar benheres? —

— Eman er gambr a uz d'ann ti,
Ezom ho euz da gomz gant-hi? —

Ar paj-bihan, pa 'n euz klewet,
Crec'h gant ar vinz a zo pignet;

Crec'h gant ar vinz ez eo pignet,
Ar benheres 'n euz saludet:

— Na demad d'ac'h-c'hui, penheres,
D'ac'h ha d'ho holl kompagnones;

Pedet oc'h da ziskenn d'ann traon,
D' gomz gant ma mestr ur gir pe daou. —

Ar vates vihan a lare
D'ar benheres eno neuze:

— Penherezik, n' diskennet ket,
Rag Coatanhai 'zo gwall-fachet;

Ema du-hont bars ar geginn,
Hag hen ker glaz vel ar glizinn;

Ker glaz hag ar glizinn eman,
Laza ho tad a fell d'ez-han! —

Ar benheres, pa deuz klewet,
Traon gant ar vinz 'zo diskennet;

Traon gant ar vinz 'eo diskennet,
Bars ar geginn 'eo antreet.

— Demad, penheres Crec'hgoure! —
— D'ac'h iwe, markiz Coatanhai;

Votre héritière pour mon frère de lait,
Fils de bonne maison et écrivain ;

Ecrivain aux ordres du roi,
Frère de lait du seigneur de Coatanhai. —

— Et quand il aurait dix-huit titres,
Cela ne serait pas convenable,

Qu'il eût une demoiselle
De noble lignée et de haut sang ;

Si c'était pour vous que vous la demandiez,
Coatanhai, je vous la donnerais. —

Le marquis de Coatanhai disait,
A son petit page, en ce moment :

— Va-t-en trouver l'héritière,
Pour que nous sachions si elle est moqueuse. —

Le petit page disait,
En arrivant dans la cuisine :

— Bonjour à vous, cuisinière,
Où est l'héritière ? —

— Elle est dans la chambre au-dessus de la cuisine,
Avez-vous besoin de lui parler ? —

Dès que le petit page entendit,
Il monta par l'escalier tournant ;

Il est monté par l'escalier tournant,
Et à salué l'héritière :

— Bonjour à vous, héritière,
A vous et à toute votre société :

On vous prie de venir en bas,
Pour parler à mon maître, un mot ou deux. —

La petite servante disait,
A l'héritière, en ce moment :

— Chère héritière, ne descendez pas,
Car Coatanhai est bien en colère ;

Il est là-bas dans la cuisine,
Aussi bleu (de colère) que le bluet ;

Il est aussi bleu que le bluet,
Et menace de tuer votre père ! —

Quand l'héritière entendit,
Elle descendit par l'escalier tournant ;

Elle descendit par l'escalier tournant,
Et entra dans la cuisine.

— Bonjour à vous, héritière de Crec'hgouré ! —
— A vous pareillement, marquis de Coatanhai ;

D'ac'h iwe, markiz Coatanhai,
Pelec'h ema ma e'harantez? —

— Et 'ho karantez da Baris
D' resev ann urzou 'm euz avis;

D' resev he urzou diweza,
Disul vo hi ofern genta! —

Ar benheres, pa deuz klewet,
D'hi faotr marchosi deuz laret :

— Dibret d'in-me ma inkane,
Ma 'z inn da Baris adarre. —

— Da betra 'z afec'h da Baris?
Na euz ket davantaj tri miz,

Na euz ket davantaj tri miz
Ez oc'h retornet a Baris. —

— N'euz forz ha na ve ket tri de,
Me a renk monet adarre;

Ha m'arruann kent ewit-han,
Birwikenn urzou 'n defe-han. —

Hi zad neuze a lavaras,
D'ar benheres, 'vel m'hi c'hlewas :

— En Crec'hgoure 'zo chadeno,
Penherezik, hag ho talc'ho! —

— Miret, ma zad, ho chadeno,
D' stagan ho chass c'hui ho c'havo,

Ha rentet d'in ma leveïo,
A douchet-c'hui tric'houec'h bloaz 'zo. —

Markiz Coatanhai a lare
D'ar benheres eno neuze :

— Penherezik n'em fachet ket,
'Ma ho karantez euz ho klewet;

Ema duze e-toul ar porz,
Gant 'n inkane euz ho kortoz;

Gant-han 'zo un inkane gwenn,
Hag ur brid arc'hant en he benn;

Hag ur brid arc'hant en he benn,
Kapabl, penheres, d'ho tougenn. —

Hi zad neuze a lavare,
D'ar benheres, na pa glewe :

— Mar oc'h-c'hui gant Doue choaset,
Penherezik, n'ho dalc'hinn ket. —

A vous pareillement, marquis de Coatanhai ;
Où est mon amour ? —

— Votre amour est allé à Paris,
Pour recevoir les Ordres, m'est avis ;

Pour recevoir les derniers *Ordres;* (1)
Dimanche sera sa première messe.

Quand l'héritière a entendu,
Elle a dit à son garçon d'écurie :

— Sellez-moi ma haquenée,
Pour que j'aille encore à Paris. —

— Et qu'iriez-vous faire à Paris ?
Il n'y a pas plus de trois mois,

Il n'y a pas plus de trois mois
Que vous êtes revenue de Paris. —

— N'importe, et quand il n'y aurait pas trois jours,
Il faut que j'y retourne ;

Et si j'y arrive avant lui,
Jamais il ne recevra les Ordres —

Son père dit alors
A l'héritière, quand il l'entendit :

— A Crec'hgouré il y a des chaînes,
Petite héritière, qui vous retiendront. —

— Gardez vos chaînes, mon père,
Vous les trouverez pour attacher vos chiens,

Et donnez-moi mes rentes,
Que vous recevez depuis dix-huit ans ! —

Le marquis de Coatanhai disait
A l'héritière, en ce moment :

— Petite héritière, ne vous fâchez pas,
Votre bien-aimé est à vous écouter ;

Il est là-bas, à la porte de la cour,
Qui vous attend avec une haquenée ;

Il vous attend avec une haquenée blanche
Qui a une bride d'argent en tête ;

Ayant une bride d'argent en tête,
Et capable, héritière, de vous porter. —

Son père disait alors
A l'héritière, en entendant cela :

— Si vous avez été choisis par Dieu,
Petite héritière, je ne vous retiendrai pas. —

(1) Pour être ordonné prêtre.

IV

Setuint dimet hag eureujet,
Pa 'z int-hi gant Doue choaset.

— Ma breur-mager, te a t'euz bet,
Ur chans ha na verites ket :

Perc'henn pemp mill skoed leve bet,
Ha te na t'euz ket ur gwennek !

Selte ar benheres aze,
Diwar bouez ma lanz ha ma c'hleze;

Mar arru gant-hi nemet mad,
Me dreuzo m' c'hleze dre da wad ! —

Kanet gant Jane-Yvonn AR MERL,
maoues à 75 vloaz, ha skrivet gant ma contr J. M. AR HUERROU,
en parez *Prat*. — 1836.

NOTE.

Cette ballade est très-répandue dans tout le pays de Tréguier, et dans les longues veillées d'hiver, les fileuses aiment a la chanter sur leurs rouets. La version que je donne a été recueillie par mon oncle, J. M. Lehuërou, l'auteur des *Institutions Mérovingiennes* et *Karolingiennes*, en l'année 1836 ou 37. Il avait compris de bonne heure l'importance de ces poésies du peuple, dont on ne se souciait guère alors, et il en avait recueilli plusieurs dans les communes de Plouaret et de Prat, où il passait ordinairement ses vacances. Je ne puis donner aucun éclaircissement historique sur cette chanson. Je sais seulement qu'il existe dans la commune de Prat quelques ruines informes, comme une ancienne motte féodale, qu'on appelle dans le pays *Kastell Crec'hgoure*. Dans la commune de Trézélan, à environ deux lieues de là, il y a aussi un manoir de Coatgouré, encore habité, et les chanteurs disent tantôt Crec'hgouré, tantôt Coatgouré, mais plus souvent Crec'hgoure. J'ai recueilli plusieurs versions, mais celle-ci est la plus complète, et les autres ne présentent aucun détail intéressant qui ne s'y trouve.

IV

Les voilà fiancés et mariés,
Puisqu'ils étaient choisis par Dieu.

— Mon frère de lait, tu as eu
Une chance que tu ne méritais pas :

Tu as eu celle qui possède cinq mille écus de rente,
Et toi tu n'as pas un sou vaillant !

Voilà l'héritière,
Grâce à ma lance et à mon épée ;

S'il lui arrive autre chose que du bien,
Je tremperai mon épée dans ton sang ! —

Chanté par Jeanne-Yvonne LE MERLE, femme de 75 ans,
et écrit par mon oncle, J. M. LE HUEROU,
à Kernigoual, dans la commune de *Prat*. — 1836.

KROAZ AOUR PLOUARET.

I

Kaera tri zenzaour 'zo er bed,
A zo ho zri en Plouaret :
Al lamp-arc'hant, ar werenn-vraz,
Hag ar groaz-aour, 'zo kaeroc'h c'hoaz !

Kenta ma oenn en Plouaret,
Oa ur zulwez, en ofern-bred :
Pa oann en tro 'r prosession,
Skoas ur remorz em c'halon.

Skoas ur remorz em c'halon,
'Welet ur groaz-kaer dirazon :
Na setu ur groaz-kaer meurbed,
Hag a ve mad d'ar C'hozannet !

Hag a ve mad d'ar C'hozannet
D'ober peziou pemp-realed !
'Ve mad da Iannik ar C'hozan,
'Zo bet mewell er Prat-Ledan ! (1)

II

Hanter-kant nozwes ez on bet
En santes Barba o kousket, (2)
'Klask laeres kroaz-aour Plouaret,
Ha pa varwjenn, n'hen grajenn ket !

Penamet honnont, groeg 'nn Dantec,
'Deuz ann alc'houeou d'in roët ;
'Deuz roët d'in ann alc'houeou,
P'oa et ann dut d'ho gweleou.

Pa oann antreet ar vered,
Ha me 'rankontr ur c'hi-barbet ;
Ha me 'rankontr ur c'hi-barbet,
Hag hen euz d'in-me lavaret :

— Mar laeres 'r groaz, me as salvo,
Ha mar na reez, me as daono ! —
Pa oann 'tigori 'nn or genta,
'Komansas 'r c'hleïer da vralla ;

(1) Le *Prat-Ledan* est un village à moins d'un kilomètre du bourg de Plouaret.
(2) Sainte-Barbe est une chapelle du 16e siècle, dans le bourg même de Plouaret.

LA CROIX D'OR DE PLOUARET.

I

Les trois trésors les plus beaux qui soient au monde,
Sont tous les trois à Plouaret :
La lampe d'argent, la maîtresse-vitre
Et la croix d'argent, qui est plus belle encore.

La première fois que j'allai à Plouaret,
Ce fut un dimanche, à la grand'messe :
Pendant que j'étais à la procession,
Un *remords* (1) me frappa au cœur.

Un remords me frappa au cœur,
En voyant devant moi une belle croix :
Voilà une bien belle croix,
Et qui serait bonne pour Le Cozannet !

Qui serait bonne pour Le Cozannet
Pour faire des pièces de cinq réaux ! (2)
Qui serait bonne à Iannik Le Cozannet,
Qui a été domestique au Prat-Ledan.

II

J'ai été cinquante nuits
A coucher à Sainte-Barbe,
Cherchant à voler la croix d'or de Plouaret,
Dussé-je mourir, je n'aurais pu le faire;

N'était celle-là, la femme de Le Dantec,
Qui me donna les clefs ;
Qui me donna les clefs,
A l'heure où les habitants étaient dans leurs lits.

Quand je fus entré dans le cimetière,
Je rencontrai un chien barbet;
Je rencontrai un chien barbet,
Qui me dit :

— Si tu voles la croix, je te sauverai,
Et si tu ne le fais pas, je te damnerai ! —
Au moment où j'ouvrais la première porte,
Les cloches commencèrent à sonner à pleine volée;

(1) Le mot *remorz*, qui n'est pas breton, signifie ici voix secrète, voix intérieure.

(2) Nos paysans comptent encore par *réaux;* un réal chez eux vaut 25 centimes; les pièces de cinq réaux représentaient donc 1 franc 25 centimes de notre monnaie actuelle.

Ar sierjou-koar da allumi,
Daoulagad 'r zent da lugerni;
Hag ar grusifi 'laret d'in :
Leusk hi zenzaourou gant Mari! — (1)

Pa oann o serri 'nn diweza,
'Lare 'r person 'n he bresbitoar :
— Aotro Doue, Plouaridiz,
Na setu laeret hon iliz! —

Pa oann arru war bont 'r Zaozon,
Ar c'huruno 'komanz da zon :
-- Kouraj! kouraj kamaraded,
Arru omp tost da Lanvellec!

— Mari Garan, digoret ho tor,
Biskoaz n'ho po bet sort digor;
Biskoaz sort digor n'ho po bet,
Set' aze kroaz aour Plouaret! —

Mari Garan, 'vel ma klewas,
Hi gwinn da redek a leuskas;
Hi gwinn da redek 'deuz leusket,
Gant ar joa euz kroaz Plouaret!

Nao c'harg-keuneud am euz dewet,
Nao fillik-arm am euz fontet,
'Klask fonta kroaz aour Plouaret,
Hag a varwjenn n'hen grajenn ket!

Hag a varwjenn, n'hen grajenn ket,
Blamour d'hon Zalwer benniget;
Blamour d'hon Zalwer benniget,
A oa er groaz krusifiet.

En un arc'h-stoup en Lanvellec
'Ma brema kroaz-aour Plouaret,
N'ema ket hi far war ann douar,
Met en Langoat ema hi c'hoar! (1)

Kanet gant Barba TASSEL, en bourk *Plouaret*, — 1867.

(1) VARIANTE :

Un dra em speret lavar d'in :
— Lez hi zenzaourou gant Mari;
Lez hi zenzaourou gant Mari,
Rag mar laeres, krouget a vi! —

Les cierges (commencèrent) à s'allumer,
Et les yeux des saints à briller;
Et le crucifix de me dire :
— Laisse ses trésors à Marie ! —

Au moment où je fermais la dernière porte,
Le recteur disait dans son presbytère :
— Seigneur Dieu, habitants de Plouaret,
Notre église est volée ! —

Quand je fus arrivé au pont des Anglais,
Le tonnerre commença à gronder :
— Du courage, du courage, camarades,
Nous approchons de Lanvellec ! —

— Marie Garan, ouvrez votre porte,
Jamais vous n'aurez eu pareille ouverture;
Jamais pareille ouverture vous n'aurez eue,
Voilà la croix d'or de Plouaret ! —

Dès que Marie Garan entendit cela,
Elle laissa couler son vin;
Elle a laissé couler son vin,
De joie (en voyant) la croix d'or de Plouaret !

J'ai brûlé neuf charretées de fagots,
J'ai fondu neuf bassines d'airain,
En cherchant à fondre la croix d'or de Plouaret,
Et quand on m'eût tué, je n'aurais pu le faire !

Et quand on m'eût tué je n'aurais pu y réussir,
A cause de notre divin Sauveur;
A cause de notre divin Sauveur,
Qui fut crucifié sur la croix !

Dans un coffre plein d'étoupes, en Lanvellec,
Est à présent la croix d'or de Plouaret,
Qui n'a pas sa pareille sur la terre,
Mais à Langoat se trouve sa sœur !

Chanté par Barbe TASSEL, au bourg de *Plouaret*. — 1867.

(1) La tradition de ce vol, dont je ne puis fixer la date, est encore très-vivante dans la commune de Plouaret. *Ar werenn-vraz* qui était, suivant la chanson, une des trois merveilles du monde, dont les deux autres étaient la lampe et la croix d'or de la même église, c'est la maîtresse vitre dont est percé le chevet, et qui est réellement remarquable par sa dimension et la légèreté de ses meneaux flamboyants.

Une autre version, que j'ai recueillie dans la commune de Prat, d'une femme nommée Kato Prigent, se termine ainsi :

. . . .
Pa deuz gwelet na fonte ket,
Bars ar mor a deuz-hi taolet;
Bars ar mor a deuz-hi taolet,
Ar mor gant-hi a zo rannet !

LOGDU.

I

Anter-kant nozwez ez on bet
En bered Maudes o kousket;

En bered Maudes o kousket,
O klask tioud minorezed.

Ha n'am euz ket a geun d'am foan,
P'am euz gallet tioud unan.....

II

— Aotro Logdu, ma gortoët,
Me 'z ha d'ar ger, n' daleïnn ket,

Da wiska ma zemizettenn,
Ha da lakad ma *flottantenn*. (1) —

— Ho! salv-ho-kraz na iefet ket,
Ganin-me d'am zi a teufet.

Pa arrufet-c'hui bars ma zi,
'M euz peadra d'ho akoutri :

Me breno d'ac'h zemizettenn,
Hag a wisko d'ac'h flottantenn;

Hag a wisko d'ac'h flottantenn,
A gousto pemp skoed ar walenn.

III

Pa oant bet ur pennad 'vel-se,
Arru gant-he kezlou newe;

Arruas Kerdalouarn d'he di,
Wit rentan ar visit d'ez-hi;

Wit rentan ar visit d'ez-hi
Ha kalonnad d'hi glac'hari.

— Demad d'ac'h, aotro Presidant,
Ur barner hag un den vaillant;

Ur barner hag un den vaillant,
Ha resever ar Parlamant.

(1) Le mot *zemizettenn*, signifie une jupe de dessous; quant au mot *flottantenn*, je ne sais pas bien quelle partie des vêtements de la femme il pourrait désigner. C'est sans doute un manteau, ou un cotillon ample et flottant?

LOGDU.

I

Cinquante nuits j'ai été
A coucher dans le cimetière de Maudès;

A coucher dans le cimetière de Maudès,
Cherchant à prendre des mineures :

Et je ne regrette pas ma peine,
Puisque j'ai pu en prendre une.....

II

— Seigneur de Logdu, attendez-moi,
Je vais à la maison, je ne tarderai pas,

Pour revêtir une jupe,
Et prendre ma *flottante*. —

— Ho ! sauf votre grâce, vous n'irez pas,
Vous viendrez avec moi à ma maison.

Quand vous arriverez à ma maison,
J'ai de quoi vous habiller :

Je vous achèterai une jupe,
Et vous revêtirai d'une flottante ;

Et vous revêtirai d'une flottante,
Qui coûtera cinq écus l'aune. —

III

Quand ils eurent été quelque temps ainsi,
Il leur arriva du nouveau ;

Arriva Kerdalouarn dans sa maison,
Pour faire visite à la jeune fille;

Pour lui faire visite
Et lui causer douleur et crève-cœur. —

— Bonjour à vous, seigneur Président,
Juge et homme vaillant ;

Juge et homme vaillant,
Et *receveur* du Parlement.

Pe barnedigez 'rofac'h d un den (1)
A deufe d'ho ti gant armou;

A deufe d'ho ti gant armou
D' gerc'had ho tud hag ho madou? —

— Mar be païsant, hen krouga,
Mar be denjentil 'n distruja;

Mar be denjentil, 'n distrujan;
Setu 'r varn a rofenn d'ez-han..... —

. . . .

Naïk 'r Waz-arc'hant a lare
D'ann aotro Logdu eno neuze:

— Aotro Logdu, mar am c'hredet,
D'ar ger a Razon n'iefet ket;

D'ar ger a Razon n'iefet ket,
Un draitouraj bennag 'zo bet,

Ha mar bet tiet en Razon,
Ho penn a baëo ho ranson. —

— Drouk ha mad gant nep a garo,
D'ar ger a Razon me ielo!.... —

Et ez eo Logdu da Razon,
War-gein un inkane mignon;

War-gein un inkane mignon,
Hag hen houarnet gant leton;

Houarnet eo gant leton gwenn,
Ur brid arc'hant 'zo en he benn.

Pa oa o vont gant ann hent-braz,
Paotr ar Baron a rankontraz:

— Aotro Logdu, mar am c'hredet,
D'ar ger a Razon n'iefet ket,

Rag sur oc'h da veza tapet,
Ho unan ez oc'h em varnet:

Ha mar bec'h tapet en Razon,
Ho penn a baëo ar ranson. —

— Me 'zo bet kant-gwes en Razon,
N' gredann ket 've paotr ar baron;

N' gredann ket 've paotr ar baron
Ma zistrofe d' vont da Razon. —

(1) Le vers est faux et ne rime pas, c'est sans doute la faute du chanteur.

Quel jugement feriez-vous à un homme
Qui viendrait dans votre maison avec des armes;

Qui viendrait dans votre maison avec des armes,
Pour prendre vos gens et vos biens ? —

— S'il était paysan, le pendre,
S'il était gentilhomme, le faire détruire; (1)

S'il était gentilhomme, le faire détruire;
Voilà comme je le jugerais..... —

. . . .

Naïk *Gwazarc'hant* disait
Au seigneur de Logdu, en ce moment,

— Seigneur de Logdu, si vous m'en croyez,
Vous n'irez pas à la ville de Rennes;

Vous n'irez pas à la ville de Rennes,
Car il y a eu quelque trahison,

Et si vous êtes pris à Rennes,
Votre tête paiera votre rançon. —

— Le trouve bon ou mauvais qui voudra,
J'irai à la ville de Rennes!..... —

Logdu est allé à Rennes,
Monté sur une haquenée mignonne;

Monté sur une haquenée mignonne,
Qui est ferrée de laiton;

Qui est ferrée de laiton blanc,
Et qui a une bride d'argent en tête.

Comme il allait sur le grand chemin,
Il rencontra le valet du baron :

— Seigneur Logdu, si vous m'en croyez,
Vous n'irez pas à la ville de Rennes,

Car vous serez certainement pris,
Et vous vous êtes condamné vous-même :

Et si vous êtes pris à Rennes,
Votre tête paiera votre rançon. —

— J'ai été cent fois à Rennes,
Et je ne pense pas que le valet du baron,

Je ne pense pas que le valet du baron
Puisse me détourner d'aller à Rennes! —

(1) Le mot *distruja*, détruire, indique un genre de mort moins déshonorant que la pendaison, comme la mort sur l'échafaud, par le feu, ou par les armes.

IV

'Nn aotro Logdu a lavare,
Er ger a Razon p'arrue :

— N' gavfenn ket habit ur belek,
Ewit mont d'al lez da glewet? —

Hen 'tibab un habit voulouz-du,
O vont gant-han d'al lez d'oc'htu;

O vont gant-han d'al lez d'oc'htu,
Ma 'z eo kommerret al Logdu. —

— Pa 'z oc'h-c'hui da Razon deuet,
Gant-omp-ni c'hui 'zo kommerret;

Ewit d'ho klask na iajemp ket,
Ho unan ez oc'h em varnet :

Ur plac'h iaouank ho poa laeret,
A bini 'c'h euz gret ho pried;

A bini 'c'h euz gret ho priet,
Met al lez n'euz ket permetet..... —

V

'Nn aotro Logdu a lavare
'R vaz huella 'r skeul pa bigne :

— Me a well arru ma friet,
Gant-hi 'r plat-arc'hant alaouret;

Gant-hi 'r plat-arc'hant alaouret,
D' lakad ma fenn, pa vo troc'het :

Braces eo a verc'h pe a vab,
Met bikenn n' anvezo he dad ! —

Naïk 'r Waz-arc'hant, pa deuz gwelet,
War al lec'h a zo fatiket.

Naïk 'r Waz-arc'hant a zo kasset
D'ar fabourjou, ha dizemplet.

Pa dizemplas, a lavaraz :
— Roët d'in-me ur c'hleze noaz;

Roët d'in-me ur c'hleze noaz,
Mar euz waleur, me hen graï c'hoaz.

Mar kavfann ma mamm en Razon,
Me blanto m' c'hleze 'n hi c'halon!

Kiriek eo d' varo ma fried,
Braoa denjentil 'oa er bed;

Hen meritout me na renn ket,
Nag a vado, nag a c'henet.

IV

Le seigneur de Logdu disait,
En arrivant dans la ville de Rennes :

— Ne trouverai-je pas un habit de prêtre
Pour aller écouter à la cour ? —

Et lui de choisir un habit de velours noir,
Et aussitôt d'aller ainsi vêtu à la cour ;

D'aller aussitôt ainsi vêtu à la cour,
Si bien que Logdu a été pris. —

— Puisque vous êtes venu de vous-même à Rennes,
Nous vous avons pris ;

Quant à aller vous chercher, nous ne l'aurions pas fait ;
Vous vous êtes condamné vous-même.

Vous avez enlevé une jeune fille,
Dont vous avez fait votre femme ;

Vous avez fait d'elle votre femme,
Mais la cour ne l'a pas approuvé..... —

V

Le seigneur de Logdu disait,
En montant le dernier degré de l'échelle :

— Je vois venir ma femme,
Tenant un plat d'argent doré,

Tenant un plat d'argent doré,
Pour mettre ma tête, quand elle sera coupée.

Elle porte (dans son sein) un fils ou une fille,
Qui jamais ne connaîtra son père ! —

Naïk Gwazarc'hant, quand elle a vu,
S'est évanouie sur le lieu.

Naïk Gwazarc'hant a été portée
Dans les faubourgs, où elle est revenue à elle.

Et quand elle revint, elle dit :
— Donnez-moi une épée nue !

Donnez-moi une épée nue,
Et s'il y a malheur, j'en causerai davantage encore.

Si je trouve ma mère à Rennes,
Je lui plongerai mon épée dans le cœur !

C'est elle qui est cause de la mort de mon mari,
Le plus beau gentilhomme qui fût au monde :

Je n'étais pas digne de lui,
Ni par mes biens, ni par ma beauté.

Ma vije beo c'hoaz Kermorvan,
Hen 'raje did, Kerdalouarn;

Hen 'raje did, Kerdalouarn,
Dibri ann dirr hag ann houarn,

Hag ar c'hik diwar da eskern.....
Met te 'zo daonet en ifern! —

Kanet gant ur goaderes, en *Loguivi-Plougras*. — 1863.

KOMT AR CHAPEL.

I

Komt ar Chapel, breur ar Markiz,
A zo prisoniet en Paris.

— Petra ann torfet hen euz gret,
M'eo komt ar Chapel prisoniet? —

— Torfet a-walc'h hen euz bet gret,
Paj ar roue gant-han lazet!

Lazet gant-han paj ar roue,
En he bresanz, gant he gleze!..... —

II

— Itron Varia a Greiz-ker,
Na gavfenn ket ur messajer,

A gassfe wit-on ul lizer,
D' laret d'ar markiz dont en ker? —

Ar jeolieres a laraz
Da gomt ar Chapel, p'hen klewaz:

— Skrivet ho lizer pa garfet,
Messajer a-walc'h 'vo kavet;

Messajer a-walc'h vo kavet,
Messajer ar post 'vo kasset.

Si Kermorvan (1) était encore en vie,
Il te ferait, Kerdalouarn,

Oui, Kerdalouarn, il te ferait
Manger l'acier et le fer,

Et la chair sur tes os.....
Mais tu es damné dans l'enfer! —

Chanté par une bûcheronne, en *Loguivi-Plougras*. — **1863.**

(1) Guermorvan ou Kermorvan, était la principale maison noble de la commune de Louargat, au pied de la montagne de Bré; Le manoir noble de Logdu se trouve aussi dans la même commune. Je ne sais à quel fait historique rattacher cette ballade, dont l'imprécation de la fin me paraît bien énergique et bien belle.

LE COMTE DES CHAPELLES.

I

Le comte Des Chapelles, frère du Marquis,
Est en prison à Paris.

— Et quel crime a-t-il donc commis,
Le comte Des Chapelles, pour être mis en prison? —

— Il a commis un assez grand crime,
Il a tué le page du roi!

Il a tué le page du roi,
En sa présence, d'un coup d'épée!.....

II

— Notre-Dame Marie-du-Kreiz-ker,
Ne trouverais-je pas un messager,

Qui me portât une lettre,
Pour dire au Marquis de venir à la maison? —

La geolière répondit
Au comte Des Chapelles, quand elle l'entendit :

— Ecrivez votre lettre quand vous voudrez,
On trouvera bien un messager;

On trouvera bien un messager,
On enverra le messager de la poste. —

III

P'arruaz 'l lizer er Bot-Ilio (1),
Oa ann dansou o vont en-dro.

— Demad ebars ar maner-ma,
'Nn aotro 'r Markiz pelec'h ema? —

— Ar Markiz 'zo et d'ann arme,
Ar Varkizes 'zo 'n hi gwele;

Baleit goustadik dre 'nn ti,
Gant ann aoun rag hi dishuni;

Gant ann aoun rag hi dishunfec'h,
Ter noz 'zo banne n' deuz kousket. —

— Pa 'z eo kousket peder noz 'zo,
Brema-soudenn m'hi dishuno. —

. . . .

— Dalit, Markizes, ul lizer
Digasset dec'h gant ho preur-kaer;

Gant ho preur-kaer, breur ar markiz,
A zo prisoniet en Paris. —

— Petra ann torfed 'n euz-han gret,
M'eo komt ar Chapel prisoniet? —

— Torfed a-walc'h hen euz bet gret,
Paj ar roue gant-han lazet;

Lazet gant-han paj ar roue,
En he brezanz, gant he gleze!

Brassa mignon 'n doa 'r roue Franz
Hen euz lazet en he brezanz! —

Ar Varkizes a lavare
D'hi c'hocherrienn hag en de-se :

— Laket 'r c'harronz war veg he goch,
Ma 'z iefomp da Baris fenoz!

Ur c'houec'h ugent lew, pe war dro,
'Zo tre Paris hag 'r Botilio;

Pa skuizfe dek marc'h bep kammed,
D' Baris fenoz me renk monet! —

IV

Komt ar Chapel a c'houlenne
A brison Paris, un dez oe :

(1) D'après M. de La Villemarqué, et ses raisons me paraissent bonnes, ce serait Bodigneau, maison noble des environs de Quimper; mais mon chanteur tenait pour Bodilio, en Pestivien (Côtes-du-Nord).

III

Quand arriva la lettre a Botilio,
Les danses allaient en rond.

— Bonjour dans ce manoir,
Monsieur le Marquis, où est-il? —

— Le Marquis est allé à l'armée,
Et la Marquise est au lit;

Marchez doucement par la maison,
De peur de la réveiller;

De peur que vous la réveilliez,
Voici trois nuits qu'elle n'a dormi goutte. —

— Puisqu'elle est couchée depuis trois nuits,
Tout-à-l'heure je la réveillerai. —

. . . .

— Prenez, Marquise, une lettre
Qui vous est envoyée par votre beau-frère;

Par votre beau-frère, le frère du Marquis,
Qui est en prison à Paris. —

— Et quel crime a-t-il commis,
Le comte Des Chapelles, pour être mis en prison? —

— Il a commis un assez grand crime,
Il a tué le page du roi;

Il a tué le page du roi,
En sa présence, d'un coup d'épée!

Le plus grand ami qu'eût le roi de France,
Il l'a tué en sa présence! —

La Marquise disait
A ses cochers, cette nuit-là :

— Attelez mon carrosse,
Pour que nous allions à Paris cette nuit!

Cent vingt lieues, ou environ,
Sont entre Paris et Botilio;

Quand je fatiguerais dix chevaux à chaque pas,
Il faut que j'aille à Paris, cette nuit! —

IV

Le comte Des Chapelles demandait
Un jour, dans la prison de Paris :

— Petra 'zo 'newez er ger-ma,
Ma kreen ar pave er giz-ma? —

Ar jeolieres a laraz
Da gomt ar Chapel, p'hen klewaz :

— Ur c'harronz kaer 'zo vont aman,
Daouzek marc'h-a-linez 'zo ouz-han ;

He wiberou en arc'hant-gwenn,
He brennestrou en aour melenn,

Hag en-han 'zo un dimezell,
Kaera prinses 'zo 'n Breiz-Izell! —

Ar Varkizes a lavare,
En lez ar roue p'arrue :

— Demad, kenenterv rouanes,
Me 'zo deut iaouank d'ho pales,

Da c'houl' m' breur-kaer komt ar Chapel,
Wit he bouesanz a arc'hant-gwen ;

Wit he bouesanz a arc'hant-gwenn,
Ha kement-all en aour melenn! —

Ar rouanes a lavaraz
D'hi c'henenterv, 'vel m'hi c'hlewaz :

— Diwezadik ho euz komzet,
Sinet he varw gant ma fried;

Sinet he varw gant ma fried,
Eneb d'he zinn n'hall ket monet. —

. . . .

Ann den a lez a lavaraz
D'ar Varkizes, vel m'hi c'hlewaz :

— Warc'hoas da dek-heur er ger-ma
C'hui a welo hen distruja! —

— Itron Varia ar Folgoat,
Penaoz hallo ma c'halon pad;

Penaoz hallo ma c'halon pad,
Gwelet penn m' breur-kaer war ur plad!

Da welet penn ma breurik koant
O ruilla war ur plad-arc'hant!

Met e-keit ma vinn en buhe
N' vanko ket brezel d'ar roue;

Me 'ia d' vont d'ar ger war ma giz,
Da gerc'had un tan artifiz

— Qu'y a-t-il de nouveau dans cette ville,
Que le pavé tremble de la sorte ?

La geolière répondit
Au comte Des Chapelles, quand elle l'entendit :

— Un beau carrosse passe par ici,
Attelé de douze chevaux de lice;

Les goupilles (1) en sont d'argent blanc,
Les fenêtres d'or jaune;

Et dedans est une demoiselle,
La plus belle princesse qui soit en Basse-Bretagne ! —

La Marquise disait,
En arrivant à la cour du roi :

— Bonjour, ma cousine la reine,
Je suis venue jeune à votre cour,

Pour réclamer mon beau-frère, le comte Des Chapelles,
Pour son poids d'argent blanc;

Pour son poids d'argent blanc,
Et autant en or jaune ! —

La reine répondit
A sa cousine, quand elle l'entendit :

— Vous avez parlé un peu tard,
Mon mari a signé sa mort;

Mon mari a signé sa mort,
Et il ne peut pas aller contre sa signature. —

. . . .

L'homme de loi répondit
A la Marquise, quand il l'entendit :

— Demain, à dix heures, dans cette ville,
Vous verrez, l'exécuter ! —

— Notre-Dame Marie-du-Folgoat,
Comment mon cœur pourrait-il résister?

Comment mon cœur pourrait-il résister
A voir la tête de mon beau-frère sur un plat ?

A voir la tête de mon frère chéri, si beau,
Roulant sur un plat d'argent !

Mais pendant que je serai en vie,
Il ne manquera pas de guerre au roi;

Je vais retourner à la maison,
Pour chercher un feu d'artifice,

(1) Goupille, esse, cheville ou crochet de fer en forme d'*S*, que l'on met au bout de l'essieu, pour maintenir les roues.

ERVOANIK PRIGENT.

GWERS KENTA.

I

Et 'Ervoanik Prigent d'ar men-aour,
Bikenn Landreger na vo paour;
Met 'tont d'ar ger ve dirobet
Gant 'r Vilaudri hag he baotret.

Ur vroac'hik koz 'zo 'r Vilaudri,
A bign bemde war ar c'houldri,
Hag a well seiz-lew diout-hi,
Gant ul *longuevu* 've gant-hi.

Ar vroac'hik koz a lavare
D'ar Vilaudri koz, un dez oe :
— Me well 'tont Ervoanik Prigent,
Hag 'r charreterienn a Wengamp;

War 'r marc'h a-rok ur perroquet,
A oar al latinn, ar gallek;
A oar al latinn, ar gallek,
Kerkoulz ma oar ar brezonek. —

Ar Vilaudri, pa 'n euz klewet,
En penn he ale a zo et;
En penn 'r marc'h a-rok eo kroget,
Ervoan Prigent 'n euz saludet :

— Diskennet, Ervoan, deut en ti,
Laket ho kezeg 'r marchosi. —
Ervoanik Prigent a lare
D'ar Vilaudri eno neuze :

— Na ziskenninn, na 'z inn en ti,
N' iel' ma c'hezek er marchosi;
Fete ma marc'h-gwenn n' zizammann,
Ken vo 'n Landreger da leinan;

Ken vo 'n Landreger da leinan,
Asambles gant ma c'hoar henan. —
Ar Vilaudri goz a lare
D'Ervoan Prigent eno neuze :

— Tre Sant-Malo ha Landreger,
A oa ar volerienn 'neizeur;
Oa 'r volerienn dec'h da greiz-de,
Ervoan, taolet ewes out-he. —

ERVOANIK PRIGENT.

PREMIÈRE VERSION.

I

Ervoanik Prigent est allé à la mine d'or, (1)
Jamais Tréguier ne sera pauvre;
A moins qu'à son retour il ne soit pillé
Par La Villaudry et ses gens.

Une petite vieille femme est à La Villaudry,
Qui monte tous les jours sur le colombier,
Et elle voit sept lieues autour d'elle,
Avec une *longuevue* qu'elle a.

La petite vieille femme disait
Un jour au vieux La Villaudry :
— Je vois venir Ervoanik Prigent,
Avec les charretiers de Guingamp ;

Sur le cheval de devant est un perroquet,
Qui sait le latin et le français ;
Qui sait le latin et le français,
Aussi bien que le breton. —

Quand La Villaudry entendit cela,
Il se rendit à l'extrémité de son avenue ;
Il prit la tête du cheval de devant,
Et salua Ervoanik Prigent :

— Descendez, Ervoanik, entrez à la maison,
Et mettez vos chevaux à l'écurie. —
Ervoanik Prigent répondit
A La Villaudry, en ce moment :

— Je ne descendrai ni entrerai dans votre maison,
Et mes chevaux n'iront pas à l'écurie;
Je ne déchargerai pas mon cheval blanc,
Que je ne sois arrivé à Tréguier, pour dîner.

Que je ne sois arrivé à Tréguier, pour dîner,
En la société de ma sœur aînée. —
Le vieux La Villaudry répondit
Alors à Ervoanik Prigent :

— Entre Saint-Malo et Tréguier,
Etaient les brigands, hier ;
Se trouvaient les brigands, hier à midi,
Ervoanik, prenez garde à eux ! —

(1) Ervoanik est un diminutif de *Ervoan*, *Ewenn*, *Iouenn*, qui tous signifient Yves. C'est le Owenn gallois et irlandais.

Ervoanik Prigent pa 'n euz klewet,
Diwar he varc'h 'zo dilampet;
Diwar he varc'h eo dilampet,
Gant ar Vilaudri ez eo et.

Ar c'houarneres 'n euz kavet,
He berroket d'eï 'n euz roët;
He berroket d'eï 'n euz roët,
Lec'h 'nn itron 'n euz hi c'hommerret.

Merc'h ar Vilaudri a lare
D'ar Vilaudri goz en noz-se :
— Mui 'respet diskoez da dut ann ti,
Ewit d'ac'h-c'hui, kerkoulz ha d'in..... —

Nep 'glewje Ervoanik Prigent
O soon gant he flaüt arc'hant!
Ar re-goz d'ann nec'h 'ebate,
'R re iaouank d'ann traon 're iwe.

Soon a ra gant-hi ker vaillant,
Ma debauch kalon 'r verc'h iaouank;
Ma debauch kalon 'r verc'h iaouank,
Hen kaoud da bried a deuz c'hoant.

Ar Vilaudri-goz c'houlenne
Euz Ervoanik Prigent, 'n noz-ze :
— Ervoanik Prigent, d'in laret,
C'hui 'zo bet biskoaz dimezet? —

Ma karje Ervoanik bout laret
Na oa bet biskoaz dimezet,
'N dije rekouret he vuhe,
Hag he vadou 'n dije iwe :

Met kontrol hen euz bet laret,
Laret 'n euz ez oa dimezet :
— Hirie tri bloaz oann eureujet,
N'on bet met tri de gant ma fried. —

Ar Vilaudri goz a lare
D'Ervoan Prigent eno neuze :
— Ma karjac'h Ervoan bout laret
Na oac'h biskoaz bet dimezet,

Ho poa rekouret ho puhe,
Hag ho madou ho poa iwe. —
Paotred 'r Vilaudri 'zo deuet,
Ervoanik Prigent 'deuz aretet;

Ervoanik Prigent 'deuz aretet,
Ha war leur ar zal diskaret.
Frvoanik Prigent a lare
D'ar Vilaudri eno neuze :

Quand Ervoanik Prigent entendit cela,
Il sauta à bas de son cheval;
Il sauta à bas de son cheval,
Et suivit La Villaudry.

Il rencontra la gouvernante,
Et lui donna son perroquet;
Il lui donna son perroquet,
Car il la prit pour la dame.

La fille de La Villaudry disait
Au vieux La Villaudry, cette nuit-là :
— Il témoigne plus de respect (déférence) aux gens de la maison,
Qu'à vous-même et à moi..... —

Celui qui aurait entendu Ervoanik Prigent
Jouant de sa flûte d'argent!
Les personnes âgées prenaient leurs ébats en haut (dans les [chambres),
Et les jeunes le faisaient aussi en bas.

Il jouait de son instrument si vaillamment,
Qu'il séduisit le cœur de la jeune fille;
Qu'il séduisit le cœur de la jeune fille;
Elle veut l'avoir pour époux.

Le vieux La Villaudry demandait,
A Ervoanik Prigent, cette nuit-là :
— Ervoanik Prigent, dites-moi,
Avez-vous jamais été marié? —

Si Ervoanik avait voulu dire
Qu'il n'avait jamais été marié,
Il eut sauvé sa vie,
Et aussi ses richesses.

Mais il dit tout le contraire,
Il dit qu'il était marié :
— Il y a aujourd'hui trois ans que je fus marié,
Je n'ai été que trois jours avec ma femme! —

Le vieux La Villaudry répondit
Alors à Ervoanik Prigent :
— Si vous aviez voulu, Ervoanik, avoir dit
Que vous n'avez jamais été marié,

Vous auriez sauvé votre vie,
Ainsi que vos richesses! —
Les valets de La Villaudry sont alors arrivés,
Et ont arrêté Ervoanik;

Ils ont arrêté Ervoanik,
Et l'ont renversé sur l'aire de la salle.
Ervoanik Prigent disait
A La Villaudry, en ce moment :

— Aotro 'r Vilaudri, m'am c'haret,
War leur ho sall n'am lazfet ket;
N'am lazfet ket war leur ho sall,
'Nn anter ma gwad 'zo gwad roïall. —

Ar Vilaudri goz a lare
D'Ervoan Prigent eno neuze :
— Me am euz chass ha levrini,
Lipo da wad, dre ma skuilli! —

— Aotro 'r Vilaudri, mar am c'hredet,
Ebars ho ti n'am lazfet ket;
M' c'hasset d' doul-dor ho marchosi
M' welinn ma marc'h, 'rok ma varwinn! —

Ervoanik Prigent a lare,
Toul-dor 'r marchosi p'arrue :
— Aotro Doue, ma marc'hik kez,
Ama ta 'kollfomp hor buhez! —

Ar Marc'hik-gwenn, pa 'n euz klewet,
Euz hi stag eo em distaget;
Peder chadenn hen euz toret,
War 'r Vilaudri goz 'z eo lampet.

Seiz ar Vilaudri 'n euz lazet,
Ken eo digwet gant ann eizvet;
Ken eo digwet gant ann eizvet,
Allas! hennes 'n euz-han lazet!

Hennes hen euz ar marc'h lazet,
'N doa gwisket 'n habit hernachet.
Ervoanik Prigent, he vado,
Holl ez int bet chommet eno!

Kanet gant *ar C'hemener-bihan*,
bourk *Plouaret*, 1863.

— Seigneur de La Villaudry, si vous m'aimez,
Vous ne me tuerez pas sur l'aire de votre salle;
Vous ne me tuerez pas sur l'aire de votre salle,
La moitié de mon sang est sang royal. —

Le vieux La Villaudry répondit
A Ervoanik Prigent, en ce moment :
— J'ai des chiens et des lévriers,
Qui lècheront ton sang à mesure que tu le verseras ! —

— Seigneur de La Villaudry, si vous m'en croyez,
Vous ne me tuerez pas dans votre maison ;
Conduisez-moi au seuil de l'écurie,
Pour que je voie mon cheval avant de mourir ! —

Ervoanik Prigent disait,
En arrivant au seuil de l'écurie :
— Seigneur Dieu, mon cheval chéri,
C'est donc ici que nous perdrons la vie ! —

Quand le cheval blanc l'a entendu,
Il a rompu son attache;
Il a rompu quatre chaînes,
Et s'est précipité sur le vieux La Villaudry.

Il a tué sept La Villaudry,
Avant d'arriver au huitième;
Mais quand il est arrivé au huitième,
Hélas ! celui-là l'a tué !

Celui-là a tué le cheval,
Parce qu'il avait revêtu une cuirasse.
Ervoanik Prigent et ses richesses,
Tout resta là ! (1)

Chanté par le *Petit-Tailleur*,
au bourg de *Plouaret*, 1863.

(1) Je ne puis donner aucun éclaircissement historique sur cette étrange ballade, qui est répandue dans tout le pays de Tréguier. J'ignore complètement quel peut être le fait qui lui a donné naissance. Le nom de Prigent est très-commun dans les environs de Lannion : quant à La Villaudry (?), je ne connais ni famille, ni village, ni manoir de ce nom ; à moins pourtant que La Villaudry ne soit la traduction française de Keraudry. On peut rapprocher *Ervoanik Prigent* de *Iannik ar Bon-Garçon*, page 354 de notre recueil : il y a quelque analogie dans la situation générale, et dans quelques détails.

ERVOANIK PRIGENT.

EIL GWES.

I

Et 'Ervoanik Prigent d'ar men-aour,
Bikenn Landreger na ve paour;
Bikenn Landreger paour na ve,
Met 'r Vilaudri hen atakfe.

Ar zorseres koz ar Vilaudri
'Iee bemde war-lein ar c'houldri;
'Iee bemde war-lein ar c'houldri,
Seiz lew tro-rond 'wele diout-hi.

— Me 'well 'tont Ervoanik Prigent,
Ha gant-han tric'houec'h karg arc'hant;
Karget int a arc'hant hag aour,
Bikenn 'r Vilaudri na ve paour.

War 'r marc'h a-rok 'zo 'r perroket,
A oar al latinn, ar gallek;
A oar al latinn ar gallek,
Kerkoulz ha ma oar 'r Brezonek.

Ar zorseres-koz a lare
D'aotro 'r Vilaudri, un dez oe :
— Aotro 'r Vilaudri, em breparet,
Me 'well Ervoanik Prigent 'tonet;

Me 'well arru Ervoanik Prigent,
Ha gant-han tric'houc'h karg arc'hant,
Karget a arc'hant hag a aour,
Bikenn 'r Vilaudri na ve paour..... —

Ervoanik Prigent a lare
D'he charreterrienn, ann de-se :
— Charreet-c'hui lijer ha skanv,
Rag ar Vilaudri 'zo aman. —

N'oa ket he c'hir peurlavaret,
'N penn ar marc'h-a-rok eo kroget;
'N penn ar marc'h-a-rok eo kroget,
Ar Vilaudri 'n euz-han zaludet.

— Ervoanik Prigent, chommet fenoz,
Ema 'r volerrienn 'n Koad-ann-noz. —
— Koulz eo d'in merwell en ur c'hoad,
Evel 'n ho ti, m'hen goar ervad.... —

ERVOANIK PRIGENT.

SECONDE VERSION.

I

Ervoanik Prigent est allé à la mine d'or,
Jamais Tréguier ne sera pauvre;
Jamais Tréguier pauvre ne sera,
A moins que La Villaudry ne l'attaque.

La vieille sorcière de La Villaudry
Montait tous les jours sur le sommet du colombier;
Elle montait tous les jours sur le sommet du colombier,
Et voyait sept lieues à la ronde autour d'elle.

— Je vois venir Ervoanik Prigent,
Et avec lui dix-huit charretées d'argent;
Dix-huit charrettes chargées d'argent et d'or,
Jamais La Villaudry ne sera pauvre.

Sur le cheval de devant est un perroquet,
Qui sait le latin et le français;
Qui sait le latin et le français,
Aussi bien qu'il sait le breton.

La vieille sorcière disait
Un jour, au seigneur de La Villaudry :
-- Seigneur de La Villaudry, préparez-vous,
Je vois venir Ervoanik Prigent;

Je vois venir Ervoanik Prigent,
Et avec lui dix-huit charretées d'argent;
Dix-huit charrettes pleines d'argent et d'or,
Jamais La Villaudry ne sera pauvre..... —

Ervoanik Prigent disait
A ses charretiers, ce jour-là :
— Conduisez légèrement et sans bruit,
Car c'est ici La Villaudry! —

Il n'avait pas fini de parler,
Qu'il a pris la tête du cheval de devant;
Il a pris la tête du cheval de devant,
Et La Villaudry l'a salué :

— Ervoanik Prigent, restez passer la nuit,
Les brigands sont à *Koat-ann-noz*. —
— Autant vaut que je meure dans un bois,
Que dans votre maison, je le sais bien.... —

II

Bars ann ti pa 'z eo antreet,
'N dimezell vrao 'n euz rankontret;
'N dimezell vrao 'n euz rankontret,
He berroket d'eï 'n euz roët.....

Nep ' welje Ervoanik Prigent
Soon gant ur *ganjolenn* (1) arc'hant,
Ken a lare ar verc'h d'hi zad,
A renkje hen kaout da briad! —

— Ervoanik Prigent, d'in laret,
Pe c'hui 'zo dimet, pe n'oc'h ket? —
— Me am euz seiz a vugale,
A garrje bez 'r ger gant-he. —

Ha pa ea ho c'hoaniou debret,
Da c'hoari 'r c'hartou ez int et;
Da c'hoari 'nn dinsou ar c'harto,
Ervoanik 'c'honee bep-tro.

— Gone, Ervoanik 'r pez ' gari,
Ez out aze 'n heur ma varwi! —
Aotro 'r Vilaudri, m'am c'haret,
War leur ho ti n'am lazet ket;

Ma c'hasset d' gorn ho marchosi,
Ma welinn ma marc'h, kent m' varwinn;
Ma welinn ma marc'h, kent m' varwinn,
Pemp kant skoed 'n aour eo koustet d'in.

'R zorseres koz a gorn ann tan,
A deuz lavaret ker-buhan :
— N'hen kasset ket d'ar marchosi,
N'oc'h ket ouit he varc'h tri-ha-tri! —

Ervoanik Prigent, p'hen euz klewet,
Ter griadenn-forz 'n euz leusket;
Ter griadenn-forz 'n euz leusket,
He varc'h ter dor hen euz toret.

Kriz a galon nep na oelje,
Er Vilaudri nep a vije,
'Welet 'r charreterrienn maro,
Krouget war-bouez ho landonio.

Ar paj-bihan 'zo achappet,
Dre dor 'r jardinn eo em dennet;
Dre dor 'r jardinn eo em dennet,
D'anonz 'r c'hezlo d' Landreger eo et.

(1) Je traduis le mot *kanjolenn* par flageolet, quoique je ne le trouve ni dans Lagadeuc, ni dans Le Gonidec; c'est un mot tombé en désuétude, mais que je me rappelle avoir entendu dans d'autres chants populaires.

II

En entrant dans la maison,
Il a rencontré une belle demoiselle;
Il a rencontré une belle demoiselle,
Et lui a offert son perroquet.....

Il fallait voir Ervoanik Prigent,
Jouant d'un flageolet d'argent;
Si bien que la fille disait à sou père
Qu'elle voulait l'avoir pour époux !

— Ervoanik Prigent, dites-moi,
Etes-vous marié ou ne l'êtes-vous pas? —
— J'ai sept enfants,
Et je voudrais être auprès d'eux, à la maison ! —

Et quand ils eurent fini de souper,
Ils se mirent à jouer aux cartes;
A jouer aux dés et aux cartes,
Et Ervoanik gagnait à chaque coup.

— Gagne, Ervoanik, tant que tu voudras,
Mais voici l'heure où tu mourras! —
— Seigneur de La Villaudry, si vous m'aimez,
Vous ne me tuerez pas sur l'aire de votre maison;

Conduisez-moi dans un coin de votre écurie
Que je voie mon cheval avant de mourir;
Que je voie mon cheval avant de mourir,
Il m'a coûté cinq cents écus d'or. —

La vieille sorcière, du coin du feu,
Dit aussitôt :
— Ne le conduisez pas à l'écurie,
Vous n'êtes pas capables, trois à trois, de maîtriser son cheval.—

Ervoanik Prigent, en entendant cela,
Poussa trois cris, de toutes ses forces;
Il a poussé trois cris, de toutes ses forces,
Et son cheval a brisé trois portes.

Bien dur de cœur eut été celui qui n'eut pleuré,
Etant à La Villaudry,
En voyant les charretiers morts,
Pendus avec leurs guides ! (1)

Le petit page s'est échappé,
Il s'est sauvé par la porte du jardin;
Il s'est sauvé par la porte du jardin,
Et est allé porter la nouvelle à Tréguier.

(1) *Landon*, *Landoniou*, au pluriel, cordes, *guides*, au moyen desquelles les charretiers dirigent leurs chevaux.

III

Ann archer bihan 'zalude
Er Vilaudri pa zigoueze :
— Demad ha joa holl en ti-man,
'R zorseres koz, pelec'h eman?

'R zorseres koz pelec'h ema,
Ma meomp hi buhe da genta?....

. . . .

'Nn aotro 'r Vilaudri 'zo krouget,
Ar zorseres koz 'zo dewet;
Ar zorseres koz 'zo dewet,
Hi ludu gant 'nn awell gwentet!

Kanet gant Godik Fulup, en paroz *Plunet*. — 1867.

KERDADRAON HAG AR GERNEWEZ.

GWES KENTA.

I

Kerdadraon hag ar Gernewez,
Braoa daou den-jentil 'vale,
Hag a zo ho daou mignoned
War ar gwinn ha war ar merc'hed.

'Nn aotro Kerdadraon a lare
D'he vreur, ann aotro 'r Gernewe :
— It-c'hui, ma breur da Vontroulez
D'ober al lez d'ar benherez;

Ar benherez a Vezarnou,
Mar gallann 'vo itron 'r Gerdadraon,
Ha laret d'ez-hi, da welet,
Ma dilezell, ho kommerret. —

'Nn aotro Kernevez a lare,
En Montroulez pa arrue :
— Salut dac'h-c'hui fourdelizenn,
C'hui 'zo ker koant hag ur rozenn! —

— Mar on-me koant 'vel ur rozenn,
Ann aour ann arc'hant am gra gwenn;
Ann aour, 'nn arc'hant 'zo war ma zro,
Kernewez, ra koant ac'hanon. —

III

Le jeune archer saluait,
En arrivant à La Villaudry :
— Bonjour et joie à tous dans cette maison,
La vieille sorcière, où est-elle?

La vieille sorcière où est-elle,
Pour que nous ayons d'abord sa vie?.... —

. . . .

Le seigneur de La Villaudry a été pendu,
Et la vieille sorcière a été brûlée;
La vieille sorcière a été brûlée,
Et ses cendres ont été jetées au vent !

Chanté par Marguerite Philippe, commune de *Pluzunet*. — 1867.

DE KERDADRAON & DE LA VILLENEUVE

PREMIÈRE VERSION.

I

Kerdadraon et de La Villeneuve,
Les deux plus beaux gentilshommes qui existent,
Sont bons amis tous les deux,
En fait de vin et de femmes.

Le seigneur de Kerdadraon disait
A son frère, le seigneur de La Villeneuve :
— Allez, mon frère, à Morlaix,
Pour faire la cour à l'héritière;

A l'héritière de Mezarnou,
Qui, si je le puis, sera dame de Kerdadraon,
Et dites-lui, pour voir (pour l'éprouver),
De me délaisser et de vous prendre. —

Le seigneur de La Villeneuve disait,
En arrivant à Morlaix :
— Salut à vous, fleur de lys,
Vous êtes jolie comme une rose ! —

— Si je suis jolie comme une rose,
C'est l'or et l'argent qui me font blanche;
L'or et l'argent qui sont autour de moi,
De La Villeneuve, me font jolie. —

— Penheres, dimezomp hon daou,
Ha lezet ma breur Kerdadraon. —
— N' larann ket n'oc'h ket ma mignon,
Met Kerdadraon 'n euz ma c'halon.

Pa venn em hinviz diwisket,
Ha Kerdadraon en he rochet,
Ar pognard-noaz vont em c'halon,
Kerdadraon eo ma gwir vignon ! —

II

Ar benherezik 'c'houlenne,
Euz hi mageres, un dez oe :
— Ma mageres, lavaret d'in,
Hag eo poent d'in-me dimizi ? —

— Penheres, dimet pa garrfet,
C'hui n'ho euz bloaz nemet seitek;
Hogenn kent wit ma timezfet,
Lizer d'ho tad a vo kasset. --

— Ma mageres, mar am c'haret,
Lizer d'am zad na gasfet ket;
Lizer d'am zad na gasfet ket,
Ken 'vinn dimet hag eureujet;

Ken 'vinn dimet hag eureujet,
Et d' Gerdadraon gant ma friet. —
Ar vageres a lavare
D'ar benherezik en de-se :

— Bet drouk gant ann nep a garo,
Lizer d' Vezarnou me gasso,
Rag m'hen goar mad ez on manket,
En riskl da veza distrujet. —

. . . .

III

Et eo Mezarnou da Baris,
Da gerc'had un tan artifiz,
Na wit dewin ar Gerdadraon,
Hag 'r benheres a Vezarnou.....

Ar benherezik a lare,
A brennestr hi c'hambr, un dez oe :
— Me well levrenn m' zad en ale,
Ar wes-ma kolfomp hon buhe!

Ma fried paour, en em guzet,
A-walc'h eo d'in-me bout lazet ! —
Ar benherezik a lare
D'hi zad Mezarnou en de-se :

— Héritière, marions-nous tous les deux ensemble,
Et délaissez mon frère de Kerdadraon. —
— Je ne dis pas que vous n'êtes pas mon ami,
Mais à Kerdadraon est mon cœur.

Et quand je serais déshabillée en chemise,
Et Kerdadraon aussi en chemise,
Le poignard nu prêt de m'entrer dans le cœur,
Kerdadraon est mon véritable ami ! —

II

La jeune héritière demandait,
Un jour, à sa nourrice :
— Ma nourrice, dites-moi,
Si le temps est venu pour moi de me marier ? —

— Héritière, mariez-vous quand vous voudrez,
Vous n'avez que dix-sept ans;
Mais avant de vous marier,
Une lettre sera envoyée à votre père. —

— Ma nourrice, si vous m'aimez,
Vous n'enverrez pas de lettre à mon père;
Vous n'enverrez pas de lettre à mon père,
Jusqu'à ce que je sois fiancée et mariée;

Jusqu'à ce que je sois fiancée et mariée,
Et partie pour Kerdadraon avec mon mari. —
La nourrice répondit
A l'héritière, ce jour-là :

— Le trouve mauvais qui voudra,
J'enverrai lettre à Mezarnou,
Car je sais bien que j'ai failli,
Et que je risque de perdre la vie. —

. . . .

III

Mezarnou est allé à Paris,
Pour chercher un feu d'artifice,
Pour incendier le Kerdadraon,
Et l'héritière de Mezarnou.....

La jeune héritière disait,
Un jour, à la fenêtre de sa chambre :
— Je vois le lévrier de mon père dans l'avenue,
Cette fois, nous perdrons la vie !

Mon pauvre époux, cachez-vous,
C'est assez que je sois tuée moi-même ! —
La jeune héritière disait,
Ce jour-là, à son père Mezarnou :

— Ma zadik paour, mar am c'haret,
Kent wit ma bugel am lazfet;
Ma lazet kent wit ma bugel,
N' vo ket red d'in diou-wes merwel !

Met, tadik paour, mar am lazet,
Kent bars ma bugel a krogfet;
Grit d'in 'vel ma karfet neuze,
'Vel un tad mad d'he vugale ! —

Mezarnou koz a lavare,
Bars ar bugel paour pa groge :
— Gaou lar ma daoulagad ho daou,
Pe 'z out henvel euz Mezarnou ! —

N'oa ket he c'hir peurlavaret,
Ann tan artifiz 'zo kroget;
Ann tan artifiz 'zo kroget,
Ar Gerdadraon a zo dewet !

Ar benheres a lavare
D'hi zad Mezarnou ann de-se :
— Aotro Doue ! petra 'vo gret ?
Ar Gerdadraon a zo dewet !

— Tawet, ma merc'h, na oelet ket,
Ar Gerdadraon a vo zavet;
Ar Gerdadraon a vo zavet,
Hag en mein-glaz kudon toët;

Ha pa deuï ann heaul da bara,
'Vel arc'hant teuïo da vrilla;
'Vel arc'hant 'teuïo da vrilla
Gant ann heaul sklezr o lugerna. —

'N aotro Kerdadraon a laraz
D'he dad-kaer Mezarnou, p'hen klewaz :
— Ar Gerdadraon a vo zavet,
Aotro Mezarnou, hep ho kavet.

Gwell wit ho merc'h a Vezarnou
'Zo bet itron en Kerdadraon;
Ar verc'h-henan a Gerouspi
'Zo bet itron kent ewit-hi ! —

Kanet gant GARANDEL, leshanwet Kompagnon-Dall.

Keramborgne, 1845.

— Mon pauvre petit père, si vous m'aimez,
Vous me tuerez avant mon enfant;
Tuez-moi avant mon enfant,
Il ne me faudra pas mourir deux fois !

Mais, mon pauvre petit père, si vous me tuez,
Vous prendrez d'abord mon enfant (dans vos bras);
Puis, disposez de moi comme vous voudrez,
Comme fait un bon père de ses enfants ! —

Le vieux Mezarnou disait,
En prenant le pauvre enfant :
— Ou mes yeux me mentent tous les deux,
Ou tu ressembles à Mezarnou ! —

Il n'avait pas fini de parler,
Que le feu d'artifice a éclaté;
Le feu d'artifice a éclaté,
Et le Kerdadraon a été incendié !

L'héritière disait,
Ce jour-là, à son père Mezarnou :
— Seigneur Dieu, que faire ?
Le Kerdadraon est incendié ! —

— Consolez-vous, ma fille, ne pleurez pas,
Le Kerdadraon sera relevé;
Le Kerdadraon sera relevé
Et couvert en ardoises gorge-de-pigeon ;

Et quand le soleil luira,
Il brillera comme l'argent ;
Comme l'argent il brillera,
Sous le soleil clair qui éclatera. —

Le seigneur de Kerdadraon répondit
A son beau-père Mezarnou, quand il l'entendit :
— Le Kerdadraon sera rebâti,
Seigneur de Mezarnou, sans votre aide.

Mieux que votre fille de Mezarnou,
A été dame de Kerdadraon :
La fille aînée de Kerouspi
Y a été dame avant elle ! —

Chanté par GARANDEL, surnommé Compagnon-l'Aveugle.

Kerarborn, 1845.

AR GERDADRAON HAG AR GERNEWEZ

EIL GWES.

I

Er Gerdadraon a zo seiz mab,
Melenn ho bleo, glaz ho lagad;
Er Gerdadraon a zo seiz mab,
Braoa seiz den a wisk dillad.

'Nn aotro Kerdadraon a lare
D'he vreur Koat-ar-Skinn, un dez oe :
— Deut-c'hui da Vontroulez ganin,
Da c'houll 'r benheres da zimi. —

'Nn aotro Koat-ar-Skinn a lare,
En Montroulez pa arrue :
— Demad ha joa holl er ger-ma,
Noblanz Lezarmo (1) pelec'h 'ma? —

Hag ar porzier a lavaraz
Da Goat-ar-Skinn, vel m'hen klewaz :
— M'eo noblanz Lezarmo 'glasket,
E-toul ar porz a parlantet. —

Ha Koat-ar-Skinn a lavare,
Bars ar maner pa antree :
— Demad ha joa er maner-ma,
Ar benheres pelec'h ema? —

Hi mageres oa bars ann ti
Hag a lavaraz ewit-hi :
— 'Ma bars ar zal o tijuni,
Kalz a dutjentil 'zo gant-hi. —

'Nn aotro Koat-ar-Skinn a lare,
Bars ar zal ha pa arrue :
— Na demad dac'h-c'hui, penheres,
Dac'h-c'hui ha d'ho kompagnunes.

Penherezik, d'in-me laret
Ur veaj inutil am euz gret? —
— O Koat-ar-Skinn, n'ho euz-c'hui ket,
Rag Kerdadraon 'garann bepred :

(1) Les chanteurs disent, les uns *Mézarrou*, et les autres *Lezarmo*. Je ne suis pas en mesure d'établir, avec preuves à l'appui, lequel de ces deux noms il faut préférer, quoique je penche pour Mezarnou. Il y a un manoir noble de ce nom en la commune de Plouneventer, dans le Finistère. C'est sans doute celui que pilla La Fontenelle, le fameux Ligueur. Il ne se contenta pas de ce butin, estimé quarante mille écus; il enleva aussi l'héritière, fille de Vincent de Parcevaux, et l'épousa. — Il y a un manoir de Kerdadraon, à deux kilomètres de Saint-Pol-de-Léon.

DE KERDADRAON & DE LA VILLENEUVE

SECONDE VERSION.

I

A Kerdadraon il y a sept fils,
Aux cheveux blonds et aux yeux bleus;
A Kerdadraon il y a sept fils,
Les plus beaux enfants qui portent habits.

Le seigneur de Kerdadraon disait,
Un jour, à son frère Coat-ar-Skinn :
— Venez avec moi à Morlaix,
Demander l'héritière en mariage. —

Le seigneur de Coat-ar-Skinn disait,
En arrivant à Morlaix :
— Bonjour et joie à tous dans cette ville,
Où est le manoir noble de *Lezarmo ?*

Et le portier répondit
A Coat-ar-Skinn dès qu'il entendit :
— Si c'est le manoir noble de Lezarmo que vous cherchez,
Vous parlez au seuil de la cour. —

Et Coat-ar-Skinn disait,
En entrant dans la maison noble :
— Bonjour et joie dans ce manoir,
L'héritière où est-elle ? —

Sa nourrice, qui était dans la maison,
Répondit pour elle :
— Elle est dans la salle, à déjeuner,
Nombre de gentilshommes sont avec elle. —

Le seigneur de Coat-ar-Skinn disait,
En entrant dans la salle :
— Bonjour à vous, héritière,
A vous et à votre compagnie.

Jeune héritière, dites-moi,
Ai-je fait un voyage inutile ? —
— Oh ! non, dit-elle, Coat-ar-Skinn,
Car j'aime toujours Kerdadraon ; (1)

(1) Peut-être faudrait-il écrire *Kerandraon ?* En l'année 1590, le château de Kerouzéré, en Siberil, ayant été pris par les Ligueurs, Kerandraon qui y commandait pour le roi, fut tué par les soldats. Du reste, je crois que Kerdadraon et Kerandraon ne sont que le même nom.

Hag 've 'r c'hleze noaz em c'halon,
Kerdadraon ez e ma mignon!
Me ia da gaout ma mageres,
Hounnes 'zo d'in gouarneres.

Ma mageres, lavaret d'in,
Ha na ro ket poent d'in dimi? —
— N'oc'h met daouzek (vloaz) krog en trizek,
Abredik d' veza dimezet;

Red vezo kaout konje ho tad,
Ho keront, betek pemzek oad,
Hag ho tad 'zo et da Baris,
Bars 'retorno 'vo unnek miz;

Met me 'ia d' skriva lizerou,
Ewit kass d'ho tad ann aotrou. —
— Ma mageres, na rit ket se,
Me dimezo hep he gonje! —

II

Ar vageres a c'houlenne
Un dez ar beure, 'n hi gwele:
— Daoust a zo a newez en ker,
Kreena 'ra 'r paveïou 'n antier? —

— Ma co karronsiou Kerdadraon,
Magerezik 'zeu da vouit-on! —
Ar benheres a lavare
Da Gerdadraon eno neuze:

— N' 'c'h euz ket klasket dimezelled,
Gant-oc'h d' Gerdadraon na inn ket. —
— Dimezelled 'walc'h 'm euz klasket,
Ma c'hininterv ha ma moereb. —

Ar benheres a lavare
D'hi mageres, p'hi c'huitaë:
— Margerezik, mar am c'haret,
Ma iskuzou d'am zad 'refet.

III

'Nn aotro Lezarmo a lare,
Ebars ar ger pa arrue:
— Ma fenheres pelec'h eo et,
D'am digommer n'eo ket deuet? —

Ar vageres a lavaraz
D'ann aotro eno p'hen klewaz:
— Ho penheres 'zo 'n Kerdadraon,
Warc'hoaz dek miz kloz a vezo. —

Et quand l'épée nue serait dans mon cœur,
(Je dirais) : Kerdadraon est mon ami !
Je vais trouver ma nourrice,
Qui est aussi ma gouvernante :

Ma nourrice, dites-moi,
Le temps n'est-il pas venu de me marier ? —
— Vous n'avez que douze (ans), prenant treize,
C'est un peu tôt pour vous marier :

Il faudra avoir la permission de votre père,
Et celle de vos parents, jusqu'à l'âge de quinze ans ;
Et votre père est allé à Paris,
Et il n'en reviendra pas avant onze mois ;

Mais je vais écrire des lettres,
Pour envoyer au seigneur votre père. —
— Ma nourrice, ne faites point cela,
Je me marierai sans sa permission ! —

II

La nourrice demandait,
Un matin, de son lit :
— Qu'y a-t-il donc de nouveau en ville,
Que tous les pavés tremblent ? —

— Ce sont les carrosses de Kerdadraon,
Ma chère nourrice, qui viennent me prendre ! —
L'héritière disait
Au seigneur de Kerdadraon, en ce moment :

— Vous n'avez pas cherché de demoiselles (d'honneur),
Je n'irai pas avec vous à Kerdadraon ! —
— J'ai cherché des demoiselles assez,
Ma cousine et ma tante. —

L'héritière disait,
A sa nourrice, en la quittant :
— Nourrice chérie, si vous m'aimez,
Vous ferez mes excuses à mon père. —

III

Le seigneur de Lezarmo disait,
En arrivant à la maison :
— Mon héritière, où donc est-elle ?
Elle n'est pas venue me recevoir. —

La nourrice répondit
Au seigneur, quand elle entendit :
— Votre héritière est à Kerdadraon,
Il y aura demain dix mois pleins. —

— Me na gredann ket kement-se,
'Ve dimezet hep ma c'honje :
Mar eo ma fenheres dimet,
Mageres, c'hui a zo manket. —

— Gret 'm boa offr skriva lizerou,
Da gass ho bete, ma aotrou.....
Ann aotro, 'vel m'hen euz klewet,
D'he haj-bihan 'n euz lavaret :

— Na kerz-te brema da Baris,
Da gerc'had un tan artifiz,
Ewit dewi ar Gerdadraon,
Hag ar benheres Lezarmo ! —

IV

'Nn aotro Lezarmo a lare,
En Kerdadraon pa arrue :
— Demad ha joa holl en ti-ma,
Penheres Lezarmo pelec'h 'ma ? —

— Ema duze, en hi gwele,
Ur mab-bihan euz hi c'hoste,
Ha na eo ket c'hoaz badezet,
Ken 'po hano d'ez-han roët. —

Kerdadraon, 'vel ma 'n euz klewet,
Prim gant ar vinz 'zo diskennet;
Prim gant ar vinz eo diskennet,
Hag he dad-kaer 'n euz zaludet :

— Demad d'ac'h, ma zad Lezarmo ! —
— D'ac'h iwe, aotro Kerdadraon !
Na verite ket Kerdadraon,
Kaout 'r benheres a Lezarmo ! —

— Kerkoulz hag ho merc'h, Lezarmo,
'Zo bet itron en Kerdadraon !
Ar verc'h-henan a Gerouspi
Deuz bewet eno dizoursi ! —

Ar benheres, pa deuz klewet,
'Meaz hi gwele 'zo dilampet :
— Ma zadik paour, ma fardonet,
Me oar a-walc'h ez on manket. —

— Ma merc'h, kerzet-c'hui al lec'h-se,
Ma merc'h it-c'hui prim d'ho kwele;
Et 'zo messajer da Baris
Da gerc'had un tan-artifiz,

Ewit dewi ar Gerdadraon,
Iwe penheres Lezarmo ! —
Ar benheres, pa deuz klewet,
Hi bugel d'hi zad 'deuz roët :

— Je ne crois pas cela,
Qu'elle se soit mariée sans ma permission :
Si mon héritière est mariée,
Nourrice, vous avez failli ! —

— Je lui avais offert d'écrire des lettres,
Pour vous envoyer, mon seigneur..... —
Le seigneur, dès qu'il a entendu,
A dit à son petit page :

— Va-t-en tout de suite à Paris,
Chercher un feu d'artifice,
Pour incendier Le Kerdadraon,
Avec l'héritière de Lezarmo ! —

IV

Le seigneur de Lezarmo disait,
En arrivant à Kerdadraon :
— Bonjour et joie à tous dans cette maison,
L'héritière de Lezarmo où est-elle ? —

— Elle est là-bas, dans son lit,
Avec un petit fils à ses côtés,
Et il n'est pas encore baptisé,
Jusqu'à ce que vous lui ayez donné un nom. —

— Aussitôt que Kerdadraon entendit,
Il descendit vite l'escalier tournant ;
Il descendit vite l'escalier tournant,
Et salua son beau-père :

— Bonjour à vous, mon père Lezarmo ! —
— A vous aussi, seigneur de Kerdadraon !
Il n'était pas digne, Kerdadraon,
D'avoir l'héritière de Lezarmo ! —

— Aussi bien que votre fille, Lezarmo,
A été dame de Kerdadraon !
La fille aînée de Kerouspy
Y a vécu exempte de soucis ! —

Quand l'héritière a entendu cela,
Elle a sauté hors de son lit :
— Mon pauvre petit père, pardonnez-moi,
Je sais bien que j'ai failli ! —

— Ma fille, retirez-vous de là,
Ma fille, retournez, vite, à votre lit :
Un messager est allé à Paris,
Chercher un feu d'artifice,

Pour incendier le Kerdadraon,
Et aussi l'héritière de Lezarmo ! —
L'héritière en entendant cela,
Présenta son enfant à son père :

— Ma zadik paour, mar am c'haret,
Poan d'am bugel na refet ket! —
'Nn aotro Lezarmo 'lavare,
Bars ar bugel paour pa groge :

— Ma bugelik, deuss da veil-on,
Te 'vo heritier Lezarmo,
Ha me 'zavo did ur c'hastel,
Ar c'haera 'vo en Breiz-Izel;

He dorojou en aour melenn,
He brennestrou en arc'hant gwenn..... —

. . . .

N'oa ket he c'hir peurlavaret,
Ar paj en ti 'zo digwezet;
Ar paj en ti 'zo digwezet,
Ann tan er c'hastel 'n euz c'houezet! —

Dewet penheres Lezarmo,
Kerdadraon hag he holl vado! —

Kanet gant Anna **Prigent**,
euz a *Beurit-Jaudi.*

IVONA ANN HAMON.

GWES KENTA.

I

— Pajik, pajik, lavar d'in-me
Piou ar plac'h iaouank 'zo ase?
— Aotro, Ivona ann Hamon,
Koanta plac'hik 'zo en Leon. —

Ma faj-bihan deus-te ganin,
Eomp hon daou d'hi zaludin :
— Demad d'ac'h Ivona 'n Hamon,
'C'hui gouskfe 'n noz gant ar Baron? —

— Salv-ho-kraz, wit ze na rinn ket,
Ma mamm 'zo newez-intanvezet,
Hag a deuz a-walc'h a anvoui,
Heb ober muioc'h c'hoaz d'ez-hi. —

— Mon pauvre petit père si vous m'aimez,
Vous ne ferez point de mal à mon enfant ! —
Le seigneur de Lezarmo disait,
En prenant le pauvre enfant :

— Mon petit enfant, viens avec moi,
Tu seras héritier de Lezarmo,
Et je te bâtirai un château,
Le plus beau de toute la Basse-Bretagne;

Les portes en seront d'or jaune,
Les fenêtres d'argent blanc.....

. . . .

Il n'avait pas fini de parler,
Que le page est entré dans la maison;
Le page est entré dans la maison,
Et a mis le feu au château !

Et voilà l'héritière de Lezarmo brûlée,
Et Kerdadraon et tous ses biens !

Chanté par Anne PRIGENT,
de *Pommerit-Jaudi.*

YVONNE HAMON.

PREMIÈRE VERSION.

I

— Petit page, petit page, dis-moi,
Qui est cette jeune fille que voilà ? —
— Seigneur, c'est Yvonne Hamon,
La plus jolie jeune fille qui soit en Léon. —

— Mon petit page, viens avec moi,
Allons tous les deux la saluer :
Bonjour à vous, Yvonne Hamon,
Voudriez-vous passer une nuit avec le Baron ? —

— Sauf votre grâce, pour cela je ne le ferai pas;
Ma mère est veuve depuis peu de temps,
Et elle a assez de chagrin,
Sans lui en causer davantage. —

— Ivonaïk deut-c'hui ganin,
Me gasso ho mamm d'al leandi;
Me gasso ho mamm da leanes,
C'hui, Ivona, 'vo barones. —

Kement 'n euz gret euz hi fedi,
Ma 'z eo bet et gant-han d'he di;
Ma 'z eo bet et da Voazhamon,
Allas! 'wit glac'har hi c'halon!

Ar Baron iaouank a lare
D'he c'houarneres p'arrue:
— Laket ar beer a uz d'ann tan,
D'Ivoanik ha d'in, d'hor c'hoan. —

Ar Baron iaouank a lare
D'he bajik bihan en noz-se:
— Et d'ann traon, laret d'Ivona,
Donet ganin-me da goania. —

— Laret 'zo d'ec'h-c'hui, Ivona,
Dont gant ar Baron da goania. —
— Gant 'r servijerrienn me goanio,
Gant 'r gegineres a gousko. —

— Aotro, laret 'n euz Ivona
N' deui ket da ved-oc'h da goania;
Gant 'r servijerrienn a koanio,
Gant 'r gegineres a kousko. —

— Et d'ann traon, laret d'Ivona
Donet prim gant-on da goania;
Hag a vije merc'h ur markiz
N' vije gant-hi mui a diviz! —

— Laret a zo d'ec'h Ivona,
Dont gant ar Baron da goania,
Donet prim ha hasta huhan,
Hag 'ma ar zoubenn o ienan. —

Ar baron iaouank a lare
D'Ivona 'n Hamon en noz-se:
— Hag a vijec'h merc'h ur markiz,
N' vije gant-oc'h mui a diviz! —

— Ma enor a garann parfet,
'Oa kiriek d'in na deujenn ket. —
Ivona 'n Hamon 'lavare,
Euz taol ar Baron, p'azee:

— Petite Yvonne, venez avec moi,
J'enverrai votre mère au couvent;
Je ferai de votre mère une nonne,
Et vous, Yvonne, vous serez baronne. —

Il la pria tant et tant,
Qu'elle l'accompagna à sa maison;
Qu'elle l'accompagna à Goazhamon, (1)
Hélas ! pour l'affliction de son cœur !

Le jeune baron disait
A sa gouvernante, en arrivant :
— Mettez la broche au feu,
Pour le souper de la petite Yvonne et le mien. —

Le jeune Baron disait
A son petit page, cette nuit-là :
— Descendez, et dites à Yvonne
De venir souper avec moi. —

— On vous dit, Yvonne,
De venir souper avec le Baron. —
— Je souperai avec les domestiques,
Et je coucherai avec la cuisinière. —

— Mon Seigneur, Yvonne a répondu
Qu'elle ne viendra pas souper avec vous;
Elle soupera avec les domestiques,
Et couchera avec la cuisinière. —

— Descendez, et dites à Yvonne
De venir, vite, souper avec moi;
Et quand elle serait la fille d'un marquis,
Elle ne ferait pas plus de façons ! —

— On vous dit, Yvonne,
De venir souper avec le Baron,
De venir vite, de vous dépêcher,
Car la soupe refroidit. —

Le jeune Baron disait,
Cette nuit-là, à Yvonne Hamon :
— Et quand vous seriez la fille d'un marquis,
Vous ne feriez pas plus de façons ! —

— Mon honneur, que j'aime parfaitement,
Etait cause que je ne voulais pas venir. —
Yvonne Hamon disait,
En s'asseyant à la table du Baron :

(1) Il y a un manoir de Goazhamon en la commune de Plouisy, arrondissement de Guingamp.

— Ma oufenn, aotro ar Baron,
Ez afrontfec'h merc'h ann Hamon,
Me dorfe pint, iwe gwerenn,
Ha dre ar prenestr 'em daolfenn ! —

— Gant-oc'h Ivona, 'on souezet,
N'ho euz ket ho speret parfet. —
Ivona 'n Hamon a lare,
'N gwele 'r Baron pa c'hourvee :

— Ma oufenn, aotro ar Baron,
Ez afrontfec'h merc'h ann Hamon,
Ma oufenn-ze, aotro 'r Baron,
Me voutfe 'r gontel em c'halon ! —

Ar Baron iaouank a lare
Da Ivona, pa hi c'hlewe :
— Gant-oc'h, Ivona 'on souezet,
C'hui n'e ket parfet ho speret ! —

II

Ar Baron iaouank a lare
D'he gegineres euz 'r beure :
— Gret dijuni Ivona mad,
Na ewit hi zrugarekad !.... —

Ivona 'n Hamon a lare,
Euz hi c'her, dre ma tostaë :
— Aotro Doue, petra larinn,
Er ger d'am mamm pa arruinn :

En ker en noz-ma 'on lojet,
Gant ann dersienn 'on bet gwasket.....
. . . .

III

'N intanves paour a lavare
'N ti 'r medesinn pa arrue :
— C'hui 'zellfe dour ur feumeulenn,
Klanv eiz miz 'zo gant ann dersienn ? —

Ar medesinn a lavare
D'ann intanves paour en de-se :
— 'N hini 'zo perc'henn d'ann dour-ma,
Eiz miz bugale 'ma 'touga ;

Eiz miz bugale hag anter ;
Eiz miz bugale hag anter,
Ha bars ma arrufet er ger,
A vezo achu hi amzer ! —

— Si je savais, mon seigneur le Baron,
Que vous songiez à faire affront à la fille de Hamon,
Je casserais pinte et verre aussi,
Et me jetterais par la fenêtre ! —

— Je suis étonné de vous entendre, Yvonne,
Vous ne jouissez pas de votre raison ! —
Yvonne Hamon disait,
En se couchant dans le lit du Baron :

— Si je savais, mon seigneur le Baron,
Que vous songiez à faire affront à la fille de Hamon,
Si je savais cela, seigneur Baron,
Je me plongerais un couteau dans le cœur ! —

Le jeune Baron disait
A Yvonne, en l'entendant :
— Je suis étonné de vous entendre, Yvonne,
Vous ne jouissez pas de votre raison ! —

II

Le jeune Baron disait,
A sa cuisinière, le matin :
— Faites bien déjeuner Yvonne,
Pour la remercier..... —

Yvonne Hamon disait,
A mesure qu'elle approchait de chez elle :
— Seigneur Dieu, que dirai-je,
Quand j'arriverai à la maison ?

Que j'ai passé la nuit en ville,
Parce que j'ai été tourmentée par la fièvre ?....
. . . .

III

La pauvre veuve disait,
En arrivant chez le médecin :
— Voudriez-vous examiner les eaux d'une fille,
Qui est malade depuis huit mois de la fièvre ? —

Le médecin répondit
A la pauvre veuve, ce jour-là :
— Celle a qui appartient cette eau,
Est enceinte de huit mois ;

Elle est enceinte de huit mois et demi ;
Oui, enceinte de huit mois et demi,
Et quand vous arriverez à la maison,
Son terme sera venu.

IV

'N intanves paour a lavare,
Ebars ar ger pa arrue :
— Ma merc'h na vo ket liennet,
Ken-neubeud iwe arc'hedet :

Ken-neubeud iwe arc'hedet,
Approuv ann doktor 'vezo red..... —
'N doktor medesinn a lare
D'ann intanves paour, en de-se :

— Piou eo ar vamm 'ouzomp er-vad,
Med n'ouzomp ket piou eo ann tad ! —
Baron ar C'hoad a oa en ti,
Deut da welet hi digori :

— Piou eo ar vamm a ouzoc'h mad,
Me 'oar iwe piou eo ann tad.
Birwikenn hini n'eureujan,
Balamour d'ac'h-c'hui, Ivona ! —

Kanet gant Marie-Job **Kerival,**
Kerarborn, **1848.**

BARON AR C'HOAD
HAG IVONA ANN HAMON.
EIL GWES.

I

Baron ar C'hoad a c'houlenne
Na dre he gambr pa bazee :
— Piou eo ar baïsantes-se,
'Dremenn ker mistr war ar pave?

Me garie, 'wit 'n doubl pistolet
A vije ganin o kousket ! —
— Ma mestr ho toubl-pistolet d'in,
Ha me ielo da gomz gant-hi :

Demad d'ac'h-c'hui, Ivonaïk ! —
— Ha d'ac'h iwe 'me-z-hi, pajik ! —
— Laret zo d'ac'h, Ivona goant,
Donet gant ma aotro d'he gambr. —

IV

La pauvre veuve disait,
En arrivant à la maison :
— Ma fille ne sera pas ensevelie,
Ni davantage mise dans le cercueil ;

Ni davantage mise dans le cercueil,
Il faudra (auparavant) consulter le docteur.....
Le docteur médecin disait
A la pauvre veuve, ce jour-là :

— Qui est la mère, nous le savons bien,
Mais nous ne savons pas qui est le père. —
Le baron Dubois, qui était dans la maison,
Venu pour la voir ouvrir :

— Qui est la mère, vous le savez bien,
Et moi, je sais aussi qui est le père.
Jamais femme je n'épouserai,
A cause de vous, Yvonne ! —

Chanté par Marie-Josèphe KERIVAL,
Keramborgne — 1848.

LE BARON DUBOIS & YVONNE HAMON

SECONDE VERSION.

I

Le baron Dubois demandait,
En se promenant dans sa chambre :
— Qui est cette paysanne,
Qui passe si proprette sur le pavé ?

Je voudrais, pour une double pistole,
L'avoir à coucher avec moi ! —
— Mon maître, à moi votre double pistole,
Et j'irai lui parler :

Bonjour à vous, petite Yvonne ! —
— A vous pareillement, dit-elle, petit page. —
— On vous dit, Yvonne jolie,
De venir trouver mon Seigneur, dans sa chambre. —

— Lavaret d'ho mestr, paj bihan,
Donet d'ann ofern da Wenngamp;
Dont da Wenngamp d'ann ofern-bred,
Ha komzfomp war vur ar vered. —

Baron ar C'hoad a lavare
War vur 'r vered, 'r sul da greiz-de :
— Groage, merc'hed, en em dennet,
Ma larinn ur gir en sekret.

Ivonaïk, mar am c'haret,
Ganin da Voazhamon 'teufet. —
— N'inn ket da Voazhamon fete,
Ken 'm bo roët lein, da greiz-de. —

Ivonaïk a lavare,
Pa doa roët lein da greiz-de :
— Me ia da vale d'ar jardinn,
D'ober ur bouked louzou-finn ;

D'ober ur bouked louzou-finn,
A vajolain, a durkantinn ;
Mar arru Goazhamon aman,
'N han' Doue ma nac'het out-han. —

Baron Goazhamon a lare
'N ti Ivonaïk, p'arrue :
— Demad ha joa holl en ti-ma,
Ivonaïk, pe-lec'h ema ? —

— 'Baoe ma 'z eo hi lein debret,
Na ouzonn ket pe-lec'h eo et. —
— Mar 'ma er ger, n'hen nac'het ket,
Poan d'ober d'ez-hi n'am euz ket. —

— Et eo duze bars ar jardinn,
D'ober ur bouked louzou-finn ;
D'ober ur bouked louzou-finn,
A varjolain, a durkantinn. —

— Ivonaïk mar am c'haret,
Ganin da Voazhamon 'teufet. —
— Ganec'h da Voazhamon n'in ket,
Ma enor d'in a ve kollet..... —

. . . .

Dastumet gant J. M. AR C'HOUERO,
en paroz Prat, 1836.

— Dites à votre maître, petit page,
De venir à la messe à Guimgamp;
De venir à Guingamp à la grand'messe,
Nous causerons sur le mur du cimetière. —

Le baron Dubois disait,
Sur le mur du cimetière, le dimanche, à midi :
— Femmes et jeunes filles, retirez-vous,
Pour que je dise un mot en secret. —

Petite Yvonne, si vous m'aimez,
Vous viendrez avec moi à Goazhamon. —
— Je n'irai pas aujourd'hui à Goazhamon,
Jusqu'à ce que j'aie donné à dîner, à midi. —

La petite Yvonne disait,
Après avoir donné à dîner, à midi :
— Je vais me promener au jardin,
Pour faire un bouquet de fines herbes;

Pour faire un bouquet de fines herbes (fleurs),
De marjolaine et de thym;
Si Goazhamon arrive ici,
Au nom de Dieu, dites que je suis absente. —

Le baron de Goazhamon disait,
En arrivant chez la petite Yvonne :
— Bonjour et joie à tous dans cette maison,
La petite Yvonne, où est-elle? —

— Depuis qu'elle a dîné,
Je ne sais pas où elle est allée. —
— Si elle est à la maison, ne le niez pas,
Je n'ai pas de mal à lui faire. —

— Elle est allée la-bas, au jardin,
Pour faire un bouquet de fines herbes (fleurs);
Pour faire un bouquet de fines herbes,
De marjolaine et de thym. —

— Petite Yvonne, si vous m'aimez,
Vous viendrez avec moi à Goazhamon. —
— Je n'irai pas avec vous à Goashamon,
Car mon honneur serait perdu !.... —

. . . .

Ce fragment a été recueilli dans la commune de Prat, en 1836,
par J. M. Lehuérou, mon oncle.

BOSENN ELLIANT.

I

— Anter-kant nozwes ez oa bet
'N ur parkik bihan balanek;

'N ur parkik bihan balanek,
O klask laeres kleïer 'nn Drindet.

Ar c'hleier a zone ho zri,
— Olier baour, krouget a vi!

'Ma 'r Vosenn-wenn e penn da di,
Pa garo Doue, ial' en ti. —

— Pa deui en ti, me ial' e-mez.
Meur da galon a gra diez!

Kalon intanv hag intanves,
Kalon minor ha minores!.... —

II

Et eo ar vosenn a Elliant,
Et 'zo gant-hi seiz mill ha kant!

Kriz 'vije 'r galon na oelje,
E borc'h Elliant nep a vije.

O welet seiz mab 'n un tiad
O vont d'ann douar 'n ur c'harrad!

Ar vamm baour euz ho charread,
Ann tad war-lerc'h o c'huibanad;

Ann tad war-lerc'h o c'huibanad,
Kollet gant-han he skiant-vad!.....

. . . .

Red 'oe arreti 'nn ofern-bred,
Gant trouz ar c'hiri houarnet.....

. . . .

— Aotro sant Jili, eme-z-hi,
Lojet ma bugale 'n ho ti! —

— Penaoz hallfenn-me ho lojo,
Karget m'iliz bet' ann treuzou;

Karget m'iliz bet' ann treuzou,
Ha ma bered, bet' ar muriou!

LA PESTE D'ELLIANT.

— Cinquante nuits j'ai été
Dans un petit champ de genêts;

Dans un petit champ de genêts,
Cherchant à voler les cloches de la Trinité.

Les cloches sonnaient toutes les trois :
— Pauvre Olivier, tu seras pendu !

La Peste blanche est au pignon de ta maison. —
— Quand il plaira à Dieu, elle entrera.

Quand elle entrera, moi je sortirai.
Que de cœurs elle met en peine !

Cœur de veuf et de veuve,
Cœur d'orphelin et d'orpheline !.... —

II

La Peste est partie d'Elliant,
Elle a emporté sept mille et cent !

Cruel eut été le cœur de celui qui n'eut pleuré,
S'il eut été au bourg d'Elliant,

En voyant sept fils d'une même maison,
Allant en terre dans une même charrette !

La pauvre mère les traînait,
Le père suivait en sifflant;

Le père suivait en sifflant,
Il avait perdu la raison !....

. . . .

Il fallait interrompre la grand'messe,
A cause du bruit des charrettes ferrées....

. . . .

— Seigneur saint Gily, disait-elle,
Logez mes enfants dans votre maison ! —

— Comment pourrais-je les loger ?
Mon église est pleine, jusqu'aux seuils;

Mon église est pleine, jusqu'aux seuils,
Et mon cimetière, jusqu'aux murs ! —

Dao e benniga ar parkou,
Wit lakad lod euz ar c'horfou:

Dao e benniga ar c'hroaziou,
Ewit arreti ann Ankou! — (1)

III

E borc'h Gourin, war un doal-wenn,
Ez oa skrivet gwerz ar vosenn;

'N dimezell iaouank hi c'hane,
Ur c'hloarek iaouank a skrive.

Kanet gant GAÏT, maoues a 70 vloaz,
en paroz Plomeur (Finistère) en miz Eweon, 1868.

---

(1) VARIANTE.

Person Elliant 'zo bet kuitet,	Le recteur d'Elliant est parti,
D'ann Erge-vraz brema 'z eo et;	Il est allé au Grand-Ergué;
Preparet 'n euz ur walik-wenn,	Il a préparé une baguette blanche,
Da roï d'ann dut ann absolvenn;	Pour donner l'absolution aux gens;
Da roï d'ann dut ann absolvenn,	Pour donner aux gens l'absolution,
D'ar re 'oa klan gant ar voseun!	A ceux qui étaient malades de la peste!

Je tiens cette variante de M. SAUVÉ, jeune celtophile plein d'ardeur, à qui nous devrons bientôt un recueil de proverbes bretons, bien plus complet que celui de M. Brizeux. Elle fait partie d'une version de ce chant qu'il a recueillie au mois de mai dernier, près de la chapelle de *Ann Itron Varia ann hent*, en la commune de Saint-Divy, Finistère.

Cette pièce et la note suivante m'ont été communiquées par mon ami M. Le Men, archiviste du département du Finistère, qui a publié l'année dernière une nouvelle édition du *Catholicon* de Jehan Lagadeuc, dictionnaire breton, latin et français, imprimé pour la première fois à Tréguier, en 1499. La traduction est de moi.

NOTE.

« J'ai été mis sur la trace de cette version par M. Th. de Pompery, membre du conseil général du Finistère, et un des Bretons qui connaissent le mieux la Bretagne et *le breton*. M. de Pompery ayant eu l'obligeance de me faire savoir qu'il l'avait entendu chanter chez M. de Pascal, au château de la Villeneuve, en la commune de Plomeur, je priai notre ami M. Sauvé de la demander à M. H. de Pascal. Celui-ci s'empressa, avec sa bienveillance ordinaire, de nous en envoyer une copie, écrite sous la dictée d'une de ses servantes, nommée Gaït et âgée de 70 ans.

» La fin du XVIe et le commencement du XVIIe siècle ont été marqués en Bretagne par des épidémies dont l'existence nous est révélée par les documents du temps. C'est à cette époque qu'il faut faire remonter l'érection de ces nombreuses croix de pierre à fût épineux, connues principalement dans l'évêché de Léon sous le nom de *kroasiou ar vossenn* (croix de la peste). En 1564, le chapitre de Quimper déserta la ville et tint ses réunions dans les paroisses voisines, *propter pestem vastantem civitatem Corisopitensem*. On voit par les registres des sépultures de la commune de Plouescat, dans

Il faut bénir les champs,
Pour mettre une partie des cadavres;
Il faut bénir les croix,
Pour arrêter la Mort ! —

III

Au bourg de Gourin, sur une nappe blanche,
Fut écrit le gwerz de la Peste;
Une jeune demoiselle le chantait,
Un jeune clerc écrivait.

Chanté par MARGUERITE, femme de 70 ans,
dans la commune de Plomeur (Finistère) au mois de juin 1868.

---

le pays de Léon, que cette paroisse fut cruellement éprouvée par le fléau en 1626 et 1627. M. Miorcec de Kerdanet a inséré à la page 166 de son édition des *Vies des Saints de Bretagne*, d'Albert Le Grand, imprimée en 1837, deux ans avant le *Barzaz-Breiz*, quelques extraits d'un gwerz qui fut composé à cette occasion. En voici une copie littérale :

E Plouescat er plaç marc'hat,
E cafet a yaod da falc'hat,
Nemet en entre bian d'ar c'har,
Da gaç ar c'horfiou d'an douar.
Leun an ilis beteg an treusiou,
Hag ar veret beteg ar muriou.
Red eo benissien ar parc braz,
Da lacat oll bian ha braz.
E Plouescat ne ve cavet
Eur paotric da zivoal an deved,
Nemet eur paot trivach vloaz,
Goret ar vossen en e skoaz.

A Plouescat, sur la place du marché,
On trouve de l'herbe à faucher,
Si ce n'est dans l'étroite ornière de la charrette
Qui porte les cadavres en terre.
L'église est pleine jusqu'aux seuils,
Et le cimetière, jusqu'aux murs.
Il faut bénir le grand champ,
Pour mettre tout le monde, grands et petits.
A Plouescat on ne trouverait
Un jeune garçon, pour garder les moutons,
Si ce n'est un jeune garçon de dix-huit ans,
Qui a la peste apostumée dans l'épaule.

» Le gwerz de *la Peste d'Elliant* me paraît être contemporain de celui de *la Peste de Plouescat*. C'est la même langue, la même inspiration. Je ne vois aucune bonne raison qui puisse autoriser à lui assigner une date plus ancienne. Ce chant est inconnu dans la paroisse d'Elliant, où la tradition d'une peste qui aurait ravagé la contrée est cependant bien vivante. En revanche il est très-répandu dans les Montagnes-Noires, à Chateauneuf, Laz, Plounevez-du-Faou, etc., et aussi dans les montagnes d'Aré, où je l'ai retrouvé, notamment dans la paroisse de Berrien. »

MARKIZES DEGANGE.

GWES KENTA.

I

Mar plij ganec'h a selaoufet
Ur werz 'zo a newez zavet,
Ur werz pitoïabl a drue,
Gret da varkizes Degange..

Merc'h 'oa d'ann duk euz a Rohan,
Na oa nemed-hi hi unan;
Penheres 'oa, pa na oa ken,
Heritoures d'hi holl voïenn.

Dont 'ra hi zud da gonklui,
'Vije red lakad hi deski
Er c'hadans hag ar c'hademi (1),
Ewit parlant gant peb-hini;

Er c'hademi hag ar c'hadans,
Ewit diskour gant ann noblans.
Etre daouzek vloaz ha trizek,
En Rohan ez e konkluet

Hi dimi d'ur markiz puissant,
Markiz ann I, un den vaillant;
Hi dimi da varkiz ann I,
Hi c'harantez hag hi holl spi.

Tri miz anter e bet padet
Ar solennite ann eured,
Ar zonerienn, ar bal, ann dans,
Visito bemde d'ann noblans.

Pa 'z eo ann tri miz achuet,
Ar brezell 'zo bet disklezriet;
Ma renk 'r markiz mont d'ann arme,
Allas! he gark hen goulenne.

Em gavet 'ra ann daou arme,
Sevel ur gombat etre-z-he :
Krog-ha-krog ann daou enebour,
Allas! ma 'z int kouezet en dour!....

(1) Ces mots *cadence* et *académie*, employés par un paysan illettré qui n'en connaissait sans doute pas la signification, doivent s'entendre dans le sens de *les belles manières*, les manières de la cour.

LA MARQUISE DÉGANGÉ (1)

PREMIÈRE VERSION.

I

S'il vous plaît, vous écouterez
Un gwerz nouvellement composé,
Un gwerz rempli de pitié,
Fait à la marquise Dégangé.

Elle était fille du duc de Rohan,
Et il n'y avait qu'elle (d'enfant);
Elle était *penhérès*, puisqu'il n'y avait pas d'autre enfant,
Héritière de tous ses biens.

Ses parents décidèrent
Qu'il fallait l'instruire,
Dans la *cadence* et l'*académie*,
Pour pouvoir parler avec un chacun;

Dans l'académie et la cadence,
Pour discourir avec la noblesse.
Entre douze et treize ans,
On conclut à Rohan

De la marier à un marquis puissant,
Le marquis d'I, un homme vaillant;
La marier au marquis d'I,
Son amour et toute son espérance.

Trois mois entiers ont duré
Les solennités de la noce,
Les musiciens, le bal, la danse,
Des visites tous les jours à la noblesse.

Quand les trois mois furent finis,
La guerre a été déclarée,
Si bien que le marquis est obligé de se rendre à l'armée,
Hélas! sa charge l'exigeait.

Les deux armées se rencontrent,
Et un combat s'élève entr'elles :
Les deux ennemis sont aux prises,
Mais hélas ! ils tombent dans l'eau !....

(1) Je laisse ce nom tel que le prononcent nos chanteurs populaires, n'étant pas bien sûr de la manière dont il faudrait l'écrire, quoique je le soupçonne fort d'être une altération pour *Du Gage* (Du Cleux du Gage). — Souvent nos paysans désignent aussi cette ballade sous le titre de *Gwerz santes Radegonda*. Ils ont fait une sainte de l'infortunée marquise.

II

Radegonda berie Doue
Ewit hi friet, noz-ha-de.
Ewit ma vije-han miret.
Allas, siouas! ha na 'z eo ket!

Un de pa oa en hi fedenn,
A tigass Doue un el gwenn,
Hag a lavar d'ez-hi vel-henn.
— Radegond, chanjet a bedenn:

Pedet ewit hen delivran.
En tan ar purgator eman! —

. . . .

. . . .

Radegonda, vel ma klewas,
A gouezas hag a fatikas;
A zo kouezet ha fatiket,
Ann el gwenn 'n euz hi goureet.

Neuze a kommer hi c'himiad,
Digant hi mamm, digant hi zad;
Digant hi mamm, digant hi zad,
Balamour da *resret* hi mab.

Dont a ra darre da Rohan,
Vel ma 'z oa manet hi unan.,
Da gondu modest hi c'hanvou,
Ha da skuill kourant hi daerou.

Ur bloavez antier ez eo bet,
Biskoaz a oela n'eo tawet;
Biskoaz na dawas a oela,
Gant keun d'ar priet a defoa.

Dont 'ra d'hi darempred arre
Tud-jenntil vraz a galite,
Den puissant markiz Degange,
Un den doujet braz ar c'hontre.

Hag hi, gant ann aoun hen fachan,
A lar bout kontant an-ezhan;
Gant aoun da gaout he fachiri,
Konsant 'ra 'darre dimizi.

Selebret a oa ann eured,
Gant kalz a joa hag a *respet;*
Kasset da gastell Degange,
Lec'h ma finiso hi buhe.

Ar c'houlz-se dimeuz a amzer
'Oa ur brezell kontinuel,
Ma renk arre mont d'ann arme,
Allas! he gark hen goulenne....

II

Radegonde priait Dieu
Pour son mari, nuit et jour,
Afin qu'il fut épargné.....
Mais hélas ! il ne le fut pas !

Un jour qu'elle était en prière,
Dieu envoie un ange blanc,
Qui lui parle de la sorte :
— Radegonde, changez de prière ;

Priez pour le délivrer,
Il est dans le feu du purgatoire !

. . . .
. . . .

Dès que Radegonde entendit,
Elle tomba à terre et perdit connaissance ;
Elle est tombée à terre et a perdu connaissance,
L'ange blanc l'a relevée.

Alors elle prend congé
De sa mère et de son père ;
De sa mère et de son père,
Dans l'intérêt de son fils.

Elle retourne à Rohan,
(Comme elle était restée seule),
Pour porter modestement le deuil,
Et donner cours à ses larmes.

Une année entière elle a été,
Sans jamais cesser de pleurer ;
Jamais elle ne cessa de pleurer
Et de regretter son mari.

Vinrent à la fréquenter encore
De grands gentilshommes, des gens de qualité,
Puissant homme le marquis Dégangé,
Un homme redouté dans le pays.

Et elle, de peur de le désobliger,
Dit être contente de lui ;
De peur d'avoir sa facherie,
Elle consent encore à se marier.

On célébra la noce
Avec beaucoup de joie et de *respect ;*
On la conduisit au château Dégangé,
Là où elle perdra la vie.

A cette époque-là,
On était en guerre continuelle,
Si bien qu'il est obligé d'aller encore à l'armée,
Car hélas ! sa charge l'exigeait.....

Arru gant 'r Varkizes 'nn amzer
Ma renk pe genel, pe verwell,
Genell ar froucz d'oa konsevet,
En amzer 'r Markiz hi friet.

Genell a ra, gant kalz a boan,
Genell daou grouadur bihan,
Daou vugel kaer evel ann erc'h,
Unan 'oa mab, un-all 'oa merc'h.

Ar Varkizes a skriv lizer
Da gass d'hi friet, d'ar brezell,
Dont d'ober badeï he daou vugell,
Gant aoun na deufent da verwell.

P'arruas ul lizer gant-han,
'Oa en ur gombat ar gwasa;
Lakad 'ra war gorn all lizer,
Ober badeï 'n daou vugel.

III

Pa 'z eo ar brezell achuët,
'R Markiz d'ar ger 'zo retornet;
'R Markiz d'ar ger 'zo retornet,
Gant ur joa vraz en he speret.

Ebars ar ger pa 'z arruc,
Holl dut he di a zalude,
He briet hag he vugale,
Ur joa vraz hen defoa out-he.....

Beza 'oa iwe gouarner
War ar pont braz a *Bontgleïer (?)*
Ma renk mont arre d'ann arme,
Allas! he gark hen goulenne.

Euz ar ger pa 'z eo sortiet,
A ra ar gark euz he briet;
A ra ar gark euz he briet
D'ur falz kulator da viret;

Laret taol-pled euz ann ez-hi,
'Vel pa ve-z-han er ger hant-hi;
Euz he briet he vugale,
Beteg ann de ma retornje.

IV

Ar falz kulator 'oa neuze,
O leal beb-noz ha bemde,
En kompagnunes ann Itron,
En despet d'hi opinion.

Arrive le temps où la Marquise
Doit ou enfanter, ou mourir,
Enfanter le fruit qu'elle avait conçu
Au temps du Marquis son époux.

Elle enfante, avec beaucoup de peine,
Elle met au monde deux petites créatures,
Deux enfants blancs comme la neige,
Un était fils, l'autre était fille.

La Marquise écrit une lettre,
Pour porter à son mari, qui est à la guerre,
(Le priant) de venir faire baptiser ses deux enfants,
De peur qu'ils ne viennent à mourir.

Quand la lettre lui arriva,
Il était dans un combat des plus terribles;
Il met sur le coin de la lettre
Qu'il faut faire baptiser les deux enfants.

III

Quand la guerre fut finie,
Le Marquis retourna à la maison;
Le Marquis retourna à la maison,
Avec une grande joie dans l'esprit.

En arrivant chez lui,
Il saluait tous les gens de sa maison,
Sa femme et ses enfants;
Il les revoyait tous avec joie.....

Il était aussi gouverneur
Du grand pont de *Pontgleïer (?)*.
Si bien qu'il lui faut retourner à l'armée,
Hélas! sa charge l'exigeait.

En sortant de chez lui,
Il donne charge de sa femme;
Il donne charge de sa femme
A un faux curateur, pour la garder,

En lui recommandant de bien veiller sur elle,
Comme il le ferait lui-même, s'il était auprès d'elle;
(De veiller) sur sa femme et ses enfants,
Jusqu'au jour où il reviendrait.

IV

Le faux curateur était alors,
En vérité, nuit et jour,
En la compagnie de Madame,
En dépit de son opinion (malgré elle).

Un dez a oe ken ifrontet
Da vonet d'hi c'hambr d'hi c'havet;
Da vonet d'hi c'hambr d'hi c'havet,
(Gant an diaoul 'oa kuzuillet).

Mont eure d'hi c'hambr d'hi c'havet,
'Vel-henn out-hi hen euz komzet :
— N'ho euz ket ho kontantamant,
Pa n'ema ar Markiz presant. —

Radegonda 'vel ma klewas,
Ur fasad d'ezhan a roas :
— Tec'h al-lec'h-se, kef milliget,
Ann ifern a t'euz meritet!

Ma klewfe 'r Markiz, ma friet,
A ves-te bet ken ifrontet,
Ma ouife da ifrontiri,
'Vreofe did da holl izili! —

Sevel 'ra ar vrud dre ar vro,
Oa 'r Markiz 'tougenn ar c'hernio;
Sevel 'ra ar vrud evel-henn,
'Ra 'r Varkizes nozweziou gwenn.

Ar falz kulator skriv lizer
Da gass d'ar Markiz d'ar brezell,
Lakad war-n--ezhan evel-henn :
« 'R Varkizes 'ra nozweziou-gwenn!

» Paotred ho marchosi 'zo friant,
» Hag ho pried a zo iaouank;
» Hag ho pried a zo iaouank,
» Ha memeuz ez eo variant! »

V

Pa 'z eo ar brezell achuet,
Ar Markiz d'ar ger 'zo deuet.
Ebars ar ger pa arrue,
Holl dut he di a waltrete;

Ispisial paotred marchosi,
'Daoliou-treid ho zaole 'meaz ann ti.
Ar Varkizes a skriv lizer,
Da gass d'hi mamm da Landreger;

A skriv ann ez-han gant hi gwad,
Dont d'apaisi koler hi mab.
Ar vammik paour a lavare
D'hi mab ar *Baron* (1) p'arrue :

(1) Ne faudrait-il pas *markis*?

Un jour il fut assez effronté
Pour aller la trouver dans sa chambre;
Pour aller la trouver dans sa chambre,
(C'est le démon qui le conseillait).

Il alla la trouver dans sa chambre,
Et lui parla de la sorte :
— Vous n'avez pas votre contentement,
Puisque le Marquis n'est pas présent. —

Quand Radegonde entendit,
Elle lui donna un soufflet :
— Retire-toi d'ici, tison maudit,
Tu as mérité l'enfer !

Si entendait le Marquis mon mari
Que tu as été si effronté,
S'il connaissait ton insolence,
Il te broierait tous les membres ! —

Il répand le bruit dans le pays
Que le Marquis *portait des cornes;*
Le bruit s'élève ainsi :
Que la Marquise faisait des nuits blanches.

Le faux curateur écrit une lettre
Pour être portée au Marquis, à la guerre,
Et il y met ceci :
« La Marquise fait des nuits blanches !

» Vos garçons d'écurie sont *friands*,
» Et votre femme est jeune;
» Et votre femme est jeune,
» Et elle est même inconstante ! »

V

La guerre terminée,
Le Marquis retourne chez lui.
En arrivant chez lui,
Il maltraitait tous les gens de sa maison;

Principalement les garçons d'écurie,
Il les chassait à coups de pieds de la maison.
La Marquise écrit une lettre
Pour sa mère qui est à Tréguier;

Et elle l'écrit avec son sang,
(Pour la prier) de venir apaiser la colère de son fils.
La pauvre mère disait
A son fils le *Baron*, en arrivant :

— Ma mabik paour en em dalc'het,
Holl dut ho ti a waldretet;
Holl dut ho ti a waldretet,
Ober kalz glac'har d'ho priet ! —

— Ma mamm, 'me-z-han, en em dennet,
Rag ho skeï na c'houlennan ket;
Me eo ann hini a sonj d'in,
A dle lakad urz 'bars ma zi. —

— Ma mab, me am euz ho ganet,
'Tre ma daou gostez ho touget,
N'ho poa gret d'in kement a boan,
Ma mab, evel ma ret breman ! —

— Ma mamm 'me-z-han, en em dennet,
Rag ho skeï na c'houlennann ket;
Me eo ann hini, a sonj d'in,
A dle lakad urz-vad em zi.

Paotred ma marchosi 'zo friand,
Ha ma groeg a zo c'hoaz iaouank;
Radegonda a zo iaouank,
Ouspenn, 'lareur 'z eo variant. —

VI

Hag ar Markiz a lavare
Da he bried, en nozwez-se:
— Ma fried, en em breparet
Da gambr ann dourel da gousket;

Da gousket 'n kambr ann dourel-wenn,
Me iel' iwe brema soudenn. —
Ar Varkizes, pa deuz klewet
Mont d' gambr ann dourel da gousket,

(Kustum da vonet na 'z oa ket),
Da gimiadi 'zo em laket :
— Adieu 'me-z-hi, holl dut ma zi,
Adieu paotred ar marchosi;

Adieu d'ac'h ma bugale gez,
Adieu d'ac'h, ma diou vageres !
Dalet, gouarneres, 'n alc'houezou,
Bezet ewez euz ma madou;

Bezet ewez euz ma madou,
Ha dreist-holl ma bugaligou ;
Gret ober mad d'am bugale,
A vo minored kent ann de !.... —

'N aotro 'r Markiz a lavare
Na d'he bried, en nozwez-se:
— Ma fried, en em diwisket,
En noaz am euz c'hoant ho klewet. —

— Mon pauvre fils chéri, contenez-vous,
Vous maltraitez tous les gens de votre maison;
Vous maltraitez tous les gens de votre maison,
Et vous causez beaucoup de douleur à votre femme ! —

— Ma mère, dit-il, retirez-vous,
Car je ne veux pas vous frapper;
C'est moi, je pense, qui suis celui
Qui doit mettre de l'ordre dans ma maison ! —

— Mon fils, je vous ai mis au monde,
Je vous ai porté entre mes deux côtés,
Et jamais vous ne m'aviez causé autant de peine,
Mon fils, que vous m'en causez à présent ! —

— Ma mère, dit-il, retirez-vous,
Car je ne veux pas vous frapper;
C'est moi, je pense, qui suis celui
Qui doit mettre de l'ordre dans ma maison :

Mes valets d'écurie sont *friands*,
Et ma femme est encore jeune;
Radegonde est jeune,
On dit même qu'elle est inconstante. —

VI

Et le Marquis disait
A sa femme, cette nuit-là :
— Ma femme, préparez-vous
A aller coucher dans la chambre de la tourelle;

A aller coucher dans la chambre de la tourelle blanche,
Moi, j'irai aussi, dans un moment. —
Quand la Marquise a entendu
(Qu'il fallait) aller coucher dans la chambre de la tourelle,

(Elle n'avait pas l'habitude d'y aller),
Elle s'est mise à faire ses adieux :
— Adieu à vous tous, dit-elle, gens de ma maison,
Adieu, les valets d'écurie;

Adieu à vous, mes enfants chéris,
Adieu à vous, mes deux nourrices !
Tenez, gouvernante, voilà mes clefs,
Veillez sur mes biens;

Veillez sur mes biens,
Mais surtout sur mes enfants;
Faites qu'on traite bien mes enfants,
Qui seront orphelins avant le jour !....

Le seigneur Marquis disait
A sa femme, cette nuit-là :
— Ma femme, déshabillez-vous,
Je veux vous voir toute nue. —

— Ma fried, n'eo ket brao gwelet
Un den 've en noaz diwisket;
Me n'am euz gret nep resistans,
Na rentjenn d'ac'h obeisans. —

Radegonda, 'vel ma klewas,
War hi daoulinn en em strinkas;
War hi daoulinn eo em strinket,
Hi dillad a deuz diwisket :

Hi dillad a deuz diwisket,
Hi maerones a deuz pedet :
— Radegonda, ma maerones,
Bezet 'wit-on avokades!

Avokades dirag Doue,
Ewit ma c'horf hag ma ine;
Ewit ma c'horf ha ma ine,
Ha gret m'inn d'ho kwelet d'an ee! —

Pa 'z eo em diwisket en noaz,
'Vout he gleze en-hi bet' ar groaz;
Vout he gleze en-hi bet' ar groaz:
— Ah iaou! ma fried, c'hui am gloaz! —

Hag hen, pa oa gret he dorfet,
Goull' pardon ouz-hi hen euz gret;
Goull' pardon ouz-hi hen euz gret,
Med euz Doue, n' c'houlenne ket.

— Ma fried paour, ma fardonet,
Rag injustamant am euz gret,
Gant ann diaoul ez oann tentet! —
Med hi a oa dija marwet!

Med hi a oa dija marwet,
Hen respont na deuz ket gallet;
Hen respont na deuz ket gallet,
Med hi maerones a deuz gret.

— Tec'h al lec'h-se, den milliget,
Ann ifern a t'euz meritet;
Te t'euz meritet en ifern
Mont da dewi, kik hag eskern! —

Pa 'z ee 'r Varkizes d'ann envou,
'Z ee ar re-all gant ann diaoulou;
'Z ee ar re-all gant ann diaoulou,
Setu gwall-finn d'ar priejou!

Kanet gant Pipi Kourio, guiader.
***Kerarborn*, 1855.**

— Mon mari, il n'est pas décent de voir
Une personne deshabillée toute nue ;
Mais je ne vous ai jamais résisté,
Ni refusé de vous obéir. —

Quand Radegonde entendit cela,
Elle se prosterna à genoux ;
Elle s'est prosternée à genoux,
Puis elle s'est déshabillée :

Elle s'est déshabillée
Et a invoqué sa patronne :
— Radegonde, ma marraine,
Soyez ma protectrice !

Ma protectrice devant Dieu,
Pour mon corps et pour mon âme ;
Pour mon corps et pour mon âme,
Et faites que j'aille vous voir au ciel ! —

Quand elle se fut déshabillée toute nue,
Il plongea son épée dans son corps, jusqu'à la croix (la garde);
Il plongea son épée dans son corps, jusqu'à la croix :
— Aïe ! mon mari, vous me faites souffrir ! —

Et lui, quand il eut commis le crime,
Se mit à lui demander pardon ;
Il se mit à lui demander pardon,
Mais il ne le demandait pas à Dieu !

— Ma pauvre femme, pardonnez-moi,
Car j'ai agi injustement,
J'étais possédé par le démon ! —
Mais elle était déjà morte !

Mais elle était déjà morte,
Sans avoir pu lui répondre ;
Elle n'a pas pu lui répondre,
Mais sa patronne l'a fait :

— Retire-toi de là, homme maudit,
Tu as mérité l'enfer ;
Tu as mérité dans l'enfer
D'aller brûler, chair et os ! —

Quand la Marquise allait au ciel,
Les autres étaient emportés par les diables ;
Les autres étaient emportés par les diables,
Et voilà mauvaise fin aux deux époux.

Chanté par Pierre Kouaio, tisserand.
Keramborgne, 1855.

MARKIZES DEGANGE.

KIL GWES.

I

Selaouet holl hag a klewfet
Ur werz 'zo a newez zavet;
Ur werz 'zo a newez zavet,
Da ur varkizes ez eo gret.

Merc'h 'oa d'ann duk euz a Rohan,
Penheres, pa oa hi unan;
Penheres, oa pa na oa ken,
Heritoures d'hi holl voïenn.

Kasset oe d' Baris, da deski
Ar c'hadans hag ar c'hademi;
Ar c'hademi hag ar c'hadans,
'Wit diskouri gant ann noblans.

Hag en distro euz a-c'hane,
Tudjentil hi darempredе;
Tudjentil hi darempredе,
Euz a wad uhel ar roue.

A gement hi darempredе,
Neb-hini d'ez-hi na blije,
Ken deuas markiz Degange, (1)
D'hennes roas hi c'harante.

II

Ur miz anter ez eo padet
Ar solennite ann euret;
Met kement-se na bâd ket pell,
Mont 'renk ar markiz d'ar brezell,

Pa ambarke war ar mor-braz,
He enebour a rankontras;
He enebour 'n euz rankontret,
Goull' gourenn out-han hen euz gret.

(1) VARIANTE :

Dont' ra hi zad da supposi
A vije mad hi dimizi,
Hag hi reï d'ur markiz puissant,
Kastelleni, un den vaillant.

LA MARQUISE DÉGANGÉ.

SECONDE VERSION,

I

Ecoutez tous, et vous entendrez
Un gwerz nouvellement composé ;
Un gwerz nouvellement composé,
C'est à une Marquise qu'il a été fait.

Elle était fille du duc de Rohan,
Fille unique, puisqu'elle était seule ;
Elle était fille unique, puisqu'il n'y avait pas d'autre [enfant,
Héritière de tous ses biens.

Elle fut envoyée à Paris, pour apprendre
La *Cadence* et l'*Académie*;
L'Académie et la Cadence,
Afin de discourir avec la noblesse.

Et au retour de là,
De grands gentilshommes la fréquentaient ;
De grands gentilshommes la fréquentaient,
Gens de haut rang, du sang royal.

De tous ceux qui la fréquentaient,
Aucun ne lui plaisait,
Jusqu'a ce que vint le marquis Dégangé, (1)
A celui-là elle donna son amour. —

II

Un mois et demi ont duré
Les solennités de la noce ;
Mais tout cela ne dure pas longtemps,
Il faut que le Marquis aille à la guerre.

Quand il embarqua sur la grande mer,
Il rencontra son ennemi ;
Il a rencontré son ennemi,
Et il a demandé à lutter contre lui.

(1) Variante :

Son père vient à supposer
Qu'il serait bon de la marier,
Et de la donner à un Marquis puissant,
Castelleny, un homme vaillant.

Ma kouezjont krog-euz-krog en dour,
Ho daou, evel daou enebour.
Set' Radegond' intanvezet,
Ha hi sertenn na ouie ket.

Radegond' doa un orator
En hi jardinn, war vord ar mor,
Hag a deue en-han bemde,
Bemde, ewit pedi Doue;

Wit pedi ann aotro Doue
Ma c'honeje 'r Markiz en arme;
Ma c'honeje 'r Markiz hi fried
'R gombat war he inimied.

Un de, pa 'oa en hi fedenn,
'Tiskenn un el en hi c'hichenn:
— Radegond' lest ar bedenn-ze,
Beuzet ho pried 'vont d'ann arme;

En tan ar Purgator ema;
Pedet Doue d'hen delivra;
Pedet Doue d'hen delivra,
Laket oferiniou gant-han! —

III

Pad daou vloaz anter ez eo bet
O tougenn kanvo d'hi friet;
O tougenn kanvo d'hi friet,
Gant kalz a enor ha respet.

Pa 'oa un dez en hi fedenn,
'Tiskenn un el en hi c'hichenn:
— Radegond', lest ar bedenn-ze,
Pignet ho pried gant ann ele! —

Redegonda, pa deuz klewet,
A-c'hane prim a zo savet;
'Sao a-c'hane, a newez-flamm
Mont d'ar c'hastel da di hi mamm.

P'eo bet ur pennad evel-se,
Tudjentil hi daremprede;
Tudjentil braz daremprede,
Euz a wad huël ar Roue.

Hogenn a gement a zeue,
Hini d'hi c'halon na blije,
Ken 'deuas markiz *Deganvi*,
Hennes renkas kaout anezhi.

Ils tombèrent dans l'eau, en se tenant l'un l'autre,
Tous les deux, comme deux ennemis.
Voilà Radegonde veuve,
Et certes elle ne le savait pas.

Radegonde avait un oratoire,
Dans son jardin, au bord de la mer,
Et elle y venait tous les jours,
Tous les jours, pour prier Dieu.

Pour prier le seigneur Dieu,
Pour que le marquis vainquit à l'armée;
Pour que vainquit le marquis son mari,
Dans le combat contre ses ennemis.

Un jour qu'elle était en prière,
Descend un ange auprès d'elle :
— Radegonde, laissez cette prière-là,
Votre mari a été noyé, en se rendant à l'armée :

Il est dans le feu du purgatoire,
Priez Dieu de le délivrer ;
Priez Dieu de le délivrer,
Et faites dire des messes pour lui ! —

III

Pendant deux ans et demi elle a été
A porter le deuil de son mari ;
A porter le deuil de son mari,
Avec beaucoup d'*honneur et de respect.* (1)

Un jour qu'elle était en prière,
Un ange descend auprès d'elle :
— Radegonde, laissez cette prière-là,
Votre mari est monté parmi les anges ! —

Quand Radegonde entendit cela,
Elle se releva aussitôt ;
Elle se releva de là, et de nouveau,
Se rendit au château de sa mère.

Quand elle eut été quelque temps ainsi,
Des gentilshommes la fréquentaient ;
De grands gentilshommes la fréquentaient,
Du haut sang royal.

Mais de tous ceux qui venaient,
Aucun ne plaisait à son cœur,
Jusqu'à ce que vint le marquis *Deganvi* .
Celui-là, il fallut qu'il l'eût.

(1) *Gant enor ha respect*, est une phrase consacrée, un lieu commun qui se présente souvent dans nos poésies populaires, et qui revient à peu près à l'expression française avec convenance, avec religion.

'Veza ma oa un den doujet
Kredi hen refuz na ree ket;
Na grede ket dont d'hen refuz,
Dre ma 'oa un den gallouduz.

Daou viz anter ez e padet,
Ar solennite ann eured,
Ar zonerrienn, ar bâl, ann dans,
Vizitou bemde d'ann noblans.

Met kement-se na bad ket pell,
Mont 'renk ar Markiz d'ar brezell;
Ma teu lizer, 'beurz ar Roue
Da Deganvi d' vont d'ann arme.

IV

Ebars ur pennad goude-ze,
'C'hân daou vugel kaer 'vel an de;
'C'hân daou vugel kaer 'vel ann de,
Mab ha merc'h ez oa anezhe.

Ann itron a skrivas lizer,
D'aun aotro da zonet d'ar ger,
D' lakad badeï 'n daou inosant,
Gant aoun 'varwjent hep badeziant.

P'arruas al lizer gant-han,
'Oa en ur stourmad ar wassan:
'N em denn 'ra neuze a goste,
Ewit lenn ann tam paper-ze.

Skriva 'ra war gorn al lizer
Lakad badeï he daou vugel;
Lakad badeï 'n daou inosant,
Gant aoun 'varwjent hep badeziant.

Ha pa oa finn d'ar gombat-se,
'Retornas d'ar ger adarre:
A retornas arre d'ar ger,
Gant mall d' wellet he bried ker.

Holl dut he di, dre m'ho c'have,
Gant ur joa vraz ho briate;
Gant ur joa vraz en he gâlon
'C'h antre bars en kambr ann itron.

— Orsa eta, ma fried keaz,
C'hui n'och ket aze en ho eaz? —
— Me n'am euz sousi gant netra,
Ma fried paour, pa 'z oc'h ama! —

V

Na oa ket arru mad er ger,
Ma 'zo deut d'ez-han ul lizer;

Comme c'était un homme redouté,
Elle n'osait pas le refuser ;
Elle n'osait pas le refuser,
Parce que c'était un homme puissant.

Deux mois et demi ont duré
Les solennités de la noce,
Musiciens, bals, danses,
Des visites tous les jours à la noblesse.

Mais tout cela ne dure pas longtemps,
Il faut que le Marquis aille à la guerre ;
Une lettre arrive de la part du roi,
(Commandant) à Deganvi de se rendre à l'armée. —

IV

Quelque temps après,
Elle met au monde deux enfants, beaux comme le jour ;
Elle met au monde deux enfants, beaux comme le jour,
L'un était fils, et l'autre fille.

La Dame écrivit une lettre
Au Seigneur (pour le prier) de venir à la maison,
Pour faire baptiser les deux innocents,
De peur qu'ils ne mourussent sans baptême.

Quand la lettre lui arriva,
Il était dans un combat des plus terribles :
Alors il se retire à l'écart,
Pour lire ce morceau papier.

Il écrit sur le coin de la lettre
De faire baptiser les deux enfants ;
De faire baptiser les deux innocents,
De peur qu'ils ne mourussent sans baptême.

Et quand ce combat fut terminé,
Il retourna à la maison ;
Il retourna à la maison,
Pressé de revoir son épouse chérie.

A mesure qu'il rencontrait les gens de sa maison,
Il les serrait dans ses bras avec grande joie ;
Avec une grande joie dans son cœur,
Il entre dans la chambre de sa Dame.

— Or ça donc, mon épouse chérie,
Vous n'êtes pas là à votre aise. —
— Je n'ai plus souci de rien,
Mon pauvre mari, puisque vous voilà ! —

V

A peine était-il arrivé à la maison,
Qu'il lui vint une lettre ;

Ma 'zo deut d'ez-han ul lizer,
Da vonet arre d'ar brezel.

Ar Markiz iaouank a oele,
Euz he bried pa gimiade :
— Adieu eta, ma fried kez,
N'ho kwelinn mui ken eu buhez ! —

Ar Markiz iaouank a oele,
'N kambr 'r vageres pa ziskenne :
— Adieu eta, ma bugale,
Bikenn n'ho kwelinn en bukez ! —

Ar Markiz iaouank a oele,
D'he vugaligou pa boke ;
D'he vugaligou pa boke,
Ha d'ar vageres a lare :

— Adieu eta d'ac'h, mageres,
Kommerret soign ma bugale ;
Kommerret soign euz anez-ho,
Mar deuann d'ar ger, m'ho rekompanso.

Did, breur belek, karg a roann
Ma fried da vired breman,
Ha kommer soign euz anez-ho,
Mar deuann d'ar ger, m'as rekompanso. —

VI

N'oa ket et mad e-meaz ann ti, (1)

. . . .

Ann diaoul a zo soutil bepred,
Ewit tenti an-nep hen kred,
Hen euz lakad en he galon,
Da ziskenn en kambr ann itron.

— Na' demad d'ac'h-c'hui, ma c'hoar-geaz,
C'hui n'oc'h ket aze en ho eaz,
N'oc'h ket en ho kontantamant,
Pa n'oc'h gant 'r Markiz, 'zo ker koant :

Ma karfac'h-c'hui, ma c'hoar-gaer gez,
Ma c'hommer diou pe der nozwez,
A greiz ma c'haloñ m'ho karrje,
Oh ! ia, bete finn ma buhe ! —

Ar Varkizes, pa deuz klewet,
Ur fasad d'ez-han deuz roet ;

(1) Il doit y avoir ici une lacune d'un vers au moins.

Qu'il lui arriva une lettre,
(Commandant) d'aller encore à la guerre.

Le jeune Marquis pleurait,
En faisant ses adieux à sa femme :
— Adieu donc, ma femme chérie,
Je ne vous reverrai plus en vie! —

Le jeune marquis pleurait,
Quand il descendit dans la chambre de la nourrice : —
— Adieu donc, mes enfants,
Jamais je ne vous reverrai en vie! —

Le jeune Marquis pleurait,
En embrassant ses petits enfants :
En embrassant ses petits enfants,
Et il dit à la nourrice :

— Adieu à vous, nourrice,
Prenez soin de mes enfants;
Prenez soin d'eux,
Si je reviens à la maison, je vous récompenserai.

A toi, mon frère prêtre, je donne la charge
De veiller sur ma femme,
Et prends bien soin d'eux,
Si je reviens à la maison, je te récompenserai. — (1)

VI

Il n'était pas bien sorti de la maison.....

. . . .

Le Démon est toujours subtil,
Pour tenter celui qui le croit,
Et il lui mit dans le cœur (l'esprit,)
De descendre dans la chambre de la Dame.

— Bonjour à vous, ma chère sœur;
Vous n'êtes pas là à votre aise ;
Vous n'êtes pas dans votre contentement,
Puisque vous n'êtes avec le Marquis, qui est si beau.

Si vous vouliez, ma chère belle-sœur,
Me prendre pour deux ou trois nuits,
Je vous aimerais de tout mon cœur,
Oh ! oui, jusqu'à la fin de ma vie! —

Quand la Marquise entendit,
Elle lui donna un soufflet;

(1) Dans aucune des nombreuses versions que j'ai recueillies de cette ballade, je n'ai trouvé *ces adieux* tels que les donne la pièce correspondante du *Barzaz-Breiz*, (page 175, 6e édition) où ils rappellent si bien les adieux célèbres d'Andromaque et d'Hector, dans Homère. — Le petit Astyanax s'y trouve aussi.

Deuz roët d'ez-han ur fasad,
Hag hen beuzet bars en he wad :

— Setu aze al lealded
Ho poa-c'hui touet d'am fried !
M'oufefe 'r Markiz ma fried
A vec'h-c'hui bet ken ifrontet ;

Ho pe bet ann ifrontiri,
Da laret ar seurt komzou d'in,
A vreofe d'ac'h ho holl vemprou,
Lakad ho penn d' c'hoari c'hillaou ! —

Ar belek ez ha en koler,
A bign d'he gambr en bezr-amzer :
Skriva 'ra neuze lizerou,
Oa 'r Markiz 'tougenn ar c'herniou :

'N em reï a ra da dut hi zi,
Bete d'ar baotred marchosi !.....

. . . .

P'arruas al lizer gant-han,
'Oa en ur gombat ar Wassan.
Em denn 'ra un tam a goste,
Na ewit lenn ar paper-ze.

Dre ma lenne ar paperou,
'Efase al lizerennou ;
'Efase al lizerennou
Gant ma ree o skuila daelou.

Ha pa oa finn d'ar gombat-se,
Retorn 'ra d'ar ger adarre,
Ha tud he di, dre m'ho c'have,
Fasad-fasad ho ziskarre.

Ann itron, pa deuz-hi gwelet
Oa hi fried ken koleret,
A deuz hi flac'h ar gambr kasset
Ewit apezi hi fried.

Ar plac'h ar gambr, p'eo arruet,
War hi daoulinn 'zo em strinket ;
War hi daoulinn eo em strinket,
Pardon euz-han deuz goulennet.

— Ma mestrik paour, d'in-me laret
Perag ma 'z oc'h ken koleret ?
'R gwall-deod bennag ho euz klewet,
Warbenn 'r Varkizes ho priet ? —

'R Markiz iaouank, pa 'n euz klewet,
Ur fasad d'ez-hi 'n euz roët ;
'N euz roët d'ez-hi ur fasad,
Ha 'n euz-hi beuzet en hi gwad.

Elle lui donna un soufflet,
Et le noya dans son sang :

— Est-ce donc là la loyauté
Que vous aviez jurée à mon mari !
Si le Marquis mon époux savait
Que vous avez été si effronté;

Que vous avez eu l'insolence
De me tenir de tels propos,
Il vous broierait tous les membres,
Et mettrait votre tête à jouer aux quilles ! —

Le prêtre entre en colère,
Et monte aussitôt à sa chambre :
Il écrit alors des lettres,
(Disant) que le marquis *portait les cornes.*

Elle se donne aux gens de sa maison,
Jusqu'aux valets d'écurie !...,.

. . . .

Quand la lettre lui arriva,
Il était dans un combat des plus terribles ;
Il se retire un peu à l'écart
Pour lire ce papier.

A mesure qu'il lisait les papiers,
Il en effaçait les lettres;
Il en effaçait les lettres,
Tant il versait de larmes !

Et quand ce combat fut terminé,
Il retourna encore à la maison,
Et à mesure qu'il rencontrait les gens de sa maison,
Il les renversait à terre en les souffletant.

Quand la Dame a vu
Son mari si en colère,
Elle a envoyé sa femme de chambre
Pour l'apaiser.

La femme de chambre, en arrivant,
S'est jetée à ses genoux;
Elle s'est jetée à ses genoux,
Et lui a demandé pardon.

— Mon pauvre maître, dites-moi,
Pourquoi êtes-vous tant en colère ?
Vous avez entendu quelque mauvaise langue,
Au sujet de la Marquise, votre femme ? —

Le jeune Marquis l'ayant entendue,
Lui donna un soufflet ;
Il lui donna un soufflet,
Et la noya dans son sang.

Ann itron, pa deuz-hi gwelet
Hi flac'h er giz-se lakaët,
A skriv ul lizer gant hi gwad
D'hi mamm-gaer, 'oa en Huelgoat!

D'hi mamm-gaer, oa en Huelgoat,
Dont d'apezi koler hi mab;
Donet prest wit hen apezi,
A waldrete holl dut he di.

He vamm-gaer, pa 'z eo arruet,
War hi daoulinn 'zo em strinket;
War hi daoulinn eo em strinket,
Pardon hi mab 'deuz goulennet.

— Ma mab paour, d'in-me lavaret
Pez gwall-deodet ho euz klewet,
War-beun 'r Varkizes ho pried,
'Wit beza 'r giz-se koleret? —

— Ma mammik paour, mar am c'haret,
'N han' Doue ouz-in em dennet;
Wit ho skeï na c'houlenfenn ket,
Mar na dec'het, 'vinn oblijet. —

'N kambr ann itron a tiskennas,
Ha d'ez-hi raktall a laras:
— Gwisket-c'hui ho habit euret
M' iefomp d' 'r gambr euret da gousket. —

— Ma fried paour, d'in-me laret,
Pez gwall-deodet ho euz klewet;
Pez gwall-deodet ho euz klewet,
Ma 'z oc'h er giz-se koleret? —

— A-rok ann dez hen goufefet
Pe nozwez ho pezo-c'hui bet! —.....

. . . .

'R Varkizes iaouank a oele
Hi habit euret pa wiske;
Hi habit euret pa wiske,
Ha d'hi mamm-gaer a lavare:

— Ma mammik-kaer, mar am c'haret,
Sousi m' bugale 'gommerfet;
'Kommerfet soign euz anez-he,
Hi vo minored bars ann de! —

'N kambr ann dourel neuze 'pignas,
Ar Markiz d'ez-hi a laras:
— Diwisket ho habit euret,
Hag et er giz ma 'z oc'h ganet:

Diwisket holl, bet' ho rochet,
En noaz-puill 'fell d'in ho kwelet! —

Quand la Dame vit
Sa femme de chambre en cet état,
Elle écrivit une lettre, avec son sang,
A sa belle-mère, qui était à Huelgoat;

A sa belle-mère, qui était à Huelgoat,
(Pour la prier) de venir apaiser la colère de son fils;
De venir promptement l'apaiser,
Car il maltraitait tous les gens de sa maison.

Sa belle mère, quand elle fut arrivée,
Se jeta à ses genoux;
Elle se jeta à ses genoux
Et demanda pardon à son fils.

— Mon pauvre fils, dites-moi,
Quel mauvais propos vous avez entendu,
Au sujet de la Marquise votre femme,
Pour être à ce point en colère? —

— Ma pauvre mère, si vous m'aimez,
An nom de Dieu. éloignez-vous de moi;
Je ne voudrais pas vous frapper,
Et, si vous ne vous retirez, vous m'y forcerez. —

Il descendit dans la chambre de sa femme,
Et lui dit aussitôt:
— Mettez votre habit de noce,
Pour que nous allions coucher à la chambre nuptiale!

— Mon pauvre mari, dites-moi,
Quel méchant propos vous avez entendu;
Quel méchant propos vous avez entendu,
Pour être à ce point en colère? —

— Avant le jour vous saurez
Quelle nuit vous aurez passée!.....

. . . .

La jeune Marquise pleurait,
En mettant son habit de noce;
En mettant son habit de noce,
Et disait à sa belle-mère:

— Ma belle-mère, si vous m'aimez,
Vous aurez souci de mes enfants;
Vous prendrez soin d'eux,
Ils seront *mineurs* (orphelins) avant qu'il soit jour! —

Elle monta alors à la chambre de la tourelle,
Et le Marquis lui dit:
— Otez votre habit de noce,
Et mettez-vous comme quand vous êtes venue au monde:

Quittez tous vos vêtements, jusqu'à votre chemise,
Je veux vous voir absolument nue! —

— Ma fried paour, se n' dere ket,
Met pa lavaret ' vezo gret..... —

Etre hi c'halon hag hi fenn,
Deuz bet seiz taol koutelassenn:
Ker-lies taol ha ma skoë,
He bried ouz-han 'c'houlenne: —

— Ma fried d'in-me lavaret,
Perag 'vel-se ma c'hontellet?
Perag 'vel-se ma c'hontellet?
Me 'zant ar maro n' ho reket! —

Muia hen lake d' goleri,
N'oa ket ewit laza 'n ez-hi:
Ha ma krogas en bleo hi fenn,
Hi zaolas a gambr ann dourel.

Ha d'ann douar pa 'z eo kouezet,
Hi breur-kaër belek 'zo arruet;
Hi breur-kaër belek 'zo arruet,
Hag 'velhenn ouzhi 'n euz komzet : —

— « Demad d'ac'h-c'hui ma c'hoar-gaer gez,
« M' zo kiriek d'ac'h 'koll ho puhez :
« Me am euz daonet ma ine,
« Hag saovetaët ho hini --

'R Markiz iaouank, pa 'n euz klewet,
'N doa he bried injust lazet,
A zo bet et, a dra sertenn,
'R rest he vuhe d'ober pinijenn! (1)

Kanet gant ur vaoues, en enez *Batz*
Miz ere, 1854.

(1) Variante :

— Me ha brema d'rivier Jourdenn, 'Wit ober eno pinijenn ; Me ha da ober pinijenn, 'N lec'h n'am gwelo d'en birwikenn.	Je vais maintenant à la rivière du [Jourdain. Pour y faire pénitence; Je vais faire pénitence Là où personne ne me verra jamais !

VARIANTE.

Une troisième version présente, dans sa seconde partie, des détails assez intéressants. Je prie d'abord de remarquer ces deux vers :

D'ar c'houlz-ze 'vije 'r groage tri miz
Kent ewit monet d'ann iliz.

— Mon pauvre mari, cela n'est pas convenable,
Mais puisque vous dites, ce sera fait. —

Entre son cœur et sa tête,
Elle a reçu sept coups de coutelas :
A chaque coup qu'il frappait,
Sa femme lui demandait :

— Mon mari, dites-moi,
Pourquoi me *coutelassez-vous* ainsi ?
Pourquoi me coutelassez-vous ainsi ?
Je sens la mort de votre part ! —

Ce qui le mettait le plus en colère,
C'est qu'il ne pouvait pas la tuer ;
Il la prit alors par les cheveux,
Et la jeta hors de la chambre de la tourelle.

Quand elle fut tombée à terre,
Son beau-frère le prêtre arriva ;
Son beau-frère le prêtre arriva,
Et lui parla de la sorte :

— Bonjour à vous, ma chère belle-sœur,
C'est moi qui suis cause que vous perdez la vie !
J'ai damné mon âme,
Et j'ai sauvé la vôtre ! —

Quand le jeune Marquis apprit
Qu'il avait tué sa femme injustement,
Il alla, cela est bien certain,
Faire pénitence le reste de sa vie !

Chanté par une femme, dans l'île de *Batz*
Au mois d'octobre, 1854.

VARIANTE.

En ce temps-là, les nouvelles accouchées restaient trois mois
Sans se présenter à l'église.

ce qui ferait supposer ou que le poëte n'était pas contemporain de l'évènement qu'il raconte, ou que c'est une interpolation introduite par les chanteurs.

J'ai voulu essayer de faire une traduction rigoureusement littérale, un mot-à-mot absolu de cette variante, afin de donner au lecteur, autant que cela est possible, une idée de quelques inversions et particularités propres à notre langue. Cela pourra présenter quelque intérêt aux personnes qui étudient le breton armoricain au point de vue de la grammaire et de la philologie.

. . . .

IV

D' 'r c'houlz-ze 'vije 'r groage tri miz
Kent ewit monet d'ann iliz.
Pa oa o tont euz ann iliz,
'Kav hi breur-kaër, breur ar Markiz :

— Markizes, c'hui n'oc'h ket kontant,
Pa n'ema ar Markiz prezant ;
Mar karet-c'hui ma fermetti,
Bikenn met 'n ho krad na varwinn ! —

— Hounnes eo ar fidelite
'Brometjac'h d'ho preur, p' ieaz d'ann arme ?
Ma ve ma fried euz da glewet,
D' holl izili 've d'id toret !

Toret 've da holl izili,
Taolet er mor-dôn da veuï ! —
Mont reez da skriva ul lizer,
Da gass d'he vreur, 'oa er brezel ;

Lakad var-n-han en langaj mad :
A oa dogan, assuret-mad ;
'Touge ar c'hernio war he benn,
'Ree ann itron nozweziou gwenn.

Dont a reez ar Markiz d'ar ger,
Hag hen transportet gant koler ;
Dre ma rankontre tud he di,
Ho ziskarre hini 'hini.

Kass 'ra 'r Varkizes hi dimezell,
En esper tori he goler :
— Dimezell, 'me-z-han, em dennet,
Miret ho skeï na halfenn ket. —

Skriva 'ra 'nn aotro ul lizer
D' gass d'hi Vamm-gaer, da Vreiz-Izel,
Da laret d'ez-hi dont timad,
Da apezi koler hi mab.........

Ar Varkizes a lavare
En Duakanje pa arrue :
— Ma mab, me 'm boa bet kalz a boan
Euz ho mezur, pa oac'h bihan ;

Ha brema c'hui 'ro glac'har d'in,
'Tont da waltreti tud ho ti. —
— Ma mamm, 'me-z-han, en em dennet,
Rag miret ho skeï n'halfenn ket.

. . . .

IV

A la époque là était les femmes trois mois
Avant que aller à la église.
Quand était à venir de la église,
Trouve son frère-beau frère ~~(de) la Marquise~~:

— Marquise, vous ne êtes pas contente,
Puisque ne est le Marquis présent;
Si aimez vous me permettre,
Jamais que dans votre gré ne mourrai ! —

— Celle-là est la fidélité,
(Que) promites à votre frère quand alla à la armée ?
Si était mon mari à toi entendre,
Tes tous membres serait à toi cassés !

Cassés serait tes tous membres,
Jetés dans mer profonde à noyer ! —
Aller fit à écrire une lettre
A porter à son frère, était dans armée;

Mettre sur le lui, en langage bon,
Que était cocu, assuré bien ;
(Qu'il) portait les cornes sur sa tête,
Faisait la Dame nuitées blanches.

Venir fit le Marquis à la maison,
Et lui transporté par colère ;
A mesure que rencontrait gens (de) sa maison,
Eux renversait un à un.

Envoyer fait la Marquise sa Demoiselle,
Dans espoir casser sa colère :
— Demoiselle, dit lui, vous retirez,
Garder vous frapper ne pourrais pas.

Ecrire fait le Seigneur une lettre,
A porter à sa mère belle, à Bretagne Basse,
Pour dire à elle venir vite,
Pour apaiser colère son fils......

La Marquise disait
Dans *Dugangé* quand arrivait :
— Mon fils, moi avais été (eu) beaucoup de peine
A vous nourrir, quand étiez petit;

Et à présent vous donne douleur à moi,
A venir à maltraiter gens (de) votre maison. —
— Ma mère, dit lui, vous retirez,
Car garder vous frapper ne pourrais pas.

Na oar nikun ar sujet-se,
Nemet markizes Dukanje;
Nemet markizes Dukanje,
Hounnes a gollo hi buhe! —

Markiz Dukanje a lare,
D'ar Varkizes hag en noz-se :
— Et-c'hui da gousket d'ar gambr-wenn,
Me iel' iwe brema-soudenn. —

Ar Varkizes a lavare,
D'hi mates-vihan, en noz-se : —
— Gret-c'hui er-vad d'am bugale,
A vo minoro kent ann de! —

Santes Radegond' ma maerones,
Ma rekommandet da Doue,
Ma rekommandet da Doue,
Me a vo maro kent ann de! —

Markiz Dukanje lavare
Bars ar gambr-wenn pa arrue : —
— Markizes, 'me-z-han, ma fried,
En noaz am euz c'hoant d'ho kwelet. —

Pa oa hi diwisket en noaz,
Plant hi gleze en-hi bet' ar groaz!
Seiz taol hen euz d'ez-hi roët,
Kent ma 'z eo d'ann douar kouezet;

Bep-taol 'c'houlenne digant-han
Petra 'oa 'r sujet d'hi lazan? —
— Abalamour d'ar marc'hamon,
A oa antreet em c'halon. —

— Mar 'pije ouzinn anzavet,
Me 'm bije ho koler toret;
Me 'm bije ho koler toret,
Dre falz testo ho preur bélek. —

O Markizes paour, ma fried,
Medesined a vo klasket;
Medesined a vo klasket,
Hag ho kouliou gwellaët. —

— Salv-ho-kraz, 'me-z-hi, ma fried,
Merwell breman a vezo red :
Er Baradoz, pe war he dro,
Mar gret ar vad, nin em gavo!.....

Eno oe klewet forz ha kri,
Gant ar servijerrienn ann ti;
Gant 'r servijerrienn o oela,
Ar Varkizes o kimiada!

— Ne sait aucun le sujet ce,
Si ce n'est marquise Dugangé;
Si ce n'est marquise Dugangé,
Celle-là perdra sa vie! —

Marquis Dugangé disait
A la Marquise et en nuit-là;
— Allez vous à coucher à la chambre blanche,
Moi irai aussi maintenant bientôt. —

La Marquise disait
A sa servante petite, dans nuit cette :
— Faites vous dans bien à mes enfants,
Sera mineurs (orphelins) avant le jour!

Sainte Radegonde, ma marraine,
Moi recommandez à Dieu;
Moi recommandez à Dieu,
Moi serai morte avant le jour! —

Marquis Dugangé disait,
Dans la chambre blanche quand arrivait :
— Marquise, dit lui, mon épouse,
En nu je ai envie à vous voir. —

Quand était elle déshabillée en nu,
Plante son épée dans elle, jusqu'à la croix!
Sept coups lui a à elle donnés,
Avant que elle est à la terre tombée;

Chaque coup demandait d'avec lui
Quoi était le sujet à elle tuer?
— A cause de la jalousie
Etait entrée dans mon cœur! —

— Si aviez contre moi avoué,
Moi je aurais votre colère cassée;
Moi je aurais votre colère cassée,
Par faux témoins (de) votre frère prêtre. —

— O Marquise pauvre, mon épouse,
Médecins il sera cherché;
Médecins il sera cherché,
Et vos blessures (il sera) guéri. —

— Sauf votre grâce, dit-elle, mon époux,
Mourir à présent il sera nécessaire :
Dans Paradis, ou sur son tour (aux environs)
Si faites le bien, nous nous trouverons!..... —

Là fut entendu *force* et cris,
Avec les serviteurs de la maison;
Avec les serviteurs à pleurer,
La Marquise à faire ses adieux!

Pa diskenne ar c'horf d'ann traon,
'Hee hi breur-kaer gant ann diaoulo;
Pa oa hi laket bars ar c'harr,
'Hee dirag 'nn holl gant ar Gounnar!

Kanet gant ur vaouez a barez *Ploulec'h*,
Tennet diwar *Goz Gueodet*. — 1849.

ERVOANIK AL LINTIER.

GWERS KENTA.

I

Malloz ar stered hag al loar,
Ann heaul, pa bar war ann douar,
Malloz ar gliz a gouez d'ann traon,
A roan-me d'al les-vammo;

A roan-me d'al les-vammo,
Waz int er vro wit ann Anko;
Ann Anko, n' ra nemet laza,
Ar re-ze, 'laka distruja!

II

Me 'oa 'r bugelik maget mad,
P'arruas les-vamm 'n ti ma zad:
P'arruas les-vamm 'n ti ma zad,
A-c'houde n'am boe buhez-vad.

Pa vije, ma mamm ma zad gant ho fred,
Me vije dre 'r prennestr o sellet;
Me vije dre 'r prennestr o sellet,
Pe dreg ho c'hein 'n tu bennaket.

Pa vije debret ho fred gant-he,
Vije laret d'in mont en ti iwe;
Vije laret d'in monet en ti,
Ha taolet 'n askorn bennag d'in:

Ha taolet 'n askorn bennag d'in,
Pe un tam paillenn da debri.
Me a iee neuze 'n em oela
Da di ma mageres da breja.

Quand descendait le corps à en bas,
Allait son frère beau avec les diables ;
Quand était elle mise dans la charette,
(Il) allait devant tous avec la rage ! —

Chanté par une femme de la paroisse de *Pleulec'h*,
près du *Koz-Guéodet*. — 1849.

ERVOANIK LE LINTIER.

PREMIÈRE VERSION.

I

La malédiction des étoiles et de la lune,
Celle du soleil, quand il brille sur la terre,
La malédiction de la rosée qui tombe en bas,
Je les donne aux marâtres !

Je les donne aux marâtres,
Elles sont pires dans le pays que la mort :
La mort ne fait que tuer,
Et celles-là font détruire !

II

J'étais un petit enfant bien élevé,
Quand arriva une marâtre dans la maison de mon père ;
Quand arriva une marâtre dans la maison de mon père,
Et depuis, je n'ai pas eu bonne vie.

Quand mon père et ma mère étaient à leur repas,
J'étais à la fenêtre à les regarder ;
J'étais à la fenêtre à les regarder,
Ou derrière eux, quelque part.

Quand ils avaient fini leur repas,
On me disait d'entrer dans la maison ;
On me disait d'entrer dans la maison,
Et on me jetait quelque os.

Et l'on me jetait quelque os,
Ou un morceau de croûte à manger.
Alors j'allais, en pleurant,
(J'allais) manger chez ma nourrice.

— Digorret ho tor, ma mageres,
C'hui 'c'h euz hi digoret alies;
C'hui 'c'h euz hi digoret alies,
Me 'm euz gret 'n ho ti meur a bred ez! —

III

Barones al Lintier a lare
D'ar Baron, er ger p'arrue :
— Bet eo ho mab Ervoan ama,
Hag a c'hourdrous stard ho laza;

Hag a c'hourdrous kaout ho puhe,
Blamour ma touchet he leve! —
Baron al Lintier a laras
D'ar Varones, vel m'hi c'hlewas :

— Pell a renkfec'h hen laret d'in,
A-rok ma oufenn ho kredi,
Rag ma mab Ervoan am c'hare,
Mui 'wit hini ho pugale. —

— Mar n'am c'hredet ket eme-z-hi,
Goulennet 'gant holl dut ho ti;
Goulennet 'gant holl dut ho ti,
Ho d'euz-han klewet kouls ha me. —

Digant-he holl 'n euz goulennet,
Memez--tra 'vel-t-hi ' deuz laret;
En tuont, dre ma oant gant-hi,
Ho d'euz douget falz-testeni.

· Al Lintier-koz a lavare
D'he baotr marchosi en de-se :
— Laket ar marc'h a-rok ar c'hoch,
Me 'renk mont da Razon fenoz;

Fenoz d'Razon 'renkann monet,
Ha pa zouplfe 'r marc'h bep-kammed;
Ha pa zouplfe 'r marc'h bep-kammed,
Da Razon me a renk monét. —

IV

Baron al Lintier a lare,
Er ger a Razon p'arrue :
— Demad ha joa holl er ger-ma,
'Medi ann archerrien ama?

'Medi ann archerrienn Razon,
Da gerc'had Ervoan 'l Lintier d'ar prison?
Petra a larfac'h euz ur mab,
A c'hourdrouzfe lazan he dad;

— Ouvrez-moi votre porte, ma nourrice,
Vous me l'avez ouverte souvent ;
Vous me l'avez ouverte souvent,
J'ai fait chez vous maints repas à l'aise ! —

III

La baronne Le Lintier disait,
Au Baron, quand il arrivait à la maison :
— Votre fils Ervoan (Yves) a été ici,
Et il menace fort de vous tuer;

Et il menace fort de vous oter la vie,
Parce que vous touchez ses rentes. —
Le baron Le Lintier répondit
A la Baronne, sitôt qu'il l'entendit :

— Il vous faudrait me le dire longtemps,
Avant que je puisse vous croire,
Car mon fils Yves m'aimait
Plus qu'ancun de vos enfants. —

— Si vous ne me croyez pas, dit-elle,
Demandez-le à tous les gens de votre maison ;
Demandez-le à tous les gens de votre maison,
Qui l'ont entendu comme moi. —

Il les a tous interrogés,
Et ils ont tous dit comme elle :
De plus, comme ils étaient à son service,
Ils ont porté faux témoignage.

Le vieux Le Lintier disait
A son garçon d'écurie, ce jour-là :
— Attelez le cheval au coche,
Il me faut aller à Rennes cette nuit ;

Il me faut aller à Rennes cette nuit,
Et quand le cheval tomberait à chaque pas ;
Et quand le cheval tomberait à chaque pas,
Il faut que j'aille à Rennes ! —

IV

Le baron Le Lintier disait,
En arrivant dans la ville de Rennes :
— Bonjour et joie à tous dans cette ville,
Où sont les archers ici ?

Où sont les archers de Rennes,
Pour conduire Ervoanik Le Linter en prison ?
Que diriez-vous d'un fils
Qui menacerait de tuer son père ;

A c'hourdrouzfe kaout he vuhe,
Balamour ma touch he leve? —

. . . .
. . . .

Ann archer bihan a lare
'N ti Ervoan 'l Lintier p'arrue :
— Demad ha joa bars ann ti-ma,
Ervoanik 'l Lintier pe-lec'h ema? —

He vageres a respontas
D'ann archer bihan, p'hen klewas :
— Eman en he wele kousket,
Komzet sioul, n'hen dihunet ket. —

Ann archer bihan a lare,
Gant ar vinz d'ann nec'h pa bigne :
— Ervoan al Lintier n' spontet ket,
Me 'zo arru d'ho kommerret ;

Me 'zo arru d'ho kemmerret,
Ho tad hen euz gourc'hemenet. —
— Itron Varia ar Folgoat,
Petra am euz-me gret d'am zad?

Petra d'am zad am euz-me gret,
'Wit kaout sujet d'am c'hommerret?
Met p'hen euz ma zad kommandet,
Me ha da zevel 'wit monet.....

Itron Varia a Greiz-ker,
Ha n' gavfenn ket ur messajer
Ha n' gavfenn ket ur messajer,
A gasfe 'wit-on ul lizer;

A gasfe 'wit-on ul lizer,
D' laret d'am paeron dont en ker? —
Ann archer bihan 'respontas
D'Ervoan al Lintier p'hen klewas :

— Skrivet ho lizer pa garrfet,
Messajer d'hen kass n' vanko ket;
Messajer d'hen kass n' vanko ket.
Me iel' ma unan, mar be red. —

V

Ann archer bihan a lare,
'N ti 'n aotro Lomaria, p'arrue :
— Kommerret skabel hag azezet,
Kommerret 'l lizer-ma ha lennet. —

'N aotro Lomaria 'respontas
D'ann archer bihan, p'hen klewas :
— Me 'm euz lennet meur a lizer,
N' vije ket red d'in kaout skabel. —

Qui menacerait de lui oter la vie,
Parce qu'il touche ses rentes ! —

. . . .
. . . .

Le jeune archer disait,
En arrivant chez Yves Le Lintier :
— Bonjour et joie à tous dans cette maison,
Ervoanik Le Lintier où est-il ? —

Sa nourrice répondit
Au jeune archer, quand elle l'entendit :
— Il est couché dans son lit,
Parlez bas, ne le réveillez pas.

Le jeune archer disait,
En montant l'escalier tournant :
— Yves Le Lintier, ne vous effrayez pas,
Je viens pour vous arrêter ;

Je suis venu ici pour vous arrêter,
C'est votre père qui en a donné l'ordre. —
— Madame Marie du Folgoat,
Qu'ai-je donc fait à mon père ?

Qu'ai-je donc fait à mon père,
Pour lui donner sujet de m'arrêter ?
Mais puisque mon père commande,
Je vais me lever, pour vous suivre.....

Madame Marie du Kreiz-ker,
Ne trouverai-je pas un messager ?
Ne trouverai-je pas un messager,
Qui porterait une lettre pour moi ;

Qui porterait une lettre pour moi,
Pour dire à mon parrain de venir en ville ? —
Le jeune archer répondit
A Yves Le Lintier, quand il l'entendit :

— Ecrivez votre lettre quand vous voudrez,
Il ne manquera pas de messager pour la porter ;
Il ne manquera pas de messager pour la porter,
J'irai moi-même s'il le faut. —

V

Le jeune archer disait,
En arrivant chez le seigneur de Lomaria :
— Prenez un escabeau, et asseyez-vous,
Prenez cette lettre, et lisez-la. —

Le seigneur de Lomaria répondit,
Au jeune archer, quand il l'entendit :
— J'ai lu maintes fois des lettres,
Sans que j'eusse besoin d'escabeau. —

N' doa ket 'l lizer digoret mad,
Ma 'koueze 'n daëro he daoulagad;
N'oa ket wit hen anter lenna,
Gant ann dour o tont d'hen glebia :

— Itron Varia ar Folgoat,
Petra 'n euz gret m' fillor d'he dad;
Petra d'he dad an euz-han gret,
'R bugel daouzek (vloaz) n'e ket trizek ? —

VI

'N aotro Lomaria 'lare,
Bars en Razon pa arrue :
— Petra newentis 'zo ame
M'oc'h ken mintinn war ar bale ? —

Barones Deganje respontas
D'ann aotro Lomaria, p'hen klewas :
— Na newentis a-walc'h a zo,
Hon fillor ez ha d'ar maro ! —

— Itron Varia ar Folgoat,
A 'n euz gret hon fillor d'he dad ?
Petra d'he dad hen euz-han gret,
Ma 'n euz sujet d'hen kommerret ? —

VII

'N aotro Lomaria 'lare
D'ar bourrewienn na en de-se :
— Laket ma fillor er valans,
Me roï d'ac'h he bouez a chevans. —

— Ha pa rofac'h pouez ar ger-ma,
Aotro, n'ho po ket anez-han ;
Na roïnn ket anez-han d'ac'h,
Rag me 've distrujet 'n he blas. —

Barones Déganje 'lare
D'ar vourrewienn na en de-se :
— Laket ma fillor er valans,
Me roï d'ac'h he bouez a chevans;

Me roï d'ac'h a-walc'h a chevans,
Unan, diou, ter gwes he bouesans :
Mar n'e ket a-walc'h kement-se,
Me roï c'hoaz pouez ma inkane. —

— Ha pa rofac'h pouez ar ger-ma,
Barones n' roïnn ket anez-han;
Na roïnn ket anez-han d'ac'h,
Rag me 've distrujet 'n he blas. —

A peine avait-il ouvert la lettre,
Que les larmes tombaient de ses yeux;
Il ne pouvait pas la lire à moitié,
Avec les larmes qui la mouillaient :

— Madame Marie du Folgoat,
Qu'à donc fait mon filleul à son père?
Qu'a-t-il donc fait à son père,
Un enfant de douze ans, pas encore treize? —

VI

Le seigneur de Lomaria disait,
En arrivant à Rennes :
— Qu'y a-t-il ici de nouveau,
Que vous êtes de si bon matin sur pied? —

La Baronne Dégangé (Du Gage?) répondit
Au seigneur de Lomaria, quand elle l'entendit :
— Il y a du nouveau assez,
Notre filleul va à la mort ! —

— Madame Marie du Folgoat,
Qu'a fait notre filleul à son père?
Qu'a-t-il fait à son père,
Pour qu'il ait sujet de le faire arrêter? —

VII

Le seigneur de Lomaria disait
Aux bourreaux, ce jour-là :
— Mettez mon filleul dans la balance,
Je vous donnerai son poids de chevance. —

— Et quand vous en donneriez le poids de cette ville,
Seigneur, vous ne l'auriez pas;
Je ne vous le donnerais pas,
Car je serais mis à mort à sa place. —

La baronne Dégangé disait
Aux bourreaux, ce jour-là :
— Mettez mon filleul dans la balance,
Je vous donnerai son poids de chevance;

Je vous donnerai chevance à discrétion,
Une fois, deux fois, trois fois son poids :
Si cela ne suffit pas,
Je donnerai encore le poids de ma haquenée. —

— Et quand vous en donneriez le poids de cette ville,
Baronne, je ne vous le donnerais pas;
Je ne vous le donnerais pas,
Car je serais mis à mort à sa place. —

Ervoanik al Lintier 'lare
Na d'he vaërones en de-se :
— Ma maërones et-c'hui d'ar ger,
Lest 'r justis d'ober hi dever ! —

VIII

Ervoanik 'l Lintier 'lavare
Diwar ar potans 'n he goanze :
— Me 'well ma mageres 'tonet,
Zempla 'ra d'ann douar bep-kammed.

Ma mageres, ho pedi 'ran
Roï d'in m' maillurenn diwezan ;
C'hui 'poa roët d'in ma c'henta,
M'ho peed da roi ann diweza. —

Penaos, 'me-z-hi ma bugel-mad,
Na hallfe ket ma c'halon pad ;
N' hallfe ma c'halon pad a grenn,
D' lienna ur c'horf heb he benn ! —

Ervoanik al Lintier 'lare
Diwar ar potans 'n he goanze :
— Me 'm euz trio'houec'h kastel ha tric'houec'h ti,
Tourrel ha milinn euz peb-hini ;

Holl ho roann d'am c'hoar-vager,
Ma do sonj a Ervoanik 'l Lintier. —
Ar Varones a lavare
D'Ervoanik 'l Lintier p'hen klewe :

— Ervoanik 'l Lintier, petra ret?
Beza d'ac'h breudeur ha c'hoerezed. —
Ervoanik 'l Lintier respontas
D'he les-vamm, kerkent m'hi c'hlewas :

— Mar eo ewit kaout ma mado
Ho euz ma laket d'ar maro,
Me 'ia da zina gant ma gwad
Birwikenn n'ho po da glask mad ! —

IX

Tri de goude m'oe interret,
'Teue Ervoanik da brezek ;
'N ti ar justis eo em rentet,
Hag evel-henn 'n euz prezeget :

— Bars ann ifern 'zo preparet
Kadoriou kaer hag alaouret,
Kadoriou kaer, alaouret mad,
Tud ar justis, 'wit ho lakad ;

Ervoanik Le Lintier disait
A sa marraine, ce jour-là :
— Ma marraine, retournez à la maison,
Laissez la justice faire son devoir ! —

VIII

Ervoanik Le Lintier disait,
Assis sur la potence :
— Je vois ma nourrice qui vient,
Et elle s'affaisse à terre à chaque pas.

Ma nourrice, je vous prie
De me donner mon dernier maillot ;
Vous m'aviez donné le premier,
Je vous prie de me donner le dernier ! —

— Comment, dit-elle, mon enfant chéri,
Mon cœur ne pourrait y résister ;
Mon cœur ne pourrait résister, absolument,
A emmaillotter un corps sans sa tête ! —

Ervoanik le Lintier disait,
Assis sur la potence :
— J'ai dix-huit châteaux et dix-huit maisons,
Avec tourrelle et moulin à chacun ;

Je donne le tout à ma sœur de lait,
Pour qu'elle se souvienne de Ervoanik Le Lintier ! —
La baronne disait,
A Ervoanik Le Lintier, en l'entendant :

— Ervoanik Le Lintier, que faites-vous?
Vous avez des frères et des sœurs. —
Ervoanik Le Lintier répondit
A sa marâtre, sitôt qu'il l'entendit :

— Si c'est pour avoir mes biens
Que vous m'avez fait condamner à mort,
Je vais signer avec mon sang
Que jamais vous n'aurez rien à y prétendre ! —

IX

Trois jours après avoir été enterré,
Ervoanik revenait, et parlait.
Il s'est rendu dans la maison de la justice,
Et voici ce qu'il a dit :

— Dans l'enfer sont préparés
De beaux siéges dorés,
De beaux siéges bien dorés,
Gens de la justice, pour vous mettre :

'Tud ar justis, 'wit ho lakad,
Mar na ret ket a justis vad :
Roët d'am les-vamm 'r gwall-varo,
Ma zad da baëa ar c'hargo. —

X

'N aotro Lomaria 'lare
Da varon 'l Lintier en de-se :
— Avanset kaer eo ho ligne.
Lakad distrujan ho pugale ! —

Al Lintier koz a respontas
Da Lomaria, p'hen klewas :
— Gwell ve ur jardin dram-c'hoennet,
En-hi drouk-louzou dioanet. —

XI

Ann archer bihan a lare,
'N ti 'l Lintier koz pa arrue :
— Demad ha joa holl en ti-man,
Barones 'l Lintier, pa n'hi gwelan?

Barones 'l Lintier pa n'hi gwelan,
Rag me 'zo deut d'hi c'hlask aman :
Bars en Razon 'zo ur banket,
'Oc'h pedet da digommerret. —

Ar Varones, pa d'euz klewet,
Hi habit gwella d'euz gwisket;
Hi habit gwella d'euz gwisket,
'Wit mont da Razon d'ar banket. —

. . . .

Barones 'l Lintier a lare,
Diwar ar potans 'n hi c'hoanze :
— M'am bije goufet dont d'ar maro ama,
'N 'm bije ket gwisket ma habit gwella;

'N 'm bije ket gwisket ma habit gwella,
Da roï d'ar bourreo da uza ! — (1)

Kanet gant Mari-Job Kerival. — *Kerarborn*, 1848.

(1) Une autre version se termine ainsi :

Ervoanik 'l Lintier a lare
War ar potanz pa arrue :
— Me 'well 'c'hann ti ma mamm, ma zad,
Me garrie ve en tan ha gwad !

Me 'wel ma lesvamm 'n hi c'hambrjou,
Hag hi o son ar biniou;
Hi o son gant ur violanz,
D' deski d'hi merched ar c'hadanz !..... —

Gens de la justice, pour vous mettre,
Si vous ne rendez pas bonne justice :
Donnez à ma marâtre une mort terrible,
Et faites payer les frais à mon père ! —

X

Le seigneur de Lomaria disait
Au baron Le Lintier, ce jour-là :
— Belle avance pour votre lignée,
Que de faire mettre à mort vos enfants ! —

Le vieux Le Lintier répondit
A Lomaria, quand il l'entendit :
— Un jardin sarclé n'en vaut que mieux,
Quand les mauvaises herbes y ont poussé ! —

XI

Le jeune archer disait,
En arrivant chez le vieux Le Lintier :
— Bonjour et joie à tous en cette maison,
Où est la baronne Le Lintier, que je ne la vois ?

Où est la baronne Le Lintier, que je ne la vois,
Car je suis venu la chercher ici :
Il y a un banquet à Rennes,
Et vous êtes priée d'en faire les honneurs. —

Quand la baronne entendit,
Elle mit son plus bel habit ;
Elle mit son plus bel habit,
Pour aller au banquet à Rennes.

. . . .

La baronne Le Lintier disait,
Assise sur la potence (l'échafaud ?) :
— Si j'avais su que je venais ici à la mort,
Je n'aurais pas mis mon plus bel habit ;

Je n'aurais pas mis mon plus bel habit,
Pour le laisser au bourreau à user ! — (1)

Chanté par Marie-Josèphe Kerival. — *Kerambergne*, 1848.

(1) VARIANTE.

Ervoanik Le Lintier disait,
En arrivant sur la potence :
— Je vois d'ici la maison de ma mère et de mon père,
Je voudrais la voir en feu et en sang !

Je vois ma marâtre dans ses chambres,
Qui joue du biniou ;
Elle joue du violon,
Pour apprendre à ses filles la cadence !..... —

ERVOANIK AL LINTIER.

EIL GWES.

I

Malloz ann env hag ann douar,
Malloz ar stered hag al loar,
Malloz ar gliz a gouez d'ann traon
A roan-me d'al les-vammo!

Me 'oa 'r bugelik iaouank-flamm,
Pa varwas diganin ma mamm;
'Boe 'zo les-vamm en ti ma zad,
Me n'am euz ket a vuhe-vad.

Pa ve ma zadik gant he bred,
Me 've er prennestr o sellet;
Me 've er prennestr o sellet,
Pe dreg he gein 'n tu bennaket.

P' vo et ma les-vamm euz ann ti,
Taolo ma zad un askorn d'in,
Hag 'laro d'in hasta buhan,
Gant aoun na welfe ma les-vamm.

Neuze me ha en em oela,
Da di ma mageres da breja,
Da di ma mager, ma mageres,
'M euz gret eno meur a bred ez.

II

Ervoanik Lintier a lare
D'he les-vamm traitour un dez 'oe :
— Demad ha joa bars ann ti-ma,
Ma zadik keiz pe-lec'h ema?

Al les-vamm traitour a laras
D'Ervoanik Lintier, p'hen klewas :
— Na medi ket ho tad er ger,
Et eo en un tammik affer. —

— Ma mammik keiz, mar am c'haret,
Ma c'hourc'hemeno d'ez-han 'refet;
Gret ma gourc'hemeno d'ez-han,
Ha laret d'ez-han hen karan. —

Al les-vamm traitour a laras
Da varon 'l Lintier, p'arruas :
— Ni n' veomp ket er-fad aman
N'ho po distrujet ho mab henan.

ERVOANIK LE LINTIER.

SECONDE VERSION.

I

La malédiction du ciel et de la terre,
La malédiction des étoiles et de la lune,
La malédiction de la rosée qui tombe en bas
Je donne aux marâtres !

J'étais un petit enfant tout jeune,
Quand mourut ma mère;
Depuis qu'il y a marâtre en la maison de mon père,
Je n'ai pas bonne vie.

Quand mon père chéri est à son repas,
Moi, je suis à la fenêtre à le regarder;
Je suis à la fenêtre a le regarder,
Ou derrière son dos quelque part.

Quand ma marâtre sera sortie de la maison,
Mon père me jettera un os,
Et il me dira de me dépêcher,
De peur d'être vu par ma marâtre.

Alors je vais en pleurant,
Je vais manger chez ma nourrice;
Dans la maison de mon père nourricier et de ma nourrice,
J'ai fait bien des repas à mon aise !

II

Ervoanik Le Lintier disait,
Un jour à sa marâtre traîtresse :
— Salut et joie dans cette maison,
Mon père chéri où est-il ? —

La marâtre traîtresse répondit
A Ervoanik Le Lintier, quand elle l'entendit :
— Votre père n'est pas à la maison,
Il est allé à une petite affaire. —

— Ma mère chérie, si vous m'aimez,
Vous lui ferez mes compliments;
Faites lui mes compliments,
Et dites-lui que je l'aime. —

La marâtre traîtresse dit
Au baron Le Lintier, quand il arriva :
— Nous ne serons pas à l'aise ici,
Que vous n'ayez fait périr votre fils aîné.

Bet eo ho mab Ervoan ama,
Hen euz gourdrouzet ho laza;
Gourdrous 'ra kavet hon buhe
Warbenn ma touchet he leve. —

— 'Lies 'renkfac'h hen toui d'in,
Kent m'halfenn donet d'ho kredi;
Ma mab Ervoan sur am c'harie,
Mui 'wit hini ho pugale. —

— Mar na on da veza kredet,
Goulet euz ho tomestiked;
Goulet euz ho servijerrienn,
Ho mewelienn, ho mitijenn. —

III

'N aotro 'r Baron, 'vel ma klewas,
War gein he inkane 'bignas;
War he inkane 'e pignet,
'N hent a Razon 'n euz kommerret.

Pa oa o vont gant ann hent-bras,
Hag hen 'rankontr ar prevot bras;
Ar prevot bras 'n euz rankontret,
He hano d'ez-han 'n euz roët :

— Digasset nep 'garfet da vouit-han,
Ervoan Lintier larer 'n-ez-han;
En kement ker ma valeo,
Ervoan Lintier 'vo he hano.

P'oa Ervoan al Lintier kousket,
Pa na sonje en drouk-er-bed,
Ec'h arru tric'houec'h 'archerrienn,
D'hen amarri gant ur gordenn.

Ann tric'houec'h archer 'c'houlenne
Euz he vageres en de-se :
— Magerezik d'imp-ni laret,
Ervoan 'l Lintier pe-lec'h eo et? —

— E-medi 'n he wele kousket,
Petra faot d'ac'h-c'hui hen kavet? —
— Ni 'zo tric'houec'h archer a Razon,
Deut d' vouit Ervoanik d'ar prison. —

'R vageres paour, vel ma klewas,
Ter gwes d'ann douar a zemplas;
Ter gwes d'ann douar 'eo zemplet,
'N dut a justis 'deuz hi goureet.

Votre fils Yves a été ici,
Et il a menacé de vous tuer ;
Il nous menace de nous oter la vie,
Parce que vous touchez ses rentes. —

— Il vous faudrait me le jurer souvent,
Avant que je puisse vous croire ;
Mon fils Yves certes m'aimait
Plus qu'aucun de vos enfants. —

— Si je ne suis pas digne de foi,
Demandez-le à vos domestiques ;
Demandez-le à vos serviteurs,
A vos valets, à vos servantes. —

III

Le seigneur Baron, dès qu'il entendit,
Monta sur sa haquenée ;
Il monta sur sa haquenée,
Et prit le chemin de Rennes.

Comme il allait sur le grand chemin,
Il rencontra le grand prévôt ;
Il rencontra le grand prévôt,
Et lui donna son nom (celui d'Ervoanik).

— Envoyez qui vous voudrez pour l'arrêter,
C'est Yves Le Lintier qu'on l'appelle,
Et partout où il portera ses pas,
Son nom sera Yves Le Lintier. —

Quand Yves Le Lintier dormait,
Et qu'il ne songeait pas à mal,
Arrivèrent dix-huit archers,
Pour le lier avec une corde.

Les dix-huit archers demandaient
A sa nourrice, ce jour-là :
— Chère nourrice, dites-nous,
Yves Le Lintier où est-il allé ? —

— Il est couché dans son lit,
Que lui voulez-vous ? —
— Nous sommes dix-huit archers de Rennes
Venus pour emmener Ervoanik en prison. —

La pauvre nourrice, quand elle entendit,
S'affaissa par trois fois à terre ;
Elle s'affaissa trois fois à terre,
Les gens de la justice la relevèrent.

— Itron Varia ann Drindet
Petra 'waleur a t'euz te gret?
Petra a waleur a t'euz gret,
Te na 'z out bloaz nemet daouzek! —

Ann dud a justis 'c'houlenne
'N toul dor 'r gabinet en de-se :
— Digoret dor ar gabinet,
Ma 'z iefomp aze d'ho kwelet. —

Ervoanik 'l Lintier respontas,
Da dut ar justis, p'ho c'hlewas :
— Me n' digorrin ket ma c'habinet,
Ken am bo klewet ho reket —

— Ni 'zo tric'houec'h archer a Razon,
Deuet da vouit-oc'h d'ar prison.
Ervoan 'l Lintier em gonzolet,
Rag 'wit ho tad n'ho konzol ket. —

Ervoan 'l Lintier, 'vel ma klewas,
Da blas-ann-ti a zilampas;
Ter gwes d'ann douar eo zemplet,
'N dut a justis 'deuz-han goureet.

— Itron Varia ann Drindet,
Petra 'waleur am euz-me gret?
Petra 'waleur am euz-me gret,
Ma lak' ma zad ma c'hommerret? —

Ervoanik Lintier a lare
Da dut 'r justis eno neuze :
— Me iel' ganec'h lec'h ma karfet,
'N han' Doue n'am amarret ket!

Me eo he vugel, hen ma zad,
Ha senti d'ez-han a zo mad..... —

IV

Ervoanik 'l Lintier a lare,
Er ger a Razon p'arrue :
— Pe-lec'h 'ma ar prison aman
Ma ielo 'r minor paour en-han? —

Ar jeolieres 'respontas
D'ar Baron bihan, p'hen klewas :
— Prison 'walc'h, siouas! 'vo kavet
Pa n'ho euz raison na sujet. —

Ar Baron bihan 'lavare
D'euz ar prison un dez a oe :
— Itron Varia a Greiz-ker,
Na gavfenn ket ur messajer?

— Notre-Dame Marie de la Trinité,
Quel malheur as-tu commis ?
Quel malheur as-tu commis,
Toi qui n'as encore que douze ans ! —

Les gens de la justice demandaient,
A la porte du cabinet, ce jour-là :
— Ouvrez la porte du cabinet,
Que nous allions là vous voir. —

Ervoanik Le Lintier répondit
Aux gens de la justice, quand il les entendit :
— Je n'ouvrirai pas mon cabinet,
Que je n'aie entendu votre requête. —

— Nous sommes dix-huit archers de Rennes,
Venus pour vous conduire en prison.
Ervoanik Le Lintier, consolez-vous,
Car pour votre père, il ne vous console pas. —

Dès que Ervoanik Le Lintier entendit cela,
Il sauta sur l'aire de la maison ;
Trois fois il tomba à terre,
Les gens de la justice le relevèrent.

— Notre-Dame Marie de la Trinité,
Quel malheur ai-je donc commis ?
Quel malheur ai-je donc commis,
Que mon père me fait arrêter ? —

Ervoanik Le Lintier disait
Aux gens de la justice, en ce moment :
— Je vous suivrai où vous voudrez,
Mais, au nom de Dieu, ne me liez pas !

Je suis son fils, il est mon père,
Et il est bon de lui obéir..... —

IV

Ervoanik Le Lintier disait,
En arrivant dans la ville de Rennes :
— Où est la prison ici
Où le pauvre orphelin doit aller ? —

La géolière répondit
Au jeune Baron, quand elle l'entendit :
— Hélas ! on trouvera facilement une prison,
Puisqu'il n'y a ni sujet ni raison (de vous enfermer) ! —

Le jeune Baron disait,
Un jour, dans sa prison :
— Notre-Dame Marie du Kreiz-ker,
Ne trouverais-je pas un messager ?

Me n' gavfenn ket ur messajer
A gasfe 'wit-on ul lizer
Da Lomaria, ma zad paeron,
Hen defo glac'har 'n he galon ? —

Ar jeolieres a respontas,
D'ar baron bihan, p'hen klewas :
— Preparet lizer pa garfet,
Messajer a vezo kavet ;

Messajer a vezo kavet,
Da gass lizerou 'n ho reket ;
Hastet-c'hui ho skriva buhan,
Mar be red, me ief' ma unan. —

P'arruas al lizer gant-han,
'Oa en ur zall ho ebatan ;
Nombr a dut-jentil 'oa gant-han,
Holl 'n ur joausted ar vrasan.

— Demad ha joa bars ar zall-ma,
Da varkiz Lomaria d' genta ;
Da varkiz Lomaria d' gentan
Kezlo newez 'zigwez gant-han.

Kommerret kader, azeet,
Dalet al lizer, ha lennet. —
— N'am euz ket ezom a gador
Ewit lenn un tammik paper. —

N'oa ket kroget-mad el lizer,
Pa gouez ann dour war ar paper ;
N'oa ket hanter-lennet gant-han,
Pa gommer kador d' azezan :

Pa gommer kador d' azezan,
Pred 'oa he galon da ranna.
— Itron Varia ann Drindet,
Petra a reuz a t'euz-te gret?

Petra a reuz a t'euz-te gret,
Ha te n'out bloaz nemet daouzek? —
Markis Lomaria 'lare
Na d'he gocherrienn en noz-se :

— Laket ma c'harrons war veg he goch,
Ma iefomp en hent fed-a-noz ;
Ma iefomp en hent fed-a-noz,
Hirr vo 'n amzer euz hon gortoz. —

V

P'oa o vont gant ar ru en ker,
'Rankontr' markizes Deganger,

Ne trouverais-je pas un messager,
Qui porterait pour moi une lettre
A Lomaria, mon parrain,
Dont le cœur sera navré? —

La géolière répondit
Au jeune Baron, quand elle l'entendit :
— Préparez votre lettre quand vous voudrez,
On trouvera un messager;

On trouvera un messager,
Pour porter des lettres à votre requête;
Hâtez-vous de les écrire,
J'irai moi-même, s'il le faut. —

Quand la lettre lui arriva,
Il était dans une salle à prendre ses ébats;
Nombre de gentilshommes étaient avec lui,
Et tous dans la plus grande gaîté.

— Salut et joie dans cette salle,
Au marquis de Lomaria le premier;
Au marquis de Lomaria le premier,
Je lui apporte des nouvelles.

Prenez un siége et asseyez-vous,
Prenez cette lettre et lisez. —
— Je n'ai pas besoin de siége,
Pour lire un morceau de papier. —

A peine avait-il pris la lettre,
Que des larmes tombaient sur le papier;
Il n'en avait pas lu la moitié,
Qu'il prit un siége pour s'asseoir :

Qu'il prit un siége pour s'asseoir,
Son cœur était près de se briser :
— Notre-Dame Marie de la Trinité,
Quel malheur as-tu donc commis?

Quel malheur as-tu donc commis,
Toi qui n'as encore que douze ans? —
Le marquis de Lomaria disait
A ses cochers, cette nuit-là :

— Attelez mon carrosse,
Pour que nous allions en route cette nuit;
Pour que nous allions en route cette nuit,
Le temps paraîtra long à nous attendre! —

V

Comme il allait par la rue, dans la ville,
Il rencontra la marquise Dégangé,

Rankontr markizes Deganger,
Gant-hi markizes ar Rivier;

Gant-hi markizes ar Rivier,
'Oa maerones d'ez-han iwe.
Ar varkizes 'vel m'hen gwelas,
Evel-henn out-han a gomzas :

— Debonjour d'ac'h-c'hui, ma c'homper. —
— Ha d'ac'h-chui 'me-z-han, ma c'homer. —
— Petra oc'h euz-c'hui a newe,
M'oc'h ken beure war-ar-bale? —

— Newentis 'walc'h hon euz hon daou,
Mar ha hon fillor d'ar maro ! —
— N'aï ket hon fillor d'ar maro,
Ma ve roët ewit mado. —

VI

Markiz Lomaria 'lare,
Bars ar pales pa arrue :
— Laket ma fillor er valans,
Me 'roï d'ac'h hi bouez a chevans;

Laket-han diou, laket ter-gwes,
Me a roï d'ac'h hi bouez bep-gwes;
Mar n'e ket awalc'h, goude-se,
Pouez ma inkane war 'nn-ez-he ! —

Ann dut a justis, pa glewjont,
Ho zok 'n ho dorn a lakajont;
Ho zok 'n ho dorn a lakajont,
Iskuz digant-han 'c'houlenjont :

— Pa rofac'h pouezans ar ger-ma,
Ni n'hallomp ket hen delivra,
Ni n'hallomp ket hen delivra,
Rag he dad 'zo eneb d'ez-han. —

Markiz Lomaria 'lare,
'N tal ar prison pa arrue :
— Ma kavjenn he dad war ar ru-ma,
Me 'walc'hje ma c'hleze en-han ! —

Ar Baron bihan, p'hen euz klewet,
War he zaoulinn eo em strinket;
War he zaoulinn eo em strinket,
Buhez he dad 'n euz goulennet :

Ma faeron paour, et-c'hui d'ar ger,
Lest 'r justis d'ober hi dever :
Ma zad n'oar ket ar wirione,
Med hi goud 'raï, dre c'hraz-Doue ! —

Il rencontra la marquise Dégangé,
Accompagnée de la marquise de La Rivière;

Accompagnée de la marquise de La Rivière,
Qui était aussi sa marraine.
Dès que la marquise le vit,
Elle lui parla de la sorte :

— Bonjour à vous, mon compère. —
— Et à vous aussi, dit-il, ma commère. —
— Et qu'avez-vous de nouveau,
Pour être de si bonne heure sur pied? —

— Nous avons du nouveau assez, tous les deux,
Si notre filleul va à la mort! —
— Notre filleul n'ira pas à la mort,
Si on le donne pour des richesses. —

VI

Le marquis de Lomaria disait,
En arrivant au palais :
— Mettez mon filleul dans la balance,
Je vous donnerai pour lui son poids de chevance;

Mettez-le deux, mettez-le trois fois,
Je vous donnerai son poids à chaque fois,
Et si ce n'est pas encore assez,
Je vous donnerai le poids de ma haquenée par-dessus! —

Les gens de la justice, quand ils entendirent,
Mirent le chapeau à la main;
Ils mirent le chapeau à la main,
Et lui demandèrent excuse :

— Et quand vous donneriez le poids de cette ville,
Nous ne pouvons le mettre en liberté;
Nous ne pouvons le mettre en liberté,
Puisque son père est contre lui. —

Le marquis de Lomaria disait,
En arrivant auprès de la prison :
— Si je trouvais son père ici, sur la rue,
Je laverais mon épée dans son sang! —

Quand le jeune baron entendit cela,
Il se jeta à genoux;
Il se jeta à genoux,
Et demanda la vie de son père :

— Mon parrain chéri, retournez à la maison,
Et laissez la justice faire son devoir :
Mon père ne connait pas la vérité,
Mais il la connaîtra, s'il plait à Dieu! —

VII

Ar Baron bihan a lare,
Di-war ar chaffot un dez 'oe :
— Holl dut a justis arretet,
Me well ma mageres 'tonet;

Me well ma mageres 'tonet,
Ha zempla a ra bep kamed;
Ha zempla a ra bep kamed,
Gant keun d'ar bugel 'deuz maget.

Didostaët, mamm-mageres,
M'ho ambrassinn kent 'wit merwel,
Ma rinn d'ac'h ma fok diweza,
Kent mont a vuhez ar bed-ma.

Me 'm euz tric'houec'h kastel, tric'houec'h ti, (1)
Milinn hag anneo euz peb-hini,
Ho roann holl d'ac'h, ma c'hoar-vager,
M'ho po sonj a Ervoan al Lintier. —

Al les-vamm traitour a lavaras,
D'Ervoan al Lintier, vel m'hen klewas :
— Penaos 'rofes holl d'as c'hoar-vager?
C'hoerezed-all a t'euz te er ger. —

— Ar re-ze 'zo a beurz ma mamm d'in,
'Zo d'in da roï d'ann neb a garinn.
Tostaët ama d'in, ma mageres,
'Wit m'ho ambrassin-me c'hoaz ur wes;

Ma roïnn d'ac'h ma fok diweza,
Kent monet a vuhez ar bed-ma;
C'hui 'poa roët d'in 'maillurenn genta,
Hag a roï ann eill, ann diweza! —

— Ho maillurenn genta 'm boa roët,
Med ho tiweza na larann ket;
Na c'harsfe ket ma c'halon, a-grenn,
Da lienna ho korf heb ho penn! —

VIII

'Benn un tri dewez a c'houde-ze,
A oa Ervoanik war ar pave :
— Lakaët ma les-vamm d'ar maro,
Ma zad da baëa ann amantjou;

(1) Le vers, qui jusqu'ici a été presque constamment de huit syllabes, en a maintenant presque toujours neuf et même quelquefois dix.

VII

Le jeune Baron disait,
Un jour, du haut de l'échafaud :
— Gens de la justice, arrêtez-vous,
Je vois ma nourrice qui vient;

Je vois ma nourrice qui vient,
Et elle s'affaisse à chaque pas;
Elle s'affaisse à chaque pas,
Par regret de l'enfant qu'elle a nourri.

Approchez-vous, ma mère nourrice,
Que je vous embrasse avant de mourir,
Que je vous donne mon dernier baiser,
Avant de m'en aller de la vie de ce monde.

J'ai dix-huit châteaux et dix-huit maisons,
Avec moulin et enclume attenant à chacun,
Et je vous les donne tous, ma sœur de lait,
Pour que vous vous souveniez d'Yves Le Lintier. —

La marâtre traîtresse répondit
A Yves Le Lintier, quand elle l'entendit :
— Comment peux-tu tout donner à ta sœur de lait?
Tu as d'autres sœurs à la maison.

— Ces biens m'appartiennent du chef de ma mère,
Ils m'appartiennent pour les donner à qui je voudrai.
Approchez-vous de moi, ma nourrice,
Pour que je vous embrasse encore une fois;

Pour que je vous donne mon dernier baiser,
Avant de m'en aller de la vie de ce monde;
Vous m'aviez donné mon premier maillot,
Vous me donnerez mon second, le dernier! —

— Votre premier maillot, je vous l'ai donné,
Mais pour votre dernier, je ne dis pas;
Mon cœur ne pourrait pas résister, absolûment,
A ensevelir votre corps sans votre tête! —

VIII

Au bout de trois jours après cela,
Ervoanik était sur le pavé :
— Mettez ma marâtre à mort,
Et faites payer les amendes à mon père;

Ma zad da baëa ann amantjou,
Ewit ma foueto he holl vadou;
Ewit ma foueto he holl vado,
Hag ma vezo paour 'rok he varo!

Ebars ann ifern 'm euz preparet
D'am les-vamm ur gador alaouret,
Ha d'ac'h-c'hui ma zad, kerkoulz ha hi,
Pa em gouzantet iwe gant-hi! —

IX

Al les-vamm draïtour a lavare,
Na diwar ar chaffot 'n hi c'hoanze:
— Malloz ann ef bag an douar,
Malloz ar stered hag al loar;

Malloz ar gliz a gouez d'ann traon,
Da gement a ha da les-vammo!
Me a zo bet les-vamm, siouas d'in,
Hag am euz ma maro diout-hi! — (1)

Kanet gant GARANDEL, leshanwet kompagnon dall.

Plouaret, 1845.

(1) Une autre version se termine ainsi:

. . . .

Ervoanik al Lintier 'lare,
En dervet pazenn pa bigne:
— Me ' well ma lez-vamm o tonet,
'Sambles gant hi dimezelled;

Ur voulouzenn du 'n hi c'herc'henn,
Lec'h ma dleje bez' ur gordenn! —

. . . .

Barones al Lintier 'lare,
Da dut ar justiz, p'arrue:
— Savet-c'hui ar potanz en aer,
Ma wellfomp Ervoanik ' verwell! —

Ervoanik 'l Lintier a lare,
'R vaz uhella 'r skeul pa bigne:
— Me 'm euz tric'houec'h milinn war ar ster,
War-n-ez-he holl peb a dourrell;

War-n-ez-he holl peb a dourrell,
Holl ho roann d'am c'hoar-vager! —
Barones al Lintier 'lare
D'Ervoanik al Lintier, neuze:

— Penaoz 'ves un den 'beurz Doue,
Reï d'as c'hoar-vager da leve;
Reï d'as c'hoar-vager da leve,
Ha da dad c'hoas bars en buhe? —

Faites payer les amendes à mon père,
Pour qu'il dépense tous ses biens;
Pour qu'il dépense tous ses biens,
Et qu'il soit pauvre avant de mourir!

Dans l'enfer, j'ai préparé
A ma marâtre un siége doré,
Et à vous, mon père, comme à elle,
Puisque vous êtes d'accord avec elle! —

IX

La marâtre traîtresse disait,
Assise sur l'échafaud :
— La malédiction du ciel et de la terre,
La malédiction des étoiles et de la lune,

La malédiction de la rosée, qui tombe en bas,
A toutes celles qui deviennent marâtres!
Moi, j'ai été marâtre, pour mon malheur,
Et c'est ce qui est cause de ma mort! — (1)

Chanté par Garandel, surnommé Compagnon-l'Aveugle.
Plouaret, 1845.

(1) VARIANTE.

. . . .

Ervoanik Le Lintier disait,
En montant sur le troisième degré :
— Je vois ma belle-mère qui vient,
Accompagnée de ses demoiselles;

Elle a un ruban de velours noir au cou,
Là où devrait être une corde!..... —

. . . .

La baronne Le Lintier disait,
Aux gens de la justice, quand elle arriva :
— Elevez la potence en l'air,
Pour que nous voyions Ervoanik mourir! —

Ervoanik Le Lintier disait,
En montant sur le dernier degré de l'échelle :
— J'ai dix-huit moulins sur la rivière,
Ayant chacun sa tourelle;

Ayant chacun sa tourelle,
Et je les donne tous à ma sœur de lait! —
La baronne Le Lintier disait,
A Ervoanik Le Lintier, en ce moment :

— Comment serais-tu un homme selon Dieu,
Toi qui donnes tes rentes à ta sœur de lait;
Toi qui donnes tes rentes à ta sœur de lait,
Pendant que ton père est encore en vie! —

N'oa ket hi gir peurlavaret,
Ur fulenn ann ef 'zo diskennet;
Ur fulenn ann ef 'zo diskennet,
En poultr ha ludu eo rentet!

Un el ann ef 'zo diskennet,
D'ann dut-a-justiz 'n euz laret:
— Diskennet Ervoanik 'l lec'h-se,
Na vo ket distrujet fete! —

Elle n'avait pas fini de parler,
Qu'une étincelle descendit du ciel;
Une étincelle descendit du ciel,
Elle fut réduite en poussière et en cendre!

Un ange descendit du ciel,
Et dit aux gens de la justice:
— Descendez Ervoanik de là,
Il ne sera pas exécuté aujourd'hui! —

NOTE.

Ce gwerz, très-répandu dans tout l'arrondissement de Lannion, est un des plus longs de ce genre, et aussi un des plus demandés aux veillées d'hiver. Je doute que la manière dont j'orthographie le nom du principal personnage soit la bonne. Tous les chanteurs que j'ai entendus, et ils sont nombreux, prononçaient invariablement : *al Lintier* ou *al Linker;* mais les chanteurs populaires défigurent souvent les noms propres d'une façon si bizarre! Je n'ai pu trouver ce nom dans l'histoire de Bretagne, ni dans l'armorial breton, ni nulle part ailleurs. Il est pourtant évident que nous avons affaire ici à une vraie ballade historique, et les noms de Lomaria, du Gage, de Rosambo, de La Rivière, qui comptent parmi les plus nobles et les plus illustres familles du pays, ne permettent aucun doute à cet égard.

FIN

TABLE DES MATIÈRES.

CHANTS POPULAIRES

DE LA

BASSE-BRETAGNE

LORIENT. — IMPRIMERIE CORFMAT FILS, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

DOCUMENTS

POUR SERVIR A L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE ET DE LA LANGUE BRETONNE

GWERZIOU BREIZ-IZEL



CHANTS POPULAIRES

DE LA

BASSE-BRETAGNE

RECUEILLIS & TRADUITS

PAR

F.-M. LUZEL

Officier d'Académie

CORRESPONDANT DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE POUR LES TRAVAUX HISTORIQUES

Le 1er volume de cet ouvrage a été couronné par l'Institut, au concours de 1869

TOME II

LORIENT

IMPRIMERIE CORFMAT FILS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DU PORT, 68

1874

PRÉFACE

La publication que j'ai entreprise sur les chants populaires de la Basse-Bretagne doit se composer de trois volumes.

Le premier et le second volumes contiennent les poésies narratives et épiques connues dans le pays sous le nom de *gwerziou;* les poésies lyriques de tout genre, appelées généralement *soniou,* feront l'objet du troisième.

Le premier volume, publié en 1868, a été couronné, l'année suivante, par l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qui lui accorda, au concours, une de ses trois médailles annuelles.

Ce succès, j'aime à le reconnaître, je le dois autant à la méthode que j'ai suivie et à la sincérité absolue qui a présidé toujours à mes recherches, qu'au dévoûment et à la persévérance que j'ai apportés pendant vingt-cinq ans à recueillir et à sauver de l'oubli qui les menaçait les chants du peuple, dans nos campagnes armoricaines.

Dans ce second volume, je suis resté fidèle à la même méthode, qui a eu généralement l'approbation des critiques et des savants, tant français qu'étrangers. Textes bretons donnés tels absolument que je les ai recueillis de la bouche des chanteurs, *ipsissima verba*, production de versions différentes du même chant et de variantes, traduction aussi littérale que possible, enfin, grande sobriété de commentaires historiques et autres : — Voilà en quoi consiste cette méthode.

La critique moderne a reconnu que, dans les recueils de ce genre, sauf les cas de certitude absolue, les notes, les commentaires, les attribu-

tions et les interprétations sont souvent chimériques, et ont propagé presque autant d'erreurs qu'ils en ont redressé. Ce sera là une étude très-intéressante à faire, plus tard, lorsqu'on sera en possession de matériaux plus nombreux, et qu'on aura publié les poésies populaires de tous les peuples qui en ont; et tous en ont, plus ou moins.

On m'a fait sur mon premier volume quelques observations dont j'ai profité dans celui-ci, quand je les ai crues fondées. Ainsi, quelque fidèle que fût déjà ma traduction dans ce premier volume, j'ai fait tous mes efforts pour la rendre plus littérale encore, mais sans enfreindre toutefois les lois grammaticales. On m'a également adressé quelques reproches relativement à une ballade concernant un ancien évêque breton interdit *(Eskop Penanstank,* page 425*)*, et aussi au sujet de quelques autres où l'on trouve des mœurs un peu barbares. Je ne puis qu'y faire, c'est là de l'histoire; ces pièces ne sont pas mon œuvre, et je crois inutile d'affirmer que je n'y ai rien ajouté.

On m'a encore dit : — « Et le succès de votre livre ? Vous ne paraissez pas en avoir grand souci. Il vous eût été si facile, en arrangeant un peu quelques pièces, en émoussant quelques aspérités, en faisant disparaître quelques trivialités et autres fautes de goût, enfin, en supprimant deux ou trois chansons ; — il vous eût été si facile d'obtenir un succès plus général, et de faire un livre plus littéraire et plus attrayant pour les gens du monde ! »....

Eh ! oui, je le reconnais sans peine ; — en habillant mes ballades rustiques et un peu barbares, parfois, à la mode du jour, et en suivant une certaine poétique du genre, bien connue aujourd'hui, j'aurais mieux vendu mon livre. Mais je ne l'ai pas voulu, et c'est bien volontairement

que j'ai sacrifié le succès de librairie, le côté commercial, à la fidélité et à l'exactitude rigoureuse qu'exigent des ouvrages de ce genre, destinés autant, si non plus, à servir à l'histoire et à la philologie qu'à la littérature et à l'esthétique. L'important, en pareille matière, est de faire vrai, et non de faire beau.

J'ai eu bien de la peine à faire comprendre, même à des esprits cultivés et lettrés, la différence qui doit exister entre un ouvrage historique et critique, tel que celui que j'ai voulu faire, et un ouvrage de littérature et d'esthétique, où l'imagination peut avoir sa large part, comme le *Barzaz-Breiz* de M. de La Villemarqué, par exemple. C'est en vain que je leur disais : — Mon but a été uniquement d'être un collecteur exact et consciencieux, en recueillant les chants du peuple breton, tels qu'on les trouve réellement dans nos campagnes, et avec tous leurs défauts et leurs imperfections de tout genre, communs d'ailleurs aux chants populaires de tous les peuples, comme lacunes, interpolations, anachronismes, banalités, grossièretés même, mœurs à demi-barbares ; le tout entremêlé souvent de grandes beautés de sentiment et même de forme, comme le fumier d'Ennius, avec ses paillettes d'or. J'ai voulu fournir à l'histoire, à la philologie et à la critique des documents dans lesquels elles pussent avoir une entière confiance, car, comme le dit avec beaucoup de raison un historien et un archéologue savant et consciencieux : — Rien n'est décourageant comme d'avoir à s'appuyer, en matière historique, sur des documents que l'on croit authentiques, et dont, plus tard, on reconnaît la brillante futilité. » (1).

(1) M. Anatole de Barthélémy, — compte-rendu du premier volume des *Gwerziou Breiz-Izel*, — *Revue archéologique*, numéro de Décembre 1869, — page 456.

Un autre historien et critique illustre, membre de l'Institut, me semble avoir parfaitement caractérisé ma méthode et défini les rôles respectifs du collecteur de traditions populaires et de la critique, dans les lignes suivantes, écrites à propos de mon premier volume des *Gwerziou Breiz-Izel*... « La critique de M. Luzel est aussi sobre que ses reproductions sont exactes. Pas de commentaires ambitieux, pas d'effort pour relever la valeur de ses pièces, en y cherchant de prétendues allusions historiques, nulle tendance à en exagérer l'ancienneté, parfaite discrétion dans la critique de ses devanciers.... L'essentiel est qu'on soit sûr qu'entre le lecteur et le peuple aucune prétention littéraire ne s'est interposée.

« Cette absolue bonne foi donne une haute valeur au travail de M. Luzel. Son livre sera un document indispensable dans les études celtiques, qui, nous en avons maintenant l'assurance, finiront par se fonder en France. Or, pour ces études, deux choses sont nécessaires : au fond des pays où vivent encore les langues celtiques, de zélés et consciencieux chercheurs, apportant modestement leur pierre à l'édifice futur : à Paris, un enseignement élevé, où la théorie philologique et historique soit dressée, avec l'aide que fournit la comparaison des branches de la science plus avancées, et d'après les méthodes qui ont fait faire aux autres parties de la philologie et de la critique de si admirables progrès. M. Luzel remplit parfaitement le premier de ces devoirs... » (1).

Je ne céderai pas à la tentation de reproduire ici tous les jugements favorables qui ont été portés sur le premier volume des *Gwerziou Breiz-Izel*, en France et à l'étranger. Je signalerai seulement ceux de M. F. Liébrecht, professeur à

(1) Ernest Renan, — *Journal des Débats* du 4 septembre 1868.

l'Athenæum de Liége, dans les *Gœttingische gelehrte Anzeigen*, de M. Barnwell, dans *l'Archeologia Cambrensis*, de MM. G. Paris et D'Arbois de Jubainville, dans la *Revue celtique* et la *Revue archéologique*, M. Anatole de Barthélémy, dans la *Revue archéologique*, M. Henri Gaidoz, dans la *Revue celtique*, M. L. Havet, dans la *Revue politique* et *littéraire*, M. Alfred Rambaud, professeur d'histoire de la faculté des lettres de Caen, de M. F. de Lasteyrie, dans son rapport à l'Institut sur le concours des antiquités de la France, pour 1869, etc...

Mes deux volumes de *Gwerziou* renferment à peu-près tout ce qu'il est possible de retrouver encore de poésies de ce genre dans le peuple, en Basse-Bretagne. J'en excepte naturellement quelques pièces tout-à-fait modernes et qui, presque toutes, ont été imprimées. D'un autre côté, je me suis trouvé dans la nécessité de sacrifier un certain nombre de morceaux, les uns, dans l'intérêt de l'économie matérielle de mon volume, les autres, pour d'autres raisons. Mais je pourrai en faire, plus tard, si le besoin s'en faisait sentir (ce que je ne pense pas), l'objet d'une petite publication complémentaire.

Je n'ai donné, sauf une ou deux exceptions, que des pièces entièrement inédites jusqu'aujourd'hui, du moins dans la forme sous laquelle je les présente au public, et j'ai négligé à dessein celles qui ont été imprimées sur des feuilles volantes, à Morlaix, chez Lédan, Guilmer et Haslé; à Lannion, chez Le Goffic; à Quimper, chez Blot; à Vannes, chez Lamarzelle et Galles, etc. et que des chanteurs ambulants vendent aux pardons et aux foires, et vont colportant de porte en porte, dans nos campagnes. Il m'eût fallu au moins deux autres volumes pour les publier, et non pas toutes encore, mais un choix seulement. Du reste, les

personnes désireuses de les posséder, peuvent se les procurer, pour la plupart, chez les imprimeurs que je viens de nommer, ou leurs successeurs.

Mon premier volume a été plus que vivement attaqué par une certaine presse et certaines personnes qui prétendaient défendre M. de La Villemarqué et l'authenticité de son *Barzaz-Breiz*, pendant que M. de La Villemarqué lui-même a constamment gardé le silence. Malheureusement, ces personnes se sont bornées, jusqu'aujourd'hui, à produire des généralités vagues, des raisons de sentiment, des pétitions de principe et surtout des personnalités blessantes, ou qui du moins avaient la prétention de l'être. Aussi longtemps qu'elles maintiendront la question sur ce terrain, je n'ai plus rien à leur dire ; mais quand il leur plaira de l'amener sur le terrain historique et critique, de produire quelques preuves, si elles en ont, et de discuter sérieusement, avec calme et d'une manière profitable à la science, alors, je serai à leur disposition.

J'en ai fini avec les *Gwerziou*, ou chants sombres, fantastiques, tragiques, racontant des apparitions surnaturelles, des assassinats, des infanticides, des duels à mort, des trahisons, des enlèvements et des violences de toute sorte ; mœurs féodales et à demi-barbares qui rappellent généralement les XIe, XIIe et XIIIe siècles, et qui se sont continuées en Bretagne jusqu'au XVIIIe siècle.

J'arrive, à présent, aux *Soniou*, où respire un autre ordre d'idées et de sentiments, plus tendres et plus humains : chants d'amour, douces élégies, illusions et désillusions, refrains de danse, jeux et rondes enfantines, etc.

Ce sera, si l'on veut, après les chênes antiques de nos forêts, et les rochers de nos rivages, et

les vieux châteaux ruinés où vit encore le souvenir des rudes seigneurs féodaux, où l'on croit voir parfois même leurs ombres plaintives ; — les danses des pardons, aux sons des *binnious* et des *bombardes*, les fleurs printanières des champs et des prés, et les bruyères des landes bretonnes.

Tel sera l'objet d'un troisième volume. Les matériaux en sont tout prêts.

F.-M. LUZEL.

Mars, 1874.



AR C'HOMT GWILLOU

AR C'HOMT GWILLOU

KENTA KENTEL.

I

Me 'wel ar c'homt Gwillou war ann hent 'tont d'ar gèr,
Hag a-rok dirazhan pewar c'hant kavalier;

Hag a-rok dirazhan karronz, karriolennou
Ewit mont d'eureuji dimezel ar Poetou....

Ann itron goz a lâre, un de, d'he merc'h henan :
— Otro Doue, ma merc'h, glac'har a zo aman !

Me 'wel ar c'homt Gwillou war ann hent 'tont d'ar gêr,
Hag a-rok dirazhan pewar c'hant kavalier;

Hag a-rok dirazhan karronz, karriolennou,
Ewit dont d'hoc'h eureuji, dimezel ar Poetou.

— Dalet ma mamm, emezhi, dalet ma alc'houeou,
Hag êt d'am c'homtouer da choaz braoeriou ;

Digaset-c'hui ganec'h ma abijo kaera,
Ha laket anezhe d'am c'hoarig iaouanka.

II

— Arret, pajig bihan, krog en penn ar marc'h-ma,
Ma selaouinn ur vouez a glewan o kana ;

Ma selaouinn ur vouez a glewan o kana,
Breman a zo seiz vloaz hi c'hlewiz diveza.... (1)

Kan d'in-me, berjerenn, kan d'in da zon goantan,
Ha pa goustfe arc'hant, hi c'hlewet a renkan. —

— Oh ! salv-ho-kraz, otro, 'wit arc'hant n'am bô ket ;
Ar zôn-man a zo grêt hag a vezo kanet ;

Ar zôn-man a zo grêt balamour d'ac'h, otro,
Hag un dimezel iaouank euz ar gêr a Boeto,

'Zô seiz bloaz 'zo dimêt, eureujet na eo ket,
Hag ur mabig bihan a lârer a deûz bet ;

(1) Ces quatre vers se retrouvent dans le Gwerz, LES DEUX FRÈRES, — (voir tome 1er page 198 — Vers 8 et suivants).

LE COMTE GUILLOU (1)

PREMIÈRE VERSION.

I

Je vois le comte Guillou sur le chemin, revenant à la maison,
Et devant lui, quatre cents cavaliers;

Et devant lui, carrosse, carrioles,
Pour aller épouser la demoiselle de Poitou....

La vieille dame disait, un jour, à sa fille aînée :
— Seigneur Dieu, ma fille il y a désolation ici !

Je vois le comte Guillou sur le chemin, revenant à la maison,
Et devant lui, quatre cents cavaliers;

Et devant lui, carrosse, carrioles,
Pour venir vous épouser, demoiselle de Poitou !... —

— Prenez, ma mère, dit-elle, prenez mes clefs,
Et allez à mon comptoir choisir des parures;

Apportez mes plus beaux habits,
Et habillez-en ma plus jeune sœur. —

II

— Arrête-toi, petit page, tiens la tête de mon cheval,
Afin que j'écoute une voix que j'entends chanter;

Afin que j'écoute une voix que j'entends chanter,
Voici sept ans que je l'entendis pour la dernière fois....

Chante-moi, bergère, chante ta plus jolie chanson,
Dût-il m'en coûter de l'argent, il faut que je l'entende. —

— Oh ! sauf votre grâce, seigneur, pour de l'argent, je n'en veux pas;
Cette chanson a été faite, et elle sera chantée;

Cette chanson a été faite à votre sujet, seigneur,
Et au sujet d'une jeune demoiselle de la ville de Poitiers,

Fiancée depuis sept ans, mais non mariée,
Et l'on dit qu'elle a eu un petit fils;

(1) Peut-être faut-il, ici, traduire GWILLOU par GUILLAUME. S'agirait-il de Guillaume de Poitou, qui a déjà fourni le sujet d'un mystère breton, imprimé, en 1815, chez Guilmer, à Morlaix, et devenu très-rare aujourd'hui ?

Hi a zo gwillioudet, un daou vloaz pe un tri,
Hag ec'h eo tamalet da botr ar marc'hosi.

Hag hi a deûz ganet ur mab kaer 'vel ann de,
Ken a lârer ez eo d'ur prinz pe d'ur roue.

Hag a deûz-han lac'het, siouas d'ehi he-hunan,
Hag a deûz-han lac'het hep kaout ar vadeziant.

III

Ann itron goz a lâre er gambr d'he merc'h hena :
— Otro Doue, ma merc'h, penoz 'vô grêt brema ?

— Dalet, ma mamm, emezhi, dalet ma alc'houeou,
Hag et d'am c'homtouer da choaz braoeriou ;

Digaset-c'hui ganec'h ma abijo kaera,
Ha laket anezhe d'am c'hoarig iaouanka. —

— Demad d'ac'h, emezhi, otro 'r c'homt ma fried,
Pell amzer braz a zo a-boe n'oamp em welet. —

— Ha d'ac'h iwe, 'mezhan, dimezel brao gwisket,
N'eo ket c'hui ann hini am boa d'ehi prometet ;

Penamet respeti ti ho mamm hag ho tad,
Me am bije gwalc'het ma c'hlevez en ho kwad !.... (1)

Ann itron goz a lâre, er gambr, d'he merc'h henan :
— Otro Doue, ma merc'h, glac'har a zo aman ;

Otro Doue, ma merc'h, glac'har a zo ama,
Refuzet eo gant-han ho c'hoarig iaouanka !

— Dalet, ma mamm, emezhi, dalet ma alc'houeou,
Hag et d'am c'homtouer da choaz braoeriou ;

Digaset-c'hui ganec'h ma abit-sei gaeran,
'Wit ma vinn mistr ha moan da vonet dirazhan ;

Digaset-c'hui ganec'h ma abit *drap de ral* ?
Rag me a zo siouas ! 'vont d'ar maro raktal....

— Demad d'ac'h, emezhi, otro 'r c'homt ma fried,
Pell amzer vraz a zo 'boe na oamp em welet.

— D'ac'h iwe, emezhan ; petra 'zo c'hoarvecet ?
Herve 'l liou a zouget, bugale hoc'h eûz bet ?

(1) Ces deux vers se trouvent encore dans le gwerz — LES DEUX FRÈRES, 1er vol. page 200 — à la fin de la pièce.

Elle est accouchée il y a deux ou trois ans,
Et l'on accuse le valet d'écurie :

Elle a mis au monde un fils beau comme le jour,
Si bien que l'on dit qu'il est fils d'un prince ou d'un roi :

Et elle l'a tué, hélas! pour son malheur;
Et elle l'a tué, sans avoir reçu le baptême! —

III

La vieille dame disait, dans sa chambre, à sa fille aînée :
— Seigneur Dieu, ma fille, que faire?

— Prenez, ma mère, dit-elle, prenez mes clefs,
Et allez à mon comptoir, choisir des parures;

Apportez mes plus plus beaux habits,
Et habillez-en ma plus jeune sœur. —

— Bonjour à vous, dit-elle, seigneur comte mon époux,
Il y a bien longtemps que nous ne nous étions vus. —

— A vous pareillement, dit-il, demoiselle bien parée,
Vous n'êtes pas celle à qui j'avais promis;

N'était mon respect pour la maison de votre mère et de votre père,
J'aurais lavé mon épée dans votre sang!.... —

La vieille dame disait, dans la chambre, à sa fille aînée.
— Seigneur Dieu, ma fille, il y a désolation ici!

Seigneur Dieu, ma fille, il y a désolation ici,
Votre plus jeune sœur a été refusée par lui! —

— Prenez, ma mère, dit-elle, prenez mes clefs,
Et allez à mon comptoir, choisir des parures;

Apportez-moi ma plus belle robe de soie,
Afin que je sois propre et mince pour paraître devant lui;

Apportez-moi mon habit de drap *de ral* (1),
Car je vais, hélas! à la mort, en ce moment....

— Bonjour à vous, dit-elle, seigneur comte mon époux,
Il y a bien longtemps que nous ne nous étions vus. —

— A vous pareillement, dit-il; qu'est-il donc arrivé?
A votre teint, on dirait que vous avez eu des enfants? —

(1) Je ne sais comment traduire ce DRAP DE RAL du texte breton. Il doit y avoir altération.

— Ra vezinn konfontet, 'vel amann war ar plad,
Mar am eùz bet biskouz ganet na merc'h na mab !

Ra vezinn konfontet 'vel ann amann rouzet,
Mar am euz-me biskoaz na merc'h na mab ganet !

— Arsa, ma soneriènn, sonet ar bal breman,
Ma welfomp ar bale euz ann dimezel-man.

— N'eo ket lâret 'ven kapabl d'ober ar bal breman,
Ann dersienn 'zo ganen, nao miz 'zo hi c'hrenan.

— Ann dersienn 'zo ganac'h, oh ! ia, kredi a ran,
Ann dersienn 'zo ganac'h, ec'h a daou d'hi c'hrenan !

Hag hen o skeï un tol neuze war he feutrinn,
Ma eo strinket al leaz war he abit satinn.

. . . .
. . . .

— Arsa 'ta, ma soneriènn, sonet ur bal kanvo,
Intaon eo ar c'hont iaouank euz ar gêr a Boeto !

Bet' ann dez a hirie tric'houec'h groeg am eùz bet ;
Tric'houec'h groeg am eùz bet, homan ann naontekvet ;

Homan 'eo mamzel Jaun, homan ann diveza,
Homan a lakao ma c'halon da ranna ! —

Kanet gant Fanchon FLOURIOT.
mates eu Kersout — Berhet — (Aodou ann hanter-noz)
1868.

————————

— Que je fonde ici, comme du beurre sur le plat,
Si jamais j'ai mis au monde ni fille ni fils !

Que je fonde, comme du beurre roussi,
Si jamais j'ai donné le jour à fille ou à fils ! —

— Or ça, sonneurs, sonnez à présent le bal,
Afin que nous voyions la démarche de cette demoiselle ! —

— Il n'est pas dit que je puisse faire le bal (danser) à présent,
J'ai la fièvre, depuis neuf mois je la tremble. —

— La fièvre que vous avez, oh ! oui, je le crois,
La fièvre que vous avez, on la tremble à deux ! —

Et lui de frapper alors sur sa poitrine,
Si bien que le lait jaillit sur sa robe de satin.

. . . .
. . . .

— Or ça, mes sonneurs, sonnez un air de deuil,
Car il est veuf, le jeune comte de Poitou !

Jusqu'aujourd'hui, j'ai eu dix-huit femmes ;
J'ai eu dix-huit femmes, celle-ci est la dix-neuvième ;

Celle-ci est mademoiselle Jeanne, celle-ci est la dernière,
Celle-ci me brisera le cœur ! —

Chanté par Fanchon FLOCHIOT,
servante à Kersont. — Commune de Berhet
(Côtes-du-Nord) — 1868.

PRINSES AR GWILLOU

EIL KENTEL.

I

— Demad d'ac'h, berjerenn, el lann gant ho tenved,
Da biou eo ar zon vrao-se aze a ganet ?

— Ar zon-man a zo grêt da brinses ar Gwillou
A zo gwillioudet war-dro un tri de 'zo....

II

Ar brinses koz a lâre, er gambr, d'he merc'h henan :
— Otro Doue, emezhi, glac'har 'zo en ti-man !

Me 'wel arru d'ar gêr ar c'homt a Gerwenno,
Breman a zo seiz vloaz na oa ket bet er vro ;

Arru 'eo d'eureuji prinses kaer ar Gwillo,
Breman a zo seiz vloaz na oa ket bet er vro.

M'hen gwel, arru ec'h ê duhont war ann hent-braz,
Daou pe dri c'hant kavalier 'zo a-rok dirazhan (1).

— Dalet, ma mammig paour, dalet ma alc'houeou
Ha roït d'am c'hoar un darn euz ma braoeriou....

. . . .

— Kerc'het d'in aman, 'mezhi, ma c'houriz ar c'haeran,
'Wit ma vinn mistr ha moan da vonet dirazhan ;

Kerc'het d'in aman, 'mezhi, ma habit inkarnal,
Ewit ma 'z inn dar zal d' soufr ar maro raktal....

— Na demad d'ac'h, berjerenn, gant hoc'h abit inkarnal,
Indann ann abit-se c'hui a zouffro glac'har ;

Hoc'h abit inkarnal, ho tantelez arc'hant,
Seblantout a ra din 'z oc'h plac'h ur païsant.

Lâret-c'hui d'in, ma dousig, ha gwir am eûz klewet,
Wardro un tri miz amzer a-boe m'oc'h gwillioudet ?

— Me ra fonto aman, 'vel amann war ar plad,
Mar am eûz bet biskoaz ganet na merc'h na mab ;

Me ra fonto aman evel amann rouzet
Mar am eûz me biskoaz na merc'h na mab ganet !

(1) Défaut de rime, par altération sans doute.

LA PRINCESSE LE GUILLOU

SECONDE VERSION.

I

— Bonjour à vous bergère sur la lande avec vos moutons :
A qui a été faite cette jolie chanson que vous chantez?

— Cette chanson a été faite à la princesse Le Guillou,
Qui est accouchée, il y a trois mois, environ....

II

La vieille princesse disait, dans sa chambre, à sa fille aînée,
— Seigneur Dieu, dit-elle, il y a désolation dans cette maison !

Je vois revenir à la maison le comte de Kervenno,
Voici sept ans qu'il n'était pas venu dans le pays ;

Il vient épouser la belle princesse Le Guillou,
Voici sept ans qu'il n'était pas venu dans le pays ;

Je le vois, il vient là-bas sur la grand'route,
Deux ou trois cents cavaliers marchent devant lui.

— Prenez, ma pauvre petite mère, prenez mes clefs,
Et donnez à ma sœur une partie de mes parures....
. . . . (1)

— Apportez-moi ici, dit-elle, ma plus belle ceinture,
Pour que je sois propre et mince pour paraître devant lui ;

Apportez-moi ici, dit-elle, ma robe écarlate,
Afin que j'aille dans la salle, souffrir la mort, à l'instant...

— Bonjour à vous, bergère, avec votre robe écarlate,
Sous cette robe-là vous souffrirez douleur :

(Avec) Votre robe écarlate et vos dentelles d'argent,
Je vous prendrais pour la fille d'un paysan.

Dites-moi, ma douce, si ce que j'ai entendu dire est vrai,
Qu'il y a environ trois mois que vous êtes accouchée ?

— Que je fonde ici comme du beurre sur le plat,
Si j'ai jamais mis au monde ou fille ou fils :

Que je fonde ici, comme du beurre roussi,
Si j'ai jamais mis au monde ou fille ou fils !

(1) Il y a ici une lacune pour la présentation de la jeune sœur.

— En kreiz da zaoulagad, m'hen goar, gaou a làres;
Prennet eo da dillad en giz d'ur vageres.

Hag hen 'tapoud he dorn neuze war he feutrinn,
Ken a strinkaz al leaz war he abit satinn....

— Sonet, ma zonerienn, sonet ur gavotenn,
Ma 'z aï' ma dous ha me d'hec'h ober d'ann dachenn.

— Otro Doue, 'mezhi, ganen 'man ann dersienn,
Ha na on ket kapabl d'ober ur gavotenn.

— Honnes 'zo un dersienn hanvet ann *drantina*,
Ha kazi peurvuian ec'h a daou d'he c'hrena.

Ah ! tec'h pell al lec'h-se dirag ma daoulagad,
Pe me 'walc'ho ma lanz brema-sonn bars da wad !

Hag hen hag o souza daou pe dri bas a-dren,
Hag o planta he lanz ebars en he c'hoste.......

— Sonet, ma zonerienn, sonet ur gavotenn,
Manet eo ma dousig a-hed bars ann dachenn ;

Manet eo ma dousig da ruillal bars he gwad,
Na ê ket ac'hanon 'oa d'ezhi ober goap !

Sonet, ma zonerienn, sonet ar glaz-kanvo,
Pa 'z eo intaon ar prinz demeuz a Gerwenno !

Kanet gant Marc'harit FULUP,
euz a Bluget — (Aodou ann hantér-noz).

— Au milieu de tes yeux, je le sais, tu mens,
Tes habits sont lacés comme ceux d'une nourrice.

Et lui de mettre alors sa main sur sa poitrine,
Si bien que le lait en jaillit sur sa robe de satin...

Sonnez, mes sonneurs, sonnez une gavotte,
Afin que ma douce et moi nous la dansions sur la place.

— Seigneur Dieu, dit-elle, j'ai la fièvre,
Et je ne pourrais danser une gavotte.

— C'est là une fièvre appelée *trantina*,
Et ordinairement on est à deux à la trembler.

Ah ! retire-toi loin de là de devant mes yeux,
Ou je laverai, à l'instant, ma lance dans ton sang !

Et lui de se reculer de deux ou de trois pas,
Et de planter sa lance dans son côté....

— Sonnez, mes sonneurs, sonnez une gavotte
Ma douce est restée étendue tout de son long sur la place :

Ma douce est restée à se rouler dans son sang;
Ce n'est pas de moi qu'elle devait se moquer!

Sonnez, mes sonneurs, sonnez un glas de deuil,
Puisqu'il est veuf, le prince de Kervenno!

Chanté par Marguerite PHILIPPE
de Pluzunet (Côtes-du-Nord).

Il faut remarquer les différences qui existent entre ces deux versions, sous le rapport des noms propres surtout. Dans la première version, c'est un comte Guillou, (Guillaume de Poitou peut-être) qui est en scène, avec une demoiselle de Poitou. Dans la seconde version, le principal personnage, appelé tantôt COMTE, tantôt PRINCE DE KERVENNO, a pour fiancée une PRINCESSE LE GUILLOU. Il est difficile de se guider à travers ces contradictions, et de fixer la question historique. — Quelques personnes, MM. De Penguern, et Kerambrun par exemple, substituent le COMTE DE GOELO au COMTE GUILLOU, mais à tort, je crois, et sans motif plausible. Je laisse pourtant la question à décider aux historiens.

Dans une troisième version, que mon ami M. Sauvé a recueillie à Plouguerneau, dans le bas Léon, de la bouche d'une couturière nommée Marianne Le Bèr, il s'agit d'un jeune Prince qui, débarquant de dessus la mer profonde, demande un messager pour aller annoncer à sa maîtresse qu'il arrive pour l'épouser. Chemin faisant, le jeune prince rencontre sur une lande une jeune bergère qui lui dit : — « Arrêtez, prince, » arrêtez votre haquennée, votre jolie maîtresse est mère ! » — Comme dans les deux versions précédentes, on essaye de le tromper, en lui présentant la jeune sœur de sa fiancée ; mais il ne donne pas dans le piège, et demande l'autre. Elle vient, confuse et l'air malade, et il l'invite à danser avec lui : — « Excusez-moi, » prince, dit-elle, je ne puis danser, car depuis neuf mois, je suis malade de la fièvre quarte. » — Et le prince répond : — « Ne vous rappelez-vous pas m'avoir promis, dans votre chambre, que le premier de » nous deux qui faillirait serait mis à mort ? A peine avait-il prononcé ces mots, qu'il lui trancha la tête » d'un coup de sabre. — Sonnez, mes gens, sonnez de la trompette, puisque nous avons donné la mort à la » demoiselle DÉLOYALE : Sonnez, mes gens, sonnez, de la trompette sur-le-champ, pour que nous reprenions le chemin de notre pays ! »

Le mot DIBOELTRON du texte breton que j'ai traduit par DÉLOYALE, ne me semble pas breton, et ne rime pas du reste avec TROMPILLOU qui termine le vers précédent. Je croirais volontiers que DIMEZELL DIBOELTRON est une altération pour — DIMEZELL A BOETOU. DEMOISELLE DE POITOU ?

FRANSOISIG HA PIERIG

I

Disul ar beure, beure-mad,
Pierig ma mignon !
Disul ar beure, beure-mad,
Me eaz d'ar prison war ma zroad.

— Lâret-c'hui d'in-me, plac'h iaouank,
Fransoisig, ma Fransoisig !
Lâret-c'hui d'in-me, plac'h iaouank,
Da bini 'nn tri-se hoc'h eùz c'hoant ? —

— Hennes 'zo 'n houarn-braz war-n-han,
Pierig ma mignon !
Hennes 'zo 'n houarn-braz war-n-han
Eo 'nn hini 'garan ar muian.

— Choazet un'-all 'vô d'ho souhet,
Fransoisig, ma Fransoisig !
Choazet un'-all 'vô d'ho souhet,
Rag hennes a vô dibennet.

— Mar dle hennes mont d'ar maro,
Pierig, ma mignon !
Mar dle hennes mont d'ar maro
Me na chomminn ken war ho tro.

Me na chomminn bars ho ti ken,
Pierig, ma mignon !
Me na chomminn bars ho ti ken,
Me 'aï d'ar maro koulz hag hen.

Pa oe êt ann holl da gousket,
Fransoisig, ma Fransoisig !
Pa oe êt ann holl da gousket,
Ann alc'houeo e deùz laeret.

— Deuet, prim, er-meaz ar prizon,
Pierig, ma mignon !
Deuet, prim, er-meaz ar prizon,
Eman 'r perzier en abandon !

LA PETITE FRANÇOISE
ET LE PETIT PIERRE

I.

Dimanche matin, de bon matin,
Petit Pierre, mon ami,
Dimanche matin, de bon matin,
J'allai à la prison, à pied.

— Dites-moi, jeune fille,
Petite Françoise, ma petite Françoise ;
Dites-moi, jeune fille,
Lequel de ces trois désirez-vous ? —

— C'est celui-là qui porte un grand fer,
Petit Pierre, mon ami !
C'est celui-là qui porte un grand fer,
Qui est celui que j'aime le plus. —

— Choisissez un autre qui soit à votre souhait,
Petite Françoise, ma petite Françoise !
Choisissez un autre qui soit à votre souhait,
Car celui-là sera décapité. —

— Si celui-là doit aller à la mort,
Petit Pierre, mon ami !
Si celui-là doit aller à la mort,
Je ne resterai pas plus longtemps auprès de vous.

Je ne resterai pas plus longtemps dans votre maison,
Petit Pierre mon ami !
Je ne resterai pas plus longtemps dans votre maison,
J'irai à la mort, comme lui. —

Quand tout le monde était couché,
Françoise, ma petite Françoise !
Quand tout le monde était couché,
Elle a volé les clefs.

— Venez avec moi, vite, hors de la prison,
Petit Pierre, mon ami !
Venez avec moi, vite, hors de la prison,
Car la porte est à l'abandon ! —

— Er-meaz ar prizon me n'inn ket,
Fransoisig, ma Fransoisig !
Er-meaz ar prizon me n'inn ket,
Ken 'vò ma froses achuet.

Azeet ama war benn ma glinn,
Fransoisig, ma Fransoisig !
Azeet ama war benn ma glinn,
Da gaozeal ha da c'hoarzinn.

— N'azeïnn ket war benn ho klinn,
Pierig, ma mignon !
N'azeïnn ket war benn ho klinn,
Da gaozeal ha da c'hoarzinn.

— Lemet ma gwalenn diwar ma biz,
Fransoisig, ma Fransoisig !
Lemet ma gwalenn diwar ma biz,
Ha choazet un' all 'n ho tiviz.

— Na leminn gwalenn diwar ho piz,
Pierig, ma mignon !
Na leminn gwalenn diwar ho piz,
N' choazinn ket un' all d'am diviz.

II

N'oa ket he gir peurlavaret,
Fransoisig, ma Fransoisig !
N'oa ket he gir peurlavaret,
Ar bourrew 'r prizon 'zo antreet.

Bea defoa 'r pennad bleo-melenn,
Fransoisig, ma Fransoisig !
Bea defoa 'r pennad bleo-melenn,
'Tenne dornado euz he penn !

He boutou-lezr 'oa rubanet,
Fransoisig, ma Fransoisig !
He boutou-lezr 'oa rubanet,
Hag holl ho deûz-hi diroget !....

Kanet gant Marc'harit FULUP.

— Hors de la prison je n'irai pas,
Petite Françoise, ma petite Françoise !
Hors de la prison, je n'irai pas,
Jusqu'à ce que mon procès soit terminé ;

Asseyez-vous sur mes genoux,
Petite Françoise, ma petite Françoise,
Asseyez-vous sur mes genoux,
Pour causer et rire. —

— Je ne m'assierai pas sur vos genoux,
Petit Pierre, mon petit Pierre !
Je ne m'assierai pas sur vos genoux.
Pour causer et rire. —

— Otez mon anneau de mon doigt,
Petite Françoise, ma petite Françoise !
Otez mon anneau de mon doigt,
Et choisissez un autre, à votre gré. —

— Je n'ôterai pas l'anneau de votre doigt,
Petit Pierre, mon ami !
Je n'ôterai pas l'anneau de votre doigt,
Je ne choisirai pas un autre à mon gré... —

II

Il n'avait pas fini de parler,
Petite Françoise, ma petite Françoise !
Il n'avait pas fini de parler,
Que le bourreau est entré dans la prison.

Elle avait une belle chevelure blonde,
Petite Françoise, ma petite Françoise !
Elle avait une belle chevelure blonde,
Qu'elle s'arrachait à poignées de la tête !

Elle avait des souliers à rubans,
Petite Françoise, ma petite Françoise !
Elle avait des souliers à rubans, —
Et elle les a mis en morceaux !

Chanté par Marguerite PHILIPPE,
de Plumnet (Côtes-du-Nord).

AR SERRASINED

I

Me ho ped, merc'hed iaouank, m'ho ped hag ho suppli,
Pa eet da Sant-Jakes, na et ket re disousi ;
Pa eet da Sant-Jakes, na et ket re disousi,
Merc'h un ozac'h a-feson 'zo bet laeret 'vont di.

Merc'h un ozac'h a-feson o vont di 'zo bet laeret,
Gant tri soudard iaouank, da gas d'ar Serrasined ;
Met ho defoa làret n' vije ket ofanset,
Ken a vije bet seiz vloaz 'n touez ar Serrasined.

II

Pàd ur seiz vloaz è bet Louisaïg o kana ;
P'oe achu ar seiz vloaz, 'komansaz da oela ;
P'oe ar seiz vloaz achuet, da oela eo komanset,
Hag ar Serrasinn braz neuze 'n eûz goulennet :

— Làret d'in, Louisaïg, petra eo ar sujet,
Ann deïo-all a kanec'h, ha bremann a oelet ?
— Petra 've d'in, eme-z-hi, ha na oelfenn-me ket,
Hirie ez on kristenez, ha warc'hoaz na vinn ket....

O klewet mouez paourienn ma bro, 'zo 'n toul ann nor,
Faminet gant ann amzer, hag o c'houlenn digor !
— Digoret d'hê, Louisaïg, làret d'hè dont en ti,
Roët gwinn-mad d'hè d'eva, bara-gwenn da debri.

Ha pa oa Lousaïg euz ho diservija,
Hi 'welt he muia-karet bars ar penn huëlla :
— Terrupl bras, eme-z-hi, as kavan ifrontet,
'Tont ama d'am gwelet, mesk ar Serrasined !....
. . . .

Hag hi o vont d'ar jardinn, en aviz hen gwelet ;
P'arruas er jardinn, ez oa manet kousket..
Hag hi o vont d'he c'hambr, hag o tigas gant-hi
Pewar ugent kouvert arc'hant, ho ambarki.

LES SARRASINS

I.

Je vous prie, jeunes filles, je vous prie et vous supplie,
Quand vous irez à Saint-Jacques, n'y allez pas trop sans souci;
Quand vous irez à Saint-Jacques, n'y allez pas trop sans souci,
La fille d'un homme honorable a été enlevée en y allant;

La fille d'un homme honorable a été enlevée en y allant,
Par trois jeunes soldats, pour la conduire aux Sarrasins :
Ils avaient seulement dit qu'elle ne recevrait pas d'affront,
Avant d'avoir été sept ans parmi les Sarrasins.

II.

Pendant sept ans la petite Louise n'a fait que chanter;
Quand les sept ans furent écoulés, elle commença à pleurer;
Quand les sept ans furent écoulés, elle a commencé à pleurer,
Et le grand Sarrasin alors lui a demandé;

— Dites-moi, petite Louise, quel est le sujet ?
Les autres jours vous chantiez, et à présent vous pleurez...
— Comment, répondit-elle, ne pleurerais-je pas ?
Aujourd'hui je suis chrétienne, et demain je ne le serai pas!
[à la porte,]
— (Je pleure) en entendant la voix des pauvres de mon pays qui sont
Affamés, souffrant du temps et demandant qu'on leur ouvre.
— Ouvrez leur, petite Louise, dites leur d'entrer dans la maison,
Donnez-leur de bon vin à boire et du pain blanc à manger.

Et pendant que la petite Louise était à les servir,
Elle remarqua son bien-aimé au haut bout (de la table) :
— Je te trouve, lui dit-elle, terriblement effronté, (hardi)
Puisque tu viens me voir, ici, parmi les Sarrasins !... (1)
. . . .

Et elle d'aller au jardin, pour le voir :
Quand elle arriva dans le jardin, il (le grand Sarrasin) dormait.
Elle d'aller alors dans sa chambre et d'emporter
Quatre-vingts couverts d'argent, et de les embarquer.

(1) Il y a évidemment une lacune.

Hag hi o vont d'ar jardinn, en avis hen gwelet ;
P'arruas er jardinn, bepred ez oa kousket.
Hag hi o vont d'he c'hambr, hag o tigas gant-hi
Pewar-ugent linsell. voan, hag ho ambarki.

Hag hi o vont d'ar jardinn, en avis hen gwelet ;
P'arruas er jardinn, bepred ez oa kousket.
Hag hi o vont d'he c'hambr, hag o tigas gant-hi
Pewar-ugent roched voan, hag ho ambarki.

III

P'oa Louisaïg war ar mor, ha krog da naviga.
Hag o vont Louisaïg o komanz da gana ;
Hag o vont Louisaïg da gana komanset,
Hag ar Serrasinn braz neuze 'zo dihunet.

— Digas d'in Louisaïg, Judas, traitour milliget,
Me roï ho pouez a chevanz, war ar pez hoc'h eùz bet.
Seiz vloaz hoc'h bet em zi, hep bea offanset,
M'am bije gouvet ho toare, un de na oac'h ket bet.

Etre-pad ur seiz vloaz ez out bet bars ma zi,
Gwinn mad d'id da eva, bara-gwenn da debri ;
M'am bije gouveet ez oac'h mignon d'ezhi
M'ho pije laket d' vreigna, 'n ur prizon, 'n toull dor ma zi ! (1)

Kanet gant Marc'harit FULUP.

(1) Ce dernier vers est très-altéré, ainsi que toute la pièce du reste, qui n'est véritablement qu'un fragment.

Et elle d'aller au jardin, pour le voir :
Quand elle arriva dans le jardin, il dormait.
Et elle d'aller dans sa chambre, et d'emporter
Quatre-vingts draps de toile fine et de les embarquer.

Et elle d'aller au jardin, pour le voir :
Quand elle arriva dans le jardin, il dormait.
Et elle d'aller dans sa chambre et d'emporter
Quatre-vingts chemises de toile fine, et de les embarquer.

III.

Quand la petite Louise était sur la mer, la navigation commencée,
Et la petite Louise de commencer à chanter ;
Et la petite Louise de commencer à chanter,
Et le grand Sarrasin s'est alors réveillé.

— Ramène-moi la petite Louise, Judas, traître maudit,
Je donnerai votre poids d'argent, outre ce que vous avez déjà eu.
Vous avez été sept ans dans ma maison, sans recevoir d'offense,
Si j'avais connu votre dessein, vous n'eussiez pas été un seul jour.

Durant sept ans que tu as été dans ma maison,
Tu as eu bon vin à boire, pain blanc à manger.
Et toi, si j'avais su que tu étais son ami,
Je t'aurais enfermé et laissé pourrir dans une prison au seuil de ma
[porte] ! (1)

Chanté par Marguerite PHILIPPE,
de Pluzunet (Côtes-du-Nord).

(1) Il s'agit probablement dans cette ballade, — qui n'est qu'un fragment, — de l'enlèvement par les Mores d'Espagne, d'une pélerine bretonne à Saint-Jacques de Galice. Les pélerinages de Bretagne à cette place dévote étaient très-fréquents aux XV[e] et XVI[e] siècles.

ROBART ANN DIAOUL.

I

Pemzek vloaz è bet ann Dukes
Hep donet da brezek he frouez.
Ha bemdez e pede Doue
Ewit ma dije bugale.

Un de pa oa ouz hen pedi,
Teuas ann Diaoul d'hi zrompli,
Ma lavaras d'ezhi a-grenn
Na dalve netra he fedenn.

Mont a rez da gambr ann otro.
A oa er memeuz pedenno,
Offansi Doue dre he leïo,
Ken a oa horreur d'ann envo.

Ha ma 'n eùz ann Dukes douget,
Hep na mab na merc'h 'deùz ganet (1) ;
Herve ma rapport ar werz-man,
Ur miz è bet 'n poan anehan.

Pa deue Robart war ar bed-man.
'Ree glao hag awel, a gredan !
Glao hag awel en un instant,
Kement ma sponte peb-unan.

Ha pa 'z è bet Robart ganet,
Na gave mageres a-bet ;
Gant he dent e kroge en-he,
'Vel ul loen spontuz e krie.

Ken braz a oa Robart d'ur bloaz,
Ma 'z è 'r vugale a bemp bloaz.
Kreski 'ree 'vel ann drouk-louzou
'Ve o tioan er jardinou,

He dad neuze, pa 'n eùz gwelet
D'un den santel 'n eùz hen kaset,
Da diski serviji Doue,
Ma kuitaje he wall-vuhe.

(1) Ce vers me paraît obscur.

ROBERT LE DIABLE.

I.

Pendant quinze ans est restée la duchesse
Sans que son fruit vint à parler; (1)
Et tous les jours elle priait Dieu,
Afin qu'elle eût des enfants.

Un jour qu'elle était à le prier,
Le diable vint la tromper,
Et il lui dit tout net
Que sa prière ne valait rien.

Elle se rendit à la chambre du seigneur (son mari),
Qui était aussi en prière,
Et offensa Dieu par ses blasphèmes,
Au point que le ciel en avait horreur.

Et la duchesse devint enceinte,
Sans donner le jour ni à fils ni à fille;
D'après ce que rapporte ce *gwerz*,
Un mois entier elle fut en peine de lui.

Au moment où Robert venait au monde,
Il pleuvait et ventait, je crois!
Pluie et vent (survinrent) en un moment,
Si bien que chacun en était épouvanté.

Et quand Robert eut vu le jour,
On ne lui trouvait pas de nourrice;
Il les mordait avec ses dents,
Il criait d'une façon effrayante, comme un animal.

A l'âge d'un an, Robert était aussi grand
Que le sont les enfants de cinq ans;
Il croissait comme les mauvaises herbes
Qui viennent dans les jardins.

Son père, ayant appris cela,
L'envoya a un saint homme,
Pour lui apprendre à servir Dieu,
Afin qu'il quittât sa mauvaise vie.

(1) Sans avoir d'enfants.

Hag hen o vont, en bezr-amzer,
'Torri he vrec'h da vab Hubert.
Ar mab Hubert na vankas ket
Da vont d'hen flatal d'ar bêlek.

— Nebaon, 'me Robart, me harzo
D'am c'horrija ; c'hui n'hen graïo.
Hag hen o tenna he gontel,
Hag o lac'ha ann den-santel.

Na pa 'c'h ée Robart war ar ru.
'Krene 'r paveo en daou-du ;
N'oa hini er gêr a Rouan,
N'ho stleje holl, braz ha bihan.

A-c'hane hec'h eas neuze
Da ur forest hanvet Guibre.
E-lec'h ma savas ur vandenn
A laeron hag a volerrienn.

II

Un de, 'welet ur mesaër
'Vesa he denved tost da gêr.
'Vesa he denved tost da gêr,
Hag hen o vont hag hen gelwer.

— Tostâd d'ac'h-c'hui na gredan ket,
Eman ar gwad ouz ho tilled ;
Mar karjac'h bea den-santel,
Da Doue servijer fidel.

A vefac'h un de pardonet.
Hag ho pe lod ar joaüsted.
— Bennoz Doue d'id, mesaër.
Parlant a rez evel un êl :

Setu, wit da drugarekâd,
Hanter kant louiz-aour 'n ur ialc'had ;
Na garfenn netra da gavet,
Met ma zad, ma mamm da welet.

— Da dad, da vamm 'weli fete.
Er gêr a Rouan, war ar pave.
Er gêr a Rouan p'eo arruet,
He dad, he vamm 'n eûz rankontret.

Mais voilà que bientôt après
Robert cassa le bras du fils d'Hubert.
Le fils d'Hubert ne manqua pas
D'aller le dénoncer au prêtre.

— Je saurai, dit Robert, vous empêcher
De me corriger ; vous ne le ferez point !
Et il tira son couteau,
Et tua le saint homme !

Quand Robert marchait sur la rue,
Les pavés tremblaient des deux côtés ;
Il n'y avait personne dans la ville de Rouen
Qu'il ne renversât tous, petits et grands.

De là il se rendit ensuite
Dans une forêt appelée Guibré,
Où il y avait une bande
De voleurs et de brigands.

II.

Un jour, voyant un pâtre
Qui gardait ses moutons près de la ville ;
Qui gardait ses moutons près de la ville,
Il alla et il l'appela.

— Je n'ose m'approcher de vous,
Il y a du sang sur vos habits ;
Si vous vouliez être un saint homme,
Un serviteur fidèle de Dieu,

Vous seriez, un jour, pardonné,
Et vous auriez votre part de la joie (éternelle).
— La bénédiction de Dieu soit avec toi, pâtre,
Tu parles comme un ange ;

Voici, pour te remercier,
Cinquante louis d'or, dans une bourse ;
Je ne désire rien autre chose
Que voir mon père et ma mère.

— Ton père et ta mère tu les verras aujourd'hui
Dans la ville de Rouen, sur le pavé.
Dans la ville de Rouen quand il est arrivé,
Il a rencontré son père et sa mère ;

Et int d'ann daoulinn dirazhan,
D' c'houlenn ho buhe digant-han.
— Ma zad, ma mamm, savet n' ho sà
Prest eo ma c'halon da ranna ;

Prest eo ma c'halon da ranna,
Em gonvertiset 'on brema ;
Me c'houlenn pardon hag iskuz,
D'ar pec'her paour ken maleürüz !

. . . .

Kanet gant Marc'harit FULUP.
a Blûnet, (Aodou ann hanter-noz.)

Ils se sont mis à genoux devant lui,
Pour le prier de leur laisser la vie :
— Mon père et ma mère, levez-vous,
Mon cœur est près de se briser ;

Mon cœur est près de se briser.
Car je me suis converti :
Je demande pardon et excuse
Pour le pauvre et malheureux pécheur !.... (1)

. . . .

Chanté par Marguerite PHILIPPE,
de Pluzunet [Côtes-du-Nord].

(1) Cette pièce est fort incomplète.

L'opinion généralement répandue, grâce à l'assertion de certains auteurs modernes, est que les poëtes populaires de la Bretagne n'ont ni imité les poëtes étrangers, ni chanté des légendes ou des événements étrangers à leur pays. — Cette pièce et la précédente, ainsi que quelques autres de ce volume et du premier, comme par exemple, la Marquise de Gange, page 501, font justice de cette affirmation beaucoup trop absolue. — Cette légende de Robert-le-Diable a aussi fourni le sujet d'un mystère breton, dont j'ai déposé un beau manuscrit à la bibliothèque nationale, à Paris.

———

IZABELL AR IANN

I

Na pa retornis euz poazet,
Me na sonjenn en drouk a-bed ;

Na pa retornis euz poazet,
Pewar lakes 'm eùz rankontret ;

Pewar lakes hag ur Jouis
Oa 'n tal ar groaz, pa dremenis.

Hag ar Jouis 'c'houl' ouzin-me :
— Merc'h iaouank, c'hui a zimezfe ?

Merc'h iaouank, c'hui a zimezfe
Da genta mab ho koulenfe ?

Da genta mab ho koulenfe,
Ha 've posubl 've me a ve ?

— Na eo ket war ar c'hroaz-hentjou,
Otro, 've grèt ann dimiziou,

Met en ilis, pe er porched,
Etre daou den hag ur bèlek.

II

Izabell ar Iann a lâre
Er gêr, d'he mamm, pa arrue :

— Ma mammig paour, mar am c'haret,
Ma miret euz ar Jouisted ;

Ma miret euz ar Jouisted,
Ma laket 'n ur gambr alc'houeet.

Ar Jouis braz a vonjoure,
'N ti ar Iann koz pa arrue :

— Demad ha joa holl en ti-ma,
Izabell 'r Iann pelec'h ema ?

— Et è Izabell da boazet,
Ha na mèdi ket retornet.

ISABELLE LE JEAN

I.

Quand je revins de faire cuire (au four banal),
Je ne songeais pas à mal ;

Quand je revins de faire cuire,
Je rencontrai quatre laquais ;

Quatre laquais et un juif
Étaient auprès de la croix quand je passai.

Et le juif me demanda :
— Jeune fille, vous fianceriez-vous ?

Jeune fille, vous fianceriez-vous
Avec le premier garçon qui vous demanderait ?

Avec le premier garçon qui vous demanderait,
Et quand il serait possible que ce fût moi ?

— Ce n'est pas dans les carrefours,
Seigneur, que se font les fiançailles,

Mais dans l'église, ou dans le porche,
Entre deux personnes et un prêtre.

II.

Isabelle Le Jean disait
A sa mère, en arrivant à la maison :

— Ma pauvre petite mère, si vous m'aimez,
Préservez-moi des juifs ;

Préservez-moi des juifs,
Mettez-moi dans une chambre fermée à clef.

Le grand juif souhaitait le bonjour
En arrivant dans la maison du vieux Le Jean :

— Bonjour et joie à tous dans cette maison,
Isabelle Le Jean où est-elle ?

— Isabelle est allée faire cuire,
Et elle n'est pas revenue.

— Roët-c'hui d'in ann ale'houeou.
Ewit ma sellinn er c'hambrjou.

Dor ar gambr wenn 'n eûz digoret,
Izabell ar Iann 'n eûz kavet....

Izabell ar Iann 'c'houlenne
Euz he mammig paour, en de-se :

— Ma mammig paour, d'in-me lâret.
Gant ar Jouis rèd 'vô monet ?

— Se d'ac'h, ma merc'h, na lârinn ket,
Digant ho tad a c'houlenfet.

— Ma zadig paour, d'in-me lâret,
Gant ar Jouis rèd 'vô monet ? —

— Se d'ac'h ma merc'h, na lârinn ket,
Digant ho preur Louis goulennet.

— Lâres-te d'in-me, ma breur Louis,
Ha rèd 'vô mont gant ar Jouis ?

— Ia, gant ar Jouis 'vô rèd monet,
Pa 'z eo ar paeamant touchet ;

Pewar c'hant skoed en arc'hant mad
Deûz touchet ho mamm hag ho tad,

Ha kement-all ho preur Louis,
'Wit lâret ho reï d'ar Jouis ;

Ha mar et-c'hui a galon vad,
Me am bô c'hoas un dra-bennag.

— Pe a t'eûz bet, pe na t'eûz ket,
Gant ma grad-vad me na inn ket !

III

Izabell ar Iann a lâre
D'he m'ammig paour, un dez a oe :

— Ma mammig paour, lâret-c'hui d'inn.
Na pe-seurt abit a wiskinn ?

— Gwisket hoc'h abit violet,
A vezo skanv d'ac'h da gerzet.

— Gwisko ann abit a garo.
Kammed war-droad hi na raïo ;

— Donnez-moi les clefs,
Afin que je regarde dans les chambres.

Il a ouvert la porte de la chambre blanche,
Il a trouvé Isabelle Le Jean....

Isabelle Le Jean demandait
A sa pauvre petite mère, ce jour-là :

— Ma pauvre petite mère, dites-moi,
Avec le juif faudra-t-il aller ?

— Cela, ma fille, je ne vous dirai pas,
A votre père vous le demanderez.

— Mon pauvre petit père, dites-moi,
Avec le juif faudra-t-il aller ?

— Cela, ma fille, je ne vous dirai pas,
A votre frère Louis demandez-le.

— Dis-moi, toi, mon frère Louis,
Faudra-t-il aller avec le juif ?

— Oui, il faudra aller avec le juif,
Puisque le prix est touché ;

Quatre cents écus, en bon argent,
Ont reçu votre mère et votre père,

Et autant (en a eu) votre frère Louis,
Pour promettre de vous donner au juif ;

Et si vous allez de bon cœur,
J'aurai encore quelque chose.

— Que tu aies eu ou que tu n'aies pas eu,
Ce ne sera pas de bon gré que j'irai.

III.

Isabelle Le Jean disait
A sa pauvre petite mère, un jour :

— Ma pauvre petite mère, dites-moi,
Quelle robe mettrai-je ?

— Mettez votre robe violette,
Qui vous sera légère pour marcher.

— Qu'elle mette la robe qu'elle voudra,
Elle ne fera point un pas à pied ;

'Ma ma inkane 'n toull ar pors
Izabell 'r Iann, euz ho kortos ;

Houarnet mad gant leton-gwenn,
Hag ur brid arc'hant en he benn ;

Hag ur brid arc'hant hen he benn,
He bommello en aour melenn.

— Mar 'zo 'r brid arc'hant en he benn,
He bommello en aour melenn ;

He bommello en aour melenn,
Me garie 've 'n tan en he benn !

Ha koulzgoude am eûz pec'het,
Rag al loen paour n'é ket kiriek.

Izabell ar Iann a lâre,
A bors he zad pa bartie :

— Adieu, ma mamm, adieu, ma zad,
Bikenn n'ho kwel ma daoulagad !

Me lâr adieu d'am holl broïs,
Met d'hennont al laer ma breur Louis ;

Met d'hennont al laer ma breur Louis,
Hen eûz ma gwerzet d'ar Jouis !

IV

Izabell ar Iann 'c'houlenne
Euz ar Jouis braz, un dez 'oe :
— Jouis, Jouis, d'in-me lâret,
N'eo ket heman 'r pont m' eûz klewet,
N'eo ket heman 'r pont 'm eûz klewet,
'Taoulinn warnehan al loened ?
N'oa ket he gir peur-lavaret,
He marc'h 'dan-hi 'zo daoulinet.

V

Izabell ar Iann a lâre
D'ar Jouis braz, un dez o oe :

— Me glew kôg ma zad o kanan !
— N' ret ket, Izabell, emehan ;

Ma haquenée est à la porte de la cour.
Isabelle Le Jean, qui vous attend ;

Bien ferrée de laiton blanc,
Et une bride d'argent à sa tête ;

Et une bride d'argent à sa tête ;
Les pommeaux sont d'or jaune.

— Si elle a une bride d'argent en tête,
Avec des pommeaux d'or jaune ;

Avec des pommeaux d'or jaune,
Je voudrais qu'elle eût le feu dans la tête !

Et pourtant c'est péché à moi,
Car la pauvre bête n'est pas cause.

Isabelle le Jean disait,
En sortant de la cour de son père :

— Adieu, ma mère, adieu, mon père,
Jamais ne vous reverront mes yeux !

Je dis adieu à tous ceux de mon pays,
Sauf à celui-là, sauf à mon frère Louis, le voleur ;

Sauf à celui-là, mon frère Louis, le voleur,
Qui m'a vendue au Juif !

IV.

Isabelle le Jean demandait
Au grand Juif, un jour : —

— Juif, Juif, dites-moi,
N'est-ce pas celui-ci le pont dont j'ai entendu dire ;

N'est-ce pas celui-ci le pont dont j'ai entendu dire
Que les bêtes s'agenouillent dessus ?

Elle n'avait pas achevé ces mots,
Que sous elle son cheval s'est agenouillé.

V.

Isabelle le Jean disait
Au grand Juif, un jour :

— J'entends le coq de mon père chanter !
— Vous ne l'entendez pas, Isabelle, dit-il ;

N' ret ket, Izabell, emehan,
Rag pemp kant lew 'z oc'h diout-han.

VI

Ar Jouis braz a lavare
Er gêr, d'he vamm, pa arrue :

— Na setu ur verc'h-kaer aman ;
Braoa plac'h-iaouank eo homan !

— Na eo ket deut gant he grad-vad,
Eman 'n dour war he daoulagad.

Ar Jouis braz a lavare
D'Izabell ar Iann, un dez 'oe :

— Deut ganen, Izabell, d'ar sellier,
Da danva gwinn ken dous ha mel.

— Gwell' 've ganen, en ti ma zad,
Eva dour euz feunteun ar prad.

— Deut ganen, Izabell, d'am c'hambrjo
Da gonta aour a dousenno ;

Deut ganen, Izabell, d'ar gambr wenn,
Da gonta aour hag arc'hant gwenn.

— Gwell' ganen, bea 'n ti ma zad,
'Konta uio d' gas d'ar marc'had.

Ar Jouis braz a lavare
Na d'he vammig, un dez a oe :

— N'ouzonn petra ober out-hi,
Kals a boan-speret a ro d'in ;

Goulennan 'r mennad a garan,
Bepred na ra nemet goela.

— Mar n'ouzoud da ober out-hi,
Komer ur gontel ha lac'h-hi.

— Tri marc'h a zo er marchosi,
Daou a zo d'ac'h, unan 'zo d'in ;

Daou a zo d'ac'h, unan 'zo d'in,
Rag ewit honnes na lac'hin !

Vous ne l'entendez pas, Isabelle, dit-il,
Car vous êtes à cinq cents lieues de lui.

VI.

Le grand Juif disait
A sa mère, en arrivant à la maison :

— Voici une bru (que je vous amène) ;
Quelle jolie jeune fille est celle-ci !

— Elle n'est pas venue de son bon gré.
Elle a des larmes dans les yeux.

Le grand Juif disait
A Isabelle le Jean, un jour :

— Venez avec moi, Isabelle, au cellier,
Pour goûter du vin aussi doux que le miel.

— J'aimerais mieux, dans la maison de mon père,
Boire de l'eau de la fontaine du pré.

— Venez avec moi, Isabelle, dans mes chambres,
Pour compter de l'or à la douzaine ;

Venez avec moi, Isabelle, à la chambre blanche,
Pour compter de l'or et de l'argent blanc.

— J'aimerais mieux être dans la maison de mon père,
A compter des œufs pour les porter au marché.

Le grand Juif disait
A sa petite mère, un jour :

— Je ne sais que faire d'elle,
Elle me donne beaucoup d'inquiétude ;

Quelque demande que je lui fasse,
Toujours elle ne fait que pleurer.

— Si tu ne sais que faire d'elle,
Prends un couteau et tue-la.

— Il y a trois chevaux dans l'écurie,
Deux sont à vous, un est à moi ;

Deux sont à vous, un est à moi,
Car quant à elle, je ne la tuerai point (1).

(1) Invitation à sa mère à partir.

VII

Hag a-benn un nao miz goude
Izabell kontantamant 'defoe ;

'Oa Izabell e-tal ann tan,
O tomman ur Jouis bihan.

. . . .

Evnidigo diwar ann nij,
Gret ma gourc'hemeno en Breiz ;

Gret ma gourc'hemeno d'am broïs,
Met d'hennont al laer ma breur Louis ;

Met d'hennont al laer ma breur Louis,
Hen eùz ma gwerzet d'ar Jouis ! (1).

Kanet gant Marc'harit FULUP,
a barous Plunet (Kostelo ann Antor-nos),
ar c'henta a viz Here-1868.

(1) — Je n'ignore pas que le mot breton ordinaire pour rendre le mot Juif est INDEW, pluriel INDEWIEN ; mais ma chanteuse m'ayant affirmé qu'elle avait toujours entendu dire que le JOUIS de son gwerz signifiait Juif, je reproduis fidèlement son opinion : la critique jugera ce qu'elle peut avoir de fondé.

VII.

Et au bout de neuf mois après,
Isabelle eut du contentement :

Isabelle était auprès du feu,
Chauffant un petit juif...

. . . .

Petits oiseaux qui volez,
Faites mes compliments en Bretagne ;

Faites mes compliments aux gens de mon pays,
Sauf à celui-là, mon frère Louis, le voleur ;

Sauf à celui-là, mon frère Louis, le voleur,
Qui m'a vendue au Juif ! — (1).

Chanté par Marguerite PHILIPPE,
de Plusunet [Côtes-du-Nord].
1er Octobre 1868

(1) Dans une leçon recueillie à Ploügat-Guerrand par G. Le Jean, le voyageur géographe, on trouve SOUIZ au lieu de JOUIZ, et je pense qu'il faut, alors, traduire par SUISSE.

Consulter un travail fort intéressant de M. d'Arbois de Jubainville où l'on compare notre ballade avec LE BARON JAUIOZ du BARZAZ-BREIZ, page 205. (Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, décembre, 1869.)

SEZIZ GWENGAMP

KENTA KENTEL.

I

Mar plij ganac'h a selaoufet
Ur werz a zo 'newez savet ;
D'ar gêr a Wengamp ez eo grêt.
'Zo gant Denombra komerret (1).

Bars ar bloaz pemp ha pemzek kant.
'Tessas ar seziz war Wengamp.
War bors Mikêl 'oa ar Saozon,
Ann Allmanted war bors Roazon.

War bors Treger 'oa 'r Flamanted,
War bors 'r blomenn, ann Irlanted ;
War bors 'r blomenn, ann Irlanted ;
Karget 'oa kêr a soudarded.

Trompiller ar prinz a lâre,
War borziou Gwengamp pa skoë :
— M'ho ped, digoret d'in ho tor.
Trompiller ar prinz c'houl' digor.

Trompiller ar prinz 'zo ama.
O c'houl' digor da Denombra ;
O c'houl' digor da Denombra,
Tric'houec'h mil soudard 'zo gant-han.

Tric'houec'h mil soudard, tud vaillant.
Da lakâd ar seziz war Wengamp.
— Ho ! ma forzio 'zo moraillet,
Ma mogero, fortifiet ;

Hag 'vec'h aze dek miz amzer.
Birwikenn n'antrefet en kêr.
Ha n' digorinn ar porziou-man,
Ken 'm bô komzet euz Melkunan.

Paramant ann dukes Anna.
Ar re-se 'gommand er gêr-ma.
Porzier Gwengamp a lavare
Da Velkunan, p'hen salude :

(1) On pense que ces différentes dénominations Denoblin, Denombra, Denobre indiquent le prince de Dombes.

LE SIÈGE DE GUINGAMP

Première version.

I.

S'il vous plait, vous écouterez
Un gwerz nouvellement levé (composé) ;
Il est fait au sujet de la ville de Guingamp.
Qui a été prise par Dénombra.

En l'année quinze cent cinq, (1)
Vint le siège sur Guingamp.
Sur la porte Saint-Michel étaient les Anglais,
Les Allemands étaient sur la porte de Rennes.

Sur la porte de Tréguier étaient les Flamands.
Sur la porte de la pompe (fontaine) étaient les Irlandais ;
Sur la porte de la pompe (fontaine) étaient les Irlandais ;
La ville était remplie de soldats.

Le trompette du prince disait,
Sur les portes de Guingamp quand il frappait :
— Je vous prie, ouvrez-moi votre porte,
C'est le trompette du prince qui demande qu'on lui ouvre ;

C'est le trompette du prince qui est ici,
Demandant qu'on ouvre à Dénombra,
Demandant qu'on ouvre à Dénombra,
Dix-huit mille soldats sont avec lui ;

Dix-huit mille soldats, hommes vaillants.
Pour mettre le siège devant Guingamp.
— Ho ! mes portes sont verrouillées
Et mes murailles fortifiées.

Et quand vous seriez là dix mois de temps.
Jamais vous n'entrerez dans la ville,
Et je n'ouvrirai pas ces portes-ci,
Jusqu'à ce que j'aie parlé à *Melcunan*, (Mercœur).

Ou bien à la duchesse Anne,
Car ce sont ceux-là qui commandent dans cette ville.
Le portier de Guingamp disait
A *Melcunan*, quand il le saluait :

(1) Les dates données par les chanteurs sont généralement fausses. Il y a eu deux sièges de Guingamp, l'un en 1488, l'autre en 1591. — C'est ce dernier qui semble avoir fourni le sujet de notre Gwerz.

— Trompiller ar prinz 'zo ama.
A c'houl' digor 'wit Denombra ;
A c'houl' digor 'wit Denombra,
Tric'houec'h mil c'havalier gant-han.

Ha Melkunan a lavaras
Da ganonier Gwengamp, pa glewas ;
— Depech karga ar c'hanon braz,
Da reï da Denombra war he fas !

Kanonier Gwengamp a làras
Da Velkunan vel m'hen klewas :
— Ni 'zo pell zo euz hen kargan.
Tric'houec'h bouled-rollet 'zo en-han.

Bar un anter poell poultr kanon,
Kement-all 'vunud draillo plom....

. . . .

N'oa ket he gomz peurlavaret,
Kanonier Gwengamp 'zo diskaret
Gant un tenn poultr gwenn euz ur gambr,
Digant markiz Gwaz-ar-garant (1).

Kanonier Gwengamp a lâre
War ann tour-plad en he c'hourve :
— M'am bije un heur da vewa,
N'oa ket komerret ar gêr-ma !

Ar ganonieres pa welas.
Honnez na gollas ket kouraj,
Hag 'amorsas ar c'hanon braz.
Ha pewarzek kant a lac'has.

'Tre Gwengamp ha santes Katelin,
'Deûz lac'het pewarzek kant den,
C'hoas è manet 'n hini gwasa,
P'eo manet ar prinz Denombra.

Ha Melkunan, p'hen eûz gwelet
Penoz ez oant holl trahiset,
Hag hen hoc'h ober he *ave*
'Kuitâd kêr gant he vugale.

(1) Goaz-ar-garant doit être une altération pour Coëtgourhant, ou Coëtgourant, nom d'un cavalier, nous dit M. Pol de Courcy, qui, lors du siege de 1591, tua involontairement un des siens, d'un coup d'arquebuse tiré de la fenêtre d'une chambre. On sait également que Gouyquet, qu'on a cru, mais à tort, être désigné ici sous le nom de portier ou grand canonnier, fut blessé d'un coup de pique et non d'un coup de feu.

— Le trompette du prince est ici
Qui demande qu'on ouvre à Dénombra :
Qui demande qu'on ouvre à Dénombra,
Dix-huit mille cavaliers sont avec lui.

Et Melcunan dit
Au canonnier de Guingamp, quand il entendit :
— Dépêche-toi de charger le grand canon,
Pour donner à Dénombra sur sa face !

Le canonnier de Guingamp répondit
A Melcunan, quand il l'entendit :
— Il y a longtemps que nous sommes à le charger,
Il y est entré dix-huit boulets ramés,

Plein un demi-boisseau de poudre à canon
Et autant de mitraille de plomb....

. . . .

Il n'avait pas fini de parler,
Que le canonnier de Guingamp fut abattu
Par un coup de poudre blanche (parti) d'une chambre,
(Tiré) par le marquis de *Goaz-ar-garant*.

Le canonnier de Guingamp disait,
Couché sur la tour plate : (1)
— Si j'avais encore une heure à vivre,
Cette ville-ci ne serait pas prise !

La canonnière, quand elle vit cela,
Celle-là ne perdit pas courage,
Et elle amorça le grand canon,
Et elle tua quatorze cents !

Entre Guingamp et sainte Catherine (?),
Elle a tué quatorze cents hommes,
Et le pire est encore resté,
Puisque le prince Dénombra est resté !

Et Melcunan, quand il a vu
Comment ils étaient trahis,
Et lui de faire ses préparatifs,
Et de quitter la ville, avec ses enfants.

(1) Ce canonnier ne peut être Rolland Gouyquet, dont la conduite fut héroïque pendant le siège de 1488, et que sa femme remplaça à la tête des assiégés, lorsqu'il eut été blessé sur la brèche. — On croit pourtant remarquer dans le Gwerz une allusion à ce courageux personnage, et quelque confusion entre les deux sièges.

II

Ha Denombran a lavare
Bars en Gwengamp pa antree :
— D'in 'vô ar gwinn hag ann arc'hant,
D'am soudarded, merc'hed Gwengamp !

Kriz a galon neb na oelje
Bars en Gwengamp neb a vije.
O klewet ar merc'hed iaouank
O c'herwel ar Werc'hes a Wengamp :

— Gwerc'hes Vari, hon zikouret.
Ni 'zo gant ann holl dilezet !
Kriz a galon mar na oelje
Bars en Gwengamp neb a vije.

'Welet al linselio, 'n tapiso
Gant-he o puri hoc'h armo....
Na Denombra a lavare
En ilis gwengamp p'antree :

— C'hui 've kontant, Gwerc'hes Vari,
'Lakafemp ho ti da varchosi,
Ho sekreteri d' gav ar gwinn,
Hoc'h aoter vraz da daol keginn ?

N'oa ket he c'hir peurlavaret,
Ar c'hleïer da zon 'zo komansed :
Komans 'ra ar c'hleïer da zôn
Ken oa ar spont en ho c'halon.

Ha Denombra a lavare
Na d'he bajig bihan neuze :
— Paj bihan, komer ma c'hleve,
Kerz da c'houd piou a zôn an-hé :

Ha mar zo kristenn euz ho zôn,
Plant ma c'hleve en he galon !
Krec'h gant ann tour hec'h è pignet,
Ha prest goude 'eo diskennet :

— N'eûz kristenn a-bed euz ho c'hè,
Kouez' a 'ra 'r c'hlizenn diout-hê ;
Nann, 'met graz Mari hag he mab
'Zo en tour euz ho branskellad !

II.

Et Dénombra disait,
En entrant dans Guingamp :
— A moi le vin et l'argent,
A mes soldats les filles de Guingamp !

Dur de cœur eut été celui qui n'eut pleuré,
S'il eut été à Guingamp,
En voyant les jeunes filles
Implorer Notre-Dame de Guingamp :

— Vierge Marie, protégez-nous,
Nous sommes abandonnées de tout le monde !
Dur de cœur eut été celui qui n'eut pleuré,
S'il eut été à Guingamp,

En voyant les draps de lit et les tapis
Avec eux à fourbir leurs armes....
Et Dénombra disait,
En entrant dans l'église de Guingamp :

— Seriez-vous contente, Vierge Marie,
Que de votre maison nous fissions une écurie,
De votre sacristie, une cave à vin,
De votre grand autel, une table de cuisine ?

Il n'avait pas fini de parler,
Que les cloches ont commencé de sonner ;
Les cloches commencent de sonner,
Tellement que l'épouvante était dans leurs cœurs.

Et Dénombra disait
A son petit page, en ce moment :
— Petit page, prends mon épée,
Et va voir qui est à les sonner ;

Et si tu trouves un chrétien à les sonner,
Plante lui mon épée dans le cœur !...
Il est monté au haut du clocher,
Et il est descendu tôt après :

— Il n'y a chrétien (personne) autour d'elles,
Et la rosée (sueur) en tombe ;
Non, il n'y a que la grâce de Marie et de son fils,
Qui est dans la tour, à les mettre en branle !...

Na Denombra a lavare
D'he soudarded, eno, neuze :
— Dibromp hon c'hezek, eomp en hent,
Lezomp ho zie gant ar zent !

Lezomp he zie gant Mari,
'Oamp pell 'oa euz hec'h offansi ! —

Ar wers-man a zo bet skrivet d'in gant ma mignon ar barz mad Iann-Mari AR IANN, ha kanet d'ehan gant Mari FERCHAL, o chomm en kêr Gwengamp. —

Et Dénombra disait
A ses soldats, là, en ce moment :
— Sellons nos chevaux, mettons-nous en route.
Et laissons leurs maisons aux saints !

Laissons ses maisons à Marie,
Il y avait longtemps que nous l'offensions !...

Ce gwerz m'a été recueilli par mon ami le poète breton J. M. Le Jean ; il lui a été chanté par Marie Ferchal, demeurant dans la ville de Guingamp.

SEZIZ GWENGAMP

EIL KENTEL

I

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

'Oa karget kêr a soudarded.
Hag ar c'hanonier 'oa lac'het.
Ann dukes Anna a lâre (1)
D'ar ganonieres, p'hi salude :

— Ma vije 'r c'hanon braz karget,
N' vije ket Wengamp komerret.
N' vije ket Wengamp komerret,
Na ma c'hanonier braz lac'het.

Ar ganonieres a lâras
D'ann dukes Anna, p'hi c'hlewas :
— Dukes Anna, ma iskuzet,
Ar c'hanon braz a zo karget ;

Et 'zo enhan 'r bouellad poultr-draje,
Mui pe gement-all a vitraille,
Mui pe gement-all a draje braz,
Da rei da Denobre war he fas.

Da dal ar c'hanon hec'h eo ét,
War he daoulinn eo em strinket,
'Wit pedi Doue d'hi zikour,
Hag ar Werc'hes a Wir-Zikour :

— Itron Vari a Wir-Zikour,
Plijet ganac'h dont d'hon zikour,
Roët ar c'hraz d'imp da drec'hi
Da drec'hi war hon inimi !

N'oa ket he gir peurlavaret,
Ar c'hanon 'deûz digolieret :
Tremen pemp mil a deûz lac'het,
Ha mui pe gement-all bleset.

(1) La duchesse Anne n'assistait pas de sa personne à ce siège, bien qu'il fût fait pour elle.

LE SIÉGE DE GUINGAMP

SECONDE VERSION.

I

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

La ville était pleine de soldats (1),
Et le canonnier était tué.
La duchesse Anne disait
A la canonnière, en la saluant :

— Si le grand canon était chargé,
La ville de Guingamp ne serait pas prise ;
La ville de Guingamp ne serait pas prise,
Ni le grand canonnier tué.

La canonnière répondit
A la duchesse Anne, quand elle l'entendit :
— Duchesse Anne, excusez-moi,
Le grand canon est chargé :

Il y est allé un boisseau de poudre à dragée,
Et autant ou davantage de mitraille,
Autant ou davantage de grande dragée,
Pour donner à Dénobré sur sa face.

Près du canon elle s'est rendue,
Sur ses genoux elle s'est jetée,
Pour prier Dieu de la secourir,
(Et aussi) la Vierge Marie de Bon-Secours :

— Vierge Marie de Bon-Secours,
Qu'il vous plaise de me secourir,
Donnez-nous la grâce de vaincre,
De vaincre notre ennemi !

Elle n'avait pas fini de parler,
Qu'elle a enlevé le collier du grand canon :
Elle a tué passant (plus de) cinq mille,
Et davantage ou autant elle en a blessé.

(1) Cette version n'offrant quelques variantes intéressantes qu'à partir d'ici, je crois inutile d'en reproduire la première partie.

II

Ann duk Denobre a lâre
War bave Gwengamp pa varche :
— Pelec'h eman 'r merc'hed ama
Laka ar c'hanon da straka ?

Kriz a galon mar na oelje,
War bave Gwengamp neb a vije.
O welet ar merc'hed, ar groage,
O tastum dillad ho gwele.

Ann tapiso, al linselio,
Ar golc'hejo, ar balino (1) ;
Ar c'holc'hejo, ar balino
Da stoufa prennestro 'r c'hanono.

Ann duk Denobre a lâre
War bave Gwengamp pa varche :
— D'am soudarded ar merc'hed koant,
D'in-me ann aour hag ann arc'hant !

Ann duk Denobre a lâre
En porchet Gwir-Zikour p'arrue :
— C'hui 've kontant, Gwerc'hes Vari,
'Lakafenn ho ti da varchosi,

Ho sakretiri da gav ar gwinn,
Hag hoc'h aoter da daol keginn ?
N'oa ket he c'hir peurlavaret,
Ar c'hleïer da zôn 'zo komanset ;

Ar c'hleïer a gomans da zon,
Hag ha laka spont 'n ho c'halon.
Ann duk Denobre a lâre
Na d'he bajig bihan neuze :

— Pajig, pajig, ma faj bihan,
Te 'zo dilijant ha buhan,
Te 'zo dilijant, prim a droad,
Kerz ewidon war ann tour plad ;

Kerz ewidon war ann tour plad,
Da c'hoûd piou 'zo euz ho branskellad ;
Kas ganid kleve, sabrenno,
Gant da daoudorn te 'gombatto.

(1) Les BALINO sont des espèces de courtes-pointes particulières au pays.

II

Le duc Dénobré disait (1),
Sur le pavé de Guingamp quand il marchait :
— Où sont les femmes par ici
Qui font tonner le canon ?

Dur eut été le cœur qui n'eut pleuré,
Sur le pavé de Guingamp s'il eut été,
En voyant les filles et les femmes
Ramassant les garnitures de leurs lits,

Les tapis, les draps,
Les paillasses, les *balins ;*
Les paillasses, les *balins,*
Pour boucher les fenêtres (les embrasures) des canons.

Le duc Dénobré disait
Sur le pavé de Guingamp quand il marchait :
— A mes soldats les jolies filles,
A moi l'or et l'argent !

Le duc Dénobré disait
En arrivant dans le porche de Notre-Dame de Bon-Secours :
— Seriez-vous contente, Vierge Marie,
Que je fisse de votre maison mon écurie,

De votre sacristie, ma cave au vin,
De votre autel, la table de ma cuisine ?
Il n'avait pas fini de parler,
Que les cloches ont commencé de sonner ;

Les cloches commencent de sonner,
Et mettent l'épouvante dans leur cœur.
Le duc Dénobré disait
A son petit page, en ce moment :

— Petit page, petit page, mon petit page.
Toi qui es diligent et prompt,
Toi qui es diligent et prompt de pied,
Va pour moi au sommet de la tour plate ;

Va pour moi au sommet de la tour plate,
Pour savoir qui est à les mettre en branle ;
Emporte épée et sabres,
Tu combattras des deux mains.

(1) Dénobré et Dénombra ne sont que le même personnage, c'est-à-dire le prince de Dombes, nommé aussi ailleurs, Denoblin.

Melkunan — doit être le duc de Mercœur. — Je donne tous ces noms tels qu'on me les dit.

Mar 'zo den-a-bed euz ho zôn.
Plant da gleve en he galon !
Ar paj-bihan a lavare,
Traon gant ar vinz pa ziskenne :

— 'Man 'r Werc'hes Vari hag he mab
Bars ann tour euz ho branskellad ;
Bars ann tour euz ho branskellad,
Hag 'vel ann dour a red ho gwad !

Ann duk Denobre, p'hen eûz klewet,
Hen eûz galwet he soudarded :
— C'hui, ma soudarded, 'reï pep a skoed.
Me ma hunan a reï daouzek ;

Me ma hunan a reï daouzek
Da baea 'n domaj a meumb grêt :
Dibromp hon c'hezek, eomp en hent.
Lezomp ho zie gant ar zent ! —

Kanet gant Marc'harit FULUP,
à Bluuet.

S'il y a quelqu'un à les sonner,
Plante lui ton épée dans le cœur !
Le petit page disait,
En descendant l'escalier :

— La Sainte Vierge et son fils sont
Dans le clocher, à les mettre en branle ;
Dans le clocher à les mettre en branle,
Et comme l'eau coule leur sang !

Le duc Dénobré, quand il a entendu,
A appelé ses soldats ;
— Vous, mes soldats, vous donnerez chacun un écu,
Et moi-même j'en donnerai douze ;

Et moi-même j'en donnerai douze,
Pour payer le dommage que nous avons fait.
Sellons nos chevaux, mettons-nous en route,
Et laissons leurs maisons aux saints ! —

Chanté par Marguerite PHILIPPE,
de Pluzunet (Côtes-du-Nord).

Je croirais volontiers que les deux siéges de Guingamp, 1488 et 1591, — ont été chantés par deux poëtes différents et qu'avec le temps les deux gwerz se sont confondus dans la mémoire des chanteurs populaires.

FONTENELLA

KENTA KENTEL.

I

Fontenella a barouz Prat,
Braoa den-jentil 'wisk dillad,
Hen eûz lacret ur benheres
Diwar barlenn he mageres.

Diwar barlenn he mageres,
Ur genenlervez d'ar rouanes.
Fontenella a lavare
D'ar benheres, un dez a oe (1) :

— Penherezig, d'in-me lâret,
Petra er c'hleuz-ze a glasket ?
— Ha ma 'z eo boukedou ann hanv,
D'am c'henderv-bihan, a garan ;

Met aoun am eûz, ken a grenan
Na rankontrfenn Fontenella ;
Na rankontrfenn Fontenella,
Gourdrous a rû ma c'has gant-han ;

Lies am eûz klewet lâret
Ez eo un debocher merc'hed ;
Ez eo un debocher merc'hed,
Ispisial penherezed !

Fontenella a lavaras
D'ar benheres, 'vel m'hi c'hlewas ;
— Klasket 'r boukedou a garfet,
Gant Fontenella hec'h efet !

War he varlenn 'n eûz-hi lakêt,
He simarenn d'ez-hi 'n eûz gwisket ;
He simarenn d'ez-hi 'n eûz gwisket,
D'al leandi 'n eûz he c'haset.

(1) Variante. — En Koad ar Rinek pa ziskenne.

LA FONTENELLE

SECONDE VERSION.

I

La Fontenelle, de la paroisse de Prat,
Le plus beau gentilhomme qui porte des habits,
A enlevé une héritière
De dessus les genoux de sa nourrice ;

De dessus les genoux de sa nourrice,
Une cousine de la Reine.
La Fontenelle disait
Un jour à l'héritière : (1)

— Petite héritière, dites-moi,
Que cherchez-vous dans ce fossé ?
— Je cherche des fleurs d'été,
Pour mon petit cousin que j'aime ;

Mais j'ai peur, jusqu'à trembler,
De rencontrer La Fontenelle ;
De rencontrer La Fontenelle,
Car il me menace de m'emmener ;

J'ai souvent entendu dire
Que c'est un débaucheur de jeunes filles ;
Que c'est un débaucheur de jeunes filles,
Et surtout d'héritières.

La Fontenelle répondit
A l'héritière, quand il l'entendit :
— Cherchez les fleurs que vous voudrez,
Vous irez avec La Fontenelle !

Il l'a placée sur ses genoux,
Et l'a revêtue de sa simarre ;
Il l'a revêtue de sa simarre,
Et l'a conduite au couvent.

(1) Il s'agit de l'héritière de Coadélan, Marie de Coadelan, fille de Lancelot le Chevoir et de Renée de Coëtlogon. C'est au château de Mezarnou, dans le bas Léon, où elle avait suivi sa mère, mariée en secondes noces, que l'enlèvement eut lieu. Le château de Coadelan est dans la commune de Prat, canton de la Roche-Derrien.

Seiz vloaz oa pa hi c'hasas di,
Seiz vloaz eo bet el leandi ;
P'oa he fevarzek achuet,
Neuze ez int bet eureujet.

II

— Resev 'ran lizer en peb gis,
Digant ho kenderv, mont da Baris.
— Ma friedig, mar am c'haret,
Mesajer 'wit-hoc'h a gasfet.

— Mesajerrienn 'walc'h 'm eûz kaset,
Hini 'nn ez-he n' zo distroët,
Me iel' ma unan bet' ar but,
Balamour da gomzo ann dud.

Fontenella a lavare
Parouz Prat na pa guitaë :
— Ur banniel-gwenn, euz ar c'haeran,
Da botred Pradis a roan ;

Da botred Pradis a roan,
M'ho dô sonj a Fontenella.....

. . . .

III

Fontenella a lavare,
En lez ar roue p'arrue :
— Demad, roue ha rouanes,
M'ho salut ho taou asambles ;

M'ho salut ho taou asambles,
Deût on iaouankig d'ho pales.
Hag ar roue a lavaras
Da Fontenella, p'hen klewas.

— Pa 'z oc'h deut, deut-mad ra veet,
Komerret skabell hag azeet ;
Komerret skabel hag azeet,
Dalet ho setans ha lennet.

N'oa ket 'l lizer digoret mad,
Oa ann dour war he zaoulagad.
Fontenella a lavare
D'he bajig bihan en de-se :

Elle avait sept ans quand il l'y conduisit,
Et sept ans elle est restée au couvent ;
Quand ses quatorze (ans) furent révolus,
Alors ils ont été mariés.

II

— Je reçois des lettres de toute façon,
De votre cousin, pour aller à Paris.
— Mon époux chéri, si vous m'aimez,
Vous enverrez un messager pour vous.

— Assez de messagers j'ai envoyés,
Et aucun d'eux n'est revenu,
J'irai moi-même jusqu'au but,
A cause des propos du monde.

La Fontenelle disait,
En quittant la paroisse de Prat :
— Une bannière blanche des plus belles
Je donne aux habitants de Prat ;

Je donne aux habitants de Prat,
Pour qu'ils se souviennent de La Fontenelle....
. . . .

III

La Fontenelle disait,
En arrivant à la cour du roi :
— Bonjour, roi et reine,
Je vous salue tous les deux ensemble ;

Je vous salue tous les deux ensemble.
Je suis venu bien jeune à votre cour.
Et le roi répondit,
A La Fontenelle, quand il l'entendit :

— Puisque vous êtes venu, soyez le bienvenu,
Prenez un escabeau et asseyez-vous ;
Prenez un escabeau et asseyez-vous,
Voici votre sentence, lisez-la...

A peine avait-il ouvert la lettre,
Qu'il avait les larmes aux yeux.
La Fontenelle disait
A son petit page, ce jour-là !

— Dalet, pajig, ma faj-bihan.
Dalet gwalenn ma biz-bihan.
Kaset hi d' benherez Coatezlan.
Ma defo sonj' Fontenella !

IV

Ar paj bihan a lavare
En Coatezlan pa arrue :
— Demad ha joa bars ann ti-ma.
Ar benheres pelec'h ema ?

— E-medi bars ar gambr kousket.
Tolet-pled a hi dishunfet ;
Ter noz 'zo banne n' deûz kousket.
Gant ann nec'hamant d'he fried !

Ar benheres, pa deûz klewet.
Gant 'r vinz d'ann traon 'zo diskennet ;
— Laket ar c'hezek euz ar c'hoch.
Ma 'z inn da Baris fed-a-noz ! —

V

Fontenella a lavare
Diwar ar chafod, un dez oe :
— Me 'well o tont ar benheres.
E-kreiz etre diou varkises ;

E-kreiz etre diou varkises.
Na oar ket ez eo intanves !
Endan-hi 'n abit fleur ampes.
Na oar ket ez eo intanves !

Mar wife ar pez 'ouzonn-me.
Eo un abit du a dougje !
War he barlenn 'r skudell arc'hant.
Da c'houl' arc'hant d'he faeamant.

Ar benheres a lavare.
En lez ar roue p'arrue :
— Demad, roue ha rouanes.
M'ho salut ho taou asambles :

Demad ha joa bars al lez-ma.
Ma friedig pelec'h ema ?
— Eman duze war geign-he-gorf,
Troc'het he benn diouz he gorf !

— Tenez, page, mon petit page,
Prenez la bague de mon petit doigt
Et portez-la à l'héritière, à Coadélan,
Pour qu'elle se souvienne de La Fontenelle !

IV.

Le petit page disait,
En arrivant à Coadélan :
— Bonjour et joie dans cette maison,
L'héritière où est-elle ?

— Elle est dans sa chambre qui dort,
Prenez garde de la réveiller ;
Il y a trois nuits qu'elle n'a dormi goutte,
Avec l'inquiétude au sujet de son mari !

L'héritière, quand elle a entendu,
Est descendue par l'escalier tournant :
— Attelez les chevaux à la voiture,
Pour que j'aille à Paris cette nuit !

V.

La Fontenelle disait,
Un jour, du haut de l'échafaud :
— Je vois venir l'héritière
Entre deux marquises :

Entre deux marquises,
Elle ne sait pas qu'elle est veuve !
Elle porte une robe à fleurs empesée,
Elle ne sait pas qu'elle est veuve !

Si elle savait ce que je sais,
C'est une robe noire qu'elle porterait.
Sur ses genoux elle tient une écuelle d'argent
Pour demander l'argent de son paiement. (1)

L'héritière demandait,
En arrivant au palais du roi :
— Bonjour, roi et reine,
Je vous salue tous les deux ensemble ;

Bonjour et joie dans cette cour,
Mon mari bien-aimé où est-il ?
— Il est là-bas, étendu sur le dos,
Et la tête séparée de son corps ?

(1) Je ne sais de quel paiement il peut être question ici.

— D' betra 'c'h eùz lac'het ma fried ?
Na veritenn ket hen kavet,
Nag a vado nag a c'henet,
A galite na làran ket !....

. . . .

Anna SALIG, 75 ans,
Plouaret 1864.

— Pourquoi avez-vous tué mon mari?
Je ne méritais pas de l'avoir,
Ni pour mes biens, ni pour ma beauté,
Pour ma qualité, je ne dis pas !....

. . . .

Chanté par Anne SALIC, femme de
75 ans, à Plouaret, 1864.

VARIANTE

Fontenella a lavare
En Koad-ar-Rinec p'arrue :
— Demad ha joa holl en ti-ma.
'Nn otro Rinec pe-lec'h ema ?

— Komerret skabell, azeet.
Dalet ul lizer ha lennet.
— N'eo ket ken kriz al lizer-man,
Na lennin euz ma sà 'nezhan.

N'oa ket gant-han digorret mad,
'Kouec 'nn dour euz he daoulagad ;
N'oa ket gant-han hanter lennet,
Skabell d'azea 'n eûz goulennet.

— Roët d'in skabell d'azea,
Hag ur banne gwinn da eva ;
Hag ur banne gwinn da eva,
Dare ma c'halon da ranna !....
. . . .

Me 'wel o tont ar benheres,
Hag hi e-kreiz tre diou brinses,
En he dorn ur skudell arc'hant,
O c'houl' pacamant ar jujamant....

VARIANTE

D'après une autre version, recueillie à Plouaret, ce n'est pas auprès du roi, à Paris, que se rend La Fontenelle, mais à Coat-an-Rinec, auprès du seigneur du Rinec. Je ne sais qui peut-être ce seigneur du Rinec, mais on sait que, le 15 juillet 1602, le maréchal de Brissac envoyait à Charles Budes, sieur du Hirel, alors gourverneur de Moncontour, l'ordre d'arrêter Gui Eder de La Fontenelle partout où il le trouverait. Voici la variante à laquelle je fais allusion.

La Fontenelle disait,
En arrivant à Coat-an-Rinec :
— Bonjour et joie dans cette maison,
Le seigneur du Rinec où est-il ?

— Prenez un escabeau et asseyez-vous,
Prenez cette lettre et lisez-la.
— Cette lettre ne doit pas être si cruelle
Que je ne puisse la lire debout.

A peine l'avait-il ouverte,
Que l'eau lui tombait des yeux ;
Il ne l'avait pas lue à moitié,
Qu'il demanda un escabeau pour s'asseoir.

— Donnez-moi un escabeau pour m'asseoir,
Et un peu de vin pour boire ;
Et un peu de vin pour boire,
Mon cœur est sur le point de se briser !....

. . . .

Je vois venir l'héritière,
Et elle est entre deux princesses,
Elle tient à la main une écuelle d'argent,
Pour demander le prix du jugement ? (1)

(1) Guy Eder La Fontenelle, juveigneur de la maison de Beaumanoir, naquit en la commune de Bothoa, (Côtes-du-Nord), vers l'année 1572. — Ce fut le plus renommé et le plus considérable des chefs de partisans qui désolèrent la Bretagne sous la Ligue. Il se disait partisan du duc de Mercœur ; mais on doute si ce n'était pas là un prétexte pour excuser, autant que possible, ses brigandages et ses crimes. Il fut accusé devant le Grand Conseil d'avoir trempé dans la conspiration de Biron. Cette accusation resta sans preuve, et on fit revivre contre lui ses déportements et ses crimes antérieurs, quoi qu'il en eût été amnistié. Après avoir été soumis à la question ordinaire et extraordinaire, il fut roué vif en place de Grève, malgré sa qualité de gentilhomme, le 27 septembre 1602. Sa tête fut tranchée et envoyée à Rennes, où elle fut exposée sur l'une des tours de la porte Toussaint. Mais elle n'y resta pas longtemps : la garde organisée pour défendre ce triste trophée ne put empêcher qu'on l'enlevât.

Le sujet de cette ballade et de la suivante a été fourni par une course qu'il fit à la sourdine, comme dit le chanoine Moreau, en Léon, jusques à Mezarnou, d'où il enleva la fille de la dame du lieu, Marie de Coadélan, riche de neuf à dix mille livres de rente, et âgée seulement de huit à neuf ans. —

FONTENELLA

EIL KENTEL

I

Fontenella hen eùz gret le
Biken en Leon n'antreje :
Koulzgoude 'n eùz lavaret gaou,
Tremenet gant-han Plounevez 'r Faou ;

Menez Arre ha Plougonvez,
Hag iwe ar Chapel-newez.
Fontenella a lavare
En Koadelan pa arrue :

— Demad ha joa bars ann ti-ma,
Ar benheres pelec'h ema ?
— Ar benheres a zo kousket,
Tolit-ewez n'hi dishunfet !

— Roït d'in-me ann alc'houeo,
Mar eo kousket, m'hi dishunvo.
Ar benheres a lavare
D' Fontenella, pa dishunve :

— Na gredan ket mont da vale,
Gant ann aoun rag Fontenelle,
Rag klewet am eùz lavaret
Ez eo un debocher merc'hed ;

Ez eo un debocher merc'hed,
Ispisial penherezed. —
— M'eo rag Fontenella spontet,
Out-han he-unan e komzet !

Ar benheres a lavare
D'he mates vihan, ann de-se :
— Mates vihan, ma sikouret,
Ewit kouraj na vankan ket.

Un hach-pennek a oa gant-hi,
Ha gant-hi 'c'hourdrouze hen skeï.
Fontenella a lavare
D'ar benheres eno neuze :

LA FONTENELLE

Seconde version

I

La Fontenelle a fait serment
Que jamais il n'entrerait en Léon ;
Pourtant il a menti,
Car il a dépassé Plounevez-du-Faou :

(Il a dépassé) la montagne d'Arré et Plougonver,
Et aussi la Chapelle-Neuve.
La Fontenelle disait,
En arrivant à Coadélan :

— Bonjour et joie dans cette maison,
L'héritière où est-elle ?
— L'héritière est à dormir,
Prenez garde de la réveiller !...

— Donnez-moi les clefs,
Et si elle dort, je la réveillerai...
L'héritière disait
A La Fontenelle, en se réveillant :

— Je n'ose aller me promener,
Tant j'ai peur de La Fontenelle,
Car j'ai entendu dire
Que c'est un débaucheur de jeunes filles ;

Que c'est un débaucheur de jeunes filles
Et surtout d'héritières...
— Si c'est La Fontenelle que vous redoutez,
C'est à lui-même que vous parlez !...

L'héritière disait
A sa petite servante, ce jour-là :
— Petite servante, aidez-moi,
Pour du courage, je n'en manque point....

Elle tenait une hache à tête,
Et menaçait de l'en frapper.
La Fontenelle disait
A l'héritière, là, en ce moment :

— Penherezig, n'am skoït ket,
P'autramant c'hui 'vezo nec'het ;
Mar galwan-me ma soudarded,
Penheres, neuze a krenfet.

Fontenella a c'houlenne
Digant ar benheres neuze :
— Penherezig, d'in lavaret.
C'hui deufe ganen d' douar gallek.

Da gabitenes ter arme,
Ha pried da Fontenelle ?
Ar benheres o lavaras,
Da Fontenella. p'hen klewas :

— Gwell' eo ganin mont d'ar Folgoat,
Ac'hane 'welin douar ma zad,
Ac'hane 'welin douar ma zad,
A raï kalz vad d'am daoulagad !

II

Fontenella a lavare
D'he baj-bihan, un dez a oe :
— Kerz da c'houlenn digant Mari
Raï digommer d'eomp 'n he zi ;

Mar na zigor he dor, torr-hi,
Laka 'nn ilis da varchosi,
Ar sakristiri da gav gwinn,
Ann aoter-vraz da daol keginn !

Pa oant gwella gant ar chervad,
Kommans ar c'hleier d' vransellad ;
Koumans ar c'hleier d' vransellad,
Fontenella 'leusk huanad :

— Pajig, pajig, ma faj-bihan,
Te 'zo dilijant ha buhan,
Kerz prim, kerz prim da lein ann tour,
Da c'houzout piou a zo o sôn.

Ar paj-bihan a lavare,
Euz lein ann tour pa ziskenne :
— Uc'hella ma c'hallenn 'on bet,
Ha den a-bed n'am eùz gwelet,

— Petite héritière, ne me frappez pas,
Autrement je vous mettrai dans l'embarras;
Si j'appelle à moi mes soldats,
Héritière, alors vous tremblerez.

La Fontenelle demandait
A l'héritière, en ce moment ;
— Petite héritière, dites-moi,
Viendrez-vous avec moi en terre de France ,

Pour être capitaine de trois armées,
Et la femme de La Fontenelle?
L'héritière répondit,
A La Fontenelle, quand elle l'entendit :

— J'aime mieux aller au Folgoat,
De là je verrai la terre de mon père ;
De là je verrai la terre de mon père,
Ce qui fera bien du plaisir à mes yeux.

II

La Fontenelle disait,
Un jour, à son petit page :
— Va-t'en demander à Marie
De nous accorder accueil dans sa maison ;

Si elle n'ouvre sa porte, brise-la,
Fais servir l'église d'écurie,
La sacristie, de cave au vin,
Et le grand autel, de table de cuisine !

Au meilleur moment de la bonne chère,
Les cloches commencent de se mettre en branle ;
Les cloches commencent de se mettre en branle,
Et La Fontenelle pousse un soupir :

— Petit page, petit page, mon petit page,
Toi qui es diligent et prompt,
Va vite, va vite au sommet de la tour
Pour savoir qui est à sonner (les cloches.)

Le petit page disait,
En descendant du haut de la tour :
— J'ai été le plus haut que j'ai pu,
Et je n'ai vu personne,

Nemet ar Werc'hes hag he mab
'Zo ho daou euz ho bransellad !
Fontenella a lavare
D'he soudardet eno neuze :

— Daouzek kant soudard 'zo ganen,
Profont holl peb a skoed-newe ;
Profont holl peb a skoed-newe,
Daouzek ar benheres ha me !

Deomp-ni brema gant hon hent,
Ha lezomp ho zier gant ar zennt....
. . . .
. . . .

III

Fontenella a c'houlenne
En Trevrian pa arrue :
— Ma merer, d'in-me lavaret ;
Na pelec'h ema hô merc'hed ?

Na pelec'h ema ho merc'hed,
Unan a renkann da gavet.
Hag ar merer lavaras
Da Fontenella, p'hen klewas :

— Otro, m'ho peed, ma iskuzet,
N'oc'h eùz ket ezom ma merc'hed,
'Ma ganec'h penheres Koadelan,
Koanta plac'h iaouank 'zo 'r bed-man.

IV

Deut 'zo lizer d' Fontenelle
Ewit mont da gaout ar roue.
Fontenella a lavare
A Drevrian pa sortie :

— Kenavo da barouz Tremel,
Mar gallan na vezin ket pell :
Mar bean beo, teuin d'ar gêr,
Mar marwan, 'tigasin lizer.

Fontenella a lavare,
En lez ar roue p'arrue :
— Demad, roue ha rouanes,
Deut 'on d'ho kwelet d'ho pales !

Si ce n'est la Sainte Vierge et son fils,
Qui sont tous les deux à les mettre en branle !
La Fontenelle disait
A ses soldats, là, en ce moment :

— Douze cents soldats sont avec moi,
Et tous ils donneront chacun un écu neuf ;
Tous ils donneront chacun un écu neuf,
L'héritière et moi (nous en donnerons) douze !

Et à présent, allons tous en route,
Et laissons leurs maisons aux saints. (1)
. . . .
. . . .

III

La Fontenelle demandait,
En arrivant à Trébrian :
— Mon fermier, dites-moi
Où sont vos filles ?

Où sont vos filles ?
Il faut que j'en aie une.
Et le fermier répondit
A La Fontenelle, quand il l'entendit :

— Monseigneur, excusez-moi, je vous prie,
Vous n'avez pas besoin de mes filles,
Vous avez avec vous l'héritière de Coadelan,
La plus jolie jeune fille qui soit en ce monde !

IV.

Lettre est venue à La Fontenelle
Pour aller trouver le roi.
La Fontenelle disait,
En sortant de Trébrian :

— Au revoir à la paroisse de Tremel,
Si je le puis, je ne serai pas longtemps absent ;
Si je reste en vie, je reviendrai,
Si je meurs, j'enverrai une lettre.

La Fontenelle disait
En arrivant au palais du roi :
— Bonjour, roi et reine,
Je suis venu vous voir dans votre palais...

(1) Tout ce paragraphe qui n'a aucune raison d'être ici est une interpolation empruntée au Gwerz « Le Siége de Guingamp, » qui précède.

5

Ar roue neuze a lâras,
Da Fontenella, p'hen klewas :
— Pa 'z o'ch deut, deut-mad ra veet,
Ewit d'ar gêr na efet ket !

Fontenella a lavaras
D'ar roue neuze p'hen klewas :
— Re-iaouank ez ê da varo
D' lakâd ann-on-me d'ar maro !

Ar roue neuze a lâras
D' Fontenella, gant malis-bras :
— Mar on re-iaouank da varner,
Te a zo re-goz da wasker !

Fontenella a lavare
D'he baj-bihan eno neuze :
— Pajig, pajig, ma faj-bihan,
Te 'zo dilijant ha buhan,

Kerz-te brema da Goadelan
Da vouit 'r c'houplad linselliou-moan ;
Da vouit 'r c'houplad linselliou-moan,
D' lakad ma c'horf da liennan.

Ar roue neuze a lâras,
Da Fontenella, p'hen klewas :
Salv-ho-kraz, 'vel-se na vô ket,
A dammou 'vefet dispennet ;

Dispennet 'vefet a beziou,
Ha tolet war ar c'hroaz-hentjou !....
Fontenella a lavare
D'he baj-bihan eno neuze :

— Pajig, pajig, ma faj-bihan,
Kerz-te brema da Goadelan,
Ha goulenn ur plad alaouret
D' lakâd ma fenn, pa vô troc'het !

Met ar roue a lavaras
Da Fontenella, p'hen klewas :
— Nann ! tolet 'vô war ar pave,
Da voul-c'hillo d'ar vugale !

Et le roi dit alors
A La Fontenelle, quand il l'entendit :
— Puisque vous êtes venu, soyez le bienvenu,
Pour à la maison vous n'irez pas !

La Fontenelle répondit
Au roi, quand il l'entendit :
— Ta barbe est trop jeune
Pour me faire mettre à mort, moi !

Le roi répondit alors
A La Fontenelle, avec grande malice :
— Si je suis trop jeune pour être ton juge,
Toi, tu es trop vieux pour être un oppresseur !

La Fontenelle disait
A son petit page, là, en ce moment :
— Petit page, petit page, mon petit page,
Toi qui es diligent et prompt,

Vas à présent à Coadelan,
Pour chercher une paire de linceuls de fine toile ;
Pour chercher une paire de linceuls de fine toile,
Pour ensevelir mon corps.

Le roi dit alors
A La Fontenelle, quand il l'entendit :
— Sauf votre grâce, il n'en sera pas ainsi,
Vous serez mis en pièces ;

Vous serez mis en pièces,
Qui seront jetées dans les carrefours !.....
La Fontenelle disait
A son petit page, là, en ce moment :

— Petit page, petit page, mon petit page,
Vas à présent à Coadelan,
Et demande un plat doré
Pour mettre ma tête (dessus) quand elle sera coupée!....

Mais le roi répondit
A La Fontenelle, quand il l'entendit :
— Non, elle sera jetée sur la rue
(Pour servir de) boule à quilles aux enfants !

Fontenella a lavare
D'he baj-bihan eno, neuze :
— Dal ur guchennad ma bleo-melenn
Da staga euz porz Trevrien,

Wit ma làro Trevrianis :
— Bennoz Doue d'ene 'r markis ! —

La Fontenelle disait
A son petit page, là, en ce moment :
— Prends une mèche de mes cheveux blonds,
Pour l'attacher à la porte de Trébrian ;

Afin que les gens de Trébrian disent :
La bénédiction de Dieu (soit) sur l'âme du marquis ! (1)

(1) Cette version est extraite des « Antiquités des Côtes-du-Nord », (pages 392 et suivantes), par M. de Fréminville. Recueillie dans la commune de Tremel, où se trouve le château de Trébriand, habité pendant quelque temps par La Fontenelle, elle a été communiquée à M. de Fréminville par M. le comte de Kergariou, propriétaire du château de Condélan, en la commune de Prat. — Je me suis borné à copier texte donné par l'auteur des « Antiquités des Côtes-du-Nord, » avec toutes ses incorrections ; j'ai seulement modifié un peu l'orthographe et corrigé deux ou trois erreurs de la traduction. — On trouve dans le même livre une seconde version qui diffère très-peu de la première donnée ici.

MARC'HARIT CHARLÈS

KENTA KENTEL.

I

P'hec'h a Marc'harit da vouit dour.
He'ch a 'r forban braz d'hi zikour :
— Roït d'in ho pod ha m'hen dougo,
Gant aoun mastari ho koeffo.

— N'ho pet ket dammant d'am c'hoeffo
Tric'houec'h dousenn 'zo anezho :
Tric'houec'h en lienn Hollanda,
Ha kement-all en batista.

— Marc'harit Charlès, d'in lâret,
Ho kalon d'in-me a rofet ?
— Ma c'halon d'ac'h na roïnn ket,
Rag ewit den-fall na on ket.

'wit-ou da vea muntreres,
Euz ma c'horf n'on ket pec'heres.
Mar an ganec'h indann ar c'hoad,
Me a renko kaout ur gobr mad ;

Eva ur pintr bemdez a wad,
Hag a wad den, gouveet mad :
Ur c'huitel arc'hant alaouret,
'Wit c'huitellad ma mignoned !

II

Ma è honnont ar Charlezenn,
A c'huitelle war bouez he fenn ;
Ha na è ket ur zeblant vad
Klewet 'r Charlezenn c'huitellad.

Ar Charlezenn na wie ket
'Oa he zad a defoa lac'het.
Ken a oa gwelet he voned,
War benn unan ar forbaned....

. . . .

MARGUERITE CHARLÈS

PREMIÈRE VERSION.

I

Quand Marguerite va chercher de l'eau,
Le grand forban va la secourir :
— Donnez-moi votre pot, et je le porterai,
De crainte de salir vos coiffes.

— Ne craignez pas pour mes coiffes,
Car j'en ai dix-huit douzaines ;
Dix-huit douzaines, en toile de Hollande,
Et autant en batiste.

— Marguerite Charlès, dites-moi,
Me donnerez-vous votre cœur ?
— Je ne vous donnerai pas mon cœur,
Car je ne suis pas mauvaise femme :

Bien que j'aie commis des meurtres,
Je ne suis pas pécheresse de mon corps.
Si je vais avec vous sous le bois,
Il faudra que j'aie un bon gage :

Boire chaque jour une pinte de sang,
De sang d'homme, sachez-le bien ;
Un sifflet d'argent doré,
Afin de siffler (d'appeler) mes amis !

II

C'est celle-là la Charlès,
Qui siffle à tue-tête ;
Et ce n'est pas un bon signe
Que d'entendre siffler la Charlès.

La Charlès ne savait pas
Que c'était son père qu'elle avait tué,
Jusqu'à ce qu'elle aperçut son bonnet
Sur la tête d'un des forbans.....

. . . .

III

Ann otro Keraglaz a lâre
D'he bajig bihan, un dez 'oe :
— Eomp sioulig ama soudenn,
Gant aoun 'klewfe ar Charlezenn :

Rag mar hon klew ar Charlezenn,
Ez omb maro brema soudenn.
N'oa ket he c'hir peurlavaret,
Ar Charlezenn a zo digwêt.

— Otro Keraglaz, d'in lâret,
Pelec'h hec'h et pe ez hoc'h bet ;
Pelec'h hec'h et, pe ez hoc'h bet,
Pe 'man en hoc'h esper monet ?

— O klask ur c'homper me 'zo bet,
C'hui 'vô ar gommer, mar karet ;
C'hui 'vô ar gommer mar Karet,
Ma groeg 'zo 'newe gwillioudet.

Ar Charlezenn, pa deûz klewet,
He zroad war he hini 'deûz laket ;
He zroad war he hini 'lakâs,
War he inkane a bignas.

Ar pajig bihan a lâre
D'ann otro Keraglaz neuze :
— Pa deufet diwar hoc'h inkane,
Grêt d'ar Charlezenn dont iwe ;

Me 'm eûz hi gwelet gant un noade
O staga ho tillad ouz he re.
Ar Charlezenn a vonjoure
En Keraglaz pa arrue :

— Demad ha joa holl en ti-ma,
Roït d'in skabel d'azea,
Serviedenn d'em dic'houeza,
Mar ben-me kommer en ti-ma.

Ur vates vihan 'oa en ti
A oa un tammig re hardi :
— Kommer en ti-ma n' veet ket,
C'hui na païsantes a-bed.

III

Le Seigneur de Keranglas disait (1)
A son petit page, un jour :
– Passons en silence par ici,
De peur que la Charlès nous entende ;

Car si la Charlès nous entend,
Nous sommes morts à l'instant.
Il n'avait pas fini de parler,
Que la Charlès survint.

— Seigneur de Keranglas, dites-moi
Où vous allez, ou vous avez été ;
Où vous allez, ou avez été,
Où avez-vous l'espoir d'aller ?

— « J'ai été chercher un compère (parrain),
Vous serez la commère (marraine) si vous le voulez ;
Vous serez la commère, si vous le voulez,
Ma femme est nouvellement accouchée.

Quand la Charlès entendit (cela),
Elle mit son pied sur le sien ;
Elle mit son pied sur celui du Seigneur,
Et monta sur sa haquenée.

Le petit page disait
Au Seigneur de Keranglas, alors :
— Quand vous descendrez de votre haquenée,
Forcez la Charlès à descendre aussi ;

Je l'ai vue, avec une aiguille,
Qui cousait vos habits aux siens.
La Charlès souhaitait le bonjour,
En arrivant à Keranglas :

— Bonjour et joie à tous dans cette maison,
Donnez-moi un escabeau, pour m'asseoir,
Serviette, pour essuyer la sueur,
Si je dois être commère dans cette maison.

Une petite servante qui était dans la maison,
Et qui était un peu trop hardie :
— Commère dans cette maison vous ne serez,
Ni vous, ni aucune paysanne.

(1) Le château en ruines de Keranglas se trouve dans la commune de Ploumilliau, auprès de Lannion.

Ar Charlezenn, pa deûz klewet,
Gant 'r vinz d'ann traon 'zo diskennet,
Ha kerkent ez eo bet tapet,
Un archer en-hi 'zo kroget.

— M'am bije gouveet, Keraglaz.
Pa oann duhont war an hent-braz ;
Pa oann duhont war ann hent-braz,
N'oac'h ket êt dirazhon ur paz !

'N otro Keraglaz a lâre
D'ar Charlezenn eno, neuze :
— Lemet digant hi he c'houtelasenn
'Zo indann he c'hotillonenn ;

Hag he c'huitel arc'hant alaouret,
A zo gant-hi en he bruchet ;
A zo gant-hi en he bruchet,
Wit c'huitellad he mignoned.

IV

Ar Charlezenn a lavare
'R vaz uc'hella 'r skeul pa bigne :
— 'Wit-on da vea muntreres,
Gant ma c'horf non ket pec'heres ;

N'am eûz ganet nemet unan,
Hag hen kuzis en kreiz ann tan.
'Tre Montroules hag al Lewe-drez,
'M eûz lac'het ter groeg dougerez ;

Muia truez am boa out-he,
Oa unan pemzek vloaz 'oa an-he.
Hi c'hlewet 'c'houlenn d'hec'h inosant,
D'he mabig paour, ar vadeziant !

D'he mabig paour ar vadeziant,
Hag ewit hi ar zakramant !
'Tre Montroules hag al Lew-drez,
A zo ur c'houdig leun a drez ;

Kerlies korf marw 'zo en-han
Hag 'zo en karnel ar gêr-man :
Hag 'zo en karnel ar gêr-man,
Poent a-walc'h è ma distruja !

Kanet gant Mari CLEC'H,
Koaderes en koad Beffou. — 1863.

Quand la Charlès entendit (cela),
Elle descendit l'escalier tournant,
Mais elle a été arrêtée aussitôt,
Un archer mit la main sur elle.

— « Si j'avais su, Keranglas,
Quand j'étais là-bas, sur le grand chemin,
Quand j'étais là-bas, sur le grand chemin,
Vous n'auriez pas fait un pas devant moi !

Le Seigneur de Keranglas disait
A la Charlès, là, en ce moment :
— Enlevez-lui son coutelas,
Qui est sous son cotillon ;

Et aussi son sifflet d'argent doré
Qu'elle a dans son giron ;
Qu'elle a dans son giron,
Pour siffler ses amis.

IV

La Charlès disait,
En montant le dernier degré de l'échelle :
— Bien que j'aie commis des meurtres,
Je ne suis pas pécheresse de mon corps ;

Je n'ai mis au monde qu'un seul (enfant),
Et je le cachai au milieu du feu.
Entre Morlaix et la Lieue-de-Grève,
J'ai tué trois femmes enceintes ;

Ce qui excita le plus ma compassion,
C'est une d'elles qui n'avait que quinze ans,
En l'entendant demander pour son innocent,
Son pauvre petit enfant, le baptême !

Pour son pauvre petit enfant, le baptême,
Et pour elle-même le sacrement (l'extrême-onction !)
Entre Morlaix et la Lieue-de-Grève
Est un petit bois rempli de ronces :

Il y a là autant de cadavres
Qu'il y en a dans l'ossuaire de cette ville ;
Qu'il y en a dans l'ossuaire de cette ville :
Il est assez temps d'en finir avec moi !

Chanté par Marie CLEU'H.
Bûcheronne de la forêt de Beffou, — 1863.

MARC'HARIT CHARLÈS

EIL KENTEL

I

— Mar deut ganimb indann ar c'hoad,
C'hui 'rinko eva 'r pintad gwad,
Ewit ma peo ar gouraj
Da lac'ha tud war ann hent-braz. —

Ar roue Spagn. p'hen eûz klewet,
Un arme newe 'n eûz savet,
'N eûz kaset pemp kant 'n ur vandenn
'N esper c'hoennet Koad-ann-drezenn.

Met n' gredjont ket antren er c'hoad
Gant Marc'harit o c'huitellad.
Pa oant o vont gant ann hent-braz,
Hi 'rankontr 'n otro Keraglas.

— Bonjour d'ec'h, otro Keraglaz
— Ha d'ec'h, 'mehan, kompagnones vraz,
Pelec'h hec'h et, pe ez hoc'h bet,
Pe hoc'h eûz esper da vonet ?

— Ni 'zo bet pemp kant 'n ur vandenn
'N esper c'hoennet Koad-ann-drezenn,
Met n' gredjomp ket antren er c'hoad,
Gant ar Charlezenn 'c'huitellad.

— Et d'ar gèr, lâret d'ar roue
'Vô duman 'benn warc'hoaz 'd greizde,
Pe me gollo m'holl vad, sec'h ha glaz,
Hag ann ti nobl a Geraglaz.

II

Ann otro Keraglaz a lâre
Er gêr d'he itron p'arrue :
— Et, ma itron, en ho kwele,
'Vel pa vec'h en poan a vugale,

MARGUERITE CHARLÈS

SECONDE VERSION.

I

— Si vous venez avec nous sous le bois,
Il vous faudra boire une pinte de sang,
Afin que vous ayez le courage
De tuer les gens sur le grand chemin. »

Quand le roi d'Espagne entendit,
Il leva une armée nouvelle ;
Il envoya cinq cents hommes en une troupe
Dans l'intention de sarcler (de purger) *Coadandrézen* ;

Mais ils n'osèrent pas entrer dans le bois,
En entendant Marguerite siffler.
Comme ils allaient par le grand chemin,
Ils rencontrèrent le seigneur de Keranglas.

— Bonjour à vous, seigneur de Keranglas.
— Et à vous, leur dit-il, grande compagnie ;
Où allez-vous, ou avez été,
Ou avez l'intention d'aller ?

— Nous avons été cinq cents en une troupe,
Dans l'intention de sarcler *Coadandrézen*,
Mais nous n'avons pas osé entrer dans le bois,
En entendant la Charlès siffler.

— Retournez à la maison et dites au roi,
Qu'elle sera chez moi demain à midi,
Ou je perdrai tout mon bien, sec et vert.
Et la maison noble de Keranglas.

II

Le seigneur de Keranglas disait
A sa Dame, en arrivant à la maison :
— Allez, Madame, dans votre lit,
Comme si vous étiez en mal d'enfant,

Na kers brema, pajig bihan.
Te 'zo dilijant ha buhan,
Kerz ewidon da Dremezan (1).
Da glask un inkane rouan ;

Da glask un inkane rouan,
'N hini kaera, ha kerz buhan.
Ar pajig bihan a lâre
En Tremezan pa arrue :

— Me 'zo deut, itron Tremezan,
Da glask hoc'h inkane rouan.
— Na pajig bihan *mar euz paz* (?)
Pelec'h hec'h a 'n otro Keranglaz ?

— Ni hec'h a hon daou a ur penn
'N esper c'hoennet Koad-ann-drezenn.
— Kenn 'm eùz d'am inkane newe,
D'otro Keraglaz 'm eùz iwe ;

D'otro Keraglaz 'm eùz iwe.
Paj bihan, setu-han aze.
'N otro Keraglaz a lâre,
En Koad-ann-drezenn p'arrue :

— Ma faj bihan, distro en dro,
Dewi 'ra m' dillad ac'hanon.
— Re-divezad hoc'h eùz komzet,
Arru 'r Charlezenn d'ho kavet.

— Boujour d'hec'h, otro Keraglaz !
— D'ec'h, emezhan, Marc'harit vraz.
— Pelec'h hec'h et, pe ez hoc'h bet,
Pe hoc'h eùz esper da vonet ?

— O klask ur c'homper hec'h on bet,
C'hui 'vô ar gommer mar karet ;
Ar roue Spagn am eùz klasket
Da dont d'hoc'h assita, mar karet.

— Diskennet, otro, deut d'ann traon.
En Kaod-ann-drezenn c'hui leino ;
C'hui leino en Koad-ann-drezenn,
E-touez pemp kant a voleriann.

(1) Je ne connais dans le pays aucun lieu du nom de Trémésan, car il ne s'agit certainement pas ici de [illegible], dans le bas Léon.

Vas, à présent, petit page,
Toi qui es diligent et prompt,
Va pour moi à Trémézan (?)
Me chercher une haquenée rouan ;

Me chercher une haquenée rouan,
La plus belle, et va vite.
Le petit page disait,
En arrivant à Trémézan :

— Je suis venu, Madame de Trémézan,
Chercher votre haquenée Rouan.
— Petit page, ... (1)
Où va le seigneur de Keranglas ?

— Nous allons tous les deux, ensemble,
Dans l'intention de sarcler *Coadandrézen*.
— Je regrette ma haquenée nouvelle,
Et également le seigneur de Keranglas ;

Également le seigneur de Keranglas ;
Petit page, la voilà (la haquenée).
Le seigneur de Keranglas disait,
En arrivant à *Coadandrézen* :

— Mon petit page, retourne sur tes pas,
Car mes habits me brûlent...
— Vous avez parlé trop tard,
La Charlès vient vers vous.

— Bonjour à vous, seigneur de Keranglas.
— Et à vous, dit-il, la grande Marguerite...
— Où allez-vous, ou avez été,
Ou avez l'intention d'aller ? —

— J'ai été chercher un compère (parrain),
Vous serez la commère (la marraine) si vous voulez ;
J'ai cherché le roi d'Espagne
Pour venir vous assister, si vous voulez.

— Descendez, seigneur, venez en bas,
Vous dinerez à *Coadandrézen* ;
Vous dinerez à *Coadandrézen*,
En la société de cinq cents brigands. —

(1) Je ne comprends pas l'expression « Mar eñz pas », et je ne la traduis pas.

— Ewit brema me na inn ket,
Un dro-bennag all n' lâran ket ;
Un dro-bennag all n' lâran ket,
Breman am eûz afer preset ;

War-dro pemp kant skoed a vank d'in,
C'hui, ma c'hommer, ho rofe d'in ?
— E-lec'h pemp kant a c'houlennet,
Pemp mil ho peo, mar karet.

— Me a garfe, ma c'hommer vraz,
Gwelet ho suit en keraglaz.
— Gwelet ma suit en Keraglaz
A ve d'ac'h-c'hui sur ur goust vraz.

— En Keraglaz 'zo bara poaz,
Ha, ma ve ezomm, a vô c'hoaz ;
Ha, ma ve ezomm, a vô c'hoaz,
Deut gant ho suit da Geraglaz.

— Diskennet, otro Keraglaz,
M'inn da vareges en ho plaz.
— Pa lakaïnn kant skoed 'n un inkane,
E dle dougenn un 'all ha me.

'Tre Koad-ann-drezenn ha Keraglaz
E konter a zo ter lew vraz ;
E konter a zo ter lew vraz,
Grêt ganen 'n un heur orolaj....

En Keraglaz p'è arruet,
En dourrel uc'hella eo êt,
Da c'huitellad e komansas ;
Honnes 'c'huitelle gant kouraj !

C'huitellad 'ree war bouez he fenn,
'Wit ma klewje ar volerienn....

. . . .

— Pemp fuzuil karget a vank d'in,
C'hui, ma c'hommer, ho c'havfe d'in ?

— E-lec'h pemp fuzuil 'c'houlennet,
Pemp kant ho peo, mar karet ;
Pemp kant ho peo, mar karet.
Hag he suit a deûz disarmet.

Neuze, pa glewas sôn ar bal,
Da assambli ar jeneral :
— Laket-ewez, otro Keraglaz,
'Vec'h hoc'h invanti traïtouraj ?

— Pour à présent, je n'irai point,
Quelqu'autre fois, je ne dis pas ;
Quelqu'autre fois, je ne dis pas,
Mais en ce moment j'ai affaire pressée ;

Il me manque environ cinq cents écus,
Me les donneriez-vous, ma commère ?
— Au lieu de cinq cents que vous demandez,
Vous en aurez cinq mille, si vous voulez ?

— Je voudrais, ma grande commère,
Vous voir avec votre suite à Keranglas...
— Recevoir ma suite à Keranglas
Serait certainement pour vous une grande dépense.

— A Keranglas il y a du pain cuit,
Et, s'il en manque, on en trouvera encore ;
Et, s'il en manque, on en trouvera encore ;
Venez avec votre suite à Keranglas.

— Descendez, seigneur de Keranglas,
Pour que j'aille à cheval, à votre place.
— Quand je mettrai cent écus dans une haquenée,
Elle devra porter un autre et moi.

Entre *Coadandrézen* et Keranglas
On compte qu'il y a trois grandes lieues ;
On compte qu'il y a trois grandes lieues,
Faites par moi en une heure d'horloge....

Quand elle arriva à Keranglas,
Elle monta à la plus haute tour,
Et se mit à siffler :
Celle-là sifflait avec courage !

Elle sifflait à tue-tête,
Afin que les brigands l'entendissent...
. . . .
— Il me manque cinq fusils chargés,
Me les trouveriez-vous, ma grande commère ?

— Au lieu de cinq fusils que vous demandez,
Vous en aurez cinq cents, si vous voulez ;
Vous en aurez cinq cents, si vous voulez....
Et elle désarma sa suite.

Puis, quand elle entendit sonner le bal,
Pour rassembler tout le monde :
— Prenez garde, seigneur de Keranglas,
Que vous ne soyez à combiner quelque trahison ?

'Vec'h hoc'h invanti traïtouraj,
O tigas ma suit da Geraglas.
— C'hui 'sonje d'ac'h, Marc'harit vras,
'Vijac'h kommer en Keraglas !....

. . . .

— Neb lâre 'r gir seurt-se d'in-me,
A oa sur da goll he vuhe !....

III

Marc'harit Charles a lâre
'R vaz uc'hella 'r skeul pa bigne :
— Penoz bikenn ober rout vad ?
Lac'het ganen ma mamm, ma zad !

Da varo ma zad 'm eùs regret,
Da hini ma mamm n'am eùs ket....

. . . .

En Koad-ann-drezenn 'zo ur wenn
En-hi c'houec'h troatad arc'hant gwenn ;
Un' all a zo en he c'hichenn,
En-hi eiz troatad aour melenn !

. . . .

Ar werz-man a zo bet dastumet en parous Plouillo, gant ann otro F. DANIEL, hirie person en Mur.

Que vous ne soyez à combiner quelque trahison,
En m'ayant fait conduire ma suite à Keranglas ?
— Vous songiez, grande Marguerite,
Que vous seriez commère à Keranglas !.....

. . . .

— Celui qui me parlait de cette façon,
Était sûr de perdre la vie !......

III

Marguerite Charlès disait
En montant sur le plus haut degré de l'échelle :
— Comment jamais faire bonne route ?
J'ai tué mon père et ma mère !

Je regrette la mort de mon père,
Celle de ma mère, je ne la regrette pas....

. . . .

A *Coadandrézen* il y a un arbre
Ayant dans son intérieur six pieds d'argent blanc ;
Un autre est à côté,
Qui contient six pieds d'or jaune !....

. . . .(1)

(1) Ce gwerz a été recueilli, dans la paroisse de Ploumilliau, par M. F. Daniel, aujourd'hui recteur de Mur-de-Bretagne.

En l'année 1598, on envoya, comme il est dit dans la ballade, une petite troupe de soldats, espagnols je crois, pour purger le bois de « Coatandrezenn » en la commune de Tréduder, repaire des bandes de voleurs sous le commandement de la Charlès et des Rannou.

AR RANNOED

I

Marc'harit Charlès plac'h ann hent-braz,
'Deûz maget ar voleriann vraz ;
E deûz maget potred Ranno,
Gwasa voleriann 'zo er vro.

Marc'harit Charlès a lâre
D'Ervoanig Ranno, un dez 'oe :
— Ur c'had 'zo 'vont gant ann hent meur,
A dalv ar boan monet d'he c'heul ;

'Zo diarok daou varc'h sammet,
A dalv bepred pewar mil skoed !
Ervoanig Ranno, pa glewas,
'N he vazig-pennek a grogas ;

'N he vazig-pennek 'eo kroget,
A-dreuz ar parko 'eo redet ;
A-dreuz ar parko 'eo redet,
Ar marc'hadour hen eûs tapet.

Ar marc'hadour hen eûs tapet,
War ar c'hlazenn 'oa azeet :
— Marc'hadour, lâres-te d'in-me,
Petra a c'hortoës aze ?

— Me 'zo c'hortoz ma breur hena,
Chommet 'n Lok-Mikêl da eva.
— Ma eo en Lok-Mikêl chommet,
'Wit dre 'n hent-ma na deuio ket.

Rag hen a vô disaliet
Gant ann aoun rag ar Rannoëd:
Gant aoun rag potred ar Ranno,
Gwasa voleriann 'zo er vro.

Ervoanig Ranno a lâre
D'ar marc'hadour paour, en de-se :
— Ro d'in da aour ha da arc'hant
Pe m'es lac'ho soubitamant !

LES RANNOU

I

Marguerite Charlès, la fille du grand chemin,
A nourri les grands voleurs ;
Elle a nourri les fils Rannou,
Les plus méchants voleurs du pays.

Marguerite Charlès disait
A Yves Rannou un jour :
— Un lièvre va par le grand chemin
Qui vaut la peine qu'on le suive ;

Il y a devant lui deux chevaux chargés
Qui valent bien quatre mille écus !
Quand Yves Rannou entendit (cela),
Il prit son *penn-baz* ;

Il a pris son penn-baz,
Et a couru à travers champs ;
Il a couru à travers champs
Et a atteint le marchand.

Il a atteint le marchand
Qui s'était assis sur le gazon :
— Marchand, dis-moi,
Qu'attends-tu là ?

— J'attends mon frère aîné,
Qui est resté à boire à Saint-Michel.
— S'il est resté à Saint-Michel,
Il ne viendra pas par ce chemin-ci ;

Car il en sera dissuadé,
A cause de la peur qu'on a des Rannou ;
A cause de la peur qu'on a des Rannou,
Les plus méchants voleurs du pays.

Yves Rannou disait
Au pauvre marchand ce jour là,
— Donne-moi ton or et ton argent,
Ou je te tuerai à l'instant !

Ar marc'hadour paour a lâre
Da Ervoanig Ranno, neuze ;
— Setu daou varc'h sammet aze,
Kaset ganac'h ar c'hoaz an-hê ;

Kaset ganac'h ar choaz an-hê,
Ha lest egile ganin-me ;
Ha lest egile ganin-me,
Da vewa groeg ha bugale.

Ervoan Ranno, 'vel ma klewas,
'N he vazig-pennek a grogas ;
'N he vazig-pennek 'eo kroget,
Ur vac'had d'ehan 'n eûs roët ;

'N eûs roët d'ehan ur vac'had,
Hag hen eûs beuet en he wad ;
Ha bars he wad 'n eûs-han beuet ;
Tud war ann tol 'zo arruet.

Tud war ann tol 'zo arruet,
Kerninon hag he soudarded.
Ervoan Ranno a lavare
Er gêr d'he vamm pa arrue :

Ur marc'hadour am eûs lac'het
Ha me garje n'am bije ket,
Tud war ann tol 'zo arruet,
Kerninon hag he soudarded.

II

'N otro Kerninon a lâre
'N touil dor Ervoan Ranno p'arrue :
— Ervoan, digor d'in-me da zor,
N'as bô na mez na disenor.

— Na emedi ma groeg en poan
A ur mab pe ur verc'h vihan;
Ma vije fuzuil ganen-me,
Otro, m'ho kasje al lec'h-se !

'N otro Kerninon, pa glewas,
Ann nor dirazhan a dorras ;
Ann nor dirazhan 'n eûs torret,
En kolier Ervoan eo kroget :

— A-beurz ar roue, den muntrer,
'Tolan ma dorn war da golier ;
A-beurz ar roue jeneral,
Me 'dol ma dorn warnout, kriminal !

Le pauvre marchand répondait
A Yves Rannou, en ce moment :
— Voilà deux chevaux chargés,
Choisissez-en un ;

Choisissez-en un
Et laissez-moi l'autre ;
Et laissez-moi l'autre,
Pour faire vivre ma femme et mes enfants.

Quand Yves Rannou entendit (cela),
Il saisit son *penn-baz ;*
Il saisit son *penn-baz*,
Et lui en porta un coup ;

Il lui donna un coup de bâton,
Et le noya dans son sang ;
Et dans son sang il le noya....
Des hommes arrivèrent sur le coup ;

Des hommes arrivèrent sur le coup,
Le seigneur de Kerninon et ses soldats....
Yves Rannou disait
A sa mère, en arrivant à la maison :

— J'ai tué un marchand,
Et je voudrais ne l'avoir pas fait ;
Des hommes sont arrivés sur le coup,
Kerninon et ses soldats.

II

Le seigneur de Kerninon disait
En arrivant à la porte d'Yves Rannou :
— Yves, ouvre-moi ta porte,
Tu n'auras ni honte, ni déshonneur.

— Ma femme est en peine
D'un fils ou d'une petite fille...
Si j'avais mon fusil ici,
Seigneur, je vous ferais déguerpir de là !

Quand le seigneur de Kerninon entendit (cela),
Il brisa la porte devant lui ;
Il brisa la porte devant lui,
Et mit la main au collier d'Yves :

— De par le Roi, assassin,
Je te mets la main au collier ;
De par le roi général,
Je jette la main sur toi, criminel !

Ervoan Ranno a lavare
D'ann otro Kerninon neuze :
— M'am bije gwinn ruz, pe gwinn-ardant,
Otrone, m'ho rentje kontant ;

Met na vefet ket pell en poan,
Me ielo d' vouit da Voenezan (1).
— N' c'houlomp na gwinn ruz, na gwinn-gwenn,
Met da gorf, Ervoan, d'hen erenn...

. . . .

Kanet gant Jannet AR GALL, mates
en Kerarborn, — 1848.

(1) Goenezan doit être une erreur de la chanteuse, car cette commune est auprès de Bégard, à six ou sept lieues de Saint-Michel-en-Grève ; c'est sans doute, une altération du nom de quelque localité voisine de la Lieue-de-Grève.

Yves Rannou disait
Au seigneur de Kerninon, en ce moment :
— Si j'avais du vin rouge ou de l'eau-de-vie,
Seigneurs, je vous rendrais contents ;

Mais vous ne serez pas longtemps en peine,
J'irai en chercher à Goënezan.
— Nous ne demandons ni vin rouge, ni vin blanc,
Mais ton corps, Yves, pour le garrotter.., — (1)

. . . .

Chanté par Jeanne LE GALL,
Servante à Keramborgne. — 1848.

(1) La Lieue-de-Grève, à Saint-Michel-en-Grève, (LOK MIKÊL-ANN-TREAZ) entre Lannion et Plestin, fut de tout temps un passage dangereux. Sous la Ligue, une bande de voleurs commandée par une femme, nommée Marguerite Charlès, y détroussait les passants et les assassinait au besoin. Les cadavres étaient enfouis dans le sable, et l'on n'en trouvait plus de trace. Les exploits de la Charlès et des Rannou, ses lieutenants, défraient encore les récits de veillées, dans ces parages. —

MARKIS TRAONLAVANE .

I

— Me 'wel duhont Traonlavane,
En he sav en penn he ale ;
En he sav en penn he ale,
Indan-han un abit newe ;

En he zorn ur boked lavand,
War he viz ur walenn arc'hant ;
War he viz ur walenn arc'hant,
Hi goulenn oùt-han am eûs c'hoant.

— Jannedig, n'hi goulennet ket,
Rag d'hach-c'hui e vezo roët.
— Hep hi goulenn, hi roas d'in,
Bikenn na gredis refuzi.

II

Traonlavane a lavare,
El leur-newe pa arrue :
— Demad ha joa holl el leur-man,
Jannet 'r Bihan, pa n'hi gwelan ?

— Eman er c'hostez-all duze,
Krog en he dorn he c'harante.
Traonlavane, 'vel ma klewas,
Er c'hostez-all a em rentas.

— Ma c'hamarad, d'in-me lâret,
C'hui 'rofe d'in ho tous Jannet ;
C'hui 'rofe d'in ho tous Jannet,
Un daou pe dri gir en sekret ?

— Oh ! ia, otro, en honestis,
Un daou pe dri gir, 'n ho tivis :
'N han' Doue n'hi daleet ket,
D'hi c'has d'ar gêr me 'renk monet ;

LE MARQUIS DE TRAONLAVANÉ[1]

I

— Je vois là-bas Traonlavané
Debout à l'extrémité de son avenue ;
Il est debout à l'extrémité de son avenue,
Et porte un habit neuf.

Il porte à la main un bouquet de lavande,
Et à son doigt est un anneau d'argent ;
A son doigt est un anneau d'argent,
J'ai envie de le lui demander.

— Petite Jeanne, ne le demandez pas,
Car il vous sera offert.
Sans le lui demander, il me l'offrit,
Je n'osai point le refuser,

II

Traonlavané disait,
En arrivant à l'aire-neuve :
— Bonjour et joie à tous dans cette aire,
Où est Jeanne Le Bihan, que je ne la vois ?

— Elle est de l'autre côté, là-bas ;
Son amoureux la tient par la main.
Traonlavané, dès qu'il entendit,
Se rendit de l'autre côté de l'aire.

— Camarade, dites-moi,
Me céderiez-vous votre douce Jeanne ?
Me céderiez-vous votre douce Jeanne,
Pour lui dire deux ou trois mots en secret ?

— Oh ! oui, Monseigneur, en toute honnêteté,
Deux ou trois mots à votre gré :
Au nom de Dieu, ne la retardez pas,
Car il me faut la reconduire à la maison ;

(1) C'est en vain que j'ai cherché le nom de Traonlavané dans les historiens et les autres écrivains bretons ; le nom est sans doute altéré, de façon à le rendre méconnaissable, ce qui est assez fréquent dans les poésies populaires,

Me a zo bet eus hi c'herc'had,
Ar c'hreiz-de-man, en ti he zad,
Am eûs esper, gant gras Doue,
Monet d'hi c'has d'ar gêr arre.

Traonlavane a lavare
Da Jannet ar Bihan neuze :
— Jannedig, a c'hui dimezfe
Da genta mab ho goulenfe ;

Hag a ve den a galite,
Perc'henn da bemp mil skoed leve ?
— Na oann ket maget ken iaouank
Ma lavaris inkontinant :

— Otro 'r markis, ma iskuzet,
N'hoc'h ket 'r c'henta am goulennet ;
Ma vijen ét gant ar c'henta,
Na oann ket da dimi brema ;

Na eo ket war ar c'hroazhentjo
Eo a ve grêt ann dimizio,
Met en ilis, pe er porchet
Dirag hon Zalwer benniget ;

Met en ilis, pe er porchet,
Dirag hon Zalwer binniget,
Un toulladig tud da destou,
Hag ur bêlek, mar na ve daou.

— Tawet, Jannet, na oelet ket,
M'ho kaso d'ar gêr pa garfet.
— N' deufet ket, otro, 'wit fete,
Gortoët warc'hoas ar beure.

III

Jannet ar Bihan a lâre
Er gêr d'he zad, pa arrue :
— Me am eûs gret ur bromese,
Ma Doue, garje n'am bije ;

Me am eûs gret ur bromese
Eus ann otro Traonlavane,
Allas ! a garje n'am bije....
Ma Doue, petra a rinn-me ? —

Ar Bihan koz, 'vel ma klewas,
Ur fasad d'he verc'h a roas :
— Da betra t'eus-te prometet,
Mar na c'houlennes ket monet ?

J'ai été la chercher,
Ce midi, chez son père,
Et j'espère, avec la grâce de Dieu,
La reconduire à la maison.

Traonlavané disait
A Jeanne Le Bihan, en ce moment :
— Petite Jeanne, vous fianceriez-vous
Au premier fils qui vous demanderait,

S'il était homme de qualité,
Possesseur de cinq mille écus de rente ?
— Je n'étais pas si jeune,
Que je ne susse répondre incontinent :

— Monsieur le marquis, excusez-moi,
Vous n'êtes pas le premier à me demander ;
Si j'étais allée avec le premier,
Je ne serais pas à marier, à présent.

Ce n'est pas dans les carrefours,
Que se font les fiançailles,
Mais dans l'église ou dans le porche,
Devant notre Sauveur béni.

Mais dans l'église ou dans le porche,
Devant notre Sauveur béni,
(Avec) quelques personnes pour témoins,
Et un prêtre, s'il n'y en a deux.

— Taisez-vous, Jeanne, ne pleurez pas,
Je vous reconduirai à la maison, quand vous voudrez.
— Vous ne me reconduirez pas, Monseigneur, pour aujourd'hui,
Attendez jusqu'à demain matin.

III

Jeanne Le Bihan disait
A son père, en arrivant à la maison :
— J'ai fait une promesse,
Mon Dieu, je voudrais ne l'avoir pas faite ;

J'ai fait une promesse
Au seigneur de Traonlavané,
Hélas ! et je voudrais ne l'avoir pas faite...
Mon Dieu, que dois-je faire ?

Le vieux Le Bihan, sitôt qu'il entendit,
Donna un soufflet à sa fille :
— Pourquoi as-tu promis,
Si tu ne veux pas y aller ?

— Ma zadig paour, mar am c'haret,
D'ar markis n'am rofet-c'hui ket ;
N'am roët ket d' Draonlavane,
Rag lac'het 'ven gant he ligne !

— Koulz eo d'in-me da roï d'ehan,
Ewit kaout gwalleur diout-han,
'Vel ma 'z eo d'in koll ma buhe,
Ha d'ac'h, Jannedig, marteze ?

IV

Traonlavane a lavare
Na eus taol he c'hoar pa goanie :
— Bet on en Paris, en Gwened,
En Sant Malo, en Sant Briek ;

Biskoas na welis fesmeulenn
Ken koant ha Jannet ar Bihan ;
Nann, biskoas na welis hini,
Troët è ma speret gant-hi.

He c'hoar hena a lavaras
Da Draonlavane, p'hen klewas :
— M'eo troët ho speret gant-hi,
Goulennet hi da dont d'ho ti ;

Goulennet-hi dont d'ho ti
Ur bloaz pe daou d'ho serviji ;
Ur bloaz pe daou d'ho serviji,
Ha tremen hoc'h amzer gant-hi.

Traonlavane a respontas
D'he c'hoar hena, 'vel m'hi c'hlewas :
— Ma c'hoar Vari, c'hui 'c'h eûs pec'het,
Drouk-komz 'vel-se eus ar merc'hed ;

Me n'am eûs nemet un ine,
Mar gallan-me, vô da Doue ;
'Benn ma vô warc'hoas da greis-de,
M'hi graï' itron 'n Traonlavane !

V

Traonlavane a lavare
'N ti 'r Bihan koz pa arrue :
— Demad ha joa holl en ti-ma,
Jannet 'r Bihan pelec'h ema ?

— Mon pauvre petit père, si vous m'aimez,
Vous ne me donnerez pas au marquis ;
Ne me donnez pas à Traonlavané,
Car je serais tuée par sa famille !

— Autant vaut que je te livre à lui,
Qu'éprouver malheur de sa part,
(Qu'être exposé) à perdre la vie,
Vous-même, peut-être, petite Jeanne !

IV

Traonlavané disait,
En soupant à la table de sa sœur :
— J'ai été à Paris, à Vannes,
A Saint-Malo, à Saint-Brieuc ;

Jamais je n'ai vu de femme,
Aussi jolie que Jeanne Le Bihan :
Non, jamais je n'en vis aucune,
Elle m'a tourné l'esprit.

Sa sœur aînée répondit
A Traonlavané, quand elle l'entendit :
— Si elle vous a tourné l'esprit,
Demandez-la pour venir dans votre maison ;

Demandez-la pour venir dans votre maison,
Une année ou deux, pour vous servir ;
Une année ou deux pour vous servir,
Et passez votre temps avec elle.

Traonlavané répondit
A sa sœur aînée, sitôt qu'il l'entendit :
— Ma sœur Marie, vous avez péché,
A mal parler ainsi des femmes :

Je n'ai qu'une âme,
Et, si je le puis, elle sera à Dieu :
Sous demain, à midi,
Je l'aurai faite dame de Traonlavané !

V

Traonlavané disait
En arrivant chez le vieux Le Bihan :
— Bonjour et joie dans cette maison,
Jeanne Le Bihan, où est-elle ?

Ar Bihan koz a lavaras
Da Draonlavane, p'hen klewas ;
— Na gaketet ket ma merc'hed,
N'e maint ket en sell d'ho kavet.

— N'è ket kaketal a fell d'in,
Ho merc'h Jannet, d'hi eureuji.
— E-mèdi duze er jardinn,
Hoc'h ober 'r boked louzou-finn ;

Hoc'h ober 'r boked louzou-finn,
A varjolenn, a durkantinn ;
A varjolenn hag a lavand,
A dere eus ur plac'hig koant.

Traonlavane 'vel ma klewas,
Bars ar jardinn a em rentas ;
— Demad d'ac'h-c'hui ma c'harante !
— D'ac'h, emezhi, Traonlavane.

Ar. Bihan koz, p'hen eûs klewet,
Bars ar jardinn 'zo em rentet :
— Pep 'vil skoed leve 'n eûs ma merc'hed,
Gant honnes ho pô daou vil skoed.

'Nn otro 'r markis a lavaras
D'ar Bihan koz, 'vel m'hen klewas :
— Lest he mado d'he c'hoerezed,
Netra gant-hi n' c'houlennan ket ;

Mado 'walc'h 'zo 'n Traonlavane,
Lec'h ma zo pemp mil skoed leve ;
Me 'breno d'hei 'n abit sei-gwenn,
Hi eureujo brema soudenn.

VI

Traonlavane a lavare
'N ti ar person pa arrue :
— Otro 'r person, d'in-me lâret,
C'hui lârfe offern ann eured ?

C'hui lârfe offern ann eured
'Wit hon ha 'wit ma dous Jannet ?
'Nn otro 'r person a lavaras
Da Draonlavane p'hen klewas :

— Oh ! ia sur, emehan, otro,
Brema-soudenn me hi lâro ;
Me 'lâro offern hoc'h eured
'Wit-hoc'h ha 'wit ho tous Jannet.

Le vieux Le Bihan répondit
A Traonlavané, quand il l'entendit :
— Ne vous moquez pas de mes filles,
Elles ne s'attendent pas à vous épouser.

— Je n'ai pas l'intention de me moquer d'elles,
(Je vous demande) votre fille Jeanne pour l'épouser.
— Elle est là-bas, dans le jardin,
A faire un bouquet de fines fleurs ;

A faire un bouquet de fines fleurs,
De marjolaine et de turquentin ;
De marjolaine et de lavande,
Qui sied à une jolie fille.

Traonlavané, sitôt qu'il l'entendit,
Dans le jardin se rendit :
— Bonjour à vous, mon amour !
— Et à vous, dit-elle, Traonlavané.

Quand le vieux Le Bihan a entendu,
Dans le jardin il s'est rendu :
— Mes filles ont chacune mille écus de rente,
Avec celle-là, vous aurez deux mille.

Monseigneur le marquis répondit
Au vieux Le Bihan, sitôt qu'il l'entendit :
— Laissez ses biens à ses sœurs,
Je ne demande rien avec elle ;

Assez de biens sont à Traonlavané,
Où il y a cinq mille écus de rente :
Je lui achèterai une robe de soie blanche,
Et je l'épouserai tout-à-l'heure.

VI

Traonlavané disait
En arrivant chez le vieux recteur :
— Seigneur recteur, dites-moi,
Voulez-vous dire ma messe de noce ?

Voulez-vous dire la messe de noce
Pour moi et ma douce Jeanne ?
Le seigneur recteur répondit
A Traonlavané, quand il l'entendit :

— Oui sûrement, dit-il, monseigneur,
Je la dirai tout-à-l'heure ;
Je dirai la messe de noce
Pour vous et pour votre douce Jeanne.

Traonlavane a lavare
Da Jannet 'r Bihan en de-se :
— Et da Draonlavane brema,
Goulennet skabel d'azea ;

Goulennet skabel d'azea,
Ha plac'h ar gambr d'ho tiwiska,
Rag ez hoc'h itron bars ann ti,
'Wit gourc'hemenn da bep-hini.

Jannet ar Bihan a lâre
En Traonlavane p'arrue :
— Roït d'in skabel d'azea,
Mar ben-me itron en ti-ma.

Ar vates vihan a lâre
Da Jannet 'r Bihan p'hi c'hlewe .
— Komerret skabel, azeet,
Itron en ti-ma n' vefet ket ;

Itron en ti-ma n' vefet ket,
Met d' c'hortoz un-all da donet....
. . . .

Jannet ar Bihan, pa glewas,
'Goueas d'ann douar, a zemplas ;
A zo koueet, a zo zemplet,
Traonlavane 'n eûs hi savet.

— Tawet, ma fried, n'oelet ket.
Biskoaz den n' zo diou wez eureujet ;
Biskoaz den n' zo diou wez eureujet,
'Raok maro he genta pried.

Dalet, mates, ho paeamant,
Hag et meas ma zi promptamant ;
Penamet 'c'h eûs grêt servij vad,
'M boa ruziet ma c'hleve 'n ho kwad !

Traonlavane a lavare
Da holl dut he di, en noz-se :
— Et c'hui holl abred da gousket,
M' arru mann, ma digemenet.

N'oa ket ter heur d'ann de sonet,
Oa perzier Traonlavane torret ;
Oa perzier Traonlavane torret
Gant ar baron hag he botred.

Traonlavané disait
A Jeanne Le Bihan, ce jour-là :
— Allez à présent à Traonlavané,
Et demandez escabeau pour vous asseoir ;

Demandez escabeau pour vous asseoir,
Femme de chambre pour vous déshabiller,
Car vous êtes la dame de la maison,
Pour commander à chacun (à tous).

Jeanne Le Bihan disait,
En arrivant à Traonlavané :
— Donnez-moi escabeau pour m'asseoir,
Si je dois être la dame de cette maison.

La petite servante disait
A Jeanne Le Bihan, quand elle l'entendait :
— Prenez siège, asseyez-vous,
Mais dame dans cette maison vous ne serez pas ;

Dame dans cette maison vous ne serez pas,
Si ce n'est pour attendre qu'une autre vienne....
. . . .

Quand Jeanne Le Bihan entendit,
Elle tomba à terre et s'évanouit ;
Elle est tombée à terre et s'est évanouie,
Traonlavané l'a relevée.

— Taisez-vous (consolez-vous) ma femme, ne pleurez pas,
Jamais homme n'a été deux fois marié ;
Jamais homme n'a été deux fois marié,
Avant la mort de sa première femme.

Tenez, servante, votre paiement,
Et sortez de ma maison promptement ;
Si vous n'aviez fait (chez moi) bon service,
J'aurais rougi mon épée dans votre sang !

Traonlavané disait
A tous les gens de sa maison, cette nuit-là :
— Allez tous vous coucher de bonne heure,
Et s'il arrive quelque chose, avertissez-moi.

Trois heures du matin n'étaient pas sonnées
Que la porte de Traonlavané était brisée ;
Que la porte de Traonlavané était brisée,
Par le baron et ses gens.

'Nn otro 'r baron a c'houlenne,
En Traonlavane p'antree :
— Demad ha joa holl en ti-man,
Traonlavane, pa n'hen gwelan ?

— Eman duze en he wele,
Païsantes euz he goste ;
Païsantes euz he goste,
Un dismegans vraz d'he ligne !

Ar paj bihan, p'hen eûs klewet,
Gant ar vinz d'ann nec'h 'zo pignet :
— Ma mestrig paour, mar hoc'h kousket,
En hano Doue dishunet !

En hano Doue dishunet
Ho preur ar baron 'zo digwèt ;
Arru ho preur 'r baron ama,
N'eûs gir gant-han met d'ho lac'ha !

Traonlavane, vel ma klewas,
En kreis ar gambr a zilampas :
— Kuzet aze, 'mehan, itron,
Me 'c'h a da gomz euz ar baron.

'Nn otro 'r baron a c'houlenne
Euz Traonlavane, p'arrue :
— Pelec'h eo manet da bried.
N'eo ket deut d'am digomerret ?

Kent ma 'z inn a Draonlavane,
Me dreuzo dre-z-hi ma c'hleve !
— Komzet-c'hui izelloc'h, baron,
Gant aoun dishunvi ann itron.

— Demp-ni breman hon daou d'ar sal
Da c'hoari 'r c'hleve en dual.
Da c'hoari 'r c'hleve int bet ét
Traonlavane 'n eûs goneet.

Er sal vraz en Traonlavane,
Bea eno 'oa un drue :
Dalek ann oaled d'ann treuzo,
'Karge ar goad en ho bouto !

Traonlevane a lavare
D'he zous Jannet, pa retorne :
— Dek a geront am eûs lac'het,
Ma breur ar baron unnekvet,

Le seigneur baron demandait
En entrant à Traonlavané :
— Bonjour et joie à tous dans cette maison,
Où est Traonlavané que je ne le vois ?

— Il est là-bas dans son lit,
Avec une paysanne à ses côtés ;
Avec une paysanne à ses côtés,
Grand déshonneur pour sa lignée !

Le petit page, quand il entendit,
Monta par l'escalier tournant :
— Mon pauvre maître, si vous dormez,
Au nom de Dieu, éveillez-vous !

Au nom de Dieu, éveillez-vous,
Votre frère le baron est arrivé ;
Votre frère le baron est arrivé ici,
Et il ne parle que de vous tuer !

Traonlavané, sitôt qu'il l'entendit,
Sauta au milieu de la chambre :
— Cachez-vous là, dit-il, madame,
Afin que j'aille parler au baron.

Le seigneur baron demandait
A Traonlavané, quand il arrivait :
— Où est restée ta femme,
Qu'elle n'est pas venue me recevoir ?

Avant que je m'en aille de Traonlavané,
Je la traverserai de mon épée !
— Parlez plus bas, baron,
De peur de réveiller madame.

— Allons, à présent, tous les deux dans la salle
Afin de jouer de l'épée, en duel !
Ils sont allés jouer de l'épée,
Traonlavané a gagné.

Dans la grande salle de Traonlavané,
C'était pitié d'être là ;
Depuis la pierre du foyer jusqu'au seuil,
Le sang remplissait les chaussures !

Traonlavané disait
A sa douce Jeanne, quand il retourna (auprès d'elle) ;
— J'ai tué dix de mes parents,
Mon frère le baron le onzième,

Ma breur ar baron unnekvet,
'Wit rekour ho puhe, m' fried.
Hen kuza ouzoc'h na dalv ket,
Bet' ar roue 'vô rèd monet.

Jannet ar Bihan a lâras
Da Draonlavane, pa glewas :
— Mar et-c'hui beteg ar roue,
En han' Doue ma 'z inn iwe !

— N' 'm eùs ket karonsio ekipet,
Da varc'heges na badfac'h ket :
M'ho kaso d' di ma c'hoar Jannet,
El lec'h n'ho peo drouk a-bed.

— M'am c'haset d' di ho c'hoar Jannet,
Klasket d'in plenkenn ma arched ;
Klasket d'in plenkenn ma arched,
Na vinn ket beo pa retornfet !

VII

Traonlavane a lavare
'N pales ar roue p'arrue :
— Salut, sir, ha c'hui rouanes,
Setu me deuet d'ho pales.

Ar roue neuze 'lavaras,
Da Draonlavane, p'hen klewas :
— Petra a waleur a t'eùs grêt,
M'out deut ken iaouank d'hor gwelet ?

— Dek ma c'heront am eùs lac'het
Ma breur ar baron unnekvet ;
Ma breur ar baron unnekvet,
'Wit rekour buhe ma fried.

Ar rouanes neuze lâras
Da Draonlavane, p'hen klewas :
— Muia tra ma 'z out bet manket,
Na t'eùs ganid hi digaset ;

Na t'eùs ganid hi digaset,
En buhe n'hi asgweli ket.
Me 'skrivo did war baper ru
Bale hardis bars en pep-tu ;

Me 'skrivo did war baper glaz
Bale hardis bars en pep-plaz ;
Me 'skrivo did war baper gwenn
Bale dre-holl uc'hel da benn !

Mon frère le baron le onzième,
Pour vous sauver la vie, mon épouse.
Il ne sert pas de vous le cacher,
Il faudra aller jusqu'au roi.

Jeanne Le Bihan répondit
A Traonlavané, quand elle l'entendit :
— Si vous allez jusqu'au roi,
Au nom de Dieu, que j'aille aussi !

— Je n'ai pas de carrosses équipés,
Et vous ne résisteriez pas à chevaucher ;
Je vous conduirai chez ma sœur Jeanne,
Où il ne vous arrivera pas de mal.

— Si vous me conduisez chez votre sœur Jeanne,
Cherchez-moi les planches de mon cercueil ;
Cherchez-moi les planches de mon cercueil,
Je ne serai pas en vie quand vous retournerez !

VII

Traonlavané disait,
En arrivant au palais du roi :
— Salut, sire, et vous, reine,
Me voici venu dans votre palais.

Le roi dit alors
A Traonlavané, quand il l'entendit :
— Quel malheur as-tu commis,
Pour être venu si jeune nous voir ?

— J'ai tué dix de mes parents,
Mon frère le baron le onzième ;
Mon frère le baron le onzième,
Pour sauver la vie à ma femme.

La reine dit alors
A Traonlavané, quand elle l'entendit :
— Où tu as commis la plus grande faute,
C'est en ne l'amenant pas avec toi ;

Tu ne l'as pas amenée avec toi,
Tu ne la reverras pas en vie.
Je t'écrirai sur du papier rouge
(Pour que tu puisses) marcher hardiment de tout côté ;

Je t'écrirai sur du papier bleu
(Pour que tu puisses) marcher hardiment en tout lieu ;
Je t'écrirai sur du papier blanc
(Pour que tu puisses) marcher partout la tête haute !...

VIII

Traonlavane a lavare
'N ti he c'hoar Jannet p'arrue :
— Ma c'hoar Jannet, d'in-me lâret
Palec'h è manet ma fried ?

Pelec'h è manet ma fried,
Pa n'è deut d'am digomerret ?
— Ho pried a zo desedet,
A-boe dizio tremenet.

Traonlavane, p'hen eûs klewet,
Da di 'r person 'zo em rentet ;
Da di 'r person eo em rentet,
Hag out-han hen eûs goulennet ;

— Otro 'r person d'in-me lâret,
c'hui 'c'h eûs interret ma fried ?
— N' 'm eûs ket interret ho pried,
Na klewet a vije marwet....

Traonlavane lavare
D'he c'hoar Jannet, pa retorne :
— Pelec'h t'eûs lâket ma fried ?
'R person n'eûs ket hi interret.

— Eman duze bars ar jardinn,
Plantet e-touez al louzou-finn !
Traonlavane pa 'n eûs klewet,
He gleve dre-z-hi 'n eûs treuzet ;

He gleve drezhi 'n eûs treuzet,
Ha bars ur bâl ez è kroget ;
Ha bars ur bâl ez è kroget,
'Wit disinterri he bried.

Ha pa 'n eûs-hi disinterret,
He galon paour a zo rannet.
Laket n' eûs hi war he varlenn,
Ha marwet è neuze soudenn.

Emaint ho daou war ar varwskaon,
Doue d' bardono ann anaon !
Marw int ho daou hag archedet,
Pred d' vont d'ann douar binniget !

Dastumet en enez Vàz, er bloaz 1854.

VIII

Traonlavané disait
En arrivant chez sa sœur Jeanne :
— Ma sœur Jeanne, dites-moi,
Où est restée ma femme ?

Où est restée ma femme,
Qu'elle n'est pas venue me recevoir ?
— Votre femme est décédée,
Depuis jeudi dernier !

Quand Traonlavané entendit (cela),
Il se rendit chez le recteur ;
Il se rendit chez le recteur,
Et lui demanda :

— Monsieur le recteur, dites-moi,
Avez-vous enterré ma femme ?
— Je n'ai pas enterré votre femme,
Ni entendu dire qu'elle fût morte....

Traonlavané dit
A sa sœur Jeanne, quand il revint :
— Où as-tu mis ma femme ?
Le recteur ne l'a pas enterrée.

— Elle est là-bas dans le jardin.
Plantée parmi les fleurs fines !
Quand Traonlavané entendit (cela),
Il la traversa de son épée ;

Il l'a traversée de son épée,
Et a saisi une pelle ;
Et a saisi une pelle,
Pour déterrer sa femme.

Et quand il l'eût déterrée,
Son pauvre cœur se fendit :
Il la plaça sur ses genoux,
Et mourut alors subitement !

Ils sont tous les deux sur les tréteaux funèbres,
Que Dieu pardonne à leurs âmes !
Ils sont morts tous les deux et mis au cercueil,
Près d'aller en terre sainte. (1)

Recueilli à l'île de Bâs, en 1854.

(1) Je possède plusieurs versions de ce gwerz, mais sans différences notables, et aucune d'elles ne fournit d'indication suffisante pour retrouver le véritable nom de Traonlavané.

AR C'HOMT A GOAT-LOURI

HAG ANN OTRO PORZ-LANN

Ar c'homt a Goat-Louri, euz a dreo Kaouennek
'Zo ét d' bardon Sant-Weltas, da barous Tonkedek,
Ha n'hen doa ken deseign na ken intansion
Met, en finn ar pardon, ober d'ar zôner zôn.

Na pa sav nep affer, nep kerel dre ar vro,
N'eo ket tud a enor kenta ho c'homanso ;
Ma eo daou vagabon, oa etre-z-he affer,
A-boe ul leur-newe, bars en pardon Ploubezr.

Ann hostis a lâre da Borz-Lann : — Et er-meaz,
P'autramant 'vô gwaleur a-benn finn ann dewez ;
Ar c'homt ar Goat-Louri 'zo meurbet koleret,
Otro, ét d'hen kavet, ouzoc'h e sent bepred.

Ann otro a Borz-Lann, evel m'hen eûs klewet,
Prompt e-meaz ar gabarad a zo bet dilammet,
Hag 'n eûs lâret d'ar c'homt, euz a greiz he galon :
— Otro, seset ho koler, koll 'refet ar pardon.

Ar c'homt a Goat-Louri hen eûs bet respontet,
D'ann otro a Borz-Lann, 'vel m'hen eûs bet klewet :
— Em dennet, otro Porz-Lann, em dennet, it a-dre,
P'autramant m'ho treuzo raktal gant ma c'hleve !

Ann otro a Borz-Lann, dre ma oa puisant,
N'eure ket kalz a van 'wit hen klewet 'parlant.
Ar c'homt a em dennas a-dren ur paz pe daou,
Hag o treuzi he gleve indan he vron deou !

Paroasionis Tonkedek, c'hui a zo bet tud lach,
Lest lac'ha ho kabitenn, ha c'hui holl war ar plaz !
Paroasianis Tonkedek allas ! na wient ket
'Vije ho c'habitenn dre drahison lac'het.

He bried, he vugale, p'ho d-eûs klewet ar vrud
Penoz ez oa lac'hed, komun e-touez ann dud,
Penoz 'oa 'r vrud komun da lâret 'oa lac'hed,
E-kichenn ar gerel ez int bet em rentet.

He bried karanteüz, pa d-eûs han bet gwelet,
Da galz a blaso santel e d-eûs han bet gwestlet,
Roï a ra he davanjer d'ann otro sant Weltas.
He fried karanteüz out-hi neuze a gomzas :

LE COMTE DE COAT-LOURY

Et le Seigneur de Porz-Lann

Le comte de Coat-Louri, de la trêve de Caouennec,
Est allé au pardon de Saint-Gildas, en la paroisse de Tonquédec.
Et il n'avait d'autre dessein, d'autre intention,
Que, vers la fin du pardon, faire au sonneur (ménétrier) sonner.

Quand il s'élève quelque affaire, quelque querelle dans le pays,
Ce ne sont pas les gens d'honneur qui commenceront ;
C'est deux vagabonds qui avaient entre eux une affaire,
Depuis une aire-neuve, en la paroisse de Ploubezre.

L'hôtelier disait à Porzlan : — Sortez,
Ou il arrivera malheur avant la fin de la journée ;
Le comte de Coat-Louri est fort en colère ;
Seigneur, allez le trouver, il vous obéit toujours.

Le seigneur de Porzlan, sitôt qu'il l'a entendu,
Promptement hors du cabaret a sauté,
Et il a dit au comte, du milieu de son cœur :
— Seigneur, cessez (apaisez) votre colère, vous perdrez le pardon.

Le comte de Coat-Louri a répondu
Au seigneur de Porzlan, sitôt qu'il l'a entendu :
— Retirez-vous, seigneur de Porzlan, retirez-vous, allez en arrière,
Ou je vous traverserai, sur-le-champ, de mon épée !

Le seigneur de Porzlan, parce qu'il était puissant,
Ne fit pas grand cas pour l'entendre parler.
Le comte se retira en arrière, un pas ou deux,
Et le traversa de son épée, sous le sein droit !

Paroissiens de Tonquédec, vous avez été des lâches,
(Vous qui avez) laissé tuer votre capitaine, étant tous sur la place !
Les paroissiens de Tonquédec hélas ! ne savaient pas
Que leur capitaine serait tué par trahison.

Sa femme, ses enfants, quand ils ont entendu le bruit
Qu'il était tué, (le bruit) commun dans la foule,
Le bruit commun de dire qu'il avait été tué,
Se sont rendus sur le lieu de la querelle.

Sa femme aimante, quand elle l'a vu,
L'a voué à nombre de places saintes.
Elle donne son tablier à monseigneur Saint-Gildas.
Son époux aimant alors lui parla (ainsi) :

— Otro Doue, ma fried, penamet ho pe poan,
'C'houlennan mont da verwel da vaner Tromorvan.
Kregi 'rejont en-han ewit hen kas d'ar gêr,
Hag 'fatikas gant-he ebars ale ar per.

Pewar c'horf ar gwela a barous Tonkedek
War bouez serviedenno ho d-eûs han bet douget ;
War bouez serviedenno ho d-eûs han bet douget
Da vaner Tromorvan, p'hen defoa goulennet.

P'oa diwisket he dillad, hag ét en he wele,
He bried karanteüz 'd-eûs bet lâret neuze :
— Me 'c'h a brema da Roazon, 'wit ober ur reket,
'Wit revanch ma fried a renkan da gavet !

— Chommet er gêr, ma fried, ha lest ho rebecho,
Justis 'reï he dever, goude ma vinn maro ;
Mar et brema da Roazon, birwikenn n'am gwelfet,
Met ma c'horf en ur bez, en bered Tonkedek !

Ann otro a Borz-Lann, karanteüz meurbed,
'C'houlenn he vugale holl da dont d'hen gwelet,
Hag etal he wele pa 'z int bet arruet,
Gant karantez out-hè er giz-man 'n eûs komzet :

— C'hui, 'me-z-han, mab hena, c'hui a zo ar c'hôsa,
'Lakan da gabitenn ebars ma flaz brema,
'Lakan da gabitenn en parous Tonkedek,
Beet sonj anezhe, n'ho abandonet ket.

C'hui, ma mab etre-hena, c'hui a zo studiet,
Poursuët a wir galon ewit bea bêlek ;
Ho pet sonj a-c'hanon 'n hoc'h holl sakrifiso,
Me am bô sonj anoc'h bars ma holl bedenno.

C'hui, 'me-z-han, ma mab bihan, c'hui 'zo iaouank meurbed,
'Bedan d' chomm gant ho mamm, ha gant ho c'hoerzed ;
'Bedan d' chomm gant ho mamm, ha gant ho c'hoerzed,
Ha bet soign anezhe, n'ho abandonet ket !

Arsa 'ta ! ma fried, adieu d'ac'h e laran,
Breman 'eo rèd merwel, deut eo m' heur diwezan ;
Pardon 'ta, ma Doue, pardon, Gwerc'hes Vari,
Bezet sonj ac'hanon war-benn ma 'z inn d'o ti !

Kanet gant GARANDEL, leshanvet kompagnon-dall.
Plouaret, 1844.

— Seigneur Dieu, mon épouse, n'était pas votre peine,
Je demande à aller mourir au manoir de Tromorvan.
On le prit, pour le porter chez lui,
Et il s'évanouit dans l'avenue des poiriers.

Quatre corps (hommes) les meilleurs de la paroisse de Tonquédec,
Sur des serviettes l'ont porté ;
Sur des serviettes ils l'ont porté
Au manoir de Tromorvan, puisqu'il l'avait demandé.

Quand on l'eut déshabillé, et qu'il fut dans son lit,
Sa femme aimante a dit alors :
— Je vais à présent, à Rennes, pour faire une requête,
Car il me faut vengeance de la mort de mon mari !

Restez à la maison, ma femme, et laissez vos reproches,
La justice fera son devoir, quand je serai mort ;
Si vous allez à présent à Rennes, jamais vous ne me reverrez,
Si ce n'est mon corps dans un tombeau, dans le cimetière de Tonquédec!

Le seigneur de Porzlan, plein de charité,
Appelle tous ses enfants pour venir le voir,
Et quand ils sont arrivés auprès de son lit,
Avec amour, il leur parla de cette façon :

— Vous, dit-il, mon fils aîné, vous êtes le plus âgé,
Et je vous mets capitaine, à présent, en ma place,
Je vous mets capitaine de la paroisse de Tonquédec,
Songez à eux (aux habitants), ne les abandonnez pas.

Vous, mon second fils, vous qui avez étudié,
Poursuivez, de bon cœur, afin d'être prêtre :
Souvenez-vous de moi, dans tous vos sacrifices,
Moi aussi je me souviendrai de vous, dans toutes mes prières.

Et vous, mon petit enfant, vous êtes encore bien jeune,
Et je vous prie de rester avec votre mère et vos sœurs ;
Je vous prie de rester avec votre mère et vos sœurs,
Ayez soin d'elles, ne les abandonnez pas !

Allons ma femme je vous dis adieu ;
Il faut mourir, à présent, mon heure dernière est venue.
Pardon donc, ô mon Dieu, pardon, Vierge Marie,
Souvenez-vous de moi quand je me présenterai à votre maison !

Chanté par GARANDEL, surnommé compagnon l'aveugle,
Plouaret, 1844.

(1) On voit encore les ruines de l'ancien château de Coat-Loury, en la commune de Caouennec, à environ 6 kilomètres au sud-est de Lannion. Le manoir de Tromorvan est en la commune de Tonquédec, commune contiguë, sur le bord de la rivière Léguer.

GWILLAOUIG KALVEZ

KENTA KENTEL

I

Gwillaouig Kalvez 'n eûs lâret
Mont da bardona gant merc'hed,
Da santes Anna, d'ar Folgoat,
Ha d' sant Selvestr, a galon vad.

Hag hen eûs grêt peder lew dro
Gant aoun ann Doujet 'zo er vro ;
Koulz 'oa dehan n' dije ket grêt,
'Nn Doujet 'n eûs hen diarbennet.

'Nn otro ann Doujet a lâre
D'he balfrinier, en de-se :
— Me 'wel 'tont peder flac'h aze,
Breman am bô ar c'hoaz an-hè.

— Tolt-pled n'ho pe hini an-hè,
Gwillaou ar C'halvez 'zo gant-hè ;
Gwillaouig Kalvez, potr ar vâz,
'Wit daou na tri n' ra ket a gaz.

Otro ann Doujet a lâre
Da Willaou Kalvez, eno neuze :
— Gwillaou Kalvez, d'in-me lâret
Pe nez kar d'ac'h 'eo ar merc'hed ?

— Unan an-hê 'zo ma fried,
Ha diou-all 'zo ma c'hoarezed ;
Eben 'zo merc'h d'am amezek,
Rôt d'in en karg d'evesaët.

Otro ann Doujet a lâre
Da Willaou Kalvez p'hen klewe ;
— Ro d'in-me merc'h da amezek,
Me 'leusko ganid da bried.

— Koulz marc'had ho pô ma fried
Hag ho pô merc'h ma amezek,
Rag c'hui n'ho pô hini an-hê,
Pe 'kollinn aman ma buhe.

GUILLAUME CALVEZ

Première Version

I

Guillaume Calvez a promis
D'aller au pardon avec des jeunes filles,
A sainte Anne, au Folgoat,
Et à saint Sylvestre, de bon cœur.

Et il a fait un détour de quatre lieues,
Par crainte du Doujet, qui est dans le pays ;
Autant eût valu qu'il ne l'eût pas fait,
Car Le Doujet l'a dévancé.

Le seigneur Le Doujet disait,
A son palefrenier, ce jour-là :
— Je vois venir là quatre jeunes filles,
Tout-à-l'heure j'en aurai le choix.

— Prenez garde que vous n'en ayez aucune,
Guillaume Calvez est avec elles,
Guillaume Calvez, l'homme du bâton
Qui ne fait cas de deux ou de trois.

Le seigneur Le Doujet disait
A Guillaume Calvez, là, en ce moment :
— Guillaume Calvez, dites-moi,
A quel degré ces jeunes filles sont-elles vos parentes ?

— Une d'elles est ma femme,
Et deux autres sont mes sœurs ;
L'autre est la fille de mon voisin
Qu'on m'a chargé de surveiller.

Le seigneur Le Doujet disait
A Guillaume Calvez, en l'entendant ;
— Donne-moi la fille de ton voisin,
Et je te laisserai ta femme.

— Vous aurez aussi facilement ma femme
Que la fille de mon voisin,
Car vous n'aurez ni l'une ni l'autre,
Ou je perdrai la vie ici.

Otro ann Doujet 'c'houlenne
Euz Gwiliaouig Kalvez neuze :
— Gwillaouig Kalvez, d'in lâret.
Gant pez armo e c'hoariet ?

— Ma eo gant un tamm skeltrenn gwenn
'Zo ganen indan ma chupenn ;
'Zo ganen indan ma chupenn,
'Zo he hano ar geuneudenn.

Otro 'nn Doujet p'hen eùs klewet.
'N he c'huitel arc'hant 'zo kroget ;
'N he c'huitel arc'hant e krogas,
Ter c'huitelladenn a leuskas :

Ter c'huitelladenn a leuskas,
Tric'houec'h den-jentil em gavas ;
Tric'houech den-jentil em gavet,
D' lemel digant-han he verc'hed.

Kriz 'vije 'r galon na oelje,
'N plenenn 'r Folgoat nep a vije,
O welet naontek kleve noaz
Dic'houinet eneb ur penn-bâz ;

Gwillaouig Kalvez 'c'hoari out-hě,
Gant he verc'hed euz he goste ;
Gant he verc'hed euz he goste,
Hag ho zape lec'h ma kare. (1)

kriz 'vije 'r galon na oelje
'N plenenn 'r Folgoat nep a vije,
'Welet gwad 'nn dut-jentil o skuilla
Gant bâz ur plouezad ho lac'ha.

Merc'hed Gwillaouig a oele,
Na gavent den ho c'honsolje ;
Na gavent den ho c'honsolje,
Met Gwillaouig, hennes a rec.

— Tawet, merc'hed na oelet ket,
Me 'iel' bet' ar roue, mar be rèd ;
Me 'iel' bet' ar roue, mar be rèd,
Da diskuill' ann otro Doujet.

VARIANTE : (1) Pa save he vâz uz d'ho fenn,
Ho diskare holl, 'vel kellenn.

Le seigneur Le Doujet demandait
A Guillaume Calvez, en ce moment :
— Guillaume Calvez, dites-moi,
De quelle arme jouez-vous ?

— (Je joue) d'un petit morceau de bois
Que j'ai ici sous ma veste ;
Que j'ai ici sous ma veste,
Et dont le nom est le gourdin.

Quand le seigneur Le Doujet entendit (cela),
Il prit son sifflet d'argent ;
Il prit son sifflet d'argent,
Et siffla par trois fois.

Il siffla par trois fois,
Et dix-huit gentilshommes se trouvèrent (auprès de lui) ;
Dix-huit gentilshommes se sont trouvés,
Pour lui enlever ses filles.

Cruel eût été le cœur de celui qui n'eût pleuré,
S'il eût été dans la plaine du Folgoat,
En voyant dix-neuf épées nues
Dégaînées contre un *penn-baz* ;

Guillaume Calvez joutant contre elles
En tenant ses filles à son côté ;
En tenant ses filles à son côté,
Et il les touchait où il voulait. (1)

Cruel eût été le cœur de celui qui n'eût pleuré,
S'il eût été dans la plaine du Folgoat,
En voyant couler le sang des gentilshommes,
Sous le bâton d'un paysan qui les tuait.

Les filles de Guillaume pleuraient,
Et ne trouvaient personne pour les consoler ;
Elles ne trouvaient personne pour les consoler,
Si ce n'est Guillaume, celui-là le faisait.

— Consolez-vous, jeunes filles, ne pleurez pas,
J'irai jusqu'au roi, s'il le faut ;
J'irai jusqu'au roi, s'il le faut,
Pour dénoncer le seigneur Le Doujet.

VARIANTE : (1) Quand il levait son bâton sur leurs têtes,
Il les abattait tous comme des mouches.

II

Gwillaouig Kalvez 'c'houlenne
Er gêr a Roazon p'arrue :
— Demad ha joa bars ar gêr-man,
Pelec'h eman 'r prison aman ?

Pelec'h eman 'r prison aman
Ma iel' Gwillaou Kalvez en-han ?
Hag ar jolieres a lâras
Da Willaou Kalvez, pa glewas :

— Gwillaouig kalvez, n' ret ket goap,
Prison 'walc'h 'zo 'wit ho lakâd ;
Tric'houec'h archer 'zo bet kaset
Ewit donet d'ho komerret.

Kriz 'vije 'r galon na oelje,
En kêr Roazon nep a vije,
'Welet gwad 'nn archerienn o skuilla,
Gwillaou Kalvez euz ho lac'ha.

Merc'hed Gwillaou Kalvez 'oele,
Na gavent den ho c'honsolje ;
Na gavent den ho c'honsolje,
Met Gwillaou Kalvez, hennes 'ree :

— Tawet, merc'hed, na oelet ket,
Bet' ar roue 'vô rèd monet ;
Me iel' bet' ar roue, mar be rèd,
Da diskuill' ann aotro 'nn Doujet :

III

Gwillaouig Kalvez a lâre,
En pales ar roue p'arrue :
— Demad roue ha rouanes,
Me 'zo deut iaouank d'ho pales.

II

Guillaume Calvez demandait
En arrivant dans la ville de Rennes :
— Bonjour et joie à tous dans cette ville,
Où est la prison par ici ?

Où est la prison par ici,
Afin que Guillaume Calvez y aille ?
La geôlière répondit
A Guillaume Calvez, quand elle l'entendit.

— Guillaume Calvez, ne plaisantez pas,
Il ne manque pas de prison pour vous mettre ;
Dix-huit archers ont été envoyés
Pour vous arrêter.

Cruel eût été le cœur de celui qui n'eût pleuré,
S'il eût été en la ville de Rennes,
En voyant couler le sang des archers,
Et Guillaume Calvez les tuant !

Les filles de Guillaume Calvez pleuraient
Et ne trouvaient personne pour les consoler ;
Elles ne trouvaient personne pour les consoler,
Si ce n'est Guillaume Calvez celui-là le faisait :

— Consolez-vous, jeunes filles, ne pleurez pas,
Il faudra aller jusqu'au roi ;
J'irai jusqu'au roi, s'il le faut,
Pour dénoncer le sieur Le Doujet.

III

Guillaume Calvez disait,
En arrivant dans le palais du roi :
— Bonjour, roi et reine,
Je suis venu jeune à votre palais....

— Na pez torfed a t-eùs-te grèt,
M' out deut ken iaouank d'am gwelet ?
— Torfed a-walc'h am eùs-me grêt,
Am aotro 'nn Doujet 'm eùs lac'het,

Ha tric'houec'h he gamaraded,
O tifenn out-hè ma merc'hed,
Ha tric'houec'h archer, o tonet,
'Oa digaset d'am c'homerret.

— Gwillaouig Kalvez, d'in lâret,
Pe nez kar d'ac'h 'oa ar merc'hed ?
— Unan an-hè eo ma fried,
Ha diou-all 'zo ma c'hoerezed :

Eben 'zo merc'h d'am amezek,
Rôt en karg d'in d'evesaët.
— Gwillaou Kalvez, d'in-me lâret,
Gant pez armo e c'hoariet ?

— M'eo gant un tammig skeltrenn gwenn,
'Zo aman indan ma chupenn ;
'Zo aman indan ma chupenn,
'Zo he hano ar geuneudenn.

— Gwillaou Kalvez, d'in-me lâret,
C'hui 'c'hoarife euz ma soudarded ?
— Digaset hanter-kant er pors an-hè,
Na ran forz 'wit c'hoari out-hè.

Kriz 'vije 'r galon na oelje
En pors ar roue, en de-se,
'Welet hanter-kant kleve noaz
Dic'houinet eneb ur penn-bàz ;

Gwillaou Kalvez 'c'hoari out-hè
Gant he verc'hed eùz he goste ;
Gant he verc'hed eùz he goste,
Hag ho zapoud 'lec'h ma kare.

Kriz 'vije 'r galon na oelje
En pors ar roue, en de-se,
'Welet gwad 'r soudarded o skuilla,
Gwillaou Kalvez euz ho lac'ha.

— Et quel crime as-tu donc commis,
Pour être venu, si jeune, nous voir?..
— J'ai commis un assez grand crime,
J'ai tué le seigneur Le Doujet,

Ainsi que dix-huit de ses camarades,
En défendant contre eux mes jeunes filles.
(De plus j'ai tué), en venant ici, dix-huit archers,
Qui avaient été envoyés pour m'arrêter.

— Guillaume Calvez, dites-moi,
A quel degré les jeunes filles étaient-elles vos parentes ?
— Une d'elles est ma femme,
Et deux autres sont mes sœurs ;

L'autre est la fille de mon voisin,
Qu'on m'avait chargé de surveiller...
— Guillaume Calvez, dites-moi,
De quelles armes jouez-vous ?...

— C'est d'un petit morceau de bois blanc,
Que j'ai ici sous ma veste ;
Que j'ai ici sous ma veste,
Et son nom est le gourdin...

— Guillaume Calvez, dites-moi,
Voudriez-vous jouer contre mes soldats?
— Amenez-en cinquante dans la cour,
Je ne crains pas de jouer contre eux.

Cruel eût été le cœur de celui qui n'eût pleuré,
S'il eût été dans la cour du roi,
En voyant cinquante épées nues
Dégainées contre un *penn-baz* ;

Guillaume Calvez jouant contre eux,
Ayant ses jeunes filles à son côté ;
Ayant ses jeunes filles à son côté,
Et il les touchait où il voulait.

Cruel eût été le cœur de celui qui n'eût pleuré,
Dans la cour du roi, ce jour-là,
En voyant le sang des soldats couler,
Et Guillaume Calvez les tuant !.

Ar roue Louis a lâre
Da Willaouig Kalvez, neuze :
— Gwillaouig, leusket-int brema,
Me hec'h a raktal da skriva ;

Me 'skrivo did war baper ru
Bale hardis bars en peb-tu ;
Me 'skrivo did war baper glaz
Bale hardis bars en peb-plaz.

Kanet gant ar « c'hemener bihan,
en bourk Plouaret, 1863.

Le roi Louis disait (1)
A Guillaume Calvez, en ce moment:
— Guillaume Calvez, laissez-les à présent,
Je vais vous écrire sur-le-champ;

Je t'écrirai sur du papier rouge
Que (tu peux) marcher hardiment de tout côté;
Je t'écrirai sur du papier bleu
Que (tu peux) marcher hardiment en tout lieu !

Chanté par le « petit tailleur, » au bourg
de Plouaret, 1863.

(1) Je me rappelle que René Kerambrun me lisait une version de cette ballade, vers 1849, et qu'il avait ces deux vers à cet endroit :

Ar roue kos indan he dao,
A c'hoarse eus potr ar Gwillou.

Le vieux roi, regardant en dessous,
Souriait au fils de Le Guillou.

Et il croyait reconnaître le roi Louis XI dans ce vieux roi au regard dissimulé et que ma version appelle il est vrai le roi Louis. Mais la pièce ne doit pas remonter si haut, et je la crois du XVII• ou du commencement du XVIII• siècle.

Ann Doujet, » dont il est question dans cette chanson, signifie en breton « le redouté. » C'est sans doute un qualificatif, plutôt qu'un nom propre, appliqué à quelque seigneur renommé et craint pour ses violences de toute sorte. Dans une autre version, nous avons le seigneur Du Pont ou le « Comte, » car le chanteur disait tantôt l'un, tantôt l'autre, et c'est au pardon de la Trinité, à Guingamp, que se rendait G. Calves, quand il fut attaqué par ledit seigneur, qui voulait lui enlever sa femme. Enfin, quelques versions portent « Ann Touset, » au lieu de « Doujet, » ce qui signifie « le tondu. »

ERVOAN GWILLOU

I

Mar plij ganec'h a selaoufet
Ur werz a-newez gomposet ;

Ur werz a newez gomposet.
Da Ervoan Gwillou hec'h eo gret.

Ervoan Gwillou a vonjoure.
'N ti 'nn Derrien koz pa arrue :

— Boujour ha joa bars ann ti-man.
Jannet Derrien pelec'h eman ?

— Et eo Jannet d'al leur-newe.
Me a garje mad na vije ;

Me a garje na vije ket.
Abalamour d'ar Rechoed ;

Balamour da botred ar Recho.
Gwasa tud-jentil 'zo er vro. (1)

II

Aotro ar Recho a lâre
D'Ervoan Gwillou, el leur-newe :

— Ervoan Gwillou, mar am c'haret.
Ho mestres din-me a brestfet ?

— Aotro 'r Recho, ma iskuzet.
Rag ar plac'h-man a zo dimêt.

VARIANTE (1) : Ann Derrien koz a lavar
D'he verc'h Jannet, un [illegible] a oe ;

— Ma merc'h Jannet, m[illegible] c'hart :
D'al leur-newez na efet ket.

— Bet drouk gant ann nep a garo.
D'al leur-newez me a iela ;

Mar he sonerienn, me dan
Gant ma dous koant louenn

YVES GUILLOU

I

S'il vous plait, vous écouterez
Un gwerz nouvellement composé ;

Un gwerz nouvellement composé,
C'est à Yves Guillou qu'il a été fait.

Yves Guillou souhaitait le bonjour,
En arrivant chez le vieux Derrien :

— Bonjour et joie dans cette maison,
Jeanne Derrien où est-elle ?

— Jeanne est allée à l'aire-neuve,
Et je voudrais bien qu'elle n'y fût pas allée ;

Je voudrais qu'elle n'y fût pas allée,
A cause des Réchou ;

A cause des fils du Réchou,
Les plus méchants gentilshommes du pays. (1)

II

Le seigneur du Réchou disait
A Yves Guillou, dans l'Aire-Neuve :

— Yves Guillou, si vous m'aimez,
Vous me prêterez votre maitresse ?

— Seigneur du Réchou, excusez-moi,
Car cette femme est mariée.

VARIANTE (1) : Le vieux Derrien disait
A sa fille Jeanne, un jour :

— Ma fille Jeanne, si vous m'aimez,
Vous n'irez pas à l'aire neuve.

— Se fâche qui voudra,
A l'aire-neuve j'irai ;

S'il y a des sonneurs, je danserai
Avec mon doux ami Yves Guillou !

— Ober goap 'fell d'id, michiek,
Ur plac'h a hemp mil skoed leve,

Ur plac'h a bemp mil skoed leve.
Ha te na t'eûs gwennek anhè.

— 'Wit-on da vea michiek.
O lipad da blajo n'ou ket bet;

O lipad da blajo n'on ket bet,
Nag iwe plajo Recho 'hed!....

Jannedig Derrien a oele,
Ervoan Gwillou he c'honsole....

Jannedig Derrien a lâre
D'Ervoan Gwillou, el leur-newe:

— Mar karet ma diwall fete,
Me ho komerro goude-se.

— Tapet-krog en bask ma chupenn,
M' c'hoariinn gant ma baz daou-benn!....

Kriz a galon nep na oelje
El leur-newe nep a vije,

O welet ar ieot o ruzia
Gant gwad 'nn dut-jentil o skuilla;

Gant gwad 'nn dut-jentil o skuilla,
Ervoan Willou euz ho lac'ha!

III

Ervoan Gwillou a lavare
'N ti 'nn Derrien koz, pa arrue:

— Setu aze ho merc'h Jannet,
Penamet on-me na oa ket!

— Dalet, Jannedig, ann alc'houez,
Roït d'ehan gwerz un tok-newez.

— Gwerz un tok-newez n'hen defo ket,
Me hen komerro da bried.

Ervoan Willou 'n eûs goneet,
En Prad-Melar o vea bet,

— Tu veux te moquer de moi, morveux !
Une fille de cinq mille écus de rente ;

Une fille de cinq mille écus de rente,
Et toi, tu n'en as pas un sou !

— Bien que je sois un morveux,
Je n'ai pas été lécher tes plats ;

Je n'ai pas été lécher tes plats,
Ni les plats d'aucun Réchou !....

La petite Jeanne Derrien pleurait,
Yves Guillou la consolait....

La petite Jeanne Derrien disait
A Yves Guillou, dans l'aire-neuve :

— Si vous voulez me défendre aujourd'hui,
Je vous prendrai (pour mari) dans la suite.

— Prenez la basque de ma veste,
Pour que je joue de mon bâton à deux bouts !....

Cruel eût été le cœur de celui qui n'eût pleuré,
S'il eût été dans l'aire-neuve,

En voyant l'herbe rougir
Par le sang des gentilshommes qui coulait ;

Par le sang des gentilshommes qui coulait,
Yves Guillou les tuait !

III

Yves Guillou disait,
En arrivant chez le vieux Derrien :

— Voici votre fille Jeanne,
Sans moi elle ne serait pas revenue.

— Tenez, petite Jeanne, prenez cette clef,
Et donnez-lui le prix d'un chapeau neuf.

— Il n'aura pas le prix d'un chapeau neuf,
Car je le prendrai pour mon mari...

Yves Guillou a gagné,
A avoir été à Prat-Mélar,

Ur goaz'h a pemp mil skoed leve.
Hag hen n'hen eus gwennek inhe. !

Kanet gant Marc'harit F[illegible]

VARIANTE : Ann Dervez ar a lavaras
[illegible] merc'h Jannet, vel ma klevas

Daiet ma merc'h, ann [illegible] bonet-man
Dont gwerz an tok newez d'ehan

Dont gwerz an tok newez d'ehan.
Tro dien bizinaden-na war-n-ehan

— N'hi ket vel-se a c'hoarveo.
Ho merc'h Jannedig her defo

— Aotrou Doue ha pouchi ve
Pere hemn pemp kant skoed a leve.

Ur boezellad gwinis bemde,
Mab n amunuzer ne be-te !

— Bet drouk gant ann nep a garo.
Ervoan ar Gwilion eo am bo !

Kanet gant Jannet Ar Gall, matez
en Kerarborn, — Plouaret 1849.

Une fille de cinq mille écus de rente,
Lui qui n'en a pas seulement un sou ! (1)

Chanté par Marguerite PHILIPPE.

VARIANTE (1) : Le vieux Derrien répondit
A sa fille Jeanne, quand il l'entendit :

— Prenez, ma fille, ces clefs-ci,
Et donnez-lui le prix d'un chapeau neuf ;

Donnez-lui le prix d'un chapeau neuf,
Avec deux plumes dessus.

— Ce n'est pas ainsi qu'il arrivera,
C'est votre fille Jeannette qu'il aura !

— Seigneur Dieu, serait-il possible,
Que possédant cinq cents écus de rente,

Un boisseau de froment par jour,
Tu épouses le fils d'un menuisier !

— S'en fâche qui voudra,
C'est Yves Guillou que j'aurai !

Chanté par Jeanne Le Gall,
Servante à Keramborgne, en Plouaret. — 1849

PENHERES KEROULAZ

I

Me 'garie bea koulmig wenn
En Keroulaz, war ann doënn ;
Me 'garie bea krak-houad
War ar stank ma kann he dillad,

'Wit gwelet ma dous penheres,
O kanna gwenn evel al leaz....
. . . .

— Demad d'ac'h, ma dous penheres,
Ha perag ma 'z hoc'h kanneres ?
Mitijenn 'walc'h 'zo 'n ti ho tad
Ewit kanna d'ac'h ho tillad.

— Deut 'on d' ganna ma lienn sklêr,
Kement a tremen ann amzer.
Aotro Ar Ronz, d'in-me lâret,
Ma 'z hoc'h deut war-droad d'am gwelet ?

Kezek a-walc'h 'zo 'n ti ho tad,
'Wit ho tougenn da Geroulad.
— Me am eùs un inkane gwenn,
Gant ur brid arc'hant en he benn,

Alaouret kernio he daou lez, (1)
'Zo mad d'ho tougenn, penheres.
— Aotro Ar Ronz, ma iskuzet,
N' veritan ket mont war gezek ;

Met 'n ur c'haronz akoutret mad,
Eiz a gezek euz hen roulad ;
Ur c'haronz alaouret 'lâran,
Peder rod arc'hant warnehan.

— Penherézig, gloruses hoc'h,
Komz a ra ann dut ac'hanoc'h.
— Perag 'komzont ac'hanon-me,
Perc'henn pemp mil skoed a leve ?

(1) Sans doute les coins des housses retombant des deux côtés sur les flancs du cheval.

L'HÉRITIÈRE DE KEROULAZ

I

Je voudrais être petite colombe blanche
A Keroulas, sur le toit :
Je voudrais être sarcelle,
Sur l'étang où elle lave ses vêtements,

Afin de voir ma douce héritière,
Qui lave blanc comme le lait....
. . . .

— Bonjour à vous, ma douce héritière,
Pourquoi êtes-vous lavandière ?
Assez de servantes sont dans la maison de votre père,
Pour vous laver vos vêtements.

— Je suis venue laver mon linge clair (fin),
Pour passer le temps seulement.
Seigneur de la Ronce (1), dites-moi,
Pourquoi êtes-vous venu me voir à pied ?

Assez de chevaux sont chez votre père,
Pour vous porter jusqu'à Kéroulas?
— J'ai une haquenée blanche,
Avec une bride d'argent en tête,

Les coins de ses deux hanches dorés,
Bonne pour vous porter, héritière.
— Seigneur de la Ronce, excusez-moi,
Je ne mérite pas d'aller à cheval ;

Mais dans un carrosse bien accoutré,
Avec huit chevaux pour le traîner ;
Je dis un carrosse doré,
Sur quatre roues d'argent.

— Petite héritière, vous êtes fière,
Et le monde parle de vous...
— Pourquoi le monde parle-t-il mal de moi,
Qui possède cinq mille écus de rente ?

(1) Ce seigneur de La Ronce, ou de La Roncière, est peut-être une interpolation arbitraire, car on ne le voit pas figurer dans la touchante histoire de l'infortunée héritière.

Na eùs penheres er c'hontre
'Zo pinvidikoc'h 'wit 'on-me,
Nemet penheres Rozambaou,
Mar gra ur paz, na raï' ket daou ;

Mar gra daou, 'wit tri na raï' ket,
Rag he c'halon 'zo kontristet ;
Rag he c'halon 'zo kontristet,
Ha c'hui, markis a zo kiriek.

N' vale hini dirag ma fas,
'Vel mab ann aotro Kerthomas ;
N' vale hini gant kerkoulz dremm
'Vel Kerthomas, en satinn gwenn.

Me garie m'holl vado kollet,
Da Gerthomas bea dimèt ;
Da Gerthomas, pe d' Goadelez
Pe da varon Koatgouradez.

— Dre Gerthomas 'on tremenet,
Netra eno n'am eùs gwelet ;
Netra eno n'am eùs gwelet,
Met ur c'hoz maner distoët ;

Hag ur vouillenn-dour 'n kreis ann ti,
'Zo mad da vragal d'ann houidi.
— Gaou a lâres en kreis da fas !
Te n'out ket deut dre Gerthomas.

En Kerthomas a zo ur zal
Alaouret beteg ann douar ;
Alaouret beteg ann douar,
Grèt d'ann dut-jentil da vragal ;

Kapl da zigomer ur roue,
Ha pa ve pemp kant anezhe ;
Ha pa ve pemp kant anezhe,
Hep lakad daou en ur gwele.

II

Ar benheres a lavare
Er gèr d'he m'amm pa arrue :
— Me garie m'holl vado kollet,
Ha d' Gerthomas bea dimèt !

D' Gerthomas pe da Goadelez,
Pe da varon Koatgouradez.
He mamm neuze lavaras,
D'ar benheres, 'vel m'hi c'hlewas :

Il n'y a pas d'héritière dans la contrée,
Qui soit plus riche que moi,
Si ce n'est l'héritière de Rosambo,
Si elle fait un pas (devant moi), elle n'en fera pas deux ;

Si elle en fait deux, pour trois elle ne fera pas,
Car son cœur est contristé ;
Car son cœur est contristé,
Et c'est vous, marquis, qui en êtes la cause.

Nul ne marche devant ma face (ne me plait tant)
Comme le fils du seigneur de Kerthomas :
Nul ne marche avec un aussi bon visage
Que Kerthomas vêtu de satin blanc.

Je voudrais voir tous mes biens perdus
Et moi mariée à Kerthomas,
A Kerthomas ou à Coadelès,
Ou au baron de Coatgouradès. (1)

— J'ai passé par Kerthomas,
Et je n'y ai rien vu :
Je n'y ai rien vu,
Qu'un vieux manoir sans toiture ;

Et une mare au milieu de la maison,
Bonne aux canards pour prendre leurs ébats.
— Tu mens au milieu de ta face !
Tu n'as pas été à Kerthomas.

A Kerthomas il y a une salle
Dorée jusqu'à terre ;
Dorée jusqu'à terre,
Faite aux gentilshommes pour s'ébattre ;

Capable de recevoir un roi,
Eût-il une suite de cinq cents hommes ;
Eût-il une suite de cinq cents hommes,
Sans en mettre deux dans le même lit.

II

L'héritière disait
A sa mère, en arrivant à la maison :
— Je voudrais voir tous mes biens perdus
Et être mariée à Kerthomas ;

A Kerthomas ou à Coadelès,
Ou au baron de Coatgouradès.
Sa mère dit alors
A l'héritière, quand elle l'entendit :

(1) Kergroadès, probablement. On voit encore les ruines du beau château de ce nom dans la commune de Plourin, arrondissement de Brest. — Ce pourrait bien encore être une altération de Coatgourden ?

— Ma merc'h, iaouankig c'hoaz ez hoc'h,
N'hallan ket dimi ac'hanoc'h ;
Ho ligne euz a beurz ho tad,
Ma merc'h, na gavfe ket se mad.

. . . .
. . . .

III

Paourienn he faroz a oele,
Na gavent den ho c'honsolje ;
Na gavent den ho c'honsolje,
Met ar benheres, honnes 'ree :

— Paourienn ma faroz, n' oelet ket,
Deut da Gastelgall d'am gwelet,
Me 'roïo 'nn aluzenn bemde,
Ter gwez ar sûn ar charité.

— Ann aluzenn na rofet ket,
Charite c'hoaz na lâran ket ;
Me na bâdfe ket ma moïenn
Da roï aluzenn d'ar baouriann.

— Heb diverra tamm ho moïenn,
Me 'roï aluzenn d'ar baouriann :
Ur marchosi 'zo 'n ti ma zad ,
Aotro ar Ronz, dalv ho holl vad....

Setuint dimêt, eureujet,
Mont 'ra d' Gaslelgall gant he fried.
Kriz 'vije 'r galon na oelje,
En Keroulaz nep a vije,

O welet ar benheres vad
O pokad da vein ti he zad,
O lâret : — Adieu, Keroulaz,
Birwikenn en-out na ran paz ! (1)

(1) C'est dans « les Antiquités du Finistère » de M. le chevalier de Fréminville, seconde partie, page [illegible], qu'une version de cette ballade a été publiée pour la première fois.

— Ma fille, vous êtes encore bien jeune,
Je ne puis pas vous marier ;
Votre famille du côté de votre père,
Ma fille, ne le trouverait pas bon.

. . . .
. . . .

III

Les pauvres de sa paroisse pleuraient,
Et ne trouvaient personne pour les consoler :
Et ne trouvaient personne pour les consoler,
Si ce n'est l'héritière, celle-là le faisait :

— Pauvres de ma paroisse, ne pleurez pas,
Venez me voir à Châteaugal,
Je donnerai l'aumône tous les jours
Et la *charité* (1) trois fois la semaine.

— Vous ne donnerez pas l'aumôme,
La charité encore, je ne dis pas ;
Mes moyens ne dureraient pas
A donner l'aumône aux pauvres.

— Sans rien ôter à vos moyens,
Je donnerai l'aumône aux pauvres ;
Il y a chez mon père une écurie,
Seigneur De La Ronce, qui vaut tous vos biens....

Les voilà fiancés et mariés :
Elle va à Châteaugal avec son mari.
Dur eût été le cœur de celui qui n'eût pleuré,
S'il eût été à Keroulas,

En voyant la bonne héritière
Embrasser les pierres de la maison de son père,
En disant : — Adieu, Keroulas,
Jamais plus en toi je ne ferai un seul pas !

(1) « L'aumône » se disait, dans nos campagnes, des dons en nature, farine, pommes de terre, pain, qu'on distribuait régulièrement aux mendiants qui se présentaient au seuil de chaque habitation, à des jours fixes, ordinairement deux fois la semaine : la « charité » qu'on appelait aussi « qualité, » peut-être parce que c'étaient les gens de qualité qui la donnaient le plus fréquemment, était aussi une aumône, mais en numéraire, et qui se distribuait moins régulièrement, ordinairement à l'occasion des noces, des baptêmes ou des décès des personnes les plus considérables de la commune.

IV

Ar benheres a lavare
En Castelgall pa arrue :
— Digaset skabel d'azea,
Mar eo me 'r verc'h-kaer en ti-ma.

Skabel d'azea 'zo roët.
Un-all 'n he c'hichenn d'he fried :
— Digorrit frank ar prennestro,
Me 'wel paourienn a vandenno ;

Digorrit frank ar prennestro,
Ma roïnn d'he lod ma mado.
Pa sellan c'hoaz euz ann hent-braz,
'Welan 'r c'havalier gwisket 'n glaz ;

Ur c'havalier gwisket en glaz.
A zo henvel euz Kerthomas....
Ha Kerthomas a c'houlenne.
En Kastelgall pa arrue :

— Demad ha joa holl en ti-ma,
Ar benheres pelec'h ema ?
— Kerthomas deuit bars ann ti,
Ma iel' ho marc'h er marchosi :

Ur banket a zo achuët,
Hag unan-all 'zo komanset ;
Hag unan-all 'zo komanset,
Pa vô debrêt koan hi gwelfet.

Ar benheres a lavare
D'he mates vihan, en noz-se :
— Ma c'horfenno d'in dibrennet,
Rag ma c'halon a zo rannet !

N'oa ket he gir peurlavaret,
D'ann douar ez eo bet koueet ;
D'ann douar ez eo bet koueet,
Hag eno raktal eo marwet.

Ha Kerthomas kerkent ha hi,
Kent ma 'z eo êt er-meas ann ti....

Doue d' bardono ann anaon,
E-maint ho daou war ar varwskaon ;
Et int ho daou dirag Doue,
Ha graz d'imp holl da vont iwe !

Kanet gant Mari DANIÈL,
a baros Duault.

IV

L'héritière disait,
En arrivant à Châteaugal :
— pportez-moi un escabeau pour m'asseoir,
Si je suis la belle fille de cette maison.

Escabeau pour s'asseoir lui a été donné.
Et un autre à son mari, auprès d'elle :
— Ouvrez toutes grandes les fenêtres,
Je vois des pauvres par bandes ;

Ouvrez toutes grandes les fenêtres.
Afin que je leur donne une partie de mes biens.
Quand je regarde encore vers la grande route,
Je vois un cavalier vêtu de bleu ;

Un cavalier vêtu de bleu,
Qui ressemble à Kerthomas....
Et Kerthomas demandait,
En arrivant à Châteaugal :

— Bonjour et joie à tous dans cette maison,
L'héritière où est-elle ?
— Kerthomas, entrez dans la maison,
Afin que votre cheval aille à l'écurie.

Un banquet est terminé,
Et un autre est commencé ;
Et un autre est commencé,
Quand le souper sera terminé, vous la verrez....

L'héritière disait
A sa petite servante, cette nuit-là :
— Délacez-moi mes corsets,
Car mon cœur est brisé !

Elle n'avait pas fini de parler,
Qu'elle tomba à terre ;
Elle tomba à terre,
Et mourut aussitôt sur la place.

Et Kerthomas (mourut) aussitôt qu'elle,
Avant de sortir de la maison!....

Dieu pardonne à leurs âmes,
Ils sont tous les deux sur les tréteaux funèbres ;
Ils sont tous les deux devant Dieu,
Et puissions nous tous y aller aussi !...

Chanté par Marie DANIEL,
de la paroisse de Duault (Côtes-du-Nord).

UN TAMM EUZ ANN HEVELEP GWERZ

— Ma mammig kéz, d'in-me lâret,
Pegoulz a vinn-me dimêzet ?
Mar grêt, grêt ma vô grêt ato,
Rag eman markis Mesl er vro .

— Ken vefet pemp bloaz war-n-ugent,
A-nez kaout konje ho kerent.
— 'Wit ma c'herent a-beurz ma zad
Biskoas n'ho d-eùs karet ma mad....

. . . .

Ar benheres a c'houlenne
Ouz he flac'h ar gambr, un de 'oe :
— Petra a dremen dre aze ?
Krena 'ra 'r pave indan-he.

— M'ê markis Mesl war he gantvet,
'Zo deut, penheres, d'ho kwelet.
— Ha pa vefe war he vilvet.
Me n'am eùs out-han joa a-bed....

. . . .

En Kerthomas me a zo bet,
Tra, m'hen toue, n'am eùs gwelet,
Nemet ur goz sall mogedet,
'Zo mad da neiz d'ar gaouenned;

Hag ur poull-dour en kreis ar sall,
Grêt d'ann houidi da vragal.
— Gaou ha lâres en kreis da fas !
En Kerthomas 'zo mado braz.

En Kerthomas me a zo bet,
Ha treo a-walc'h am eùs gwelet :
En Kerthomas a zo ur sall
Alaouret betek ann douar ;

Ar meubl en-hi en olifant,
Honnes 'zo kaer estrewit koant ;
N'eùs na dor na prennestr war-n-hi,
Na eùs mado d'ho alaouri....

UN TAMM ALL

Penheresig, gloruses hoc'h.
Ann dud a oar awalc'h ez hoc'h ,
Refuset mab al Luzuron.
Hag hen ken brao hag ur baron.

FRAGMENT DE LA MÊME BALLADE

— Ma petite mère chérie, dites-moi,
Quand serai-je fiancée ?
Si vous faites, faites que ce soit tout de suite,
Car le Marquis de Mesle est au pays.

— Jusqu'à ce que vous ayez vingt-cinq ans, (1)
A moins d'avoir le consentement de vos parents.
— Pour mes parents du côté de mon père
Ne m'ont jamais voulu de bien....

. . . .

L'héritière demandait
A sa fille de chambre, un jour:
— Qu'est-ce qui passe par là,
Que le pavé en tremble ?

— C'est le Marquis de Mesle sur son cent (en grande tenue),
Qui vient, héritière, pour vous voir.
— Et quand il serait sur son mille,
Je n'éprouve aucune joie de sa présence.

. . . .

A Kerthomas j'ai été,
Et je jure que je n'y ai rien vu
Qu'une vieille salle enfumée,
Bonne pour servir de nid aux hiboux ;

Et au milieu de la salle est une mare
Faite aux canards pour s'ébattre.
— Tu mens au milieu de ta face !
A Kerthomas il y a de grands biens.

A Kerthomas j'ai été,
Et j'y ai vu assez de (belles) choses :
A Kerthomas il y a une salle
Qui est dorée jusqu'à la terre :

Les meubles en sont d'ivoire,
Celle-là est belle, plus que jolie !
Il ne s'y trouve ni porte ni fenêtre
Qu'on n'ait de quoi les dorer....

AUTRE FRAGMENT.

Petite héritière, vous êtes fière,
Et les gens savent bien que vous l'êtes,
Avoir refusé le fils de Luzuron, (2)
Lui qui est beau comme un baron.

(1) Sous-entendu — Vous ne pouvez vous marier.

(2) Altération peut-être de Lannuzouarn, nom de famille de la mère de la jeune héritière de Keroulaz.

— Ma vije ken brao ma làret,
N' deuje ket hep eujo d'am gwelet ;
Ma vije den-jentil a-walc'h.
N' vije ket kabrestr 'n penn he varc'h.

Eujo ha kentro alaouret
Dle un denjentil da gavet :
Me, pa 'c'h inn, n'inn ket war gezek,
'Iel' 'n ur c'harrons mad ekipet ;

'Iel' 'n ur c'harrons ekipet mad,
Tric'houec'h a gezek d'hen roulad ;
C'houec'h 'vô a-rok, ha c'houec'h a-dre,
Ha tri a vô euz pep koste.

Tric'houec'h kant poellad a winiz
A douch ma zad euz koste Breiz,
Hag kement all euz koste Gall,
Me 'vô itron a goste all.

Na eûs penheres en Roazon
A rafe kammed dirazon,
Mes ann itron a Rozambaou,
Mar gra unan, na raï ket daou.

Me 'm eûs en Leon un dourrel,
'Zo warnezhi tregont pommel,
He garniturio en arc'hant,
He frennestro en olifant ;

He frennestro 'n olifant gwenn,
He dorojo en aour melenn....

Kanet gant pipi GOURIOU,
guiader, er C'hos-Varc'had. — 1844.

— S'il était aussi beau que vous le dites,
Il ne viendrait pas me voir sans bottes;
S'il était assez bon gentilhomme,
Il n'aurait pas un licol à la tête de son cheval.

Bottes et éperons dorés
Doit avoir un gentilhomme ;
Moi, quand j'irai, je n'irai pas sur des chevaux,
J'irai dans un carrosse bien équipé;

J'irai dans un carrosse bien équipé,
Avec dix-huit chevaux pour le trainer;
Six seront devant et six derrière,
Et trois seront de chaque côté.

Dix-huit cents boisseaux de froment
Reçoit mon père du côté de Bretagne,
Et autant du côté du pays de France,
Et moi je serai Dame d'autre part.

Il n'y a pas une héritière à Rennes
Qui fasse un pas devant moi,
A moins que ce ne soit la Dame de Rosambo.
Et si elle en fait un, elle n'en fera pas deux.

J'ai en Léon une tourelle,
Avec trente pommelles dessus,
Les garnitures en sont d'argent,
Les fenêtres d'ivoire;

Les fenêtres, d'ivoire blanc,
Et les portes, d'or jaune.... (1)

Chanté par Pierre GOURIOU,
Tisserand au Vieux-Marché — 1844.

(1) Cette ballade reproduit la touchante histoire de Marie de Keroulaz, fille unique de François de Keroulaz, seigneur de Keroulaz, dans le bas Léon, et de dame Catherine de Lannuzouarn, et que sa mère força d'épouser, en 1565, François du Chastel, marquis de Mesle, lorsqu'elle eût préféré donner sa main au jeune seigneur de Kerthomas.

Rapprocher de « l'héritière de Keroulaz » du Barzaz-Breiz, page 293.

ANN AOTRO KERSAOZON

I

Me 'm cùs ur proses en Roazon
A laka glac'har em c'halon ;
Mar karfenn roï ma fenheres,
'On sur da c'honid ma froses ;

Mar karfenn hi roï da Gersaozon,
Hennes 'zo barner en Roazon.
Ann aotro euz a Gersaozon
A zo denjentil ha baron.

Tad ar benheres a lâre
D'he veweliènn, un dez a oe :
— Mar arru Kersaozon aman,
Diskouet ma fenheres d'ehan.

Ann dimesell a lavare
Da dut he zi, ar memeus de :
— Mar arru Kersaozon aman,
'N han' Doue, ma nac'het out-han ;

'N han Doue out-han ma nac'het.
Me 'c'h a d'ar jardin da gousket....

II

'N aotro Kersaoz a c'houlenne,
Bars ar maner pa arrue :
— Demad ha joa er maner-man,
Ar benheres, pa n'hi gwelan ?

— Et eo d'ar jardin da gousket,
Sellet dreist ar voger hi gwelfet.
— N' vô dreist ar voger e sellinn,
Da vèd-hi d'ar jardin hec'h inn.

— Demad d'ac'h-c'hui, fourdelizenn,
C'hui 'zo kaer 'vel ur steredenn ;
C'hui 'zo kaer 'vel ur steredenn,
Me 'zo du 'vel ur vouarenn.

— N'è ket ann aour hag ann arc'hant
War ho tro ho lakafe koant,
Ma ê al laou hag ar pillo
A zo ouzoc'h a druillado.

LE SEIGNEUR DE KERSAOZON

I

— J'ai un procès à Rennes,
Qui met la désolation dans mon cœur ;
Si je voulais donner mon héritière,
Je suis sûr de gagner mon procès ;

Si je voulais la donner à De Kersaozon,
Celui-là est juge à Rennes.
Le Seigneur De Kersaozon
Est gentilhomme et baron.

Le père de l'héritière disait
A ses valets, un jour :
— Si Kersaozon arrive ici,
Faites-lui voir mon héritière.

La Demoiselle disait
Aux gens de sa maison, le même jour :
— Si Kersaozon arrive ici,
Au nom de Dieu, niez-lui (ma présence) ;

Au nom de Dieu, niez-lui (ma présence),
Je vais dormir dans le jardin....

II

Le seigneur De Kersaozon demandait,
En arrivant dans le manoir :
— Bonjour et joie dans ce manoir,
Où est l'héritière, que je ne la vois ?

— Elle est allée dormir dans le jardin,
Regardez par-dessus le mur et vous la verrez.
— Je ne regarderai pas par-dessus le mur,
J'irai la trouver dans le jardin.

— Bonjour à vous, fleur de lys,
Vous êtes belle comme une étoile ;
Vous êtes belle comme une étoile,
Et moi je suis noir comme une mûre.

— Ce n'est pas l'or et l'argent,
Autour de vous, qui vous feraient beau ;
Les pous et les loques
Sont sur vous par grappes.

Diweza 'oac'h deut d'am gwelet,
Oa war inkane amprestet,
Enn penn ho marc'h ur gabrestenn.
War ho tiousker getro lienn.

— Mar oann-me deuet d'ho kwelet
War un inkane amprestet,
Mar karjenn, penheres, n'oann ket,
Rag a-walc'h am eùs a gezek.

Bea 'zo karronz 'n toull ar pors,
Penheresig, euz ho kortos,
Warnehan tri inkane gwenn,
Pep a vrid arc'hant en ho fenn.

— 'Wit euz ma gortos n'emaint ket,
Rag da Gersaozon na inn ket ;
'Wit da Gersaozon na inn ket,
Ur wez 'on bet, 'on kontantet.

Mann a-feson n'am eùs gwelet,
Met ur c'hoz kastell illoëk :
Met ur c'hoz kastell illoëk,
'Zo mad da neiz d'ar c'haouenned.

En kreis ar pors 'zo ur poull-pri,
Hag un daou pe dri a houidi,
Ur wrac'hig koz euz ho gouarn,
Gant aoun afent gant al louarn !....

— Ma fenheres, c'hui 'zo manket,
'Vea Kersaoz disoblijet,
Rag ann aotro a Gersaozon
A zo denjentil ha baron.

— Me na roan ket kaz a se,
Kersaozon na blij ket d'in-me ;
Hag 'rinkfenn mont da glask ma boued,
Ewit Kersaozon n'am bô ket !

Kanet gant ma mamm,
en Kerarborn, 1849.

La dernière fois que vous vîntes me voir,
Ce fut sur une haquenée empruntée,
A la tête de votre cheval, il y avait un licol de chanvre,
Et sur vos jambes des guêtres de toile...

— Si je vins vous voir
Sur une haquenée d'emprunt,
Si je l'avais voulu, héritière, ce n'eût pas été ainsi,
Car j'ai des chevaux assez.

Il y a un carrosse à la porte de la cour,
Petite héritière, qui vous attend ;
Il est attelé de quatre haquenées blanches,
(Ayant) chacun une bride d'argent en tête.

— Ce n'est sûrement pas moi qu'ils attendent,
Car je n'irai pas à Kersaozon ;
Je n'irai pas à Kersaozon,
J'y ai été une fois et c'est assez.

Je n'y ai rien vu qui vaille,
Si ce n'est un vieux château garni de lierre ;
Si ce n'est un vieux château garni de lierre,
Bon pour servir de nid aux hiboux.

Au milieu de la cour est une mare d'eau argileuse,
Avec deux ou trois canards,
Et une petite vieille femme les surveille,
De peur que le renard ne les enlève....

— Mon héritière, vous avez failli,
En éconduisant Kersaozon,
Car le Seigneur De Kersaozon
Est gentilhomme et baron....

— Je ne fais aucun cas de cela,
Car Kersaozon ne me plaît pas ;
Et dussé-je aller mendier mon pain,
Pour Kersaozon, je ne l'aurai pas !

Ce gwerz m'a été chanté par ma mère,
à Keramborgne, 1849.

PERINAÏG AR MIGNON

I

Mar plij ganac'h selaouet hag a klewfet kana
Ur zon a zo kompozet a-newe 'wit ar bloa,
Grêt d'ur vinores iaouank a oa o serviji
Bars ar gêr a Lanhuon, en un hostaleri (1).

Ann noz goel ar Rouane, 'wit ar bloa tremenet
Arruout daou valtoutier da c'houlen bea lojet ;
Goullet ho d-eùs da debri hag iwe da eva,
Ar vates Perinaïg ewit ho servija.

— Salv-ho-kraz, 'me 'nn hostizes, ewit se na reï ket,
Seiz bloaz 'zo 'man em zi, biskouz potr n' d-eûs servijet.
P'oa 'r vates Perinaïg 'tiservija 'nn daol d'he,
Kalon ar valtouteriënn diout-hi a domme.

Pa oe debret ho c'hoanio, ha poent mont da gousket,
Ur goulaou hag ul letern ho deveus goulennet ;
D-eùs goulennet ul letern hag en-han goulaou sklêr,
Ar vates Perinaïg da dont d'ho c'has d'ar gêr.

Homan 'zo ur vroeg vad, karget a vadeles,
'Allum goulaou el letern ewit roï d'he mates ;
— Setu aman ul letern, hag en-han goulaou sklêr,
Et brema, Perinaïg, d'ho c'hondui d'ar gêr.

P'oant arru ur pennadig gant-hi di-ouz an ti,
Unan ann daou valtoutier a zistroas out-hi :
— Mouchet-hu ho letern, lac'het ho koulaou sklêr,
— Ha penoz hec'h allinn monet neuze d'ar gêr ?

VARIANTE (1) : Er bloaves mil pemp kant ha daou-ugent ha c'houec'h,
Bars ar gêr a Lanhuon, 'zo maleur c'hoarveet ;
Ur maleur 'so c'hoarvoet er gêr a Lanhuon
Hag a rento glac'harot kalz a dud a-feson.

Na gant ur plac'hig iaouank a oa o serviji
'N ti ur c'homiser gwinn, en un hostalèri.
Homan oa ur plac'h vrao ha galant 'n he bisaj
Kement a gomse out-hi, d'ezho holl 'rente grad.

PERRINE LE MIGNON

I

S'il vous plaît, écoutez et vous entendrez chanter
Une chanson nouvelle qui a été composée cette année ;
Elle a été faite à une jeune mineure qui était servante
A Lannion, dans une hôtellerie. (1)

La nuit de la fête des Rois, l'année passée,
Arrivèrent deux maltôtiers pour demander à loger :
Ils ont demandé à manger, et aussi à boire,
Et la servante la petite Perrine pour les servir.

— Sauf-vos-grâces, dit l'hôtesse, pour cela elle ne fera pas ; [servi.]
Voilà sept ans qu'elle est dans ma maison et jamais homme elle n'a
Pendant que la servante la petite Perrine les servait à table, (2)
Le cœur des maltôtiers s'échauffait pour elle.

Quand ils eurent soupé et que l'heure fut venue d'aller se coucher,
Ils demandèrent une lanterne, avec de la lumière ;
Ils demandèrent une lanterne, avec de la lumière claire,
Et la servante la petite Perrine pour les reconduire chez eux.

Celle-ci (l'hôtesse) est une femme pleine de bonté,
Et elle allume de la lumière dans la lanterne pour la donner à sa
— Voici la lanterne, avec une lumière claire dedans, [servante :]
Allez à présent, petite Perrine, les reconduire chez eux.

Quand ils furent rendus à quelque distance de la maison,
L'un des maltôtiers se détourna vers la petite Perrine :
— Eteignez votre lanterne, petite Perrine, éteignez votre lumière
— Comment pourrai-je alors retourner à la maison ? [claire.]

VARIANTE : (1) En l'année cinq cents quatre-vingt et six,
Dans la ville de Lannion, un malheur est arrivé :
Un malheur est arrivé dans la ville de Lannion,
Qui désole beaucoup d'honnêtes gens.

(Un malheur est arrivé) à une jeune fille qui servait
Chez un commissaire au vin, dans une auberge.
Celle-ci était une jolie fille, d'un visage agréable,
Et qui était polie avec tous ceux qui lui parlaient.

Dans le BARZAZ-BREIZ, il y a 1693, — presque toutes les dates des chants populaires un peu anciens sont arbitraires et fausses.

(2) Il y a contradiction : l'hôtesse vient de dire que la petite Perrine ne servirait les maltôtiers, et voici qu'elle le fait pourtant.

Deut ganimb, Perinaïg, deut-c'hui ganimb d'hon zi,
Me a roï d'ac'h da danva diouz a dri seurt gwinn.
— Ho trugare, aotrone, diouz ho kwinn gwella,
'N ti ma mestres 'zo pewar, pa garan, da eva.

— Deut ganimb, Perinaïg, deut da vordig ar c'hè,
Ewit ma refomp d'ac'h herve hor bolante.
— Sal-ho-kraz, maltouterrienn, salv-ho-kraz, na inn ket,
Peb den onest 'zo breman en he wele kousket ;

Me am eùs bars ar gêr-ma kendirvi bêleienn,
Pa arruinn dirazhè, penoz sevel ma fenn !
Homan 'zo ur vroeg-vad, karget a vadèles,
'Chomm ann noz war ar bâle, da c'hortos he mates.

Sonet dek hag unnek heur, hanter noz tremenet,
Ar vates Perinaïg er gêr na arru ket.
Mont 'ra neuze ar vroeg-ma da wele he fried :
— Aotro Doue ma fried, c'hui a gousk disoursi,
Ho mates Perinaïg er gêr n'eo ket arri !

— Aotro Doue, eme-han, n' gouskan ket disoursi ;
Me am eùs ur breur bêlek a offernio 'wit-hi ;
A offernio 'wit-hi dirag aoter 'r rozer,
Ma vô bolante Doue ma arruo er gêr.

Sevel 'ra euz he wele da vale ar ruio,
Kement-ha-ken-bihan m'arruas er butto :
Hag hen 'klewet ur vouez 'vel o tont euz ann env :
— Kers da bont Santes Anna, hag eno hi c'havi !

Arruet 'tal ar pont, 'n eùs hi c'havet maro,
'N he c'hichenn al letern, hag en-han ur goulaou :
Hag hen 'komanz da grial, da skoï war he galon :
— Aotro Doue, eme-z-han, Perinaïg 'r Mignon !

Aotro Doue, eme-z-han, Perinaïg 'r Mignon,
Te oa seiz vloaz 'zo em zi, te 'oa 'r plac'h a-feson !...
. . . .

M'ho suppli, tado, mammo, re a vag bugale,
Iwe mestro, mestrezed, kement d-eùs domestiked,
N'ho lezet ket en noz da vonet da vale,
Da vonet hoc'h unan, ispisial merc'hed (1) !

Kanet gant Marc'harit FULUP,
a barouz Plunet — Aodou ann hanter-noz.

VARIANTE : (1) Kement hen eùs bet gret o vale dre Lanhuon,
Ken ez eo bet arruet bars en ru Kupidon.
Bars en porchet Sant Pear, 'n eùs hi c'havet maro,
Al letern 'n he hichenn, ha c'hoaz bew ar golo :

All letern 'n he hichenn ha c'hoaz bew ar golo,
Hag ar gwad indan-hi 'oa sur a boullado.
Bennoz Doue war d'ine, Perinaïg Mignon,
Gwella servijores oa en kêr Lanhuon !

Kanet gant Loïs Loyer, — Duault.

— Venez avec nous, petite Perrine, venez avec nous dans notre
Je vous donnerai à goûter de trois sortes de vins. [maison.]
— Merci, Messieurs, merci de votre meilleur vin,
Chez ma maîtresse il y en a de quatre sortes, et j'en bois quand je veux.

— Venez avec nous, petite Perrine, venez au bord du quai,
Afin que nous disposions de vous à notre volonté.
— Sauf votre grâce, maltôtiers, je n'irai pas,
Tout honnête homme est à présent couché dans son lit ;

J'ai dans cette ville des cousins prêtres,
Et quand je paraîtrai devant eux, comment (oser) lever la tête ?
Celle-ci (l'hôtesse) est une femme pleine de bonté,
Et elle reste, la nuit, sur pied, pour attendre sa servante.

Dix, onze heures sont sonnées, il est minuit passé,
La servante la petite Perrine ne revient pas.
Cette femme va alors au lit de son mari :
— Seigneur Dieu, mon mari, vous dormez sans souci,
Et la servante, la petite Perrine ne revient pas !

— Seigneur Dieu, dit-il, je ne dors pas sans souci ;
J'ai un frère prêtre qui dira une messe pour elle ;
Qui dira une messe pour elle, à l'autel du rosaire,
Afin que Dieu veuille qu'elle arrive à la maison.

Il quitta son lit, pour parcourir les rues,
Tant et si bien qu'il arriva aux *buttes :*
Et il entendit une voix comme si elle venait du ciel :
— Vas au pont de sainte Anne, et là tu la trouveras !

Arrivé près du pont, il la trouva morte,
Près d'elle la lanterne et la lumière dedans :
Et il se mit à crier, se frappant sur le cœur :
— Seigneur Dieu, disait-il, petite Perrine Le Mignon !

Seigneur Dieu, disait-il, petite Perrine Le Mignon,
Tu étais depuis sept ans dans ma maison, tu étais une honnête fille !...
. . . .

Je vous prie, pères et mères qui élevez des enfants,
Et vous aussi, maîtres et maîtresses, et tous ceux qui ont des
Ne les laissez pas aller se promener, la nuit, [serviteurs,]
Aller seuls, la nuit, surtout les filles ! (1)

Chanté par Marguerite PHILIPPE,
de Plusunet — Côtes-du-Nord.

VARIANTE (1) : A force de parcourir la ville de Lannion,
Il arriva dans la rue de Cupidon (?)
Il la trouva morte dans le porche de Saint-Pierre,
Avec la lanterne auprès d'elle, la chandelle encore allumée.

La lanterne auprès d'elle, la chandelle encore allumée,
Et sous elle une mare de sang !...
La bénédiction de Dieu soit sur ton âme, Perrine Le Mignon,
La meilleure servante qui fût dans la ville de Lannion !

Chanté par Louis LOYER, — de Duault.

Rapprocher de « L'Orpheline de Lannion » du Barzaz-Breiz — page 322 — 6e édition, 1867.

ANNAIG AR BAIL

Annaig Ar Bail a Sant Norvez.
Braoa paisantes a vale :
Bea é fleurenn ann holl verc'hed.
Ha mizilour ann dimesélled.

Annaig Ar Bail a lavare
D'he zad ha d'he mamm, un dez a oe :
— Ma zad ha ma mamm, mar ma c'haret.
D' bardon Sant Samson me renk monet ?

D' bardon Sant Samson na efet ket
C'hui 'zo re-goant ha re-gaer gwisket :
C'hui 'zo re-goant ha re-gaer gwisket.
Gant ann dut-jentil 'vec'h c'hoantaet :

En kér Lanhuon, war vord ar c'hé.
'Ve kalz a dud-jentil o vale.
Annaig Ar Bail a lavaras
D'he zad ha d'he mamm, pa ho c'hlewas :

— Beet drouk gant ann neb a garo.
D' bardon Sant Samson me 'aio ;
Ez on tri bloaz 'zo 'låret mont d'i.
Wit ar bevare mont a rinn.

Annaïg Ar Bail a lavare
D'he c'hamarades hag en de-se :
— Ma c'hamarades, em breparet.
D' bardon Sant Samson me 'renk monet.

He c'hamarades a c'houlle
Ouz Annaïg Ar Bail eno neuze :
— Annaïg Ar Bail, d'in-me låret
Na pe-seurt dillad a vô gwisket ?

Mar gwiskomb hon abit satinn-gwenn.
Ni 'vô 'n Lanhuon 'vel diou fleurenn ;
Mar gwiskomb hon abit satinn-bleun,
Mar kollomb hon enor, hor bô keun....

ANNE LE BAIL

Anne Le Bail de Saint Norvez (1)
(Est) la plus jolie paysanne qui marche (existe) :
C'est la fleur de toutes les jeunes filles,
Et le miroir des demoiselles.

Anne Le Bail disait,
Un jour, à son père et à sa mère :
— Mon père et ma mère, si vous m'aimez,
Il faut que j'aille au pardon de Saint-Samson ?

— Vous n'irez pas au pardon de Saint-Samson,
Vous êtes trop jolie et trop richement habillée ;
Vous êtes trop jolie et trop richement habillée,
Et vous seriez convoitée par les gentilshommes :

Dans la ville de Lannion, au bord du quai,
Il y a beaucoup de gentilshommes à se promener.
Anne Le Bail répondit
A son père et à sa mère, quand elle les entendit :

— S'en fâche qui voudra,
J'irai au pardon de Saint-Samson ;
Il y a trois ans que je promets d'y aller,
Et la quatrième, j'irai.

Anne Le Bail disait,
A son amie, ce jour là :
— Mon amie, préparez-vous,
Il faut que j'aille au pardon de Saint-Samson.

Son amie demandait
A Anne Le Bail, là, en ce moment :
— Anne Le Bail, dites-moi,
Quels habits mettra-t-on ?

Si nous mettons nos robes de satin blanc,
Nous serons à Lannion comme deux fleurs ;
Si nous mettons nos robes de satin bleu,
Si nous perdons notre honneur, nous aurons du regret....

(1) Ancienne trève de la commune de Bégard, arrondissement de Lannion.

Annaïg Ar Bail a lavare
D'he c'hamarades, dre ma hec'h ee :
— En han' Doue, ma c'hamarades,
Chomm bepred fidel d'ar Werc'hes ;

Me a wel duhont war vord ar c'hè
Kalz euz a dud-jentil o vale ;
Kalz euz a dud-jentil o vale,
Met merc'hed iaouank na faot d'hè.

Annaïg Ar Bail a lavare
D'he c'hamarades eno neuze :
— Ma c'hamarades, be fidel d'in,
Me hec'h a a-rok d'ho zaludi.

Hag ann dud-jentil a c'houlenne
Ouz Annaïg Ar Bail, p'ho salude :
— Annaïg Ar Bail, mar hon c'haret,
Ganimb-ni d'hon maner a teufet ;

Deut-c'hui ganimb d'hon manerio,
'Wit debri 'n Lanhuon hon leino.
— Arc'hant a-walc'h 'zo 'n hon gadello,
'Wit debri 'n Lanhuon hon leino.

— Annaïg Ar Bail mar hon c'hredet,
Na fiet ket er belerined,
Na fiet ket er belerined,
Ar re-se 'zo potred aroutet.

— Na eo ket ewit feneanti
Hec'h eomb-ni d'ar pardon d'i,
Met 'wit koves ha kommunian,
Ha gonid ar pardon, mar gallan.

Hag ann dudjentil a lavare
Hag ann eil da egile neuze :
— Leuskomb-he da vonet d'ar pardon,
Ni ho c'havo o retorn, en Lanhuon.

Annaïg Ar Bail a lavare,
En ilis Sant Samson pa daouline :
— Aotro Sant Samson binniget,
C'hui rafe ur burzud em andret ?

Me am eùs pemp kant skoed a leve,
'Gontrado ouzoc'h kant anezhe ;
'Gontrado ouzoc'h kant anezhe,
M'am laket d' vont d'ar gér en buhe.

Anne Le Bail disait
A son amie tout en marchant :
— Au nom de Dieu, mon amie,
Reste toujours fidèle à la Vierge ;

Je vois là-bas sur le bord du quai
Beaucoup de gentilshommes qui se promènent ;
Beaucoup de gentilshommes qui se promènent,
Il ne leur faut que des jeunes filles.

Anne Le Bail disait
A son amie, là, en ce moment :
— Mon amie, sois-moi fidèle,
Je vais devant pour les saluer.

Et les gentilshommes demandaient
A Anne Le Bail, quand elle les saluait :
— Anne Le Bail, si vous nous aimez,
Vous viendrez avec nous à notre manoir ;

Venez avec nous à nos manoirs,
Pour dîner à Lannion.
— Nous avons de l'argent assez dans nos poches,
Pour dîner à Lannion.

— Anne Le Bail, si vous nous en croyez,
Ne vous fiez pas aux pélerins ;
Ne vous fiez pas aux pélerins,
Ce sont des gens sans scrupule.

— Ce n'est pas pour mal faire
Que nous allons au pardon,
Mais pour nous confesser et communier,
Et gagner le pardon, si je le puis.

Les gentilshommes disaient
Les uns aux autres, en ce moment :
— Laissons-les aller au pardon,
Nous les retrouverons, quand elles repasseront par Lannion.

Anne Le Bail disait,
En s'agenouillant dans l'église de Saint-Samson :
— Seigneur Saint-Samson béni,
Feriez-vous un miracle en ma faveur ?

J'ai cinq cents écus de rente,
Et je vous les céderai par contrat ;
Je vous les céderai par contrat,
Si vous faites que je retourne à la maison en vie.

Annaïg Ar Bail a lavare
D'he c'hamarades pa retorne :
— En han' Doue, ma c'hamarades,
Chomm bepred fidel d'ar Werc'hes ;

Me a wel duhont en bord ar c'hè
Tric'houec'h den-jentil o vale,
En un tu d'ez-he ar mor braz,
En tu-all tric'houec'h kleze noaz ;

Ma c'hamarades, be fidel d'in,
Me hec'h a a-rok d'ho saludi.
Annaïg Ar Bail a lavare,
Hag en bord ar mor pa arrue :

— Digant-oc'h, Gwerc'hes, a c'houlennan
Pe me em dol er mor, pe na ran ;
Mar em dolan er mor, 'vin beuet,
Mar na ven beuet, a vin lac'het.

He c'hamarades a lavare
Da Annaïg Ar Bail eno neuze :
— Gwell eo ganen monet gant-hè
Ewit ma na ê koll ma buhe !

Annaïg Ar Bail a lavare
D'he c'hamarades, eno neuze :
— Aotro Doue, ma c'hamarades,
Te na out ket fidel d'ar Werc'hes !

Ann dud-jentil a lavare
D'Annaïg Ar Bail, eno neuze :
— Tawet, Annaïg, n' lâret ket se,
C'hui a deuio koulz ha hi iwe ;

C'hui a deuio koulz ha hi iwe,
P'autramant e kolfet ho buhe.
Annaïg Ar Bail, pa d-eùs klewet,
En kreis ar mor ez è em dolet.

Annaïg Ar Bail a lavare,
En fonz ar mor doon pa arrue :
— Na aotro Sant Samson binniget,
C'hui 'rafe ur burzud em andret ?

Me am eùs pemp kant skoed a leve,
A gontrado ouzoc'h daou-c'hant anhè ;
A gontrado ouzoc'h daou-c'hant anhè,
Mar ma rentet 'n ilis Sant Norvez !

Anne Le Bail disait
A son amie, en revenant :
— Au nom de Dieu, mon amie,
Reste toujours fidèle à la vierge ;

Je vois là-bas, au bord du quai,
Dix-huit gentilshommes qui se promènent :
D'un côté, est la grande mer,
De l'autre côté, sont dix-huit épées nues ;

Mon amie, sois-moi fidèle,
Je vais devant, pour les saluer.
Anne Le Bail disait,
En arrivant sur le bord de la mer :

— Vierge, je vous le demande,
Me jetterai-je dans la mer, ou ne le ferai-je ?
Si je me jette dans la mer, je serai noyée,
Et si je ne suis noyée, je serai tuée.

Son amie disait
A Anne Le Bail, là, en ce moment :
— J'aime mieux aller avec eux,
Que de perdre la vie !

Anne Le Bail disait
A son amie, là, en ce moment :
— Seigneur Dieu, mon amie.
Tu n'es pas fidèle à la Vierge !

Les gentilshommes disaient
A Anne Le Bail, là, en ce moment :
— Taisez-vous, Anne, ne dites pas cela,
Vous viendrez aussi comme elle ;

Vous viendrez aussi comme elle,
Ou bien vous perdrez la vie.
Quand Anne Le Bail entendit (cela),
Elle se jeta au milieu de la mer.

Anne Le Bail disait,
En arrivant au fond de la mer :
— Seigneur Saint-Samson béni,
Voudriez-vous faire un miracle en ma faveur ?

J'ai cinq cents écus de rente,
Et je vous en céderai deux cents par contrat,
Je vous en céderai deux cents par contrat,
Si vous me rendez dans l'église de Saint-Norvez.

Na oa ket he gir peurlavaret.
En ilis Sant Norvez 'oe rentet :
En ilis Sant Norvez 'oe rentet.
Pa ver 'n gourreo 'nn offern-bred !

[illegible] — 1863.

Elle n'avait pas fini de parler,
Qu'elle fut rendue dans l'église de Saint Norvez ;
Elle fut rendue dans l'église de Saint-Norvez,
Au moment de l'Elévation, à la grand'messe !

Chanté par DERRIEN, surnommé le « petit tailleur, »
au bourg de Plouaret — 1863.

MARI DERRIENIG

I

Mari Derrienig, a veg al lann,
Braoa merc'h 'zo ganet gant mamm.
Gwell' a vije d'èhi na vije,
P'eo klanv gant ar c'hlenved newe.

Mari Derrienig a lâre
D'he mammig paour, un dez a oe :
— Ma mammig paour, ha posubl 've
'Ven klanv gant ar c'hlenved newe ?

— Oh ! ia, ma merc'hig, a dra sur :
N' gomerret ket displijadur,
Un ti newe d'ac'h 'vô savet,
Hag en-han da chomm hec'h efet.

— Mar an da chomm d'un ti newe,
Piou 'deui da vates ganen-me ?
— N'ho 'pô na mewel, na mates,
War un dro 'vô gret ho tieges.

— Mar an da chomm d'am zi newe,
Piou 'ganno m' linsellio d'in-me ?
— Piou, merc'hig, nemet hoc'h-unan ?
C'hui 'pô ho kwaz hag ho fantan ;

C'hui 'pô ho kwaz hag ho fantan,
Ha koad ewit ober ho tan ;
Diwar veg ur walennig wenn
'Vô rôt boued d'ac'h, Mari Derrienn.

II

Ann Derrienig koz a lâre
D' berson he barous, un dez 'oe :
— Person m' farous, c'hui bermetfe
Savfen d'am merc'h un ti newe ?

Savfenn d'am merc'h un ti douar ?
Ranna 'ra ma c'halon gant glac'har.
— Mar savet d'ho merc'h un ti newe,
Savet-han pell diouz ho re :

MARIE DERRIENIC

I

Marie Derrienic, du haut de la lande,
(Est) la plus jolie fille qui soit née d'une mère.
Mieux vaudrait pour elle qu'elle ne le fût pas,
Puisqu'elle est atteinte du mal nouveau.

Marie Derrienic disait
A sa pauvre petite mère, un jour :
— Ma pauvre petite mère, serait-il possible
Que je fusse malade du mal nouveau ?

— Oh ! oui certainement, ma chère fille :
Mais n'en prenez pas de déplaisir,
Une maison neuve vous sera élevée, (bâtie)
Et vous y irez demeurer.

— Si je vais demeurer dans une maison neuve,
Qui viendra avec moi comme servante ?
— Vous n'aurez ni valet ni servante,
Votre ménage sera fait une fois pour toutes.

— Si je vais demeurer dans ma maison neuve,
Qui me blanchira mes draps de lit ?
— Qui serait-ce, ma pauvre fille, si ce n'est vous-même ?
Vous aurez votre ruisseau et votre fontaine ;

Vous aurez votre ruisseau et votre fontaine,
Et du bois pour faire du feu ;
Au bout d'une baguette blanche
On vous donnera votre nourriture, Marie Derrien.

II

Le vieux Derrienic disait
Au recteur de sa paroisse, un jour :
— Recteur de ma paroisse, me permettriez-vous
D'élever à ma fille une maison neuve ?

D'élever à ma fille une maison de terre ?
Mon cœur se fend de douleur !
— Si vous élevez à votre fille une maison neuve,
Elevez-la loin des vôtres ;

Savet-han pell ouz hoc'h hini.
'Wit na glewfet ket hic'h anvoui.
Ha savet-han en beg al lann,
War vord ann hent 'c'h a da Sant Iann.

III

Mari Derrienig a lâre
D'artisaned he zi newe :
— Pa veet 'sevel ma zi newe,
Laket tri frennestr 'n tu 'r c'hreis-de ;

Laket tri frennestr 'n tu 'r c'hreis-de,
M' welinn ti 'r Werc'hes a-c'hane :
Ma welinn ma zad ha ma mamm
Er prosesion en Sant Iann.

Person he farous 'c'houlenne
Ouz Mari Derrienig, un dez 'oe :
— Mari Derrienig, d'in lâret,
Petra 'zo kaoz ma 'z oc'h klanved ?

— Hoc'h eva gwinn euz ur werenn,
Digant un den iaouank 'garienn,
Ur werennad winn liou d'am gwad ;
Biskoaz d'am c'halon n'eûs gret vad.

Mar an da chomm d'am zi newe,
Person m' farous 'deui' ganen iwe;
'Teuio ar groaz hag ar banier,
Hag ar vêleienn hag ar c'hloer.

Mar be ann awel a-rok d'hè,
Me 'vô laket a-dreg gant-hè ;
Mar be ann awel a-dreg d'hè,
Me 'vô laket a-rok gant-hè ;

War ma daou-dorn ur manego,
Na souillinn ket ar skaillero....
. . . .

IV

Mari Derrienig 'choulenne
Euz ur mesaër, un dez 'oe :
— Mesaër-denved d'in lâret,
Petra a-newe 'c'h eûs klewet ?

Elevez-la loin de la vôtre,
Pour que vous n'entendiez pas ses plaintes,
Et élevez-la au haut de la lande,
Sur le bord de la route qui mène à Saint Jean.

III.

Marie Derrienic disait
Aux artisans de sa maison neuve :
— Quand vous serez à élever ma maison neuve,
Mettez trois fenêtres du côté du midi ;

Mettez trois fenêtres du côté du midi,
Afin que je voie la maison de la Vierge, de là ;
Afin que je voie mon père et ma mère
A la procession de Saint Jean....

Le recteur de sa paroisse demandait
A Marie Derrienic, un jour :
— Marie Derrienic, dites-moi,
Qu'est-ce qui est la cause que vous êtes devenue malade ?

— En buvant du vin d'un verre
D'avec un jeune homme que j'aimais,
Un verre de vin couleur de sang ;
Jamais à mon cœur il n'a fait de bien.

Si je vais demeurer dans ma maison neuve,
Le recteur de ma paroisse viendra avec moi aussi :
Viendront (également) la croix et la bannière,
Et les prêtres et les clercs.

Si le vent souffle debout (devant).
Ils me mettront derrière eux ;
Si le vent souffle derrière,
Ils me mettront devant eux ;

Sur mes mains j'aurai des gants,
Pour ne pas souiller les échaliers....
. . . .

IV

Marie Derrienic demandait
A un pâtre, un jour :
— Gardeur de moutons, dites-moi,
Qu'avez-vous entendu de nouveau ?

— N'am eùs klewet netra 'newe,
Met eo dimêt ho karante ;
Met eo ho karante dimêt,
Warc'hoaz kenta de hec'h eured.

— Mesaër-denved, d'in lâret,
'Wit-on he vete hec'h efet,
D' lâret d'ehan dont d'am gwelet,
Digas d'in lod euz ar banket ?

'R mesaër-denved a lâre
D'ar c'hadet iaouank, p'hen gwele :
— Me a zo ama digaset
'Beurz Mari Derrien d'ho kavet,

Da lâret d'ac'h mont d'hi gwelet,
Ha kas d'èhi lod ar banket.
— Warc'hoaz kenta 'c'h inn d'hi gwelet,
Da gas d'èhi lod ar banket.

V

Ar c'hadet iaouank a lâre
'N toull dor Mari, un dez a oe :
— Mari Derrienig, digorret ho tor
D'ho servijer 'zo 'c'houl digor.

— Kadet iaouank, it al lec'h-se,
Aoun am eùs e klanvfac'h iwe ;
Aoun am eùs e klanvfac'h iwe
Gant ma alan, dre doull 'n alc'houe.

— Fete a-c'hann na bellaan,
Ho kwelet, Mari, a renkan ;
Ho kwelet, Mari, a renkan,
Ha pa glanvfenn, nep forz na ran !

Ann nor pa d-eùs bet digorret,
En he c'herc'henn ez è lampet ;
En he c'herc'henn ez è lampet,
Hag eno ho daou int marwet !

Doue d' bardono ann anaon,
Emaint ho daou war ar varw-skaon ;
Et int ho daou er memeuz be,
Bennoz Doue war hoc'h ine !

Kanet gant Marc'harit FULUP,
en barous Plunet — Aodo ann hanter-noz.

— Je n'ai entendu rien de nouveau,
Si ce n'est que votre amour est fiancé ;
Si ce n'est que votre amour (celui que vous aimez) est fiancé,
Et c'est demain le jour des noces...

— Gardeur de moutons, dites-moi,
Irez-vous jusqu'à lui, de ma part,
Pour lui dire de venir me voir,
Et de m'apporter ma part du banquet ?

Le gardeur de moutons disait
Au jeune cadet, en le voyant :
— J'ai été envoyé ici,
Vers vous, de la part de Marie Derrienic,

Pour vous dire d'aller la voir
Et de lui porter sa part du banquet...
— Demain prochain j'irai la voir,
Pour lui porter sa part du banquet...

V

Le jeune cadet disait
A la porte de la maison de Marie :
— Marie Derrienic, ouvrez votre porte
A votre serviteur, qui demande ouverture...

— Jeune cadet, retirez-vous de là,
Je crains que vous tombiez aussi malade ;
Je crains que vous tombiez aussi malade,
Avec mon haleine, par le trou de la serrure....

— Pour aujourd'hui, d'ici je ne m'éloignerai,
Il faut que je vous voie, Marie ;
Il faut que je vous voie, Marie,
Et quand j'en deviendrais malade, peu m'importe !

Quand elle a ouvert sa porte,
Il a sauté à son cou ;
Il a sauté à son cou,
Et ils sont morts tous les deux sur la place !

Que Dieu pardonne à leurs âmes,
Ils sont tous les deux sur les tréteaux funèbres :
Ils sont allés tous les deux dans la même tombe,
La bénédiction de Dieu soit sur leurs âmes !

Chanté par Marguerite PHILIPPE,
de Plusunet — Côtes-du-Nord.

(1) Cette pièce contient des détails très-intéressants sur la manière dont on traitait les lépreux, au moyen-âge. — Certaines expressions, comme « Beg-al-lann, » — « Hent sant laan, » — me porteraient à penser que la scène se passait en la commune de Ploumillian, où l'on trouve ces deux localités. Dans mon premier vol. page 259, j'ai déjà donné un gwerz qui a beaucoup de rapport avec celui-ci et qui, à n'en pas douter, a pour théâtre cette même commune. — « Le mal nouveau » dont il est question ici est probablement la lèpre, et peut-être aussi la Syphilis.

AR VROEG HE DAOU BRIED

I

— Me am eûs ul lez-vamm 'r gwasa 'oufeac'h da gavet ;
Un heur a-rok ann de gant-hi me a ve savet (bis).

Un heur a-rok ann de gant-hi me a ve savet,
Ha kaset da vouit dour da feunteun ar Washalek (bis).

Pa oan etal ar feunteun, ma fichet hanter-garget,
Ha me 'klewet ur vouez hag a oa deliberet (bis) ;

Ha me 'klewet ur vouez hag a oa deliberet,
Gant potr un den-jentil 'c'h abreuvi he ronsed (bis) ;

Hen o kregi em dorn, ma c'has d'ar valanek,
Lakad ma daoulagad da sellet ouz ar stered (bis) ;

Lakad ma daoulagad da sellet ouz ar stered,
Hag he re he-unan da sellet ouz ar merc'hed (bis). (1).

Pa deuis a-c'hanoc, hag hen o roï d'in kant skoed,
Da vezur ma bugel, evel pa vije ganet (bis)....

Me am eûs ul lez-vam, 'r gwasa 'oufeac'h da gavet,
Pa arruinn er gêr, me a vô sur groudouzet (bis).

— Pa arrufet er gêr, mar bec'h gant-hi gourdrouzet,
M'ho ped da lâret d'éhi 'pô kât ar feunteun troublet (bis).

M'ho ped da lâret d'éhi 'pô kât ar feunteun troublet,
Gant potr un den-jentil, hoc'h abreuvi he ronsed (bis).

II

Pa arruas er gèr, a oe gant-hi gourdrouzet,
Tolet e-meas ann ti gant he lez-vamm milliget (bis).

A-c'hanoc hi zo êt na da di he maerones,
Da di itron ar Genkis, hi a oa bet alies (bis)....

Ann itron d'he mates un de a d-eûs lavaret :
— Na terrupl, emezhi, ho kavan-me drouk-liouet (bis) !

Na terrupl, emezhi, ho kavan-me drouk-liouet,
Pa arrujac'h em zi, al liou-se na dougec'h ket (bis).

(1) Le pluriel est ici pour le singulier, pour la rime.

LA FEMME AUX DEUX MARIS

I.

J'ai une marâtre, la pire que vous puissiez trouver :
Une heure avant le jour elle me force à me lever. (bis)

Une heure avant le jour elle me force à me lever,
Et elle m'envoie chercher de l'eau à la fontaine de Goashalec.

Comme j'étais auprès de la fontaine, mon pichet à moitié rempli,
Voilà que j'entendis une voix qui était *délibérée*.

Voilà que j'entendis une voix qui était *délibérée*,
Celle du valet d'un gentilhomme qui abreuvait ses chevaux.

Et lui de me prendre par la main, de me conduire à la genêtaie,
Et de mettre mes yeux à regarder les étoiles.

Il mit mes yeux à regarder les étoiles,
Et les siens propres à regarder la jeune fille.

Quand je m'en revins, et lui de me donner cent écus
Pour nourrir mon enfant, comme s'il était né....

— J'ai une marâtre, la pire que vous puissiez trouver,
Quand j'arriverai à la maison, je serai grondée par elle....

— Quand vous arriverez à la maison, si vous êtes grondée par elle,
Je vous prie de lui dire que vous aurez trouvé l'eau troublée ;

Je vous prie de lui dire que vous aurez trouvé l'eau troublée
Par le valet d'un gentilhomme qui abreuvait ses chevaux....

II.

Quand elle arriva à la maison, elle fut grondée,
Jetée hors de la maison par sa marâtre maudite.

De là elle est allée à la maison de sa marraine,
Chez Madame du Quenquis, où elle avait été souvent....

La dame dit un jour à sa servante ;
— Je vous trouve, dit-elle, terriblement pâle !

Je vous trouve, dit-elle, terriblement pâle ;
Quand vous arrivâtes chez moi, vous n'aviez pas ce teint-là.

Kontrol a ret d'ar roz, a zo bars ar jardino,
Ha d'ar ieot, gomanz glaza, d'ar c'houlz-ma, bars ar prajo (bis).

— Perag, ma maerones, n'am kavfec'h ket drouk-liwet,
Pa 'z on gant ann derzienn pewar miz 'zo tremenet (bis) ?

— Perag 'ta, Jaketa, n'ho poa ket d'in-me lâret,
Ha 'vijenn êt en kêr, da glask d'hac'h medesined (bis) ;

Ha 'vijenn êt en kêr, da glask d'ac'h medesined,
Jaketa ar Penhoat, ho dije ho kwellaët (bis).

— Tawet, ma mareones, tawet, n'am c'haketet ket,
Kloaregig ann aotro a zo kiriek d'am c'hlenved (bis).

Ann itron ar Genkiz, o klewet he freposio,
A d-eûs kaset lizer da gloaregik ann aotro (bis).

— Jaketa ar Penhoad a glewan a zo gwallet,
C'hui renk hi eureuji, ia, pe veza forbanet (bis).

C'hui renk hi eureuji, ia, pe veza forbanet,
Dont da guitad ho pro, elec'h na retornfet ket (bis).

— Me zo 'r c'hloarek iaouank, prest da veza bêleget,
Itron, mar lâret se, setu me glac'haret (bis) ;

Itron, mar lâret se, setu me glac'haret ;
Paj bihan ann aotro hag hi a zo mignoned (bis) ;

Ann dez-all 'oant er jardinn, o terri kraon da zebri,
He fenn war he varlenn, hag hen ouz he c'haresi (bis).

Ann itron ar Genkiz, o klewet he breposio,
A d-eûs skrivet lizer da baj bihan ann aotro (bis) :

— Jaketa ar Penhoad a glewan a zo gwallet,
C'hui a renk hi eureuji, pe vea forbanet (bis) ;

C'hui a renk hi eureuji, pe vea forbanet,
Dont da guitad ho pro, elec'h na retornfet ket (bis).

— Me 'zo ur paj bihan, newe deut ouz ann arme,
Itron mar lâret se, me 'zo prest da vont arre (bis). —

III

Pa oe grêt ann dimi, ha grêt iwe ann eured,
Paj bihan ann aotro adarre 'zo partiet (bis).

Setu seis vloaz tremenet hag ann eis vloaz achuet,
Paj bihan ann ootro c'hoaz er gêr n'arru ket (bis) ;

Vous faites contrairement à la rose qui est dans les jardins,
Et aux herbes, qui commencent à verdir, à cette époque, dans les prés..

— Comment, ma marraine, ne me trouevriez-vous pas pâle,
Puisque j'ai la fièvre, voici quatre mois passés?....

— Pourquoi donc, Jacquette, ne me l'aviez-vous pas dit ?
Et je serais allée en ville vous chercher des médecins ;

Et je serais allée en ville vous chercher des médecins,
Jacquette du Penhoat, qui vous auraient guérie...

— Taisez-vous, ma marraine, ne vous moquez pas de moi,
C'est le petit clerc de Monseigneur qui est la cause de mon mal....

Madame du Quenquis, en entendant ses propos,
A envoyé une lettre au petit clerc du Seigneur :

— Jacquette du Penhoat est gâtée, me dit-on,
Il vous faut l'épouser, oui, ou être banni ;

Il vous faut l'épouser, oui, ou être banni,
Quitter votre pays, où vous ne retournerez plus.

— Je suis un jenne clerc, sur le point d'être fait prêtre,
Madame, et si vous dites cela, me voici désolé !

Madame, si vous dites cela, me voici désolé :
Le petit page du Seigneur et elle sont bons amis.

L'autre jour ils étaient dans le jardin à casser des noix pour manger,
Et sa tête à elle était sur ses genoux, et il la lui carressait !

Madame du Quenquis, entendant ses propos,
A écrit une lettre au petit page du Seigneur :

— Jacquette du Penhoat est gâtée, me dit-on,
Et il vous faut l'épouser, ou être banni ;

Il vous faut l'épouser, ou être banni,
Et quitter votre pays, où vous ne retournerez plus.

— Je suis un jeune page, nouvellement arrivé de l'armée,
Madame, si vous dites cela, je suis prêt à y retourner...

III

Quand furent faites les fiançailles et aussi les noces,
Le petit page du Seigneur est reparti.

Voilà sept ans passés, et les huit ans révolus,
Et le petit page du Seigneur ne revient pas à la maison ;

(1) Peut-être « Jacquette Du Penhoat » signifie-t-il, ici. « Jacquette à la tête de bois », c'est-à-dire l'entêtée. »

Paj bihan ann aotro c'hoaz er gêr n'arru ket.
Jaketa ar Penhoad adarre a zo dimêt (bis).

IV

— Pa oann en Keridon war gein ma marc'h o tonet,
Ha me 'klewet ur vouez hag a oa deliberet (bis) ;

Ha me 'klewet ur vouez hag a oa deliberet,
Gant meur a sonerrienn na diouz taol ann eured (bis).

— Digorret d'in ho tor, plac'hig diou wez eureujet,
Arru 'on da digas d'ac'h ar pez poa goulennet (bis) ;

Arru 'on da digas d'ac'h ar pez poa goulennet,
Ur gegel a gors Spagn, hag ur c'hlevez alaouret (bis).

— Oh ! me a zo aman euz kosteïo ma fried,
Mar rafenn re a vrud, marteze 'ven skandalet (bis)....

— Digorret d'in ho tor, plac'hig diou wez eureujet,
Rag indann ann amzer ma daoudorn a zo klezret (bis) ;

Rag indann ann amzer ma daoudorn a zo klezret,
O terc'hel brid ma marc'h ha ma c'hlevez alaouret (bis)....

— 'C'h ân da digorri ann nor, 'pa dlefenn bea lac'het,
Pa glewann lâret eo c'hui ez è ma c'henta pried (bis).

Ann nor pa d-eûs digorret, 'n he gerc'henn hec'h eo lampet,
Etre he ziouvrec'h eno, war al lec'h ez eo marwet (bis) !

Ur mewel 'oa gant-han, Pezr a lârer anezhan :
— Ma mewel, sent ouzinn, dalc'h ma c'hleve, gra ouzinn (bis)!

Sell aze ma arc'hant ha ma holl akoutramant,
Kerz d'ar gêr, lâr d'am c'heront vinn marwet em rejimant (bis) !

— N'am eûs ket ar galon, ma mestr kêz d'ho lac'han,
N'am eûs ket ar galon, balamour m'ho servijan (bis).

Ha na oa ket he c'hir gant-han c'hoaz peurlavaret,
Ar paj bihan eno war al lec'h a zo marwet !

Setu un intaon iaouank ann noz kenta he eured ! —

Kanet gant Marc'harit FULUP.

(1) Dans le premier volume (pages 267 — 271), j'ai déjà donné deux versions de ce chant, mais beaucoup moins complètes. Cette dernière leçon a été recueillie depuis la publication de ce 1er volume, et voilà pourquoi elle ne se trouve pas à la place et au rang qu'elle devrait occuper dans l'ordre de classification que j'ai généralement suivi, selon la nature, les analogies et la date probable ou certaine des pièces. — La même observation est applicable à plus d'une autre pièce du présent volume.

Le petit page du Seigneur ne revient pas à la maison :
Jacquette du Penhoat s'est remariée.

IV

— Quand j'étais à Keridon, sur mon cheval, revenant,
Voilà que j'entendis une voix qui était *délibérée ;*

Voilà que j'entendis une voix qui était délibérée,
Avec nombre de sonneurs, à la table des noces.....

— Ouvrez-moi votre porte, fille deux fois mariée,
Je viens vous apporter ce que vous m'aviez demandé ;

Je viens vous apporter ce que vous m'aviez demandé,
Une quenouille de jonc d'Espagne et une épée dorée.

— Oh ! moi je suis ici aux côtés de mon mari,
Si je faisais trop de bruit, je serais peut-être gourmandée.

— Ouvrez-moi votre porte, fille deux fois mariée,
Car mes deux mains sont engourdies sous le temps ;

Car mes deux mains sont engourdies sous le temps,
En tenant la bride de mon cheval et mon épée dorée.

— Je vais ouvrir la porte, dussé-je être tuée,
Puisque vous êtes mon premier mari.

Dès qu'elle eût ouvret la porte, elle sauta à son cou,
Et mourut entre ses bras, sur la place !

Il avait avec lui un valet qui s'appelait Pierre :
— Mon valet, obéis-moi, prends mon épée, et fais en de moi !

Voilà mon argent et mon accoutrement,
Retourne à la maison, et dis à mes parents que je serai mort au [régiment.]

— Je n'ai pas le cœur, mon bon maitre, de vous tuer,
Je n'en ai pas le cœur, parce que je suis votre serviteur.

Et il n'avait pas fini de parler,
Que le petit page mourut sur la place !

Voilà un jeune veuf, la première nuit de ses noces !

Chanté par Marguerite PHILIPPE,
de Pluzunet — Côtes-du-Nord.

Rapprocher cette pièce de celle du Barzaz-Breiz, page 163, sixième édition.

AR VROEG HE DAOU BRIED

KENTEL ALL

I

O retorn euz ul leur-newe,
Me am boa grèt ur bromese.

Ur plac'hig koant 'm boa rankontret
Hag ez oa plijet d'am souhet.

Ha me o c'houlenn diout-hi :
— Merc'hig, iaouank, da zimizi ?

— Iaouankig mad a em gavan
Da zimizi c'hoaz er bloaz-man.

— Ur mouchouar seï fleuriet
Hag ur walenn gaer alaouret,

Mar bec'h fidel d'ho promese,
Merc'h iaouank, setu-int aze.

Me hec'h a brema d'ann arme,
Na da serviji ar roue,

Ha bars un daou vloaz pe un tri,
Me a deuio d'hoc'h eureuji.

II

Setu ann daou vloaz tremenet,
He zad hen eùs hi dimezet ;

He zad hen eùs hi dimezet
D'un den koz ha na garie ket.

Ewit senti euz ho komzo,
Ma zadig, me hen komerro ;

Me hen komerro da bried,
Met kousket gant-han na rinn ket.

Pa oa ann hanter-noz o sòn,
Hi o klewet mouez ur c'hlaron ;

Hi 'klewet mouez he servijer
'Oa o retorn euz ar brezel.

LA FEMME AUX DEUX MARIS

Autre version

I.

En revenant d'une aire-neuve,
Je fis une promesse.

Je rencontrai une jolie jeune fille,
Et elle me plut à souhait.

Et moi de lui demander :
— Jeune fille, vous fianceriez-vous ?

— Je me trouve bien jeune encore
Pour me fiancer cette année.

— Un mouchoir de satin à fleurs
Et une bague dorée,

Si vous êtes fidèle à votre promesse,
Jeune fille, les voilà.

Pour moi, je vais, à présent, à l'armée,
Pour servir le roi,

Et dans deux ans, ou trois,
Je reviendrai vous épouser.

II.

Voilà les deux ans passés.
Son père l'a fiancée ;

Son père l'a fiancée
A un vieillard qu'elle n'aimait point.

— Pour obéir à vos paroles,
Mon mon père chéri, je le prendrai ;

Je le prendrai pour mari,
Mais pour coucher avec lui, je ne le ferai point...

Comme minuit sonnait,
Elle entendit la voix d'un clairon ;

Elle entendit la voix de son serviteur,
Qui revenait de la guerre.

. . . .

Ann nor pa d-eûs bet digorret.
En he c'hichenn ez eo lampet ;

En he c'hichenn ez eo lampet ;
Ar plac'h kerkent 'zo desedet !

Ur mewel pini 'oa gant-han.
A lârer Pier anehan :

— Pier, ma mewel, sent ouzin,
Komer ma c'hleve, gra ouzin.

Setu aze ma holl arc'hant,
Iwe ma holl akoutramant.

Kerz d'ar gêr, ha lâr d'am c'heront
'Vinn desedet em regimant.

N'oa ket he c'hir peurlavaret,
En he gichenn 'eo desedet.

Ha setu un intanv koz grêt
Ann noz kentan euz he eured ! —

Kanet gant Marc'harit FULUP

. . . .

Qand elle ouvrit la porte.
Il sauta auprès d'elle :

Il sauta auprès d'elle...
La jeune fille mourut à l'instant !

Un valet était avec lui
Et on l'appelait Pierre :

— Pierre, mon valet, obéis-moi,
Prends mon épée et fais en de moi.

Voilà tout mon argent,
Et aussi tout mon accoutrement.

Vas à la maison, et dis à mes parents
Que je serai mort au régiment.

Il n'avait pas fini de parler,
Qu'il mourut auprès d'elle.

Et voilà un vieillard fait veuf
La première nuit de ses noces ! —

Chanté par Marguerite PHILIPPE,
de Plusunet — Côtes-du-Nord.

IANN ANN ARC'HANTEK

I

Jannedig Helari, merc'h he mamm.
E braoa plac'h 'vale dinamm ;

Ha na gred ket sevel he fenn,
Gant ann dud-jentil hi goulenn ;

Gant ann dud-jentil, 'r baroned,
O c'houlenn Jannet da bried.

O pebeuz fortun hi d-eûs gret !
Un den-a-vor d-eùs komerret ;

Un den-a-vor d-eùs komerret,
He hano Iann ann Arc'hantek.

II

Iann ann Arc'hantek a lâre
D'he bried Jannet, un dez 'oe :

— Ma fried Jannet, me ho ped,
Ul lestr newez a vô savet ;

Me a savo ul lestr newe,
'Wit roï en presant d'ar roue ;

A veo he hano Mari,
'Vio war-vor da gombatti.

Me aï' da gabitenn war-n-hi,
Iann ann Arc'hantek 'vô gant-hi.

Pa vinn euz 'r c'hè, en Lanhuon,
Me a leusko tri zenn kanon ;

Leusko tri zenn kanon er mor,
Ken a greno 'r gêr a Roskor ; (1)

Hag a lakaï ma lestr en gwenn,
'Wit m'hi gwelfet a-ziabell.

(1) Au lieu de Roskô, pour la rime.

JEAN L'ARC'HANTEC

I

La petite Jeanne Hélary, la fille de sa mère,
Est la plus jolie fille qui marche sans tache ;

Et elle n'ose pas lever la tête,
A cause des gentilshommes qui la convoitent ;

A cause des gentilshommes, des barons,
Qui convoitent Jeanne pour leur épouse.

O la belle fortune qu'elle a faite !
C'est un homme de mer qu'elle a pris ;

C'est un homme de mer qu'elle a pris,
Et son nom est Jean L'Arc'hantec.

II

Jean L'Arc'hantec disait
A sa femme Jeanne, un jour :

— Ma femme Jeanne, je vous prie,
Il sera construit un navire nouveau ;

Je ferai construire un navire nouveau,
Pour le donner en présent au roi ;

Son nom sera Marie,
Et il ira combattre sur la mer :

Je serai capitaine dessus,
Jean L'Arc'hantec sera avec lui (le navire).

Quand je serai contre le quai à Lannion,
Je tirerai trois coups de canon ;

Je tirerai trois coups de canon dans la mer,
Si bien que la ville de Roscoff en tremblera ;

Et je mettrai mon navire en blanc,
Pour que vous le voyiez de loin.

III

Iann ann Arc'hantek a lâre.
War ar mor-dôn pa bourmene :

— Pajig, pajig, ma faj bihan,
Te 'zo dilijant ha buhan,

Kê da veg ar wern uc'hella,
Da welet pelec'h omp ama.

Ar paj, pa 'c'h ee 'n nec'h, a gâne,
Pa deue d'ann traon, hen 'oele :

— Uc'hella ma c'hellan 'on bet,
N'am eùs gwelet douar a-bed ;

N'am eùs gwelet douar a-bed,
Met peder lestr d'ar Spagnoled ;

Ho gitono a-rez ann dour,
Ma mestrig paour, ur sinn traïtour ;

Ho gitono 'zo liou d'ar gwad,
Ma mestrig paour, sinn da gombad !

Iann 'nn Arc'hantek, p'hen eûs klewet,
D'he vartoloded 'n eûs lâret :

— Ma martoloded, me ho ped,
Na vet ket traïtour em andret ;

Na vet ket traïtour em andret,
Da lakâd paper, lec'h boulet.

— Tawet, ma mestr, na nec'het ket,
Traïtour n'hoc'h andret n' vefomp ket ;

Traïtour n'hoc'h andret n' vefomp ket,
Da lakâd paper, lec'h boulet ;

Tre 'pado buehez er c'horf-man,
Birwikenn trahison na ran !

Iann 'nn Arc'hantek, p'hen eùs klewet,
'N korf he roched em diwisket ;

War-c'houre 'r pont hec'h eo savet,
Ha tri zenn kanon 'n eùs leusket ;

War ar bevare 'eo ratet,
Laket 'oa paper, lec'h boulet !

III

Jean L'Arc'hantec disait.
En se promenant sur la mer ;

— Petit page, petit page, mon petit page,
Toi qui es diligent et leste,

Monte en haut du grand mât,
Pour voir où nous sommes ici.

Le page, en montant, chantait,
Et en descendant, il pleurait :

— Je suis monté aussi haut que j'ai pu,
Et je n'ai vu aucune terre ;

Je n'ai vu aucune terre ;
(Je n'ai vu) que quatre navires espagnols ;

Leurs vergues sont au ras de la mer,
Mon pauvre maître, signe de mauvais augure ;

Leurs vergues sont couleur de sang,
Mon pauvre maître, signe de combat !

Quand Jean L'Arc'hantec entendit (cela),
Il dit à ses matelots :

— Mes matelots, je vous en prie,
Ne soyez pas traîtres à mon endroit :

Ne soyez pas traitres à mon endroit,
En mettant du papier au lieu de boulets (dans les canons).

— Taisez-vous. (rassurez-vous) maître, ne soyez pas inquiet,
Nous ne serons pas traitres à votre endroit :

Nous ne serons pas traitres à votre endroit,
(Au point) de mettre du papier au lieu de boulets ;

Aussi longtemps que durera la vie dans ce corps-ci,
Jamais trahison je ne fais (ferai) !

Quand Jean L'Arc'hantec entendit cela,
Il se déshabilla en corps de chemise ;

Sur le pont il est monté,
Et il a tiré trois coups de canon :

Le quatrième coup a raté,
On avait mis du papier au lieu de boulet !

IV

Ar spagnol braz a c'houlenne
Ouz Iann 'nn Arc'hantek, p'hen komerre :

— Lavar d'in, Breton arajet,
Na a betra out-te karget ?

Iann ann Arc'hantek a lâre
D'ar spagnol braz, pa hen klewe :

— Karget 'on a figes, a graon,
Hag alamandes, bet' ann traon ;

Karget 'on 'winn Bourdel ar gwella,
Deut ganen ewit hen tanva.

Ar spagnol braz a lavare
Da Iann ann Arc'hantek neuze :

— Mar roës da verc'h-hena d'in-me,
Me 'lezo ganid da vuhe ;

Me 'lezo ganid da Vari,
Da vont war-vor da gombatti.

Ann Arc'hantek 'n defoa ur verc'h
'Oa gwenn he daou-dorn, 'vel ann erc'h ;

He daou-dornigo, he diou-jod,
Ken kaer hag al laez en ur pod.

Iann ann Arc'hantek a lâre
D'ar spagnol braz, eno, neuze :

— Bikenn ma merc'h me na roan,
Hi c'holl pe gonid a renkan....

. . . .

'Gichenn ma fenn bete ma zroad
Te 'labe ma roched a wad !

M' vije gant Jannet Helari,
Honnes 'denje 'r gwad anezhi.

Iann ann Arc'hantek a lâre
D'he verdedi, eno, neuze :

— Ma merdedi gêz, me ho ped,
C'hui 'c'h a d'ar gêr, me na inn ket ;

IV

Le grand espagnol damandait
A Jean L'Arc'hantec en le prenant :

— Dis-moi, Breton enragé,
De quoi es-tu chargé ?

Jean L'Arc'hantec répondit
Au grand espagnol, quand il l'entendit .

— Je suis chargé de figues et de noix
Et d'amandes, jusqu'à la cale ;

Je suis chargé du vin d'Espagne du meilleur,
Venez avec moi pour le goûter.

Le grand espagnol disait
A Jean L'Arc'hantec, en ce moment :

— Si tu me donnes ta fille ainée,
Je te laisserai la vie ;

Je te laisserai ta Marie (le navire),
Pour aller combattre sur la mer.

L'Arc'hantec avait une fille
Dont les mains étaient blanches comme la neige ;

Ses deux petites mains et ses joues,
Etaient aussi belles que le lait dans le pot. (1)

Jean L'Arc'hantec répondit :
Au grand espagnol, là, en ce moment :

— Jamais je ne livrerai ma fille,
Il faut que je la perde ou que tu la gagne !....

. . . .

— De la tête aux pieds,
Tu souilles ma chemise de sang !

Si elle était entre les mains de Jean Hélary,
Celle-là en retirerait le sang.

Jean L'Arc'hantec disait
A ses matelots, là, en ce moment ;

— Mes pauvres matelots, je vous en prie,
Vous allez à la maison, moi, je n'irai pas ;

(1) Le lait blanc dans le pot noir.

C'hui c'h a d'ar gêr, me na inn ket,
Grêt m' gourc'hemeno d'am fried.

Lâret dezhi, mar komer par.
Komer ul labourer douar ;

Komer ul labourer douar,
Gant den a vor eo sur war-var ;

Ha kas he mab hena d'ar skool,
Ha diwal na ve den a vor ;

Ha kas he merc'h d'al leandi,
Peadra 'walc'h 'chommo gant-hi. (1)

V

Jannet Helari a oele,
Na gave den hi c'honsolje ;

Na gave den hi c'honsolje,
Met he martoloded a ree :

— Tawet, Jannet, na oelet ket,
Me a wel arru ho pried ;

Me 'wel arru ul lestr-newe.
Iann 'nn Arc'hantek war he c'hourre....

Kanet gant ur vates hostaleri. en bourk
Plistinn — 1861.

VARIANTE (1) : Iann ann Arc'hantek a lâre
D'he baj bihan eno neuze :

— Pajig bihan, mar am c'haret,
Te 'c'h a d'ar gêr, me na an ket ;

Te 'c'h a d'ar gêr, me na an kot,
Gra m' gourc'hemeno d'am fried.

Kas d'êhi ma roched leun a wad,
Ha lâr d'êhi hi c'hanna mad ;

Ha lâr d'êhi hi c'hanna mad,
Gant ann daero he daoulagad.

Ha lâr d'êhi, mar komer par,
Komer ul labourer douar ;

Komer ul labourer douar,
Gant den a vor hi 've war-var.

Lâr d'êhi reï he merc'h hena
D'ann nep hi goulenno kenta ;

Na raï ket tenesour a verc'hed,
Na int ket mad da em viret :

Ha kas he mab bihan d'ar skôl,
N'hen disko ket da sen a vôr :

Met he mab hena, m'hen goar mad.
A vô den a vôr 'vel he dad :

Hag he merc'h iaouank d'al leandi.
Mado 'walc'h 'so da reï gant-hi ;

Mado 'walc'h 'so da reï gant-hi,
Tric'houec'h kant skoed leve 'zo em zi....

. . . .

Kanet gant Marc'harit FULUP,
eus a barous Pluzet — 1872.

Vous allez à la maison, moi, je n'irai pas.
Donnez de mes nouvelles à ma femme :

Dites-lui que si elle reprend mari,
Elle prenne un laboureur de terre ;

Elle prenne un laboureur de terre,
Avec un homme de mer elle est peu sûre ;

(Dites-lui) d'envoyer son fils à l'école
Et de prendre garde qu'il soit homme de mer ;

Et d'envoyer sa fille au couvent,
Il lui restera assez de bien.

V

Jeanne Hélary pleurait,
Et ne trouvait personne pour la consoler ;

Et ne trouvait personne pour la consoler,
Si ce n'est ses matelots, qui le faisaient :

— Consolez-vous, Jeanne, ne pleurez pas,
Je vois votre mari qui revient ;

Je vois venir un navire neuf,
Et Jean L'Arc'hantec est dessus !....

Chanté par une Servante d'Auberge,
au bourg de Plestin. — 1864.

VARIANTE : (1) Jean L'Arc'hantec disait
A son petit page là, en ce moment :

— Petit page, si tu m'aimes,
Toi tu vas à la maison, moi je n'y vais pas ;

Toi tu vas à la maison, moi je n'y vais pas,
Fais mes compliments à ma femme.

Porte-lui ma chemise toute sanglante,
Et dis-lui de la bien laver ;

Et dis-lui de la bien laver,
Avec les larmes de ses yeux.

Et dis-lui, si elle prend mari,
De prendre un laboureur de terre ;

De prendre un laboureur de terre,
Avec un homme de mer elle serait peu sûre :

Dis-lui de donner sa fille aînée
Au premier qui la lui demandera ;

Qu'elle ne fasse pas trésor [provision] de filles,
Elles ne sont pas bonnes pour se conserver ;

Et qu'elle envoie son jeune fils à l'école,
Pour qu'il n'apprenne pas à être homme de mer :

Mais son fils aîné, je le sais bien,
Sera homme de mer comme son père :

Et (qu'elle envoie) sa jeune fille au couvent,
Il y a du bien assez à donner avec elle ;

Il y a du bien assez à donner avec elle,
Il y a dix-huit cents francs de rentes dans ma maison.

. . . .

Chanté par Marguerite PHILIPPE
de la commune de Pluzunet — 1873.

AR MERDEDI

Selaouet holl hag a klewfet
Ur werz 'zo a newe savet,
Grêt d'ur vandenn martoloded,
'Oa war ar mor dôn ambarket ;

Seis vloaz war-n-ugent hi 'zo bet
Na war ar mor dôn ambarket ;
Ar bloaz diweza anezhe
Eo manket ar betail d'ezhe.

Hag ar betail pa eo manket,
Debri unan a d-eùs sonjet....
. . . .

Ar mestr al lestr a c'houlenne
Digant he baj bihan un de :
— Pajig, pajig, ma faj bihan,
Ha te a t-eùs debret da goan ?

— Na vô ket 'vel-se a vô grêt,
Ar blouzennig vêr 'vô tennet,
Ann hini 'n defo ar bêra,
Hennes 'vô debret da genta.

Ar blouzenn-vêr pa d-eûs tennet,
Da vestr al lestr hec'h eo digwêt.
— Aotro Doue, ha posubl 've
'Ve ma martoloded ma debrfe !

Pajig, pajig, ma faj bihan,
Te 'zo dilijant ha buhan,
Kê d' veg ar werniенn uc'hella,
Da c'houzoud pelec'h 'c'h omp ama.

Hag hen vont d'ann nec'h o kana,
Hag o tont d'ann traon o oela :
— En beg ar werniенn me 'zo bet,
Ha tamm douar n'am eûs gwelet ;

LES MATELOTS

Ecoutez tous et vous entendrez
Un gwerz nouvellement composé,
Fait au sujet d'une bande de matelots
Qui s'étaient embarqués sur la mer profonde.

Vingt-sept ans ils ont été
Sur la mer profonde embarqués,
Et la dernière année des vingt-sept (ans),
Le bétail (les vivres) leur a manqué.

Et quand le bétail leur a manqué,
Ils ont songé à manger un d'entr'eux....
. . . .

Le maître du navire demandait,
Un jour, à son petit page :
— Petit page, petit page, mon petit page,
As-tu mangé ton souper ?

— Ce n'est pas ainsi qu'il sera fait,
On tirera à la courte paille :
Celui qui aura la plus courte,
Celui-là sera mangé le premier.

Et quand ils ont tiré à la courte paille,
C'est au maître du navire qu'elle est échue.
— Seigneur Dieu, serait-il possible
Que mes matelots me mangeassent !

Petit page, petit page, mon petit page,
Toi qui es diligent et leste,
Vas au haut du grand mât,
Pour savoir où nous sommes ici.

Et lui de monter en chantant,
Et de descendre en pleurant :
— J'ai été au haut du mât,
Et je n'ai aperçu aucune terre ;

N' 'm eùs gwelet met diou lestr vihan,
Hi leùn a voged hag a dan,
Stignet gant-hê gwelio ruz-gwad,
Sehlant a vrezel, a gombad. (1)

— Pign c'hoaz d' veg 'r wernienn uc'hellan,
Da c'houzoud pelec'h 'omp aman ;
Da chouzoud pelec'h 'omp aman.
Homan 'vò ar wez diweza.

Hag hen 'vont d'ar krec'h o oela.
D'ann traou a teue o kana ;
D'ann traou o kana e teuas,
Ha d'he vestr kerkent e lâras

— Ma mestrig paour, em gonsolet.
Me gred 'omp en douar rentet ;
Me gred 'omp en douar rentet,
Tour Babylon am eùs gwelet.

Me 'm eùs gwelet tour Babylon,
Hag a glew ar c'hleïer o sòn ;
Hag a glew ar c'hleïer o sôn,
Me gred oar tro 'r procession : (2)

Me 'wel ma iontr ha ma moereb
O daou oc'h 'ober tro 'r vered....

. . . .

Kriz a galon nep na oelje
War dour Babylon 'r zul da greis-de,

'Welet seis martolod ha tregont
'Tebarki 'sambles war ar pont ;
Tric'houec'h anhê 'c'houlenne boed,
Ar re-all 'c'houlenne bélek !

VARIANTE (1) : Me a wel o tont ann Turked,
Hag ho goeliou gant-hê stignet :
Stignet ho goeliou liou d'ar gwad,
Sur omp a vrezel, a gombad.

. . . .

Dre c'hras Doue hag ann Drindet,
Viktoar war-n-hê d-eûs gonect....

VARIANTE (2) : Me 'wel a-c'hann tour Babylon.
Ha tri serpant war he fignon,
Hag ann dud 'zo bars ar vered,
Tro procession 'nn offern-bred.

Je n'ai vu que deux petits navires
Qui étaient pleins de fumée et de sang,
Sous leurs voiles rouges comme le sang,
Signe de guerre et de combat (1)

— Vas encore au haut du grand mât.
Pour savoir où nous sommes ici ;
Pour savoir où nous sommes ici,
Ce sera la dernière fois...

Et lui de monter en pleurant,
Mais il descendit en chantant ;
Il descendit en chantant,
Et dit aussitôt à son maître :

— Mon pauvre maître, consolez-vous,
Je crois que nous sommes rendus à terre ;
Je crois que nous sommes rendus à terre,
J'ai vu la tour de Babylone. (2)

J'ai vu la tour de Babylone,
Et j'en entends les cloches sonner ;
Et j'en entends les cloches sonner,
Je pense qu'on y fait la procession.

Je vois mon oncle et ma tante
Faisant tous les deux le tour du cimetière....
. . . .
Dur eût été de cœur celui qui n'eût pleuré,
Sur la tour de Babylone, le dimanche matin,

En voyant trente-sept matelots
Débarquant ensemble sur le pont ;
Dix-huit d'entr'eux demandaient de la nourriture,
Les autres demandaient un prêtre.

VARIANTE (1) : Je vois venir les Turcs.
Avec leurs voiles tendues ;
Avec leurs voiles couleur de sang tendues.
Nous somme sûrs d'avoir guerre et combat !
. . . .
Par la grâce de Dieu et de la Trinité.
Ils ont gagné la victoire sur eux.....

VARIANTE (2) : — Je vois d'ici la tour de Babylone.
Avec trois serpents sur pignon,
Et les habitants sont dans le cimetière,
Faisant la procession de la grand'messe.

Person Babylon 'zo 'n don mad,
'N andret ar re glanv charitabl,
Hen eùs roët tric'houic'h nouenn
Kent lemel 'r stol euz he gerc'henn (1) !....

Kanet gant ur Martolod koz,

VARIANTE (1) : Êt int ho zregont 'n ur poullad.
Douc da roï d'hô maro mad !

Le recteur de Babylone est un excellent homme,
Charitable envers les malades,
Et il a administré dix-huit d'entre eux,
Avant d'ôter l'étole de son cou ! (1)....

Chanté par un vieux Matelot.

VARIANTE (1) : Ils sont allés tous les trente dans le même trou.
Que Dieu leur donne une bonne mort ?

KERVEGAN HAG HANN TOURELLO

KENTA KENTEL

I

Kervegan hag ann Tourello
A so mignoned a bell-zo.
'Nn aotro Kervegan a lâre
D'ann Tourello, un dez a oe :

— Deus da vaner ann Dour ganin,
Da c'houl' 'r verc'h hena da dimi ;
Na ve ket traïtour em andret,
D'in ma unan 'vo goulennet.

Ann Tournello a voujoure,
En maner ann Dour p'arrue :
— Demad ha joa bars ann ti-man,
Ar verc'h hena, pa n' hi gwelan ?

Ar verc'h hena, pa n' hi gwelan ?
Me 'deu d'hi goulenn d'ann den-man.
Ann tad neuze a lavaras
D'ann Tourello, 'vel m'hen klewas :

— M'eo d'ann den-ze hi goulennet,
Tourello, c'hui 'vô refuset ;
M'ho pije wit-hoc'h goulennet,
Aotro, raktal hi pije bet.

Ar verc'h hena, pa d-eüs klewet,
Gant ar vinz 'traon 'zo diskennet ;
Gant ar vinz 'traon eo diskennet,
Ha d'he zad a d-eüs lavaret :

— Diwallet, ma zad, ho pe grêt,
Ewit Kervegan n'am bô ket ;
Gwell' eo ganen ann Tourello
'Wit Kervegan gant he vado

KERVEGAN ET DES TOURELLES

Première Version

I

Kervégan et Des Tourelles
Sont amis depuis longtemps:
Le seigneur de Kervégan disait
A Des Tourelles, un jour !

— Viens avc moi au manoir de l'Eau (de la Rivière) (1)
Pour me demander la fille ainée ;
Ne sois pas traître à mon endroit,
C'est pour moi-même qu'elle sera demandée.

Des Tourelles souhaitait le bonjour
En arrivant au manoir de l'Eau :
— Bonjour et joie dans cette maison,
(Où est) la fille ainée, que je ne la vois ?

(Où est) la fille ainée, que je ne la vois ?
Je viens la demander pour cet homme.
Le père alors répondit
A Des Tourelles, quand il l'entendit :

— Si c'est pour cet homme-là que vous la demandez,
Des Tourelles, vous serez refusé ;
Si vous l'aviez demandée pour vous-même,
Seigneur, vous l'auriez eue sur-le-champ.

La fille ainée, quand elle entendit,
Descendit par l'escalier tournant ;
Elle est descendue par l'escalier tournant,
Et a dit à son père :

— Prenez garde, mon père, à ce que vous avez fait,
Pour Kervégan, je ne l'aurai pas ; (je n'en veux pas).
J'aime mieux Des Tourelles
Que Kervégan avec tous ses biens.

(1) Les chanteurs disent quelquefois : « maner ann tour » le manoir de la Tour, mais plus ordinairement « maner ann dour » le manoir de l'Eau. Je ne connais pas de manoir de « la Tour » dans le pays, et l'on m'a affirmé que par « maner ann dour, » ou « manoir de l'Eau, » on désignait le manoir de la Rivière, maison noble de Tréduder, commune limitrophe de Plestin.

Kervegan, pa hen eùs klewet,
War geign he varc'h a zo pignet ;
War geign he varc'h ez eo pignet,
Euz 'nn Tourello 'n eùs kimiadet.

Maner ann Dour a lavare
D'ann Tourello eno neuze :
— Diskennet aotro deut en ti,
M'eomp hon daou da zijuni.

— Na ziskennin, na 'z in en ti,
Ken en Lezormel arruin ;
Ken en Lezormel, da gonian,
'Sambles gant ma c'hoarig henan.

II

Ann Tourello e-mês 'zo êt,
El Lew-drez (1) ez eo arruet.
Kenta rankontr hen eùs bet grêt,
Eo Kervegan hag he botred.

Ha Kervegan, vel m'hen gwelas,
Er giz-man out-han a gomzas :
— Me 'wie a-wal'ch, a bell-zo,
Ez oa traïtour ann Tourello !

— Biskoas em buhe n' draïtouris,
Bikenn na rin, me 'm eùs avis.
— Mar n'out traïtour, 'vel ma lâret,
'Teui da c'hoari 'n tol fleuret.

— Fenoz tol fleuret n' c'hoarian,
M' vin bet 'n Lezormel o konian ;
M' vin bet 'n Lezormel o konian,
'Sambles gant ma c'hoarig hena.

A-boan he gomz peurlavaret,
Kervegan diwar varc'h 'zo diskennet ;
Kervegan diwar varc'h 'zo diskennet,
D' c'hoari 'r fleuret int komanset.

Ar c'henta tol 'n eùs-han skoët,
He gleve dre 'nn anter 'zo torret....
Ann Tourello na wie ket
'Oa dreg he geign ez oa tapet ;

(1) La Lieue-de-Grève, à Saint-Michel-en-Grève.

Kervégan, qnand il a entendu,
Est monté sur son cheval ;
Il est monté sur son cheval,
Et a pris congé de Des Tourelles.

Le manoir (le seigneur) de l'Eau disait
A Des Tourelles, en ce moment ;
— Descendez et entrez dans la maison,
Pour que nous déjeunions ensemble.

— Je ne descendrai ni entrerai dans aucune maison,
Jusqu'à ce que je sois arrivé à Lezormel ;
Jusqu'à ce que je sois arrivé à Lezormel, pour souper,
Dans la société de ma sœur aînée.

II

Des Tourelles est sorti (de la cour),
Et est arrivé à la *Lieue-de-Grève*.
La première rencontre qu'il a faite,
C'est Kervégan et ses gens.

Et Kervégan, sitôt qu'il le vit,
De cette façon lui parla :
— Je savais bien, depuis longtemps,
Que Des Tourelles était un traître !

— Jamais de ma vie je ne fis traitrise,
Jamais je n'en ferai, m'est avis.
— Si tu n'es traître, comme tu le dis,
Tu viendras jouer un coup de fleuret.

— Pour ce soir coup de fleuret je ne jouerai,
Jusqu'à ce que j'aie été souper à Lezormel ;
Jusqu'à ce que j'aie été souper à Lezormel,
En le société de ma sœur aînée.

A peine avait-il fini de parler,
Que Kervégan est descendu de cheval ;
Kervégan est descendu de cheval,
Et ils ont commencé de jouer du fleuret.

Le premier coup qu'il a porté,
Son épée s'est brisée par la moitié.... (1)
Des Tourelles ne savait pas
Qu'il était pris par derrière ;

(1) Ces deux vers m'ont tout l'air d'une interpolation, et d'un emprunt fait au gwerz de Penangèr et de De La Lande, qui suit. Il est peu probable que Kervégan portât en ce moment une cotte de maille, comme le fait supposer ce passage.

'Oa dreg he geign ez oa tapet,
Tud Kervegan d-eùs han lac'het !.... (1)
Kenta defoa klewet ar gri,
'Oa Lokrenan ha tud he di :

A oa Lokrenan hag he re,
O vonet d'ar c'hoad, d'ar chase :
— Aotro Doue ! ha posubl ve
Ve ann Tourello a ves-te ?

Mar eo ann Tourello oud-te,
Gra 'r zeblant bennag ouzin-me ;
Gra 'r zeblant bennag ouzin-me,
Ma klaskin bèlek d'as ine !

Ann Tourello hen eùs komzet,
Ha d'ez-han hen eùs lavaret :
— Kerz-te da Lezormel brema
Da lavaret d'am c'hoar-hena

Lakad seis offeru em delivrans,
Pa n'hallan disklezria m' c'honsians ;
Lakàd ter bars en Sant Efflamm,
Ma 'z inn d'ar baradoz dinamm ;

Ha ter dirag ar Speret-Glan,
Ma 'z inn d'ar baradoz buhan ;
Ha ter iwe en Kernitron, (2)
Ma 'z inn beteg roue ar ann tron !

III

Lokrenan, 'vel ma 'n eus klewet,
War geign ur marc'h a zo pignet ;
War geign ur marc'h ez eo pignet,
Da Lezormel prim ez eo èt.

(1) En la commune de Lanmeur.

VARIANTE (1) : En un hent doon p'int arruet.
D'ann Tourello hen eùs làret :
Em brepar brema pa gari,
Rag ez out en heur ma varwi !

Ann Tourello, p'hen eûs klewet,
Da Gorvegan hen eùs làret :
— Ha posubl 've digant Doue
A ve ma c'henderv am lac'hfe !

Ha ni bugale ann dieu c'hoar,
Ranna rei ho c'halon gant glac'har !
Ur paz a-dren hen eûs bet grêt,
Gant he gleve 'n eûs han treuzet.

Qu'il était pris par derrière,
Les gens de Kervégan l'ont tué !.... (1)
Les premiers qui entendirent les cris (d'alarme)
Ce furent Locrenan et les gens de sa maison :

Ce furent Locrenan et ses gens.
Qui allaient chasser au bois :
-- Seigneur Dieu, est-il possible
Que tu sois Des Tourelles ?

Si tu es Des Tourelles.
Fais-moi quelque signe :
Fais-moi quelque signe
Pour que je cherche un prêtre pour ton âme !

Des Tourelles a parlé,
Et il lui a dit :
— Vas à Lezormel, sur-le-champ,
Pour dire à ma sœur ainée

De faire dire sept messes pour mon salut,
Puisque je ne puis déclarer ce que j'ai sur la conscience :
De faire dire trois messes à Saint-Illam,
Pour que j'aille au paradis sans souillure ;

Et trois devant le Saint-Esprit,
Pour que j'aille au paradis promptement ;
Et trois aussi à Kernitron,
Pour que j'aille jusqu'au roi du trône !

III

Locrenan, dès qu'il a entendu,
Est monté à cheval :
Il est monté à cheval,
Et est allé promptement à Lezormel.

VARIANTE (1) : Arrivés dans un chemin profond,
Il (Kervégan) dit à Des Tourelles :
— Prépare-toi, à présent, quand tu voudras,
Car voici le moment où tu mourras !

Quand Des Tourelles entendit cela,
Il répondit à Kervégan :
— Serait-il possible que Dieu permît
Que je fusse tué par mon cousin !

Nous sommes les enfants des deux sœurs.
Leurs cœurs se briseront de douleur !
Il (Kervégan) fit un pas en arrière
Et le traversa de son épée !

Ann dimezell a lavare
D'he mates-vihan en de-se :
— Lakaët ar bèr ouz ann tan,
Me wel o tont ma breur d'he goan ;

Me 'wel o tont ma breur d'he goan,
A-rog dira-z-han Lokrenan.
— N' lakêt ket ar bèr ouz ann tan,
Na deui ket ann aotro d'he goan ;

N'ho bèt ket joa euz ma c'hezlo,
Rag ann Tourello 'zo maro !
'Nn aotro Tourello 'zo maro,
'Man el Lew-drez war he c'heno (1) !

Ann dimezell, pa d-eûs klewet,
Ter gwez d'ann douar 'zo zemplet ;
Ter gwez d'ann douar eo zemplet,
Lokrenan 'n eûs hi goureet.

'R wez diveza ma 'z eo savet,
E d-eûs komzet ha lavaret
Stagan euz ar c'harr ar c'hezek,
Ma 'c'h aje d'al Lew d'hen gwelet.

Kriz 'vije 'r galon na oelje,
Bars al Lew-drez nep a vije,
Hi gwelet 'vriata 'r c'horf maro,
Hag hen gwalc'hi gant he daero !

War-n-ezhan neuze eo koeet,
Hag he c'halon a zo rannet !

. . . .

'Man ann daou garf war ar varw-skaon,
Doue d' bardono ann anaon !
E-maint ho daou er memeuz be,
Doue d' vezo gant ho ine !

Kanet en bourk Ploügat-Guerrand
gant ur c'hemener — Maë 1863.

VARIANTE [1] : 'N aotro Lampfrenen (Locrenan) a lâre
En Lezormel pa arrue :
— Demad d'ac'h mamzell 'nn Tourello,
Me 'deu d'annons ur gwall gûlo ;

Me 'deu d'annons ur gwall gûlo,
'Man ho preur 'l Lew-drez war he c'heno !
Lâret ra d'ac'h na oelfet ket,
Dre draïtouraj eo bet lac'het !

— M' eo ma breur ann Tourello lac'het,
Balamour ma plije d'ar merc'hed ;
M'eo lac'het ma breur ann Tourello,
Braoa den iaouank oa er vro !...

. . . .

La demoiselle disait
A sa petite servante, ce jour-là :
— Met la broche au feu,
Je vois mon frère qui vient souper ;

Je vois mon frère qui vient souper,
Et devant lui est Locrenan.
— Ne mettez pas la broche au feu,
Le seigneur ne viendra pas souper ;

N'ayez pas de joie de me voir (de ma part),
Car Des Tourelles est mort !
Le seigneur Des Tourelles est mort,
Il est dans la Lieue-de-grève (couché) sur la bouche (1) !

La demoiselle, quand elle a entendu
Trois fois à terre est tombée ;
Trois fois à terre est tombée
Locrenan l'a relevée.

La dernière fois qu'il l'a relevée,
Elle a parlé et a dit
D'atteler les chevaux à la voiture,
Pour qu'elle allât le voir à la Lieue (de grève).

Dur eut été de cœur celui qui n'eût pleuré,
A la Lieue-de-grève celui qui eût été,
En la voyant embrasser le corps mort,
Et l'arroser de ses larmes !

Puis elle est tombée sur lui,
Et son cœur s'est brisé !

. . . .

Les deux corps sont sur les tréteaux funèbres,
Que Dieu pardonne aux pauvres âmes !
Ils sont tous les deux dans le même tombeau,
Que Dieu soit avec leur âme (2).

Chanté au bourg de Ploëgat-Guerrand,
par un tailleur — mois de Mai 1863.

VARIANTE (1) : Le seigneur de Locrenan disait
En arrivant à Lesormel :
— Bonjour a vous, mademoiselle Des Tourelles,
Je viens vous annoncer une bien mauvaise nouvelle ;

Je viens vous annoncer une bien mauvaise nouvelle,
Votre frère est dans la Lieue-de-Grève la bouche contre [terre !]
Il vous fait dire de ne pas pleurer,
Car c'est par trahison qu'il a été tué !

— Si mon frère Des Tourelles a été tué,
C'est parce qu'il plaisait aux femmes
Si mon frère Des Tourelles a été tué,
Le plus beau jeune homme du pays (est mort) !....

. . . .

(2) Cette dernière strophe est un lieu commun que les chanteurs ajoutent souvent arbitrairement, en pareil cas, — et il faut se garder de croire à la lettre au cœur qui se brise de douleur, jusqu'à en mourir.

KERVEGAN HAG ANN TOURELLO

Eil kentel

I

Kervegan hag ann Tourello
A zo mignoned a bell 'zo ;

A zo a bell 'zo mignoned,
Met war ar gwinn hag ar merc'hed.

Na Kervegan a lavare
D'ann Tourello, un dez a oe :

— Me 'c'h a d' vaner ann Dour brema,
Ewit goulenn ar verc'h hena.

Ann Tourello a lavare
Da Gervegan eno neuze :

— Na ve ket traïtour em andret,
Ewit-hon eo 'vô goulennet.

II

Ann aotrone a voujoure,
En maner ann Dour p'arrue : (1)

— Boujour ha joa bars ann ti-ma,
Ar verc'h hena pelec'h ema ?

— Ema duze 'n kambr ann dourell,
Gant-hi diou pe der dimezell.

Ar verc'h hena, pa d-eûs klewet,
Gant 'r vinz d'ann traon 'zo diskennet ;

Gant 'r vinz d'ann traon eo diskennet,
Ha d'he zad e d-eûs lavaret :

— Diwallet, ma zad, ho pe grêt,
Rag 'wit Kervegan n'am bô ket ;

Gwell' eo ganen ann Tourello
'Wit Kervegan gant he vado.

(1) Le singulier est ici pour la rime.

KERVÉGAN ET DES TOURELLES

SECONDE VERSION

I

Kervégan et des Tourelles
Sont amis depuis longtemps ; (1)

Sont amis depuis longtemps,
Si ce n'est au sujet du vin et des femmes.

Kervégan disait
A Des Tourelles, un jour :

— Je vais au manoir de l'Eau (la Rivière), en ce moment,
Pour demander la fille ainée.

Des Tourelles disait
A Kervégan, là, en ce moment :

— Ne sois pas traître à mon endroit ;
C'est pour moi qu'elle sera demandée.

II

Les seigneurs souhaitèrent le bonjour,
En arrivant au manoir de l'Eau (de la Rivière).

— Bonjour et joie dans cette maison,
La fille aînée où est-elle ?

— Elle est dans la chambre de la tourelle,
Avec elle deux ou trois demoiselles.

La fille ainée, quand elle entendit,
Descendit par l'escalier tournant ;

Elle descendit par l'escalier tournant
Et dit à son père :

— Prenez garde, mon père, à ce que vous avez fait,
Car pour Kervégan, je ne l'aurai pas ;

J'aime mieux Des Tourelles
Que Kervégan avec tous ses biens.

(1) Cette version m'a été chantée sur un air différent de la précédente. Le couplet n'y est que de deux vers

Ha Kervegan, p'hen eùs klewet,
D'ann Tourello hen eùs làret :

— Deus war da inkane bihan,
Ma 'z efomp-ni d'ar gêr buhan.

En hent-glaz pa int diskennet,
Kervegan hen eùs lavaret :

— Diskenn diwar d'inkane brema,
Ma c'hoarifomp 'r c'hlevez ama.

Ann Tourello a lavare
Da Gervegan, eno, neuze :

— Me 'wie 'r vad, euz da feson,
E wiskes dillad ur poultron !

Diwar he inkane eo diskennet,
Nag ewit c'hoari ar fleuret.

P'oa Kervegan 'c'hoari out-han,
'Oa 'n all dreg he geingn hoc'h hen lac'han.

Kenta ho d-eùs klewet ar gri,
'Oa Lokrenan ha tud he di ;

'Oa Lokrenan hag he daou vab,
'Oa o chaseal er brouz-koad.

Na Lokrenan a lavare
D'ann Tourello, eno, neuze :

— Aotro Doue, a posubl 've
Ve ann Tourello a vefe !

Na Lokrenan a lavare
D'ann Tourello, eno, neuze :

— Lavar un dra-bennag d'in-me,
Pa n'hellan klask bêlek d'as ine !

— Lak' seis offern bars en oflranz
Pa n'hellan disklezria m' c'honsianz ;

Lak' seis offern en Kernitron,
Honnes 'eo rouanes ann tron ;

Et quand Kervégan entendit (cela).
Il dit à Des Tourelles :

— Viens, sur ta petite haquenée,
Afin que nous allions à la maison, promptement.

Quand ils descendirent dans le chemin vert,
Kervégan dit :

— Descends de dessus ta haquenée, à présent,
Pour que nous jouions de l'épée, ici.

Des Tourelles disait
A Kervégan, là, en ce moment :

— Je savais bien, à ta mine,
Que tu portais les habits d'un poltron ! (1)

Et il descendit de dessus sa haquenée,
Pour jouer du fleuret.

Pendant que Kervégan jouait contre lui,
Un autre était par derrière à le tuer.

Les premiers qui entendirent les cris,
Ce furent Locrénan et ceux de sa maison :

Ce furent Locrénan et ses deux fils,
Qui chassaient dans le taillis.

Et Locrénan disait
A ses deux fils, là, en ce moment :

— Seigneur Dieu, serait-il possible
Que ce fût Des Tourelles !

— Et Locrénan disait
A Des Tourelles, là, en ce moment :

— Dis-moi quelque chose,
Puisque je ne puis chercher un prêtre pour ton âme !

— Fais dire sept messes en offrande (en expiation),
Puisque je ne puis déclarer ma conscience (me confesser) ;

Fais dire sept messes à Kernitron, (2)
Celle-là est la vraie reine du trône ;

(1) C'est, sans dans doute, traître qu'il veut dire.

(2) Notre-Dame de Kernitron, belle église romane du commencement du XII[e] siècle, auprès du bourg de Lanmeur, arrondissement de Morlaix.

Ha laka ter en Sant Efflam,
Wit m' inn d'ar baradoz dinam.

Lokrenan, pa hen eùs klewet,
War-geign he varc'h a zo pignet ;

War-geign he varc'h ez eo pignet,
Ha da Lezormel ez eo ét.

Ar varkizes a lavare
D'he mates vihan, en noz-ze :

— Lakaët ar bér hoc'h ann tan,
Arru ann Tourello d'he goan.

Na Lokrenan a lavare
D'ar varkizes, eno, neuze :

— N' laket ket ar bér hoc'h ann tan,
Ann Tourello n' deui ket d'he goan ;

Eman 'l Lew-draz war he c'heno,
'N aotro Doue d'hen pardono ;

Eman 'l Lew-drez e-kreis he wad,
'N aotro Doue d'hen joaüsaad.

III

Kriz 'vije 'r galon na oelje,
Bars al Lew-drez nep a vije,

'Welet 'r varkises leun a ganvo,
O vriata ar c'horf maro.

Ha Lokrenan a lavare
D'ar varkizes, eno, neuze :

— Na lest Kervegan ganen-me,
Me 'lakaï barna he vuhe ! (1)

Kanet gant ur vates hostaleri
en bourk Plistinn — 1864.

(1) On ma montré près le bourg de Plouzelambre, a cent cinquante pas, environ, de l'église, un petit oratoire assez élégant, en pierre de taille, où selon la tradition du pays, le seigneur de Kervégan, exclus de l'église, pour quelque crime, sans doute, peut-être celui qui fait le sujet de cette ballade, se tenait les dimanches, pendant la grand'messe, et priait à haute voix, de manière a être entendu du prêtre qui officiait à l'autel et de tous les assistants.

Et fais en mettre trois à Saint-Efflam,
Pour que j'aille au paradis, sans tache.

Quand Locrénan entendit cela,
Il monta sur son cheval ;

Il monta sur son cheval,
Et se rendit à Lezormel.

La marquise disait
A sa petite servante, cette nuit-là ;

— Mettez la broche au feu,
(Je vois) Des Tourelles qui vient souper.

Et Locrénan disait
A la marquise, là, en ce moment :

— Ne mettez pas la broche au feu,
Des Tourelles ne viendra pas souper ;

Il est sur la Lieue-de-grève, couché sur la bouche,
Que le seigneur Dieu lui pardonne ;

Il est sur la Lieue-de-grève, au milieu de son sang,
Que le seigneur Dieu le console.

III

Dur eût été de cœur celui qui n'eût pleuré,
S'il eût été à la Lieue-de-grève,

En voyant la marquise, pleine de deuil,
Embrasser le corps mort !

Et Locrénan disait
A la marquise, là, en ce moment :

— Laissez-moi Kervégan (1),
Je ferai juger sa vie !

Chanté par une Servante d'Auberge,
au bourg de Plestin. — 1864.

(1) Kervégan habitait la paroisse de Plouzelambre, canton de Plestin, arrondissement de Lannion. — Ses violences de toutes sortes défrayent encore les traditions des paysans, dans les environs.

Le château de Lezormel et le manoir de Locrénan sont en Plestin, commune contigüe.

ANN AOTRO PENANGÊR

HAG ANN AOTRO DELANDE (1).

KENTA KENTEL

I

D' oel Sant Barnabas, da wener,
'Oe lac'het 'nn aotro Penangêr ;
'Nn aotro Penangêr, a Blouillo,
Braoa mab den-jentil 'oa er vro.

'Nn aotro Penangêr 'c'houlenne,
Euz he vamm, al lun ar beure :
— Ma mamm, roët d'in-me konje
Da vont da Blouillo fete ;

Da vont da Blouillo fete,
Ar Voaswenn, Guionig ha me.
— Da Blouillo na efet ket,
D'ar Jeodet 'm eùs làret monet ;

Mont d'ar Jeodet d'ar bardonan,
'Wit ho tad, 'zo 'n he wele klanv;
Met, ma mabig, mar am c'haret,
Konje ho tad a c'houlenfet.

'Nn aotro Penangêr, 'vel ma klewas,
Gant ar vinz d'ann nec'h a bignas ;
Gant ar vinz d'ann nec'h 'eo pignet,
Euz he dad hen eùs goulennet ;

— Ma zad, roët d'in-me konje,
Da vont da Blouillo fete ;
Da vont da Blouillo fete,
Ar Voaswenn, Guionig ha me

— D' bardon Plouillo n'efet ket,
Gant Delande 'z hoc'h gourdrouzet ;
Gant Delande 'z hoc'h gourdrouzet,
Aoun braz am eùs na vec'h lac'het.

(1) D'autres versions portent, au lieu de Delande, Eolanda et même Sulandreo.

LE SEIGNEUR DE PÉNANGER

ET LE SEIGNEUR DE LA LANDE.

Première version

I

Le jour de la fête de Saint Barnabé, un vendredi,
Fut tué le seigneur de Pénanger ;
Le seigneur de Pénanger, de Ploumilliau,
Le plus beau fils de gentilhomme du pays.

Le seigneur de Pénanger demandait
A sa mère, le lundi matin :
— Ma mère, donnez-moi congé
Pour aller à Ploumilliau, aujourd'hui ;

Pour aller à Ploumilliau, aujourd'hui,
Le Goazwenn, le petit Guyon et moi.
— Vous n'irez pas à Ploumilliau,
J'ai promis d'aller au Jéodet ;

(J'ai promis) d'aller au pardon du Jéodet,
Pour votre père qui est malade dans son lit.
Mais mon fils chéri, si vous m'aimez,
Vous demanderez le congé de votre père.

Le seigneur de Pénanger, quand il entendit,
Monta par l'escalier tournant ;
Par l'escalier tournant il monta,
Et à son père il demanda :

— Mon père, donnez-moi votre congé
Pour aller à Ploumilliau, aujourd'hui ;
Pour aller à Ploumilliau, aujourd'hui,
Le Goazwen, le petit Guyon et moi.

— Au pardon de Ploumilliau vous n'irez pas,
Par De La Lande vous êtes menacé ;
Par De La Lande vous êtes menacé,
J'ai grand'peur que vous soyez tué.

— Ma zad, tolet pluenn en er,
Ha lec'h ma ielo, me a iel'.
Pluenn en awel 'zo gwentet,
'N trezeg Plouillo 'c'h eo bet ét.

Ann aotro Penangèr lâre,
D'he dad er gambr eno, neuze :
— Bet drouk gant ann nep a garo,
D' bardon Plouillo me 'ielo.

II

'N ilis Plouillo p'eo arruet,
Euz 'r marchepi eo daoulinet :
Euz 'r marchepi eo daoulinet,
Hag ur bedenn hen eûs lâret.

'Nn aotro Penangèr a lâre,
'N tal he skabell pa arrue :
— Petra 'zo 'newez 'n ilis-ma,
M'eo alc'houet ar gador-ma ?

Person Plouillo a lâras,
Da vab ar zakrist, pa glewas :
— Kerz ewit-on da Lanaskol,
Da lavaret, euz ma c'hêlo,

Penoz 'man ama Penangèr
Hen eveus c'hoant da gaout affer ;
Hen eûs c'hoant kaout un tamm affer,
Gourdrouz 'ra torri ar skabell.

Mab ar zakrist a lavare,
En Lanaskol pa arrue :
— Demad ha joa er maner-ma,
'Nn aotro Delande pelec'h 'ma ?

'Nn aotro Delande pa glewas
He benn er prenestr a voutas ;
He benn er prenestr 'n eûs boutet :
— Petra 'newez ? -n' eûs goulennet.

Mab ar zakrist a lavare
Da Delande, pa hen gwele :
— En Plouillo 'ma Penangèr,
'N eûs c'hoant da gaout un tamm affer.

'Nn aotro Delande, pa glewas,
He abit hernach a wiskas ;
He abit hernachet 'n eûs gwisket,
'Trezeg Plouillo ez eo ét.

— Mon père, jetez une plume à l'air,
Et où elle ira, j'irai.
Plume au vent a été soufflée,
Du côté de Ploumilliau elle est allée.

Le seigneur de Pénanger disait
A son père, là, dans sa chambre, en ce moment :
— S'en fâche qui voudra,
Au pardon de Ploumilliau j'irai !

II

Quand il arriva dans l'église de Ploumilliau,
Il s'agenouilla sur le marchepied (de l'autel) ;
Il s'agenouilla sur le marchepied,
Et fit une prière.

Le seigneur de Pénanger disait
En arrivant auprès de son banc :
— Qu'y a-t-il de nouveau dans cette église,
Pour que ce banc soit fermé à clef ?

Le recteur de Ploumilliau dit
Au fils du sacristain, quad il entendit :
— Va pour moi à Lanascol,
Pour dire de ma part

Que Pénanger est ici
Qui veut avoir une affaire (querelle) ;
Il veut avoir une petite affaire,
Il menace de briser le banc.

Le fils du sacristain disait
En arrivant à Lamascol :
— Bonjour et joie dans ce manoir,
Le seigneur De La Lande où est-il ?

Quand le seigneur De La Lande entendit,
Il mit la tête à la fenêtre ;
Il mit la tête à la fenêtre :
— Quoi de nouveau ? a-t-il demandé.

Le fils du sacristain disait
A De La Lande, en l'entendant :
— Pénanger est à Ploumilliau
Qui veut avoir une affaire.

Quand le seigneur De La Lande entendit,
Il revêtit son habit de ferrailles (cotte de mailles) ;
Il revêtit sa cotte de mailles,
Et se dirigea vers Ploumilliau.

'Nn aotro Delande a láre
Da Benangér, p'hen salude :
— Pe te deui' 'mès ar gador-ze.
Pe me 'm bô da vuhe aze ?

'Nn aotro Penangêr a láras
Da Delande, 'vel m'hen klewas :
— 'Mès ar gador me na inn ket.
Ken 'vô ann offern achuet ;

Pa vô ann offern achuet.
Neuze e vinn lec'h ma karfet....

. . . .
. . . .

Pa 'c'h ee 'r prosession 'mès ann ilis,
N' chomme den d'ehan vis-a-vis ;
Pa oa ann offern achuet,
'Mès ann ilis ez int bet ét.

Person Plouillo a lâre
D'he barosionis en de-se :
— N' sortiet den euz ann ilis,
Lest ann dud-jentil 'n ho divis ;

N' sousiet kristenn etre-z-hê,
Rag c'hoas 'vec'h gwasoc'h diout-hé.
Més ann ilis int sortiet,
Da c'hoari 'r c'hleve ez int êt.

'Nn aotro Penangêr n' wie ket
Ez oa Delande hernachet ;
Kenta toll kleve 'n cùs skoët,
He gleve dre 'nn auter 'zo torret.

'Nn aotro Penangêr a lâre
Da Delande, eno neuze :
— Gwes-all pa oas-te en arme,
'M eùs bet did 'lies da vuhe ;

'M eùs bet did 'lies da vuhe,
Les ganen ma hini iwe.
N'oa ket he gomz peurlavaret,
Gant ar c'hleve noas oa treuzet !

Le seigneur De La Lande disait
A Pénanger, en le saluant :
— Ou tu sortiras de ce banc,
Ou j'aurai ta vie en ce lieu ?

Le seigneur de Pénanger disait
A De La Lande, quand il l'entendit :
— Je ne sortirai pas de ce banc,
Avant que la messe ne soit terminée :

Quand la messe sera terminée,
Alors je serai où vous voudrez.....

. . . .

. . . .

Quand la procession sortait de l'église,
Personne ne restait vis-à-vis de lui ;
Quand la messe fut terminée,
Ils sortirent de l'église. (1)

Le recteur de Ploumilliau disait
A ses paroissiens, ce jour-là :
— Que personne ne sorte de l'église,
Laissez les gentilshommes (agir) à leur gré ;

Que personne ne se mêle de leurs affaires,
Car vous vous en trouveriez encore plus mal.
Ils sont sortis de l'église,
Et sont allés jouer de l'épée.

Le seigneur de Pénanger ne savait pas
Que de La Lande était *ferraillé* :
Le premier coup d'épée qu'il porta,
Son épée se brisa par la moitié,

Le seigneur de Pénanger disait
A De La Lande, là, en ce moment :
— Naguère, quand tu étais à l'armée,
Je t'ai souvent sauvé la vie ;

Je t'ai souvent sauvé la vie,
Laisse-moi aussi la mienne....
Il n'avait pas fini de parler,
Qu'il était traversé par l'épée nue !

(1) On a muré la porte par laquelle ils sortirent, dans la façade sud de l'église.

III

Ann aotro Delande 'lâre,
Er gêr d'he vamm pa arrue :
— En Plouillo me a zo bet,
Hag a garje na vijenn ket ;

Hag a garje na vijenn ket,
Ewit ar somm a dek mil skoed ;
Ia, 'wit ar somm a dek mil skoed,
'Nn aotro Penangêr 'm eûs lac'het !

— Mar e t-eûs lac'het Penangêr,
'C'halles kuitaët ar c'hartier ;
Te c'hall kuitaët ar c'hontre,
Rag n' vankfont ket war da vuhe !

IV

Tud-jentil Penangêr 'lâre
En Lanaskol, un dez a oe :
— Pelec'h 'man traïtour Delande,
Ma teuio d' c'hoari ar c'hleve ?

Ar palefrenier a lâras
D'ann dud-jentil, pa ho c'hlewas :
— Delande er gêr n'eman ket,
Na ouzoun pelec'h hec'h eo êt.

Ann dud-jentil pa glewjont se,
A dibenn holl gwez ann ale ;
A dibenn holl gwez ann ale,
En dismeganz da Delande.

Kanet gant GARANDEL,
lesbanwet kompagnon dall. — 1844.

III

Le seigneur de La Lande disait
A sa mère, en arrivant à la maison :
— J'ai été à Poumilliau
Et je voudrais n'y avoir pas été ;

Et je voudrais n'y avoir pas été ;
Pour la somme de dix mille écus.
Oui, pour la somme de dix mille écus.
J'ai tué le seigneur de Pénanger.

— Si tu as tué le seigneur de Pénanger,
Tu peux quitter le quartier ;
Tu peux quitter la contrée,
Car ils ne marqueront pas sur ta vie !

IV

Les gentilshommes de Pénanger disaient
A Lanascol, un jour :
— Où est le traître De La Lande,
Pour qu'il vienne jouer de l'épée.

Le palefrenier répondit
Aux gentilshommes, quand il les entendit :
— De La Lande n'est pas à la maison,
Je ne sais où il est allé.

Quand les gentilshommes entendirent cela,
Ils coupèrent les têtes des arbres de l'avenue ;
Ils coupèrent les têtes des arbres de l'avenue,
Au déshonneur de De La Lande.

Chanté par GARANDEL,
surnommé compagnon l'aveugle. — Plouaret, 1844.

ANN AOTRO PENANGÊR

HAG ANN AOTRO DELANDE

Eil kentel

I

D' oel Sant Barnabas, en mis maë,
'Oe lac'het 'nn aotro Penangêr ;
'Oe 'nn aotro Penangêr laç'het,
Gant Delande hag he botred.

Ann aotro Penangêr 'lâre
D'he vamm ann itron, un dez 'oe
— Ar Voaswenn, Guionig ha me
A iel' da Blouillo fete.

— It d'ann offern-veure d'ar Jeodet,
Pe d' Loguivy, d'ann offern-bred ;
Ho tad war he wele 'zo chommet,
Disul 'c'h aï' ganac'h, mar be savet.

— Drouk ha mad gant nep a garo,
Pluenn en awel tolet 'vô ;
Na tolet pluenn en awel,
Ha lec'h ma troïo, nin a iel'.

Pluenn en awel 'zo tolet,
Trezeg bourk Plouillo eo êt.
P'int en Plouillo arruet,
N'oa ket komanset 'nn offern-bred.

Ann aotro Penangêr 'lâre
'N ilis Plouillo p'arrue :
— Petra 'zo 'newez 'n ilis-ma,
Ma 'z eo tachet ar gador-ma ?

Hastet digorri ar skabell,
Pe me hi zorro, n' vinn ket pell !
Mab ar Bihan a lavaras
Da Benangêr, 'vel m'hen klewas :

— N' vô ket digorret 'r skabell-ma,
Ken a vô Delande ama ;
Ken a vô Delande aman,
P'autramant lizer digant-han.

LE SEIGNEUR DE PÉNANGER

ET LE SEIGNEUR DE LA LANDE

Seconde version

I

Le jour de la fête de saint Barnabé, au mois de mai,
Fut tué le seigneur de Pénanger ;
Fut tué le seigneur de Pénanger,
Par De La Lande et ses gens.

Le seigneur de Pénanger disait
A Madame sa mère un jour fut :
— Le Goazwenn, le petit Guyon et moi
Nous irons à Ploumilliau, aujourd'hui.

— Allez à la messe du matin au Jéodet,
Ou à la grand'messe, à Loguivy ;
Votre père est resté (malade) sur son lit,
Dimanche il ira avec vous, s'il est levé.

Le trouve bon ou mauvais qui voudra,
Plume au vent sera jetée ;
Jetez une plume au vent,
Et du côté où elle tournera, nous irons.

Plume au vent est jetée.
Du côté du bourg de Ploumilliau elle est allée
Quand ils arrivèrent à Ploumilliau,
La grand'messe n'était pas commencée.

Le seigneur de Pénanger disait,
En arrivant dans l'église de Ploumilliau :
— Qu'y a-t-il de nouveau dans cette église,
Que ce banc est cloué ?

Hâtez-vous de m'ouvrir le banc,
Ou je le briserai, je ne serai pas longtemps !
Le fils de Le Bihan répondit
A Pénanger, quand il l'entendit :

— Ce banc ne sera pas ouvert,
Avant que De Lande ne soit ici ;
Avant que De La Lande ne soit ici,
Ou bien une lettre de sa part.

Ann aotro person a lâre
D' vab ar Bihan eno neuze ;
— Hast brema, hast buhan monet
D' vaner Lanaskol da lâret

Penoz 'man ama Penangêr
'N eûs c'hoant da gaout un tamm affer ;
'N eûs c'hoant da gaout un tamn affer,
Gourdrouz' 'ra torri ar skabell !

II

Mab ar Bihan a lavare
En Lanaskol pa arrue :
— Demad ha joa er maner-ma,
'Nn aotro Delande pelec'h 'ma ?

— 'Man duze 'r gambr 'em brepari
Mont d' 'nn offern-bred da Geraudi.
Mab ar Bihan a lavare
Da Delande, p'hen salude :

— Lavaret a zo d'ac'h donet
Da Blouillo d'ann offern-bred,
Rag eman duman Penangêr,
Hen eùs c'hoant kaout un tamm affer.

Delande, 'vel m'hen eùs klewet,
Abijo gwarnizon 'n eùs gwisket,
Ha trezeg Plouillo eo êt,
Gant nao pe dek euz he botred.

III

Ann aotro Delande 'lâre
D'ann aotro Penangêr, p'hen gwele :
— Deus raktal 'mês ar skabell-ze,
Pe mes lac'ho dirag Doue !

— Ha posubl a ve, ma Zalwer,
'Ven lac'het dirag ann aoter !
Delande 'lâre d'he botred,
A oa chommet bars ar vered :

— Mar deu er-mês dre ann nor vraz,
Na chommet ket dirag he faz ;
Mar deu 'mês dre ann nor vihan,
Neuze ni 'zo sur anehan.

Le seigneur de Penanger disait
Au fils de Le Bihan, là, en ce moment :
— Hâte-toi, à présent, hâte-toi d'aller
Au manoir de Lanascol, pour dire

Que Pénanger est ici,
Et qu'il veut avoir une petite affaire ;
Qu'il veut avoir une petite affaire,
Il menace de briser le banc.

II

Le fils de Le Bihan disait,
En arrivant à Lanascol :
— Bonjour et joie dans ce manoir,
Le seignenr De La Dande où est-il ?

— Il est dans sa chambre, qui se prépare
A aller à la grand'messe à Keraudi.
Le fils de Le Bihan disait
A De La Lande, en le saluant :

— On vous dit de venir
A Ploumilliau à la grand'messe,
Car Pénanger est là
Qui veut avoir une petite affaire.

Quand De La Lande entendit (cela),
Il revêtit ses habits de garnison,
Puis, il se dirigea vers Ploumilliau,
Avec neuf ou dix de ses gens.

III.

Le seigueur De La Lande disait
Au seigneur de Pénanger, en le voyant :
— Sors, vite, de ce banc,
Ou je te tuerai en la présence de Dieu !

— Serait-il possible, mon Sauveur,
Que je fusse tué devant l'autel !
De La Lande dit à ses gens
Qui étaient restés dans le cimetière :

— S'il sort par la grande porte,
Ne restez pas devant sa face ;
S'il sort par la petite porte,
Alors nous sommes sûrs de lui.

N'eo ket dre 'nn nor vraz eo bet êt,
Dre 'nn nor vihan ê sortiet ;
Dre 'nn nor vihan e sortias,
'Wit he waleur a oe, siouas !

N'oa ket ét mad war ann treuzo,
Plantjont en-han ho c'hleveïo ;
Vel-kent e-kreis 'tre-z-he eo êt
Da gouea da greis ar vered.

— Ha posubl 've digant Doue,
'Ve te, ma c'henderw, ma lac'hfe,
Ha ni bugale c'hoerezed,
Gant 'r memeus mageres maget !

Ha ni bugale ann diou c'hoar,
Ranna 'raï' ho c'halon gant glac'har !
— 'Wit bout maget gant 'r memeus bronn,
N'omp ket ganet gant 'r memeus mamm !
. . . .

Ur vroegig paour 'oa o tonet
Da Blouillo, d'ann offern-bred,
Dolas he mantel d'hen golo,
Hen asistas bet' ar maro.

Ann aotro person a lâre,
He gein d'ann aoter pa droë :
— N' sortio den ann ilis-ma,
Po me lakaï' hen *dekreta*.

Ann aotro 'r c'hure a lâras
D'ann aotro person, pa glewas :
— Drouk ha mad gant nep a garo,
E-mês ann ilis me 'ielo,

Da roï dehan ann absolvenn,
Pa n'hell ket gortos ann nouenn....
. . . .

IV

'Nn aotro Delande a lâre
En Lanaskol pa arrue :
— Kaera gwezenn 'oa er vered
'Zo bet en de-ma diskaret !

Ce n'est pas par la grande porte qu'il alla,
C'est par la petite porte qu'il sortit ; (1)
Il sortit par la petite porte,
Hélas! ce fut pour son malheur.

A peine était-il sur le seuil,
Qu'ils plantèrent leurs épées dans son corps :
Pourtant, il s'avança au milieu d'eux,
Et alla tomber au milieu du cimetière.

— Est-il possible de la part de Dieu
Que ce soit toi, mon cousin qui me tues,
Nous qui sommes les enfants des deux sœurs,
Qui avons été nourris par la même nourrice !

Nous sommes les enfants des deux sœurs,
Leurs cœurs se briseront de douleur !
— Quoique nourris par le même sein,
Nous n'avons pas été mis au monde par la même mère !...
. . . .

Une pauvre femme qui venait
A Ploumilliau, à la grand'messe,
Jeta son manteau pour le couvrir,
Et l'assista jusqu'à la mort.

Le seigneur recteur disait,
En tournant le dos à l'autel :
— Nul ne sortira de cette église,
Ou je le ferai *décréter*.

Le seigneur vicaire dit
Au seigneur recteur, quand il l'entendit :
— Le trouve bon ou mauvais qui voudra,
Je sortirai de l'église,

Pour lui donner l'absolution,
Puisqu'il ne peut pas attendre l'extrême-onction...
. . . .

IV

Le seigneur De La Lande, disait,
En arrivant à Lanascol :
— Le plus bel arbre qui fût dans le cimetière
A été abattu aujourd'hui !

(1) Cette porte a été murée après ce tragique événement, dit-on dans le pays.

He vamm ann itron a lâras
Da Delande, 'vel m'hen klewas :
— Mar t-eùs lac'het 'nn aotro Penangêr,
'Teùs *pretantet* ur gwall affer !

— Laket d'in dousenn mouchouero,
Iwe un dousenn rochedo ;
Iwe un dousenn rochedo,
Ma 'z inn breman e-mês ar vro.

Ann aotro Delande 'lâre
Euz Lanaskol pa gimiade :
— Adieu d'ac'h holl goajo Kerdu,
Birwikenn n'ho kwelan-me mu !

Kanet gant ur vaoues kos a vourk Plouillo.

Madame sa mère répondit
A De La Lande, quand elle l'entendit :
— Si tu as tué le seigneur de Pénanger,
Tu t'es attiré une mauvaise affaire !

— Mettez-moi une douzaine de mouchoirs,
Ainsi qu'une douzaine de chemises,
Ainsi qu'une douzaine de chemises,
Afin que j'aille à l'instant hors du pays.

Le seigneur De La Lande disait
En faisant ses adieux à Lanascol :
— Adieu à vous bois de Kerdu, (1)
Je ne vous reverrai jamais plus!

Chanté par une vieille femme de Ploumilliau.

(1) Kerdu est une maison noble entre Lanascol et le bourg de Ploumilliau.

GLAODINA KABON

Kenta kentel

I

Glaoudinaïg Kabon 'lâre,
Er gêr d'he mamm pa arrue :

— N' oun petra d'ar merc'hed 'm eùs grôt,
Gant ma reont euz ma sellet, (1)

O lâret : — Setu Glaoudina Kabon,
Braoa plac'h iaouank 'zo 'n Léon !

Glaoudina Kabon 'lavare
Er gêr d'he zad pa arrue :

— Un davanjer newe 'm eùs bet,
Kadet Lezveur 'n eùs-han paeet.

— Kaset ho tavanjer d'ar gêr,
Laket-ewez na ve re-ger.

II

Glaoudina Kabon 'vonjoure,
Bars al Lezveur pa arrue :

— Bonjour ha joa holl en ti-man,
Kadet Lezveur pelec'h eman ?

— Et eo, Glaoudina, d'ar jardinn,
Da c'hortos lein da darewi.

. . . .

— Deut ganen, Glaoudina, ma mestres,
Na ewit tanva ar peches ;

Na ewit tanva ar peches,
Klewet am eùs 'z hoc'h dougeres ?

— Mar d-on dougeres, goûd a ouzoc'h,
N'eûs den kiriek d'in nemet hoc'h ;

(1) Locution bretonne difficile à traduire littéralement.

CLAUDINE CABON

Première version

I

Claudine Cabon disait
A sa mère, en arrivant à la maison :

— Je ne sais ce que j'ai fait aux jeunes filles
Pour qu'elles me regardent de la sorte,

En disant : — Voyez Claudine Cabon,
La plus jolie jeune fille qui soit en Léon !

Claudine Cabon disait
A son père, en arrivant à la maison :

— J'ai eu un tablier neuf,
Et c'est le cadet de Lesmeur qui l'a payé.

— Retournez lui votre tablier,
Et prenez garde qu'il ne vous coûte trop cher !

II

Claudine Cabon souhaitait le bonjour,
En arrivant à Lesmeur :

— Bonjour et joie à tous dans cette maison,
Le cadet de Lesmeur où est-il ?

— Il est allé au jardin, Claudine,
Pour attendre que le dîner soit prêt.

. . . .

— Venez avec moi, Claudine, ma maîtresse,
Pour goûter les pêches ;

Pour goûter les pêches....
J'ai entendu dire que vous êtes enceinte ?

— Si je suis enceinte, vous le savez bien,
Nul autre n'en est cause que vous-même ;

M' eo dre ho touch hag ho karet,
Kadet Lezveur, hen goûd a ret.

— Dalet, Glaoudina, dalet kant skoed,
'Wit hen mezur, pa vezo bet :

Dalet, Glaoudina, kant skoed ouspenn,
Da gaout d'ehan ur vezerenn ;

Da gaout d'ehan ur vezerenn,
Me 'roï' kawel ha tapis-gwenn.

— Ha p'am be daouzek krouadur,
Hi holl diwar ann avantur,

M'ho gwisko holl en satinn-gwenn,
Ho c'haso d'ar skool 'n ur vandenn ;

Ho c'haso d'ar skool 'n ur vandenn,
Hep divezra tamm ma moïenn.

Me 'm eûs tri breur 'n servij 'r roue
Ho defo ho c'honje hep-dale,

Ha neuze 'vinn-me eureujet,
Pe kadet Lezveur vô dibennet.

III

Tric'houec'h Kabon, ur Gabones vad
'Oant 'vont da Leon 'n ur bagad ;

N'oa hini, d'ann neubeuta, 'n hè
N'hen defoa pemp mil skoed leve.

Kadet Lezveur a lavare
Euz prizon Leon, 'n he goanze :

— Laket ur C'habon da rosta,
Kaboned 'walc'h 'zo er vro-ma !

Louis Kabon a lavaras
Da gadet Lezveur, p'hen klewas :

— 'Wit bea hanvet Kaboned,
N' veritomp ket bea rostet ;

'Wit bea Kaboned, n'omp ket ier,
N' veomp ket rostet ouz ar bér.

Kadet Lezveur a lavare,
En prizon Leon, 'n he goanze :

C'est pour vous avoir touché et aimé,
Cadet de Lesmeur, vous le savez bien.

— Tenez, Claudine, prenez cent écus,
Pour le nourrir, quand il sera né :

Tenez, Claudine, prenez cent écus de plus,
Pour lui avoir une lisière ;

Pour lui avoir une lisière;
Je donnerai un berceau et un tapis blanc.

— Et quand j'aurais douze enfants,
Tous à l'aventure, (enfants naturels),

Je les habillerais tous de satin blanc,
Et les enverrais à l'école en groupe ;

Et les enverrais à l'école en groupe,
Sans diminuer en rien mon bien.

J'ai trois frères au service du roi,
Et ils auront leur congé sans tarder;

Et alors je serai épousée,
Ou le Cadet de Lesmeur sera décapité.

III

Dix-huit Cabon et une bonne Cabonne
Ils étaient allant à Léon (St-Pol de) en une bande ;

Il n'y en avait aucun qui, pour le moins,
N'eût cinq mille écus de rente.

Le Cadet de Lesmeur disait,
Assis dans la prison de Léon :

— Faites rôtir un Cabon,
Assez de Cabons sont dans ce pays !

Louis Cabon répondit
Au cadet de Lesmeur, quand il l'entendit :

— Bien que nous soyons nommés Cabon,
Nous ne méritons pas d'être rôtis ;

Bien que Cabon, nous ne sommes pas des poules,
Et nous ne serons pas rôtis à la broche.

Le cadet de Lesmeur disait,
Assis dans la prison de Léon :

— Ma vijenn lec'h a desirjenn,
Na è ket aman a vijenn ;

En kêr Leon, war ar ru vraz,
O tiskouri gant ma mestraz ;

Tiskouri gant Glaoudina Kabon,
Braoa merc'h iaouank 'zo 'n Leon !

Kanet gant Mari HULO
matez, Plouaret. — 1851

Si j'étais où je voudrais être,
Ce n'est pas ici que je serais ;

Je serais dans la ville de Léon, dans la grande rue,
A discourir avec ma maîtresse ;

A discourir avec Claudine Cabon,
La plus jolie jeune fille qui soit en Léon.

Chanté par Marie HULO,
servante, Plouaret. — 1851.

GLAOUDINA KABON

HA KADET LEZVEUR

Eil kentel

I

Glaoudina Kabon a lâre,
Gant ar vinz d'ann nec'h pa bigne :
— Petra ganin 'zo c'hoarvezet,
Ma c'horf-balen na brenfe ket ?

Ma c'horf-balen na brenfe ket,
Me garie hen gwelet dewet !
Me garie hen gwelet dewet,
Ha me ken mistr vel pa oa grêt !

Glaoudinaïg a lavare,
Lâre d'he mamm, un dez a oe :
— Un davanjer newez 'm cùs bet,
Kadet Lezveur 'n eûs-han prenet.

— Kaset ho tavanjer d'ar gêr,
Tolet-ewez na ve re-ger !
Me 'm bô d'hech davanjerou-fleur,
Kaeroc'h 'wit re kadet Lezveur.

II

Glaoudinaïg a lavare
'N ti kadet Lezveur p'arrue :
— Dalet, aotro ho tanvanjer,
Me 'zo deut d'hen digas d'ar gêr.

— Glaoudina Kabon, ma mestres.
Deut ganin da danva peches ;
Deut ganin da danva peches,
Klewet am eùs oc'h dougeres ;

Mar d'oc'h dougeres, ansaovet,
D'am c'hloarek iaouank tamalet.
— Mar d'on dougeres, eo ouzoc'h,
Na eûs den kirick nemet hoc'h.

CLAUDINE CABON

ET LE CADET DE LEZVEUR

Seconde version

I

Claudine Cabon disait,
En montant son escalier:
— Que m'est-il donc arrivé ?
Mon corset ne lace plus !

Mon corset ne lace plus,
Je voudrais le voir dans le feu !
Je voudrais le voir dans le feu,
Et être aussi mince que quand il fut fait !

Claudine Cabon disait,
Disait un jour à sa mère :
— J'ai eu un tablier neuf,
Et c'est le cadet de Lezveur qui l'a payé.

— Retournez-lui le tablier,
Et prenez garde qu'il ne vous coûte trop cher !
Je vous achèterai des tabliers à fleurs,
Plus beaux que ceux du cadet de Lezveur.

II

Claudine Cabon disait,
En arrivant chez le cadet de Lezveur :
— Reprenez, Monseigneur, votre tablier,
Je suis venue vous le rapporter.

— Claudine Cabon, ma maîtresse,
Venez avec moi goûter les pêches ;
Venez avec moi goûter les pêches,
On m'a dit que vous êtes enceinte.

Si vous êtes enceinte, avouez-le,
Et jetez-en la faute sur mon jeune clerc.
— Si je suis enceinte, c'est de vous,
Nul autre n'en est cause que vous-même,

— Dalet, Glaoudinaïg, kant skoed,
D' vezur ho pugel, pa vô bet ;
Setu azc daou skoed ouspenn,
Na ewit kaout ur vezerenn.

— Hag am be daouzek krouadur,
Hag holl diwar ann avantur,
Me 'm bô d'hê abit satinn-gwenn,
Ho c'haso d'ar skool 'n ur vandenn.

Me 'm eùs seis breur 'n servij 'r roue,
Hag ho dô prestig ho c'honje ;
Neuze vô Glaoudina eureujet,
Pe kadet Lezveur dibennet !

Kadet Lezveur a lavare
D'he vamm, er gêr pa arrue :
— Ma lest d' gomer Glaoudina Kabon,
'Wit n' vinn ket kaset d'ar prizon.

— N' eùs ket Kaboned er vro-ma,
Ma mab, ho lemfe al lec'h-ma !
N'oa ket he gir peurlavaret,
Oa leun ar pors a sarjanted.

III

Tric'houec'h Kabon, euz ar re vad,
'Zo êt da Roazon 'n ur bagad,
Ha na oa hini anezhe
Na oa mil skoed euz he goste.

Kadet Lezveur a lavare
En prizon Roazon, 'n he goanze :
— Laket Kaboned da rosta,
A-walc'h anezhe 'zo 'r vro-ma !

Hag ar C'haboned a lâre
'Vel ma klewjont, eno, neuze :
— 'Wit bea hon hano Kaboned, (1)
N'eo ket nin a vezo rostet.

Kadet Lezveur a lavare
Da dud ar justis, un dez oe :
— Leusket kadet Lezveur mês ar prizon,
D' vont d'eureuji Glaoudina Kabon !

Kanet gant Mari CLEC'H, koaderes
Leguivi Plougras, — Miz Du 1863.

(1) Dans toute la pièce, o' joue sur le mot KABON, qui signifie : Chapon.

— Tenez Claudine, prenez cent écus
Pour nourrir votre enfant, quand il sera né :
Voilà encore deux écus de plus,
Pour avoir des lisières.

— Et quand j'aurais douze enfants,
Tous à l'aventure, (sans pères légitimes),
Je leur aurais des habits de satin blanc,
Et les enverrais à l'école en bande.

J'ai sept frères au service du roi,
Et bientôt ils auront leur congé ;
Alors Claudine Cabon sera épousée,
Ou le cadet de Lezveur sera décapité.

Le cadet de Lezveur disait
A sa mère, en arrivant à la maison :
— Laissez-moi épouser Claudine Cabon,
Pour que je ne sois pas conduit en prison.

— Il n'y a pas de Cabon dans le pays,
Mon fils, qui puisse vous arracher d'ici !
Elle n'avait pas fini de parler,
Que la cour était pleine de sergents.

III

Dix-huit Cabon et des bons,
Sont allés à Rennes en une bande ;
Et il n'était aucun parmi eux
Qui n'eût mille écus à son côté.

Le cadet de Lezveur disait,
Assis dans la prison de Rennes :
— Faites rôtir les Cabon,
Il y en a assez dans le pays !

Et les Cabon disaient,
En l'entendant, là, sur le champ :
— Bien que notre nom soit Cabon,
Ce n'est pas nous qui serons rôtis !

Le cadet de Lezveur disait,
Un jour, aux gens de la justice :
— Faites sortir le cadet de Lezveur de sa prison,
Pour aller épouser Claudine Cabon ! (1)

Chanté par Marie CLEC'H, bûcheronne
Loguivy Plougras, — Novembre 1863

(1) M. Pol de Courcy me fait connaître qu'il y a dans la commune de Saint-Pol-de-Léon une ferme du nom de Lezveur, et qu'il existe encore des Cabon dans le pays.

ANN AOTRO KOADRIOU

HA JANNEDIG RIOU

I

Ann aotro Koadriou hen eûs grêt
'R pez na raje aotro a-bed

'N eûs diwisket he abit-aour,
Gwisket un abit lienn paour ;

Gwisket un abit lienn leoienn,
'Wit mont da di he vererrienn ;

'Wit mont da di he vererrienn,
D' c'hoûd ha hi oa mad d'ar baourienn.

Kenta ti ma 'z eo antreet,
Un tamm bara 'n eûs goulennet.

Roët d'ehan bara louedet,
Roët d'ar c'hi, n'hen debrje ket.

Ac'hane neuze hec'h eo êt
D' di Riou goz, da Bedernek ;

D' di Riou goz, da Bedernek,
Ha goulenn loja hen eûs grêt ;

En kraou ar saoud pe ar c'hezek,
Pe c'hoaz war gornig ann oaled ;

Pe c'hoaz war gornig oaled,
P'autramant gant ho merc'h Jannet.

Riou goz, pa hen eûs klewet,
Da bilad 'nn aotro 'zo komanset.

Jannedig Riou a lâre
D'ho zadig paour, hag en noz-se :

— Ma zadig paour, c'hui zo manket,
Aotro Koadriou 'c'h eûs pilet.

— Ha perag 'ta na rajenn ket,
Komzo insolant 'n eûs lâret ?

Komzo insolant 'n eûs lâret,
Goull' mont da vêdoc'h da gousket !

LE SEIGNEUR DU BOISRIOU
ET JEANNE RIOU

I.

Le seigneur du Boisriou a fait
Ce que nul autre seigneur n'eut fait ;

Il a mis bas son habit doré,
Et revêtu un habit de toile pauvre (commune) ;

Il a revêtu un habit de grosse toile,
Pour aller à la maison de ses fermiers ;

Pour aller à la maison de ses fermiers,
Afin de voir s'ils étaient bons pour les pauvres.

Dans la première maison où il est entré,
Il a demandé un morceau de pain.

On lui a donné du pain moisi,
Si on l'eût donné à un chien, il ne l'eût pas mangé.

Alors, de là il est allé
A la maison du vieux Riou, à Pédernec ;

A la maison du vieux Riou, à Pédernec,
Et il a demandé à loger ;

Dans l'étable aux vaches, ou dans l'écurie,
Ou encore sur le coin de la pierre de leur foyer;

Ou encore sur le coin de la pierre de leur foyer,
Ou bien avec leur fille Jeanne.

Quand le vieux Riou entendit (cela),
Il commença à battre le seigneur.

Jeanne Riou disait
A son pauvre cher père, cette nuit-là :

— Mon pauvre cher père, vous avez manqué,
Vous avez battu le seigneur du Boisriou !

— Et pourquoi donc ne le ferais-je pas ?
Il a prononcé des paroles insolentes ;

Il a prononcé des paroles insolentes,
Demandé à aller coucher avec vous !

Met kê warlec'h, ha lâr d'ehan,
C'houlennan iskus digant-han ;

Iskus da dad, iskus da vamm,
Iwe da iskus da hunan.

— 'Wit henoz, ma zad, na inn ket,
Rag ann aotro 'zo koleret ;

Met warc'hoas beure, beure-mad,
Me iel' d' Goadriou, war ma zroad.

II

Jannedig Riou 'vonjoure,
En Koadriou pa arrue :

— Demad d'ac'h, aotro Koadriou,
Me 'zo deut da c'houl' iskuzou ;

Iskus ma zad, iskus ma mamm,
Iwe ma hini ma hunan.

— Jannet Riou, m'hoc'h eureujo,
P' vefet bet ter noz en Koadriou,

Hag o kousket gant ann aotro ;
Dre ma brasa le, m'hoc'h eureujo.

Jannedig Riou a lâre,
Ann dervet noz pa achue :

— Aotro Doue, petra lârinn
D'am zad, er gôr pa arruinn ?

Disenoret ma breur bêlek,
Kollet fortun ma c'hoerezed !

P'antreinn, ar zul, en ilis,
Me 'vô diskouezet gant ar bis.

Ma lâro ann eil d'egile :
— Sell serc'h 'nn aotro Koadriou aze !

— Tawet, Jannedig, n'oelet ket,
Me hoc'h eureujo pa garfet.

Bars ann traon na pa ziskenfet,
Mewel ha mates 'c'houlenfet ;

Mewel, mates d'ho serviji,
Ha vefet ann itron en ti.

Mais vas après lui et dis-lui
Que je lui demande excuse ;

(Demande) excuse pour ton père et ta mère,
Et demande aussi pour toi-même.

— Pour ce soir, mon père, je n'irai pas,
Car le seigneur est en colère ;

Mais demain matin, de bon matin,
J'irai au Boisriou, mon père.

II

Jeanne Riou souhaitait le bonjour,
En arrivant au Boisriou :

— Bonjour à vous, seigneur Du Boisriou,
Je viens faire des excuses ;

Les excuses de mon père, celles de ma mère,
Et aussi les miennes.

— Jeanne Riou, je vous épouserai,
Quand vous aurez passé trois nuits au Boisriou,

Et couché avec le seigneur ;
J'en fais serment, je vous épouserai.

Jeanne Riou disait,
Quand la troisième nuit finissait :

— Seigneur Dieu, que dirai-je
A mon père. quand j'arriverai à la maison ?

J'ai déshonoré mon frère prêtre,
Et perdu la fortune (le sort) de mes sœurs !

Quand j'entrerai, le dimanche, dans l'église,
Je serai montrée au doigt,

Et l'on se dira l'un à l'autre :
— Voilà la concubine du seigneur Du Boisriou !

— Taisez-vous, Jeanne, ne pleurez pas,
Je vous épouserai, quand vous voudrez.

Lorsque vous descendrez,
Vous demanderez valet et servante ;

Valet et servante pour vous servir,
Et vous serez la dame de la maison.

Jannedig Riou a lâre,
Traon gant ar vinz pa ziskenne :

— Mewel ha mates d'am servija,
Mar ben-me itron ann ti-ma !

C'hoar ann aotro a lavaras
Da Jannet Riou, p'hi c'hlewas :

— Itron ama na vefet ket,
Serc'h d'ann aotro, na lâran ket ;

Un dimezell a Lezobré,
'Vo itron ama dre c'hraz Doue !

Jannedig Riou a lâre,
Krec'h, d'ann aotro, pa arrue :

— Aotro Doue, petra 'lârinn,
Ebars ar gêr pa arruinn ?

— Tawet, Jannet, na oelet ket,
Me hoc'h eureujo pa garfet ;

M'hoc'h eureujo d'am palefrenier,
P'autramant da vab ma merer.

— N'eo ket 'wit ma roï d'ho palefrenier,
Kenneubeud da vab ho merer ;

Kenneubeud da vab ho merer,
Am eùs abuzet ma amzer !

III

Jannedig Riou a lâre
War chausal 'r stank pa arrue :

— Aotro Doue, petra a rinn ?
Mar an d'ar gêr, pilet a vinn ;

Mar an d'ar gêr, pilet a vinn,
Mar an er stank, beuet a vinn.

N'oa ket he gir peurlavaret,
War he fenn er stank eo em dolet.

IV

Ar palefrenier a lâre
Er gêr, d'ann aotro, p'arrue :

Jeanne Riou disait,
En descendant l'escalier :

— Valet et servante pour me servir,
Si je suis la Dame de cette maison !

La sœur du seigneur répondit
A Jeanne Riou, quand elle entendit :

— Dame ici vous ne serez point,
La concubine du Seigneur je ne dis pas ;

Une demoiselle Des Aubrays
Sera la Dame ici, grâce à Dieu !

Jeanne Riou disait
Au Seigneur, en arrivant en haut (dans sa chambre) :

— Seigneur Dieu, que dirai-je,
Quand j'arriverai à la maison!

— Taisez-vous, Jeanne, ne pleurez pas,
Je vous marierai quand vous voudrez ;

Je vous marierai à mon palefrenier,
Ou bien au fils de mon fermier.

— Ce n'est pas pour que vous me donniez à votre palefrenier,
Ni davantage au fils de votre fermier ;

Ni d'avantage au fils de votre fermier,
Que j'ai perdu mon temps !

III

Jeanne Riou disait
En arrivant sur la chaussée de l'étang :

— Seigneur Dieu, que ferai-je ?
Si je vais à la maison, je serai battue ;

Si je vais à la maison, je serai battue,
Si j'entre dans l'étang, je serai noyée.

A peine avait-elle fini de parler,
Qu'elle se jeta, la tête la première, dans l'étang.

IV

Le palefrenier disait
Au seigneur, en arrivant à la maison :

— Aotro Doue ! ma mestrig koant,
Braoa plac'h iaouank 'zo er stank !

Met he botaou hag he lêrou,
Henvel int euz re Jannet Riou !

— Mar 'ma Jannet Riou er stank,
Me 'm eùs war he bis un diamant ;

Me 'm eùs war he bis un diamant,
'Oa koustet d'in seis livr ha kant.

Mar eo Jannet Riou beuet,
Ar glaz-braz d'ezhi 'vô sonet ;

Ar glaz-braz d'ezhi 'vô sonet,
'Vel pa vije marw ma fried ;

'Vel pa vije marw ma fried,
Ma vije bewet, 'vije bet !

Kanet gant Jannet AR GALL,
mates en Kerarborn, Plouaret — 1849

— Seigneur Dieu, mon gentil maître,
La belle jeune fille qui est dans l'étang !

Sa chaussure et ses bas
Ressemblent à ceux de Jeanne Riou !

— Si Jeanne Riou est dans l'étang,
J'ai à son doigt un diamant ;

J'ai à son doigt un diamant
Qui m'a coûté cent et sept livres ;

Si Jeanne Riou s'est noyée,
On lui sonnera le grand glas ;

On lui sonnera le grand glas,
Comme si elle était morte ma femme ;

Comme si elle était morte ma femme,
Si elle avait vécu, elle le serait devenue. (1)

Chanté par Jeanne LE GALL,
servante à Keranborgne, Plouaret — 1849.

(1) Comme on le verra par la pièce qui suit, cette ballade a été appliquée à deux personnages différents, un Boisriou, et un marquis du Cludon. Peut-être l'analogie de deux aventures attribuées à ces personnages en est-elle la cause, et le second poëte aura trouvé commode de s'approprier une œuvre déjà populaire, en changeant les noms propres, et en y introduisant quelques modifications de détail. Cela n'est pas rare, du reste, dans la poésie populaire.

MARKIS AR C'HLEAND

HA JANNET RIOU

I

Markis ar C'hleand hen eùs grêt
'R pez n' raje mab ozac'h mad 'bed.

Un abit paour hen eùs gwisket,
'Wit mont er bloaz-man d' glask he voed.

Kenta aluzenn 'c'houlennas,
'Oa en ti an-nep hen ganas;

— Bonjour ha joa bars ann ti-man,
Un tieges mad 'zo aman ;

Un tièges mad 'zo aman,
Roët 've 'n aluzenn en-han ?

Hervez ann tres euz ho tillad,
'C'h eùs maget un aotro bennag.

— Markis ar C'hleand 'm eùs maget,
Met me garje n'am bije ket;

Met me garje n'am bije ket,
Karout 'ra 'r gwinn hag ar merc'hed ;

Karout 'ra 'r merc'hed hag ar gwinn,
A denn, peurvuia, da wall-tinn ;

Ha tech ann dud-jentil bepred
Eo karout ar gwinn, ar merc'hed.

Aluzenn d'ehan 'zo roët.
Ha mès ann ti eo sortiet :

E-mès ann ti eo sortiet.
Da di Rio goz hec'h eo êt.

— Bonjour ha joa bars ann ti-man,
Lojet a ve ar paour en-han ?

Un tieges mad 'zo aman.
Lojet a ve ar paour en-han ?

LE MARQUIS DU CLUDON

ET JEANNE RIOU

I.

Le marquis du Cludon a fait
Ce que n'eût fait le fils d'aucun bon chef de maison.

Il a revêtu un habit de pauvre,
Pour aller, cette année, chercher son pain.

La première aumône qu'il demanda,
Ce fut chez celle qui le mit au monde :

— Bonjour et joie dans cette maison,
Il y a un bon ménage ici ;

Il y a un bon ménage ici,
Y donne-t-on l'aumône ?

A voir vos vêtements,
Vous avez élevé quelque Seigneur!

— Oui, j'ai élevé le marquis du Cludon,
Mais je voudrais ne l'avoir pas fait ;

Mais je voudrais ne l'avoir pas fait,
Il aime le vin et les filles ;

Il aime les filles et le vin,
Ce qui conduit ordinairement à une mauvaise fin ;

Et le défaut des gentilshommes toujours
Est d'aimer le vin et les filles.

On lui donne l'aumône,
Et il sort de la maison ;

Il sort de la maison
Et se rend chez le vieux Rio.

— Bonjour et joie dans cette maison,
Il y a ici un bon ménage ;

Il y a ici un bon ménage,
Y loge-t-on le pauvre ?

En kraou ho saoud pe ho kezek,
Pe war ur c'horn euz hoc'h oaled,

Pe gant ar goanta ho merc'hed,
Ho merc'h Jannedig, mar karet ?

Na Rio goz, 'vel ma klewas,
Ur fasad d'ehan a roas.

E-mès ann ti e sortias,
He abit paour a diwiskas ;

Unan satinn-glaz a lakas,
Jannedig Rio hen gwelas.

— Leall ma zad, c'hui 'zo manket,
Markis ar C'hleand 'c'h eùs skoët !

— Kers war he lerc'h ha dizro-han,
Ha goulenn pardon digant-han ;

Hag ewit da vamm ha da dad,
Dre ma oa chanjet he dillad.

— Markis ar C'hleand, distroët
Ma zad, ma mamm a iskusfet ;

Iskuzet ma mamm ha ma zad,
Dre m'ho poa chanjet ho tillad .

— Hoc'h iskus, Jannedig, 'zo grêt,
Hini ho tad na vezo ket ;

Hini ho tad na vezo ket,
Ken veet bet ganen 'r valanek.

Pa veet arru er C'hleunio,
Jannet Rio, m'hoc'h iskuzo. (1)

II

Jannedig Rio a lâre,
Bars ar C'hleand pa arrue :

— Roït d'in skabell d'azea,
Mar ven-me markizes ama.

Ar vates vihan d-eùs lâret,
Kerkent ha ma d-eùs hi klewet :

(1) Ces deux vers ont tout l'air d'une variante des deux précédents.

Dans votre étable à vaches ou dans votre écurie,
Ou sur le coin de la pierre de votre foyer ;

Ou avec la plus jolie de vos filles,
Votre fille Jeanne, si vous voulez ?

Quand le vieux Riou l'entendit,
Il lui donna un soufflet.

Il sortit de la maison
Et ôta son habit de mendiant ;

Il en mit un de satin bleu,
Mais Jeanne Riou le vit (faire) :

— Ah ! mon père, vous avez manqué,
Vous avez frappé le marquis du Cludon !

— Cours après lui et calme-le,
Et demande-lui pardon ;

(Demande) pour ta mère et ton père,
Parce qu'il avait changé d'habits.

— Marquis du Cludon, retournez,
Afin que vous excusiez mon père et ma mère ;

Excusez mon père et ma mère,
Parce que vous aviez changé d'habits.

— Votre excuse, Jeanne, est acceptée,
Celle de votre père ne le sera pas ;

Celle de votre père ne le sera pas,
Jusqu'à ce que vous ayez été avec moi dans la genêtaie :

Quand vous serez arrivée au *Cleuziou*, (1)
Jeanne Riou, je vous excuserai.

II

Jeanne Riou disait,
En arrivant au Cludon :

— Donnez-moi escabeau ponr m'asseoir,
Si je dois être marquise ici.

La petite servante a répondu,
Aussitôt qu'elle a entendu :

(1) « Ar C'hleuniou » — même nom que « Cludon, » ce dernier étant composé de « Kleuz » fossé, et on « don ou doun, » profond. « Ar C'hleand » est une altération du même mot.

— Markizes ama n' vefet ket.
Met da c'hortos gwell' da donet !

Jannet Rio, 'vel ma klewas.
Da vord ann dour mont a reas :

— Gwerc'hes Vari. lavaret d'inn
Pe me 'c'h a en dour. pe na inn ?

Mar an en dour. a vin beuet,
Mar chomman er-mês. 'vo lâret :

— Sell aze ur plac'h 'oa laeret.
Gant markis ar C'hleand 'oa ét !

Euz he gwall-ôl a d-eûs sentet.
Euz he hini mad na d-eus ket ;

Euz he hini mad na d-eûs ket,
Et eo en dour, hag 'eo beuet !

III

Markis 'r C'hleand hag he bajig
Dremenas 'nn dour-ze abredig.

Ar paj-bihan a lavare
Da varkis 'r C'hleand, en de-se :

— 'N han' Doue, sellet, mestrig paour,
Braoa femmelenn 'zo en dour !

Sellet euz he boton, he lêro,
Henvel euz re Jannet Rio !

— Mar 'ma Jannet Rio er stank,
Me 'm eûs war he bis un diamant ;

Me 'm eûs war he bis un diamant,
A gouste d'in ur skoed ha kant.

Markis ar C'hleand a lâre,
O kregi 'n he dorn euz ann dour-ze : .

— Jannedig Rio, d'in lâret,
Petra 'zo kiriek m'hoc'h em veuet ?

— N'eo ar gouarneres milliget
'Zo kiriek ma 'z on em veuet.

Pa c'houlennis skabell, d'azea,
Mar ven markizes en ti-ma ;

— Marquise ici vous ne serez point,
Si ce n'est en attendant mieux !...

Quand Jeanne Riou entendit (cela),
Elle se rendit au bord de l'eau :

— Vierge Marie, dites-moi,
Irai-je dans l'eau, ou n'y irai-je point ?

Si je vais dans l'eau, je serai noyée,
Si je reste dehors, on dira :

— Voilà une fille qui a été enlevée !
Elle était allée avec le marquis du Cludon.

Elle a obéi à son mauvais ange,
Et n'a pas (obéi) à son bon ange ;

Elle n'a pas obéi à son bon ange,
Elle est entrée dans l'eau, et s'est noyée !

III

Le marquis du Cludon et son petit page
Passèrent près de cette eau, de bon matin.

Le petit page disait
Au marquis du Cludon, ce jour-là :

— Au nom de Dieu, voyez, mon pauvre maître,
La belle femme qui est dans l'eau !

Voyez sa chaussure et ses bas,
Qui ressemblent à ceux de Jeanne Riou !

— Si c'est Jeanne Riou qui est dans l'étang,
J'ai à son doigt un diamant ;

J'ai à son doigt un diamant,
qui m'a coûté cent et un écus.

Le marquis du Cludon disait
En prenant sa main et la retirant de l'eau :

— Jeanne Riou, dites-moi,
Pourquoi vous êtes-vous noyée ?

— C'est la gouvernante maudite
Qui est la cause que je me suis noyée :

Quand je lui demandai un escabeau, pour m'asseoir,
Si je dois être marquise dans cette maison,

Hi deveùs d'in-me respontet :
— Markizes ama n' veet ket ;

Markizes ama n' veet ket,
Met da c'hortos gwell' da donet.

— E-mês ann dour 'vezo tennet,
Er c'hœur uc'hellan interret,

'Vel pa vije bet ma fried,
Mar dije bewet, 'vije bet ! (1)

Dastumet en Plougouver.

(1) Comme on le voit, dans cette version, le poëte suppose que Jeanne Riou aurait encore parlé après sa mort, pour faire connaître la raison qui l'avait portée à se donner la mort.

Elle me répondit :
Marquise ici vous ne serez point;

Marquise ici vous ne serez point
Si ce n'est en attendant mieux.

— Elle sera retirée de l'eau,
Et enterrée au haut du chœur,

Comme si elle avait été ma temme;
Si elle avait vécu, elle l'aurait été! (1)

Recueilli à Plougonver.

(1) Ce gwerz n'est qu'une version du précèdent, avec changement du nom du héros. Il est difficile de savoir si l'enlèvement qui en fait le sujet doit être attribué à un seigneur du Cludon, ou du Boisriou. Le château du Cludon, en breton « Ar C'hleunlou » et par corruption « Ar C'hleand, » était situé dans la commune de Plougonver (arrondissement de Guingamp), où l'on en voit encore les ruines. Il appartenait à la famille de Kergorlal. La famille du Boisriou existe encore en Bretagne. Il y a plusieurs maisons nobles de ce nom, mais je n'en connais pas en Pédernec. Le château du Boisriou, dans la commune de Trévou-Tréguignec, canton de Perros-Guirec, est encore habité par une famille de ce nom.

AR BARON BIHAN

I

Ar baron bihan 'vonjoure,
Er Pont-newez pa arrue : (bis)

— Bonjour ha joa holl en ti-ma,
Ar vates vihan pelec'h 'ma ? (bis)

— Eman duhont bars ar jardinn,
O tibab kaol ha louzou finn ; (bis)

O tibab kaol ha louzoio
Hec'h a d'ober ar soubenno. (bis)

— Pajig, pajig, ma faj bihan,
Kê d' lâret d'ar vates vihan (bis).

Donet d'ar gêr, ha dont buhan,
Da gomz gant ar baron bihan. (bis)

— Mates vihan, poania a ret ;
Dibab saladenn co a ret ? (bis)

— Dibab saladenn na ran ket,
Dibab ar c'hoal, al louzou finn ; (bis)

Dibab ar c'haol, al louzoio
Hec'h a da ober soubenno. (bis)

— Lâret 'zo d'ac'h, mates vihan,
Donet d'ar gêr, ha dont buhan ; (bis)

Donet d'ar gêr, ha dont buhan,
Da gomz gant ar baron bihan.

— Lâret d'ar baron, lâret d'ehan,
N'am eûs netra d'ober gant-han. (bis)

— Lâres-te d'in-me, paj bihan,
A d-eûs lâret 'r vates vihan ? (bis)

— 'R vates vihan 'zo fur ha koant,
Met un tammig 'eo arrogant ; (bis)

Lâret e d-eûs d'in lâret d'ac'h
N' defoa netra d'ober ganac'h. (bis)

LE PETIT BARON

I

Le petit baron souhaitait le bonjour,
En arrivant au Pont-Neuf :

— Bonjour et joie à tous dans cette maison,
La petite servante où est-elle ?

— Elle est là-bas dans le jardin,
A choisir des choux et des herbes fines ;

A choisir des choux et des herbes
Qui servent à faire la soupe.

— Petit page, petit page, mon petit page,
Va dire à la petite servante

De venir à la maison, et de venir vite,
Afin de parler au petit baron.

— Petite servante, vous vous donnez de la peine ;
Est-ce choisir de la salade que vous faites ?

— Je ne choisis pas de la salade,
Mais des choux et des herbes fines ;

Je choisis les choux et les herbes
Qui servent à faire la soupe.

— On vous dit, petite servante,
De venir à la maison, et de venir vite ;

De venir à la maison, et de venir vite,
Afin de parler au petit baron.

— Dites au petit baron, dites-lui,
Que je n'ai pas affaire à lui.

— Dites-moi, mon petit page,
Ce que vous a répondu la petite servante ?

— La petite servante est sage et jolie,
Mais elle est un peu arrogante ;

Elle m'a dit de vous répondre
Qu'elle n'avait pas affaire à vous.

— Na grêt-c'hui d'in-me, hostizes,
Kousket un noz gant ho mates ; (bis)

Me 'roï' d'ac'h pemp kant skoed arc'hant-gwenn,
Ha kement-all en aour melenn ;

Ha kement-all en aour melenn,
D'ar vates vihan, he goulenn. (bis)

— Mates vihan, mates vihan,
Deut-c'hui d'ar gêr, ha deut buhan ; (bis)

Deut-c'hui d'ar gêr, ha deut buhan,
Da avan d'ar baron he goan ; (bis)

Ha d'ober d'ehan he wele,
Ewit hen disober goude. (bis)

Me 'c'h a d'am gwele, ha me klanv,
C'hui 'roï' d'ar baron da goania ; (bis)

Pa gasfet ar meuz diwezan,
Pô ur presant kaer digant-han. (bis)

— Salv-ho-kraz, 'mezhi, ma mestres,
P'oc'h bet em andret traitoures ; (bis)

Me 'c'h a d' wiska ma boutou skanv,
'Wit reï d'ar baron da goanian. (bis)

II

P'oa 'r meuz diweza servijet,
Da glask lojeis hi a zo ét : (bis)

Da glask lojeis hi a zo ét,
Da di he faeron hec'h eo ét ; (bis)

— Ma faeron, digorret ho tor,
Ho fillores 'zo 'c'houl digor ; (bis)

Gwell' eo ganen koll ma buhe
'Wit koll ma enor 'r Pont-newe ! (bis)

Kanot gant Jannet AR GALL
Plouaret — 1849.

— Faites-moi, hotesse,
Coucher une nuit avec votre servante ;

Je vous donnerai cinq cents écus en argent blanc,
Et autant en or jaune ;

Et autant en or jaune,
Et à la petite servante, ce qu'elle demandera.

— Petite servante, ma petite servante,
Venez à la maison, et venez vite ;

Venez à la maison et venez vite,
Pour préparer à souper au baron;

Et pour lui faire son lit,
Et le défaire après :

Je vais dans mon lit, je suis malade,
Vous préparez à souper au baron ;

Quand vous lui porterez le dernier mets,
Vous recevrez de lui un beau présent.

— Sauf votre grâce, dit-elle ma maîtresse,
Puisque vous avez été traîtresse à mon endroit,

Je vais mettre mes souliers légers,
Pour servir à souper au baron.

II

Quand elle eut servi le dernier mets,
Elle alla chercher logement (ailleurs) ;

Elle alla chercher logement,
Et elle se rendit dans la maison de son parrain.

— Mon parrain, ouvrez votre porte,
C'est votre filleule qui demande qu'on lui ouvre ;

J'aime mieux perdre la vie
Que perdre mon honneur au Pont-Neuf !

Chanté par Jeanne LE GALL,
Plouaret — 1849.

AR C'HOMBLAD IAOUANK

I

Me 'wel arru 'r c'homblad iaouank,
En he dreid ur boutou lignant ;

En he dreid ur boutou lignant,
War he vantel c'houec'h renk pasamant ;

War he vantel c'houec'h renk pasamant,
Tri 'zo en aour, tri en arc'hant.

Ar c'homblad iaouank 'vonjoure
War bave Linan (1) pa ziskenne.

— Demad ha joa holl er gêr-man,
Ar prizon braz pelec'h eman ?

Ar prizon braz pelec'h eman,
Ma 'z aï' 'r c'homblad iaouank en-han ?

Ar jeolieres a lâras
D'ar c'homblad iaouank, p'hen klewas :

— N'hoc'h eûs ezomm da ober goap,
Me 'gavo prizon d'ho lakâd ;

Me ho lakaï' er bassefos,
Lec'h na welfet na de na noz.

— Na mar an-me er bassefos,
Me renko kaout ur gwele-klos ;

Me renko kaout ur gwele-klos,
Ur plac'hig koant ganen en noz.

Ar jeolieres a lâras
D'ar c'homblad iaouank, p'hen klewas :

— Me 'glasko 'r plac'h diwar-ar-meas,
Hag a lampo 'n ho kerc'henn eas ;

(1) Peut-être Dinan, — car je ne connais pas de ville ni de bourg en Bretagne qui s'appelle Linan.

LE JEUNE COMTE[1]

I

Je vois venir un jeune comte,(1)
Ayant aux pieds des chaussures de.... (2)

Ayant aux pieds des chaussures de....
Et à son manteau six rangs de passementerie ;

A son manteau six rangs de passementerie,
Trois sont d'or, et trois d'argent.

Le jeune comte souhaitait le bonjour,
En descendant sur le pavé de Linan (?) :

— Bonjour et joie a tous dans cette ville,
La grande prison où est-elle ?

La grande prison où est-elle,
Afin que le jeune comte y aille ?

La géolière répondit,
Au jeune comte, quand elle l'entendit :

— Vous n'avez pas besoin de plaisanter,
Je trouverai prison pour vous mettre ;

Je vous mettrai dans la basse-fosse,
Où vous ne verrez ni jour ni nuit.

— Si je vais dans la basse-fosse,
Il faudra que j'aie un lit-clos ;

Il faudra que j'aie un lit-clos,
Et une jolie fille, pour la nuit.

La géolière répondit
Au jeune comte, quand elle entendit :

— Je vous chercherai une fille des champs,
Qui vous sautera facilement au cou ;

(1) Je ne connais pas le mot « ar c'homblad », que m'a donné ma chanteuse ; je le soupçonne d'être quelque altération de « komt » — comte, et je traduis ainsi.

(2) Je ne sais comment traduire l'expression bretonne « bouton lignant. » s'agirait-il d· et « lignant » viendrait-il du mot latin « lignum, » bois ? —

« sabots,

Hag a lampo just 'n ho kerc'henn,
He hano 'zo ar ganabenn.

— Me n' vinn ket krouget gant kerdenn,
Me 'm eùs arc'hant, 'breno seï gwenn;

Me 'm eûs arc'hant, 'breno seï gwenn,
Pa goustfe pemp skoed ar walenn;

Abalamour d'am c'hoar-henan,
'Zo itron vraz bars ar gêr-man:

'Zo itron vraz bars ar gêr-ma,
Lakafe he c'halon da ranna.

II

Ar c'homblad iaouank a lâre,
Dre he botans pa bourmene :

— Tado ha mammo, me ho ped,
Ho pugale a gastifet;

Ho pugale a gastifet,
Rag me, siouas d'in, n'on ket bet.

N'eo balamour da laeronsi,
'Roan dismegans d'am zud ha din ;

Balamour d'ur plac'hig tric'houec'h vloaz,
Vije em c'hoad o keuneuta ;

Me 'c'h ober gant-hi 'vel a garenn,
O planta ma c'hleve en he fenn ;

O planta ma c'hleve en he fenn,
Goude hi flantis er c'hlazenn.....

. . . .

Kanet gan Marc'harit FULU

Qui vous sautera juste au cou,
Et dont le nom est la fille du chanvre !

— Moi, je ne serai pas pendu avec des cordes,
J'ai de l'argent et j'achèterai de la soie blanche ;

J'ai de l'argent et j'achèterai de la soie blanche,
Dût-il m'en coûter cinq écus l'aune ;

A cause de ma sœur aînée,
Qui est grande dame dans cette ville ;

Qui est grande dame dans cette ville,
Cela lui briserait le cœur.

II

Le jeune comte disait,
En se promenant sur la potence :

— Pères et mères, je vous en prie,
Corrigez vos enfants ;

Corrigez vos enfants,
Car moi je ne l'ai pas été, pour mon malheur !

Ce n'est pas pour un vol
Que je fais le déshonneur des miens et de moi-même :

C'est à cause d'une jeune fille de dix-huit ans,
Qui venait chercher du bois dans ma forêt :

Je disposai d'elle à ma volonté,
Puis, je lui plantai mon épée dans la tête ;

Je lui plantai mon épée dans la tête,
Puis je l'enterrai sous le gazon !....

. . . .

Chanté par Marguerite PHILIPPE.

GLAOUDINA AR GAC

I

— Glaoudina, d'in-me lavaret,
Ped krouadur hoc'h eûs ganet ?
Me hen asur hag hen promet,
N'ho pô en nep-giz drouk a-bed.

— Me hen asur hag hen promet,
Nemet unan n'am eûs ganet ;
Ewit ur plac'hig seitek vloaz,
Na on ket pell daleet c'hoaz.

— Ma sarjanted, en-hi kroget,
Ha da Vontroulez hi c'haset !
Ouzimp-ni a d-eûs anzavet
Penoz pec'heres hec'h eo bet.

— Salv-ho-kraz, aotro Kernewez,
Da Vontroulez n'am c'hasfet ket ;
Da Vontroulez n'am c'hasfet ket,
Ma c'heront 've disenoret ;

D'ar gêr a Roazon ma c'haset,
Me 'aïo ganac'h pa garfet....
P'arru Glaoudina en Roazon ;
— Da betra 'nn tantad 'zo 'tal ar prizon ?

Da betra 'nn tantad 'zo 'tal ar prizon ?
Pa sellan out-han, 'spont ma c'halon !
— O ann tantad-se, Glaoudina,
'Zo da dewi ur plac'h iaouank ;

'Zo da dewi ur plac'h iaouank,
D-eûs lac'het he mab hep badeziant !
— M'ho dije grêt 'r serjanted er-fad,
Oa 'nn aotro Kernewez en tan gant Glaoudina 'r Gac !

CLAUDINE LE GAC

I

— Claudine, dites-moi,
A combien de créatures (enfants) avez-vous donné le jour ?
Je vous le promets et l'assure,
On ne vous fera pas de mal, en aucune façon.

— Je le promets et l'assure,
Je n'ai donné le jour qu'à une seule ;
Pour une jeune fille de dix-sept ans,
Je n'ai pas encore perdu de temps.

— Mes sergents, saisissez-la,
Et la conduisez à Morlaix !
Elle nous a avoué
Qu'elle a été pécheresse.

— Sauf votre grâce, monseigneur du Kernevez,
Vous ne me conduirez pas à Morlaix ;
Vous ne me conduirez pas à Morlaix,
Car mes parents seraient déshonorés ;

Conduisez-moi à la ville de Rennes,
Je vous suivrai quand vous voudrez.....
Quand Claudine arrive à Rennes ;
— Pourquoi ce bûcher qui est auprès de la prison ?

Pourquoi ce bûcher qui est auprès de la prison ?
Quand je le regarde, mon cœur s'effraie !
— Oh ! ce bûcher-là, Claudine,
Est pour brûler une jeune fille ;

Est pour brûler une jeune fille
Qui a tué son fils sans baptême !
— Si les sergents avaient fait leur devoir,
Le seigneur du Kernevez serait dans le feu avec Claudine Le Gac. (1)

(1) La pièce doit être incomplète.

UL LAC'HERES HE BUGEL

I

Me 'zo merc'h un hostizes a barous Lanmerin, (1)
Am eûs bet er bloaz-man ur bugel, siouas d'in !

Am eùs bet ur bugel, hag am eùs-han lac'het,
Indan jijenn ar groaz am eùs-han bet laket.

Un ijenn, gant he droad, 'n eùs hen disoloët,
Na ioulle ket Doue e kuzjenn ma fec'het.

Balamour ma oann merc'h un tavarnier pinvik,
Me 'oa karet gant ann holl, ha nobl ha pinvidik.

Mouchouero *à la mod*, koefo dantelezet ;
Brema, 'n finn ma buhe, un hinvis rousinet !

Me 'm eùs tapet ma mab, hen laket 'n ur baner,
Laket war goupl ma brec'h, hag êt gant-han en kêr :

— Demad, aotro 'r barner, hag aotro 'l lutanant,
Setu ma bugel ganen, ha ma c'horf ama presant :

Me 'm eùs lac'het ma mab, hen laket 'n ur baner,
Da glewet ma jujamant, hag iwe ma mizer.

Setu ama ma mab, aotro al lutanant,
Grêt justis war ma c'horf, pa 'z on ama presant !....
. . . .

Menec'h ar gouvent c'hlaz ha breudeur Sant Franses,
Ar re-se 'selle piz, pa oant euz ma c'hoves :

— Kouraj, 'me-z-he, ma merc'h, hag as pe lac'het kant,
Hec'h i d'ar barados brema soudenn vatant ;

Komer fians en Doue hag er Werc'hes Vari,
Hag as pe lac'het kant, d'ar baradoz hec'h i !....
. . . .

Kanet gant Mari-Job KADO,
Plouaret — 1847.

(1) Lanmérin, dans l'arrondissement de Lannion.

L'INFANTICIDE

I

Je suis la fille d'une hôtesse de la paroisse de Lanmérin,
Et j'ai eu, cette année, un enfant, pour mon malheur !

J'ai eu un enfaut, et je l'ai tué ;
Je l'ai mis sous la tige de la croix.

Un bœuf l'a découvert avec son pied ;
Dieu ne voulait pas que mon péché restât caché.

Comme j'étais la fille d'un riche tavernier,
J'étais aimée de tout le monde, les nobles et les riches.

(J'avais) des mouchoirs à la mode, des coiffes à dentelles,
Et à présent, pour finir ma vie, (j'aurai) une chemise soufrée !

J'ai pris mon fils, je l'ai mis dans un panier,
Que j'ai mis sur le pli de mon bras, et je l'ai porté en ville.

— Bonjour, seigneur juge et seigneur lieutenant,
Voici mon enfant, et mon corps aussi :

J'ai tué mon fils et je l'ai mis dans un panier,
(Et je suis venue) entendre mon jugement et ma misère.

Voici mon fils, seigneur lieutenant,
Exercez votre justice sur mon corps, puisque me voici présente !...

. . . .

Les moines du couvent bleu et les frères de Saint-François,
Ceux-là me regardaient de près, pendant qu'ils me confessaient :

— Courage, disaient-ils, ma fille, et quand tu en aurais tué cent,
Tu iras au Paradis, à l'instant même ;

Prends confiance en Dieu et dans la Vierge Marie,
Et quand tu en aurais tué cent, au paradis tu iras !....

. . . . (1)

Chanté par Marie-Josèphe CADO.
Plouaret, — 1847.

(1) La pièce doit être incomplète.

MARGODIG GILLARD

I

Pa is d'ar stank gant ma dillad,
Me na sonjenn nemet en mad ;
Pa dolis ma linsell er stank,
Oa paket en-hi 'n inosant !

Pesketerrienn d-eùs ma gwelet,
Hag a lakas ma c'homerret ;
Hag a lakas ma c'homerret,
Da gas d'ar prizon d'ann Naonet.

II

Ann aotro kapusinn 'lâre,
Er gador-sarmon pa bigne :
— En prizon 'n Naonet me 'zô bet,
Gwalc'h ma c'halon am eùs goelet,

'Welet ur plac'hig tric'houec'h vloaz
Ebars ar prizon o kana
Litaniou 'r Werc'hes Varia,
Hi n' d-eùs ket tri do da vewa !

Merc'hedigo iaouank, m'ho ped
Da vont d'ar prizon d'hi gwelet,
Fourdelizenn ann holl verc'hed,
Mezelour ann itronezed.

Margodig Gillard 'c'houlenne
Digant 'r merc'hed iaouank 'n de-se ;
— Merc'hedigo, d'in lavaret
Petra a-newez 'c'h eùs klewet ?

P'oc'h deut d'am gwelet d'ar prizon,
Klewet hoc'h eùs a vinn krouget ?
— Leall, Margodig, n'hon eùs ket
Klewet lâret 'vijeac'h krouget :

'Bars ar sarmon ni a zo bet,
Hag a eo d'imp gourc'hemenet
Donet d'ar prizon d'ho kwelet,
Fourdelizenn ann holl verc'hed :

MARGUERITE GUILLARD

I

Quand j'allai à l'étang avec mes hardes,
Je ne songeais qu'à bien ;
Quand je jetai mon drap de lit dans l'étang,
Un innocent (petit enfant) y était enveloppé !

Des pêcheurs m'ont vue,
Et ils me firent prendre ;
Et ils me firent prendre,
Pour m'envoyer en prison, à Nantes.

II

Le sieur capucin disait,
En montant dans la chaire à prêcher :
— J'ai été à la prison de Nantes,
Et j'ai pleuré à noyer mon cœur,

En voyant une fillette de dix-huit ans
Chantant dans la prison
Les litanies de le Vierge Marie ;
Et elle n'a pas trois jours à vivre !

Jeunes fillettes, je vous prie
D'aller la voir dans sa prison ;
(C'est) la fleur de lys des jeunes filles,
Le miroir des dames.

Marguerite Guillard demandait
Aux jeunes filles, ce jour-là :
— Fillettes, dites-moi,
Qu'avez-vous entendu de nouveau ?

Quand vous êtes venues me voir à la prison,
Avez-vous entendu dire que je serai pendue ?
— Non certainement, Marguerite, nous n'avons pas
Entendu dire que vous serez pendue.

Nous avons été au sermon,
Et il nous a été recommandé
De venir vous voir dans votre prison,
Vous la fleur de lys des jeunes filles ;

Fourdelizenn ann holl verc'hed,
Melezour ann itronezed.
— Ewit fourdelizenn n'on ket,
Mezelour d'ac'h, na lârann ket.

Merc'hedigo iaouank, m'ho peed
Karante kloarek n'ho pô ket :
Dre ma c'hanenn ma bugale,
Ar c'hloarek 'frike anezhe ;

Mont 'ree war-n-ezhe gant he droad ;
Mill mallos did, kloarek ingrat !
Merc'hed iaouank, mar am c'hredet,
Karante kloarek n'hô po ket !

It d'ann offern, d'ar gousperou,
A dorr kalz a blanedennou :
'Tre 'nn offern hag ar gousperou
Ni gomette hon pec'hejou.

Merc'hed iaouank, em retiret,
Me 'well un' gant ar ru 'tonet ;
Me 'wel unan 'tont gant ar ru,
Wit ma glac'har, me a zo sur.

— Na eo ket me eo ann hini,
Margodig, 'deu d'ho klac'hari ;
Komerret kador, azeet,
Setu ho setans, hi lennet.

N'oa ket he setans digorret-mad,
Ma kouee 'nn dour he daoulagad ;
Ma kouee 'nn dour he daoulagad,
Hag euz he diou-fran 'kouee 'r gwad !

— Margodig d'in-me lavaret
Na ped bugel hoc'h eûs ganet ?
— Ur menig rouz 'zo 'n prad ma zad,
Mar gwife komz, hen goar er-fad.

Me 'm eûs 'dann-han tri inosant,
Hep ole hag hep badeziant ;
Hag un-all 'm eûs er punz duze,
Ha seis livr mein euz he goste ;

Ha c'hoaz sav war-c'horre ann dour,
D' c'houl' digant he dad badeziant ;
D' c'houll' digant he dad badeziant,
Digant he vamm soulajamant !

La fleur de lys de toutes les jeunes filles
Et le miroir des Dames...
— Pour fleur de lys, je ne le suis pas,
Miroir (leçon) pour vous, je ne dis pas.

Jeunes fillettes, je vous prie,
Amour de clerc vous n'aurez pas :
A mesure que j'accouchais de mes enfants,
Le clerc les broyait ;

Il marchait dessus avec ses pieds ;
Mille malédictions sur toi, clerc sans cœur !
Jeunes filles, si vous m'en croyez,
Amour de clerc vous n'aurez pas !

Allez à la Messe et aux Vêpres,
Ce qui conjure bien des mauvaises étoiles (sorts) :
Entre la grand'messe et les vêpres
Nous commettions nos péchés.

Jeunes filles, retirez-vous,
Je vois quelqu'un qui vient par la rue ;
Je vois quelqu'un qui vient par la rue,
Pour mon malheur, j'en suis sûre.

— Ce n'est pas moi celui
Qui doit vous désoler, Marguerite ;
Prenez un siége et asseyez-vous,
Voilà votre sentence, lisez-la.

A peine avait-elle lu sa sentence,
que l'eau tombait de ses yeux ;
Que l'eau tombait de ses yeux,
Et de ses narines tombait le sang !

— Marguerite, dites-moi,
Combien d'enfants avez-vous mis au monde ?
— Une petite pierre rousse, qui est dans la prairie de mon [père,]
Si elle pouvait parler, le sait bien.

J'ai sous cette pierre trois innocents,
Sans (avoir reçu) l'huile du baptême ;
Et j'en ai un autre là-bas dans le puits,
Avec sept livre de pierres (attachées) à son côté ;

Et il s'élève encore au-dessus de l'eau,
Pour demander à son père le baptême ;
Pour demander à son père le baptême,
Et à sa mère, soulagement !

Un-all 'm eùs indann ann treuzou,
Un tammig teill en he c'henaou ;
Hag un-all indann ann oaled,
N' oùn penaoz n'oun gant 'n ifern lonket !....
. . . .

Kanet gant Mari-Job KADO,
Plouaret — 1847.

J'en ai un autre sous le seuil (de la porte),
Avec du fumier plein la bouche ;
Et un autre sous (la pierre) du foyer,
Je ne sais comment l'enfer ne m'a pas engloutie ! (1)

Chanté par Marie-Josèphe CADO,
Plouaret — 1847.

(1) Marguerite Guillard dit d'abord qu'elle n'a eu que cinq enfants, dont un seul reste en vie ; d'après cette énumération elle en aurait eu davantage, et les aurait fait périr d'une manière différente de ce qu'elle a déclaré premièrement.

D'ailleurs, cette fin où Marguerite énumère tant d'infanticides, me paraît une interpolation — un souvenir peut-être d'un passage analogue de « Marie Quelen » du premier volume des « Gwerziou, » page 89.

MARI FLOURI

I

Mar plij ganac'h a selaoufet
Ur werz a zo 'newe-savet ;
A zo grêt da Vari Flouri,
Na oa merc'h en ti nemet-hi.

Na oa merc'h en ti nemet-hi,
C'hoaz 'oa re da ober gant-hi.
Mari Flouri a lavare
Er velin-vor pa arrue :

— Meliner, malet ma sac'had,
Rag warc'hoaz a rinkan poac'had,
Dornerrienn ganen leis ma leur,
Bleud na bara n'am eùs nemeur.

Kemenerrienn am eùs iwe,
D'ober d'in un abit-newe ;
D'ober d'in ur gotillonenn
Hag a goust pemp skoed ar walenn.

— Azeet aze 'n ur gadeur,
A-c'hann da diou pe da der heur.
Mari Flouri na azezje,
Rag he gwent kriz hi zourmante.

War geign he marc'h hec'h è pignet,
Bars ar c'hleuz newez hec'h eo èt.
Er c'hleuz-newez p'eo arruet,
Daou grouadur e d-eùs ganet.

Daou grouadur e d-eùs ganet,
'N un toull en douar ho flantet.
Ur c'hloarek o tont euz ar skôl,
'Welas Mari 'c'h ober he zol.

— Mari Flouri, plac'hig iaouank,
C'hui 'c'h eùs grêt diou interramant ;
C'hui 'c'h eùs ho laket 'n un toull ar c'hleuz,
Tolet-ewez pe ho pô keuz.

Mari Flouri, c'hui 'zo manket,
Daou grouadur hoc'h eùs ganet,
Er c'hleuz newez 'c'h eùs ho flantet,
Hep nag olei na badeziant.

MARIE FLOURI

I

S'il vous plait, vous écouterez,
Un gwerz nouvellement composé ;
Il a été fait à Marie Flouri,
Il n'y avait d'autre fille qu'elle dans la maison.

Il n'y avait d'autre fille qu'elle dans la maison,
Encore avait-on trop à faire avec elle.
Marie Flouri disait,
En arrivant au moulin de mer :

— Meunier, moulez.moi mon sac,
Car demain je dois cuire ;
J'aurai des batteurs plein mon aire,
Et je n'ai guère ni farine ni pain.

J'ai aussi des tailleurs,
Pour me faire un habit neuf ;
Pour me faire un cotillon
Qui coûte cinq écus l'aune.

— Asseyez-vous là sur un siège,
Pendant deux ou trois heures.
Marie Flouri ne voulut point s'asseoir,
Car le mal d'enfant la tourmentait cruellement.

Elle monta sur son cheval,
Et se rendit dans le fossé neuf.
Arrivée dans le fossé neuf,
Elle donna le jour à deux créatures (enfants).

Elle donna le jour à deux créatures,
Et les enfouit dans un trou en terre.
Un clerc qui revenait de l'école,
Aperçut Marie faisant le coup.

— Marie Flouri, jeune fille,
Vous avez fait deux enterrements ;
Vous les avez mis dans un trou dans le nouveau fossé,
Prenez garde, ou vous vous en repentirez.

Marie Flouri, vous avez failli,
Vous avez donné le jour à deux créatures,
Vous les avez enfouies dans le fossé neuf,
Sans avoir reçu l'eau du baptême !

— Kloaregig iaouank, em dennet,
Pa na ouzoc'h netra a-bed ;
Ma gwalenn aour am eûs kollet,
Ha pa varwfenn, n'hi c'havan ket.

War geign he marc'h hec'h eo pignet,
Da di 'r Flouri koz hec'h eo êt :
— Laket ma marc'h er marchosi,
Ha grêt tan d'in, 'wit ma tomminn....

Ar Flouri, koz a c'houlenne
Ouz Mari Flouri, en de-se :
— Mari Flouri, d'in-me lâret
Petra 'zo ganec'h c'hoarveet ?

Gwall-galz euz a wad a gollet,
Petra 'zo ganec'h c'hoarveet ?
— Diwar geign ma marc'h on koueet,
Ma gwad am eûs kazi kollet.

Grêt ma gwele, ma 'z inn en-han
Rag fall, fall-braz a em gavan.....

. . . .

II

Ann archer bihan 'c'houlenne
'N ti 'r Flouri koz pa arrue :
— Bonjour ha joa bars ann ti-ma,
Mari Flouri pelec'h ema ?

Ar Flouri koz a lavaras
D'ann archer bihan, p'hen klewas :
— Eman duze er gambr, kousket,
Tolet-ewez n'hi dishunfec'h.

'N arc'her bihan, p'hen eûs klewet,
Gant ar vinz d'ann nec'h 'zo pignet ;
Gant ar vinz d'an nec'h eo pignet,
Da Vari Flouri 'n eûs lâret :

— Mari Flouri, plac'hig iaouank,
Deut ganimp da brizon Gwengamp ;
Deut-c'hui ganimp da dimizi,
Da lann-justis da eureuji !

— Jeune clerc, retirez-vous,
Puisque vous ne savez rien ;
J'ai perdu ma bague d'or,
Et, dussé-je mourir, je ne puis la retrouver.

Elle remonta sur son cheval,
Et se rendit chez le vieux Flouri :
— Mettez mon cheval à l'écurie,
Et faites-moi du feu pour que je me chauffe...

Le vieux Flouri demandait
A Marie Flouri, ce jour-là:
— Marie Flouri, dites-moi,
Que vous est-il arrivé ?

Vous perdez du sang en quantité,
Que vous est-il donc arrivé ?
— Je suis tombée de dessus mon cheval,
Et j'ai perdu presque tout mon sang.

Préparez mon lit, pour que j'y aille,
Car je me trouve mal, bien mal!....
. . . .

II

Le jeune archer demandait,
En arrivant chez le vieux Flouri :
— Bonjour et joie dans cette maison,
Marie Flouri où est-elle ?

Le vieux Flouri répondit
Au jeune archer, quand il l'entendit :
— Elle est dans sa chambre, couchée,
Prenez garde de l'éveiller.

Quand le jeune archer entendit (cela),
Il monta l'escalier tournant;
Il monta l'escalier tournant,
Et dit à Marie Flouri ;

— Marie Flouri, jeune fille,
Venez avec nous à la prison de Guingamp;
Venez avec nous pour être fiancée,
Et mariée à la lande de la justice ! (1)

(1) Les lieux désignés sous les noms de : « Lann-Justis et Lann-Justiso » sont très-communs en Basse-Bretagne : on les appelait ainsi à cause des fourches patibulaires qui s'y trouvaient.

III

Mari Flouri a lavare
'R vaz uc'hella 'r skeul pa bigne :
— Ur punz a zo en pors ma zad,
Neb hen skarzo 'n defo kalonad !

Ia sur, hen defo kalonad,
Rag me am eûs en-han seis mab !
Un-all 'zo indann ann treuzo,
Ur spilhenn vraz 'dreuz 'n he c'heno.

Un-all 'zo en plouz ma gwele,
Hag hen mailluret gant lore ;
Hag hen mailluret gant lore,
Hag un-all 'zo er c'hleuz-newe.

Mê na oann nemet seitek vloaz
P'am boa meritet kement-ma ;
P'am boa kement-ma meritet,
Ma zolet d'ann traon pa garfet !

Kanet gant Mari Job KERIVAL,
matez, Plouaret — 1848.

III

Marie Flouri disait,
En montant sur le plus haut degré de l'échelle :
— Il y a un puits dans la cour de mon père,
Et celui qui l'écurera aura crève-cœur !

Oui, certes, il aura crève-cœur,
Car j'ai dedans sept fils !
Un autre est sous le seuil de la porte,
Avec une grande épingle en travers dans sa bouche.

Un autre se trouve dans la paille de mon lit,
Emmaillotté dans du laurier ;
Il est emmailloté dans du laurier,
Et un autre est dans le fossé neuf.

Je n'avais encore que dix-sept ans
Que j'avais mérité ceci ;
Que j'avais ceci mérité...
Jetez-moi à bas quand vous voudrez.

Chanté par Marie-Josephe KERIVAL,
servante, Plouaret — 1848.

MARI AR MASSON

I

Mari 'r Masson, a Bempoul-Goêlo,
E d-eûs kollet hec'h alc'houeo ;
E d-eûs kollet hec'h alc'houeo,
O retorn euz ann ebato.

'Nn aotro 'r baron 'n eûs ho c'havet,
Ha 'lâr brema n'ho rento ket ;
Ha 'lâr brema n'ho rento ket,
Met presta rafe he gwerc'hted.

— Mari 'r Masson, d'in-me lâret
Ho kompagnones pelec'h eo êt ?
— Me n' 'm eûs kompagnones a-bed,
Met ma heurio, ma chapeled ;

Met ma heurio, ma chapeled,
Ha ma gwerc'hted, na brestin ket ;
Ha ma gwrec'hted, na brestin ket,
Na d'ac'h na da den-all a-bed ;

Met d'unann bennag ar c'hontre,
'Wifenn er-vad ma eureujfe ;
'Wifenn er-vad ma eureujfe,
Ha c'hoaz n'ouzonn ha me 'rafe.

Hag hen 'kregi 'n he bis bihan,
Hi chacha gant-han d'ur park balan,
O toui d'ezhi dre he le
E vije tad he bugale....

Treuz diou pe der erw diout-han,
Hen 'klewet Mari o oelan :
— Pa oann deut aman 'oann gwerc'hes,
Brema, siouas, 'ou pec'heres !

Ar baron bihan a lâre
D' Vari 'r Masson eno neuze :
— Dalet, Mari, dalet kant skoed,
Da vezur bo mab, pa vô bet :

Me 'c'h a brema da Vontroules
D'ober al lez d'ur benheres ;
D'ober al lez d'ur benheres,
Ha mar gallan 'vô barones.

MARIE LE MASSON

I

Marie le Masson de Paimpol, en Goëlo,
A perdu ses clefs;
Elle a perdu ses clefs,
En revenant des ébats.

Le seigneur baron les a trouvées,
Et il dit, à présent, qu'il ne les rendra pas;
Et il dit, à présent, qu'il ne les rendra pas,
A moins qu'elle ne lui prête sa virginité.

— Marie Le Masson, dites-moi,
Où est allée votre société!
— Je n'ai pas d'autre société
Que mes *heures* et mon chapelet;

Que mes *heures* et mon chapelet,
Et je ne prêterai pas ma virginité;
Et je ne prêterai pas ma virginité,
Ni à vous, ni à nul autre;

Si ce n'est à quelqu'un du pays
Que je saurais être prêt à m'épouser;
Que je saurais être prêt à m'épouser,
Et encore je ne sais pas si je le ferais.

Et il la prit par son petit doigt,
Et l'attira après lui dans un champ de genêt,
Et il lui jura, avec serment,
Qu'il serait le père de ses enfants....

A la distance de deux ou trois sillons de lui,
Il entendit Marie qui pleurait:
— Quand je suis venue ici, j'étais vierge,
A présent, hélas! je suis pécheresse!...

Le petit baron disait
A Marie Le Masson, là, en ce moment:
— Tenez, Marie, prenez cent écus,
Pour nourrir votre fils, quand il sera né:

Moi, je vais, à présent, à Morlaix,
Pour faire la cour à une héritière;
Pour faire la cour à une héritière,
Et, si je le puis, elle sera baronne.

II

Mari 'r Masson 'toull dor he zad :
— 'N han' Doue ma lojet, ma zad !
Ma lojet, en hano Doue,
Me 'zo en poan a vugale !

'N han' Doue, ma lojet 'n ho kraou,
En kraou ar c'hezek pe ar saout ;
En kraou ar saout pe ar c'hezek,
Pe c'hoaz war gornig hoc'h oaled !

— Kerz 'l lec'h-se diwar dro ma zi,
Pe me a distago ma c'hi !
Kollet t-eûs enor da c'hoerezed,
Iwe hini da vreur bêlek !

Mari 'r Masson, pa d-eûs klewet,
Da goad braz he zad hec'h eo êt :
Bet hec'h eo eno nao mis krenn,
Hep kaout na bara na soubenn. (1)

Pa 'z ê ann nao mis achuët,
D' doull-dor he zad eo retornet :
— Digorret ho tor d'in, ma zad,
Me 'zo en poan a verc'h pe vab !

— Kerz 'l lec'h-se diwar dro ma zi,
Pe me a distago ma c'hi !
Kollet t-eûs enor da c'hoerezed,
Iwe hini da vreur bêlek !

Mari 'r Masson, pa d-eûs klewet,
D'ar valanek hi a zo êt ;
D'ar valanek hi a zo êt,
Ur mab bihan e d-eûs ganet.

Ar bugel war ar bed deuet,
Da oela hec'h eo em laket :
Hi o tapout linenn he fenn,
Hag hen krouga 'n ur wênn spern-gwenn !

Kanet gant Mari Job KERIVAL,
Plouaret — 1848.

(1) VARIANTE : — Ur breurig kloarek e defoa
A laere d'êhi tammo bara.

II

Marie Le Masson au seuil de la porte de son père :
— Au nom de Dieu, logez-moi, mon père !
Logez-moi, au nom de Dieu,
Je suis en peine d'enfant !

Au nom de Dieu, logez-moi dans votre étable,
Dans votre écurie, ou dans l'étable aux vaches ;
Dans l'étable aux vaches, ou dans l'écurie,
Ou encore, au coin de votre foyer !...

— Retire-toi d'autour de ma maison,
Ou je détacherai mon chien !
Tu as perdu l'honneur de tes sœurs,
Et aussi celui de ton frère prêtre !

— Quand Marie Le Masson entendit cela,
Elle se rendit dans le grand bois de son père :
Elle y resta neuf mois entiers,
Sans avoir ni pain, ni soupe. (1)

Quand les neuf mois furent accomplis,
Elle revint au seuil de son père :
— Ouvrez-moi votre porte, mon père,
Je suis en peine de fils ou de fille !

— Retire-toi d'autour de ma maison,
Ou je détacherai mon chien !
Tu as perdu l'honneur de tes sœurs,
Et aussi celui de ton frère prêtre !

Quand Marie Le Masson entendit (cela),
Elle se rendit à la genêtaie ;
Elle se rendit à la genêtaie,
Et donna le jour à un petit fils.

Quand l'enfant fut venu au monde,
Elle se mit à pleurer :
Puis elle prit le lacet de sa tête (de ses cheveux),
Et le pendit à un arbre d'épine blanche !

Chanté par Marie-Joseph KERIVAL,
Plouaret — 1848.

VARIANTE : — Elle avait un jeune frère clerc,
Qui dérobait pour elle des morceaux de pain.

ALLIET AR ROLLAND

KENTA KENTEL

I

Alliet 'r Rolland e d-eùs grêt
Ar pez na raje den a-bed ;

E d-eùs lac'het he mab hena,
'Wit ober aotro 'r iaouanka ;

E d'eùs lac'het he mab kloarek,
'Wit ober aotro he c'hadet.

II

Alliet 'r Rolland hec'h e d'ar krec'h
Gant ur gontel war goupl he brec'h.

Alliet 'r Rolland 'c'houlenne
Euz he mab Koadjilinn, en noz-se :

— Ma mab Koadjilinn, d'in lâret
Pelec'h 'mèdi 'r boan a souffret ?

— Etre ma fenn ha ma c'halon
Am eùs ur boan 'zo dirèzon.

— Ama, ma mab, 'zo 'l louzouenn
'Wellaï d'ho kalon ha d'ho penn....

Ma mab, skoët ann tol kenta,
Me skoïo 'n eil, ann diweza.

— Ma mamm, hen lac'ha na rinn ket,
Ar galon d'ober n'am bô ket ;

N' 'm eùs ket ar galon d'hen lac'ha,
C'hoarzinn ha goela ouzinn 'ra.

— Hema 'zo 'r mab am eùs ganet,
N' rafe ket 'r blijadur em reket !

— Ma breur, lêz ganen ma buhe,
Me roïo d'id ma holl leve ;

[1] Le château de Boisgélin, où se passa le fait tragique qui fait le sujet de ce gwerz, se trouve dans la commune de Pléhédel, dans les Côtes-du-Nord.

ALLIETTE LE ROLLAND

Première version

I

Alliette Le Rolland a fait
Ce que personne n'eût fait;

Elle a tué son fils aîné,
Pour faire seigneur son plus jeune (fils),

Elle a tué son fils le clerc,
Pour faire seigneur son cadet.

II

Alliette Le Rolland allait en haut,
Avec un grand couteau sur le pli de son bras.

Alliette Le Rolland demandait
A son fils de Boisgelin, cette nuit-là :

— Mon fils de Boisgelin, dites-moi,
Où est le mal dont vous souffrez ?

— Entre ma tête et mon cœur,
J'éprouve une douleur qui est déraisonnable.

— J'ai ici, mon fils, un remède
Qui guérira votre cœur et votre tête.....

Mon fils, frappez le premier coup,
Moi, je frapperai le second, le dernier.

— Ma mère, pour le tuer, je ne le ferai pas,
Le cœur de le faire je n'aurai;

Je n'ai pas le cœur de le tuer,
Il sourit et pleure en me regardant !

— Voici un fils à qui j'ai donné le jour
Et qui ne voudrait pas me faire un plaisir, à ma requête !

— Mon frère, laisse-moi la vie,
Et je te donnerai toutes mes rentes ;

Me 'roïo d'id ma holl leve,
Hag iel' en servij ar roue !....

III

Pa diskenn Alliet d'ann traon,
'Juge ar gwad en he boutaou ;

'Juge ar gwad en he boutaou,
He c'hotillonenn, tro-a-zro !

He mates vihan a lâre
D' Alliet 'r Rolland, en noz-se ;

— Hema 'zo 'n nozwez hoc'h eûs grêt !
Ter fagodenn keuneud 'm eûs dewet,

'Klask birwi dour na domfe ket,
'Vel m'ho poa hen laket, hen kavfet.

Kement domistik 'zo 'n ho ti
A oar ho nozwez koulz ha c'hui.

— Na serr da c'henaou, laourneges,
Na soursi ket euz ma nozwez.

Alliet 'r Rolland a lâre
D'he fajig bihan, en de-se :

— Et d' gerc'had gwinn d'ho mestr, 'zo klanv,
Ha n'evo bannec'h anehan.

— Da betra kerc'had gwinn d'ehan,
Mar na ev bannec'h anehan ?

Pa oa gant ann hent o vonet,
'N aotro Penkrean 'n eûs kavet :

— Pajig, pajig, d'in-me lâret,
Pelec'h ma 'c'h et, pe ez hoc'h bet ?

— Da gerc'had gwinn d'am mestr 'zo klanv,
Ha n'evo bannec'h anehan.

— Da betra kerc'had gwinn d'ehan,
Mar na ev bannec'h anehan ?

— Aotro, 'mezhan, n'am diskuillet ket,
Ma mestr Koadjilinn 'zo lac'het ;

Ma mestr Koadjilinn 'zo lac'het
Gant Alliet 'r Rolland hag he c'hadet !

Je te donnerai toutes mes rentes,
Et j'irai au service du roi !.....

III

Quand Alliette descendit,
Le sang jaillissait avec bruit de sa chaussure;

Le sang jaillissait avec bruit de sa chaussure,
Et de son cotillon, tout autour !

Sa petite servante disait
A Alliette Le Rolland, cette nuit-là :

— Quelle nuit vous avez passée !
J'ai brûlé trois fagots,

En cherchant à faire bouillir de l'eau qui ne chauffe pas,
Comme vous l'aviez mise, (sur le feu) vous la trouverez.

Tout domestique de votre maison
Connait votre nuit aussi bien que vous.

— Tais-toi, lépreuse,
Ne t'occupe pas de ma nuit !

Alliette Le Rolland disait
A son petit page, ce jour-là :

— Allez chercher du vin pour votre maître qui est malade,
Et qui n'en boira goutte.

— Pourquoi lui chercher du vin,
S'il n'en boit goutte ?

Comme il allait par le chemin,
Il rencontra le seigneur de Pencréan :

— Petit page petit page, dites-moi
Où allez-vous, ou avez été ?

(Je vais) chercher du vin pour mon maître qui est malade,
Et qui n'en boira goutte.

— Pourquoi (aller) lui chercher du vin,
S'il n'en boit goutte ?

— Seigneur, dit-il, ne me dénoncez pas,
Mon maître De Boisgeliu est assassiné !

Mon maître De Boisgelin est assassiné
Par Alliette Le Rolland et son fils cadet !

IV

'N aotro Penkrean 'vonjoure,
Ebars ann ti pa arrue :

— Bonjour ha joa holl en ti-ma,
'N aotro Koadjilinn pelec'h 'ma ?

— 'Man duze war he wele klanv,
Na lezfe den da gomz out-han ;

Ken terrupl hec'h eo he glenved,
Na lezfe den d' vont d'hen gwelet.

— Fete a-c'hann na sortian,
Ken am bô bet komzet gant-han.

— Aotro Penkrean, ma iskuzet,
Ma breur Koadjilinn 'zo desedet :

Ma mamm na digemenfet ket,
Rag he c'halon na badfe ket.

— Penoz he c'halon n' badfe ket ?
Ar galon d'hen lac'ha, 'd-eùs bet !

V

Ann archer bihan 'vonjoure
Ebars ann ti pa arrue :

— Rollantes fall, em breparet,
Ganen d'ar prizon a teufet.

Alliet 'r Rolland a lâre,
War ar potans pa arrue :

— M'am bije sentet ma mates, pa lâre d'in,
Am bije preservet buhe tri :

Breman 'on kaoz da varo tri,
Maro ma daou vab ha ma hini !

Kanet gant Marc'harit FULUP,
a tarous Pluzet — Kostelo ann Hanter-Noz.

IV

Le seigneur de Pencrean souhaitait le bonjour,
En arrivant dans la maison :

— Bonjour et joie à tous dans cette maison,
Le seigneur de Boisgelin où est-il ?

Il est là-bas, malade, sur son lit,
Et il ne permet à personne de lui parler ;

Si terrible est sa maladie,
Qu'il ne permet à personne d'aller le voir.

— Aujourd'hui d'ici je ne sortirai,
Avant que je ne lui aie parlé.

— Seigneur de Pencréan, excusez-moi,
Mon frère de Boisgelin est décédé :

Vous n'en direz rien à ma mère,
Car son cœur n'y résisterait pas...

— Comment son cœur n'y résisterait-il pas ?
Elle a bien eu le cœur de l'assassiner !

V

Le jeune archer souhaitait le bonjour,
En arrivant dans la maison :

— Méchante La Rolland, préparez-vous,
Il faut venir avec moi à la prison.

Alliette Le Rolland disait,
En arrivant sur la potence :

— Si j'avais écouté ma servante, quand elle me le disait,
J'aurais sauvé la vie à trois :

A présent, je suis cause de la mort de trois,
De la mort de mes deux fils et de la mienne !

Chanté par Marguerite PHILIPPE,
de Plusunet — Côtes-du-Nord

ALLIET ROLLAND

EIL KENTEL

I

Hag a zo kezlou 'n nep kontre
'Lac'hfe 'r mammo ho bugale ?

'Lac'hfe 'r mammo ho bugale,
Alliet Rolland 'lac'h he re.

Ia, lac'het 'd-eùs he mab-hena.
Da lakâd aotro 'r iaouanka.

II

Alliet Rolland a lâre
D'he mab iaouank, war ar beure :

— Savet prim, ma mab, ho kwele,
Ewit m'hen lac'hfomp 'raok ann de.

Ha pa sav Alliet ouz krec'h,
Gant 'r gontel vraz war goupl he brec'h :

— Skoët 'ma mab, ann tol kenta,
Me 'roï' ann eil, ann diwea ;

Me 'roï' ann eil, ann diwean,
Hen peurfiniso, mar gallan !

— Salv-ho-kraz, 'mehan, na rinn ket,
Rag re gaër hen kavan kousket ;

Rag re gaër hen kavan kousket,
Ar galon d'hen lac'ha n'am be ket.

. . . .

— Ma mammig paour, n'am lac'het ket,
Me dilezo 'r vro, mar keret ;

'Lezo m' breur aotro 'n Koadjilinn,
War 'r memeus dour tric'houec'h milinn.

— Deus, lâr *in manus* pa gari,
Rag ez out en heur ma varwi !

ALLIETTE ROLLAND

Seconde version

I

A-t-on entendu dire en aucun pays,
Que les mères assassinassent leurs enfants ?

Que les mères assassinassent leurs enfants ?
Alliette Rolland assassine les siens !

Oui, elle a assassiné son fils ainé,
Pour faire seigneur son plus jeune fils.

II

Alliette Rolland disait,
A son jeune fils, sur le matin :

— Levez-vous, vite, mon fils, de votre lit,
Afin que nous le tuions avant le jour.

Et quand Alliette montait à la chambre,
[Elle avait] un grand couteau sur le pli du bras :

— Frappez, mon fils, le premier coup,
Je frapperai le second, le dernier ;

Je frapperai le second, le dernier,
Et je l'achèverai, si je puis !

— Sauf votre grâce, dit-il, je ne le ferai pas,
Car je le trouve trop beau pendant qu'il dort ;

Je le trouve trop beau pendant qu'il dort,
Je n'aurai pas le cœur de le tuer.

. . . .

— O ma pauvre petite mère, ne me tuez pas,
Je quitterai le pays, si vous le voulez ;

Je laisserai mon frère seigneur de Boisgelin,
Et de dix-huit moulins sur la même eau.

— Va, dis ton *in manus* quand tu voudras,
Car voici l'heure où tu mourras !

Neuze 'savas he dorn ouz krec'h,
Ha 'skoas he mab, nerz he brec'h ;

Ha 'skoas 'nehan ken dic'hrad,
Evel ma skoje ur pez koad.

Pa deu Alliet ouz krec'h d'ann traon,
A flokenne 'r gwad 'n he boutaou :

Ha goude bea em walc'het,
D'he faotr marchosi 'd-eùs lâret :

— Klask bélek d'ann aotro, 'zo klanv,
Me 'gred 'man 'n he amzer diwean ;

Mar gweles aotro 'r Gervengi,
N' lâr ket d'ehan pelec'h hec'h i.

Pa oa war ann hent o vonet,
Aotro 'r Gervengi 'n eùs gwelet.

— Un dra bennag 'c'h eùs a-newe
Pa 'z hoc'h ken beure war vale ?

— Ia, 'mehan, ann aotro 'zo klanv,
Me 'gred 'man 'n he heur diwean.

— Petra gant-han 'zo c'hoarveet ?
Deac'h diwean 'm eùs han gwelet ;

Bet 'oamp hon daou, deac'h, o vale,
Bet 'oamp hon daou, deác'h, er chase.

III

Ann aotro Kermengi 'c'houlenne
Bars en Koadjilinn p'arrue :

— Demad ha joa er c'hastel-man,
'Nn aotro Koadjilinn pelec'h 'man ?

— Eman 'n he wele, hag hen klanv,
Me gred al laournes 'zo gant-han.

— Ha pa ve klanv gant ar vosenn,
Me iel' d'hen gwelt brema-soudenn.

N'oa ket 'n he gambr antreet mad,
Ma wele oa beuet 'n he wad :

— Alliet, me reï' ho kourc'hemeno
D'ar braoa intanv 'zo er vro,

Alors elle leva sa main en l'air,
Et frappa son fils, de toute la force de son bras;

Et elle frappa son fils aussi cruellement,
Qu'elle eût frappé un morceau de bois.

Quand Alliette descendait (de la chambre),
Le sang bruissait dans ses chaussures;

Et, après s'être lavée,
Elle dit à son valet d'écurie :

— Va chercher un prêtre au seigneur, qui est malade,
Je crois qu'il est à son heure dernière;

Si tu vois le seigneur de Kermenguy,
Ne lui dis pas où tu iras.

Mais, comme il allait par le chemin,
Il vit le seigneur de Kermenguy.

— Vous avez quelque chose de nouveau,
Puisque vous êtes si matin sur pied?

— Oui, dit-il, monseigneur est malade,
Je crois qu'il est à son heure dernière.

— Que lui est-il arrivé?
Hier dernier je l'ai vu;

Nous avions été nous promener ensemble, hier.
Nous avions chassé ensemble, hier.

III

Le seigneur de Kermenguy disait,
En arrivant au Boigelin :

— Bonjour et joie dans ce château,
Le seigneur du Boisgelin où est-il!

— Il est dans son lit, malade,
Je crois que c'est la lèpre qu'il a.

— Et quand il serait malade de la peste,
J'irai le voir sur le champ.

Il n'était pas bien entré dans la chambre,
Qu'il vit qu'il était noyé dans son sang :

— Alliette, je ferai vos compliments
Au plus beau veuf qui soit dans le pays;

D'un intanv koant a bevar bost :
Meritet hoc'h eùs, oh ! ia, pe dost !

Kanet gant Mari-Jân ANN OLIER
Neeres — Parous Plourivo — 1870
Dastumet gant ann Abbad. J.-M. AR POR.

Un joli veuf de quatre poteaux : (1)
Vous l'avez mérité, oh ! oui, ou peu s'en faut !

Chanté par Marie-Joanne OLLIVIER,
fileuse, de la paroisse de Plourivo. (Côtes-du-Nord.)
Recueilli par l'abbé J.-M. LE PON.

(1) Les poteaux patibulaires, sans doute.

AR VERJERENNIG

I

P'oa 'r verjerenn 'toura 'l loened,
Daou soudard a zo tremenet. (bis)

— Salv-ho-kraz, daou soudard iaouank,
N'é ket dreaman 'man ann hent ; (bis)

N' 'man ket ann tremenn dre aze,
A-boe m'é grêt ann hent newe. (bis)

— Goûd a-walc'h reomp, berjerenn,
N'é ket dreaman ann tremenn ; (bis)

Met, berjerennig d'ho sikour
Da gas ho loened d'eva dour. (bis)

— N'ho douran ket ar wez kenta,
Met aoun 'm eùs 've ann diweza. (bis)

— Mar karet, berjerenn, n' vô ket,
Ober 'vel ma vô d'ac'h lâret. (bis)

— Gwell' 've ganen merwel mil-gwez,
'Wit offansi Doue ur wez !.... (bis)

Ter heur oloraj ez oant bet
'Klask tenti 'r verjerenn, d'ar pec'het ; (bis)

'Klask tenti 'r verjerenn d'ar pec'het,
Ken 'd-eùs klewet orlaj ann Drindet. (bis)

II

Merer Marko a lavare
Euz prennestr he gambr, en noz-se : (bis)

— Me 'wel 'tont ma saoud, ma denved,
Ma berjerennig n' welan ket : (bis)

Hastet buhan debri ho koan,
'Wit mont da glask ar verjerann. (bis)

Pa oant gant ann hent o vonet,
Koef ar vejerenn 'd-eùs gwelet ;

LA PETITE BERGÈRE

I

Quand la petite bergère était à abreuver les bestiaux,
Deux soldats sont passés. (bis)

— Sauf votre grâce, deux jeunes soldats,
Ce n'est pas ici qui est votre chemin; (bis)

On ne passe plus par là,
Depuis qu'on a fait un nouveau chemin....

— Nous le savons bien, bergère,
Que le passage n'est pas par ici;

Mais, petite bergère, (nous venons) à votre secours,
Pour conduire vos bêtes à l'abreuvoir.

— Ce n'est pas la première fois que je les abreuve,
Mais je crains que ce ne soit la dernière.

— Si vous le voulez, bergère, ce ne sera pas,
(Si vous voulez) faire comme on vous dira.

— J'aimerais mieux mourir mille fois
Qu'offenser Dieu une seule fois ! ..

Ils avaient été trois heures d'horloge
A essayer d'amener la bergère au péché;

A essayer d'amener la bergère au péché,
Jusqu'à ce qu'ils entendirent l'horloge de la Trinité.

II

Le fermier Marco disait,
A la fenêtre de sa chambre, ce soir-là :

— Je vois venir mes vaches et mes moutons,
Ma petite bergère, je ne la vois pas :

Hâtez-vous de souper,
Pour aller chercher la bergère.

Comme ils allaient par le chemin,
Ils aperçurent la coiffe de la bergère ;

D-eûs gwelet koef ar verjerenn.
En-han 'r gizenned bleo melenn. (bis)

Merer Marko a lavare
D'he verjerennig, p'hi gwele : (bis)

— Berjerennig, o ma Doue.
Berjerennig, pelec'h oud-te ? (bis)

Berjerennig, goure da benn,
Ha gra ouzin ur selladenn. (bis)

— Penoz c'halfenn gouren ma fenn.
Ma c'halonig 'zo em' barlenn !

Merer Marko, mar am c'haret,
Ul lamgroaz em flaz a savfet ; (bis)

Merka warnezhi ma buhez,
Lâret 'c'h on santes, merzeres. (bis)

Diweza gir e d-eûs lâret,
Ez oa en bered ann Drindet ;

Da sevel warnezhi ur bez,
Merka warnehan he buhez ; (bis)

Merka warnehan he buhez,
Lâret 'oa santes, merzeres !

Kanet gant Jannet KERAUDREN.
Plumet, 1867.

Ils aperçurent la coiffe de la bergère,
Avec une mèche de cheveux blonds dedans.

Le Fermier Marco disait,
A sa petite bergère, quand il la vit :

— Petite bergère, ô mon Dieu,
Petite bergère, où es-tu ?

Petite bergère, lève la tête,
Et tourne vers moi ton regard.

— Comment pourrais-je lever la tête ?
Mon petit cœur est sur mes genoux.

Fermier Marco si vous m'aimez,
Vous érigerez un calvaire à ma place ;

Et vous y marquerez ma vie,
Vous direz que je suis sainte et martyre.

Le dernier mot qu'elle dit,
Ce fut dans le cimetière de la Trinité,

Pour (recommander) de lui élever un tombeau
Et de marquer dessus sa vie ;

De marquer dessus sa vie,
Et de dire qu'elle était sainte et martyre!....

Chanté par Jeanne KERAUDREN,
Plusunet, 1867.

MORISETTA TEFETAOU

I

Speret-Santel, roït ar c'hraz d'in,
Ha c'hui iwe, Gwerc'hes Vari,
Da disklezri ur waleur arruet,
Horror am eùs ous hen lâret :

. . . .
. . . .
'Zo grêt da Voriset Tefetaou ;
Ouz a Lokmaria oant ho daou.

Ann den-ma 'n defoa 'wit micher
Marc'hadour-neud, kontreporter ;
'Wit bea he vicher c'hanjet,
He obero-fall 'n chanje ket ;

He obero-fall, he fallente,
Displije meurbed d'ar plac'h-se.
— Balamour ma 'z on kemener,
E t-eùs dispriset ma micher.

— Oh ! salv-ho-kraz, 'me-z-hi, n' ran ket,
Me n' disprisan micher a-bed,
Peb den onest 'zo oblijet
Da dougenn d'he vicher respet.

II

Un de, o vesa denved he zad,
Na defoa sonj nemet en mad,
'C'h arruas ar maleürus-man,
He grok-pouezer a oa gant-han :

— Brema-sonn te a gousanto,
Peautramant me da lac'ho !
Moriset a lâras d'ehan,
P'hen klewas o komz er giz-man ;

— Gwell' eo ganen bea lac'het,
'Wit m'eo kousanti d'ar pec'het :
Bars etre diouvrec'h ma Doue
'Lakaan ma virjinite !

MAURICETTE TEFETAOU

I

Esprit-Saint, donnez-moi la grâce,
Et vous aussi, Sainte Vierge,
De (pouvoir) publier un malheur qui est arrivé ;
Je n'en parle qu'avec horreur !

. . . .
. . . .

(Un gwerz) fait à Mauricette Tefetaou ;
Ils étaient tous les deux de Locmaria.

Cet homme était, de son métier,
Marchand de fil, colporteur ;
Pour avoir changé de métier,
Ses mauvaises actions il ne changeait point ;

Ses mauvaises actions et sa méchanceté
Déplaisaient beaucoup à cette jeune fille.
— Parceque je suis tailleur,
Tu as du mépris pour mon métier.

— Excusez-moi, dit-elle, cela n'est pas,
Car je ne méprise aucun métier ;
Chaque honnête homme doit
Porter respect à son métier.

II

Un jour qu'elle était à garder les moutons de son père,
Elle ne songeait qu'à bien,
Quand arriva ce misérable,
Tenant son croc à peser (le fil).

— Tu consentiras, à l'instant,
Ou je te tuerai !
Mauricette lui répondit,
Quand elle l'entendit parler de la sorte :

— J'aime mieux être tuée
Que consentir au péché :
Entre les bras de mon Dieu
Je mets ma virginité !

Un tol-krok d'ezhi 'n eûs roët,
Hag en he gwad 'n eûs hi beuet ;
D'he estomak ha d'he bisaj,
En ur poullad-gwad hi beuas !

III

Ann Tefetaou a lavare
Er gêr d'he vugale, p'arrue :
— Petra ganec'h 'zo c'hoarveet ?
Terrupl ho kavan kontristet.

— Allas ! abred a-walc'h klewfet,
Kerkoulz ha ni hoc'h glac'haret !
— Ma bugaligo, d'in lâret,
Ma merc'h Moriset pelec'h eo ét ?

— Eman duhont war ann hent-braz,
En ur poullad-gwad he bisaj,
Lac'het gant ar fripon Gweganig,
Ann den libertinn ha lubrik !

Ann Tefetaou, p'hen eûs klewet,
War ann hent-braz 'eo em rentet :
— Petra defoa grêt ma merc'h dide,
Met diwall' euz da fallente !

Kriz a galon nep na oelje,
War ann hent-braz nep a vijé,
'Welet 'r gwad 'koueza ouz ar c'har,
'Kas ar c'horf fidel d'ann douar !

War ar plas-se ma é marwet,
Ur groaz newez a so savet,
Ter fourdelis a zo iwe,
Da diskouez he virjinite.

Pa 'c'h efet da sant Korpon binniget,
War vord ann hent braz ho gwelfet.

Kanet gant Marc'harit FULUP.

Il lui donna un coup de son croc
Et la noya dans son sang ;
(Il la frappa) à l'estomac et au visage,
Et la noya dans une mare de sang !

III

Le Téfétaou disait
A ses enfants, en arrivant à la maison :
— Que vous est-il arrivé ?
Je vous trouve terriblement tristes !

— Hélas ! vous le saurez assez tôt,
Le malheur vous touche autant que nous !
— Mes petits enfants, dites-moi,
Ma fille Mauricette où est-elle allée ?

— Elle est là-bas, sur le grand chemin,
Le visage dans une mare de sang,
Assassinée par le fripon Guéganic,
L'homme libertin et lubrique !

Quand Le Téfétaou entendit (cela),
Il se rendit sur le grand chemin :
— Que t'avait fait ma fille,
Si ce n'est se défendre contre ta méchanceté ?

Dur eût été de cœur celui qui n'eût pleuré,
S'il eût été sur le grand chemin,
En voyant le sang dégoutter de la charrette
Qui portait en terre le corps fidèle !

Sur le lieu où elle mourut
Une croix neuve a été érigée,
Trois fleurs de lys y sont aussi,
Comme emblême de sa virginité.

Quand vous irez à Saint-Corpon (1) le béni,
Vous les verrez sur le bord du grand chemin.

Chanté par Marguerite PHILIPPE.

(1) Saint Corpon doit-être une corruption. Je ne connais aucun saint de ce nom. — Cette pièce a quelque analogie avec celle qui se trouve dans le Barzaz-Breiz, page 341 sous le titre de : « Le Crime ». M. De La Villemarqué l'a rattachée à la ballade de Iannig Skolan, à laquelle je la crois complètement étrangère

OLIER HAMON

Me 'zo ginidik euz ar c'hanton,
Ma hano 'zo Olier Hamon ;

Tud onest 'eo ma mamm ha ma zad,
Ha me 'zo den-fall a ligne vad.

Ma zad, ma mamm ho defoa mado,
Ma c'hasas da Wengam d'ar skolio.

Na en Gwengam hag en sant Briek,
En Landreger me 'm boa studiet ;

En Landreger me 'm boa studiet,
Ha pemp kant skoed eno 'm boa foetet.

Pa 'c'h ee ar gloer all da studia,
Hec'h een-me d'ann davarn da eva ;

Da eva gwinn, kanjoli merc'hed,
Setu eno dever ar c'hloarek ;

Na kousket en noz war ar pave,
Da gaout kann, blasfemi Doue;

Ha dispign mado, heb konsians,
O tarempred ar bal hag ann dans.

'Benn ar finn ma zad 'zo bet skuizet,
O welet ma buhe debordet.

Ma tigasas kezlo d'in ma zad
Ma 'c'h ajenn d'ar gêr da labourad.

Kerse hec'h eo bet gant ma c'hosto
Mania ar bâl hag ann trancho,

En-kichenn bea en Landreger
O vania pluenn, liou ha paper.

Pa oann bet ur bloaz en ti ma zad,
Me na ioullenn pelloc'h labourad ;

Me neuze o sonja dimizi,
Mar kavjenn ur plac'h da blijout d'in.

Ha ma kavas ewit-on ma zad
Ur plac'h a-feson, a ligne vad.

OLLIVIER HAMON

Je suis natif du canton,
Mon nom est Ollivier Hamon.

Mon père et ma mère sont d'honnêtes gens,
Et moi, je suis un méchant issu d'une bonne famille.

Mon père et ma mère avaient du bien,
Et ils m'envoyèrent à Guingamp aux écoles.

A Guimgamp et à Saint-Brieuc,
Et à Tréguier j'avais étudié ;

J'avais étudié à Tréguier,
Et j'y avais dépensé cinq cents écus.

Quand les autres clercs allaient à l'étude,
Moi, j'allais boire à la taverne :

Boire du vin, caresser les filles,
Voilà le devoir du clerc ;

Puis, coucher la nuit sur le pavé,
Se battre, offenser Dieu,

Et dépenser du bien sans remords,
En fréquentant le bal et la danse.

A la fin, mon père s'est lassé,
En voyant ma vie de désordre.

Mon père m'envoya l'ordre
D'aller à la maison, pour travailler aux champs.

Mes côtes alors trouvèrent dur
De manier pelles et pioches,

Au lieu d'être à Tréguier,
A manier plume, encre et papier.

Quand j'eûs été un an chez mon père,
Je ne voulais plus travailler.

Alors je songeai à me marier,
Si je trouvais une femme qui me plût.

Et mon père me trouva
Une honnête fille, de bonne famille.

Talvoudèges pewar mill skoed 'm boa bet
En gwir hag en fond gant ma fried :

En gwir hag en fond gant ma fried,
Kement-all hec'h hallenn da gavet ;

Kement-all am boa, d'ann neubeuta,
Foetet am eùs int holl en tri bloaz.

Ha me o vont neuze da Roazon,
Hag o em angaji da dragon ;

P'oa deut ann amzer da bartia,
Ha me hag o sonja deserta ;

Hag o tont neuze da di ma zad ;
Se a oe d'hê ur gwall galonad !

Digaset a zo bet archerienn
Da donet d'am c'hlask da Sant Drienn ;

Ha furchet a oe ar c'hoz tio,
Bete memeus plouz ho gweleo.

Ma vijenn tapet, me oa maro,
Tremenet gant-hê dre ann armo.

Kalz a vado 'zo koustet d'am zad,
Euz bêleïenn ha tud-jentil vad.

Na tudo iaouank, me ho ped,
Sentet ouz ho tad, pa vô dleet ;

Senti ouz ho tad, pedi Doue,
Na birwikenn gwall-chans c'hui n'ho pe !

Kanet gant Jannet AR GALL,
Mates en Kerarborn — 1849.

J'eus la valeur de quatre mille écus,
Fonds et droits, avec ma femme ;

Fonds et droits, avec ma femme,
Et je pouvais en avoir autant moi-même ;

J'en avais autant, pour le moins ;
J'ai tout dépensé en trois ans !

J'allai alors à Rennes,
Et je m'engageai comme dragon.

Quand le temps fut venu de partir,
Je songeai à déserter.

Je revins à la maison de mon père ;
Ce fut pour eux un grand crêve-cœur.

On envoya les archers
Pour me chercher à Saint-Adrien ;

On fouilla les vieilles maisons,
Jusqu'à la paille des lits.

Si on m'avait pris, j'étais mort,
Ils m'auraient passé par les armes.

Il a coûté beaucoup de biens à mon père,
(Issu) d'une famille de bons gentilshommes et de prêtres.

Jeunes gens, je vous prie,
Obéissez à votre père, quand il le convient ;

Obéissez à votre père, priez Dieu,
Et jamais vous n'aurez mauvaise chance !

Chanté par Jeanne LE GALL,
Servante à Keramborgne — 1849.

FANCH AR C'HALVEZ

I

Fanch ar C'halvez, a Bont-Meno,
Braoa den-jentil 'zo er vro.

C'hoaz 'vije braoc'h un hanter,
Penamet ma 'z eo ur froder ;

Froder ar butun hag ar gwinn,
A denn peurvia da wall finn.

Etre Gwengam ha Landreger,
A zo pontjo war ar rivier ;

A zo pontjo ha gward war-n-hê,
Ewit attrap Fanch ar C'halvez.

Fanch ar C'halvez a zo tapet,
Ha gant-han tric'houec'h marc'h sammet ;

Gant-han tric'houec'h marc'h sammet frank
Euz a winn hag a winardant ;

Gant-han tric'houec'h marc'h sammet finn
Dimeuz a vutun hag a winn.

Fanch ar C'halvez 'zo erreet,
Da brizon Roazon 'eo kaset.

II

Fanch ar C'halvez a lavare
Euz prennest he brizon, un dez 'oe :

— Ar gêr a Bont-Meno zo d'in,
Me garrie 'n tan euz hi dewi ;

Me garrie 'n tan euz hi dewi,
Annaïg Iakob aman ganin !

Annaïg Iakob a Loguivi,
Alc'houes ma c'halon 'zo gant-hi.

Fanch ar C'halvez a lavare
Euz prennestr he brizon, un dez 'oe :

— Itron Varia a Greis-Kêr,
Na gavfenn ket ur mesajer,

FRANÇOIS LE CALVEZ

I

François Le Calvez, de Pont-Menou,
Est le plus beau gentilhomme du pays ;

Encore serait-il la moitié plus beau,
S'il n'était fraudeur ;

Fraudeur de tabac et de vin,
Ce qui conduit ordinairement à mauvaise fin.

Entre Guingamp et Tréguier
Il y a des ponts sur la rivière :

Il y a des ponts, avec des gardiens dessus,
Pour prendre François Le Calvez.

François Le Calvez a été pris,
Et avec lui, dix-huit chevaux chargés ;

Avec lui dix-huit chevaux fortement chargés
De vin et d'eau-de-vie ;

Avec lui dix-huit chevaux chargés finement
De tabac et de vin.

François Le Calvez a été garrotté,
Et conduit à la prison de Rennes.

II

François Le Calvez disait,
A la fenêtre de sa prison, un jour :

— Le village de Pont-Menou est à moi,
Je voudrais que le feu fût à le brûler ;

Je voudrais que le feu fût à le brûler,
Et que la petite Anne Jacob fût ici avec moi !

Anne Jacob de Loguivi,
Elle tient la clef de mon cœur.

François Le Calvez disait,
A la fenêtre de sa prison, un jour :

Notre-Dame Marie du Kreis-Kêr,
Trouverais-je pas un messager,

A gasfe 'wit-on ul lizer
D'Annaïg Iakob da dont en kêr ?

Ar jeolieres a lâras
Da Fanch ar C'halvez, p'hen klewas :

— Skrivet ho lizer pa garfet,
Mesajer d'hen kas na vanko ket ;

Mesajer d'hen kas na vanko ket,
Me 'c'h aïo ma-hunan, mar karet.

III

Ar jeolieres a lâre
En ti 'r Iakob koz, p'arrue :

— Bonjour ha joa holl en ti-ma,
Annaïg Iakob pelec'h ema ?

— Eman 'r sal gant he dijuni,
Jeolieres it da vèd-hi.

Ar jeolieres a lâre
D'Annaïg Iakob, p'he gwele :

— Komerret kador hag azeet,
Setu ul lizer, hen lennet ;

Setu ul lizer, hen lennet,
Fanch ar C'halvez 'n eùs han skrivet.

— Hag a ve daouzek euz an-hê,
Euz ma sao holl me ho lenfe.

N'oa ket al lizer digorret mad,
'Oa ann dour war he daoulagad ;

N'oa ket al lizer hanter-lennet,
M'oa 'tre he zaoudorn distrempet.

Annaïg Iakob a lâre
D'he faotr marchosi en de-se :

— Dibret d'in-me ma inkane,
Ma 'z inn da ober ur bale :

Houarnet-han gant leton-gwenn,
Laket brid arc'hant en ho benn.

Qui portât pour moi une lettre
A la petite Anne Jacob pour (lui dire de) venir en ville ?

La geôlière répondit
A François Le Calvez, quand elle l'entendit :

— Ecrivez votre lettre quand vous voudrez,
Messager pour la porter ne manquera pas ;

Messager pour la porter ne manquera pas ;
J'irai moi-même, si vous voulez.

III

La geôlière disait,
En arrivant chez le vieux Jacob :

— Bonjour et joie à tous dans cette maison,
Anne Jacob où est-elle ?

— Elle est dans la salle, à déjeûner,
Geôlière, allez la trouver.

La geôlière disait
A Anne Jacob, en la voyant :

— Prenez un siège et asseyez-vous,
Voici une lettre, lisez-la ;

Voici une lettre, lisez-la,
C'est François Le Calvez qui l'a écrite.

— Y en eût-il dix,
Je les lirais toutes, debout.

La lettre n'était pas bien ouverte,
Qu'elle avait les larmes aux yeux ;

La lettre n'était pas à moitié lue,
Qu'elle était toute trempée entre ses mains.

Anne Jacob disait
A son garçon d'écurie, ce jour-là :

— Sellez-moi ma haquenée,
Afin que j'aille faire une promenade ;

Ferrez-le de laiton blanc,
Et mettez-lui une bride d'argent en tête.

IV

Annaïg Iakob a lâre
Er gêr a Roazon p'arrue :

— Demad ha joa holl er gêr-man,
Pelec'h eman 'r prizon aman ?

— Annaïg Iakob, ma iskuzet,
E-toull ann nor e c'houlennet.

Annaïg Iakob a lâre
Da Fanch ar C'halvez, p'hen gwele :

— Alies 'm boa ho kelennet,
Lêzel ar frod, na rajac'h ket ;

Froder ar butun hag ar gwinn
A denn peurvuia da wall-finn.

— Me 'm eûs em armel tric'houec'h mil skoed,
Penamet ar frod n'am bije ket ;

Hag ewit-on bea froder,
'Zo kouls ha merc'h ur c'hevijer.

— Merc'h ur c'hevijer 'z on bepred,
Me 'c'h a d'ar gêr, te na i ket ;

Me 'c'h d'ar gêr, te na i ket,
Ha mar karjes 'vijes deuet.....

V

Ha Fanch ar C'halvez a lâre
War ar chafot na pa bigne :

— Aotro Doue, petra 'm eûs gret,
Annaïg Iakob 'm eûs disoblijet !

M'hi gwel o vont traon gant ar ru,
Gant-hi un abit satinn du :

Mar karienn n'am boa hi disoblijet,
Na vijenn ket bet distrujet !....

VI

Annaïg Iakob a lâre,
Ebars ar gêr pa arrue :

— Fanch ar C'halvez 'zo em dapet
Dre m'hen eûs ma disoblijet ;

IV

Anne Jacob disait,
En arrivant dans la ville de Rennes :

— Bonjour et joie à tous dans cette ville,
Où est la prison ici ?

— Anne Jacob, excusez-moi,
C'est à la porte même que vous le demandez.

Anne Jacob disait
A François Le Calvez, en le voyant :

— Je vous avais souvent conseillé
De laisser la fraude, et vous ne vouliez pas le faire ;

Le fraudeur de tabac et de vin
A d'ordinaire, mauvaise fin.

— J'ai dans mon armoire dix-huit mille écus,
Et sans la fraude je ne les aurais pas ;

Et bien que je sois un fraudeur,
Je vaux bien la fille d'un tanneur.

— Je suis toujours la fille d'un tanneur,
Et je vais à la maison, et toi, tu n'iras pas ;

Je vais à la maison, et toi, tu n'iras pas,
Et si tu l'avais voulu, tu y serais venu......

V

Et François Le Calvez disait,
Quand il montait sur l'échafaud :

— Seignenr Dieu, qu'ai-je fait ?
J'ai désobligé Anne Jacob !

Je la vois qui descend la rue,
Portant une robe de satin noir ;

Si j'avais voulu ne point la désobliger,
Je n'aurais pas été condamné à mort !....

VI

Anne Jacob disait,
En arrivant à la maison :

— François Le Calvez s'est pris lui-même,
Parce qu'il m'a désobligée ;

A-benn ma vezo noz fete,
A vô he benn war ar pave !

Kanet gant Anna Mari TILI,
a barous Berhet — Kostelo ann Hanter-Nos — 1868.

Avant qu'il soit nuit aujourd'hui,
Sa tête sera sur le pavé !

Chanté par Anne-Marie TILI,
de la paroisse de Berhet — Côtes-du-Nor

FANCHIG MORVAN

I

— D'ar pardon da Vulat hec'h an,
Konje, ma zad, a c'houlennan.

— Mar eo konje a c'houlennet,
Piou ho kompagnones da vonet ?

— Fanchig Morvan, hennes 'c'h a di,
Hennes, ma zad, 'vô pried d'in.

II

Bars en Bulat p'int arruet,
En hostaleri int diskennet ;

En hostaleri int diskennet,
Goulenn da loja ho d-eùs grêt.

— Hostizes, d'in-me lavaret,
Ha daou wele d'imp a rofet ?

Ha daou wele d'imp a rofet,
Rag ni na omp ket daou bried.

N'oa ket he c'hir peurlavaret,
Ur c'habitenn 'zo antreet :

— Fanchig Morvan, lâres-te d'in
Ha te 'rofe da vestres d'in ?

— Gwell' 've ganen koll ma buhe,
Ewit roï d'id ma c'harante.

Ar c'habitenn, 'vel ma klewas,
Gant Fanchig Morvan a lampas ;

Gant Fanchig Morvan a lampas,
Kerkent eno hen douaras.

Fanchig a oa lijer ha skanv,
Hag a savas prim en he sav :

Ar soudardet pa hen gweljont,
Gant Fanchig Morvan a lampjont,

FRANÇOIS MORVAN

I

— Je vais au pardon à Bulat,
Mon père, je vous demande la permission.

— Si vous demandez ma permission,
Quelle est votre société pour y aller ?

— François Morvan, celui-là y va,
Celui-là, mon père, sera mon mari.

II

Quand ils arrivèrent à Bulat,
Ils descendirent dans une auberge ;

Ils descendirent dans une auberge,
Et demandèrent à loger.

— Hôtesse, dites-moi,
Nous donnerez-vous deux lits ?

Nous donnerez-vous deux lits ?
Car nous ne sommes pas deux époux.

Il n'avait pas fini de parler,
Qu'un capitaine entra (dans la maison) :

— François Morvan, dis-moi,
Veux-tu me céder ta maîtresse ?

— J'aimerais mieux perdre la vie,
Que de céder mon amour, (celle que j'aime).

Quand le capitaine entendit (cela),
Il sauta sur François Morvan ;

Il sauta sur François Morvan,
Et le renversa par terre.

François était leste et léger,
Et il se releva bien vite.

Quand les soldats virent cela,
Ils sautèrent sur François Morvan,

Hag adarre hen douarjont,
Ha kerkent eno hen lac'hjont.

Ar plac'hig iaouank a oele,
Na gave den hi c'honsolje ;

Na gave den hi c'honsolje,
Met ar c'habitenn, hennes 'ree ;

Hennes 'lâre d'ezhi bepred :
— Tawet, plac'hig, na oelet ket,

C'hui deui' ganen war ar pave,
Ma soudarded a deui' gôude ;

C'hui a deuï' ganen war ar ru,
Ma soudarded a bep-a-du.

— Aotro kabitenn, m'am c'haret,
Ho kontell d'in-me a brestfet ;

Ho kontell d'in, pe ho pognard,
Da droc'ha ma las, 'zo re-stard.

N'eo ket he las a d-eùs troc'het,
En he c'halon d-eùs hi plantet !

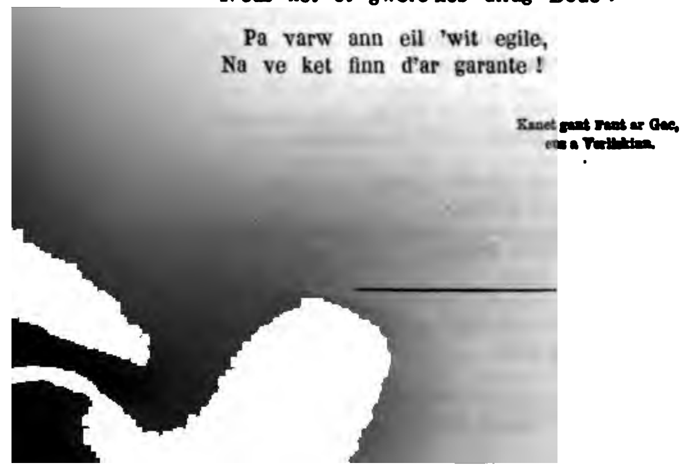
Pa distro 'r c'habitenn en-dro,
Oa ar plac'hig war he geno ;

Oa ar plac'hig war he geno,
Ar gwad 'dann-hi a boullado :

— Penamet daoni ma ine,
N'oas ket êt gwerc'hes dirag Doue !

Pa varw ann eil 'wit egile,
Na ve ket finn d'ar garante !

Kanet gant Fant ar Gac,
eus a Verliskin.



Et ils le renversèrent encore par terre,
Et le tuèrent sur la place.

La jeune fille pleurait,
Et elle ne trouvait personne pour la consoler ;

Et elle ne trouvait personne pour la consoler,
Si ce n'est le capitaine, celui-là le faisait ;

Celui-là lui disait toujours:
— Taisez-vous, jeune fille, ne pleurez pas,

Vous me suivrez sur le pavé,
Mes soldats viendront après nous ;

Vous me suivrez sur la rue,
Mes soldats seront des deux côtés.

— Seigneur capitaine, si vous m'aimez,
Vous me prêterez votre couteau,

Votre couteau, ou votre poignard,
Pour couper mon lacet (ceinture) qui est trop serré.

Ce n'est pas son lacet qu'elle a coupé,
Mais elle l'a planté dans son cœur (le couteau) !

Quand le capitaine se détourna,
La jeune fille était (couchée) sur la bouche ;

La jeune fille était (couchée) sur la bouche,
Et le sang était sous elle, par mares :

— Si je ne craignais de damner mon âme,
Tu ne serais pas allée vierge devant Dieu ! (1)

Quand on meurt l'un pour l'autre,
L'amour n'est pas mort !

Chanté par Françoise LE GAC,
de Guerlesquin — Finistère.

(1) Ces deux vers se rencontrent fréquemment, en pareille situation : voir « Rosmelchon », et le « Marquis de Coatrédrez », pages 309 et 337 du premier volume des « Gwerziou ».

MIBIENN EURET

I

— Ma breur Markig, eomp hon daou
D'ann nozwez vraz da Goadurjaou. (1)

— Ma breur Robart, chommomp er gêr,
Rag ur gwall nozwez a ziger.

— Na chomfomp, ha na dalefomp,
P'hon eùs konje, mont a refomp.

Ha pa oant prest da bartia,
'Komans ar c'hleier da vralla ;

Komans ar c'hleier da vralla,
Tan ha kurun ann horrupla.

II

En Koadurjaou p'int arruet,
Ann nor serret ho d-eùs kavet ;

Ann nor serret ho d-eùs kavet,
Holl dud ann ti êt da gousket.

Markig Euret a lavare
En toull ann nor, hag en noz-se :

— Ma c'homper, digorret-c'hui d'in,
Ewit am bô tan da fumi.

— Ann nor d'ac'h na digorrin ket,
Klewet am eûs hoc'h gwall-baotred.

N'oa ket he c'hir peurlavaret,
Ann nor en ti ho d-eùs tolet ;

Ann nor en ti ho d-eûs tolet,
Ann Triquier koz ho d-eùs lac'het.

Merc'h ann Triquier a lavare
Diwar bec'h ilinn, 'n ho gwele :

(1) C'est peut-être une corruption pour Koad-an-Fao, vieux château en ruines, dans la commune de Séglien.

LES FILS D'EURET

I

— Mon frère Marc, allons tous les deux
A la grande soirée de Coaturjo.

— Mon frère Robert, restons à la maison,
Car une mauvaise soirée s'ouvre.

— Nous ne resterons pas (à la maison) ni ne tarderons,,
Puisque nous en avons la permission, nous irons.

Et quand ils furent près de partir,
Les cloches commencèrent de se mettre en branle ;

Les cloches commencèrent de se mettre en branle,
Et du feu, et du tonnerre d'une façon horrible !

II

Quand ils arrivèrent à Coaturjo,
Ils trouvèrent la porte fermée :

Ils trouvèrent la porte fermée
Et tous les gens de la maison couchés.

Marc Euret disait,
Au seuil de la porte, cette nuit-là :

— Compère, ouvrez-moi,
Afin que j'aie du feu, pour fumer.

— Je ne vous ouvrirai pas ma porte,
J'ai entendu dire que vous êtes de méchants gars.

Il n'avait pas fini de parler,
Qu'ils ont jeté la porte dans la maison ;

Ils ont jeté la porte dans la maison,
Et tué le vieux Le Triquier.

La fille de Le Triquier disait,
(Appuyée) sur son coude, dans son lit :

— Ha pa goustfe d'in pemp mill skoed,
Me 'lakaï' krouga Robart Euret !

Me 'lakaï' krouga Robart Euret,
He vreur Markig na lâran ket ;

He vreur Markig na lâran ket,
Hennes a renkan da gavet.

War-ho-c'hil en ti int bet êt,
Holl dud ann ti ho d-eûs lac'het ;

Holl dud ann ti ho d-eûs lac'het,
Ann tan war-n-hê ho d-eûs laket !

III

Tric'houec'h archer a zo kaset
D' vont da gomer mibienn Euret.

Ann tric'houec'h archer 'c'houlenne,
Er gêr vihan, war ar pave :

— Paotred iaouank, d'imp-ni lâret
C'hui 'c'h eûs gwelet mibienn Euret ?

— Mar eo paotred Euret 'glasket,
Distroët aman, ho gwelfet ;

Distroët aman ho gwelfet,
Me gret eo out-hê e komzet.

Ter heur hag hanter hec'h int bet
'C'hoari ar c'hleve, ar fleuret ;

'Benn ma oa peder heur sonet,
Seitek an-hê a oa lac'het ;

Seitek an-hê a oa lac'het,
Nemet unan na eûs chommet.

Markig Euret a lavare
D'ann hini 'oa chommet, neuze :

— Me a lez ganid da vuhe,
D' vont da glask sikour adarre.

IV

Un archer seitek vloaz 'lâre
D'ann archer paour, pa hen gwele :

— Dût-il m'en coûter cinq mille écus,
Je ferai pendre Robert Euret !

Je ferai pendre Robert Euret,
Son frère Marc je ne dis pas ;

Son frère Marc je ne dis pas,
Car celui-là, il faut que je l'aie (pour mari).

Ils retournèrent dans la maison,
Et tuèrent tous les gens de la maison ;

Ils tuèrent tous les gens de la maison,
Puis, ils y mirent le feu !

III

Dix-huit archers sont envoyés
Pour s'emparer des fils d'Euret.

Les dix-huit archers demandaient,
Dans la petite ville, sur le pavé :

— Jeunes gens, dites-nous,
Avez-vous vu les fils d'Euret ?

— Si c'est les fils d'Euret que vous cherchez,
Détournez-vous par ici, et vous les verrez ;

Détournez-vous par ici et vous les verrez,
Je pense que c'est à eux que vous parlez.

Trois heures et demie ils ont été
A jouer de l'épée et du fleuret ;

Avant que les quatre heures fussent sonnées,
Dix-sept d'entre eux étaient tués !

Dix-sept d'entre eux étaient tués,
Et il n'en est resté qu'un seul.

Marc Euret disait,
En ce moment à celui qui restait :

— Je te laisserai la vie,
Pour aller chercher du secours encore.

IV

Un archer de dix-sept ans disait
Au pauvre archer, en le voyant :

— Ma breur archer, d'in-me lâret,
Pelec'h hoc'h bet, pelec'h ma 'z ét ?

— Tric'houec'h archer a oamp kaset
D' vont da gomer mibienn Euret ;

D' vont da gomer mibienn Euret,
Seitek ac'hanomp 'zo lac'het ;

Seitek ac'hanomp 'zo lac'het,
Nemet on-me na eùs chommet ;

Ho d-eùs lest ganen ma buhe,
D' vont da glask sikour adarre.

Ann archer seitek vloaz 'lâre
D'he vreur archer eno, neuze :

— Me hec'h a ma hunan iwe,
Da c'hoùd ha me ho aerefe.

V

Ann archer seitek vloaz 'c'houlenne,
Er gêr vihan pa arrue :

— Paotred iaouank, d'in-me lâret,
C'hui 'c'h eùs gwelet paotred Euret ?

— Mar eo mibienn Euret 'glasket,
Distroët aman, ho gwelfet ;

Distoët aman, ho gwelfet,
Me 'gred eo out-hê e komzet.

Diou heur hag hanter ez int bet
O c'hoari 'r c'hleve, ar fleuret,

Ha 'benn ma oa ter heur sonet,
Robart Euret 'oa aereet.

Ann archer seitek vloaz 'lâre
Da Robart Euret, en de-se :

— Biskoas ma far n'am eùs kavet,
Biskoas gant mamm n'eo bet ganet ;

Biskoas gant mamm n'eo bet ganet,
Nemet da vreur Markig Euret.

N'oa ket he c'hir peurlavaret,
Markig Euret 'zo arruet.

— Mon frère l'archer, dites-moi,
Où avez-vous été, où allez-vous !

— On nous avait envoyés dix-huit archers
Pour nous emparer des fils d'Euret ;

Pour nous emparer des fils d'Euret,
Dix-sept d'entre nous ont été tués,

Dix-sept d'entre nous ont été tués;
Et il n'est resté que moi seul :

Ils m'ont laissé la vie,
Pour aller chercher du secours encore.

L'archer de dix-sept ans répondit
A son frère l'archer, là, en ce moment :

— Je vais aller moi seul aussi,
Pour voir si je les garotterai.

V

L'archer de dix-sept ans demandait,
En arrivant dans la petite ville :

— Jeunes gens, dites-moi,
Avez-vous vu les fils d'Euret ?

— Si c'est les fils d'Euret que vous cherchez,
Détournez-vous par ici et vous les verrez,

Détournez-vous par ici et vous les verrez,
Je pense que c'est à eux que vous parlez.

Deux heures et demie ils ont été,
A jouer de l'épée et du fleuret,

Et quand les trois heures sonnèrent,
Robert Euret était garotté.

L'archer de dix-sept ans disait
A Robert Euret, ce jour-là :

— Jamais je n'ai trouvé mon pareil,
Jamais mère ne l'a mis au monde ;

Jamais mère ne l'a mis au monde,
Si ce n'est ton frère, Marc Euret.

Il n'avait pas fini de parler
Quand Marc Euret arriva.

Tric'houec'h troatad a uc'helder
A lamp Markig Euret en êr ;

A lamp Markig Euret en êr,
'Nn archer seitek vloaz 'n he gever.

Ter heur hag hanter ez int bet
O c'hoari 'r c'hleve, ar fleuret ;

Bars ma oa peder heur sonet,
He halan d'ann archer 'zo manket.

Markig Euret a lavare
D'he vreur Robart, eno, neuze :

— Aze, ma breur, e oas tiet,
Penamet 'r paotr-mad Markik Euret !

Eomp brema d'hon gwele da gousket,
Pa eo ar gombad achuet.

Kanet gant GARANDEL (kompagnon dall.)
Plouaret — 1845.

Dix-huit pieds de haut
Saute Marc Euret en l'air ;

Saute Marc Euret en l'air,
Et l'archer de dix-sept ans à ses côtés.

Trois heures et demie ils ont été
A jouer du fleuret et de l'épée ;

Quand sonnèrent les quatre heures,
L'haleine manqua à l'archer.

Marc Euret disait
A son frère Robert, là, en ce moment :

— Tu étais pris là, mon frère,
Sans le bon gars Marc Euret !

Allons, à présent, nous coucher, dans nos lits,
Puisque le combat est terminé !

Chanté par GARANDEL, surnommé Compagnon l'Aveugle.
Plouaret. — 1847.

Dans son — *Pèlerinage de Bretagne,* — page 28 et suivantes, — M. Hippolyte Violeau donne un autre dénoûment à ce gwerz. Voici, du reste, sa version, dont il ne produit pas le texte breton. Il dit l'avoir entendu chanter à un charbonnier de la forêt de Quénécan, natif de la commune de Séglien, où se trouvent les ruines du château de Coat-an-fao.

— Mon frère Rogard, allons tous deux à la soirée de Coat-an-fao.

— Non, mon frère Marc, restons à la maison, car un gros temps s'annonce.

— Notre chef nous accorde un grand congé, il faut en profiter et nous amuser, ce soir.

— Nous ne porterons atteinte à la vie de personne, à moins d'être toisés et regardés de travers.

Au moment où ils se disposaient à partir, les cloches sonnaient d'elles-mêmes.

Les éclairs, le tonnerre, le vent, une tempête dans toute sa furie.

Quand ils arrivèrent à Coat-an-fao, toutes les portes étaient closes.

Tous les habitants sommeillaient, quand ils ont frappé à la porte de Téliaw Troadec.

— Compère, ouvrez-nous, ouvrez-nous la porte, un chien ne tiendrait pas dehors.

— Je n'ouvrirai pas ma porte, j'ai entendu parler de vous. Vous êtes de terribles brigands, vous avez ravagé ce pays.

— Si tu n'ouvres ta porte, nous l'enfoncerons ; il nous faut du feu pour nous chauffer.

Ils ont enfoncé la porte, ils ont tué le vieux Troadec et l'aîné de ses fils.

Le plus jeune a couru avertir les archers, qui, depuis longtemps, cherchaient les fils Euret.

Dix-huit archers sont arrivés pour prendre les fils Euret.

Quand Marc Euret les entendit, il s'élança de la maison.

— Si vous cherchez les fils Euret, ils sont tout près, les voici !

Le jeu de fleuret a duré trois heures et demie, et dix-sept archers ils ont tués.

Ils ont épargné seulement un vieil archer, pour qu'il racontât leurs exploits.

— Nous te laissons la vie, à toi ; va chercher un nouveau renfort.

Le vieil archer gémissait, en entrant dans la ville.

— Nous étions partis dix-huit pour prendre les fils Euret, dix-sept ont été tués, et ils n'ont laissé que moi.

Un archer de dix-sept ans, apprenant cette nouvelle : — Mon maitre, je vous conjure de me laisser partir.

Je garotterai ce fameux Euret, et n'aurai besoin du secours de personne.

Il a mis son cheval au galop, à Coat-an-fao il s'est rendu

— Salut, dit-il, salut à ce village ! où sont les fils Euret ?

Rogard, s'entendant nommer, bondit hors de la maison.

— Si vous cherchez les fils Euret, en voici un tout prêt à combattre.

Rogard a été terrassé et garotté par l'archer de dix-sept ans.

En jouant du bâton et du fleuret, l'archer a gagné sur Rogard, et son triomphe était à son comble.

— Rogard, disait-il, je suis le maitre des archers, puisque je t'ai vaincu.

Mais le frère Marc accourut de la maison, comme un chien furieux

— Aide-toi! aide-toi encore, Rogard ! sans moi tu allais être pris.

Le mot n'était pas achevé, que le jeune archer était étendu mort.

Marie Troadec était au lit, appuyée sur son coude, et elle voyait le combat.

Garottée avec des cordes, elle ne pouvait bouger que la tête.

Elle n'a pu se taire, et elle s'est écriée : ah ! — m'en coûterait-il cinq cents écus, je ferai prendre les fils d'Euret !

Rogard s'est détourné, et il a étranglé Marie Troadec.

Aussitôt ils ont mis le feu à la maison, et tout a été consumé.

Rien ne résiste à ces brigands, ils ruinent le pays.

Jamais on ne pourra prendre Marc Euret, il peut sauter 18 pieds de long et 18 pieds de large.

Il saute 18 pieds de hauteur, et retombe sur place.

Il est nerveux de corps, il a dans les cheveux une grande force.

Personne ne pourra prendre cette troupe de malfaiteurs.

Quand passent les fils Euret dans les rues, de chaque côté, les portes se ferment.

Les fils Euret ont effrontément traversé la ville de Nantes, à midi.

— Voici les fils Euret ! disaient-ils. Où est la justice de cette ville !

Tant qu'il y aura des vendredis dans l'année, on ne prendra pas les fils Euret.

AR PRINSAÜS

I

'Nn aotro Prinsaüs a lâre,
Gant ann hent-braz pa valee :
— Lâret d'in, merc'hed, ha c'hui oar
Mont a ra kalz a dud d'ar foar ?

— Ia, mont 'reont a vagado,
Gant aoun d'al laeron er c'hoajo,
Met hennont, ar merser bihan,
'C'h a gant ann hent-braz he-unan.

'Nn aotro Prinsaüs, p'hen eùs klewet,
Tol-kentr d'he varc'h hen eùs roët ;
Tol-kentr d'he varc'h hen eùs roët,
Ar merser bihan 'n eùs tapet :

— Na demad 'lâran d'id, merser ;
Hag ez eo pouner da baner ?
Hag ez eo pouner da baner,
Me 'm eùs c'hoant da vea merser.

— Mar t-eùs c'hoant da vea merser,
Komer un hanter ma faner,
Ha lez ganen ann hanter-all,
D' vewa ma groeg, 'zo 'n Bro-C'hall.

Bea 'm eùs groeg ha bugale,
Er gêr a Roazon pemp kant skoed dlo.
— Mar t-eùs-te groeg ha bugale,
Er gêr a Roazon pemp kant skoed dle ;

Er gêr a Roazon pemp kant skoed dlo,
Me 'reï d'id kaout kouitans an-hô ;
Me 'roïo d'id ur gouitans vad
Hag a vô sinet gant da voad.

N'oa ket he c'hir peurlavaret,
Seis tol-kontel d'ehan 'n eùs roët ;
Seis tol-kontel d'ehan 'n eùs roët,
Ha war ar plaz 'n eùs han lac'het !....

LE PRINSAÜS[1]

I

Le seigneur Prinsaüs disait,
En marchant sur le grand chemin :
— Dites-moi, jeune fille, si vous le savez,
Va-t-il beaucoup de monde à la foire ?

— Oui, on y va par bandes,
Par crainte des voleurs qui sont dans les bois,
Mais celui-là, le petit mercier,
Va tout seul par le grand chemin.

Le Seigneur Prinsaüs ayant entendu (cela).
Donna un coup d'étrier à son cheval ;
Il donna un coup d'étrier à son cheval,
Et rejoignit le petit mercier.

— Je te souhaite le bonjour, petit mercier,
Ton panier est-il lourd ?
Ton panier est-il lourd ?
Je veux aussi être mercier.

— Si tu veux être mercier.
Prends la moitié de mon panier,
Et me laisse l'autre moitié,
Pour nourrir ma femme, qui est en France.

J'ai femme et enfants,
Et cinq cents écus de dettes dans la ville de Rennes.
— Si tu as femme et enfants
Et cinq cents écus de dettes dans la ville de Rennes;

Et cinq cents écus de dettes dans la ville de Rennes,
Je t'en ferai avoir quittance ;
Je te donnerai une bonne quittance
Et qui sera signée avec ton sang.

Il n'avait pas fini de parler,
Qu'il lui donna sept coups de couteau ;
Il lui donna sept coups de couteau,
Et le tua sur la place !.......

(1) Ce nom doit être altéré, mais je ne sais comment lui restituer sa véritable orthographe.

II

'Nn aotro Prinsaüs 'vonjoure,
Ebars ann ti pa arrue :
— Bonjour ha joa holl en ti-man,
N'eûs ket ezomm 'verzeri enhan ?

Ur feil aour, pe ur feil arc'hant,
A dere euz ar merc'hed koant.
Ar vates vihan, 'tal ann tan,
E d-eûs lavaret ken buhan :

— N'eûs ket ezomm a verzeri en-han ;
Ar baner-se 'zo bet aman 'n de-man ;
Ar baner-se 'zo bet aman 'n de-man,
Paner ar merser bihan eo homan !

Hag hen o vont e-mês ann ti,
O tapout he viz war he fri ;
E-mês ar porz neuze hec'h a,
Ha d'al liorz da em guza.

III

N'oa ket ar c'hôg kanet d'ann de,
'Oa arru er vro kezlo newe ;
'Oa arru seis archer a Roazon,
D' gwerc'had ann aotro d'ar prizon.

'Nn aotro Prinsaüs a lâre,
'Biou Pedernek pa dremene....
'Biou Pedernek p'eo tremenet,
'R voutaillad gwinn-ardant 'n eûs goulennet.

P'hen defoe he winn-ardant evet,
D'ann hostizes kenô 'n eûs lâret.
— Me 'lâr d'ac'h, hostizes, kenavô,
P'am bô arc'hant, me ho paeo.

'Nn aotro Prinsaüs a lâre
Da Bedernegis, en de-se :
— Mar retornan bikenn d'am bro,
Pedernegis, m'ho klac'haro ;

II

Le Seigneur Prinsaüs souhaitait le bonjour,
En arrivant dans la maison :
— Bonjour et joie à tous dans cette maison,
N'a-t-on point besoin de mercerie ?

Une bordure d'or ou une bordure d'argent,
Ce qui sied aux jolies filles ?
La petite servante, du coin du feu,
Répondit aussitôt :

— On n'a pas besoin de mercerie :
Ce panier-là a encore été ici aujourd'hui ;
Ce panier-là a encore été ici, aujourd'hui,
C'est ici le panier du petit mercier !

Et lui de sortir de la maison,
En mettant son doigt sur son nez ;
Il sort alors de la cour,
Et va se cacher dans le courtil.

III

Le coq n'avait pas chanté (pour annoncer) le jour,
Qu'il y avait du nouveau dans le pays ;
Sept archers étaient arrivés de Rennes,
Pour emmener le seigneur en prison.

Le seigneur Prinsaüs disait,
En passant par Pédernec....(1)
Quand il passa par Pédernec,
Il demanda une bouteille d'eau-de-vie.

Quand il eût bu son eau-de-vie,
Il fit ses adieux à l'hôtesse :
— Hôtesse, je vous dis adieu,
Quand j'aurai de l'argent, je vous paierai.

Le seigneur Prinsaüs disait
Aux habitants de Pédernec. ce jour-là :
— Si jamais je reviens dans mon pays,
Habitants de Pédernec, je vous causerai de la douleur ;

(1) Il y a, probablement une petite lacune,

Me lakaï' ann tan en Runangô,
Kermataman, ar C'hollcdo ;
Me lakaï' ann tan en Runaspern,
Kermataman, ar gêr a Skern ?

Me 'lakaï' al logod da redek
'N hoc'h ilis-parous Pedernek !....

Kanet gant Marc'harit FULUP,

Je mettrai le feu à Runangoff,
A Kermataman et au Colledo;
Je mettrai le feu à Runanspern, (1)
A Kermataman et au village de Skern (?);

Je ferai courir les souris
Dans votre église paroissiale de Pédernec !....

Chanté par Marguerite PHILIPPE,

(1) Ce sont autant de manoirs de la commune de Pédernec, au pied de la montagne du Bré.

GUYON KERE

I

Tri den euz a barous Plufur,
Maget er memeus avantur,
'Sul 'r sakramant, ma intentet,
'Keït ma oar en offerenn-bred.

Dre ur blasenn e tremenjont
En pehini em rankontrjont ;
Ma c'houlenn ann eil euz egile :
— Pelec'h hec'h efomp-ni fete ?

— Ni iel' fenoz da Grec'hmorvan,
Eno na gollo den he boan.....
. . . .

II

Uc'hel oa 'n doënn euz ar plen,
Hag hi sapout na c'halle den.
— Kerc'het skeulio ma ho stagin,
Ma 'c'h inn dre ann doënn en ti.

Ebars ann ti p'int antreet,
Ur fasad d'ar vroeg d-eùs roët,
Ober d'éhi monet gant mall
Da digorri 'n nor d'ar re-all.

— Dàlet, Guyon, ann alc'houeo,
Kaset ganec'h ma holl vado ;
Kaset ganec'h ma holl vado,
Ha lest ganimp hon buheo !

Kent m'eo euz ann ti sortiet,
Hen he gwele 'n eùs hi laket ;
Laket hen eùs-hi 'n he gwele,
Staget ann eil euz egile....
. . . .

— Me n'ôn ket ha mo retornfe,
D' lemel ho buhe digant-he.
— Hola ! hola ! ma c'hamarad,
Da gonsians a zo ingrat !

GUYON QUÉRÉ

I

C'étaient trois hommes de la paroisse de Plufur,
Elevés dans les mêmes idées:
Le dimanche du sacrement (fête Dieu), comprenez bien,
Pendant qu'on était à la grand'messe,

Ils passèrent par une place,
Où ils se rencontrèrent,
Et ils se demandèrent l'un à l'autre :
— Où irons-nous, aujourd'hui ?

— Nous irons ce soir à Crec'h-Morvan,
Là, personne ne perdra sa peine.
. . . .

II

Le toit était élevé de la terre,
Et personne ne pouvait l'atteindre.
— Allez chercher des échelles, pour les attacher bout-à-bout,
Afin que j'entre dans la maison, par le toit.

Quand ils entrèrent dans la maison,
Ils donnèrent un soufflet à la femme,
Et la forcèrent d'aller, promptement,
Ouvrir la porte aux autres.

— Tenez, Guyon, prenez les clefs,
Et emportez tous mes biens ;
Emportez tous mes biens,
Et laissez-nous la vie !

Avant de sortir de la maison,
Il mit la femme dans son lit ;
Il la mit dans son lit,
Et attacha l'un à l'autre. (le mari et la femme).
. . . .

— Je ne sais si je ne dois pas retourner,
Pour leur ôter la vie.
— Hola ! hola ! camarade,
Ta conscience est ingrate ! (sans pitié.)

Pa hon eûs bet ho holl vado,
Lezomp gant-hê ho buheo.
— C'hoant am eûs c'hoas da retorn d'hê,
Da c'houeza ann tan indan-hê !....

III

'Nn aotro 'r markis 'sav beure-mad,
Da vont da chaseal d'ar c'hoad,
Ha p'arruas er verèri,
N'oa den war-ar-bale en-hi.

Ann aotro 'r markis pa welas,
Ebars ann ti hec'h antreas :
— Petra 'zo 'newez en ti-man,
N'eûs den war-ar-bale en-han ?

Ar vroeg euz ann ti a lâras,
D'ann aotro markis, p'hen klewas :
— Ni 'zo lakêt en hor gwele,
Staget ann eil euz egile ;

Staget ann eil euz egile
Gant al laër braz Guyon Kere,
He gamarad Iann ar C'halvez,
Ann Olier braz egile.

Ann aotro markis, pa glewas,
En hostaleri vraz 'c'h antreas :
— Hostizes, d'in-me lavaret,
Piou en ho ti hoc'h eûs lojet ?

— Leal, 'mezhi, Guyon Kere,
Ann Olier braz, Iann ar C'halvez ;
Ann Olier braz, Iann ar C'halvez,
Mill aoun hon eûs 'wit hon buhe !

Ar markis pa hen eûs klewet,
He zorn 'n he c'hodel 'n eûs laket ;
He zorn 'n he c'hodel 'n eûs laket,
Ur pistol d'êhi 'n eûs roët.

IV

Guyon Kere a lavare,
Bars ar prizon, en he goanze :
— Me 'wel a-c'hann 'n Olier braz,
Hag hen n'eo ket komerret c'hoaz ;

Puisque nous avons eu tous leurs biens,
Laissons-leur la vie.
— J'ai envie de retourner sur eux,
Pour souffler le feu sous leur lit.

III

Le seigneur marquis se lève de bonne heure,
Pour aller chasser au bois,
Et quand il arriva dans la métairie,
Personne n'y était sur pieds.

Quand le seigneur marquis vit (cela),
Il entra dans la maison :
— Qu'y a-t-il de nouveau dans cette maison,
Que personne n'y est encore sur pieds ?

La femme de la maison répondit
Au seigneur marquis, quand elle l'entendit :
— On nous a mis dans notre lit,
Liés l'un à l'autre ;

Liés l'un à l'autre,
Par le grand voleur Guyon Quéré,
Son camarade Jean Le Calvez,
Le grand Ollivier était l'autre.

Quand le seigneur marquis entendit (cela),
Il entra dans la grande auberge :
— Hôtesse, dites-moi,
Qui avez-vous logé dans votre maison ?

— Ma foi ! dit-elle, Guyon Quéré,
Le grand Ollivier et Jean Le Calvez ;
Le grand Ollivier et Jean Le Calvez,
Nous craignons beaucoup pour notre vie !

Quand le marquis entendit (cela),
Il mit la main dans sa poche ;
Il mit la main dans sa poche,
Et lui donna une pistole.

IV

Guyon Quéré disait,
Assis dans sa prison :
— Je vois d'ici le grand Ollivier
Qui n'est pas encore pris ;

Gant-hen 'n ijenn pewar zroad gwenn,
Hag euz hen kas d'ar c'higerrienn ;
Hag euz hen kas d'ar c'higerrienn,
Pareï sur 'raï' he groc'henn.

N' damalan den, a neb-koste,
Nag iwe den euz ma ligne,
Nemet mab ar Bris a Bloubezr,
Hennes 'garfenn 've em c'hever ;

Hennes a lâras d'in un de
Klask d'ehan 'r bugel divâde,
Hag e tiskje d'in sekrejo
D' laeres ann dud war ann hentjo.

Ha me ken buhan, pa glewis,
Ur vroeg iaouank a rankontris :
— Groeg iaouank, d'in-me lavaret,
Ped mis bugale a zouget ?

— Bea ez int eis mis hanter,
Hogoz achu eo ma amzer.
Ha me kerkent ha ma klewis,
Ma c'houtelasenn a dennis ;

Me 'tenna ma c'houtelasenn,
'Troc'ha 'nezhi dre he bandenn ;
Ha me tenna d'ehi ur mab,
Ar c'haera oa 'indann ann oabl. (1)

Pa arruis en bourk Ploubezr,
Na oa ket mab ar Bris er gêr.
Kriz 'vije 'r galon na oelje,
En bourk Ploubezr nep a vije,

O klewet ar paour inosant
O c'houl' ole ar vadeziant ;
O c'houl' ole ar vadeziant,
Ha d'he vamm baour ar sakramant.

Kaeroc'h tol a ris-me goude,
Lac'ha ma zad en he wele !
Tri bloaz oa war he wele klanv,
Me o c'houeza 'n tan indan-han ;

(1) Ce passage se trouve presque mot pour mot dans « Kloarek Javre, » qu'on trouvera plus loin.

Il a un bœuf à quatre pieds blancs,
Qu'il conduit aux bouchers ;
Il le conduit aux bouchers,
Il sauvera sûrement sa peau.

Je ne blâme personne, d'aucun côté,
Ni personne aussi de ma famille,
Si ce n'est le fils de Le Bris, de Ploubezre,
Celui-là, je voudrais le voir vis-à-vis de moi !

Celui-là me dit un jour
De lui procurer un enfant non baptisé,
Et il m'apprendrait des secrets
Pour voler les gens sur les chemins.

Et moi, dès que j'entendis (cela),
(De dire) à une jeune femme que je rencontrai :
— Jeune femme, dites-moi,
Combien de mois a l'enfant que vous portez ?

— Il a huit mois et demi,
Mon temps est presque fini.
Et moi, dès que j'entendis (cela),
Je tirai mon coutelas ;

Je tirai mon coutelas,
Et je la coupai par la ceinture ;
Et j'en retirai son fils,
Le plus beau qui fût sous le firmament.

Quand j'arrivai au bourg de Ploubezre,
Le fils de Le Bris n'était pas à la maison.
Dur eût été le cœur de celui qui n'eût pleuré,
S'il eût été au bourg de Ploubezre,

En entendant le pauvre innocent,
Qui demandait l'huile du baptême ;
Qui demandait l'huile du baptême,
Et le sacrement (de l'extrême onction) pour sa mère.

Je fis après cela un plus beau coup,
En tuant mon père dans son lit !
Il y avait trois ans qu'il était malade sur son lit ;
J'allumai le feu sous lui ;

Me o c'houeza 'n tan indan-han,
Pa n' deue 'n Anko da vouit-han !
Ma mamm a lâras d'in un de,
Pa 'oa 'sevel euz he gwele :

— N'hoc'h ket, ma mab, un den antier,
Pa n' digaset d'in ur sibouar ;
Pa n' digaset d'in 'r sibouarenn,
Ewit lakad ma amonenn.

Ha me, kerkent ha ma klewis,
Da vourk Plougaznou e redis,
War ar marchepi 'daoulinis,
Arbell 'r sakramant 'digorris.

Ann arbell p'am eùs digorret,
Ur vouez euz ann env 'm eùs klewet
O lâret d'in n' ren ket er-vad,
Pa na oa ket ma daou-dorn sakr.

P'oann arru pell euz ann ilis,
War un dosenn c'hlaz 'c'h azeïs ;
War un dosenn c'hlaz 'c'h azeïs,
Neuze eno hen digorris :

Ma oa en-han tric'houec'h hosti ;
Me ho debri d'am dijuni !
. . . .

Ha kaeroc'h tol am eùs c'hoaz grêt,
Staga ur vroeg euz ur bêlek.
Leuskel tri fez gwinn da redek,
Goude am boa leis ma c'hôf grêt.

Brema n'am eùs ken da lâret,
Met pedet ganen, mignoned ;
Pedet ganen, ma mignoned,
Ma leusket d'ann traon pa garfet !

Dastumet en parous Ploulec'h, — 1849.

J'allumai le feu sous lui,
Puisque l'Anko (la Mort) ne venait pas le prendre!
Ma mère me dit un jour,
En se levant de son lit :

— Vous n'êtes pas, mon fils, un homme complet,
Puisque vous ne me procurez pas un ciboire ;
Puisque vous ne me procurez pas un ciboire,
Pour mettre mon beurre.

Et aussitôt que j'entendis cela,
Je courus au bourg de Plougasnou ;
Je m'agenouillai sur les marches de l'autel,
Puis j'ouvris la niche du Saint-Sacrement.

Quand j'eus ouvert la niche,
J'entendis une voix du ciel
Qui me dit que je ne faisais pas bien,
Puisque mes mains n'étaient pas consacrées.

Quand je fus loin de l'église,
Je m'assis sur un tertre vert ;
Je m'assis sur un tertre vert,
Et je l'ouvris là (le Saint-Ciboire) ;

Il y avait dedans dix-huit hosties,
Et je les mangeai à mon déjeûner!

. . . .

J'ai fait un plus beau coup encore,
En attachant l'un à l'autre un prêtre et une femme,
En laissant courir trois pièces de vin,
Après en avoir bu mon content.

A présent, je n'ai plus autre chose à dire ;
Si ce n'est : — priez pour moi, mes amis ;
Priez pour moi, mes amis,
Lâchez-moi en bas, quand vous voudrez.

Recueilli dans la commune de Plouleo'h, — 1849.

PAOTRED PLOUARET

I

Mar plij ganac'h a selaoufet
Ur werz newez a zo savet ;
Ur werz newez a zo savet,
Da bewar faotr iaouank eo grêt.

Da bewar faotr iaouank eo grêt,
'Zo êt da Vaël, a Blouaret,
'Zo êt da bikad war dour Maël,
Aoun 'm eûs na deufent ket d'ar gêr.

Et eo Ar Gwillermed ho daou,
Ar Pieres hag ann Andreo....
. . . .

Bars en Maël p'int arruet,
Peb a blac'h koant ho d-eûs choazet ;
Peb a blac'h koant ho d-eûs choazet,
Ar re vraoa euz ar merc'hed.

II

Na Fant ar C'hoz a lavare
Da berson Plouaret, un de :
— Eis war-n-ugent paotr, 'm eûs klewet
Deui' da c'hoari euz re Blouaret ;

Rêd a vo skriva ul lizer
D'ar baotred-vad, ma teuint d'ar gêr.
P'arruas al lizer gant-han, (gant-hê)
'Oant er garrido uc'hellan

Oant er garrido uc'hellan,
Ar Gwillerm 'komans d'hen lenna ;
Ervoan Ar Gwillerm, pa hen lenn,
A denn ar bleo e-mês he benn.

Ervoan Ar Gwillerm a lare
D'he gamaraded, ann de-se :
— Hastet, hastet, kamaraded,
Me a wel arru ar baotred !

LES GARS DE PLOUARET

I

S'il vous plait, vous écouterez
Un gwerz nouvellement composé ;
Un gwerz nouvellement composé,
(Au sujet de) quatre jeunes gens.

(Au sujet de) quatre jeunes gens,
Qui sont allés à Maël, de Plouaret,
Qui sont allés picoter (la pierre) pour la tour de Maël,
Je crains qu'ils ne reviennent pas à la maison.

Sont allés — les deux Guillerm,
Le Pierès et André......
. . . .

Quand ils arrivèrent à Maël,
Ils choisirent chacun une jolie fille ;
Ils choisirent chacun une jolie fille,
Les plus belles entre les jeunes filles (de la paroisse).

II

Françoise Le Coz disait
Au recteur de Plouaret, un jour :
— Vingt-huit jeunes gens, d'après ce que j'ai entendu,
Viendront jouer (se battre) contre ceux de Plouaret ;

Il faudra écrire une lettre
Aux bons gars, pour qu'ils viennent à la maison.
Quand la lettre leur arriva,
Ils étaient dans la plus haute galerie ;

Ils étaient dans la plus haute galerie,
Le Guillerm commença à la lire :
A mesure que Yves Le Guillerm la lisait,
Il s'arrachait les cheveux de la tête.

Yves Le Guillerm disait
A ses camarades, ce jour-là :
— Hâtez-vous, hâtez-vous, camarades,
Je vois venir les gars !

Tolomp hon morzolo d'ann traon,
Me a wel o tont hon Anko !
Tolomp-ni hon re vihanna,
Miromp bepred ar re vrasa.

Harpet ho skoa euz ma hini,
Ha lest ar baotred da c'hoari ;
Darc'hêt gant-hé a-dreuz ho zal,
Ken ho diskarfet d'ann douar.

Ervoan Ar Gwillerm a lâre
D'he gamaraded, ann de-se :
— Eomp d'evan un dimion,
Arru eo fatik ma c'halon.

Pa oant en davarn hoc'h evan,
Hec'h arruas kezlo gant-han :
— Ervoan Ar Gwillerm, deut e-mês,
Emaint ho lac'ha Pieres !

Ervoan 'R Gwillerm, p'hen eûs klewet,
Dreist ann daol a zo dilampet,
Diskar gwerenn, boutail, gant he droad,
Hag ann hostis gant ur fasad.....

. . . .

Ervoan Ar Gwillerm lavare
D' berson Maël eno, neuze :
— Hastet lâret hoc'h offern-bred,
Pell-braz 'zo hini n' 'm eûs klewet.

— Na lârinn ket ann offern-bred,
Te n' verites ket hi c'hlewet.
Ervoan 'R Gwillerm, p'hen eûs klewet,
Euz ar person 'zo dizroët ;

Euz ar person eo dizroët,
Ur fasad d'ehan 'n eûs roët ;
'N eûs roët d'ehan ur fasad,
Ha 'n eûs hen beuet en he voad !

Ervoan Ar Gwillerm a lâre
Da Vaëlis eno neuze :
— Et-c'hui d'ar gêr, Tremaëlis, (1)
Na vô ket offern 'n hoc'h ilis ;

(1) Il paraîtrait que c'était à Trémel, et non à Maël-Pestivien ou Maël-Carhaix, que travaillaient les piqueurs de pierre de Plouaret.

Jetons nos marteaux en bas,
Je vois venir notre trépas !
Jetons nos marteaux les plus petits,
Et gardons toujours les plus grands.

Appuyez votre épaule contre la mienne,
Et laissez faire les gars ;
Frappez-les sur le front,
Jusqu'à ce que vous les renversiez à terre.

Yves Le Guillerm disait
A ses camarades, ce jour-là :
— Allons boire un *dimion* (?)
Mon cœur commence à faillir.

Comme ils étaient dans la taverne, à boire,
Il leur arriva une nouvelle :
— Yves Le Guillerm, sortez,
Ils sont à assassiner Le Pierès !

Quand Yves Le Guillerm entendit (cela),
Il sauta par-dessus la table,
Renversant verre et bouteille, avec son pied,
Et l'aubergiste d'un soufflet.

. . . .

Yves Le Guillerm, disait
Au recteur de Maël, là, en ce moment :
— Hâtez-vous de dire votre grand'messe,
Il y a longtemps que je n'en ai entendu aucune.

— Je ne dirai pas la grand'messe,
Car tu ne mérites pas de l'entendre.
Quand Yves Le Guillerm entendit (cela),
Il se détourna vers le recteur :

Il se détourna vers le recteur,
Et lui donna un soufflet ;
Il lui donna un soufflet,
Et le noya dans son sang !

Yves Le Guillerm disait
Aux habitants de Maël, là en ce moment :
— Retournez à la maison, habitants de Trémel,
Il n'y aura pas de messe dans votre église ;

Fete n' vô ket a offern-bred,
Ar person a zo badaouet !....
. . . .

Me 'wel ma mestres en nor-dâl,
Daou renk danteles war he zâl,
Danteles arc'hant, spilho aour,
Bikenn ma mestres na vô paour.

Ervoan Ar Gwillerm a lâre
D'he gamaraded, ann de-se :
— Hastet, hastet, Kamaraded,
Ma efomp c'hoaz da Blouaret !....

Kanot gant Jannet ar GALL
mates en Kerarborn.

Il n'y aura pas de grand'messe, aujourd'hui,
Le recteur est à moité mort.

. . . .

Je vois ma maitresse sous la porte principale de (l'église),
Avec deux rangs de dentelles sur son front,
Dentelles d'argent, épingles d'or,
Jamais ma maitresse ne sera pauvre (1)

Yves Le Guillerm disait
A ses camarades, ce jour-là :
Hâtez-vous, hâtez-vous, camarades,
Afin que nous allions encore à Plouaret

Chanté par Jeanne LE GALL,
servante à Keranborgne — Plouaret.

(1) Ce couplet pourrait bien avoir été interpolé.

KABITENN ROZANFAOU

I

Kabitenn Rozanfaou 'lâre,
War ar pont plenkenn, en Korle :
— Teval é 'nn noz ha glao a ra,
N' gare den mont da verc'heta ;

Ar baotred 'zo 'n ho santinello,
A merc'hed 'zo 'n ho gweleo ;
Ni 'reï un dibab gant golo,
Matilina Rochelan me 'm bô ;

Matilina Rochelan 'zo koant,
Debauch anezhi am eûs c'hoant.
Kabitenn Rozanfaou lâre
'N ti Rochelan goz p'arrue :

— Bonjour ha joa holl en ti-ma,
Ho merc'h Matilina pelec'h 'ma ?
— Et eo da diski ar gallek,
Ter lew 'n tu-all da Sant-Brick.

— Mar eman Matilina lec'h lâret.
'R vates vihan pelec'h eo èt ?
Ar vates vihan, a-dal ann tan,
E d-eûs lavaret ken buhan :

— Ema Matilina 'n krec'h uc'hella,
'C'h ober bouledo da denna ;
'C'h ober bouledo chadennet,
Diwallet ho puhe, mar karet.

Kabitenn Rozanfaou, p'hen eûs klewet,
Gant ar vinz euz krec'h 'zo pignet :
— Digorret ho tor, Matilina,
Ma 'z inn d' vèdoc'h da ziviza.

— Da vèdon d' ziviza n' deufet ket,
C'hui na kabitenn soudard a-bed.
Kabitenn Rozanfaou a lâre
D'he soudarded eno neuze :

LE CAPITAINE ROZANFAOU

I

Le capitaine Rozanfaou disait,
Sur le pont de planches, à Corlai :
— La nuit est sombre et la pluie tombe,
Personne ne voudrait aller courir les filles ;

Les hommes sont en sentinelle,
Et les jeunes filles sont dans leurs lits ;
Nous choisirons à la chandelle,
Pour moi, j'aurai Mathurine Rochelan.

Mathurine Rochelan est jolie,
Mon désir est de la débaucher.
Le capitaine Rozanfaou disait,
En arrivant dans la maison du vieux Rochelan :

— Bonjour et joie à tous dans cette maison!
Votre fille Mathurine où est-elle ?
— Elle est allée apprendre le Français,
Trois lieues au-delà de Saint-Brieuc.

— Si Mathurine est où vous dites,
La petite servante, où est-elle allée ?
La petite servante, du coin du feu,
A répondu aussitôt :

— Mathurine est dans la plus haute chambre,
A fabriquer des boulets, pour tirer ;
A fabriquer des boulets ramés,
Prenez garde à votre vie, si vous voulez.

Quand le capitaine Rozanfaou entendit (cela),
Il monta l'escalier tournant :
— Ouvrez votre porte, Mathurine,
Afin que j'aille deviser avec vous.

— Vous ne viendrez pas deviser avec moi,
Ni vous, ni aucun autre capitaine soldat.
Le capitaine Rozanfaou disait
A ses soldats, là, en ce moment :

— Mar na zigor ann nor d'imp-ni,
Tolomp tan artifis d'hi dewi.
Matilina, pa d-eùs klewet,
Gant 'r vinz d'ann traon eo diskennet ;

Gant 'r vinz d'ann traon eo diskennet,
Ha d'ar c'habitenn 'd-eùs lâret :
— Kabitenn Rozanfaou n' 'c'h eùs ket grêt mad,
Lakad ann tan en ti ma zad.

— Tawet, Matilina, n'oelet ket,
Un ti newe d'ac'h 'vô savet ;
Me 'savo d'ac'h un ti newe
Gant ar c'hoad kaer a Goatanhô ;

Me 'savo ti d'ac'h newe-flamm,
Gant ar c'hoad kaer a Goad-ar-Spagn....
. . . .

II

Matilina Rochelan 'lâre
Da gabitenn Rozanfaou, un dez oe :
— Kabitenn Rozanfaou, mar am c'haret,
Da bed ac'hanoc'h 'vinn oblijet ?

— D'in ma hunan, d'am faotr ar gambr,
D'am soudarded, p'ho defo c'hoant ;
D'am soudarded, p'ho defo c'hoant,
Bez' a zo 'n hô tric'houec'h ha kant.

— Kabitenn Rozanfaou, mar am c'haret,
Na prestet d'in-me ho mousket ;
Na prestet d'in-me ho mousket,
D' denna war ar baïsanted.

Bars ar mousket pa eo kroget,
'N kreis he galon 'd-eùs-han diskarget :
— Kabitenn Rozanfaou, me 'wie mad
Am bije revanch buhe ma zad !

III

Rochelan goz a lavare
D'he verc'h, er gêr pa arrue :
— Ma merc'h Matilina, mar am c'haret,
D'al leur-newe na efet ket ;

— Si elle ne nous ouvre pas la porte,
Jetons un feu d'artifice pour la brûler.
Quand Mathurine entendit (cela),
Elle descendit l'escalier :

Elle descendit l'escalier,
Et dit au capitaine :
— Capitaine Rozanfaou vous n'avez pas bien fait
En mettant le feu à la maison de mon père.

— Taisez-vous, Mathurine, ne pleurez pas,
Une maison neuve vous sera élevée ;
Je vous ferai élever (bâtir) une maison neuve,
Avec le beau bois de Coatanhaie,

Je vous éleverai une maison toute neuve,
Avec de beau bois de la forêt d'Espagne ?...
. . . .

II

Mathurine Rochelan disait
Au capitaine Rozanfaou, un jour :
— Capitaine Rozanfaou, si vous m'aimez,
A combien d'entre vous serai-je obligée ?

— A moi-même, à mon valet de chambre,
A mes soldats, quand ils le voudront ;
A mes soldats, quand ils le voudront,
Il y en a cent dix-huit.

— Capitaine Rozanfaou, si vous m'aimez,
Prêtez-moi votre mousquet ;
Prêtez-moi votre mousquet,
Pour tirer sur les paysans.

Quand elle tint le mousquet,
Elle le déchargea au milieu de son cœur :
— Capitaine Rozanfaou, je savais bien
Que j'aurais tiré vengeance de la mort de mon père !

III

Le vieux Rochelan disait
A sa fille, quand elle arriva à la maison :
— Ma fille Mathurine, si vous m'aimez,
Vous n'irez pas à l'aire neuve ;

Ho preur Koadinizan 'vô eno,
'N defo drouk ouzoc'h, ho lac'ho.
— Drouk ha mad gant nep a garo,
D'al leur-newe me a ielo ;

Mar sôn ar zoner, me danso
Gant braoa tud-jentil 'vô eno ;
Gant braoa tud-jentil 'vô eno,
Mar na sôn ket, me a gano.

Bars al leur-newe p'eo arruet,
He breur Koadinizan 'd-eùs rankontret ;
He breur Koadinizan 'd-eùs rankontret,
Hen defoa hi gwerzet d'ar soudarded.

Hag hi o souza diout-han,
Gant un tenn mousket hen lac'han,
Tenna gant ar mousket hi a oar,
C'houri 'r c'hleve er giz ma kar....

. . . .

Kanet gant Marc'harit FULUP,

Votre frère de Koadinizan sera là,
Il vous en voudra et vous tuera.
— Le trouve bon ou mauvais qui voudra,
A l'aire neuve j'irai ;

Si le sonneur sonne, je danserai,
Avec les plus beaux gentilshommes qui seront là ;
Avec les plus beaux gentilshommes qui seront là ;
S'il ne sonne pas je chanterai.

Quand elle arriva à l'aire-neuve,
Elle rencontra son frère Koadinizan ;
Elle rencontra son frère Koadinizan,
Qui l'avait vendue aux soldats.

Et elle s'écarta de lui
Et le tua d'un coup de mousquet.
Elle sait tirer du mousquet,
Et jouer de l'épée comme elle veut....

. . . .

Chanté par Marguerite PHILIPPE,

FANTIG MONTFORT

I

Fantig Monfort, a-dal he zan,
Na deveus ket kollet he foan,
Ewit monet 'n ur redadenn
Da Wengam, goude he merenn.

Fantig Montfort a vonjoure,
War bave Gwengam pa varche :
— Demad ha joa holl er gêr-man,
Ar c'habitenn pelec'h eman ?

Demad, aotro ar c'habitenn,
Pelec'h emèdi ho pandenn ?
Pelec'h eman ho soudarded ?
Unan a renkan da gavet ; (1)

Unan a renkan da gavet,
Gwill ann Herve, a Bedernek.
— Gwill ann Herve n'ho pezo ket,
Ar c'haera euz ma soudarded ;

Ar c'haera euz ma soudarded,
Serviji 'r roue a zo rèd.
Fantig Montfort a lavaras
D'ar c'habitenn, 'vel m'hen klewas :

— Roët-c'hui d'in Gwill ann Herve,
Me roï' d'ac'h gwerz un tok newe ;
Me roï' d'ac'h gwerz un tok kastor gwenn,
Ha warnehan ur blumachenn ;

Ha warnehan ur blumachenn,
A zere euz ur c'habitenn.
Ar c'habitenn a lavaras
Da Fantig Montfort, p'hi c'hlewas :

— Fantig Montfort, et-c'hui d'ar gêr,
Choazet un' all d'ho servijer.
Fantig Montfort a lavaras
D'ar c'habitenn, 'vel m'hen klewas :

(1) Kavet au lieu de kaout, pour la rime.

FRANÇOISE MONTFORT

I

Françoise Montfort, du coin de son feu,
N'a pas perdu sa peine,
Pour aller en une traite
A Guingamp, après son diner.

Françoise Montfort souhaitait le bonjour,
En marchant sur le pavé de Guingamp :
— Bonjour et joie à tous dans cette ville,
Le capitaine où est-il ?

Bonjour, monsieur le capitaine,
Où est votre bande ?
Où sont vos soldats ?
Il m'en faut un ;

Il m'en faut un,
Guillaume Hervé, de Pédernec.
— Guillaume Hervé vous n'aurez pas,
C'est le plus beau de mes soldats ;

C'est le plus beau de mes soldats,
Et il faut faire le service du roi.
Françoise Montfort répondit
Au capitaine, quand elle l'entendit :

— Donnez-moi Guillaume Hervé,
Et je vous donnerai le prix d'un chapeau neuf ;
Je vous donnerai le prix d'un chapeau de castor blanc,
Avec un plumet dessus ;

Avec un plumet dessus,
Ce qui sied à un capitaine.
Le capitaine répondit
A Françoise Montfort, quand il l'entendit :

— Françoise Montfort, allez à la maison,
Et choisissez un autre pour serviteur.
Françoise Montfort répondit
Au capitaine, quand elle l'entendit :

— Penoz c'halfenn-me mont d'ar gêr,
Ha me laket 'n ken gwaz mizer ?
Ar c'habitenn a respontas
Da Fantig Montfort, p'hi c'hlewas :

— A sur hoc'h euz a heriter,
M' hoc'h laket en ken gwaz mizer ?
Fantig Montfort a respontas
D'ar c'habitenn, 'vel m'hen klewas :

— Pe 'z on me sur, pe na on ket,
Renta kont d'ac'h na eo ket rèd ;
Mar na ret ket, un' all 'raïo,
Glazarded 'zo em godello.

Ar c'habitenn a respontas
Da Fantig Montfort, p'hi c'hlewas :
— Roït d'in gwerz ma zòk-newe,
Me 'roïo d'ac'h Gwill ann Herve.

II

Fantig Montfort a lavare
War bave Gwengam pa varche,
He daoudorn gant-hi war he diou-lez :
— Me a zo breman ur baotres !

Paotred Pederneck a lâre,
Pa dennent 'r billet a-darre :
— Fantig Montfort euz a Ben-Graz,
En ti ann diaoul 'man he flaz !

Honnes a zo d'imp-ni kirick
Da renkout tenna ar billet !...:

Kanet gant Marc'harit FULUP.

— Comment pourrais-je aller à la maison,
Puisqu'on m'a mise en si grande misère ? (peine).
Le capitaine répondit
A Françoise Montfort, quand il l'entendit :

— Etes-vous donc sûre d'un héritier, (1)
Pour être réduite à si grande misère ?
Françoise Montfort répondit
Au capitaine, quand elle l'entendit :

— Que j'en sois sûre, ou ne le sois pas,
Je ne suis pas obligée de vous rendre compte ;
Si vous ne me le donnez pas, un autre le fera,
J'ai des lézards (argent) dans mes poches.

Le capitaine répondit
A Françoise Montfort, quand il l'entendit:
— Donnez-moi le prix de mon chapeau neuf,
Et je vous donnerai Guillaume Hervé.

II

Françoise Montfort disait,
En se promenant sur le pavé de Guingamp,
Les mains sur ses deux hanches :
— Je suis à présent, une gaillarde !

Les jeunes gens de Pédernec disaient,
Quand ils tiraient au sort à nouveau :
— Françoise Montfort, de Pengrâce,
A sa place (marquée) chez le Diable !

Celle-la est cause
Qu'il nous faut encore tirer au sort !

Chanté par Marguerite PHILIPPE.

(1) Êtes-vous enceinte ?

LA BELLE CATOISE

I.

Me 'm eùs ur blanedenn galet,
Mar 'n eùs krouadur war ar bed.

Ma mamm, pa defoa ma ganet,
D'ur forest vraz d-eùs ma c'haset ;

D'ur forest vraz, pell euz ma bro,
Ha hi ha ma lezel eno.

La Feuntenell a oa ganin,
'Zo he blanedenn 'vel m' hini.

Un ermit mad 'n eùs hon c'havet,
Hennes hen eùs hon instruet ;

Hennes hen eùs hon instruet,
Ken a oamp daouzek vloaz oajet.

Pa oamp a daouzek vloaz oajet,
Trezek 'r Russi ez omp bet èt ;

Ez omp bet èt trezek 'r Russi,
Da boursu hon chanz hon anvoui.

Bars ar Russi p'omp arruet,
Ma brasa plijadur 'm eùs kollet ;

Ma brasa plijadur 'm eùs kollet,
Ha Feuntenell ez oa hanwet.

Etre Paris hag ar Russi
A zo brezel ha melkoni ;

A zo brezel ha melkoni,
Hag a zo holl balamour d'in.

Ter rivier wad am eùs treuzet,
Hag a zo holl war ma sujet.

Bars en Paris p'on arruet,
D' serviji noblanz 'on bet èt ;

LA BELLE CATOISE (1)

I

J'ai une étoile cruelle (un sort cruel),
Si en a une créature au monde.

Quand ma mère m'eût mise au monde,
Elle me porta dans une grande forêt ;

Dans une grande forêt, loin de mon pays,
Et puis, elle me laissa là.

La Fontenelle était avec moi,
Dont le sort ressemble au mien.

Un bon ermite nous trouva,
Et celui-là nous instruisit ;

Celui-là nous instruisit,
Jusqu'à l'âge de douze ans.

Quand nous eûmes atteint l'âge de douze ans,
Nous nous dirigeâmes vers la Russie :

Nous nous dirigeâmes vers la Russie,
Pour poursuivre notre chance et notre malheur.

Quand j'arrivai en Russie,
Je perdis mon plus grand plaisir ;

Je perdis mon plus grand plaisir,
La Fontenelle était son nom.

Entre Paris et la Russie,
Il y a guerre et tristesse ;

Il y a guerre et tristesse,
Et tout cela à cause de moi.

J'ai traversé trois rivières de sang,
Et toutes sont à mon sujet.

Quand j'arrivai à Paris,
J'allai servir la noblesse ;

(1) J'avoue ne rien comprendre à ce gwerz bizarre, et je ne m'explique pas comment le nom de La Fontenelle s'y trouve mêlé. — Je crains bien que ce ne soit l'œuvre d'un paysan qui s'est amusé à rimer, sans sujet ni plan, tout ce qui lui passait par la tête.

Daou gouvert arc'hant 'zo kollet,
Hag a zo d'in-me tamallet ;

Hag a zo d'in-me tamallet,
Siouas ! d'ar maro 'z on barnet.

II

La Belle Catoise a lavare
D'he frokuror, un dez a oe :

— Ma frokuror, mar am c'haret,
War ma fotanz a vo skrivet ;

War ma fotanz a vo skrivet,
Da welet ar maro am bô bet ;

Ur re-bennag a arruo,
A glasko revanch ma maro.

La Belle Catoise a lavaro
D'he frokuror, un dez a oe :

— Me n' ioullan ket merwel fete,
Ken 'pô komzet gant ar roue.

— Tawet, *la Belle,* na oelet ket,
Ewit fete na varwfet ket ;

Warc'hoaz ar beure, pa vô de,
Me a gomzo gant ar roue.

III

He frokuror a lavare
D'ar roue, na p'hen salude :

— Ni meump ur griminales barnet,
Hi distruja na c'hellomp ket.

Herve klewet he freposio,
Ez eo c'hui, sir, hi delivro ;

Ez eo c'hui, sir, hi delivro,
La Belle Catoise eo he hano.

Ar roue, pa hen eùs klewet,
Ter-gwez d'ann douar é koùeet ;

Ter-gwez d'ann douar é koueet,
Ar prokuror 'n eùs-han savet.

Deux couverts d'argent ont été perdus,
Et on me les a reprochés ;

Et on me les a reprochés ;
Hélas ! j'ai été condamnée à mort !

II

La Belle Catoise disait
A son procureur, un jour :

— Mon procureur, si vous m'aimez,
On écrira sur ma potence ;

On écrira sur ma potence
Pour faire voir (connaître) la mort que j'ai eue.

Quelqu'un arrivera
Qui tirera vengeance de ma mort.

La Belle Catoise disait
A son procureur, un jour :

— Je ne veux pas mourir aujourd'hui,
Jusqu'à ce que vous ayez parlé au roi.

— Consolez-vous, la belle, ne pleurez pas,
Pour aujourd'hui vous ne mourrez pas ;

Demain matin, quand il fera jour,
Je parlerai au roi.

III

Le Procureur disait
Au roi, en le saluant :

Nous avons condamné une criminelle,
Et nous ne pouvons pas la mettre à mort.

A entendre ses propos,
C'est vous-même, sire, qui la délivrerez ;

C'est vous-même, sire, qui la délivrerez ;
Son nom est : La Belle Catoise.

— Quand le roi entendit (cela),
Il tomba trois fois à terre ;

Il tomba trois fois à terre,
Le Procureur le releva.

Hag ar roue a lavare,
Neuze soudenn, pa divalle :

— Kement kloc'h a zo er gêr-ma,
Laket an-hê holl da vralla,

'Wit ma teuio 'r prosession
D' gerc'had *la Belle* euz ar prizon.

. . . .

— La Feuntenell, me 'wie mad
As anvejenn euz da lagad.

— *La Belle Catoize*, mar am c'haret,
Ganen d'ar pales e teufet,

Ha warc'hoaz, pa vô deut ann de,
'Vefomp unanet dirag Doue.

Kanet gant Marc'harit FULUP.

Et le roi disait
Alors soudain, quand il revint à lui :

— Toutes les cloches qui sont dans cette ville
Faites-les mettre en branle,

Pour que la procession vienne
Chercher *la Belle* à la prison.

. . . .

La Fontenelle, je savais bien
Que je te reconnaitrais à ton œil.

— La Belle Catoise, si vous m'aimez,
Vous viendrez avec moi au palais,

Et demain, quand le jour sera venu,
Nous serons unis devant Dieu.

Chanté par Marguerite PHILIPPE.

KLOAREK JAVRE

I

Mar plij ganac'h a selaoufet
Ur werz a zo 'newe savet ;
A zo grêt da gloarek Javre,
Gwasa païsant a vale.

Gouzoud a ree skriva ha lenn,
Lâret d'ann dud ho flanedenn ;
Ouspenn ez oa blasfematour,
Ha goude 'oa violatour.

Kenta hen eûs bet violet,
'Oa ur vroeg 'newe-gwillioudet ;
P'oar êt d'ober ar vadeziant
'C'h antreas en ti ann tirant.

'C'h antreas ann tirant en ti,
Ha mont en he gwele gant-hi ;
Ha grêt he volonte gant-hi,
'Lemas he buhe digant-hi.

Ur plac'h iaouank euz ar barous
Hec'h arruas gant-hi 'r memeuz (tra) ;
P'hen defoe grêt he volonte,
'Lemas digant-hi he buhe.

Pa oa o vont gant ann hent-braz,
Ur vroeg iaouank a rankontras :
— Groeg iaouank, d'in-me lavaret
Pelec'h hec'h et, pe hec'h hoc'h bet ;

Pelec'h hec'h et, pe hec'h hoc'h bet,
Pe 'man hoc'h esper da vonet ?
— D'ar gêr a esperan monet,
Mar les Doue ganen iec'het.

— Groegig iaouank, d'in-me lâret
Pe oad a vugale 'douget ?
— Bugale a eis mis hanter,
Hogos achu eo ma amzer.

LE CLERC GEFFROI

I

S'il vous plait, vous écouterez
Un gwerz nouvellement composé ;
Il a été fait au clerc Geffroi,
Le plus méchant paysan qui marche (qui existe).

Il savait lire et écrire,
Et dire aux gens leur planète (la bonne aventure) ;
De plus, il était blasphémateur,
Et aussi violateur.

La première fois qu'il viola,
Ce fut une femme nouvellement accouchée ;
Pendant qu'on était allé faire le baptême,
Le tyran entra dans la maison.

Le tyran entra dans la maison
Et alla avec la femme dans son lit :
Il en disposa à sa volonté,
Puis, il lui ôta la vie.

A une jeune fille de la paroisse
Il arriva la même chose ;
Quand il en eût fait à sa volonté,
Il lui ôta aussi la vie.

Comme il allait sur le grand chemin,
Il rencontra une jeune femme.
— Jeune femme, dites-moi,
Où vous allez ou avez été ;

Où vous allez ou avez été,
Ou avez l'intention d'aller ?
— C'est à la maison que j'espère aller,
Si Dieu me laisse la santé.

— Petite jeune femme, dites-moi,
Depuis combien de temps êtes-vous enceinte ?
— Il y a huit mois et demi,
Mon terme est proche.

Hen tenna he goutelassenn,
Hag hi zroc'ha dre he bandenn ;
Hag hi zroc'ha dre he bandenn,
'Teurrei he bugale 'n ur spernenn ;

Golo he c'horf 'n ur bern delio,
He daoudorn en he c'hosteio.
Ur c'hloarek iaouank, o tremen,
A remerkas ann daou vugel :

— Daou vugel baour, d'in-me lâret,
Petra el lec'h-se a glasket ?
Ar vugaligo a gomzas
Neuze soudenn, dre virakl braz :

— Ni a ve aman ekselant,
Mar hor be bet ar vadeziant ;
Ma é ar fripon Glaoud Javre
'N eùs lemet diganimp hon buhe !

Ar c'hloarek iaouank pa glewas,
Ann daou vugel a gristenas,
Ha kerkent ma 'z int kristenet,
War al lec'h ez int desedet ;

War al lec'h ez int desedet,
Ha d'ar joaïo ez int bet ét !....
Pa oa ar c'hure, ar person,
Hoc'h ober tro 'r prosession,

Hoc'h ober tro ar sakramant,
O tont er vered ann tirant ;
Bars ar vered e tilampas,
Hag en he zorn ur gontel noas.

Ar bêlek, gant aoun dirazhan,
'Gouez ar sibouer digant-han !
Tud honest ha tud honorabl
'Oa o tougenn ann tabernakl,

Hag e larjont da C'hlaoud Javre :
— Den impi, em denn al lec'h-se !
Em denn prim, kiger Trebeurden,
'Ma liou ar gordenn 'n es kerc'henn !

Prena a ree loened brutal,
Hag ho stage euz ann nor-dâl ;
Euz ann nor-dâl hen ho stage,
Hag eno hen ho diwade.

Il tira son coutelas
Et la coupa par la taille ;
Il la coupa par la taille
Et jeta ses enfants dans un buisson d'épine ;

Puis, il couvrit son corps de feuilles,
Après lui avoir mis les mains dans les flancs.
Un jeune clerc, en passant,
Remarqua les deux enfants.

— Pauvres enfants, dites-moi,
Que faites-vous là ?
Les enfants parlèrent
Aussitôt, par un grand miracle :

— Nous serions très-bien ici,
Si nous recevions le baptême :
C'est le fripon Claude Geffroi
Qui nous a enlevé et notre mère et la vie !

Quand le jeune clerc entendit (cela),
Il fit chrétiens (il baptisa) les deux enfants ;
Et aussitôt qu'ils eurent été faits chrétiens,
Ils moururent sur le lieu :

Ils moururent sur le lieu,
Et allèrent aux joies (éternelles).....
Comme le recteur et le vicaire
Etaient à la procession,

Faisant le tour (de l'Eglise) avec le Saint-Sacrement,
Le tyran entra dans le cimetière;
Il sauta dans le cimetière,
Tenant à la main un couteau nu.

Le prêtre, saisi de frayeur,
Laissa tomber le saint-ciboire !
D'honnêtes gens, des hommes honorables,
Qui portaient le tabernacle (le dais),

Dirent à Claude Geffroi :
— Homme impie, retire-toi !
Retire-toi, vite, boucher de Trébeurden,
Tu portes la couleur de la corde à ton cou ! (1)

Il achetait des bêtes brutes
Et les attachait à la porte principale (de l'église) :
Il les attachait à la porte principale,
Et les saignait là.

(1) Tu sens la corde !

Pa deue c'hoant d'ehan d' fumi,
'C'h azee war ar marchepi,
'Tane he gorn euz golo 'l lamp
'Vije dirag ar sakramant.

Ar bempved dez a vis Gwerenn,
'Oe distrujet kiger Trebeurdenn ;
'Oe kiger Trebeurdenn distrujet,
'Wit ann torfedo 'n defoa grêt.

Dastumet en parrez Ploulec'h, — 1849.

Quand l'envie lui prenait de fumer,
Il s'asseyait sur le marchepied (de l'autel)
Et allumait sa pipe à la lumière de la lampe
Qui brûlait devant le Saint-Sacrement !

Le cinquième jour du mois de Juillet,
Fut exécuté le boucher de Trébeurden ;
Fut exécuté le boucher de Trébeurden,
Pour les crimes qu'il avait commis. (1)

Recueilli en paroisse de Ploulec'h — 1849.

(1) Il ne faut pas croire que la dénomination de « Kloarek » ne s'appliquât qu'aux jeunes gens qui étudiaient pour être prêtres. Il avait une signification plus étendue, comme le mot « clerc », autrefois, et se disait aussi de tous ceux qui avaient reçu quelqu'instruction élémentaire, qui savaient, par exemple lire et écrire, et quelquefois dire la bonne aventure aux jeunes hommes et ux jeunes filles, comme le « clerc » Geffroi de notre gwerz. C'est aussi dans ce sens que La Fontaine a dit :

Un loup quelque peu clerc....

Les clercs, pour leurs études, quelque élémentaires qu'elles fussent, avaient ordinairement habité plus ou moins les villes, et en rapportaient, souvent, des mœurs et des vices inconnus, ou du moins rares, alors, dans nos campagnes. C'est ce qui explique pourquoi on les trouve fréquemment mêlés aux affaires scandaleuses, ou même criminelles, qui fournissent les sujets d'un grand nombre de « gwerziou ».

Cette observation doit s'appliquer à plusieurs pièces de ce recueil, car le mot kloarek y revient fréquemment. Il est donc bien entendu que, à moins de désignation spéciale, le mot kloarek ou clerc, dans les ballades de ce recueil, doit s'entendre d'une classe de personnes qui n'ont rien de commun avec le clergé.

KLOAREK PLOURIN

I

Ur c'hloarek iaouank a Blourinn
'N eûs c'hoantêt mont da gabusinn ;
D' gabusinn 'n eûs c'hoantêt monet,
D'ar gouent vraz, kouent Perhet.

Kriz a galon neb na oeljc,
En kêr Huelgoat ma vije,
'Welet ann douar o c'hlebia,
Gant ar c'hloarek o kimiada :

— Adieu, ma mamm, adieu, ma zad,
Adieu d'ar gêr a Huelgoat ;
Adieu d'ar gêr a Huelgoat,
D'am c'hoarezed avantur vad.

Euz ma breudeur n' gimiadan ket,
A deui' d'ar gouent d'am gwelet ;
A deui' d'ar gouent d'am gwelet,
D'ar gouent vraz, kouent Perhet.

— Ma mab, mar bijac'h bet bêlek,
Plijadur ganac'h hon bije bet,
Ho kwelet d'ar sul tro 'r vered,
En prosession 'n offern-bred.

— Bea bêlek a zo kargus,
Ur vicher a zo danjerus ;
Ur vicher a zo danjerus,
Gwell' eo bea relijius.

II

He dad, he vamm a lavare
Er gêr ann Naonet p'arrue : (p'arruent)
— Pelec'h 'man 'r gouent vraz aman ?
Me 'm eûs ur mab kloarek en-han ; (1)

(1) Au lieu de en-hi, pour la rime, car kouent est du féminin.

LE CLERC DE PLOURIN

I

Un jeune clerc de Plourin
A désiré se faire capucin ;
Il a désiré se faire capucin,
Dans le grand couvent, le couvent de Perhet.

Cruel eût été de cœur celui qui n'eût pleuré,
S'il eût été daus la ville de Huelgoat,
A voir la terre mouillée
(Par les larmes) du clerc qui faisait ses adieux.

— Adieu, ma mère, adieu, mon père,
Adieu à la ville de Huelgoat ;
Adieu à la ville de Huelgoat,
Et bonne chance à mes sœurs.

A mes frères je ne fais pas mes adieux,
Ils viendront me voir au couvent ;
Ils viendront me voir au couvent,
Au grand couvent, le couvent de Perhet.

— Mon fils, si vous aviez été prêtre,
Vous auriez fait notre bonheur,
En vous voyant, le dimanche, faire le tour du cimetière,
A la procession de la grand'messe.

— Etre prêtre est une grande charge,
C'est un métier dangereux ;
C'est un métier dangereux,
Mieux vaut être religieux.

II

Son père et sa mère disaient
En arrivant dans la ville de Nantes :
— Où est le grand couvent par ici ?
J'y ai un fils clerc ;

Me 'm eûs en-hi ur mab kloarek,
War ar studi d' vea bêlek.
— E-tro ar vered eo ema,
Me gred hen klewan o kana ;

Me gred ema tro ar vered,
En prosession 'nn offern-bred.
— Demad d'ac'h-c'hui, ma mab kloarek.
— D'ac'h, ma zad, p'hoc'h deut d'am gwelet ;

D'ac'h, ma zad, p'hoc'h deut d'am gwelet,
Ma mamm ha hi 'zo en 'iec'hed ?
— Iec'hed 'walc'h 'd-eûs digant Doue ;
Ho mamm 'zo ama koulz ha me.

— Itron Varia a Drue,
Pegen braz eo ar garante ;
Pegen braz eo ar garante
A ur vamm 'wit he bugale !

Dont hanter-kant lew d'am gwelet,
Ha me n'am eûs ket meritet !
— Ma mab, pa 'z omp deut d'ho kwelet,
Petra ho mado a c'hoantêt ?

— Netra ma mado n' c'hoantaan,
Met ho pennoz da chomm aman.
— Bea 'pô hon bennoz hon daou,
Hag un neubeud euz hon mado.

— N' c'houlennan tra euz ho mado,
Met un dousenn mouchouero,
Da sec'ha 'r glis hag ann daero,
Pa vinn prezek er parousio.

Pa vô etrezoc'h ar partaj,
Roït d'ar baourienn ma heritaj ;
Roït m' heritaj d' baourienn ma bro,
'Wit m'ho defo sonj ac'hanon ;

'Wit m'ho defo sonj ac'hanon,
Ma pedfont Doue ewit-on.
War mene Kalvar 'zo ur groaz,
Ar gaera a welis biskoaz ;

J'y ai un fils clerc,
Qui étudie pour être prêtre.
— Il fait le tour du cimetière, (1)
Je crois l'entendre chanter ;

Je crois qu'il fait le tour du cimetière,
A la procession de la grand'messe.
— Bonjour à vous, mon fils le clerc.
— Et à vous, mon père, puisque vous êtes venu me voir ;

Et à vous, mon père, puisque vous êtes venu me voir,
Ma mère est-elle en bonne santé ?
— Dieu lui donne assez bonne santé :
Votre mère est ici, comme moi.

Madame Marie de Pitié,
Combien grand est l'amour ;
Combien grand est l'amour
D'une mère pour ses enfants !

Venir à cinquante lieues me voir,
Et moi qui ne l'ai pas mérité !
— Mon fils, puisque nous sommes venus vous voir,
Que désirez-vous de votre bien ?

— Je ne désire rien de mon bien,
(Je ne désire) que votre bénédiction pour rester ici.
— Vous aurez notre bénédiction à tous deux,
Et un peu de nos biens.

— Je ne demande rien de vos biens,
Si ce n'est une douzaine de mouchoirs,
Pour essuyer la sueur et les larmes,
Quand je serai à prêcher dans les paroisses.

Quand vous ferez votre partage,
Donnez mon héritage aux pauvres ;
Donnez mon héritage aux pauvres de mon pays,
Afin qu'ils se souviennent de moi ;

Afin qu'ils se souviennent de moi,
Et qu'ils prient pour moi.
Sur la montagne du Calvaire est une croix,
La plus belle que jamais je vis ;

(1) A la procession de la grand'messe, on faisait le tour du cimetière, qui environnait les églises de nos campagnes.

Eomp holl d' sikour hi dougenn,
'Sambles gant Mari Madalenn ;
Ni 'welo hon Zalver binniget
Ebars ar groaz krusifiet !

Kanet gant Anna SALIK,
Plouaret. — 1864.

Allons tous aider à la porter,
Avec Marie Madeleine :
Nous verrons notre Seigneur béni
Attaché sur la croix !

Chanté par Anna SALIC,
Plouaret — 1864.

AL LEANES

I

Ter noz 'zo na gouskis banne,
Ha henoz na rinn ket arre,
Met briata ma oreiller,
'Sonjal ve ma dous em c'hever. (1)

. . . .

II

Na oa met trizek vloaz oajet,
Pa defoa bet ur chapeled,
Ur chapeled pemp *dizenes*,
Da dougen 'n enor d'ar Werc'hes.

Ur chapell a oa 'n he c'hichenn,
Oa hanwet chapell Vur-wenn,
Hag hi 'sonjal en he c'halon
Mont en-hi d'ober orèzon.

Ur c'hloarek iaouank, o tremen,
A remerkas ar sklezrijenn ;
A remerkas ar sklezrijenn
Euz a Vari en he fedenn.

Hag hen lakâd 'n he fantazi
Mont er chapell da gomz out-hi :
— Salut d'ac'h-c'hui, ma dous Mari,
A c'hui deufe d'ar gêr ganin ?

— Oh ! ia, 'mezhi, ma servijer,
Pa 'z hoc'h arru, me 'c'h aï' d'ar gêr,
'Wit ur wez n'ho refusinn ket,
M'ho ped ur wez-all na deut ket.

Pa oant gant ann hent o vonet,
Ur walenn d'ezhi 'n eùs roët :
— Fete gwalenn na gomerran,
Na war vizied na lakan ,

(1) Ce premier couplet me semble avoir peu de rapport avec le reste de lâ pièce. Je croirais assez volontiers que c'est une interpolation.

LA RELIGIEUSE

I

Il y a trois nuits que je n'ai dormi goutte,
Et cette nuit je ne le ferai pas encore,
(Je ne fais) qu'embrasser mon oreiller,
Et songer que mon doux (ami) est près de moi.

. . . .

II

Elle n'était âgée que de treize ans,
Quand elle eut un chapelet,
Un chapelet de cinq dizaines,
Pour le porter en l'honneur de la Vierge.

Une chapelle était près d'elle (de sa demeure),
Nommée la chapelle du Mur-Blanc, (1)
Et elle songea dans son cœur,
A s'y rendre, pour prier.

Un jeune clerc, en passant,
Remarqua la lumière ;
Remarqua la lumière
De Marie en prière.

Et il lui prit la fantaisie
D'aller lui parler, dans la chapelle :
— Salut à vous, ma douce Marie,
Voudriez-vous venir à la maison avec moi ?

— Oh ! oui, dit-elle, mon serviteur ;
Puisque vous êtes arrivé, j'irai à la maison ;
Pour une fois je ne vous refuserai pas,
Mais je vous en prie, une autre fois ne venez pas.

Comme ils allaient par le chemin,
Il lui donna une bague :
— Je ne prendrai pas de bague, aujourd'hui,
Ni n'en mettrai sur mes doigts ;

(1) Peut-être faut-il traduire « ar Var-Wenn » par le Bourg-Blanc, car nos paysans appellent ordinairement « ar Vur-Wenn, » la famille et le manoir de ce nom, en Plourivô. — Il y a aussi, dans le Finistère, une commune qui a nom le Bourg-Blanc.

met ur walenn a-beurz Doue
'Zo etre-z-omp ha noz ha de.
Pa oant gant am hent o vonet,
Komzo dimizi 'zo savet.

— Na dimezinn ket 'wit ar bloa,
Ha kenneubeud a rinn da vloa,
Na da vloa, na bikenn james,
Me 'renko mont da leanes.

Ar c'hloarek, pa hen eùs klewet,
Kimiadi hen eùs goulennet.
— Mar eo kimiadi 'c'houlennet,
Dalet ma dorn, ha kimiadet ;

Dalet ma dorn, ha kimiadet,
'Wit d'am bisaj na bokfet ket :
Na bokfet pelloc'h d'am bisaj,
Achu amzer 'r vignoniaj.

Ar verc'h Vari a lavare
Er gêr d'he mamm, pa arrue :
— Mar karfac'h roï ma mado d'in
Me 'c'h afe gant-hê d'al leandi ?

— Penoz, 'mezhi, ma merc'h Mari,
Penoz monet d'al leandi ?
Penoz monet d'al leandi,
Ur verc'h a zo ken koant ha c'hui ?

Tud santel a-wale'h am eùs grêt,
Na p'am eùs-me grêt tri bêlek ;
Na p'am eùs-me grêt tri bêlek,
En ur golaj en Sant-Briek.

Ho c'hoar hena 'zo leanes,
Er gouent vraz a Sant Franses,
Ha c'hui, 'mezhi, ma merc'h Mari,
A renko kousanti dimi.

Ar verc'h Vari, pa d-eùs klewet,
Da oela a zo em lakêt ;
Hag e-mês ann ti hec'h eo êt,
Ar Werc'hes Vari d-eùs gwelet.

— Tawet, Mari, ma fillores,
Me ho kraïo gwir leanes.
— Ewit leanes na vinn ket,
Rag ma mamm na c'houlenfe ket.

Si ce n'est l'anneau de la part de Dieu
Qui est entre nous, nuit et jour.
Comme ils allaient par le chemin,
Il s'élève entr'eux des propos de fiançailles.

— Je ne me fiancerai pas, cette année,
Ni davantage l'année prochaine ;
Ni l'année prochaine, ni jamais,
Il faut que je me fasse religieuse.

Quand le jeune clerc entendit (cela),
Il a demandé à faire ses adieux.
— Si vous demandez à faire vos adieux,
Voici ma main et faites vos adieux ;

Voici ma main et faites vos adieux,
Car pour mon visage, vous ne le baiserez pas ;
Vous ne baiserez pas davantage mon visage,
Le temps des amours est passé.

La fille Marie disait
A sa mère, en arrivant à la maison :
— Si vous voulez me donner mon bien,
J'irai avec au couvent ?

— Comment, dit-elle, ma fille Marie,
Comment aller au couvent ?
Comment aller au couvent,
Une fille si jolie que vous !

J'ai fait assez de saintes gens,
Puisque j'ai fait trois prêtres ;
Puisque j'ai fait trois prêtres,
Dans un collège de Saint-Brieuc.

Votre sœur aînée est religieuse,
Dans le grand couvent de Saint-François,
Et vous, dit-elle, ma fille Marie,
Il vous faudra consentir à vous marier.

Quand la fille Marie entendit (cela),
Elle se mit à pleurer ;
Elle sortit de la maison,
Et vit la Vierge Marie :

— Consolez-vous, Marie, ma filleule,
Je vous ferai vraie religieuse.
— Religieuse je ne serai,
Car ma mère ne le voudrait point....

— Tawet, 'mezhi, ma fillores,
C'hui a vô ur gwir leanes ;
C'hui a vô ur gwir leanes,
Me 'vô widoc'h avokades.

III

Seis bloavez-hanter ez eo bet
Hep bea gant kristenn gwelet.
Pa 'z eo ar seis vloaz achuet,
He breur Dom Iann 'n eûs hi gwelet ;

'N eûs hi gwelet bars ar jardinn,
'N touez ar boukedo louzou linn.
He breur Dom Iann a lavare
Er gêr d'he vamm, pa arrue :

— Na petra 'rofac'h, ma mamm-c'hui,
Ma welfac'h c'hoas ho merc'h Mari ?
— Ma holl vado 'rofenn gant-hi,
Mar karrie kousanti dimi.

— Gant-hoc'h, ma mamm, 'on souezet,
Pegen sot hoc'h gant pompo 'r bed ;
Penoz dimi ur feumeulenn
'Zo war he fenn ar gurunenn ?

IV

Kriz 'vije 'r galon na oelje,
Bars ar jardinn neb a vije,
O welet ar Werc'hes Vari
O vriata ar verc'h Vari.

Et eo brema d'ar joaüsted,
Graz d'imp holl iwe da vonet ! (1)

Kanet gant uu neeres, en bourk Plouëc,
tost da Bontreo.

(1) Une autre version présente comme suit la fin de ce gwerz :

Bars ann ti neuze 'c'h antreas,
Dirag he mamm e taoulinas ;
Dirag he mamm eo daoulinet.
Pardon digant-hi goulennet.

— O ia, ma merc'h, me as pardon,
Hag a c'heno hag a galon,
Ha c'hoas da pardonjenn-me mui
Ma vijes troët da dimi.

Er momet-se e partias
Hep biskoas den na c'houveas ;
Hep biskoas den na c'houveas,
D'he breur Dom Iann a lavaras :

— Er baradoz, pe war he dre,
Ma breur Dom Iann, ni em welo !

— Consolez-vous, dit-elle, ma filleule,
Vous serez une vraie religieuse ;
Vous serez une vraie religieuse,
Je serai votre avocate (protectrice).

III

Sept années entières elle a été
Sans être vue par aucun chrétien (personne).
Quand les sept ans furent accomplis,
Son frère Dom Jean la vit ;

Il la vit dans le jardin,
Parmi les herbes et les fleurs.
Son frère Dom Jean disait
A sa mère, en arrivant à la maison :

— Que donneriez-vous, ma mère,
Pour voir encore votre fille Marie ?
— Je donnerais avec elle tous mes biens,
Si elle voulait consentir à se marier.

— Vous m'étonnez, ma mère,
(Quand je vois) combien vous êtes sotte avec les pompes du [monde ;]
Comment marier une jeune fille
Qui a sur la tête la couronne ?....

IV

Cruel eût été le cœur de celui qui n'eut pleuré,
S'il eût été dans le jardin,
En voyant la Vierge Marie
Qui embrassait la fille Marie !

Elle est allée à la joie (éternelle),
Puissions-nous y aller tous !... (1)

Chanté par une fileuse, au bourg de Plouëc,
près Pontrieux.

(1) Elle entra alors dans la maison,
Et s'agenouilla devant sa mère ;
Elle s'agenouilla devant sa mère,
Et lui demanda pardon.

— Oh ! oui, ma fille, je te pardonne,
Et de bouche et de cœur,
Et je te pardonnerais encore davantage,
Si tu étais disposée à te marier.

En ce moment-là elle partit,
Sans que jamais personne sût (où) ;
Sans que jamais personne sût (où),
Et elle dit à son frère Dom Jean :

— Dans le paradis, ou aux environs,
Mon frère Dom Jean, nous nous reverrons !

ISABELL AR C'HAM

Kenta kentel

I

'N hini 'welje Isabell Ar C'ham
War he daoulinn dirag he mamm !

Ha dirag he zad 'c'h a iwe,
Bennoz ho daou a c'houlenne ;

'Wit goulenn ho bennoz ho daou
D'eureuji kloarek Krec'h-Menou.

Isabell Ar C'ham a lâre
D' gloarek Krec'h-Menou, un dez 'oe :

— Me n'am eûs nemet gwall-vuhe,
Balamour d'id, bemde, bemde.

— Gwall-vuhe 'blamour d'in n'ho pô ket,
Rag ganen d'am zi e teufet ;

Me 'm eûs duman ur c'hoar Vari,
A zo plac'h fur kerkoulz ha c'hui.

II

Kloarek Krec'h-Menou a lâre
D' Isabell Ar C'ham, un dez oe :

— Me 'c'h a brema da Landreger,
Da gerc'had ma levrio d'ar gêr.

— Mar d'ê da Landreger hec'h et,
Grêt ma arched, a-rok monet ;

Ha roët d'in ar groaz-nouenn,
Un arched a bewar flankenn.

— Gant-hoc'h, Isabell, 'on souezet,
O welet penoz e komzet ;

Bikenn offerenn na lârfenn,
P'am bô bet 'n hini a garrienn ;

Bikenn offerenn na lârin,
P'am bô bet 'n hini a blij d'in....

ISABELLE LE CHAM

Première version

I

Il fallait voir Isabelle Le Cham,
A genoux devant sa mère !

Et devant son père elle va aussi (à genoux),
Demandant leur bénédiction à tous les deux ;

Pour demander leur bénédiction à tous les deux,
Pour épouser le clerc de Krec'h-Menou.

Isabelle Le Cham disait,
Un jour, au clerc de Krec'h-Menou :

— Je n'ai que mauvaise vie
A cause de toi, tous les jours, tous les jours.

— Vous n'aurez pas mauvaise vie à cause de moi,
Car vous viendrez avec moi à ma maison ;

J'ai chez moi uue sœur Marie,
Qui est une fille sage comme vous.

II

Le clerc de Krec'h-Menou disait,
Un jour, à Isabelle Le Cham :

— Je vais à présent à Tréguier,
Pour apporter mes livres à la maison.

— Si c'est à Tréguier que vous allez,
Faites mon cercueil avant de partir,

Et donnez-moi l'extrême-onction,
(Avec) un cercueil de quatre planches.

— Vous me surprenez, Isabelle,
En voyant comme vous parlez ;

Jamais messe je ne dirai,
Quand j'aurai eu celle que j'aime :

Jamais messe je ne dirai,
Quand j'aurai celle qui me plait !

III

Isabell Ar C'ham a lâre
D'he c'hoar Vari, un dez oe :

— Deut-c'hui ganen-me d'ar c'hambrjo,
D' c'hoaz ar c'haera ma abijo,

Hag un dousenn mouchouero,
D'ehan da sec'ha he daero ;

Dehan d' sec'ha he daoulagad,
Rag goela 'raï', m'hen goar er-vad.

IV

Kloarek Krec'h-Menou a lâre,
Ebars ar gêr pa arrue :

— Bonjour ha joa bars ann ti-man,
Petra 'zo a-newez en-han ?

Petra 'zo 'n ti-man a-newe,
Mar 'man ho koefo er gis-se ?

N'eo ket en defaot a spilho
Eman ho koefo en kanvo ;

Pa oan bet en foar Landreger,
'M boa digaset d'ac'h tri millier.

— Nâc'h ouzoc'h, ma breur, n'hallan ket,
Isabell Ar C'ham 'zo marwet !

Kloarek Krec'h-Menou pa glewas,
Ter gwez d'ann douar a zemplas ;

Ar wez diwea m'ê savet,
D'ar vered ez ê bet redet ;

D'ar vered ez ê bet redet,
Da disinterri he bried.

P'ê disinterret, disarchedet,
War he varlenn 'n eùs hi lakêt ;

War he varlenn 'n eùs hi lakêt,
Daou bôk d'ezhi hen eùs roët ;

III

Isabelle Le Cham disait,
Un jour, à sa sœur Marie :

— Venez avec moi dans les chambres,
Pour choisir les plus beaux habits,

Et une douzaine de mouchoirs,
Pour lui, pour sècher ses larmes ;

Pour lui, pour sècher ses yeux,
Car il pleurera, je le sais bien.

IV

Le clerc de Krec'h-Menou disait,
En arrivant à la maison :

— Bonjour et joie à tous dans cette maison,
Qu'y a-t-il de nouveau ici ?

Qu'y a-t-il de nouveau dans cette maison,
Que vos coiffes sont dans cet état ? (1)

Ce n'est pas à défaut d'épingles
Que vos coiffes sont en deuil ;

Quand je fus à la foire de Tréguier,
Je vous en apportai trois milliers.

— Je ne puis vous le nier, mon frère,
Isabelle Le Cham est morte !

Quand le clerc de Krec'h-Menou entendit (cela),
Il tomba trois fois évanoui à terre ;

La dernière fois qu'il se releva,
Il courut au cimetière;

Il courut au cimetière,
Pour déterrer sa femme.

Quand il l'eût déterrée et retirée de son cercueil,
Il la posa sur ses genoux ;

Il la posa sur ses genoux,
Et lui donna deux baisers.

(1) Dans les campagnes de l'arrondissement de Lannion, les femmes en deuil laissent tomber sur leurs épaules les deux ailes de leurs coiffes blanches. — Dans certaines localités du Finistère les coiffes de deuil sont en toile jaune.

Ur c'hoarzadenn out-han d-eûs grêt ;
He galon 'zo daou-hanteret !

Setu 'n daou gorf war ar varw-skaon,
Doue d' bardono ann anaon !

Setuint ho daou er memeus be,
Pa n'int bet er memeus gwele !



Elle lui sourit,
Et son cœur se brisa en deux !

Voilà les deux corps sur les trèteaux funèbres,
Que Dieu pardonne à leurs âmes !

Les voilà tous les deux dans le même tombeau,
Puisqu'ils n'ont pas été dans le même lit !

ISABEL AR C'HAM

Eil kentel

I

Mar plij ganec'h a selaoufet
Ur werz newez a so savet ;

Ur werz newez a so savet,
Da Isabel Ar C'ham eo grêt.

Isabell Ar C'ham c'houlenne
Euz he zad, he mamm, un dez oe :

— Me c'houlenn ho pennoz ho taou
D' eureuji d' gloarek Krec'h-Menou ?

— Hon bennoz da vont n'ho pô ket,
Hon malloz ho pô da vonet.

— Setu komans tièges mad,
Kaout malloz mamm ha malloz tad !

Ni 'zo iaouank, hag a boanio,
Jesus 'zo en env hon sikouro....

II

Isabel Ar C'ham a lâre
D' gloarek Crec'h-Menou, un dez oe :

— Me na bâdan gant ma ligne,
Balamour d'ac'h, ma c'harante.

— Mar na bâded gant ho ligne,
Me ho kaso da-vèd ma re ;

Me ho kaso da Landreger,
Da-vèd ma breur, a zo greffier ;

Pe c'hoas da-vèd ma c'hoar Vari,
'Zo plac'h onest kerkouls ha c'hui.

— Da-vèd ho ligne me n'inn ket,
Ac'hanomp hon daou ve komzet.

— Me 'c'h a d'ar studi da Baris,
Na dâleïnn ket en nep gis.

ISABELLE LE CHAM

Seconde version

I

S'il vous plait, vous écouterez
Un gwerz qui a été nouvellement composé ;

Un gwerz qui a été nouvellement composé,
C'est à Isabelle Le Cham qu'il a été fait.

Isabelle Le Cham demandait
A son père et à sa mère, un jour :

— Je vous demande votre bénédiction à tous deux,
Pour me marier au clerc de Crec'h-Menou ?

— Vous n'aurez pas notre bénédiction pour aller (vous marier)
Mais vous aurez notre malédiction.

— Voilà un bon commencement de ménage,
Avoir la malédiction de sa mère et de son père !

Nous sommes jeunes, et nous prendrons de la peine,
Et Jésus, qui est dans le ciel, nous aidera.

II

Isabelle Le Cham disait
Au clerc de Crec'h-Menou, un jour :

— Je ne peux résister avec mes parents,
A cause de vous, mon bien-aimé.

— Si vous ne pouvez résister avec vos parents,
Je vous conduirai chez les miens ;

Je vous conduirai à Tréguier,
Chez mon frère, qui est greffier ;

Ou encore chez ma sœur Marie,
Qui est une honnête fille, comme vous.

— Je n'irai pas chez vos parents,
Car on parlerait de nous deux.

— Je vais étudier à Paris,
Et je ne tarderai à revenir, en aucune façon.

— Mar et d'ar studi, 'vel m' lâret,
Grêt ma arched, a-rok monet ;

Grêt ma arched, a-rok monet,
Rag en-han vinn, pa zistrofet.

III

Isabel Ar C'ham a lâre
D'he c'hoar Vari, un dez a oe :

— Na ma c'hoar-gaer, mar am c'haret,
Da Sant-Hillion 'wit-on 'c'h efet ;

Lâret d'ar bêlek dont en gwenn,
Digas sakramant ann nouenn.

He c'hoar-gaer Mari a lâre,
En ti ar person p'arrue :

— Aotro 'r person, mar am c'haret,
Da welet ma c'hoar-gaer 'teufet ;

Lâret zo d'hec'h donet en gwenn,
Digas sakramant ann nouenn.

— Petra gant da c'hoar-gaer 'zo c'hoarveet,
Disul diwea 'm boa hi gwelet,

Disul diwea 'm boa hi gwelet
O parlant gant he dous kloarek ?

Person Sant-Hillion 'lâre
Da Isabel Ar C'ham, en de-se :

— Tawet, Isabel, n' oelet ket,
Pa vefet iac'h, 'vefet eureujet ;

Pa vefet iac'h m'hoc'h eureujo
Da vraoa den iaouank 'zo er vro.

Person Sant-Hillion 'lâre
D' Vari Crec'h-Menou, eno, neuze :

— Hastet enaoui ar golo,
Aoun braz am eûs vefe maro.

Hastet enaoui golo binniget;
Aoun braz am eûs vefe desedet !

— Si vous allez étudier, comme vous le dites,
Faites (faire) mon cercueil, avant de partir ;

Faites (faire) mon cercueil avant de partir,
Car je serai dedans quand vous retournerez.

III

Isabelle Le Cham disait
A sa sœur Marie, un jour :

— Ma belle-sœur, si vous m'aimez,
Vous irez pour moi à Saint-Hillion ; (1)

Dites au prêtre de venir (habillé) en blanc,
Et d'apporter le sacrement de l'extrême-onction.

Sa belle-sœur Marie disait,
En arrivant dans la maison du recteur :

Monsieur le recteur, si vous m'aimez,
Vous viendrez voir ma belle-sœur ;

Il vous est recommandé de venir (habillé) en blanc,
Et d'apporter le sacrement de l'extrême-onction.

— Qu'est-il arrivé à ta belle-sœur ?
Je l'ai vue, dimanche dernier ;

Je l'ai vue, dimanche dernier,
Qui parlait à son doux clerc.

Le recteur de Saint-Hillion disait,
A Isabelle Le Cham, ce jour-là :

— Consolez-vous, Isabelle et ne pleurez pas,
Quand vous serez guérie, vous serez mariée ;

Quand vous serez guérie, je vous marierai
Au plus beau jeune homme du pays.

Le recteur de Saint-Hillion disait
A Marie Crec'h-Menou, là, en ce moment :

— Hâtez-vous d'allumer la chandelle,
Je crains beaucoup qu'elle soit morte ;

Hâtez-vous d'allumer la chandelle bénite,
J'ai grand'peur qu'elle soit décédée !

(1) Je ne connais en Basse-Bretagne aucune commune du nom de Saint-Hillion.

IV

Kloarek Crec'h-Menou c'houlenne,
'N ti he c'hoar Vari, p'arrue :

— Demad ha joa holl en ti-man,
Ma dous Isabel pelec'h 'man ?

— Et eo d' Sant-Hillion, war un dro,
Da lavaret he gouspero.

— En Sant-Hillion p'on tremenet,
Mad ma Doue n'am eùs gwelet ;

Mad ma Doue n'am eùs gwelet,
Met ur goz pâl 'oa er porched.

Petra 'zo a-newez aman,
M'eo distrons ar c'hoeffo er gis-man ?

N'eo ket en defaot a spilho,
Na ra d'ac'h staga ho koeffo.

Rag, 'raok mont-kuit, en foar Dreger,
Am boa prenet d'ac'h tri millier ?

— Abredig a-walc'h a klewfet,
Ho tous Isabel 'zo marwet !

Kloarek Crec'h-Menou, p'hen eùs klewet,
D' vourk Sant-Hillion 'zo redet ;

D' vourk Sant-Hillion eo redet,
Da digerri ar bez em lakêt.

Hag ar bez p'hen eùs digorret,
War he varlenn 'n eùs hi lâkêt :

A-vriad en-hi eo kroget,
Ha war al lec'h ez eo marwet !

Doue d' bardono ann anaon,
E-maint ho daou war ar varw-skaon ;

Ét int ho daou en pep a ve,
Bennos Doue war hoc'h ine !

V

Person Sant-Hillion 'lâre
En pron he offern-bred, ar sul goude :

IV

Le clerc de Crec'h-Menou demandait,
En arrivant chez sa sœur Marie :

— Bonjour et joie à tous dans cette maison,
Où est ma douce Isabelle ?

— Elle est allée à Saint-Hillion,
Pour réciter ses vêpres.

— Quand j'ai passé par Saint-Hillion,
Je n'y ai absolument rien vu ;

Je n'y ai absolument rien vu,
Si ce n'est une vieille pelle, sous le porche.

Qu'y a-t-il donc ici de nouveau,
Que les coiffes (des femmes) sont ainsi rabattues ?

Ce n'est pas le défaut d'épingles
Qui vous empêche de relever vos coiffes,

Car avant de partir, à la foire de Tréguier,
Je vous en avais acheté trois milliers ?

— Vous ne l'apprendrez que trop tôt,
Votre douce Isabelle est morte !

Quand le clerc de Crec'h-Menou entendit (cela),
Il courut au bourg de Saint-Hillion ;

Il courut au bourg de Saint-Hillion,
Et se mit à ouvrir la tombe.

Et quand il eût ouvert la tombe,
Il la (Marguerite) plaça sur ses genoux :

Puis il la serra dans ses bras,
Et expira sur la place !

Dieu pardonne à leurs âmes,
Ils sont tous les deux sur les tréteaux funèbres ;

Ils sont allés chacun dans une tombe,
Et que la bénédiction de Dieu soit sur leurs âmes !

V

Le recteur de Saint-Hillion disait,
Au prône de la grand'messe, le dimanche suivant :

— Me n'achufenn ket ma offern-bred,
Mar wifenn 've 'r C'ham koz euz ma c'hlewet !

Mar wifenn 've 'r C'ham koz euz ma c'hlewet,
Da varo daou ez eo kiriek !

Kanet gant Mar'charit FULUP,
à Blunet — 28 a vis Here, 1871.

— Je ne finirais pas ma grand'messe,
Si je savais que le vieux Le Cham fût ici ;

Si je savais que le vieux Le Cham fût ici,
Car il est cause de la mort des deux !

Chanté par Marguerite PHILIPPE,
de Pluzunet. — Octobre, 1871.

JANNEDIG ANN TITRO

I

Jannedig 'nn Titro 'gane gè,
O kas he loened, 'r sul ar beure.

Kaset he saout da brad Merrienn,
Hi 'rankontr tri a verserienn.

Ar merser braz a lavare
Da Jannedig, p'hi salude :

— Jannet Ann Titro, d'in lâret
Pe c'hui 'zo dimêt, pe n'hoc'h ket ?

— Me 'zo dimêt hag eureujet,
A-boe dirio tremenet.

— Jannedig koant, n'ho kredan ket,
Ho braoerio n' welan ket.

— Ma braoerio 'm eûs laket,
Ken a oa 'r sunves tremenet.....

II

— Tawet, Jannedig, n'oelet ket,
Braoc'h ewit-hoc'h am eûs bet ;

Re kroajo-aour en ho c'herchenn,
Ha c'hui n'hoc'h met ur rousardenn.

Jannet 'nn Titro, mar ma sentet,
Er mizilour-man e selfet.

Er mizilour pa d-eûs sellet,
Gant-hê da Sant-Briek eo êt.

En Sant-Briek p'int arruet,
'N hostaleri vraz int diskennet ;

'N hostaleri vraz int diskennet,
Ha loja ho d-eûs goulennet :

JEANNE LE TITRO

I

Jeanne Le Titro chantait gaiement,
En conduisant ses bêtes (au pâturage), un dimanche matin.

Après avoir conduit ses vaches au pré Merrien,
Elle rencontra trois merciers. (1)

Le grand mercier disait
A Jeanne Le Titro, en la saluant :

— Jeanne Le Titro, dites-moi,
Etes-vous fiancée ou ne l'êtes-vous pas ?

— Je suis fiancée et mariée,
Depuis jeudi passé.

— Belle Jeanne, je ne vous crois pas,
Je ne vois pas vos parures.

— J'ai mis mes parures,
Jusqu'à la fin de la semaine....

II

— Consolez-vous, Jeanne ne pleurez pas,
J'en ai eu de plus jolies que vous ;

J'en ai eu avec des croix d'or à leur cou,
Et vous, vous n'êtes qu'une rousse !

Jeanne Le Titro, si vous voulez m'obéir,
Vous regarderez dans ce miroir.

Après avoir regardé dans le miroir,
Elle alla avec eux à Saint-Brieuc.

Quand ils arrivèrent à Saint-Brieuc,
Ils descendirent dans la grande auberge :

Ils descendirent dans la grande auberge,
Ils y demandèrent à loger :

(1) On appelait merciers des marchands ambulants qui parcouraient autrefois les campagnes, avec toutes sortes d'objets à l'usage des ménages.

— Hostizes koant, d'in-me lâret,
Moïenn 've da vea lojet ?

Hostizes koant, lâret-c'hui d'in,
Moïenn hoc'h eûs da loja tri ?

— Me n'' dalc'hjenn ket hostaleri,
Mar n'am bije moïenn d' loja tri.

III

Kloarek Ann Titro 'c'houlenne,
Ouz he vamm, ar sul da greis-de :

— Ma mammig paour, d'in-me lâret,
Ma c'hoar Jannet pelec'h 'eo êt ?

— 'Boe ma 'z eo êt d' gas al loened,
Me n'am eùs-hi ket bet gwelet.

Kloarek Ann Titro a lâre
D'he vammig paour, 'r sul da greis-de :

— Dibret d'in ma inkane-gwenn,
M' inn d' Sant-Briek brema-soudenn.

En Sant-Briek p'eo arruet,
'N hostaleri vraz 'eo diskennet ;

'N hostaleri vraz 'eo diskennet,
Ann hostizes 'n eûs saludet :

— Hostizes koant, d'in-me lâret,
Tri merser n'hoc'h eûs ket lojet ?

Tri merser n'hoc'h eûs ket lojet,
Gant unan 'n ezhô he bried ?

. . . .
. . . .

— Hostizes koant, d'in-me . lâret,
Na anveet ket he bried ?

— Merket a zo war he c'hoeffo
Jannedig 'nn Titro, he hano.....

Lâret d'am c'hoar Jannet dont d'ann traon,
Da gomz gant he breur ann aotro.

Ar merser braz a lavaras
D' Jannet Ann Titro, pa glewas....

— Jolie hôtesse, dites-moi,
Y aurait-il moyen d'être logé ?

Hôtesse jolie, dites-moi,
Avez-vous le moyen de loger trois ?

— Je ne tiendrais pas hotellerie,
Si je n'avais le moyen de loger trois.

III

Le clerc Le Titro demandait
A sa mère, un dimanche, à midi :

— Ma pauvre petite mère, dites-moi,
Ma sœur Jeanne où est-elle allée ?

— Depuis qu'elle est allée conduire le bétail,
Je ne l'ai pas revue.

Le clerc Le Titro disait
A sa pauvre petite mère, le dimanche, à midi :

— Faites-moi seller ma haquenée blanche,
Afin que j'aille à Saint-Brieuc à l'instant.

En arrivant à Saint-Brieuc,
Il est descendu à la grande hotellerie ;

Il est descendu à la grande hotellerie,
Et il a salué l'hotesse :

— Jolie hotesse, dites-moi,
N'avez-vous pas logé trois merciers ?

N'avez-vous pas logé trois merciers,
Et sa femme avec un d'eux ?

. . . .
. . . .

— Hotesse jolie, dites-moi,
Ne connaissez-vous pas sa femme ?

— Il est marqué sur ses coiffes
Que son nom est Jeanne Le Titro.

— Dites à ma sœur Jeanne de descendre,
Pour parler à son frère le Monsieur.

Le grand Mercier dit
A Jeanne Le Titro, quand il entendit (cela) ;

— Mar oufenn 'c'h afes gant-han lec'h-se,
N' afes ket a-c'hann en buhe !

Kloarek ann Titro, pa glewas,
Gant ar vinz d'ar krec'h a bignas.

Gant ar vinz d'ar krec'h p'eo pignet,
He c'hoar Jannet 'n eûs saludet :

— Ma c'hoar Jannedig, d'in lâret,
C'hui 'zo gant-han disenoret ?

— 'Wit dirag Doue na on ket,
Dirag ar bed na lâran ket.. .

Kriz a galon nep na oelje,
War bave Sant-Brick ma vije,

'Welet ar pave o ruia,
Gant gwad 'r verserienn o skuilla ;

Gant gwad 'r verserienn o skuilla,
Kloarek 'nn Titro ouz ho lac'ha !

. . . .

Deut d'ar gêr, Jannet, al lec'h-se,
Pa 'z hoc'h-c'hui chommet en buhe !

Kanet gant Marc'harit FULUP.

— Si je savais que tu partisses avec lui,
Tu n'irais pas d'ici en vie !

Quand le clerc Le Titro entendit (cela),
Il monta l'escalier tournant;

Il a monté l'escalier tournant,
Et il a salué sa sœur Jeanne :

— Ma sœur Jeanne, dites-moi,
Vous a-t-il déshonorée ?

— Non, pour devant Dieu,
Devant le monde, je ne dis pas.

Cruel eût été de cœur celui qui n'eût pleuré,
S'il eût été sur le pavé de Saint-Brieuc,

En voyant le pavé qui rougissait
Par le sang des merciers qui coulait ;

Par le sang des merciers qui coulait,
Et le clerc Le Titro qui les tuait !

. . . .

— Jeanne, venez de là à la maison,
Puisque vous êtes restée en vie !

Chanté par Marguerite PHILIPPE.

MARI AR MOAL

I

Demad d'ac'h holl dud ann ti-ma,
Mari Ar Moal pelec'h ema ?
— Eman ouz-krec'h bars ar c'hambrjo,
Nag hoc'h ampezi he c'hoeffo.

— Mari Ar Moal, mar am c'hredet,
D'am offern genta n' deufet ket ;
Mar deufac'h d'am offern genta,
'Lakafac'h m' c'halon da ranna.

— Bet drouk gant ann nep a garo,
D'hoc'h offern genta me 'ielo :
D'hoc'h offern genta me 'ielo.
Ha bars ar plad me a brofo. ;

D'hoc'h offern genta me 'ielo,
Ha bars ar plad me a brofo,
Ewit ma lâro ma broïs :
— Mari 'r Moal n'ê ket diavis.

II

Hag ar c'hloarek a c'houlenne
Euz sakrist he barouz un de 'oe :
— Sakrist 'r barouz, mar am c'haret,
Da biou ar glaz-kanvo 'sonet ?

— Da vraoa plac'h 'oa er vro-man,
Oa Mari Ar Moal, a gredan.
Ar c'hloarek iaouank c'houlenne
Euz person he barouz, en de-se :

— Aotro person, d'in-me lâret,
D' vouit ar c'horf-marw me 'vô lezet ?
— Da vouit ar c'horf-marw n'efet ket,
Pa vô er vered, n' lâran ket.

P'oa arru ar c'horf er vered,
D' boket d'ann arched 'eo lampet ;
D' boket d'ann arched 'eo lampet,
Hag he galon a zo rannet !

MARIE LE MOAL

I

— Bonjour à vous tous, gens de cette maison,
Marie Le Moal, où est-elle ?
— Elle est en haut, dans les chambres,
A empeser ses coiffes.

— Marie Le Moal, si vous m'en croyez,
A ma première messe vous ne viendrez pas ;
Si vous veniez à ma première messe,
Vous briseriez mon cœur !

— S'en fâche qui voudra,
A votre première messe j'irai ;
A votre première messe j'irai,
Et je mettrai dans le plat :

A votre première messe j'irai,
Et je mettrai dans le plat,
Afin que mes compatriotes disent :
— Marie Le Moal n'est pas mal avisée !

II

Et le clerc demandait
Au sacristain de la paroisse, un jour :
Sacristain de la paroisse, si vous m'aimez,
Pour qui sonnez-vous le glas funèbre ?

— Pour la plus jolie fille de ce pays,
Et c'était Marie Le Moal, si je ne me trompe.
Le jeune clerc demandait
Au recteur de sa paroisse, ce jour-là :

— Monsieur le recteur, dites-moi,
Me laisserez-vous aller chercher le corps mort ?
— Vous n'irez pas chercher le corps mort,
Quand il sera dans le cimetière, je ne dis pas.

Quand le corps fut rendu dans le cimetière,
Il s'est jeté sur le cercueil pour l'embrasser ;
Il s'est jeté sur le cercueil pour l'embrasser,
Et son cœur s'est brisé !

Person ar barouz a lâre
D'he baroisianis neuze :
— Ma malloz war ar merc'hed koant,
'Zo kiriek d' varo ma c'hloarek iaouank !

Maint ho daou indan peb a ve,
Bennoz Doue war hoc'h ine !
Emaint ho daou war ar varw-skaon,
Doue d' bardono ann anaon !

Plouaret.

Le recteur de la paroisse disait
A ses paroissiens, en ce moment :
— Ma malédiction soit sur les jolies filles,
Qui sont cause de la mort de mon jeune clerc !

Ils sont tous les deux chacun dans une tombe,
La bénédiction de Dieu soit sur leurs âmes !
Ils sont tous les deux sur les tréteaux funèbres,
Que Dieu pardonne à leurs âmes !

Plouaret.

KLOARЕK AR GALLIG

I

Mar plij ganac'h a selaoufet
Ur werz 'zo a-newe savet ;
Ur werz 'zo a-newe savet,
D'ur c'hloarek iaouank ez eo grôt.

D'ur c'hloarek iaouank ez eo grêt,
'Oa êt d'ar studi d'ann Naonet ;
D'ar studi d'ann Naonet 'oa êt,
Kent dont d'ar gêr 'oa grêt bêlek.

Hag o tistreï euz a-c'hane,
Hec'h antreas 'n ul leur-newe ;
'N ul leur-newez 'eo antreet,
Diou he c'hoerezed 'n eùs saludet.

Diou he c'hoerezed 'n eùs saludet,
Seis bloaz 'oa na oant em welet ;
Seis bloaz 'oa na oant em welet,
Ma kouez daou 'n ezhe er pec'hed.

Ar c'hloarek iaouank 'c'houlenne
Na digant he c'hoar, ann de-se :
— Plac'hig iaouank, d'in-me lâret
Pelec'h aman e servijet ?

— Oh ! salv-ho-kraz, 'mezhi, kloarek,
Me n' rinkan ket gonid ma boed,
Me 'zo perc'henn tri c'hant skoed leve,
Un dra-bennag ouspenn gant-he.

Me 'm eùs 'n Naonet ur breur kloarek,
Kent dont d'ar gêr a vô bêlek.
Ar c'hloareg iaouank, pa glewas,
He galon fall-braz hec'h eas.

LE CLERC LE GALLIC

I

S'il vous plaît, vous écouterez
Un gwerz nouvellement composé ;
Un gwerz qui a été composé nouvellement,
C'est à un jeune clerc qu'il a été fait.

Il a été fait à un jeune clerc
Qui était allé étudier à Nantes ;
Il était allé étudier à Nantes,
Et avant de revenir à la maison, il avait été fait prêtre.

Et s'en retournant de là,
Il entra dans une aire neuve ;
Il entra dans une aire neuve
Et y salua deux de ses sœurs.

Il y salua deux de ses sœurs,
Il y avait sept ans qu'ils ne s'étaient vus ;
Il y avait sept ans qu'ils ne s'étaient vus,
Il tombe dans le péché avec une d'elles.

Le jeune clerc demandait
A sa sœur, ce jour-là :
— Jeune fille, dites-moi,
Où êtes vous à servir par ici ?

— Sauf votre grâce, répondit-elle, clerc,
Je ne suis pas obligée de gagner mon pain,
Je possède trois cents écus de rente,
Et même quelque chose de plus.

J'ai à Nantes un frère clerc,
Qui sera prêtre avant de revenir à la maison....
Quand le jeune clerc entendit cela,
Son cœur devint très-faible.

II

Ar c'hloaregig a vonjoure,
En ti he dad pa arrue :
— Bonjour ha joa holl en ti-ma,
Ma mamm, ma zad pelec'h ema ? (emaint)

Ma mamm, ma zad 'zo en iec'hed ?
Ma c'hoerezed, pelec'h int êt ?
He vamm neuze a lavaras
D'ar c'hloarek iaouank, p'hen klewas :

— Et int ho diou d'al leur-newe,
N' gavan ket 'teufent d'ar gêr fete ;
N' gavan ket teufent d'ar gêr fete,
Rag roët am eùs d'hê konje.

Ha pa oant gant ho c'homplimant,
Hec'h antreas ar verc'h iaouank :
— Selles-te arru 'r verc'h henan,
Na da c'hoar Jannet, a gredan.

— Ma zad, ma mamm, me 'oa deut d'ho ped' (1)
Da dont d'am c'henta offern-bred ;
Brema lâran na deufet ket,
Rag bet' ar pab 'vô rèd monet !

He vamm neuze a lavare
D'ar c'hloareg iaouank, p'hen klewe :
— Azeet aman, kloarek iaouank,
'Wit ma klewinn ho santimant.

— Bikenn den se na c'houveo
Met ar bêlek ma absolvo !
Ar c'hloarek iaouank 'gimiade
Na digant he dud, en de-se :

— Adieu, ma mamm, adieu ma zad.
D'am c'hoerezed, avantur-vad ;
D'am c'hoerezed, avantur-vad,
Bikenn n'ho kwel' ma daoulagad !

III

Ar c'hloarek iaouank a lâre
'N toull porz ar pab pa arrue :
— Lavares-te d'in-me, porzier,
N'eman ket 'n tad santel er gêr ?

(1) Au lieu de « pedi, » pour la rime.

II

Le jeune clerc souhaitait le bonjour,
En arrivant dans la maison de son père :
— Bonjour et joie à tous dans cette maison,
Ma mère et mon père où sont-ils ?

Ma mère et mon père sont-ils en bonne santé ?
Mes sœurs, où sont-elles allées ?
Sa mère répondit alors
Au jeune clerc, quand elle l'entendit :

— Elles sont allées toutes les deux à l'aire-neuve,
Je ne pense pas qu'elles reviennent à la maison, aujourd'hui ;
Je ne pense pas qu'elles reviennent à la maison, aujourd'hui,
Car je leur en ai donné la permission,

Et pendant qu'ils étaient à leur compliment,
La jeune fille entra :
— Voilà la fille aînée,
Ta sœur Jeanne, il me semble.

— Mon père, ma mère, j'étais venu vous prier
De venir assister à ma première messe ;
A présent je vous dis de ne pas venir,
Car il me faudra aller jusqu'au pape !

Sa mère disait alors
Au jeune clerc, en l'entendant :
— Asseyez-vous ici, jeune clerc,
Pour que j'entende votre sentiment (pensée).

— Jamais personne ne saura cela,
Si ce n'est le prêtre qui m'absoudra !
Le jeune clerc faisait ses adieux
A ses parents, ce jour-là :

— Adieu, ma mère, adieu, mon père,
Et bonne aventure (chance) à mes sœurs ;
Et bonne aventure à mes sœurs,
Jamais ne vous reverront mes yeux !

III

Le jeune clerc disait
En arrivant à la porte de la cour du pape .
— Dites-moi, portier,
Le Saint-Père n'est-il pas à la maison ?

Ar porzier, evel ma klewas,
Da gambr ar pab a ziredas :
— Ur c'hloarek iaouank a Dreger
'Zo euz ho koulenn, Tad-Santel.

— Lâret d'ehan donet d'am c'hâmbr,
'Wit ma klewinn he santimant.
En kambr ar pab p'eo arruet,
War he daoulinn 'eo em strinket :

— Hastet 'ta, ma zad binniget,
Bikenn gant Doue n' vinn pardonet.
— Mui 'c'halloud 'n eùs Doue d'as pardoni,
Ewit na t-eùs d'hen offansi ;

Gant ober pinijenn galet,
Te 'vô gant Doue pardonet.
— D'ar studi d'ann Naonet 'oann êt,
Kent dont d'ar gêr, me oa bêlek :

Hag er distro euz a-c'hane,
Me antreas 'n ul leur-newe ;
'N ul leur-newe me oa antreet,
Diou ma c'hoerezed 'm boa saludet ;

Diou ma c'hoerezed 'm boa saludet,
Gant unan 'koueis er pec'hed ;
Gant unan 'koueis er pec'hed,
Gant ar gwinn me ez oa troublet.

Ann Tad-Santel hen eùs lâret
D'ar c'hloarek, pa hen eùs klewet :
— A-c'hann d'ar gêr a retorni,
Greann 'n es botou 'lakaï ;

Greann 'n es botou 'lakaï,
War ur pluëk men e kouski ;
War ur pluëk men e kouski,
Tamm 'n ti da geront na zebri.

IV

Ar c'hloarek iaouank a lâre,
En ti he dad pa arrue :
— Mates vihan, d'in-me lâret
Ma zad, ma mamm pelec'h int êt ?

Dès que le portier entendit (cela),
Il courut à la chambre du pape ;
— Un jeune clerc de Tréguier
Demande à vous parler, Saint-Père.

— Dites-lui de venir dans ma chambre,
Afin que j'entende ce qu'il veut.
Quand il arriva dans la chambre du pape,
Il se jeta à genoux :

— Hâtez vous donc, ô Saint-Père,
Jamais je ne serai pardonné par Dieu....
— Dieu a plus de pouvoir pour te pardonner,
Que tu n'en as pour l'offenser ;

En faisant dure pénitence,
Tu seras pardonné par Dieu.
— J'étais allé étudier à Nantes,
Et avant de retourner à la maison, j'étais prêtre :

Et en revenant de là,
J'entrai dans une aire-neuve ;
J'entrai dans une aire-neuve,
Où je saluai deux de mes sœurs :

Je saluai deux de mes sœurs,
Et je tombai dans le péché avec une d'elles ;
Je tombai dans le péché avec une d'elles,
J'étais troublé par le vin.

Le Saint-Père dit
Au clerc, après l'avoir entendu :
— Tu retourneras d'ici chez toi,
Et tu mettras du gros sable dans tes chaussures ;

Tu mettras du gros sable dans tes chaussures,
Et dormiras sur un oreiller de pierre;
Tu dormiras sur un oreiller de pierre,
Et ne mangeras rien chez tes parents...

IV

Le jeune clerc disait,
En arrivant dans la maison de son père :
— Petite servante, dites-moi,
Mon père et ma mère où sont-ils allés ?

— Ho tad, ho mamm er gêr n' maint ket,
Et int d'eured ho c'hoar Jannet.
— Mates vihan, d'in-me lâret,
Ur fortun vad e d-eûs-hi grêt ?

— Ur fortun vad n'e d-eûs ket grêt,
'Wit un amunuzer 'd-eûs bet ;
N'hen eùs netra met he vicher,
Hi, siouas ! e d-eùs ur bugel.

— Mates vihan, d'in-me lâret
Da biou e d-eûs-hi tamallet ?
— Da den na d-eùs-hi tamallet,
Ann dud 'lâr eo d'he breur bêlek.

— Setu ur billet sinet mad,
Ur billet sinet gant ma gwad,
Da roï d'am c'hoar ma holl leve,
D'he heritourienn he goude.

Ar c'hloaregig a gimiade
Ouz tud ann eured en de-se :
Tamm na bannec'h na gomerje,
En kichenn den na azezje :

— Adieu, ma mamm, adieu, ma zad,
N'ho kwelo mui ma daoulagad ;
C'hui ho poa ho mab kloarek grêt,
Met bêlek allas ! na vô ket.

Adieu, ma zad, adieu, ma mamm,
Bikenn n'ho kwelan er bed-man ;
Bikenn n'ho kwelan er bed-man ;
Me 'c'h a brema da glask ma barn !

Digant-hê p'hen eùs kimiadet,
Da gavoud ar pab hec'h eo ét ;
He dreid, beteg he ibilienn,
A oa debret gant ar greenn.

'N toull porz ar pab p'eo arruet,
Ter gwez d'ann douar 'eo koueet ;
Ter gwez d'ann douar 'eo koueet,
Ha neuze soudenn 'eo marwet !

Kanet gant Mari Job KADO,
Kerarborn, miz Du, 1844.

— Votre père et votre mère ne sont pas à la maison,
Ils sont allés à la noce de votre sœur Jeanne.
— Petite servante, dites-moi,
A-t-elle fait un bon parti ?

— Elle n'a pas fait un bon parti,
Pour un menuisier qu'elle a eu ;
Il n'a rien que son métier,
Elle, malheureusement, a un enfant.

— Petite servante, dites-moi,
A qui l'a-t-elle reproché (attribué) ?...
— Elle ne l'a reproché à personne,
Mais le monde dit qu'il est à son frère le clerc..

— Voici un billet bien signé,
Un billet signé avec mon sang,
Pour donner à ma sœur tout mon bien,
Et à ses héritiers après elle...

Le jeune clerc faisait ses adieux
Aux gens de la noce, ce jour-là :
Il ne voulait ni manger ni boire,
Ni s'asseoir auprès de personne.

— Adieu, ma mère, adieu mon père,
Mes yeux ne vous reverront plus :
Vous aviez fait votre fils clerc,
Mais hélas ! il ne sera point prêtre. (1)

Adieu, mon père, adieu, ma mère,
Jamais je ne vous reverrai dans ce monde ;
Jamais je ne vous reverrai dans ce monde,
Je vais, à présent, chercher mon jugement !

Quand il leur eut fait ses adieux,
Il retourna vers le pape ;
Ses pieds, jusqu'aux chevilles,
Étaient mangés par le sable !

Quand il arriva à la porte de la cour du pape,
Il tomba trois fois à terre ;
Il tomba trois fois à terre,
Puis il mourut sur-le-champ !

Chanté par Marie-Josèphe CADO,
Keramborgne, novembre, 1844.

(1) Il semble qu'il y ait contradiction, car on dit, plus haut, qu'il était ordonné prêtre, quoique n'ayant pas encore célébré sa première messe.

Une autre version, recueillie à Ploumilliau, se termine différemment.

. . . .

Ar bêlek iaouank, p'hen eûs klewet,
Da gavoud ar banket co êt ;
Da gavoud ar banket eo êt,
He vreur-kaer hen eûs goulennet.

— Na ma breur-kaer, mar am c'haret,
Na c'hret ket gwall-vuhe d'am c'hoar Jannet ;
Me 'c'h a d' sina d'êhi ma holl leve
D' sikour sevel he bugale.

Na debri na eva na rajo,
Ous taol a-bed na asezjo ;
Ous taol a-bed na azeaz,
Ann hent da Rom 'aakomerraz.

Ebars en Rom p'eo arruet,
Goull' boa absolvet 'n eûs grêt.
He dreid, beteg he ibilienn,
A oa debret gant ar greenn.

— Absolvet c'hoaz na vefet ket,
En kambr 'r binijenn hec'h efet ;
Ur podad-dour, tri ons bara,
'Pô epad tri de da vewa.

Et ann tri dewez da dri bloaz,
N'hen defoa den sonj anehan,
Ken a oa ur. dez, o lehina,
'Tonas d'ar pab sonj anehan

— Gouarnerez, alumet golo,
M'efomp d' welet ur c'horf maro !
Ann nor warnehan p'eo digorret,
War he saoulinn eo em strinket :

— Lâret-c'hui d'in-me, Tad-Santel,
Na eo ket poent d'in c'hoaz merwel ?
O Tad-Santel, gwelet a ret
'Wit bewa n'ê ket rêd kaout bood :

Setu ann dour hag ar bara
Am boa 'wit tri bloaz da vewa !...

. . . .

A-boan he c'hir peurlavaret,
War al lec'h ez eo devedet.
Et ê 'r bêlek iaouank d'ar gloar,
Ha delivret gant-han he c'hoar.

. . . .

Quand le jeune prêtre entendit,
Il se rendit au banquet;
Il se rendit au banquet,
Et demanda son beau frère.

— Mon beau frère, si vous m'aimez,
Ne faites pas mauvaise vie à ma sœur Jeanne;
Je vais lui signer (céder) tout mon bien,
Pour l'aider à élever ses enfants.

Il ne voulut ni manger ni boire,
Ni s'asseoir à aucune table;
Il ne s'assit à aucune table,
Et il prit le chemin de Rome.

Quand il arriva à Rome,
Il demanda à être absous.
Ses pieds, jusqu'à ses chevilles,
Étaient rongés par le sable.

— Vous ne serez pas encore absous,
Vous irez dans la chambre de la pénitence;
Un pot d'eau et trois onces de pain
Vous aurez pour vivre, pendant trois jours.

Les trois jours sont devenus trois ans,
Personne ne songeait à lui,
Jusqu'à ce qu'un jour, en dînant;
Le pape se souvient de lui :

— Gouvernante, allumez de la lumière,
Afin que nous allions voir un cadavre!
Quand on ouvrit la porte sur lui,
Il se jeta à genoux :

— Dites-moi, Saint-Père,
N'est-il pas encore temps que je meure?
O Saint-Père, vous le voyez,
Pour vivre, il n'est pas nécessaire d'avoir de la nourriture :

Voici l'eau et le pain
Que j'avais pour vivre pendant trois ans! . . . .

. . . .

A peine avait-il prononcé ces mots,
Qu'il mourut sur la place.
Le jeune prêtre est allé à la gloire (éternelle),
Et il a aussi délivré sa sœur!

KLOARKEK AR CHEVANZ

I

Kloarek Ar Chevanz a Bont-Kado,
Braoa mab païsant 'zo er vro. (bis)

Petra a dalv d'ehan bea brao,
Na pa eo barnet d'ar maro ? (bis)

P'eo barnet d'ur maro ken ingrat,
Mont da verwel da dal ti he dad ! (bis)

P'eo barnet d'ur maro ken kruel,
Mont da dal porz he dad da verwel ! (bis)

'Wit p'hen eûs lac'het mab ann aotro,
Penher ar Vali Kergadio. (bis)

II

Kloarek Ar Chevanz a lavare
'N ti Helari goz, pa arrue : (bis)

— Debonjour ha joa holl en ti-ma,
Fanchon Helari pelec'h ema ? (bis)

Hag Helari goz a lavaras
Da gloarek Ar Chevanz, pa glewas : (bis)

— Fanchonig er gêr n'emèdi ket,
Tri pe bewar de 'zo n'eo ket bet ; (bis)

Tri pe bewar de 'zo n'eo ket bet,
A-c'hann da warc'hoaz n'arruo ket. (bis)

— Na chommet ket pell da diskouri,
Ha ma laket prim da gomz gant-hi. (bis)

Fanchon Helari, pa d-eûs klewet,
Traon gant ar vinz a zo diskennet, (bis)

Gant-hi boutaillad-winn ha gwerenn,
Hag ur vichenn vad a vara-gwenn ; (bis)

LE CLERC LE CHEVANZ

I

Le clerc Le Chevanz, de Pont-Cado, (1)
(Est) le plus beau fils de paysan du pays.

Et que lui sert d'être beau,
Puisqu'il est condamné à mort ?

Puisqu'il est condamné à une mort si ingrate (cruelle),
A aller mourir devant la maison de son père !

Puisqu'il est condamné à une mort si cruelle,
A aller mourir devant la cour de son père !

Pour avoir tué le fils du seigneur,
L'héritier du Bali Kercadio.

II

Le clerc Le Chevanz disait
En arrivant chez le vieux Hélari :

— Bonjour et joie à tous dans cette maison,
Françoise Hélari où est-elle ?

Et le vieux Hélari répondit
Au clerc Le Chevanz, quand il l'entendit :

— La petite Françoise n'est pas à la maison,
Et n'y a pas été depuis trois ou quatre jours;

Elle n'y a pas été depuis trois ou quatre jours,
Elle n'arrivera pas d'ici à demain.

— Ne restez pas longtemps à discourir,
Et faites-moi, vite, lui parler.

Quand Françoise Hélari entendit (cela),
Elle descendit l'escalier tournant,

Portant une bouteille de vin et un verre,
Et une bonne miche de pain blanc;

(1) Peut-être faudrait-il traduire « Ar Chevanz » par « Le Chevoir » La femme de La Fontenelle, le fameux ligueur, s'appelait Marie Le Chevoir. Elle était fille de la dame de Mézarnou, de son premier mariage avec Lancelot Le Chevoir.

Hag ur vichenn vad a vara gwenn,
Hag ur beuriad amann melenn. (bis)

— Debret hag evet, kloarek iaouank,
Ma inn da vouit dour da aoza koan ; (bis)

Debret hag evet ha grêt cher-vad,
Me 'c'h a da vouit dour da buns ma zad. (bis)

Kloarek Ar Chevanz, p'hen eûs klewet,
Ter fasad d'ezhi hen eùs roët ; (bis)

Hen eùs roët ter fasad d'ezhi,
Hag hi diskaret war leur he zi ; (bis)

Hag hi diskaret war leur he zi,
Gret neuze he volonte d'ezhi, (bis)

Dirag he mamm ha dirag he zad,
Honnes a zo d'hè ur galonad !

Na Helari goz a hirvoude,
He verc'h Fanchonig hen konsole :

— Tawet, ma zadig, na oelet ket,
'Wit mez diouzinn-me n'ho pô ket ; (bis)

'Wit mez diouzinn-me n'ho pô ket,
Kerc'het-c'hui d'inn aman ur bêlek ; (bis)

Ha mar hen kerc'het, kerc'het timad,
Rag evel ur voaz a red ma gwad ! (bis)

Ar bêlek iaouank a c'houlenne
Euz Fanchon Helari, p'hi c'hovesaë : (bis)

— Fanchon Helari, d'in-me lâret,
Petra lâret d'ober d'ar c'hloarek ? (bis)

— Me n' lâran netra d'ober d'ehan,
Da Zoue 'rekommandan anehan. (bis)

Kloarek Ar Chevanz a lavare
D'ar bêlek iaouank, na p'hen gwele : (bis)

— Na bêlek iaouank, d'in-me lâret,
Petra 'lâr hi d'ober d'ar c'hloarek ? (bis)

— Netra na lâr hi d'ober d'ehan,
Da Zoue 'rekommand anezhan. (bis)

Et une bonne miche de pain blanc,
Et un beurrier rempli de beurre jaune.

— Mangez et buvez, jeune clerc,
Pendant que j'irai prendre de l'eau pour préparer le souper ;

Mangez, buvez, faites bonne chère,
Moi, je vais chercher de l'eau au puits de mon père.

Quand le clerc Le Chevanz entendit (cela),
Il lui donna trois soufflets ;

Il lui donna trois soufflets,
Et l'abattit sur l'aire de sa maison ;

Il l'abattit sur l'aire de sa maison
Et en fit à sa volonté,

Devant sa mère et devant son père,
Quel crève-cœur pour eux !

Le vieux Hélari se désolait,
Sa fille Françoise le consolait :

— Consolez-vous, mon chère père, ne pleurez point,
Pour honte de moi vous n'aurez pas ;

Pour honte de moi vous n'aurez pas,
Allez me chercher un prêtre ;

Et si vous le cherchez, cherchez-le tout de suite,
Car comme un ruisseau coule mon sang !

Le jeune prêtre demandait
A Françoise Hélari, en la confessant :

— Françoise Hélari, dites-moi,
Que demandez-vous que l'on fasse au clerc ?

— Je ne demande pas qu'on lui fasse rien,
Je le recommande à Dieu.

Le clerc Le Chevanz demandait
Au jeune prêtre, en le voyant :

— Jeune prêtre, dites-moi,
Que demande-t-elle qu'on fasse au clerc ?

— Elle ne demande rien contre lui,
Elle le recommande à Dieu.

III

Kloarek Ar Chevanz a lavare,
Bars ar prizon braz, en he goanze : (bis)

— Jeolieres, ma mignones 'oas,
Ha mar kares a vi brema c'hoas ; (bis)

Kerz ewit-on-me da di ma zad,
Ha lâr d'ehan donet c'hoas d'am c'hât. (bis)

Ar jeolieres a lavare,
'N ti Ar Chevanz koz, pa arrue : (bis)

— Doue ar mado 'zo en ti-ma,
Hag ho mab 'zo er prizon o vreigna ! (bis)

Ho mab 'zo er prizon o vreigna,
Ha c'hui mado d'ac'h d'hen akuita ! (bis)

Hag Ar Chevanz koz a lavaras
D'ar jeolieres, pa hi c'hlewas. (bis)

— Ha p'am be ma mab 'wit ur gwennek,
Jeolieres, n'hen akuitinn ket ; (bis)

Ha p'am be ma mab 'wit un diner,
Jeolieres, na deuio ken d'ar gèr ; (bis)

Ha p'am be ma mab ewit ur pok,
N'hen akuitinn ket diouz ar groug ! (bis)

Ter gwez-all am eùs-han akuitet,
Homan a ve d'inn ar bedervet ; (bis)

Ar bedervet 've d'hen akuitan,
Me garie a ve fin anehan ! (bis)

Me am eùs er gêr bugale vad,
Hag hec'h a d'ar park da labourad ; (bis)

Met hennes na ra nemet eva,
Dont da rima sônio da gana ; (bis)

Dont da rima sônio da gana,
Ha monet goude da verc'heta. (bis)

Pa vije prenet lienn Hollanda,
Da ober koeffo d'am merc'h-hena, (bis)

Gant he vamm a vijent holl lakêt
Da ober rochedo d'ar c'hloarek. (bis)

III

Le clerc Le Chevanz disait,
Assis dans la grande prison :

— Géolière, tu étais mon amie (naguère),
Et si tu veux, tu le seras, à présent, encore ;

Va pour moi jusqu'à chez mon père,
Et dis-lui de venir encore jusqu'à moi.

La géolière disait
En arrivant chez le vieux Le Chevanz :

— Dieu, que de biens il y a dans cette maison-ci,
Et votre fils est à pourrir en prison !

Votre fils est à pourrir en prison,
Et vous avez les moyens de payer sa rançon !

Et le vieux Le Chevanz répondit
A la géolière, quand il l'entendit :

— Dussè-je avoir mon fils pour un sou,
Géolière, je ne paierai pas sa rançon ;

Dussè-je avoir mon fils pour un denier,
Géolière, il ne reviendra pas à la maison ;

Dussè-je avoir mon fils pour un baiser,
Je ne le délivrerai pas de la pendaison !

Trois fois déjà j'ai payé sa rançon,
Et ce serait la quatrième fois ;

Ce serait pour moi la quatrième fois de payer pour lui ;
Je voudrais que ce fût fini de lui.

J'ai à la maison de bons enfants,
Qui vont travailler au champ ;

Mais celui-là ne fait que boire
Et rimer des chansons pour chanter ;

Rimer des chanson pour chanter,
Et aller ensuite courir les filles.

Quand on achetait de la toile de Hollande,
Pour faire des coiffes à ma fille aînée,

Elle était employée par sa mère
A faire des chemises au clerc.

Ar jeolieres a lavare
Da gloarek 'r Chevanz, pa retorne : (bis)

— Kloarek Ar Chevanz, em gonsolet,
Rag 'wit ho tad n'ho sikouro ket. (bis)

— Jeolieres, ma mignones vad,
Grêt c'hoaz ur blijadur em rekat ; (bis)

Roët roched fresk d'inn da wiska,
Ha dalet ma hini Hollanda ; (bis)

Ha dalet ma hini Hollanda,
Truez 've ar bourrew hi usfe ! (bis)

— Kloarek Ar Chevanz, d'in-me lâret,
Na pelec'h ez oac'h, pa oac'h tapet ? (bis)

— 'N un hostaleri en Goudelinn,
Hoc'h eva ma lod a dri seurt gwinn ; (bis)

Hoc'h eva ma lod a dri seurt gwinn,
Hag o tebri pruneoz ha rézinn ; (bis)

Ma vije bet 'n hostizes fidel d'inn,
Ha deuet d'ar gambr, ha lâret d'inn :

— Kloaregig Ar Chevanz, diwallet,
Arru 'n archerrienn d'ho komerret ! (bis)

Me 'm bije diwallet dirazhè,
Ha pa vije kement-all anhè. (bis)

IV

Kloarek Ar Chevanz a lavare,
Er vaz uc'hella 'r skeul pa bigne : (bis)

— Me am eùs ter c'hoar hag a garienn,
Ha gwisket ho zer en satinn-gwenn ; (bis)

Ha pa veint gwisket en mezer aour,
'Wit en ho enor ez int paour. (bis)

Brema c'hallo merc'hed Ar Chevanz
Distaga ho c'hroazio a lorhanz ; (bis)

Distaga ho c'hroazio arc'hant-gwenn,
Da lemel ho breur euz ar gordenn. (bis)

La géolière disait
Au clerc Le Chevanz, en revenant :

— Clerc Le Chevanz, consolez-vous vous-même,
Car pour votre père, il ne vous secourra point.

— Géolière, ma bonne amie,
Faites encore un plaisir pour moi ;

Donnez-moi une chemise fraiche, pour la mettre,
Et prenez la mienne, qui est de toile de Hollande ;

Et prenez la mienne, qui est de toile de Hollande,
Ce serait pitié (dommage) que le bourreau l'usât !

— Clerc Le Chevanz, dites-moi,
Où étiez-vous quand vous fûtes pris ?

— Dans une auberge de Goudelin,
A boire ma part de trois sortes de vins;

A boire ma part de trois sortes de vins,
Et à manger des pruneaux et du raisin ;

Si l'hôtesse m'avait été fidèle,
Si elle était montée dans la chambre et m'avait dit :

— Clerc Le Chevanz, prenez garde à vous,
Les archers arrivent pour vous prendre !

Je me serais bien défendu contre eux,
Et quand ils auraient été la moitié plus nombreux !

IV

Le clerc Le Chevanz disait,
En montant sur le plus haut degré de l'échelle :

— J'ai trois sœur que j'aimais,
Et qui sont habillées toutes les trois de satin blanc ;

Fussent-elles habillées de drap d'or,
Quant à leur honneur elles sont pauvres. (1)

A présent les filles de Le Chevanz pourront
Détacher (quitter) leurs croix de vanité ;

Détacher leurs croix d'argent blanc,
Pour racheter leur frère de la corde.

(1) Parcequ'il les déshonorait par sa mort.

Ar c'henta anezhe 'zo Mari,
Ma bennoz a roan warnezhi ; (bis)

Honnes 'd-eûs d'inn alies lâret
Dilezel ar gwinn hag ar merc'hed ; (bis)

Dilezel ar gwinn hag ar merc'hed,
Ha bea devot d'ann offern-bred ; (bis)

Ha bea devot d'ann offern-bred,
Ha kuitaët ar feneanted. (bis)

Ann eil anezhe 'zo Fransesa,
A bedan ma zad d'hi c'horrija ; (bis)

Honnes 'd-eùs d'in alies lâret
'Vije 'r bourrew 'usje ma dillad ; (bis)

'Vije 'r bourrew 'usje ma dillad,
Biskoaz gwall-diougan n' zo bet mad. (bis)

Ann derved anhê a zo Jannet
A zo gaoudiseres d'ar voazed : (bis)

Ha pa hi gwelfet o gaoudisa,
Tamallet d'ezhi he breur hena ; (bis)

Tamallet d'êhi kloarek Ar Chevanz,
'Zo o tivilla euz ar potanz ! (bis)

Kanet gant intanves LIKO,
a barous Plunet — Miz Kerdu 1868.

La première d'entr'elles s'appelle Marie,
Et je lui donne ma bénédiction ;

Celle-là m'a souvent dit
De délaisser le vin et les filles ;

De délaisser le vin et les filles,
Et d'être dévot (assidu) à la grand'messe ;

Et d'être dévot (assidu) à la grand'messe,
Et de quitter les fainéants.

La seconde se nomme Francesa,
Et je prie mon père de la corriger ;

Celle-là m'a souvent dit
Que ce serait le bourreau qui userait mes habits ;

Que ce serait le bourreau qui userait mes habits,
Jamais mauvaise prédiction n'a porté bonheur.

La troisième se nomme Jeanne,
Qui ne fait que se moquer des hommes ;

Et quand vous la verrez se moquant d'eux,
Reprochez-lui son frère aîné ;

Reprochez-lui le clerc Le Chevanz
Qui est pendu à la potence ! (1)

Chanté par la veuve Liko,
de Plufunet — décembre, 1868.

(1) Voir la note de la page 359.

FANTIG HELARI

I

P'oann em jardinn o pourmenin,
O tont ma c'hoar da lâret d'in ;
O tont ma c'hoar da lâret d'in,
Oa 'r plac'h vrao Fantig Helari.

Wit kement-se, na gredis ket,
Me eas ma hunan d'hi gwelet ;
Me eas ma hunan beteg he zi,
'Wit he waleur ha ma hini.

— Bonjour ha joa bars ann ti-ma,
Fantig Helari, pa n'hi gwelan ?
— Fantig 'zo êt da Sant-Briek,
Nag ewit diski ar gallek.

Ar baron iaouank a lâre
Da Helari goz, en de-se :
— Na diskouezet-c'hui ho merc'h d'in,
Pe m'ho lac'ho war leur ann ti.

Fantig Helari pa 'd-eùs klewet,
Traon gant ar vinz eo diskennet ;
Traon gant ar vinz eo diskennet,
Ar baron iaouank saludet.

Hi o tispaka 'n toubier wenn,
O lakâd warnêhi ur joanenn,
Boutaillad gwinn ruz ha gwinn gwenn,
Taso arc'hant ewit diskenn.

— Debret, evet ha gret cher-vad,
Me 'c'h a d' vouit dour da buns ma zad.
— Mar ez-te, Fantig, da vouit dour,
Me ielo iwe d'as sikour.

Hag hen hi c'has d'ho di gant-han,
En despet d'he zad ha d'he mamm ;
En despet d'he mamm ha d'he zad,
Kement-se oa d'hê kalonad !

. . . .

FRANÇOISE HÉLARI

I

Comme j'étais dans mon jardin à me promener,
Ma sœur vint et me dit ;
Ma sœur vint et me dit,
Que Françoise Hélari était une jolie fille.

Pourtant, je ne la crus pas,
Et j'allai moi-même la voir ;
J'allai moi-même la voir,
Pour son malheur et pour le mien.

— Bonjour et joie dans cette maison,
Où est Françoise Hélari, que je ne la vois ?
— Françoise Hélari est allée à Saint-Brieuc,
Pour apprendre le français.

Le jeune baron disait
Au vieux Hélari, ce jour-là :
— Faites-moi voir votre fille,
Ou je vous tuerai sur l'aire de votre maison !

Françoise Hélari a entendu,
Et elle a descendu l'escalier ;
Elle a descendu l'escalier
Et a salué le jeune baron.

Puis elle déploya une nappe blanche
Et mit dessus une miche de pain,
Bouteille de vin rouge et de vin blanc,
Et des tasses d'argent, pour y verser (à boire).

— Mangez, buvez, faites bonne chère,
Moi, je vais chercher de l'eau au puits de mon père.
Françoise, si vous allez chercher de l'eau,
Moi, j'irai aussi, pour vous aider.

Et il l'emmena dans sa maison,
En dépit de sa mère et de son père ;
En dépit de sa mère et de son père,
C'était pour eux un crève-cœur.

. . . .

Fantig Helari a lâre
En ti he zad pa arrue :
— Grêt ma gwele d'inn ma'mm en-han,
Bikenn anehan na savan ;

Bikenn na savan anehan,
Ken vô ur wez, d'am lienna !

. . . .

II

Ar baron iaouank a lâre
D'he bajig bihan, un dez oe :
— Kerz da di Fantig Helari,
Goulenn penoz 'man 'r bed gant-hi.

Ar paj bihan a lavare
D'ar baron, er gêr p'arrue :
— Fantig Helari hag he mamm
'Zo ho c'horf ho diou war ar warw-skaon !

Ar baron iaouank a lâre
D'he bajig bihan, p'hen klewe :
— Mar eo marw Fantig Helari,
Me a ro ma malloz da dri :

Da genta roann d'am c'hoar Vari,
'Defoa ma alliet da vont d'i ;
D'ann eil hen roann-me d'am zad,
Ha d'inn ma hunan ann drivad !

Kanet gant Jannet AR GALL,
Plouaret — 1848.

Françoise Hélari disait,
En arrivant chez son père :
— Faites-moi mon lit, afin que j'aille dedans,
Et jamais je ne m'en relèverai ;

Jamais je ne m'en relèverai,
Si ce n'est une seule fois, pour m'ensevelir !...

. . . .

II

Le jeune baron disait,
Un jour, à son petit page :
— Va chez Françoise Hélari,
Et demande de ses nouvelles...

Le petit page disait
Au baron, en arrivant à la maison :
— Françoise Hélari et sa mère
Sont toutes les deux sur les tréteaux funèbres !

Le jeune baron disait
A son petit page, en l'entendant :
— Si Françoise Hélari est morte,
Je donne ma malédiction à trois (personnes) :

Premièrement, je la donne à ma sœur Marie,
C'est elle qui m'avait conseillé d'aller la voir ;
En second lieu, je la donne à mon père,
Et à moi-même, en troisième lieu ! (1)

Chanté par Jeanne LE GALL,
Plouaret — 1848.

(1) Ce gwerz semble traiter le même sujet que « kloarek Ar Chevanz » qui précède. Mais il faut convenir que les différences sont grandes entre les deux versions. Ici, il n'y a pas de « kloarek » mais un jeune baron. Le gwerz de « kloarek Ar Chevanz » est beaucoup plus répandu que celui-ci, que je n'ai trouvé qu'une seule fois. C'est une variation sur le même thème, comme cela se rencontre quelquefois ; peut-être même la pièce précédente n'est-elle qu'une imitation plus développée de celle-ci.

KLOAREK AR GLAOUIAR

I

Kloarek Ar Glaouiar a sonje
Bikenn er prizon n' hec'h aje ;
Koulzgoude hec'h eo em dromplet,
Eman er prizon en Gwened.

. . . .

— Merc'h 'r Senechal euz ar gêr-ma
A zo bet manket er bloaz-ma,
Hag a zo deut da damal d'in,
Met he zad n'hi rofe ket d'in. (1)

II

Kloarek Ar Glaouiar a lâre,
En he brizon, un dez a oe :
— Na gavfenn ket ur mesajer
A gasfe 'wit-on ul lizer ?

A gasfe 'wit-on ul lizer,
Da lâret d'am zad dont en kêr ;
Da lâret d'am zad dont aman,
Digas un tamm arc'hant gant-han,

D'akuita he gloarek iaouank,
'Zo de ha noz en nec'hamant ?
— Skrivet ho lizer pa garfet,
Mesajerrienn na vanko ket.

(1) VARIANTE : Eman er prizon en Gwened,
Lec'h na seu kristenn d'hen gwelet ;
Lec'h na seu kristenn d'hen gwelet,
Met al logod hag ar rac'hed ;

Al logod hag ar rac'hed du
A ra he ganvo en daou du.
Met a-boe m'eo êt da Roazon,
Eo digomerret 'vel ur baron,

Gant 'nn aotrone, 'nn dimeselled,
Ann dud-jentil diwar ho c'hezek :
— Kloarek 'r Glaouiar, petra 'c'h eûs grêt,
'Wit boa er prizon laket ?

— Merc'h ar Senechal ar gêr-ma
A so bet frajil er bloaz-ma ;
Fellout 'ra d'ezhi tamal d'in,
Me 'so kontant d'hi eureuji.

LE CLERC LE GLAOUIAR

I

Le cherc Le Glaouiar pensait
Que jamais en prison il n'irait ;
Et pourtant il s'est trompé,
Il est dans la prison de Vannes.

. . . .

La fille du Sénéchal de cette ville
A failli cette année-ci,
Et elle en a rejeté la faute sur moi,
Mais son père ne veut pas me la donner. (1)

II

Le clerc Le Glaouiar disait,
Un jour, dans sa prison :
— Ne trouverais-je pas un messager
Qui portât une lettre pour moi ?

Qui portât une lettre pour moi,
Pour dire à mon père de venir en ville ;
Pour dire à mon père de venir ici,
Et d'apporter avec lui un peu d'argent,

Afin de payer la rançon de son jeune clerc,
Qui est nuit et jour dans l'inquiétude ?
— Ecrivez votre lettre qnand vous voudrez
Vous ne manquerez pas de messagers.

(1) VARIANTE : Il est en prison à Vannes,
Où personne ne vient le voir ;
Où personne ne vient le voir,
A l'exception des souris et des rats.

Les souris et les rats noirs
Font son deuil des deux côtés.
Mais depuis qu'il est allé à Rennes,
Il y est reçu comme un baron,

Par les messieurs, les demoiselles
Et les gentilshommes de dessus leurs chevaux :
— Clerc Le Glaouiar, qu'avez-vous fait
Pour être mis en prison ?

— La fille du Sénéchal de cette ville
A été fragile cette année ;
Elle veut me rendre responsable,
Et moi je suis content de l'épouser.

Ar Glaouiar koz a lavare,
En lizer he vab pa lenne :
— Dibret d'in m'inkane roïal,
Ma 'c'h inn-me da Wened raktal ;

Sammet anehan a arc'hant,
D'akuita ma c'hloarek iaouank ;
D'akuita ma c'hloarek iaouank,
'Zo noz ha de en nec'hamant !

III

Ar Glaouiar koz a lavare,
En kêr Gwened pa arrue :
— Demad ha joa holl er gêr-ma,
Ha prizon kêr pelec'h ema ?...

. . . .

Ar Glaouiar koz a lavare
D'ar Senechal hag en de-se :
— Laket ma mab bars ar valanz,
Me roï' d'ac'h he bouez a chevanz ;

Mar na ve a-walc'h kement-se,
Me 'lakaï' pouez ma inkane ;
Me 'lakaï' pouez ma inkane,
Ma dibr ha me war ho c'houre !

Ar Senechal a lavare
D'ar Glaouiar koz, pa hen klewe :
— Me 'disko kloer 'r baïsanted
Da debauch ann dimezelled !

Kloarek Ar Glaouiar a lâras
D'he dad, kerkent ha ma klewas :
— Ma zadig paour, et-c'hui d'ar gêr,
Lest 'r justis d'ober he dever.

IV

P'ee kloarek 'r Glaouiar d'ar maro,
Mont 'ree en ur gwiskamant vrao ;
Indann-han 'zo un abit wenn,
Hag un tok kastor war he benn ;

Hag un tok kastor war he benn,
Ha warnehan 'zo ter fleurenn.
Kloarek Ar Glaouiar a lâre,
'Biou pors 'r Senechal pa dremene :

Le vieux Le Glaouiar disait,
Quand il lisait la lettre de son fils :
— Sellez-moi ma haquenée royale,
Afin que j'aille à Vannes sur le champ ;

Chargez la d'argent,
Pour payer la rançon de mon jeune clerc ;
Pour payer la rançon de mon jeune clerc,
Qui est, nuit et jour, dans l'inquiétude !

III

Le vieux Le Glaouiar disait,
En arrivant dans la ville de Vannes :
— Bonjour et joie à tous dans cette ville,
Ou est la prison de la ville ?

. . . .

Le vieux Le Glaouiar disait
Au Sénéchal, ce jour-là :
— Mettez mon fils dans la balance,
Je vous donnerai son poids de chevance ;

Si ce n'est pas assez de cela,
J'y ajouterai le poids de mon cheval ;
J'y ajouterai le poids de mon cheval,
Avec sa selle et moi dessus !

Le Sénéchal disait
Au vieux Le Glaouiar, en l'entendant :
— J'apprendrai aux clercs des paysans
A débaucher les demoiselles !

Le clerc Le Glaouiar répondit
A son père, aussitôt qu'il l'eût entendu :
— Mon pauvre père, allez à la maison,
Et laissez la justice faire son devoir.

IV

Quand le clerc Le Glaouiar marchait à la mort,
Il y allait avec de beaux vêtements ;
Il portait une veste blanche
Et un chapeau de castor sur la tête ;

Et un chapeau de castor sur la tête,
Avec trois fleurs dessus.
Le clerc Le Glaouiar disait,
En passant devant la cour du Sénéchal :

— Pelec'h 'man Godig 'r Senechal,
Pa n' 'man war ar ru o vragal ;
Pa n' 'man war ar ru o vragal,
Indan-hi un abit skarlal ?

— 'Mèdi 'n ur gambr alc'houcet mad,
Ann alc'houez en godell he zad.
Kloarek Ar Glaouiar a lâre,
'N kichenn ar chafot p'arrue :

— Roët d'in-me ma violanz,
Ma soninn c'hoaz d'ann dud-iaouank,
Ma klewo ann dud diwar-dro,
Ispisial 'r re zo 'r c'hambrjo.

God 'r Senechal pa d-eùs klewet,
Linsellio he gwele d-eùs roget,
A 'd-eùs roget he linsellio,
D'ober kerdenn da dont d'ann traon.

God Ar Senechal a lâre
'N kichenn ar chafot p'arrue :
— C'hui, ma zad, 'zo aze war ho torchenn,
Me garfe ho koûg euz ar gordenn !

Mar d'on-me merc'h ar Senechal,
'Vô grêt un darn euz ma lavar :
Diskennet ar c'hloarek d'ann traon,
Brema-soudenn m'hen eureujo !

Deus al lec'h-se kloarek paotr mad,
D' lakad badeï merc'h pe vab,
Neuze me 'werzo ma dillad,
'Ielo d'ar park da labourad.

Ar Glaouiar koz a lavaras
Da C'hod 'r Senechal, p'hi c'hlewas :
— Hag as pe tric'houec'h 'vugale,
En satinn-gwenn me 'wisko 'nn he ;

M'ho gwisko holl en satinn-gwenn,
Ho c'haso d'ar skool 'n ur vandenn.
Seis kar houarnet 'zo em zi,
Un denn kezek da bep-hini ;

— Où est Marguerite, (la fille) du Sénéchal,
Puisqu'elle n'est à s'ébattre sur la rue ?
Puisqu'elle n'est à s'ébattre sur la rue,
Avec sa robe d'écarlate ?

— Elle est dans une chambre bien fermée à clef,
Et la clef est dans la poche de son père.
Le clerc Le Glaouiar disait,
En arrivant au pied de l'échafaud :

— Donnez-moi mon violon,
Pour que j'en joue encore pour les jeunes gens,
Afin que les gens d'alentour m'entendent,
Surtout ceux qui sont dans des chambres !

Quand Maguerite (la fille) du Sénéchal l'entendit,
Elle déchira ses draps de lit ;
Elle déchira ses draps de lit,
Pour en faire des cordes pour descendre.

Marguerite (la fille) du Sénéchal disait,
En arrivant au pied de l'échafaud :
— Vous, mon père, vous êtes là sur votre siège,!
Et je voudrais vous voir la corde au cou !

Si je suis la fille du Sénéchal,
On fera un peu comme je dirai :
Faites descendre le clerc,
Et je l'épouserai sur-le-champ !

Descends de là, clerc bon gars,
Pour faire baptiser fille ou fils.
Puis je vendrai mes (beaux) habits,
Et j'irai travailler au champ.

Le vieux Le Glaouiar répondit
A Marguerite (la fille) du Sénéchal, quand il l'entendit :
— Dusses-tu avoir dix-huit enfants,
Je les habillerai tous de satin blanc ;

Je les habillerai tous de satin blanc,
Et les enverrai à l'école en une bande.
Il y a dans ma maison sept charrettes ferrées,
Avec un attelage de chevaux pour chacune ;

Daou inkane er marchosi,
Unan 'vô d'ac'h, un' all 'vô d'in ;
Unan 'vô d'ac'h, un' all 'vô d'in,
En ti 'r Senechal n-eùs hini.

Kanet gant Pipi AR GWILHERM
Leshanwet Jolori, mewel,
Plouguernevel. — 1854.

J'ai dans mon écurie deux haquenées,
L'une sera pour vous, lautre pour moi ;
L'une sera pour vous, l'autre pour moi,
Dans la maison du Sénéchal il n'y en a aucune. (1)

Chanté par Pierre LE GUILLERM,
surnommé Jolori, valet de ferme.
Plouguernevel. — 1854

(1) Voir la note de la page 359.

ANNAIG LUKAS

KENTA KENTEL

I

Annaïg Lukas a lavare
D'ann aotro Ar Glazon, un dez oe :
— Pa vô linadek er vereri,
Aotro 'r Glazon, me 'ielo d'êhi ?

— Annaïg, c'hui n'eo ket hoc'h affer
Mont er bloaz-ma d'al linadeïer ;
Mont er bloaz-ma d'al linadeïer,
Annaïg Lukas, chommet er gêr.

Annaïg Lukas a lavare
D'ar vereres, un dez a oe :
— Pa 'vô al linadek en ho ti,
Mereres, me a ielo d'êhi.

— Annaïg, divezad 'c'h eûs komzet,
Rag hirie ema ma linadek.
— Pa 'c'h efet da gas d'hê ho merenn,
Me a ielo ganec'h da bourmenn.

Pa ve debret ho merenn gant-hê,
Ann dud iaouank 've joaüs ha gè ;
Hag hec'h int komanset da c'hoari,
Annaïg en kreis ar jolori.

Ma komansas he fri da voada,
Ha poull-he-c'halon da zivera.
Ma lâre ann holl, bihan ha braz,
Manket hec'h eo Annaïg Lukas !

Hag Annaïg Lukas a oele,
Na gave nikun hi c'honsolje ;
Na gave nikun hi c'honsolje,
Met ar vereres, honnes a ree ;

(1) Les manoirs portant les noms de « Kerglaz, Ar Glas, Ar Glazon » — sont communs en Bretagne.
Tous ces noms indiquent des habitations couvertes d'ardoises, comme l'étaient les châteaux, et généralement les manoirs et les gentilhommières, tandis que les fermes et les habitations des simples paysans et des ouvriers étaient presque toujours couvertes de chaume.

ANNE LUCAS

Première version

I

Anne Lucas disait
Au seigneur Le Glazon, un jour :
Quand sera la linerie à la métairie,
Seigneur Le Glazon j'y irai ?

— Anne, ce n'est pas votre affaire
D'aller, cette année, aux lineries ;
D'aller, cette année, aux lineries,
Anne Lucas, restez à la maison.

Anne Lucas disait
A la fermière, un jour :
— Quand sera la linerie dans votre maison,
Fermière, je veux y aller.

— Anne, vous avez parlé trop tard,
Car c'est aujourd'hui la linerie.....
— Quand vous irez leur porter le *goûter*, (1)
J'irai avec vous, en me promenant.....

Quand ils ont pris leur repas,
Les jeunes gens sont joyeux et gais ;
Et ils ont commencé de jouer,
Et voilà Anne au milieu des ébats !

Si bien que son nez commença de saigner,
Et ses seins de dégoutter.
Et tout le monde disait, grands et petits :
— Anne Lucas, a failli !

Et Anne Lucas, pleurait,
Et elle ne trouvait personne pour la consoler ;
Et elle ne trouvait personne pour la consoler,
Si ce n'est la fermière, celle-là le faisait :

(1) « Merenn » se dit. dans certaines localités, du second repas de la journée, celui qui se fait à dix heures, ordinairement, et ailleurs il désigne le troisième repas, celui qui se fait vers trois heures, et qui se porte généralemet aux champs, en été. Ici, il ne peut être question que de ce dernier.

Honnes a lâre d'êhi bepred :
— Tawet, Annaïg, na oelet ket ;
Tawet, Annaïg, na oelet ket,
Rag kement-ma na vô ket brudet !

II

'Benn ann dewarlerc'h da greis de,
'Doa Anna Lukas kezlo newe :
'Oa deut tric'houec'h archer a Roazon
Da gerc'had Annaïg d'ar prizon.

Ann tric'houec'h archer c'houlenne
Euz ann tric'houec'h kadet, en de-se :
— Demad ha joa d'ann holl en ti-ma,
Annaïg Lukas pelec'h ema ?

— Emèdi er sal hoc'h ampezi,
Aotrone, petra faot anezhi ?
— Ni 'zo deut tric'houec'h en ur vandenn
Da gerc'had Annaïg d'ar gouent.

Ann tric'houec'h kadet a respontjont
D'ann tric'houec'h archer, pa ho c'hlewjont :
— Na eo ket gant ar seurt paotred
'C'h a ar merc'hed da leanezed.

— Ni 'zo deut tric'houec'h en ur vandenn,
Da gerc'had Annaïg d'ar prizon.
— Na pe torfed a deveus-hi grêt,
Pa deu ann archerienn d'hi c'herc'had ?

— Treuzplantet a d-eùs en he jardinn
Ur blantennig euz a louzou-finn ;
N-eùs ket grêt ar blantenn a finn vad,
Komans a ra he grizio gwasâd.

Ann tric'houec'h archer a c'houlenne
Euz Annaïg Lukas, en de-se :
— Annaïg Lukas, pe c'hui 'gerzo,
Pe euz lost ar marc'h c'hui a draïno ?

Ann tric'houec'h kadet a respontjont
D'ann tric'houec'h archer na pa glewjont :
— Annaïg Lukas na gerzo ket,
Na euz lost ar marc'h na draïno ket ;

Kezek 'walc'h 'n eùs hon breur Ar Glazon,
Ewit kas Annaïg d'ar prizon.

Celle-là lui disait toujours :
— Consolez-vous, Anne, ne pleurez pas ;
Consolez-vous, Anne, ne pleurez pas,
Car ceci ne sera pas publié !

II

Pour midi, le lendemain,
Anne Lucas, eut du nouveau :
Dix-huit archers étaient venus de Rennes,
Pour emmener Anne en prison.

Les dix-huit archers demandaient
Aux dix-huit cadets, ce jour-là :
— Bonjour et joie à tous, dans cette maison,
Anne Lucas où est-elle ?

— Elle est dans la salle, à empeser,
Seigneurs que lui voulez-vous ?
— Nous sommes venus dix-huit en une bande,
Pour emmener Anne Lucas au couvent.

Les dix-huit cadets, répondirent
Aux dix-huit archers, quand ils entendirent:
— Ce n'est pas par de pareilles gens
Que sont condnites les jeunes filles pour devenir nonnes.

— Nous sommes venus dix-huit en une bande,
Pour emmener Anne Lucas en prison.
— Quel crime a-t-elle donc commis,
Pour que les archers viennent la chercher ?

— Elle a transplanté dans son jardin
Un arbrisseau, une herbe fine ;
Mais la plante n'a pas fait bonne fin,
Ses racines commencent de se gâter.

Les dix-huit archers demandaient
A Anne Lucas, ce jour-là :
— Anne Lucas, voulez-vous marcher,
Ou être traînée à la queue d'un cheval ?

Les dix-huit cadets répondirent
Aux dix-huit archers, quand ils entendirent :
— Anne Lucas, ne marchera pas,
Et elle ne sera pas traînée à la queue d'un cheval ;

Notre frère Le Glazon, a assez de chevaux
Pour porter Anne en prison.

III

Ha tud-jentil kêr a lavare
Gant ar ru d'ann nec'h na pa save :
— Na itron Varia ann Drindet,
Sellet ann dimezell dic'hizet !

— Dimezell dic'hizet na on ket,
O serviji noblanz ez on bet ;
Bet on o serviji en un ti
Lec'h ma oa naontek a dud-jentil ;

Hag holl ho c'havenn tud-a-feson
Nemet ar mab-henan, Ar Glazon ;
Gant hennes oa rèd d'inn kousanti,
Pe souffr 'r maro, — me gave kri.

Ar jeolieres a lavare
D'ann dud ar justis nag en de-se :
— Holl dud ar justis, mar am c'hredet,
Annaïg d'ar prizon na ielo ket ;

Annaïg d'ar prizon na ielo ket,
M'hi lakaïo en kambr ma merc'hed.
Annaïg Lukas a lavare
Na, d'ar jeolieres, en de-se :

— Itron Varia euz a Greis-Kêr,
Na gavfenn-me ket ur mesajer,
A gasfe ewit-on ul lizer
D'ann aotro 'r Glazon da dont en kêr ?

Ar jeolieres a lavaras
D'Annaïg Lukas, pa hi c'hlewas :
— Skrivet ho lizero pa garfet,
M'ho c'haso ma hunan, mar be rèd.

IV

Pa arruas al lizer gant-han,
Ez oa-han euz he daol o konian ;
Ez oa-han euz he daol o koanian,
Ha kompagnones a oa gant-han ;

Ha na c'helle ket lenn al lizer,
Gant ann daero 'c'hlebia 'r paper ;
Ha na c'helle ket hen lenn da vad,
Gant ann daero en he daoulagad.

III

Les gentilshommes de la ville disaient,
Quand elle montait la rue :
— Notre dame Marie de la Trinité,
Voyez-la demoiselle déguisée !

— Je ne suis pas une demoiselle déguisée,
J'ai été au service de la noblesse ;
J'ai servi dans une maison
Où il y avait dix-neuf gentilshommes,

Et je les trouvais tous d'honnêtes gens,
Si ce n'est le fils aîné, Le Glazon ;
Avec celui-là il me fallut consentir,
Ou souffrir la mort ; — Je trouvais que c'était cruel....

La geolière disait
Aux gens de la justice, ce jour-là :
— Gens de la justice, si vous m'en croyez,
Anne Lucas n'ira pas en prison ;

Anne Lucas n'ira pas en prison,
Je la mettrai dans la chambre de mes filles.
Anne Lucas disait
A la géolière, ce jour-là :

— Notre Dame Marie du Kreis-Ker,
Ne trouverai-je pas un messager,
Qui porterait pour moi une lettre
Au seigneur Le Glazon (pour lui dire) de venir en ville ?

La géolière répondit
A Anne Lucas, quand elle l'entendit :
— Écrivez vos lettres quand vous voudrez,
Je les porterai moi-même, s'il le faut.

IV

Quand la lettre lui arriva,
Il était à table, à souper ;
Il était à table, à souper,
Et il y avait de la société avec lui ;

Et il ne pouvait pas lire la lettre,
Avec ses larmes, qui mouillaient le papier ;
Et il ne pouvait pas la lire bien,
Avec les larmes dans ses yeux.

Ann aotro Ar Glazon a lavare
Da he baotr marchosi, en noz-se :
— Lak' d'in ma c'harrons war veg he goch,
Ewit mont d'ar Glazon fed-a-noz.

Ann aotro Ar Glazon c'houlenne,
En maner Ar Glaz pa arrue :
— Demad ha joa d'ac'h holl en ti-ma,
Petra a zo a-newez aman ?

Perrag na zeu den d'am saludi ?
Annaïg Lukas pelec'h eman-hi ?
Hag he dric'houec'h breur a lavarjont
D'ann aotro Ar Glazon, p'hen klewjont :

— Et eo Anna Lukas d'ar prizon,
It-c'hui primm d'hi c'herchad, da Roazon.
— Ma hunan da vouit-hi na inn ket,
Ma zric'houec'h breur, ganen a teufet.

V

Annaïg Lukas a c'houlenne
Digant ar jeolieres, un dez 'oe :
— Daoust petra a-newe 'zo en kêr,
Krena 'ra ar prizon en antier ?

Ar jeolieres a lavaras
Da Annaïg Lukas, p'hi c'hlewas :
— Annaïg Lukas, em gonsolet,
Arru eo Ar Glazon d'no kerc'het ;

Arru eo Ar Glazon d'ho kerc'het,
Gant-han naontek karrons akoutret.
Ann aotro Ar Glazon c'houlenne,
Bars en kêr Roazon pa arrue :

— Demad ha joa d'ac'h holl er gêr-ma,
Pelec'h eman ar prizon ama ?
Pelec'h eman ar prizon aman
Eman Annaïg Lukas en-han ?

Ar jeolieres a lavaras
D'ann aotro 'r Glazon, 'vel m'hen klewas :
— Annaïg n'eman ket er prizon,
Dleet a oa enor d'ar Glazon ;

Annaïg er prizon n'eman ket,
Rag eman er gambr gant ma merc'hed ;
Rag eman er gambr gant ma merc'hed,
Enor d'ar Glazon a oa dleet.

Le seigneur Le Glazon disait
A son garçon d'écurie, cette nuit-là :
— Attelle-moi mon carosse,
Afin que j'aille au Glazon, cette nuit.

Le seigneur Le Glazon demandait,
En arrivant au manoir *Ar Glaz* :
— Bonjour et joie à vous tous, dans cette maison,
Qu'y a-t-il de nouveau ici?

Pourquoi personne ne vient-il me saluer?
Anne Lucas, où est-elle ?
Et ses dix-huit frères répondirent,
Au seigneur Le Glazon, quand ils l'entendirent :

— Anne Lucas est allée en prison,
Allez, vite, la chercher à Rennes.
— Je n'irai pas seul la chercher,
Vous viendrez avec moi, mes dix-huit frères.

V

Anne Lucas demandait
A la géolière, ce jour là :
— Qu'y a-t-il donc de nouveau en ville?
La prison tout entière tremble.

La géolière répondit
A Anne Lucas, quand elle l'entendit :
— Anne Lucas, consolez-vous,
C'est Le Glazon qui vient vous chercher ;

C'est Le Glazon qui vient vous chercher,
Et avec lui dix-neuf carrosses accoutrés.
Le seigneur Le Glazon demandait
En arrivant dans la ville de Rennes :

— Bonjour et joie à vous tous dans cette ville,
Où est la prison ici ?
Où est ici la prison
Dans la quelle se trouve Anne Lucas?

La géolière répondit
Au seigneur Le Glazon, quand elle l'entendit :
— Anne n'est pas dans la prison,
Il fallait faire honneur au Glazon;

Anne n'est pas dans la prison,
Car elle est dans une chambre, avec mes filles;
Car elle est dans une chambre, avec mes filles ;
Il fallait faire honneur au Glazon.

Ann aotro 'r Glazon, p'hen eûs klewet,
Pemp kant skoed d'êhi hen eûs roët :
— Dalet, jeolieres, kontet arc'hant,
C'hoas ho pô, mar na hoc'h ket kontant.

Ma 'vije Annaïg Lukas lac'het,
Ann tan bars en kêr am boa laket;
Me 'm bije laket ann tan en kêr,
Rag pouar am eùs 'wit hen ober !

Ann aotro 'r Glazon a lavare
D'Annaïg Lukas nag en de-se :
— Mar ho pije ouzinn ansavet,
Ur vageres d'ac'h am boa klasket ;

Ur vageres ken kaer hag ann de,
Ha pa goustje ur pistol bemde.
. . . .

VI

Annaïg Lukas a lavare
En maner Ar Glaz pa arrue : .
— Na digorret frank ar prennestro,
Ma teui' ar baourienn a vandenno ;

Ma teui' ar baourienn d'am c'havet,
Ho deveus ma buhe rekouret ;
Mar on-me o vont da varoues,
Me a zo bet iwe klaskeres.

N-eùs netra 'tourmanti ma speret,
Met ma bugel am eùs lac'het ;
Nemet ma bugel am eùs lac'het,
Er jardinn am boa-han plantet ;

Plantet am boa 'n ehan er jardinn,
Indann ur voujennad louzou-finn :
N-eùs ket grét ar blantenn a finn-vad,
Dont a ra he griziou da wasâd !

Kanet gant Mari DANIEL,
a barous DUAULT.

Quand le seigneur Le Glazon entendit (cela),
Il lui donna cinq cents écus :
— Tenez, géolière, comptez de l'argent,
Vous en aurez encore, si vous n'êtes pas contente.

Si Anne Lucas avait été mise à mort,
J'aurais mis le feu dans la ville ;
J'aurais mis le feu dans la ville,
Car j'ai le pouvoir de le faire !

Le seigneur Le Glazon disait
A Anne Lucas, ce jour-là :
— Si vous m'aviez avoué,
Je vous aurais procuré une nourrice;

Une nourrice belle comme le jour,
Eût-elle coûté une pistole par jour.
. . . .

VI

Anne Lucas disait,
En arrivant au manoir Le Glazon :
— Ouvrez toutes grandes les fenêtres,
Pour que les pauvres viennent par bandes ;

Pour que les pauvres viennent me trouver,
Eux qui m'ont sauvé la vie ;
Si je suis sur le point de devenir baronne,
J'ai été aussi mendiante.

Il n'y a rien qui me tourmente l'esprit,
Si ce n'est mon enfant que j'ai tué ;
Si ce n'est mon enfant que j'ai tué,
Et planté dans le jardin ;

Je l'avais planté dans le jardin,
Sous un buisson de fleurs :
Hélas ! la plante na pas fait bonne fin,
Ses racines viennent à se gâter ! (1)

Chanté par Marie DANIEL,
du bourg de Duault. — (Côtes-du-Nord.)

(1) Dans la version qui suit, Anne Lucas n'a pas tué son enfant.

ANNAIG LUKAS

Eil kentel

I

— Mar be linadek er verèri,
Aotro 'r Glazon, me ielo d'êhi ;
Me a ielo d'êhi, 'wit pourmenn,
Gwelet ann dud hag ar sonerrienn.

Ann aotro ar markis a lâre,
Da Annaïg Lukas, p'hi c'hlewe :
— Annaïg, ouzinn-me mar sentet,
D'al linadek c'hui na efet ket.

II

Mont a ra ar markis da Baris,
Hag e lês Annaïg 'n he divis.
'Vel ma oa geign gant-han troët,
Annaïg Lukas a 'd-eùs lâret :

— Beet drouk gant ann nep a garo,
'Wit d'al linadek me a ielo.
P'efet, mereres, da gas merenn,
Me a ielo iwe 'wit pourmenn ;

Me a ielo iwe 'wit pourmenn,
Da welet ann dud, ar sonerrienn.
— Annaïg Lukas, mar am c'hredet,
D'al linadek c'hui na efet ket ;

D'al linadek c'hui na efet ket,
P'arruo ann aotro 'vô fachet.
Annaïg na d-eùs ket bet sentet,
Ha d'al linadek hec'h eo bet êt.

Na pa ve debret gant-hê ho fred,
Iaouankis a ve joaüs bepred ;
Iaouankis a ve joaüs bepred,
Ar sôner da sôn 'zo komanset.

Na pa gomans ar sôner da sôn,
Annaïg a dripe he c'halon.
Ha komans a eure ar c'hoari,
Hag Annaïg 'n kreis ar jolori.

ANNE LUCAS

Seconde version

I

— S'il y a linerie à la métairie,
Seigneur Le Glazon, j'y irai ;
J'y irai pour me promener,
Voir les gens et les sonneurs (ménétriers).

Le seigneur marquis disait,
A Anne Lucas, en l'entendant :
— Anne, si vous m'obéissez,
Vous n'irez pas à la linerie.

II

Le marquis va à Paris,
Et laisse Anne à sa discrétion.
A peine eût-il tourné le dos,
Qu'Anne Lucas dit :

— S'en fâche qui voudra,
Pour moi, j'irai à la linerie.
Quand vous irez porter le goûter, fermière,
J'irai avec vous, pour me promener ;

J'irai avec vous, pour me promener,
Voir les gens et les sonneurs.
— Anne Lucas, si vous m'en croyez,
Vous n'irez pas à la linerie ;

Vous n'irez pas à la linerie,
Quand le seigneur arrivera, il s'en fâchera.
Mais Anne n'a pas obéi,
Et elle est allée à la linerie.

Quand ils ont pris leur repas,
Les jeunes gens sont toujours joyeux ;
Les jeunes gens sont toujours joyeux,
Et le sonneur a commencé de sonner.

Et quand le sonneur commence de sonner,
Anne (sentait) son cœur tressaillir ;
Et les jeux commencèrent,
Et voilà Anne au milieu des ébats.

'Man Annaïg 'n kreis ar jolori.
Hag ar goad da lampad dious he fri ;
Ar goad da lampad dious he fri.
Ha kerkent al lés euz he feutrinn ;

Ha kerkent al lés euz he feutrinn,
Setu ann dud iaouank da c'hoarzinn,
Ma lâre ar groage d'ar merc'hed :
— Annaïg Lukas a zo manket ;

III

Abenn ann dewarlerc'h ar beure,
'Oa en Keraglaz kezlo newe :
— Demad ha joa holl bars ann ti-ma,
Annaïg Lukas pelec'h ema ?

Baron Keraglaz a lavaras
D'ann archer bihan pa hen klewas :
— Petra d'Annaïg hoc'h eûs affer,
Ma ez hoc'h deut ken mitinn d'am c'hêr ?

Ann archer bihan a lavaras
D'ann aotro ar baron, p'hen klewas :
— Ni a zo tric'houec'h al leandi,
Da glask Annaïg da gouantji.

Ar baron bihan a lavaras
D'ann archer bihan, pa hen klewas :
— Na eo ket gant ann nep seurt paotred
A ve kouantjet ar merc'hed.

Ann archer bihan a lavare
Da varon Keraglaz p'hen klewe :
— Annaïg ouzomp na nac'het ket,
Rag ni a meump urz d'hi c'homerret.

Ann aotro ar baron a lavare
D'ann archer bihan, eno, neuze :
— Mar hoc'h eûs c'hui urz d'hi c'homerret,
Ar sujet d'in-me a lavarfet.

— Diwarbenn ur boked louzou-finn
A d-eûs treuzplantet en ho jardinn ;
Na eo ket treuzplantet er c'houlz-vad,
Dont a ra he wrizio da wasâd.

— Eman duze bars ar gambr a-dreg,
Mar t-eûs-te urz da hi c'homerret.
Ma vije ma breur henan er gêr,
N' vije ket c'hoarveet ar seurt affer.

Anne est au milieu des ébats,
Et le sang de jaillir de son nez ;
Le sang de jaillir de son nez,
Et aussitôt le lait, de sa poitrine ;

Et aussitôt le lait, de sa poitrine,
Et voilà les jeunes gens de rire !
Et les femmes disaient aux jeunes filles :
— Anne Lucas a failli !

III

Pour le lendemain matin,
Il y avait du nouveau à Keraglaz :
— Bonjour à tous dans cette maison,
Anne Lucas où est-elle ?

Le baron de Keraglaz répondit
Au jeune archer, quand il l'entendit :
— Que voulez-vous à Anne,
Pour être venus si matin chez moi ?

Le jeune archer répondit
Au seigneur baron, quand il entendit :
— Nous sommes dix-huit du couvent,
Venus chercher Anne pour la cloitrer.

Le jeune baron répondit
Au jeune archer, quand il l'entendit :
— Ce n'est pas par de pareilles gens
Que les filles sont conduites au couvent.

Le jeune archer répondit
An baron de Keraglaz, en l'entendant :
— Ne nous niez (cachez) pas Anne,
Car nous avons ordre de l'emmener.

Le seigneur baron disait
Au jeune archer, là, en ce moment :
— Si vous avez ordre de l'emmener,
Vous m'en direz le sujet.

— C'est au sujet d'un bouquet de fines fleurs,
Qu'elle a transplanté dans votre jardin.
Il n'a pas été transplanté dans la bonne saison,
Ses racines viennent à se gâter.

— Elle est là-bas, dans la chambre de derrière,
Si tu as ordre de l'emmener.
Si mon frère ainé était à la maison,
Pareille chose ne serait pas arrivée.

Ann archer bihan a lavare
Da Annaïg Lukas en de-se :
— Daoust Annaïg, pe c'hui a gerzon,
Pe euz lost ar marc'h c'hui a draïno ?

Ar baron neuze a lavaras
D'ann archer bihan, pa hen klewas :
— Annaïg Lukas na gerzo ket,
Hag euz lost ho marc'h n'hi zraïnfet ket.

Baron Ar Glazon a lavare
Da he baotr marchosi, en de-se :
— Dibr d'in-me ma marc'h, dibr-han êset,
Na vô ket kalon Annaïg diblaset.

Annaïg Lukas a lavare
D'ann archer bihan nag en de-se :
— Tric'houec'h mab a dl a zo aman,
Ha diout-hê holl e tremenan ;

Ha diout-hê holl e tremenan,
Ha gant ar mab-henan e kouskan.....
. . . .

IV

. . . .
Ar jeolieres a lavaras
D'ann archer bihan, vel m'hen klewas :
— Annaïg Lukas n' vô ket prisoniet,
Enor d'ar Glazon a zo dleet ;

M'hi lakaï' en kambr ma dimezelled,
Ur gwele-plun 'defo da gousket.
Annaïg Lukas a lavare,
Euz prennestr he c'hambr, en he c'hoanze :

— Itron Varia euz a Greis-Kêr,
Ha na gavfenn ket ur mesajer,
A gasfe ewit-on ul lizer
Da lâret d'ar baron dont en kêr ?

Ar jeolieres a lavaras
D'Annaïg Lukas, pa hi c'hlewas :
— Na skrivet ho lizer pa garfet,
Mesajer d'hen kas na vanko ket.

Le jeune archer disait
A Anne Lucas, ce jour-là :
— Voulez-vous marcher, Anne,
Ou être traînée à la queue de mon cheval ?

Le baron dit alors
Au jeune archer, quand il l'entendit :
— Anne Lucas ne marchera pas,
Et ne sera pas traînée à la queue de votre cheval.

Le baron Le Glazon disait
A son garçon d'écurie, ce jour-là :
— Selle-moi mon cheval, selle-le bien,
Le cœur d'Anne ne sera pas déplacé.

Anne Lucas disait
Au jeune archer, ce jour-là :
— Il y a ici dix-huit fils de bonne maison,
Et je suis bien avec eux tous ;

Et je suis bien avec eux tous,
Et je couche avec le fils aîné.
. . . .

IV

. . . .
La géolière répondit
Au jeune archer, quand elle l'entendit :
— Anne Lucas ne sera pas emprisonnée,
Il faut faire honneur au Glazon ;

Je la mettrai dans la chambre de mes demoiselles,
Et elle aura un lit de plume pour se coucher.
Anne Lucas disait,
Assise à la fenêtre de sa prison :

— Notre-Dame Marie du Kreis-Kêr,
Ne trouverais-je pas un messager,
Qui portât pour moi une lettre,
Pour dire au baron de venir en ville ?

La géolière répondit,
A Anne Lucas, quand elle l'entendit :
— Ecrivez votre lettre quand vous voudrez,
Il ne manquera pas de messager pour la porter.

V

Ar jeolieres a lavare
En Keraglaz na pa arrue :
— Demad ha joa holl bars ann ti-ma,
Mab-henan Ar Glazon pelec'h ema ?

Mab-henan Ar Glazon a oa er gambr,
Ha gant-han oa dimezellet koant.
Ar vates vihan a lavaras
D'ar jeolieres, p'hi c'hlewas :

— Mab-henan 'r Glaz n'eman ket er gêr,
Êt hec'h eo en un tammig affer ;
Tri de 'zo a-boe ma hec'h eo êt,
A-c'hann da dri-all n'arruo ket.

— Aotro Doue, pelec'h hec'h eo êt ?
En Roazon hen deveus affer preset !
Mab-henan Ar Glazon, pa glewas,
D'ann traon gant ar vinz a ziskennas ;

D'ann traon gant ar vinz eo diskennet,
Ar jeolieres hen eùs saludet.
Ar jeolieres a lavaras,
Da varon Keraglaz, pa hen gwelas :

— Komerret c'hui kador hag azeet,
Dalet, baron Keraglaz, ha lennet.
Ha n'hen defoa ket digorret mad,
Ma oa ann dour war he daoulagad.

Baron Keraglaz a lavare
D'he vates vihan nag en de-se :
— Nag ewit petra ma nac'hes-te
Euz tud a deu d'am gwelet a goït-se ?

Baron Keraglaz a lavare
Na d'he baotr marchosi en de-se :
— Laket-c'hui ar marc'h a-rok ar c'hoch,
Me a renk mont da Roazon fenoz.

VI

Annaïg Lukas a lavare
A brennestr he c'hambr, en he c'hoanze :
— Nag itron Varia ann Drindet,
Sellet-c'hui ma buhe savetet !

V

La géolière disait,
En arrivant à Keraglaz :
— Bonjonr et joie à tous dans cette maison,
Le fils aîné du Glazon où est-il ?

Le fils aîné du Glazon était dans sa chambre,
Et avec lui étaient de jolies demoiselles.
La petite servante répondit
A la géolière, quand elle l'entendit :

— Le fils aîné du Glazon n'est pas à la maison,
Il est allé à une petite affaire ;
Il y a trois jours qu'il est parti,
Et il n'arrivera pas avant trois autres jours.

— Seigneur Dieu, où est-il allé ?
Il a affaire pressée à Rennes.
Quand le fils aîné du Glazon entendit (cela),
Il descendit par l'escalier tournant ;

Il descendit par l'escalier tournant,
Et salua la géolière.
La géolière dit
Au baron de Keraglas, quand elle le vit :

— Prenez siège et asseyez-vous,
Tenez, baron de Keraglas, et lisez.
Il n'avait pas bien ouvert (la lettre),
Qu'il avait les larmes aux yeux.

Le baron de Keraglas disait
A sa petite servante, ce jour-là :
— Pourquoi me nies-tu (me dis-tu absent)
A des gens qui viennent me voir de si loin ?

Le baron de Keraglas disait
A son garçon d'écurie, ce jour-là :
— Attelez le cheval au coche,
Il faut que j'aille à Rennes, cette nuit.

VI

Anne Lucas disait,
Assise à la fenêtre de sa chambre :
— Notre-Dame Marie de la Trinité,
Voilà ma vie sauve !

Me 'glew ar baron arru en kêr,
Krena 'ra ar pave en antier.
Baron Keraglaz a lavare
Er gêr a Roazon pa arrue :

— Demad ha joa d'ac'h holl er gèr-ma,
Pelec'h 'mèdi ar prizon ama ?
Ar jeolieres a lavaras
Da varon Keraglaz, p'hen klewas :

— Annaïg na eo ket prisoniet,
'Man en kambr gant ma dimezelled.
Baron Keraglaz a lavaras
D'ar jeolieres, p'hi c'hlewas :

— Ma vije êt Annaïg er prizon,
Me am boa glac'haret ho kalon ;
Lakêt ann tan en pewar c'horn kêr,
Bea 'm eûs ar pouer d'hen obor.

Markis Keraglaz a lavare
Da Annaïg Lukas, en de-se :
— Na deut-c'hui ama war ma barlenn,
Deut-c'hui bars ma c'harrons diarc'henn ;

Deut-c'hui bars ma c'harrons diarc'henn,
Ha bet charitabl wit ar baourienn ;
Roët d'hô ann aluzenn bemde,
Ha ter gwez ar sunn ar galite ;

Jün da verc'her ha da wener,
'Wit enori maro hon Zalwer.
Muia tra ma ez hoc'h bet manket,
Eo ho krouadur hoc'h eûs lac'het.

— Na eo ket lac'het ma c'hrouadur,
Kag emèdi en Leon o vezur.
— En Keraglaz pa arrufet,
Dirag Doue ni a vô unanet !

Kanet gant Mari-Job KERIVAL,
Pouaret. — 1848.

J'entends le baron qui arrive en ville,
Le pavé en tremble tout entier.
Le baron de Keraglas disait,
En arrivant dans la ville de Rennes :

— Bonjour et joie à tous, dans cette ville,
Où est la prison, ici ?
La géolière répondit
Au baron de Keraglas, quand elle l'entendit :

— Anne n'a pas été emprisonnée,
Elle est dans une chambre avec mes demoiselles.
Le baron de Keraglas répondit
A la géolière, quand il l'entendit :

— Si Anne avait été mise en prison,
J'aurais désolé votre cœur ;
(J'aurais) mis le feu aux quatre coins de la ville,
J'ai le pouvoir de le faire.

Le marquis de Keraglas disait
A Anne Lucas, ce jour-là :
— Venez ici sur mes genoux,
Venez nu-pieds dans mon carrosse ;

Venez nu-pieds dans mon carrosse,
Et soyez charitable envers les pauvres ;
Donnez-leur l'aumône, tous les jours,
Et la qualité trois fois par semaine ;

Joûner le mercredi et le vendredi,
Pour honorer la mort de notre Sauveur.
Là où vous avez manqué le plus,
C'est en tuant votre enfant.

— Mon enfant n'a pas été tué,
Il est en Léon, en nourrice.
— Quand vous arriverez à Keraglas,
Nous serons unis devant Dieu !

Chant par Marie-Joseph KERIVAL,
Plouaret — 1848.

ANNA AR GARDIEN

KENTEL GENTA

I

Na selaouet holl na selaouet,
Ur werz a zo a-newe savet ;
Ur werz a zo a-newe savet,
D'ar Gardien koz ha d'he verc'hed.

Ar Gardien koz a lavare,
O troc'ha bara d'he vugale :
— Ma merc'hed, diouzinn mar sentet,
D'al leur-newe na efet c'hui ket,

Rag eno 'vô 'nn aotro Mezobran,
Ha Mezomeur, ha Mezomorvan ;
Hag iwe ann aotro Runangô,
Gwasa merc'hetaër 'zo er vrô.

— 'Wit bet drouk gant ann nep a garo,
'Wit d'al leur-newe me 'ielo,
Ha mar be sonerrienn, me danso,
Ha mar na ve ket, me a gano !

II

Ann aotro Mezomeur 'c'houlenne
Euz he baj bihan hag en de-se :
— Ma fajig bihan, d'in-me lâret,
Piou ar merc'hed koant 'zo arruet ?

— Merc'hed Ar Gardien eo ar re-se,
'Zo bet en de-man euz taol Doue.
— 'Wit ma vijent bet euz taol Doue,
Na dieloant ket dont d'al leur-newe ;



ANNE LE GARDIEN

Première version

I

Ecoutez tous, écoutez
Un gwerz nouvellement composé ;
Un gwerz nouvellement composé
Au sujet du vieux Le Gardien et de ses filles.

Le vieux Le Gardien disait,
En coupant du pain à ses enfants :
— Mes filles, si vous m'obéissez,
Vous n'irez pas à l'aire-neuve,

Car là sera le seigneur de Mezobran, (1)
Et Mezomeur et Mezomorvan,
Et aussi le seigneur de Runangoff,
Le plus grand coureur de filles du pays.

— S'en fâche qui voudra,
Pour moi, j'irai à l'aire-neuve,
Et s'il y a des sonneurs, je danserai,
Et s'il n'y en a pas, je chanterai !

II

Le seigneur de Mezomeur demandait
A son petit page, ce jour-là :
— Mon petit page, dites-moi
Qui sont ces jolies filles qui viennent d'arriver ?

— Ce sont les filles de Le Gardien,
Qui ont approché aujourd'hui de la table de Dieu.
— Si elles avaient approché de la table de Dieu,
Elles n'auraient pas dû venir à l'aire-Neuve;

(1) Le manoir de Mezobran est en la commune de Minihi-Tréguier, celui de Mésomeur, en Penvénan, et celui de Runangoff, en Pédernec.

Diefoant bout 'c'h ober tro 'r chapello,
Hag o lavaret ho fedenno.
Ma fajig bihan, d'in lâret
Pe hano lârer euz ar merc'hed ?

— Nag ar verc'h hena a zo Anna,
Hag ar iaouanka, Marianna.
— Deus-te ganin-me, ha deus raktal,
Ma 'z inn d'ho goulenn ewit dansal.

— Na ma mestrig paour, mar am c'haret,
Ma c'hoar-vageres a respetfet ;
Respetet ma c'hoar-vageres d'in,
Me 'chommo ur bloaz d'ho servijin.

— Na diskouez da c'hoar-vageres d'in,
Ha mar n'eo ket koant hi respetin.
— Ma c'hoar-vageres, Anna 'r Gardien,
Braoa feumelenn 'varch en dachenn !

— Demad d'ac'h, Marianna 'r Gardienn,
Pegement a goust d'ac'h ar walenn ;
Pegement a goust d'ac'h ar walenn,
Dimeuz hoc'h abit kamolot-gwenn ?

— Aotro Mezomeur, ma iskuzet,
N'ouzonn ket pegement eo koustet ;
N'ouzonn ket pegement eo koustet,
Gant ma c'hoar Annaïg e klewfet.

— Lâret d'in, Annaïg 'r Gardienn,
Pegement é koustet ar walenn ;
Pegement é koustet 'r walenn d'ac'h
Dimeuz hoc'h abit kamolot glaz. ?

— Na hoc'h affer, aotro, na eo ket,
Kloz ez oa ho ialc'h pa oa paeet ;
Kloz ez oa ho ialc'h pa oa paeet;
Hag hini ma zad 'oa digorret ;

Elles devraient être à faire le tour des chapelles,
Et à réciter leurs prières.
Mon petit page, dites-moi,
Quels noms ont ces jeunes filles ?

— La fille aînée s'appelle Anne,
Et la plus jeune, Marianne.
— Viens avec moi, et viens sur-le-champ,
Que j'aille les demander pour la danse.

— Mon pauvre maître, si vous m'aimez,
Vous respecterez ma sœur de lait ;
Respectez ma sœur de lait,
Et je resterai un an à votre service.

— Montre-moi ta sœur de lait,
Et si elle n'est pas jolie, je la respecterai.
— (Voici) ma sœur de lait Anne Le Gardien,
La plus belle jeune fille qui soit dans ce lieu !

— Bonjour à vous, Marianne Le Gardien,
Combien vous a coûté l'aune ;
Combien vous a coûté l'aune
De votre robe de camelot blanc ?

— Monseigneur De Mezomeur, excusez-moi,
Je ne sais pas combien elle a coûté ;
Je ne sais pas combien elle a coûté,
Vous l'entendrez de ma sœur Anne.

— Dites-Moi, Anne Le Gardien,
Combien vous a coûté l'aune ;
Combien vous a coûté l'aune
De votre robe de camelot bleu ?

— Ce n'est pas votre affaire, monseigneur,
Votre bourse était fermée quand elle fut payée ;
Votre bourse était fermée quand elle fut payée
Et celle de mon père était ouverte ;

Hag hini ma zad 'oa digorret,
Marteze 'sonj d'ac'h 'm eûs hi laeret ?
— Kent ma 'z i er-mês euz al leur-me,
Me am bô paeet did ar gomz-se ! (1)

Marianna 'r Gardien a lâre
D'ann aotro Mezomeur eno neuze :
— Aotro Mezomeur, mar am c'hredet,
Euz ma c'hoar Anna n'em fachet ket,

Rag 'tre he broz hag he semizettenn,
Honnes 'zoug ur vâz a daou-benn ;
Honnes 'zoug ur vâz a daou-benn,
Kapabl, aotro, da dorri ho penn.

Met ur c'huitell arc'hant 'oa gant-han,
Ter c'huitelladenn 'n eûs grêt en-han ;
Ter c'huitelladenn en-han 'n eûs grêt,
Seitek den-jentil 'zo arruet.

Kriz a galon ann nep na oelje
Ebars al leur-newe ma vije,
'Welet al leur-newez o ruia
Gant goad ann dud-jentil o skuilla ;

Gant goad ann dud-jentil o skuilla,
Anna 'r Gardien euz ho lac'ha ;
Hi a lac'he seis gant un tol-bâz
Ha difenn he c'hoar 'dann he c'hazel c'hoaz !

(1) VARIANTE : Anna 'r Gardien, 'vel ma klewas,
Da gavoud he breur mager a redas :
— Lâret-c'hui d'in-me, ma breur mager,
C'hui ma sikourfe, m'am be afer ?

— Mar d'eo eus ma mestr ho pe afer,
N'ho sikourinn ket, ma c'hoar vager,
Ma vije eus unan all a vije,
Ma c'hoar vager, me ho sikourje.

Anna 'r Gardien, 'vel ma klewas,
En ur penn-bas kerkent a grogas ;
En ur penn-bas kerkent eo kroget,
Brec'h he breur mager e d-eûs toret.

Hag hi lac'ha ann aotro ar c'homt,
Hag iwe ann aotro Ar Beskont ;
Hag hi 'lac'ha 'n aotro Mésobre,
Iwe ann aotro Mesonewe.

Hag hi 'lac'ha 'nn aotro Penanger,
Kerkouls evel he balefrenier ;
Hag hi 'la'cha 'nn aotro Mesobran,
Kerkouls ann aotro Mésomorvan.

Et celle de mon père était ouverte,
Peut-être pensez-vous que je l'ai volée ?
— Avant que tu sortes de cette aire,
Je t'aurai payée de cette parole-là ! (1)

Marianne Le Gardien disait
Au seigneur de Mezomeur, là, en ce moment :
— Monseigneur de Mezomeur, si vous m'en croyez,
Ne vous fâchez pas contre ma sœur Anne,

Car entre sa robe et son jupon,
Celle-là porte un bâton à deux bouts ;
Celle-là porte un bâton à deux bouts,
Capable, monseigneur, de vous casser la tête.

Mais il avait un sifflet d'argent,
Et il en siffla trois fois ;
Il en a sifflé trois fois,
Et dix-sept gentilshommes sont arrivés.

Cruel eût été le cœur de celui qui n'eût pleuré,
Dans l'aire-neuve s'il eût été,
En voyant l'aire-neuve rougir
Par le sang des gentilshommes qui coulait ;

Par le sang des gentilshommes qui coulait,
Et Anne Le Gardien qui les tuait ;
Elle en tuait sept d'un coup de bâton,
Et défendait encore sa sœur sous son aisselle !

(1) VARIANTE : Quand Anne Le Gardien entendit (cela),
Elle courut à son frère nourricier :
— Dites-moi, mon frère nourricier,
M'aideriez-vous si j'avais affaire ?

— Si c'est contre mon maître que vous avez affaire,
Je ne vous aiderai point, ma sœur nourricière ;
Si c'était contre quelqu'autre,
Ma sœur nourricière, je vous aiderais.

Dès qu'Anne Le Gardien entendit (cela)
Elle saisit un « penn-bas » ;
Elle saisit un « penn-bas »,
Et cassa le bras à son frère nourricier.

Puis, elle tua le seigneur le comte,
Et aussi le seigneur le vicomte ;
Elle tua le seigneur de Mésobre [Les Aubrays],
Et aussi le seigneur de Mésonévé.

Elle tua le seigneur de Penanger,
Aussi bien que son palefrenier ;
Elle tua le seigneur de Mésobran,
Aussi bien que le seigneur de Mésomorvan.

III

Anna Ar Gardien a lâre
En toull dor he zad pa arrue :
— Ma zadig paour, digorret ho tor
D'ho merc'h, a zo gleb 'vel ar mor.

— Petra a newez a t-eûs-te grêt,
Na ma 'z out er stum-se em strouillet ?
— Newentis a-walc'h am eûs me grêt,
Tric'houec'h den-jentil am eûs lac'het ;

Lac'het 'm eûs ann aotro Mezobran,
Ha Mezomeur , ha Mezomorvan ;
Lac'het 'm eûs ann aotro Runangô,
Gwasa merc'hetaër a oa er vro.

— Mar t-eûs lac'het ann holl dud-se,
Te varwo iwe, a-benn tri de.
— Oh ! na varwinn ket, na 'benn tri miz,
Rag me a ielo beteg Paris.

IV

Anna Ar Gardien a lâre
Bars en kêr Gwengam pa arrue :
— Pelec'h 'man ar prizon er gêr-man
Ma ielo Anna 'r Gardien en-han ?

— Er prizon, Annaïg, n'efet ket,
Warc'hoas, da dek heur, c'hui 'vô krouget !
— Oh ! me 'c'h a da bales ar roue,
Da c'houlenn asurans ma buhe.

V

Anna Ar Gardien a lâre,
En pales ar roue p'arrue :
— Demad d'ac'h, roue ha rouanes,
Me 'zo deut iaouankig d'ho pales.

— Na pe-seurt torfed hoc'h eûs c'hui grêt,
'Wit bea deut ken abred d'hon gwelet ?
— Na torfed a-walc'h am eûs me grêt,
Tric'houec'h den-jentil am eûs lac'het ;

III

Anne Le Gardien disait
En arrivant au seuil de la porte de son père :
— Mon pauvre père, ouvrez votre porte,
A votre fille, qui est mouillée comme la mer.

— Qu'as tu donc fait de nouveau,
Pour avoir tes vêtements en désordre de cette façon?
— J'ai fait du nouveau assez,
J'ai tué dix-huit gentilshommes ;

J'ai tué le seigneur de Mezobran,
Et Mezomeur et Mezomorvan ;
J'ai tué le seigneur de Runangoff,
Le plus grand coureur de filles du pays.

— Si tu as tué tous ces gens-là,
Toi, tu mourras aussi, dans trois jours.
— Oh ! Je ne mourrai pas même dans trois mois,
Car j'irai jusqu'à Paris.

IV

Anne Le Gardien disait,
En arrivant dans la ville de Guingamp :
— Où est la prison dans cette ville,
Afin qu'Anne Le Gardien aille dedans ?

— Anne, vous n'irez pas dans la prison,
Demain, à dix heures, vous serez pendue !
— Oh ! Je vais au palais du roi,
Pour demander sureté pour ma vie.

V

Anne Le Gardien disait,
En arrivant dans le palais du roi :
— Bonjour à vous, roi et reine,
Je suis venue bien jeune à votre palais (1)

— Quel crime avez-vous donc commis,
Pour être venue si tôt nous voir ?
— J'ai commis un crime assez grand,
J'ai tué dix-huit gentilshommes ;

(1) Dans une autre version, il y a « le roi Louis. »

Tric'houec'h den-jentil am eûs lac'het,
O klask difenn out-hé ma gwerc'hted.
— Anna 'r Gardien, d'in-me lâret,
Na gant pe-seurt armo c'hoariet ?

— Gant-hé a oa pep a gleve noaz,
Ganen-me na oa met ur penn-bâz ;
Ganen-me n'oa met ur gelweenn
Houarnet er c'hreis hag en daou benn ;

Houarnet er c'hreis hag en daou benn,
Kapabl, sir, da dorri d'ac'h ho penn.
— 'Wit-on-me n' varninn ket ar merc'hed.
Barnet 'nn ezhi, itron, mar karet.

— Ewit mar hi barnan, hag a rinn,
Na vô ket d'ar maro hi lakinn ;
Me skrivo d'êhi war baper-glaz
Em difenn hardis gant he bâz ;

Me 'skrivo d'êhi war baper-gwenn
Em difenn hardis en pep tachenn ;
Me 'skrivo d'êhi war baper-ru
Ewit bale hardis en pep-tu.

VI

Annna Ar Gardien a lâre
Er gêr a Wengam, pa zistroë :
— Ma malloz gant-hoc'h, muntrerrienn c'hoenn,
C'hui ho poa ma barnet d'ar gordenn !

Kanet gant Marianna ANN NOAN,
a baros Duault

J'ai tué dix-huit gentilshommes,
En cherchant à défendre contr'eux ma virginité.
— Anne Le Gardien, dites-moi,
De quelles armes jouez-vous ?

— Ils avaient chacun une épée nue,
Et moi, je n'avais qu'un *penn-baz* ;
Moi je n'avais qu'un gourdin de coudrier,
Garni de fer au milieu et aux deux bouts ;

Garni de fer au milieu et aux deux bouts,
Capable, sire, de vous casser la tête.
— Pour moi, je ne jugerai pas les femmes,
Jugez-la, Madame, si vous le voulez.

— Si je la juge, et je le ferai,
Je ne le condamnerai pas à mort :
Je lui écrirai sur du papier bleu
(Qu'elle peut) se défendre hardiment avec son *penn-baz* ;

Je lui écrirai sur du papier blanc
(Qu'elle peut) se défendre hardiment en tout lieu ;
Je lui écrirai sur du papier rouge
(Qu'elle peut) marcher hardiment de tout côté (partout).

VI

Anne Le Gardien disait,
De retour dans la ville de Guingamp :
— Ma malédiction sur vous, meurtriers de puces,
Vous (qui) m'aviez condamnée à la corde !

Chanté par Marianne LE NOAN,
de la paroisse de Duault.

KLOAREK LAOUDOUR

I

Kloarek Laoudour a lavare
D'he vammig paour, un dez a oe :
— Grêt d'in, ma mamm, soubenn al lés,
M' inn d' 'l leur-newe gant ma mestres.

II

Kloarek Laoudour a lavare
En Kermarzinn pa arrue :
— Demad ha joa bars ann ti-ma,
Ma dous penheres pelec'h 'ma ?

— Ema duze en traon ann ti,
Kloarek Laoudour, êt da vèd-hi ;
Kloarek Laoudour, êt da vèd-hi,
Ha 'n han' Doue konsolet hi.

— Demad d'ac'h, ma dous penheres,
Ho kalonig hag hen 'zo ês ?
— Ma c'halonig a zo seder ;
Hag ho hini, ma servijer ?

Komerret kador, azeet,
Deut 'tal ann tan hag a tommfet.
— Na azeïnn, ha na domminn,
Mont d'al leur-newez a fell d'inn.

— 'Wit d'al leur-newe na inn ket,
Rag n' vinn ket lêzet da vonet ;
Sevalier Lambol 'zo 'l leur-newe,
'Lavar fete kaout ho puhe.

Kloarek Laoudour, 'vel ma klewas,
He gleve noaz a zic'houinas :
— Ha posubl 've den en ti-me
Hon harsfe d' vont d'al leur-newe ?

He zad, he mamm, 'vel ma klewjont,
D'ho merc'h penheres 'lavarjont :
— Ma merc'h, ho proz ruz diwisket,
Ha gwisket ho proz violet ;

LE CLERC DE LAOUDOUR

I

Le clerc de Laoudour disait
A sa pauvre petite mère, un jour :
— Faites-moi, ma mère, de la soupe au lait,
Afin que j'aille à l'aire-neuve, avec ma maîtresse.

II

Le clerc de Laoudour disait,
En arrivant à Kermarzin :
— Bonjour et joie dans cette maison,
Ma douce héritière où est-elle ?

— Elle est là-bas, au bas de la maison,
Clerc de Laoudour, allez auprès d'elle ;
Clerc de Laoudour, allez auprès d'elle,
Et, au nom de Dieu, consolez-là.

— Bonjour à vous, ma douce héritière,
Votre petit cœur est-il bien aise ?
— Mon petit cœur est gai ;
Et le vôtre, mon serviteur ?

Prenez un siège et asseyez-vous,
Venez près du feu, et vous vous chaufferez.
— Je ne m'assiérai, ni ne me chaufferai,
Je veux aller à l'aire-neuve.

— Quant à l'aire-neuve, je n'y irai pas,
Car on ne me laissera pas y aller ;
Le chevalier de Lampaul est à l'aire-neuve,
Qui dit avoir aujourd'hui votre vie.

Sitôt que le clerc de Laoudour entendit (cela),
Il dégaina son épée nue :
— Est-il possible qu'il y ait quelqu'un dans cette maison
Qui nous empêche d'aller à l'aire-neuve ?

Sa mère et son père, quand ils entendirent,
Dirent à leur fille l'héritière :
— Ma fille, ôtez votre jupon rouge,
Et mettez votre jupon violet ;

Ha gwisket ho proz violet,
Ha kroget en dorn ar c'hloarek,
Ma lavaro holl dud ar vro :
— Kloarek Laoudour 'c'h a d'ar maro !

III

Sevalier Lambol a lâre
Bars al leur-newez, ann de-se :
— Me 'wel kloarek Laoudour 'tont d'al leur-newe,
Penheres Kermarzinn euz he goste ;

Penheres Kermarzinn euz he goste,
A gousko fenoz ganen-me !
Kloarek Laoudour a lavare,
El leur-newe pa arrue :

— Pelec'h eman ar sonerrienn,
Ma sonfont d'in un aubadenn ;
Ma sonfont un danz pe ur bal,
M' inn gant ma dousig da zansal ?

Sevalier Lambol 'lavaras
Da gloarek Laoudour, p'hen klewas :
— 'Wit da zansal na efet ket,
Da c'hoari ouzinn e teufet ;

Hag ar c'henta 'c'hanomp gollo,
Bikenn en buhe na savo !
Kloarek Laoudour a lavaras
Da sevalier Lambol, pa glewas :

— P'hoc'h eûs-c'hui bet ma goulennet,
N'hoc'h ket da vea refuzet ;
N'hoc'h ket da vea refuzet,
Penheres, ma manch d'inn chachet.

Sevalier Lambol, 'vel ma klewas,
'N ur c'huitell arc'hant a c'houezas ;
'N ur c'huitell arc'hant a c'houezas,
Tric'houec'h den-jentil 'em gavas.

Tric'houec'h kleve noaz dic'houinet,
Sevalier Lambol ann naontekvet ;
Sevalier Lambol ann naontekvet,
'Wit kombatti euz ar c'hloarek.

Penheres Kermarzinn a oele,
Na gave den hi c'honsolje ;
Na gave den hi c'honsolje,
Met he dous kloarek, hennes 'ree :

Et mettez votre jupon violet,
Et prenez la main du clerc,
Afin que tous les gens du pays disent :
— Voilà le clerc de Laoudour qui marche à la mort !

III

Le chevalier de Lampaul disait
En arrivant à l'aire-neuve, ce jour-là :
— Je vois le clerc de Laoudour qui vient à l'aire-neuve,
Avec l'héritière de Kermarzin, à son côté ;

A son côté est l'héritière de Kermarzin,
Qui couchera cette nuit avec moi !
Le clerc de Laoudour disait,
En arrivant à l'aire-neuve :

— Où sont les sonneurs,
Afin qu'ils me sonnent une aubade ;
Afin qu'ils sonnent une contredanse ou un bal,
Pour que j'aille danser avec ma petite douce ?

Le chevalier de Lampaul répondit
Au clerc de Laoudour, quand il l'entendit :
— Vous n'irez pas danser,
Vous viendrez joûter contre moi ;

Et le premier de nous qui perdra,
Jamais en vie il ne se relèvera !
Le clerc de Laoudour répondit
Au chevalier de Lampaul, quand il l'entendit :

— Puisque vous m'avez demandé (défié),
Vous n'êtes pas pour être refusé ;
Vous n'êtes pas pour être refusé...
Héritière tirez-moi ma manche (de veste).

Quand le chevalier de Lampaul entendit (cela),
Il souffla dans un sifflet d'argent ;
Il souffla dans un sifflet d'argent,
Et dix-huit gentilhommes se trouvèrent là ;

Dix-huit épées nues dégaînées,
Celle du chevalier de Lampaul la dix-neuvième ;
Celle du chevalier de Lampaul la dix-neuvième,
Pour combattre contre le clerc.

L'héritière de Kermarzin pleurait,
Et ne trouvait personne pour la consoler ;
Elle ne trouvait personne pour la consoler,
Si ce n'est son doux clerc, celui-là le faisait :

— Tawet, penheres, n'oelet ket,
Rag c'hui n'ho pezo drouk a-bed,
Nag ho tous kloarek kenneubed :
Penherezig na oelet ket.

Kloarek Laoudour 'zo ur paotr mad,
Da vont gant he dous d'ann ebat !....
. . . .

N'oa ket he c'hir peurlavaret,
Sevalier Lambol hen eùs lac'het ;
Sevalier Lambol hen eûs lac'het,
Ha seitek euz he gonsorted !

IV

Kloarek Laoudour a lavare
En Kermarzinn pa arrue :
— Setu ho merc'h, iac'h ha divlamm,
'Vel pa oe ganet gant he mamm.

Me 'c'h a brema d'ober ur bale,
Etrezek pales ar roue ;
Etrezek pales ar roue,
Da c'houl' asurans hon buhe.

V

Kloarek Laoudour a lavare
En lez ar roue p'arrue :
— Demad, roue ha rouanes,
Me a zo deut iaouank d'ho lez.

— Na pez torfed a t-eùs-te grêt,
'Wit dont ken iaouank d'hor gwelet ?
— Sevalier Lambol am eûs lac'het,
Ha seitek euz he gonsorted ;

Ha seitek euz he gonsorted,
'Klask rekour enor ma fried.
Pried d'inn na eo ket brema,
Met 'man war ar poent da vea.

— Ha gwir a-walc'h hen t-eûs lac'het,
Arru 'zo lizer 'n es eneb,
Ha kent ma 'z i euz al lec'h-se,
Te 'gollo aze da vuhe !....

— Consolez-vous, héritière, ne pleurez pas,
Car vous n'aurez pas de mal,
Ni davantage votre doux clerc :
Petite héritière, ne pleurez pas.

Le clerc de Laoudour est un bon gars
Pour conduire sa douce à la danse !

. . . .

Il n'avait pas fini de parler,
Qu'il tua le chevalier de Lampaul !
Qu'il tua le chevalier de Lampaul
Avec dix-sept de ses consorts !

IV

Le clerc de Laoudour disait,
En arrivant à Kermarzin :
— Voici votre fille, bien portante et sans reproche,
Comme quand sa mère la mit au monde.

Je vais, à présent, faire un voyage
Vers le palais du roi ;
Vers le palais du roi,
Pour demander sûreté pour ma vie.

V

Le clerc de Laoudour disait,
En arrivant dans le palais du roi :
Bonjour, roi et reine,
Je suis venu jeune à votre palais.

— Quel crime as-tu donc commis,
Pour venir, si jeune, nous voir ?
— J'ai tué le chevalier de Lampaul,
Avec dix-sept de ses consorts ;

Avec dix-sept de ses consorts,
En protégeant l'honneur de ma femme.
Elle n'est pas encore ma femme,
Mais elle est sur le point de le devenir.

— Il est bien vrai que tu l'as tué,
Car il m'est arrivé une lettre contre toi,
Et avant de quitter ce lieu,
Tu perdras la vie sur la place !...

Kloarek Laoudour, d'in-me lâret,
C'hui 'c'hoarife euz ma soudardet ?
— Ho digaset aman er pors,
Pa ve hanter-kant, na ran fors !

Kriz a galon nep na oelje,
En pors ar roue ma vije,
O welet ar pors o ruia
Gant goad ar soudarded o skuilla.

Ar roue Franz a lavare
D'he bajig bihan, en de-se :
— Skrivet d'ann den-ma war baper-glaz
Bale hardis ewit ur gwas ;

Skrivet dehan war baper-gwenn
Bale hardis en peb tachenn ;
Bale hardis en peb tachenn,
Ken 'deuï' ar roue d'hen goulenn !

Kanet gant GARANDEL
Plouaret, — 1844.

Clerc de Laoudour, dites-moi,
Voudriez-vous joûter contre mes soldats ?
— Faites-les venir ici dans la cour,
Quand ils seraient cinquante, je ne m'en soucie !

Cruel eût été le cœur de celui qui n'eût pleuré,
S'il eût été dans la cour du roi,
En voyant la cour rougir
Par le sang des soldats, qui coulait.

Le roi de France disait
A son petit page, ce jour-là :
— Écrivez à cet homme sur du papier bleu
(Qu'il peut) voyager hardiment comme un homme ;

Ecrivez-lui sur du papier blanc
(Qu'il peut voyager) hardiment en tout lieu ;
(Qu'il peut voyager) hardiment en tout lieu,
Jusqu'à ce que le roi vienne à l'appeler ! (1)

Chanté par GARANDEL,
Plouaret, — 1844.

(1) Il a été souvent question « d'aires-neuves » dans ce recueil, et je ne crois pas avoir encore expliqué ce que c'est qu'une aire-neuve.

Avant la moisson, en juin ordinairement, on défonçait le sol de l'aire, dans les fermes, puis on le nivelait, on l'arrosait à grande eau, et, pour tasser la terre et la rendre compacte, on la faisait piétiner par les bœufs et les chevaux. Enfin, la journée se terminait par des luttes et des danses, toujours sur le sol humide de l'aire neuve Une aire neuve était un jour de fête dans tout le quartier où elle avait lieu, on l'annonçait, le dimanche précédent,dans les communes voisines, et l'on y venait de tous côtés, comme à un pardon. L'usage des aires neuves a aujourd'hui presqu'entièrement disparu par l'introduction des machines, à battre.

KLOAREK ANN AMMOUR

I

Mar plij ganec'h e selaoufet
Ur werz 'zo a-newe savet ;
Ur werz 'zo a-newe savet,
Da gloarek ann Ammour eo grêt.

Kloarek ann Ammour a lâre,
En ti 'r C'halvez koz p'arrue :
— Aman expres me 'zo deuet
Da c'houl' ouzoc'h ho merc'h Fiek ;

Da c'houl' ho merc'h Fiek 'r C'halvez
Da zont ganen d'al leur-newez.
— Ma merc'h d'al leur-newe n'aï' ket,
Gant markis Guerrand eo gourdrouzet.

— Lest-hi da dont d'al leur-newe,
Me 'difenno d'êhi he buhe.
— Gwisket ho tillad, Fiekka Kalvez,
'Wit mont gant 'r c'hloarek d'al leur-newez.

Pa 'c'h a Fiekka da em wiska,
'Em laka 'r c'hloarek da gana ;
'Em laka 'r c'hloarek da gana,
Da c'hortoz he dous Fiekka.

II

Markis Guerrand a c'houlenne
Euz gwazed, merc'hed, p'ho zremene :
— Kompagnones, d'in-me lâret,
N'hoc'h eûs ket gwelet ar c'hloarek ?

N'hoc'h eûs ket gwelet en de-ma
'R c'hloarek iaouank 'vont dre ama ?
— Aotro 'r markis, hon iskuzet,
N'ouzomp ket piou a c'houlennet.

LE CLERC LAMMOUR

I

S'il vous plait, vous écouterez
Un gwerz nouvellement composé;
Un gwerz nouvellement composé,
C'est au clerc Lammour qu'il a été fait.

Le clerc Lammour disait,
En arrivant chez le vieux Le Calvez :
— Je suis venu ici exprès
Pour vous demander votre fille Fiecca ;

Pour demander votre fille Fiecca Le Calvez,
Pour venir avec moi a l'aire neuve.
— Ma fille n'ira pas à l'aire neuve,
Elle est menacée par le marquis de Guerrand.

— Laissez-la venir à l'aire-neuve,
Je lui défendrai la vie.
— Habillez-vous, Fiecca Le Calvez,
Pour aller avec le clerc à l'aire neuve.

Quand Fiecca Le Calvez va s'habiller,
Le clerc se met à chanter ;
Le clerc se met à chanter,
Pour attendre sa douce Fiecca.

II

Le marquis de Guerrand demandait
Aux hommes, aux femmes, quand il les dépassait :
— Compagnie, dites-moi,
N'avez-vous pas vu le clerc ?

N'avez-vous pas vu, aujourd'hui,
Le jeune clerc passer par ici ?
— Seigneur marquis, excusez-nous,
Nous ne savons pas qui vous demandez.

(1) « Ann Ammour » est peut-être une corruption de « Ann Armour, » pour Armor. Burns, le poète écossais, parle d'une jeune fille qu'il aima et qui s'appelait Jane Armour.

— Iskuzi 'ran ar wez kentan,
Kloarek ann Ammour 'c'houlennan.
— M'eo kloarek ann Ammour 'c'houlennet,
N' vô ket pell a-c'hann hen gwelfet :

Et eo aze d'al leur-newe,
Fiekka Kalvez euz he goste.
Gant-hé peb a abit newe,
Braoa daou den iaouank 'vale !

Markis Guerrand a lavare
D' gloarek ann Ammour, p'hen salude :
— Kloarek, diwiskomp hon porpantjo,
Ewit komans ar gourenno.

— Salv-ho-kraz, gourener n'on ket,
C'hoari ar c'hleve, mar karet.
— Me 'm eûs c'hoariet ar c'hleve,
'N he bales, dirag ar roue ;

'N he bales, dirag ar roue,
Lec'h n'aï' nikun euz da ligne.
Kaeroc'h é da abit, ma hostis,
'Wit ma hini, ha me markis !....

— Salv-ho-kraz, kemener n'on ket,
Bars en Paris ez ê bet grêt :
Bars en Paris ez ê bet grêt,
Serret oa ho ialc'h pa oe paeet.

— M'oa serret ma ialc'h pa oe paeet,
M'hi digorro pa vo roget.....
. . . .

Kriz a galon nep na oelje,
El leur-newe nep a vije,
'Welet tric'houec'h den-jentil iaouank
Dic'houlnet holl war 'r païsant.

Gant-hê 'oa peb a gleve noaz,
Gant-han na oa met ur penn-baz,
Hag ann-hê holl a diskare,
Derc'hel he dous euz he goste.

— Je vous excuse pour la première fois,
C'est le clerc Lammour que je demande.
— Si c'est le clerc Lammour que vous demandez,
Vous le verrez non loin d'ici ;

Il vient d'aller à l'aire-neuve,
Avec Fiecca Le Calvez à son côté ;
Ils ont chacun un habit neuf,
C'est le plus beau couple qui marche (qui existe !)

Le marquis de Guerrand disait
Au clerc Lammour, en le saluant :
— Clerc, ôtons nos pourpoints,
Afin de commencer les luttes.

— Sauf votre grâce, je ne suis pas lutteur,
Jouer de l'épée, si vous le voulez.
— Moi, j'ai joué de l'épée
Devant le roi, dans son palais ;

Devant le roi, dans son palais,
Où n'ira personne de ta famille.
Ton habit est plus beau, mon hôte,
Que le mien à moi, qui suis marquis !....

— Sauf votre grâce, je ne suis pas tailleur, (1)
C'est à Paris qu'il a été fait ;
C'est à Paris qu'il a été fait,
Et votre bourse était close quand il fut payé.

— Si ma bourse était close quand il fut payé,
Je l'ouvrirai quand il sera déchiré.
. . . .

Cruel eût été le cœur de celui qui n'eût pleuré,
S'il eût été à l'aire-neuve,
En voyant dix-huit jeunes gentilshommes
Dégainant leurs épées contre un paysan.

Ils avaient chacun une épée nue,
Et lui, il n'avait qu'un *penn-baz*,
Et il les abattait tous,
En tenant sa douce à son côté.

(1) Il me semble qu'il doit y avoir ici une lacune de deux ou de quatre vers, qui motivaient cette réponse et où le marquis demandait au clerc ce que coûtait l'aune du drap de son habit.

Penamet 'nn traïtour Lomaria,
'Bresantas he gleve d'ehan ;
'Bresantas d'ehan he gleve,
En merk 'oa hen a c'honee.

Ar c'hloarek 'zo un den klouar,
Dolas he benn-baz d'ann douar ;
Penn-baz d'ann douar 'n eùs tolet,
Tric'houec'h kleve n'oaz d-eùs-han treuzet !

Markis Guerrand a lavare
D' Fiekka Kalvez eno neuze :
— Fiekkaïg koant, mar am c'haret,
Et da Werrand gant ma faotred.

— N'inn ket da Werrand gant ho paotred,
Gant-hê na gant seurt friponed ;
Gant-hê na gant seurt friponed,
Me 'chommo gant ma dous kloarek !

III

Fiekka Kalvez a lâre
D'he zad, er gêr pa arrue :
— Staget ho kezek euz ar c'har,
D' gas ma dous kloarek d'ann douar ;

Laket anehan en ur be
Lec'h ma 'z inn gant-han bars tri de !....
. . . .

Plouaret, — 1854.

N'eût été le traître Locmaria
Qui lui présenta son épée;
Il lui présenta son épée,
Reconnaissant ainsi que c'était lui qui gagnait.

Le clerc est un homme tiède (sans méchanceté),
Et il jeta son penn-baz à terre ;
Son penn-baz à terre il a jeté,
Dix-huit épées nues l'ont transpercé !

Le marquis de Guerrand disait
A Fiecca Le Calvez, là, en ce moment :
— Petite Fiecca, si vous m'aimez,
Allez à Guerrand avec mes gens.

— Je n'irai pas à Guerrand avec vos gens,
Ni avec eux, ni avec des fripons de leur sorte;
Ni avec eux, ni avec des fripons de leur sorte,
Je resterai avec mon doux clerc.

III

Fiecca Le Calvez disait
A son père, en arrivant à la maison:
— Attelez les chevaux à votre charrette,
Pour porter mon doux clerc en terre;

Mettez-le dans un tombeau,
Où j'irai le rejoindre, dans trois jours! (1)

. . . .

Plouaret, — 1854.

(1) C'est du père de ce marquis de Locmaria, que Madame de Sévigné écrivait : « Je voudrais que vous « eussiez vu son bel air, et de quelle manière il ôte et remet son chapeau. Quelle légèreté ! Quelle justesse ! « Il peut défier tous les courtisans et les confondre, sur une parole ! »

KLOAREK LAMBAUL

KENTA KENTEL

I

Kloaregig Lambaul hag he vestres
Braoa daou den 'zo en Montroulcs. (bis)

Kloaregig Lambaul vonjoure,
'N ti 'r C'halvez koz pa arrue : (bis)

— Bonjour ha joa holl en ti-man,
Fiekka Kalvez pelec'h eman ?

— Eman duze bars ar gambr-wenn,
Kribad he fennad bleo-melenn ; (bis)

'Man er gambr-wenn, en penn ann ti,
Kloarek Lambaul, et davèd-hi. (bis)

Kloarek Lambaul a lavare
D' Fiekka Kalvez, p'hi salude : (bis)

— Ma dousig koant, lâret d'in-me,
C'hui 'deufe ganen d'al leur-newe ?

— D'al leur-newe me na inn ket,
Gant ar markis 'on gourdrouzet. (bis)

— Drouk ha mad gant nep a garo,
D'al leur-newe ni a ielo ; (bis)

Mar sôn ar sôner, ni danso,
Mar na sôn ket, me a gano. (bis)

II

Markis Guerrand a c'houlenne
Euz un den-koz a rankontre : (bis)

— Ma zadig-koz, d'in-me lâret,
N'hoc'h eûs ket gwelet ar c'hloarek ? (bis)

— Aotro 'r markis, ma iskuzet,
Na ôn pe gloarek 'c'houlennet. (bis)

LE CLERC DE LAMPAUL

Première version

I

Le petit clerc de Lampaul et sa maîtresse
(Sont) les deux plus beaux jeunes gens de Morlaix. (bis)

Le petit clerc de Lampaul souhaitait le bonjour,
En arrivant chez le vieux Le Calvez :

— Bonjour et joie à tous dans cette maison,
Fiecca Le Calvez où est-elle ?

— Elle est là-bas dans la chambre blanche,
A peigner ses cheveux blonds ;

Elle est dans la chambre blanche, à l'extrémité de la maison,
Clerc de Lampaul, allez auprès d'elle.

Le clerc de Lampaul disait
A Fiecca Le Calvez, en la saluant :

— Ma douce jolie, dites-moi,
Viendriez-vous avec moi à l'aire-neuve ?

— A l'aire-neuve je n'irai pas,
Je suis menacée par le marquis.

— (Le trouve) bon ou mauvais qui voudra,
A l'aire-neuve nous irons;

Si le sonneur (ménétrier) sonne, nous danserons,
S'il ne sonne pas, moi je chanterai. (1)

II

Le marquis de Guerrand demandait
A un vieillard qu'il rencontra :

— Mon petit vieux père, dites-moi,
N'avez-vous pas vu le clerc ?

— Monsieur le marquis, excusez-moi,
Je ne sais quel clerc vous demandez.

(1) Ces quatre vers se trouvent dans plusieurs autres pièces, en pareille situation.

— Ewit ur wez hoc'h iskuzan,
Kloarek Lambaul a c'houlennan. (bis)

— Et é 'r c'hloarek d'al leur-newe,
Fiekka Kalvez euz he goste. (bis)

Indan-han 'n abit satinn gris
Kaeroc'h 'wit ho hini, markis; (bis)

Rubano 'zo war he vouto,
Kaeroc'h 'wit 'zo war ho mancho. (bis)

Indan-hi 'zo un abit-wenn,
Doue, braoa da feumeulenn ! (bis)

III

Ann aotro markis a lâre
D' gloarek Lambaul, el leur-newe :

— Na diwiskomp hon porpantjo,
Ewit komans ar gourenno. (bis)

— Aotro 'r markis, ma iskuzet,
Da c'hourenn d'ac'h me na inn ket ; (bis)

Digaset païsant em c'hever,
Me 'grogo hardis 'n he golier. (bis)

N'oa ket he c'hir peurlavaret,
Kloarek Lambaul 'zo douaret ; (bis)

Ha seis kleve noas euz hen lac'ha,
'Nn aotro 'r markis d'ho asista. (bis)

Ann aotro markis a lâre
D' Fiekka Kalvez eno peuze : (bis)

— Ma dousig koant, lâret-c'hui d'in,
C'hui 'deufe ganen da Lisandri ? (bis)

— Da Lisandri me na inn ket,
Ma muia-karet 'c'h eûs lac'het ; (bis)

Ma muia-karet 'c'h eùs lac'het,
Ma lac'het iwe, pa garfet. (bis)

N'oa ket he gir peurlavaret,
Fiekka Kalvez 'zo douaret ; (bis)

— Je vous excuse pour une fois,
C'est le clerc de Lampaul que je demande.

— Le clerc est allé à l'aire-neuve,
Ayant Fiecca Le Calvez à son côté.

Il porte un habit de satin gris,
Plus beau que le vôtre, marquis ;

Il a des rubans sur ses souliers
Plus beaux que ceux que vous avez à vos manches ;

Elle porte une robe blanche,
O Dieu, la jolie jeune fille !

III

Le seigneur marquis disait
Au clerc de Lampaul, dans l'aire-neuve :

— Mettons bas nos pourpoints,
Pour commencer les luttes.

— Monsieur le marquis, excusez,moi,
Je n'irai pas lutter contre vous ;

Faites venir un paysan vis-à-vis de moi,
Et je lui mettrai hardiment la main au collier

Il n'avait pas fini de parler,
Le clerc de Lampaul, qu'il était à terre ;

Et sept épées nues (occupées) à le tuer,
Le seigneur marquis étant présent.

Le seigneur marquis disait
A Fiecca Le Calvez, là, en ce moment :

— Ma petite douce jolie, dites-moi,
Viendrez-vous avec moi à Lisandré ? (1)

— A Lisandré je n'irai pas,
Vous avez tué celui que j'aimais le plus ;

Vous avez tué celui que j'aimais le plus,
Tuez-moi aussi, quand il vous plaira.

Elle n'avait pas fini de parler,
Fiecca Le Calvez, qu'elle était à terre,

(1) Ce doit être une erreur de la chanteuse pour Guerrand, le château de Guerrand, qu'habitait le marquis, dans la commune de Plœgat-Guerrand, arrondissement de Morlaix.

Ha seis kleve noas euz hi lac'ha,
'Nn aotro 'r markis d'ho asista. (bis)

VI

Ann aotro 'r markis a lâre,
Euz 'l leur-newe pa bartie : (bis)

— Me garrie ann tan en Guerrand,
Hag en buhe 'nn daou den iaouank ! (bis)

Na oa plac'h a-bed er vro-man
Da blijout d'in evel homan ! (bis)

Kanet gant Marc'harit FULUP.

Et sept épées nues (occupées) à la tuer,
Le seigneur marquis étant présent !

IV

Le seigneur marquis disait
En quittant l'aire-neuve :

— Je voudrais voir le feu dans Guerrand,
Et les deux jeunes gens en vie !

Il n'y avait aucune fille dans le pays
Qui me plût autant que celle-ci !

Chanté par Marguerite PHILIPPE.

KLOAREK LAMBOL

EIL KENTEL

I

Kloarek Lambol a lavare,
'N ti C'halvez koz pa arrue :
— Demad ha joa holl en ti-ma,
Pelec'h 'ma ma dous Fiekka ? (1)

— Emêdi duze er gamba-wenn,
Hi o titira al lienn ;
Hi o titira al lienn,
Hag o kriba he bleo-melenn.

Kloarek Lambol, 'vel ma klewas,
Gant ar vinz d'ann nec'h a bignas ;
Gant ar vinz d'ann nec'h eo pignet,
Hag he dous koant 'n eùs saludet.

— Demad d'hec'h, ma dous Fiekka,
Me 'm eùs konje digant ho tad ;
Me 'm eùs konje digant ho tad,
Ewit mont hon daou d'ann ebad ;

Me 'm eùs digant ho tad konje,
'Wit mont hon daou d'al leur-newe.
— 'Wit d'al leur-newe me n'inn ket,
Gant Lomaria 'on gourdrouzet.

— Lest Lomaria lec'h ma karo,
D'al leur-newe n'inn a ielo.
— 'Wit d'al leur-newe me n'inn ket,
Gant Lomaria 'on gourdrouzet.

— Beet drouk gant nep a garo,
D'al leur-newe nin a ielo ;
D'al leur-newe nin a ielo,
Ha dilun pe dimeurz 'eureujo !

II

Markis Lomaria a lâre
'N hostaleri pa ziskenne :
— N'hoc'h eùs ket gwelet en de-ma
Kloarek Lambol 'vont dreama ?

(1) Les deux versions de ce gwerz se chantent sur des airs différents.

LE CLERC DE LAMPAUL

SECONDE VERSION

I

Le clerc de Lampaul disait,
En arrivant chez le vieux Le Calvez :
— Bonjour et joie à tous dans cette maison,
Où est ma douce Fiecca ?

— Elle est de ce côté, dans la chambre blanche,
A détirer le linge blanc ;
A détirer le linge blanc,
Et à peigner ses cheveux blonds.

Quand le clerc de Lampaul entendit (cela),
Il monta l'escalier tournant ;
Il monta l'escalier tournant
Et salua sa douce jolie.

— Bonjour à vous, ma donce Fiecca,
J'ai la permission de votre père ;
J'ai la permission de votre père,
Pour aller tous les deux aux ébats ;

J'ai la permission de votre père,
Pour aller tous les deux à l'aire-neuve.
— Quant à l'aire-neuve, je n'y irai point,
Je suis menacée par Locmaria.

Laissez Locmaria (aller) où il voudra,
Pour nous, nous irons à l'aire-neuve.
— Quant à l'aire-neuve, je n'y irai point,
Je suis menacée par Locmaria.

— Se fâche qui voudra,
A l'aire-neuve nous irons ;
A l'aire-neuve nous irons,
Et lundi ou mardi nous nous marierons !

II

Le marquis de Locmaria disait,
En descendant à l'auberge :
— N'avez-vous pas vu, aujourd'hui,
Le clerc de Lampaul passer par ici ?

— Leall ét eo d'al leur-newe,
Ann hini 'gar euz he goste,
Indan-hi 'n abit satin-gwenn,
Doue, braoa da feumeulenn !

Indan-han 'n abit satinn-gris,
Braoa den-iaouank a welis ;
Indan-hé peb inkane gwenn,
Peb a vrid arc'hant en ho fenn.

III

Markis Lomaria a lâre,
El leur-newe pa arrue :
— En pez korn diouz al leur-ma
'Man kloarek Lambol hoc'h ebata ?

— Eman duze 'r penn uc'hellan,
Ann hini a gar 'zo gant-han.
Markis Lomaria 'lâre
D' gloarek Lambol eno neuze :

— Diwiskomp hon *justokoro*,
Ewit komans ar gourenno.
— Da c'hourenn ouzoc'h na inn ket,
Da c'hoari 'r c'hleve n' laran ket.

N'oa ket he c'hir peurlavaret,
Tric'houec'h kleve noas 'zo dic'houinet ;
Tric'houec'h kleve noas 'zo dic'houinet,
Hini 'r markis ann naontekvet.

Markis Lomaria lâre
Da gloarek Lambol, en de-se :
— Tolomp hon c'hleveio a goste,
Beomp mignoned adarre.

Ar c'hloarek 'oa un den klouar,
Dolas he gleve d'ann douar ;
He gleve d'ann douar 'n eûs tolet,
Markis Lomaria n-eûs ket grêt ;

Markis Lomaria n-eûs ket grêt,
Neuze soudenn 'n eûs han treuzet !....
Fiekka Kalvez a oele,
Na gave den hi c'honsolje ;

— Par ma foi, il est allé à l'aire-neuve,
Ayant celle qu'il aime à son côté ;
Elle porte une robe de satin blanc....
Dieu, la jolie jeune fille !

Lui porte un habit de satin gris,
Le plus beau jeune homme que jamais je vis !
Ils sont portés par deux haquenées blanches,
Avec brides d'argent en tête !

III

Le marquis de Locmaria disait,
En arrivant à l'aire-neuve :
— En quel coin de cette aire
Est le clerc de Lampaul à danser ?

— Il est là-haut,
Et celle qu'il aime est avec lui.
Le marquis de Locmaria disait
Au clerc de Lampaul, là, en ce moment :

— Mettons bas nos justaucorps,
Pour commencer les luttes.
— Je n'irai pas lutter contre vous,
Jouer de l'épée, je ne dis pas.

Il n'avait pas fini de parler,
Que dix-huit épées nues furent dégainées,
Dix-huit épées nues furent dégainées,
Celle du marquis la dix-neuvième.

Le marquis de Locmaria disait
Au clerc de Lampaul, ce jour-là :
— Jetons nos épées de côté,
Et soyons amis de nouvean.

Le clerc était un homme tiède,
Et il jeta son épée à terre ;
Il jeta son épée à terre,
Le marquis de Locmaria ne jeta pas la sienne.

Le marquis de Locmaria ne jeta pas la sienne,
Mais il la passa au travers du corps du clerc...
Fiecca Le Calvez pleurait,
Et elle ne trouvait persoune pour la consoler ;

Na gave den hi c'honsolje,
Met ar markis, hennes a ree :
— Tawet, Fiekka, na oelet ket,
Ganen da Werrand a teufet.

— Gwell' ganen merwel soubitamant,
'Wit mont un nozwes da Werrand :
P'hoc'h eùs lac'het ma c'harante,
'N han' Doue ma lac'het iwe !

Kanet gant Jannet AR GALL,
Mates en Kerarborn, — 1849.

Elle ne trouvait personne pour la consoler,
Si ce n'est le marquis, celui-là le faisait :
— Taisez-vous, Fiecca, ne pleurez pas,
Vous viendrez avec moi à Guerrand.

— J'aimerais mieux mourir subitement
Que de passer une nuit à Guerrand :
Puisque vous avez tué celui que j'aimais,
Au nom de Dieu, tuez-moi aussi !... (1)

Chanté par Jeanne LE GALL,
Servante à Keramborgne (Plouaret) — 1849.

(1) Il y a dans la section de Kerhallon, en la commune de Plœgat-Guerrand, une ferme appelée « Leur ar c'hloarek » « l'aire du clerc », et que la tradition indique comme le théâtre de cette sanglante tragédie.

M. G. Le Jean, le voyageur géographe, qui était de Ploëgat-Guerrand, a recueilli une version de ce gwerz, qui se termine ainsi :

Deux ou trois mois après, d'étranges nouvelles arrivèrent à Guerrand :
Une lettre arriva au marquis, pour lui ordonner de se rendre à Paris :
Pour lui ordonner de se rendre à Paris : Je ne crois pas qu'il en revienne,

---

MARKIZES GUERRAND

I

Markis Guerrand a lavare,
P'oa chommet klanv war he wele :
— Mar am bije liou ha paper,
Am bije skrivet ul lizer ;

Am bije skrivet ul lizer
D'ar varkizes da dont d'ar gêr.....
. . . .
. . . .

P'arruas al lizer gant-hi,
'Oa bars ar sal hoc'h ebati ;
'Oa bars ar sal hoc'h ebati,
Peder dimezel oa gant-hi.

N'oa ket gant-hi hanter lennet,
Skabell d'azea d-eûs goulennet :
— Laket dek a gezek euz ar c'harros,
Ewit mont da Werrand fenoz !

II

Ar varkizes a vonjoure,
En kêr Benac'h pa arrue :
— Demad d'ac'h-c'hui holl, Benac'his,
Penoz 'ra ann aotro markis ?

— Ni na omp ket bet en Guerrand
'Boe ann diwea paeamant.
Ar varkizes a vonjoure
En bourk Plegat pa arrue :

— Demad d'ac'h-c'hui holl, Plegadis,
Penoz 'ra ann aotro markis ?
. . . .

Ar varkizes a vonjoure
Bars en Guerrand pa arrue :

LA MARQUISE DE GUERRANDE

I

Le marquis de Guerrande disait,
Quand il resta malade sur son lit :
- Si j'avais du papier et de l'encre,
J'aurais écrit une lettre ;

J'aurais écrit une lettre,
(Pour dire) à la marquise de venir à la maison.....
. . . .
. . . .

Quand la lettre lui arriva,
Elle était dans la salle, à prendre ses ébats ;
Elle était dans la salle, a prendre ses ébats,
Quatre jeunes demoiselles (étaient) avec elle.

Elle ne l'avait pas à moitié lue,
Qu'elle demanda un escabeau pour s'asseoir :
— Attelez dix chevaux au carrosso,
Pour aller à Guerrande, cette nuit.

II

La marquise souhaitait le bonjour,
En arrivant dans la ville de Belle-Isle :
— Bonjour à vous, habitants de Belle-Isle,
Comment va monseigneur le marquis ?

— Nous n'avons pas été à Guerrande,
Depuis le dernier paiement.
La marquise souhaitait le bonjour,
En arrivant au bourg de Plocgat :

— Bonjour à vous tous, habitants de Plocgat,
Commennt va monseigneur le marquis ?
. . . .

La marquise souhaitait le bonjour
En arrivant à Guerrande :

— Demad ha joa holl en ti-ma,
Ma fried paour pelec'h ema ?
— Eman 'n he wele, hag hen klanv,
Markizes, et-c'hui da vèd-han.

Ar varkizes a vonjoure
Bars ar gambr wenn pa arrue :
— Pardon, emezhi, ma fried,
O vea euz ar gér sortiet.

— N'eo ket d'ac'h da c'houlenn pardon,
D'inn ma hunan hec'h eo, itron ;
Me eo am eùs hoc'h offanset,
P'am boa ac'hanoc'h chaseet.

Ma fried paour, mar vec'h kontant,
Me a rafe ma zestamant ?
— Grêt ann testamant a garfet,
'Vel ma lârfet a vezo grêt.

— Bars en Guerrand a vô savet
Ur gouent newez, asuret,
A vewo daouzek a baourienn,
Euz a hirie da virwikenn.

Iod-silet 'defo da greis-de,
Kig ha soubenn diou-wez bemde ;
Kig ha soubenn diou-wez bemde,
Bara segal a vô mad d'hê.

Daou-c'hant skoed 'roann da Dredrez,
Daou-c'hant da Lok-Mikel-ann-trez,
Un ogro newe d' Blistinis,
M'ho defo sonj euz ar markis ;

Daou c'hant all da Lezividi (?)
'Blamour m'oann fondatour en-hi,
Ha daou c'hant skoed da Blegadis,
M'ho defo sonj euz ar markis.

Etre Montroulez ha Guerrand,
Me 'm eùs ur varkizes ha kant ;
Kant skoed da bep-hini ann-hê
D' sikour sevel ho bugale ;

D' sikour sevel ho bugale,
'Balamour ma 'z on kiriek d'hê ;
Ouspenn daou c'hant skoed da Sant-Iann,
Ewit gallout merwel divlamm.

— Bonjour et joie à tous dans cette maison,
Mon pauvre mari où est-il ?
— Il est dans son lit, malade,
Marquise, allez auprès de lui.

La marquise souhaitait le bonjour,
En arrivant dans la chambre blanche :
— Pardon, dit-elle, mon mari,
Pour avoir quitté la maison.

— Ce n'est pas à vous de demander pardon,
Mais à moi-même, madame ;
C'est moi qui vous ai offensée,
Quand je vous chassai.

Ma pauvre femme, si vous étiez contente,
Je ferais mon testament ?
— Faites le testament que vous voudrez,
Comme vous direz il sera fait.

— A Guerrande sera bâti
Un couvent, neuf, en assurance,
Et il y aura douze pauvres,
D'aujourd'hui à jamais.

Ils auront de la bouillie passée au crible, à midi,
De la viande et de la soupe deux fois par jour ;
De la viande et de la soupe deux fois par jour,
Du pain de seigle sera bon pour eux.

Je donne deux cents écus à Trédrez,
Et deux cents à Saint-Michel-en-Grève,
Un orgue neuf aux habitants de Plestin,
Pour qu'ils se souviennent du marquis.

(Je donne) deux cents autres écus à Lezividi (?)
Parceque j'en suis le fondateur,
Et deux cents autres écus aux habitants de Ploegat,
Pour qu'ils se souviennent du marquis.

Entre Morlaix et Guerrande
J'ai cent et une marquises ;
(Je donne) cent écus à chacune d'elles,
Pour les aider à élever leurs enfants ;

Pour les aider à élever leurs enfants,
Parce que c'est moi qui en suis la cause ;
De plus, (je donne) deux cents écus à Saint-Jean
Pour que je puisse mourir sans blâme.

— Ma fried paour, penoz 'rinn-me.
Me a zo brema dibourve ?
— Dalet, itron, ann alc'houeo,
Ha digorret ann tensorio ;

Ha digorret ann tensorio
N'hoc'h eùs gwelet triec'houec'h bloaz 'zo !
Souezet 'oe ar varkizes,
Ann tensorio pa zigorres, (1)

O welet ann aour, ann arc'hant
A oa o chomm bars en Guerrand ;
'Welet ann arc'hant hag ann aour
A oa bars en Guerrand o chomm !

Kanet gant ar vates hostaleri,
En bourk Plegat-Guerrand. — 1863.

(1) Zigorres, au lieu de Zigorras, pour la rime.

— Mon pauvre mari, comment ferai-je ?
Je suis, en ce moment, sans ressources.
— Tenez, madame, prenez les clefs,
Et ouvrez les trésors ;

Et ouvrez les trésors,
Que vous n'avez pas vus il y a dix-huit ans.
La marquise fut étonnée,
Quand elle ouvrit les trésors,

De voir l'or et l'argent
Qu'il y avait à Guerrande ;
De voir l'argent et l'or
Qu'à Guerrande il y avait ! (1)

Chanté par une servante d'auberge.
Au bourg de Plœgat-Guerrand. — 1863.

(1) Les quatre pièces qui précèdent se rapportent a Charles-Marie-Gabriel Duparc, marquis de Locmaria.

MM. Émile Souvestre et De la Villemarqué ont aussi publié chacun un gwerz sur l'évènement tragique qui a fourni le sujet de le clerc l'Amour, et le clerc de Lampaul (2 versions), — le premier, dans ses « Derniers Bretons », sous le titre de « Kloarek Laoudour », et le second, dans son Barzaz-Breiz, page 310. sous le titre de : « Le marquis de Guerrande. » Mes versions semblent donner à entendre qu'il y a eu deux crimes commis par le même personnage, dans des situations presque identiques. Cela peut provenir de l'altération du chant primitif, qui semble avoir été l'objet de plusieurs imitations. D'ailleurs, le marquis de Locmaria avait une si mauvaise réputation dans tout le pays, qu'on n'a pas dû éprouver grand scrupule, dans le peuple, à charger sa mémoire d'un crime de plus.

Louis-François Duparc Locmaria de Guerrande, dont Madame de Sévigné parle dans ses lettres comme d'un des cavaliers les plus accomplis de la cour de Versailles, sous Louis XIV, ne paraît avoir passé dans son château de Guerrande, dans la commune de Plœgat-Guerrande, arrondissement de Morlaix, que le temps nécessaire pour les importants travaux qu'il y fit exécuter sous la direction du fameux Le Nôtre. Mais son fils, Charles-Marie-Gabriel Duparc, imbu des idées les plus féodales, se hâta de les mettre en pratique, à la mort de son père. C'était, selon les traditions du pays, un homme de forte corpulence, aux cheveux roux, à l'extérieur sauvage et brutal, On peut juger d'après les traditions et les chants qu'a conservés la mémoire populaire, de quel effroi le redoutable « Markis brunn, » marquis rouge, comme on l'appelait dans le peuple, remplit, pendant quarante ans, nos campagnes. Meurtres, rapts, violences et exactations de toute espèce, commises malgré les autorités locales, malgré l'exemple et les leçons de sa vertueuse aïeule [Claude de Nevet], — tout cela ne cessa qu'à la mort du marquis, arrivée le 9 décembre 1769. On dit [Barzaz-Breiz, page 310, 6e édition] que lorsqu'il sortait, sa mère courait elle-même sonner la cloche du château, pour donner l'alarme au canton.

Cependant la pièce qui précède [Le marquis de Guerrande], si elle ne se rapporte pas à son père, comme le croient quelques-uns, nous le montre converti, à son lit de mort, et tout préoccupé du salut de son âme et de la réparation des fautes et des crimes de sa jeunesse désordonnée. Certains passages, comme celui-ci, par exemple : « Entre Morlaix et Guerrande, j'ai cent et une marquises, » me feraient croire que c'est bien de lui qu'il est question dans ce gwerz, et non de son père le courtisan. D'un autte côté, les grands tresors dont il est fait mention ne peuvent guère se rapporter à lui, car il dépensait beaucoup.

JANNET DERRIEN

I

Ann Derrien koz a lavare
D'he verc'h Jannet, un dez a oe :
— Ma merc'h Jannet, mar am c'haret,
D'al leur-newe na efet ket.

— Bet drouk gant ann nep a garo,
D'al leur-newe me a ielo ;
Mar be sonerrienn, me danso.
Gant ma dous koant Iouenn Gwillou.

II

Jannet Derrien a lavare
D' Iouenn Gwillou, el leur-newe :
— Mar am difennet mad fete,
Me hoc'h eureujo goude-ze.

Ann aotro ar Recho 'lâre,
El leur-newe pa arrue :
— Demad holl el leur-newe-ma,
Jannet Derrien pelec'h ema ?

— Eman duze 'n korn ann dansou,
Gant he dous koant Ervoan Gwillou.
'Nn aotro 'r Recho 'vel ma klewas
'Tal ann danso a em rentas.

Ann aotro 'r Recho a lâre
D'Ervoan Gwillou eno neuze :
— Em denn al lec'h-se, preponier,
Honnes n'eo ket euz da affer.

— 'Wit kement am eûs friponet,
Ho plajo n'am eùs ket lipet ;
M'am bije un tammig krennenn,
M'ho kasje kuit brema soudenn !

. . . .

Kriz 'vije 'r galon na oelje,
El leur-newe nep a vije,
O welet al leur o ruia
Gant goad 'nn dud-jentil o skuilla ;

JEANNE DERRIEN

I

Le vieux Derrien disait
A sa fille Jeanne, un jour :
— Ma fille Jeanne, si vous m'aimez,
A l'aire-neuve, vous n'irez pas.

— S'en fâche qui voudra,
A l'aire-neuve j'irai ;
S'il y a des sonneurs (ménétriers), je danserai,
Avec mon bel ami Yves Guillou.

II

Jeanne Derrien disait
A Yves Guillou, dans l'aire-neuve :
— Si vous me défendez bien aujourd'hui,
Je vous épouserai dans la suite.

Le seigneur du Réchou disait,
En arrivant à l'aire-neuve :
— Bonjour à tous dans cette aire-neuve,
Jeanne Derrien où est-elle ?

— Elle est là-bas, au coin des danses,
Avec son bel ami Yves Guillou.
Quand le seigneur du Rechou entendit (cela),
Il se rendit près des danses.

Le seigneur du Réchou disait
A Yves Guillou, en ce moment :
— Retire-toi de là, fripon,
Celle-là n'est pas ton affaire !

— S'il est vrai que j'ai friponné,
Je n'ai jamais léché vos plats ;
Si j'avais un bout de gourdin,
Je vous ferais, vite, déguerpir !

. . . .

Cruel eût été le cœur de celui qui n'eût pleuré,
S'il eût été à l'aire-neuve,
En voyant l'aire rougir
Par le sang des gentilshommes qui coulait ;

Gant goad 'nn dud-jentil o skuilla,
Ervoan Willou euz ho lac'ha.....
. . . .
. . . .

III

Ervoan Willou a lavare
'N ti 'nn Derrien koz pa arrue :
— Set' ho merc'h aze, Derrien koz,
Ma co deut d'ar gêr, me 'zo kaoz.

Ann Derrien koz a lavaras
D'he verc'h Jannet, 'vel ma klewas :
— Dalet ma merc'h, 'nn alc'houco-man,
Roët gwerz un tok newe d'ehan ;

Roët gwerz un tok newe d'ehan,
'Vô diou blumachenn warnehan.
— N' ê ket 'vel-se a c'hoarveo,
Ho merc'h Jannedig hen defo !

— Aotro Doue, ha posubl 've
Perc'henn pemp kant skoed a leve,
Ur bouezellad gwinis bemde,
Mab 'n amunuzer as be-te !

— Bet drouk gant ann nep a garo,
Ervoan Ar Gwillou me am bô !
. . . .

Kanet gant Jannet AR GALL,
Mates en Kerarborn, — Plouaret

Par le sang des gentilshommes qui coulait,
Yves Guillou les tuant....

. . . .
. . . .

III

Yves Guillou disait
En arrivant chez le vieux Derrien :
— Voici votre fille, vieux Derrien,
Si elle est revenue à la maison, c'est grâce à moi.

Le vieux Derrien dit
A sa fille, quand il entendit (cela) ;
— Prenez, ma fille, ces clefs-ci,
Et donnez-lui le prix d'un chapeau neuf ;

Donnez-lui le prix d'un chapeau neuf,
Avec deux plumets dessus.
— Ce n'est pas ainsi qu'il arrivera,
Il aura votre fille Jeanne !

— Seigneur Dieu, serait-il possible
Que possédant cinq cents écus de rente,
Un boisseau de froment par jour,
Tu épouses le fils d'un menuisier !

— S'en fâche qui voudra,
C'est Yves Le Guillou que j'aurai !
. . . .

Chanté par Jeanne LE GALL,
Servante à Keramborgne (Plouaret) — 1849.

(1) Cette pièce semble imitée de celles qui précèdent sur le marquis de Locmaria ; à moins qu'elle ne soit la première en date, et qu'au lieu d'être une imitation elle ait été imitée, ce que je ne saurais décider. Les manoirs du nom de Réchou sont assez communs dans les Côtes-du-Nord.

AR VASKARADENN

Me ho ped, Speret-Santel, roï sklezrijenn d'am speret,
Da c'halloud komposi ur werz horrupl meurbet,
Na diwarbenn daou den, 'wit 'r meurlargez tremenet,
Daou den a galite, pere na hanwer ket.

Ar re-ma a vewe en debauch bars ar bed-ma.....
Na pa oant arru mezw, d-eùs komerret masko,
Wit mont en noz da redek.....
Posedet ez oant, siouas ! me gred, gant ann Drouk-Speret.
Da genta unan an-hé, kroc'henn un ijenn 'n eùs laket,
Ann eil, kroc'henn ur c'havr, hag a larjont neuze :
— Ni a zo diaoulo, 'reï' brezel da Doue !
Neuze ez int bet ét dre ar ruio da redek,
Hag unan anezhe 'n eùs kavet ur bêlek
'Vont da gas ar Zakramant d'un den a oa fall-braz.
Heuillet hen eùs anehan bete ti ar c'hlanvour,
'N toul ann nor eo chommet, ma lâr : — me é ann diaoul !
Ewit, pa vi marwet, kas ganen da ine paour !
Ar c'hlanvour en he wele 'gomansas da oela.
P'hen eùs klewet o oela, hen eùs lâret d'ehan :
— Taw, taw, na oeles ket, unan euz ar masko
A zo deut d'as kwelet.....
Ar bêlek a zizroas euz ann den milliget,
Ann hosti en he zorn, d'ehan hen eùs lâret :
— Lem da vask euz da visaj, sell da Doue aman,
Hag a-rok ma vô de, a vi barnet gant-han !
Met ann den miliget, gant sello arrogant,
Komzo vil ha disordren dirag Jesus er zakramant :
— Me é ann diaoul, emehan, enebour da Doue,
A raïo brezel d'ehan, koulz en noz hag hen de !
P'hen eus kement-se lâret, diouz ann ti eo ét.
Kerkent war ruio kêr ez eo bet em rentet.
Mont 'ra en avis krial, pa sant he voad o iena ;
D'ann douar ez eo koueet ; marw-mik ez eo brema !
He gamarad milliget, oa dre 'r ruio o redek,
P'hen eùs kavet anehan war ann douar astennet :
— Sav al lec'h-se, buhan, me n'on ket deut d'as sponta,
Mar kares sevel, ni ielo hon daou da roula.
Met pa wel diout-han egile na gomz ket

LA MASCARADE

Je vous prie, Esprit-Saint de donner la lumière à mon esprit,
Pour pouvoir composer un gwerz on ne peut plus horrible,
Au sujet de deux hommes, pendant le carnaval passé,
Deux hommes de qualité, que l'on ne nomme pas.

Ceux-ci vivaient dans la débauche, dans ce monde....
Quand ils furent ivres, ils prirent des masques,
Pour aller courir, le soir.......
Hélas ! ils étaient possédés de l'esprit du mal.
D'abord, l'un d'eux se couvrit d'une peau de bœuf,
L'autre, d'une peau de chèvre, puis ils dirent :
— Nous sommes des diables, nous ferons la guerre à Dieu !
Alors ils sont allés courir par les rues,
Et l'un d'eux a rencontré un prêtre
Qui allait porter le Sacrement à un homme qui était très-malade.
Il le suivit jusqn'à la maison du malade,
Il resta au seuil de la porte, et il criait : — Je suis le diable !
(je viens) pour emporter ton âme, quand tu seras mort !
Le malade se mit à pleurer dans son lit.
Quand il l'entendit pleurer, il lui dit :
— Tais-toi, ne pleure pas, c'est un masque
Qui est venu te faire visite......
Le prêtre se détourna vers l'homme maudit,
L'hostie dans la main, et lui dit :
— Arrache ton masque de ton visage, voici ton Dieu,
Et avant qu'il soit jour, il t'aura jugé !
Mais l'homme maudit, avec des regards arrogants,
Prononça des paroles sales et désordonnées devant Jésus dans le [Sacrement] :
— Je suis le diable, dit-il, l'ennemi de Dieu,
Et je lui ferai la guerre, nuit et jour !
Ayant dit ces mots, il s'éloigna de la main,
Et alla courir par les rues de la ville.
Il veut crier : mais il sent son sang qui se refroidit :
Il tombe à terre ; — le voilà mort !...
Son camarade maudit qui courait par les rues,
L'ayant trouvé étendu par terre :
— Lève-toi, vite, je ne viens pas te faire peur ;
Lève-toi, et allons faire orgie tous les deux.
Mais voyant que l'autre ne lui répondait pas

E lem ar mask diwar he visaj, 'wit gwelloc'h hen gwelet.
P'hen eus gwelet 'oa marw, he groc'henn 'n eûs tolet,
Hag er meaz euz ar vro kerkent ez eo bet ét.
Tad ha mamm ann den-ma, pa deveus bet klewet
Penoz oa ho bugel war ar pave astennet,
Hag ar c'roc'henn ijenn euz he groc'henn staget,
Da grial, da oelâ 'zo neuze em laket :
— Posubl 've, ma Doue, ur bugel meump ganet
'Rafe d'imb ann disenor siouas ! da vea daonet !
Da grial int em laket, d'ann douar 'int koueet,
Neuze soudenn ez int war al lec'h desedet !....

M'ho ped, mammo ha tado, d'instrui ho pugale,
Ha da diski d'ezhe a-bred karout Doue,
Pellâd a bep-amzer euz 'r gwall gompagnones,
Gant ann aoun da vea un de daonet, siouas !

Kanet gant Loïs AR BRAS,
Gulader en bourk Prat — 1873.

Il ôta son masque de son visage, pour mieux le voir.
Alors, voyant qu'il était mort, il jeta sa peau de bête,
Et quitta aussitôt le pays.
Le père et la mère de cet homme, quand ils apprirent
Que leur fils était étendu sur le pavé,
Avec la peau de bœuf collé à sa peau,
Se sont mis à pousser des cris et à pleurer :
— Est-il possible, o mon Dieu, qu'un enfant que nous avons mis au [monde]
Nous fasse le déshonneur d'être damné !
Ils se mirent à pousser des cris et tombèrent à terre,
Et moururent aussitôt sur le lieu !

Je vous prie, pères et mères, d'instruire vos enfants,
Et de leur apprendre de bonne heure à aimer Dieu,
A éviter en tout temps la mauvaise société,
De peur d'être damnés, hélas !

Chanté par Louis LE BRAS,
Tisserand, au bourg de Prat — 1873.

(1) Mon chanteur ne savait ce gwerz que d'une manière très-imparfaite. Aussi remarquera-t-on beaucoup d'irrégularités dans les vers, que j'ai mis tout d'une venue, à la suite les uns des autres, sans indiquer la séparation des couplets. — Je n'ai pu me procurer une seconde version.

JANNIG AR GALL

I

Iannig 'R Gall, a Verlevenez,
Braoa den iaouank a vale :
Bea é fleur ar vêleienn,
Ann noblanz hag ar vourc'hisienn.

Bea é fleur ar vêleienn,
Ann noblanz hag ar vourc'hisienn,
Labourienn, artisaned,
Abars finn ar werz a welfet.

II

Iannig Ar Gall a vonjoure
El linadek pa arrue :
— Bonjour ha joa holl en ti-ma?
Ma dous Fransesa pelec'h 'ma ?

Hag ann ozac'h a lavare
Da Iannig Ar Gall, p'hen klewe :
— Na tostaët da dal ann tan,
Hag hi gwelfet brema soudan.

Mab or sakrist a voujoure,
El linadek pa arrue :
— Bonjour ha joa holl en ti-ma,
Ma dous Fransesa pelec'h 'ma?

Hag ann ozac'h a lavare
Da vab ar sakrist, p'hen klewe :
— Na da dal ann tan tostaët,
Ha brema soudenn hi gwelfet.

III

Na mab ar sakrist a lâre,
Ebars ar park pa arrue :
— Iannig Ar Gall, ma c'hamarad,
Sete ni ama daou baotr vad ;

JEAN LE GALL

I

Jean Le Gall, de Brélévenez,
(Est) le plus beau jeune homme qui marche : (qui existe)
Il est la fleur des prêtres,
De la noblesse et des bourgeois.

Il est la fleur des prêtres,
De la noblesse et des bourgeois,
Des laboureurs, des artisans,
A la fin du gwerz vous le verrez.

II

Jean Le Gall souhaitait le bonjour,
En arrivant à la *linerie :* (1)
— Bonjour et joie à tous dans cette maison,
Ma douce Françoise où est-elle ?

Et le père de famille disait
A Jean Le Gall, en l'entendant :
— Approchez-vous du feu,
Et vous la verrez tout-à-l'heure.

Le fils du sacristain souhaitait le bonjonr,
En arrivant à la *linerie :*
— Bonjour et joie à tous, dans cette maison,
Ma douce Françoise où est-elle ?

Et le père de famille disait
Au fils du sacristain, en l'entendant :
— Approchez-vous du feu,
Et vous la verrez, tout-à-l'heure.

III

Le fils du sacristain disait,
En arrivant dans le champ :
— Jean Le Gall, mon camarade,
Nous voici deux bons gars ;

(1) Voir la note à la fin de la pièce.

Sete ni ama daou baotr vad,
Demp da diwiska hon dillad.
Ar penn kenta 'zo d'imp hon daou,
Gaut enor ni' hen c'honduo.....

Ann abarde 'zo tostaët,
As-vern d'ar park 'zo digaset.
Iannig Ar Gall 'oe estonet,
En he chupenn p'eo bet kroget ;

En he chupenn p'eo bet kroget,
O welet 'oa en-hi paket :
Kaleï, sibouar, platinenn,
A oa paket en he chupenn !

Mab ar sakrist a lavare
Na da Iannig Ar Gall neuze :
— Iannig Ar Gall, ma c'hamarad,
Te a t-eùs laeret ann treo sakr !

— Gwerc'hes Vari, ma sikouret,
Ann treo sakr n'am eùs ket laeret ;
Gwerc'hes wenn a Verlevene,
Me na on ket kapabl da se !

— Iannig Ar Gall, te 'zo manket,
Rag ann treo sakr a t-eùs laeret ;
Iannig Ar Gall, lâr a gari,
Iannig Ar Gall, krouget a vi !

IV

Iannig Ar Gall a lavare
Bars ar prizon pa arrue :
— Breudeur, keront ha mignoned,
En han' Doue, ma sikouret !

Gwerc'hes Vari, mamm binniget,
En han' Doue, ma sikouret ;
En han' Doue, ma sikouret,
Ann treo sakr n'am eùs ket laeret !

— Iannig Ar Gall, c'hui eo ma mab,
M'ho ped, komerret kouraj vad :
Euz ho prizon pa sortifet,
Iannig, c'hui a vô delivret.

Nous voici deux bons gars,
Allons mettre bas nos habits.
La tête nous appartieut,
Et nous la tiendrons à notre honneur.... (1)

Le soir s'est approché,
Et le goûter est apporté au champ.
Jean Le Gall fut étonné,
Quand il prit sa veste ;

Quand il prit sa veste,
De voir ce qui y était enveloppé :
Calice, ciboire et patène
Etaient enveloppés dans sa veste !

Le fils du sacristain disait
A Jean Le Gall, en ce moment :
— Jean Le Gall, mon camarade,
Tu as volé les vases sacrés !

— Vierge Marie, protégez-moi,
Je n'ai pas volé les vases sacrés;
Vierge Marie de Berlévénez,
Je ne suis pas capable de cela !

— Jean Le Gall, tu as failli,
Car tu as volé les vases sacrés;
Jean Le Gall, dis ce que tu voudras,
Jean Le Gall, pendu tu seras !

IV

Jean Le Gall disait,
En arrivant dans la prison :
— Frères, parents et amis,
Au nom de Dieu, secourez-moi !

Vierge Marie, mère bénie,
Au nom de Dieu, protégez-moi ;
Au nom de Dieu, protégez-moi,
Je n'ai pas volé les vases sacrés !

— Jean Le Gall, vous êtes mon fils,
Je vous en prie, prenez courage :
Quand vous sortirez de votre prison,
Jean, vous serez délivré.

(1) C'est-à-dire nous sommes les deux meilleurs gars de la journée, et il y va de notre honneur d'être à la tête des travailleurs et de ne pas nous laisser devancer.

Ur breur d'he dad 'oa d'ar c'houls-se
Kure bars en Brelevene,
Hag a lâras reï pemp kant skoed
'Wit na vije ket distrujet.

Met allas ! d'ehan 'oe lâret :
— Ha pa lârfac'h reï pemp mil skoed ;
Ha pa lârfac'h reï pemp mil skoed,
Iannig Ar Gall 'vo distrujet !

V

Iannig Ar Gall a lavare,
En dewes braz, euz ar beûre :
— Gwerc'hes Vari, ma sikouret,
Ann treo sakr n'am eùs ket laeret !

— Iannig Ar Gall, c'hui eo ma mab,
M'ho ped, komerret kouraj vad ;
Na et-c'hui betek ar potans,
Eno ho pô ho telivrans.

War un aneval 'oe lakêt,
Hent ar potans 'n eûs komerret :
Pa oa 'tremen 'biou ar vered,
Ar marc'h a zo bet daoulinet.

Tud ar justis a c'houlenne
Na euz Iannig Ar Gall neuze :
— Petra d'ar marc'h-se e t-eùs grêt,
Ma 'c'h ê d'ann douar daoulinet ?

Iannig Ar Gall a lavare
Na da dud ar justis neuze :
— Netra d'ar marc'h n'am eùs-me grêt,
Saludi a ra ann Drindet.

Ar Werc'hes 'zo apariset,
Da Iannig Ar Gall d-eùs lâret :
— Iannig Ar Gall, c'hui eo ma mab,
Diskennet hag et war ho troad.

Un frère de son père était alors
Vicaire de Berlévénez,
Et il promit de donner cinq cents écus,
Pour qu'il ne fût pas mis à mort.

Mais hélas ! on lui répondit :
— Quand même vous promettriez d'en donner six mille;
Quand même vous promettriez d'en donner six mille,
Jean Le Gall sera mis à mort !

V

Jean Le Gall disait,
Le grand jour (venu), le matin :
— Vierge Marie, protégez-moi,
Je n'ai pas volé les vases sacrés !

— Jean Le Gall vous êtes mon fils,
Je vous prie de prendre bon courage;
Allez jusqu'à la potence,
Et là vous aurez votre délivrance.

On le mit sur un cheval,
Et il prit le chemin de la potence:
Au moment où il passait devant le cimetière,
Le cheval s'agenouilla.

Les gens de la justice demandaient
A Jean Le Gall, en ce moment :
— Qu'as-tu fait à ce cheval-là,
Qu'il s'est agenouillé par terre ?

Jean Le Gall disait
Au gens de la justice, là, en ce moment :
— Je n'ai rien fait au cheval,
Il salue la Trinité.

La Vierge Marie est apparue,
Et elle a dit à Jean Le Gall :
— Jean Le Gall, vous êtes mon fils,
Descendez, et allez à pied.

Kroaz ha banniel a oa gant-hê,
Holl Lanhuonis ho heuille,
Hag un *Te Deum* 'oe kanet,
Ha graso da Doue rentet.

Kanet gant Loeïz AR BRAZ,
Guiader en bourk Prat — 1872.

VI

Jean Le Gall disait,
En arrivant sur la potence :
— Vierge Marie, vous le savez bien,
Je n'ai pas volé les vases sacrés !

Et le bourreau disait
A Jean Le Gall, là, en ce moment :
— Vous avez volé les vases sacrés,
Jean Le Gall, vous serez pendu !

Il fut pendu à la potence,
Et on alluma du feu sous lui :
Mais quand le feu fut allumé sous lui,
Il se fendit (le feu) en deux, par la moitié.

Les gens de la justice disaient
Au bourreau, là, en ce moment :
— Pourquoi Jean Le Gall ne meurt-il pas ?
Jamais on ne vit pareille chose !

— J'ai été trois fois sur son épaule,
Et il ne fait que me sourire,
Et dire : — Pesez toujours,
Vous ferez plaisir au peuple (aux assistants).

Les gens de la justice disaient
A Jean Le Gall, en ce moment :
— Jean Le Gall, dites-nous
Ce qui est cause que vous ne mourez pas.

— Ne voyez-vous pas la Vierge Marie
Qui me tient par le bras, pour me préserver ?
Ne voyez-vous pas le Saint-Esprit
Et mes deux pieds (appuyés) sur ses deux ailes ?

Jean Le Gall fut descendu (de la potence),
Et le fils du sacristain fut mis à sa place ;
Le fils du sacristain fut mis à sa place,
Et mis à mort, comme il le méritait.....

Les prêtres du Bali, quand ils apprirent (cela), (1)
Levèrent une procession ;
Ils levèrent une procession
Et allèrent chercher Jean Le Gall.

(1) Le Bali est l'église paroissiale de Lannion.

ANN DIOU C'HOAR

I

— Itron Varia a Drue,
Me 'm eùs pewar a vugale ;
Me 'm eùs pewar a vugale,
Ha n'am eùs netra da roï d'hê !

Ar vroegig paour a lavare,
'N ti he c'hoar pinvik, p'arrue :
— En han' Doue, un tammig boed,
Tri de 'zo tamm n'am eùs debret.

— Mar 'zo mado ebars ma zi,
Eo gant labourad int deut d'in ;
Gant labourad int deut d'in-me,
Ha kerz d'ar gêr, tra didalve.

Ar vroegig paour a oele tenn,
Hag 'denne ar bleo euz he fenn :
— Me 'm eùs pewar a vugale,
Ha n'am eùs netra da roï d'hê !

Pa oa gant ann hent o vonet,
Ann Diaoul a d-eùs rankontret :
— Petra ganid 'zo c'hoarveet ?
Terrupl braz ez out kontristet !

— Itron Varia a Drue,
Me 'm eùs pewar a vugale ;
Me 'm eùs pewar a vugale,
Ha n'am eùs netra da roï d'hê !

— Mar t-eùs pewar a vugale,
Kerz d'ar gêr, lac'h unan an-hê,
Hen laka er pod da virwi,
Da roï d'ann tri-all da debri !

II

Ar vroegig paour a lavare,
Gant he bugale p'arrue :
— Ma bugale, na oelet ket,
Rag ewit holl na varwfet ket ;

LES DEUX SŒURS

I

— Dame Marie de Pitié,
J'ai quatre enfants :
J'ai quatre enfants,
Et je n'ai rien à leur donner !

La pauvre femme disait,
En arrivant chez sa sœur la riche :
— Au nom de Dieu, un peu de nourriture,
Voilà trois jours que je n'ai rien mangé !

— S'il y a du bien dans ma maison,
C'est par le travail qu'il m'est venu ;
C'est par le travail qu'il m'est venu,
Retourne chez toi, paresseuse.

La pauvre femme pleurait dru,
Et s'arrachait les cheveux de la tête :
— J'ai quatre enfants,
Et je n'ai rien à leur donner !

Comme elle allait par la route,
Elle rencontra le Diable :
— Que t'est-il arrivé ?
Tu es terriblement contristée !

— Dame Marie de Pitié,
J'ai quatre enfants :
J'ai quatre enfants,
Et je n'ai rien à leur donner !

— Si tu as quatre enfants,
Vas à la maison et tue un d'eux,
Et fais-le bouillir dans le pot,
Pour donner aux trois autres à manger !

II

La pauvre femme disait,
En arrivant auprès de ses enfants :
— Mes enfants, ne pleurez pas,
Car vous ne mourrez pas tous ;

Rag ewit holl na varwfet ket,
Unan ac'hanoc'h 'vo lac'het,
Ha lakêt er pod da virwi
Da roï d'ar re-all da debri.

Ar vroegig paour a lavare,
En he c'hrouadur pa groge :
— Gwerc'hes Vari, ma sikouret,
Hec'h an d'ober ur gwall bec'het !

N'oa ket he gir peurlavaret,
'R Werc'hes en ti 'zo antreet :
— Paoues, paoues, miserables,
Te na sonjes ket petra 'rez !

Les da grouadur da vewa,
Bez' as pô boed da roï d'ehan !
. . . .

III

Ha na oa ket tri mis renet,
'Oa 'r vroeg pinvik o klask he boed ;
'Oa 'r vroeg pinvik o klask he boed,
Hag ar vroeg paour pinvik rentet !

Kanet gant Marc'harit FULUP.

Car vous ne mourrez pas tous,
Un de vous sera tué,
Et mis dans le pot à bouillir,
Pour donner à manger aux autres !

La pauvre femme disait,
En saisissant un de ses enfants :
— Vierge Marie, aidez-moi,
Je vais commettre un grand péché !

Elle n'avait pas fini de parler
Que la Vierge entra dans la maison :
— Arrête, arrête, misérable,
Tu ne songes pas à ce que tu fais !

Laisse ton enfant vivre,
Tu auras de la nourriture pour lui donner !....
. . . .

III

Et trois mois n'étaient pas écoulés
Que la femme riche était à chercher son pain ;
Que la femme riche était à chercher son pain,
Et la femme pauvre était devenue riche ! (1)

Chanté par Marguerite PHILIPPE.

(1) Voir La Veuve pauvre, — 1er vol. page 81.

FIEK JAVRE

I

Fiek Javre a barous Prat;
Braoa païsant a wisk dillad.

Petra 'dalv d'ehan bea brao,
Na pa eo barnet d'ar maro ?

P'eo barnet d'ar maro kruel,
Mont da dal porz he dad da verwel ? (1)

II

P'ee Fiek Javre d'ann offern-bred,
Hen na sonje en drouk a-bed.

Pa oa gant ann hent ho vonet,
Ur gribieres 'n eûs rankontret :

— Fiek Javre, kers-te d'ar gêr,
Ha lac'h da vroeg ha da vugel,

Hag 'vefomp hon daou eureujet,
Da derc'hel hostaleri d'ann *Ormet ?*

Da derc'hel hostaleri d'ann *Orme,*
Ni 'vô braoa daou a vale.

Fiek Javre, p'hen eûs klewet,
Doc'htu d'ar gêr 'zo distroët.

Pa oa hoc'h antren bars ann ti,
A oa he vroeg o tijuni ;

O tijuni etal ann tan,
Hag o roï bronn d'he mab bihan.

Hag hen o vont gant minn c'hoarzinn,
Ha planta e gontel en-hi.

— Fiek Javre, ma skoët t-eûs,
Ma skoët e t-eûs d'ar maro !

(1) Ce début est le même que celui de Le clerc le Chevanz, page 407 du présent volume.

FIACRE GEFFROI

I

Fiacre Geffroi, de la paroisse de Prat,
(Est) le plus beau paysan qui porte des habits.

A quoi lui sert d'être beau,
Puisqu'il est condamné à mort ?

Puisqu'il est condamné à une mort cruelle,
A aller mourir devant la cour de son père !

II

Quand Fiacre Geffroi allait à la grand'messe,
Il ne songeait à aucun mal.

Comme il allait par la route,
Il rencontra une ....(1)

— Fiacre Geffroi, retourne à la maison,
Et tue ta femme et ton enfant;

Et nous nous marierons ensemble,
Et nous irons tenir auberge à *L'Orme (?)*

(Nous irons) tenir auberge à *L'Orme*,
El nous serons le plus beau couple du monde.

Quand Fiacre Geffroi entendit (cela),
Il retourna aussitôt à la maison.

Au moment où il entrait dans sa maison,
Sa femme était à déjeûner :

Sa femme déjeûnait auprès du feu,
En donnant le sein à son petit enfant.

Et il s'approcha d'elle, en souriant,
Et lui planta son couteau dans le corps !

— Fiacre Geffroi, tu m'as frappée,
Tu m'as frappée à mort !

(1) Je ne sais comment traduire ce mot Ur gribières, ce doit être quelque chose comme une sorcière.

Kè d' glask bêlek d'am c'hovesâd,
Medesinn da stanka ma gwad !

— Da glask bêlek d'ac'h me n'inn ket,
Nag ur medesinn kenneubed ;

Nag ur medesinn kenneubed,
Rag ac'hanon a ve komzet.

— Me 'lâro, trailla kig diwar 'r skabell
'Vinn bet koueet war ma c'hontell.

Fiek Javre a vonjoure
Er presbitor pa arrue :

— Aotro 'r person, mar am c'haret,
Da nouï ma groeg e teufet.

— Petra gant da vroeg 'zo c'hoarveet ?
En offern-veure 'm boa hi gwelet.

En offern-veure 'm boa hi gwelet,
Hag hi en kreis he joaüsted.

— O trailla kig diwar ur skabell
Eo bet koueet war he c'hontell.

Pa oant gant ann hent o tonet,
Tri *elemant* ho d-eûs gwelet ;

Oa ur serpant hag un touseg,
Un aer-wiber euz ho redek.

— Setu aze tri drouk-speret,
Daoust piou 'c'hanomp 'zo en pec'het ?

Bars ann ti pa int arruet,
Ar bêlek d'ar vroeg 'n eûs lâret :

— Petra 'zo ganac'h c'hoarveet,
Me 'm boa 'n offern-veure ho kwelet ?

Me 'm boa 'n offern-veure ho kwelet,
Ha c'hui en kreis ho joaüsted.

— 'Traitla kig diwar ur skabell
'On bet koueet war ma c'hontell.

Ur bugelig a oa en ti,
Oajet a daou vis pe a dri :

Va chercher un prêtre pour me confesser,
Et un médecin pour arrêter mon sang.

— Je n'irai pas vous chercher un prêtre,
Ni davantage un médecin;

Ni davantage un médecin,
Car on causerait de moi.

— Je dirai qu'en hachant de la viande sur un escabeau
Je serai tombée sur mon couteau.

Fiacre Geffroi souhaitait le bonjour,
En arrivant au presbytère :

— Monsieur le recteur, si vous m'aimez,
Vous viendrez extrêmiser ma femme.

— Qu'est-il arrivé à ta femme ?
Je l'ai vue à la messe du matin.

Je l'ai vue à la messe du matin,
Et elle était au milieu de sa joie, (toute joyeuse).

— En hachant de la viande sur un escabeau,
Elle est tombée sur son couteau.

Quand ils venaient par le chemin,
Ils aperçurent trois *eléments;* (1)

C'étaient un serpent et un crapaud,
Et une vipère qui les poursuivait.

— Voilà trois mauvais esprits;
Le quel de nous deux est en état de péché ?

Quand ils arrivèrent dans la maison,
Le prêtre dit à la femme :

— Que vous est-il arrivé ?
Je vous avais vue à la messe du matin;

Je vous avais vue à la messe du matin,
Et vous étiez au milieu de votre joie.

— En hachant de la viande sur un escabeau,
Je suis tombée sur mon couteau.

Un petit enfant était dans la maison,
Agé de deux ou de trois mois :

[1] Le mot Élément, chez nos paysans, signifie ordinairement quelque chose d'infernal, de diabolique. Ma chanteuse me disait que trois couleuvres enlacées constituent un Elément ; — de même, une vipère et un crapaud accouplés, ce qui me paraît assez difficile à voir.

— Ma mammig paour, n'em daonet ket,
Offansi Doue kenneubed ;

Offansi Doue kenneubed,
Rag ma zad hen eùs ho lac'het !

Fiek Javre a lavare
Na d'he vabig, er mômet-se :

— Heman a zo ur bugel mad,
Hag a laka krouga he dad !

Kanet gant Marc'harit FULUP.

— Ma pauvre petite mère, ne vous damnez point,
Ni offensez Dieu non plus ;

Ni offensez Dieu non plus,
Car c'est mon père qui vous a tuée !

Fiacre Geffroi disait
A son petit enfant, en ce moment :

— C'est celui-ci un bon enfant,
Qui fait pendre son père !

Chanté par Marguerite PHILIPPE.

MARI TILI

I

Speret-Santel, me ho suppli,
Ha c'hui iwe, Gwerc'hes Vari,
Rag me a zo sur inkapabl.
Mar n'am sikouret, Gwerc'hes sakr.

Mari Tili a lavare
D'he zad, ur sul euz ar beure :
— Me, ma zad, 'c'h a da govesed,
Pewar mis 'zo na on ket bet.

— Ma zad kovezour, m'am c'haret,
Ann absolvenn d'inn a rofet ;
Ann absolvenn d'inn a rofet,
Me n'am eùs grêt biskoaz pec'hed,

Na ken a oa dec'h ar beure,
'Ris, siouas ! ur pec'hed newe,
Lâras ma zad 'n doa ma maget,
'Lâris d'ehan : — Gaou a lâret !

Hennes eo ma c'henta pec'hed.
Mari Tili 'zo absolvet.
Eis taol dud 'zo kommuniet,
Mari Tili bep-gwez 'zo bet.

Dre ma reseve 'n hostio,
Ho zenne e-mês he geno,
Pake anhê 'n ur mouchouer,
Ewit ho c'has gant-hi d'ar gêr.

Mari Tili, o vont d'ar gêr,
A rankontras he servijer :
— Me, emezhi, ma servijer,
A veo disul plac'h ar gêr ;

C'hui, emezhi, ma servijer,
A deui' 'wit tremen hoc'h amzer,
Den er gêr nemet-on n' vô ket,
Ma zad 'ielo d'ann offern-bred.

MARIE TILI

I

Esprit-Saint, je vous supplie (invoque),
Et vous aussi, Vierge Marie,
Car je suis sûrement incapable,
Si vous ne me venez en aide, Vierge sainte.

Marie Tili disait
A son père, un dimanche matin :
— Mon père, je vais me confesser,
Voilà quatre mois que je n'y ai pas été.

Mon père confesseur, si vous m'aimez,
Vous me donnerez l'absolution ;
Vous me donnerez l'absolution,
Je n'ai jamais commis de péché,

jusqu'à hier matin,
Où je fis, hélas ! un péché nouveau ;
Mon père me dit qu'il m'avait élevée,
Et moi je lui répondis : — vous mentez !

Voilà mon premier péché.
Marie Tili a reçu l'absolution.
Huit tables de monde ont reçu la communion,
Marie Tili s'est présentée à chaque fois.

A mesure qu'elle recevait les hosties,
Elle les retirait de sa bouche,
Et les enveloppait dans son mouchoir,
Pour les emporter à la maison.

Marie Tili, en retournant à la maison,
Rencontra son serviteur (amoureux) :
— Moi, dit-elle, mon serviteur,
Je serai dimanche à la maison ;

Vous, dit-elle, mon serviteur,
Vous viendrez passer votre temps (avec moi),
Il n'y aura que moi à la maison,
Mon père ira à la grand'messe.

II

Ann den iaouank man a zo êt
D'he asinasion milliget.
P'antreas he servijer en ti,
Lakâs 'r billiad dour da virwi ;

Lakâs 'r billiad dour da virwi,
Tolas en-hi ann eis hosti,
Oa war ann aoter konsakret
Gant ar bêlek, en offern-bred.

Ann hostio 'zo em dastumet,
En form ur bugel hec'h int êt.
Mari Tili, pa 'd-eùs gwelet,
Prim, er bugel a zo kroget.

Prim, er bugel hec'h eo kroget,
War ann daol 'd-eùs-han lakaët ;
War ann daol 'd-eùs-han lakaët,
Tri zol-kontel d'ehan 'd-eùs roët ;

Tri zol-kontel d'ehan 'd-eùs roët,
Ter zakenn wad a zo strinket ;
Ter zakenn wad kaer 'vel ann de,
Ha n' distagent ket a-c'hane.

He servijer, p'hen eùs gwelet,
Da oela a zo em laket :
Ha Mari Tili a lâre
D'he servijer, pa hen gwele :

Tawet, 'mezhi, ma servijer,
Ann dra-ma na bado ket pell ;
Marc'h ma zad 'zo er marchosi,
M'hen kaso d'ehan da debri !

Ar marc'h, pa hen eùs bet gwelet,
D'ann daoulinn a zo em strinket ;
Em strinka 'ra 'r marc'h d'ann daoulinn,
Dirag Jesus, hon mestr divinn.

Tili goz er gêr p'eo arruet,
Er marchosi 'zo em rentet ;
Er marchosi 'eo em rentet,
Hag hec'h eo chommet souezet,

O welet ar marc'h d'ann daoulinn,
Dirag Jesus hon mestr divinn.....
. . . .

II

Ce jeune homme s'est rendu
A son rendez-vous maudit.
Quand son serviteur entra dans la maison,
Elle mit de l'eau à bouillir dans un bassin ;

Elle mit de l'eau à bouillir dans un bassin
Et y jeta les huit hosties
Qui avaient été consacrées sur l'autel,
Par le prêtre, à la grand'messe.

Les hosties se rassemblèrent
Et prirent la forme d'un enfant.
Quand Marie Tili vit (cela),
Elle prit, vite, l'enfant ;

Elle prit, vite, l'enfant,
Et le mit sur la table ;
Elle le mit sur la table,
Et lui donna trois coups de couteau ;

Elle lui donna trois coups de couteau,
Et trois gouttes de sang en jaillirent ;
Trois gouttes de sang belles comme le jour,
Et qui ne s'effaçaient pas !

Quand son serviteur vit (cela),
Il se mit à pleurer :
Et Marie Tili disait
A son serviteur, en le voyant (pleurer) :

— Ne pleurez pas, dit-elle, mon serviteur,
Ceci ne durera pas longtemps ;
Le cheval de mon père est à l'écurie,
Je le (l'enfant) lui porterai à manger !

Quand le cheval vit (l'enfant),
Il se jeta à genoux ;
Le cheval se jeta à genoux
Devant Jésus notre maitre divin.

Quand le vieux Tili arriva (à la maison),
Il se rendit à l'écurie ;
Il se rendit à l'écurie,
Et il resta saisi d'étonnement,

En voyant le cheval à genoux
Devant Jésus notre maitre divin....

. . . .

Tili goz, pa hen eùs gwelet,
Kerkent d'ann ti 'zo distroët :
— Ma merc'h Mari, lâret-c'hui d'in,
Petra 'r gwad-ma war leur ann ti ?

— Daou gôg iaouank a oa aze
Na reent met em-ganna bemde ;
Unan anhô am eùs tapet
Ha war leur ann ti diwadet.

Tili goz, 'vel m'hen eùs klewet,
D'ar marchosi 'zo distroët.
Ema bepred 'r marc'h d'ann daoulinn
Dirag Jesus hon mestr divinn.

Tili goz, pa hen eùs gwelet,
Kerkent d'ann ti 'zo distroët :
— Ma merc'h Mari, gaou a lâret,
Ha merwel, sur, a vezo rèd !

III

Mari Tili a lavare,
'R vaz uc'hella 'r skeul pa bigne :
— Tado, mammo, grêt reflexion,
Grêt d'ho pugale korrection :

Ur paotr maget diwar ar gwinn,
Ur plac'h a barlant al latinn,
A denn peurvuia da wall-finn !

Kanet gant Charles GWILLERMO.
Merer eu Koad-ar-roc'h, — en Parous Prat. — 1868.

Quand le vieux Tili vit (cela),
Il accourut aussitôt à la maison :
— Ma fille Marie, dites-moi,
Que signifie ce sang sur l'aire de la maison ?

— Il y avait là deux jeunes coqs
Qui ne faisaient que se battre, tous les jours ;
J'en ai attrapé un,
Et je l'ai saigné sur l'aire de la maison.

Quand le vieux Tili entendit (cela),
Il retourna à l'écurie.
Le cheval est toujours à genoux
Devant Jésus, notre maître divin.

Quand le vieux Tili vit (cela),
Il revint aussitôt à la maison :
— Ma fille Marie, vous mentez,
Et, sûrement, il vous faudra mourir !

III

Marie Tili disait,
En montant sur le plus haut degré de l'échelle :
— Pères et mères, réfléchissez (à mon sort),
Et corrigez vos enfants.

Un jeune homme élevé dans l'amour du vin,
Une fille qui parle latin,
Tirent ordinairement à mauvaise fin !

Chanté par Charles GUILLERMO,
Fermier au Bois-de-la-Roche — commune de Prat
(Côtes-du-Nord).

ANN ITRON A GERGADIO

I

Itron Kergadio a lâre,
War bave Montroulez pa varche :

— Hastomp ober hon marc'hajou,
M'eomp d' welet Anna Willou ;

Ma 'z inn d' welet ma fillores,
A zo er bloaz-man klanvoures.

II

Itron Kergadio 'vonjoure,
'N ti 'r Gwillou koz pa arrue :

— Demad ha joa holl en ti-ma,
D'ac'h-c'hui, Gwillou goz, da genta ;

Hoc'h holl verc'hed, pa n'ho gwelan ?
Ma fillores, ar verc'h henan ?

— 'Man duze klanv war he gwele,
Aoun 'm eûs hec'h aë diganen.

Itron Kergadio, pa 'd-eûs klewet,
Gant ar vinz ouz krec'h 'zo pignet.

Itron Kergadio a lâre,
'N kambr he fillores p'arrue :

— Demad ha joa, ma fillores.
— Ha d'ac'h iwe, ma macrones.

— M' fillores, p'on deut d'ho kwelet,
Petra diganen 'c'hoantaët ?

Pe ur bôlek, pe 'r podad gwinn,
Pe ma fried da vedesinn .'

— Me 'm bô ur bôlek d'am noui,
Ann dud ma zi hen klasko d'in.

Itron Kergadio 'lâre,
'N kambr he fillores pa valee :

MADAME DE KERCADIO

II

Madame de Kercadio disait
En marchant sur le pavé de Morlaix :

— Hâtons-nous de faire nos marchés,
Afin que nous allions voir Anne Guillou ;

Afin que nous allions voir ma filleule,
Qui est malade, cette année.

II

Madame de Kercadio souhaitait le bonjour,
En arrivant chez le vieux Le Guillou :

— Bonjour et joie à tous, dans cette maison,
A vous, vieux Le Guillou, premièrement ;

Où sont toutes vos filles, que je ne les vois ?
Où est ma filleule, votre fille aînée ?

— Elle est là-bas dans son lit, malade,
J'ai peur de la perdre.

Quand Madame de Kercadio entendit (cela),
Elle monta l'escalier tournant.

Madame de Kercadio disait,
En arrivant dans la chambre de sa filleule :

Bonjour et joie, ma filleule.
— A vous pareillement, ma marraine.

— Ma filleule, puisque je suis venue vous voir,
Que désirez-vous de moi ?

Un prêtre, ou un pot de vin,
Ou mon mari, pour médecin ?

— Je veux un prêtre pour m'extrêmiser,
Les gens de ma maison me l'iront chercher.

Madame de Kercadio disait,
En se promenent par la chambre de sa filleule :

— Me, ma fillores, 'm boa kredet
Poa ur bugel euz ma fried.

N'oa ket he gir peurlavaret,
Anna Willou 'zo tremenet.

III

P'ec Anna Willou d'ann douar,
C'huibane 'r skour a-uz d'ar c'har.

Ma lâre 'r skour dre he c'huibann :
— Anna Willou 'zo pell a-c'hann !

'Nn itron Gergadio lâre,
Da Willou goz, na pa glewe :

— Pa goustfe d'in-me pemp kant skoed,
'Vô rèd digorri ann arched !

Ann arched pa 'z eo digorret,
Anna Willou en-han 'zo kavet ;

Anna Willou en-han 'zo kavet,
Hi kaer 'vel ar c'hoar binniget ;

'R Werc'hes Vari war he barlenn,
Hag un êl gwenn en he c'hichenn !

'Nn itron Gergadio 'lâre
D'he fillores, pa hi gwele :

— Me 'bromet, warlec'h graz Doue,
Lakad 'pad ur bloaz un offern bemde.

Anna Ar Gwillou a lâras
D'he maerones, pa hi c'hlewas :

— Pedet ewit-hoc'h hoc'h-unan,
Ewit-on me n'on ket en poan !

Kanet gant Marc'harit FULUP.

— J'avais pensé, ma filleule,
Que vous aviez un enfant de mon mari.

Elle n'avait pas fini de parler,
Qu'Anne Le Guillou passa (mourut).

III

Quand Anne Le Guillou allait en terre,
La branche sifflait au-dessus de la charrette :

La branche disait par son sifflement :
— Anne Le Guillou est loin d'ici !

Madame de Kercadio disait
Au vieux Le Guillou, quand elle entendit (cela) :

— Dût-il m'en coûter cinq cents écus,
Il faudra ouvrir le cercueil !

Quand le cercueil fut ouvert,
On y trouva Anne Le Guillou ;

Anne le Guillou y fut trouvée,
Belle comme un cierge bénit :

(Elle tenait) la Vierge Marie sur ses genoux,
Et près d'elle était un ange blanc !

Madame de Kercadio disait
A sa filleule, en la voyant :

— Je promets, avec la grâce de Dieu,
De faire dire, pendant un an, une messe par jour !

Anne Le Guillou répondit
A sa marraine, quand elle l'entendit :

— Priez pour vous même,
Pour moi, je ne suis pas en peine !

Chanté par Marguerite PHILIPPE.

AR PLAC'HIG A LORC'H

Mar plij ganac'h a selaoufet
Ur werz newez a zo savet ;

Ur werz newez a zo savet,
D'ur plac'hig iaouank hec'h eo grêt,

'D-eûs bet un abit lienn-gwenn,,
A gouste pemp skoed ar walenn.

Pa oa ann abit-newe grêt,
D'ar plac'hig iaouank 'eo plijet.

Lec'h monet da bedi Doue,
D'he c'honsideri eo hec'h ee.

Un de, p'oa hi c'honsideri,
Apparis ann Diaoul dirazhi ;

Apparis ann Diaoul dirazhi,
'Vel 'n den-jentil d'hi saludi.

Hag hen hag o lâret neuze :
— Me 'garrie kaout ann abit-ze ;

Ann abit-ze hag he ferc'henn
A zo en kreis ma gourc'hemenn.

Hag ebars un tri de goude
'Oa marw ar plac'hig iaouank-ze.

Ha pa oe marw ha liennet,
Hag ebars hic'h arched lakêt ;

Hag ebars hic'h arched lakêt,
Seis gwas vad n'hi gourrejent ket.

O tont unan hag o lâret :
— Rèd 'vo digorri ann arched !

Ann arched pa eo digorret,
Netra en-han na zo kavet ;

Netra en-han na zo kavet,
Nemet ur c'had hag hi sparlet ;

Nemet ur c'had, sparlet ez oa,
Un aer-wiber euz hi mesa.

LA JEUNE FILLE VANITEUSE

S'il vous plait, vous écouterez
Un gwerz nouvellement composé ;

Un gwerz nouvellement composé,
Qui a été fait à une jeune fille

Laquelle avait eu une robe de toile blanche,
Dont l'aune coûtait cinq écus.

Quand la robe neuve fut faite,
Elle plut à la jeune fille.

Au lieu d'aller prier Dieu,
Elle restait à l'admirer.

Un jour qu'elle était à l'admirer,
Le Diable lui apparut ;

Le Diable apparut devant elle,
Sous la forme d'un jeune gentilhomme qui la salua.

Et il lui dit alors :
— Je voudrais avoir cette robe-là,

Cette robe-là et son propriétaire
Font l'objet de mes désirs.

Et au bout de trois jours après,
La jeune fille était morte.

Et quand elle fut morte et ensevelie,
Et mise dans le cercueil ;

Et mise dans le cercueil,
Sept hommes forts n'auraient pu la porter.

Vint alors quelqu'un qui dit :
— Il faut ouvrir le cercueil !

Et quand on eut ouvert le cercueil,
On n'y trouva rien ;

On n'y trouva rien,
Si ce n'est un lièvre entravé ;

Si ce n'est un lièvre qui était entravé,
Et une vipère qui le gardait !

Kriz a galon nep na oelje,
Bars al lec'h-se nep a vijo,

'Klewet pebeus da griadenn
'Rez o koueza 'n punz ann ifern !

— Kristeniènn ha kristenezed,
Ar pec'het a c'hloar n' douget ket ;

Sonjet bars ar gurunenn-spern
Lakêt da Jesus war he benn.

Merc'hedigo iaouank, m'ho ped,
Ar pec'hed a guz n' douget ket ;

N' douget ket ar pec'hed a guz,
Rag ann Diaoul a zo kuriuz.

Kanet gant Marc'harit FULUP.
Miz Eost 1870.

Dur eût été le cœur de celui qui n'eût pleuré,
S'il eût été sur le lieu,

En entendant le cri horrible
Qu'elle jeta, en tombant dans le puits de l'enfer !

— Chrétiens et chrétiennes,
Gardez-vous du péché de gloire (de vanité) ;

Songez à la couronne d'épine
Qu'on mit à Jésus sur la tête.

Jeunes filles, je vous en prie,
Ne commettez pas le péché de cachotterie ;

Ne commettez pas le péché de cachotterie,
Car le Diable est curieux.

Chanté par Marguerite PHILIPPE.
Août 1870.

AR VATES FALL

I

Me 'gomz d'ac'h euz servijerrienn,
Ispisial servijerezed,
En defaot a bedi Doue,
Maleurio braz 'c'h arru gant-hè.

Me gomz euz ur servijeres
'zo bet pell-braz 'n un tieges,
Ha na ree ar servijeres
Met ober goap euz he mestres.

Un dewez ez eo distroët
Hag e 'd-eùs da Vari lâret :
— Mari, Mari, plac'h dinatur,
Te t-eùs ganet pemp krouadur ;

Te t-eùs ganet pemp inosant
Lac'het hep olei ar vadeziant !
Mari, Mari, kerz d'ar retret,
D'ansav da dorfed, da bec'hed !

Komanz 'ra ar vizerables
C'houezan, o klewet he mestres :
— Ha penoz monet d'ar retret ?
Arc'hant da vonet n'am eùs ket.

Ma holl arc'hant am eùs fouetet
O reen ma buhe dirollet.
— Mari, Mari, kerz d'ar retret,
Arc'hant da vont na vanko ket.

Pa oa gant ann hent o vonet,
Un Diaoul a 'd-eùs rankontret,
Hag evel he mestr 'oa gwisket,
Parlant evel-t-han hen eùs grêt :

— Mari, Mari, d'in-me lâret
Pelec'h hec'h et, pe ez hoc'h bet ;
Pelec'h hec'h et, pe ez hoc'h bet,
Pe 'man hoc'h esperans monet ?

— Ma mestres a d-eùs d'inn lâret
'Vije rèd d'inn mont d'ar retret ;
'Vije rèd d'inn mont d'ar retret,
D'ansav ma zorfed, ma fec'hed.

LA MAUVAISE SERVANTE

I

Je vous parle de serviteurs,
Et surtout de servantes
Qui, à défaut de prier Dieu,
S'exposent à de grands malheurs.

Je parle d'une servante
Qui a été très-longtemps dans un ménage,
Et cette servante-là
Ne faisait que se moquer de sa maîtresse.

Un jour sa maîtresse se retourna,
Et elle dit à Marie :
— Marie, Marie, fille dénaturée,
Tu as donné le jour à cinq créatures !

Tu as donné le jour à cinq créatures,
Et tu les as tuées sans baptême !
Marie, Marie, vas à la retraite,
Pour avouer ton péché, ton crime !

La misérable commença
A *souffler* (se mettre en colère), en entendant sa maîtresse :
— Et comment aller à la retraite ?
Je n'ai pas d'argent pour y aller.

J'ai dépensé tout mon argent,
A mener ma vie déréglée.
— Marie, Marie, vas à la retraite,
Il ne te manquera pas d'argent pour y aller.

Comme elle allait par le chemin,
Elle rencontra un diable,
Qui était habillé comme son maître,
Et qui lui parla comme lui.

— Marie, Marie, dites-moi,
Où allez-vous, ou avez été ;
Où allez-vous, ou avez été,
Ou avez l'intention d'aller ?

— Ma maîtresse m'a dit
Qu'il me fallait aller à la retraite ;
Qu'il me fallait aller à la retraite,
Pour avouer mon péché, mon crime.

— Lest-hi da lâret a garo,
M'hi c'honduo bet' ar maro,
Ha goude ma vô desedet,
M'as komerro da wir bried.

Sentoud a ra euz he avis
Retorn 'ra d'ar gêr war he gis.
Ebars ar gèr p'eo arruet,
He mestres digant-hi 'd-eùs goulet :

— Mari, Mari, d'in-me lâret
C'hui 'c'heùs komanset ho retret ?
D'he mestres vad, pa 'd-eùs klewet,
Evelhenn e d-eùs respontet :

— Ma mestr en hent am eùs kavet,
Hag hen eùs d'inn gourc'hemenet ;
Hag hen eùs d'inn gourc'hemenet
Mont d'ar gêr, lezel ar retret.

— Laket-ewez, Mari, mar karet,
'Ve ann Diaoul 'pe rankontret ;
Ho mestr n'ê ket bet 'mês ann ti,
Eman er gambr, o tibuni.

He mestres, gant aoun 'vije kollet,
Neuze e d-eùs bet hi c'haset ;
Neuze e d-eùs bet hi c'haset,
Beteg ann nor euz ar retret.

Ha tri dimeus ar vêleienn
N' rojent ket d'êhi 'n absolvenn,
Nemet ur bèlegig iaouank,
C'hoaz goude 'n defoa nec'hamant.

Ebars ar gêr p'eo arruet,
He mestres digant-hi d-eùs goulet :
— Mari, Mari, d'in-me lâret
Ha c'hui hoc'h eùs grêt ho retret ?

Met ar plac'h na responte ket
D'he mestres, ewit hi c'hlewet.
He mestr a oa euz ann tu-all,
Hag a ree out-hi sello-fall.

II

Pa defoe 'n dud ho c'hoan debret,
E-mês ann ti hi a zo êt ;
E-mês ann ti hi a zo êt,
War ve he bugale eo êt.

— Laisse-la dire ce qu'elle voudra,
Je la conduirai jusqu'à la mort,
Et, quand elle sera morte,
Je te prendrai pour femme légitime.

Elle obéit à cet avis
Et retourne à la maison.
Quand elle arriva à la maison,
Sa maîtresse lui demanda :

— Marie, Marie, dites-moi,
Avez-vous commencé votre retraite ?
A sa bonne maîtresse, quand elle l'entendit,
Elle répondit ainsi :

— J'ai rencontré mon maître, en route,
Et il m'a ordonné ;
Et il m'a ordonné
De retourner à la maison et de laisser la retraite.

— Prenez garde, Marie,
Que ce ne soit le diable que vous avez rencontré ;
Votre maître n'est pas sorti de la maison,
Il est dans la chambre à dévider.

Sa maîtresse, de peur qu'elle fût perdue,
La conduisit alors ;
Elle la conduisit alors
Jusqu'à la porte de la retraite.

Trois d'entre les prêtres (qui étaient là),
Ne voulurent pas lui donner l'absolution,
Il n'y eût qu'un jeune prêtre (qui y consentit),
Encore eut-il bien de l'inquiétude ensuite.

Quand elle arriva à la maison,
Sa maîtresse lui demanda :
— Marie, Marie, dites-moi,
Avez-vous fait votre retraite ?

Mais la fille ne répondait pas
A sa maîtresse, bien qu'elle l'entendit :
Son maître était du côté opposé,
Qui la regardait de travers.

II

Quand tout le monde eut soupé,
Marie sortit de la maison ;
Marie sortit de la maison
Et se rendit sur la tombe de ses enfants ;

Et eo war ve he bugale,
Da oela, da bedi Doue ;
Da oela, da bedi Doue,
Ha da c'houlenn gwelet an-hè.

Pa oa ann hanter-noz sônet,
Tud ar c'hontre 'zo bet spontet ;
Tud ar c'hontre 'zo bet spontet,
'Klewet pemp diaoul arajet ;

Pemp diaoul heuzus, difeson,
'D-eùs hi diframmet bet' he c'halon !
Hag o sevel e-mês ho be,
He bugaligo a lâre :

— O mamm griz, o mamm dinatur,
C'hui 'c'h eùs ganet pemp krouadur ;
C'hui 'c'h eùs ganet pemp inosant,
Ho lac'het hep olei 'r vadeziant !

En-hi ho femp ez int kroget,
He c'halon out-hi 'd-eùs tennet,
Ha gant ar gwad a 'd-eùs skuillet
He bugale 'd-eùs badeet.

III

Hag ann dewarlec'h ar beure
'Sav ar bêlek iaouank arre,
Ha pa oa en he offerenn,
A zo bet gwelet o tiskenn ;

A zo bet gwelet o tiskenn
War ann aoter ur goulm-wenn,
Hag ur vouez a zo bet klewet,
Hag evelhenn a 'd-eùs lâret :

— Bêlek iaouank, em gonsolet,
Rag gant Doue me 'zo salwet :
Dont da veuli Doue d'ann ee,
Bêlek iaouank, c'hui raï' iwe.

Grêt m' gourc'hemeno d'am mestres vad,
Penamet-hi me 'oa kollat (kollet),
Ha brema me a zo salwet,
Hec'h an da bales ann Drinded !

Kanet gant Yvona AR MAILLOT.
A barous Plouguiel, d'he merc'h Marc'harit FULUP.

Elle alla sur la tombe de ses enfants,
Pour pleurer et prier Dieu ;
Pour pleurer et prier Dieu,
Et pour demander à les voir.

Quand minuit fut sonné,
Les gens du quartier ont été effrayés ;
Les gens du quartier ont été effrayés,
En entendant cinq diables enragés ;

Cinq diables horribles, difformes,
L'ont mise en pièces jusqu'au cœur !
Et, se levant hors de leur tombeau,
Ses petits enfants lui disaient :

— O mère cruelle, mère dénaturée,
Vous avez mis au monde cinq enfants ;
Vous avez mis au monde cinq enfants,
Et vous les avez tués sans baptême !

Et ils la suivirent tous les cinq,
Et lui arrachèrent son cœur,
Et avec le sang qu'elle répandit
Elle baptisa ses enfants !

III

Et lendemain matin,
Le jeune prêtre se leva,
Et pendant qu'il disait sa messe,
On vit descendre,

On vit descendre
Sur l'autel la forme d'une colombe blanche,
Et une voix fut alors entendue
Qui parla de cette façon :

— Jeune prêtre, consolez-vous,
Car Dieu m'a sauvée :
Venir louer Dieu dans le ciel,
Jeune prêtre, vous le ferez aussi.

Faites mes compliments à ma bonne maîtresse ;
Sans elle, j'étais perdue,
Et, à présent, je suis sauvée,
Et je vais au palais de la Trinité !

Chanté par Yvonne LE MAILLOT,
De la paroisse de Plouguiel, à sa fille Marguerite PHILIPPE.

GWERZ SANT JORANT

I

Selaouet holl, Ilis-Kaeris,
Buhe sant patron hoc'h ilis,
Buhe Sant Jorant, ho patron ;
Pedet-han gant devosion.

Jorant na oa ket a Blouck,
En Gouanac'h 'oa bet badeet ;
En Gouanac'h 'oa bet badeet, (1)
Kement-ma, m'ho ped, intentet.

Met en istant m'oe badeet,
Gant Doue a oe destinet
Da donet da barous Plouck,
Ha da Gergrist 'oe digaset.

Ebars en Kerkrist eo chommet,
Ken 'arruas tud debordet ;
Ken 'arruas tud debordet,
Gant ar veinn d-eùs-han galoupet.

Inspiret 'oa bet gant Doue
Da dont d'ann Drindet ac'hane ;
Da dont ac'hane d'ann Drindet,
Ha chomm bepred bars en Plouck.

Bars ann Drindet a oa chommet,
Ken 'arruas ann dud debordet ;
Ken 'arruas ann dud debordet,
Gant ar veinn d-eùs-han galoupet.

Inspiret eo bet gant Doue
Da vont da Sant Jud ac'hane,
Lec'h ma oa ur gouent newe
D'ar venec'h da bedi Doue.

En Sant Jud pa eo arruet,
Bars ar gouent 'eo antreet ;
Goullet hen eùs en han' Doue,
Antren bars ar gommunauté.

(1) Gouanac'h, en français Gommenec'h, près de St-Brieuc, Côtes-du-Nord.

LE GWERZ DE SAINT JORAND

I

Ecoutez tous habitants de la Belle-Eglise,
La vie du saint patron de votre église,
La vie de saint Jorand, votre patron ;
Priez-le avec dévotion.

Jorand n'était pas (natif) de Plouëc,
Il fut baptisé à Gommenec'h ;
Il fut baptisé à Gommenec'h,
Comprenez bien ceci, je vous prie.

Mais au moment où il fut baptisé,
Il fut prédestiné par Dieu,
Pour venir dans la paroisse de Plouëc,
Et il fut conduit à Kergrist.

Il resta à Kergrist
Jusqu'à ce qu'y arrivèrent des gens de désordre ;
Jusqu'à ce qu'y arrivèrent des gens de désordre,
Qui le poursuivirent à coups de pierres.

Il fut inspiré par Dieu
De venir de là à la Trinité ;
De venir de là à la Trinité,
Et de demeurer encore en Plouëc.

Il demeura à la Trinité,
Jusqu'à ce qu'arrivèrent les gens de désordre ;
Jusqu'à ce qu'arrivèrent les gens de désordre,
Et ils le poursuivirent encore à coups de pierres.

Il fut inspiré par Dieu
D'aller de là à Saint Jude, (1)
Où il y avait un couvent neuf
Pour les moines, pour prier Dieu.

Quand il arriva à Saint Jude,
Il entra dans le couvent ;
Il demanda, au nom de Dieu,
A entrer dans la communauté.

(1) Il y a une chapelle dédiée à St Jude à Pédernec, au pied de la montagne de Bré.
C'est dans la chapelle de la Trinité, connue aujourd'hui sous le nom de la « Belle-Eglise » que se trouve le tombeau du saint.

Jorant a deveus bet miret.
He labour d'ehan kommandet :
Kerc'had ann dour bars ar geginn.
Ha labourad bars ar jardinn.

Jorant d'ezhe 'n eùs respontet :
— Ma labour na differan ket,
Mar roët d'inn un heur bemde,
Wit adori ar gwir Doue.

— El lec'h un heur ho p-eùs goulet.
Ter ho pô, Jorant, mar karet,
Ia hag ouspenn, mar desiret,
War se n' veet ket kommandet.

Bep ma kresk he autorite,
A kreske da bedi Doue ;
A kreske da bedi Doue,
Bep ma kresk ar gommunante.

Seis bloaves antier a oa bet
Hep takenn c'hlao parous Plouek ;
Hep takenn c'hlao parous Plouek,
'Boe ma oa Jorant partiet.

Met Plouegis, p'ho d-eùs klewet
Pelec'h 'oa Jorant vinniget ;
Pelec'h 'oa Jorant vinniget,
Ha klewet a oa destinet

Gant Doue 'wit parous Plouek,
Ho frosesion d-eûs savet ;
Ho frosesion d-eùs savet,
'Wit mont da Sant-Jud d'hen gwelet.

Mont 'ra prosesion ha kroaz,
Tud ar barous, bihan ha braz,
Koz, iaouank, kement 'c'hell kerzet,
Hec'h a da Sant Jud d'hen gwelet.

Bars ann hent pa oant avanset,
Kleier Sant Jud ho d-eùs klewet,
'Klewjont kleier Sant Jud o sôn,
Ken a ravise ho c'halon.

Ha Sant Judis, p'ho d-eùs klewet,
D'ar gouent ez int diredet ;
D'ar gouent ez int diredet,
Hag ouz Jorant d-eùs goulennet :

Ils gardèrent Jorand
Et lui désignèrent son travail :
Fournir de l'eau à la cuisine,
Et travailler dans le jardin.

Jorand leur répondit :
— Je ne refuse pas mon travail,
Si vous me donnez une heure par jour,
Pour adorer le vrai Dieu.

— Au lieu d'une heure que vous avez demandée,
Vous en aurez trois, Jorand, si vous voulez,
Et même davantage, si vous le desirez,
Sur cela vous ne serez pas commandé.

A mesure que croît son autorité,
Il priait Dieu davantage ;
Il priait davantage,
A mesure que la communauté augmentait.

Sept ans entiers fut la paroisse de Plouëc
Sans une goutte d'eau ;
(Fut) la paroisse de Plouëc sans une goutte d'eau,
Depuis que Jorand était parti.

Mais quand les habitants de Plouëc apprirent
Où était allé Jorand, le saint homme ;
Où était allé Jorand, le saint homme,
Et qu'il était prédestiné

Par Dieu à la paroisse de Plouëc,
Ils levèrent leur procession ;
Ils levèrent leur procession,
Pour aller le voir à Saint Jude.

La procession et la croix vont,
Avec les habitants de la paroisse, petits et grands,
Vieux et jeunes, tous ceux qui peuvent marcher,
Vont le voir à Saint Jude.

Quand ils furent avancés dans la route,
Ils entendirent les cloches de Saint Jude ;
Ils entendirent les cloches de Saint Jude sonner,
Si bien que leurs cœurs en étaient ravis.

Et les habitants de Saint Jude, quand ils les entendirent,
Accoururent au couvent ;
Ils accoururent au couvent,
Et demandèrent à Jorand :

— Jorant, petra 'zo a-newe,
Ma sôn ar c'hleier er gis-se ;
Ma sôn ar c'hleier er gis-ma,
Rag na eûs den euz ho bralla ?

Jorant d'hê hen eûs respontet :
— Arru prosesion Plouëk ;
Arru prosesion Plouëk,
Da Sant Jud, êwit ma gwelet.

Sant Judis, p'ho deveus klewet,
Ho frosesion 'd-eûs savet ;
Ho frosesion 'd-eûs savet,
Wit dont d' rankontr hini Plouëk.

Ha pa ho d-eûs em saludet,
Kroas Sand Jud hag hini Plouëk,
Goulenn antren ho deveus grêt,
'Wit gwelet Jorant binniget.

Er gouent pa 'z int antreet,
War ho daoulinn int em strinket,
War ho daoulinn, a galon vad,
Goulenn 'gant Jorant ho mennad.

Kriz a galon nep na oelje,
Bars ar gouent nep a vije,
'Welet ar gouent o c'hlebia
Na gant Plouëgis o oela.

Ar bopl a Blouëk a oele,
Jorant 'veske he daero d'ho re,
Hag hen pedent, en han' Doue,
Da retorn da Blouëk gant-hê.

Jorant, dre garante 'wit-hê,
'Veske he daero gant ho re,
Hag hen eùs d'ezhe respontet :
— Me 'c'h aïo ganec'h da Blouëk !

Ho refuzi na c'hallan ket,
Rag gant Doue on destinet ;
Rag gant Doue on destinet,
Ewit chomm en parous Plouëk.

Seis diouz a venec'h 'n eùs choazet
Ewit dont gant-han da Blouëk ;
Ewit dont gant-han da Blouëk,
Pa oa gant Doue destinet.

— Jorand, qu'y a-t-il de nouveau,
Pour que les cloches sonnent ainsi ?
Pour que les cloches sonnent ainsi,
Car il n'y a personne à les mettre en mouvement ?

Jorand leur répondit :
— La procession de Plouëc vient ;
La procession de Plouëc vient
A saint Jude, pour me voir.

Quand les habitants de Saint Jude apprirent (cela),
Ils levèrent leur procession ;
Ils levèrent leur procession,
Pour venir à la rencontre de celle de Plouëc.

Et quand se furent saluées
La croix de Saint Jude et celle de Plouëc,
Ils demandèrent à entrer,
Pour voir Jorand béni.

Quand ils furent entrés dans le couvent,
Ils se jetèrent à genoux ;
Ils se jetèrent à genoux, de bon cœur,
Et adressèrent à Jorand leur demande.

Cruel eût été de cœur celui qui n'eût pleuré,
S'il eût été dans le couvent,
En voyant le couvent arrosé
Par les larmes des habitants de Plouëc.

Le peuple de Plouëc pleurait
Et Jorand mêlait ses larmes aux leurs,
Et ils le priaient, au nom de Dieu,
De retourner avec eux à Plouëc.

Jorand, par amour pour eux,
Mêlait ses larmes aux leurs,
Et il leur répondit :
— J'irai avec vous à Plouëc !

Je ne puis vous refuser,
Car je suis prédestiné par Dieu ;
Car je suis prédestiné par Dieu
A habiter la paroisse de Plouëc.

Il choisit sept moines,
Pour venir avec lui à Plouëc ;
Pour venir avec lui à Plouëc,
Puisqu'il était prédestiné par Dieu.

Sant Judis a zo glac'haret,
Met Plouëgis 'zo konsolet ;
Met Plouëgis 'zo konsolet,
'Retorn gant ho sant da Blouek.

War douar Plouëk p'eo arruet,
Ar glao d'ober 'zo komanset ;
Ar glao d'ober 'zo komanset,
'Wit arrosi douar Plouëk.

Ma lârent holl, koz a iaouank :
— Heman 'zo ur mirakl patant !
Heman 'zo ur mirakl patant,
'Ra Doue en faveur ar Sant !

Bars en Plouëk p'eo arruet,
D'ann Drindet hec'h eo bet kaset ;
D'ann Drindet hec'h eo bet kaset,
Lec'h m'oa gant Doue destinet.

Bars ann Drindet p'eo arruet,
Ur gouent d'ehan 'zo savet ;
'Zo savet ur gouent newe,
D'hon breudeur da bedi Doue.

Chapell ann Drindet 'oa hanwet,
Met he hano a zo chanjet,
Bourk Ilis-Kaer hec'h eo hanwet,
Ha laket dreo euz a Blouëk.

Bars en Kergrist hag ann Drindet
E peder Jorant en Plouëk,
Met en Drindet eo douaret,
Etal ur piller 'eo lakêt.

Kaera tensaour 'c'h eùs Ilis-Kaeris !
Kaout relego Jorant 'n hoc'h ilis !
Braz ar miraklo hen eùs grêt,
En kever tud koz, tud afflijet ;

En kever ar belerined,
Ez oant war-droad deut d'hen gwelet ;
En kever ar martoloded
War vor prest da vea beuët.

Bea 'oa 'nezhe seis ha kant,
Hag em c'hoestljont da Sant Jorant,
Hag holl hec'h int bet preservet,
Hep ma oe hini 'n hê kollet.

Les habitants de Saint Jude sont désolés,
Mais ceux de Plouëc sont consolés ;
Mais ceux de Plouëc sont consolés
Parce qu'ils retournent avec leur saint à Plouëc.

Quand il arriva sur la terre de Plouëc,
La pluie commença de tomber ;
La pluie commença de tomber,
Pour arroser la terre de Plouëc.

Et tout le monde disait, jeunes et vieux :
— Voici un miracle patent !
Voici un miracle patent,
Que Dieu fait en faveur du saint !

Quand il arriva à Plouëc,
Il se rendit à la Trinité ;
Il se rendit à la Trinité,
Le lieu pour lequel Dieu l'avait prédestiné.

Quand il arriva à la Trinité,
On lui bâtit un couvent ;
On bâtit un couvent neuf
A nos frères, pour prier Dieu ;

On l'appela la chapelle de la Trinité,
Mais son nom à été changé,
On l'appelle le bourg de la Belle-Eglise,
Et on en a fait une trêve de Plouëc.

A Kergrist et à la Trinité,
On prie Jorand, en Plouëc,
Mais c'est à la Trinité qu'il a été enterré,
On l'a mis contre un pilier.

Le beau trésor que vous avez, habitants de la Belle-Eglise !
Posséder les ossements de Saint-Jorand dans votre église !
Grands sont les miracles qu'il a faits,
En faveur de vieillards, de gens affligés :

En faveur de pélerins,
Venus le voir à pied ;
En faveur de matelots,
En mer, près d'être noyés.

Il y en avait cent huit,
Et ils invoquèrent saint Jorand,
Et tous ils furent sauvés,
Sans qu'aucun d'eux fût perdu.

Digas a rejont 'wit presant
Da Sant Jorant ur vatimant ;
Da Sant Jorant ur vatimant,
Hag ur somm braz euz a arc'hant.

Nep 'bedo Jorant a galon-vad,
'N defo digant Doue he vennad,
He bedenno karantezus
'Zo agreabl dirag Jesus.

Sant Jorant 'zo karet en Plouëk,
Ha gant ann holl eo respetet,
Dre m'eo gant Doue d'hê roët,
En istant ma oe badeet.

Roët d'inn gant ann Abbad JULOU,
a zo bet kure en Plouek.

Pour présent, ils apportèrent
Un bâtiment à saint Jorand ;
Un bâtiment à saint Jorand,
Avec une grande somme d'argent.

Celui qui priera Jorand de bon cœur
Obtiendra de Dieu sa demande ;
Ses prières charitables
Sont agréables à Dieu.

Saint Jorand est aimé à Plouëc,
Et respecté par tous les habitants (de la commune),
Parce qu'il leur fut prédestiné par Dieu,
Dès le moment où il fut baptisé ! (1)

Ce gwerz m'a été communiqué par M. L'abbé JULOU, qui a été vicaire de la commune de Plouëc, près Pontrieux, (Côtes-du-Nord.)

(1) Saint Jorand est invoqué par les « Kloers » ou séminaristes, et aussi par les bergers, pour la conservation de leurs troupeaux.

Il est représenté en la chapelle de la Belle-Eglise, à Plouëc, près Pontrieux, couché sur son tombeau (XVIe siècle), en longue robe, avec capuce abritant sa tête, jambes nues chaussées de brodequins, un bâton à la main droite, à la main gauche, une aumônière renfermant un livre. Un singe est couché à ses pieds. Le tout en granit du pays. Sur un panneau peint sur bois, lequel occupe le tympan de la porte méridionale de la chapelle, le nom est écrit Jorhant. Mais on prononce généralement Jorand, dans le pays. Ce panneau, qui se compose de huit compartiments, représentant chacun une scène de la vie du saint, est, avec le gwerz populaire, le seul document connu sur ce saint, et l'on chercherait vainement quelques renseignements sur lui dans les hagiographes, même bretons.

Il a été question, dans ces derniers temps, de la canonisation de saint Jorand, — car c'est un de ces nombreux saints locaux de notre pays qui ne sont pas régulièrement saints, en quelque sorte, mais seulement dans la conscience populaire. Rome s'est réservé le canon, en 1634, approuvant d'une manière générale l'invocation des patrons déjà honorés d'un culte public et autorisé par les évêques, plus d'un an avant 1634.

Consulter sur la légende du saint, dans la « Revue de Bretagne et de Vendée, » un intéressant article de M. Sigismond Ropartz, à qui je suis redevable de ces renseignements, bien que j'aie moi-même visité la chapelle de la Belle-Eglise, et recueilli sur les lieux mêmes une version du gwerz de Saint Jorand, mais moins complète que celle que je reproduis ici.

JANNEDIG TOULOUS

I

Mar plij ganec'h a selaoufet
Ur werz newez a zo savet ;

Ur werz newez a zo savet,
A zo grêt da Santes Jannet.

Jannet Toulous, merc'h un intanves,
Oa 'r plac'hig fur ha devodes.

Da genta ez oa neeres,
D'ann eil ez oa kemeneres ;

D'ann eil ez oa kemeneres,
Ha d'ann derved oa rouanes.

Un orator a d-eûs savet,
Ewit adori ann Drindet.

Bemde, kent 'wit mont d'he dewes,
Hec'h ee d' saludi ar Werc'hes ;

Ur chapeled a bemp dizenes
Bemdez, en enor d'ar Werc'hes.

II

Ar rouanes a vonjoure,
En ti 'nn intanves p'arrue :

— Na demad d'ac'h-c'hui, intanves,
Ha d'ho merc'hig kemeneres.

Deut 'on d' c'houl' ar gemeneres
Da dont da vrouiad d'am fales,

Da dispenn al lienn Kintinn,
D'ober rochedo d'am mab Dofinn.

— Ma merc'hig na eo ket disket
Ewit grouiad da brinsezed,

Da dispenn al lienn Kintinn,
D'ober rochedo d'ho mab Dofinn ;

Ma merc'h n' dispenn ket lienn Kintinn,
Met lienn-stoup ha bougasinn.

JEANNE TOULOUSE

I

S'il vous plaît, vous écouterez
Un gwerz nouvellement composé ;

Un gwerz nouvellement composé,
Et qui a été fait à sainte Jeanne.

La petite Jeanne Toulouse, fille d'une veuve,
Était une fille sage et dévote.

Elle fut d'abord fileuse,
En second lieu, couturière ;

En second lieu, couturière,
Et en troisième lieu, reine.

Elle fit bâtir un oratoire,
Pour adorer la Trinité.

Tous les jours, avant d'aller à son travail,
Elle allait saluer la sainte Vierge ;

(Elle récitait) un chapelet de cinq dizaines,
Tous les jours, en l'honneur de la Vierge.

II

La reine souhaitait le bonjour,
En arrivant chez la veuve :

— Bonjour à vous, veuve,
Et aussi à votre fille la couturière ;

Je suis venue demander la couturière
Pour venir coudre au palais ;

Pour tailler de la toile de Quintin,
Pour faire des chemises à mon fils le Dauphin.

— Ma fille n'est pas assez habile
Pour coudre pour des princesses ;

Pour tailler de la toile de Quintin,
Pour faire des chemises à votre fils le Dauphin ;

Ma fille ne travaille pas de la toile de Quintin,
Mais seulement de la grosse toile d'étoupe.

III

Ar prinz Dofinn a bourmene
Ouz eil penn ar gambr d'egile ;

Ouz eil penn ar gambr d'egile,
Ouz ar gemenceres 'selle.

Hen 'c'h ober ur sell dreist he skoa,
Ma welas anêhi o oela.

— Kemeneres, d'in-me lâret,
Na ewit petra a oelet ?

— 'Welet 'm eûs ar c'hraz digant Doue
Da labourad 'n ti ur roue.

— Kemeneres, d'in-me lâret,
A be kalite hoc'h savet ?

— Me 'zo savet a baourente,
Merwel en-hi, gant graz Doue,

O touch ma zri gwennek bemde,
Bewa gant-hê 'n doujans Doue ;

'Touch ma zric'houec'h gwennek ar sunn,
C'hoaz, Dofinn, na ven ket o iûn.

— M'ho pije bet 'n tamm kalite,
C'hui ho pije bet ur roue ;

C'hui ho pije bet ur roue,
Ha bea pô, gant graz Doue.

Tri miz hanter ez eo pâdet,
Kent m'eo he labour achuet.

Ouz ar pales p'eo sortiet,
Ar prinz Dofinn a zo klanvet.

Medesined a zo klasket,
Da c'houd petra 'oa he glenved.

Ar prinz Dofinn a zo klanvet
Gant chagrinn ann amourousted ;

Gant chagrinn ann amourousted,
'R gemeneres 'renkje da gavet.

Dimêzet oent hag eureujet,
Gant kalz a enor ha respet.

III

Le prince Danphin se promenait
D'un bout à l'autre bout de la chambre ;

D'un bout à l'autre bout de la chambre,
Et il regardait la couturière.

Il jeta un regard pardessus son épaule,
Et la vit qui pleurait.

— Couturière, dites-moi
Ce qui est cause que vous pleurez ?

— C'est de voir que Dieu me fait la grâce
De travailler dans la maison d'un roi.

— Couturière, dites-moi,
De quel rang êtes-vous sortie ?

— Je suis issue de pauvreté,
(Je désire) y mourir, avec la grâce de Dieu,

En touchant mes trois sols par jour,
Et vivre dans la crainte de Dieu.

En touchant mes dix-huit sols par semaine,
Encore, Dauphin, ne suis-je pas obligée de jeûner.

— Si vous aviez eu un peu de qualité,
Vous auriez épousé un roi ;

Vous auriez épousé un roi,
Et vous l'épouserez, grâce à Dieu.

Trois mois et demi elle a été
Avant de terminer son travail.

Quand elle quitta le palais,
Le prince Dauphin tomba malade.

Des médecins ont été appelés,
Pour connaître sa maladie.

Le prince Dauphin est malade
Du mal d'amour ;

Du mal d'amour (il est malade),
Il lui faudrait épouser la couturière.

Ils furent fiancés et mariés,
Avec beaucoup d'honneur et de respect.

IV

Hc mageres a lavare
D'ar rouanes, un dez a oe :

— Na terrupl ez hoc'h gloruzes,
A-boe m'hoc'h êt da rouanes !

— Aozet d'in krampoes tomm ha lês,
Me 'iel' d'ho kwelet, mageres.

'N ti 'r vageres p'eo arruet,
Ar vageres d-eùs saludet ;

Ar vageres d-eùs saludet,
Pehini d-eùs d'êhi lâret :

— Et d'ar jardinn da bourmeni,
Da c'hortos lehinn da darewi.

Bars ar jardinn p'eo arruet,
Hi a zo krenn disenoret ;

Hi a zo krenn disenoret,
Gant ur bagad kourtisaned.

Pa oa gant ann hent o tonet,
Ann Dofinn out-hi 'n eùs goullet :

— Ma fried paour, d'in-me lâret,
Na ewit petra a oelet ?

— 'Welet 'm eùs 'r c'hraz digant Doue
D' vea eureujet d'ur roue.

V

Un abit manac'h d-eùs gwisket
Da hanter-noz 'eo partiet.

Na bars ur pennadig goude
'Teuas ar menec'h da vale.

Bars ar pales p'int arruet,
Goulenn loja ho deveus grêt.

— Oh ! ia, lojet mad a vefet,
Pep a wele-plun da gousket ;

Pep a wele-plun da gousket....
C'hui 'zo henvel ouz ma fried !

IV

Sa nourrice disait
A la reine, un jour :

— Vous êtes terriblement fière,
Depuis que vous êtes devenue reine !

— Préparez-moi des crêpes chaudes et du lait,
Et j'irai vous voir, ma nourrice.

En arrivant chez sa nourrice,
Sa nourrice elle a salué ;

Elle a salué sa nourrice,
Qui lui a dit :

— Allez vous promener dans le jardin,
En attendant que le dîner soit prêt.

Quand elle arriva dans le jardin,
Elle fut complètement déshonorée ;

Elle fut complètement déshonorée
Par une bande de courtisans.

Comme elle s'en revenait, sur le chemin,
Le Dauphin lui a demandé :

— Ma pauvre femme, dites-moi
Pourquoi vous pleurez ?

— (Je pleure) de voir que Dieu m'a fait la grâce
D'épouser un roi.

V

Elle revêtit un habit de moine,
Et partit à minuit.

Peu de temps après,
Les moines allèrent en tournée.

En arrivant dans le palais,
Ils demandèrent à loger.

— Oh ! oui, vous serez bien logés,
(Vous aurez) chacun un lit de plume pour vous coucher,

(Vous aurez) chacun un lit de plume pour vous coucher....
Vous ressemblez à ma femme !

— O prinz Dofinn, ma iskuzet,
En gweleo na gouskfomp ket ;

En gweleo na gouskfomp ket,
War veiun, pe ann douar kalet.

Hag ann dewarlec'h ar beure,
Kent ewit monet a-c'hane,

Tri fok d'ann nor e d-eùs roèt,
Roud he diou-jod a zo chommet !

Kanet gant Marc'harit FULUP.

— O prince Dauphin, excusez-moi,
Nous ne coucherons pas dans des lits ;

Nous ne coucherons pas dans des lits,
Mais sur des pierres, ou la terre dure.

Et le lendemain matin,
Avant de partir de là,

Elle embrassa par trois fois la porte,
Et la marque de ses deux joues y resta. (1)

Chanté par Marguerite PHILIPPE.

(1) Je ne m'explique pas bien le nom de Toulouse, que porte l'héroïne de ce Gwerz : on l'appelle aussi sainte Jeanne, comme on le voit au quatrième vers.

On aura remarqué, sans doute, que le nom de Marguerite Philippe revient souvent dans ce recueil, et je dois, à ce sujet, une explication, que, du reste, j'ai déjà donnée ailleurs (dans la préface de mon petit volume : Contes Bretons).

Marguerite Philippe est, depuis sept ou huit ans, ma chanteuse et conteuse ordinaire. Pélerine par procuration de son état, elle parcourt constamment la Basse-Bretagne en tous sens, pour se rendre (toujours à pied), — aux places dévotes les plus en renom. Partout où elle passe, elle écoute, elle s'enquiert, et me rapporte fidèlement toutes les chansons, tous les récits divers, toutes les pratiques superstitieuses et les coutumes qu'elle peut recueillir ou observer dans ses voyages. Sa mémoire est prodigieuse, et je n'exagère rien en portant à 200, environ, le nombre des chants de toute sorte, et à 150 le nombre des contes merveilleux et autres qu'elle connaît. Elle demeure au village de Pont-ann-c'hlan, en Plusunet, arrondissement de Lannion. Les personnes qui voudraient la consulter au sujet des traditions orales du pays, ne perdraient pas leur temps en faisant le voyage. Mais je dois dire aussi qu'elle ne sait pas un mot de Français.

APPENDICE

Je donne dans cet appendice trois pièces qui sont venues à ma connaissance pendant que s'imprimait ce volume, et qui, pour cette raison, n'ont pu y être insérées dans leur ordre logique. Bien que j'en aie fourni moi-même des versions, dans le présent volume, ou le précédent, j'ai cru devoir les reproduire, tant à cause de l'importance des sujets auxquels elles se rattachent, que pour montrer que le caractère général des poésies vraiment populaires est à-peu-près toujours et partout le même, quand on les doit à des collecteurs fidèles et consciencieux; et qu'elles ne se présentent jamais à nous avec la perfection de forme et de goût, et la précision historique que leur prête certaine école contemporaine.

A ces trois morceaux dignes d'intérêt, qui m'ont été communiqués par M. Anatole De Barthélémy, j'aurais pu en ajouter quelques autres, par exemple, une version de *Ar Jouiz braz* (voir page 31 du présent volume), recueillie par mon ami J.-M. Le Jean, le poëte breton, et qui a été publiée dans le numéro d'Octobre 1873, de la *Revue de Bretagne et de Vendée*, une des trop rares publications qui donnent parfois des poésies en langue bretonne, tant anciennes que modernes. On aurait pu voir que cette version, recueillie à Guingamp, donne *Jouiz*, comme la mienne, et que M. Le Jean interprète ce mot comme moi, c'est-à-dire par *juif*, — traduction qui m'a été reprochée par certaines personnes. Une autre version du même *gwerz*, recueillie à Ploegat-Guerrande par M. Guillaume Lejean, le voyageur-géographe, et dont il est fait mention dans son remarquable travail publié dans la *Revue Celtique*, 2e volume, 1873, — sous le titre de : *La Poésie Populaire en Bretagne*, — donne *Souiz*, au lieu de *Jouiz*, — ce qu'il traduit par *Suisse*, comme je l'aurais fait moi-même. — Quelle est la bonne leçon ? Je l'ignore, et c'est à la critique qu'il appartient de le décider; mais je persiste à croire que nous avons eu raison, et M. G. Lejean et M. J.-M. Le Jean et moi, de reproduire fidèlement ce que nous donnaient les chanteurs populaires, que ce fût *Jouiz* ou *Souiz*.

AR C'HOMT GWILLOU

I

. . . .

Pewar c'hant kavalier zo gant-han war un dro,
O tont da eureuji 'r c'homtesig a Oeto. (bis)

Pa oa ann aotro 'r c'homt o tont gant he arme,
E klew ur verjerenn o kana er mene. (bis)

Ma lâre 'r vorjerenn ken brao dre he chanson :
— Arru é 'r c'homt Gwillou, arru hec'h é d'ar vro. (bis)

Komtesig a Oéto a deveus bet ur mab,
Ha na d-eùs ket lâret piou a zo d'ehan tad. (bis)

Ann aotro 'r c'homt Gwillou, evel m'hen eùs klewet,
Da gât ar verjerenn promptamant hec'h é êt : (bis)

— Allons 'ta ! berjerenn kanet ho kanaouenn,
Ann hini a ganec'h brema-sounn a-boez-penn. (bis)

— Oh ! salv-ho-kraz emezhi, salv-ho-kraz na rinn ket,
Gant ar c'homt a Oeto me a ve puniset. (bis)

— Kanêt ho kanaouenn, kanet hi promptamant,
Pe me 'raï' d'ac'h mervel aze soubitamant. (bis)

— Komtesig a Oeto a deveus bet ur mab,
Ha na d-eûs ket lâret piou a zo d'ehan tad. (bis)

— Dalc'het 'ta, berjerenn, setu aze kant skoed
Ewit ho kanaouenn war ar paper skrivet. (bis)

II

Ann hini goz a lâre en kambr he merc'h hena :
— Aotro Doue, ma merc'h, petra 'vô grêt ama ? (bis)

O Doue, emezhi, ma merc'h, petra 'vo grêt,
Arru hec'h eo ar c'homt, aparisa 'vô rèd. (bis)

— Dalc'het, mamm, emezhi, dalc'het ma alc'houeo
Hag it d'am c'habinet da vouit braoerio ; (bis)

Ha digaset ganac'h ma robenn inkarnal,
Ma vô laket d'am c'hoar a zo ouzinn hanval ; (bis)

LE COMTE GUILLOU

I

. . . .

Avec lui sont quatre cents cavaliers de concert,
Venant épouser la petite comtesse de *Oeto* (Poitou ?) (bis)

Quand le seigneur comte venait avec son armée,
Il entend une bergère chantant dans la montagne. (bis)

Et la bergère disait si gentiment par sa chanson :
— Le comte Guillou arrive, il arrive dans le pays ! (bis)

La petite comtesse de *Oeto* (Poitou) a eu un fils,
Et elle n'a pas dit qui en est le père. (bis)

Le seigneur comte Guillou, sitôt qu'il a entendu,
Est allé promptement trouver la bergère : (bis)

— Allons donc, bergère, chantez votre chanson,
Celle que vous chantiez tout-à-l'heure à tue-tête. (bis)

— Sauf votre respect, dit-elle, sauf votre respect, je ne le ferai
Par le comte de *Oeto* (Poitou ?) j'en serais punie. (bis) [pas,]

— Chantez votre chanson, chantez-la, vite,
Ou je vous ferai mourir là sur-le-champ. (bis)

— La petite comtesse de *Oeto* (Poitou) a eu un fils,
Et elle n'a pas dit qui en est le père. (bis)

— Tenez, bergère, voilà cent écus
Pour votre chanson écrite sur le papier. (bis)

II

La vieille disait, dans la chambre de sa fille aînée :
— Seigneur Dieu, ma fille, que faire ici ? (bis)

O Dieu, dit-elle, ma fille, que faire,
Le comte vient, il faudra paraître (devant lui). (bis)

— Tenez, ma mère, dit-elle, prenez mes clefs,
Et allez à mon cabinet chercher mes parures ; (bis)

Et apportez-moi ma robe écarlate,
Afin de la revêtir à ma sœur, qui me ressemble ; (bis)

Ha digaset ganec'h ma seinturenn gaera
'Wit ma vinn mistr ha moan da vonet dirazhan. (bis)

III

Pa antreas er sàl, a d-eùs hen saludet :
— Salut d'ac'h, emezhi, aotro 'r c'homt ma fried. (bis)

Salut d'ac'h, emezhi, aotro 'r c'homt ma fried,
Tremenet 'zo seis vloaz 'boe nam boa ho kwelet. (bis)

— Ha d'ac'h iwe, 'mezhau dimezel iffrontet,
N'eo ket c'hui ann hini a oa d'in dimezet. (bis)

N'eo ket c'hui ann hini am boa choazet da vroeg,
Ar verc'h henan a-c'hann a fell d'inn da welet. (bis)

— Me a gret, emezhi, 'z hoc'h gant ar gwinn troublet,
Me é ar verc'h henan a zo d'ac'h dimezet. (bis)

— Tec'h al lec'h-se buhan diouz ma daoulagad,
Pe me 'c'h a da drempa ma c'hleve bars da wad. (bis).

IV

Ann hini goz a lâre en kambr he merc'h hena :
— Doue ! 'mezhi, ma merc'h, petra 'vô grèt brema ? (bis)

Doue ! 'mezhi, ma merc'h, rèd 'vô aparisa !
Eman ho c'hoar er sâl, gourdrous 'ra hi lac'ha ! (bis)

— Dalc'het, ma mamm, 'mezhi, dalc'het ma alc'houeo,
Hag it da gerc'had d'inn ma abit du kanvo ; (bis)

Hag it da gerc'had d'inn ma abit du kanvo,
Ha mad a-walc'h a vô ewit mont d'ar maro. (bis)

V

Pa antreas er sâl, hi d-eùs-han saludet :
— Salut d'ac'h, emezhi, aotro 'r c'homt ma fried ; (bjs)

Salut d'ac'h, emezhi, aotro 'r c'homt ma fried,
Tremenet 'zo seis vloaz 'boe n'am boa ho kwelet. (bis)

— Ha d'ac'h iwe, 'mezhan, prinses, penoz a ret ?
Terrupl ez hoc'h mezus, pa na dostaët ket. (bis)

Chanjet braz ho kavan a-boe 'm boa ho kwelet,
Terrupl eo glaz ho jod, kornig ho tal merglet ; (bis)

Et apportez-moi ma plus belle ceinture,
Afin que je sois légère et mince pour paraître devant lui. (bis)

III

Quand il entra dans la salle, elle le salua :
— Salut à vous, dit-elle, monseigneur le comte mon époux. (bis)

Salut à vous, dit-elle, monseigneur le comte mon époux,
Voici sept ans passés que je ne vous avais vu. (bis)

— Et à vous pareillement, dit-il, demoiselle effrontée,
Vous n'êtes pas celle qui m'était fiancée. (bis)

Vous n'êtes pas celle que j'avais choisie pour épouse,
C'est la fille aînée d'ici que je veux voir. (bis)

— Je crois, dit-elle, que vous êtes troublé par le vin,
Je suis la fille aînée qui vous est fiancée. (bis)

— Retire-toi, vite, de devant mes yeux,
Ou je vais tremper mon épée dans ton sang ! (bis)

IV

La vieille disait, dans la chambre de sa fille aînée :
— Dieu ! dit-elle, ma fille, que ferons-nous, à présent ? (bis)

Dieu ! dit-elle, ma fille, il faudra paraître devant lui. (bis)
Votre sœur est dans la salle, il menace de la tuer ! (bis)

— Tenez, ma mère, dit-elle, prenez mes clefs,
Et allez me chercher mon habit noir de deuil ; (bis)

Et allez me chercher mon habit noir de deuil,
Il sera bon assez pour aller à la mort ! (bis)

V

Quand elle entra dans la salle, elle l'a salué :
— Salut à vous, dit-elle, seigneur comte mon époux ; (bis)

Salut à vous, dit-elle, seigneur comte mon époux,
Voici sept ans passés que je ne vous avais vu. (bis)

— A vous pareillement, dit-il, princesse, comment vous portez-[vous ?]
Vous êtes bien timide, puisque vous n'approchez pas. (bis)

Je vous trouve bien changée depuis que je ne vous ai vue,
Votre joue est bien bleue, et lecoin de votre front est rouillé ; (bis)

Terrupl eo glaz ho jod, kornig ho tal mergiet,
Pelec'h eman ar mab pehini 'c'h eûs ganet ? (bis)

— Me 'c'houl' ma vinn fontet evel amann rouset,
Mar am eûs-me biskoas na merc'h na mab ganet. (bis)

— Ansavet 'ta, prinses, ouzinn ar wirione,
Ha n'ho pô drouk a-bed, abalamour d'ho re. (bis)

— Me c'houl ma vinn fontet evel amann war blad,
Mar am eûs-me biskoas ganet na merc'h, na mab. (bis)

Hag ben tapout he dorn neuze war he feutrinn,
Ken a lampe al leas war hec'h abit satinn. (bis)

— Allons, ma sonerrienn, sonet ur gavotenn,
M' aï' ma frinses ha me da zansal en dachenn. (bis)

. . . .

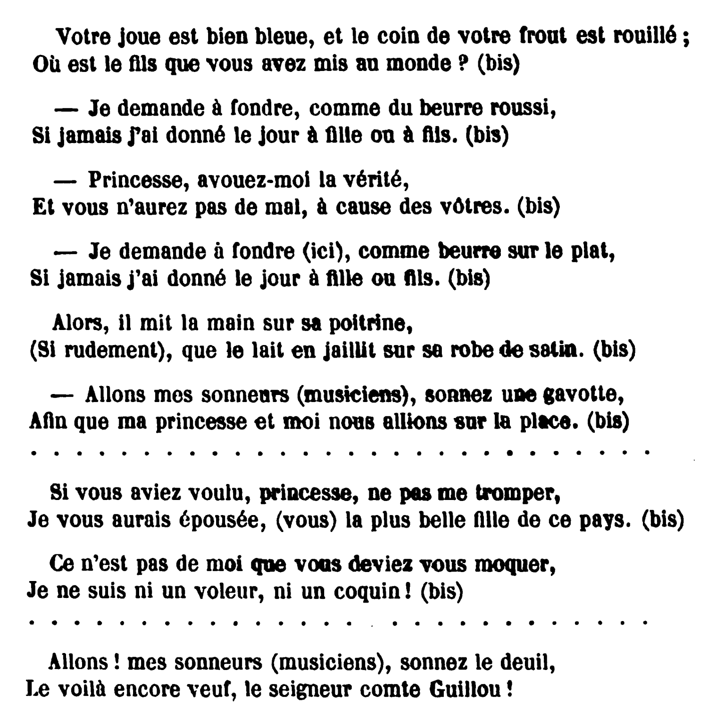
Na mar karjeac'h, prinses, n'oac'h ket deut d'am zrompla,
Me 'm boa hoc'h eureujet, kaera merc'h 'zo 'r vro-ma. (bis)

Na oa ket diouzin a oa d'ac'h ober goap,
Me na on ket ul laer pe ur c'hokinn bennag. (bis)

. . . .

Allons, ma sonerrienn, sonet holl ar c'hanvo,
Intaon é a-darre ann aotro 'r c'homt Gwillo !

Dastumet gant ann aotro P. CHARDIN,
En Kastell Roïgu, en parous Ploemel, ann daou war-n-ugent a viz Ebrel, 1871;
Roët d'inn gant ann aotro Anatole A VARTELEMY.



Votre joue est bien bleue, et le coin de votre front est rouillé ;
Où est le fils que vous avez mis au monde ? (bis)

— Je demande à fondre, comme du beurre roussi,
Si jamais j'ai donné le jour à fille ou à fils. (bis)

— Princesse, avouez-moi la vérité,
Et vous n'aurez pas de mal, à cause des vôtres. (bis)

— Je demande à fondre (ici), comme beurre sur le plat,
Si jamais j'ai donné le jour à fille ou fils. (bis)

Alors, il mit la main sur sa poitrine,
(Si rudement), que le lait en jaillit sur sa robe de satin. (bis)

— Allons mes sonneurs (musiciens), sonnez une gavotte,
Afin que ma princesse et moi nous allions sur la place. (bis)

. . . .

Si vous aviez voulu, princesse, ne pas me tromper,
Je vous aurais épousée, (vous) la plus belle fille de ce pays. (bis)

Ce n'est pas de moi que vous deviez vous moquer,
Je ne suis ni un voleur, ni un coquin ! (bis)

. . . .

Allons ! mes sonneurs (musiciens), sonnez le deuil,
Le voilà encore veuf, le seigneur comte Guillou !

Recueilli par M. P. CHARDIN,
Au château de la Roche-Jagu, commune de Ploezal (Côtes-du-Nord), le 22 avril 1871,
Communiqué par M. Anatole DE BARTHÉLÉMY. (1)

(1) Cette pièce, où quelques personnes croient voir un d'Avangour, comte de Goëlo, revenant de la croisade, — et les deux versions qui suivent « le Géant Lesobré », et « le Géant Lisandré », m'ont été communiquées par M. Anatole de Barthélémy, qui s'intéresse vivement à tout ce qui peut éclairer les points obscurs ou controversés de notre histoire, et dont l'érudition est aussi étendue et consciencieuse qu'elle est appuyée sur une bonne méthode critique, dépouillée des chimères de l'imagination, ordinairement si dangereuses en histoire.

AR GÉANT LIZANDRÉ

Aotro ar Voas-c'hlaz, en parous sant Loup

'Tre Coatarsant ha Lizandre
'Zo asinet un assamble.

Doue da reï d'ezhe beaj vad,
Ha d'ar re 'zo er gèr kèlo mad.

Ann aotro Coatarsant a lâre
D'ann aotro Lizandre, p'hen salude :

— Bet 'm eûs lizer digant ar roue
Da gaout brezel ouzid Lizandre.

— Mar t-eûs lizer da gaout brezel ouzinn,
Diskoues da lizer m'hen lenninn.

— Disterra soudard 'zo em bandenn
N'astenfe ket he zorn d'id, azenn.

— Mar d-on-me azenn, a dra sur,
Me n'on ket azenn dre natur ;

Me n'on ket azenn dre natur,
Ma zad oa brudet un den fur.

Mar n'hoc'h eûs ma zad anveet,
Brema-soudenn he vab anvefet.

Dibret, floc'hig, ma inkane gwenn,
Laket 'r brid arc'hant en he benn,

Hag dibr alaouret war he geign,
Ma vo brao da dougenn un azenn.

Pa gouefe ma marc'h bep kammed,
Me renk mont fenoz da Wened.

Ann aotro Lizandre a lâre
Da Santes Anna, pa zigoueze :

— Demad d'hec'h, Santes Anna Wened,
Deut on c'hoas ur wez d'ho kwelet.

En tric'houec'h emgann ez on bet,
Breman hec'h an d'ann naontekvet.

LE GÉANT LIZANDRÉ

Seigneur de la Noëverte, en la paroisse de Lanloup

Entre Coatarsant et Lizandré
Est convenue une rencontre.

Que Dieu leur donne bon voyage,
Et à ceux qui sont au logis, bonne nouvelle.

Le seigneur de Coatarsant disait
Au seigneur de Lizandré, en le saluant :

— J'ai eu une lettre du roi
Pour avoir guerre avec toi, Lizandré.

— Si tu as lettre pour avoir guerre avec moi,
Montre moi ta lettre, que je la lise.

— Le dernier soldat de ma bande
N'allongerait pas la main vers toi, âne.

— Si je suis âne, assurément,
Je ne suis pas âne de nature ;

Je ne suis pas âne de nature,
Mon père était renommé comme homme sage.

Si vous n'avez pas connu mon père,
Tout-à-l'heure vous connaîtrez son fils.

Selle, petit écuyer, ma haquenée blanche,
Mettez-lui une bride d'argent en tête,

Et une selle dorée sur le dos,
Qu'elle soit belle pour porter un âne.

Et quand mon cheval tomberait à chaque pas,
Il me faut aller cette nuit à Vannes.

Le seigneur de Lizandré disait,
A Sainte Anne, quand il arrivait :

— Bonjour à vous, Sainte Anne de Vannes,
Je suis venu encore une fois vous voir.

En dix-huit combats je me suis trouvé,
Et maintenant je vais au dix-neuvième.

Grêt c'hoas ur burzud em andret,
Gant ann aoun na vefenn gloazet.

Me reï' d'hec'h, o mamm Gwerc'hes ker,
Seis gwiskad 'wit ho seis aoter.

N'oa ket he c'hir peurlavaret,
Santes Anna out-han d-eùs komzet.

— Oh ! ia, te zo bepred ma mab-me,
Kers buhan d'ar gêr, Lizandre.

Na gas den ganid d'ann emgann-se
Met da floc'hig bihan a ve.

Ann aotro Lizandre lâre
D'he floc'hig bihan en de-se :

— Lemm da gleve ouz ma hini,
Ha deus-te d'ann emgann ganin ;

Em dalc'homp hon daou en ur c'hever,
Ha ni droc'ho dir 'vel ann awel.

Ann aotro Coatarsant a lâras
Da Lizandre, 'vel m'hen gwelas :

— N'hoc'h ket en ho pro un den karet,
Pa n'ez hoc'h deut gant soudarded. .

A-boan a oa he c'hir lâret,
M'oa Coatarsant eno koueet,

Gant hanter-kant he soudarded,
Hanter-kant all a oa tec'het :

Hag ar floc'hig bihan en tu all
Hen d-eùs lac'het ur c'hement all.

Ar roue, pa hen d-eùs klewet,
D'he baj bihan hen d-eùs lâret :

— Paj, ma fajig bihan, hastet
Da vont fete da Sant Briek,

Da gomz ouz 'nn aotro Lizandre
'Wit lâret d'ehan dont ma bete.

Pajig ar roue a lâre
En Sant Briek pa arrue :

— Demad ha joa d'ar gêris-man,
'Nn aotro Lizandre pelec'h 'man ?

Faites encore un miracle en ma faveur,
De crainte que je ne sois blessé.

Je vous donnerai, ô mère de la Vierge chérie,
Sept parements pour vos sept autels.

Il n'avait pas achevé ces mots
Que Sainte Anne lui parla (de la sorte) :

— Oh ! oui, tu es toujours mon fils à moi,
Retourne vite chez toi, Lizandré.

N'emmène personne avec toi à ce combat,
A l'exception de ton jeune écuyer.

Le seigneur de Lizandré disait
A son jeune écuyer, ce jour-là :

— Aiguise ton épée contre la mienne,
Et viens au combat avec moi :

Tenons-nous tous les deux côte-à-côte,
Et nous couperons de l'acier comme le vent.

Le seigneur de Coatarsant dit
A Lizandré, quand il le vit :

— Vous n'êtes pas dans votre pays un homme aimé,
Puisque vous n'êtes pas venu avec des soldats.

A peine avait-il prononcé cette parole,
Que Coatarsant tombait sur place,

Avec cinquante de ses soldats,
Cinquante autres avaient pris la fuite.

Et le jeune écuyer, de son côté,
En a tué tout autant.

Le roi, quand il a appris (l'affaire),
A dit à son jeune page :

— Page, mon petit page, hâtez-vous
D'aller aujourd'hui à Saint-Brieuc,

Pour parler au seigneur de Lizandré
Et lui dire de venir jusqu'à moi.

Le petit page du roi disait,
En arrivant à Saint-Brieuc :

— Bonjour et joie aux habitants de cette ville,
Le seigneur de Lizandre où est-il ?

Ar marc'hek koz, p'hen eûs klewet,
He benn er fennestr 'n eùs lakêt :

— Mar d-eo Lizandre 'c'houlennet,
Pajig bihan, out-han komzet.

— Dalc'h aze lizer, Lizandre,
Digaset d'id 'beurs ar roue.

— Mar d-eo gant ar roue skrivet d'in,
Dama 'n ehan 'wit m'hen lennin.

— Hen lâr d'hec'h, eme 'r paj bihan,
Mont d' c'hoari gant he vorian.

— Disk d'in eta, pajig bihan,
Stum hag ardo brezel he vorian.

— Kement-se d'hec'h na lârin ket,
Gant aoun a vefen diskuliet.

— Ken gwir ha 'm eùs 'r maro da dremen,
Pajig, n'hen lavarin biken.

— Ar morian gouez pa vô deut er sâl,
'Dolo he dillad traon raktal :

Grêt 'vel-t-han ; ha pa reï' saill en êr,
Laket ho kleve d'hen digemer.

Kerkent m'hen gwelfet tic'houina ;
Tolet dour binniget gant-han ;

Pa c'houlenno ouzoc'h diskuiza,
N' roët ket a ziskuis d'ehan,

Rag hennes 'n eùs gant-han louzou
Vent ket pell 'wellaad gouliou.

— Dalc'het, pajig setu kant skoed,
P'hoc'h eùs gant gwirionez ma aliet ;

Penamet hoc'h 'vijen bet lac'het,
Ha ma mamm gêz vije glac'haret.

Ann aotro Lizandre a lâre,
Er gêr a Baris p'arrue :

— Demad d'hec'h, aotro ar roue,
Da betra 'c'h eùs ezomm Lizandre ?

— Lâret am eùs d'id dont am bete,
'Wit c'hoari ouz ma morian goue.

Le vieux chevalier, quand il l'entendit,
Mit la tête à sa fenêtre :

— Si c'est Lizandré que vous demandez,
Jeune page, c'est à lui-même que vous parlez.

— Tiens, voilà une lettre, Lizandré,
Qui t'est envoyée de la part du roi.

— Si c'est le roi qui me l'a écrite,
Donnez-moi la, pour que je la lise.

— Il vous mande, reprit le petit page,
D'aller jouter contre son maure.

— Enseigne moi donc, petit page,
La manière et les ruses de guerre de son maure.

— Pour cela, je ne vous le dirai pas,
De peur que je fusse dénoncé.

— Aussi vrai que j'ai la mort à passer,
Petit page, je n'en parlerai jamais.

— Le maure sauvage, quand il sera entré dans la salle,
Jettera ses vêtements à terre sur-le-champ :

Faites comme lui ; et quand il fera un saut en l'air,
Présentez votre épée pour le recevoir.

Aussitôt que vous le verrez dégainer,
Jetez-lui de l'eau bénite ;

Quand il vous demandera de se reposer,
Ne lui donnez point de relâche,

Car celui-là a avec lui des herbes
Qui ne sont pas longtemps à guérir les blessures.

— Tenez, jeune page, voilà cent écus,
Puisque vous m'avez averti avec vérité ;

Sans vous, j'eusse été tué,
Et ma pauvre mère en eût été désolée.

Le seigneur de Lizandré disait,
En arrivant dans la ville de Paris :

— Bonjour à vous, seigneur roi,
Pourquoi avez-vous besoin de Lizandré ?

— Je t'ai fait dire de venir jusqu'à moi
Pour jouter contre mon maure sauvage.

P'arru 'r morian 'n penn al lis,
O sonjal er-vad gonid ar pris,

E tol he zillad d'ann douar,
Lizandre 'dol he 're war-var ;

Neuze pa deu da dic'houlna,
'Tole dour binniget gant-han.

Pa neue 'r morian bars ann ér,
Lake he gleve d'hen digemer.

Morian ar roue 'zo lac'het,
Ann tu Lizandre 'zo kiriek.

Ar roue, pa hen d-eùs gwelet,
D'ann trec'her hen eùs lavaret :

— Hast kaer, emehan, Lizandre,
Tenna da gleve euz ma morian goue.

— Me n' brisfen dougen ur c'hleve,
'Zo bet en morian ar roue.....

En meur a stourm edon-me bet,
Ouspenn dek mil am eùs trec'het,

Biskoas n'am boe kement a boan,
'Vel o c'hoari euz ar morian.

Itron Santes Anna, ma mamm ger,
C'hui 'ra burzudo em c'hever ;

Me 'savo d'hec'h un tibidi
War grec'h, 'tre Leguer ha Guindi..... (1)

(1) Le Guindi est une petite rivière qui se jette dans le Jaudy, à Tréguier. C'est à tort que M. De La Villemarqué a dit :

« Etre bek Leger hag Indy. »

Je ne connais en Bretagne aucun cours d'eau du nom de « Indy. »

Quand arrive le maure à l'entrée de la lice,
Comptant bien gagner le prix,

Il jette ses vêtements à terre,
Et Lizandré jette les siens pardessus ;

Puis, quand il en vient à dégaîner,
Il lui jetait de l'eau bénite.

Quand le maure nageait dans l'air,
Il mettait son épée pour le recevoir.

Le maure du roi est tué,
Et la manœuvre de Lizandré en est cause.

Quand le roi vit cela,
Il parla au vainqueur en ces termes :

— Hâte-toi fort, dit-il, Lizandré,
De retirer ton épée de mon maure sauvage.

— Je ne daignerais pas porter une épée
Qui a été dans le (corps du) maure du roi.....

Je me suis trouvé en bien des batailles,
Et j'ai vaincu plus de dix mille (hommes),

Jamais je n'ai eu autant de mal
Qu'à jouter contre le maure.

Dame Sainte Anne, ma mère chérie,
Vous faites des miracles en ma faveur.

Je vous élèverai un oratoire
Sur une hauteur, entre le Léguer et le Guindi. (1)

Communiqué par M. Anatole DE BARTHÉLÉMY.

(1) Le héros de cette ballade ne peut être que Jean de Lannion, chatelain des Aubrays, en Machecoul, seigneur de Lizandré, en Plouha, et de la Noë-Verte (en breton Goas-Glas), en Lanloup, arrondissement de Saint-Brieuc, du chef de sa mère, Julienne Pinart, dame de Lizandré et de la Noë-Verte. Coatarsant, (que les chanteurs ont altéré en Coat-ar-Skinn), nom de son premier adversaire, est aussi celui d'un manoir en Lanmodez, paroisse voisine de Plouha et de Lanloup. Ce manoir appartenait alors à Claude Le Saint, sieur de Coatarsant et petit fils de Catherine Pinart.

(Note extraite d'une lettre, du 10 février 1866, de M. Pol De Courcy à M. Anatole de Barthélémy.

AR GÉANT LIZANDRÉ

Aotro ar Voas-c'hlaz, en Lanloup

Etre Coat-ar-Skinn ha Lezobre
'Zo assinet un assamble ;

A zo assinet ur gombad,
Doue d' reï' d'ezhe beaj vad ;

Doue d' reï' d'ezhe beaj vad,
Ha d'ho re, er gêr, kêlo mad !

Aotro Coat-ar-Skinn a lâre
D'ann aotro Lezobre, p'hen salude :

— Bet 'm eùs lizer digant ar roue
Da gaout brezel ouzid, Lezobre.

— Mar t-eûs lizer da gâd brezel ouzinn,
Diskouez da lizer, m'hen lenninn.

— Disterra paper 'zo em valisenn,
N' rofenn ket da lenn d'un azenn.

— Mar d-on-me azenn, a dra sur,
Me n'on ket azenn dre natur ;

Ma zad oa jeneral arme,
He vab Lezobre 'vo iwe.

Aotro Coat-ar-Skinn, mar permetet,
Mont da Santes Anna Wened ;

Mont da Santes Anna Wened,
Am eùs c'hoas ur wez prometet.

— Bonjour d'hec'h, Santes Anna Wened,
Deut 'on c'hoas ur wez d'ho kwelet ;

Tric'houec'h kombad 'm eùs kombatet,
Ha tric'houec'h am eûs goneet ;

Ho zric'houec'h am eùs goneet,
Dre ho krâz, Santes Anna Wened.

LE GÉANT LES AUBRAYS

SEIGNEUR DE LA NOË-VERTE, EN LANLOUP

Entre Coat-ar-Skinn et Les Aubrays (1)
A été convenue une assemblée (rendez-vous) ;

A été convenue un combat,
Que Dieu leur accorde bon voyage ;

Que Dieu leur accorde bon voyage,
Et aux leurs, à la maison, bonne nouvelle !

Le seigneur de Coat-ar-Skinn disait
Au seigneur Les Aubrays, en le saluant :

— J'ai reçu lettre du roi
(Commandant) d'avoir guerre contre toi, Les Aubrays.

— Si tu as lettre (commandant) d'avoir guerre contre moi,
Montre ta lettre, que je la lise.

— Le moindre papier qui est dans ma valise,
Je ne le donnerais pas à lire à un âne (comme toi.)

— Si je suis âne, sûrement,
Je ne suis pas âne de nature ;

Mon père était général d'armée,
Et son fils Les Aubrays le sera aussi.

Seigneur de Coat-ar-Skinn,
(Je désire) aller à Sainte Anne de Vannes ;

(Je désire) aller à Sainte Anne de Vannes,
J'ai promis d'y aller encore une fois.

— Bonjour à vous, Sainte Anne de Vannes,
Je suis venu vous voir une fois encore :

J'ai combattu dix-huit combats,
Et j'en ai gagné dix-huit ;

Je les ai gagnés tous les dix-huit,
Grâce à vous, Sainte Anne de Vannes.

(1) Selon M. Pol De Courcy, si compétent en tout ce qui concerne les anciennes familles bretonnes, « Coat-ar-Skinn » serait une altération pour « Coat-ar-Sant. »

Hec'h an brema d'ann naontekvet,
Grêt c'hoas ur mirakl em andret ;

Ha me reï' d'ac'h un donezon
Vô agreabl 'wit ho pardon ;

Me a roïo d'ac'h ha kaler
Ha gwiskamant d'ho seis aoter.

Ann aotro Lezobre a lâre
D'he bajig biban, en de-se :

— Ma faj bihan, em breparet,
D'ar gombad a renkomp monet ;

Mar mankan d'ann assination,
'Vinn komerret 'wit ur poltròn.

— Ma mestr, ouzin-me mar sentet,
D'ar gombad-se na efomp ket ;

Bez' zo tric'houec'h kant a soudarded,
Ha kement-all a dragoned ;

Ha kement-all a dragoned,
Sur mad omp da vea lac'het.

— 'N despet da deod 'nn hini 'gomzo,
D'ar gombad-se ni a ielo.

'Nn aotro Lezobre a lâre
D'he baj bihan eno neuze :

— Blerimet ho kleve ouz ma hini,
Ha deut neuze d'ar gombad ganin ;

Em dalc'homp hon daou 'n ur gever,
Ni droc'ho dir 'vel ann awel.

Ha war-benn un heur goude-se,
'N defoa lac'het Lezobre 'n hanter an-hê ;

Hag he baj bihan, en tu-all,
Hen d-eùs lac'het ur c'hement all.

Arme 'r roue 'zo bet lac'het,
'Nn aotro Lezobre 'zo kiriek.

Ar roue, pa hen d-eùs klewet,
D'he baj bihan hen eùs lâret :

— Ma faj bihan, em breparet
Da vont brema da Sant Briek ;

Je vais, à présent, au dix-neuvième,
Faites encore un miracle à mon endroit ;

Et je vous ferai un présent
Qui sera agréable, le jour de votre pardon ;

Je vous donnerai et calice
Et habillements (parements) pour vos sept autels.

Le seigneur Les Aubrays disait
A son petit page, ce jour-là :

— Mon petit page, préparez-vous,
Il nous faut aller au combat :

Si je manque au rendez-vous,
On me prendra pour un poltron.

— Mon maître, si vous m'obéissez,
Nous n'irons pas à ce combat-là.

Il y a dix-huit cents soldats,
Et autant de dragons ;

Et autant de dragons,
Nous sommes bien sûrs d'être tués.

— En dépit de la langue de celui qui parlera,
Nous irons à ce combat.

Le seigneur Les Aubrays disait
A son jeune page, là, en ce moment :

— Aiguisez votre épée contre la mienne,
Puis, venez avec moi au combat ;

Tenons-nous tous les deux l'un contre l'autre,
Nous couperons du fer comme le vent.

Et au bout d'une heure de là,
Les Aubrays en avait tué cinquante ;

Et son jeune page, de l'autre côté,
En a tué tout autant.

L'armée du roi a été tuée (détruite),
Et c'est le seigneur Les Aubrays qui en est cause.

Le roi, quand il a appris (cela),
A dit à son jeune page :

— Mon petit page, préparez-vous
A aller, à présent, à Saint-Brieuc ;

Ma efet d' Sant Briek fete,
Da gomz ouz 'nn aotro Lezobre ;

Da gomz ouz 'nn aotro Lezobre,
D' lâret d'ehan dont ma bete.

Paj ar roue a lavare,
En Sant Briek pa arrue :

— Bonjour a lâran d'ar gêr-man,
'Nn aotro Lezobre pelec'h eman ?

'Nn aotro Lezobre, p'hen eùs klewet,
He benn er fennestr 'n eùs lakêt ;

He benn er fennestr 'n eùs lakêt,
Da baj ar roue 'n eùs lâret :

— Salut d'ac'h-c'hui, paj ar roue,
D' betra 'c'h eùs ezomm Lezobre ?

— Mé 'zo deut a-beurs ar roue
Da lâret d'ac'h dont he vete;

Da lâret d'ac'h dont he vete,
D' gombati ouz he vorian goue.

— Paj ar roue, d'in-me lâret,
Petra 'r morian a bini komzet ?

— Mar lâret n'am diskuilfet ket,
Me a gonto d'ac'h he sekret :

Ar morian-se, ma den paour,
Hen eûs sur maji ann Diaoul.

Pa dolo he zillad d'ann douar,
C'hui a dolo ho re war-var,

Ha pa deuio d'hoc'h aviza,
Tolet dour binniget gant-han ;

Pa' 'z aï' ar morian en ér,
Lakêt ho kleve d'hen digomer.

— Dalet, pajig, setu kant skoed,
Pa hoc'h eûs ma avertiset ;

Pa hoc'h eùs ma avertiset,
Penamet-hoc'h vijenn lac'het.

Ann aotro Lezobre 'lâre,
En pales ar roue p'arrue :

Afin que vous alliez à Saint-Brieuc, aujourd'hui,
Pour parler au seigneur Les Aubrays ;

Pour parler au seigneur Les Aubrays,
Et lui dire de venir jusqu'à moi.

Le page du roi disait,
En arrivant à Saint-Brieuc :

— Je dis bonjour à cette ville,
Le seigneur Les Aubrays où est-il ?

Quand le seigneur Les Aubrays a entendu (cela),
Il a mis la tête à la fenêtre ;

Il a mis la tête à la fenêtre,
Et il a dit au page du roi :

— Salut à vous, page du roi,
Pourquoi avez-vous besoin de Les Aubrays ?

— Je suis venu de la part du roi
Pour vous dire de venir jusqu'à lui ;

Pour vous dire de venir jusqu'à lui,
Pour combattre contre son maure sauvage.

— Page du roi, dites-moi,
Qu'est-ce que ce maure dont vous parlez ?

— Si vous promettez de ne pas me dénoncer,
Je vous ferai connaître son secret :

Ce maure-là, mon pauvre homme,
A sûrement de la magie du Diable.

Quand il jettera ses habits par terre,
Vous jetterez les vôtres dessus;

Et quand il vous visera,
Lancez-lui de l'eau bénite.

Quand le maure ira (sautera) en l'air,
Présentez votre épée pour le recevoir.

— Tenez, petit page, voilà cent écus,
Puisque vous m'avez averti ;

Puisque vous m'avez averti,
Sans vous, j'aurais été tué.

Le seigneur Les Aubrays disait,
En arrivant dans le palais du roi :

— Bonjour d'id, emehan, sire,
D' betra t-eùs eomm Lezobre ?

— Lâret 'm eùs d'id dont ma bete,
D' gombatti ouz ma morian goue.

P'arru 'r morian bars ar sâl,
E tol he zillad d'ann douar ;

E tol he zillad d'ann douar,
Lezobre dol he re war-var ;

Pa deu d'ehan hen avizan,
E tol dour binniget gant-han ;

Pa 'c'he 'r morian bars ann êr,
'Lake he gleve d'hen digomer.

Morian ar roue 'zo lac'het,
Ha Lezobre a zo kiriek.

Ar roue, pa hen eùs gwelet,
Da Lezobre hen eùs lâret :

— Hast kaer, emehan, Lezobe,
Tenna da gleve euz ma morian goue.

— N' brisfen ket dougen ur c'hleve
'Zo bet en morian ar roue.

Ar roue, pa hen eùs klewet,
D'he gourtisaned 'n eùs lâret :

— Ma c'hourtisaned, em breparet,
Rag Lezobre 'renk bea lac'het !

Lezobre, pa hen eùs klewet,
Ur saill dre ar fennestr 'n eùs grêt ;

War geign he varc'h ez eo pignet,
Ann hent braz hen eùs komerret.

Pa oa bars ann hent o tonet,
Tud o charread foenn 'n eùs kavet ;

Tud o charread foenn 'n eùs kavet,
Hag ouz ar mestr 'n eùs goulennet :

— Lakêt ma marc'h bars al limon,
Ha war ar foenn tolet anon.

Paotred ar roue c'houlenne,
Pa oant o tremen, prest goude :

— Bonjour à toi, dit-il, sire,
Qu'as-tu besoin de Les Aubrays ?

— Je t'ai fait dire de venir jusqu'à moi,
Pour combattre contre mon maure sauvage..

Quand le maure arrive dans la salle,
Il jette ses habits à terre :

Il jette ses habits à terre,
Les Aubrays jette les siens pardessus.

Quand il vient à le viser,
Il lui lance de l'eau bénite ;

Quand le maure sautait en l'air,
Il présentait son épée pour le recevoir.

Le maure du roi est tué,
Et c'est Les Aubrays qui en est cause.

Quand le roi a vu (cela),
Il a dit à Les Aubrays :

— Hâte-toi, dit-il, Les Aubrays,
De retirer ton épée de mon maure sauvage.

— Je ne daignerais pas porter une épée
Qui a été dans (le corps) du maure du roi.

Quand le roi a entendu (cela),
Il a dit à ses courtisans :

— Mes courtisans, préparez-vous,
Car il faut que Les Aubrays soit tué !

Quand Les Aubrays a entendu (cela),
Il a fait un saut par la fenêtre ;

Il est monté sur son cheval,
Et a pris le grand chemin.

Comme il s'en retournait, sur la route,
Il rencontra des gens qui charroyaient du foin :

Il rencontra des gens qui charroyaient du foin,
Et il demanda au maître :

— Mettez mon cheval au timon (de la charrette),
Et jetez-moi sur le foin.

Les gens du roi demandaient,
En passant (par là), tôt après :

— Mestr ar foennerien, d'imp lâret,
Lezobre n'hoc'h eùs ket gwelet ?

— N'hon eùs ket gwelet Lezobre,
Na anveomp ket ann den-se.

Pa oa ann dud-se tremenet,
Lezobre 'n eùs d'ezhe lâret :

— Mar arruan c'hoas er Voas-C'hlaz,
Eno 'm eùs pewar c'hanon braz ;

Gant grâz Doue ha ma diouvrec'h,
Me 'savo troupo 'r roue 'n nec'h.

En Sant Briek p'ê arruet,
Lizer d'ar roue 'n eùs skrivet :

— Na gavfet den bars ar c'hontre
A gomzfe enep Lezobre ;

A gomzfe enep Lezobre
Balamour d'ar fripon ar roue !

— Maître des faneurs, dites-nous,
N'avez-vous pas vu Les Aubrays ?

— Nous n'avons pas vu Les Aubrays,
Nous ne connaissons pas cet homme-là.

Quand ces gens-là furent passés,
Les Aubrays leur a dit (aux faneurs) :

— Si j'arrive encore à la Noë-Verte,
J'ai là quatre grands canons ;

Avec l'aide de Dieu et de mes deux bras,
Je soulèverai les troupes du roi en l'air.

Quand il arriva à Saint-Brieuc,
Il écrivit lettre au roi :

— Vous ne trouverez personne dans le pays
Pour parler contre Les Aubrays ;

Pour parler contre Les Aubrays,
Pour faire plaisir au fripon de roi ! (1)

Cette version a été recueillie dans la commune de Lanloup, où se trouve le château de la Noë-Verte qui appartenait au seigneur Des Aubrays.

J'ai cru utile de reproduire littéralement ces deux versions, non recueillies par moi, mais qui concordent parfaitement avec celles du même gwerz que j'ai données dans le premier volume des « Gwerziou », pages 287, 91 et 97, — afin que l'on puisse faire plus facilement la part de ce qui appartient à la tradition populaire, dans le beau poëme de « Les-Breiz », du « Barzaz-Breiz », et celle qui appartient à l'auteur de ce recueil célèbre.

TABLE DES MATIÈRES

Pages